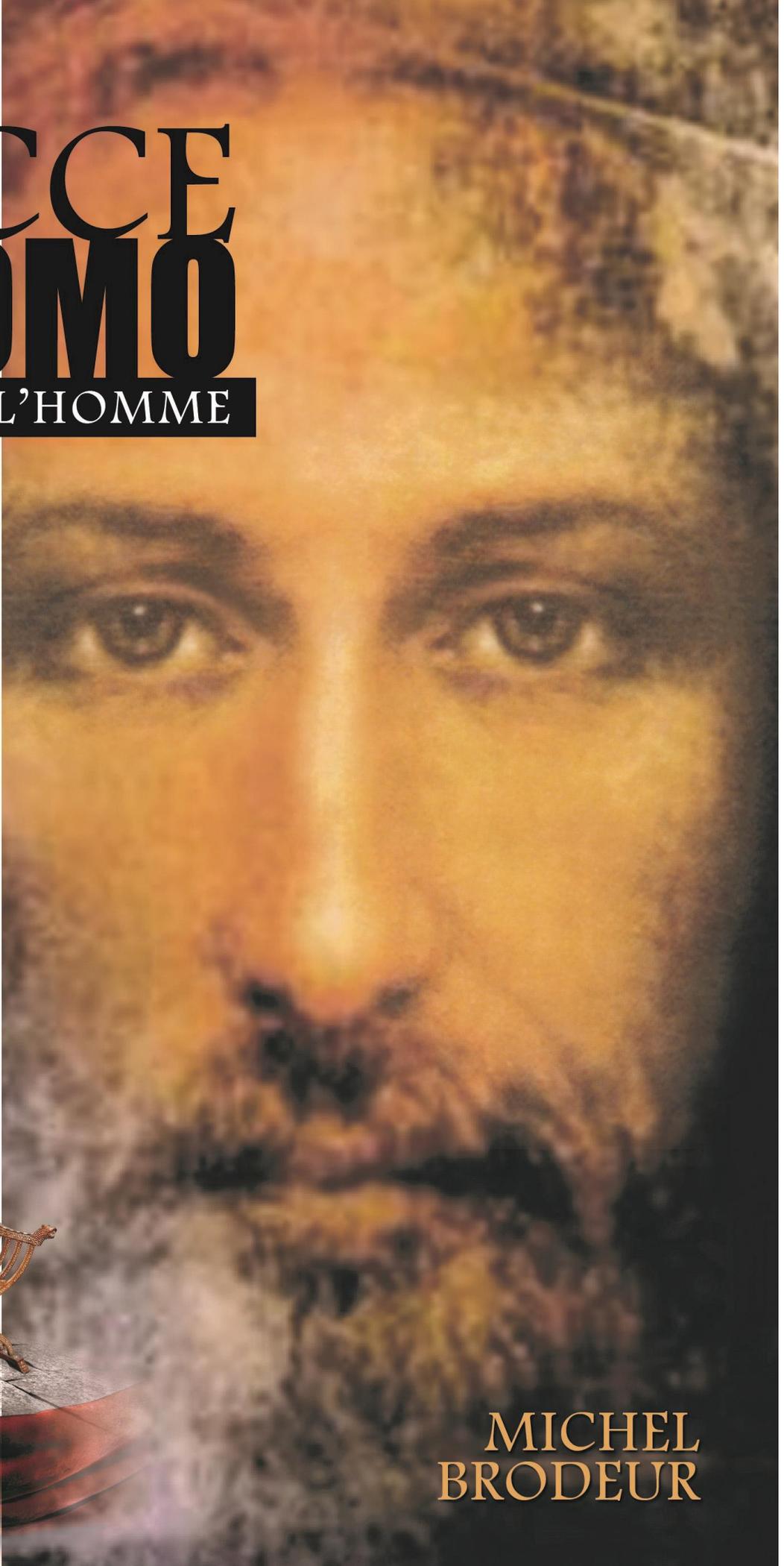


# ECCE HOMO

VOICI L'HOMME



MICHEL  
BRODEUR

## QUATRIÈME DE COUVERTURE

### ECCE HOMO

(« Voici l'homme »)

À quinze mois de la mort en croix de Jésus de Nazareth, le tribun militaire Marcus Félix se voit confier la mission d'infiltrer l'entourage de ses disciples, suite à la pression sur Rome des notables religieux de Jérusalem. On craint des divisions au sein du peuple pouvant menacer une Paix romaine déjà précaire en Judée et en Galilée de Palestine, devant le vif émoi que suscite le discours de Jésus.

Une pause dans la vie orageuse de l'homme de guerre qui lui fera revivre un lourd passé jusque là bien enfoui dans les détours de sa mémoire, et susciter chez lui un laborieux questionnement au contact des enseignements du Christ.

Mêlé de près aux événements tragiques de la Crucifixion, Marcus Félix y jouera un rôle de premier plan. Et ce qui au départ s'avérait être une mission de bas espionnage à ses yeux aura des répercussions dramatiques pour la suite de sa vie.

Un grand roman à la trame étroitement entremêlée à de grands événements historiques qui pour certains ont changé à jamais le visage de notre monde.

ECCE HOMO  
(« Voici l'homme »)

MICHEL BRODEUR

ECCE HOMO

(« Voici l'homme »)

*Conception graphique de la couverture :*

CAMILLE TREMBLAY

D'après un « Portrait de Jésus » de l'artiste arménien Aggeman peint en 1935  
à partir du visage révélé par le Suaire de Turin.

Copyright © Mars 2006

Numéro d'enregistrement : 1037271

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Toute reproduction totale ou partielle de cet ouvrage  
de quelque façon que ce soit est strictement interdite  
sans l'autorisation écrite de l'auteur.

ISBN : 978-2-920797-01-7

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2024

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives du Canada, 2024

[MBrodeurEcceHomo@gmail.com](mailto:MBrodeurEcceHomo@gmail.com)

*À Jésus de Nazareth, la Lumière des hommes.  
En mémoire de Toi.*

*« Celui qui m'a vu a vu le Père. »*

Jean 14,9

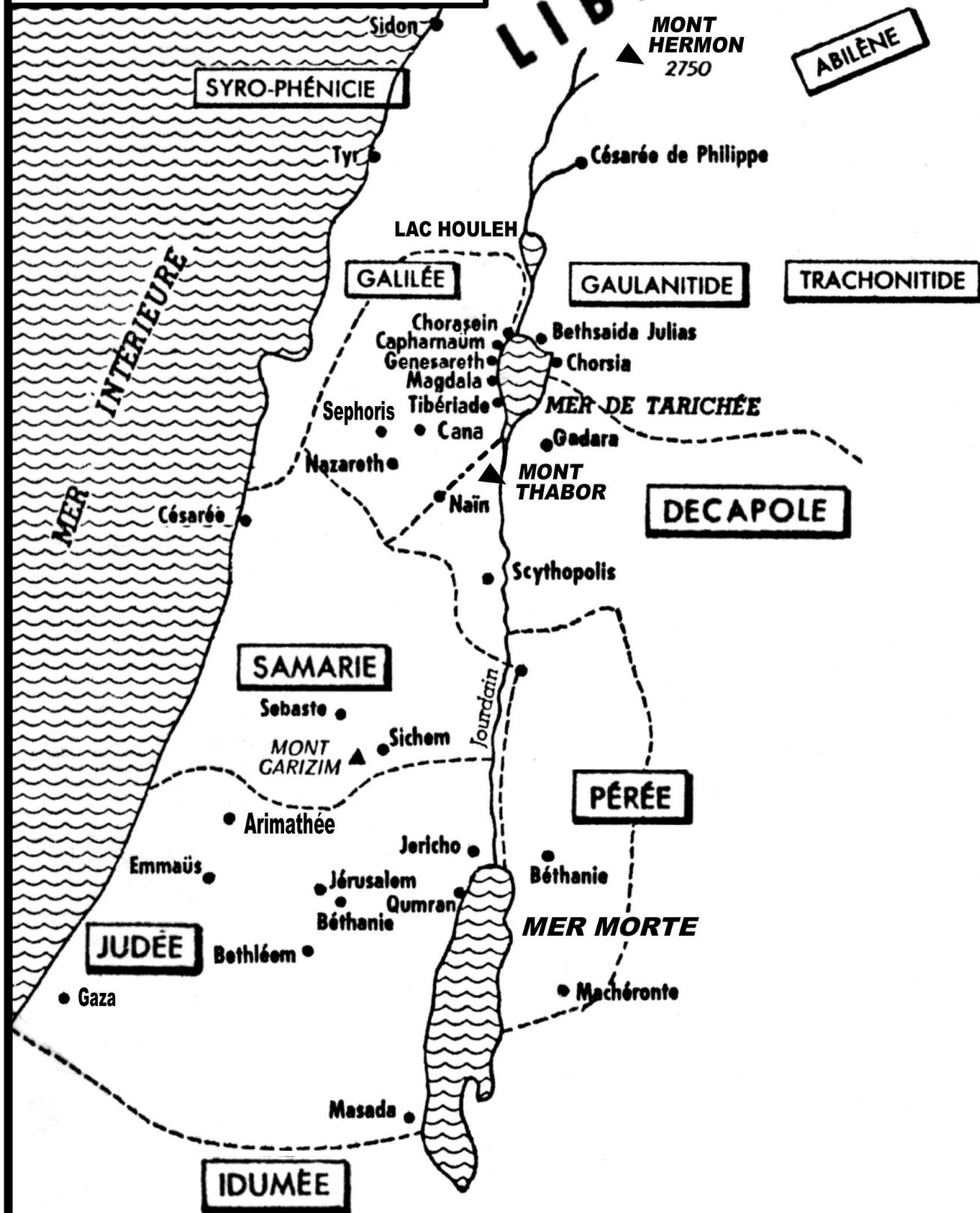
*« Tant qu'un homme n'a pas découvert quelque chose  
pour lequel il serait prêt à mourir, il n'est pas à même  
de vivre. »*

Martin Luther King

*Alors que Jésus venait d'être cruellement flagellé, couronné d'épines et affublé d'un débris de chlamyde rouge par ses bourreaux, le gouverneur Ponce Pilate le fit venir près de lui, et du haut de son prétoire, il le présenta au peuple :*

*« Ecce homo! », s'écria-t-il, voici l'homme! »*

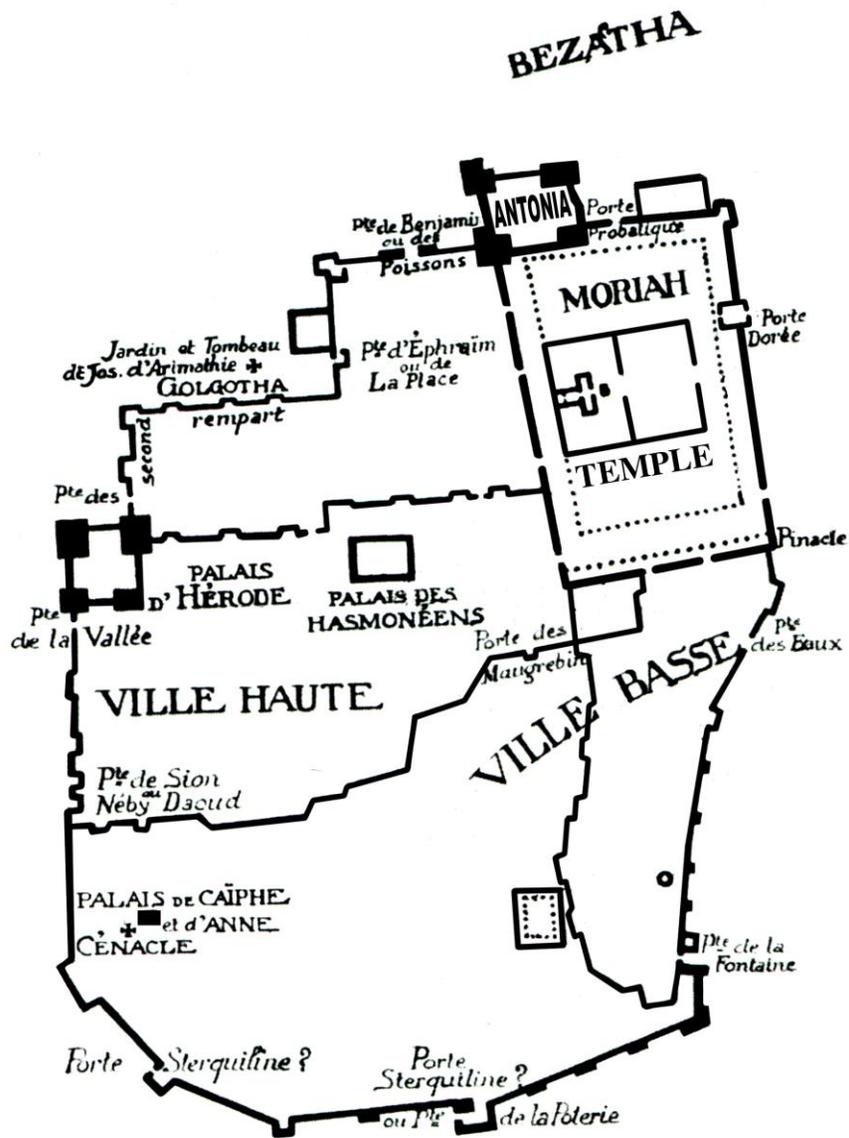
# LE ROYAUME D'HÉRODE LE GRAND



# GERMANIE AN 9 DE NOTRE ÈRE



# JÉRUSALEM AU TEMPS DE JÉSUS



MONT DES OLIVIERS

## CHAPITRE I

*ROME, fin de l'été de l'an 781 A.U.C\**

Fatigué par les derniers jours d'un voyage fastidieux depuis mon lointain poste militaire de Germanie jusqu'au quartier général du haut commandement des armées à Rome, je n'ai eu que quelques heures devant moi pour délasser mes membres fatigués. À peine arrivé dans la capitale, l'ordre de me présenter à Capri, dans l'île retraite de l'empereur Tibère, m'était transmis avec autorité par un scribe du haut commandement des légions. Pas de détails, sinon qu'il s'agissait d'une affaire d'importance. Dès le lendemain, à l'aurore, je me devais d'être prêt à me mettre en route pour Naples. Un trajet de deux jours en temps normal que j'avais l'obligation de parcourir dans la même journée, en nolisant les services de courriers rapides. Un voyage qui ne pouvait accuser aucun retard. Une place à bord de la galère de service faisant la navette entre Capri et le continent était déjà réservée pour moi à l'embarcadère du port, pour le surlendemain. À ma grande déception, je devais reporter les retrouvailles avec Lidie que je n'avais pas vue depuis des mois. Seuls les esclaves de ma domesticité avaient été autorisés à rentrer à ma villa pour y accompagner mes bagages.

Arrivé à Naples tard dans la nuit du lendemain après une course folle épuisante contre le temps conduite à fond de train et une succession de chevaux crevés remplacés de relais en relais, je finis par dénicher un gîte dans une des casernes de la garde prétorienne, mais non sans mal. Un réduit minuscule réservé aux officiers en provenance de l'étranger. Quatre murs lézardés par un récent tremblement de terre dont un est percé d'une fenêtre fermée à volets. Une cellule plus qu'une chambre à vrai dire, au sol dallé de pierre froide et au mobilier dépouillé : un lit, une table, un tabouret, une lampe de chevet, un pot d'eau. La veille encore, la pièce était occupée par un légat de la légion *III* en partance pour l'Afrique latine. Étendu sur ma couche dans le noir, je compte les heures me séparant de ma bien-aimée avec une émotion qui me serre le cœur d'être à la fois si proche et si loin d'elle.

« Pourvu que ce contretemps soit de courte durée, Lidie, que c'en soit bientôt fini de cette séparation cruelle. Pourvu que bientôt je puisse enfin te tenir dans mes bras, mon amour, t'étreindre encore et encore et m'enivrer de ta beauté, de ta grâce et de la perfection de tes formes jusqu'à en tomber de défaillance. Je fais un vœu : ferme les yeux avec moi et espère très fort. Le jour se lève à l'horizon et c'est la dernière aurore qui se lève avec lui, le dernier matin de notre séparation. C'en est fini des nuits stériles de mon exil loin de toi, à convoiter ton corps dans le noir, à rêver de ton adorable visage penché sur le mien, à imaginer ton regard ardent et anéanti aux heures d'amour, à me languir du souffle chaud de ta bouche contre la mienne, à jalouser le souvenir de nos étreintes ardentes jusqu'à ne plus pouvoir trouver de repos, tant j'éprouve d'aversion pour la solitude de mes nuits sans sommeil. Cette fois, c'est la fin, Lidie. Je quitte à jamais la Germanie où j'y aurai tant sacrifié à la cause de la *Pax Romana*. \* Je ne reverrai plus dans le futur mes compagnons d'armes barbares. Et je suis triste et

amer à cette idée, car c'est vingt ans de ma vie, dans l'ensemble, que je laisse derrière moi. Vingt ans d'efforts acharnés à y vivre pour ainsi dire entouré d'ennemis, de périls et de mort. Mais cela tu l'as toujours su, mon aimée, même si j'évitais de t'en parler. C'était le prix à payer pour faire la conquête des plus farouches des hommes et essayer de les éduquer par l'exemple. Mais je te mentirais, Lidie, si je te disais que j'ai toujours été un modèle à suivre dans mes façons de faire. Sans vouloir rabaisser la majesté des Armes romaines, rien n'aura été plus inhumain que ces conquêtes auxquelles j'ai prêté mon bras armé, au cours de toutes ces années. Jamais autant d'odieuses manœuvres n'auront été conduites avec plus d'acharnement que dans ces territoires d'Outre-Rhin. On m'aura appris à être sans pitié envers cet ennemi barbare implacable pour qui le droit est plus insupportable que la guerre. Et dans la fureur du carnage, il me sera arrivé de prendre parti tantôt contre le plus faible pour l'achever, tantôt contre le plus fort pour l'étouffer, avant qu'il ne devienne dangereux. »

« S'il y a une chose que j'aurais aimé que tu voies cependant, c'est l'hommage que ces farouches bandes guerrières m'ont rendu, lors de mon départ. Du moins pour celles qui s'étaient attaché à ma bonne fortune avec une certaine fidélité au fil des ans, en échange d'une vie de conquêtes et de pillages. Ils sont tous là, ces plus rebelles des insoumis dont je suis parvenu à faire un instrument docile de mes volontés avec le temps, et ils ont tenu à m'accompagner pour une tournée d'adieu à la grandeur des territoires où s'exerce mon autorité. Tous là par milliers, ces compagnons de mes années de lutte, pareils à des taureaux sauvages pour certains avec leurs casques ornés de cornes d'auroch, immenses, à demi-nus, le corps couvert de cicatrices, marqués, usés, altérés par les batailles, la débauche et le meurtre. Et ils défilent à mes côtés en rangs compacts sur leurs chevaux tachetés imprégnés de l'odeur des graisses mêlées de cendre de frêne dont ils frottent leur pelage. Hirsutes, échevelés, la moustache en croc, ils brandissant lances et boucliers et poussent des cris gutturaux pour propager de lieu en lieu la nouvelle de mon départ. Et Tibère lui-même n'aurait pas reçu autant d'hommages en son temps, tant on pourrait me prendre pour un roi barbare défilant à la tête de ses hordes. De partout dans les plis et replis de ces vastes territoires où j'y prélevais tribut pour le compte de Rome, de village en village, de hameau en hameau, de hutte en hutte, on accoure vers moi en criant et en agitant les bras avec un enthousiasme délirant. Et plus approche le moment de la séparation définitive, au fil des jours de ce périple d'adieu, plus les attroupements de guerriers de mon escorte gagnent en nombre, tant est grand le désir de tous ces farouches combattants que j'ai enrichis de butin au fil des ans de me porter un dernier témoignage, avant que je ne quitte à jamais le sol de la Germanie. »

« Certains de ces rudes barbares dévoués à la cause de Rome sont à mes côtés depuis le tout début de mon implantation en territoire germain. C'est avec eux, Lidie, que s'est opéré le renforcement graduel de mon autorité sur certaines des bandes errantes les plus réfractaires à l'autorité des Césars, au-delà de la rive droite du Rhin. Des bandes qui montraient encore les signes de la dernière barbarie à mon arrivée parmi elles, tellement elles vivaient désorganisées et regardaient la paix comme la servitude la plus dure dont on pouvait leur imposer le joug. C'est avec ces guerriers braves entre tous, aussi belliqueux qu'avidés de rapine et de sang, que j'ai pu affermir la souveraineté des princes de Rome entre les cours de l'Ems et de la Lippe, au cours de ces vingt dernières années, y prélever l'impôt du vainqueur et y lever des troupes au sein de leurs populations dispersées, afin de contribuer à l'effort de guerre de Rome aux frontières nord de son empire. »

« Bien sûr, je ne suis pas dupe au point de croire qu'il ne s'en trouve point qui n'aient de regret de me voir partir au sein de ces groupes bigarrés pressés sur le passage de mon cheval et se démenant comme des possédés, juste pour toucher un pan de ma jaquette d'alpage dont les basques flottent librement. Trop de regards par en dessous chez les uns, et même des airs de triomphe chez les autres. Les exactions et les abus de certains de nos collecteurs d'impôt ont engendré de nombreuses

frustrations en attente de vengeance, avec le passage des ans. Et depuis l'an dernier surtout, depuis qu'a éclaté cette révolte dans la région de la côte océane chez un peuple pourtant apaisé et reconnu comme un modèle de fidélité et de soumission, les plus réfractaires à l'autorité de Rome ont recommencé à rêver du jour où ils se partageraient nos dépouilles. Et la consigne qu'ils propagent, c'est de nous tenir tête, nous provoquer, nous combattre et nous terrasser partout où on se trouve, à la grandeur de la Germanie. »

« La vérité, Lidie, c'est que je quitte le navire contre mon gré, et cela alors que la tempête gronde à l'horizon. L'inquiétant avec cette rébellion, c'est bien ce risque de la voir raviver les haines à l'égard de l'occupant romain. Et je sais de quoi je parle, parce que pour mon malheur j'ai vu de près le caractère d'extrême violence de ce soulèvement de la côte océane. Même que cette insurrection a servi de trame de fond au plus sombre complot pour me perdre. Toute ma vie, Lidie, j'ai côtoyé la mort et fréquenté des individus douteux, des escrocs, des indicateurs, des aventuriers, et j'ai joué le jeu avec ces joueurs qui trichent avec les hommes, pour finir par succomber sous les coups du plus redoutable de ces manipulateurs. Les manœuvres de cet homme pour m'éliminer de sa route peuvent être qualifiées d'infâmes, mais il y a longtemps que j'use moi-même de pareilles combinaisons de ruses et d'artifices dans la conduite de mes propres affaires. Longtemps que j'ai appris à être aussi nuisible et dangereux que ce diable en coulisse, sans qu'il y paraisse. Et la perfidie est une arme dangereuse à manipuler. Souvent elle se retourne contre celui qui en fait usage. »

« Une page se tourne, une autre commence, mon amour. Bien que tu n'en saches rien, je cherche toujours à retrouver l'équilibre de mon esprit, suite à cette sombre affaire qui m'a valu d'être diffamé et blâmé avec rigueur par mes pairs, entraînant mon exclusion à jamais de Germanie. Aussi, à quelques heures de connaître ma nouvelle affectation au sein de l'Empire, mon bonheur de te retrouver a-t-il un goût amer. Je sais que cet instant de félicité ne sera guère plus qu'un bref intermède dans la solitude respective de nos vies. Même si je me refuse à l'envisager pour l'instant, je vais devoir repartir d'ici peu et t'abandonner de nouveau, seule avec toi-même, ma bien-aimée, seule avec ces ardeurs secrètes qui continueront de nous consumer de part et d'autre, après avoir connu l'enchantement de ces ivresses exquis dont j'espère que les dieux vont nous combler une fois de plus, au cours de ce trop bref moment d'extase entre nous. Et à l'heure de te quitter, tu continueras à ne pas comprendre les raisons de ce nouveau départ et à m'en faire reproche, oubliant que je suis un tribun militaire de Rome et que la famille Félix à laquelle j'appartiens m'a donné son nom pour que j'en sauvegarde l'honneur. Mon travail n'est-il pas de défendre les bienfaits de la *Pax Romana* là où mes services sont requis? »

« Un monde, Lidie, sépare la pompe des solennités entourant l'entrée triomphale de nos légions dans Rome de la cruauté des combats de l'ombre qui se déroulent au nord de l'Empire. Et ce monde, aucun commentateur n'en racontera jamais ses sombres dessous, parce qu'officiellement il n'existe pas. Ce monde, c'est celui auquel j'appartenais, il y a quelques jours encore. Et c'est dans les excès et la sauvagerie de ses coups de main où tout est mis en œuvre pour soumettre nos ennemis que se joue pour une bonne part le sort de nos Armes en Germanie. Quel intérêt y aurait-il, mon aimée, à lever le voile sur la face cachée de ce combat ténébreux, puisqu'officiellement je n'appartiens plus à ce milieu et que ma nouvelle assignation va en clore à jamais son chapitre secret? Le peu que tu en sais, c'est par la rumeur publique, et déjà ça t'autorise à critiquer sans retenue la politique de grandeur de nos empereurs. Risquer un affrontement stérile entre nous alors que chacune des heures passées ensemble revêtira un caractère d'exception, il faudrait que je sois idiot, Lidie, pour ouvrir pareille boîte de Pandore! »

« Je ferme les yeux et je m'endors dans tes bras, ma tendre aimée. Je sens la chaleur de ton corps blotti contre le mien et le souffle de ton haleine dans mon cou, et tout mon être te crie en retour son désir désespéré... Je t'aime, Lidie.... Comme je voudrais déjà que ce soit notre nuit. Demain, à cette heure-ci, je connaîtrai ma nouvelle affectation. Pour mon bonheur, ou mon malheur! »

## CHAPITRE II

— Voici l’homme en question, lance Séjan, le préfet du prétoire, tout en me tendant une épaisse liasse de documents enroulés et noués par une mince lanière de cuir. Tout ce que nous avons pu rassembler comme information sur l’individu est dans ce dossier. Quand tu l’auras parcouru dans ses grandes lignes, tribun, comme je l’ai fait avec Tibère César et nos conseillers à la sécurité, tu constateras que l’influence de ce rabbi juif qui colporte sa doctrine de place en place parmi les siens vaut peut-être qu’on s’intéresse à ses faits et gestes de plus près.

Bien que tous les regards se portent sur moi, l’idée d’avoir à reprendre du service en Palestine sous l’autorité du gouverneur Ponce Pilate m’est si désagréable que je n’arrive pas à feindre un mouvement d’enthousiasme. Même pas pour l’empereur Tibère qui me dévisage pourtant d’un œil interrogateur avec un je ne sais quoi de nostalgie bienveillante dans le regard, tout en humant le parfum d’une fleur de ses rosiers. Peut-être ma tête éveille-t-elle en lui quelque regret mélancolique de ses campagnes militaires de jadis sur les territoires d’Outre-Rhin, j’arbore encore sur mes épaules la longue chevelure flottante des chefs barbares de Germanie.

— Je me demande parfois s’il arrive à nos amis juifs du Sanhédrin\* d’avoir un peu de répit avec tous les soucis que leur causent les leurs, jette encore Séjan par-dessus son épaule aux invités de l’Empereur qui accompagnent ce dernier dans sa marche quotidienne, au milieu des beautés enchanteresses de l’île de Capri.

Le préfet du prétoire a insisté sur « amis juifs » juste ce qu’il faut pour faire sentir aux trois ambassadeurs israélites incorporés au sein de notre groupe de promeneurs toute la mésestime qu’il éprouve à l’égard de leur société. Nulle réaction chez les notables juifs. Ils ne savent que trop ce que l’occupant romain pense de leur petit peuple vindicatif, grognard et turbulent. Le grand Cicéron lui-même, dans le passé, a qualifié le fanatisme religieux juif de « superstition barbare », en plus de traiter les fils d’Israël de « Juifs nés pour l’esclavage ». Délégués en ambassade extraordinaire auprès de Tibère César, d’une part par le Sanhédrin de Jérusalem, et de l’autre par la tétrarchie de Galilée Pérée du roitelet Hérode Antipas, les trois diplomates sont à Rome expressément pour débattre de ce dossier qu’on vient de me remettre. Pour sensibiliser l’Empereur au danger que représente le thaumaturge Ieschoua ben Iosef en qui ils voient une menace en développement pour le bon ordre des choses sur leurs territoires respectifs, en raison notamment de son ascendance sur les foules et de ses heurts avec l’élite religieuse au pouvoir. Un nom est ciblé, celui du gouverneur Ponce Pilate, préfet impérial de Judée Samarie Idumée de Palestine. On lui reproche de faire preuve de désinvolture dans la gestion de ce dossier.

Depuis la prise de Jérusalem par les légions du général Pompée, il y a près d’un siècle, les Juifs de Palestine sont passés sous domination romaine. Pliant la tête, courbant l’échine, ils souffrent et peinent, écrasés par un lourd impôt qui leur laisse tout juste de quoi survivre et continuer à prier le Très-Haut. Cependant, ce Dieu de leurs ancêtres leur a promis un sauveur qui viendrait les affranchir de leur servitude. Suite à ma brève prise de commandement de 779\* en Judée, charge de commandement qui ne fut guère qu’un épisode malencontreux dans ma longue carrière des armes, j’ai pu vérifier sur place à quel point cette croyance propagée par les textes sacrés est toujours vive au sein de la populace. Les esprits les plus lucides parmi elles y donnent même leur adhésion, mettant tout leur espoir dans ce Messie à venir pour les délivrer de la tyrannie romaine. Rome écartée, Israël deviendra le phare du monde, et son saint Roi régnera par toute la Terre. Son règne en sera un de béatitude et de félicité pour tous les hommes. Mais en attendant ce grand jour, les fils choyés du Tout-Puissant prient et conspirent en coulisse. Et parfois, quand la coupe est pleine, ils se révoltent et meurent, arrosant de leur sang et de leurs

larmes le sol de la terre bénie que le Dieu de leurs ancêtres leur a donnée en partage. Et toujours en vain, sans que la prophétie ne se réalise.

— Bien que nos amis juifs en pensent le contraire, poursuit Séjan, tête tournée en direction de leur délégation, le préfet impérial Ponce Pilate est loin de se désintéresser de ce dossier controversé. Et dans sa correspondance avec l'Empereur, il nous a même fait part de son souci face à la présence, par moments, de ce personnage religieux discuté sur son territoire. On n'est jamais trop prudent avec pareils meneurs. Ces hommes ne doutent pas de leurs inspirations, et sous le couvert d'un discours bienfaisant pour la masse, ils peuvent entretenir un esprit de sédition contre l'autorité.

Toujours aussi habile à manœuvrer, le préfet du prétoire sait combien l'Empereur est soupçonneux de nature, de tempérament inquiet et prompt à grossir la menace, qu'elle soit réelle ou non fondée. Et comme il a le génie de l'adaptation et qu'il lui en faut même à revendre pour avoir réussi à pénétrer l'esprit fermé de son illustre supérieur que masque encore un abord froid et compassé, finement Séjan joue une fois de plus sur les troubles morbides de Tibère César afin de protéger Pilate dont il est reconnu en coulisse être le protecteur.

Alors que l'assemblée de grammairiens, de philosophes et de savants d'origine grecque regroupée en escorte derrière l'Empereur a repris sa marche à sa suite au sein des délices de verdure de cette île enchantée de Capri, à la veille de l'automne, mine de rien j'observe Séjan. Trois ans presque se sont écoulés depuis notre dernière rencontre. Un jeune premier à peine vieilli, au corps athlétique, aux manières imposantes. Sa nomination aux fonctions de préfet du prétoire a fait de lui le seul commandant de la garde prétorienne de Rome dont dépend la puissance immédiate de l'Empereur. Gracieux et raffiné, on me l'a dépeint comme jaloux, vaniteux, avide, tourmenté par l'ambition du pouvoir et des honneurs visibles. Un grand favori du Trône reconnu pour monter une garde vigilante autour de l'*Imperator*. Une protection intéressée bien sûr, puisqu'elle lui a permis de dépasser de loin les limites de son rang social au fil des ans. Avide de pouvoir, il s'immisce toujours plus dans la vie politique romaine, tout cela à coups d'intrigues, d'affaires secrètes et d'histoires d'alcôves. Une ascension que rien désormais ne semble pouvoir ralentir vers le pouvoir suprême, maintenant que sont décédés les deux héritiers en titre de Tibère. Et l'Empereur ne voit toujours en lui que son seul véritable ami depuis le funeste incident de la grotte de Fundi, depuis ce jour tragique où Séjan lui a fait écran de son corps afin de le protéger contre une chute de pierres tombées du plafond.

Tibère éloigné de Rome, l'ambitieux favori gère les affaires de l'État romain en son absence avec étalage de faste et de prestige. Des sénateurs, des chevaliers et des délégations étrangères doivent assiéger la porte de l'« héritier présomptif » souvent pendant des jours, avant de pouvoir le rencontrer. Mais si être reçu en audience par Séjan relève presque de l'exploit, obtenir un rendez-vous avec Tibère César dans sa tour d'ivoire de Capri tient presque du prodige. Pour que la députation juive ait pu arriver à se ménager pareil entretien particulier avec l'Empereur, nul doute que le préfet du prétoire a dû user de toute son influence auprès de Tibère pour lui arracher ce consentement. Le hic, c'est que Séjan est reconnu pour faire preuve de racisme à l'égard des Juifs. Pourquoi alors s'être donné toute cette peine? J'aimerais bien le savoir...

— On le sait maintenant, le prophète Ieschoua est dangereux à vos yeux, lance l'Empereur aux délégués de l'ambassade juive, après s'être arrêté devant une de ses roseraies pour en apprécier les arômes. On connaît vos inquiétudes, vous nous les avez détaillées longuement ce matin. J'aimerais néanmoins vous entendre une dernière fois sur ce personnage. Un résumé, s'entend...

— Moi j'utiliserais plutôt le qualificatif de charlatan-magicien pour désigner cet homme, de préciser aussitôt d'entrée de jeu le chambellan de la tétrarchie de Galilée Pérée, se pavanant dans des vêtements richement brodés, alors qu'en comparaison l'Empereur ne porte que sa tunique sénatoriale blanche à bande de pourpre, allégée de la toge, en raison de la chaleur. Ce prétendu prophète s'est imposé avec force sur notre territoire. Partout des foules se rassemblent sur son passage et le tiennent pour un grand thaumaturge, en vertu notamment de ses étranges pouvoirs. D'ailleurs, sa réputation déborde largement les frontières de notre royaume.

— D'où notre préoccupation, enchaîne le docteur de la Loi pharisien de la délégation juive, visage en partie dissimulé sous une épaisse toison de barbe soigneusement taillée et parfumée. Ce prêcheur campagnard ne s'est jamais rendu à Jérusalem pour y suivre l'enseignement des savants interprètes de nos Lois. Et outre cette absence de formation religieuse, il est prétentieux et imite nos docteurs ordonnés dans son discours, usurpant en cela un pouvoir n'appartenant de droit qu'aux véritables possesseurs de la science ésotérique divine.

— Tout au long de notre histoire, de poursuivre le troisième membre de l'ambassade sur un ton pontifiant, un prince des prêtres sadducéen, de faux prophètes ont semé le doute dans les âmes simples de notre peuple. Un des pires fléaux qu'ont eu à subir les nôtres. Bien sûr il en va différemment pour nos gens de culture. L'élite ne s'est pas laissée prendre par les beaux artifices de ce discutabile personnage. Et encore moins le Sanhédrin auquel j'appartiens.

— Forts de l'enseignement tourmenté de notre passé, renchérit le docteur pharisien, nous voulons mettre notre peuple à l'abri des conséquences de pareille calamité, principalement au plan social.

— Chez vous, toute atteinte à votre culte a des répercussions immédiates sur l'ordre public! réplique sèchement Séjan.

L'Empereur se libère du bras de Séjan sur lequel il prend appui pour cueillir une fleur de l'un de ses rosiers, puis se tourne vers les dignitaires de son escorte, le front soucieux :

— On n'est jamais trop prudents avec les nouveaux cultes religieux, dit-il d'une voix tranquille dans laquelle filtre une certaine lassitude. Certains d'entre eux peuvent abriter une agitation nationaliste pernicieuse.

Voyant que le Prince va reprendre sa marche, Séjan le retient un instant, précisant qu'il voudrait ajouter un mot. S'adressant à la délégation juive :

— Ce qui est clair pour nous maintenant, c'est que le prophète Ieschoua est menaçant pour votre autorité morale sur le peuple, tant par son insoumission que par son emprise grandissante sur les foules. Mais en vertu des lois romaines, la menace que pose cet homme pour l'ordre établi en Palestine reste encore à démontrer. Le gouverneur Ponce Pilate demande un complément d'enquête avant d'intervenir, et avec raison. Pas question de condamner un homme dont le seul crime serait d'avoir des vues différentes des vôtres sur le plan religieux!

— À vous de juger, seigneur Séjan, réplique le chambellan d'Hérode Antipas dont toute l'attitude reflète l'aplatissement et la servilité d'un valet devant ses maîtres romains tout-puissants. Nous avons rédigé un compte rendu détaillé des faits et gestes de ce personnage, afin de vous démontrer notre vive préoccupation de préserver avant toute chose l'ordre établi en Galilée Pérée.

— Il en est de même pour nous en Judée, renchérit le diplomate sadducéen de la chambre des Prêtres. Nous entretenons partout des informateurs dignes de foi qui nous tiennent au courant de la moindre des actions et des paroles de ce faux prophète... À l'audition de leurs rapports, il nous est apparu que ce prêcheur de foire représente bien une menace pour

l'ordre établi en Israël, en raison du fait qu'il divise le peuple par son enseignement controversé. D'où notre intervention auprès du gouverneur Ponce Pilate, afin de le saisir de l'affaire... Malheureusement, il semble que le cas de cet homme ne relève pas de sa juridiction. Pour le préfet impérial, il s'agirait d'un litige religieux du ressort du Sanhédrin. Et à son dire, Ieschoua ben Iosef ne poserait pas de menaces sur le plan de la sécurité publique, sa police ne l'ayant pas alerté en ce sens... Devant ce refus, notre Grand-Prêtre, dans son désir de prévenir le pire, a pris contact avec le tétrarque Hérode Antipas afin de lui souligner le danger qu'il y avait de laisser courir pareil agitateur sur son territoire. (Coup d'œil par en dessous vers l'officier de la chambre royale d'Antipas :) Le prophète Ieschoua, est-il besoin de le rappeler, est Galiléen.

— Galiléen par adoption, de préciser aussitôt le chambellan d'Hérode Antipas, brusquement mis sur la défensive. Il a bien grandi dans un village de Galilée, mais il est Judéen de naissance... Par ailleurs, nous détenons déjà un parent de cet homme. Répondant au nom de Jean, dit le Baptiste, il croupit en prison pour une activité religieuse similaire, mais jugée irrespectueuse et provocatrice à l'égard de notre Prince... Dans sa grande sagesse, celui-ci craint une flambée de violence qui pourrait dégénérer outre-frontière, advenant le cas où nous aurions à conduire une seconde arrestation avec le prophète Ieschoua. Les deux hommes jouissent d'une forte emprise sur les foules, et le second encore plus que le premier, en raison de ses éclatants prodiges.

— En somme, c'est à celui parmi vous qui arriverait à se décharger sur son voisin de l'obligation ennuyeuse de vous délivrer de cet encombrant gêneur, rétorque Séjan, le visage barré par un pli mauvais. Il serait plus commode que ce soit Rome qui se charge de ce problème, n'est-ce pas?

— Si nous n'avons pas hésité à parcourir ce long chemin depuis la Palestine, proteste le prince sadducéen du Sanhédrin avec autorité, c'était pour saisir Tibère César en personne de la gravité de cette affaire. Pour que le protecteur de notre peuple puisse mieux juger de la menace que fait peser sur nos frères ce prophète magicien. Nous sommes le lien d'autorité reconnu par Rome pour garantir à l'Empereur la soumission et la tranquillité des nôtres... Quiconque enseigne que le clergé de notre culte n'a pas perçu le véritable esprit de ses Lois, et que le peuple est induit en erreur par ceux-là mêmes qui ont charge de l'orienter sur les voies de son salut, représente pour les guides de la nation un danger potentiel que nous sommes en droit de porter à l'attention du Tribunal de César!

— Remettre en cause la compétence de l'autorité morale de l'élite religieuse devant le peuple, de poursuivre le docteur de la Loi pharisien sur un ton martelé, c'est risquer un éclatement de toutes les valeurs et convictions intimes des nôtres au plan de leur foi. Décapité de la direction éclairée de ses chefs spirituels, notre peuple pourrait sombrer dans une anarchie qui ne pourrait que menacer à court terme la précieuse *Pax Romana* instituée par César.

— Vous avez un Tribunal du judaïsme qui a tout pouvoir de faire comparaître ce personnage devant ses pairs s'il représente une telle menace pour vos institutions, réplique Séjan avec une moue irritée. Où donc est le problème?

— Dans la pratique, notre pouvoir est restreint pour faire taire cet agitateur, répond le diplomate pharisien avec une moue contrariée dans le visage qui fait tiquer le préfet du prétoire.

— Tout dépend de ce que vous entendez par « faire taire », réplique aussitôt Séjan, sur un ton acerbe. Le silence du cachot ne vous suffit donc pas? Il vous faut encore la tête de cet homme?

Cette boutade cinglante a presque l'effet d'un camouflet chez les trois ambassadeurs israélites. L'Empereur que notre marche depuis la villa Jovis sise à l'extrémité orientale de l'île semble avoir quelque peu fatigué, presse le bras de Séjan pour lui signifier de se taire.

— Eh bien vous le savez à présent, dit-il, en s'adressant aux notables juifs, votre requête de voir Rome s'impliquer de plus près dans le dossier de ce prophète controversé a été exaucée. Le tribun militaire Marcus Félix ici présent se rendra chez vous en Palestine afin de se convaincre, par une enquête sur place, du bien-fondé de vos craintes quant aux agissements de cet homme.

Mon sort est scellé. Convoqué au lever du jour dans la retraite fortifiée de Tibère César pour y recevoir un nouvel ordre de mission, j'en connais à présent tous les désagréables à-côtés. Un ennuyeux travail de police dans un coin troublé de l'Empire que j'abhorre par-dessus tout. La Palestine a une population mêlée dans laquelle l'élément juif est particulièrement bruyant et agité. Malgré qu'il soit en poste là-bas depuis peu de temps, trois ans à peine, Ponce Pilate a déjà eu des démêlés avec ses sujets juifs qui ont eu leur écho jusqu'à Rome.

— Le tribun Félix parle votre langue et possède une grande connaissance de tout ce qui peut mettre en danger l'ordre public, de préciser Séjan aux délégués israélites, alors qu'on s'engage à la suite de l'Empereur dans l'allée ombragée nous conduisant à la tour de Damleuta, une autre élégante villa édifiée sur un promontoire rocheux de la pointe occidentale de Capri. Pour ceux parmi vous qui n'en garderaient pas souvenir, le tribun Félix a occupé le poste de commandant militaire de Jérusalem lors de la première année de l'installation du gouverneur Ponce Pilate dans ses nouvelles fonctions.

Des oliviers centenaires coiffent la promenade d'une douce clarté argentée tout autour de la riche demeure étagée en pente. Partout où le regard se pose, l'isolement séculaire du lieu est nettement perceptible. Entourée de hauts rochers escarpés et d'une mer profonde, l'île ne peut être abordée que d'un seul côté. Dès son installation dans cette retraite inviolable, il y a maintenant deux ans, l'Empereur dont les craintes irraisonnées et les obsessions sont devenues légendaires, a mis tout en œuvre pour transformer Capri en une forteresse inexpugnable où il est devenu le prisonnier volontaire de ses propres angoisses. Les prétoriens de sa garde personnelle ont pour mission d'interdire l'accès de l'île aux intrus. Personne ne peut y aborder sans en avoir préalablement reçu l'autorisation.

Invités à s'installer dans les jardins de la fastueuse villa pour y prendre le repas de midi, tout en jouissant de la vue imprenable qu'offre le palais sur la baie de Naples, rapidement on nous sert un généreux gobelet de vin, histoire de nous désaltérer après cette longue marche. Tandis que mes voisins de table discutent de choses et d'autres, et que le chambellan d'Hérode Antipas est à évoquer avec servilité le lien d'amitié unissant Juifs et Romains depuis près d'un siècle, rappelant que le roi Hérode le Grand lui-même était déjà, dès sa jeunesse, l'ami le plus fidèle de Rome en Palestine, mine de rien j'observe l'Empereur. D'une taille naguère imposante, le Prince a tendance avec l'âge à voûter et à se dessécher. Cheveux clairsemés, son visage porte toujours des traces de l'ennuyeuse maladie de peau dont il est atteint par intervalles. Mais hormis ces changements inéluctables du vieillissement, Tibère est demeuré le même homme un peu froid et intimidant, mais à l'abord franc, que j'ai connu autrefois. J'aurais aimé m'entretenir avec ce grand général de Rome à mon arrivée dans l'île ce matin, devant son intérêt manifeste pour les distinctions honorifiques de ma cuirasse de corps, lui dire que j'avais jadis combattu sous ses ordres en Germanie. Mais quelque chose m'a retenu à la fin. Peut-être est-ce à cause de cette singulière impression qu'il savait déjà tout de moi et de mes états de service, avant même que j'ouvrisse la bouche.

Alors que j'examine toujours le Prince à la dérochée, je n'arrive toujours pas à comprendre les motifs qui ont pu l'amener à s'intéresser personnellement au cas de ce thaumaturge juif de Palestine. Normalement, cette affaire de second ordre, en apparence du moins, aurait dû être traitée par l'un des deux consuls de service à la Curie de Rome. L'intuition du Prince l'aurait-elle prévenu d'un danger quelconque? Aurait-il consulté son astrologue qui aurait pu lui tracer un profil

astrologique inquiétant de ce prophète Ieschoua? Quand un homme comme Tibère a passé sa vie à étudier tout ce qui se rapporte à l'art de gouverner, il n'a nul besoin, en principe, des avis de ceux qui n'ont ni sa science ni son habileté pour évaluer une éventuelle menace au sein de son empire.

La Palestine est le lien vital unissant l'Asie et l'Afrique. Tout au long de l'Histoire, de puissants empires se sont affrontés pour sa possession. Bordée d'un côté par la mer et de l'autre par le désert, cette mince bande de terre est d'une grande importance stratégique. Elle offre la seule route possible par voie de terre, tant pour le commerce que pour le passage des corps d'armée. Siècle après siècle, millénaire après millénaire, de nombreux envahisseurs ont sillonné ce petit pays devenu aujourd'hui pour Rome un élément clé de son système de défense sur le front oriental. L'Empereur, dont la finesse de perception des choses et l'objectivité en ont fait plus jeune un bon conducteur d'hommes, savait à cette époque faire le tour d'une question et l'apprécier à sa juste valeur. Mais est-ce bien toujours le cas aujourd'hui, alors qu'il est devenu septuagénaire et que le passage des ans n'a visiblement rien amélioré de son caractère secret?

Une chose sûre, ces braves docteurs de la Loi pontifians protègent leurs arrières. En cas de troubles graves mettant en cause ce prophète, notamment dans l'éventualité de quelque soulèvement de la populace qui pourrait nécessiter une intervention militaire, ce sera : « Vous voyez, on vous avait prévenus! » Dans le cas d'Hérode Antipas, son inquiétude est facile à comprendre. Sa position est délicate. C'est un roi-client de l'Empire tout comme son père auparavant. Maître chez lui, mais révocable, si jamais sa gouverne est remise en cause par Rome. Le défi est de taille, la population hétérogène de Galilée Pérée est pour le moins difficile à gouverner.

Le territoire d'Israël a toujours posé problème pour ceux qui en ont la gouverne, en grande partie à cause d'une constante agitation de l'élément juif. Ce prophète Ieschoua est-il le chef illuminé d'une nouvelle secte en opposition avec ses pairs et inconscient du danger qu'il encoure à se démarquer ainsi de son milieu ou, plutôt, fait absolument inconcevable depuis le temps que dure son attente, l'Élu, le *Mashia'h*, comme le clament déjà certains agités au sein du peuple, ce Roi de gloire très saint annoncé par les Livres sacrés d'Israël depuis des siècles? Comme beaucoup de gens sont convaincus d'un énorme chambardement de notre monde avec l'arrivée de ce *Christos*, ce Messie, veut-on faire taire ce mystérieux et controversé prophète avant qu'il n'en vienne à semer le désordre et la confusion en Israël?

Tard en après-midi, après un repas en plein air apprécié de tous, je suis tiré de mes réflexions par une présence discrète derrière mon dos : mon vieil ami Macron, responsable de la Garde prétorienne de l'Empereur à Capri qui doit me raccompagner pour retourner sur le continent. Aussitôt je prends congé de mes hôtes et tire ma révérence à Tibère César avec toutes les marques extérieures de respect dû à son rang. Respect qu'il reçoit en me dévisageant fixement avec une certaine complicité teintée de bienveillance dans ses grands yeux clairs. Puis c'est à dos de cheval que Macron et moi regagnons le débarcadère de la trirème de service devant nous ramener à Naples. Je retourne sur le continent, et plus que jamais je compte les heures me séparant de ma compagne de vie adorée, après tant de mois passés loin de ses bras.

### CHAPITRE III

Assis sur une plate-forme à la proue de la galère de service, les falaises calcaires de Capri à peine quittées j'ai déjà une première question toute brûlante pour mon ami Macron :

— Pourquoi moi, alors que Pilate dispose sur place de dizaines de types qui auraient pu aussi bien faire ce travail?

L'ancien préfet des vigiles, cet ami de longue date que je sais bien placé pour recueillir les confidences par ses hautes fonctions de sécurité auprès de Tibère, me jette un regard plein d'attendrissement devant l'émoi qui m'agite :

— C'est beaucoup te sous-estimer, Marcus. Crois-moi, tu as des talents plus rares que tu ne le crois. Et il semble bien que le petit despote de la *gens*\* Pontii que tu as si bien servi en Judée pense de même, puisqu'il ne peut apparemment plus se passer de toi.

Le choc de cette révélation servie sur un ton de badinage provoque en moi une telle révolte que le sang m'en monte au visage :

— Quoi, tu veux dire que c'est à Pilate que je dois cette assignation, que c'est lui qui m'a réclamé pour infiltrer l'entourage de ce prophète?

— Calme-toi, tu es tout rouge, ta cicatrice toute gonflée, toute violacée!... C'est la première fois que je te vois si en colère. Quel spectacle!

Macron n'a pas besoin de me rappeler de quoi j'ai l'air quand je m'emporte. Le côté droit de mon visage me dérange, de l'œil aux commissures des lèvres, ma vieille balafre se gorgeant de sang dès l'instant où je perds mon calme.

— Remarque bien que Séjan a joué ses pions à fond pour protéger Pilate, poursuit-il. Il lui fallait créer avec cette affaire une menace pour la *Pax Romana* en Palestine... Faut dire qu'il a tout intérêt à montrer une garde attentive autour de son petit provocateur brutal. C'est lui qui a parrainé Pilate pour ce poste en Judée et qui risque de perdre la face devant Tibère, au rythme où son protégé accumule les accrochages avec la populace juive de sa province... Tu connais assez Séjan pour savoir qu'il se doit de contrarier l'*Imperator* le moins possible, avec les rêves qu'il caresse sur sa succession.

— J'ai vécu la crise des effigies de César à la forteresse Antonia, lors de la prise de fonction de Pilate en 779\*, dis-je sur un ton amer.

— Je sais. Ça tient presque du prodige que l'affaire n'ait pas viré au massacre.

— C'est le mot, du prodige. Et le petit tyranneau y a perdu la face... Si cela avait pu faire de lui un diplomate plus circonspect... Au moment où mon tour de service prenait fin à Jérusalem, un an plus tard, il était de nouveau à couteaux tirés avec ses gouvernés. Un projet d'aqueduc pour la Ville sainte. Sûr de son bon droit, il avait prévu financer l'entreprise à même les fonds du trésor du Temple... Imagines-tu un peu l'opposition?

— Sans peine, commente Macron laconique L'affaire a rebondi jusqu'au Trône!

— Ce n'était pas gagné d'avance, c'est certain. Mais à force de discussions et de marchandages, on était parvenu à un certain compromis avec les notables du Sanhédrin sur la façon de défrayer les coûts de cet aqueduc dont Jérusalem avait bien besoin. Le problème, c'est que le peuple ne voulait pas reconnaître l'accord... Je n'ai jamais su finalement comment la crise s'était terminée. J'ai quitté mon poste avant le dénouement.

— L'affaire a tourné en conflit. Les opposants ont entouré le tribunal de Pilate pour le défier et lui crier leur indignation. Mais Pilate avait prévu la manifestation, et il avait fait disséminer ses soldats dans la foule, déguisés et armés de

gourdins sous leurs vêtements. Quand les protestations ont atteint leur point culminant, à un signal convenu, sa troupe s'est ruée à l'assaut... Un carnage... Des morts par dizaines, les uns le crâne fracassé par les massues, les autres piétinés à mort par les fuyards terrorisés.

— L'affrontement, une fois de plus...Toujours le même art consommé de se faire mal voir dans une situation délicate!

— Et ça ne s'arrête pas là. Il s'est encore fait coincer comme un rat depuis. Une autre provocation du genre des effigies. Cette fois-ci, il voulait exprimer sa dévotion à Tibère, en lui dédiant des boucliers dorés dans le palais d'Hérode. Pas de figure ni rien d'autre d'interdit sur ces boucliers. Juste la dédicace et l'inscription indispensable mentionnant son auteur, comme on le sait tous. Et les rigoristes de Jérusalem de juger aussitôt que Pilate avait posé, ce faisant, un geste religieux contraire aux préceptes de leur culte!... T'imagines la suite sans peine?

— Représentation de notables outrés pour exprimer leurs doléances, mais refus de Pilate de plier devant leurs revendications... Connaissant sa dévotion envers Tibère, je ne vois pas comment il aurait pu enlever ces *aspis*...

— Effectivement, il était coincé. Et comme l'impasse persistait, les fils héritiers d'Hérode se sont chargés de l'affaire et ont dénoncé son attitude en haut lieu : une lettre adressée directement à l'Empereur!

— Il jouait sa tête, mais ça devait lui sembler une sorte de crime de lèse-majesté que de retirer ces boucliers dorés.

— Tibère a eu une réaction très vive, qualifiant son comportement de téméraire extravagance.

— Le pauvre doit trembler plus que jamais pour ses fesses, après s'être fait moucher de la sorte?

— Il a tellement de choses à se faire pardonner, reprend Macron la mine railleuse, qu'il serait en train de faire élever à Césarée un temple en l'honneur de Tibère... Il en aura bien besoin... Avec le dossier qu'on t'a remis sur ce prophète juif dont on prétend qu'il est un fomentateur de division, c'est une autre affaire religieuse qui aboutit à Rome.

Un silence s'installe entre nous alors que mon regard se laisse accaparer un instant par le travail du chef des galériens qui bat la mesure sur sa plaque de bronze pour les rameurs de l'équipage. Cent vingt rames qui se lèvent et s'abaissent avec une cadence monotone, sous l'action d'une volonté unique, et qui impriment au fin coursier des mers une vitesse étonnante avec l'apport du fort vent qui gonfle sa voile carrée.

— Ça prouve une chose, dis-je à la fin avec une moue résignée, les notables religieux sont prêts à tout pour faire taire ce prophète des leurs qui menace leurs intérêts. En recourant à nous pour cette action judiciaire, c'est sa tête qu'ils veulent, comme Séjan le leur en a froidement jeté le fait à la face.

— Ce raisonnement, notre petit préfet de Judée a dû le tenir avant nous, enchaîne Macron en acquiesçant de la tête. À vrai dire, le peu de sympathie que j'éprouve pour Pilate tient justement à ce fait qu'il ait pu flairer cette manœuvre des élites, et qu'il se soit refusé à embarquer dans leur jeu.

Ayant vivement besoin d'un peu d'eau fraîche pour me désaltérer après toutes ces émotions, je m'excuse auprès de mon vieux collègue et le quitte un instant pour aller me chercher à boire.

— Le plus intéressant dans toute cette histoire, poursuit Macron derrière mon dos, c'est la facilité avec laquelle le Sanhédrin a pu contourner Pilate pour envoyer cette ambassade extraordinaire auprès de Tibère.

— J'ai accroché sur ce détail moi aussi, dis-je d'une voix forte pour arriver à dominer le bruit du vent dans la voile au-dessus de ma tête, pendant qu'un homme de pont s'empresse de satisfaire ma demande. Envoyer une délégation à Rome n'est pas un droit acquis que je sache. Il faut l'autorisation du pouvoir romain en place pour monter une telle ambassade.

Distrait par les agissements d'une bande de mouettes qui tournoient au-dessus de la galère en poussant des cris aigus, mon regard dérive vers les côtes escarpées de Capri qui s'éloignent lentement dans la lumière aveuglante du lointain. Un ciel et une mer d'un bleu si intense qu'ils pourraient soutenir la comparaison avec celui du plus pur saphir.

— J'ai eu accès à la correspondance que Pilate a échangée avec Tibère sur cette affaire, enchaîne Macron, à l'instant où je regagne ma place près de lui. Il a bien autorisé cette ambassade, disant dans sa lettre à l'Empereur qu'il n'avait rien à cacher de sa gestion. Il mettait ses critiques au défi de s'exécuter, en quelque sorte... Mal lui en prit, le pauvre homme. Il avait peut-être oublié que ses administrés en connaissent un bout sur la manière de constituer une ambassade extraordinaire, depuis le temps. Tu sais combien il ne faut jamais sous-estimer un Juif...

Cette allusion à mes origines juives soulignée d'un clin d'œil taquin a le don de m'irriter, comme c'est le cas chaque fois qu'on en fait le rappel. Cet agacement devant se lire sur mon visage, Macron choisit de ne pas pousser sa taquinerie plus loin et poursuit comme si de rien n'était :

— Informé par Pilate de la tournure de cette histoire avant même que l'Empereur n'en prenne connaissance par sa correspondance, Séjan avait tout à craindre de la réaction de Tibère devant pareille demande d'audience auprès de son Trône. Quand on parcourt tout ce chemin pour venir se plaindre d'un préfet impérial de Rome, c'est un peu comme si on disait à César qu'il a manqué de jugement dans le choix de son gouverneur. Et comme Séjan appréhendait une vive réaction de la part de Tibère, il n'avait plus d'autre solution que de gonfler toute l'histoire afin de donner de son protégé l'image d'un magistrat de province prudent et réfléchi, bien au fait des dangers que l'arrestation arbitraire d'un thaumaturge estimé des foules pouvait avoir comme conséquence sur les esprits agités de ce foutu pays... D'ailleurs la demande de Pilate de t'avoir près de lui est présentée un peu comme la consultation d'un procureur avisé qui désirerait obtenir l'avis du Trône dans une affaire délicate... Le petit despote a bien joué son jeu, étoffé le dossier de l'histoire avec tout ce qu'il a pu rassembler à la hâte comme renseignements pertinents sur le compte de ce personnage religieux, pendant que de son côté Séjan faisait patienter l'ambassade juive d'antichambre en antichambre dans la capitale, jusqu'à l'arrivée de l'escompté dossier à Rome, histoire d'en mettre plein la vue à l'Empereur... Au fait, savais-tu que celui-ci a demandé à connaître tes antécédents avant d'accéder à la requête de Pilate?

— C'est trop d'honneur, dis-je avec une moue désabusée.

— Il voulait s'assurer que tu étais bien l'homme de la situation, comme le prétendait Pilate. On lui a donc remis ta fiche militaire... Pour Pilate – et il le dit sans ambages dans sa lettre –, tu es l'homme tout désigné pour ce travail. Du fait d'abord que tu connais bien le pays pour y avoir été en poste en 779. Et, n'ayons pas peur des mots, du fait aussi de tes origines. Tu as vu le jour en Palestine. Cela donnait tout de même du poids à ta candidature...

— Si je comprends bien, dis-je sur un ton amer, mon seul mérite aux yeux de cet impudent bravache, c'est le fait que je sois Juif. Ce qui dans son esprit me donne toutes les vertus pour comprendre d'autres Juifs!

— Tu n'aurais que ces attributs que ce serait déjà beaucoup, m'objecte Macron. Tu parles couramment l'araméen syriaque, la langue de ce rabbi, ainsi que le grec, langue seconde de la bonne société juive. Le discours de ce thaumaturge devrait te rejoindre un peu, non? Tu devrais bien y comprendre un peu plus de choses que Pilate, et être en mesure de déceler si c'est un enseignement pouvant éventuellement détourner le peuple de sa soumission à Rome?

Un silence embarrassé tombe entre nous comme la chute d'une pierre dans une mare. Pris d'un tic nerveux, je sens comme un tremblement dans le coin de mon œil droit, là où ma balafre prend naissance, pendant que mon vieux complice

reste là à me détailler de ses grands yeux verts pailletés de marron. Des yeux dont le regard est si intense que j'ai l'impression qu'ils me scrutent jusqu'au tréfonds de mon âme.

— Si l'Empereur a donné son aval à la requête de Pilate, reprend Macron à la fin, tout en acceptant un gobelet de vin d'un esclave de la domesticité du bord, c'est aussi pour beaucoup parce qu'il a voulu faire savoir à la délégation juive qu'il n'y aura pas de justice expéditive imposée à l'occupant romain dans ce dossier... Allez, fais pas cette tête, Marcus, prends ça de gaieté de cœur. Après tout, le renseignement, ça te connaît... Et qui sait, de retourner là-bas parmi les tiens te permettra peut-être cette fois-ci d'élucider le mystère de ta naissance... Tu n'as pas pu oublier celui que tu étais à ton arrivée en Afrique latine, tout de même? Le « David » de tes origines?

Comment pourrais-je l'oublier, ce pauvre orphelin. Il est toujours là, ce double de moi-même, qui veille à demeure en moi. Au rappel de son existence, en un instant il peut s'extirper du labyrinthe de mon passé pour envahir tout le champ de ma conscience et me plonger aussitôt dans la tourmente de ma première enfance dont on a interrompu le cours à jamais...

— Depuis combien de temps est-il là, Philétios?

— Depuis bientôt deux lunes, maître Claudius. Il faisait partie du lot de captifs ramené de Palestine par le centurion Martialis.

— Il ne parle toujours pas?

— Toujours pas. Pourtant, il est loin d'être bête.

— Il ne manquerait plus que ça que Martialis nous ait ramené un idiot!

— Avec de la patience, je suis sûr d'arriver à le sortir de son isolement... Selon moi, quelque chose a provoqué chez lui un choc émotif d'une telle intensité, qu'il a pu en perdre la mémoire... Les troubles ont été si violents à Jérusalem, aux dires des témoins, la répression si féroce. Qui sait ce qu'il a vécu... Si encore il avait sa mère ou son père avec lui. Peut-être en a-t-il été séparé en cours de route... Ou, pire encore, ses parents ont été tués lors de l'insurrection et il est orphelin...

— Tu seras sans doute le premier à connaître tous ces détails, Philétios. Après tout, vous avez le même lieu d'origine... Encore faut-il qu'il veuille bien se décider à parler un jour... Nos garnisons de Palestine n'avaient pas le temps de classer les captifs par famille, ou de tenir des registres de leur identité, lors de ces troubles. Ils étaient des milliers à être déportés... On les parquait à bord des navires en partance de Césarée comme ils se présentaient à l'embarquement... De toute façon, si les parents de cet enfant sont toujours vivants et qu'il a été séparé d'eux à ce moment-là, il ne les reverra jamais. Les captifs ont été dispersés dans tous les marchés d'esclaves de l'Empire... Qu'est-ce qu'il fiche là sous cette corbeille de jonc renversée?... Je lui fais peur à ce point?

— Il s'y est réfugié dès qu'il vous a entendu venir. Je suis le seul en qui il ait un peu confiance. Ce grand panier constitue pour lui une sorte de cellule protectrice où il s'enferme pour un rien.

— T'as idée pourquoi?

— Peut-être est-ce une façon pour lui de fuir ce monde nouveau qui l'entoure... Il semble avoir peur de tout... Il n'émet aucun son, même pas en pleurant.

— Il serait muet alors?

— J'en doute. Il se refuse plutôt à parler... Une chose certaine, il comprend mieux le grec que l'araméen, ce qui prouve qu'il vient d'un milieu aisé. Il a sans doute été élevé au sein de l'élite juive et reçu la meilleure des éducations, dès le

plus jeune âge. D'ailleurs, ses habitudes corporelles le démontrent... Parfois il me fait des signes, des petits gestes pleins de poésie dans son désir de s'exprimer, mais c'est un langage que je ne connais pas.

— Drôle de tête pour un Juif... On dirait plutôt un enfant des confins du Rhin, un jeune Barbare... Les cheveux clairs, les yeux bleus. C'est plutôt rare chez les vôtres. Et regarde sa taille pour un garçon qui a peut-être six, sept ans au maximum. Son développement physique est nettement au-dessus de la moyenne.

— C'est un enfant bien développé, en effet. À l'âge adulte, il devrait faire un esclave de première force.

— J'imagine que la première chose que tu as dû faire à son arrivée, c'est de vérifier s'il était circoncis?

— Oui, et sa chair porte bien le signe de l'alliance entre notre Dieu et Abraham, notre père à tous.

— C'est vrai ce qu'on nous a rapporté à son sujet, qu'à bord du navire dans lequel il a fait le voyage, certains auraient entendu un homme l'appeler du nom de David?

— Cela m'a été relaté... J'ignore si c'est bien le nom de cet enfant, mais il l'accepte bien.

— Va pour David, alors. Et comme vous avez déjà une relation de père à fils entre vous, il portera le nom de David ben Philétios. Je vous laisse, et fais vite entre-temps pour lui délier la langue. Sinon je devrai penser à m'en séparer... Un esclave muet, ce n'est pas très pratique aux écuries.

— Tu peux sortir de ta cachette, David, le maître est parti... Tu sais que je suis ton ami et même un peu comme ton père à présent. Alors, tu peux parler sans crainte. Un fils ne fait pas de cachotteries à son père... David était un modeste berger qui devint un grand roi et, tout comme lui, je suis sûr que malgré ton humble condition d'esclave, tu accompliras un jour de grandes choses. En attendant, continue de mémoriser dans ta tête les enseignements de la Torah, parce que c'est une obligation pour un fils d'Israël d'apprendre par cœur les paroles que nous a léguées l'Éternel... Répète après moi, dans ta tête: « Tu dois aimer le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. Les commandements que je te communique aujourd'hui demeureront gravés dans ton cœur. »

— Un peu de vin, tribun?

Perdu dans mes pensées, je réintègre le présent alors qu'un esclave est à me présenter une coupe de vin. Distraitement j'accepte le gobelet et l'avale d'un trait tant ces éprouvants souvenirs de mon enfance me perturbent encore, après toutes ces années. Seul avec moi-même, je contemple sans les voir des mouettes criardes qui planent dans l'air azuré, portées par les vents du large, pendant que notre galère se rapproche rapidement de la voluptueuse baie de Naples distante de Capri de quelques milles seulement. À quelques pas de moi, Macron est en grande discussion avec le commandant de la galère et un de ses adjoints sur un point de la sécurité mise en place au débarcadère de Capri.

L'esprit à la dérive, j'observe mon vieil ami, mine de rien. Macron vieillit bien. Toujours la même prestance imposante de soldat émérite doté d'une habileté remarquable pour la vie politique, le même maintien altier d'une élégance désinvolte à peine étudiée. Je me souviens comme si c'était hier de ma première rencontre avec lui. Un souvenir gravé à jamais dans ma mémoire, alors que j'étais encore un homme en devenir. Quel personnage, quelle poignée de main, quelle intensité dans le regard qui imposait le respect et la confiance dès le premier abord.

Plus de vingt ans se sont écoulés depuis cette époque lointaine. Une époque qui aura vu chacun de nous tisser son destin de façon bien différente. La destinée particulière d'un être est si mystérieuse. Règle-t-elle d'avance tout ce qui doit être? Je me refuse à le croire. Si le cours de nos existences avait été bien différent pour Macron et moi, il me serait bien

difficile d'oublier à quel moment précis où tout a basculé dans ma vie. Mais c'était la résultante de mon choix, pas celle du hasard. J'ai toujours tenu dans mes mains ma destinée.

Macron, pour sa part, aura emprunté un chemin de vie fort différent du mien. Et pour ce que j'en sais, ce chemin aura été plus heureux. Mon vieil ami poursuit toujours son ascension vers les plus hautes sphères du commandement et de la volonté politique. Bien sûr, il est sans scrupules, comme tous ceux qui envient sa montée en puissance et oeuvrent en coulisse pour obtenir une charge en vue au sein de l'un des hauts postes en commandement de l'Empire.

Le moins que je puisse dire, c'est qu'on ne se sera guère embarrassé de délicatesse morale chacun de notre côté, au cours de toutes ces années. Je serais donc mal venu de juger l'arrivisme de Macron tant mon comportement ressemble au sien, tant je me réjouis moi aussi d'avoir été récupéré par le système. Le plus important, c'est que le lien d'amitié qui s'est forgé entre nous, le premier jour de notre rencontre, a survécu aux bouleversements dramatiques que je devais connaître par après. Aussi fait-il toujours bon de retrouver ce confident estimé sur lequel je sais pouvoir compter, le cas échéant.

Comme la discussion se prolonge entre Macron et le commandant de la galère, je m'allonge dans un coin pour y dormir un peu, en attendant mon arrivée au port. J'ai grandement besoin de repos, après les événements de ces derniers jours. Mais à peine suis-je assoupi que je suis tiré de mon sommeil: la galère est à manœuvrer pour s'arrimer à son quai d'accostage dans le port de Naples. Je débarque à l'heure des repas et toute la ville est à ses fourneaux. Une sourde rumeur monte de ses rues animées coiffées d'une fine gaze de fumée que le soleil dore de ses feux. Habitué aux grands espaces de la Germanie, à ses forêts légendaires baignées de brouillard et à ses peuples belliqueux, j'éprouve de l'émerveillement pour cette cité capiteuse millénaire d'origine grecque dans laquelle je vais passer la nuit, avant de reprendre le chemin de Rome.

Après avoir pris congé de Macron et promis de lui donner de mes nouvelles, je reprends la direction de la caserne des Prétoriens dans laquelle j'ai trouvé gîte à mon arrivée. Dans deux jours, si tout se déroule bien, je devrais débarquer chez moi au crépuscule, et je suis ivre de bonheur à la seule idée de pouvoir tenir enfin Lidie dans mes bras, la muse de mes longues nuits sans sommeil.

## CHAPITRE IV

Le versant de la nuit a commencé à chasser le jour sur les jardins de Mécène, cet opulent quartier de l'*Esquilinus Mons* qui domine Rome et l'entoure d'une luxuriante ceinture de verdure à l'orient de la ville. Lieu autrefois désert, le mont Esquilin est devenu en un siècle l'un des quartiers aristocratiques de la capitale. Une éminence sur laquelle s'étendent des jardins magnifiques et où les figures sculptées du marbre statuaire ont partout piédestal. Un éden de verdure au sein duquel les plus luxueuses villas sollicitent les regards. Un sanctuaire de paix pour voluptueux raffinés où tout clame la magnificence et le sensualisme de Rome. Le lieu que j'ai choisi pour y fixer ma résidence et abriter mes amours tumultueuses avec Lidie.

Rome a bien besoin de pareils jardins d'agrément, tant la cité des dieux est menacée d'étouffement par l'entassement anarchique des immeubles surpeuplés qui s'y accroissent. Et cela ne tient pas compte de la multiplication incontrôlée des temples somptueux qui y poussent un peu partout. Fasciné par le débordement de vie de l'antique cité de Romulus édifiée sous le regard de ses innombrables divinités protectrices, je prends encore un moment, bien que pressé par le désir de retrouver Lidie sans tarder, pour savourer la sensation de calme et de repos de ce crépuscule odoriférant dans lequel baigne ma villa, à quelques pas de moi.

Quel contraste là où j'ai établi ma demeure avec le brouhaha étouffé des ruelles sordides et populeuses du quartier de Subure qui étale impudiquement sa misère, pour ainsi dire à mes pieds. Une promiscuité d'artisans, de commerçants et de petits besogneux qui, du lever au coucher du soleil, emplissent les rues de leurs interpellations et de leurs cris stridents. Heureusement qu'il y a l'autre Rome derrière toute la laideur de ce quartier populaire. Il suffit d'allonger le regard pour entrevoir les grands bâtiments de prestige que le divin Auguste a donné à ses sujets, au cours des quarante ans de son règne. Palais, théâtres, temples et arcs de triomphe y ont graduellement envahi les derniers emplacements de choix de la gigantesque cité des dieux. Des chefs-d'œuvre inégalés d'architecture, édifiés aux frais mêmes des peuples que Rome a conduits à la civilisation et accablés d'une fiscalité oppressive, dans le système de prélèvement d'impôts le plus élaboré de ce monde.

— Il y a longtemps que tu es là, Marcus?

Lidie!... Elle est là, au fond de l'allée ombragée, à l'entrée de notre villa dont les angles disparaissent sous le couvert des grands arbres, sa fine silhouette se détachant en ombre claire contre les verdure des jardins. À la vue du voile diaphane dont elle est drapée et qui ne cache rien de la perfection de ses formes, mon cœur se met à cogner sourdement. Combien de nuits, torturé par son absence sur ma couche froide et humide, n'ai-je appelé cette femme adorée recréée dans mes rêves, ne l'ai-je embrassée, câlinée, caressée, réchauffée par le souvenir des étreintes torrides où elle me réduisait en esclavage? Combien de nuits n'ai-je aspiré le souffle de son haleine, léché la sueur de sa peau, mordu dans le fruit mûr de sa bouche pleine et charnue? Combien de nuits ne me suis-je pas enfoui dans les replis les plus secrets de son intimité, pour me retrouver, après des heures de cruelle insomnie, complètement terrassé par cet appel de tous mes sens, ce déchaînement de désirs trop longtemps refoulés?

Je ne pense pas avoir été aussi conscient qu'en cet instant de la reddition de tout mon être face à cette merveille de chair. La gorge nouée par l'émotion comme aux premiers temps de notre rencontre, sans dire mot, je m'avance pour embrasser cette épouse délaissée, me soûler de sa douceur, de l'odeur de sa peau parfumée que je sens frissonner contre mon corps. Je voudrais baiser chaque parcelle de cette chair radieuse blottie au creux de mon épaule, m'abreuver à la source de tous ses enlacements, de toutes ses étreintes qui ont fait de moi son esclave soumis. Mes doigts fourragent dans la lourde

chevelure rebelle de ma bien-aimée, glissent sur sa nuque parfaite, s'attardent sur les douces rondeurs de sa poitrine, pendant qu'un spasme me noue le ventre juste à l'idée de savoir que cette longue disette de tendresse affamera de nouveau tous mes sens dès l'instant où je franchirai le seuil de sortie de cette maison, dans quelques jours.

Soulevant Lidie dans mes bras comme aux plus belles heures de nos premières amours, je franchis l'atrium de notre villa pour me retrouver dans une pièce à l'ambiance douce, d'une séduction raffinée, où toutes les arabesques d'un palais de Carthage ont été reconstituées pour le seul plaisir des sens. Un cadre enchanteur, extravagant, exotique, où l'émergence de la constance orientale est encore accentuée par un débordement de voiles diaphanes entrecroisés en ciel de lit tout autour de notre couche et tenant de la pure magie. Une alcôve nuptiale pour une grande nuit de séduction au milieu des coussins moelleux, des étoffes chatoyantes et des soies asiatiques se dorant aux flammes ondoyantes de grands chandeliers de bronze. Un temple de l'amour édifié sous le parrainage de Vénus et destiné à exacerber les plus folles passions.

Dès qu'on en franchit l'accès interdit à la domesticité de la maison, Lidie commence à se dévêtir avec une lenteur calculée pour provoquer un maximum d'affolement en moi. Pas une parole n'est échangée entre nous. Tous les amants du monde ont ce même langage dénué de mots pour se dire les choses de l'amour charnel. Est-il sur cette terre quelque chose contenant plus de promesses de félicité que le corps capiteux d'une jeune femme? Quand ma divine amante laisse glisser son vêtement pour se dégager, radieuse et nue, de ses voiles affaissés autour d'elle, incapable de me contenir plus longtemps, je la saisis à bras-le-corps rageusement et baise son cou avec voracité, affamé d'elle à en avoir le souffle coupé.

Longtemps plus tard, je ne sais plus, repu d'amour, tous mes sens assouvis, je somnole, Lidie pelotonnée dans mes bras, sa tête adorable nichée dans le creux de mon épaule. Le temps a cessé d'exister. Les paupières mi-closes, je suis du regard sa main qui caresse ma poitrine, pendant qu'elle baise les commissures de mes lèvres, de mes yeux, butine le lobe de mes oreilles, dans l'attente enfiévrée des premiers signes de la montée de nouveaux désirs triomphants en moi. Entre chacune de nos étreintes, elle m'entraîne à sa suite dans une vaste baignoire en porphyre pour nous y rafraîchir et nous enduire le corps de parfum, pendant que je refais mes forces en me gavant de fruits et de pâtisseries au miel fourrées de noix, d'amandes et de traîtresses épices dont je sais pertinemment que ma sublime maîtresse en a pimenté nos aliments.

— Tu sais de quoi tu as l'air, Marcus, avec cette tignasse rebelle étalée sur tes épaules?... D'un prince barbare...

D'où peut-elle bien tenir pareille voix et en user avec autant de sensualité? Ses lèvres sont si près des miennes que je peux sentir son haleine chaude contre ma bouche.

— Plus je te regarde, moins je suis capable de m'expliquer ce qui me fascine en toi... Peut-être est-ce ton regard, si particulier, si pénétrant... À moins que ce soit tes silences, ou mieux encore l'intonation de ta voix... Ton visage balafre, aussi... Ces yeux si clairs, si bleus, si dérangeants, qui m'attirent et m'effraient tout à la fois... La fascination et la peur vont souvent de pair... On est captivé par un grand fauve, mais en même temps on le craint... Tu es une énigme pour moi, Marcus. Cela aussi a son côté fascinant pour une femme. Le charme du secret. (Palpant du bout des lèvres l'arête de mon nez :) Un beau ténébreux à l'air mystérieux reconnu pour être un homme d'intrigue aux armées possède un pouvoir de séduction qui lui est propre. Être dans le secret des dieux exerce une sorte de fascination sur les non-initiés...

— Parce que les gens trouvent du mystère à tout, dis-je avec une fausse modestie. La vérité sur mon personnage est beaucoup moins romantique. Je joue un jeu, comme tous les autres, à la différence que le mien comporte peut-être plus d'exceptions à la règle.

— Merci à nos dieux protecteurs, le brave tribun militaire qui incarne toutes les généreuses vertus de notre noble société romaine est de retour chez lui. Soldat par force et par génie, il est à l'exemple de Rome, la cité éternelle que les dieux ont comblée de vertus afin d'en faire la bienfaitrice des hommes!

Lidie donne dans l'ironie, chose habituelle chez elle quand il est question de la grandeur de Rome dont elle remet en cause le rôle civilisateur, à l'instar de ses ancêtres paternels qui ont fait de la contestation une tradition familiale presque légendaire dans les milieux aisés de la capitale. Prudent, je choisis de me taire et de feindre cette douce torpeur dans laquelle me plonge habituellement l'abus du bon vin. Je sais que les quatre esclaves attachés à mon service sont arrivés à ma villa depuis la veille, et que par eux Lidie a sûrement eu vent de ma convocation dans l'île de Capri. Comme je ne suis pas venu la voir directement à mon arrivée, elle a dû comprendre que cette précipitation à me rendre auprès de l'Empereur recelait un certain caractère d'urgence. Depuis, elle doit être sur la défensive, spéculant sur le lieu de ma prochaine affectation, le cœur chargé d'amertume et de ressentiment à l'égard de cette servitude militaire qui a sérieusement lézardé l'édifice de notre couple, au cours des dix dernières années.

— Au début, quand je t'ai connu, ça m'intriguait follement de savoir que tu faisais la guerre à ces barbares du Nord. Ta compréhension de leur langage, ta haute stature assez identique à la leur, ton assurance tranquille si différente de ce tempérament bouillant des nôtres me laissaient deviner une mystérieuse filiation avec ces farouches guerriers.

D'un bond, Lidie se lève de notre couche et vient s'asseoir à califourchon sur mon bas-ventre, ses bras ronds et fermes posés sur mes épaules. Hochant la tête de droite à gauche, son visage se barre soudainement d'un mauvais pli d'énervement :

— Par quel inexplicable caprice des dieux t'es-tu retrouvé parmi nous, à sacrifier ainsi ta vie pour ces futiles guerres d'hégémonie, tout cela pour que Rome étende toujours plus loin sa domination souveraine?

Ça y est, Lidie en rajoute, au risque d'un nouvel affrontement idéologique entre nous susceptible de mettre fin abruptement à nos ébats amoureux de cette nuit, si j'ose lui opposer un point de vue contraire.

— Dire que sans l'apport des lettres et des arts de la Grèce pour tempérer la rudesse de nos mœurs latines, poursuit-elle, nous en serions encore à patauger dans le fumier de nos bœufs de labour, avec comme seul dénominateur commun pour reconnaître notre collectivité de bouseux notre langue rustique du Latium!

Irrité par le ton de son discours, je manifeste ma désapprobation par un soupir involontaire d'ennui.

— Je t'agace, Marcus, je sais, mais c'est la réalité de nos origines... Un peuple ne laisse pas de monument plus instructif pour transmettre sa gloire à la postérité que les mots de sa langue. Ces mots témoignent de l'évolution de sa société. Dans notre bonne société romaine, tout ce qu'on trouve dans notre parler pour témoigner de notre savoir, de notre science et de nos dieux appartient à la civilisation grecque... On s'est approprié leur culture!

Cette fois, c'est trop. Les propos de Lidie font preuve d'une telle désobligeance à l'égard de la grandeur du peuple romain que je me dois de la mettre en garde contre la témérité de ses remarques.

— À ta place, Lidie, j'évitais de tenir pareil discours. Nos esclaves vont et viennent dans la maison, silencieux et attentifs, et ils prêtent l'oreille à nos propos. Le climat de Rome devient malsain, tu le sais. Les troubles de comportement de Tibère César ne sont pas exagérés.

— Personne ne m'empêchera de dire tout haut ce que je pense. Encore moins chez moi!

— Je t'en prie, écoute-moi un instant. Tu n'es pas sans savoir que les écrits ou les propos jugés insultants à l'égard de l'Empereur et de sa famille, ou estimés comme étant des atteintes à la gloire du peuple romain, sont considérés désormais comme des crimes de lèse-majesté. Et les délateurs sont nombreux.

— Un esclave qui dénonce ou témoigne contre son maître risque la croix!

— Je sais, mais es-tu plus prudente dans tes propos hors de notre villa? Tu tiens ton franc-parler des vôtres. Votre combat pour une plus grande justice sociale vous a valu la reconnaissance d'une bonne part de notre société, mais en contrepartie des haines tenaces, chez vos opposants. On vous reproche une liberté de langage propre à enflammer les esprits.

Les genoux plantés de chaque côté de ma poitrine, Lidie s'est relevée d'un trait, me dominant de sa nudité triomphale.

— Ma famille est suspecte parce qu'elle a le courage de ses opinions dans notre monde pourri?... Partout les anciennes vertus cèdent le pas à une corruption généralisée, à une altération du bon goût. Rome croule sous le poids des fausses conventions morales et sociales!

— L'absence de réserve dont tu fais preuve dans tes propos m'inquiète. Rome donne peut-être des signes avant-coureurs d'affaiblissement de ses mœurs, mais c'est toujours Rome. Et la louve de Romulus peut te mordre cruellement!

Piquée au vif par cette nouvelle incitation à la prudence, le rouge aux joues, Lidie saute hors de notre couche pour mieux prendre ses distances et me manifester son désaccord.

— Si toi, Marcus Félix, tu es habitué de vivre dans un monde inhumain où rien ne te touche de cette dégradation de nos valeurs, eh bien ce n'est pas mon cas!... Les premiers responsables de cette décadence de notre société sont nos dirigeants rapaces et mesquins. Tous ces hypocrites défenseurs de nos prétendues vertus, si pointilleux quand il est question de la majesté du peuple romain, et si scandaleux en contrepartie dans leur conduite!

— Ce qu'il y a d'ennuyeux avec toi, Lidie, lui fais-je remarquer sur un ton de reproche amer pendant que j'enfile une courte tunique d'intérieur à son exemple devant sa gêne subite de s'afficher nue devant moi, c'est qu'il est impossible d'espérer pouvoir passer quelques jours de tranquillité avec toi sans que fatalement tu aiguilles la conversation sur quelque plan irritant!

— Tu veux me faire taire maintenant? me lance-t-elle avec défi.

— Non, mais j'en ai assez entendu pour le présent!... Je veux clore cette discussion stérile qui ne fait que s'envenimer. Mais pas avant de t'avoir dit que le génie du peuple romain, à l'instar de toutes les autres nations conquérantes de l'Histoire, a été de profiter des lumières des autres et de les mettre au service de sa propre évolution, avant de développer lui-même son génie propre pour le communiquer à son tour aux sociétés plus primitives... Les dieux, comme le proclament nos poètes, ont choisi Rome pour rassembler les royaumes de ce monde sous sa tutelle éclairée, adoucir les mœurs et ramener l'homme à l'humanité!

Sourire ironique teinté de complaisance, loin de se calmer, Lidie est déjà toute prête à en remettre :

— Ramener l'homme à l'humanité? C'est au nom de ce précepte que le grand Auguste, ce noble prince, a fait crucifier un de ses esclaves pour avoir mangé un oiseau dressé dont il aimait les jeux?

— Tu es inconsciente ou quoi, Lidie? dis-je d'une voix horrifiée, tout en la saisissant aux épaules pour mieux lui faire prendre conscience de l'imprudence de ses propos. Sais-tu à quoi tu t'exposes en lacérant ainsi l'image de cet empereur

divinisé?... On a déjà traîné en justice pour crime de lèse-majesté un pauvre type dont le seul crime avait été de se soulager chez lui devant un autel élevé à sa mémoire. Ce n'est pas rien!

Se dégageant vivement de mes bras, Lidie poursuit comme si de rien n'était, la mine furibonde :

— C'est encore pour ramener l'homme à l'humanité que l'on jette en pâture aux fauves ces prisonniers de guerre aux visages cachés sous des masques grimaçants, juste pour faire rire ceux qui assistent au spectacle de leur carnage?... Que notre théâtre si raffiné et si évolué pousse la réalité jusqu'à déshonorer des femmes et brûler des hommes sur scène, sous prétexte de donner plus de vérocité aux amours de Jupiter ou à la mort d'Hercule?... Quelle différence y a-t-il entre le chef barbare décédé à qui on immole des guerriers vaincus en les jetant vivants dans le feu de son brasier funéraire, et ces nobles patriciens de chez nous qui se procurent à vil prix des prisonniers de guerre, afin de les forcer à s'entre-tuer au cours de banquets privés où se presse avec enthousiasme l'élite de notre bonne société?

Irrité et plein d'amertume devant la mauvaise tournure de nos retrouvailles, je me verse une rasade de vin que je bois d'un trait, aussitôt imité dans mon geste par Lidie visiblement aussi ébranlée que moi par l'âpreté de ce différend. Déposant ma coupe vide sur le rebord d'un brûle-parfum de porphyre où fume du cinnamome, je laisse tomber, plein de dépit :

— Tu as terminé? Tu as pu te vider le cœur à ton goût?

— Non, je n'ai pas terminé! Et tu vas m'écouter jusqu'au bout, parce que je suis lasse d'être condamnée à languir entre les murs de cette villa où j'attends ton retour depuis tant d'années, avec l'espérance muette que ce sera ton dernier tour de service!

Une lueur ironique empreinte de scepticisme s'allume entre mes cils. Je connais beaucoup trop Lidie pour croire qu'elle dépérit en mon absence.

— Je suis fatiguée de l'incompréhension dont tu fais preuve, quand je veux t'inciter à quitter cette carrière des armes que tu t'évertues à me vendre comme étant le prix à payer pour cette vie fastueuse que tu as choisie pour moi et que je déteste plus que tout, parce qu'elle se fait au détriment de notre vie commune!... J'en ai assez de toutes ces fausses défenses auxquelles tu as recours pour justifier ton éloignement, lasse au-delà de tout de vivre dans ce perpétuel état d'inquiétude, de guetter dans cette prison dorée l'arrivée de ce messager qui viendra peut-être m'annoncer ton décès au cours de quelque obscure bataille dont personne n'aura jamais entendu parler!

— Je doute que cette prison dorée te retienne captive plus de quelques mois par année... J'aurais cru, au contraire, que tu étais loin de te morfondre en mon absence... Du printemps à l'automne, j'ai ouï-dire qu'il serait pratiquement impossible de te trouver à Rome... Je me trompe ou si c'est bien en bordure de mer que t'est parvenu le message de mon arrivée à Rome? Plus précisément dans le somptueux domaine de riches négociants en vin où tu étais, paraît-il, à te prélasser en compagnie de fils fortunés de bonne famille?

Ma remarque volontairement insidieuse crée une sensation de gêne devant le silence subit de Lidie. Plus aucune trace chez ma compagne du regard luisant de passion de nos derniers moments d'étreinte. Je suis en face d'une femme qui me regarde comme si elle se trouvait tout à coup en présence d'un inconnu.

— Faut bien le reconnaître, dis-je sur le même ton perfide, l'atmosphère de Rome est plutôt étouffante avec la venue des grandes chaleurs. Tandis que la baie de Naples, avec ses eaux fraîches où traînent les riches oisifs de notre bonne société, mérite bien son qualificatif de « baie des voluptés » ... Tous ces beaux rejetons de familles riches, exemptés de service aux armées par d'habiles passe-droits paternels, doivent avoir de quoi faire tourner la tête de celles-là mêmes qui font profession

de vertu... S'il faut en croire les mauvaises langues, non seulement les filles à marier deviendraient les jouets complaisants de tous, mais de même les femmes moins jeunes s'abandonneraient-elles volontiers dans les bras de leurs admirateurs... Histoire de retrouver un deuxième souffle de jeunesse, j'imagine...

— Tu m'espionnes, tu me fais suivre? réplique Lidie avec hauteur, une lueur de défi courroucée dans les yeux.

— Sur ce plan, crois-moi, je n'ai nul besoin d'espion pour venir me dire à quoi tu occupes ton temps. Quand une femme se retrouve seule à l'âge des grandes passions violentes, après avoir reçu à la naissance la plus radieuse des beautés et la filiation d'une famille illustre, pour peu que cette femme commence à traîner son oisiveté du côté de ces petites villes balnéaires déployées au pied du Vésuve et reconnues pour abriter les amours libertines de toute une jeunesse dorée, j'en conclus que ce n'est pas sans but.

Lidie n'a pas un geste. Seules deux grosses larmes roulent sur ses joues. Parlant par sous-entendus, j'ajoute :

— De Cumes à Sorrente, des bruits courent sur les aventures d'une belle Romaine de la meilleure société... On dit de cette femme que sa sensualité serait aussi débridée que son franc-parler...

Contre toute attente, Lidie se met à rire, d'un rire sec, nerveux, sans joie. Un de ces rires faux qui n'abusent personne, si ce n'est elle-même. Puis elle vient se braquer carrément devant moi, sa sculpturale beauté se détachant en fine silhouette contre la flamme d'une lampe. Une vision à me faire regretter amèrement mes dernières insinuations malveillantes à son sujet, avec les nouveaux désirs qui s'affolent en moi.

— Ça ne t'est jamais arrivé à toi de céder à tes pulsions?... Ce n'est pas toi, si correct en apparence, qui à peine rentré de Germanie pour une période de repos est déjà tout prêt, au bout de quelques jours, à se lancer dans une quête effrénée de tout ce que Rome peut offrir comme divertissements licencieux, le tout arrosé de quantités hallucinantes de vin?... Combien de fois, après chacun de tes trop brefs passages dans ma vie, ne me suis-je pas interrogée sur la pertinence de notre mariage... C'est parce que j'ai deviné que tu cherches désespérément à exorciser cette mort devenue un peu comme ta seconde nature à force de la défier, que j'ai choisi de fermer les yeux sur tes frasques répétées. Les héros sont avant tout des hommes. Les gestes qu'ils posent témoignent à certaines heures de l'élévation de leurs sentiments, de leur force de caractère. À d'autres moments, c'est l'inverse qui se manifeste, leur côté caché moins reluisant... Tu es plein de vie, Marcus, et je ne suis pas naïve au point de croire que tu peux arriver à combattre à longueur d'année en te privant de femmes... Et si la tienne avait besoin, elle aussi, de temps en temps, de se jouer cette comédie de l'amour, pour tromper son mal d'aimer?

Long est le silence suivant un aveu par trop redouté. Car c'est bien une reconnaissance des infidélités qui lui sont imputées que vient de me faire passer Lidie à travers cette molle défense axée sur la mise en lumière de mes propres écarts de conduite, en justification de tous ces moments d'abandon où elle a laissé d'autres caresses que les miennes allumer ses sens. Masque de flegme pour mieux dissimuler les tortures de mon esprit, ma tête est en feu, comme si tous les secrets honteux du cœur de ma divine amante m'étaient révélés subitement. Je voudrais pouvoir étrangler de mes mains tous ces jeunes élégants qui ont osé profiter de ses langueurs amoureuses, les jours où plus esseulée elle devenait plus vulnérable à leurs avances.

— Tu m'écoutes, Marcus?

Je suis dévoré de dépit, d'une douleur mêlée de rage qui me fait mal à en crever, d'une amertume qui me détraque le cerveau à l'idée que cette merveille de chair ait pu gémir et se tordre dans d'autres bras que les miens. Toutes les interrogations, les craintes, les doutes que le vide de mes longues nuits sans sommeil nourrissait en moi viennent brusquement d'éclorre pour le plus grand triomphe de ces suspicions empoisonnées que j'avais toujours refusé de voir

s'installer dans mon esprit, tant je les percevais comme un affront à ma bien-aimée. Souffrance d'amour-propre, de fierté offensée? Comme je voudrais me convaincre qu'il n'en soit que cela. Néanmoins, par orgueil, je choisis de ne rien laisser paraître de mes tortures. Et, grand seigneur, malgré cette plaie béante au cœur, je répons avec un détachement savamment dosé :

— Je t'écoute, Lidie. J'étais juste à réfléchir aux conséquences de tes petites équipées avec tous ces oisifs de notre bonne société dont tu te fais un tel point d'honneur de dénoncer les mœurs décadentes par devant, alors que par derrière, tu sais si bien tirer profit de tous les petits arrangements qu'elle autorise!

Lidie a un tressaillement imperceptible, comme si je l'avais piquée avec une épingle. Mais à ma surprise, il n'y a nulle vexation cette fois-ci dans le regard qu'elle porte sur moi, nulle rebuffade en préparation. Au contraire, c'est plutôt de la tristesse que je peux lire dans ses yeux. Comme une résignation de tout son être face à l'implacable emprise des événements sur le déroulement de sa vie. Un sourire morne au bord des lèvres, des perles de larmes scintillent entre ses cils. D'une voix brisée par l'émotion, elle dit:

— Plutôt indécent n'est-ce pas, de la part d'une femme évoluée, ce libertinage sans amour?... Au début, j'ai souvent été tentée de tout t'avouer. Mais je craignais d'affronter ton regard. Je redoutais aussi une réaction excessive de ta part, tel le rejet possible de l'amour que j'éprouvais pour toi... Je t'aimais alors, comme jamais je n'ai aimé un autre être en ce monde. Me séparer de toi, c'aurait été tirer un trait sur ma vie... Dès le début pourtant, j'avais eu comme l'intuition qu'il me fallait être sur mes gardes à l'égard de cette fascination irrésistible que je ressentais en ta présence. Ton assurance, ta manière de marcher, de te présenter, les modulations profondes de ta voix, tes airs de félin inapprivoisable, tout cela concourait à me donner de toi une image que je trouvais absolument fascinante. Même que je m'étonnais que les femmes ne tombent pas toutes éperdument amoureuses de toi!

Pâle, les traits défaits, tragiquement calme, avec parfois la seule crispation d'un muscle du visage ou le tremblement imperceptible d'une main pour témoigner de sa vive émotion, Lidie marque une pause, comme si elle avait de la difficulté à poursuivre. Puis, faisant des efforts pour se ressaisir, gagnée par la nostalgie, elle enchaîne :

— Mais avec l'usure du temps, toutes ces années d'attente à me morfondre et à soupirer pour ces trop brefs intermèdes de bonheur, j'ai commencé à moins prendre à la légère tes excès... Afin de me persuader de la nécessité de couper ce cordon de dépendance affective, je m'étais appliquée à mettre en relief ce que j'aimais le moins chez toi. Toutes ces absences interminables, ces infidélités, ces ébriétés permanentes lors de tes congés... Tout cet âpre mélange de dureté d'airain, de dissimulation, de fermeture de mollusque dès que je tentais de te soutirer la moindre précision sur la nature de ton travail... Bref, plus je fouillais dans ta roseraie pleine de ronces, plus je commençais à me convaincre que je m'étais peut-être écorchée en vain à essayer d'y cueillir une fleur dont j'aurais bien voulu que l'exemplaire unique fût autre chose que cette singulière rose noire que je voyais poindre entre ses tiges épineuses!

Métaphore maladroite chez Lidie dans sa tentative d'imager ce que je représente à ses yeux, ou allusion pernicieuse à ce nom de code de « *nocturna rosa* » par lequel je suis désigné au sein du Renseignement militaire?

— Avec le recul du temps et cet essoufflement de mon admiration à ton égard, j'avais fini par admettre ce qui était incontestable à ton sujet, même si j'avais longtemps cherché à en nier la force de l'évidence : tu recelais la mort en toi!

Lidie s'arrête, le temps d'un silence, comme si elle voulait me laisser l'opportunité de réagir à son propos. Visage fermé, je choisis de ne rien dire, seul un cillement des yeux inopiné chez moi trahissant mon trouble.

— Marcus, il y a la ruine dans tes yeux!... Aussi excessive que cette affirmation puisse te sembler, je dis qu'il y a dans ton regard la marque de toutes tes exactions passées, comme il y a aussi l'annonce de toutes ces souffrances et ces servitudes que tu vas continuer de t'imposer pour servir cette ingrate communauté de nations qu'est devenu l'Empire romain, au fil des siècles. (Tremblement d'émotion dans la voix, la tête secouée de hochements réprobateurs, c'est d'une voix accablée par les regrets qu'elle poursuit :) Quelle tristesse!... On va te remercier pour ton héroïsme le jour où tu ramasseras une mauvaise blessure dans je ne sais quel trou perdu, pour y mourir comme un chien peut-être, seul et abandonné de tous au milieu de nulle part, avec les charognards se chamaillant pour tes restes?... Tu crois qu'on t'élèvera un monument pour cela? Et même si c'était le cas, cette reconnaissance posthume pourrait-elle justifier le sacrifice de ta vie et de tous tes idéaux?

— On ne fait pas son devoir pour être remercié. On le fait par principe, pour soi-même, par respect de soi!

— Parce que tu trouves de la grandeur dans ce que tu fais en Germanie?... Faut-il que tu sois aveuglé pour te bercer de telles illusions!... Je ne suis pas superstitieuse, Marcus, mais j'ai acquis l'intime conviction, au fil des ans, que t'attendre, c'est attendre l'annonce de ton décès... Et parce que j'ai compris cela, j'ai refusé de m'enterrer vivante, en repoussant cette fatidique vérité... Alors, j'ai fait comme toi, j'ai exorcisé la mort en me laissant étreindre par la vie!

Pas un battement de cils chez Lidie. Brisée par l'émotion, des sanglots lui nouant la gorge, elle m'enveloppe d'un long regard défait où ses yeux mouillés de larmes ne sont plus qu'imploration muette. Quelque chose est sur le point de se rompre en elle. Je peux le percevoir par la sonorité vibrante de sa voix, son souffle crispé...

— Je n'ai plus besoin de la mort que tu portes en toi, Marcus! Vivre avec toi, c'est vivre en permanence sur la brèche, au contact de l'ennemi, et personne ne peut vivre longtemps d'une telle existence sans perdre le sens de la mesure... À part quelques rares moments de bonheur, ma vie à tes côtés n'aura été jusqu'à ce jour qu'une longue suite d'angoisse, d'inquiétude et de peur... Si seulement tu consentais à t'arrêter pendant qu'il est encore temps. Peut-être serait-il possible de rattraper toutes ces années perdues. Nous pourrions enfin cesser de nous aimer par personnes interposées... Pas une campagne militaire, au fil de tous ces ans, qui n'ait gravé dans ta chair l'empreinte de sa férocité. Pas une permission où je n'ai découvert à ton retour quelque nouvelle trace de blessure sur ton corps meurtri... Si seulement tu acceptais de prendre du recul pour laisser revivre en toi ce lourd passé militaire qui a marqué l'essentiel de ta vie. T'arrêter pour réfléchir à la pertinence de toutes ces opérations douteuses auxquelles tu as tant sacrifié du meilleur de toi-même... Peut-être après un tel examen serais-tu envahi par une vague de profond questionnement teinté de remords, avec le flot d'horreurs qui ne pourraient certes manquer de te revenir à la mémoire!

Emportée par un élan de tendresse soudain, Lidie vient pour se jeter dans mes bras, mais se ravise au dernier instant, les mains jointes sous le menton dans un geste de prière inconscient :

— Quitte cette vie, Marcus, je t'en conjure, au nom de l'amour que j'éprouve encore pour toi. Pas à ton prochain congé, maintenant. Va leur dire que tu as fait ta quote-part de sacrifices pour que ces Barbares puissent enfin goûter à leur tour aux merveilleux plaisirs de notre civilisation à la romaine!

— Je ne réintègre pas mon poste de commandement en Germanie...

Frappée de stupeur à l'annonce de cette nouvelle, ma compagne n'a pas un geste. Seuls ses yeux démesurément agrandis proclament de son état de stupéfaction.

— Dis-moi que je rêve, me lance-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion. J'aurais fini de trembler pour toi, fini de t'attendre sans fin? C'est cela que t'étais allé annoncer à Macron dans l'île de Capri?

— Je ne retourne pas en Germanie, mais je ne rentre pas à la maison pour autant, dis-je d'une voix sourde, tant je suis toujours plein de ressentiment et d'amertume pour cette permission gâchée et cette misérable mission de bas espionnage que l'on vient de me confier en Palestine.

Ce faux espoir qui a scintillé le temps d'un bref rayon de soleil dans l'horizon bouché de Lidie provoque une telle désillusion chez ma compagne, que j'en appréhende le choc de retour. En un instant, le regard de ma bien-aimée s'ombrage et elle se détourne de moi, cachant avec peine un tremblement convulsif.

— Alors si tu ne restes pas, quitte cette villa! me commande-t-elle d'une voix blanche. Pas à la fin de ton congé, aujourd'hui même, sur l'heure!

Un long moment, je reste là, sans dire un mot, hébété, assommé, pareil à l'animal que le maillet de l'abattoir vient de frapper en plein front. Comme mon silence même proclame de ma douloureuse surprise, faire l'effort de la cacher ne servirait qu'à me rendre plus pitoyable.

— Bien, je commande à mes gens de préparer mes bagages, dis-je à la fin.

Levant la tête avec l'attitude distante et dédaigneuse de l'amant évincé, j'enfile mes vêtements avec une lenteur calculée et une contenance mal assurée faisant peine à voir. En état de choc, tout mon être comme engourdi face à cette rupture irrémédiable qui est à se consommer entre Lidie et moi, je voudrais dire quelque chose pour ma défense, mais j'ai l'impression subitement d'être inintelligent tant je suis incapable de toute justification de mes actes. Tout ce que je trouve à dire au moment où je vais passer la porte de notre alcôve est une dernière méchanceté gratuite qui achève de mettre notre couple en lambeaux :

— Si attendre mon retour signifie pour toi attendre l'annonce de ma mort, cette fois-ci, ce sera de Palestine que te viendra la mauvaise nouvelle... Mais peut-être, maintenant, cette nouvelle serait-elle bonne pour toi... Qui sait!

— Tu en as de la chance de retourner là-bas, réplique Lidie sur un ton faussement enjoué, les yeux baignés de larmes. Peut-être que cette fois-ci la mémoire te reviendra et que tu auras le bonheur de découvrir, en fin de compte, que tu es l'enfant adultérin de je ne sais quel scribe ou rabbi que la honte aura pu faire abandonner à sa naissance... Qui sait!

La douleur et le désarroi nourrissant ce nouvel échange de coups, fouetté par la malice de Lidie sur mes obscures origines juives, je riposte sur le même ton :

— Mais oui, qui sait... Et comme je suis envoyé en Palestine pour y faire la lumière sur les agissements d'un personnage religieux controversé dont l'âge coïnciderait sensiblement avec le mien, qui sait encore si je ne découvrirai pas que nous sommes frères et que nous avons été conçus tous les deux hors mariage!

Me détournant d'un bloc, sans même prendre le temps de réveiller les esclaves de ma suite, je me dirige à grands pas vers l'atrium, Lidie sur mes talons m'accablant de reproches d'une voix hystérique entrecoupée de sanglots :

— J'ai vraiment trop souffert à cause de toi, mais tu as fini de me briser le cœur! Fini de faire de moi ton esclave complaisante! Fini de me condamner à dépérir dans l'attente de ton retour!

Juste comme je vais franchir le seuil de ma villa, le corps couvert de sueur sous l'effroyable tension de mon esprit, je me sens empoigné au niveau de l'épaule par une main glacée. Le regard noyé de larmes que je rencontre chez ma compagne au moment où je me retourne pour lui faire face dans la lueur de la lampe-tempête que j'ai prise pour la route, est un appel à l'aide, mais l'horrible exécution qui sort de sa bouche sape en moi en un instant mes dernières bonnes inclinations pour elle :

— Puisque tu me préfères ce Juif de ta race, crève donc avec lui, David ben Philétios!

## CHAPITRE V

Étendu sur le dos, les yeux fermés, abruti d'un lourd sommeil duquel je n'émerge qu'avec peine, je respire un air étouffant chargé d'un mélange de mauvais parfum de femme et de relent de sueur auxquels se mêle encore la douteuse odeur corporelle de la paillasse sur laquelle je suis allongé. La tête en feu, avec le cœur me martelant le crâne d'une affreuse douleur à chaque battement, j'ai si chaud que j'ai l'effrayante impression d'être en train de cuire à l'étuvée. Entrouvrant un œil prudent tout de suite refermé, une lumière aveuglante me darde comme l'aiguillon d'une guêpe, me forçant à tourner vivement la tête de côté pour échapper à sa cruelle morsure. Nu comme un ver sur ma couche en désordre, je suis à rôtir sous les rayons d'un soleil implacable, tenaillé par une soif atroce.

Faisant effort pour retrouver tous mes esprits, j'habitue progressivement mes yeux à cette impitoyable clarté qui me révèle que je suis dans une austère chambre d'auberge. Tête appuyée contre un mur de brique, gluant, poisseux, visqueux, je me fais l'effet d'un grotesque lézard se chauffant au soleil. Depuis combien de temps suis-je là, dans cette pièce dénudée où pas un souffle d'air ne filtre par cette lucarne inondée de lumière? Je ne saurais dire. Me mettant sur mon séant avec précaution pour éviter d'empirer mon mal de tête, à l'évidence je relève d'une cuite terrible. Cette bouche empâtée et sans salive ne trompe pas : c'est celle de la classique gueule d'abruti du sôlard.

La perception de mon entourage s'aiguisant progressivement, je prends conscience du brouhaha qui a cours sous ma fenêtre. Le souffle de vie du million d'habitants qui s'entassent dans la promiscuité des nombreux quartiers populaires de Rome. Sans même me lever pour me rendre à la fenêtre, je sais que je suis dans un secteur fréquenté par les gens du peuple. Tous ces cris, ces bruits de querelles, ces interpellations bruyantes de petits boutiquiers et de marchands ambulants qui montent jusqu'à moi sur fond de pleurs d'enfants, traduisent de la réalité des faubourgs populeux, là où les édifices à logements bon marché en bois poussent presque aussi serrés que les grands chênes des forêts de Germanie. Un établissement de bains publics a pignon sur rue à proximité de ma chambre. Toute une panoplie de tapotements de massages filtre jusqu'à moi.

Appuyé contre le mur de brique, le cerveau vide, en quête d'un indice susceptible de me remémorer mon emploi du temps des dernières heures, je cherche au milieu du désordre de ma chambre cette pièce manquante. Une chose évidente : je n'étais pas seul au moment de mon arrivée dans cette piaule. Une femme y a partagé mon lit et l'a imprégné de son parfum. Et j'ai dû demander qu'on nous serve à manger, parce qu'un plateau de bois gît à la renverse contre le mur de la fenêtre, ses aliments éparpillés un peu partout sans avoir été touchés. Un pot de vin a connu un sort identique, fracassé dans un énorme éclaboussement qui a salopé partout. Comme si quelqu'un l'avait botté du pied avec rage. Pas de traces de bagages, si ce n'est un léger sac de voyage suspendu à un crochet du mur près de mes vêtements, et dans lequel j'ai enfermé le rouleau de parchemin du dossier *Christos* qu'on m'a remis à Capri.

Mon œil poursuivant son examen des lieux, brusquement tout me revient. Avec cette brutale réanimation de ma mémoire endormie se réveille du même coup la douleur cuisante de la perte de Lidie. En un instant mon esprit est envahi par le même sentiment nauséux de vide et de désolation ressenti quelques heures plus tôt, au moment où je quittais ma villa la mort dans l'âme et le cœur meurtri à jamais...

Je circule alors dans le dédale des rues de Rome à bord d'un chariot léger à deux roues tiré par une paire de chevaux rapides, en vue de me rapprocher le plus près possible de la voie conduisant au port fluvial d'Ostie. Une brume légère monte

dans le lointain, semblable à un suaire opalescent sous les reflets d'une lune froide jouant à cache-cache avec les nuages. Malgré l'heure avancée de la nuit, les rues de la ville restent fort bruyantes. Les Romains des quartiers surpeuplés ont dû accepter depuis longtemps de sommeiller au milieu du bruit d'une ville qui ne dort jamais, en raison de l'impossibilité de l'approvisionner autrement qu'après le coucher du soleil, du fait de l'encombrement tumultueux de son réseau routier, aux heures de jour.

Dans l'obscurité tachetée des flammes claires des torchères de la voie publique, traînent ici et là des sans-logis accroupis contre les murs de quelque auberge ou taverne au fumet grossier. Des proscrits de la société au regard lourd de sommeil qu'une flaque de lumière vient brusquement tirer de leur torpeur, le temps d'une porte qui s'ouvre et se referme sur un bouge à l'atmosphère empuantie de relents de gros vin et de graillon. En proie à je ne sais quelle angoisse irraisonnée, j'ai le cœur qui bat à grands coups. La hantise d'avoir irrémédiablement gâché ma vie en perdant la seule femme que j'ai vraiment aimée ne me quitte pas. Une douleur cuisante, affolante. Si je pouvais ne plus rien sentir, engourdir mon mal au plus vite pour ne plus avoir à supporter cette souffrance. Lidie avait raison : il me faut prendre un temps d'arrêt, et regarder de plus près ce qu'aura été l'histoire de ma vie, à venir jusqu'à ce jour.

Depuis un instant, je suis à la trace un robuste relent de cuisine grasse que le souffle frais de la nuit m'apporte par bouffées capricieuses. L'odeur de friture de l'auberge *Le chat qui dort*, accolée à des thermes et sise dans une rue latérale, à deux pas. Petit hôtel simple et discret dont les deux étages supérieurs ont une vue partielle sur le Tibre, au loin. Un endroit où je suis en terrain conquis depuis longtemps. Le temps de régler ma course à mon voiturier, et déjà je suis à l'entrée de l'auberge à épier à l'intérieur par les fentes d'un volet lézardé. Je veux m'assurer de la présence d'Afri, le patron de l'établissement. Il est bien là, à s'affairer au milieu de ses clients, avec sa bouille de bon vivant. Ça va être la fête, même si elle sera d'une gaieté funèbre pour moi. Tout pour ne plus avoir à penser. Sans hésiter, je franchis le seuil de l'entrée des lieux...

— Marcus Félix! m'entends-je saluer presque aussitôt, d'une voix retentissante. Par Junon, je te croyais mort!

Tout à sa surprise de me voir fouler le sol de son petit hôtel après une longue absence, Afri accourt déjà vers moi, bras tendus, visage illuminé par un large sourire ravi.

— Dans mes bras, fils! lance-t-il à la volée, tout en s'empressant de se débarrasser de son tablier taché de vin pour m'étreindre contre le gros ventre de sa massive silhouette grasseuse.

— Bienvenue chez moi, fier combattant de Rome! Que les dieux soient loués, tu es vivant, Marcus!

Son haleine sent l'ail et son visage empesté d'une fétide odeur de sueur musquée, mais la présence de cette vieille canaille d'Apollinarius Vettius que tout le monde surnomme affectueusement Afri, en raison de son passé de légionnaire avec l'*Ala Siliiana\** d'Afrique, me calme et me reconforte. Reculant d'un pas pour mieux me détailler, Afri fait brusquement mine de s'attrister :

— Oh! mais ça ne va pas, toi... Tu as ta tête des mauvais jours!

Sans un mot, j'acquiesce d'un battement de cils, un sourire las au bord des lèvres. Sans désarmer, avec l'air engageant du filou qu'il a toujours été, Afri enchaîne sur un ton de blague enjoué :

— Depuis le temps qu'on est sans nouvelles de toi, on commençait à avoir la nostalgie de tes libéralités!

— Mes sesterces t'ont manqué plus que ma présence, à ce que je vois.

— Bien sûr, ton absence me désespérait, mais pas autant que le regret de ta bourse bien remplie!

Éclatant d'un gros rire sonore et désignant de la main les tablées du commun qui nous entourent, Afri lance d'une voix forte, pour être bien entendu de tout le monde :

— Par Junon, ce ne sont toujours pas ces fauchés qui vont se ruiner en prodigalités!... Il n'y a que toi pour débaucher tout le monde avec tes largesses, quand tu viens nous rendre visite!

Comme si j'avais besoin des coups d'encensoir de ces pique-assiettes, de leurs numéros de fausses louanges, je me mélange bruyamment à eux, rassemblant autour de moi tous les parasites qui me tombent sous la main pour les entraîner dans ma beuverie. Pendant que les pichets de vin circulent de table en table, je parle pour ne rien dire, le verbe haut, le geste théâtral, la verve intarissable. Arrosés à coups de larges rasades de vin qui sont à finir de m'égarer, mes propos ne tardent pas à battre de l'aile. Des divagations d'ivrogne à propos du désir d'indépendance des Barbares auxquelles mes adulateurs ne prêtent aucun intérêt, mais qu'ils ont néanmoins la décence de faire semblant d'apprécier en s'esclaffant au moindre de mes bons mots, pour le plus grand bonheur d'Afri qui n'en finit pas de servir mangeaille et pots de vin à ces vils flatteurs.

Rapidement ma table d'hôte finit par me gagner jusqu'aux derniers rires de complaisance de la salle. Même que toute une troupe de jeunes acteurs de théâtre aux masques comiques relevés sur le dessus de la tête, pour être bien certains d'être identifiés à la profession, se mêlent à ma cour de louangeurs. À la remorque derrière eux, des petites nymphettes pâmées d'admiration les délaissent un moment pour feindre leur enthousiasme devant les décorations de ma cuirasse de corps en cuir durci. Certaines vont jusqu'à me gratifier d'œillades entreprenantes pour mieux profiter à leur tour de mes largesses.

Toujours accroché par mon sujet, je commence cependant à être dangereusement ivre, hésitant presque à chaque instant. Pareil à un navire désemparé charrié au gré des vents et des courants de cette nuit de l'oubli, ce désir d'indépendance des Barbares est le seul point dans mes propos encore capable de m'aider à garder un tant soit peu le cap. Son développement me permet de conjecturer sur son issue, d'en mettre plein la vue à cette assemblée de miteux, comme si j'étais habité d'un prodigieux savoir visionnaire :

— Le Barbare ne souffre rien d'obligatoire... Ce sauvage du Nord est... est incapable de se maîtriser... Il tire sa gloire de la ruine et de... de la destruction qu'il sème partout sur son passage... Notre société civilisée lui fait horreur... Euh... à ce point... à ce point que je n'ose pas imaginer le jour où... où ce rebelle se mettra à faire alliance avec ses semblables... pour faire obstacle à nos lois contraignantes... Ce jour-là pourrait bien s'avérer... jour de deuil pour nos légions!

Brusquement, un ricanement narquois s'élève dans la demi-obscurité d'un coin reculé de la salle :

— Avec la tête qu'il a, il sait de quoi il parle pour sûr, c'est un des leurs!... Oh que j'ai peur!

Le regard brûlant, je me retourne d'un bond. Un glapissement de chacal qui s'est tu lâchement dès que j'ai cherché à le localiser. En un instant mon esprit n'est plus que fureur, à l'affût du moindre mouvement autour de moi. Toute trace de mon ébriété avancée s'est volatilisée d'un seul coup, devant la rage qui me submerge. Il me faut trouver celui au sein de cette assemblée de propres à rien qui s'est permis de me rabaisser de la sorte, alors qu'il se régale à mes frais. Je n'ai jamais permis à qui que ce soit de me manquer de respect!

L'abus du vin et la frustration ont éveillé la partie violente de mon être. Subitement j'ai envie de tout foutre en l'air, de tout démolir dans cette auberge. D'un pas mal assuré destiné à tromper mon impudent dénigreur, je quitte le cercle de lumière où je me tenais pour entrer dans le clair-obscur des tablées du pourtour de la salle. Un lourd silence chargé d'appréhension est tombé sur l'assemblée. Autour de moi que des visages apeurés par mon regard plein de suspicion. Tous

entourent leur coupe avec soin, comme s'ils craignaient subitement que je la leur arrache des mains, pendant que des mouchards se sont retournés d'un même mouvement vers une table du fond où se presse un jeune couple dans la pénombre.

Elle, d'une beauté criarde, affriolante, aguicheuse. Des épaules dénudées sur lesquelles mon regard glisse jusqu'à l'échancrure de son corsage. Ses formes bien arrondies sont comme une réclame, une invitation à la lutiner et à la peloter. Lui, un corps musculeux irradiant d'énergie farouche et de force indomptable. Une tête massive au front bas et aux cheveux coupés ras, plantée sur un cou de taureau. De fortes mâchoires au rictus cynique retroussé sur deux rangées de dents jaunes pareilles à des crocs de carnassier. Le corps légèrement penché en avant sur son siège dans une attitude pleine d'insolence, le butor enserre au-dessus de la table les menottes de sa compagne qui disparaissent complètement dans le creux de ses énormes poignes aux doigts noueux.

— Quelque chose qui ne va pas, centurion?

Un tel paquet de muscles à une heure aussi indue de la nuit, pareille assurance désinvolte, pareille nuance d'ironie dans le ton de cette interpellation directe dénuée de toute trace d'égard, personne ne peut s'y tromper : j'ai affaire à un combattant de l'arène, et certes pas des moindres. D'ailleurs l'homme ressemble à s'y méprendre à un gladiateur en pleine gloire montante dont j'ai pu voir le faciès de brute peint sur des affiches placardées. La fille suspendue à son bras est à l'évidence une de ces *ludix* vulgaires méprisées par la bonne société, ces compagnes des gladiateurs pâchées d'admiration devant les exploits de leurs robustes amants de passage.

Trompé par ma haute taille, mon visage tailladé et ma tignasse rebelle aux épaules, mon railleur me prend-il pour un de ces rudes Germains enrégimentés qui composent la garde d'élite de l'Empereur depuis le jour où le divin Auguste a choisi de leur confier sa sécurité? Ce rustre a-t-il cru à tort, devant les élucubrations de mon discours d'ivrogne, que j'étais dans un état de confusion mentale lui permettant d'humilier au moins une fois dans sa vie un de ces barbares du Nord devant qui tout Rome s'incline, lorsque leur superbe cohorte fait escorte au Prince?

Comme si j'avais subitement perdu tout mon mordant, je viens me planter en titubant juste à la hauteur de mon dénigreur, essayant d'avoir l'air le plus pitoyable possible à ses yeux...

— Il n'y a pas que du mauvais... toutefois... chez les Barbares, dis-je d'une voix traînante. Ils sont rebelles à nos formes d'autorité, parce que... parce que dans leur société... la seule loi qu'on leur enseigne... c'est... la loi du plus fort!

La salle qui jusqu'à cet instant semblait retenir son souffle se détend subitement. Chacun retrouve sa gaieté. L'humeur riante est de nouveau sur tous les visages. Et le malotru, dont la tête paraît encore plus énorme dans le clair-obscur des lampes, ne fait pas bande à part au milieu de cette gaieté. L'état de qui-vive qui avait semblé raidir tous ses muscles à mon approche de sa table s'est atténué. L'homme me fixe toujours avec une certaine méfiance, au cas où me prendrait la folie de vouloir m'attaquer à lui, mais il est manifestement moins sur ses gardes. Jetant un œil lubrique sur sa compagne qui se trémousse à son bras et joue discrètement de la prunelle avec moi, je fais mine d'être complètement détraqué par les charmes plantureux de son aguichante concubine, afin de mieux flatter l'amour-propre du butor et endormir sa vigilance. Puis, d'une voix râpeuse, j'enchaîne :

— Le Barbare est excessif en toutes choses... Il ne sait se retenir en rien... Pas même, quand il fête... Ses festins sont de vraies orgies... Des souleries où il boit... jusqu'à ne plus tenir debout... ni pouvoir parler...

— On voit ça! ricane narquoisement le malotru, sur un ton plein d'assurance.

— Tu es fou, Triumphus, réplique Afri du fond de la salle tout en se précipitant vers moi, l'air complètement atterré devant l'émoi qui frappe soudainement tout le monde dans l'auberge. Cet homme est mon ami! C'est le tribun Marcus Félix de nos légions du Rhin!... Tu ne vois pas que c'est un grand décoré et qu'il porte l'anneau de chevalier au doigt?... T'es fou ou quoi d'être aussi impertinent?

Comme si l'incident était sans importance et qu'il n'y avait pas matière à m'en offusquer, plein de dignité, un sourire de condescendance sur les lèvres, j'interpelle une petite fleuriste attirée à l'intérieur de l'auberge par notre fête improvisée et, à son plus vif étonnement, lui achète toutes les roses de son panier. Puis, le geste théâtral, je les lance sur les habitués de la place, salué par un chœur d'acclamations. Ayant gardé une seule fleur pour moi, je me retourne gauchement et me penche légèrement au-dessus de la table de mon tourmenteur. Ma rose alignée à la hauteur des yeux, au-dessus de la coupe du malappris, je prends tout mon temps pour bien viser, bien m'assurer de la trajectoire de ma fleur, puis la laisse choir au beau milieu de son gobelet. Triumphus cligne des yeux quand quelques gouttes de vin lui giclent au visage. Mais comme mon geste ne découle d'aucune provocation apparente et qu'il a tout de la blague inoffensive de l'ivrogne, mon vis-à-vis se montre beau joueur à son tour et pousse même l'insolence jusqu'à me décocher un clin d'œil d'intelligence où brille une lueur de mépris. Tout se joue au niveau du regard entre nous, comme s'il me disait : « Alors, tribun, c'est ça ton courage, tes décorations? Tout juste le cran de me cingler à coups de rose, barbare de mes deux? »

Mon cœur bat si vite que je dois me contraindre à de grandes respirations pour arriver à me calmer. Une rage aveugle gronde en moi, et cette fureur ne trouvera d'apaisement que dans la violence. Feignant maintenant l'abrutissement du soûlard près de s'écrouler ivre mort, je me penche de nouveau en titubant au-dessus du butor. Ma coupe de vin dans la main droite menaçant de renverser à chaque instant, j'approche ma bouche de son oreille, comme si je voulais lui confier quelque secret... Du vin dégouline au milieu des sourcils du goujat, le fait cligner des yeux, brouillant sa vision. Le malotru est à ma merci...

Brusquement Triumphus pressent le danger qui le menace. Réagissant en un clin d'œil, il s'arc-boute de ses pieds et projette son corps en arrière avec force. Mais il est déjà trop tard pour esquiver mon attaque. Vite comme l'éclair je lui pulvérise le contenu de ma coupe de vin au visage, fracasse le gobelet en terre cuite contre le bord de la table et lui cravache le visage d'un même élan avec le pied ébréché. Frappé comme par une massue, le malappris pousse un cri de douleur et bascule lourdement en bas de son siège pendant que sa compagne, emportée dans le même souffle, va donner durement contre un mur. Le visage maculé de sang, mon opposant est à peine au sol que je me rue sur lui. Table, tabourets, lampe, gobelets de vin, tout virevolte devant moi pendant que des femmes hurlent de peur dans la salle. Fou furieux je lui catapulte mon genou en plein visage dans un sinistre craquement d'os brisés. Déjà Triumphus ne peut plus se défendre, mais rien ne m'arrête. Le plaquant durement au sol, je l'achève d'une dernière volée de coups de poing au visage. Quand je juge que le mufle a son compte, j'entortille brutalement la lanière de cuir de l'amulette à l'effigie de la Victoire qui pend à son cou et lui hurle à la face :

— On ne t'a pas enseigné ce truc-là au *ludus*\*, hein? Jamais je n'ai permis à un salaud de ton espèce de se moquer de moi! Je pourrais t'étrangler et je vais le faire, si tu ne t'excuses pas à l'instant!

Râlant, suffoquant, le visage réduit à l'état de bouillie sanglante, Triumphus se débat frénétiquement sous moi alors que je resserre mon garrot d'un cran autour de son cou. Hystérique sa compagne qui s'est relevée de sa chute se saisit d'un tabouret et tente de m'en frapper. Mais aguerri par des années de combats sans merci, je la croche d'une main, lui fais perdre

pied, et l'envoie heurter de l'épaule avec fracas contre une table voisine. Les yeux prêts à jaillir de leur orbite sous l'effet de ma prise d'étranglement, Triumphus lutte de toutes ses forces pour tenter de desserrer mon étreinte. Anticipant sa reddition, je lui laisse introduire le bout d'un doigt entre le cordon de son pendentif et les muscles gonflés de sa gorge, puis lui commande d'un souffle rageur :

— Je t'écoute, salaud de gladiateur. Tu t'excuses ou tu meurs!

Ma voix est si glaciale, le ton en est si cassant, si méprisant, qu'elle me fait presque peur.

— Je m'excuse, hoquette Triumphus dans un râle sibilant.

C'est terminé. J'ai lavé mon affront dans la violence et le sang, comme à l'habitude. Lourdemment je me dégage du corps gisant du malappris. Alors que je suis à mettre un peu d'ordre dans ma longue chevelure, la mine orgueilleuse, le regard plein de défi, comme si je criais à tous ces minables « à qui le tour? », la compagne de Triumphus se remet sur pied. À mon étonnement, elle est de nouveau tout enjôleuse, jouant de sourires aguicheurs et d'œillades racoleuses avec moi. Si jamais la fantaisie me prend de vouloir établir ma victoire sur son compagnon terrassé de façon encore plus éclatante, en lui ravissant sa petite amie devant toute l'assemblée, je n'aurai même pas à demander.

En d'autres circonstances, je n'aurais peut-être pas donné suite à l'œillade incendiaire de cette fille un peu vulgaire qui éveille en moi les plus obscènes désirs. Mais cette nuit, ma désillusion est trop grande. Il me semble que j'aurais des griefs contre la terre entière. Est-ce Lidie que je cherche à rejoindre à travers cette dévergondée, est-ce elle à la fin que je veux ravager de mes étreintes furibondes jusqu'à la voir demander grâce, tant j'ai d'amertume et de ressentiment pour mon évincement de sa vie?

Sans un regard pour mon entourage, je marche presque exagérément droit afin de masquer mon état d'ébriété, l'ivresse ayant retrouvé tous ses droits chez moi avec le soudain relâchement de tension de tout mon organisme. Le bras autour de la taille de ma nouvelle conquête pressée contre mon flanc avec des petits rires étouffés de femme flattée, c'est sous le regard d'une salle figée par la crainte que je l'entraîne à ma suite, poussant mon mépris pour son amant vaincu jusqu'à l'enjamber au passage, sans lui jeter le moindre coup d'œil.

Assis sur ma couche, dos appuyé contre le mur de brique de ma chambre, je suis tiré de mon pénible exercice de mémoire par le bruit d'une violente querelle à l'étage inférieur. Ma pauvre tête me tourmentant toujours de façon obsédante, péniblement je tente de me mettre debout, mais en vain. L'implacable lumière du jour m'est toujours aussi cruelle à supporter, me dardant sans pitié. Le moment le plus éprouvant pour le buveur, c'est le réveil. Cet instant où il reprend perception du monde qui l'entoure. Tiré de mon absence au milieu des relents de vin et des affres de ma déchéance corporelle, je cherche, fouille, fourrage désespérément dans les replis de mon esprit afin d'essayer de trouver trace de la pièce manquante susceptible de raviver ma mémoire paralysée.

Des dernières heures de ma beuverie, malgré tous mes efforts pour en reconstituer mon emploi du temps, mon cerveau enfiévré ne peut guère me restituer autre chose que ce que je sais maintenant de l'indignité de ma conduite. Tout ce dont je peux encore me souvenir, c'est d'avoir monté un escalier dans l'obscurité, tant il me demandait d'effort pour en graver ses degrés. Un escalier de bois qui dans le noir me faisait étrangement l'effet d'un puits de mine dans lequel je m'enfonçais toujours plus profondément, pendant que la garce fardée et parfumée que j'avais levée se pressait à mon bras, un bougeoir fumeux à la main, prise de fous rires et étouffant de gaieté.

« J'ai gâché ma vie! » ai-je crié un moment, alors que j'arrivais sur le palier de la chambre qu'Afri avait gracieusement mise à ma disposition, après s'être répandu en excuses interminables pour l'affront dont j'avais été l'objet dans son établissement. « J'ai foutu en l'air la vie de Lidie, à cause de Rome! »

Que s'est-il donc passé après cela? Une vague souvenance d'avoir franchi une porte et d'avoir allumé une petite veilleuse en terre cuite, à l'intérieur de la pièce. Pui un autre pâle souvenir dans lequel j'enlace sans ménagement cette fille facile pendant que je l'embrasse et l'apostrophe avec défi : « Ose me dire, catin, que tu ne meurs pas d'envie que je t'étreigne jusqu'à ce que tu t'évanouisses de plaisir? » Pourquoi cette phrase est-elle restée gravée dans ma mémoire parmi les autres impressions fugaces de cette nuit? Pourquoi ces mots me hantent-ils subitement, créant comme un affreux doute dans mon esprit?

Plein d'appréhension, comme si je redoutais déjà ce que je vais découvrir, mon regard glisse vers mon bas-ventre. De fines taches rougeâtres, semblables à des gouttelettes de sang séché, en maculent ma peau moite jusque dans les plis de l'aîne. Quelque chose qui ne peut appartenir qu'à l'intimité de cette fille de plaisir a laissé sa trace sur moi. Et ce quelque chose me suggère que j'ai fait bien plus que posséder charnellement cette malheureuse. Quand je me dégage du désordre de ma couche, le spectacle que je découvre achève de me détraquer complètement l'esprit : partout des salissures d'un rouge marron délavé, zébrées de traînées gluantes malodorantes. Un relent de parfum tourné auquel se mêle un doucereux bouquet de senteurs corporelles musquées et duquel surnage l'odeur fétide du sang. Que cache donc cette large tache couleur grenat qui souille ma couche, ainsi que toutes ces autres éclaboussures de sang séché par terre et sur ce linge de toilette?

Les idées les plus noires s'insinuent dans mon esprit. Pris de vertiges, ma respiration est bruyante comme un souffle de forge. Pour me calmer, je porte à mes lèvres un gobelet à la traîne rempli d'un vin âpre qui me donne presque un haut-le-cœur juste à le sentir. Faut-il que je n'aie plus de respect pour moi-même pour en être arrivé là.

« Réagis, Marcus, tu n'es quand même pas tombé aussi bas! » me crie une petite voix intérieure.

Dans un geste à la fois de colère et de révolte, je lance ma coupe de vin contre un mur où elle se brise avec fracas, finissant de faire de ma misérable piaule une saloperie sans nom. Incapable de détacher mes yeux de tout ce sang répandu dans lequel j'ai baigné jusqu'à mon réveil, bouleversé par l'apparente abjection de ma conduite de cette nuit, je me surprends à bredouiller tout haut, comme si j'implorais l'aide des dieux pour m'éclaircir l'esprit :

— Par Zeus, qu'ai-je donc fait à cette pauvre fille?

## CHAPITRE VI

C'est en milieu d'après-midi de ce même jour que je débarque à Ostie, cette grande ville portuaire à la démesure de Rome, sise à quelques milles au sud des premiers faubourgs de la capitale. Si tous les chemins conduisent à Rome, c'est à Ostie qu'aboutit le faisceau de ses voies maritimes. Édifié non loin de l'embouchure du Tibre, ce port illustre est l'objet d'un tel trafic maritime en raison des arrivages constants de céréales d'Égypte, d'Afrique et de Sicile, que l'on parle de faire aménager sur l'autre rive du fleuve, à Portus, un bassin artificiel, dans l'espoir de résoudre les graves problèmes d'approvisionnement en grains de Rome. La première cité du monde connaît de fréquentes disettes qui sèment un mécontentement à la limite de la révolte, au sein de sa population.

Dès mon arrivée dans le quartier des affaires d'Ostie, je fais un saut aux bains publics puis me pointe chez le coiffeur, avec ordre de me refaire une tête un peu plus civilisée, en vue de mes premières démarches pour régler les formalités de mon voyage. Pour un peu on se croirait à Rome, avec tous les petits boutiquiers et commerçants qui ont envahi les bas-côtés de l'avenue principale d'Ostie, pour y faire commerce à même la rue. Les hauts immeubles de rapport et les nombreux édifices publics ont transformé le *Decumanus Maximus* en grand-rue bruyante qui ne peut plus contenir le flot toujours croissant de sa circulation.

Dans l'heure qui suit, c'est au milieu d'un brouhaha incessant que je me présente au forum des corporations. Une soixantaine de cabinets de sociétés maritimes s'alignent sur trois faces d'une immense cour, légèrement en retrait d'une colonnade. C'est vers le bureau des armateurs d'Alexandrie dont la devanture s'orne du célèbre phare élevé sur le rocher de Pharos que je dirige mes pas. Je compte rallier mon nouveau poste par mer, la voie la plus rapide et la plus pratique pour se rendre de Rome au Levant. L'ennui c'est bien que les navires affectés au seul transport des passagers n'existent toujours pas, en dépit du nombre croissant de voyageurs obligés de prendre place à bord des centaines de bateaux de commerce qui sillonnent les routes maritimes de l'Empire.

Doté d'une bourse bien garnie pour mes frais de voyage, je négocie ma place à bord du *Kneph*, un énorme navire céréalier en partance pour l'Égypte dont une reproduction à échelle réduite trône bien en vue dans les locaux des armateurs. Une haute poupe gracieusement recourbée, sculptée sur le modèle d'un corps de serpent, se prolonge en tête d'épervier. Devant la maquette du navire, une plaque d'or porte une citation d'Epéis, le plus savant des hiérophantes égyptiens : « La première et la plus éminente divinité est *Kneph*, le serpent avec la tête d'épervier. Plein de grâce, lorsqu'il ouvre les yeux, il remplit de lumière toute l'étendue de la Terre. S'il vient à les fermer, les ténèbres se font. » Même si ma destination finale est Césarée Maritime, j'accepte de bonne grâce de faire ce détour par l'Égypte. Après l'escale d'Alexandrie, je me débrouillerai bien pour rejoindre la Judée où je dois d'abord y rencontrer le préfet impérial Ponce Pilate, avant de me mettre au travail.

La route maritime reliant Ostie à Alexandrie revêt une importance particulière, en raison de la nécessité d'un approvisionnement régulier en blé. Cette importance se fait d'ailleurs sentir par les risques que n'hésitent pas à prendre les armateurs pour répondre à ce besoin vital. Bien que la saison officielle de navigation s'étende du sixième jour des ides de mars au troisième des ides de novembre, certains exploitants de navires n'hésitent pas à faire prendre la mer à leurs équipages toute l'année durant, hiver comme été. C'est le cas de la société maritime qui exploite le *Kneph*. Le savoir-faire de ces gens de mer est ma seule assurance dans cette aventure toujours un peu risquée, car la meilleure période pour entreprendre un tel voyage est déjà

derrière moi. Elle se situe entre la première partie de l'été et la mi-juillet. Aux dires des voyageurs habitués à de tels voyages, en cette saison estivale par excellence, les navires peuvent traverser la mer Intérieure\* en ligne droite.

Avec la fin prochaine de la période officielle de navigation et la venue de l'automne, je m'attends à un long voyage axé sur la prudence, en raison des vents contraires et des risques de mauvais temps. Or voici qu'il vient de nous être annoncé que le *Kneph* dispose d'un équipage d'élite. Son capitaine, dont on nous vante les mérites à grand renfort d'éloges, sera capable, pour peu que les vents nous soient favorables, de mener son navire comme un cheval de course, de foncer droit au but sans s'écarter de sa route. Je ne suis pas rassuré pour autant. Un peu inquiet, je me surprends à implorer le Dieu de mes ancêtres de veiller à ce que « la première et la plus éminente divinité d'Égypte » n'en vienne pas à fermer les yeux durant mon voyage.

En fin d'après-midi, je dépêche un messenger à ma villa pour prévenir les esclaves de ma suite de venir me rejoindre avec mes bagages en début de matinée du lendemain. J'ai choisi de descendre dans une auberge du port, en attendant le départ de mon navire. J'ignore pour le moment le jour où il lèvera l'ancre. Suivant l'habitude des marins, la mise à la voile est différée aussi longtemps que les vents demeurent non favorables et que les aruspices\* ne concluent pas à d'heureuses conjonctures pour le voyage à venir. Dans le domaine des présages, les gens de mer plus que quiconque voient des signes favorables ou néfastes dans des faits banals de la vie quotidienne.

Étendu sur ma couche, songeur et toujours bouleversé par ma pénible séparation d'avec Lidie, j'essaie de dormir depuis des heures, mais en vain, en raison du bruit. Située en bordure immédiate du débarcadère bordé d'entrepôts, mon hôtellerie est aux premières loges de l'agitation de ruche du port. Une rade où se pressent, le long des quais, les coques ventrues de dizaines de navires de commerce sagement tenus en laisse par des amarres dont les cabestans crissent dans la nuit étoilée. Une forêt de mâts dont la silhouette se profile à la lueur des lampes-tempête devant d'énormes entrepôts à grain où s'affairent, dans un bruyant va-et-vient, des centaines de débardeurs en haillons occupés à décharger des sacs de blé. Et ce n'est pas le seul désagrément avec lequel le voyageur fatigué doit essayer de composer, s'il veut pouvoir trouver le sommeil. Afin d'éviter les problèmes d'encombrement que posent les grosses voitures attelées pour la libre circulation des citadins, le transport lourd n'est autorisé dans les rues d'Ostie qu'entre le crépuscule et l'aube, tout comme à Rome, me faisant regretter les nuits paisibles des grands espaces de la Germanie.

Toujours perdu dans mes pensées, faute de pouvoir dormir, je sens monter en moi, depuis cette tragique rupture de la nuit dernière, comme un désir nouveau, inexprimable, de devenir un autre homme. Un besoin irrésistible de changer d'air et de rôle, tout comme j'éprouve subitement une envie tout aussi impérieuse du visage frais de Lidie. Une soif de l'êtreindre, de me fondre en elle, de suspendre le temps à jamais, de l'aimer et la chérir sans fin. S'il n'y avait pas eu cette terrible imprécation proférée contre moi. Je la perçois comme l'indice d'un malheur indicible. Même si je ne peux me l'expliquer, cette exécution recèle comme une sourde menace dont je ne peux me défendre.

Ce souhait de mort ravive subitement en moi un événement de mon enfance qui me noue la gorge d'un malaise inexplicable, à son souvenir. Mais plutôt que de fuir cette éprouvante réminiscence de mon passé, j'en force au contraire le rappel, comme si je sentais le besoin de ce retour sur moi-même afin de faire le point sur ce qu'aura été mon existence jusqu'à ce jour, comme me l'a suggéré Lidie...

— David, dis-moi : pourquoi ne veux-tu pas parler? Il y aura bientôt quatre lunes que tu es parmi nous, et tu n'as pas encore dit un mot.

Terrorisé, j'agrippe le bras de Philétios et secoue violemment la tête de gauche à droite. Pourquoi il ne continue pas la prière? Je n'ai pas besoin de parler. Je dis les mots en dedans de moi en même temps que lui.

— Voilà comment on va procéder. Tu vas me faire la lecture.

Philétios défait les lanières de cuir noir des deux petites boîtes carrées qu'il porte au front et au bras pour la prière du matin, puis en extrait les minuscules bandes de parchemin qu'elles contiennent. Un texte sacré où sont inscrits des versets des Écritures, dont les Dix commandements.

— D'abord est-ce que tu connais bien les vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, mon petit?

Pris de panique, je me frotte le front d'une main agitée, écrase mes joues sous ma paume.

— N'aie pas peur. Cesse de te tourmenter et de déformer ton visage ainsi...

Philétios s'empare d'une tablette de bois enduite de cire, puis d'une main assurée, écrit rapidement chacune des lettres de l'alphabet à l'aide d'un stylet de métal.

— À la *bet hasefer\**, les garçons de ton âge passent la moitié de la journée à mémoriser des mots, puis des phrases de la Torah. C'est leur seul support de lecture. Le plus important aussi, parce qu'il est la source de tout savoir. L'étude de la Torah est une forme d'adoration et une obligation pour toute la vie. Elle contient les paroles des Écritures, l'ensemble des lois données par l'Éternel à Moïse. Tout juif doit s'en imprégner pour bénir et louer le Tout-Puissant qui va envoyer au peuple d'Israël un libérateur pour le restituer dans sa gloire et apporter la paix au monde... Quand je fus emmené en captivité, il y a de cela bien des années, tout ce que j'ai pu apporter des préceptes de la Torah, ce sont ces phylactères\*. En mémorisant ces textes saints, tu pourras toujours compter sur ta mémoire pour y puiser le réconfort nécessaire, dans tes difficultés futures. C'est une nécessité de t'imposer pareille discipline, car tu sais qu'il est interdit pour les esclaves des *latifundia\** de se livrer à des rites religieux. Nos maîtres romains craignent l'introduction de superstitions étrangères. Ce sera donc toujours dans le secret de ton cœur que tu pourras prier et adorer l'Éternel.

Philétios s'arrête pour graver un nom sur sa tablette, puis il me la présente :

— Le premier mot est toujours celui qui coûte le plus. Peux-tu me le lire, David?

Ma bouche s'ouvre et se referme, comme celle d'un poisson, en de vains efforts pour articuler. Je peux arriver à lire dans mon esprit le mot gravé dans la cire, mais j'en ignore le sens.

— Je donnerais cher pour découvrir la nature de cette résistance qui t'empêche de parler, mon enfant... À moins que tu ne connaisses pas l'hébreu... C'est le grec que tu comprends le mieux, n'est-ce pas? Ce mot que j'ai écrit, c'est *Mashia'h*, le nom hébreu pour désigner le Messie, celui qui a été annoncé à Adam et à Abraham comme notre sauveur. Voyons si tu peux lire son nom en grec...

Philétios efface le mot de sa tablette avec la partie aplatie de son stylet, puis en grave un autre dans la cire. Celui-là, je le connais. On me l'a enseigné. C'est, *Christos*.

— Allez, lis-moi ce mot à voix haute. Je sais que tu en es capable. Il faut que tu y arrives, mon petit. Tu dois absolument parler, sinon le maître te confiera les travaux les plus serviles et les plus avilissants.

Mon regard va du sol rugueux à la tablette, puis à mes mains que j'utilise pour une communication par signes, dans l'espoir de faire comprendre à Philétios que je suis incapable de prononcer ce mot, mais c'est peine perdue. Frustré par mon échec, je donne des coups de pied dans un panier, puis me mets à pleurer, secoué de sanglots, mais sans émettre aucun son.

— Faire des colères n'arrangera rien, David.

À nouveau j'ouvre et ferme la bouche en de vains efforts pour parler. Des sanglots me nouent toujours la gorge et des larmes ruissellent de mes yeux.

— Si tu me faisais un dessin, plutôt, pour me dire ce que tu vois dans ta tête, David? Crois-tu que tu pourrais reproduire ce à quoi tu penses le plus souvent?... De même je saurais peut-être quel est l'obstacle qui t'empêche de parler?... Tu veux bien essayer, mon enfant?

Je fais signe que oui de la tête. Philétios me tend une bande de papyrus et, tout excité, dit qu'il s'empresse de me dénicher un fusain. Resté seul, je n'attends même pas son retour pour m'exécuter. Je retire un morceau de charbon de bois des cendres du four et commence à dessiner de mémoire l'horrible vision qui hante mon sommeil nuit après nuit. La seule image des premières années de ma vie en Palestine qui ait survécu dans ma mémoire morte. Je n'ai souvenir de rien d'autre, pas même du bateau qui m'a amené jusqu'ici. Rapidement mon dessin prend forme. Mon cœur est étreint par un malaise qui me glace, me serre au ventre, me mouille le visage de sueurs. Quand sensiblement plus tard Philétios vient me retrouver, je suis à terminer mon esquisse, et il demeure muet de consternation en découvrant le sujet de mon dessin, comme s'il n'arrivait pas à croire que je puisse entretenir pareille image d'horreur dans ma tête.

Mon dessin est celui d'un condamné mis en croix. Il est cloué d'une main et fait des saluts de l'autre avec son avant-bras. Mais il ne peut pas voir ceux à qui il envoie ses saluts, parce qu'à la place de ses yeux il y a deux orbites vides, avec du sang partout. De gros oiseaux rapaces tournoient au-dessus de la croix, et l'un d'eux est même perché sur l'épaule du supplicié avec des lambeaux ensanglantés de son visage dans son bec. Pour représenter le sang, j'ai utilisé de petits morceaux d'une variété de fleurs rouges que notre maître cultive pour en faire un médicament contre la douleur.

Saisi d'horreur, Philétios se détourne un instant de mon dessin pour m'étreindre vivement dans ses bras, la voix brisée d'émotion :

— Mon pauvre petit, de quelle abomination as-tu donc été le témoin?... J'ai peine à imaginer que tes yeux aient pu voir pareille atrocité à cet âge de l'enfance où tu commences à peine à découvrir la vie!... Je comprends maintenant la raison de ton silence : tu ne veux plus faire partie de ce monde qui est trop horrible pour toi... Oh mon Dieu, prends pitié de ce pauvre enfant!

Soudain une lueur de suspicion passe dans les yeux de mon vieux protecteur, pendant qu'il m'interroge du regard :

— Dis-moi, David, t'as pas imaginé tout cela, n'est-ce pas? Ce n'est pas un dessin que tu as fait d'après quelque affreuse histoire qu'on aurait pu te raconter?

Je voudrais crier, hurler, tant je suis déçu que Philétios puisse penser cela de moi, mais pas un son ne franchit mes lèvres. Furieux je me libère avec humeur de son étreinte et cours me réfugier sous le panier d'osier renversé qui me sert de cachette habituelle, les bras par-dessus la tête.

— Calme-toi, David! Quel caractère!... Je n'ai pas voulu mettre ta parole en doute, mon enfant... Allez, sors de là que je t'explique... C'est juste qu'il y a comme une chose bizarre dans ton dessin : un crucifié ne peut pas à la fois être cloué à sa croix d'une main et saluer de l'autre, de son avant-bras, s'entend... Comment il pourrait tenir sur sa croix?

Je suis brutalement tiré de mon passé par les cris d'un héraut du port. Bien que les premiers feux de l'aurore soient à peine perceptibles à l'horizon, l'homme de ronde arpente déjà les petites rues attenantes aux quais pour prévenir les voyageurs des auberges avoisinantes dont le passage a été retenu à bord du *Kneph*, du départ de notre navire dans la journée. L'appel de ce messager vient me délivrer de la pénible vision de cet homme en croix dont l'image me poursuit encore après plus de trente ans. Un supplice qui m'a si cruellement marqué que je suis toujours incapable d'assister à l'exécrable spectacle du crucifiement d'un

condamné, sans être pris d'une peur irraisonnée. Mon jeune cerveau n'a pu inventer pareille horreur. Quelque part j'ai été témoin de cette atrocité et mes yeux remplis d'effroi en ont fixé les infâmes détails à jamais dans mon esprit.

Ma dernière nuit dans le sillage de grandeur de la première cité du monde. Quelle désillusion, quelle amertume reflue toujours en moi. Quelque chose s'est brisé à jamais en moi, je le crains. À l'évidence c'est ma rupture cruelle d'avec Lidie qui a servi d'élément déclencheur à cette cassure. Refoulant en moi cette épineuse question pour un examen ultérieur, je dépêche un courrier rapide à Rome pour avertir mes esclaves de se hâter à me rejoindre sur la rade.

À la troisième heure du jour, les gens de ma suite m'attendent déjà sur le débarcadère, mêlés aux autres voyageurs en partance pour Alexandrie. Fait rassurant, on m'apprend que l'on pourra compter sur des vents favorables. Reste cependant à affronter le moment décisif du sacrifice destiné à acheter la faveur des dieux. Alors que les augures, en grande pompe, procèdent à l'égorgeage d'un poulet dont ils scrutent les entrailles avec soin afin d'y déceler l'anomalie qui pourrait se révéler de mauvais présage pour notre voyage, j'examine d'un œil admiratif les superstructures du *Kneph* amarré devant nous. C'est un navire énorme. Près d'une centaine de coudées en longueur sur quelque vingt-cinq autres en largeur, et tout autant du pont à la cale la plus profonde. Jamais encore je n'ai vu de mât aussi haut ni de vergne aussi grande, sans parler du hauban de misaine. À l'exemple de la poupe qui se courbe en douceur, la proue se relève en une gracieuse forme arrondie suggérant le corps du dieu serpent dont le bateau porte le nom. À l'extrémité même de cette proue, par prudence ou superstition, les armateurs du vaisseau ont fait sculpter un médaillon doré à l'effigie d'Hermès, le dieu des marchands et des voyageurs dont les grands yeux ouverts sur l'immensité océanique sont censés guider l'équipage du navire à bon port.

Chargé à l'aller de milliers d'amphores de vin avant de revenir à Rome comme il est prévu avec ses cales remplies de blé à ras bord, le *Kneph* est l'objet d'un continuel va-et-vient depuis des heures. Inlassablement des porteurs courbés sous le poids de la lourde amphore qu'ils transportent sur leur dos font l'aller-retour entre le vaisseau et les entrepôts. Tout cela au milieu de la folle effervescence de milliers de voyageurs en attente de départ. Surexcités ils courent d'un point d'embarquement à l'autre, entre les montagnes de marchandises dont les quais sont encombrés. Soudain, avec l'approche de la sixième heure, les voyageurs à destination d'Alexandrie sont invités à rejoindre l'aire d'embarquement du *Kneph*. Selon l'usage rien n'a été prévu à bord du navire pour notre confort, à part l'eau potable. Notre transport ne représente qu'une activité marginale pour les sociétés maritimes. Les places réservées pour les passagers sont sur le pont, tous entassés les uns sur les autres.

Laissant à mes serviteurs le soin de s'occuper des bagages et autres provisions de bouche, je me mêle aux voyageurs qui ont pris place le long des rambardes du *Kneph*. Salué par les cris des parents et amis restés sur les quais au moment où l'équipage largue les amarres et hisse la voile, notre navire ne met qu'un moment pour franchir l'entrée de la rade. Une dernière fois, mon regard se porte vers Ostie qui défile majestueusement devant mes yeux. Subitement, je me sens tenaillé par la même sourde angoisse que la veille, tant je crains que les actes de ma vie n'aient été qu'une longue suite de gestes dénués de véritable sens.

« Au terme de l'homme est la révélation de ses œuvres. Avant la fin, n'estime personne heureux. C'est à sa dernière extrémité qu'un homme sera connu. » D'où me viennent donc ces singulières paroles qui refluent à mon esprit tout à coup? Vieille réminiscence de l'enseignement de Philétios que je croyais à jamais oublié? Et si c'est cela, pourquoi, après toutes ces années d'oubli, cette instruction vient-elle subitement s'imposer à moi avec autant de pertinence, alors que je suis obsédé à l'idée d'avoir pu rater ma vie?

## CHAPITRE VII

Première nuit en mer. Plus tôt en soirée, nous avons eu droit à un coucher de soleil d'une beauté éclatante. Comme si toute la splendeur du monde s'était offerte en spectacle juste pour le plaisir des yeux de l'équipage et des passagers du *Kneph*. Un crépuscule des dieux où le firmament tout entier a semblé s'embraser en longues traînées de feu pendant un long moment de pure féerie. Malheureusement ce beau ciel de fin de jour n'a pas tenu sa promesse d'un lendemain aussi heureux. Les choses se sont gâtées dans les premières heures de la nuit. Une saute d'humeur des éléments qui m'a tiré brutalement de mon sommeil à l'intérieur de la tente minuscule que mes serviteurs m'ont dressée au sein du campement de fortune aménagé à même le pont. La mer est en dents de scie et notre vaisseau y mène à l'évidence une dure lutte contre les éléments dans un bruit assourdissant. Incapable de dormir plus longtemps avec tout ce raffût, frileusement je m'enveloppe dans un chaud manteau de lainage et me glisse hors de mon abri de fortune. Un spectacle saisissant de grandeur sauvage m'attend à l'extérieur.

Dans une nuit au ciel étoilé voilé en partie par de lourds nuages d'un gris violacé que charrie un mistral soufflant de l'occident septentrional, le navire, vent en poupe, fonce à marche forcée au milieu d'une forte mer avec laquelle il joue à saute-mouton. Semblable à quelque fabuleux animal issu tout droit des fables de la mythologie, le *Kneph* chevauche dans une folle cavalcade d'énormes paquets de mer, avant de plonger toute proue écumante au fond de sombres creux dont il semble qu'il ne pourra jamais ressortir. Puis c'est le redressement, au milieu d'un jaillissement de trombes d'eau, dans un ébrouement rauque et profond qui projette une pluie d'embruns tourbillonnants jusqu'au sommet de ses superstructures.

Retraité vers l'arrière pour éviter le plus possible les désagréments de ces douches d'embruns, je me sens pris d'un indicible tiraillement dont je suis impuissant à définir le malaise. Peut-être s'agit-il de la frustration que me cause toujours cette nouvelle affectation à la frontière orientale de l'Empire. Je n'aime guère le petit peuple israélite de la Palestine. Son affectation de piété et son rigorisme inflexible pour conserver la pureté de sang de sa descendance me déplaisent par leur prétention. Reniement des miens, pourrait-on retenir à ma charge, honte de mes racines hébraïques, peut-être y a-t-il un peu de cela. Mais la vérité toute simple tient bien plus au fait que je ne me sens rien en commun avec ces dévots nourris de la Torah comme on nourrit des bœufs à l'étable.

Enfermé dans mes pensées, plus seul que jamais dans ce désert hurlant dominé par les plaintes sinistres des membrures et du gréement du navire, mes yeux contemplent sans la voir la dentelure de crêtes blêmes couronnées d'embruns que le vent chasse sans fin sur son passage. Mon esprit est ailleurs, avec le souvenir de Philétios qu'en a gravé à jamais mon esprit d'enfant...

— Tous les rois... de la Terre... se... se prosterneront... s'in... s'inclineront devant lui... Toutes les nations le... le serviront.

— Bravo, David, tu as lu cet extrait du *Psaume de Salomon* sur le règne de notre Messie presque du premier coup. Un peu de difficulté avec ton « prosterneront », mais ta langue première est bien le grec. Tu retrouves progressivement l'usage de la parole, mon petit, parce que ces mots que je t'ai traduits te sont familiers. Tu vois que j'avais raison d'insister pour que tu fasses tes exercices vocaux tous les jours, même si cela t'ennuyait... Plus d'un an sans parler. Tu y auras mis le temps, mon garçon, avant de te décider à réintégrer notre monde... Bientôt, tu pourras me raconter ce qui a provoqué ce mutisme volontaire chez toi.

Épuisé, les joues mouillées de larmes, les muscles de la mâchoire encore crispés par l'effort que je viens de fournir, je me blottis entre les bras de Philétios qui m'étreint doucement tout en me caressant les cheveux et en rendant grâce au Tout-Puissant pour ce don merveilleux de la parole qu'il vient de me redonner. Comment expliquer à mon père d'adoption que je ne peux rien lui dire de plus sur mon passé que ce qu'il sait déjà? Il présume que je vivais dans un milieu aisé parce que je n'avais jamais vu d'écuries avant cela. Et aussi parce que je me bouchais le nez au début, tant je trouvais leur odeur désagréable, ce qui le faisait bien rire. Comme il s'amusait aussi de mes façons de faire malhabiles dans les travaux manuels du haras, dont ma manière maladroite de marcher avec mes affreuses sandales à semelles de bois.

Dans les premiers temps, je considérais avec dédain notre nourriture grossière. Mais après, je me suis habitué à manger n'importe quoi. Et cela même si on nous donne à manger les olives les plus abîmées de l'olivette. J'ai toujours tellement faim. Là où je vivais avant, je ne dormais pas sur une misérable paille étendue à même le sol, et je n'étais pas vêtu d'une rugueuse tunique. Je suis un fils d'Israël pris dans la tourmente des troubles qui ont éclaté à Jérusalem à la mort du roi Hérode, m'a raconté un jour Philétios. Des troubles au cours desquels des centaines de Juifs ont été massacrés, tandis que des milliers d'autres prenaient le chemin de l'esclavage. Mon vieux protecteur m'a avoué ne pas savoir si mes parents étaient du nombre de ces malheureux. Je suis le seul pour le moment à détenir la réponse à cette angoissante question. C'est pour cela que je dois faire l'effort de me souvenir, si je ne veux pas vivre le reste de ma vie avec cette grande absence en moi.

Deux oiseaux de mer viennent d'apparaître à la poupe du navire, m'arrachant un instant à mes rêveries. Il me semble qu'il s'est écoulé une éternité depuis cette lointaine époque où je faisais durement mon apprentissage du monde de la servitude. « Peuple né pour l'esclavage... » Un destin cruel devenu le lot des nôtres depuis maintenant treize siècles. Depuis l'ère lointaine de la colonisation de ce petit pays de Canaan par les Hébreux. Un territoire défavorisé dès le début de sa première colonie de peuplement, et dont les guerres, les dévastations successives, les déportations pratiquées sur une grande échelle ont maintes fois menacé l'existence.

À la saison froide, quand venait la nuit, blotti auprès du feu de l'âtre avec Philétios, mon vieux père d'adoption aimait me raconter dans le détail ce qu'avait été le long combat des tribus d'Israël, génération après génération, pour assurer leur survivance menacée par de nombreux ennemis. Comment les douze tribus sœurs, unifiées sous les règnes de Saül, de David et de Salomon, avaient dû souvent plier l'échine devant les puissants États établis sur leurs frontières. Mais comment aussi elles étaient toujours parvenues à survivre à la domination de tous les Philistins, Assyriens, Babyloniens, Perses, Macédoniens et autres qui les avaient successivement asservies au fil des siècles.

N'arrivant toujours pas à trouver le sommeil, je décide néanmoins de réintégrer la quiétude de mon abri de toile afin de commencer à prendre connaissance du dossier qu'on m'a remis sur le prophète Ieschoua ben Iosef. Pourvu que ce ne soit pas un autre de ces trompeurs exaltés comme Israël en a tant connus dans son passé, cherchant avant tout à tirer parti d'une situation politique exécrationnelle, avec tous les irritants suscités par l'administration du préfet impérial Ponce Pilate.

Une lettre missive de Pilate adressée à Tibère César, comme élément d'introduction au dossier. La parcourant rapidement, je n'arrive pas à croire que ce soit bien le même Pilate que j'ai connu deux ans plus tôt qui ait pu la rédiger, tant la teneur de la correspondance me surprend. Si bien que j'en relis la dernière partie pour la troisième fois, à la lueur d'une lampe-tempête...

« Aussi est-ce avec un émoi non dissimulé, Votre Excellence, que je vous fais part des menées du Tribunal suprême du judaïsme dans ce dossier. Des manœuvres subtiles destinées à miner mon image auprès de votre Haute Autorité. Cette

fois-ci, devant mon refus de me plier aveuglément aux requêtes de cette élite dirigeante désireuse de me voir m'impliquer dans une cause ne relevant pas de ma compétence, on m'a reproché de manquer aux devoirs de ma charge dans le cadre du protocole de gestion commune établi entre nos deux administrations. Les notables en autorité suggérant alors que je donne mon aval à l'envoi d'une ambassade extraordinaire des leurs auprès de votre Haut Tribunal afin de vous faire part de leurs doléances sur l'ensemble de cette affaire, j'ai pris sur moi d'autoriser cette députation à se rendre à Rome. N'ayant rien à me reprocher dans ce dossier, je suis assuré que ses émissaires sauront appeler sur eux une condamnation non équivoque pour la légèreté de leur entreprise.

À titre de procureur chargé de veiller au strict respect des lois de Rome dans une province relevant du domaine impérial, je me refuse à prendre quelque liberté que ce soit avec la légalité de notre sainte justice. Si, dans une certaine mesure, je peux comprendre les inquiétudes du conservatisme religieux face aux agissements du prophète Ieschoua ben Iosef accusé de remettre en cause certaines valeurs établies du culte des juifs, il y va de mon devoir cependant de m'opposer à toute forme de manigance ou d'intimidation visant à plier les intérêts que je représente à ceux du Tribunal juif de Jérusalem. Mon sens de la justice me commande de répondre à ces manoeuvres avec toute l'objectivité requise par mes fonctions, sans tenir compte de ces menaces à peine voilées du type : "on vous met solennellement en garde! "

Dans cette perspective, je prie votre Haute Juridiction de bien considérer ce qui suit. Mon souci permanent de veiller aux intérêts de Rome n'aurait jamais pu m'amener à me prêter à un quelconque passe-droit susceptible de couvrir ou d'ignorer indûment certaines manifestations à caractère litigieux du prophète Ieschoua, sous prétexte que cet homme est un sujet du tétrarque Hérode Antipas de Galilée Pérée. La vérité est bien plutôt qu'on ne m'a jamais rapporté le moindre incident dans la conduite de ce thaumaturge galiléen susceptible de troubler l'ordre social sur le territoire dont j'ai charge. Exception faite d'un différend d'ordre religieux survenu avec des vendeurs et changeurs du Temple de Jérusalem, il y a de cela plus d'un an. Différend par ailleurs relevant de la juridiction des services de police de ce centre du culte officiel des juifs.

Mon interprétation de cette litigieuse histoire est donc que nous avons affaire ici aux agissements d'une élite en autorité craignant toute remise en cause des valeurs traditionnelles de leur culte, et tentant par leurs manoeuvres de faire déborder sur un plan politique un débat à caractère religieux relevant essentiellement de la compétence judiciaire du Sanhédrin.

Le Tribunal suprême du judaïsme, faut-il le rappeler à Votre Excellence, dispose de sa propre police et peut ordonner des arrestations pour des délits de nature à la fois religieuse, civile ou criminelle, et faire exécuter un large éventail de punitions, dont les trente-neuf coups de fouet, pour des fautes particulièrement graves. Dans leur observance scrupuleuse des rites et ordonnances relevant de leurs traditions religieuses, bon nombre de sujets israélites sont prompts à condamner ceux qui n'en suivent pas rigoureusement les préceptes.

Ce point porté à votre connaissance, le prophète Ieschoua semble être doté d'une forte personnalité. Son ascendance sur les foules en témoigne avec éloquence. Bien que nos espions nous aient assurés de la plus stricte neutralité politique de ce thaumaturge galiléen dans son discours, l'élément spectaculaire et fracassant de son enseignement retiendrait toutes les attentions. De ce fait, la prudence commanderait d'infiltrer les rangs de ses disciples afin de vérifier par nous-mêmes si le discours de cet homme ne dissimulerait pas des mots d'ordre voilés susceptibles de menacer l'ordre établi. La Judée est une terre traditionnellement agitée où l'attente messianique y est toujours très vive au sein de la population juive. Cet espoir

qu'avant longtemps un Messie dont on ne connaît pas encore le nom sera envoyé par le dieu d'Israël pour transformer le destin du peuple.

Soucieux de ménager les susceptibilités des uns et des autres dans ce dossier, en raison des troubles pouvant en découler et de leur répercussion éventuelle pour la *Pax Romana*, je vous saurais gré des dispositions que votre grande sagesse pourrait vous suggérer, suite à mes recommandations d'envoyer sur place un agent d'exécution ayant une connaissance approfondie des mœurs juives. Seule une investigation clairvoyante nous renseignerait bien sur les intentions profondes poursuivies par le prophète Ieschoua ben Iosef, dans ses tournées d'enseignement auprès des siens.

Ayant été accusé de manquer de discernement dans certaines de mes décisions passées à l'égard des croyances de mes administrés israélites, je vous prie de croire cependant que le maintien de la bonne entente sur le territoire dont j'ai charge a toujours été pour moi une préoccupation majeure de mon administration.

Dans l'attente de votre décision sur la pertinence de ma requête, j'ai l'honneur de soumettre à votre Autorité Souveraine, ci-annexés à ma correspondance, les premiers éléments d'information réunis à ce jour sur les origines et antécédents du prophète Ieschoua ben Iosef.

M. Pontius Pilatus

*præfectus augusti*

Judée Samarie Idumée. »

Que cache donc ce nouveau visage de Pilate, si souple et si conciliant tout à coup, lui qui à l'ordinaire sait tellement mieux s'accommoder de brutalité, de cynisme et d'arrogance avec ses gouvernés? L'alerte est-elle grave, cette fois-ci, au point de le rendre prudent? Comme l'a suggéré Macron, en est-il réduit à avoir si peu de marge de manœuvre, qu'obligation lui est faite à présent de bien peser le poids de ses actions avant de poser un geste dont les conséquences pourraient contribuer à incriminer encore plus son administration?

Installé au mieux sous mon abri de toile, je décide d'aller de l'avant avec ma lecture et de jeter un coup d'œil cette fois-ci sur le milieu social d'où est issu le prophète Ieschoua.

« Nom hébraïque : Ieschoua, prénom qui pourrait se traduire en latin par Iesus. Identification familiale : Ieschoua ben Iosef, communément appelé Iesus Nazarenus, en raison du fait qu'il est citoyen de Nazareth en Galilée.

« Antécédents judiciaires inconnus. Sous surveillance constante cependant de la part des factions religieuses locales, en raison d'un discours remettant en cause nombre d'usages et d'ordonnances prescrits par le judaïsme. Réputation de thaumaturge exerçant une grande fascination sur les foules médusées par les pouvoirs hors du commun de ce prêcheur ambulant qui colporte de place en place son enseignement. Nombreux déplacements dans le cadre de son ministère public suivis de près par nos troupes de garnison, les collecteurs d'impôts et les percepteurs de douanes, à l'affût des mouvements de foule autour des lieux de prêches du personnage. Le mot d'ordre est de déceler dans ces rassemblements l'éventuel élément à caractère séditieux susceptible d'embraser les esprits et de dégénérer. Pour des raisons de sécurité du même ordre, la Sûreté de Galilée Pérée veille sur les moindres allées et venues de ce ressortissant relevant de sa juridiction, lorsque sa présence est signalée sur son territoire. »

« Lieu de naissance : Bethléem de Judée, sis à cinq bornes militaires au midi de Jérusalem, approximativement en l'an 747\* de Rome, nous donnent à penser nos informations. Bethléem est un village sacré pour le peuple juif. C'est en ces

lieux que serait né David, couronné plus tard roi d'Israël. Au cours des siècles passés, un prophète aurait annoncé qu'un nouveau roi, vénéré entre tous, naîtrait à Bethléem. Un descendant de David qui rendrait au peuple hébreu sa gloire perdue. Beaucoup de Juifs croient toujours en cette prophétie, bien que mes prédécesseurs ne voyaient dans cette prédiction que vaine illusion d'un peuple prétentieux subjugué par ses visions de grandeur. »

« Père légal, Iosef, fils d'Héli. Charpentier de profession, décédé à une date indéterminée, avant les premières manifestations de la vie publique de son fils, établies au début de 781 A.U.C.\* Mère de condition modeste vivant présentement à Capharnaïm où elle ne se mêlerait en rien de la vie de son fils. Selon nos recherches, Ieschoua serait l'unique fils de cette femme prénommée Myriam. Néanmoins, sa famille se composerait d'autres frères et sœurs, possiblement ici des demi-frères et demi-sœurs, issus d'un précédent mariage de Joseph avec qui il aurait cohabité à la mort de son père nourricier. Mais cette information n'est pas confirmée. De ces demi-frères ou cousins issus de la branche paternelle, trois semble-t-il seraient parmi les disciples les plus proches du prophète. »

« Célibataire ne possédant ni biens ni fortune personnelle et semblant au demeurant détaché des questions d'argent, Ieschoua ben Iosef tirerait son autonomie de subsistance d'une petite caisse gérée par ses plus proches disciples et d'un fonds d'aide provenant d'amis et autres sympathisants de condition aisée, sensibles à son enseignement. Ne s'inquiétant jamais à l'avance de savoir où lui-même et ses plus proches disciples vont dormir et de quoi ils vont se nourrir, le thaumaturge accepterait partout de partager la table d'hôtes de passage, sans égard pour leur statut social. Lieu de résidence jusqu'à récemment : Nazareth, village de la basse Galilée. »

« Signes particuliers : néant. Rien ne distingue l'intéressé de ses compatriotes des classes laborieuses, tant sur le plan physique que sur celui de l'habillement, si ce n'est une taille légèrement au-dessus de la moyenne. Pour mieux vous faire connaître le personnage, ci-joint une esquisse rapide exécutée par un espion de la Sûreté de Galilée Pérée, témoin des tout premiers moments de l'instruction religieuse du prophète dans une synagogue de Nazareth. »

Reconstitué de mémoire sur feuille de papyrus, le dessin représente le controversé prophète pris à partie par une foule en colère. La scène est saisissante : l'intention évidente de ces manifestants révoltés étant bien de précipiter leur compatriote du haut d'une hauteur escarpée. Mais l'élément majeur de ce croquis, c'est le calme apparent du prophète au milieu de toute cette cohue grimaçante. Un beau visage aux traits paisibles dominant ses accusateurs, comme si toute cette agitation ne le concernait pas. Quelle majesté dans cet air de tranquille sérénité...

« Tressaille de grande allégresse, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem. Voici que ton roi vient, juste et lui-même sauvé... » J'ai beau faire des efforts pour essayer de me remémorer la suite de ce passage du livre de l'un de nos prophètes traitant de l'avènement du roi messianique, c'est peine perdue. Malgré l'obstination de Philétios à me faire apprendre par cœur d'innombrables passages des Écritures pendant mes années d'esclavage en Numidie, je suis incapable de me rappeler la suite de cet hymne à la gloire du roi qui doit venir.

Brusquement, je dois interrompre ma lecture. Un homme de ronde est à parcourir le pont à l'extérieur afin de réquisitionner l'aide des voyageurs pour une corvée urgente. C'est la règle d'usage à bord du navire en cas d'alerte : la solidarité exige que les passagers prêtent assistance à l'équipage. Et le danger est là : la grosse mer a libéré de leurs entraves un nombre important d'amphores, et il y a risque qu'elles se brisent et causent de sérieux ennuis aux armateurs à l'arrivée de notre céréalier à Alexandrie.

Quand je sors de mon abri pour répondre à l'appel de ce héraut du bord, à l'exemple des autres passagers, le soleil se lève sur la ligne d'horizon et le vent souffle toujours avec force au sein de l'immensité écumante. Fouettés par une pluie d'embruns qui nous mouillent d'une poussière d'eau aux reflets irisés, c'est courbés par le souffle gémissant de ce fort vent du large et luttant au mieux pour ne pas perdre pied que nos groupes de débardeurs improvisés se dirigent à la queue leu leu vers les trappes de cales.

Obligé de hurler dans le tintamarre pour arriver à nous faire passer ses ordres, le capitaine, tel un conducteur de char chevronné, suit avec une attention redoublée la course de sa monture des mers, à son poste de commandement de l'arrière où l'entoure une maistrance d'élite. Le serpent à tête d'épervier a appris à se faire phénix au sein de ce grandiose désordre. Donnant tête baissée dans d'énormes paquets de mer, l'animal fabuleux refait surface à chacune de ses plongées au milieu de furieux tourbillons d'écume, sans cesse en renaissance dans la lumière bénie du soleil levant.

## CHAPITRE VIII

Cinq jours se sont écoulés depuis mon départ d'Ostie. Après une mise à la voile prometteuse qui nous a valus bon vent jusqu'à la nuit précédente, une petite pluie soudaine a abattu notre mistral et une paix immense s'est installée en quelques heures sur la mer Intérieure. Depuis, la grand-voile du *Kneph* ralingue contre le mât. L'épervier a beau tâter le vent de toutes ses ailes déployées pour essayer de s'envoler, c'est le calme plat. Seules quelques molles ondulations à la surface de l'immensité bleue clapotent contre les flancs de notre navire.

N'ayant rien d'autre à faire avec cette fâcheuse accalmie que de me familiariser avec mon dossier pour échapper à l'envahissant bavardage des autres passagers, j'y consacre de plus en plus de temps. Des annotations et des observations qui, pour certaines, étonnent par la singularité et l'insolite de certains faits rapportés. À l'évidence Pilate a transmis un mot d'ordre commun à ses soldats et fonctionnaires en poste : assurer une surveillance discrète du ressortissant galiléen Ieschoua ben Iosef, et ce, même au-delà des frontières de Judée Samarie Idumée. Et si possible lui fournir des rapports faisant état des premiers moments de l'activité publique du personnage, même si ce n'est que par ouï-dire, pour ne pas être en reste sur les renseignements fournis à Rome par la délégation juive.

« L'intéressé a-t-il une suite nombreuse et ses gens sont-ils armés? » À cette question prioritaire du préfet impérial à ses subordonnés, il a été observé que le réputé thaumaturge est entouré d'une bande de partisans dont le nombre peut varier de cent à deux cents adeptes, selon le travail saisonnier et les migrations de la main-d'œuvre. De ce nombre, seule une douzaine de fidèles, originaires pour la plupart de Galilée, seraient attachés aux pas de leur maître de façon permanente. Par ailleurs, le groupe est pacifique, le prophète prônant un esprit de concorde, bien que souvent tourmenté par les tracasseries de ses dénigreur. Des velléités encore indistinctes pour le moment, mais en germe. Une confrontation pouvant aboutir à un acte plus radical dans le futur, selon les affirmations de certains. »

« Au printemps de cette année, les déplacements de l'intéressé l'ayant conduit à Jérusalem en vue du pèlerinage de la Pâque, des légionnaires de la forteresse Antonia rapportent une violente altercation de l'homme avec des vendeurs et changeurs du Temple tirant des avantages pécuniaires des sacrifices de ce haut lieu du culte des juifs. »

« Début du ministère public de Iesus Nazareus dans une synagogue de son village d'adoption à la saison sèche. Séance houleuse dont les détails sont déjà inclus dans le dossier. Enseignement limité depuis principalement à la ville de Capharnaüm de Galilé Pérée, agglomération à majorité juive de quelque six mille habitants sise aux abords de la mer de Tarichée\*. »

Suivent des comptes rendus de témoins directs de l'enseignement du thaumaturge. Un fatras d'annotations et d'observations personnelles sur certains de ses prodiges et de ses paroles qu'on a jugé bon d'inclure au dossier pour mieux me faire comprendre la fascination exercée par le personnage. Ainsi, l'autorité du discours de Ieschoua ben Iosef aurait séduit jusqu'à des espions romains détachés sur les lieux de sa prédication, et même jusqu'à un officier civil de l'administration du tétrarque Hérode Antipas : « Averti par des proches que le prophète Ieschoua était revenu en Galilée, un fonctionnaire royal de Capharnaüm se rendit auprès de lui et le pria de venir dans sa maison pour guérir son fils, car il se mourait. Sur quoi le prophète lui objecta : "Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, ne croirez-vous donc pas?" Le fonctionnaire lui répondit : "Seigneur, je t'en prie, viens avant que mon enfant ne meure." Alors, Ieschoua lui dit : "Va, ton fils vit." L'homme crut à la parole que lui avait dite le prophète, et il s'en alla. Il était déjà en route, lorsque ses serviteurs vinrent à sa rencontre,

disant que son enfant était bien vivant. L'officier royal s'enquit auprès de sa domesticité de l'heure à laquelle son fils s'était trouvé mieux. Ses serviteurs lui dirent : "À la septième heure hier, la fièvre l'a quitté." Transporté de reconnaissance, le père reconnut que c'était à cette heure précise que le prophète lui avait dit : "Ton fils vit." Et le fonctionnaire se mit à croire, lui et toute sa maison. »

« La renommée de grand thaumaturge du prophète Ieschoua se répand de plus en plus. Des foules nombreuses se rassemblent pour l'écouter. Partout des malades et des infirmes se massent sur son passage dans l'espérance d'être guéris de leurs maux. Même les lépreux se risquent à quitter leurs lieux de réclusion obligatoire pour implorer leur guérison. Ce fut le cas de l'un d'eux, dans un certain lieu. Parvenu à force d'audace jusque dans l'entourage immédiat du thaumaturge malgré les hauts cris apeurés de la foule présente, l'homme couvert de hideux ulcères se jeta face contre terre à la vue du prophète, en le suppliant : "Seigneur, si tu veux, tu peux me purifier." Ayant étendu la main, Ieschoua le toucha et dit : "Je le veux, sois purifié." Et aussitôt la lèpre quitta le malade. Et le prophète lui ordonna alors de ne rien dire à personne, mais plutôt de faire ainsi : "Va, montre-toi aux prêtres et fais l'offrande pour ta purification, tel que Moïse l'a prescrite, afin de leur servir d'attestation."»

« Le prophète Ieschoua enseigne dans les synagogues, parle d'un royaume des cieux promis aux justes, guérit toute maladie et toute infirmité parmi le peuple. Sa réputation se répand partout. Il est suivi de foules en liesse venues de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au-delà du Jourdain. Et il chasse aussi les démons. Les gens sont stupéfaits, au point de se demander entre eux : "Qu'est ceci? Un enseignement nouveau donné d'autorité? Il commande aux esprits impurs et ils l'écoutent!"»

Ce qui me trouble le plus dans l'exposé de tels événements, ce sont les nombreuses questions sans réponse qu'il fait naître en moi. Que faut-il penser de pareilles guérisons inexplicables attribuées aux pouvoirs surnaturels de ce thaumaturge? Envoûtement collectif d'un illusionniste aux pratiques de magie hors du commun? Science à caractère secret d'un homme doté de pouvoirs occultes? Ou, plus improbable, premières manifestations de la toute-puissance du Messie des prophéties qui serait enfin à se révéler aux enfants d'Israël, après des siècles d'attente? Qu'en aurait pensé Philétios, lui qui toute sa vie durant avait vécu dans l'espoir de voir se lever ce jour radieux où le Béni des nations viendrait balayer la corruption du monde et restaurer la gloire du royaume de Juda? En un instant, tout un nouvel épisode oublié de mon lointain passé se ravive dans mon esprit...

Le vieil hasidim est là devant moi, dénudé jusqu'à la taille, assis par terre au milieu de notre hutte blanchie à la chaux. Fouetté jusqu'au sang par le *vilicus*\* pour avoir enfreint le règlement des *latifundia*\* interdisant les rites religieux, il vient de me citer un passage du « Serviteur souffrant » du prophète Isaïe pour témoigner de son attachement au Dieu de nos pères : « J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient, mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. Je n'ai pas dérobé ma face aux ignominies et aux crachats.»

Révolté, hoquetant bruyamment de rage impuissante à la vue du pauvre corps meurtri par les fouets de Philétios, je tente au mieux d'atténuer la douleur cuisante des plaies de mon noble père d'adoption, en les enduisant d'huile d'olive. Tout cela parce que je n'ai pas eu le courage de l'informer de mon nouveau choix de vie, alors qu'il était plongé dans une douloureuse expectative quant à mon existence future. De peur de le chagriner, j'ai laissé subsister une pénible équivoque entre nous au cours de ces trois derniers jours, m'enfermant dans un mutisme qui s'est transformé progressivement en attente cruelle pour le vieil homme. Une démoralisante incertitude qui l'a conduit ce matin à commettre cette folie irréparable de

célébrer publiquement le sabbat au beau milieu d'un attroupement d'esclaves de nos frères juifs. Un acte de défi dont la saveur devait être fort amère pour mon vieux protecteur, sachant de quels cruels tourments il allait payer sa désobéissance. Mais peut-être avait-il jugé que c'était l'ultime geste à poser pour m'ouvrir les yeux sur le vrai visage de nos maîtres romains.

Je devrais éprouver du dégoût pour moi-même, être rongé de remords devant cet acte insensé de Philétios pour me raccrocher à mes racines profondes. Mais je n'ai nul désir de continuer à témoigner de la vie de l'Esprit dans ce monde sans pitié, si le prix à payer en est cette existence d'esclave. La fin de mon cauchemar est derrière cette porte que je m'apprête à franchir, et je n'ai pas l'intention de reculer d'un pas. Quel avantage cela nous a-t-il rapporté, à mon vieux compagnon et à moi, que de servir fidèlement le Tout-Puissant au cours des six dernières années de cette vie de servitude où nous n'avons jamais cessé de nous évertuer du lever au coucher du soleil, sous la surveillance d'un intendant d'esclaves tyrannique? Comment peut-on raisonnablement croire que l'on doive tout accepter de cette vie d'asservissement au nom d'une félicité éternelle? Mon Psaume préféré en est un de lamentations. Une plainte à l'ironie amère qui traduit de la réalité implacable de notre monde : « Désormais, nous proclamerons bienheureux les arrogants, car les malfaiteurs sont prospères. Ils vont jusqu'à narguer Dieu et ils lui échappent. »

Les deux fils Félix ignorent tout de la Loi de Yahweh et de son observance. Pour eux cette Loi témoigne de l'égaré de la sous-culture juive. Ils ne s'en soucient aucunement et pourtant ils vivent dans l'opulence. Ne sont-ils pas issus d'une famille fortunée de noblesse sénatoriale? N'ont-ils pas reçu en partage un domaine gigantesque en Numidie, à l'échelle démesurée de l'Afrique latine, une ceinture de pâturages et de cultures s'étendant de la colonie de Sitifis\* au nord jusqu'à la région des Chotts au sud?

Les rejetons choyés de la famille Félix bénéficient depuis leur naissance de la meilleure éducation et des meilleures écoles de Numidie. Le futur de leur vie est déjà tout tracé par l'État romain : les hauts postes en commandement de l'Empire, les honneurs, la fortune. Moi je n'ai que les enseignements des Écritures pour parfaire mes connaissances, mon apprentissage des grandes vérités de ce monde. Un seul avenir : l'humble existence de l'esclave soumis. Mais il y a trois jours, Rome m'a peut-être pris en pitié et choisi de me montrer l'étendue de ses pouvoirs. Claudius Félix, notre maître tout-puissant, a franchi le seuil de notre hutte, à notre retour du travail, pour me faire une offre incroyable :

— Je vais aller droit au but, Philétios. Je suis ici pour affaire, et celle-ci concerne David. Si je t'en parle, c'est en raison de ton ascendant sur ce garçon depuis son arrivée parmi nous. Je te concède donc une certaine autorité morale sur lui.

— C'est celle d'un père sur son fils, répond Philétios dont l'expression du regard se rembrunit aussitôt, dans l'expectative de ce qui va suivre. C'est vous, maître Claudius, qui me l'avez confié et avez décidé qu'il porterait mon nom.

— Je sais, Philétios, c'est bien pour cela que je veux te parler... Depuis quelque temps, je me plais à observer le comportement de David aux écuries quand il prépare le cheval de Flavius pour une randonnée dans la campagne environnante. Hors de tout doute, cet enfant a reçu la meilleure des éducations à la naissance. Il s'exprime avec facilité en grec, et toute son attitude découle d'une grâce naturelle qui n'est pas le propre d'un vulgaire palefrenier.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, maître. J'abonde dans le même sens.

— Cette passion pour les chevaux partagée avec mon fils cadet m'a même autorisé à le laisser galoper à l'occasion aux côtés de Flavius. Bref, les deux garçons sont à développer entre eux une solide amitié qu'il serait dommage d'interrompre par des éducations séparées... Les Romains d'origine se font rares en Numidie. Si bien que dans quelques décennies l'avenir de l'Afrique latine sera entre les mains des Africains de souche. Devant cet état de fait, le Trésor impérial

a ce souci de bien pourvoir ses contribuables numides en nombreux gymnases, afin de leur voir acquérir le haut savoir indispensable à leur ascension dans notre monde. Mais encore faut-il qu'il y ait des candidats en nombre suffisant pour fréquenter ces institutions... À titre de gymnasiarque de l'école publique de Cirta\* dont je me porte garant d'une partie des dépenses, je viens ouvrir les portes du gymnase à David, afin qu'il puisse y recevoir la culture et l'enseignement visant à faire de lui l'homme gréco-romain idéal, en dépit de sa condition servile actuelle et de sa naissance de souche israélite.

Philétios secoue la tête, l'air à la fois contrarié et résigné, comme si quelque chose l'écrasait tout à coup, sans résistance possible.

— Tu veux dire quelque chose, Philétios? s'enquiert notre maître avec sollicitude. Tu as peut-être des raisons de poids à m'opposer, par rapport à cette proposition... Allez., parle sans crainte, je t'écoute.

— À quoi bon, répond mon vieux protecteur, comme se parlant à lui-même, tout en me jetant un regard à la dérobée.

Je connais trop Philétios pour ne pas deviner l'immensité de sa déception devant la nature de cette proposition qui m'est faite de parfaire mon éducation à l'école publique de Cirta. Il a sûrement des considérations importantes à faire valoir, mais je serai sûrement le seul à qui il les exposera.

— Comme tu voudras, poursuit Cadius Félix, sans plus de façon. David a vu le jour au sein d'une famille de Juifs hellénisants, j'en suis sûr. L'éducation qu'il recevra au gymnase fera de lui un être cultivé au caractère noble. Un fils des colonies à qui on pourra faire confiance dans tous les domaines d'activité de notre société. Devant la dénatalité qui affecte la souche romaine de l'Empire, Rome n'a d'autre choix que d'investir massivement dans les meilleurs sujets de ses provinces pour assurer sa relève, comme elle l'a fait d'ailleurs avec son armée, en ouvrant ses rangs aux auxiliaires étrangers. Nombre d'esclaves à qui on a donné cette chance de mettre leurs talents à profit ont été affranchis par leur maître après quelques années de fidèles et loyaux services. Et aujourd'hui, ces hommes sont aux commandes de postes enviés au sein de l'Empire... La décision appartient à David... Il n'en tient qu'à lui d'être de cette élite en autorité... Je vous quitte là-dessus. Pour ma part, je me fais fort, si David suit cet enseignement du gymnase, de l'affranchir à la fin de ses études, de le rendre civilement libre, et lui faire octroyer la citoyenneté romaine.

Cadius Félix, ce bel homme entre deux âges aux tempes grisonnantes qui en impose par sa haute taille et sa force de caractère nous quitte sur cette promesse formelle, nous abandonnant figés dans une sorte d'hébétude silencieuse qui rapidement dégénère en embarras entre Philétios et moi. Je suis si bouleversé par cette offre prodigieuse aux retombées incalculables pour le futur de ma vie que j'en ai les yeux baignés de larmes. Philétios, les paupières mi-closes, un léger tremblement parcourant ses lèvres, reste un long moment sans dire mot. Quand enfin il rompt le silence, je sais qu'il perçoit mon bouleversement devant la nature de cette proposition impensable, et qu'il pressent que je pourrais bien choisir de l'accepter, afin de ne pas terminer mes jours dans l'esclavage, à son exemple. Sa voix vibre à la fois d'émotion et de déception contenues :

— Le vrai prix à payer, mon garçon, pour devenir citoyen à part entière de ce monde hellénisant, c'est de rompre avec le judaïsme!... Quand je vivais à Jérusalem, dans ma jeunesse, cette éducation dispensée par le gymnase romain local était déjà très recherchée par nombre de Juifs. C'était l'enseignement de base de l'aristocratie et des autres classes supérieures de la ville... Mon père, qui était chef d'une famille influente de Jérusalem, avait été à ce point interpellé dans sa propre jeunesse par ces valeurs et ce style de vie grecs, qu'il avait adopté lui-même un nom à consonance hellénique. Et quand était venu le moment de faire un choix pour ses propres enfants entre le système éducatif traditionnel de nos ancêtres et cet

enseignement grec, lui qui pourtant n'avait jamais fréquenté le gymnase n'avait pas hésité un instant à y demander notre admission. Il avait découvert dans cet enseignement des valeurs positives dont un Juif pouvait tirer grand profit dans ce monde gréco-romain, notamment sur le plan des affaires. Mais peine perdue, les non juifs de Jérusalem s'étaient formellement opposés à la démarche de mon père.

Philétios a marqué une pause dans son récit, pour mieux capter mon attention sur son dénouement. Sa voix trahit une intense émotion. Le souffle qui la porte à ses lèvres est plus court, les phrases traînent dans sa bouche...

— Tu sais pourquoi sa demande avait fait l'objet d'une telle obstruction de la part de ces gens?... Parce que mon père ne voulait pas accepter, en contrepartie, que ses enfants renoncent au Dieu de nos ancêtres!... Le prix à payer pour avoir accès au gymnase et devenir ainsi citoyen à part entière de ce monde hellénisé à la romaine en vue d'assumer plus tard des fonctions d'autorité, c'était d'entrer dans le rang, de rendre un culte aux dieux que la civilisation grecque a légués en héritage au monde, et dont Rome a massivement repris la liturgie pour son propre compte.

Je voudrais faire valoir mon point de vue, mais gagné par un embarras soudain devant le regard scrutateur que me jette mon père adoptif, les mots se bousculent à la sortie de ma bouche dans un honteux cafouillage. Devant l'embrouillement de mes pauvres explications, je choisis alors de me taire piteusement.

— Ce que tu essaies de me dire, mon fils, du haut de tes quatorze ans – je présume de ton âge bien sûr, car on ne sait rien du moment précis de ta naissance –, c'est que cette proposition de notre maître d'entrer au gymnase de Cirta t'a subjugué. Et qu'il faudrait être fou pour refuser pareille offre devant les misérables restrictions de ton existence actuelle. Elle apportera vigueur et beauté à ton corps par l'athlétisme, en même temps que ton esprit fera l'apprentissage de la philosophie, de la rhétorique, des arts, des lettres et de la science des chiffres... Dis-moi, David, crois-tu que tout ce savoir ferait de toi un homme instruit pour autant?... Oh! un homme éduqué à l'esprit enrichi et formé, certes, mais instruit de l'essentiel de son rôle ici-bas, comme l'a toujours fait l'éminente sagesse des Écritures pour notre peuple, j'en doute. Seule la recherche de Dieu apporte à l'homme la vraie connaissance dans son court cheminement sur cette Terre... Cet enseignement de nos pères que je t'ai transmis jusqu'ici ne t'a-t-il pas permis de considérer les événements de la vie sous l'angle de l'éthique, rappelé l'étendue des faiblesses humaines toujours répétées, montré quels sont nos devoirs envers Dieu, la famille, la société, la nation?... Si ce n'est pas cela être instruit, mon fils, qu'est-ce donc?

Brusquement, je me sens tiré par la manche de ma tunique. Un de mes serviteurs est à l'entrée de ma tente et me prévient que mon repas va être servi. Irrité, je lui commande de le garder au chaud, tant il y a urgence pour moi de me replonger dans mes souvenirs passés. Je dois retourner au plus vite aux heures qui avaient suivi la cruelle fustigation de Philétios par l'intendant des esclaves...

Mon père d'adoption est toujours là devant moi, à grimacer de souffrance. Je revois nettement son image dans la lumière tremblotante d'une bougie moribonde, alors que péniblement il prend appui du bras contre un panier d'osier renversé, son dos lacéré par le fouet l'empêchant de s'allonger sur sa paille. Jamais son visage ne m'a paru aussi vieilli qu'en cet instant. Son souffle est court et rauque, et une transpiration profuse ruisselle de ses courts cheveux argentés, de son front, de sa barbe, coulant goutte à goutte jusque dans les plis de son cou décharné et de son torse à la maigreur squelettique. Mon mutisme prolongé de ces trois derniers jours témoignant plus que jamais de ma nouvelle allégeance, Philétios m'enveloppe d'un regard plein de tendresse chagrinée, comme s'il avait pitié de l'irréflexion de mon jeune âge, puis d'une voix brisée il me dit :

— Tu as fait ton choix, David, et tout ce que je pourrais ajouter maintenant ne changera rien à ta décision.

Son regard plongé en moi, j'ai l'impression que le vieil homme me scrute jusqu'au fond de l'âme. Comme s'il semblait voir au-delà de moi-même, après une observation qui me paraîtra interminable, il ferme les yeux puis m'annonce :

— Je perçois une lueur de violence autour de toi... Pour qu'elle soit si perceptible, c'est que tu en es fortement habité, mon fils. Avant qu'elle ne se retourne contre toi, elle donnera lieu à de nombreux excès et débordements dans ta vie... Il en sera ainsi, tant que tu n'auras pas été vaincu!

Remué par ce souvenir doux-amer de mon enfance dont je n'avais gardé qu'une vague souvenance, je choisis de mettre un terme au ressouvenir de ce passé lointain et quitte mon abri pour me dégourdir les membres et prendre le frais. Appuyé à une rambarde de l'avant, je ne peux rien avaler de mon repas. Enfermé en moi-même, je me fais l'effet d'une mouette posée dans un creux de vague, à la dérive entre ciel et mer.

Philétios avait vu juste pour ma violence : toute ma vie, j'en ai été habité. Les visions prophétiques de mon vieux compagnon de captivité me troublent avec le retour à mon esprit de cette sinistre prédiction sur mon destin particulier : le retournement de cette violence contre moi, ma défaite à venir. Parcouru subitement d'un frisson glacé, j'ai l'inquiétant sentiment que cette prophétie a déjà commencé à s'accomplir!

## CHAPITRE IX

Depuis la nuit dernière, la lueur des lointains feux du célèbre phare d'Alexandrie est vaguement perceptible sur la ligne d'horizon. Sa vue a semé un tel émoi parmi les passagers du *Kneph* que plusieurs d'entre eux sont restés appuyés à la rambarde du navire du crépuscule à l'aurore. Il faut dire que l'événement a de quoi réjouir l'âme la plus taciturne, après de longs jours d'une vie d'inconfort et de mal de mer coupée du reste du monde. Comme nous l'a annoncé le capitaine, cela signifie que nous approchons du but de notre voyage. Selon les caprices du vent, notre navire ne devrait plus tarder à faire son entrée solennelle dans la rade du premier port d'Égypte.

Comme le temps est au beau fixe, personne à bord n'est autorisé à se couper les ongles ou les cheveux. Ces tâches relevant de l'hygiène corporelle sont remises à plus tard, dans l'éventualité où le vent viendrait à souffler en tempête et mettre le navire en péril. Les débris d'ongles et de mèches de cheveux sont alors jetés à la mer, en guise d'offrande de paix. Contrainte peu ennuyeuse à côté des mesures restrictives sur la consommation d'eau potable nous interdisant de faire nos ablutions. Les ruelles malodorantes des quartiers populeux de Rome m'apparaissent de plus en plus comme imprégnées d'un arôme fort civilisé, en comparaison de la fétidité de bipèdes mal lavés qui s'est installée à bord du *Kneph*, au cours des derniers jours. Heureusement, certains voyageurs devenus familiers avec le temps avec ces longs périple en mer et leurs inconvénients sur le plan de la propreté corporelle ont pris soin de garnir leurs vêtements de sachets de lavande et de pétales de roses. Quand par bonheur ces gens se trouvent à l'extérieur et groupés contre le vent, cela a pour effet de répandre un certain souffle de fraîcheur au sein de notre groupe. Nombre de voyageurs sont de hauts fonctionnaires, des médecins, des rhéteurs et des juges en tournée, auxquels se mêlent encore des étudiants aisés, des marchands fortunés, des courriers du pouvoir impérial, ainsi que des Juifs de la diaspora qui rejoignent leurs communautés d'Égypte et de Palestine.

Ne voyant guère mes semblables qu'aux heures de repas, tant je fuis toujours les bavardages et commérages du bord, je continue de tromper le temps en passant au crible la multitude de comptes rendus du dossier *Christos*. Bon nombre sont le fait de voyageurs et de commerçants appelés à se rendre fréquemment en Galilée Pérée pour leurs affaires. Des observations de témoins oculaires dont Pilate a jugé bon d'inclure les relations au dossier, mais qui, finalement, s'avèrent de peu d'utilité pour mon travail tant elles pèchent par la minceur de leur contenu. Beaucoup de détails sur les guérisons et prodiges spontanés à mettre sur le compte du thaumaturge de Galilée, mais une pauvreté d'information affligeante sur le plan de la substance de l'enseignement diffusé par le controversé prophète.

Par chance, il en va tout autrement des rapports produits par le Tribunal suprême du judaïsme. Rédigés à partir de critiques de scribes, de pharisiens et de docteurs ordonnés du culte, ces comptes rendus se préoccupent avant tout de relater les paroles de Jésus le Nazaréen. Les prodiges qui jalonnent sa prédication et que d'aucuns regardent comme autant de signes attestant la mission divine du personnage ne sont tenus ici que pour artifices de magicien. Et pour mieux témoigner de leur mépris envers cet enchanteur dont ils contestent les enseignements et jalouent l'ascendant sur les foules, les chefs religieux l'accusent de fréquenter des gens de rien et de se souiller en entretenant des relations avec des publicains et des *goyim*, des non-israélites méprisables. Comme l'intéressé délaisse souvent ses disciples pour se retirer seul à l'écart, un comité de salut public du Sanhédrin composé de vingt prêtres, scribes et laïcs éminents chargés de faire rapport sur les agissements du prophète Ieschoua, en conclut que l'homme procède ainsi pour recevoir des instructions secrètes émanant de Belzébuth, le chef des démons.

Cependant le thaumaturge de Nazareth n'est pas seulement en relation avec les esprits malins. Avides de lui chercher des fautes et des manquements, ses détracteurs le présentent encore comme un noceur ne craignant pas de s'afficher avec des femmes de mœurs légères, un profanateur du sabbat, un esprit rebelle insoucieux des lois de pureté les plus élémentaires lorsque convié à un repas, un sectaire intransigeant aux critiques et aux blâmes sévères à l'égard des guides spirituels de la nation, un agitateur et un séducteur du peuple dont les artifices et le discours trompeur créent de l'agitation chez les esprits les plus faibles, jusqu'à leur faire quitter spontanément travail et famille pour courir les routes à sa suite.

Je me demande bien qu'elle a pu être la réaction première de Séjan devant pareilles accusations. Il faut que le prophète Ieschoua soit un homme menaçant à l'égard de l'ordre religieux juif pour être décrié à ce point. Sans doute remet-il en cause certains agissements des docteurs ordonnés et de leurs semblables. Peut-être même leur reproche-t-il des accommodements avec la Loi de Moïse. Des observations pertinentes que les tenants du pouvoir religieux n'apprécient pas de se voir jeter à la face.

Pour sa part la police d'Hérode Antipas endosse l'hypothèse avancée par le comité de salut public du Sanhédrin sur la possibilité de contacts secrets de l'intéressé en des lieux retirés. Elle appuie ses vues sur le fait que Ieschoua ben Iosef aurait séjourné plus d'un mois au désert, au lendemain de son baptême dans les eaux du Jourdain par Jean le Baptiste. Événement anodin au premier abord, mais pour le moins intrigant quand on constate que ce parent de sa famille a lui aussi séjourné au désert avant son arrestation. Et qu'il y enseignait une doctrine semblable à celle de son cousin, à savoir que le royaume des cieux s'était approché et qu'il fallait s'y préparer. Même discours, à quelques variantes près, qui faisait se rassembler, s'agiter et se heurter autour des deux hommes, disciples, foules retournées et adversaires.

Afin de prouver que les deux cousins obéissent au même ordre de pensées, leurs détracteurs ont inclus au dossier les points d'affinité relevés entre leurs agissements et leur enseignement. Tout comme Ieschoua, Yohanan le Baptiste dérange, inquiète, par l'emportement de sa prédication. Au point que son internement dans la forteresse de Machéronte n'a pu mettre fin à l'impétuosité de son discours. À l'exemple encore de son cousin éloigné de Nazareth, Jean avait fait l'objet d'une longue délibération au siège du Grand conseil juif de Jérusalem, quelque temps avant son arrestation. Une première, puis une seconde ambassade lui avaient été envoyées sur les lieux où il exerçait son ministère. D'une part pour le blâmer parce qu'il baptisait des juifs, alors que ce rite religieux est réservé aux païens convertis. De l'autre, afin qu'il s'explique sur la nature de sa mission, du fait qu'il annonçait la venue derrière lui d'un « plus puissant ». À la question « qui es-tu? » des prêtres et des lévites délégués auprès de lui, le Baptiste avait nié être le Messie.

Curieusement cependant, alors que les deux parents éloignés propagent un enseignement si semblable dans les faits et que Jean a même baptisé Jésus à Bethébara, près de Jéricho\*, le premier a par la suite envoyé une délégation de ses disciples vers le second, afin de s'enquérir s'il est bien celui qui doit venir ou s'il faut en attendre un autre. La réponse du cousin de Nazareth aurait été pour le moins étonnante :

« Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres reçoivent la bonne nouvelle. Ce qui est tordu est redressé, et bienheureux celui qui ne se scandalise point de moi. »

Si ces « bienheureux » se sont révélés fort nombreux à accepter les enseignements de Jésus de Nazareth sans y trouver à redire, en revanche, du côté des sphères du pouvoir politico-religieux, on s'est plutôt offensé de sa personne et de

celle de son cousin, et les démêlés des deux hommes avec leurs détracteurs forment une joyeuse narration. Des échanges très vifs dénués de toute diplomatie dont je relève quelques exemples au hasard.

Yohanan, à des pharisiens et des sadducéens de Jérusalem venus se faire baptiser par lui :

« Engeance de vipères! Qui vous a enseigné que vous pourriez échapper au jugement de Dieu qui est proche? Accomplissez des actes qui montrent que vous avez changé de comportement, et ne pensez pas que vous n'avez qu'à dire en vous-mêmes : "Abraham est notre ancêtre." Ni vos origines, ni votre piété, ni les postes importants que vous occupez ne vous serviront, si vous n'ouvrez pas vos cœurs au vrai repentir. Moi, je vous baptise avec de l'eau pour montrer que vous changez de comportement, mais celui qui vient après moi vous baptisera avec le Saint-Esprit et avec le feu. Il est plus puissant que moi et je ne suis même pas digne de dénouer les courroies de ses chaussures. Il tient en sa main la pelle à vanner et séparera le grain de la paille. Il amassera le blé dans son grenier, mais il brûlera la paille dans un feu inextinguible! »

Ieschoua, lors de son tumultueux passage au Temple où il y a culbuté les tables des changeurs et chassé à coups de fouet les marchands tirant profit de la vente des animaux pour le sacrifice :

« Ma maison sera appelée maison de prière pour tous les peuples, mais vous, vous en avez fait une caverne de brigands! »

Yohanan au tétrarque Hérode Antipas à qui il a reproché publiquement son adultère :

« Te crois-tu donc au-dessus de nos Lois? Es-tu aveuglé par tes crimes au point de ne plus craindre la colère de Dieu sur ta liaison licencieuse avec la femme de ton demi-frère Philippe? Tu dois la répudier. Il ne t'est point permis de la garder! »

Ieschoua à des pharisiens qui écoutent une de ses instructions en se moquant de lui :

« Vous êtes, vous, de ceux qui se font passer pour justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs. Et ce qui est élevé aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu! »

Soudain, à mon étonnement, je découvre mon propre dossier militaire mêlé par inadvertance aux pièces du dossier *Christos*. Ce document devait être destiné à informer Séjan et l'Empereur sur mes antécédents. S'il se trouve mêlé au reste des documents, c'est sûrement un oubli de Macron. Toute une vie résumée en quelques lignes, avec ses traits, ses chiffres, ses annotations... L'âge, le grade, la citoyenneté... La date d'incorporation aux légions, les états de service, les théâtres d'opérations, les honneurs et décorations variés... Le bon et le mauvais sort de toute une vie : les promotions, les mutations, les affectations spéciales, les blessures...

Mon attention est attirée tout à coup par un autre document d'une présentation différente des renseignements concis des premières pièces. Une note sans caractère officiel, comme un ajout, incorporé au dernier instant à mon dossier et destiné à apporter un complément d'information sur mes antécédents. Le portrait qu'on brosse de moi dans ce document est celui d'un soldat de carrière non conformiste chargé de missions dans les territoires de Germanie réfractaires à l'autorité romaine. Un homme secret de nature, au caractère vif, voire brutal à l'occasion, aimant à entourer ses actions de discrétion. Peu ou pas de détails sur mon travail, avec cette réserve qu'il aurait eu pour conséquence, avec le temps, de m'amener à vivre et à me conduire pratiquement comme un Barbare. À la tête de troupes indigènes n'obéissant qu'aux lois de la rapine et de la destruction, j'aurais semé la tourmente entre l'Elbe et le Rhin partout où les tribus ennemies auraient fait preuve d'hostilité à l'endroit de la présence romaine. Pillages, beuveries, rixes sanglantes, expéditions punitives, trafics illicites auraient composé

le lot de mon existence quotidienne jusqu'en l'an 779, année où j'avais été envoyé en Judée pour y occuper le poste de commandant militaire de la région de Jérusalem, sous l'autorité du gouverneur Pontius Pilatus.

Le renseignement derrière le renseignement. Le canal de la coulisse obscure comme source d'information où tout est difficilement vérifiable. Les faits sont là, mais ils ne constituent pas pour autant des témoignages irrécusables de mes actions passées. Ainsi, on ne pourrait pas, sans imprudence, affirmer que telle était ma conduite, parce que le ton même de la note est de donner à entendre, plutôt que dire expressément. Mais dans le monde du renseignement, l'insinuation est déjà une demi-vérité. La manière de faire de Cornelius Tiro. Bien que cette missive ne porte pas sa signature, je sais qu'elle est de son officine. J'avais oublié quel lien unissait l'Empereur et le redouté chef du Renseignement, à l'époque où le premier était général en chef des armées du Rhin. Et sans doute les deux hommes avaient-ils encore des échanges réguliers, lors de crises d'ordre militaire ou d'évolutions imprévues de la situation politique.

J'ai peine à croire que c'est cette image de ma personne qu'on a présentée à Tibère César. Comment a-t-il pu donner suite à la requête de Pilate me réclamant à ses côtés pour débattre du vrai du faux de ce dossier *Christos*, avec une probité aussi entachée? À moins que j'aie été perçu comme un mal nécessaire dans les circonstances. Que les agissements des notables en autorité de Judée et de Galilée Pérée commandaient qu'on leur oppose quelqu'un de la même trempe... Afin d'aider l'*Imperator* à mettre une tête sur ce bâtard légitimé par Claudius Félix qu'on venait de lui dépeindre, la Sécurité militaire avait cru bon de joindre à mon dossier un croquis exécuté à mon insu par un artiste aux armées, lors d'une veillée d'armes en compagnie du général vétérane A.Ceacina Severus, à quelques heures de la bataille des *Pontes Longi*.

Esquissé sur feuillet de papyrus, le dessin est d'assez bonne exécution, mais une étrange impression de veillée funèbre s'en dégage. Peut-être est-ce dû à la lumière incertaine de ce feu de camp autour duquel nous sommes rassemblés pour débattre du plan de bataille à suivre. Croquée à l'entrée de la tente du général au déclin du jour, la scène baigne dans un étrange clair-obscur dans lequel tous nos traits sont accentués. Ainsi mes yeux apparaissent-ils comme deux trous noirs sous le sombre tracé de mes arcades sourcilières. Le creux des joues aussi est noir et ma bouche disparaît au milieu de la large tache d'ombre que forme ma barbe de plusieurs jours. Pour un peu, on dirait le masque mortuaire d'un chef barbare.

Quand je compare ce dessin à celui du prophète Ieschoua inclus au dossier, je me sens pris d'un malaise indicible. Autant je suis fasciné par l'étrange séduction qui se dégage du visage paisible et rayonnant de Jésus le Nazaréen, autant je n'ai pas de quoi me réjouir de ma propre image. Elle fascine, elle aussi, à sa manière, mais de l'envoûtement morbide d'une tête de mort!

## CHAPITRE X

Le rocher de Pharos, « le Phare », l'îlot rocheux au large du port d'Alexandrie nommé ainsi en raison de la tour de marbre blanc qui s'y dresse pour la sûreté des marins naviguant dans les parages. Tous les passagers sont agglutinés aux rambardes pour ne rien perdre du fabuleux spectacle qu'offre cette merveille de notre monde. Un ouvrage d'une splendeur incomparable aux multiples étages couronnés à leur sommet d'une flamme ardente qui y brûle à quelque trois cent soixante coudées de hauteur, à la nuit tombée. Le lieu d'édification de pareille magnificence a été choisi avec soin. En arrière-plan se découpe la majestueuse beauté d'Alexandrie, une féerie de temples, de hautes maisons de rapport et de grandioses monuments édifiés à la gloire de la civilisation helléniste. Ses richesses et ses audaces de conception s'étalent sur la ligne du port avec un tel raffinement architectural inégalé, que c'en est un pur ravissement pour l'œil des voyageurs.

Lentement, paresseusement, le *Kneph* glisse vers l'entrée de la rade, sous la caresse d'une brise de mer agitant à peine sa grand-voile. Impression de débarquer dans un haut lieu de la civilisation sur lequel se profile l'ombre d'un autre monde aux vestiges vieux de trois mille ans : l'Égypte pharaonique, avec la multiplicité de ses dieux et de ses cultes à mystères. Dernière manœuvre délicate le long des quais encombrés de navires, sous les regards des centaines de curieux accourus pour assister à l'accostage du géant des mers, puis les passerelles sont fixées pour la descente des passagers. Rapidement je prends congé de l'équipage et de mes compagnons de voyage, puis sans attendre plus longtemps, faisandés que nous sommes tous par ce fastidieux voyage qui semblait ne jamais vouloir finir, je me hâte avant toute autre démarche nécessaire de prendre la direction des bains publics avec les esclaves de ma suite.

Plusieurs jours de route me séparent encore de ma destination finale, Césarée maritime, et cette dernière partie du voyage ne sera pas de tout repos également. Pour parvenir en Judée, j'ai un désert à franchir, celui du Sinaï. Et avant d'atteindre ce désert, j'ai tout le delta du Nil à traverser. Un immense triangle de quelque cent vingt milles romains de côté, irrigué par un fleuve nourricier dont les eaux se partagent en sept bras, et qui en cette saison détrempée est encore recouvert en partie par les eaux de la dernière crue. Si ces débordements périodiques du Nil sont pour l'Égypte la bénédiction de son agriculture, ce fleuve répandu à travers champs est en revanche le cauchemar des voyageurs et du commerce transitaire. Un périple dans des conditions difficiles m'attend donc avant de pouvoir atteindre le canal Chi-Hor, dernier bras du Nil à la frontière.

Plus tard dans la journée, à l'instant où rafraîchis et lavés de près on quitte les bains publics, j'entraîne les quatre esclaves de ma suite dans un bazar du quartier grec de la ville, afin d'y faire provision de victuailles fraîches. Alors que je déambule devant les éventaires des marchands, brusquement je sens comme une menace dans mon dos. Pas même le temps de réagir que déjà deux bras d'une puissance incroyable me nouent la poitrine par derrière, dans un rauquement de sons gutturaux surexcités :

— *Tribunus* !... Mon chef ! Mon maître !

Tout est résonance de voix de poitrine dans cet éclat de joie grinçant, mais je n'en changerais l'inflexion pour rien au monde, tant elle me fait chaud au cœur. Un cri m'échappe : « Tigris! » Me dégageant de la prise par une rude bourrade amicale, je me retourne et saisis à deux mains le visage aux mâchoires de carnassier du centurion le plus malin que je connaisse, tant j'ai besoin de m'assurer que je ne rêve pas.

— Tigris! dis-je encore dans une bouffée d'émotion, tout en étreignant dans mes bras mon valeureux compagnon d'armes au corps marqué par la tourmente de la grande aventure de la pacification de la Germanie.

Je me recule d'un pas pour mieux détailler à mon aise ce fidèle second en commandement qui, pendant près de quinze ans, m'aura servi avec fidélité dans mes entreprises les plus nobles comme les moins louables. Le rude centurion n'a pas changé d'un pli. Et à en juger par les vêtements qu'il porte, élégantes jambières en peau d'hyène, culotte collante de prix, justaucorps de couleur écarlate surchargé de riches broderies, il a drôlement réussi, l'animal. Toujours la même allure de félin, la même familiarité cynique dans son regard de glace aux yeux d'un bleu si intense, qu'il suffit d'en avoir soutenu le dur éclat une seule fois pour ne plus jamais l'oublier. Et toujours aussi la même convoitise derrière son masque de froide indifférence orgueilleuse à la crinière de jais, tandis que je reste là à l'écouter. Le vent magique qui souffle sur nos retrouvailles n'est même pas encore retombé que déjà je sais tout de la nouvelle vie de mon vieux complice.

Tigris est installé à Alexandrie depuis son congé honorable de l'Armée du Rhin obtenu vingt mois plus tôt. Un rêve qu'il caressait, cette ville cosmopolite de près d'un million d'habitants lui seyant à merveille pour ses combines. Il y est propriétaire d'un cabaret mal famé, *La vilaine bête*, sis en plein centre d'un marché-fourmilière de l'arrondissement du port et acheté en partie avec l'indemnité de départ que lui a versée l'Empereur, en récompense de ses vingt-cinq années de loyaux services. Chaque soir s'entassent dans ce boui-boui de pleines cargaisons d'hommes de main, de mercenaires et de déserteurs rendus à moitié fous par le désœuvrement, la dissolution de leurs mœurs et l'abus de vins opiacés. Et chaque soir, la demande est là pour les femmes aux charmes faciles sachant dispenser plaisir et rêve aux cœurs esseulés.

Tigris donne à fond dans le proxénétisme et le tripotage. La fesse, il en est le fournisseur officiel des troupes d'occupation et des services d'ordre. Pas un poste de garde ou de douane de la police du désert, pas un caravansérail ou un point d'eau sous administration romaine qui ne connaisse son agence de danseuses à castagnettes, la couverture officielle de son vaste réseau de prostitution. Pour le tripotage, les combinaisons louches, les trafics de tout ordre, il est copropriétaire d'un bateau ponté faisant la navette entre Alexandrie et les villes de la côte. Pendant que son associé en assure l'exploitation en mer, lui fait la chasse aux clients. Pèlerins et voyageurs font l'aller et le retour au-dessus d'une cale à double paroi truffée de marchandises de contrebande.

À peine Tigris est-il informé du but de mon déplacement que ma place est déjà toute réservée à bord de son bateau. Celui-ci lève l'ancre aux aurores du lendemain à destination de Péluse, et mon vieux compagnon d'armes m'assure qu'il va me faire économiser temps et argent, en plus de m'éviter de patauger dans les ornières du delta du Nil. Et avec son bateau côtier, pas de mauvais temps susceptible de pouvoir en retarder le départ. Les affaires n'attendent pas, et nombre de ses danseuses utilisent régulièrement ce mode de transport pour joindre leur lieu de travail. Un prix d'ami pour tout mon monde, et Tigris me certifie que je serai à Péluse dans quelques jours. Pour avoir voyagé en mer dans ces parages, je sais que la houle et un fort vent du midi occidental tourmentent la côte dans cette région, rendant la navigation périlleuse. Aussi, j'ai des doutes.

Mais pour le moment, l'esprit est à la fête. Mon ancien bras-droit entend bien célébrer nos retrouvailles par des agapes bien arrosées :

— On fête ça, comme à l'époque de nos virées chez les filles, tribun. Et toute la nuit! C'est moi qui régale!

Puis, d'une voix tonitruante pour être sûr d'attirer toute l'attention sur nous, l'humeur folâtre, il lance, à la volée :

— Allez, beauté, amène tes fesses, qu'on se mélange!

Mis en gaieté par l'offre généreuse, je lui réponds, sur le même ton :

— Hors de question, espèce de filou, que je me laisse entraîner à te suivre dans tes ébats! Je te connais trop bien!

— J'ai une de mes danseuses à t'offrir, tribun. Une métisse, belle à t'en donner des démangeaisons. (Esquissant dans l'air le contour de ses hanches avec ses mains) : Elle s'appelle Nabira, et elle a une croupe, des jambes, des yeux... Brûlante comme le soleil du désert, mystérieuse comme la nuit... Quand tu la verras, tu en seras marteau. Même que je te parie que tu ne voudras plus quitter Alexandrie!

— Par Junon, c'en est un service à me rendre, après toutes ces années à guerroyer ensemble, dis-je à la blague, tout en servant à mon vieux camarade une bourrade amicale entre les côtes. Tu veux me faire désertir mon poste, ou quoi?

— C'est une Ibère, poursuit-il comme si de rien n'était. Elle vient de la région d'Almeria. Et elle chante, en plus... Une voix, tribun, qui te fait comme plein de petites agaceries en dedans, tant qu'elle te remue... Quand ses yeux se posent sur toi, tu deviens comme le petit oiseau que le serpent fascine de son regard!

— C'est une vipère que tu me proposes là, parfumée à souhait pour masquer l'odeur de tous ceux qui ont fourragé entre ses cuisses!

— Te dire que Nabira n'est pas fille facile à trousser, ce serait un peu gros, réplique-t-il dans un éclat de rire. Mais où est le problème?... Pour ce que t'en as à faire...

J'ai trop l'expérience de ces folles beuveries pour ne pas savoir comment cette fête improvisée risque de se terminer, si j'accepte l'offre de Tigris. Et demain, à l'heure du départ de mon bateau, au lieu d'être à l'embarcadère avec les esclaves de ma suite, je m'en voudrais d'être plutôt en train de cuver mon vin dans les bras de cette catin que j'aurais levée durant la nuit. Pour une fois, je reste ferme dans ma décision. D'ailleurs Tigris n'insiste pas pour me détourner de mes devoirs, en raison de ses intérêts dans mon voyage. Et à l'heure prévue, aux premiers feux du jour du lendemain, après s'être promis de se donner des nouvelles et de se revoir au plus tôt, si possible, je suis sur les quais avec mes serviteurs et quelques autres voyageurs pour notre embarquement à bord d'un petit bateau de type grec.

Ciel et mer offrent un spectacle pas très rassurant à l'horizon, mais c'est à peine si le capitaine leur accorde un regard. Après avoir marmonné quelque chose d'intelligible à ses deux matelots seuls, les amarres sont détachées, la petite voile de l'avant est hissée, et on gagne la sortie du port. Au-delà de la rade, la mer fait entendre un sourd mugissement et le vent souffle avec force par le travers. Occupé à tenir ses gouvernails à l'arrière, le patron du bord contemple nos physionomies non rassurées avec la moue dédaigneuse du marin rompu à tous les dangers, puis commande de déployer la grand-voile centrale. Jaloux de le voir si calme en dépit de toute cette grosse mer qui nous secoue sans ménagement, je modèle mon impassibilité sur sa rude figure basanée. Pas question de lui laisser voir mon inquiétude. J'ai ma fierté.

Des jours d'une navigation prudente et difficile du lever au coucher du soleil, sans jamais perdre le littoral de vue, avec mouillage à la nuit tombée dans une crique abritée de la côte. Mais enfin, c'est terminé. Dès mon arrivée aux portes de Péluse, « la ville boueuse », sur la branche la plus orientale du Nil, je loue les services d'une voiture attelée, en prévision de ma traversée du Sinäi. Un chariot léger à deux roues, tiré par une paire de mules, du type utilisé par les courriers de Rome. Une *carpentum* garni d'un toit en forme de dais pour me protéger de l'ardeur du soleil. Les hommes de ma suite vont conduire l'attelage bride à la main et imposer aux bêtes leur propre rythme de marche. Ma jeune servante germaine fera le voyage à mes côtés, sur la banquette de la voiture.

En raison des risques de brigandage, je me joins à un groupe de voyageurs regroupés en caravane pour franchir cette contrée désertique peu sûre. Le départ est fixé pour la nuit qui vient. Malgré la présence de refuges bien abrités et de postes de garde sur notre parcours, les gros marchands, les gens riches et les hauts magistrats de l'État appelés à se déplacer fréquemment pour leurs affaires n'hésitent pas, en de tels lieux, à mettre leurs ressources en commun pour obtenir la protection d'une escorte armée. Et les voyageurs du commun désireux de bénéficier de cette sécurité participent aux frais qu'elle engendre, en fonction de leurs ressources pécuniaires.

Afin de profiter au maximum de la fraîcheur de la nuit, le chef de la caravane a fixé l'heure de notre départ aux premières lueurs de l'aube. Dans un tumulte de cris et d'appels brefs, les caravaniers de notre escorte vérifient une dernière fois les chargements de chacun à la lueur des torches fumeuses, la convenance des attelages, ainsi que les réserves d'eau et de nourriture. Une dernière sonnerie de cor afin d'appeler les retardataires, puis l'ordre de mise en route est enfin donné.

Dans un sourd frémissement d'excitation, la caravane s'ébranle au milieu des feux de la grande place de Péluse. Près de deux cents pèlerins et voyageurs de toutes nationalités se sont joints à cette colonne bringuebalante. La plupart d'entre eux se déplacent à pied, avec leurs maigres effets en bandoulière. D'autres, plus aisés, voyagent à dos de mulet, leurs serviteurs trottant derrière. Les mieux nantis ont des voitures de location à deux et quatre roues, à l'exemple de la mienne. Parmi ces attelages, on compte même un chariot « dortoir », avec baldaquin de cuir et rideaux. Un riche marchand nabatéen n'a pas hésité pour sa part à installer sa concubine dans un palanquin monté sur le dos d'un dromadaire, afin de la soustraire aux regards indiscrets et l'abriter du soleil.

Le chef de la caravane a choisi de voyager à dos de méhari, en tête de notre rassemblement. Les pieds nus croisés sur l'encolure rousse de son fin lévrier des sables, un grand dromadaire aux jambes d'échassier et au long col de cygne, il a déjà fixé l'ordre de marche et les lieux de repos pour la durée du voyage. Neuf guerriers du désert drapés dans leurs cotonnades, avec lance à la main et bouclier au poignet, sont déployés sur ses arrières. Juchés eux-mêmes sur des méharis dressés pour la course, ils assurent la protection de notre groupe.

Des heures déjà que nous sommes en marche. Une progression d'une lenteur exaspérante, sous un ciel délavé de clarté et un soleil accablant. Le chemin que nous suivons est l'ancienne route des caravanes reliant la Phénicie à l'Égypte, le long du littoral de la mer Intérieure. Une région sauvage et désertique aux plateaux arides et bordés d'énormes dunes. Un voile me couvrant le bas du visage pour me protéger du vent desséchant, je somnole, mon corps tanguant au rythme des secousses et soubresauts de mon attelage sur les aspérités de la piste. Par instants une saute de vent s'élève de la longue brise soufflant de la mer. Outre la bouffée de fraîcheur qu'elle nous apporte, mille et un bruits en provenance de notre colonne en marche sont propagés au loin, ne pouvant manquer de signaler l'arrivée de notre bruyant équipage à des stades à la ronde.

Soudain, un cri d'alarme. Brutalement arraché à ma somnolence, en un instant tous mes sens sont en alerte. Surgie de derrière un amas de dunes du côté de la mer, une silhouette à cheval galope vers nous à vive allure. Un cavalier de première monté sur un superbe coursier qui subitement disparaît de notre vue, au milieu des méandres d'un ravin. L'homme de guerre a un sixième sens pour déceler le danger. D'instinct je dégage mon glaive de son fourreau et commande à mon équipage de s'arrêter. Alors que je cherche l'intrus du regard dans cette faille inattendue, il réapparaît tout à coup en trombe sur nos arrières, sorti de nulle part et brandissant au-dessus de sa tête un poignard oriental à longue lame.

En un clin d'œil, c'est la débandade autour de moi. Au milieu des cris affolés et d'un sauve-qui-peut général, l'alerte se propage jusqu'aux hautes silhouettes tanguantes des méharistes, loin en tête de convoi. Mais c'est peine perdue. Nos

gardes ont trop de foulées d'avance pour intervenir à temps. Même s'ils font demi-tour et se rabattent vers nous au grand trot, le renard des sables est déjà dans le poulailler et il va attraper au passage tout ce qui est à sa portée, avant de déguerpir avec son butin. Malheur aux coqs vantards dont les bourses bien garnies à la ceinture font étalage de leur opulence...

Juste comme le brigand arrive à ma hauteur, sans même réfléchir je saute en bas de ma voiture, glaive au clair, prêt à l'affronter. Surpris de me voir me jeter en travers de sa route, le pillard a un brusque sursaut et tire violemment sur les rênes de sa monture. Fou de rage il lance son poignard en l'air et le rattrape au vol avec dextérité en me maudissant de tous les noms. Provocation d'un instant qui n'aura pas de suite cependant. Déjà le bandit file sans demander son reste et disparaît de ma vue au tournant d'une dune. Un incident sans conséquence fâcheuse qui en un instant me braque à la mémoire un autre affrontement similaire de mon passé, dont le dénouement avait connu cependant une fin bien différente...

Affolés, harcelés, pourchassés sans relâche par des pillards à cheval, des centaines de chevaux de notre haras galopent à travers champs dans une fuite désordonnée, sur fond sonore de martèlements sourds de sabots, de claquements de fouets et de cris stridents. Mains agrippées à la crinière de mon étalon, corps blotti dans le creux de son dos, je fonce en pleine course à la rescousse de nos bêtes prises de panique. Ma soudaine apparition au milieu de la prairie d'élevage sur les arrières de la harde pressée par les pillards produit un tel effet chez ces brigands, que presque aussitôt ils battent en retraite et s'éparpillent dans toutes les directions.

Un seul de ces voleurs numides ne donne aucun signe de frayeur. Ignorant à l'évidence ma présence sur ses arrières, l'homme continue de plus belle à talonner les chevaux les plus lents et à les affoler de ses cris gutturaux. Jusqu'à ce qu'il m'aperçoive, tout à coup. Mais au lieu de détalier comme ses pareils sans demander son reste, brusquement c'est la volte-face pour me couper la route. D'un coup d'œil le nomade m'a jaugé, et il sait qu'il a affaire à un jeune étourdi sans arme. Il va se débarrasser de ce téméraire qui monte à cru, puis courir rameuter le reste de la bande pour reprendre leur poursuite. Les chevaux numides constituent un butin de valeur sur les marchés clandestins de la Mauritanie césarienne.

Blanche silhouette aux vêtements flottants dont le cheval soulève un léger panache de poussière dans sa course, l'Arabe arrive sur moi au grand galop, brandissant au-dessus de sa tête un long couteau à lame recourbée dont il s'apprête à m'éventrer. Un visage voilé dont je ne distingue que la mince ligne des yeux, au milieu des plis de son turban. Mollets et genoux calés contre le garrot de ma monture, torse blotti derrière son encolure pour m'en faire un rempart, je fonce à la rencontre du brigand. Ramassé sur moi-même afin de lui offrir une cible réduite, au dernier instant je projette tout le poids de mon corps du côté opposé à son attaque, et le coup s'abat rageusement dans l'air avec une force fulgurante.

Je l'ai échappé belle. Je devrais remercier le Ciel d'être encore vivant. Mais au lieu de cela, sans réfléchir aux conséquences de mon geste, je fais pivoter mon étalon en catastrophe et m'élance à la poursuite de mon attaquant qui a choisi cette fois de déguerpir. Pressant rapidement l'allure, je le rattrape, mais prudent je choisis de galoper sur sa gauche, légèrement en retrait de son cheval écumant. Juste assez loin pour empêcher le Berbère de me frapper de son arme, mais suffisamment proche dans le même temps pour essayer de le faire chuter de sa monture, en m'emparant d'un pan de son vêtement. Tactique décevante : tout ce que j'attrape à la fin, c'est son burnous flottant qui se détache sans résistance, sans même le ralentir.

Crevant de dépit et d'amour-propre froissé, je fais maintenant de ce combat singulier avec ce pillard une affaire personnelle. Le serrant sur ma droite, je m'en prends à son cheval fourbu et le heurte violemment dans le flanc avec les antérieurs de mon étalon, afin de le bousculer et le forcer à se rabattre vers l'abrupt rocheux qui surplombe le « ruisseau des

basses terres. » Par trois fois, je répète la manœuvre, affolant toujours plus la pauvre bête. Risquant le tout pour le tout afin de s'échapper, le nomade multiplie les crochets du côté de la ligne de faille, inconscient du danger auquel il s'expose en galopant ainsi à vive allure le long de ce précipice. D'autant plus que cette manœuvre ne fait que le coincer davantage en bordure du dangereux escarpement...

Soudain nos chevaux harassés s'arrêtent net dans leur course en poussant des hennissements affolés. Soufflant à pleins naseaux, écumant, bavant, les yeux révoltés de peur, ils ont perçu le péril au même instant. Le premier à se révolter est le cheval du nomade qui rue, tord l'encolure et la projette en avant, comme s'il voulait se débarrasser de son passager. Énévéré, le Berbère réagit avec humeur en poussant un juron et en tirant sans pitié sur les rênes de sa monture qui se cabre en hurlant d'effroi. L'instant est dramatique : cheval et cavalier sont totalement déséquilibrés, dos au précipice. Brusquement le cheval de l'Arabe perd pied. Un très bref instant encore, monture et cavalier, les yeux exorbités de terreur, luttent avec l'énergie du désespoir pour tenter d'échapper à ce gouffre béant qui bâille sous eux. Puis l'horreur l'emporte : homme et bête se renversent et dégringolent d'une seule masse vers le fond de la crevasse.

Totalement paniqué, mon cheval a senti passer ce souffle de mort et ne répond plus à aucune de mes commandes. Il m'expulse brutalement de son dos, puis fait un périlleux tête-à-queue pour fuir au plus vite cette scène d'épouvante. Mais manque de chance, il dérape des postérieurs au bord du précipice et chute lourdement à plat ventre. Écumante, frénétique, la pauvre bête lutte dans l'herbe sèche pour se relever avec la seule force de ses antérieurs, pendant que ses sabots arrière battent dans le vide. Un ultime hennissement d'effroi, comme un dernier appel à la vie, et ma valeureuse monture bascule dans le gouffre à son tour pour s'écraser des dizaines de coudées plus bas dans l'empierrement du ruisseau.

Une journée gravée à jamais dans ma mémoire. Autour de moi, c'est la fête. Tout le monde se réjouit de l'heureuse tournure des événements. On applaudit à mon geste, me loue pour la rapidité de mon intervention, en dépit de mon jeune âge. Claudius Félix ne cesse de répéter que ses fils n'auraient pas fait mieux. Je suis devenu un héros, celui qui a empêché qu'on enlève nos chevaux et terrassé l'ennemi sans arme. Flavius Félix a rameuté tout un attroupement de parents et amis pour leur faire reluquer la dépouille du Berbère, mon trophée de chasse, comme il l'appelle. Un corps aux membres brisés, éventré contre les aspérités d'un rocher écroulé. Une tête ensanglantée, au visage juvénile dans les yeux duquel se lit encore toute l'horreur de ses derniers instants de vie.

Tous veulent connaître mes impressions suite à cette action d'éclat. Tous s'amuse de mes propos, de ma désinvolture, du détachement dont je fais preuve à l'égard de ce dramatique incident.

— C'est atroce de finir comme cela, dis-je sur un ton de fatuité, mais ce brigand l'a cherché. Il avait juste à ne pas me défier... C'est bien fait pour lui... Le plus fâcheux, c'est que nous avons perdu une bonne bête dans cette aventure.

Un seul homme, au sein de ce rassemblement, ne se réjouit pas de la façon désinvolte dont je parle de la fin tragique de ce jeune Berbère : Philétios. Le regard plein de reproches pour l'impertinence de mes commentaires, il hoche tristement la tête de droite à gauche. À ses yeux, cette mort brutale est un éloquent témoignage de l'orgueil et de la violence qui ont commencé à s'enraciner en moi, comme il l'avait prophétisé. Et le regard lourd de blâme qu'il me jette n'est pas le désaveu de son attachement pour moi, mais plutôt l'écho silencieux de sa douleur devant le futur de ma vie, alors que je suis à quelques jours de quitter le haras pour entreprendre mon éducation à la romaine au gymnase de Cirta.

Le désert du Sinaï me récupère alors que les voyageurs de notre groupe sont à se plaindre amèrement auprès des gardes de notre escorte des lacunes de leurs moyens de protection. Calme, immobile, glaive au fourreau, je me fais apaisant

au sein du tumulte de protestations, suggérant que l'on poursuive notre route sans plus tarder, afin de calmer les esprits. Irrité à l'idée d'avoir à voyager encore pendant des jours au milieu de pareil paysage de désolation, je voudrais déjà être à Césarée. Trop d'idées confuses se bousculent dans ma tête. Et avec ces jours de repos forcé, elles risquent d'activer furieusement mon ressouvenir. Des souvenirs si bien enfouis au plus profond de mon être que je crains de les ramener à la surface, tant j'ai peur de les contempler au grand jour. Ils pourraient bien susciter chez moi une prise de conscience aiguë de ce que j'entrevois déjà de la turbulence de mon existence, à savoir que toute ma vie se sera déroulée dans la tourmente d'un vent mauvais!

## CHAPITRE XI

Le soleil commence à s'incliner à l'occident, apportant dans son inexorable mouvement de bascule vers la nuit cette douceur et cette coloration si particulières des teintes dont se pare l'horizon, à l'approche du crépuscule. Tout semble soudain moins austère dans ce paysage de désolation, avec les prémices merveilleuses de cette heure bleue qu'annoncent les ombres allongées. Droit devant nous, au détour d'un amas de grandes dunes, à une journée de voyage de Péluse, se dresse un caravansérail édifié sur un point d'eau, à l'entrée d'une chétive plantation de palmiers aux têtes d'un vert jaunâtre poudreux. Quel réconfort, après cette longue journée vécue dans la poussière d'une piste cahoteuse, que de voir surgir sur la ligne d'horizon cette vaste auberge fortifiée d'un mur d'enceinte, tant commençait à se faire sentir le besoin d'un repos bien mérité.

L'arrivée de notre caravane met sens dessus dessous cette hôtellerie rustique utilisée comme relais de poste. Dans un concert d'abolements furieux des chiens de garde et les déploiements de politesse obséquieuse du maître des lieux, une dizaine de serviteurs se précipitent à notre rencontre avec des outres d'eau fraîche. En un instant les fatigues du voyage sont oubliées devant ce geste d'hospitalité à la signification toute particulière au désert. Et sur l'heure, la vingtaine de chambres de l'auberge alignées à l'étage sur le pourtour occidental de sa large cour trouvent preneurs. Au-dessous, les moins nantis s'abriteront avec leurs bêtes dans les arcades du rez-de-chaussée réservées aux chevaux frais du relais ainsi qu'à l'entreposage des marchandises. Les plus humbles devront se contenter de dormir dans la cour centrale, autour de maigres feux de camp. Désagrément bien faible en comparaison de la sécurité que procure ce refuge, dans une contrée aussi hostile.

À vrai dire cependant, cette sécurité est illusoire. Il serait facile pour des brigands en nombre de forcer l'enceinte de ce caravansérail, même si les lourds battants de son unique accès sont maintenant fermés pour la nuit. Poussé par le vent, le sable s'est accumulé le long de son mur de ceinture presque à hauteur d'homme, à certains endroits. Si bien qu'on a dû surélever ce mur sur ses points faibles d'un muret de pierres sèches qui ne trompe personne. N'importe quel pillard pourrait l'enjamber, et d'un saut se trouver dans la place. Heureusement la police du désert veille, omniprésente, attentive aux moindres déplacements sur son territoire. Et la présence d'une escorte armée au sein de notre caravane a dû être signalée partout, avec son effet de dissuasion. Les nouvelles voyagent vite dans ces régions arides. Le désert a ses propres sources de renseignement, de mystérieux canaux d'information connus de ses seuls initiés.

La nuit vient, froide et claire, sous un ciel constellé. Dans la vaste cour intérieure, les feux de camp sont allumés. Tout le monde est accroupi autour des flammes frileuses, des reflets de lumière ambrée tremblotante sur le visage, pendant qu'esclaves et serviteurs font rôtir d'odorantes pièces de viande. Le vin est servi généreusement et, peu à peu, les conversations s'animent. Les gens sortent de leur réserve, fraternisent, propagent les derniers ragots à la mode, commentent les plus récentes nouvelles parvenues jusqu'à ce refuge isolé, au fil du passage des courriers de l'État et des caravanes chargées de l'approvisionnement en vives fraîches, et en fourrage pour les bêtes de trait.

Une secrète et tacite convention a réparti les voyageurs autour des feux selon leur rang social. Sans l'avoir vraiment cherché, je me retrouve assis dans le cercle de ceux qui font étalage d'élégance vestimentaire et de richesses, portent un titre, commandent toutes marques de respect. Le riche marchand nabatéen est là, parmi nous, accompagné de cette énigmatique concubine qu'il a cachée depuis notre départ de Péluse dans cette litière dérobée aux regards portée à dos de dromadaire. Mais la muse de ses nuits n'a pas été autorisée à prendre place au sein du cercle des hommes. Elle est assise à part, sur ses talons, autour d'un feu à l'usage des femmes, vis-à-vis du nôtre. De ce fait, la moitié de ces femmes nous présentent leur dos.

Par bonheur, la belle me fait face. Grisé autant par le vin que par la fine silhouette de cette mystérieuse intrigante, je la regarde avec intérêt, sans en avoir l'air, tout en bavardant avec mes voisins pour ne pas attirer l'attention de son riche protecteur assis non loin de moi, et de manière à garder un œil discret sur sa concubine. Le désir animant ma curiosité, je la déshabille du regard, faute de pouvoir me glisser sous ses voiles afin de percer les secrets de son intimité.

Vêtue tout de blanc, avec bagues, anneaux, bracelets et chaînettes d'or aux doigts, aux bras et aux chevilles, cette beauté est l'image même de la provocante courtisane sur laquelle veille jalousement son amant. Une perfection de formes dissimulées sous une tunique sans manches finement ouvragée, et que protège du froid un soyeux manteau négligemment jeté sur les épaules de façon à laisser à découvert ses bras nus. Abritant son mystère sous un voile de dentelle de soie noué sous les yeux, l'intrigante ensorceleuse s'orne encore de délicats pendentifs au front, au cou et aux oreilles, toute une orfèvrerie d'or dont le fauve éclat concentre toutes les attentions sur son regard aux lourdes paupières allongées de fard. Coiffée d'un châle richement brodé, sa chevelure noire comme l'ébène s'étale sur sa poitrine en fines torsades entrelacées de perles chatoyantes. Tout l'apparat et la volupté d'un conte oriental réunis pour le seul plaisir des yeux.

Pour avoir soumis à mes caprices jusqu'à ce jour les femmes que je souhaitais posséder, j'ai appris à reconnaître parmi elles les dévoreuses d'hommes. Consommer les charmes de cette grande séductrice, c'est étreindre la fausseté, se morfondre en désirs insatiables qui ne laissent au sortir du lit qu'un sentiment de vide. Mais même prévenu de cette perfidie, ce que je donnerais en cet instant pour fourrager à pleines mains dans les replis secrets de cette chair de perdition, me gaver de toutes les saveurs de son intimité, m'ébattre entre ses flancs brûlants...

La déesse a croisé mon regard et deviné quel pouvoir d'envoûtement elle exerce sur tout mon être, quel désir immodéré s'agite en moi, sous mon masque de bienséance. Et elle me tient sous son charme, me captive entièrement. Pas une courtisane qui n'ait cette finesse d'intuition avec l'homme qu'elle séduit par le seul ascendant de son regard. Au moment même où la séduction se fait plus forte, une main légère me presse l'épaule. Je tressaille, me retourne...

Ida ! Fasciné comme une bête, je n'ai d'yeux que pour ces sombres prunelles luisantes de passion braquées sur moi dans le clair-obscur de l'écurie de Claudius Félix. Ces paupières mi-closes au fond desquelles brille ce regard plein de convoitise qui me trouble depuis le premier jour où il m'a interpellé de ses feux. Abandonnant mon travail sur un étalon blessé, gauchement je me relève, fais un pas en arrière, la gorge sèche, le cœur battant. Mes tempes humectées d'une brusque moiteur, les mains et le front brûlants, je n'arrive pas à croire que cette femme magnifique puisse éprouver pareille attirance pour le jeune esclave que je suis. Moi qui n'ai aucune expérience amoureuse et essuie régulièrement les taquineries des fils Félix pour être encore puceau, à la veille de devenir un homme. Écartelé entre l'appel des sens et la crainte de la faute contraire aux lois divines, je me suis gardé jusqu'à ce jour de toute inconduite. Même si parfois je suis troublé jusqu'au vertige quand il m'arrive d'apercevoir un sein ou une cuisse dénudés, je me réserve pour ma promesse, cette tendre inconnue à laquelle mon esprit prête tous les visages de la beauté. C'est à elle seule, comme me l'a enseigné vertueusement Philétios, que je dois apporter mon cœur débordant d'amour, au jour béni de notre union sous le regard de Dieu.

— Viens...

Tenaillé par une angoisse effroyable, mon cœur bat à se rompre tant je suis partagé entre l'envie de fuir et celle de céder aux avances de cette tentatrice. La perfide a laissé tomber son masque de stricte correction pour me dévoiler la fausseté de toute sa personne, et plongé dans une sorte de fièvre qui obnubile mes derniers scrupules de conscience, je regarde comme hypnotisé cette main tendue vers moi dans la pénombre, une invite non équivoque à la débauche. Les désirs de la chair

m'assaillent avec un tel tourment que je ne songe même pas à essayer de les refouler, tant la chose est impossible. Mon éducation me pèse comme une montagne, mais l'ardeur de mes sens gronde en moi avec la violence impétueuse d'une montée de lave dans la cheminée d'un volcan. Je suis si fasciné par cette merveille de chair toute prête à se livrer et à me dévoiler l'affolant mystère de la vie que je sens s'effriter en un instant mes dernières résistances. Et incapable de porter quelque jugement de valeur sur ma conduite morale, j'accepte l'invitation de cette main, la prends dans la mienne. Le toucher en est brûlant. Je tremble, ne sachant si c'est d'impatience ou de peur, devant cette initiation qui consommera la ruine de mon âme...

En moi s'élève une brusque tension de désir. Je rougis de pudeur, de culpabilité et de honte tant je suis anxieux à l'idée de tenir dans mes bras ce corps affolant offert à mes pulsions les plus inavouables. Quelque part, je prends conscience du silence de la stalle, rompu uniquement par le souffle tiède et grave du cheval derrière mon dos. Mais c'est à peine une impression fugitive, tant mon esprit est subjugué par cette belle infidèle dont j'ai le vague sentiment d'être le jouet. Livré corps et âme aux caprices de cette grande initiatrice qui semble aspirer jusqu'à l'air que je respire, je laisse ses mains glisser sur mes hanches, effleurer les poils naissants de ma poitrine, me caresser la joue, dégager les boucles de mes cheveux pour mieux m'obliger à la regarder en face, mieux me captiver par le seul pouvoir de son regard.

Et soudain, avant même de le réaliser, ma bouche malhabile se retrouve fusionnée dans un baiser d'une effroyable sensualité, dardé par la pointe d'une langue qui la fourrage furieusement, pendant qu'éperdu, je respire avec gêne, lutte pour me dégager et reprendre haleine. Quand je parviens enfin à me libérer de cette folle étreinte, je fais face à un visage au sourire vorace, retroussé sur une bouche goulue de laquelle pointe une langue qui se purlèche avec langueur et volupté, comme si la ravageuse venait de mordre dans un fruit défendu dont elle s'est à ce point délectée qu'elle veut en recueillir jusqu'à la dernière trace de suc sur ses lèvres.

La perverse joue de la jambe entre mes cuisses, tout en murmurant contre ma joue des mots incompréhensibles et en guidant mes mains sur son corps, me montrant des caresses lentes et douces depuis le bas de son dos jusqu'au cou. Ce faisant, le désir a fait éclore en moi une étrange angoisse, impossible me semble-t-il à dissimuler sur mon visage, devant cette montée du plaisir et cette attente passionnée insupportable. Un appel auquel je réponds en abandonnant toute pudeur, en me pressant encore plus contre ce corps affolant dont je peux capter toute la brûlante ardeur des sens, à travers le tissu de sa *stola*\*. Basculant dans le gouffre charnel ouvert devant moi, je suis prêt à aimer cette femme de dissipation d'un élan frénétique.

Comme si elle pouvait lire en moi, Ida relâche son étreinte et recule d'un pas, afin d'être plus libre de ses mouvements pour se dévêtir. Avec des gestes d'une lenteur calculée pour en tirer un maximum d'effet de séduction, elle retire d'abord sa robe, les deux bandes qui la ceignent aux hanches et sous la poitrine, sa tunique, puis ses dessous intimes avec toute leur affriolante élégance de dentelle de soie. Et lorsqu'elle jaillit de ses vêtements affaissés autour d'elle, aussi perfide que radieuse dans sa nudité triomphale, mes sens sont à ce point exacerbés à la découverte de toute l'exquise rondeur de ses formes généreuses que j'en ai le souffle coupé par l'émotion.

— Déshabille-toi...

Ce n'est pas un ordre, mais un appel de venir rejoindre cette grande prêtresse de l'amour chargée de présider à mon initiation. Je retire mon pagne et pénètre dans l'atmosphère chaude de cette chair de toutes les dissolutions dont le dos est appuyé contre les flancs de l'étalement, pendant qu'elle joue de la jambe contre mon corps et me dévore de baisers. Un visage blême, crispé, effrayant de convoitise pâmée. Des yeux révoltés, un regard aveugle, une bouche râlant au souffle court et

aux commissures tordues, crispée en une sorte de masque de voracité insatiable. Un corps éperdu, agité de spasmes terribles, enlacé autour de moi pareil à un serpent et qui s'échine furieusement en poussant de longs cris vibrants. Affolé, épouvanté presque par tout cet étalage de chair impudique pendue à mon cou dans une rage inapaisable de griffures, de morsures et d'étreintes hurlantes, mon corps fragilisé par une vie de chasteté trop longtemps contenue explose presque aussitôt et se libère d'un seul coup de sa pulsion sexuelle.

Longtemps encore, il me faut jouer mon rôle de pourvoyeur de plaisir pour cette chatte en chaleur, avant qu'elle ne se libère de moi pour expulser dans un intense débordement de volupté toute la rage de jouissance qui exaspérait ses ardeurs. Dans une sorte de lassitude résignée, repu, assouvi, mes sens délivrés de tout désir, je dois me prêter encore à ses jeux de jambes crispées convulsivement par saccades autour de mes hanches, pendant qu'elle balbutie contre mes lèvres des mots incohérents d'une voix rauque. L'esprit déjà torturé de remords et affolé à l'idée d'être surpris avec cette perfide toujours enroulée autour de moi, je la hais pour avoir abusé de mon innocence, avoir fait de moi le complice de sa fausseté, m'avoir initié à cet amour sans amour, à ce triste frottement d'épidermes dont les trompeuses attentes me laissent au fond du cœur comme un sentiment de malheur indicible. Jamais visage de femme ne m'est apparu aussi altéré tout à coup, aussi creusé d'ombres dures, comme si toute la bassesse, toute la souillure morale de notre trahison s'affichaient dans ses traits. Persuadé que mon propre visage porte pareille marque de flétrissure et que je vais me retrouver bientôt en plein drame, j'ai soudain si peur des conséquences de cette coucherie sans amour avec cette infâme que je me dégage d'elle avec brusquerie, attrape mon pagne d'une main et me sauve à toutes jambes.

Soudainement le riche marchand nabatéen se lève au milieu de notre cercle de dîneurs et, d'un coup d'œil, intime à sa concubine l'ordre de le suivre, non sans me foudroyer du regard au passage. Mes œillades d'intelligence, mes invites discrètes échangées avec son aguichante maîtresse ne lui ont pas échappé. Et sans prendre congé de notre groupe, il l'entraîne à l'étage des chambres de l'auberge isolées du brouhaha de la cour par des tentures de tapis déployées à leur entrée. Heureusement pour moi, le vin a mis le cœur à la fête autour des feux et plongé les esprits dans une douce griserie : personne n'a remarqué notre échange de regards rapide comme une passe d'armes. Et il en avait été de même à l'époque pour Claudius Félix. Jamais il n'avait perçu sur mon visage quelque émotion susceptible de lui révéler le caractère intime de ma liaison d'un moment avec sa deuxième femme, quand il m'arrivait d'être en présence de cette seconde épouse perverse et rusée. Et pourtant, ce n'était pas faute de ne pas être au courant des tromperies répétées de cette déloyale. Flavius lui-même n'ignorait rien des coucheries de sa belle-mère qu'il méprisait. Si Claudius Félix fermait les yeux sur les trahisons d'Ida, c'était bien en raison de ses propres infidélités envers elle.

Le vin et la bonne chère ont attisé mes sens allumés par mon échange de regards furtifs avec cette belle inconnue. Aussi mon intérêt s'est-il reporté maintenant sur ma jeune esclave germaine dont je surveille les allées et venues au sein du cercle des femmes. Une servante à l'âge nubile au galbe de hanches déjà généreux, aux traits agréables, et dont les longs cheveux blonds tressés en nattes se marient parfaitement avec la pâleur rosée de sa peau. Plus je détaille la charmante créature, plus je me surprends à prendre de plaisir à en apprécier ses charmes. Peut-être est-ce en raison du clair-obscur que créent les flammes des feux de camp. Leurs reflets dorent la carnation de ses joues et accentuent le dessin de ses deux adorables fossettes, pendant que l'ombre portée de ses délicieuses rondeurs souligne à gros traits toute la délicatesse de sa silhouette sur les murs de l'auberge. Tout à coup, il me semble découvrir la beauté dans toute la pureté et la fraîcheur de la jeunesse dans cette belle-de-nuit. Une fleur magnifique dont la corolle est à s'ouvrir avec la tombée du crépuscule.

L'imagination de l'homme lui permettant de transformer la réalité des choses, l'esprit euphorisé par les vapeurs du vin je m'enferme seul dans mes pensées avec cette petite créature de grâce dont les charmes discrets émoustillent mes sens, afin de l'étreindre dans mes bras. Et là, dans le secret de mon désir naissant, je baise le doux renflement de sa gorge nue, sèche avec mes lèvres la rosée de sueur de ses replis les plus intimes, en hume l'odeur fauve, embrasse longuement et passionnément sa bouche charnue, m'enivre tout entier de la troublante beauté de son corps pubère. L'imaginaire étant prêt à se prêter à toutes les duperies pour satisfaire les désirs de l'homme, subitement je vois ma jeune esclave se déhancher devant moi, les mains sur l'ourlet du bas de sa tunique qu'elle retrousse sur ses jambes, comme pour m'inciter à la lui retirer, alors qu'en réalité elle ne fait que remonter le devant de son vêtement jusqu'aux genoux, afin de l'utiliser à la manière d'une corbeille, pour mieux lui permettre de transporter des menus accessoires ayant servi au repas de ses consœurs.

La nuit s'est installée pour de bon. Progressivement les feux de branches sèches et d'excréments séchés de dromadaires ont diminué d'intensité dans la cour centrale. La bruyante gaieté des dîneurs a fait place à une torpeur bienfaisante, après cette rude journée de voyage. La fatigue se faisant sentir, personne ne songe à raviver les flammes des feux. Comme plusieurs voyageurs harassés dorment déjà ici et là à même le sol, emmaillotés dans leurs vêtements ou dans des couvertures grossières, je choisis de faire de même et de me retirer pour la nuit. Tel que convenu au départ, les trois esclaves de ma suite dormiront à la belle étoile. Seule ma jeune servante pourra profiter de l'abri de ma chambrette. Lui faisant signe d'approcher, sans détour je lui demande :

— De quelle région viens-tu déjà?... À quelle nation appartiens-tu?

Devant le silence de la malheureuse et la lueur d'appréhension qui s'allume aussitôt dans ses yeux, lueur qui traduit qu'elle n'entend rien à ce que je dis, un de mes serviteurs germains se hâte de venir à sa rescousse :

— Vous perdez votre temps, maître. La langue latine lui est inconnue, hormis les mots essentiels à sa tâche. Le langage qu'elle utilise pour communiquer avec les autres esclaves de notre race se résume le plus souvent à des signes. Elle ne parle pas notre germanique. Elle a grandi plus au nord... Là-bas, ils ont d'autres mots que les nôtres pour dire les choses. Un jargon pratiquement impossible à comprendre.

— La langue norroise, alors?

— Peut-être... Une chose sûre, il nous a fallu du temps pour arriver à la comprendre et saisir ce qu'elle a vécu.

— Ça expliquerait pourquoi elle est toujours si silencieuse dans ses allées et venues... Aussi bien dire qu'elle est muette alors?

— Aussi bien dire, maître.

Faisant signe discrètement à ma jeune esclave de m'accompagner, je quitte le cercle des feux pour gagner l'escalier de pierre de la cour permettant d'accéder à l'étage. Chauffé de désirs exaspérés par le libertinage de mes pensées, je contemple d'un œil plein de convoitise la chute de dos de cette jeune pubère de ma domesticité, alors qu'elle est à se blottir au pied de ma paillasse et à s'enrouler sur elle-même dans une couverture à la manière d'un chat. Sans un mot, je me penche sur elle, la relève d'une main et lui indique ma couche du regard. Un bref instant, je peux sentir sous mes doigts un frisson incoercible parcourir son corps. À la façon dont cette beauté nubile me dévisage tout à coup de ses grands yeux bleus écarquillés d'effarement dans la lueur du bougeoir de la chambrette, l'évidence de mes intentions ne fait plus de doute dans son esprit. Pour ne froisser aucune des subtiles pudeurs de cette âme virginale, je lui caresse doucement la nuque, tout en épiaut chez elle le moindre signe d'abandon dans son doux visage aux longs cils modestement baissés.

Pour un peu je croirais être en présence de Fréa, la Vénus du Nord de la mythologie nordique, la voyageuse divine dont le charme subjugué les dieux. La plus belle des déesses, célébrée comme l'épouse de Wodan, le dieu germain présent à la fois dans le ciel, sur la terre et aux enfers. L'innocence même de cette femme pubère que j'avais à peine remarquée à venir jusqu'ici exerce sur moi un attrait irrésistible. M'enhardissant, je frôle de la main les lignes onduleuses de son cou, laisse courir mes doigts sur ses bras qu'elle tient pudiquement croisés sur sa poitrine, comme pour en défendre l'accès. Raidie, tendue, la poitrine pantelante comme une biche aux abois, brusquement ma jeune esclave se détourne et enfouit son visage dans ses mains. La passion me conférant toutes les audaces, je l'entoure de mes bras, pendant que j'effleure sa nuque du bout des lèvres et que je la pousse discrètement vers ma couche, tout en me persuadant que les larmes dont je peux sentir la délicate caresse sur mes mains sont des larmes d'émoi, les larmes de la douce appréhension précédant le saut dans l'inconnu amoureux.

Dans un instant, l'anxiété de la jeune fille se sera apaisée, et elle va abaisser sa garde toute de grâce pudique pour me tendre son visage et m'offrir ses lèvres. Bien sûr, elle sera peut-être encore légèrement crispée, mais le désir qui est à s'éveiller en elle va l'enflammer dès que je vais commencer à la couvrir de baisers. Elle saura alors que je suis prêt à l'étreindre avec passion, et flattée d'être l'objet d'une telle flamme, elle se prêtera à cet abandon avec élan et reconnaissance. Pour l'instant, le mieux est de la laisser seule pendant qu'elle va se dévêtir. Certain qu'elle appréciera cette délicatesse, je sors à l'extérieur pour aller rejoindre les autres membres de ma domesticité. Je veux connaître, à mon tour, l'histoire de « Fréa ». Le récit qu'on me raconte est pour le moins incroyable...

Pour son malheur, celle que j'appelle déjà Fréa dans mon esprit va faire la plus cruelle des expériences, et cela le jour même de sa naissance. Comme le veut l'usage pour les nouveaux-nés, chez les peuplades du Nord encore réfractaires à la percée de la civilisation romaine sur leur territoire, le bébé naissant est déposé aux pieds de son père, et cela avant même que le poupon ait commencé à recevoir le lait. Son sort est entre les mains de son géniteur. Si celui-ci le prend dans ses bras, le nouveau-né sera accueilli sous le toit paternel. Si au contraire il s'en détourne, le pauvre enfant est rejeté. Le destin est aveugle : pour son malheur, Fréa est reniée, abandonnée aussitôt sur place au pied d'un arbre, en bordure d'un cours d'eau. Alors qu'elle est condamnée à une mort certaine, ses pleurs finissent néanmoins par attirer l'attention, et le chef d'une bande de pillards en maraude décide de la prendre avec lui.

Adopté à compter de ce jour, le poupon reçoit le prénom de Herkia et grandit parmi les esclaves de ce clan d'écumeurs dont tout donne à penser qu'il origine du cours inférieur de l'Elbe. Les années passent et rien ne distingue la fillette des autres esclaves de la domesticité du chef, si ce n'est une grâce et un charme émergents fort prometteurs avec l'approche de l'adolescence. Herkia étant toujours vierge par surcroît, la jeune esclave vaudra son pesant d'or le moment opportun. Le jour où elle est enfin nubile, son maître décide qu'il est enfin temps de rentabiliser son investissement. Et lors d'une vente aux enchères publiques, Herkia est offerte au plus offrant. Frappé par la beauté de la jeune pubère, un chef lombard avancé en âge décide sur l'heure de l'ajouter au nombre de ses épouses, et la renomme Gudruna.

Au jour du mariage, un véritable festin est donné pour célébrer l'union des deux époux. On y fait une telle bombance que pour son malheur l'époux ne survit pas à ses excès de table. Une mort foudroyante, juste comme celui-ci est à se mettre en frais pour honorer sa jeune épouse. Les héritiers mâles ayant tous les droits chez les Lombards, les fils du défunt décident que la veuve de leur père sera immolée la nuit suivante dans les flammes du bûcher funéraire. Pareille épouse demeurée vierge au jour même de son mariage saura ouvrir un chemin au trépassé vers la Valhalla, l'entrée du monde invisible.

La suite tient presque d'un conte populaire germanique. Une esclave de la domesticité du chef défunt, elle-même condamnée à être immolée lors de la crémation de la dépouille, prend sur elle d'essayer de soustraire Gudruna à son triste sort, en raison de son jeune âge et de la non-consommation du mariage. Et pour ce faire, elle entreprend de séduire le garde chargé de la surveillance de la sacrifiée. L'entreprise est hasardeuse : le gardien est soupçonneux et agressif. Pour arriver à ses fins, l'esclave doit déployer des trésors de séduction. Heureusement, l'homme est ivrogne. Six cruches d'une lourde bière d'orge dérobées la veille, lors du festin, auront raison de sa résistance. Et peu avant d'être immolée par le feu, Gudruna fausse compagnie à son geôlier et court se cacher tout au fond d'un creux broussailleux à l'entrée duquel on a dispersé des excréments humains en quantité, afin de faire croire à un trou d'aisances. Tout repose sur ce stratagème pour espérer tromper ses poursuivants et l'odorat de leurs chiens.

Aussitôt la disparition de Gudruna constatée, tout est mis sens dessus dessous pour la retrouver. Une battue générale qui ne prendra fin que le lendemain, au coucher du soleil. La nuit venue, alors que les fils héritiers du chef défunt se résignent à n'immoler que deux veuves ayant consenti à suivre leur époux dans la mort, au risque de passer le reste de leurs jours dans l'opprobre, Gudruna se hasarde à sortir de sa cachette et à prendre la fuite. Dormant le jour, marchant la nuit, son but est d'atteindre une zone sous contrôle romain.

Comme je connais la suite de l'histoire pour y avoir été directement impliqué, je prends congé des trois esclaves de ma domesticité qui ont bien besoin de repos, après leur longue marche de cette première journée de voyage au désert. Dans l'obscurité étoilée à la fraîcheur bienfaisante, les derniers voyageurs moins fortunés se sont allongés autour des feux de braises pour y dormir. Ici et là, des serviteurs de l'auberge drapés dans de chaudes couvertures veillent sur leur repos, leurs rudes molosses accroupis près d'eux. Le moindre mot échangé entre ces vigiles prend des aspects de clameur dans l'épais silence de cette immensité perdue.

C'est l'heure dans le désert où commence une longue nuit de traque pour les prédateurs en maraude. L'heure où la mort frappe à pleine volée après une lutte rapide et frénétique. Et comme s'il voulait affirmer sa toute-puissance sur ce vaste territoire où cohabite une faune très diversifiée, un lion pousse un cri rauque dans le lointain. Un bref instant, ce rugissement fait se dresser une oreille inquiète chez les chameaux, mais pas assez pour altérer leur grave dignité. Seuls les chevaux et les mules du relais donnent quelques signes d'affolement en poussant des cris effrayés, mais très vite tout rentre dans l'ordre. Les chiens ne se sont même pas donné la peine d'aboyer.

Quand je décide de réintégrer la petite pièce dénudée qui sert à m'abriter, j'ai l'heureuse surprise d'y découvrir ma jeune esclave assise au centre de ma paillasse, jambes repliées sous elle et dévêtue. Chastement retranchée derrière sa tunique dont elle retient les plis étroitement pressés contre sa poitrine, la jeune femme offre une vision d'une grâce absolument fascinante dans la lueur des feux de la cour filtrant à l'intérieur. Mais c'est une vision fugitive dont le charme s'évanouit dès que je passe derrière le tapis tendu à l'entrée, car Fréa souffle au même moment la flamme du bougeoir. En un instant la pièce est plongée dans l'obscurité. Il n'est plus possible pour moi de savoir s'il brille au fond de la prunelle de la jeune « Vénus du Nord » cette lueur d'abandon que je souhaitais tant y découvrir. Peut-être est-ce mieux ainsi. Peut-être vaut-il mieux ne pas voir quelle expression prendra la figure de ma douce amante au cours de nos ébats à venir, si jamais elle ne partage pas mes élans amoureux. Il me serait pénible d'êtreindre dans mes bras une femme au visage contracté chez qui je ne pourrais éveiller de plaisir, à défaut d'amour.

Le geste maladroit, je me déshabille et m'allonge auprès de ma « voyageuse divine » dont les charmes m'ont complètement subjugué. Passive, elle reste là, sans bouger, les coudes sur sa poitrine, les mains toujours agrippées à l'encolure de sa tunique qu'elle tient fermement contre son cou. Longtemps, je reste là à la deviner dans le noir, blotti dans la chaude intimité de son corps et envahi par une bouffée de remords pour l'audace de mes ardeurs. Puis, je me redresse, lui prends les mains pour l'obliger à abandonner son vêtement, avant de la soulever doucement et la déposer à la tête de ma couche pour qu'elle puisse mieux s'y étendre. Instant d'un bonheur charnel enivrant quand je me presse contre elle, l'enlace d'une main, et qu'elle relève aussitôt le buste, comme apeurée. Heureusement, Fréa ne détourne pas la tête au moment où je me penche sur elle pour essuyer de mes lèvres ses joues et ses yeux mouillés de larmes. Même qu'elle ne fait rien pour se soustraire à mes attentions...

Inerte sous les assauts du « dieu nordique Wodan » enlacé à elle dans les soubresauts de la passion, Fréa se tord dans mes bras, gémit, bouche couverte d'une main pour étouffer les cris qu'elle pousse par instants, sous l'impulsion de je ne sais quel inconfort ou douleur, tandis que dans le lointain monte le ricanement sinistre d'une bande de hyènes se ruant à la curée, gueules ouvertes et baveuses...

Comme si la vie voulait brusquement me rappeler qu'elle est une éternelle répétition des turpitudes de l'homme, insidieusement surgit de nouveau en moi le souvenir de mon initiatrice d'autrefois qui est à s'échiner entre mes bras avec une espèce d'avidité frénétique, la bouche râlant, les pupilles démesurément agrandies, alors que toute forme de jouissance épuisée en moi, je ne suis plus que le servan anonyme et oublié du déferlement du plaisir dans cette perfide que je méprise déjà.

Mais cette fois, par un étrange retournement du destin, il me semble que c'est moi qui ai endossé le rôle d'Ida dans l'initiation de cette jeune vierge. C'est moi qui agglutiné à son corps comme une sangsue en fais l'instrument soumis de mon plaisir égoïste. C'est moi qui d'une respiration haletante m'agite en elle, la pétris de caresses, use de sa merveille de chair comme d'une simple substance à l'usage du défoulement de mes désirs effrénés!

## CHAPITRE XII

Notre caravane ayant réglé sa vitesse de marche sur le pas de ses voyageurs les plus lents, ce n'est qu'après plusieurs jours de voyage que je peux enfin distinguer sur la ligne d'horizon l'enceinte fortifiée de Césarée maritime, édifiée en un vaste demi-cercle au bord de la mer. Un voyage qui m'aura fait revivre d'étranges émotions par moments, un peu comme si j'avais contemplé des lieux sacrés, foulé un sol interdit. Des civilisations disparues ont marqué cette route côtière de leur empreinte, y ont laissé des marques profondes de leur passage dans le temps. De très anciennes villes, telle Joppa perchée au sommet de sa colline surplombant la Grande Mer, \* cité légendaire plus ancienne que le Déluge selon certains, sont de ces lieux mythiques dont les sables de la côte ont conservé la mémoire.

Alors que nous arrivons au terme de notre voyage, un étrange sentiment d'insatisfaction mêlé de regret me tenaille. Cela a commencé la veille, au moment où nous cheminions à la hauteur de la forêt de chênes d'Apollonia, quelques heures après que nombre de voyageurs de notre groupe eurent choisi de quitter la route côtière pour prendre la direction de Jérusalem. Une déception dont je ne connais que trop la source du mal, tant elle m'oblige tout à coup à me remettre en cause dans ma quête effrénée d'aventures extraconjugales. Force m'est de le reconnaître, depuis ma lointaine aventure avec la perfide Ida, j'ai cherché à séduire toutes les femmes désirables qui ont croisé ma route. L'excitant dans ce jeu de la séduction, c'est la conquête, cet instant où l'autre cède, s'abandonne, pour dévoiler sans retenue ses secrets les plus intimes. Après, si cet abandon se transforme en attachement, cela devient contrariant. La chose ennuyeuse cette fois-ci, c'est qu'un lien s'est créé entre Fréa et moi au cours de ce voyage. L'autre qui jusque-là avait l'obligation de ne pas s'éprendre tant je n'avais que faire de ses sentiments, par un cruel retour des choses, c'est maintenant moi.

Dès les premiers instants de mes échanges amoureux avec Fréa, j'avais su que j'avais été le premier homme à recevoir l'offrande d'amour de cette jeune vierge. Un don qui m'était apparu bientôt si précieux, avec la perspective inéluctable de notre prochaine séparation, que loin de me conférer quelque pouvoir sur ma jeune amante, il me mettait plutôt dans une situation d'obligation envers elle. Obligation d'autant plus facile que Fréa était la première femme, en dehors de Lidie, pour qui j'éprouvais quelque attachement. De ce fait, cela suscitait chez moi une envie sans cesse grandissante de sa présence près de moi, de ses délicieux frôlements de jambes innocents, du doux renflement de la paume de sa main nichée discrètement dans la mienne, pendant que je relisais certaines notes du dossier *Christos*. Envie de sa grâce juvénile, de sa pureté, de sa fraîcheur d'âme. Envie du contact de son corps ferme et souple pressé contre le mien sous sa chaste tunique.

Et pourtant, au fil des jours de cette intimité partagée et de toutes ces longues nuits où nous avons sacrifié sur l'autel de la volupté dans nos alcôves de passage, rien dans l'attitude de cette délicieuse jeune femme n'indiquait que j'avais pu susciter en elle quelque réel émoi amoureux, tant Fréa avait semblé exercer le plus étroit contrôle sur ses sens. Et ce n'était pas faute de ne pas avoir guetté pour ce signe révélateur. La plus petite marque du genre, fut-ce un spasme de plaisir involontaire, un visage crispé par la montée de la jouissance, eut suffi à me transporter, tant j'avais souhaité percevoir chez cette tendre amante quelque complice assentiment à mes initiatives amoureuses. Au point où je me demandais maintenant, malgré l'impression que j'avais eue parfois d'avoir vécu hors du temps lors de ce voyage, si cette félicité n'avait pas été purement unilatérale.

Dans quel état pitoyable elle était, la pauvre fille, quand on me l'avait emmenée, après sa découverte aux abords de ma place forte, au lever du jour d'une journée fraîche et pluvieuse. Hirsute, détrempée, affamée, amaigrie, la malheureuse

grelottait de froid, en proie à des quintes de toux cavernueuses. À l'évidence on avait affaire à une fugitive, et sa fuite remontait à près d'une lune, d'après ce qu'on avait pu comprendre de son langage étrange. Mais les membres de mon entourage se refusaient à croire à cette histoire de fuite, tant ils craignaient plutôt d'être en présence d'une espionne de l'ennemi. Et pour en avoir le cœur net, on m'avait proposé de la soumettre à la torture afin de lui en arracher l'aveu. C'était à moi que revenait la décision.

Était-ce le chant triste de cette tourterelle apparue sur l'entrefaite dans le paysage qui avait influencé ma décision, je n'en savais trop rien. Quoi qu'il en fût, le chant chagrin de cet oiseau, étrangement approprié alors à l'état d'âme dans lequel je me trouvais, m'avait sans doute retenu d'user de pareil traitement avec cette malheureuse. À moins que ce ne fût le regard hébété de fatigue de cette jouvencelle, plein de mélancolie anxieuse, dans lequel se lisait une détresse presque enfantine sous ses longs cils baissés pudiquement. Des cils de biche aux abois qui conféraient à l'expression de ses yeux une puissance d'attraction inexprimable.

À la vérité cependant, hormis ces quelques impressions fugitives qui avaient élu domicile dans mon esprit à mon insu, je n'avais guère porté d'attention à la pauvre fille, tant il y avait alors d'amertume, de ressentiment et de regret en moi, suite à la contrainte qui venait de m'être faite de devoir quitter la Germanie pour ne plus jamais y revenir. J'étais toujours un homme blessé à mort, au lendemain des immondes manœuvres dont j'avais été l'objet pour se débarrasser de moi. Et sans autre formalité, sans même lui demander son nom, j'avais confié la fugitive aux esclaves de ma domesticité. Trois mois plus tard, sans jamais avoir échangé le moindre mot avec elle, j'avais décidé de la prendre à mon service pour mon voyage de retour à Rome. Indifférent à sa présence dans mon entourage jusqu'à ces derniers jours, ma jeune servante n'avait été jusque là qu'une esclave au même titre que les autres. Une créature dénuée d'intérêt, en dehors des services qu'elle pouvait me rendre.

Personne ne peut découvrir les charmes et la beauté délicate des jardins de Césarée, au milieu desquels vient de s'engager notre attelage, sans s'émerveiller, après pareil périple. Et Fréa, comme tous ceux de notre groupe qui en font la découverte pour la première fois, manifeste ouvertement son ravissement à l'apparition de ce couloir végétal aux parois odoriférantes d'une luxuriante abondance. Une suite ininterrompue de potagers, de vergers et de vignobles où foisonnent cédrats, orangers, palmiers, citronniers et vignes en berceau s'étalent devant nous, ceinturés de champs verdoyants à perte de vue où paissent les chevaux réservés aux jeux du cirque. Abrisée derrière les hauts murs de son enceinte de protection, *Kaisareia-Cæsarea*, telle qu'Hérode le Grand l'avait dénommée en dédiant sa nouvelle création à l'empereur César Auguste, trône au sein de toute cette splendeur. Plus que toute autre ville de Judée, Césarée reflète la magnificence du royaume du défunt roi, crie son culte envers Rome. Au point de faire presque figure de cité dissidente, tant elle tranche avec l'habituel paysage urbain de la Palestine.

Je n'étais pas aux côtés de ma jeune esclave lors de mon arrivée à Rome. De ce fait j'ignore quelle a été sa réaction devant ses splendeurs. Mais ici, je peux voir avec quel émerveillement Fréa contemple le faste de cette grande ville portuaire aménagée en forteresse, à notre approche de ses remparts. Césarée maritime n'est pas seulement d'inspiration gréco-romaine par ses grandes constructions de prestige, son plan d'aménagement et son vaste réseau d'égouts canalisant l'eau de pluie et les immondices vers la mer. Elle est aussi hellénistique par sa constitution privilégiée, le mode de vie même de ses habitants. À l'extérieur des remparts de la ville, en bordure de son mur d'enceinte, les masses hautaines du théâtre, de l'amphithéâtre et de l'hippodrome se dressent comme autant d'îlots de pierre blanche. De prestigieux monuments qui sont là pour rappeler aux

voyageurs que Césarée n'a rien d'une ville juive. Que cette petite Rome est le siège du gouvernement du procureur romain de Judée Samarie Idumée, et qu'ici, on vit à la romaine. Son théâtre s'inspire de la mythologie dans ses présentations, son amphithéâtre offre des combats de gladiateurs, et la lourdeur colossale de son hippodrome vibre régulièrement de l'enthousiasme délirant des Césaréens pour les courses de chars.

Dès que notre caravane arrive aux portes de la ville, au milieu d'un va-et-vient continu d'attelages et de gens affairés, notre colonne poudreuse et sale se démembrer et chacun va de son côté. Pour notre part, c'est sous les sollicitations harassantes des marchands ambulants, des aubergistes et des tenanciers de bains publics que nous franchissons les quartiers populeux de Césarée édifiés en bordure de son centre administratif. Une ville construite tout entière de pierre blanche pour mieux refléter l'éclat de la lumière, ornée d'édifices et de monuments magnifiques élevés à la gloire des Césars.

Devant l'émerveillement de Fréa pour toute cette beauté et cette grandeur architecturale rehaussée de marbre d'Italie et de porphyre d'Égypte, je ne peux me retenir de faire un détour un moment par les rues donnant sur le front de mer, afin de lui faire apprécier la vue du havre. Encombré de vaisseaux à longueur d'année, le port de Césarée est considéré comme la plaque tournante du commerce entre Rome et l'Orient. Ses magasins et ses entrepôts s'alignent en une longue enfilade de bâtiments uniformisés percés d'arcades profondes et édifiés à l'aide des matériaux les plus nobles. Le monument le plus somptueux que le roi Hérode y a fait ériger se dresse sur une éminence face à l'entrée du port, visible autant de la plaine que de la mer. Bâti en pierre polie et remarquable par l'esthétisme et la somptuosité de ses colonnades, ce temple dédié à l'empereur Auguste et à la déesse Roma est le symbole même de la majesté de la lointaine puissance sous laquelle l'État hébreu courbe l'échine, comme le reste du monde.

Le moment de prendre congé des esclaves de ma suite est arrivé. Mes quatre serviteurs vont maintenant passer sous la tutelle de l'intendance militaire du palais de Pilate, édifié à proximité du temple d'Auguste. De ce fait, il est possible que ce soit la dernière fois que je vois Fréa. Détournant les yeux, ma compagne cligne des paupières dans la vive lumière du soleil, comme si elle cherchait à masquer une gêne ou je ne sais quel autre trouble. Le cœur assailli d'un étrange regret à l'idée de cette séparation, quelle consolation ce serait pour moi de savoir qu'un lien s'est noué entre nous au cours de ces longues journées de voyage. Incapable de me détacher de la frêle silhouette, je lui passe un bras autour des épaules et plonge mes doigts sous ses lourdes nattes, pour mieux entourer sa nuque de ma main. Un moment, Fréa reste là, les yeux mi-clos, les paupières frémissantes, offerte aux délices de mon regard. Et soudain, contre toute attente, ma jeune servante me dévisage d'un air bouleversé. Me frôlant de sa main pour essuyer une larme furtive qu'elle a du mal à retenir, le regard qu'elle me jette est si plein d'émotion que j'en demeure saisi. Au même instant, elle dépose un baiser rapide sur ma joue, puis s'échappe en courant vers l'entrée de service du palais.

— Fréa, attends! dis-je dans un souffle, une main tendue vers elle, comme pour tenter d'empêcher l'irréversible.

Si ma douce compagne ne s'était pas enfuie à ce moment précis, je n'aurais jamais eu la force de la quitter. Un instant encore, je reste là, au milieu de cette place grouillante de gens, à attendre ou guetter je ne sais quoi. Je sais maintenant que je n'ai pas simplement essayé d'idéaliser l'amour dans les gestes que j'ai posés avec cette jeune nubile, au cours de ce tendre intermède. Même si au début de notre relation il ne s'agissait dans mon esprit que d'une conquête amoureuse sans histoire. Sans doute était-elle destinée à me rassurer sur mes capacités de séduction devant le cuisant échec amoureux que je venais de vivre avec Lidie. Or quelque chose s'est scellé entre Fréa et moi au moment où elle m'a jeté ce regard exploré et

déposé ce baiser furtif sur ma joue. Quelque chose dont je peux percevoir si fortement l’empreinte en moi que je crains désormais de me retrouver dans un état de manque récurrent, à l’évocation de son seul souvenir.

Le centurion préposé à l’accueil m’a informé que Pilate ne pourra pas me recevoir avant la première heure du lendemain. Invité d’ici ce temps-là à jouir des délices qu’offre la somptueuse résidence du légat impérial, j’accepte cette hospitalité de bon gré et m’engage à la suite des domestiques chargés de transporter mes bagages jusqu’aux appartements des chargés de mission. Je reprends pied dans cette terre de Judée de mon enfance dont il m’arrive à certains moments, depuis mon premier tour de service de 779, de sentir s’agiter en moi de vagues et fugaces souvenirs de mes premières années de vie.

Je ne devrais plus tarder à présent à rencontrer ce prophète Ieschoua qui fait courir les foules et suscite les passions les plus enflammées autour de son enseignement. Malgré moi, je m’interroge une fois de plus sur la nature intime de cet être hors du commun. Qui est-il vraiment? Véritable esprit du souverain bien venu parmi les hommes pour éclairer leur marche, ou plutôt ce faux prophète que l’élite religieuse du judaïsme dénonce avec tant d’acharnement?

## CHAPITRE XIII

Invité à passer dans le *secretarium* de Pilate où il m'a donné rendez-vous à la première heure du jour, j'attends l'arrivée de mon ancien supérieur en commandement de 79' que je n'ai pas revu depuis deux ans. Malgré l'heure matinale, le palais bourdonne déjà d'une intense activité. Le corps des magistrats du cinquième préfet impérial de Judée sort de son repos de la nuit dans un affairement et un va-et-vient incessants qui témoignent avec éloquence de l'ampleur de la tâche administrative de Ponce Pilate. En acceptant cette lourde charge de défendre les intérêts de l'Empereur dans cette lointaine province impériale de Judée Samarie Idumée, le protégé de Séjan est soumis à de telles contraintes sociales en raison des mœurs austères de ses administrés juifs, qu'à certains égards il est pratiquement leur prisonnier.

Des souvenirs teintés d'amertume de mon tour de service sous le commandement de Pilate cherchent à remonter le cours du temps en moi. Ennuyé par toute la complexité de la lourde routine bureaucratique de sa charge qui requérait la plus grande partie de son temps, Pilate n'avait pas tardé à regimber devant les subtilités administratives de sa fonction. Et dans les mois qui avaient suivi son accession à son nouveau poste de gouverneur, des déboires avec ses sujets israélites avaient révélé chez lui un gestionnaire d'humeur et de caractère fantasques au comportement déroutant. Autant le préfet impérial pouvait être capable de clairvoyance et d'esprit de décision dans sa résolution de problèmes liés au progrès social de ses administrés, autant il pouvait se montrer dur et insensible dans sa manière de débattre des questions inhérentes au caractère propre de la société juive. Rebuté par l'intolérance religieuse de ses gouvernés, amer par suite des nombreux remous qu'avait suscités sa gestion malhabile de leurs revendications, en dépit du fait qu'il tenait son administration pour juste et raisonnable, Pontius Pilatus s'était progressivement fermé aux doléances de ses sujets juifs. Tenant leur société distincte pour ennemie des lumières de l'esprit et de la raison, il en était venu à faire du refus de discuter ses prises de décision le rempart derrière lequel il s'abritait pour dissimuler ses faiblesses de caractère.

Brusquement la lourde tenture masquant la porte du *secretarium* s'écarte et Pilate fait son entrée avec hâte et précipitation suivant son habitude, suivi des assesseurs et conseillers particuliers de son état-major administratif. Vêtu d'une courte tunique de lin blanc richement brodée aux épaules et au cou sur laquelle il arbore une figuration de cuirasse musclée prolongée de lambrequins pourpres finement ouvragés, symbole de son autorité, Pilate file droit à sa chaise curule sans même me jeter un regard au passage.

Toujours la même désagréable image de personnage vaniteux devant mes yeux. Une tête d'érudit à l'air affairé, à la démarche raide, aux longues foulées empressées destinées à faire croire à un emploi du temps chargé. Une image surfaite d'homme de mérite au manque de naturel tout serré, tout corseté, derrière son masque d'orgueil. Le pouvoir hautain condescendant à tenir audience, si théâtral dans le déploiement de son appareil de puissance que cela en frise le ridicule. Pour un peu, le petit protégé de Séjan se serait entouré de licteurs pour me rappeler toute la dignité de sa charge.

Le temps que sa cour de *contubernales*\* prenne place derrière son siège, Pilate m'observe sans mot dire, vieille tactique du légat impérial destinée à rendre mal à l'aise ses visiteurs. Le lourd regard inquisiteur du grand initié sondant les consciences pour y découvrir ce qui est caché. Et il est habilement servi en cela par son dehors de froideur, étrangement similaire à celui que l'on trouve dans les statues de marbre aux yeux vides et aux lèvres scellées des maîtres de l'Empire immortalisés dans la statuaire.

Quand Pilate se décide enfin à sortir de son silence pour les salutations d'usage et l'habituel questionnement de pure formalité autour des aléas heureux ou malheureux de mon voyage, un faible sourire s'ébauche entre les lèvres minces de sa bouche dédaigneuse aux commissures tombantes. Puis, brusquement, il plonge droit au cœur du sujet :

— Tu as pris connaissance, tribun, de l'affaire qui t'amène parmi nous?

— J'en ai parcouru le dossier, en effet.

— Et ton sentiment sur ce prophète juif controversé?

— Si je l'avais déjà vu à l'œuvre, je pourrais mieux m'en faire une idée, finis-je par répondre, au bout d'un moment de réflexion. Néanmoins, l'homme me donne une impression de force tranquille et d'autorité... De bonté aussi, c'est certain. Ses attentions à l'égard des souffrants de toute nature sont un élégant témoignage de cette bienveillance. Et cette compassion n'est certes pas étrangère à l'immense renommée dont jouit ce thaumaturge. Tout comme le rayonnement de sa pensée d'ailleurs... Les préceptes dont il professe me semblent plus simples à saisir, à bien des égards, que ceux propagés par l'institution établie du judaïsme. Comme s'ils étaient épurés ou dépouillés de je ne sais quelle lourdeur... Un genre de renouvellement de l'expression des croyances des siens, sans pour autant en changer le fond... Un discours en somme dans la grande tradition des prophètes qui ont jalonné l'histoire du peuple juif, si j'en juge par ses accents... Il est certain que pareil enseignement doit faire forte impression dans la communauté israélite.

— Faut-il craindre cet homme alors, voir en lui une menace éventuelle pour le maintien de la paix dans la région?

Je réfléchis un instant, puis écarte les mains en signe d'ignorance :

— Les prophètes sont des êtres si complexes dans leur manière d'être... Ceux qui ont défilé dans le passé d'Israël ont lutté avec force contre les abus de leur époque... Chacun d'eux était prêt à mourir pour défendre sa foi en son Dieu... Si cet homme est de la même trempe que ces réformateurs d'antan, nul doute qu'il va faire preuve de la même farouche détermination que ses prédécesseurs.

— Possibilité donc que cet homme soit dangereux, avance Pilate, une soudaine lueur d'inquiétude circonspecte dans le regard.

— Par lui-même, j'en doute... C'est plutôt l'enseignement que propage ce personnage parmi les siens qui pourrait conduire à d'éventuels démêlés entre croyants aux points de vue divergents, si j'en juge par l'hostilité que lui vouent les bien-pensants de la faction religieuse dominante. Suivant que ce prophète annonce la parole de son Dieu au gré ou à contre-gré de ses auditeurs, cela peut créer des remous plus ou moins imprévisibles au sein de la population israélite.

— Tu rejoins en cela les arguments que me servent les dénigreur de ce prophète, alors. Cet homme répand au sein des masses une parole qui dérange et divise le peuple... De ce fait, il devient impératif pour ses opposants de l'écarter de la scène religieuse de Palestine, parce qu'ici scène religieuse et scène politique ne font qu'un.

La voix de Pilate a soudainement perdu ce ton de placidité subtilement contrôlé, destiné à donner l'impression qu'il est toujours en contrôle de lui-même, pour prendre une intonation criarde où perce la plus vive irritation. Nullement démonté par sa réaction, je poursuis sur le même ton détaché :

— Le souci commun aux juifs a toujours été de préserver les lois et prescriptions de leur culte, de veiller à ce que les pratiques prescrites par ces lois soient fidèlement observées par les leurs, jusque dans le détail. Mais loin d'aplanir leurs divergences, cette obsession a toujours contribué à envenimer des querelles parmi eux.

— Parce que c'est un peuple belliqueux et revanchard!... Une race de fanatiques!

Séparé de moi par une table basse et massive ornée en son centre d'une petite Victoire d'airain et surchargée d'épaisses liasses de documents, le petit légat quinquagénaire, affilié par sa parenté à Lucius Pontius Aquila, l'un des conjurés ayant poignardé Jules César aux Ides de Mars, vient de scander ses paroles de grands éclats de voix, comme si la violence de sa critique amère pouvait à elle seule conjurer les erreurs passées de sa gouvernance malhabile et tous les ressentiments secrets nés de l'humiliation qui s'y rattache.

— Je reconnais avec toi, gouverneur, que la populace juive de Palestine s'offense assez facilement. Mais faut-il pour cela inculquer à tous ces Juifs un esprit de dispute plus grand que celui que l'on rencontre partout?... Où trouve-t-on des citoyens d'une même nation parfaitement d'accord avec les lois édictées par leurs dirigeants?

Visiblement énervé par mon propos, Pilate lève la main, paume braquée vers moi, comme un professeur qu'une remarque de l'un de ses élèves agacerait et qui ne veut pas en entendre plus. Un instant, je n'ai d'yeux que pour ce pied droit chaussé d'une fine botte en peau de chacal que mon vis-à-vis, dans son irritation, agite nerveusement sans s'en rendre compte.

L'épopée d'Auguste et de ses illustres prédécesseurs, reprend Pilate, a mis en rapport une diversité d'hommes de mœurs et de coutumes différentes qui n'avaient encore jamais fait l'apprentissage de vivre dans la paix ensemble, avant la mainmise de Rome sur leurs destinées. Façonner cette multitude en un tout cohérent, l'amener à fraterniser entre ses diverses composantes et à faire commerce ensemble dans la concorde, était un défi que seul notre peuple de lumières pouvait relever. Notre philosophie, notre haut savoir dans les multiples domaines de la connaissance, notre perception même du monde des dieux ont fini par faire merveille partout au sein des couches de populations de nos nouveaux sujets.

Pilate marque un temps d'arrêt, la mine subitement maussade et renfrognée, les lèvres plissées en une moue que je prends pour du mépris, avant de poursuivre :

— Sauf ici, dans cette fâcheuse Palestine, où la majorité juive fanatisée par ses chefs religieux continue de se fermer à nos lumières!... Des chefs qui possèdent un pouvoir égal à celui de Tibère César, et même plus grand que le sien, sur certains aspects!... Heureusement que l'Empereur a saisi toute l'équivoque de cette situation. À mon exemple et sur recommandation de Séjan, il a décidé de ne céder en rien devant leur intolérance et leur rigidité... Dangereux pour la paix publique ce prétendu fauteur de division, comme on veut nous le faire croire, peut-être bien. Mais c'est nous qui allons juger de la chose, et non pas eux!

— Pour ma part, objecte une voix sur ma gauche, j'aurais une façon plus efficace de régler d'une manière définitive le conflit latent derrière toute la controverse autour de ce prêcheur de foire. Mais sans doute moins compatible avec la retenue dont le préfet impérial a décidé de faire usage dans cette affaire.

Cassius Crastinus, le conseiller d'État de Pilate à Césarée. Une voix nasillarde aux intonations de roquet qui fait autorité dans l'entourage du gouverneur. Son regard par en-dessous, son visage chafouin en lame de couteau, ses manières cauteleuses m'avaient inspiré de la méfiance à son endroit dès ma première rencontre avec lui en 79'. Une force occulte dans l'ombre qui à travers ses avis soi-disant éclairés enferme trop souvent son maître dans les plus pénibles impasses.

Cachant mal son agacement à la façon dont il tapote toujours du pied sur le sol, Pilate n'a pas un regard pour Crastinus dont il dédaigne à l'évidence de connaître le point de vue, tant il me semble maintenant pressé d'amener notre entretien à sa conclusion :

— À ton avis, tribun, telle que la situation se présente aujourd'hui, faut-il continuer d'agir avec discernement et retenue dans ce dossier, épier les courants de l'opinion et guetter pour ce qui en ressortira éventuellement ou, au contraire, amener une décision rapide, comme celle préconisée par les détracteurs de ce prophète?

Tel est le caractère de Pilate, un tissu de contradictions. Alors qu'il y a un moment il affirmait vouloir défendre jusqu'au bout un personnage qui n'est pourtant pas de ses ressortissants, voilà qu'il est déjà tout prêt à émettre un ordre d'arrestation contre lui, à l'instant où il pose pied sur son territoire, pour peu que je lui en fasse la recommandation.

— Il y va de la vie d'un homme, gouverneur. Et jusqu'à preuve du contraire, cet homme est toujours innocent sur le plan de nos lois... Aussi, si je peux me permettre, je crois que la véritable question à se poser à ce stade-ci n'est pas tant d'imaginer quel danger pourrait bien constituer pour Rome la controverse suscitée par le discours de ce prophète, comme de se demander plutôt quelle menace il représente pour la quiétude du Sanhédrin.

— Tu as lu mon rapport?... Pour les princes des prêtres et tous les autres détracteurs de ce dérangeant prophète, l'intéressé provoque de l'agitation et divise le peuple, sur le plan religieux s'entend. D'où leur acharnement à dénoncer son enseignement.

— Chose troublante, Israël a toujours persécuté ses prophètes au fil des siècles... Faut dire que ceux-ci ne se gênaient pas pour souligner les manquements des leurs, au regard des Lois divines. Et les premiers visés étaient souvent les chefs en autorité à qui ils reprochaient leur mauvais exemple... Si j'en juge par le rapport que vous m'avez transmis sur ce prophète, celui-ci fait de même avec les siens. Et les chefs religieux de la nation sont particulièrement blâmés pour leur fausseté, en raison de leur prétention à la perfection et leur fatuité... Lorsque l'affrontement entre ce personnage et ses dénigreur atteindra son point culminant de friction et que la rupture sera consommée entre eux, tu auras à juger cet homme, gouverneur, crois-moi. C'est Rome qui aura l'odieux de ce procès, sinon ce serait déjà chose faite!

— C'est pour cela que tu es là, tribun, pour découvrir les dessous de cette affaire et m'éclairer sur ses implications réelles, riposte Pilate le menton projeté en avant avec une affectation exagérée de dignité. Je sais qu'Hérode Antipas va tenter de se soustraire à son devoir, s'il en a la possibilité. La présence de son chambellan au sein de la délégation envoyée à Rome en est la preuve. Il ne voudra en aucun cas se mouiller dans une affaire susceptible de mal tourner et lui valoir une éventuelle réprimande de l'Empereur. Il est bien trop malin pour mettre son trône en péril... D'autant plus qu'il est déjà aux prises avec un autre agitateur religieux. Et celui-ci lui ferait de vraies misères, à ce qu'il paraît.

— Yohanane le Baptiste, de préciser Cassius Crastinus, avec un sourire narquois. Même enfermé dans son cachot souterrain, ce fou de rectitude morale continue à dénoncer les amours adultères d'Hérode!

— Je hais ce petit roitelet de théâtre, reprend Pilate avec un mépris sifflant dans le ton de sa voix. Le pire, pour mon malheur, c'est que j'ai à composer régulièrement avec ce voluptueux débauché! ( Se levant pour signifier que notre entretien est terminé, tout en mettant de l'ordre dans sa coiffure aux cheveux grisonnants clairsemés aux tempes :) Dernière chose, tribun : tu t'attaches aux pas de ce prophète comme son ombre. Il est essentiel de découvrir ce qui fascine tant ses auditeurs dans ses enseignements... On me rapporte qu'un large éventail d'étrangers dont les croyances n'ont rien en commun avec celles des juifs sont présents sur les lieux de sa prédication...

Pilate contourne la table qui nous sépare et me prend le bras, la mine subitement empreinte d'une gravité toute solennelle :

— Si un jour cet homme devait comparaître devant moi, je veux t’avoir à mes côtés, tribun, afin que tu puisses me rapporter le mot pour mot de ses instructions à ses partisans... Et s’il s’avère, à la lumière de tes renseignements, que c’est un dangereux séditieux, je le punirai avec toute la sévérité requise. Mais il faudra d’abord me convaincre... Tu seras mon rempart contre l’autorité arbitraire de ces dévots fanatisés. Il te faudra reconnaître le vrai du faux dans leurs accusations et éclairer mon jugement... D’ici là, je veux tout oublier de cette affaire!

D’un geste, Pontius Pilatus me salue et gagne la sortie, en me lançant par-dessus son épaule :

— Pour le détail, je te laisse entre les mains de Crastinus.

Son conseiller à la tête de héron déplumé s’avance vers moi et me tend un pli cacheté d’un sceau en cire :

— Le détail : ton ordre de route et les autres questions de routine... Prends quelques jours de repos afin de bien te remettre des fatigues de ton voyage. Pour ces jours d’abandon (clin d’œil égrillard sous-entendu), comme on est à un peu plus d’un mois du début des Saturnales\*, tu pourras doucement savourer les derniers délices du plaisir de vivre à la romaine dans l’un des trois anciens palais du défunt roi Hérode à Jéricho. Après, à la mi-*chevat*\*, tu te rendras auprès d’Antipas en Pérée. Officiellement, tu es chargé de lui présenter les bons vœux du gouverneur pour son anniversaire. Mais le véritable but de ta démarche, c’est d’essayer d’obtenir un tête-à-tête avec le Baptiste qui croupit dans un des cachots souterrains du château. Cet homme serait bien au fait de l’enseignement propagé par son controversé parent de Nazareth... D’ici là, tu auras tout le loisir de questionner qui bon te semble. Ils sont des milliers, soldats, marchands ambulants, pèlerins, voyageurs, malades et gueux de toute espèce, à avoir croisé la route de ce personnage et écouté sa parole... Après tes politesses à Antipas, tu seras laissé seul avec toi-même. Ce sera à toi de décider de la meilleure manière de prendre contact avec l’intéressé... Aux dernières informations, il serait à Capharnaüm, sur la rive occidentale de la mer de Galilée!

## CHAPITRE XIV

Ma tunique trempée de sueur sous la cote de mailles de mon armure, je n'ai d'yeux que pour les feintes et les esquives de mon rival, la meilleure lame de la palestre de Sitifis. Impression d'un visage aux abois sous l'armure de tête de mon adversaire. Des pupilles dilatées en une fine ligne de lumière derrière la visière de son lourd casque d'airain. À bout de souffle, il tente désespérément d'éviter la défaite, alors que je suis à l'acculer dans un coin sans issue du gymnase. Dans son énervement, il tente de me surprendre de durs coups fendants que je fais dévier facilement de mon bouclier. Tactique impardonnable lors d'un duel à l'épée, car elle épuise le combattant plus qu'autre chose. Dans le combat, le légionnaire ne frappe jamais de taille, il procède par estocades. À l'attaque ou en retraite, le glaive doit demeurer pointé.

Pressé d'en finir, je charge à l'emporte-pièce. Une série de passes rapides au visage pour déséquilibrer mon adversaire et, soudain, l'opportunité se présente quand il vient près de perdre pied. Rapide comme l'éclair, je glisse mon bras gauche sous son bras armé et le projette en l'air pour lui obstruer la vue de mon bouclier. Un instant on s'échine furieusement dans un violent corps à corps. Lui pour dégager son épée de mon bouclier, moi pour l'entraver pendant que je feins de l'attaquer au flanc pour le forcer à baisser sa défense et se découvrir. L'ouverture : contact! Je le touche à l'épaule gauche, juste sous la clavicule. Le coup est si brutal que mon fier compétiteur est projeté au sol, le bruit de sa chute retentissant bruyamment sur le dallage du grand hall.

— Bravo, David, belle victoire pour le gymnase de Cirta! me lance soudain un inconnu du rang des spectateurs présents en salle, tout en se portant à ma rencontre pendant que je retire mon armure de tête.

L'homme est le premier à me féliciter à l'issue de mon combat, et il a pour nom Sertorius Macron. Au fil de la conversation, alors que toute la salle est debout pour m'acclamer, j'apprends que mon vis-à-vis, à l'évidence dans la mi-vingtaine, est un tribun militaire de nos légions et qu'il commande une cohorte de cinq cents légionnaires cantonnés à Carthage pour l'escorte du proconsul. Et ce tribun militaire est bien renseigné sur moi. Ainsi il n'ignore rien de ma condition servile, de mes origines juives, et même de la promesse qui m'a été faite par mon maître Claudius Félix de m'affranchir, une fois mes études terminées. Pourquoi me raconte-t-il tout cela, parce que je l'intéresse, à son dire. Mon visiteur voit en moi un futur cadre de la légion III *Augusta* d'Afrique à laquelle il appartient. L'intéressant de sa proposition, c'est qu'il s'engage à promouvoir mon incorporation au sein de l'élite dirigeante de cette cohorte dès mon affranchissement prononcé. Il n'en tient qu'à moi de donner mon assentiment à son offre généreuse, si je veux parfaire une solide formation en sciences de la guerre au quartier-général de la légion *Augusta* à Ammadaera.

Je suis si ébloui par cette offre impensable pour le jeune esclave que je suis, qu'en un instant je me vois déjà installé au siège de l'état-major de cette légion III, gravissant rapidement les échelons de sa hiérarchie militaire dans une nouvelle vie que j'entrevois pleine de conquêtes et d'honneurs. Je ne reviens sur terre que quand Sertorius Macron prend congé de moi, un moment plus tard, en me promettant de continuer à suivre ma carrière d'épéiste de près.

Aussitôt mes moniteurs d'escrime prennent le relais et se pressent autour de moi afin de me féliciter à leur tour pour ma victoire, tout en échangeant entre eux sur mes performances :

- Quel merveilleux sujet ce jeune esclave aurait fait pour la gladiature!... Dommage pour les jeux du cirque.
- Quel bras en effet pour manier le glaive. Mais consolons-nous, ce sont nos légions qui vont y gagner au change.
- Je n'ai jamais vu Claudius Félix investir de frais sur un mauvais poulain.

— Un gymnasiarque qui ferait preuve de manque de flair, les donateurs auraient vite fait de lui demander des comptes.

— Les coûts de l'entretien de ce garçon sont à la charge de Claudius en totalité... C'est pour ça que je dis qu'il a toujours le bon œil pour départager le gagnant des canassons.

— Philippeville, Collo, Mila, Lambèse, pas une colonie qui ne pourra te tenir tête, champion! de fanfaronner l'un d'entre eux en me pressant dans ses bras puis en exécutant une figure de danse guerrière qui a l'effet d'un bain glacé dans l'entourage de mon adversaire vaincu.

— Utique et Carthage d'ici la fin de l'année, clame un autre, en reprenant le pas de danse de son collègue. L'an prochain, le triomphe pour la Numidie aux jeux de l'Afrique proconsulaire. L'an 760\* sera la consécration du gymnase de Cirta, dans le monde de l'escrime!

Grisé par mon succès, c'est à peine si je prends conscience de la voix gutturale qui m'interpelle soudainement, depuis l'entrée du gymnase. Comme le dialecte utilisé ne s'apparente en rien avec les langues latines, l'interrogation est aussitôt sur tous les visages :

— D'où il sort, celui-là? de s'enquérir un des instructeurs de la palestra.

— Une tignasse aux épaules sur une tête grossière et un jargon de primitif, qui veux-tu que ce soit, à part un de ces barbares du Nord?

— Par Saturne, de grâce qu'on lui refuse l'entrée! s'écrie une autre voix en écho. La seule présence parmi nous de ce sauvage déshonore notre assemblée!

Cet homme fruste en apparence que tout le monde dans la salle relouque avec un air rébarbatif et vers lequel je dirige mes pas, c'est mon ami Donar. Je l'ai surnommé ainsi en raison de sa stature imposante et du prodigieux développement de ses muscles. Ils me rappellent la force prodigieuse du dieu germain du même nom qui foule aux pieds les géants vaincus. Mes rapports avec cet esclave nordique m'ont valu de me familiariser avec les rudiments de la langue des peuples d'Outre-Rhin.

Donar a dû parcourir un long chemin pour arriver jusqu'à moi. Le message qu'il m'apporte tient en trois mots : Philétios se meurt!

Le choc de cette nouvelle est tel que je reste figé sur place, anéanti, incapable de toute réaction. Ma nouvelle victoire me valant de jouir de la considération empressée de mes maîtres d'armes, on m'autorise à me rendre au chevet du moribond. La route est longue et il se fait déjà tard quand je monte à cheval, accompagné de Donar. L'hercule nordique a risqué une lourde peine pour venir me prévenir de ce grand malheur. Et rien n'aurait été possible sans la complicité d'une jeune esclave qui n'a pas hésité à mettre ses charmes à contribution, afin de détourner l'attention de l'intendant pendant quelques heures.

Fatigué par ma rude journée, je fonce dans la fraîcheur du soir au trot rapide de mon cheval. L'esprit agité de sombres pensées, le regard absent, à peine suis-je conscient de la route que nous suivons dans la clarté crépusculaire, tant je n'ai de cesse de ressasser les circonstances de cet effroyable drame.

Pour une raison que j'ignore, mon vieux père d'adoption a tenu une fois de plus, malgré sa précédente raclée qui avait bien failli le tuer quelque trois ans plus tôt, à proclamer ouvertement sa foi en son Dieu, en dépit de l'interdiction formelle faite aux esclaves du haras de se livrer à des rites religieux. Profitant du dernier sabbat, il a réuni autour de lui à l'aurore ses voisins et amis de captivité pour leur donner récit des paroles sacrées des Écritures, avant que ne débute leur journée de travail. Combien de fois Philétios ne m'avait-il pas affirmé que ces textes saints contenaient les suprêmes

enseignements de consolation dont les hommes avaient tant besoin pour apaiser leurs souffrances, et que leur connaissance ne pouvait qu'élever l'esprit de nos compagnons d'esclavage au-dessus du désolant terre-à-terre de leur quotidien.

Alors que le vieil hasidim\*en est à la dernière bénédiction de l'office et à l'échange de souhaits pour un bon sabbat, soudain l'intendant surprend le petit groupe réuni dans la rudimentaire chaumière de mon père d'adoption. Fou de rage, le *vilicus*\* démembre l'assemblée à coups de fouet, et au milieu du vent de panique qui s'ensuit Philétios écope d'une brutale gifle de son tortionnaire. Projeté violemment au sol par le coup, Philétios donne du genou dans sa chute contre la pointe de fer acérée d'un outil agricole abandonné sur place par un participant, lors de la fuite précipitée du groupe. Comme l'entaille est profonde et nécessite que l'on pose un garrot au-dessus de la blessure, le pauvre homme est incapable de travailler dans l'après-midi à cause de la douleur ressentie. Malgré cela, l'intendant le force à se traîner aux écuries, l'accablant d'injures. Le soir venu, mon père adoptif dédaigne toute nourriture et s'allonge sur sa paille dans un état de demi-conscience, tant il est fiévreux. La blessure est infectée. Le seul remède connu au sein de son entourage est l'application d'un cataplasme d'oignons bouillis.

Le surlendemain, le mal empire. Le genou est très enflé et des furoncles s'annoncent depuis la cheville jusqu'à la cuisse, menaçant de s'étendre au ventre. Connaissant le lien de sympathie tissé entre Philétios et Claudius Félix, notamment à cause de moi, on propose au malheureux d'accepter que l'on prévienne le médecin personnel de notre maître, un Grec affranchi demeuré au service de la famille. Implorations, adjurations, rien ne parvient à fléchir le vieil Israélite qui ne veut rien devoir à ses maîtres esclavagistes. Un entêtement qui aura des conséquences tragiques. En dépit de l'application de cataplasmes répétés et la présence d'une veille presque permanente au chevet du malade, hormis sur les heures de travail où l'intendant a interdit que quiconque déserte sa tâche pour tenir compagnie au malheureux, l'état de santé de Philétios ne cesse de déperir. Si bien qu'en ce quatrième jour de sa sévère correction par le *vilicus*, il est à l'agonie dans sa rustique chaumière d'une seule pièce blanchie à la chaux que lui a octroyée Claudius Félix, en reconnaissance de précieux services rendus.

La nuit est tombée, et il y a un bon moment à présent que nous galopons sur les chemins poussiéreux qui relient les immenses étendues de pâturages du domaine de Claudius Félix. Un léger brouillard rampe au sol duquel surnagent çà et là, tels des navires-fantômes au mouillage, des îlots d'écuries abritant des chevaux parmi les plus beaux de Numidie. Par un singulier effet de vision, désordre hallucinatoire lié sans doute à mon désespoir face à cette mort inexorable avec laquelle j'ai rendez-vous, il me semble que la dérisoire habitation de Philétios est enveloppée d'une étrange lueur, sous le clair de lune qui la fait ressortir dans l'obscurité, parmi les autres bâtiments du haras.

Quand je mets le pied à terre, fait étrange, je me sens apaisé tout à coup. Un moment encore j'aurais été prêt à croire que la vie allait m'amputer d'une moitié de moi-même, en arrachant Philétios à mon affection. D'où peut bien me venir cette force soudaine? Des enseignements de mon vieux protecteur? De sa sagesse qui avait réponse à tout et dont il a largement façonné mon esprit au cours de toutes ces années? Mon vieux maître à penser ne m'avait-il pas enseigné que le malheur fait partie intégrante de la vie, et que la souffrance qui en découle est nécessaire pour découvrir la vérité sur soi-même? Que lorsque l'épreuve frappe à sa porte, l'homme doit la recevoir comme un don et espérer que cette infortune le fasse grandir, l'aide à comprendre le sens caché des choses de la vie, en avive sa perception?

Les flammes mourantes des charbons de l'âtre jettent tout autour une lumière diffuse, conférant au visage sans vie de Philétios un aspect fantastique. Sa peau a pris l'aspect d'un vieux parchemin, au point qu'on la dirait tannée, momifiée par endroits, tant les fièvres l'ont desséchée. Un âcre relent de chair en putréfaction filtre à travers la grossière couverture trouée

et souillée de sa couche mortuaire, témoignant mieux que tous les mots de ce qu’auront été les dernières heures d’agonie de mon père bien-aimé. Malgré ma hâte à accourir à son chevet, Philétios n’a pu retenir le bras de la mort assez longtemps pour me permettre de recueillir son dernier souffle. Mon humble protecteur m’aura quitté pour ce monde meilleur en lequel il avait mis toutes ses espérances, sans me faire ses adieux.

Penché au-dessus de son noble visage, l’esprit tourmenté de regrets au souvenir de toutes mes années passées dans son entourage, je laisse pleuvoir sur ses traits étrangement apaisés la tiède rosée de mes larmes, avant d’éclater en sanglots. J’ai dix-sept ans et je deviens orphelin pour la seconde fois dans ma courte vie!

Avec la mort de Philétios, je ne perds pas seulement le meilleur des pères, le plus judicieux des guides et des conseillers, mais également mon dernier repère pour me garder dans la foi d’Israël. Désormais, je sais que je vais cheminer désespérément seul en cette vie, et que c’est en moi que je devrai puiser les réponses à mes questionnements pour pouvoir m’y retrouver et m’y reconnaître dans le chaos de valeurs que me propose la société des hommes. Longtemps je reste là au chevet de la dépouille de mon noble père d’adoption, absorbé dans une douloureuse contemplation de son visage, comme si je cherchais à m’imprégner de toute la juste connaissance des choses qu’il possédait. Toute sa vie durant, le vieil Israélite avait marqué son entourage de la forme de son amour pour le Dieu de ses pères, et j’avais été privilégié plus que tout autre à l’égard de l’enseignement d’intelligence et de bon conseil dont il avait largement fait bénéficier nos frères de captivité.

L’esprit assailli de souvenirs, je prends conscience tout à coup que je suis le seul à savoir, hormis Claudius Félix, à quel point le destin aveugle aura été cruel pour Philétios, quelque quarante ans plus tôt, alors qu’il se destinait à une brillante carrière de savant interprète des Écritures. Jeune scribe érudit déjà en vue à cette époque dans les milieux religieux de Jérusalem, il s’était embarqué dans le port de Césarée maritime à bord d’un navire en partance pour Rhodes, à l’avis contraire de ses maîtres pharisiens. Ceux-ci jugeaient sa démarche téméraire et prématurée, en raison de son jeune âge et des risques inhérents à pareil voyage en mer. Dans leur esprit, les raisons invoquées par Philétios pour se rendre à Rhodes – parachever des études de rhétorique auprès d’un maître d’éloquence réputé –, ne justifiaient pas pareil voyage plein d’aléas. Sûr de lui jusqu’à la présomption tant il était avide de se distinguer, Philétios n’en avait fait qu’à sa tête. Il n’avait qu’un but, devenir un docteur de la Loi reconnu entre tous pour la pertinence et la force de persuasion de son discours religieux.

Manque de chance, alors que le voyage du jeune scribe pharisien tirait à sa fin, des pirates s’étaient emparés de son bateau afin d’en rançonner les passagers. La rançon exigée pour le retour à la liberté de Philétios avait été fixée à quinze talents d’argent, une somme considérable. La raison en était qu’il était originaire de Jérusalem et que la cité de David était considérée comme une ville riche.

Dès cet instant, le malheureux captif avait su qu’il serait abandonné à son sort. D’abord sa famille n’était pas fortunée. Et compter sur la puissante ligue pharisienne de la Ville sainte pour rassembler les fonds demandés était illusoire. Philétios avait entrepris ce voyage à ses risques et périls. Seules les cités alliées du littoral auraient pu rassembler une telle rançon pour sa libération, tenues pécutiairement responsables de toute capture par les pirates opérant dans leurs parages. Mais encore fallait-il que l’otage fût de citoyenneté romaine, ce qui n’était pas le cas de Philétios.

Les jours passant et la rançon exigée se faisant toujours désirer, las d’attendre les pirates avaient fini par faire vendre leur captif dans un marché aux esclaves d’Alexandrie. Tel avait été le cruel destin de mon vieux compagnon d’esclavage. Vendu pour deux mille deniers, de jeune docteur de la Loi envié et respecté dans son milieu d’enseignement de Jérusalem, le captif était devenu moins une personne qu’une créature dépourvue d’identité réelle, asservie à tous les caprices de son maître

et sous sa domination absolue. Par trois fois au cours des premières années de son esclavage, Philétios avait ainsi changé de propriétaire, avant de passer aux mains de la riche famille Félix au sein de laquelle il oeuvrait depuis vingt ans.

L'orgueil et l'ambition avaient perdu mon vieux maître à penser, comme il n'avait cessé de me le rappeler au cours de sa vie. Habité par une résignation paisible que la raison retenait de tout apitoiement sur lui-même, il était devenu la sagesse même avec l'âge :

« Je vais mourir heureux, David, quand viendra l'heure de quitter cette vallée de larmes, parce que je t'aurai fait profiter de tout ce que moi-même j'ai reçu comme enseignement de mes maîtres en sagesse! »

Subitement un tourbillon de vent furieux s'engouffre à l'intérieur, éteignant avec lui la flamme d'une bougie et emportant dans son souffle le pétale d'une rose blanche qui tournoie comme une aile, dans l'air frais du jour naissant. Je quitte l'esprit de Philétios, comme si je craignais de le gêner dans sa traversée du fleuve des enfers, pour réaliser que je suis maintenant seul dans la grisaille d'un matin sans chaleur. Le lever du jour a rappelé au travail mes compagnons d'infortune qui avaient tenu à partager avec moi cette longue nuit de veille.

Soutenus par les Écritures, les nôtres ont érigé la vengeance en droit. La promesse du châtiment pour l'offenseur a toujours nourri leur âme, tout au long de l'histoire de notre peuple. « Tu ne resteras pas indifférent au sang de ton frère. » Ce qui a d'abord germé en moi comme une sorte de ressentiment, à l'annonce de cet horrible drame, s'est transformé peu à peu au cours de cette longue nuit de veille en obligation morale de punir l'homicide de mon vieux compagnon. Le *vilicus* va payer de sa vie pour la mort brutale de Philétios. Je viens de prononcer un arrêt de mort contre lui!

— Maudit sois-tu, sale bâtard! dis-je dans un sourd murmure, en quittant la chaumière de Philétios, la voix glaciale, le regard assassin braqué en direction des quartiers de l'intendant des esclaves. Je jure devant le Dieu de mes pères que tu ne survivras pas à ta victime!

Comme si les cieux eux-mêmes proclamaient leur accord avec cette implacable loi du talion érigée presque au niveau de décret-loi par les miens, un fracas de tonnerre inouï vient subitement fendre l'air, suivi presque aussitôt d'une pluie torrentielle qu'un vent soudain chasse méchamment avec des gémissements sinistres.

— Ton escorte est prête à se mettre en selle, tribun, dès la fin de cet orage.

L'intendant des écuries du palais de Pilate vient de m'arracher à mon passé et me ramener à la réalité du présent, alors qu'abrité sous une galerie à arcades je regarde sans le voir le prestigieux temple d'Auguste noyé sous la pluie diluvienne. Heureusement l'orage est de courte durée, et à l'heure fixée pour le départ je peux enlever mon cheval dont les pas résonnent bruyamment sur le pavement couvert de flaques d'eau. Cinq jours se sont écoulés depuis mon arrivée à Césarée, et malgré une surveillance discrète, je n'ai pu revoir Fréa. Je vais donc repartir sans avoir fait mes adieux à ma jeune amante de passage, insondable comme l'abîme de la mer.

Balayant du regard le moindre endroit autour des bâtiments du palais où elle serait susceptible de travailler avec les autres esclaves de la domesticité, je découvre soudain derrière un mur à créneaux la silhouette d'une femme dans une encoignure. Nos regards se croisent... Fréa!... La gorge serrée, les bras tendus sur les rênes de mon cheval, j'oblige ma monture à pirouetter afin de contempler une dernière fois l'adorable visage dont je n'ai jamais pu arriver à percer l'esprit. Aucune émotion apparente ne s'y peint, même en cet ultime instant de séparation. L'idée de me mettre en route sans serrer dans mes bras pour un dernier adieu cette femme d'exception m'emplit d'une tristesse indéfinissable. Mais le temps file et

j'ai un long chemin à parcourir avant d'arriver à Jéricho. Autour de moi, les chevaux numides des dix cavaliers auxiliaires que Pilate a fait mettre à ma disposition pour me servir d'escorte piaffent d'impatience.

Assez d'apitoiements. Je ne vais pas m'enfermer de nouveau dans un piège émotionnel comme celui que j'ai vécu avec Lidie. Mon travail ne m'autorise pas à m'attacher à une femme. Fréa a compris tout le non-sens qu'il y avait de poursuivre une liaison amoureuse avec l'absence de la personne aimée, et c'est sans doute pour cela qu'elle se dérobe. Comme la fleur se ferme le soir, elle se protège en s'interdisant cet amour qui ne peut à long terme que lui meurtrir le cœur.

Un dernier regard d'intelligence vers le visage aimé, un discret salut de ma main en guise d'adieu éternel, et je tourne bride, le reste de la troupe m'emboîtant le pas au grand trot en s'éclaboussant dans les mares d'eau de l'avenue bordée de colonnades.

Je viens de réintégrer mon monde. Un monde dur et froid dont je suis devenu le captif au fil des ans, suite à mon mauvais vouloir et au choix de vie que j'ai fait. Un monde cruel qui m'a desséché comme ces plantes au désert réduites à des épines!

## CHAPITRE XV

Allongé à moitié nu au milieu d'un amas de riches coussins, tous mes sens engourdis, la tête remplie d'interrogations face au luxueux décor oriental qui m'entoure et dont je ne garde aucun souvenir, je mets de longs instants à recouvrer mes esprits. Une pièce inconnue, décorée avec le plus grand soin, où tout respire la volupté, embaume des parfums les plus capiteux... J'entends un bruit dans la pénombre : un bruissement d'eau dans une cuvette. Je ne suis pas seul... Me relevant péniblement sur un coude, je découvre, noyée dans l'ombre, une belle tête aux yeux polissons qui me dévisage avec un regard amusé et salue mon réveil d'un miaulement de chat. Une belle gueule d'amour, faite pour les fatigues nocturnes, que je surprends dans ses ablutions intimes, aussi nue qu'à sa naissance. Nullement gênée par ma présence, la coquette plonge l'éponge dont elle se sert pour faire sa toilette dans l'eau d'une vasque et m'en asperge de gouttelettes avec un petit rire gloussant :

— Pas trop épuisé de ta nuit, mon prince?... Au fait, je m'appelle Rachel, mon beau balafre!

Une bouche sensuelle aux lèvres charnues comme la pulpe rouge d'une grenade qui m'a interpellé en araméen syriaque. Une de ces admirables créatures à la silhouette bien galbée que les dieux se plaisent à placer sur votre route juste pour l'enchantement des sens, l'ardeur de leurs étreintes hurlantes et la complaisance qu'elles mettent à vous le faire découvrir. Je devine sans peine, à ma honte, ce que cette fille de Sion a dans l'esprit en me rappelant qu'elle se prénomme Rachel. Dans mon ébriété, j'ai dû appeler cette ensorceleuse d'un prénom qui n'est pas le sien. Dans ce cas-ci, elle devait avoir le visage de Fréa. Cela m'est arrivé tellement de fois auparavant, dans les vapeurs de l'ivresse, de commettre pareille maladresse. Des enlacements forcenés au cours desquels je me consumais d'un crépuscule à l'autre à susurrer des mots doux à l'oreille de « Lidie », dans une langue que le plus souvent ma belle-de-nuit ne connaissait même pas.

Une beauté fascinante dans tout l'éclat de sa jeunesse, au regard brûlant d'ardeur sous une crinière de jais bouclée à la diable. Des jambes, des hanches, une chute de dos dont les courbes sont un appel aux plus obscènes débauches. La vénusté dans toute sa perfection d'être, avec son étalage de chairs rebondies, promesse des enlacements les plus fous. Malheureusement, je ne garderai pas souvenir du plaisir que m'aura procuré cette délicieuse courtisane. Mon âme de débauché aura sombré dans le néant en même temps que mon esprit s'assoupissait, à l'exemple des nuits précédentes. De toute cette dissipation, de tous ces débordements de passion et de quêtes de tendresse que je suis venu chercher à Jéricho avec cette fille de plaisir et ses semblables pour atténuer je ne sais quelle détresse en moi, mes souleries continues en ont endormi à jamais le rappel.

Quand je suis arrivé dans cette capitale d'hiver du défunt roi Hérode en vue de ces folles réjouissances des Saturnales, les femmes et la bonne chère ont été des délices dont je me suis si complètement repu après un mois de licence que j'ai maintenant l'intime conviction de m'être rassasié de tout ce que notre monde de dissipation peut receler comme plaisirs des sens. J'ai épuisé les voluptés de la vie jusqu'au-delà du plaisir, jusqu'au dessèchement de tout mon être.

Brusquement j'en ai assez de ce libertinage éhonté, de cette débauche honteuse. Abruti par mon inconduite de ces longues journées de fête orgiaque dont mon corps a conservé mémoire dans sa chair de tout le cruel dérèglement, je dois rassembler mes dernières réserves d'énergie juste pour me remettre sur pied. La démarche mal assurée, des courbatures dans tous les membres, c'est en chancelant que j'enfile péniblement mes vêtements et que je prends congé de ma capiteuse séductrice, pour ordonner l'instant d'après de préparer mes affaires en vue de mon départ sur l'heure de Jéricho.

Mais ce n'est pas tout de vouloir quitter la fête au plus vite, encore faut-il prendre congé de mes hôtes. Et quand, l'air égaré, le cœur barbouillé par mes excès de toutes sortes, je débouche dans la grande salle de réception du château où la beuverie ne discontinue pas depuis des jours, comme si Bacchus se plaisait à me jeter au visage une dernière fois mon image de déchéance avant que je ne lui tourne le dos, il me faut encore faire face à tout ce que l'intendance militaire du palais peut compter en guise de noceurs et de viveurs débauchés.

La tradition voulant qu'esclaves et maîtres se retrouvent sur un pied de complète égalité lors de ces folles réjouissances en l'honneur de Saturne, certains ont poussé l'extravagance jusqu'à inverser les rôles entre maîtres et valets pour mieux déchaîner l'hilarité générale. Si bien qu'autour de plusieurs tables, le service est maintenant assuré par les chargés en commandement de la garnison romaine locale, ceux-ci se chargeant de satisfaire les moindres caprices de leurs esclaves. Des esclaves lubriques et paillards qui, mollets serrés dans des jambières de protection, le torse bombé sous une cuirasse d'apparat, brandissent glaives et boucliers en roulant des biceps et en hurlant des ordres insensés à leurs serviteurs consentants. Témoignage éloquent de l'affligeant désœuvrement qui s'est installé entre les murs de ce riche lieu de villégiature, en ces longues journées de relâche.

L'esprit en proie à un horrible désordre mental, j'ai l'impression que mon crâne va éclater sous le chahut d'un groupe d'instrumentistes tapageurs dont les accents racoleurs font se trémousser en mesure une horde de bruyants fêtards. Happé au passage par une file de danseurs parés des plus grotesques déguisements et sautillant à la queue leu leu en formant une ronde ininterrompue entre les tables basses regorgeant de victuailles, j'emboîte le pas malgré moi. Emprisonné au sein de cette folle sarabande, en un instant je me retrouve plongé en pleine bacchanale.

Dans un tapage infernal de tambourins, de flûtes et de sistres, la ronde bigarrée m'entraîne à sa suite, dansant et sautant au rythme de la musique dont la mesure va en s'accéléralant. Sans cesse le même désordre orgiaque qui me repasse sous le nez, les mêmes femmes bêtement saoules riant comme des folles, les mêmes têtes de soiffards invétérés brandissant leur coupe pour boire en l'honneur du tout-venant, les mêmes viveurs débauchés enchâssés les uns dans les autres et se trémoussant de concert en mimant les étreintes furibondes de la copulation la plus grossière. Tout cela sous le regard amusé des seigneurs des lieux aux fronts ornés de guirlandes qui ont revêtu la rudimentaire tunique de leurs esclaves et s'affairent à leur service, les bras chargés de cruches de vin, de corbeilles de fruits et de plats de gâteaux

Quand je m'aventure à lever la jambe un peu plus haut que raisonnable pour marquer que je suis encore capable d'être de la fête, je vacille à ce point que je m'écroule grotesquement de tout mon long au milieu de la mêlée hurlante, déchaînant du coup un tonnerre de rires moqueurs, de quolibets et de huées. Affalé sur le dos, abasourdi, stupide, tout tourne devant mes yeux. Que des visages grimaçants d'hommes et de femmes aux regards goulus et aux rires gras qui se hument comme des bêtes en rut, s'embrassent, s'étreignent, se pelotent avec une sorte de frénésie rageuse dans leur licencieuse débauche, la bouche éruclant de plaisanteries obscènes et de grossièretés.

Accablé tout à coup d'une sensation de dégoût insurmontable par toute cette décadence dont je partage l'abjection, je ferme les yeux un instant tant j'ai la nausée de me trouver au milieu de pareils dépravés. Quel affreux cauchemar, quelle dégringolade vertigineuse après ce merveilleux rêve éveillé vécu auprès de Fréa. Comme je voudrais ne plus voir la folle bigarrure d'accoutrements ridicules de tous ces soûlards débauchés qui s'agitent et se contorsionnent autour de moi en poussant des hurlements de possédés. Comme je voudrais ne plus entendre l'effroyable chahut de leur grotesque sauterie...

Quelque chose me coule dans le visage, le cou... Du vin! J'ouvre les yeux, mais les referme aussitôt, battant vivement des paupières pour m'éclaircir la vue pendant que je me dresse lourdement sur mon séant, complètement abruti par ma sordide cuite de la veille. Devant moi une superbe créature dénudée jusqu'à la taille qui ondule de la croupe à la hauteur de mon visage avec un balancement voluptueux. Poisseux, visqueux, mes cheveux dégoulinant du vin que ma tourmenteuse penchée sur moi continue de me verser sur la tête avec une tranquille audace, c'est avec lenteur et prudence que mon regard aux yeux brûlants remonte vers le visage de la polissonne, pour s'attarder un instant sur les deux lourdes nattes étalées sur sa poitrine qui lui tiennent lieu de corsage.

— Il se réveille, le vilain, minaude l'insolente, en roulant de grands yeux ingénus et en s'accroupissant sur mon bas-ventre. Il n'a pu résister à l'appel de Bacchus!

Une bête de plaisir, à la sensualité exacerbée, dont les moindres mouvements soufflent déjà le désir en moi, malgré le détraquement nerveux de tout mon être. Devant l'ahurissement qui doit se peindre sur mon visage, elle étouffe de gaieté, cligne de l'œil avec malice, allonge une main vers ma joue balafrée pour en effleurer le contour d'un doigt sensuel. Puis passant ses bras autour de mon cou, ses hanches étroitement liées aux miennes, les yeux luisants de passion, la garce me susurre à l'oreille :

— À moins que tu lui préfères Dionysos...

La bouche desséchée, les lèvres amincies, les narines dilatées par le coup de folie dont cette femme de dissipation est à tyranniser mes sens, je reste là, comme un idiot, hébété, la respiration lourde, le regard lubrique, repris tout entier par la tentation infâme de me vautrer de nouveau dans la luxure la plus éhontée. Cette allusion au dieu grec du libertinage dont le culte est une orgie violente et désespérée est une invitation sans équivoque : cette ravageuse me signifie que je peux voir en elle une prêtresse des Dionysies ou des Bacchanales, soumise à l'avance à mes caprices les plus désordonnés. Dionysos pourra exorciser la mort avec son phallus entre ses flancs torrides. Elle est au service absolu de son plaisir, pour le ravir jusqu'au délire extatique.

Le cœur empli soudain d'un dégoût sans nom par toute cette débauche, c'est avec la démarche titubante d'un ivrogne que je me remets lourdement sur pied et que j'en fuis l'assemblée de fêtards libertins pour me réfugier en hâte aux thermes, poursuivi par les rires moqueurs et les railleries de mes tourmenteurs.

Beaucoup plus tard dans la journée, quand je peux retrouver suffisamment mes esprits pour me garantir en selle, c'est tête casquée et visière basse pour être certain de n'être reconnu de personne, que je quitte ce château d'Hérode pour rejoindre les cavaliers de mon escorte.

Vivement ce tête-à-tête avec Jean le Baptiste, pour qu'il me parle de son parent Jésus à propos duquel il proclamerait qu'il est le plus grand d'entre tous, celui qui apporte la lumière au monde!

## CHAPITRE XVI

Arrivé au château de Machéronte à l'orient de la mer Morte au dernier jour des réjouissances organisées par Hérode Antipas pour souligner l'anniversaire de sa naissance, j'enfile des vêtements frais puis je joins les hôtes de marque ayant tenu à présenter leurs respects au tétrarque pour la circonstance. Introduit auprès d'Antipas en ma qualité de représentant personnel de Pilate, c'est le front couronné de fleurs comme tous les arrivants que je lui transmets les meilleurs vœux du préfet impérial, réservant pour plus tard ma demande d'entrevue avec le Baptiste dont on m'a confirmé l'internement dans un cul-de-basse-fosse du château.

Pour l'instant, l'esprit est à la fête. Courtisans et adulateurs sont allongés autour de tables basses regorgeant de plateaux de nourriture et de pièces montées, pour un dernier banquet au faste tout princier. Tout le monde en parle, mais personne n'a d'information précise sur un événement artistique à venir dont la confirmation se fait attendre. Une fin de réjouissances absolument féérique, s'il faut en croire les bruits propagés. Antipas qui jusqu'alors arborait un sourire de fatuité voluptueuse me semble agité et nerveux à présent. Plusieurs fois au cours de ce repas d'apparat, je l'ai surpris à reluquer du côté de sa compagne Hérodiade installée à quelques pas de lui, au milieu d'un cercle de courtisanes. À l'évidence le prince semble guetter comme un signe de la part de sa maîtresse.

Quels yeux, quel visage, quelle femme. Je peux comprendre sans mal l'engouement irraisonné d'Antipas pour cette concubine de haute lignée. Il a dû s'éprendre de passion pour elle au premier regard qu'elle lui a jeté. Si bien qu'il n'a pas hésité à répudier sa femme légitime pour partager la couche de cette enjôleuse, allant jusqu'à la ravir à son demi-frère Philippe dont elle était pourtant l'épouse.

Le vin déliant les langues, j'ai appris au cours du repas que la belle-fille du prince, une jeune vierge provocante à la beauté du diable qui ne rougirait de rien et éclipserait même sa mère en grâce et en charme, aurait dansé pour son beau-père à l'ouverture des fêtes données en son honneur. La hardiesse et la sensualité de sa danse auraient à ce point envoûté le tétrarque qu'il aurait exprimé son émerveillement à sa belle-fille devant toute la cour, la suppliant presque de lui refaire le même plaisir pour la clôture des festivités. Le plus étrange de l'affaire, c'est qu'Hérodiade n'aurait pas pris ombrage de cet engouement de son concubin pour sa fille Salomé. Au contraire, c'est même avec une espèce de perfection dans la duplicité qu'elle se serait appliquée à en attiser sciemment la flamme, malgré le risque toujours possible d'être remplacée dans le cœur du tétrarque reconnu pour la dissolution de ses mœurs. Quels étaient les buts poursuivis par Hérodiade en encourageant pareille passion chez son amant, personne n'en savait rien. Mais dans l'entourage du souverain, certains redoutaient que le prince n'en vienne à commettre quelque irréparable folie pour se ménager les faveurs de sa belle-fille.

Un léger mouvement de tête soudainement chez Hérodiade en direction de son amoureux, comme si elle se rendait à son désir, donnait son assentiment à une secrète requête de sa part. La faveur consentie est à ce point perceptible dans le sourire de connivence échangé entre les deux amants, qu'Antipas semble se libérer d'un seul coup de tout ce qui le tourmentait. Et à peine a-t-il tourné la tête vers l'emplacement aménagé pour les représentations scéniques, un décor de grotte mystérieuse noyée d'ombre, que s'élève soudain dans l'air le son au charme fascinant d'une petite flûte. Une mélodie très douce, comme un appel, ou je ne sais quelle plainte à la force de ravissement impérieux.

Subjuguée dès les premiers accords de cette troublante musique, la salle se fige dans une attente fébrile, tous les regards braqués vers cet antre obscur d'où émane cette incantation toute-puissante. Et alors que l'enchantement musical créé

par la petite flûte semble vouloir se prolonger, exacerbant les désirs autour de moi, surgit tout à coup à l'entrée de la grotte un satyre aux pieds et à la queue de bouc, au torse velu et à la face barbue surmontée de cornes. Lentement, la hideuse divinité à corps humain s'avance en jouant de la syrinx au milieu de la scène qui se prolonge entre des arcades de fleurs d'oranger.

Allongé au milieu de riches coussins non loin d'Antipas et de sa cour de flatteurs obséquieux, je peux percevoir le frisson de volupté qui remue les visages dans le flamboiement des torchères. Semblant seul avec lui-même sur scène, comme possédé tout entier par l'envoûtement des accents de sa flûte, le dieu champêtre d'une laideur monstrueuse et d'une puissance sexuelle jamais rassasiée en tire comme une longue plainte à l'image des angoisses de l'homme, sans cesse tyrannisé par sa quête du plaisir dont il a fait la grande finalité de son existence.

Soudain un chuchotement parcourt l'assemblée. Au même instant, dans le demi-jour que créent les grands chandeliers, apparaît sur scène une céleste créature surgie de nulle part. S'ébattant avec une langueur toute orientale devant nos yeux, parée de longs voiles vaporeux rappelant une nappe de brouillard s'effilant dans le vent, ses mouvements sont réglés sur le rythme de la musique avec un accord absolu. Soufflant avec elle un vent très doux chargé d'une affolante sensualité, l'éblouissante beauté évolue avec une légèreté si aérienne qu'elle semble défier toute pesanteur, voler pour ainsi dire au-dessus du sol de mosaïque.

— La danse des sept voiles! murmure un de mes voisins extasié, le visage tout congestionné par la fièvre d'excitation qui s'est emparée de lui. Le prince va en avoir une attaque!

Un lys virginal au teint de rose et à la figure de vierge auréolée de longs cheveux d'ébène nattés en cordelettes et ornements à leur extrémité de piécettes d'or tintant délicatement à chacun des mouvements de sa tête. La femme dans toute la majesté de la beauté et de la jeunesse, souveraine, affolante de mystère dans sa parure de voiles clairs diaphanes laissant tout deviner de ses charmes capiteux. Toute la féerie d'une danse orientale sacrifiant aux plus folles fantaisies du désir, pour mieux captiver jusqu'à la fascination celui qui s'épuise à en poursuivre le rêve et le mirage trompeurs. Totalement envoûté, Hérode Antipas frétille déjà de convoitise au milieu de son lit de coussins, hypnotisé tel le passereau figé d'hébétude mortelle par le regard de la vipère.

D'abord longue plainte lyrique se voulant comme l'expression poétique des convoitises sommeillant dans le cœur de l'homme, peu à peu la voix troublante de la flûte se mue en une espèce d'exhortation, une invite à s'affranchir de l'ennui et de la correction de l'existence pour suivre l'appel de la séduction décadente, s'abandonner à sa suite aux plaisirs charnels les plus insensés. Emportée par le souffle de cet enchantement musical au délire onirique croissant, bientôt la salle entière vacille d'émoi, en proie à un tel envoûtement qu'on la croirait sous le coup d'un sortilège irrésistible.

Sûre de l'ascendant absolu de sa radieuse beauté, la bourrasque de mousseline tournoyante subjugué les esprits, leur ouvre toutes grandes les portes du désir. Mais comme si cette emprise ne lui suffisait pas, comme s'il lui fallait obtenir jusqu'à la reddition complète de ses sujets pris au piège de ses charmes capiteux, telle une rose se dépouillant de ses pétales, Salomé commence à s'effeuiller de ses voiles, achevant de soumettre les dernières résistances à ses éblouissants artifices.

La flûte du faune précipitant toujours plus la cadence, la jeune danseuse devient petit à petit comme ensorcelée, entraînant avec elle dans ses sortilèges tout son auditoire au bord de la défaillance. Chaque homme de l'assemblée peut sentir ce souffle torride qui le dessèche tel le vent du désert, lui empourpre le visage et le fige dans un état de stupeur ahurie, l'œil lubrique et dévoré de concupiscence. Une nymphe demi-nue toute de grâce ondoyante prise dans un tourbillon ascendant qui la fait se tordre en contorsions toujours plus effrénées, plus affolantes, plus triomphantes, dans son enivrante évocation de la

poursuite insensée de l'homme pour les mirages de ce monde qu'il s'épuise à essayer de saisir, et qui le tourmentent sans cesse de désirs inassouvissables.

À la fin, comme vaincue par la sorcellerie du faune lubrique, c'est toute pantelante que Salomé s'affaisse au sol où elle reste là à se lover sur elle-même, pendant que le satyre s'éclipse en douce pour la laisser seule sur scène dans sa nudité triomphale. Une simple gaze la recouvre, à part des dessous féminins réduits à leur plus simple expression, histoire de ne pas trop offenser la stricte pudeur juive.

Encore sous le coup de l'envoûtement, ravie jusqu'à l'hébètement, l'assemblée met quelques instants pour retrouver un peu de cet air brûlant qui semblait lui faire cruellement défaut. Mais quand la jeune vierge redresse la tête avec le mouvement onduleux d'un serpent se déroulant afin de recueillir l'hommage de ses sujets soumis et respectueux, c'est avec un fracas de tonnerre qu'éclate l'ovation empressée de ses vassaux reconnaissants. Un chorus de bravos et d'applaudissements qu'elle accueille avec intérêt certes, les yeux rieurs, flattée par toute cette bruyante manifestation d'enthousiasme de ses admirateurs, mais dans le même temps avec quelque chose de résolu dans son attitude bon enfant. Comme si cette danse avait fait l'objet d'une entente secrète, comme si elle n'avait été accordée que contre une promesse sur parole, ou je ne sais quel engagement du genre, et que la jeune danseuse comptait bien maintenant exiger son dû.

Quelques instants plus tard, Salomé quitte la scène pour réapparaître presque aussitôt à peine plus vêtue et les bras chargés d'une gerbe de fleurs. Grisée par son succès, riant très haut, affolante de grâce et de sensualité dans sa tunique courte d'une blancheur éclatante ne dissimulant rien de la grâce de ses bras et de ses jambes, elle se dirige droit vers son beau-père redressé contre ses coussins afin de mieux lui exprimer toute sa gratitude pour son princier cadeau d'anniversaire. Mais lorsque la jeune vierge à la radieuse beauté se penche sur lui pour y cueillir son baiser d'hommage, le tétrarque devient rouge à faire craindre une congestion. L'enveloppant de ses rires clairs et jouant habilement de ses charmes capiteux, Salomé le tient à sa merci par le seul ascendant de son regard. Des yeux doux et candides, trop innocents pour ne pas cacher quelque perfide dessein...

Sur fond de musique de lyres jouant en sourdine au milieu d'un brouhaha incessant de conversations enflammées, un étrange tête-à-tête s'installe entre la vipère et le passereau subjugué. Malgré son grand usage du monde, le prince débauché me fait l'effet d'un jeune soupissant épris d'amour pour la belle de ses rêves et subitement dépourvu de tous ses moyens, dans l'énervement du premier aveu. Enfermé dans mes pensées, simulant la douce hébétude de l'ivresse qui suit un copieux repas, j'observe la curieuse manœuvre. Sans jamais se départir de son sourire enjôleur, à l'évidence Salomé est à débattre d'une question d'importance avec son beau-père. Une affaire sur laquelle elle semble détenir toute autorité, si j'en juge par la façon dont elle la traite avec le prince : d'égal à égal. Comme s'il s'agissait d'un accord passé entre eux, et qu'elle lui enjoignait d'en respecter les termes, quoi qu'il lui en coûte.

Soudain un souffle glacial paraît passer sur le visage d'Antipas. Livide, décomposé, en un instant sa bouche se contracte comme s'il voulait réprimer un cri. Masqué de surprise douloureuse, il semble atterré par les derniers propos de Salomé. Avec une vive émotion perceptible au nouvel afflux de sang qui lui monte au visage, Antipas balbutie des excuses, ou quelque chose du genre, comme s'il n'était plus capable tout à coup de respecter un engagement pris avec sa belle-fille, en raison d'exigences déraisonnables de cette dernière, et qu'il faisait appel à ses sentiments d'indulgence pour lui pardonner son manquement.

Dans le même temps, Hérodiade a quitté son entourage pour venir rejoindre sa fille. Tout dans son attitude laisse à penser qu'elle veut prendre sa défense, ou faire pression sur son concubin en faveur de celle-ci. Feignant la plus grande gaieté avec Antipas afin d'éviter de trop attirer l'attention sur la mine subitement abattue de son amant, Hérodiade le darde de ce regard à la sensualité impérieuse dont elle semble si bien maîtriser les ressources d'enchantement. Mais, cette fois-ci, ce n'est pas pour exaspérer ses ardeurs. C'est plutôt un regard d'intelligence qu'elle décoche à son amant, pour lui signifier avec autorité, à ce que j'en interprète, qu'aucun intérêt plus grand que celui de sa fille ne saurait primer sur ce qui lui revient de droit.

À la fin de cette négociation secrète d'un moment conduite avec l'affectation d'une humeur riante qui ne s'est pas démentie chez Hérodiade, c'est un prince accablé, au physique comme au moral, qui se met sur pied au milieu de l'allégresse générale pour quitter furtivement le banquet, s'entretenant brièvement au passage avec son chambellan à qui il paraît donner des instructions précises. Rarement souverain ne m'aura paru plus atterré, et souveraine plus radieuse. À l'évidence Hérodiade s'applaudit pour sa victoire. Car c'est bien d'une victoire qu'il s'agit, même si j'en ignore encore la nature pour l'instant. Salomé, plus effacée dans ce triomphe, me fait l'effet de n'avoir été que l'appât mis de l'avant dans une ruse perfide et bien combinée.

Il me faudra attendre un moment pour découvrir ce que cache toute cette intrigue, et saisir l'immensité de la fourberie déployée par Hérodiade pour en garantir le succès. Comprendre de quelle façon deux femmes cupides, nourries des plus noirs desseins, ont eu le meilleur sur un despote veule et méprisable, à la fois trop crédule et inintelligent pour avoir pu deviner leur funeste projet, et trop lâche pour s'opposer à son accomplissement, une fois éventées les manœuvres dont il a été le pigeon.

Un remous soudain au sein de l'assistance, causé autant par la surprise que par l'appréhension. D'un bloc toutes les têtes se tournent en direction de la gueule obscure d'un passage souterrain d'où viennent d'apparaître, torches fumeuses à la main, deux soldats encadrant un inquiétant personnage ayant tout de l'exécuteur de basses œuvres. Lugubre à souhait, tenant entre ses mains un plateau d'argent au contenu recouvert d'un voile pourpre, le sinistre individu marche droit vers Hérodiade et sa fille entourées d'une cour de flatteurs serviles encore tout pâmés d'admiration, Quand le ténébreux personnage vient se planter devant sa souveraine avec son intrigant colis, en un éclair je comprends de quel funeste travail on l'a chargé, au mouvement de recul teinté de répugnance qu'Hérodiade ne peut arriver à réprimer, au moment où l'homme lui tend le plateau à la manière d'une offrande.

Comme si l'assemblée avait deviné en même temps que moi ce que cache ce riche morceau de tissu, un lourd silence chargé d'alarme s'abat d'un seul coup sur ses grappes de noceurs, pour se changer l'instant d'après en un même cri horrifié quand le funèbre exécuteur de basses œuvres retire le linceul de pourpre dissimulant son macabre présent : une tête ensanglantée ! Un condamné décapité à la hache qui, même dans la mort, semble encore vilipender de l'éclat sans vie de ses deux prunelles de lion le couple de souverains débauchés dont il dénonçait les amours adultères jusque du fond de son cachot.

— Le Baptiste ! dis-je à mi-voix, le cœur envahi tout à coup d'un étrange sentiment de gêne mêlé de regret.

— Elle a fini par avoir sa tête, depuis le temps qu'elle se le promettait, murmure entre ses dents un voluptueux de mon entourage avec une moue de répulsion, tout en s'empressant de porter un mouchoir parfumé à son nez, comme s'il craignait d'être incommodé par quelque odeur cadavérique.

La hache du despotisme s'est abattue sur cet ermite qui proclamait partout que le jour du jugement de Dieu était proche. La « voix du désert » a fini de tracasser les siens avec ses remontrances sévères et ses appels au vrai repentir. Quand le bourreau saisit par les cheveux cette noble tête à la grave beauté pour l'élever bien haut, à bout de bras, afin que tous dans l'assemblée puissent savourer le spectacle de sa décollation, certains poussent l'impudence jusqu'à battre timidement des mains, en signe d'approbation. D'autres, plus timorés, détournent leur visage avec la mine faussement affligée, comme s'ils craignaient d'outrager le Dieu de leurs pères devant cette abomination. Mais le comble du cynisme revient à Hérodiade. Prise subitement d'une espèce de frénésie démentielle, elle se saisit du poignard d'un soldat et brusquement en enfonce la lame dans le noble visage pour l'en mutiler.

... Dans l'embrasement de la porte, la silhouette enténébrée de l'intendant des esclaves pousse un cri sourd de douleur puis chancelle à reculons sous l'effet du coup que je viens de lui porter, laissant échapper une cruche de vin qui se fracasse au sol dans la nuit. Au dernier instant, l'instinct du *vilicus* l'a prévenu d'un péril. La brute a senti dans l'obscurité la présence d'un assaillant à l'entrée de sa rudimentaire bicoque, et en un éclair a bondi de côté et levé une main pour se protéger. Ce juste comme mon bras bandé à l'extrême décochait le tir de ma lance improvisée.

En écarquillant les yeux au maximum dans le noir, je réalise que le chef des esclaves, en voulant se défendre et esquiver mon attaque, a néanmoins été sérieusement blessé à un avant-bras. Mais nulle trace de ma lance artisanale qui après l'avoir frappé a percuté le sol dans un bruit clair. Dissimulé chez le *vilicus* en son absence pour mieux le surprendre, le cerveau en feu je me rue sur le bourreau de Philétios et le projette violemment par terre de tout son long. Cognant comme un forcené, je lui défonce la figure de mes poings, faute de pouvoir l'éventrer de ma pique qui échappe à ma vue.

Mais soudain la brute parvient à me saisir par les cheveux. Impossible de m'opposer à ce bras musculeux qui me renverse la tête en arrière. Déséquilibré je tombe à la renverse et lâche prise. D'un bond l'intendant se redresse et me saute à la gorge pour m'étrangler aussitôt de l'une de ses grosses mains, pendant qu'il me frappe à coups redoublés de l'autre malgré sa blessure. Les doigts crochus et noueux mordent dans ma chair, en broient les muscles, tandis que je cours après un air introuvable, lutte avec la dernière énergie pour me libérer de cette étreinte mortelle. Près de sombrer dans l'inconscience, je me sens mourir...

En quête d'une pierre, d'un débris de poterie ou de n'importe quel autre objet pouvant servir à frapper ou taillader ce monstre, mes doigts raclent désespérément le sol autour de moi dans le noir. Soudain ma main saisit quelque chose dans l'obscurité: ma lance! Fébrilement, à tâtons, je cherche vivement à en localiser la pointe durcie au feu. Et tout à coup j'en agrippe l'extrémité acérée. Mû par l'énergie du désespoir, ma survie décuplant mes forces, je plonge ma pique dans le flanc du *vilicus* avec toute la rage de vengeance accumulée en moi au cours de ces derniers temps. Un cri inarticulé de douleur, suivi aussitôt d'un relâchement des serres du rapace autour de mon cou et d'une bouffée d'air frais qui s'engouffre dans ma poitrine avec un râle d'agonisant. Sous l'effet du choc, le corps de l'intendant d'esclaves s'est soulevé, ramassé sur lui-même comme un chat qui ferait le gros dos. Pris d'une toux convulsive, je laboure de coups à l'aveugle la chair palpitante qui me surplombe. Des cris terribles, perçants, inhumains, sous le sauvage va-et-vient de mon arme qui m'éclabousse de sang comme un boucher d'abattoir.

— Dommage que ce fou soit déjà mort. Il aurait pu apprécier ce traitement de faveur de sa reine!

Un vil courtisan, penché sur moi avec un air ricaner sarcastique me tire brusquement de mon absence. En un instant, je troque l'horreur de mes souvenirs passés contre l'horreur du présent. Hérodiade est à s'acharner sur la dépouille du

Baptiste avec la même cruauté que j'avais déployée autrefois pour abattre le *vilicus*. Prise d'un délire meurtrier, elle lacère les yeux, les joues et la bouche de la vénérable tête avec une violence extrême. Emportés à leur tour par le souffle de folie de cette frénésie homicide, de partout dans la salle des énergumènes poussent des cris enthousiastes mêlés d'imprécations et d'injures, en soutien à l'horrible vengeance de cette furie.

Vaincue à la fin par sa rage démentielle qui a transformé son macabre trophée en une masse méconnaissable de chairs mutilées, Hérodiade jette son poignard, puis le visage irradiant d'une morgue méprisante, levant les bras au ciel en un geste de victoire, elle lance à la ronde :

— Ce fâcheux a fini de nous importuner!

Un tonnerre de ricanements sardoniques éclate en accueil à l'atroce boutade. Frappé d'un malaise presque insoutenable devant pareille abomination, je suis accablé tout à coup d'un sentiment de déchéance effrayant. Comme si j'avais trop longtemps laissé cette décadence s'installer en moi sans réagir, et qu'elle en était venue avec le temps à me faire accepter des mœurs relâchées comme la norme des choses. On ne vit pas impunément au milieu de la débauche sans finir par être éclaboussé par ses débordements. Jamais ma vie ne m'a paru aussi flétrie, aussi misérable. Quand je pense que Jean le Baptiste a été supplicié pour avoir tenté de sensibiliser pareils dégénérés à leur inconduite et les amener à se repentir de leur vie de dissolution! Je ne sais si c'est parce que j'ai encore au fond de moi une petite flamme d'idéal ou de correction qui rêve d'un monde nouveau à découvrir ou à réinventer, mais cette idée de déchoir moralement, d'être du lot de tous ces viveurs invétérés me couvre d'un sentiment de déshonneur à en rougir de honte!

Le prophète du désert dédaignait la matière et ses grossières jouissances, annonçait aux siens que notre monde s'acheminait vers son terme et que les hommes devaient ouvrir le chemin à leur Seigneur. Si Jésus le Nazaréen est ce personnage sacré, ce messager du Ciel venu en ce monde pour le régénérer, plaise à Dieu qu'il puisse jouir de la protection de Rome et qu'il n'en vienne pas à connaître un jour une fin aussi atroce que celle que vient de subir son cousin Yohanan!

## CHAPITRE XVII

Debout contre un mur de ce cachot froid et humide de la forteresse de Machéronte dans lequel Jean le Baptiste a été incarcéré pendant dix mois, j'observe sans mot dire les gestes rituels de quatre hommes éclairés à torchères qui sont à préparer le corps décapité du jeune ascète, avant de l'accompagner à sa dernière demeure. L'ayant dénudé de son grossier vêtement en poil de chameau, ils ont lavé son corps avec des eaux teintées, puis l'ont enduit de parfums de Rhodes, de myrrhe et d'aloès. Reste à l'enrouler de bandelettes de lin, et ils pourront transporter sa dépouille jusqu'au lieu de son inhumation.

Soucieux, je n'arrive pas à oublier le visage pâle et défait d'Antipas, au moment de son départ précipité de sa cour, en fin d'après-midi d'hier. Pour le moins troublantes les confidences recueillies auprès d'un officier de la garde personnelle du tétrarque concernant le comportement d'Hérode, dans les heures qui ont suivi son ordre de décollation du Baptiste. Le souverain se serait enfermé seul dans une aile isolée du palais, où il y serait en proie depuis à la plus vive agitation. Pour qu'Antipas soit si bouleversé, cela ne peut signifier qu'une chose : la mort de Yohanan lui fait peur. On lui a forcé la main dans cette affaire, et il est effrayé des conséquences de son geste, redoutant sans doute quelque violent soulèvement de la part des adeptes de ce fougueux prêcheur.

Dès le début du ministère du jeune ermite retiré au désert, Antipas avait pris conscience de la menace que représentait ce personnage prophétique, en raison de sa popularité et de ses critiques sévères à son endroit. Et il s'était inquiété de l'effet d'entraînement de pareilles sermons publiques sur le peuple. Ordonner l'exécution de son importun détracteur déjà interné par mesure préventive aurait été bien commode, mais comme il redoutait que le jeune prophète fût plus dangereux mort que vivant, il s'était abstenu de poser pareil geste. Jusqu'à ce jour fatidique où il avait promis à sa belle-fille de lui accorder tout ce qu'elle désirerait, si elle voulait bien lui faire la grâce de danser pour lui lors de son anniversaire de naissance. Hérodiade, dont la haine pour Yohanan ne connaissait plus de bornes, avait vu dans cette demande l'opportunité d'assouvir sa vengeance. À l'instigation de sa mère, Salomé avait réclamé la tête de Jean le Baptiste, en guise de récompense pour sa fabuleuse interprétation de la « danse des sept voiles. »

Des soupçons de sédition pesant sur le prophète Ieschoua, il est possible qu'Antipas craigne quelque réaction d'animosité de sa part à l'annonce de la mort tragique de son cousin, comme user de son ascendant grandissant sur les foules pour les haranguer et déclencher un mouvement de rébellion contre son autorité. Le roi Hérode, son père, ne vivait-il pas lui-même dans la crainte constante d'une révolte de ses sujets? N'avait-il pas enseigné à ses fils à tirer des leçons de prudence du passé tourmenté d'Israël, jalonné d'émeutes sanglantes provoquées par des chefs religieux exaltés? Si ce dossier *Christos* était déjà chaud, qui sait s'il ne pourrait pas maintenant devenir brûlant.

Je suis tiré de mes réflexions par l'arrivée fortuite d'un geôlier tenant entre ses mains un coffret fermé. Après avoir échangé quelques mots avec l'officier de la garde d'Antipas, l'homme dépose son mystérieux colis auprès du corps supplicé dont on est à enrouler les membres de bandelettes de lin. Aussitôt les disciples de Jean se prosternent avec respect devant le funeste coffret : une lugubre relique à la chevelure et à la barbe hirsutes, au visage affreusement mutilé maculé de sang séché semblable à de la saleté. L'officier de la garde me glisse à l'oreille que la tête de Jean a été retrouvée dans une décharge aménagée en bordure de la forteresse. Des deux prunelles majestueuses du lion du désert qui même dans la mort semblaient encore défier ses tortionnaires cyniques, il ne subsiste plus que deux plaies sanguinolentes desquelles perlent quelques gouttes figées de l'humeur aqueuse de l'œil.

La nuit s'estompe lentement. Les premières lueurs de l'aurore filtrent jusqu'à nous par l'ouverture grillagée aménagée au sommet du cachot. Nettoyée et lavée de toute souillure, la tête du saint précurseur a été déposée avec son corps enrobé d'aromates dans un grand sac en cuir que l'on a recouvert de la peau de chameau qui lui servait de vêtement, en guise de dernier hommage. Chargés de leur précieux colis transporté sur un brancard de fortune, les quatre disciples gagnent la sortie dissimulée dans une encoignure du mur d'enceinte du château. Dehors, des petits groupes de fidèles ont passé la nuit à la belle étoile à veiller en silence, dans l'attente de ce moment. Se découpant comme autant de tristes silhouettes dans la lueur crépusculaire avec leurs lampes-tempête à la main, des plaintes déchirantes mêlées de sanglots s'élèvent de leurs rangs à l'apparition de la dépouille du prophète supplicié.

— Si tu veux mon avis, tribun, Hérode aurait dû couper deux têtes au lieu d'une, me confie l'officier de la garde, sur un ton de confiance.

— Ah oui, quelle autre?

— Celle du prophète de Nazareth, en Galilée... Partout où cet homme enseigne, les foules se massent autour de lui. Tellement que ça frise le délire par moments... Et l'inquiétant, c'est que même si nos espions n'ont encore rien décelé dans son discours qui puisse porter atteinte à l'autorité du tétrarque, nos informateurs n'ont pas tous le même degré de subtilité pour juger des enseignements de pareil meneur. Du danger de certaines équivoques, par exemple... J'ai assisté à une des prédications de ce personnage, par curiosité. Pour essayer de comprendre l'envoûtement des masses à l'égard de sa parole... Ce que racontait alors cet homme aux siens m'a troublé. Il parlait de l'humiliation et du servage des pauvres, et il disait que personne ne pouvait prétendre aimer Dieu, leur dieu à eux s'entend, s'il se fermait aux souffrances des plus miséreux... Pareilles paroles peuvent être un encouragement voilé à renverser les systèmes jugés responsables de cet état de fait, tu ne penses pas?... Pour ma part, cela m'a convaincu de vigilance à l'endroit de ce thaumaturge. Parce qu'il fait plein de prodiges aussi avec ça, pour renforcer son influence sur le peuple... Antipas a fait exécuter le Baptiste en tant que rebelle, mais peut-il prétendre avoir réglé le problème s'il laisse cet autre exalté poursuivre le même discours?... Car l'ermite au désert aussi prenait le parti des indigents. Il prêchait que celui qui avait deux manteaux devait en donner un à celui qui n'en avait pas... Des exhortations dangereuses, selon moi. Les pauvres pourraient bien commencer à croire qu'ils ont des droits et se liguer contre les possédants... C'est pour cela que je dis qu'il aurait mieux valu couper deux têtes plutôt qu'une...

— Crois-tu que quelqu'un parmi les fidèles du Baptiste pourrait avoir quelque relation dans l'entourage du prophète de Nazareth? dis-je au bout d'un moment, mine de rien.

Surveillant du coin de l'œil le cortège funèbre constitué derrière la dépouille de Yohanan pour l'accompagner à son dernier repos, mon interlocuteur me fait signe que non de la tête, l'air navré.

— Je suis désolé pour toi, mais c'est peu probable. À ce que j'en sais, les fidèles de l'un et de l'autre prophète n'ont pas de contacts.

Long regard appuyé de mon vis-à-vis, comme s'il cherchait à prendre ma mesure, avant de poursuivre :

— J'ignore pourquoi tu es là, tribun, mais ce n'est pas pour l'amusement. Tu n'es pas à l'aise dans ce rôle d'ambassadeur de bonne entente. Un vrai émissaire de Pilate n'aurait pas passé une partie de la nuit dans un cachot souterrain, auprès du cadavre d'un rebelle supplicié. Plutôt, il l'aurait passée dans les bras de l'une des courtisanes du palais... Malgré ce qu'en pensent certains, le libertinage a son bon côté en cette vie. Ne nous empêche-t-il pas de crever de désœuvrement?

Je salue cette plaisanterie en feignant de m'en amuser de bon cœur, mais je reste plutôt étonné du rire faux qui m'écorche les oreilles.

— À moins d'un changement de dernière heure dans les projets d'Hérode, reprend l'officier, je dois quitter Machéronte demain à l'aube à destination de Capharnaüm. Démarche de pure routine auprès du percepteur d'impôts de la localité... J'ai pour habitude, quand je suis là, de faire la fête à mes moments libres avec le responsable de la garnison locale. Comme nous sommes toujours friands de bons endroits pour festoyer en galante compagnie, il nous arrive de pousser une pointe du côté de Magdala, sur l'un des versants du lac de Tibériade, où une certaine Marie, une Juive aisée, mène grande vie, entourée d'hôtes du meilleur monde... Rien que des gens de distinction : des notables, des magistrats de notre administration, de riches marchands, et jusqu'à des cadres de l'Armée romaine des environs... Cette Marie, je suis tout disposé à te la présenter, tribun... Et fait qui devrait t'intéresser, elle a déjà rencontré le prophète de Nazareth.

Mon interlocuteur marque une pause, s'attendant sans doute à quelque manifestation d'intérêt de ma part devant cette généreuse proposition. Mais comme je ne laisse rien paraître de mes émotions, il poursuit, sans plus de façon :

— Marie a été si bouleversée par cette rencontre que depuis ce jour elle n'a de cesse d'en relater les circonstances à qui veut bien l'entendre. Ce qui nous vaut, à l'occasion, d'assister à des échanges croustillants entre elle et ses invités. Oh rien de bien méchant!... Tout cela est fait à la blague, histoire d'éprouver les convictions de notre charmante hôtesse, de s'amuser un peu de son humeur exaltée... Le beau de la chose avec cette femme, c'est que chacun est libre de dire ce qu'il pense sous son toit.

— Curieux cet engouement pour pareil personnage religieux chez une femme aussi émancipée, fais-je remarquer avec une pointe d'étonnement dans la voix. La vie mondaine de cette Juive suppose une certaine liberté de mœurs qui doit avoir bien peu en commun avec les enseignements d'un tel homme... Si tu veux mon avis, elle l'a rencontré une fois, par hasard, et elle en parle avec enthousiasme parce qu'elle a été soulevée par son discours.

— Non, c'est plus que cela. Elle aurait même des relations parmi ses proches...

« L'ami des gens de mauvaise réputation » ... Cette phrase me traverse l'esprit tout à coup. Je l'ai lue quelque part dans le dossier...

— Marie a un frère en Judée, à Béthanie, poursuit le chef des gardes. Elle lui rend visite régulièrement, et elle parle même de s'établir à demeure avec lui et son autre sœur. Ce frère a pour nom Lazare... L'intéressant de l'affaire, c'est que cet homme subviendrait pour une bonne part aux besoins du prophète et de ses disciples... Tu vois d'ici le tableau de famille?... Par cette Marie, tu devrais pouvoir entrer en lien avec des proches de l'intéressé.

Me dévisageant avec un regard ironique, mon vis-à-vis ajoute, comme si de rien n'était :

— Et qui sait, peut-être même adhérer à leur bande, éventuellement... Cela n'étonnerait personne, pas même le fait que tu sois romain... Tu ne serais pas le premier « craignant-Dieu » à épouser la foi juive!

## CHAPITRE XIX

À demi allongé au milieu d'un environnement de duveteux coussins à l'exemple de la vingtaine de convives qui m'entourent, je n'ai d'yeux que pour Marie de Magdala dont la silhouette vive et alerte se glisse furtivement entre les tables basses garnies des aliments et des vins les meilleurs. Vêtue d'une fine tunique de lin blanc délicatement ouvragée qui ne dissimule rien de la saine rondeur de ses bras, d'une grâce souveraine et d'une gaieté brillante, la jeune femme est dotée d'un charme capiteux dont l'attrait est absolument irrésistible pour ses invités. Le front ceint d'une frange de dentelle perlée destinée à mettre en valeur l'ébène de ses longs cheveux séparés au sommet comme deux ailes déployées, elle arbore autour du cou et des bras des chaînettes d'or entrelacées que complètent des bracelets aux poignets et aux chevilles du même métal précieux. Consciente de sa beauté, quoique sans affectation, Marie n'en excite pas moins les convoitises avec ses œillades coquines qu'elle distribue à la ronde sans distinction et qui en disent long sur son tempérament voluptueux.

Le jour baisse, et dans la lueur des lampes fumeuses qu'on est à allumer, la jeune femme veille au confort de chacun de ses invités auprès de la domesticité de sa riche villa, s'assurant discrètement que chacun ne manque de rien. Une résidence princière bercée par la prose musicale d'une lyre aux accents pleins de charme et où tout n'est qu'enchantement pour l'œil. Du mobilier d'ébène gravé en creux d'ornementations en ivoire aux plus menus éléments décoratifs, en passant par le lourd miroir de bronze poli pendu aux murs et les cassolettes d'argent où brûlent les parfums les plus capiteux, le décor de cette demeure seigneuriale témoigne d'un train de vie bien au-dessus de celui des Israélites du commun. Ou cette femme jouit d'une fortune de famille la mettant au-dessus des contraintes financières, ou elle est entretenue par un riche protecteur.

Le temps fuit et je n'ai toujours pas réussi à me ménager un tête-à-tête avec Marie. Je voudrais profiter de l'ivresse joyeuse de mes voisins de table pour m'entretenir un moment avec la jeune femme. Un entretien dans un coin tranquille, à l'abri des indiscretions, tant je crains que la nature de ma requête ne vienne aux oreilles de certains esprits narquois de notre petite fête. En pareil cas, il y aurait risque que la chose fût ébruitée avec cynisme, car des farceurs semblent prendre un malin plaisir à saper l'enthousiasme de notre hôtesse à l'égard du prophète Ieschoua. Autant la jeune femme fait son éloge avec émotion, autant ces sans-gênes s'amuse-t-ils de son engouement pour sa personne, des taquineries dont je devine qu'elles lui font mal par instants. Je le perçois aux coups d'œil chagrinés que Marie jette parfois du côté de l' élu de son cœur, celui de notre groupe de convives dont les propos concernant le thaumaturge de Galilée sont les plus désinvoltes.

Progressivement, à force d'abuser de ce ton plaisantin dans la conversation, d'enjouée qu'elle était au départ l'ambiance s'est tendue. Et voilà que celui qui m'a introduit dans cette bonne société et qui tient mal le vin s'en va lâcher à la blague, d'une voix pâteuse :

— Vous avez su pour l'ermite au désert, le tourmenteur d'Hérode qui pourrissait en prison sur son ordre?

— Le Baptiste? s'enquiert une voix, tandis que se creuse un silence interrogateur au sein de l'assemblée.

Main raidie à la manière d'un couperet, l'officier de la garde d'Antipas feint de s'en trancher la gorge, puis lance :

— Couic!... Terminé!

Alors que la décollation du Baptiste laisse les invités de Marie plutôt indifférents, visage consterné par la nouvelle, la jeune femme allègue presque aussitôt de devoir s'absenter un moment. À peine a-t-elle quitté la pièce que je m'empresse à mon tour de prétexter un urgent besoin de prendre le frais un moment, pour lui emboîter le pas. Je dois absolument me réserver un entretien seul à seul avec notre hôtesse. Guidé par un serviteur, je la rejoins discrètement dans l'atrium de sa riche

demeure, réfugiée en bordure d'une pièce d'eau éclairée à torchères et tachetée de lis d'eau et de nénuphars. Ignorant ma présence, Marie de Magdala me tourne le dos. Mal à l'aise de forcer ainsi son intimité, je n'ose pénétrer dans cette cour intérieure silencieuse, sans y être invité. Mais alertée tout à coup de ma présence par quelque mystérieux instinct, la jeune femme se retourne d'un bond. À mon grand soulagement toutefois, aucune réaction d'irritation sur son visage. Tout au plus un peu de surprise et une certaine méfiance dans ses grands yeux où perlent des larmes qu'elle essuie d'un geste furtif.

— Que me veux-tu, tribun ?

— Te parler.

Je lui ai répondu dans la langue des siens, autant par déférence que pour la mettre en confiance. Aussitôt la jeune femme me fait signe d'approcher.

— C'est avec beaucoup d'intérêt que je t'ai écoutée quand tu nous as entretenus avec respect et émotion de ce prophète de Galilée que tu as déjà rencontré et qui compte des amis à toi parmi ses disciples... Si je suis ici, c'est que j'ai une requête à te formuler au sujet de cet homme... Je pourrais te raconter ma vie pour mieux te faire comprendre le sens de ma démarche, mais cela risquerait d'être long et ennuyeux pour toi, j'en ai bien peur... Dans quelques jours, ma carrière de soldat prendra fin, et je serai alors libre d'agir à ma guise, comme bon me semble... Des témoignages me sont parvenus sur certains des enseignements de ce prophète que tu vénères... Ainsi, quand il dit : « Vous ne pouvez servir deux maîtres. Là où est votre trésor, là aussi est votre cœur », pareil discours suscite un douloureux questionnement en moi. (Feignant subitement d'être affligé :) Je crains d'avoir fait le choix du mauvais trésor au cours de ma vie... À mes yeux, le pouvoir, les honneurs et l'argent représentaient tout. Ils étaient l'ultime trésor, celui qui donnait accès à tous les délices et les plaisirs de ce monde... J'ai acquis ce trésor, mais mon cœur s'est flétri à sa possession, en même temps qu'un grand vide s'installait en moi... Un vide tenaillant qui, au fil du temps, a fait naître en moi un étrange besoin... Une sorte d'aspiration sur laquelle mon esprit ne peut mettre d'image, mais dont ce prophète connaît peut-être la nature.

Contre toute attente, Marie s'approche de moi jusqu'à me toucher de la main. Nulle trace dans ses yeux à l'iris violet du rayonnement de plaisir que je pouvais y lire plus tôt, à mon arrivée. Au lieu de cette franche gaieté, la fière courtisane présente maintenant un visage au maquillage altéré par les larmes.

— Si tu savais seulement ce que j'ai vécu, ce trouble indéfinissable qu'il a fait naître en moi, quand je l'ai rencontré. (Marie porte la main à sa gorge, en proie à une vive émotion.) Il y avait longtemps qu'on me tourmentait pour que j'aille entendre la parole de cet homme admirable dont le nom est sur toutes les lèvres. On ne me demandait pas d'écouter son discours, si cela était susceptible de me déplaire, juste de le voir... Je finis par céder aux instances de mes amis et me présentai sur les lieux de sa prédication vêtue de mes plus belles parures. Mais trop orgueilleuse pour me mêler à la populace, je choisisais plutôt de m'installer à la terrasse d'une auberge, confortablement installée au sein de la meilleure litière et entourée de ma domesticité, sûre d'attirer sur moi tous les regards.

La jeune femme s'interrompt, une grosse larme roulant sur sa joue...

— Quand il est apparu, entouré de ses disciples, remontant le chemin qui passait à ma hauteur, son regard s'est posé sur moi... Et sous le poids de ce regard, j'ai senti quelque chose tressaillir dans tout mon être, en même temps que m'envahissait un sentiment de honte, pour autant que j'étais alors capable d'en ressentir... Encore aujourd'hui, je ne peux arriver à m'expliquer ce trouble. C'était comme si toute ma chair avait frémi d'indignité devant sa personne... Il y avait dans cet homme tant de gravité, tant de dignité dans toute sa personne, que j'en étais saisie d'émotion... Mais ce qui devait rester

gravé à jamais en moi, c'est la façon dont il m'avait regardée... En dépit de ce sentiment de disgrâce que j'éprouvais à son seul regard, il ne me jugeait pas. Au contraire, ses yeux étaient chargés d'une tendresse et d'une bonté impossibles à définir.

Marie de Magdala marque une pause pour sécher délicatement ses yeux avec un mouchoir de soie.

— Je dois être affreuse à voir, dit-elle. Mon fard à paupières a coulé... Il faut que je te laisse, tribun. Je dois me refaire une beauté et retourner auprès de mes invités qui me réclament... Qu'attends-tu de moi au juste?

— Que tu m'introduises auprès des disciples de ce prophète... Je voudrais devenir un des leurs.

Mon hôtesse est frappée d'un tel étonnement, qu'elle reste là un instant à me dévisager sans rien dire, ne sachant trop quoi penser de ma requête. Devinant son malaise, j'ajoute :

— J'ai fait le tour de ce que notre monde a à offrir, et cela ne m'a pas comblé... Par bonheur, j'ai entendu parler de ce prophète des vôtres, et il se pourrait bien qu'il détienne la réponse à mes aspirations confuses sur lesquelles je n'arrive pas à mettre de mots.

— Sais-tu seulement à quoi les disciples de cet homme ont dû renoncer pour être de sa suite?... Si je te disais qu'ils ont dû se dépouiller de tous leurs biens, délaissier leur travail, quitter leur quiétude, leur sécurité et jusqu'à leurs parents et amis?... Tu serais prêt à briser tes liens les plus chers et les plus voluptueux avec ton ancienne existence, à te priver de tous ces délices qui ont marqué ta vie pour être de la bande de ce prophète?... Les belles courtisanes, la bonne chère, les honneurs, le pouvoir, l'argent?... Mais tu mourrais d'ennui!

Marie a donné dans le sarcasme volontairement pour mieux me faire prendre conscience de la naïveté de mon désir. Mais son regard, ses gestes, sa pâleur même, trahissent d'une grande agitation.

— Crois-tu que je n'ai pas essayé moi-même, depuis ma rencontre avec cet homme, de me couper de tout ce monde d'esprits libertins dans lequel je croupis depuis tant d'années et qui me souille jusqu'au tréfonds de l'âme?... Mais je n'ai pu y arriver... Il n'y a pas de prétexte que je n'aie invoqué pour éluder l'obligation de me séparer de cette vie dissolue... De ce fait, cela réduit à néant tous mes efforts pour changer de conduite.

De nouveau, la jeune femme pleure sur elle-même, sans bruit, son fard à paupières se mêlant aux larmes qui ruissellent de ses yeux.

— Je ne sais pas qui tu es, tribun... Tu parles couramment notre langue et ta barbe n'est pas coupée de près à la manière des soldats de Rome. Comme si tu voulais te mêler aux nôtres, sans te faire remarquer... J'accepte de t'aider dans ta démarche, parce que je te crois sincère. Mais si ton but est tout autre que celui de devenir disciple de ce juste, il verra ton imposture, de même qu'il a vu mon indignité. Et il te pardonnera sans doute ta déloyauté, comme il a fait pour mes appétits déréglés, à cause des souffrances que tu vas endurer à son contact, quand tu découvriras quelle âme de boue est la tienne!

À mon étonnement, Marie pose un index sur la balafre de ma joue et en suit un instant le contour, les yeux toujours baignés de larmes.

— Je dois rejoindre mes invités, tribun, j'ai déjà trop traîné... Te voilà prévenu à présent, à toi de faire attention.

Mon hôtesse me tourne le dos et gagne la sortie de l'atrium. Juste comme elle va disparaître, elle s'arrête, pivote sur elle-même, puis me lance :

— Ce regard que ce prophète m'a jeté, et qui me faisait prendre conscience que je devais abandonner cette vie de désordre pour retrouver les mœurs innocentes de mon enfance, a consumé quelque chose en moi pour toujours. Et il va te brûler à ton tour, aussi sûrement que t'a marqué le feu de cette arme qui a mutilé ton visage à jamais!

... La chaleur d'étuve de la vaste écurie est accablante. Une atmosphère lourde et étouffante qui me prend à la gorge. Les mains glacées, la respiration oppressée par la peur, j'attends dans une sourde angoisse l'arrivée de mes poursuivants. Dire que j'ai prévu l'exécution du *vilicus* dans le moindre détail, en guise de représailles pour la mort brutale de Philétios. Comme laisser passer cinq lunes avant d'agir, histoire d'éloigner tout soupçon sur ma personne, en plus de choisir de porter mon coup mortel à l'intendant nu comme la main. Peut-il y avoir quelque chose de plus probant qu'une tunique vierge de toute trace de sang pour témoigner de mon innocence?

Malheureusement pour moi, soudain tout s'écroule. Cela n'est d'abord qu'une impression, rien de plus, pas même un bruit insolite, mais je découvre que quelqu'un m'épie dans le noir alors que je m'apprête à fuir les lieux de mon crime. Une silhouette blême tapie derrière un bosquet et à peine perceptible dans la faible lueur du dernier quartier de la lune. Sans doute une concubine recrutée parmi les esclaves du domaine par le *vilicus* et qui l'a suivi à l'heure de rentrer dans ses quartiers pour la nuit.

Souvenir confus, dans mon affolement, de détalier comme un lapin sans prendre le temps d'emporter mes vêtements. Une nuit d'angoisse à maudire mon sort dans l'attente de l'irréversible. Pour avoir voulu tirer vengeance de la mort de mon père d'adoption, j'ai raté pour toujours cette chance inespérée que la vie m'offrirait de devenir un homme libre et d'accéder à la classe des privilégiés de ce monde. Ce témoin oculaire de mon crime, c'est ma perte, ma condamnation assurée. Depuis l'aube, le domaine est sens dessus dessous. Les gardes, chiens pisteurs en tête, sont à ratisser le terrain, et ils me pourchassent de fenils en étables, de fourrés en buissons. Et l'un de ces implacables chasseurs d'homme connaît bien mes façons de faire. Il sait que les chevaux sont ma passion et que je passe le gros de mon temps aux écuries en leur compagnie, dès que je peux prendre congé du gymnase. Et pour s'assurer que je ne lui échapperai pas, ce traqueur implacable est à fouiller méthodiquement chacun des bâtiments de l'exploitation. Si je parviens à lui filer entre les mains, il me faudra encore semer les chiens de la meute pour ne pas risquer de périr sous leurs crocs.

J'aurais voulu donner à penser à mes poursuivants que je suis parvenu à prendre le large, afin qu'ils n'aient pas l'idée de me chercher aux écuries. En particulier dans cette stalle où je suis enfermé avec la plus fougueuse monture du haras. J'ai choisi de me terrer dans cet endroit saugrenu à dessein, parce que c'est le dernier lieu où quelqu'un de sensé pourrait songer à se cacher. Et pour cause : personne, à venir jusqu'à cette nuit, n'a pu approcher cet étalon sauvage victime des mauvais traitements d'un fauve en maraude. L'esclave qui a pour tâche de soigner la malheureuse bête le fait au péril de sa vie, tant le moindre bruit autour d'elle l'affole. Et pourtant, alors que dehors tout n'est que confusion, hennissements de chevaux, jappements de chiens et cris surexcités de valets d'écurie lancés à ma poursuite, je suis là, dans cet enclos obscur et malodorant, à guetter l'approche de mes poursuivants.

Une cachette payée de quel prix!... Blotti dans le creux du dos de l'impétueuse monture, jambes serrées contre ses flancs, mains fermement agrippées à sa crinière, je suis crotté de la tête aux pieds, couvert de bleus, et je pue comme un bouc. Toujours nu comme un ver, plusieurs fois le monstre m'a désarçonné lors de mes tentatives pour le monter et je me suis retrouvé tête première dans sa litière de paille et de fumier. Au nombre de ruades qu'il m'a décochées, cela tient presque du prodige que je sois encore en vie. Toute la nuit, dans la lumière blafarde d'une lampe-tempête, il m'a fallu faire preuve d'une détermination sans failles, user de la plus grande autorité, mais sans jamais faire appel au fouet pour imposer ma domination sur l'animal insoumis et parvenir finalement à amener sa reddition à l'aube. Et depuis, je ne suis toléré sur son dos que parce que mes caresses et mes paroles lui sont apaisantes.

— Tous derrière moi!

Aboyé d'une voix retentissante, l'ordre me glace le sang. Instinctivement je me ramasse encore plus sur mon cheval que je monte à cru. Affolé par ce cri hystérique, l'animal se met à hennir à pleins naseaux à l'instar des autres chevaux de l'écurie. Non loin de là, je peux entendre les portes des stalles qu'on ouvre à la volée, puis le lourd pas d'un homme qui est à remonter lentement l'allée entre les dizaines d'enclos cloisonnés. Le bruit de sa chaussure à clous contre les dalles mal équarries du sol, cette rude calige des légionnaires dont il a conservé l'habitude malgré son retour à la vie civile, ne me laisse aucun doute sur son identité : le centurion Martialis, l'homme à la fois le plus haï et le plus craint de tout le haras. Sa spécialité : la traque aux esclaves en fuite. Des histoires toutes plus effrayantes les unes que les autres courent sur son compte. Selon certaines, Martialis mutile à jamais les évadés qu'il rattrape. Pour d'autres, le malheureux fugitif qui lui tombe entre les mains peut servir de pâture à ses chiens, selon son humeur du moment. Je connais deux des victimes de l'immonde brute. La première est défigurée à jamais, la bouche tordue en une grimace permanente, suite à un coup de gros brodequin militaire asséné en plein visage. La seconde a perdu pour ainsi dire l'usage de son bras droit, estropiée pour toujours après avoir été frappée à coups de barre de fer.

— Juste à l'odeur, il y a du bouc juif dans cette écurie! lance Martialis à la volée. Allez, bande de fainéants, on accélère! Ouvrez-moi tout ça! J'ai assez perdu de temps avec ce petit reptile!

L'irritation de Martialis de n'avoir pu encore se saisir de moi se manifeste par de petits coups sonores du cep de vigne qu'il fait claquer contre le montant de sa chaussure. Privilège réservé aux centurions de l'Armée romaine, ce sarment de bois dur utilisé en guise de fouet sert à administrer de sévères corrections aux légionnaires pris en défaut de désobéissance, ou coupables de lâcheté face à l'ennemi. Bien que démobilisé depuis un certain temps, Martialis a gardé l'habitude de cette terrible cravache qui ne le quitte jamais. Et à la moindre faute contre le règlement, son bras n'hésite pas à frapper durement l'infortuné fautif. Des dizaines d'esclaves récalcitrants ont eu de ces pieds de vigne brisés sur leur dos. Si je tombe entre les mains de ce monstre, il est capable de m'écorcher vif après ce que j'ai fait.

Les pas se rapprochent. Mon cheval dresse les oreilles. Une profusion de cris et d'appels, de bousculades et de hennissements aigus dans les stalles voisines de la mienne. Mes poursuivants arrivent à ma hauteur. Je peux voir sous la porte l'extrémité des grosses chaussures militaires de Martialis immobilisé face à mon enclos. Son intuition l'a-t-il alerté de quelque chose, ou est-ce les jappements querelleurs des chiens pressés à l'entrée qui lui ont mis la puce à l'oreille? Énervé par tout cet effroyable chahut, mon cheval se dresse sur ses membres de derrière et martèle rageusement le battant de ses pattes de devant, en poussant des hennissements terribles.

— C'est un étalon sauvage, chef, lance une voix mal assurée, au milieu du chaos. Il est venu se réfugier auprès de nos chevaux après avoir été attaqué par un fauve... Il est très dangereux à approcher!

— Le fugitif ne peut pas s'être caché là, renchérit un autre palefrenier. Il aurait été taillé en pièces!

— Ce cheval est attaché? s'enquiert Martialis, sur un ton bourru.

— Euh... Oui, je pense...

— Alors qu'attendez-vous pour ouvrir cette porte, bande de poltrons? Ce bâtard peut survivre à n'importe quoi! Il s'y connaît mieux que quiconque en chevaux!

Cette fois ça y est : la seule fuite possible est en avant, au travers de la meute de mes poursuivants. Crispé d'angoisse, mon cœur battant avec force, je lutte pour me maintenir sur le dos de mon cheval... Le lourd loquet de bois se

soulève. Ma monture se cabre de toute sa hauteur, hennit d'affolement... La porte s'ouvre en grinçant... Martialis!... En découvrant ce centaure dressé devant lui de toute son énorme masse, il a un geste instinctif pour se protéger de son avant-bras, mais déjà mon cheval se rue à l'extérieur et il est fauché net avec ses aides dans un affreux pêle-mêle d'hommes et de chiens culbutés.

Sans même ralentir sa course, mon étalon fonce au galop vers la sortie de l'écurie dont les portes sont grandes ouvertes et gardées par des palefreniers armés de fourches afin d'en interdire l'accès. Brûlant du désir de vivre, j'enfonce mes talons dans les flancs de mon cheval pour l'inciter à franchir l'obstacle en bondissant par-dessus. Mais soudain la brave bête a un brusque mouvement de recul devant ce mur de piques, perd pied en voulant freiner et plonge sous moi avec fracas, m'expulsant du coup tête première contre les dalles grossières du sol.

C'est terminé. Je n'ai même pas le temps de me relever que déjà chiens et poursuivants me tombent dessus dans une affreuse mêlée où les coups pleuvent de partout, tandis que des palefreniers s'efforcent péniblement, dans un tumulte d'aboiements et de hennissements affolés, de repousser mon cheval blessé vers son enclos.

— Laissez-le-moi! hurle une voix gutturale, au milieu de l'affreux chaos.

Aussitôt quatre paires de bras me remettent sur pieds sans ménagement, tandis que s'avance vers moi la silhouette massive de Martialis. Tout contusionné, meurtri de morsures et d'ecchymoses, je note que le vindicatif centurion traîne la jambe. Quand il arrive à ma hauteur, c'est à peine si je distingue sa silhouette dans la vive lumière du contre-jour qui s'engouffre à l'intérieur du vaste bâtiment. Une de mes paupières est si meurtrie que j'ai peine à voir de cet œil.

— Par exemple, mais t'en as pris plein ta belle gueule, mon cochon, dis donc! s'exclame le rude centurion quinquagénaire, tout en remettant de l'ordre dans ses vêtements. (S'adressant à ses acolytes, l'air faussement attristé:) Il ne fallait pas me l'amocher autant, voyons!... Pour un peu, vous m'auriez privé de tout mon plaisir!

Lentement, comme s'il voulait faire durer le supplice de l'attente face au sort qu'il me réserve, Martialis trace le contour de mon œil mi-clos avec l'extrémité de son sarment de vigne, ses petits yeux de putois vissés dans les miens, m'écrasant de tout le mépris dont il est capable. Pourquoi ne hurle-t-il pas, suivant son habitude, en menaçant et en jurant? Il devrait être complètement hystérique après ce qu'il vient de vivre. Il a été fauché par mon cheval, blessé dans son orgueil et dans sa chair, et ses vêtements vaguement copiés sur son ancienne tenue militaire sont souillés de fumier.

— Autant d'esclaves, autant d'ennemis! lance mon hargneux tortionnaire au bout d'un instant, une lueur cruelle entre les cils, la voix sifflante de rage contenue, tout en me tapotant le visage de son terrible pied de vigne. Si je n'avais pas reçu l'ordre de Claudius Félix d'épargner ta vie, je me serais chargé de te faire crever lentement, afin de te laisser tout le temps d'en apprécier le traitement à sa juste valeur. Mais les ordres sont les ordres... Je me console en me disant que là où on va t'expédier, tu ne seras frustré de rien... Ces types s'y connaissent en la matière : ils saignent du porc à cœur de jour!

Martialis tourne autour de moi, tout doucement, comme un chat jouant avec une souris, sa main droite aux tendons saillants et aux veines gonflées par la rage crispée sur son cep de vigne. Soudain il s'arrête et me fixe d'un sourire grimaçant, le regard par en dessous, empreint d'une froide cruauté. Je n'échapperai pas à une sévère rossée. Je me raidis, rentre la tête entre les épaules en prévision du pire. Palpant d'un index boudiné mon œil blessé :

— Pas terrible comme tête, commente-t-il d'un ton doucereux. Je vais t'arranger ça pour que ce soit mieux assorti...

Avant même que j'aie pu prévenir le coup, brusquement le cep de vigne s'élève dans le contre-jour aveuglant et me cravache avec un sifflement rageur. Un hurlement de bête, une brûlure à la douleur fulgurante qui éclate dans mon crâne et

irradie dans tous mes membres. La racine noueuse s'est abattue sur le côté indemne de mon visage et m'a ouvert la joue de l'œil à la mâchoire. En un instant, je suis éclaboussé de sang de la poitrine jusqu'au bas-ventre. Me prenant la tête à deux mains, gémissant et hoquetant misérablement, je m'écroule à genoux au pied de mon bourreau. Au même moment, je me sens empoigné par les cheveux et tiré rudement par derrière :

— Ça, c'est pour que tu te souviennes de moi à jamais, espèce de petite ordure! aboie mon tortionnaire, fou de rage, son rude visage à la peau tannée et recuite par le soleil pressé contre le mien à le toucher presque. Ta gueule amochée, tu la traîneras avec toi jusqu'à ton dernier souffle. Présent du centurion Martialis!

— Tu viens, tribun?... Tu en mets du temps...

La voix de l'officier de la garde d'Antipas qui s'inquiète de moi. Comme tiré en sursaut d'un mauvais rêve, je gagne la sortie extérieure de l'atrium pour profiter un instant de la quiétude des lieux, avant de retourner auprès de l'assemblée. Devant mes yeux, plus loin, les eaux tranquilles du lac de Tibériade scintillent dans la clarté irréaliste d'une pleine lune, sous un ciel de nuit constellé de myriades d'étoiles. Alors que je devrais me sentir apaisé par le calme paisible de cet environnement enchanteur, il n'en est rien. Un malaise étrange m'envahit, avec le ressouvenir de ces événements douloureux de mon passé. Comment oublier les terribles conséquences que mon geste homicide avait entraînées pour le futur de ma vie...

— Si tu as cru que tu pouvais te venger en toute impunité pour ce qui est arrivé à Philétios, tu t'es trompé grandement, David! me lance Claudius Félix, d'une voix attristée. Ton vieux protecteur connaissait les règles en matière de pratiques religieuses, et il savait à quoi il s'exposait en passant outre à cette interdiction!

Debout à l'entrée de sa riche villa, blessé et humilié dans son amour-propre, Claudius Félix s'apprête à me communiquer sa décision de justice pour le crime dont je me suis rendu coupable à son préjudice. À ses côtés, Flavius, l'air complètement désemparé et les yeux braqués droit devant lui afin d'éviter de croiser mon regard, me tient en respect avec deux énormes dogues aux yeux exorbités à force de s'étrangler au bout de leurs chaînes. Encadré de deux gardes, maculé de sang et affaibli par la terrible correction qu'on m'a flanquée au matin, je claque des dents et frissonne sous le mince débris de tunique qu'on m'a refilé, à peine capable de tenir sur mes pieds entravés.

— Quand on me communiqua la terrible nouvelle de ce meurtre, ainsi que l'identité de celui qui en était manifestement l'auteur, j'en fus si atterré que tout ce que je trouvai à dire sur le coup, ce fut : « C'est affreux! » Affreux et absolument inconcevable dans ton cas, parce que je t'avais chéri tel un fils, et que ce qui m'importait c'était de faire de toi un homme de valeur hautement éduqué... Tu m'as cruellement déçu, David!... Dire que tu avais une vie brillante devant toi, toute tracée d'avance. Encore une année ou deux, et tu aurais été affranchi, tel que je te l'avais promis. Mieux, tu serais devenu un citoyen de Rome à part entière, formé à l'art de la guerre afin de devenir éventuellement un général-commandant de nos armées... Dans l'aveuglement de ta colère, tu as tiré un trait définitif sur cet avenir prometteur, alors que tu aurais pu être de ces fins esprits conquérants qui font l'orgueil de Rome!

Claudius Félix s'arrête pour juger de l'effet de ses paroles sur moi, paraissant pour le moins ébranlé derrière le masque de contenance qu'il s'efforce de se donner. Bien que je devine chez lui un reste de sympathie à mon égard, je ne m'attends néanmoins à aucune mesure de clémence de sa part. Ne serait-ce que pour sauver la face devant la bonne société de Cirta, il se doit de faire un exemple. En dépit de la fâcheuse situation dans laquelle je me trouve, quelque chose en moi me

fait redresser la tête sous l'iniquité de ce mauvais sort. Je n'ai aucun regret face à mon geste. La loi des miens est claire : « Œil pour œil, main pour main, pied pour pied. » Je n'ai fait qu'exercer sa justice!

— Les dieux n'accordent jamais de seconde chance dans la vie, de reprendre Claudius Félix. Les regrets sont donc inutiles. Cela ne sert à rien d'espérer pouvoir recommencer ce qu'on a délibérément raté. Le passé ne peut revenir pour autant, et personne ne vit une seconde fois... Pour ton crime, j'aurais pu te faire mettre en croix... Si j'ai décidé, dans ma mansuétude, de te laisser la vie sauve, c'est parce que j'ai d'autres plans pour toi. Ta robustesse, ton esprit de combativité et ton savoir-faire à l'épée peuvent quand même servir Rome... Je suis sûr que le peuple appréciera le spectacle de cette adresse dans les jeux de l'arène!... C'est là où tu finiras tes jours, parmi ces brutes adulées des foules... Ta punition sera de vivre en permanence comme un mort en sursis, avec ton existence suspendue à un fil... À la première erreur grave de ta part dans un combat, tu risqueras de la payer de ta vie!

C'est terminé. D'un geste Claudius Félix signifie à mes gardes qu'ils peuvent m'emmener. Nulle appréhension, nul effroi en moi, comme si j'étais inconscient de la gravité de ma condamnation. Et pourtant, je viens bien d'être condamné à mort. Mon ancien maître a pris soin de me le souligner : un mort en sursis. Rares en effet sont ceux qui font de vieux os dans le monde impitoyable de la gladiature.

Depuis mon plus jeune âge, je plie comme le roseau dans la tempête, mais toujours je me suis redressé. Et cette fois-ci encore, j'ai la volonté farouche de survivre à ce nouveau revers du destin. Les mains et les pieds entravés de chaînes, on me conduit vers la route, plus bas. Dans l'éblouissante lumière du milieu du jour, une cinquantaine de criminels et de rebelles m'y attendent, ligotés deux par deux et tous reliés au même lien d'entrave, encadrés d'une escorte de gardes hargneux montés à cheval. Leur colonne a fait halte à ma hauteur, afin de m'incorporer à leur groupe. Une longue marche nous attend jusqu'au port de Chullu, où l'on doit nous embarquer pour Rome. Un même sort en partage nous est réservé, une fois rendus à destination : les jeux du cirque.

Soudain, entre les jappements enragés des dogues pris de fureur à l'approche de la colonne de forçats, je peux entendre derrière mon dos la voix vibrante d'émotion de Flavius qui m'a suivi jusqu'à la route :

— Ne sois pas triste, David, me crie-t-il, le visage éploré. Ce n'est pas vrai que les dieux n'accordent pas de seconde chance!

Longuement Flavius et moi nous restons là à nous regarder, comme si chacun de nous deux voulait graver dans son esprit l'image de l'autre, avant cette séparation définitive, alors que de son côté ce fils cadet des Félix prend le chemin des armées en vue d'y gravir les échelons conduisant aux hauts postes de commandement. Dix ans d'une solide complicité entre nous viennent brutalement de prendre fin, et Flavius, encore plus que moi, semble en être profondément marqué. Pour lui je suis un héros depuis l'incident du vol de chevaux qui a tourné court, une action qui m'aura valu la reconnaissance de tous, en raison du courage dont j'ai fait preuve ce jour-là. Peut-être est-ce un peu pour cette raison d'ailleurs que Claudius Félix s'est toujours réjoui de notre lien d'amitié. Ma maturité d'esprit précoce a toujours eu une influence positive sur la conduite de son fils.

— Peut-être nous reverrons-nous un jour, David, me lance encore Flavius dans un dernier salut d'adieu. Souviens-toi que tout peut arriver dans la vie!

L'esprit engourdi, comme paralysé à toute forme d'émotion, je marque mon assentiment par un sourire triste et un léger mouvement de tête. Si j'ai échappé au supplice de la croix, c'est sans doute parce que Claudius Félix m'a vendu à gros

prix à un *lanista*\* opportuniste, afin de compenser au mieux les pertes encourues par mon entretien au gymnase de Cirta. Ne serait-ce que pour le priver du plaisir de ma mort, je me fais le serment de demeurer en vie.

— Ne nous fais pas trop languir, tribun... Tu viens nous rejoindre?

La voix de Marie de Magdala, derrière mon dos, qui m'arrache à ma dérive sur les ailes du temps.

Me tournant vers la jeune femme seule et immobile à l'entrée de sa riche demeure, je lui souris et acquiesce d'un signe de tête. Assailli tout à coup par une troublante prémonition que je pourrais bien avoir à revivre de nouveaux jours douloureux dans un futur prochain, il me semble entendre en moi la voix de Philétios. Et le discours qu'il me tient est étrangement similaire à celui qu'il m'avait servi à l'heure de mon départ pour le gymnase de Cirta, quelque vingt-deux ans plus tôt :

« Je prie le Dieu de nos pères pour qu'il te soit toujours de bon conseil, David. Une vie se termine pour toi et une autre commence qui ne sera pas sans grands défis. Les périls qui t'attendent seront immenses, les dangers multiples, et tu auras à affronter de nombreuses difficultés et supporter beaucoup d'épreuves, mon fils, pour en triompher. Mais ton plus grand défi sera encore celui de te vaincre toi-même! »

## CHAPITRE XIX

Il est là enfin, cet homme exceptionnel pour lequel j'ai dû parcourir un si long chemin pour venir à sa rencontre, ce Jésus de Nazareth qui fait courir les foules de Galilée. Au sein de cette affluence, tous sont animés par l'espoir de pouvoir croiser sa route et de capter son attention, ne serait-ce que le temps d'un regard, tant le précède partout sa réputation de grand thaumaturge. Il est là devant moi, tel qu'on me l'a décrit, doux et humble, aussi prodigue de bonnes paroles à l'égard de ses auditeurs que de bontés à l'égard des souffrants et des miséreux qui implorant son aide. Il est là, sous la pluie, dans la grande cour centrale de l'auberge de Betsaïda-Julias où ses coreligionnaires, ravis de sa visite inattendue, se pressent sous les arcades du rez-de-chaussée pour écouter ce qu'il a à leur dire sur l'amour que Dieu leur porte :

— Je vous le dis, à vous qui m'écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient. Ainsi, votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, car il est bon pour les ingrats et les méchants... Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés; absolvez, et vous serez absous. Donnez, et il vous sera donné. Une bonne mesure, pressée, tassée, débordante sera versée dans votre sein, car de la mesure dont vous vous serez servis, on se servira envers vous.

Parsemé de prières, d'exhortations et de réflexions poignantes, le discours du prophète de Galilée traduit d'une élévation de cœur et d'esprit hors du commun. Vêtu d'un manteau d'agneline jeté sur une tunique de lin jaunie par les intempéries et ne portant ni ceinture, ni besace et ni bâton, le singulier personnage se désigne à l'occasion d'une mystérieuse dénomination, celle de « Fils de l'homme », et il parle avec grande conviction d'un « royaume de Dieu », affirmant qu'il est venu en cette vie pour en faire connaître la nature. Un royaume qui à son dire serait déjà au milieu des hommes, et auquel serait convié tout particulièrement les pécheurs repentants, les dépossédés de ce monde et les opprimés.

Arrivé depuis quelques heures à peine en compagnie de Jacques, ami personnel de Marie de Magdala et pêcheur de profession, à l'instar de son père Zébédée qui disposerait de quelques barques de pêche sur la mer de Galilée, j'ai la chance, dans ma démarche, d'être parrainé par l'un des proches disciples du prophète de Nazareth. Alors que mon esprit d'observation est sollicité au maximum avec tout ce qui se déroule autour de moi, soudain de la foule pressée sous les arcades de pierre du rez-de-chaussée de l'auberge se détache un riche notable de la région. Voulant s'entretenir avec le révérent personnage, il fait quelques pas dans sa direction, mais s'arrête presque aussitôt, à bonne distance de lui. Dégoulinant de pluie sous son keffieh et son long manteau en toile de lin qui lui tient lieu de survêtement protecteur en ce mois frisquet et pluvieux de *chevat*\* de l'an 782\* de Rome, l'homme met quelques instants avant de formuler la question qui lui brûle les lèvres, sans doute saisi d'émotion devant la sérénité tranquille du prophète de Galilée.

— Bon maître, que dois-je faire pour entrer en possession de la vie éternelle?

— Pourquoi m'appelles-tu « bon »?... Personne n'est bon, sinon Dieu seul, lui objecte le Galiléen sans se départir de sa tranquille autorité, tous les regards braqués sur lui. Tu connais les Commandements : « Tu ne commettras pas l'adultère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne porteras pas de faux témoignage et tu honoreras ton père et ta mère. »

— J'ai observé tout cela depuis ma jeunesse, maître.

— Il te manque encore une chose : vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis, viens, suis-moi.

Saisi d'entendre pareille exhortation à se séparer de tous ses biens, l'homme reste sans voix, visiblement déchiré par l'ampleur de ce renoncement auquel il n'était nullement préparé. Un instant il demeure planté là, à épier la foule à la dérobée, comme s'il attendait de celle-ci quelque mouvement de désapprobation face à cet étonnant discours, ne serait-ce qu'un murmure réprobateur susceptible de lui éviter de perdre la face. Mais comme les rangs autour de sa personne demeurent silencieux, gêné tout à coup de ne pouvoir consentir à pareil détachement, l'homme baisse la tête et tourne promptement les talons.

— Avec quelle difficulté ceux qui possèdent des richesses entrent dans le royaume de Dieu, commente Jésus d'une voix à la fois émue et attristée. Il est, en effet, plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'y trouver place.

Le prophète faisant mine de vouloir se retirer, Jacques qui m'a délaissé à notre arrivée à l'auberge pour prendre place parmi les disciples de son maître groupés autour de lui, me fait signe discrètement de sortir des rangs et d'approcher. L'heure de vérité est arrivée. Pourvu que mon parrain soit persuasif dans son plaidoyer et qu'il n'y ait pas d'obstacle à mon adhésion au sein de l'environnement du singulier thaumaturge. Lentement, je traverse la cour en pataugeant dans la boue, essayant d'avoir l'air le plus humble possible avec ma tête recouverte d'un châle et ma tunique de laine écrue, transi jusqu'aux os par la pluie. Du fait que je fais une tête de plus que tout le monde, je marche délibérément voûté pour ramasser ma haute silhouette et moins attirer l'attention sur ma personne. Droit devant, douze regards scrutateurs sont braqués sur moi, mais sans suspicion cependant. Ces proches du prophète semblent prêter grande attention à la sécurité de leur maître, particulièrement depuis que ce dernier a dû quitter la Galilée en toute hâte pour se réfugier en Gaulanitide, devant la menace toujours possible qu'Hérode Antipas puisse se saisir de lui pour l'éliminer à la manière de son cousin Yohanan.

Dans la mi-trentaine, de bonne stature, avec un visage étrangement serein orné de barbe selon la coutume juive et duquel se dégage une sorte de force tranquille impossible à définir, Jésus de Nazareth me captive par le seul ascendant de son regard. Marie de Magdala avait raison : avant même que Jacques n'ait dit un mot de moi, cet homme hors du commun m'a déjà percé à jour. Il sait pourquoi je suis là. Il connaît mon imposture, et dans un instant il la fera éclater au grand jour. Essayant de dissimuler ma fausseté au mieux, je m'incline très bas devant lui en guise de respect, tandis que Jacques vient se placer à mes côtés pour me présenter à son maître :

— Seigneur, voici David... Il a dû parcourir un très long chemin pour venir jusqu'à toi.

— Maître, on m'a rapporté tes paroles et tes prodiges et j'en ai été troublé, dis-je avec un embarras non feint. Permits-moi d'être de tes adeptes pour participer à ton enseignement.

Je n'ai même pas osé lever les yeux pour formuler ma requête, tant je crains d'affronter le regard de cet homme extraordinaire qui me transperce jusqu'au tréfonds.

— David est Juif, mais il n'a pas grandi parmi les nôtres, d'enchaîner Jacques d'une voix vibrante. Encore en bas âge, il fut pris dans la grande tourmente qui s'abattit sur Jérusalem, à la mort du roi Hérode. Coupé de sa famille dont il n'a gardé aucun souvenir, il fut déporté par l'occupant romain dans une lointaine province de l'Empire pour y être réduit à une vie d'esclavage. (Dégageant le châle qui me couvre la tête pour montrer mon oreille à son maître :) Regarde, Seigneur, on peut voir encore la marque de son ancienne vie de servitude, là où l'alêne a percé ses chairs pour y fixer l'anneau... David eut la chance, dans son malheur, d'être pris en charge par un vieil esclave israélite très pieux qui se fit un devoir de lui prodiguer en secret les enseignements des Écritures... Si grande fut l'influence de ce dévot personnage qui le chérissait tel

son propre fils, que lorsque le pauvre homme paya cruellement de sa vie un interdit romain prohibant les rassemblements à caractère religieux entre esclaves, David vengea sa mort au nom de la seule loi qu'il connaissait, celle du talion, que tu nous apprends à bannir de nos cœurs, Maître.

Brusquement, mon attention est distraite par une bousculade autour de moi. L'agitation est à son comble, la foule en effervescence, si bien que j'en perds les dernières paroles du discours d'introduction de Jacques. Les seuls mots que je parviens à capter dans le tumulte, c'est : « vois et crois ! » Mais j'ignore qui a prononcé ces dernières paroles. Si c'est le Nazaréen, l'enthousiasme de la foule à vouloir le voir de près l'a éloigné de moi. Supplications, implorations, exhortations montent de tous les coins de la vaste cour intérieure de l'auberge. Ils sont des centaines à se bousculer ainsi dans ce caravansérail afin de ne rien perdre des paroles du prophète de Galilée qui subjugué tous les esprits. Pressé de toutes parts par la cohue grouillante, Jésus de Nazareth va de l'un à l'autre de ces petites gens, apaisant, consolant et imposant les mains aux agités pris de démente. Le désordre est tel, il y a tant d'infirmités et de malades autour de lui, tant de lamentations, tant de miséreux agglutinés sur son passage qu'il m'est impossible de dire qui de celui-ci ou celui-là a pu être soulagé ou délivré de ses maux. Alors que certains crient au miracle, les yeux inondés de larmes, d'autres rendent grâce à Dieu, saisis d'émoi par les enseignements du vertueux personnage en qui ils voient l'envoyé du Très-Haut promis par les Écritures :

— Jésus, fils de David, aie pitié de moi!

— Seigneur, je t'en supplie, vois mes souffrances et soulage-les!

— Rabbi, guéris-moi, écoute ma prière!

— Maître, prends pitié d'un pauvre aveugle!

— Héritier de David, sauve mon fils des griffes de l'esprit impur!

Cette malheureuse bousculade m'empêche de savoir si ma candidature a été retenue. Alors que je cherche Jacques du regard, soudain j'entends une voix derrière mon dos qui m'interpelle :

— Aussi indigne qu'ait été ta conduite passée, David, aussi digne devra-t-elle être désormais.

Je me retourne : Jacques de Zébédée, un large sourire engageant sur son visage, rayonnant de joie.

— C'est à ton cœur que le Maître a parlé, dit-il encore, dans le silence de ton âme où tu devras dorénavant faire retraite, en communion avec l'Éternel.

Quoi dire, quoi répondre? Je ne me souviens que de ce « vois et crois » qui vibre étrangement en moi.

— Marie a dû te prévenir : tu dois te défaire de tout, et même abandonner parents et amis, si tu veux suivre notre Maître. Pour l'instant, malgré ton désir sincère d'être des nôtres, je sais que ton cœur n'est pas encore détaché de tout ce qui a fait les délices de ton ancienne vie. Ce n'est que progressivement que tu vas franchir ce pas, au fil de l'apprentissage de ta nouvelle existence. Surtout, ne sous-estime pas le combat que tu auras à mener pour apprendre ce détachement. N'est-ce pas toujours le faux qui frappe au premier abord les imaginations et prend le pas sur le vrai?... Mais, si tu désires sincèrement tourner le dos à ce monde idolâtre qui enferme l'homme dans l'asservissement et les plus navrantes superstitions, alors tu trouveras en notre Maître la voie de la révélation. Car il est venu en ce monde pour rétablir la société des hommes doux et pacifiques qui adorent en esprit et en vérité!

Jacques s'arrête, laisse courir longuement son regard sur la foule en liesse. Les yeux marron au regard intense profondément enfoncés dans leurs orbites, ses cheveux châtain clair sont recouverts d'un châte qui lui retombe sur les épaules, à l'instar de son frère Jean, également de la bande des « Douze ». En comparaison de son cadet d'une taille

légèrement plus élevée, mais moins robuste, Jacques est plutôt trapu et projette une impression de force. Barbes brunâtres bouclées et taillées de près, les deux hommes sont d'un naturel spontané, toujours prêts à faire écho à la parole de leur maître bien-aimé. Leur père, Zébédée, que Jacques m'a présenté à mon arrivée, est pêcheur de profession. Connus et respectés sur tout le pourtour de la mer de Galilée, il a le tempérament vif et des manières engageantes, à l'image de ses fils.

— Regarde-les tous, reprend Jacques au bout d'un moment, en proie à une vive exaltation. Où tournent-ils leurs regards, sinon vers notre Maître, le seul à leur apporter de l'espérance et à leur témoigner de la compassion, à leur faire sentir qu'ils ont de l'importance à ses yeux. Le seul qui ne les traite pas de haut et prend leur défense, prêche l'amour des ennemis, accepte dans ses rangs les gens de toutes conditions, sans considération pour leur origine et leur statut social... Tous ces malades, ces infirmes, ces déshérités de notre société indifférente au sort des miséreux, Lui nous apprend à ne pas les rejeter, mais au contraire à nous pencher sur leur malheur avec compassion, et à les incorporer dans nos vies.

Fraternellement, Jacques me passe un bras autour de l'épaule et m'entraîne avec lui.

— Viens, allons rejoindre les autres. Quand ton cœur sera mûr pour plus de vérité, tu pourras mieux comprendre l'ampleur de cette révélation.

Me voilà donc enfin au sein de l'entourage de ce singulier personnage qui rêve d'un monde de fraternité et de justice pour tous les hommes, sous l'égide de son Dieu. Un monde où la haine, la misère, les pleurs et la guerre seraient abolis à jamais. Quel rêve insensé! Comme s'il pouvait être possible d'abolir l'esprit de rivalité et de lutte entre les hommes pour la maîtrise du pouvoir, des honneurs et de la richesse. Comme s'il était concevable d'imaginer que le riche puisse un jour intégrer le démuné dans sa vie, alors que loin de lui prêter une oreille compatissante, il ne le voit même pas. Comment penser que Rome, cette Babel des nations vieille de huit siècles, puisse être capable de se prêter à pareil idéal de justice et de partage entre les hommes, elle qui applique avec férocité l'implacable loi du plus fort, en balayant de sa route tous ceux qui peuvent faire obstacle à son ascension.

Malgré mon appréciation plutôt pessimiste de l'idéologie défendue par Jésus de Nazareth, force m'est de reconnaître que l'organisation mise en place pour en promouvoir les valeurs semble assez bien structurée. Une bande d'une centaine d'adeptes forme les assises de ce nouvel ordre de pensée autour du prophète de Galilée. C'est au sein de leurs rangs que j'espère être admis. Voyageant deux par deux, ces novices agissent un peu comme des messagers, préviennent les populations locales de l'arrivée prochaine de leur maître, font connaître les grandes lignes de sa parole et se chargent de trouver des gîtes d'étape sur le parcours qu'il empruntera. Tous les postulants ne sont pas admis d'emblée, m'a assuré Jacques. Il faut avoir une foi sincère en l'enseignement du maître, vouloir en vivre et en témoigner auprès des autres. Si j'en juge par le peu de sincérité de ma candidature, il semble bien qu'il y ait des exceptions à la règle. À n'y rien comprendre.

En attendant, j'ai appris que les douze intimes du Nazaréen ont été envoyés en tournée de propagande, à quelque temps de là. Si le prophète les a ainsi dépêchés pour propager son message de place en place, c'est qu'à l'évidence il prépare sa relève. De ce fait, je me questionne sur la portée de l'enseignement diffusé par ces âmes d'élite. Il est si novateur dans bien des cas, qu'il peut être considéré comme révolutionnaire, pour ainsi dire. Et pour peu que cette instruction commence à marquer les esprits au sein des couches de notre monde, je crains une résistance grandissante des vieilles structures de pensée établies jusqu'ici comme la norme.

Les hommes chargés de la conduite des choses de notre société ont quatre mille ans de civilisation derrière eux. Je doute, pour ma part, que l'on puisse changer leur manière d'être, quoi qu'en pense le hardi novateur de Galilée. Aussi mon

rôle est-il de veiller à ce que le remède que propose le pieux personnage pour guérir notre monde en mal d'amour et de justice ne soit pas pire, avec tous les troubles qui pourraient en découler, que le mal dont cette Terre a très bien su s'accommoder en quarante siècles!

## CHAPITRE XX

L'affluence des auditeurs de toutes conditions sociales est grande aux abords de cette maison de Capharnaüm du pêcheur Simon, fidèle des disciples de Jésus de Nazareth. Après une absence prolongée sur le territoire d'Hérode Philippe, le prophète a choisi à son retour d'y prendre la parole, suivant ses habitudes quand il se retrouve dans cette ville importante de Galilée.

— N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la Terre. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère. Chacun a pour ennemis les gens de sa maison. Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui n'est pas prêt à tout supporter pour me suivre n'est pas digne de moi. Qui cherche à conserver sa vie la perdra; qui perd sa vie à cause de moi la retrouvera!

— Comment ose-t-il parler ainsi, s'écrie brusquement un pharisien outré par le discours de Jésus, bien résolu à faire un esclandre au controversé prophète de Galilée devant tous les fidèles de son auditoire.

La sortie du zélé docteur de la Loi provoque au sein de la foule assemblée autour de Jésus de vives réactions, certains criant au scandale en appui à son indignation. Pareilles disputes sont fréquentes quand disciples du prophète et pharisiens sont réunis dans un même lieu. Les guindés champions de la Loi orale se relaient de place en place afin d'épier les moindres agissements du Nazaréen, profitant de ce qu'il y a foule pour interrompre son discours, le contredire et même le décrier ouvertement. Ces juifs à la dévotion outrée tirent leur position sociale de leur savoir et de la rigueur avec laquelle ils se consacrent à la Torah. De ce fait, ils méprisent ceux dont l'attitude est moins rigoureuse face à la Loi que la leur.

Reprochant à ces rigoristes prétentieux de privilégier les formes extérieures de leur culte aux dépens de leur foi, le prophète ne montre aucune complaisance à leur égard : « Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes. Ils portent de larges phylactères\* et de longues houppes. Ils aiment les places en vue dans les festins et les premiers sièges dans les synagogues. »

Les pharisiens ont érigé la Loi en rempart afin d'empêcher les leurs de s'éloigner des chemins de Dieu. Et comme le décrié thaumaturge fait une lecture allégée de cette Loi sur nombre de points, notamment aux plans de la pureté légale et de la purification rituelle, il est perçu par ces puritains comme un importun pour lequel ils éprouvent des sentiments partagés. Ne pouvant nier ses étranges pouvoirs de guérison sur les souffrants et les infirmes, ni désapprouver son enseignement, ils ressentent du dépit du fait de l'influence grandissante de cet esprit novateur auprès du peuple. Si encore Jésus avait suivi les enseignements de l'école pharisaïque. Mais non seulement il n'a point recours aux lumières des plus éminents docteurs de la Loi, mais il porte en plus sa prédication en terre païenne, poussant même l'audace jusqu'à guérir le jour du sabbat et à côtoyer des gens peu recommandables, des publicains et des femmes de mœurs.

— Cet homme est vraiment le Messie de nos Écritures, et l'Esprit d'intelligence et de sagesse de Yahweh repose sur lui! s'écrie soudain un jeune novice du groupe des pharisiens présents sur place d'une voix vibrante d'émotion, tout en levant les bras au ciel, comme s'il se sentait obligé de manifester publiquement son désaccord avec ses maîtres, alors qu'il devrait être leur élève docile.

— Le grand prophète Isaïe annonçait déjà son règne il y a des siècles, poursuit encore le novice exalté, dans un état de transport : « Il jugera les faibles avec justice et il se prononcera avec droiture pour les pauvres du pays. Il frappera l'opresseur de la verge de sa bouche, il tuera le méchant du souffle de ses lèvres! »

Pour les gardiens vigilants de la Loi, c'en est trop de voir leur autorité morale ainsi remise en cause ouvertement par un de leurs élèves. Pleins de ressentiment envers l'impertinent disciple qu'ils foudroient du regard, deux vieux pharisiens l'empoignent par les bras sans ménagement et quittent l'assemblée pour l'entraîner avec eux en retrait. Étrangement le Galiléen ne paraît nullement troublé par cette soudaine agitation au milieu de sa séance d'enseignement. Néanmoins, ce n'est que quand l'ordre est rétabli qu'il daigne reprendre la parole :

— N'allez pas croire que je sois venu abroger la Loi. Je ne suis pas venu l'abroger, mais la parfaire. Je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, pas un iota, pas un trait de lettre ne passera de la Loi que tout ne s'accomplisse. C'est pourquoi quiconque violera un seul de ces commandements, fût-ce un des plus petits, et enseignera aux autres à en faire autant sera le plus petit au Royaume des cieux. Car je vous le déclare, si votre justice ne dépasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas au Royaume des cieux!

Cette fois les derniers docteurs de la Loi et scribes des alentours encore présents dans les rangs des auditeurs de Jésus quittent précipitamment les lieux. Pas moins d'une vingtaine de prétentieux érudits du judaïsme aux visages froids et hautains qui se retirent avec tumulte en faisant étalage de leur indignation, devant la sévérité de la critique du Nazaréen à leur endroit. Pour leur part, les pêcheurs, marchands et petits fermiers de la région présents dans les rangs des auditeurs de Jésus s'échangent maintenant des regards interrogateurs, visiblement démontés devant la tournure houleuse que semble vouloir prendre le rassemblement. Derrière eux, des murmures de désapprobation mêlés d'invectives à peine voilées s'élèvent en provenance du groupe en retrait des pharisiens humiliés dans leur orgueil. Suivant leur habitude, ceux-ci attendent la levée de l'assemblée pour demander des comptes au contesté thaumaturge, quand ils essuient des reproches publics de sa part.

Quand Jésus quitte enfin les lieux, dès ses premiers pas dans le chemin, les pharisiens mécontents l'entourent et lui barrent le passage pour le plus grand plaisir d'un groupe d'irréductibles qui brûlent d'envie de le voir sévèrement semoncé par les vigilants gardiens de la Loi. Même si je ne suis incorporé au sein des adeptes du Nazaréen que depuis une lune, je ne sais pourquoi je me fais tout à coup du souci pour sa sécurité, à l'instar de ses intimes pressés autour de sa personne et visiblement décontenancés de le voir s'exposer avec autant d'indifférence. La situation est préoccupante, parce que le discuté prophète est en permanence entouré d'espions. Et depuis l'exécution de son parent Yohanan, il semblerait que la surveillance se soit encore accrue autour des lieux de sa prédication. Des têtes de faux jetons dissimulés au milieu de la cohue n'échappent pas à mon œil exercé.

Fendant les rangs sans ménagement, je me hâte vers les pieux contestataires dressés sur leurs ergots. Quand l'un d'entre eux s'enhardit à reprocher à Jésus son manque d'à-propos dans son blâme public à leur endroit, ce dernier se déchaîne :

— Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites qui ressemblez à des sépulcres blanchis! Au dehors ils ont belle apparence, mais au dedans ils sont remplis d'ossements de mort et d'impuretés de toute sorte. Vous autres, pareillement, vous avez aux yeux des hommes un extérieur de juste, mais à l'intérieur, vous êtes remplis d'hypocrisie et d'iniquité!... Serpents, engeance de vipères, comment éviterez-vous la condamnation de la géhenne?

L'humiliation est au comble chez les pharisiens, leur défaite morale si complète devant le peuple que je crains le pire. Par déformation professionnelle, je n'ai d'yeux que pour leurs visages frappés de stupéfaction aux regards chargés d'animosité braqués sur la personne de leur sévère censeur. Soudain un mouvement d'humeur sur ma gauche, à quelques pas de moi. Un énergumène vient de ramasser par terre une pierre de la taille d'une grenade et lève le bras pour la lancer à Jésus. Sans même réfléchir, je me rue sur le misérable, l'empoigne sans ménagement par derrière et le cambre rudement contre moi, pendant que de ma main libre j'agrippe son poignet pour le désarmer. La chose ne va pas sans mal, l'homme est de robuste constitution. Quand enfin il laisse tomber sa pierre et que je desserre quelque peu mon étreinte, il parvient à se retourner suffisamment pour me cracher en pleine figure, l'insulte suprême des miens lorsqu'ils veulent exprimer leur plus violent mépris à l'égard d'un opposant.

Pris d'un accès de fureur, j'enfonce un genou dans le dos de mon malappris et le fais pivoter sur lui-même pour le saisir aussitôt à la gorge afin de l'immobiliser. Puis d'une poigne de fer je croche sa main criminelle et, froidement, avec une rage sourde, je lui écrase les doigts. Les yeux exorbités, le gremlin sautille devant moi comme un grotesque pantin en poussant des petits cris plaintifs, quand soudain :

— David, arrête!

La voix affolée de Jacques de Zébédée derrière mon dos. Alarmé par mon geste, le pieux disciple s'est précipité à la rescousse du malotru que je libère aussitôt de ma prise et qui grimace toujours de douleur devant moi, tandis que je le dévisage avec une froideur méprisante.

— Tu es fou, ou quoi? s'écrie mon compagnon pendant qu'autour de nous le tumulte grandit et que Jésus quitte tranquillement les lieux, visiblement dans l'ignorance de ce qui vient de se passer derrière son dos.

— Fallait le maîtriser, pas l'agresser! proteste Jacques avec énergie tout en m'entraînant avec lui devant l'hostilité de certains sympathisants à la cause des docteurs de la Loi houspillés par Jésus.

— L'âpreté de ton caractère finira par te perdre, reprend le fils de Zébédée sur un ton de reproche tout en pressant le pas pour rejoindre le reste de la bande. Je n'aime pas ton regard, par moments. Je découvre en lui une expression nouvelle, comme une dureté, ou je ne sais quoi de semblable qui me fait peur... Nous avons appris avec notre Maître à soulager et à consoler plutôt qu'à tourmenter... Le chemin sera long avec toi avant que tu ne sois prêt à accepter de te comporter en agneau parmi les loups... À la limite, je comprendrais que tu puisses être un peu fougueux, désireux de bien faire les choses pour mieux te faire accepter parmi nous. D'ailleurs, ton geste t'honore, car tu as pris la défense de notre Seigneur, et je t'en serai toujours reconnaissant. (Indiquant Jésus d'un geste de la tête qui chemine à la tête de ses disciples à quelques dizaines de coudées devant nous :) Lui aussi du reste sait ce que tu as fait pour lui, même s'il te tournait le dos.

Insensible à cette observation, j'abandonne mon compagnon sur place afin d'aller me désaltérer à l'eau d'un puits érigé en bordure de notre chemin. Alors que je me penche par-dessus la margelle et que Jacques poursuit son chemin à quelques pas de là, je peux encore l'entendre me dire, à voix haute :

— Néanmoins, je crains que tu ne sois un sacré dur, David!

Tête dans le dos, je lui réponds sur le même ton :

— Non, Jacques, je ne suis pas dur... Je suis plus que cela!

— Je t'ai bien observé, David, et malgré que je te fais la vie rude depuis ton arrivée à la caserne, tu es aussi dur pour toi que pour les autres, me lance Icarius, mon *doctores*, gladiateur et maître d'escrime à la fois, tout en finissant d'ajuster la

large épaulière de protection qui me couvre la base du cou et confère au rétiaire sa silhouette si particulière au sein des combattants de l'arène. Tu sais ce que tu vas devenir d'ici peu?... Un tueur professionnel!... Tu en as l'étoffe, crois-moi!

Quel homme, quel grand combattant des arènes de Rome. Quel honneur que de l'avoir comme entraîneur, avec ses glorieux antécédents de gladiateur. Il a porté son choix sur moi, à mon arrivée au *ludus*\*, il y a trois lunes, en raison de ma réputation de rude duelliste acquise au gymnase de Cirta. Un seigneur de l'arène aux muscles puissants, aux cheveux courts grisonnants et au visage tailladé au menton dont le regard pénétrant est empreint d'une perpétuelle lueur d'ironie.

— Le gladiateur doit être capable de tuer sans sourciller, poursuit-il, pas seulement par nécessité de survie, mais aussi parce qu'il lui faut la cruauté nécessaire pour achever froidement le vaincu, le cas échéant, quand celui-ci sollicite sa grâce auprès de la foule et qu'elle lui est refusée. Le sort des vaincus n'est pas entre nos mains, mais entre celles de tous ces demeurés assoiffés de sang qui se bousculent pour assister au spectacle de notre égorgement!

L'ironie amère de mon maître d'escrime a le don de me reconforter. Peut-être parce qu'étant esclave lui-même, il est plus en mesure de comprendre mon sort. Bien que grand champion adulé des foules avec quarante-huit victoires à son crédit, Icarius attend toujours l'octroi de sa *rudis*\*. À quelques jours de livrer mon premier combat dans l'arène à titre de conscrit, je sais que mes chances de mourir dans un *munus*\* sont de une sur dix. Mon espérance de vie se limite à une dizaine de combats. La plupart des gladiateurs novices sont tués à leur premier ou à leur second combat. Aussi, à cause de mon jeune âge, j'ai opté pour l'*armatura*\* du rétiaire dont la rapidité de l'attaque et de sa défensive est une qualité essentielle pour survivre à ses adversaires. Icarius m'enseigne toutes les subtilités de ce genre de combat articulé autour du trident au *ludus* « Lentulus Battiatius » de Capoue, caserne même d'où Spartacus fomenta sa révolte au siècle dernier. Et alors que la plupart des gladiateurs choisissent un pseudonyme afin de rompre avec leur passé ou protéger leur famille de l'infamie rattachée à la gladiature, j'ai choisi au contraire de porter fièrement mon nom, comme si je voulais défier Rome tout entière.

— Dès ton premier combat dans l'arène, tu devras susciter l'engouement de la foule pour ta manière de combattre, me répète une fois de plus Icarius, tout en m'aidant à fixer les attaches de l'armure souple qui recouvre mon bras et mon flanc gauche. Ta vie en dépendra en cas de défaite, si tu as la chance de survivre à tes blessures. La foule est indulgente pour le vaincu, quand il s'est bien battu... Surtout tu ne trembles pas devant la mort, si cela devait t'arriver... Tu n'es plus en état de poursuivre le combat en raison d'une mauvaise blessure ou de l'épuisement, tu demandes ta *missio*\* avec dignité, la tête haute. La dignité dans la mort, c'est tout ce qui nous reste face à tous ces dépravés que le spectacle de notre égorgement fait frissonner de volupté. Ces pourris ne vivent que pour cet instant d'attente angoissée où le gladiateur vaincu voit son sort remis entre les mains de l'éditeur des jeux. Et c'est avec une insolence sans bornes qu'ils pèsent de tout le poids de leur nombre pour imposer leurs vues à ce bailleur de fonds des combats, quand vient le moment où celui-ci doit statuer sur le sort du perdant.

En ce qui me concerne, je suis bien décidé à m'imposer le plus vite possible afin de voir ma cote de popularité grimper en flèche et donner lieu à de la surenchère. Cela me vaudra plus facilement ma grâce, en cas de défaite.

— Vérification de l'équipement! commande Icarius d'un ton autoritaire.

Une dernière fois, chacun vérifie les pièces de son armure et l'état de ses armes. Le bras gauche dissimulé sous un long bouclier rectangulaire et la tête recouverte d'un casque à rebord étroit surmonté d'un court cimier rehaussé d'un élément décoratif en forme de poisson, mon instructeur apparaît lourdement cuirassé et menaçant avec son épée à lame droite destinée à frapper de taille, et son bras droit couvert jusqu'à l'extrémité de la main d'une *manica*\*que complète encore une longue

guêtre de protection recouvrant sa jambe gauche jusqu'au-dessus du genou. En comparaison, je me fais l'effet d'être bien vulnérable face à pareille panoplie de défense. Je n'ai pas de casque et mon armement défensif est réduit au minimum. Ma seule protection consiste en des chevillères que parachève l'armure souple me recouvrant le cou, le flanc et le bras gauche, parties de mon corps les plus exposées par le maniement de mon arme.

En revanche je suis mieux armé que mon opposant, disposant d'un filet, d'un poignard et du fameux trident à longue hampe aussi efficace à l'attaque qu'en défense. Le maniement du filet rattaché au ceinturon de ma tunique par une cordelette exige une grande dextérité. Quand je le lance sur mon adversaire pour essayer de l'y emprisonner, si celui-ci arrive à l'accrocher, il peut m'en disputer la possession. Je dois vite alors couper le lien à l'aide de mon poignard, pour éviter le pire.

— Prêt, David?

— Prêt!

Combattre contre un gladiateur aussi expérimenté qu'Icarius exige une rapidité et une agilité d'exécution hors du commun. En duel singulier, c'est un combattant au faite de son art que la vivacité et la puissance de ses coups font redouter de tous ses opposants. Heureusement pour moi, nos armes sont en bois de frêne, pour des raisons de sécurité. Je suis toujours à l'entraînement et aucun laniste ne prendrait le risque de laisser deux cents combattants armés jusqu'aux dents se balader librement sous son nez, quand plus de la moitié de ces gladiateurs sont de condition servile.

Dès le début du combat, Icarius se rue sur moi avec la fougue d'un fauve fonçant sur sa proie. Ne jamais rester sur la trajectoire du félin quand il vous charge. Ne jamais offrir de prise à son attaque. Être sans cesse en mouvement, tout en esquives, en dérobadés, en feintes, toujours juste sur un pied, prêt à passer à la contre-attaque à la première ouverture. Garder en tête qu'il s'agit d'un jeu mortel. À aucun moment, ne se laisser distraire par quoi que ce soit autour de soi. Ne jamais quitter l'adversaire des yeux, ne jamais le sous-estimer. Lui laisser ignorer la dextérité de votre attaque le plus longtemps possible, afin qu'il devienne plus téméraire, plus hardi, moins prudent. En nul temps, ne se laisser gagner par l'anxiété ou s'affoler, même quand on croit avoir épuisé toutes les ressources pour venir à bout de son opposant.

Sans cesse je harcèle Icarius de petits coups de mon trident. Autant de piqûres de guêpes qui dans un véritable affrontement auraient un effet certain sur l'humeur combative de mon adversaire. Pas facile de garder son calme quand on s'épuise en vaines attaques, en coups fendants portés avec force qui fendent l'air rageusement sans toucher leur cible. Dans l'arène, les huées de la foule ne manqueraient pas de souligner à gros traits pareil acharnement en vain. Aussi, contrairement à son calme habituel, Icarius donne des signes d'irritabilité. Le combat s'éternise et il doit être frustré d'être obligé de déployer autant d'efforts pour venir à bout d'un novice. De mon côté, je continue de garder la tête froide, guettant l'instant de l'ouverture dans son jeu, multipliant les esquives pour échapper à ses redoutables charges. Pour mieux l'amener à commettre une erreur, je lui fredonne la chanson que le rétiaire entonne au moment de lancer son attaque décisive :

— « Ce n'est pas toi que je poursuis, c'est le poisson, pourquoi me fuir, gaulois? »

Un seul moment d'inattention et mon filet volera dans l'air pour s'abattre sur l'imprudent « poisson ». Si je parviens à le capturer, pendant le bref moment où il luttera pour se dépêtrer de ce piège mortel, il sera à ma merci. Et pour peu que mon trident touche une partie vitale non protégée de mon adversaire, la victoire est acquise...

— Votre attention à tous! aboie soudain la voix de stentor du *procurator*. Pause dans les combats!... J'ai une communication importante à vous transmettre!

Dérangé par cet appel à mettre bas les armes, je lève les yeux pour localiser son origine. À l'instant même, un choc contre mon flanc droit dénué de protection. L'épée d'Icarius vient de toucher sa cible. Même si le coup a été porté avec retenue pour éviter toute blessure, j'en ai le souffle coupé. Visage dénué de toute trace d'indulgence pour mon erreur impardonnable, sans ménagement mon maître d'escrime m'aide à me ressaisir, puis c'est la semonce :

— Ne jamais se laisser distraire par quoi que ce soit autour de soi, t'as oublié?

Blessé dans mon orgueil, maudissant ma faute, c'est à peine si j'écoute le discours du *procurator* chargé de la direction du *ludus*. Ce gestionnaire se félicite de ce que la haute valeur combative des guerriers de notre caserne ait valu à notre *ludus* de retenir l'attention des recruteurs de l'Armée chargés de pourvoir au bien-être des légionnaires. Les légions de Germanie, à l'instar des autres unités combattantes de l'Empire, ont réclamé des équipes de gladiateurs pour les distraire après les rudes fatigues de la journée, et la demande a été généreusement acceptée par Rome.

Quand le *procurator* déroule un long parchemin et commence à donner les noms de ceux d'entre nous qui vont partir en pays barbare, chacun retient son souffle, le rude climat de la Germanie n'ayant l'air d'enchanter personne. Étrangement, Icarius affiche un air détaché, comme si tout cela ne le concernait pas. Percevant de l'appréhension chez moi, il me glisse à la l'oreille, tout en me gratifiant d'une rude bourrade :

— Te fatigue pas, David, t'es du voyage. Et j'en suis aussi... C'est au général Varus que l'on doit notre petite sortie en groupe là-bas. C'est lui qui a retenu nos services... Paraît que c'est un nouveau venu à la tête de l'Armée du Rhin, un pacifiste, dans la mesure où on peut donner pareil qualificatif à un légat de nos légions.

Ce nom de Varus fait ressurgir en moi un étrange sentiment d'appréhension. Se pourrait-il qu'il puisse s'agir du même légat qui a si cruellement brimé la rébellion juive de Jérusalem, à la mort du roi Hérode?

— Attention, David! me crie soudain Jacques de Zébédée d'une voix lointaine, comme s'il voulait me soustraire à un brusque danger. Au même instant, dix paires de bras se saisissent de moi par derrière et me soulèvent de terre pour me clouer brutalement contre la margelle du puits où, l'esprit plongé dans mon passé, j'étais à me désaltérer tranquillement.

— Des déments, des aliénés, de la graine d'agitateurs, voilà ce que vous êtes tous! me hurle du sein de mes assaillants l'énergumène que j'ai corrigé un moment plus tôt, en me brandissant son poing devant le visage.

Entraîné par la force de l'habitude à défendre chèrement ma peau dans des situations de danger, je me débats comme un forcené pour me dégager, mais en vain. Pour mon malheur, pas de trace de Jacques. Pourvu qu'il soit parti chercher de l'aide. Regroupés derrière mes attaquants d'autres excités me jettent des regards pleins de haine, tout en m'invectivant de plus belle :

— Tous des factieux, pareils à leur maître!

— Venir nous déclarer qu'il n'est pas venu apporter la paix, mais le glaive, faut-il que ce faux prophète soit assez irresponsable pour nous tenir pareil discours, après tout ce que nous avons déjà enduré aux mains des Romains?

Après une rude échauffourée où on me crache dessus de partout, on me soulève et projette avec force au beau milieu du chemin où, pierres à la main, d'autres, agités, sont déjà tout prêts à me lapider. Heureusement c'est à la course que Jacques arrive à ma rescousse. Aidé par une vingtaine de partisans, il a vite fait de disperser mes assaillants qui battent en retraite en nous accablant d'injures.

— Tu vois où la violence peut conduire! s'écrie le fils de Zébédée, l'air horrifié par cette mêlée, tout en m'aidant à me relever et à mettre de l'ordre dans mes vêtements. Tu n'as pas de mal toujours?

Sans mot dire, j'essuie les crachats de mon visage. J'aime mieux ne pas penser à ce qui aurait pu arriver, si j'avais eu la possibilité de dégainer le poignard qui ne me quitte jamais sous ma tunique. Pour l'instant, j'ai une question brûlante pour Jacques :

— Pourquoi avoir choisi de suivre un maître à penser qui proclame à la face de tous qu'il est venu mettre la discorde dans les familles? C'est un enseignement réactionnaire, non, et tu as vu de quoi ces enragés sont capables?

— J'ai vu de quoi tu es capable aussi, David, rétorque Jacques avec une petite pointe d'ironie dans la voix. En tenant de tels propos, notre Maître faisait référence au texte de Zacharie sur nos prophètes persécutés : « Il arrivera, si quelqu'un veut encore prophétiser, que son père et sa mère, ses parents, lui diront : Tu ne vivras point, car tu dis des mensonges au nom de Yahweh. Son père et sa mère, ses parents, chercheront à le transpercer, s'il continue à prophétiser... » Jésus sait que son enseignement dérange. D'où cette allusion qu'il ne soit pas venu apporter la paix.

— Mais alors, cela veut dire que le prix à payer pour secouer le vieil édifice religieux des nôtres, c'est une vie d'insécurité et de persécution pour le téméraire assez imprudent pour oser se risquer à pareille entreprise?... Quel maître à penser peut demander à ses disciples de le suivre sur une telle voie, avec un horizon aussi menaçant?

Mon parrain au sein de la bande demeure planté là devant moi, sans rien réfuter de mes arguments. Jugeant imprudent dans ma situation de postulant à peine incorporé au groupe de pousser plus loin mon argumentation, je choisis de taire ma révolte.

Sur quelle bande d'illuminés suis-je donc tombé? Et que dire de leur initiateur et maître? Je me demande si ce Ieschoua ben Iosef ne serait pas, tout bien considéré, qu'un esprit chimérique, un zélateur exalté fustigé par ses détracteurs, en raison des dangereuses interprétations qu'il donne de sa lecture des Livres sacrés!

## CHAPITRE XXI

Regroupé au sein des partisans de passage du révérend prophète, des adeptes qui s'attachent à ses pas en fonction le plus souvent des disponibilités que leur laisse leur emploi du temps, entre deux séances de travaux saisonniers, on m'a confié pour l'instant un mandat d'éclaireur. Ma tâche consiste à cheminer à l'avant de la bande par les lieux inscrits à l'itinéraire de prédication du prophète, mais uniquement pour m'assurer qu'on pourra y trouver gîte et nourriture, et que l'endroit sera sans danger pour la sécurité du groupe.

Hasard des rencontres, concours de circonstances, qui pourrait expliquer ce qui m'emmène à croiser la route de cet homme étrange qui vient de se présenter au dernier moment à la petite jetée de pierre de la mer de Galilée, afin de réclamer une place à bord de la barque du passeur faisant la traversée en direction du levant. Le jour baisse à l'horizon et cette grosse barque à voile à bord de laquelle je suis monté en compagnie d'une dizaine d'autres voyageurs effectuera son dernier voyage de la journée vers la rive orientale de la mer. La tête hirsute, le visage dévoré de barbe sous une tignasse en bataille aux reflets de cuivre ancien agitée follement par le vent, c'est le plus authentique anachorète que j'aie jamais croisé sur ma route, si j'exclus ma rencontre tragique avec la dépouille du Baptiste. Intimidant jusqu'à la gêne avec son regard à la fois doux et perçant qu'il braque sans sourciller sur notre groupe de voyageurs, il n'a pour tout vêtement qu'une rude tunique de toile usée jusqu'à la corde, nouée à la taille avec un débris de cordage de chanvre. Aux pieds, des sandales rapiécées. À la main, un simple bâton de pèlerin. Un homme au visage émacié par les privations, mais de constitution robuste sous ses magnifiques hardes.

Au premier abord, je dirais qu'il s'agit d'un fou mystique. Et je ne sais pourquoi, j'éprouve un sentiment de sympathie pour le singulier personnage. Les places libres à bord de la barque à voile ayant été enlevées rapidement par les premiers voyageurs, le pauvre lorgne vers l'avant où j'ai choisi de me réfugier, assis au sein d'un enroulement de cordages. Pourtant, s'il y a un lieu à bord de l'embarcation où l'espace est restreint, c'est bien là. Et pour peu que le temps se gâte – le ciel et la mer offrent un aspect menaçant laissant présager un orage –, je vais être mouillé copieusement à chacune des embardées du petit bateau au creux des lames. Néanmoins, ne pouvant pas me décider à laisser ce malheureux planté là au beau milieu de la barque à se cramponner après le mât pour la durée du voyage, je me lève pour lui faire place. À ma surprise, l'inconnu me remercie de mon accueil par une légère inclination de tête pleine de noblesse, et on s'assoit de part et d'autre de la pointe du bateau, pratiquement genoux contre genoux, yeux dans les yeux.

Le patron de l'embarcation a hissé la voile, et rapidement nous avons gagné le large. Comme prévu, le vent s'est levé avec force et chasse méchamment à présent, creusant durement la mer de Galilée par notre travers. Bientôt, comme je l'appréhendais, l'orage éclate, ponctué d'éclairs et de coups de tonnerre du levant au couchant qui arrachent des cris de frayeur aux moins braves des passagers. Heureusement que Mathias, le jeune condisciple qu'on m'a affecté pour m'aider dans ma tâche, a pu traverser plus tôt en après-midi, car il serait terrorisé le pauvre.

Un seul voyageur ne semble pas gagné par la peur, et c'est mon singulier voisin. Sensiblement de mon âge, le regard empreint d'une étrange tendresse pour les plus craintifs d'entre nous qui écopent comme des forcenés alors qu'une pluie cinglante nous flagelle jusqu'aux os, il affiche le plus grand calme. Comment cet homme peut-il parvenir à semblable détachement en pareil moment, je l'ignore. Au point que je suis presque jaloux de son courage supérieur. Perdu dans son

monde intérieur, sans doute n'a-t-il pas conscience de la gravité de notre situation. Mais soudain, oh! surprise, le masque de quiétude et de sérénité s'anime tout à coup :

— Je peux lire sur ton visage, frère, que cet orage t'inspire une sourde inquiétude, me lance-t-il d'une voix forte, pour être sûr de bien se faire entendre au milieu du gémissement des éléments déchaînés. Pourtant ne navigues-tu pas en pleine tourmente depuis ta venue en ce monde?... N'as-tu pas plus à craindre de l'injustice et de la méchanceté des hommes que de ce banal orage que l'Éternel nous envoie pour nous rappeler que nous sommes tous entre ses mains?

Une sorte de douce exaltation filtre dans le ton du discours de mon vis-à-vis. Cet homme n'essaie pas de m'en imposer par sa force morale, mais plutôt il veut me rassurer, m'apaiser avec son sourire empreint de bonté et d'indulgence à mon endroit. Il est simplement ce modèle de courage tranquille que je retrouve en Jésus de Nazareth.

— À t'entendre, dis-je, tout en haussant la voix à son exemple, on pourrait croire que tu es des disciples du prophète de Nazareth. Lui aussi prêche de s'en remettre en toute confiance au Très-Haut... Tu le connais?

Barbe et cheveux plaqués par la pluie rageuse, faute de n'avoir aucun châle pour se couvrir, mon interlocuteur acquiesce d'un hochement de tête dans la tourmente.

— Je connais Jésus le Nazaréen de renom, mais je ne suis pas de ses partisans. J'étais disciple de Jean le Baptiste, le prophète du bas Jourdain. (Après une pause où il me scrute longuement :) Toi, ce n'est pas volontairement que tu t'es joint aux adeptes de ce thaumaturge qui fait courir les foules. Si tu es dépouillé dans ton vêtement, tu ne l'es pas dans ton esprit... Tu vis en ce moment un dur apprentissage, car c'est pour le compte d'autres instances que tu as accepté cette tâche vexatoire entre toutes à tes yeux. Un rôle qui t'a obligé à bien des compromis, dont celui de te séparer de ton ancienne façon de vivre. Un mode de vie bien discutable, car il a laissé en toi des traces pas très heureuses... Il y a sur ton visage une froide expression d'amertume... Ton existence, à venir jusqu'à ce jour, n'aura été qu'une longue alternance de violence et de débauche... Pas d'ennemis que tu n'auras tourmentés. Pas de femmes dont tu n'auras profité... Jusqu'à ce jour radieux d'il y a quelque temps où, pour la première fois de ta vie, tu t'es vu confier une mission de réelle grandeur... Je qualifie ce jour ainsi, parce qu'il marque le début de ton éveil, même si tu l'ignores encore... Jusqu'alors, tes yeux n'existaient qu'à l'état d'organe passif chez toi. Tu as conservé la faculté de voir les choses, mais tu as perdu celle de les regarder... Et pourtant, jamais tu n'auras à faire preuve d'autant de nouvelle vision que dans cette cause de grandeur qui dépasse présentement ton entendement... Tu en seras un témoin privilégié, avant d'être appelé à témoigner de son élévation à la face de tous, sans égard pour la mésestime et la déconsidération dont tu seras l'objet... Mais avant d'en arriver là, il te faudra chercher la vérité en toi, torturé par les assauts grandissants du doute et du remords... Ton âme s'agitiera violemment, tourmentant ton corps comme le vent courbe le roseau dans la tempête... Tu voudras trouver le repos, mais en vain.

Abasourdi d'entendre pareilles choses, je me demande si je ne rêve pas tout éveillé. Jamais sibylles et devins de Rome, avec toute leur science inspirée pour prédire l'avenir, ne m'auront troublé à ce point. Il est vrai que la vérité des oracles est une chose en laquelle je ne prête guère foi. Encore heureux que l'orage nous isole à l'avant de la grosse barque et que notre entretien se déroule sur un ton de confiance, malgré l'obligation d'élever la voix, car j'aurais été fort embarrassé de me voir ainsi mis à nu devant tout le monde. Comme s'il voulait adoucir l'effet-choc de ses révélations sur moi, mon étrange interlocuteur a la délicatesse de me préciser, après un temps d'arrêt, qu'il a lui-même mis longtemps à chercher la lumière en lui. Et, sans plus attendre, il se lance dans le récit de son propre cheminement de vie, la quête de vérité qui l'a conduit à sa nouvelle vie d'ermite...

Son nom est Mathan. Issu d'une famille riche de la colonie de Syro-Phénicie, il a grandi dans les milieux du port de Tyr où son père a fait fortune dans le commerce de la verrerie et de la poterie. Alors qu'il avait tout pour être heureux, et que le futur de sa vie semblait déjà tout tracé en assurant la succession des affaires de son père, ce fils de famille fortuné avait senti naître en lui un malaise croissant. À ses yeux, notre monde était dénué de sens, et l'homme y était sans cesse abusé par d'habiles séducteurs dont le seul but était de le leurrer à coups d'artifices et de frivolités pour mieux l'empêcher de s'élever et de s'interroger sur la finalité de son existence. Blasé par les éprouvantes rencontres qu'il avait faites lors de nombreux voyages en pays étrangers, mon vis-à-vis en était venu à acquérir l'intime conviction que seule la vie de vertu, sans compromis aucun, pouvait apporter à l'homme la paix de l'âme. Envahi par l'idée grandissante que son perfectionnement moral ne pouvait s'accomplir qu'au détriment des appétits de son corps, Mathan avait choisi de quitter les siens pour s'isoler et vivre d'une vie de privation et de mortification, seule existence possible à son dire pour assurer le triomphe de l'esprit sur la chair.

Comme d'autres solitaires avaient senti semblable besoin impérieux de se retirer de la société pour mener la vie vertueuse à laquelle ils aspiraient, à leur exemple l'ascète novice avait pris la direction du désert vers lequel un mystérieux appel le conduisait. Après avoir fait l'apprentissage de l'indigence pendant de nombreux mois, le jeune ermite avait finalement porté son choix sur le plus prestigieux ermitage d'Israël pour poursuivre sa vie d'ascèse : la communauté essénienne de Qumrân, installée dans les parages de la mer Morte.

Je connais cette communauté essénienne. Je n'ai pas fréquenté les parages de son ermitage édifié au sommet d'une falaise calcaire du désert de Juda, mais je garde souvenir d'une malheureuse affaire sur laquelle j'avais dû me pencher lors de mon premier tour de service en Palestine, à titre de commandant militaire de Jérusalem. Trois membres de cette communauté d'ascètes avaient été assassinés par des brigands, dans un dédale de ravins des abords de la Ville sainte.

— Ainsi tu étais disciple de Jean le Baptiste, finis-je par dire en guise de commentaire à son propos, mine de rien. C'est à Qumrân que tu avais fait sa connaissance?

— Non, et je n'ai pas séjourné assez longtemps au sein de la communauté essénienne pour avoir pu y déceler quelque indice de son passage. Ni de ton maître, d'ailleurs. Et comme Jean était d'une discrétion absolue sur ses antécédents, et que je crois savoir qu'il en est de même pour Jésus de Nazareth – personne, semble-t-il, ne serait en mesure de dire d'où il tire son enseignement –, pour moi c'est une évidence que c'est l'Esprit de l'Éternel lui-même qui souffle sur ces deux hommes... Bien sûr, dans le cas de Yohanan, il faut parler au passé.

Mathan marque une pause, me dévisageant avec insistance, comme s'il cherchait à percer les secrets de mon passé.

— Dès que tu as ouvert la bouche, enchaîne-t-il, j'ai décelé à certaines inflexions de ton araméen que tu n'étais pas d'ici, et que tu avais dû vivre loin de la terre de tes ancêtres pendant de longues années... L'idée mère qui a donné naissance à la pensée essénienne est la même que l'on retrouve à la base du principe pharisien : le culte de la Loi attribué à Moïse poussé à l'extrême... Ainsi, pas d'argent entre ses adeptes. Seul le troc est autorisé... Mariage proscrit... Immersion complète dans l'eau avant chaque repas et chaque fois qu'ils doivent obéir à un besoin naturel... Risque d'exclusion au moindre manquement à l'observance du sabbat, et j'en passe... Tu reconnais ton maître dans tout cela?

Comme s'il devinait qu'il est inutile pour moi de répondre à pareille question, tant elle relève de l'extrémisme religieux si loin du discours d'ouverture de Jésus, Mathan reprend aussitôt :

— Nos prophètes, tel Élie qui a vécu lui aussi au désert, n’ont pas enseigné l’essénisme. Et Jean non plus... Si le Baptiste avait fait retraite dans les plaines désertiques des abords du Jourdain, c’était bien en raison de son désir d’imiter son modèle de vertu du passé en tout point... Il savait qu’Élie, le hardi prophète qui avait défié en son temps le roi Achab avait puisé dans cet asile de solitude une force prodigieuse... C’est d’ailleurs au désert que j’ai fait la connaissance de Yohanan.

Soudain l’orage prend fin sur un dernier roulement de tonnerre dans le lointain. Mais comme le ciel demeure toujours menaçant, les plus timorés à bord du bateau se dépêchent de finir d’écoper en prévision d’une reprise possible de la pluie orageuse, nous isolant de nouveau Mathan et moi des autres, par leur occupation bruyante.

— Dis-moi, les Écritures nous enseignent que le prophète Élie serait censé précéder le Messie pour restaurer la foi d’Israël dans toute sa pureté primitive, avant la venue de ce dernier en ce monde. Et cela fait neuf cents ans que dure cette attente... À ton avis, Jean le Baptiste croyait-il être la réincarnation d’Élie?

— Le livre des Rois nous apprend, frère, qu’Élie vit toujours, et qu’il fut enlevé dans le ciel au sein d’un tourbillon, sans passer par la mort. C’est parce que mon maître s’est appliqué à reproduire sa physionomie légendaire pour mieux remuer puissamment ses auditeurs, et cela jusqu’à se vêtir à son image d’une peau de chameau, que d’aucuns croient encore et à tort qu’il était la réincarnation d’Élie le Thisbite. Mais c’est faux... Et d’ailleurs Jean l’a reconnu... Bien sûr il annonçait qu’un plus grand venait derrière lui, mais il n’a jamais proclamé qu’il voyait en Jésus de Nazareth le Messie tant attendu.

Mathan s’arrête pour me presser furtivement le bras, en proie à un trouble soudain :

— Tu comprends, dit-il, avec une pointe indicible de tristesse dans sa voix, ne serait-ce que pour rendre hommage à la grandeur de celui qui fut la révélation de ma vie, je me dois de poursuivre son enseignement... Et j’accomplirai humblement cette tâche jusqu’à ce jour béni où se manifestera enfin le Messie, ce redoutable Émissaire de l’Éternel... Celui-ci devant survenir brusquement avec gloire et fracas, on ne risque pas de le manquer... On verra bien alors sur qui le Tout-Puissant aura porté son choix!

C’est terminé. La grosse barque à voile conduite par le savoir-faire de son rude timonier arrive en vue de Chorsia, sur la rive orientale de la mer, alors que la nuit tombe rapidement. Du flot d’informations échangées avec mon voisin n’est sortie qu’une vérité imparfaite qu’il me faudra analyser ultérieurement. Une nouvelle ère est-elle à voir le jour en Palestine, dans son monde troublé? Ce temps de renouveau et de salut inauguré par ces deux prophètes, si avarés de confidences sur leur passé, pourrait-il être le prélude d’un grand changement à venir pour les hommes de ma terre natale, considérée par Rome comme un élément majeur de son système défensif aux frontières orientales de son empire?

À l’évidence, le Sanhédrin est troublé par l’enseignement du charpentier de Galilée. Et sans doute encore plus ébranlé à l’idée que certains exaltés puissent voir en lui l’héritier de gloire pressenti pour monter sur le trône d’Israël. Une crise comme celles qui ont marqué son histoire menace peut-être à l’horizon. Et si la *Pax Romana* devait en être affectée, mes frères isralites pourraient bien en payer le prix fort.

Avec la venue de la nuit, le vent est tombé et une pluie s’est installée. Il me semble que ce ciel noir verse son crachin jusque dans mon âme. Je voudrais avoir cette vision claire de Mathan qui lui fait poursuivre sa route sans fléchir, mais il y a si longtemps que je chemine sans discernement. À ce point que je me fais l’effet d’être au cœur même de la parole du prophète Isaïe, quand il clamait : « Nous espérons voir la lumière, mais c’est partout l’obscurité. Nous attendions que le jour se lève, mais nous marchons dans la nuit noire. Nous avançons en tâtonnant comme un aveugle près d’un mur, nous hésitons comme un homme qui ne voit pas où il va! »

## CHAPITRE XXII

Afin de mieux convaincre mon entourage de mon désir sincère de changement, et faire taire les derniers doutes possibles quant aux véritables motifs de ma présence au sein de la bande de Jésus de Nazareth, j'ai pris l'initiative de demander mon baptême. Cette immersion dans l'eau témoigne de la volonté de conversion morale du postulant. Elle est à la fois l'aveu de son état de péché et du regret sincère de ses fautes, ainsi que la proclamation de sa renaissance en Dieu.

Malgré une fraîcheur persistante en ce mois de *nissan\**, et la présence d'une bruine intermittente qui semble me suivre à la trace depuis ma traversée de la mer de Galilée deux jours plus tôt, un énorme rassemblement s'est formé sur les pas du Nazaréen dès qu'il a posé pied sur la rive orientale du lac, ce matin. Ayant choisi pour ma part de demeurer aux abords du lac pour y recevoir des mains mêmes de Jacques de Zébédée ce baptême censé marquer ma rupture d'avec mon passé, autour de moi un petit attroupement de repentants se pressent sous le crachin, désireux à mon exemple d'être purifiés de leurs fautes et de se voir apporter ce nouvel élan intérieur, gage semble-t-il de salut et d'accès au Royaume des cieux, même si je ne crois guère aux vertus de cette eau lustrale.

Le regard tourné vers la hauteur où Jésus a choisi de se retirer à l'écart avec ses intimes, je me demande comment les choses se déroulent là-haut. Si j'en juge par le nombre de pèlerins qui ont choisi de prendre d'assaut les coteaux avoisinants afin de suivre Jésus dans sa retraite des collines, je présume que les « Douze » doivent être débordés en ce moment. Personne dans l'entourage du prophète n'avait prévu pareil mouvement d'engouement généralisé qui gagne de proche en proche. Si bien que Jacques, au dernier instant, a dû confier sa tâche de baptiser à un autre disciple afin de rejoindre en toute hâte le cercle des proches de Jésus, tant il y a foule là-haut.

Spectacle étrangement irréel sous ce plafond de nuages très bas que cet horizon aux contours indistincts où terre et mer se confondent en une même ligne de grisaille uniforme, dans le lointain. Perdu dans mes pensées, ce ciel bas et lourd m'en rappelle brusquement un autre. En un instant je suis ramené vingt ans en arrière en Germanie, dans la sinistre forêt de Teutoburg. Sans le savoir alors, j'ai rendez-vous avec l'Histoire. La première grande tempête d'une vie de tourmente qui va me durcir le cœur comme le roc...

Point de route devant nous. Rien que la forêt vierge dense, mystérieuse, effrayante de solitude et de grandeur sauvage. Des arbres et des arbres, partout où se porte le regard, tassés, serrés, pressés dans une suite sans fin de pentes et de vallées boisées. Une contrée inconnue, plongée dans un demi-jour lugubre, sous un ciel bas menaçant, pesant comme une chape de plomb. Une sourde angoisse m'a envahi à l'instant où le corps d'armée du général Quintilius Varus a commencé à s'enfoncer dans cette forêt obscure, pour s'y tailler une route à la hache. Des arbres centenaires pour bon nombre que les glorieux légionnaires de Rome promus bûcherons pour la circonstance doivent abattre, afin de tracer des pistes et lancer des ponts sur les ravins et fondrières qui font obstacle à leur passage. Trois légions, les *XVII<sup>e</sup>*, *XVIII<sup>e</sup>* et *XIX<sup>e</sup>*, alourdies d'un imposant convoi de matériel et de nombreux non-combattants, luttent côte à côte depuis plusieurs jours pour s'ouvrir un chemin à travers cet enfer vert de Germanie qui semble n'en plus finir de multiplier ses pièges et ses embûches.

Et voilà que dans cet univers lugubre où l'air retentit d'un tumulte de cris, de jurons et de cognées de bûcheron, s'élève tout à coup un souffle de tempête. Des trombes d'eau d'une extrême violence s'abattent comme un torrent sur l'armée

de fantômes accablée de fatigue qui endure stoïquement, tout en maudissant son général en chef pour l'avoir déroutée de son parcours habituel soigneusement balisé. Tourmentées à l'extrême, les têtes des grands arbres oscillent et s'agitent dangereusement sous ce déluge rageur qui s'engouffre en hurlant et noie tout sur son passage. Bientôt des chênes énormes cèdent et se rompent à mi-hauteur avec des craquements sinistres. Leurs imposantes ramures décapitées net s'écroulent d'un bloc au milieu de l'épouvante générale. En quelques instants le sol de la forêt séculaire ruissèle d'eau, transformant bientôt la misérable piste en un infâme borborygme où hommes et bêtes peinent affreusement.

Fouettés par les cris affolés des femmes, des enfants et du personnel non combattant pris au milieu de la tourmente effrayante de cette forêt qui menace ruine au-dessus de leurs têtes, plus que jamais les légionnaires sont pressés d'atteindre le territoire de ces peuplades en rébellion pour lesquelles on les a contraints à cet exténuant détour de leur voie de communication habituelle. Leur mandat de pacification leur pèse cruellement en ces heures pénibles où ils se voient si éloignés de la sécurité de leurs quartiers d'hiver. Pour ma part, refoulé en queue de convoi avec les autres gladiateurs engagés pour le spectacle aux armées, je me demande encore par quel mauvais sort je me retrouve au milieu de pareille aventure.

À peine arrivés dans le campement d'été de cette armée romaine du nord édifié sur les hauteurs séparant le bassin du Weser des sources de l'Ems et de celles de la Lippe, nous avons reçu l'ordre de tout remballer. L'automne étant aux portes, le moment était venu pour les légions de regagner leur campement permanent d'Aliso par une route bien balisée de la vallée de la Lippe. Une retraite stratégique sans histoire, comme il était d'usage avant chaque début d'hiver. Jusqu'à l'arrivée soudaine de ce contre-ordre stipulant aux légionnaires de s'ouvrir un chemin à travers la forêt de Teutoburg pour marcher sur ces rebelles qu'il était important de mater, avant l'arrivée des premières neiges. Un simple détour, comme on leur avait affirmé. Dire que je n'aurai même pas eu le temps de prouver ma valeur comme gladiateur.

Toujours cet étrange malaise qui me tenaille. L'obscur pressentiment d'un danger. Quand je m'en ouvre à Icarus, mon maître d'escrime qui peine à mes côtés et essaie tout comme moi de se protéger avec son bouclier de cette pluie d'abat qui nous cingle comme le fouet, l'air sombre, il me lance d'une voix forte, pour arriver à se faire entendre au milieu de la tempête :

— Je suis comme toi, David, j'ai dans l'idée qu'il se prépare quelque chose... On ne peut faire mieux comme merdier... Pour le moins étrange, ce soudain soulèvement de quelques peuplades éloignées dont il était si urgent de réprimer la révolte subitement... Un bruit court que ce serait à l'initiative de chefs germains pacifiés que Varus aurait fini par consentir à ce détournement de ses légions pour cette campagne militaire improvisée... Ils auraient été jusqu'à lui promettre l'apport de combattants, en soutien de nos troupes... Et si tout cela n'était qu'un horrible piège, alors qu'on s'enlise toujours plus dans ce trou perdu?

Pourquoi ces corbeaux s'obstinent-ils à nous suivre, au milieu de pareil déluge? Ont-ils été prévenus par un mystérieux instinct qu'ils disposeront bientôt d'une nourriture abondante? Si encore il n'y avait au sein de notre convoi que les quelque vingt mille soldats des trois légions combattantes. Mais il y a plus : six cohortes auxiliaires et trois ailes de cavalerie s'ajoutent aux effectifs de ce corp d'armée du Rhin. Et cela c'est sans compter les nombreux marchands qui se sont joints à nous. Des commerçants dont la vie nomade se résume en déplacements continuels, au rythme des mouvements de troupes et de la percée de la civilisation. Nombreux de même sont les magistrats et fonctionnaires que l'on a encore répartis à bord de centaines de gros chariots de transport, entassés les uns sur les autres avec les malades, les esclaves, les valets d'armée, et même des femmes et des enfants. À se demander comment ils font tous pour tenir au milieu de l'amoncellement

d'armes, de vivres et de fourrage pour les bêtes qui constituent le gros des chargements de ces lourdes voitures à quatre roues tirées par des bœufs.

L'air est lourd de menaces pour celui qui est doté d'un flair inquiet. Je n'ose imaginer les conséquences d'une embuscade de grande envergure sur le passage de pareille colonne militaire étirée sur plusieurs milles. J'en ai des serremments dans le ventre d'entendre le sourd battement répétitif des cognées de bûcheron, un martèlement à la cadence ininterrompue qui ne peut manquer de signaler notre présence dans un large rayon. Hâves, hirsutes, épuisés dans leurs vêtements détrempés et maculés de boue, les superbes légionnaires de Rome qui ont cueilli tant de glorieux lauriers se traînent misérablement dans cet affreux borborygme. Si ce déluge ne prend pas bientôt fin, cette mission de pacification risque de tourner au cauchemar. La forêt tout entière est à se transformer en un gigantesque marécage.

Soudain à travers le sourd mugissement de l'orage et de son cortège de souffrances, un autre vent de tourmente se lève. Un tumulte, ou je ne sais quel grave désordre, en provenance des éléments de tête de notre convoi invisibles à nos yeux, en raison de l'éloignement. Pas même le temps de s'interroger sur les raisons de ce chaos que déjà des trompettes sonnent le branle-bas de combat dans le lointain et que des cris d'alarme éclatent dans l'air :

— Alerte!... Alerte!... Aux armes, les barbares!... Aux armes!

En un instant des hurlements d'épouvante fusent de partout. Rapidement le souffle panique gagne de proche en proche. Aussi loin que peut porter le regard sur cette piste défoncée montent des cris à glacer d'effroi. Aucun doute possible, notre corps d'armée vient de tomber dans une embuscade.

— C'est avant de s'engager dans ce borborygme qu'ils auraient dû flairer le piège, ces abrutis! me lance Icarus d'une voix rageuse au milieu de la confusion générale, le glaive déjà à la main, prêt à défendre chèrement sa peau.

À peine le temps pour les légionnaires de troquer la pelle et la hache pour le glaive et le pilum que déjà nos ennemis nous tombent dessus. Semblant sortis de nulle part, ceux-ci surgissent du couvert de la forêt, puis se jettent sur nos formations campées sur la défensive en hurlant comme des forcenés.

— Amenez-vous race de bâtards que je vous expédie tout droit aux enfers! hurle un rude centurion au travers de la sanglante mêlée qui a cours plus loin, sur l'avant de notre formation défensive.

Une grêle de projectiles s'abat au hasard sur des non-combattants regroupés sous notre protection. Abrisés sous des chariots, en proie à une frayeur panique, ils tremblent de tous leurs membres, à la vue des premières victimes à s'écrouler autour d'eux. Et ce qui n'aide rien pour contrer cette épouvante, des femmes au sein de leur groupe poussent des cris terrorisés en serrant convulsivement des enfants contre elles.

— Attention, les trompe-la-mort, ça va être à notre tour! aboie un gladiateur, au milieu de l'affreux chaos.

Assemblés autour de nos maîtres d'escrime à la queue du convoi, nous attendons l'assaut d'une horde de cavaliers ennemis en approche. Ils échappent à notre regard pour l'instant, mais déjà on peut entendre le choc précipité des sabots de leurs montures sur le sol détrempé. Une course furieuse entremêlée de cris gutturaux à glacer d'effroi le plus brave...

— Pilums au poing! hurle la voix d'Icarus, derrière mon dos.

Soudain nos assaillants surgissent sous la pluie battante. Une masse compacte bardée de fourrures et hérissée de lances qui gueule et beugle à s'en péter le gosier et à laquelle on répond par les mêmes cris de fureur. Véritables spectres de cauchemar sur leurs mauvaises montures crottées jusqu'au garrot, les barbares arrivent sur nos arrières en une charge tumultueuse d'une centaine de combattants par cette piste défoncée que nos terrassiers viennent d'arracher si péniblement à

cette forêt d'enfer. Sans doute une bande en provenance d'un territoire reculé dont nos ennemis ne devaient plus espérer la participation, en raison même de son éloignement. Surgie dans le décor à grand fracas au dernier instant, la meute a choisi de se porter à l'attaque dès le premier contact visuel avec nos forces, afin d'étaler sa bravoure devant ses semblables...

Aucune faille dans notre front resserré. Visages tendus à se rompre sous les visières de nos casques, nos bras armés se bandent sous les épaulières et les cottes de mailles, prêts à lancer leur javelot. Et juste comme ce mur de lances va nous balayer, vingt-six pilums meurtriers se décochent pour voler à sa rencontre. La mort catapultée d'un seul jet. Un choc affreux de chevaux écumanants fauchés net en pleine course qui plongent les uns par-dessus les autres en hennissant de terreur. Une horrible mêlée d'hommes et de bêtes où attaquants et défenseurs luttent pour se dégager au plus vite afin de mieux se sauter à la gorge et s'éventrer sans pitié. Glaive à la main et trident de l'autre, je pourfends et embroche rageusement tout ce qui se dresse devant moi dans cette effroyable boucherie. Ivres de fureur et de sang, rien ne nous distingue plus de ces sauvages du Nord. Pris d'une rage démentielle, nous hurlons et vociférons à l'unisson avec eux. Taillant et hachant dans leurs rangs sans pitié, bientôt le sol est jonché de corps éventrés des deux camps autour de nous.

— Archers, tirez, par Jupiter, faut leur couper la route! tonne une voix de stentor, au milieu de la sanglante tuerie.

Mais rien n'arrête nos assaillants, accueillis à présent par les volées de flèches d'un carré d'archers venus nous prêter main-forte à l'arrière-garde, afin de leur interdire la piste. Et il en arrive toujours d'autres qui nous chargent avec une rage décuplée, au travers des corps enchevêtrés des leurs et de leurs chevaux crevés. Si bien que ce n'est qu'après une éternité, il me semble, qu'on peut enfin profiter d'un moment de répit, quand nos derniers attaquants choisissent brusquement de rompre le combat et de disparaître dans la forêt.

Malheureusement cette accalmie n'est pas généralisée. Plus loin vers l'avant, des combats font toujours rage au sein de nos forces désorganisées, et la mort continue d'y prélever son lot de sacrifiés. Si les barbares font mine de décrocher par moments, c'est pour mieux revenir à la charge sur les points les plus faibles de notre ligne de défense. Dans ce climat de terreur et de bravoure sans nom, la bataille se fractionne en milliers de petites actions individuelles, au milieu de la tempête.

Ivre de fatigue, je me laisse tomber par terre en pleurant d'épuisement et de douleur, le corps contusionné de partout. Non sans un dernier geste auparavant de cruel mépris pour témoigner de ma haine à l'égard de cette race de bâtards qui nous a attirés dans pareil guet-apens. Comme l'un de ces reptiles se traîne à mes pieds pour implorer ma clémence, suite à une jambe fracturée, je lève mon trident et le lui plante brutalement dans la nuque.

— Il n'y a pas de doute, David, t'as bien la vocation!

La remarque vient d'Icarius, épuisé également à en avoir de la difficulté à tenir debout, comme ceux des nôtres qui ont résisté au choc et ne doivent leur survie qu'à ce courage indomptable du gladiateur dont l'entraînement intensif lui permet de soutenir sans défaillance les plus épuisants combats.

— T'as la cruauté voulue pour être gladiateur, d'ajouter mon maître d'armes d'une voix méconnaissable, tout en contemplant ma sinistre fourche restée plantée debout dans le cou de ma victime. Pas facile d'achever froidement le vaincu qui implore ta grâce.

Sanglotant sous l'effet de l'horrible tension qui commence à se relâcher dans tous mes muscles endoloris, je me glisse sous un chariot pour prendre un peu de repos, me protéger de la pluie rageuse et cacher au mieux mes larmes. Autour de nous, sur fond de cris de terreur et implorations de blessés, règne une confusion indescriptible. Une détresse sans nom qui

m'accable d'un angoissant sentiment d'abandon devant l'effrayant spectacle de tant de souffrance pour lequel je me sens frappé d'impuissance.

— Tu t'es bien battu pour un novice, reprend Icarius, tout en venant me rejoindre sous la grosse voiture attelée dont les bêtes de charge ont été tuées sur place, avec leur licou autour du cou. Tu n'as pas faibli et tu leur en as mis plein la gueule à ces sales traîtres malgré ton jeune âge. Tu iras loin dans la profession, si t'as la chance de te tirer de ce merdier, bien sûr.

Vingt des nôtres encore en état de combattre se félicitent mutuellement de leur chance d'être toujours en vie. Maculés de sang et de boue, trempés jusqu'aux os, couverts de meurtrissures, tous nous avons un aspect effrayant. Obligés de ménager nos forces en vue d'une reprise des attaques sur nos positions de l'arrière, c'est presque sans réagir que l'on assiste aux assauts répétés des barbares en d'autres points plus éloignés de notre convoi. Surgissant sous les trombes d'eau de cette pluie diluvienne, nos assaillants se ruent à l'assaut de nos positions les plus fragilisées pour décocher leurs traits à portée optimale de tir, avant de tourner les talons et regagner à la course la sécurité de la forêt.

Débordés par cette perfide tactique de harcèlement des barbares, nos valeureux légionnaires ne savent plus où donner de la tête. Non seulement ils ne peuvent pas se déployer pour manœuvrer en formations de combat, mais ils sont encore fortement gênés dans leur tâche de combattant du fait de leur double emploi, à titre de bûcheron. Il est primordial pour nos légions de poursuivre leur travail de nous ouvrir une voie au milieu de cet enfer. C'est une question de vie ou de mort. Cette sinistre forêt de Teutoburg est à nous emprisonner comme dans un piège à rats!

Jusqu'au soir, la marche désastreuse se poursuit en dépit du harcèlement permanent de l'ennemi et d'une augmentation sensible de nos pertes. Déjà nombre de chariots doivent être abandonnés, du fait de leurs bêtes d'attelage percées de coups effondrées au milieu de la piste. Bien qu'ivres de fatigue, les légionnaires se montrent héroïques et admirables de dévouement, épargnant la honte et la douleur d'un effroyable désastre à leur général en chef. Mais malheur aux traînards et à ceux d'entre nous qui dans la fièvre de la bataille ont la malchance d'être capturés par ces monstres. Les hurlements inarticulés qui montent de la forêt ne laissent aucun doute quant à l'horrible fin qu'ils connaissent.

Au déclin du jour, notre interminable colonne de voitures de charge s'immobilise enfin. L'État-major a trouvé un endroit dégagé, favorable à l'établissement d'un fort. En quelques heures, malgré la pluie qui tombe toujours à verse, les braves soldats de nos légions édifient un vaste campement, comme le prescrit le règlement quand ils se trouvent en territoire hostile et que vient la nuit. Une place forte de forme rectangulaire entourée de hauts parapets et bordée de fossés profonds, hérissée sur tout son pourtour d'archers crétois chargés d'en assurer la garde. Tout cela en plus de dresser des tentes pour tout le monde, avant de penser au repos pour eux-mêmes.

Si certains d'entre nous arrivent à dormir dans cette nuit chargée de menaces, épuisés que nous sommes tous par cette première journée de combat effroyable, pour ma part mon sommeil n'aura été guère réparateur, peuplé de cauchemars. Si bien que je suis presque soulagé quand, au point du jour, on me réveille en me poussant du pied :

— Allez, debout... On fait mouvement!

À peine sur pied, l'angoisse mortelle qui tenaille chacun d'entre nous reprend ses droits. Tout est étrangement silencieux autour de notre place forte. La seule bonne nouvelle pour l'instant, c'est une accalmie dans la tempête. Quand vient l'heure de lever le camp, ordre est donné de ne conserver que les vivres, les armes légères et les outils indispensables au travail. Tout le reste doit être abandonné ou détruit. Partout des chariots brûlent dans la morne grisaille de ce jour menaçant.

Un inévitable désastre se pointe à l'horizon. À l'arrière, la section « balai » dont je fais partie avec les autres gladiateurs a pour tâche de fermer la marche, de ramasser les blessés et les personnes à la traîne. Mais ce matin, il y a contre-ordre :

— Vous abandonnez les traînards. Pas question de perdre un instant!

À peine la directive est-elle transmise que la longue colonne sur laquelle plane encore le cruel souvenir de toutes les horreurs de la veille se remet lourdement en marche. Notre seul espoir est de sortir de cette infâme forêt. Semblable à un troupeau errant, la fière armée de Varus se traîne péniblement, perdue au sein d'un épais brouillard d'automne. Isolés encore plus en nous-mêmes au milieu de ce monde spectral, on entend au loin les jappements des énormes dogues de nos assaillants qui nous suivent à la trace, prêts à se ruer à la curée. Partout des accrochages sérieux saignent irrémédiablement nos forces. Des combats amers où la victoire nous échappe sans cesse et qui laissent les non-combattants pantelants de terreur. Et toujours cette forêt fantomatique aux horizons bouchés, dont les limites semblent reculer sans fin devant notre avance.

Déjà surchargées, les voitures du convoi n'ayant pas été brûlées ne peuvent plus prendre de blessés à leur bord. Forcés de nous fermer aux appels et aux suppliques de nombre de malheureux réclamant qu'on les prenne avec nous en raison de blessures sérieuses, on doit les abandonner sur place, les condamnant du coup à une mort horrible.

— Par pitié ne nous abandonnez pas! nous supplie-t-on, le visage pétrifié d'effroi, la voix étranglée.

Des implorations déchirantes dont la détresse me plonge dans une tourmente intérieure indescriptible. Comme si j'avais honte tout à coup d'être toujours capable de me défendre et de ne point partager le sort de ces infortunés. Mais pour combien de temps? Pour ne pas devenir complètement fou, je me concentre sur ma seule survie. L'ennemi est partout autour de nous. Protégé par cet épais brouillard, tel le fauve guettant sa proie, il peut nous frapper avec plus d'impunité, attendant le moment propice pour nous administrer le coup de grâce.

Enfin une plaine dégagée. Les légions vont pouvoir y manœuvrer à leur guise. Bien que passablement affaibli, le corps d'armée aligne impeccablement ses effectifs, ses trois ailes de cavalerie déployées sur ses flancs. Mais c'est peine perdue. L'ennemi refuse la bataille rangée et se volatilise sous le couvert du brouillard.

— Soyez tous maudits! hurlent des voix du sein de l'alignement, dans un accès de dépit.

De nouveau il faut reprendre la longue et épuisante marche en direction d'une autre forêt dont la sombre lisière grossit à l'horizon, quand les nappes de brouillard se dissipent enfin. À la fin du jour, on dresse une fois encore le camp pour la nuit, mais les travailleurs sont moins nombreux, les bras moins valeureux suite à l'épuisement extrême de tout le monde. Et comme les outils perdus ou abandonnés font cruellement défaut, c'est un labeur sans espoir. Tout au plus les légionnaires parviennent-ils à creuser un mince fossé et à élever un semblant de retranchement. Et la nuit durant la mort rôde, ne laissant aucun répit aux archers postés en sentinelle...

Lorsque les premiers rayons de soleil dardent à l'horizon de ce troisième jour d'horreur, les barbares accentuent leurs actions, donnant lieu à des scènes toujours plus déchirantes à l'arrière-garde. Devant notre impuissance à secourir les infortunés marqués par le mauvais sort, je me réfugie dans la rage et la haine. Une haine sourde, violente, effrayante de ressentiment et d'animosité que seule la plus implacable vengeance pourra parvenir à atténuer, si je survis à ce désastre.

En après-midi, la pluie et le vent reprennent de plus belle, mais cela ne ralentit en rien les attaques de l'ennemi qui terré dans les collines avoisinantes multiplie ses attaques. À l'arrière-garde, la mêlée est indescriptible. L'idée de tomber vivant aux mains de ces monstres décuple nos forces. On s'égorge au coude à coude à coups de lances, de glaives, de haches et même de pelles et de pioches. Autour de moi, les cohortes décimées ne semblent plus échanger de signes de ralliement.

Leurs rangs parsemés de blessés et d'agonisants, les préfets, tribuns et centurions qui les commandent semblent à deux doigts de céder à la panique. Pour ajouter encore à la détresse de notre corps d'armée, des bruits courent que notre général en chef aurait été blessé à l'avant de notre convoi...

La tombée du jour vient rapidement. Plus question désormais de s'arrêter avant d'être sortis de cet enfer. Une nuit affreuse en perspective après cette journée de cauchemar, parce que personne ne pourra manger, ni dormir. Dans l'obscurité, à la lueur des lampes-tempête et des torches de résine agitées par le vent froid des montagnes, accablés sous l'averse, les débris du corps d'armée de Varus continuent toujours d'avancer misérablement, guidés par leurs éclaireurs dont les rauques appels déchirent les ténèbres. Des légionnaires fous de fatigue, vidés de toute énergie et pleurant de désespoir, s'affaissent ici et là, jettent bas leur pesant attirail et essaient de se blottir dans quelque coin obscur de la forêt pour sombrer aussitôt dans un lourd sommeil dont ils ne se réveilleront jamais.

À l'aube, alors que la longue colonne de rescapés se traîne toujours au fil de cette piste creusée de fondrières si durement arrachée à la forêt, une nouvelle accablante vient briser les dernières volontés de résistance : Quintilius Varus et tout un groupe de ses officiers supérieurs se sont donné la mort pour éviter de tomber vivants aux mains des barbares. Aussitôt un désordre affreux s'installe au sein des combattants. La cavalerie est la première à céder à la panique et à donner le signal du sauve-qui-peut. Partout la lâcheté face à l'ennemi, véritable affront au courage légendaire des légions romaines. Seuls gradés à conserver encore quelque sang-froid, des centurions s'épuisent en vain à essayer de raisonner les fuyards. Quelques poignées de braves, dont les gladiateurs survivants, font le choix d'être de ces derniers carrés de résistance. Pareille débandade ne peut guère cependant passer inaperçue. Les barbares ne mettent pas de temps à réagir. Pendant qu'une partie de leurs forces se lance à la poursuite des fuyards, le reste de la horde se précipite à la curée...

— Rendez-vous aux enfers! hurle la voix d'Icarius au milieu de l'affreux cauchemar.

Ivre de rage, je ne suis plus qu'une machine à tuer. Touché plusieurs fois par la morsure du fer ennemi, je dois ma survie aux additions de cottes d'armes dont je me suis bardé le corps. Mais la fin est proche pour moi comme pour les autres. Et à mes côtés mon maître d'escrime pousse brusquement un dernier grand cri de défi, puis succombe sous le nombre, embroché par dix lances ennemies qui le hissent au-dessus de l'affreuse mêlée en guise de sinistre trophée. Encore quelques instants de ces furieux corps à corps, et je vais être abattu à mon tour...

Soudain une lueur d'espoir au milieu du sauve-qui-peut général : un grand étalon affolé surgit de la forêt et s'immobilise en hennissant en bordure de la piste défoncée. Couché sur son encolure, le légionnaire qui le monte paraît inconscient. Il ne tient en selle que grâce à ses rênes, auxquelles il est resté agrippé par miracle. En un éclair je réalise que ce cheval peut me permettre d'échapper à la mort, si la chance ne m'abandonne pas. Rassemblant mes dernières forces, je m'élance à travers la mêlée, abattant tous ceux qui essaient de me bloquer le passage, puis je fonce vers l'étalon que j'enfourche aussitôt d'un bond prodigieux par l'arrière. Surpris, le cheval tente de m'éjecter, mais aiguillonné par les cris gutturaux de mes poursuivants et les talons de mes bottes dans ses flancs, il s'élance à travers bois, talonné de près par les aboiements rageurs de deux énormes dogues lancés à notre poursuite...

Après m'être débarrassé des chiens accrochés à nos trousses de deux coups de glaive expéditifs, je mets le cap sur le camp d'Aliso vers lequel convergent les rescapés du massacre. Mais exténuée par les événements des dernières heures, ma monture donne des signes d'épuisement inquiétants, et cela même si je la mène au pas. Partout des poches d'eau bourbeuse

dans cette grisaille lugubre noyée sous l'averse, des entrelacs de branchages griffus, des troncs fossilisés aux chicots tranchants comme le rasoir qui s'opposent à notre passage et gênent nos mouvements...

Bientôt, comme je le redoutais, mon cheval s'arrête, incapable d'aller plus loin. Un endroit sinistre, au sol marécageux, battu par la pluie et le vent, et où tout n'est qu'enchevêtrement d'arbres séculaires. Abandonnant ma monture sur place, je charge le corps du légionnaire inconscient sur mes épaules et me mets en marche pour nous dénicher un endroit où se terrer, en attendant que mon cheval puisse récupérer. Une progression exténuante de quelques dizaines de coudées dans une eau fangeuse où je patauge jusqu'aux genoux. Et je ne peux rien trouver de mieux pour nous dissimuler que ce marais malodorant dans lequel plongent les racines tentaculaires d'un énorme chêne que l'usure du temps a réduit à l'état de fossile. En cas d'alerte, il faudra s'immerger dans cette fange verdâtre qui surnage à la surface pour nous cacher au mieux sous les attaches noueuses de ce grand tronc couvert de mousse.

Harassé de fatigue, à l'extrême limite de l'épuisement nerveux après l'affreux cauchemar de ces derniers jours, c'est d'une main tremblante que je défais les sangles des garde-joues de l'armure de tête de mon compagnon d'infortune. Démoli à la hauteur de la visière, le casque laisse entrevoir une sérieuse blessure au front. Barbouillés de boue et de sang, les traits de l'homme ne livrent à première vue rien des détails de sa physionomie, à l'instant où je lui retire son casque. Le ruissellement de la pluie sur sa figure a tôt fait cependant d'en préciser l'aspect. Un visage jeune, à peine au seuil de l'âge adulte, dont la présence dans cet enfer me cause un véritable choc : « Oh mon Dieu, je dois rêver, c'est certain! » m'entends-je murmurer, d'une voix brisée par l'émotion.

— Que Yahweh, par les chérubins et les séraphins, répande sur toi toutes ses grâces de sagesse, d'intelligence et de force, implore tout à coup une voix familière à mes côtés, tandis que des aides m'immergent dans l'eau jusqu'à la taille.

Jacques de Zébédée ! Visage radieux, il est à verser sur ma tête l'eau lustrale du baptême, tout en appelant sur moi les bienfaits et les faveurs du Ciel. L'esprit à la dérive, c'est à peine si je porte attention à cette aimable marque d'égard de mon fidèle condisciple à mon endroit. Un geste fraternel pourtant appréciable dans les circonstances. Jacques a délaissé sa bande un moment pour venir en toute hâte présider à mon baptême, alors que l'affluence autour de Jésus doit requérir une présence accrue de la part de ses proches.

Le souvenir douloureux de Teutoburg imprègne toutes mes pensées, même si vingt ans se sont écoulés depuis cette infâme trahison. Le massacre du corps d'armée de Quintilius Varus m'avait expédié sans transition dans un monde jusqu'alors inconnu pour moi, celui de la dure réalité de la *Pax Romana*. L'envers de la pacification à la romaine. Le prix qu'il en coûtait à Rome pour pacifier ses ennemis, quand ces derniers ne partageaient pas sa vision de l'avènement d'un monde meilleur sous son égide éclairée.

Je suis tiré de mes réflexions par l'agitation soudaine des nouveaux baptisés autour de moi. Tournées du même côté, les têtes regardent toutes en direction de l'élévation où Jésus y a entraîné une grande partie de la foule, plus tôt au matin. Le crachin a cessé et le soleil se montre pour la première fois en deux jours. Chose étrange, ses rayons pointent juste au-dessus de cette hauteur où s'est retiré le saint prophète, formant un immense arc-en-ciel dans lequel chatoient une profusion de couleurs comme jamais encore je n'ai vu auparavant.

Jésus de Nazareth est un extraordinaire thaumaturge capable de séduire les foules les plus incrédules par ses fabuleux prodiges. Que se passe-t-il donc encore, là-haut?

## CHAPITRE XXIII

Je sais maintenant pourquoi le ciel lui-même avait semblé vouloir souligner avec grand éclat ce qui se déroulait sur cette éminence de la mer de Galilée où Jésus de Nazareth s'y était retiré avec ses disciples et une foule en liesse. Prodige renversant ou phénomène extraordinaire d'hallucination collective que cette mystérieuse affaire de multiplication des pains survenue sur cette hauteur, pendant que plus bas, en bord de mer, je recevais mon baptême des mains de Jacques? D'après les intimes du vénéré thaumaturge, cinq pains d'orge et deux poissons lui auraient suffi pour nourrir les quelque cinq mille personnes qui l'avaient suivi dans ce lieu retiré!

Une multitude transportée d'allégresse, comme toujours, pour laquelle le Nazaréen aurait été pris de compassion voyant que le soir venait et que personne n'avait pensé à se procurer de quoi manger dans les villages des alentours. Au lieu de la renvoyer, le prophète aurait commandé à ses proches de donner à manger à cette foule. « Avec quoi? lui aurait-on objecté. Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons. » Donnant l'ordre de lui apporter cette maigre nourriture, Jésus aurait levé les yeux au ciel, prononcé une formule de bénédiction, rompu les pains et ordonné à ses disciples de les distribuer à la foule. Tous auraient profité de cette manne inattendue et mangé à satiété. Si bien qu'il aurait fallu encore douze corbeilles pour recueillir les seuls restes du repas!

N'y aurait-il eu que cet incroyable événement à m'être rapporté que déjà il y aurait matière à être subjugué. À l'évidence Ieschoua ben Iosef est un homme hors du commun capable de soulever les foules et de les ravir jusqu'à l'enchantement, et ce aussi bien par le caractère étonnant de ses prodiges que par la force de son enseignement. Mais qui se cache donc derrière ce mystérieux personnage? Un héraut de Dieu voué tout entier à sa mission religieuse et messianique, ou un habile séducteur manœuvrant en vue de l'accomplissement d'un dessein secret connu de lui seul pour l'instant? Si à la limite je peux arriver à comprendre l'effet apaisant que pareil thaumaturge peut produire sur les agités et les possédés de toutes sortes, que dire de cette seconde manifestation de sa toute-puissance survenue au soir même de cette multiplication des pains?

Cette fois, c'est au beau milieu de la mer de Galilée, tourmentée par le souffle d'un grand vent, que Jésus se manifeste. La nuit est tombée et il surgit tranquillement de l'obscurité en marchant sur les eaux agitées en direction de la barque de ses disciples partis plus tôt en soirée pour Capharnaüm. L'apparition fantastique crée une telle frayeur chez les proches du prophète dans cette nuit menaçante, que le maître doit s'identifier auprès de ses intimes pour parvenir à dissiper leur effroi. Pour ma part, je m'imagine mal le personnage s'offrant en spectacle et disant : « Regardez, voyez quel prodige je peux accomplir, même marcher sur la mer. »

Cette marche dans les ténèbres sur ces eaux houleuses est un événement trop extraordinaire pour ne pas que je m'attarde un instant à essayer d'en comprendre le véritable sens. « Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez pas peur », de lancer le Galiléen à ses disciples, en montant dans la grosse barque.

À première vue le prophète se portait alors à l'aide de ses disciples, en posant pareil geste. Et une chose est sûre, leur barque est passée de l'autre côté de la mer cette nuit-là sans plus d'ennuis, en dépit de la violence d'un vent contraire. Toutefois il est impossible que l'événement ne recèle pas un sens caché. Peut-être est-ce le commentaire de l'énigmatique thaumaturge tenu ce matin devant des auditeurs ravis l'ayant suivi de l'autre côté du lac qui a pu faire naître en moi pareil

questionnement : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Moïse ne vous a pas donné le pain du Ciel, le vrai, car le pain de Dieu est celui qui descend du Ciel et donne la vie au monde. »

Que peuvent bien signifier pareilles paroles? Donnent-elles à entendre que Jésus de Nazareth s'identifie comme la source de vie suprême pour les siens ? Mais si tel est le cas, se pourrait-il alors que ces deux prodiges impensables n'aient d'autre but que de leur faire prendre conscience de cette vérité? La marche sur les eaux prendrait son véritable sens alors : amener le peuple à comprendre que Jésus est leur ultime guide dans la tourmente. Un peu comme s'il avait dit à ses disciples, en montant dans leur barque : « Ne craignez rien, je suis celui venu d'ailleurs pour vous secourir et vous guider à bon port, au milieu de la nuit de votre errance ».

Bien sûr j'ai conscience de donner une interprétation toute personnelle à cette marche sur les eaux. Et les écrits du prophète Isaïe, « nous marchons dans la nuit noire, nous avançons en tâtonnant comme un aveugle le long d'un mur », ne sont certes pas étrangers à ma réflexion.

À ce stade-ci de mon enquête, les conclusions à tirer de mes observations demeurent plutôt minces cependant. Ainsi, si Jésus le Galiléen est ce « Seigneur censé venir parmi les siens pour les passer au crible de la colère de Dieu et jeter au feu ce qui ne serait pas classé comme du bon grain », tel que le proclamait Jean le Baptiste en annonçant la venue d'un plus grand que lui, ce n'est certes pas en condamnant et en culpabilisant les brebis galeuses frappées d'interdit par les bien-pensants, que cet Esprit d'un autre monde se manifeste auprès de son peuple. Bien au contraire. Le prophète de Nazareth n'a pour les lépreux de l'âme qu'indulgence et compassion. D'où tire-t-il sa doctrine, ses prodigieux pouvoirs ainsi que ses connaissances du mystérieux Royaume de Dieu qu'il annonce avec une telle autorité, qu'il peut même en spécifier les conditions requises pour y entrer, mystère complet.

Une chose est sûre, l'enseignement dispensé par cet énigmatique messager du Ciel diffère sur trop de plans de celui des esséniens, prisonniers de leurs observances scrupuleuses et de leurs purifications répétitives, pour que l'homme soit issu de leurs rangs. Pour Jésus de Nazareth le salut n'est pas réservé à une minorité de séparés retranchés dans des retraites isolées de crainte de se souiller au contact du peuple. Contrairement aux esséniens, le prophète Ieschoua va vers cette populace besogneuse dédaignée par les puissants pour la consoler, la soulager de ses maux et lui apporter l'espérance du Ciel. Sur ce plan, il est certes plus dérangeant pour l'institution juive traditionnelle que cette communauté essénienne enfermée dans sa retraite du désert. Les grands conducteurs spirituels du passé d'Israël se sont toujours mêlés au peuple.

Pour l'instant, le Nazaréen n'a pas fait usage de ses prodigieux pouvoirs à des fins personnelles. Aucune manifestation de toute-puissance outrecuidante chez lui. Au contraire, c'est dans le dénuement, sans doute pour être plus près de la masse laborieuse asservie, qu'il a choisi de propager son enseignement, avec cette fermeté d'accent de l'homme sûr de la grandeur de sa cause. Et c'est bien ce qui pourrait être inquiétant, ce stupéfiant ascendant que Jésus de Nazareth exerce sur les foules. L'homme est un maître d'éloquence naturelle dont le discours fait autorité sur le peuple. Nul artifice de convention dans son enseignement, comme c'est souvent le cas avec les scribes. Le prophète exprime ses idées avec des formules pleines d'une finesse déconcertante qui trouvent un écho grandissant chez ses auditeurs.

Je me questionne donc avec une certaine appréhension sur ce que nous réserve l'avenir avec ce personnage étonnant. L'élément juif de Palestine est prompt à entrer en contestation avec l'autorité en place. Qu'advierait-il de la fragile *Pax Romana* si cet esprit novateur s'avisait un beau matin de céder à la tentation insidieuse d'user de son inexplicable pouvoir pour exalter le peuple à le suivre dans une guerre sainte? Assumer le rôle de *Mashia'h* de l'imagerie populaire traditionnelle,

s'élever au-dessus de toute autorité et proclamer le règne de Yahweh le glaive à la main, quelle vision affolante. Voir les rois de la Terre faire soumission devant son trône et les multitudes le suivre aveuglément dans toutes ses entreprises, quel rêve délirant pour un homme. Juste à m'imaginer pareille conjecture, je suis pris de vertiges. De combien de morts serait alors pavé le chemin de la victoire de ce Messie conquérant?

Par déformation professionnelle je suis toujours hanté par le souvenir amer de la trahison d'Arminn, le perfide instigateur de l'horrible boucherie de Teutoburg. Malgré tout ce temps écoulé, je n'oublie pas que ce traître avait été admis dans les rangs de l'Armée romaine et y avait connu de brillants états de service, lors de campagnes précédentes aux côtés de ses mentors romains. Et que le général Quintilius Varus avait poussé la complaisance à l'égard de ce renégat, fils d'un grand chef germain, jusqu'à lui décerner le droit de cité et le rang de chevalier, en plus d'en faire l'un de ses plus intimes confidents. Quelles seraient les conséquences pour le futur de ma vie, si Jésus de Nazareth s'avérait être le vil trompeur que perçoivent en lui ses dénigreur, et qu'il en vienne, dans un avenir rapproché, à se transformer en ce redoutable *Mashia'h* guerrier dont mon esprit suspicieux ne cesse de me tourmenter d'images affolantes par instants? Pareil malheur impensable bouleverserait-il à jamais mon existence, comme cela avait été le cas pour le massacre de nos légions?

... La démarche un peu lourde à cause de sa corpulence, drapé dans une toge d'apparat, Claudius Félix s'avance vers le podium sous les applaudissements. L'humeur est à la fête pour l'événement qui va suivre, dans cette riche résidence de Rome appartenant à la famille Félix où parents et amis y ont été convoqués, mais c'est bien une exception en cette sombre année 763\*. Le peuple romain vit une crise nationale avec l'arrivée du printemps, suite à l'affreux carnage de Teutoburg. Un vent de panique souffle sur la première cité du monde. La sécurité de nos garnisons restantes de la frontière septentrionale, et conséquemment celle de tous les Romains, ne peut plus être assurée dans l'immédiat. La perte des vingt mille légionnaires de métier et des trois Aigles sacrées tombées aux mains de l'ennemi a causé un malheur tel, que des rumeurs courent à l'effet que l'empereur Auguste serait inconsolable depuis cette tragédie. Le spectre d'une invasion barbare se dessine à l'horizon. Pour peu qu'un soulèvement général embrase la Germanie et se propage par-delà la Gaule tout entière, l'ennemi est à moins de dix jours de marche des frontières de la mère patrie!

Le riche seigneur de Numidie qui ne compte plus les honneurs récoltés au service de l'État romain et qui vise maintenant le Sénat, est sur les dents depuis l'effroyable tuerie. Animé d'ambition politique pour ses fils, cette ambition a bien failli tourner court avec son fils cadet. Si bien que mon ancien maître a dû rapidement échafauder toute une nouvelle combinaison de plans, pour éviter que le blason familial n'en prenne un sérieux coup. D'où ce voyage précipité à Rome, d'où cette fête à caractère plutôt cérémonieux improvisée en toute hâte pour transformer ce qui aurait dû être une amère défaite morale pour la famille Félix en un événement de réjouissance collective. Le génie de Claudius Félix n'est-il pas de savoir soutirer avec habileté les services dont il a besoin aux individus qu'il tient en son pouvoir?

— L'heure est maintenant venue d'accueillir, avec tous les honneurs qu'il mérite, celui pour qui tout ce cérémonial a été déployé, celui qui a su par sa bravoure apprivoiser à jamais les dieux de la guerre et s'attirer les bonnes grâces de la Fortune!

Sur ces paroles, Claudius Félix me fait un signe discret du côté de la coulisse où j'attends depuis un bon moment déjà pour tenir au mieux mon rôle, lors de cet événement. Mais ce n'est pas moi qui suis l'objet de cet éloge enthousiaste. Plutôt, c'est Flavius, non loin de moi, qu'entourent déjà d'une attention émue les esclaves de la maison, alors que l'air absent, le malheureux est à peine capable de tenir debout. Deux serviteurs doivent le soutenir quand il quitte la coulisse pour se

diriger péniblement vers l'avant-scène où il se voit aussitôt assiégé par l'assistance. Rien de moins qu'une chaise curule pour y faire asseoir le héros incapable de tenir sur ses jambes.

Dans des envolées grandiloquentes, commence alors l'éloge du courageux fils de famille qui rentre à peine de Germanie, après y avoir enduré mille épreuves dans cette perfide forêt de Teutoburg. Ombre de lui-même, pâle, défait, amaigri, une large ecchymose au front d'aspect jaunâtre tardant à guérir, paupières fermées, tête inclinée comme s'il était incapable de la soutenir, Flavius semble s'être réfugié dans un autre monde. Agit-il ainsi pour ne pas avoir à rougir de honte devant cet éloge surfait dont il est l'objet, ou son esprit est-il absent de toute cette solennité? Moi qui l'ai sauvé de la mort in extremis et ramené au fort d'Aliso à demi conscient, je peux deviner sans peine à quel point mon ami d'enfance, s'il a toute sa conscience, doit souffrir de voir ainsi ce père dénué de scrupules lui prêter avec autant d'aplomb toute cette bravoure.

Peut-être Flavius a-t-il choisi de feindre cette commode absence, de prendre cette attitude de pantin désarticulé dans l'espoir de tromper jusqu'aux esprits de ses ancêtres. Mais qu'en sera-t-il pour ce malheureux dans le futur, quand sa conduite devant l'ennemi reviendra le hanter au moment où il s'y attendra le moins? Plongera-t-il chaque fois dans un abîme de honte plus effrayant que la mort elle-même?

— Dans cette tragédie qui prend des allures de deuil national pour le peuple romain, de poursuivre Claudius Félix d'une voix émue, combien de jeunes praticiens de nos légions de Germanie, suite à ce terrible malheur, tombèrent vivants aux mains de ces barbares impitoyables!... Flavius, mon fils cadet bien-aimé, fut du nombre de ces infortunés qui connurent un sort aussi atroce. N'ayant pu mourir les armes à la main, il allait prouver toutefois à ses tortionnaires qu'il était bien le digne descendant de la force morale de ceux de sa race. Alors qu'il venait d'être chargé de chaînes, brusquement il se saisissait de l'un des anneaux de fer de ses liens, puis de la main même qui avait frappé ces barbares avec tant de vigueur au cours de ces sombres journées d'horreur, il s'en frappait si violemment la tête qu'il venait bien près de s'en faire jaillir la cervelle!

Quel comédien! Pour un peu on verserait une larme! Et ne ménageant pas ses effets, Claudius Félix pousse son sans-gêne jusqu'à lever dans un geste triomphal un bras de Flavius, afin de mieux le voir porté aux nues par son auditoire. Puis, regagnant son podium, visage empreint soudainement d'une gravité toute solennelle, c'est sur un ton de confiance qu'il reprend la parole, captant une fois de plus toutes les attentions :

— En ce jour tragique où la Fortune semblait avoir choisi de lui tourner le dos, Flavius serait certainement mort des suites du coup terrible qu'il s'était ainsi asséné au front, sans l'arrivée inattendue, au beau milieu de toute cette horreur, d'un mystérieux cavalier venu l'enlever à la barbe même de ses bourreaux... Cet être courageux entre tous, à qui mon fils doit la vie et que ni l'ennemi ni les chaînes ne sont parvenus à abattre, est aujourd'hui parmi nous, comptant parmi les rares survivants de cet horrible guet-apens. Et si je dis que les chaînes ne purent venir à bout de cet être d'exception, c'est bien parce qu'il en avait été chargé lui aussi, mais non pas par les Barbares, mais bien plutôt par moi, quelques lunes plus tôt, suite à une malheureuse histoire de vengeance poussée jusqu'au meurtre!

Un silence gêné tombe sur ces paroles, marqué d'échanges de regards étonnés au sein de l'assemblée d'entendre pareille révélation.

— Je l'admets, oui, j'ai condamné de ma bouche ce brave d'entre les braves, qu'il n'y a pas si longtemps encore je chérissais comme un fils, du fait qu'il appartenait aux esclaves de ma maison et qu'il était le compagnon de jeu de Flavius. Mais alors que j'étais en droit de requérir le supplice de la croix pour le crime insensé de ce jeune esclave, tel que le veut

l'usage, la victime étant l'intendant de mes esclaves, magnanime je choisisais plutôt de le céder à un laniste pour les jeux de l'arène, afin de lui donner une ultime chance de survivre. Une décision néanmoins qui m'avait été fort pénible.

Claudius Félix marque une pause, me fait signe d'approcher à l'avant-scène, puis se porte à ma rencontre pour aussitôt m'étreindre entre ses bras avec une émotion mal dissimulée. Puis il s'empare de ma main droite et la lève bien haut au-dessus de ma tête, tout en s'écriant :

— Mais aujourd'hui, réjouissons-nous, parents et amis, car il n'y a pas de douleur que nos dieux bienfaisants ne peuvent consoler! Celui que j'avais condamné et rejeté de ma maison nous revient la tête auréolée des « feuilles de chêne », suprême hommage de gratitude du peuple romain à l'égard de ses héros... En reconnaissance de son action exceptionnelle à Teutoburg, j'ai décidé de reprendre au sein de notre grande famille ce noble cœur, puis de l'affranchir en en faisant un homme libre!... N'ayant jamais livré de combat dans l'arène, l'infamie de la gladiature ne pourra donc entacher le nom que portera désormais ce brave fils qui sut si bien racheter sa liberté à mes yeux!

Soudain, je prends conscience que quelqu'un m'observe du sein de la bande du Nazaréen. Un visage empreint d'une grande tendresse qui me couve des yeux, un peu à la manière d'un père bienveillant surveillant discrètement son fils de loin... Jésus... Aussitôt qu'il me sent plus attentif, il reprend son enseignement en cours :

— Je partirai, j'irai vers mon père et je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme l'un de tes mercenaires. Il partit donc et vint vers son père. Comme il se trouvait encore loin, son père le vit, fut touché de compassion et courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Alors le fils lui dit : mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Mais le père dit à ses serviteurs : vite, apportez la plus belle robe et revêtez-la lui, passez-lui un anneau à la main et des chaussures aux pieds, amenez le veau gras, tuez-le, et festoyons joyeusement, car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie. Il était perdu et le voici retrouvé.

Étrange cette nouvelle parabole de Jésus comme elle s'insère avec à-propos dans mes souvenirs passés. Comme si le prophète avait précisément deviné mes pensées. L'esprit toujours à la dérive dans les méandres de ma mémoire, c'est à peine si j'arrive à me rattacher à la conclusion de l'historiette, conclusion dans laquelle il est question de l'amertume du fils aîné de la famille et de ses protestations devant les manifestations d'allégresse de son père à l'égard du cadet dévoyé parti au loin dépenser sa part d'héritage :

— Dès que ton fils, lui qui a mangé ton bien avec des courtisanes, est revenu, continue de raconter Jésus de sa voix chaude, tu as tué pour lui le veau gras!... Son père lui dit : mon enfant, tu as toujours été avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait festoyer et se réjouir, car ton frère que voici était mort et il est revenu à la vie. Il était perdu et le voici retrouvé!

Je ne sais si la signification de cette parabole recèle quelque sens caché dont la valeur m'échappe pour l'instant, mais je choisis de m'en détacher pour retourner plutôt en esprit, dans la peau du David d'autrefois. Couronné de ses « feuilles de chêne » et revêtu d'une tunique de laine blanche immaculée, l'orphelin de jadis devenu homme trop vite tient son rôle de héros avec assurance, alors que débute le cérémonial de son émancipation. Une longue litanie de paroles rituelles que Claudius Félix récite d'une voix grave pour appeler sur son fils adoptif l'assistance de ses nouveaux ancêtres. Cette adoption légale me fera reconnaître désormais comme un des fils légitimes du puissant seigneur de Numidie.

Le moment est solennel : la baguette de l'affranchissement frappe mon épaule, me libérant à jamais de ma condition d'esclave. David s'efface en moi en même temps que ma vie de servitude cède le pas au nouveau citoyen libre de Rome. Désormais on me connaîtra sous le nom de Marcus Félix. Ému bien au-delà de ce que j'avais pu imaginer, je me tourne vers l'assistance pour recevoir ses témoignages de félicitation. Après l'accolade attentionnée de mon nouveau père d'adoption, tous veulent en faire autant, me rendre leurs hommages. Le premier à me féliciter, c'est Sertorius Macron dont je n'avais pas remarqué la présence au sein des invités. Il me presse dans ses bras, puis me jette à l'oreille :

— Je suis fier de toi, Marcus. Tu as su te racheter de ta faute auprès de ton nouveau père avec un rare courage. Les « feuilles de chêne » à ton âge, on voit tout de suite à qui on a affaire : un combattant de premier ordre. Je ne suis pas inquiet pour toi, tu vas vite te démarquer du rang. Ce sera un peu plus long pour gravir les échelons, bien sûr, du fait que tu ne passeras pas par une école de formation militaire, mais avec un peu de chance et beaucoup de volonté, tu devrais un jour te retrouver au sein de l'élite en commandement de nos légions. Mais pour cela, il te faudra faire preuve de beaucoup d'audace, de courage et d'énergie. Parce que même si tu parviens à t'attirer tous les honneurs et qu'on te couvre de décorations, tu vas vite réaliser que le chemin qui conduit vers les sommets est truffé de pièges... Encore une fois bravo!... David est mort, mais vive Marcus!

Non, David n'est pas mort. Même qu'il vivra en moi jusqu'à mon dernier souffle. Il est mon point de repère depuis que je navigue au milieu des eaux ténébreuses du Léthé, ce sombre fleuve de l'oubli qui a englouti mon passé. Si le plus souvent sa présence en moi est à ce point discrète que je l'oublie, néanmoins je sais que c'est grâce à lui que j'ai des racines à quelque part, que je ne suis pas complètement apatride.

Les accolades et les hommages terminés, je me dirige vers Flavius toujours prostré dans le même état d'abattement profond au fond de sa chaise curule. Je voudrais pouvoir croiser son regard afin d'essayer de deviner ses pensées pendant que je l'étreins fraternellement. Le rassurer sur le rôle en coulisse que j'ai tenu pour qu'il soit ainsi l'objet de tant d'honneurs, en dépit de ce que l'on sait tous les deux sur sa conduite à Teutoburg. Cet instant revêt pour moi une importance particulière, après tant d'années vécues si près l'un de l'autre. Nous sommes apparentés dorénavant, on porte le même nom. Mais tout ce que je capte dans le regard de ce frère bien-aimé, c'est la fugitive lueur d'un bref éclair de lucidité, au fond de sa prunelle égarée.

Comment faire comprendre à Flavius que la culpabilité de ce désastre, chacun des combattants rescapés la porte en lui. Et cela sans égard pour sa conduite devant l'ennemi. Que lors d'une bataille jugée désespérée, un soldat laissé sans commandement peut être amené à poser des gestes susceptibles, après coup, d'être interprétés comme relevant d'un manque de bravoure devant le danger. Comment lui dire que si j'ai accepté d'attester sa valeur au combat, et cela en dépit d'un premier verdict sur sa conduite jugée défavorable par l'Armée, c'est bien parce que j'y ai largement trouvé mon compte, en contre-partie. J'ai failli à l'honneur, certes, en ne témoignant pas de toute la vérité à son sujet, mais ce n'était pas payer trop cher pour être enfin libre, réaliser mon rêve de toujours de ne plus être du lot des proscrits de ce monde.

Comment lui faire savoir encore que j'aurais voulu lui expliquer tout cela en tête à tête, lui raconter ce que furent ces négociations en coulisse pour sauver son honneur et, par-delà, celui de toute sa famille, mais que mon initiative avait essuyé le refus formel de mon nouveau père d'adoption, celui-ci craignant que pareil aveu puisse accroître le sentiment de déshonneur de son fils cadet.

« Non, je ne regrette rien, Flavius. Les tractations furent conduites avec les tiens sans s'embarrasser de scrupules pour obtenir, chacun de notre côté, les avantages désirés. Et ce qui s'est vraiment passé dans la forêt de Teutoburg à ton sujet, personne n'en saura jamais rien. Comme ton père a accepté avec empressement de répondre à l'appel de l'empereur Auguste réclamant de nouvelles forces vives en Germanie, c'est mon bras armé qui comblera désormais ce poste que tu as laissé vacant, en attendant que tu puisses guérir de ces humeurs peccantes dont tu n'arrives pas à te débarrasser, depuis ta blessure à la tête. »

Alors qu'est toujours présent dans ma mémoire le souvenir de ce cérémonial qui avait conduit à mon adoption légale, je me demande encore qui de Claudius Félix ou de moi avait eu le meilleur sur l'autre dans ce singulier marchandage. J'étais devenu citoyen de Rome, certes, en plus d'être affilié par le nom à une famille qui avait su faire sa marque au sein de l'Empire, mais à quel prix. « Claudius l'Africain » n'avait-il pas joué gagnant sur toute la ligne en choisissant de me donner son nom et d'offrir mes services à l'Empereur, en cette période de grand danger public où Rome peinait tant à trouver de nouveaux combattants pour ses légions?

Au fil des mois qui avaient suivi la terrible tragédie, les Romains avaient progressivement appris les détails du désastre et la fin atroce des captifs tombés entre les mains de l'ennemi. De rares survivants avaient fait connaître les derniers instants de ces malheureux. Leurs révélations sur la façon dont certains avaient été crucifiés et enterrés vivants, pendant que d'autres étaient sacrifiés aux sombres dieux des forêts germaniques, les mains et la langue coupées, les yeux arrachés, avaient profondément marqué les esprits. Autant de détails horribles qui n'allaient certes pas précipiter les fils de famille fortunés vers les centres de recrutement de l'Armée.

Si les sénateurs et les chevaliers avaient été les premiers à apporter leur contribution officielle à cette levée d'hommes extraordinaire, quel avait été le coût réel à payer pour Claudius Félix dans tout cela? Guère plus que le sacrifice d'un esclave anciennement de sa maison. Esclave qu'il avait dû racheter à ses nouveaux maîtres de la gladiature certes, mais avec quel avantage pour la suite de ses projets.

Moi qui croyais naïvement que mon affranchissement m'ouvrirait pour toujours les portes de la liberté, jamais je ne me suis senti si peu libre. Aussi ce que prêche Jésus de Nazareth aux petits besogneux perpétuellement tracassés par leur survie quotidienne m'intrigue. Il leur enseigne que seul le sentiment de leur destinée supérieure doit véritablement les inquiéter, que leur Père qui est dans les cieux pourvoit à leurs besoins : « Voyez les corbeaux : ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'ont ni cellier ni grenier, mais Dieu les nourrit. Combien plus valez-vous que les oiseaux! Qui de vous peut, en se tourmentant, prolonger son âge d'une coudée? »

Comment croire que ce soit cela la vraie liberté, s'en remettre à Dieu en toute chose, dans une confiance, une quiétude et un abandon que rien ne peut troubler, l'esprit et la conscience tranquilles.

La candeur de mes réflexions m'arrache un sourire triste. Si Jésus de Nazareth a transformé à jamais Marie de Magdala par la seule puissance de son regard, cette magie n'opère pas sur moi. Mon rôle est d'observer, puis de faire rapport. Rome ne m'a jamais enseigné à regarder le monde autrement qu'à travers sa froide et dure réalité. Là d'où je viens, l'abandon dans la confiance n'existe pas. Pour espérer rester en vie, j'ai dû apprendre à demeurer aux aguets, comme l'épervier dans son nid!

## CHAPITRE XXIV

Jérusalem, point central de tout Israël et même de la Terre entière pour les juifs. La communauté juive, attachée à ses valeurs, s'y transporte en foule de partout à longueur d'année, car c'est là que les prières montent le plus directement vers Yahweh, l'Éternel, le Dieu des dieux. Les pèlerins de la diaspora y affluent de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi, par terre et par mer, pour y gravir la montagne sainte et y rendre leur hommage au Très-Haut selon des rites religieux précis. Tous sont tenus par les préceptes de la Loi d'y venir en pèlerinage au moins une fois l'an, pour ceux qui vivent dans des régions pas trop éloignées.

Inébranlables dans leur fidélité à cette prescription de leur culte, c'est par milliers que les villageois de Judée et des régions voisines, les bras chargés d'offrandes de fruits et de légumes variés, ont envahi les routes conduisant à Jérusalem pour venir y célébrer la fête de Shavuot. Appelée aussi Pentecôte, cette fête tombe cinquante jours après la Pâque et est destinée, selon le livre de l'Exode, à commémorer la révélation des Dix Commandements faite à Moïse sur le mont Sinaï.

« Chacun de vous prélèvera une partie des premiers produits qu'il aura fait pousser dans le pays donné par le Seigneur, il la déposera dans une corbeille, puis l'apportera au lieu choisi par le Seigneur votre Dieu pour y manifester sa présence. »

Jésus de Nazareth, à l'exemple de ses compatriotes, a tenu à accomplir ce pèlerinage, en témoignage de sa fidélité aux préceptes sacrés de Moïse. Et docilement, incorporé avec ses disciples au sein d'une forte délégation de pèlerins en provenance de Galilée Pérée, il s'est retrouvé intégré à l'une des grandes caravanes de voyageurs faisant route regroupés, en raison du brigandage. Véritable plaie aux abords de la Cité de David malgré la vigilance de l'occupant romain, les monts de Judée recèlent de grottes et de cachettes transformées en repaires de pillards, un obstacle majeur à toutes ces pieuses réjouissances que seule la force du nombre peut contourner.

Profitant de toutes les tribunes pour diffuser son enseignement depuis notre départ de la Galilée, le Nazaréen n'a cessé de proclamer autour de lui la gloire et les bontés de son Père du Ciel. À ses dires, les œuvres dont il témoigne lui ont été dictées par le Ciel, affirmant être venu en ce monde afin de rendre témoignage à son Père des cieux. Celui-ci l'aurait envoyé pour guider les pas de ses enfants, les soutenir dans leurs épreuves, les consoler et leur communiquer son Esprit de vérité. Un Esprit qui les illuminerait des lumières de sa sagesse infinie et ferait d'eux les cohéritiers de son Royaume.

— Scrutez les Écritures par lesquelles vous pensez avoir la vie : elles-mêmes témoignent de moi, déclare le mystérieux émissaire du Ciel. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. Je ne tire point gloire des hommes, mais je sais que vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas.

Des propos pour le moins étonnants qui n'ont de cesse de m'interpeller sur l'énigme des origines du mystérieux prophète. Pour les prêtres, les scribes et les pharisiens des milieux religieux qui espionnent le dérangeant thaumaturge partout où le conduisent ses pas, pareil discours est source d'opposition violente à son égard. Leur sévérité envers Jésus est légitimée par le fait que de telles paroles font scandale à leurs oreilles. Ainsi, quand le Nazaréen déclare : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit en Celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et il n'est pas mis en jugement, mais il est passé de la mort à la vie », semblable instruction relève du blasphème aux yeux de ses dénigreur. Et il en va de même pour toutes ces autres affirmations dans lesquelles Jésus appelle familièrement Dieu « son Père », se faisant ni plus ni moins son égal.

Et maintenant que nous abordons les parages de cette Cité de David qui a mis à mort tant de ses messagers de l'Éternel tout au long de son histoire, j'éprouve une certaine appréhension à son approche. La tranquille autorité dont fait preuve Jésus de Nazareth dans son enseignement, la force de son discours ainsi que ses étonnants prodiges apparaissent si impertinents à certains de ses détracteurs que ceux-ci proclament que tout cela est une œuvre de séduction de Belzébuth lui-même, l'ancien dieu cananéen, incarnation même du mal pour le peuple juif.

À Jérusalem, l'opposition incrédule est sur son terrain. Une orgueilleuse communauté de princes des prêtres et de docteurs de la Loi que tout le peuple s'accorde à louer pour son observance très stricte des prescriptions de Moïse. Et les forces combinées de cette élite religieuse regroupent des milliers de membres, de hautains interprètes de la Torah qui ne sont certes pas prêts à recevoir sans sourciller les critiques de ce zélé réformateur venu de la « Galilée des infidèles ». D'autant plus que celui-ci ose leur faire la morale sur les lieux mêmes où on les honore d'hommages excessifs.

C'est au milieu d'un décor de verdure d'une beauté luxuriante que l'on gagne les remparts de Jérusalem, la ville fortifiée la plus célèbre du Proche-Orient. Partout autour de nous, sur la piste que nous empruntons depuis le sommet du mont des Oliviers, ce ne sont que vignes étagées, vergers couverts de fleurs et sycomores dont les rameaux s'inclinent jusqu'à terre. Droit devant, largement étalée à nos pieds, massive, abrupte, la Cité royale de David, dont je n'ai rien oublié de ses splendeurs, pour y avoir été brièvement en poste deux ans plus tôt.

Plantée dans un paysage de désert et de collines auquel elle semble imposer sa loi, l'ancienne capitale millénaire, à laquelle le roi Hérode a consacré son règne à refaire une beauté digne de son rayonnement au sein des nations du monde, présente le plus magnifique tableau qui soit. Et au centre de son cadre grandiose se dresse la merveille des merveilles, le somptueux Temple d'Hérode, le cœur du judaïsme, dont l'énorme masse surplombe tout le val profond du Cédron où s'enchevêtrent les cèdres noirs.

Bâti sur le mont Moria, isolé de la ville par une vaste esplanade, ce temple légendaire consacré au culte de Yaweh offre une vision absolument saisissante avec ses parvis, l'imposante colonnade de sa cour intérieure, ainsi que son viaduc adjacent aux anciennes places de marché bourdonnantes d'activité. Ses murs sont d'une telle blancheur éblouissante sous le soleil éclatant du midi qui incendie l'or des parois de son Sanctuaire, que j'avais oublié à quel point la splendeur de cet ouvrage démesuré peut rivaliser avec les monuments les plus prestigieux de tout le Proche-Orient.

Dans l'impossibilité que toutes les foules accourues à Jérusalem puissent trouver à se loger dans la ville même, nombre de pèlerins ont dû prendre gîte dans les bourgades autour de la Ville sainte, telles Bethphagé et Béthanie. Et des milliers de nomades ont choisi, pour leur part, de planter leurs tentes aux abords mêmes de la cité-forteresse. Spectacle saisissant pour le nouvel arrivant que tous ces campements de visiteurs étrangers regroupés sous leurs abris provisoires au sein de la plaine qui s'étale devant la Porte de Damas. Leur nombre est si grand qu'ils ont même envahi les collines avoisinantes, tel le camp des pèlerins de Galilée installé sur le mont des Oliviers.

Dans un tohu-bohu de langues et d'accents divers, sous le regard attentif des soldats romains, on franchit à la suite de Jésus le mur d'enceinte de l'illustre Cité de David par la Porte dorée, offrant un accès direct au parvis du Temple. Obligation étant faite aux pèlerins de se purifier avant de fouler le sol sacré du Temple, on se dirige aussitôt vers l'un des bassins rituels réservés au public, à proximité des murs d'enceinte du gigantesque édifice. Sitôt après avoir pratiqué dans ce *mikveh* les ablutions obligatoires prescrites par le code lévitique, nous pénétrons dans la Cour des gentils que d'aucuns appellent encore Cour des nations, un vaste espace découvert bordé par la haute colonnade de la galerie royale.

Une aigre rumeur de cris et d'appels de colporteurs nous saisit à l'instant où nous foulons ce sol sacré. Un brouhaha de brassage de langues rappelant la cacophonie de la tour de Babel, auquel s'ajoutent encore les palabres et disputes des milliers de fourmis ouvrières qui depuis quarante-six ans travaillent à donner forme à ce temple grandiose. Une Cour des gentils devenue champ de foire où marchands d'animaux et changeurs de monnaie se disputent les faveurs des milliers de visiteurs et pèlerins qui en encombrant les lieux.

Je me souviens tout à coup d'avoir lu dans le dossier *Christos* que le prophète Ieschoua avait laissé éclater sa colère contre ces marchands du Temple, au début de son ministère. Dans son indignation, il avait renversé leurs éventaires et les avait chassés à coups de fouet, provoquant du coup un scandale monstre. Quelle souffrance l'âme religieuse et pure de ce messager du Ciel doit-elle éprouver une fois de plus, au spectacle de pareille exploitation de la piété des siens à l'ombre du Saint des Saints. Tout cela au vu et au su du Sanhédrin qui en tolère les abus criants, sans doute parce que sa caste sacerdotale en tire des profits non négligeables.

Les monnaies étrangères n'ont pas cours dans l'enceinte même du Temple. De ce fait, les pèlerins venus de loin se doivent d'échanger leurs pièces sonnantes contre des shekels juifs. Seuls ces sicles d'argent sont autorisés pour honorer l'impôt du Temple. Or ce sont précisément les lévites qui ont la mainmise sur ces opérations très rentables de change. Les prêtres, pour leur part, tirent leurs revenus du commerce du cuir. La Loi leur reconnaît un droit sur toutes les peaux des animaux sacrifiés.

Jésus de Nazareth s'avance seul sous la haute colonnade de pierre. Un ensemble architectural colossal dont les colonnes coiffées de chapiteaux corinthiens s'alignent sur tout le pourtour des parvis intérieurs. À l'instant où il franchit le portique de cette première Cour des gentils où piété et négoce font le meilleur des ménages, et où les non-juifs ont le droit d'apporter aux prêtres des offrandes pour les sacrifices, un vide se crée dans les rangs de ses partisans. À l'évidence ceux-ci craignent que leur vénéré maître puisse s'emporter une fois de plus. De nouveaux désordres ne pourraient manquer d'appeler sur les lieux la police du Temple. Même entraîner une répression brutale de la part des légionnaires romains postés en surplomb des lieux, au sommet de la forteresse Antonia. Malgré moi, je me surprends à leur jeter un coup d'œil inquiet sur leur chemin de ronde. L'une des quatre tours de l'énorme forteresse s'insère dans la Cour des nations. En cas de troubles, un escalier taillé dans la pierre de son mur d'enceinte mitoyen permet aux soldats d'accéder rapidement sur le parvis du Temple.

Partisans et intimes de Jésus se sont alarmés en vain. Le Nazaréen ne semble pas vouloir répéter son geste d'éclat. Si ce geste a contribué à souligner de façon éclatante l'entrée en scène de ce nouveau réformateur religieux, il semble lui avoir attiré du même coup la suspicion du Haut Clergé et du parti des sadducéens. Au milieu d'un brouhaha à donner le vertige, le prophète menuisier de Galilée s'installe sous le portique de Salomon. Prêcheurs et orateurs venus de partout ont pour habitude d'y haranguer l'affluence des croyants, afin de leur proposer leur vision personnelle du message des Écritures.

Après m'être assuré que les lieux sont sûrs, la sécurité chez moi étant une seconde nature que Jacques de Zébédée exploite discrètement depuis peu, afin de s'assurer qu'aucun mal ne sera fait à son maître, je suis le dernier à rejoindre le groupe des partisans de Jésus répartis tout autour de sa personne. Discrètement je gagne le meilleur poste d'observation pour épier l'adversaire, tout en demeurant à proximité immédiate de mon protégé, sous les hautes colonnes de la Galerie royale.

— Aucun serviteur ne peut servir deux maîtres, professe Jésus d'une voix amplifiée par la colonnade des lieux. Ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et la richesse!

C'est Tigris qui aurait applaudi, en entendant cela, lui qui ne cessait de me répéter, dans les premiers temps de mon incorporation au Corps d'armée de Germanie, que je ne devais servir qu'un maître en cette vie, moi seul, et que tout le reste c'était du bourrage de crâne...

— Qui crois-tu qu'ils servent, tous ces pourris engraisés par le régime derrière leurs beaux discours trompeurs? me lance-t-il tout à coup, mine de rien, comme s'il se questionnait tout haut sur la dure réalité de l'existence. Personne d'autre qu'eux-mêmes!... Le seul maître que tu dois servir en ce monde, Marcus, c'est toi, sinon tu restes un laquais du pouvoir!

Quelle froide sagacité chez ce diable d'homme. Debout devant une cheminée de notre chambrée, dans la chaleur bienfaisante de son âtre où les flammes sont à dévorer dans un léger crépitement de grosses bûches d'un bois résineux, il me dévisage avec une familiarité cynique de son regard de glace très bleu. Toujours à me servir le même discours dans ce dortoir de nos quartiers d'hiver de *Vetera Castra*, quand vient le crépuscule. Comme s'il s'éveillait subitement, pareil à un oiseau de nuit.

— Apporter la paix à tous les sujets de l'Empire et sécuriser les routes du commerce, tu parles si on s'en moque!... Moi, je garde les yeux grands ouverts, en prévision de la bonne affaire... Il y a longtemps que j'ai pigé à qui rapportent tous ces beaux discours ronflants, quels sont les profiteurs derrière tout le battage autour des bienfaits de la romanisation.

Une fois de plus j'ai droit à un autre singulier discours d'une ironie mordante sur les joies de la civilisation à la romaine de la part de ce farouche Pannonien, ancien chef de bande ennemie rallié à la cause de Rome. Un centurion de génie implacablement acharné et rusé, aussi impitoyable envers ses ennemis que cupide et vorace dans ses ambitions pécuniaires démesurées. De la lutte armée, Tigris n'apprécie rien autant que les promesses de pillage qu'elle fait miroiter pour le vainqueur, la façon de vivre des bandes antagonistes barbares.

Légionnaire incorporé à nos légions du Rhin depuis peu, quand survient l'effroyable tuerie de Teutoburg, il y fait preuve d'une telle vaillance au combat, qu'on lui décerne le droit de Cité tant convoité par tous les vassaux et mercenaires étrangers recrutés par les unités combattantes de l'Empire. Et plus encore, il est même promu centurion. Le hic, c'est que Tigris n'a que faire de cette nouvelle citoyenneté, aveuglé qu'il est par l'abondance de biens et richesses engendrée par la soudaine expansion du commerce, dans le sillage de l'Armée romaine du Nord.

— Citoyen libre de Rome, quelle farce, Marcus!... La seule liberté qui sera tienne dans le futur, ce sera celle que va te consentir l'Armée... Entre les séances d'exercices quotidiens, les marches forcées et le casse-gueule organisé où tu ne seras qu'un pion que ton général déplacera à sa guise sur la carte de la romanisation, tu joueras les bâtisseurs. Tu seras de tous les sales boulots : terrassier, charpentier, maçon, bûcheron, casseur de pierres, et tu feras absolument tout, de l'entretien des routes à la construction des machines de siège, en passant par l'édification des fortifications de nuit en rase campagne, les ponts à jeter au-dessus des torrents et ravins, et même jusqu'à la vidange des vénérables fosses à chiottes!... Pendant ce temps-là, les fils de famille, avec leurs gueules de petits combinards arrivistes, bien tranquilles dans l'entourage du pouvoir, continueront à t'exploiter à leur profit... Tu t'échineras à en crever, juste pour survivre à tes ennemis, et eux récolteront la gloire!

Toujours les mêmes envolées verbales, la même convoitise derrière son masque trompeur de froide indifférence orgueilleuse, tandis que je reste là à l'écouter, le plus souvent enfermé dans ce lourd mutisme qui le déconcerte tellement. Comme si je n'avais pas compris à qui rapporte le système. Comme si je ne savais pas que les légionnaires ne combattent pas uniquement pour la gloire de Rome. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir tous ces profiteurs sans scrupules qui s'attachent

à nos pas pour faire commerce dans le sillage de nos luttes de conquête. Et il est de notoriété de même que des privilégiés en position d'autorité connaissent des avancements rapides, suite à nos sanglants efforts de pacification.

— Avec les appuis dont tu jouis du côté de ton paternel, tu finiras tribun et même préfet, Marcus, avec un peu de veine... Et il y a le côté vaillance avec cela : tes « feuilles de chêne » en imposent, même si tu viens juste d'arriver parmi nous... Moi, je n'ai pas eu ta chance. Je ne pourrai jamais aller plus loin que centurion. Aucune famille riche et respectable pour me donner son nom. Et je ne sais ni lire ni écrire. Mais j'ai compris plein de trucs dans la vie. L'important c'est d'être à la bonne place au sein de la structure. Si tu sais voir loin et faire preuve d'audace, je connais quelques combines de mon côté qui pourraient bien te valoir de finir cousu d'or!

— Entrez par la porte étroite... Elle est large la porte, et spacieuse la voie qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui s'y engagent... Elle est étroite la porte, et resserrée la voie qui mène à la vie, et petit est le nombre de ceux qui la trouvent.

Jésus qui me rappelle à lui, après cette nouvelle incursion dans la tourmente de mon passé. Peut-être bien le seul homme à avoir une véritable conscience claire du sens de cette vie.

« Ô doux initié qui professe que l'Esprit de lumière de ton Père des cieux est sur toi, comme j'aimerais te dire de vive voix tout ce qui me vient à l'esprit face à ce détachement héroïque que tu manifestes à l'égard des biens de ce monde et de leur cortège de fascination. Toi qui as su t'élever au-dessus des appétits tyrannisans de la chair pour mieux te faire le premier serviteur inconditionnel de ton Dieu, es-tu seulement conscient du monde dans lequel tu vis? Conscient de ce que tu demandes aux hommes sensuels et orgueilleux qui en composent sa société et que dévorent allégrement la convoitise de la chair et des richesses? Ne vois-tu donc pas que les politiques de grandeur de ce monde cupide et arriviste ne sont qu'hypocrisie au profit de l'intérêt personnel, pour mieux masquer l'asservissement de l'humanité au bénéfice d'une minorité de possédants sans scrupules? »

« Ne t'en déplaise, Ieschoua ben Iosef, moi j'ai décidé dès le début, afin de tirer vengeance du tort de ma naissance, que ce monde de scélératesse ne triompherait jamais de moi. Vois-tu, vénéré prophète, j'éprouve une froide lucidité à l'égard de l'avidité démesurée de cette communauté humaine dure et mesquine que l'homme a bâtie à son image, et que la crainte de son Dieu ou de toutes ces autres divinités qu'il vénère à grand renfort d'encens et de sacrifices de toutes sortes n'a jamais empêché de transformer en Veau d'or. Il n'y a pas de mensonges ni d'artifices dont notre société rapace ne se fasse la complice, dans l'agitation fiévreuse de sa vie factice soumise à tous les caprices de la richesse et des passions. »

« À moins que tu ne parviennes à nous inculquer ton nouvel ordre de valeurs axé sur l'intégrité morale et l'amour du prochain, Jésus fils de Joseph, notre collectivité arriviste risque de ne plus compter dans le futur que deux catégories d'individus : les naïfs béats heureux en leur Dieu ou en leurs croyances superstitieuses, dépouillés et asservis, et les astucieux dépourvus de scrupules dont la conduite est subordonnée en fonction de leur intérêt du moment. »

« J'ai perdu ce sens de la fidélité à l'égard du Dieu de mes pères depuis bien des années, mais au moins j'ai la décence de ne pas lui demander de cautionner mes malversations! »

## CHAPITRE XXVI

Spectacle particulier que celui auquel je viens d'assister à l'entrée de la porte orientale du Temple : l'approvisionnement en béliers, brebis et agneaux pour les sacrifices quotidiens, sur l'autel des holocaustes. Des bêtes promises à l'immolation qui bêlent lamentablement, apeurées qu'elles sont par ce lieu inconnu, alors que les trois bergers chargés de veiller sur elles les poussent hors des grosses charrettes à bœufs qui ont servi à leur transport jusqu'au Temple. Reste maintenant à conduire les brebis à l'intérieur, jusqu'à une salle du vaste complexe religieux où elles seront lavées en vue de leur immolation.

L'un des bergers se fait rassurant, va de l'une à l'autre des malheureuses bêtes en panique pour les sécuriser et les tranquilliser de la voix. Les deux autres n'ont que faire de leur affolement. Plutôt ils se délectent à raconter aux préposés à l'accueil ce qu'aura été la dernière saison d'agnelage dans les collines perdues de la Pérée où rôdent, à les entendre, nombre de bandes de loups affamés. De sombres histoires où la fuite seule leur aurait permis de rester en vie à certains moments, tant ces féroces prédateurs se seraient montrés sans pitié pour les bêtes de leur troupeau.

Dans les heures qui suivent, Jésus de Nazareth qui n'a pas son pareil pour s'inspirer d'images du quotidien pour capter l'intérêt de ses auditeurs a récupéré cette histoire et la sert à ses disciples, ainsi qu'aux autres auditeurs de Jérusalem venus entendre sa parole, sous la colonnade du Temple :

— Je suis le bon Pasteur. Le bon Pasteur offre sa vie pour les brebis. Le mercenaire, qui n'est point pasteur, auquel les brebis n'appartiennent pas en propre, voyant le loup venir, abandonne les brebis et s'enfuit, et le loup les ravit et les disperse, parce que ce gardien est mercenaire et qu'il n'a cure des brebis.

L'auditoire présent fait cercle autour de ce bon Pasteur, se presse autour de ce berger de Dieu que d'aucuns tiennent pour ce Sauveur national promis au peuple hébreu, ce glorieux chef des armées des visions du prophète Isaïe qui fera d'Israël la lumière des nations de ce monde. Subitement, cela me rappelle un autre berger sous lequel j'ai servi il y a vingt ans : Tiberius Claudius Nero...

Auréolé de la gloire de nombre de campagnes militaires conduites avec brio, Tibère, l'illustre légat de Rome apparenté à l'empereur Auguste, vient de débarquer parmi nous en Germanie. Un commandant en chef à la raideur toute spartiate accueilli en véritable libérateur par les légionnaires, en raison de son prestigieux passé de soldat.

Le glorieux général prend le commandement de nos légions alors que le moral est au plus bas au sein des deux armées du Rhin. Le sanglant guet-apens de Teutoburg hante encore tous les esprits et la peur s'est installée au sein de l'ensemble de nos garnisons, suite à cet effroyable désastre. Et comme depuis un certain temps court encore une rumeur affolante à l'effet que les tribus les plus belliqueuses soient à rassembler leurs forces dans le secret de leurs sombres forêts, afin de fondre sur nos villes fortifiées et nos camps retranchés au moment où on s'y attendra le moins, la peur s'est répandue partout comme une épidémie. Une peur qui n'a pas tardé à franchir les frontières de la Gaule pour y terroriser l'ensemble de ses populations. Conséquence directe de ce vent de panique pour Tibère, il s'est vu contraint dès son arrivée de faire une tournée des principales places fortes de la province, afin de renforcer les défenses de ses cités-forteresses et rassurer leurs garnisons.

Les mois passent et le défaitisme du début n'est bientôt plus qu'un mauvais souvenir au sein de nos troupes, sous l'habile conduite des choses de la guerre du valeureux berger de Rome. Tibère a une connaissance approfondie de cette

frontière du Rhin sur laquelle les Barbares font peser une menace permanente pour nos légions chargées d'y veiller en sentinelle. De tous les légats de Rome, le célèbre général est celui qui connaît le mieux la Germanie. Les mœurs de ses peuplades n'ont plus de secret pour lui. Un atout précieux dans les circonstances qui a largement contribué à redonner confiance aux plus timorés parmi nous.

Patiemment Tibère se consacre aux préparatifs de notre revanche, mettant à profit sa vaste compréhension du comportement barbare pour resserrer ses liens d'amitié avec les tribus pacifiées restées fidèles à Rome. Fin stratège, il les fait couvrir de cadeaux, puis en contrepartie de sa générosité, habilement il les soudoie. Nombre de partisans alléchés par le pillage sont ainsi recrutés au sein de leurs rangs, devant les prometteuses mises à sac qui s'annoncent dans le sillage de la reconquête romaine. Au jour fixé pour l'offensive, leur tâche sera d'abord de nous servir de guides. D'ici là, ces collaborateurs sont chargés de mener une guerre de coups de main, en appui à l'action à venir de nos légions. Son but est d'entretenir la zizanie dans les rangs de nos ennemis, afin de nuire au maximum à la réunification de leurs forces.

Un bon matin, après une attente qui nous aura paru interminable, en raison du temps requis pour le rassemblement de tous les éléments de notre corps de bataille, l'Armée du Rhin tout entière se met en marche. Huit légions, sans compter nos unités de supplétifs, sous les ordres de notre émérite général en chef. Mon premier grand engagement à titre de légionnaire combattant des armées de Rome. Toujours animé par une vengeance implacable depuis Teutoburg, je vais enfin pouvoir donner libre cours à mon ressentiment, lors de cette expédition vengeresse.

En bon ordre nous passons sur l'autre rive du fleuve, puis nous nous ébranlons en direction des territoires rebelles. Progressant avec la plus grande discrétion, après quelques jours de marche arrive enfin ce moment tant attendu pour nos légions de savourer l'heure de notre vengeance...

Pareilles à une tornade qui s'élève brusquement à l'horizon, les turmes d'éclaireurs et de cavaliers d'élite auxquelles j'appartiens s'élancent en sol ennemi au galop saccadé de nos montures de guerre. Aussitôt, en face de nous, des molosses lancent leurs aboiements furieux pour donner l'alerte, prévenir que les « brigands » arrivent. Mais il est trop tard, la surprise est totale. Droit devant, une clairière où s'alignent de misérables cahutes et d'où s'enfuient dans toutes les directions des mêlées d'hommes, de femmes et d'enfants fous de terreur, tandis que les chiens de garde foncent à notre rencontre toutes gueules béantes. Des cris affolés, des visages figés d'épouvante hachés comme épis de blé sous la grêle. Une horde de centaures déchaînés ivres de fureur et de sang qui roule sous la lame de son flot vengeur hommes et bêtes en une effroyable mêlée de chairs et de corps piétinés.

Alors que se déchaîne la tempête, effrayante de ressentiment et de violence, et que la faux de la Mort s'abat partout, les torches volent au-dessus des têtes, embrasent les toits des misérables cahutes. Rapidement des flammes jaillissent très haut dans le ciel, transforment toute la bourgade en un gigantesque brasier. Un bûcher ardent d'où fusent les appels et les cris déchirants des malheureux qui n'ont pu s'en échapper.

Au milieu de cet horrible brasier surgit tout à coup une forme aux vêtements enflammés. Impossible de savoir si c'est un homme ou une femme. Tout juste devine-t-on que la frêle silhouette qui se tord sans bruit dans les bras de cette torche vivante est celle d'un enfant. Derrière, une autre figure embrasée. Puis une autre encore, la chevelure transformée en flambeau, hurlant de terreur. Spectacle hallucinant que ces torches humaines qui s'abattent devant nous dans les dernières convulsions de leur affreuse agonie.

Soudain le vent change et me charrie en plein visage une nauséabonde odeur de chair brûlée. Pris d'un haut-le-cœur, je viens près de vomir violemment. Tigris qui chevauche à mes côtés semble s'amuser follement des ennuis que me cause ma délicatesse olfactive :

— Petite nature! me lance-t-il en ricanant, fragile des boyaux?... Faudra t'habituer, Marcus. C'est à notre tour de leur flanquer une bonne raclée!... Remercie les dieux, tu la tiens enfin ta vengeance!

Chargées d'ouvrir la marche de nos légions, nos unités de cavalerie grisées par l'odeur du carnage poursuivent sans répit leur œuvre vengeresse, glaives et pilums pointés droit devant, taillant en pièce les dernières résistances. Tout le jour durant de cette première journée de reconquête où on ne rencontre qu'une faible résistance, on se lance à travers monts et vallées à la poursuite des fuyards avec la frénésie meurtrière d'une bande de fauves montant à la curée. Une fuite éperdue d'hommes, de femmes et d'enfants qui essaient désespérément de se soustraire à la mort lancée à leurs trousses. Un gibier barbare que l'on pourfend du fer de nos glaives jusqu'à en éprouver une sensation de dégoût insurmontable, tant je ne peux plus supporter tout à coup l'atroce vision de tous ces corps éventrés.

Loin derrière nous, soldats et combattants à pied de nos légions et de nos forces auxiliaires pillent durant ce temps hameaux et bourgades abandonnés, massacrent tous ceux qui ont pu échapper à notre premier coup de filet. Il me semble que la Germanie tout entière hurle à la mort...

Jusqu'au crépuscule, le sol de la rive droite du Rhin vibrera ainsi du sourd martèlement de ces implacables chevauchées qui y déferlent avec la force irrésistible d'un raz-de-marée. Entouré des membres de son état-major, Tibère contemple dans les lueurs des premiers feux de bivouac les ruines fumantes du dernier bourg ennemi à avoir été dévasté, avant de s'arrêter pour le repos de la nuit.

Au milieu de ce funèbre champ de mort que semblent recouvrir au loin avec un pieux respect d'âcres volutes de fumée, des cadavres d'aruspices se balancent sinistrement sous les branches d'un grand chêne. Appartenant à des castes sacerdotales dont les devins sont exécuteurs des ordres divins chez les Germains, leurs silhouettes se détachent nettement contre le disque lumineux d'une pleine lune. C'est à dessein que ces lugubres trophées ont été accrochés aux arbres. Pour rappeler aux Barbares ce qu'il en coûte de résister au nouvel ordre temporel des choses décrété par Rome.

— En vérité, en vérité, je vous le dis : je suis la Porte. Si quelqu'un entre par moi, il ira sain et sauf; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, égorger et détruire. Moi, je suis venu pour qu'on ait la vie et une vie abondante.

La voix lointaine de Jésus me tire de mon absence, étrangement irréaliste, comme si elle avait dû franchir les denses ténèbres de la nuit de mon passé, avant de me parvenir. Pourtant je suis juste à côté, appuyé contre un pilier de la galerie royale à veiller selon mon habitude, même si c'est dans un état d'attention relâchée, comme il m'arrive trop souvent.

Enfin j'étais devenu un combattant reconnu des forces de Rome, et j'avais participé à une vraie bataille. Mais s'agissait-il bien, à la réflexion, d'un engagement militaire où les adversaires s'affrontent à armes égales, ou plutôt d'une sanglante incursion, une chasse à l'homme implacable où le mot d'ordre était de ne pas faire de quartier, de massacrer tout ce qui se trouvait sur notre chemin, tout incendier, tout ravager?

À quoi bon me questionner. Le rôle premier du soldat n'est-il pas de combattre l'ennemi et de le vaincre? Son existence a-t-elle vraiment d'autre but plus important que celui de triompher de l'adversaire qu'on lui désigne? Son travail n'est-il pas de répandre l'épouvante chez cet ennemi dénommé, de décimer ses forces avec un courage stoïque, et cela même

si cet adversaire d'aujourd'hui sera peut-être bien l'ami de demain, et qu'il aura été bien malheureux que tant de pauvres types aient sacrifié leur vie en vain pour en arriver à la toute fin à pareille concorde?

Cette route où les gens de guerre sont rois et dont les bornes se composent des visages de tous ces braves tués au combat était devenue le chemin sur lequel je cheminerais désormais. Et je crois que dès les premières heures du désastre de Teutoburg, quand j'avais vu s'éclaircir autour de moi les rangs de tous ces combattants amis sacrifiés, ce destin meurtrier avait germé en moi. Claudius Félix, en me proposant de me donner son nom pour mieux me demander d'en défendre l'honneur aux armées, n'avait fait que m'offrir l'opportunité de satisfaire mon désir de vengeance. Car moi seul connaissais l'ampleur du ressentiment qui me dévorait depuis cette effroyable tuerie. Et comme je voulais être certain de ne jamais oublier, je portais fièrement au cou une amulette d'argent à l'effigie de *Thanatos*, le dieu grec de la Mort, dont m'avait fait cadeau Icarus, au moment de notre départ pour la Germanie.

— Je suis le bon Pasteur, et je donne ma vie pour mes brebis, de poursuivre tranquillement le noble prophète de sa voix chaude, comme s'il s'adressait personnellement à chacun de ses auditeurs. Et j'ai d'autres brebis qui ne sont pas du bercail. Celles-là aussi, il faut que je les ramène, et elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul pasteur.

Jésus de Nazareth, comme je n'ai pas tardé à le constater, ne prononce jamais de paroles en vain. La moindre de ses instructions à ses auditeurs est porteuse d'un message. Aussi je me questionne au sujet de son propos. Ce que je pense percevoir de ce discours, c'est que le mystérieux thaumaturge s'est donné pour mission de ramener l'unité entre les hommes, sous son égide éclairée. Et il proclame que cela ne se fera pas sans péril, que le valeureux berger auquel il s'identifie aura à affronter bravement les loups qui menacent son troupeau. Et que loin de fuir devant le danger, ce brave pasteur ira jusqu'à donner sa vie pour sauver ses brebis.

Si je n'avais pas à tenir ce rôle effacé d'espion au sein de la bande de Jésus, j'aimerais discuter avec lui de l'implication précise que sous-entend ce rôle de pasteur réunificateur, alors que cette mission est déjà dévolue depuis longtemps aux « bergers conducteurs » de Rome qui se sont succédé à la tête de l'Empire. César ne s'emploie-t-il pas à travailler sans cesse pour rétablir sous sa gouverne l'unité de la grande famille humaine, mettre un terme à toutes ces guerres de royaumes qui maintiennent la division entre les hommes? Et n'est-ce pas une grande et noble tâche, à mes yeux, que d'œuvrer sans discontinuer au maintien de cette *Pax Romana* au sein de la communauté des hommes?

Pourtant, comment expliquer que je sois de moins en moins à l'aise, au fil des jours et des lunes que se prolonge cette mission dans l'entourage de ce saint prophète, avec tous les beaux et nobles idéaux vantés par mes maîtres romains pour justifier les exactions de leur mission pacificatrice? Comment comprendre que ce qui m'a fait vivre jusqu'à ce jour n'arrive plus à me soulever autant qu'autrefois? Jésus de Nazareth serait-il à consumer quelque chose en moi, comme me l'avait prédit Marie de Magdala, si jamais je me risquais à vivre dans l'imposture près de lui?

Les paroles de mise en garde de la Magdelaine à ce sujet résonnent encore à mes oreilles : « Tu vas souffrir, tribun, si tu vis sous de fausses représentations dans son entourage, quand tu vas découvrir à son contact quelle âme de boue est la tienne! »

## CHAPITRE XXVI

Le vent s'est levé en ce début de nuit, charriant avec lui un air vif chargé de l'odeur suave des lauriers-roses. Enroulé dans les plis de mes vêtements près de l'un des feux du campement sommaire que les disciples du Nazaréen ont dressé au pied des hauteurs du mont Hermon, je n'arrive pas à trouver le sommeil. La perte de Lidie me tenaille de remords. Comment ai-je pu vivre toutes ces années loin d'elle? Comment ai-je pu la sacrifier au profit de toutes ces luttes de conquête, préférer la majesté de Rome à la souveraineté de perfection de tout son être?

Péniblement, j'essaie de reconstituer certaines expériences passées de mon défunt bonheur avec cette femme au charme sublime de laquelle j'ai eu la chance ineffable d'être aimé. Quel irréparable gâchis! Alors que Lidie avait faim de moi, faim de ma présence permanente auprès d'elle, faim d'attachement et de tendresse véritables, la seule image de l'amour que je lui avais offerte était celle en vérité de ces copulations débridées auxquelles mes sens affamés l'avaient habituée, au retour de ces longs mois de séparation où j'étais l'éternel absent de la maison.

Subitement, je suis pris d'un tel trouble au souvenir de ces visions de tendres abandons ressurgissant en moi que ma foi dans la grandeur de la cause que je sers en est ébranlée. Pendant que je me glorifiais d'être au service de Rome, du rayonnement de sa culture, de son rôle civilisateur pour ramener l'homme à l'humanité, qu'avais-je donc fait de ma vie?

Alors que j'aurais pu, d'une certaine façon, réparer ce triste gâchis affectif avec Lidie, en reportant tout l'amour qu'il y avait en moi sur Fréa, cette fée bienfaitrice sortie tout droit d'un conte germanique afin de me faire renaître à une nouvelle dimension de l'amour, voilà que je l'avais quittée à son tour. Et cela me cuisait également comme la blessure d'une plaie ouverte, parce que j'éprouvais du remords, avec le recul, de n'avoir pas pris Fréa sous ma protection afin de la soustraire à sa dure condition d'esclave. Même qu'il m'aurait été facile de l'installer à Césarée et de défrayer les coûts de son entretien, le temps de compléter cette mission d'infiltration en Palestine. À mon retour, qui sait ce que les dieux auraient pu nous réserver comme avenir de félicité. Mais au lieu de cela, je l'avais abandonnée seule à son cruel destin pour ces licencieuses fêtes orgiaques des saturnales de l'ancien palais d'Hérode le Grand à Jéricho. Ces fêtes de dissolution où je m'étais épuisé à y perpétuer les éternels gestes de l'amour qui n'ont de l'amour que le nom. Comment avais-je pu sacrifier pour des corps de passage sans intérêt, cette femme d'exception qui s'était révélée être pour moi une véritable source de grâces, après le triste échec de ma vie amoureuse avec Lidie?

Soudain je me sens envahir d'un doute affreux : et si toute mon existence, à venir jusqu'à ce jour, s'était déroulée au milieu de cette confusion des sentiments en moi, une vie à courir après des ombres, à n'avoir peut-être jamais vraiment aimé? Le trouble que me cause cette réflexion amère est tel que je dois vite y mettre un terme.

Enfermé en moi-même, je me force plutôt à revivre la servitude de mes longues marches des derniers jours, sur les pas de Jésus de Nazareth. Tâche qui me pèse toujours, bien que je ne remette pas en cause la décision de Rome de garder l'œil ouvert sur les agissements de ce grand rassembleur. Trop de passions contradictoires s'agitent sur les lieux d'enseignement de ce controversé prophète. Même si je dois reconnaître que l'accent de son discours n'excite en rien la fièvre nationaliste chère à l'élément juif de Palestine, le contenu de cette instruction n'est pas inoffensif pour autant.

Ieschoua ben Iosef est le propagandiste d'une doctrine nouvelle axée sur l'avènement du Royaume de Dieu. Un Royaume où ceux qui auront su s'en montrer dignes connaîtront un bonheur sans fin, affirme-t-il avec autorité, consolés à jamais de leurs misères humaines. Mais quand le révérend thaumaturge s'explique sur les conditions requises pour être jugé

digne d'une telle félicité, cela ne va pas sans froissements pour certains de ses auditeurs des classes privilégiées, tant il bouleverse nombre de sentiments de convention. Jésus de Nazareth revendique des postulants à ce Royaume une pureté de cœur entière pour y avoir accès. Une pureté qui est en opposition avec certaines valeurs conventionnelles de l'élite dirigeante. Jésus dénonce ouvertement la satisfaction d'amour-propre de cette dernière, son hypocrisie, ainsi que sa morale de façade.

Se faire jeter à la face qu'on ne cherche à donner de soi qu'une image surfaite de haute moralité pour masquer la corruption qui est au-dedans, ou qu'on ne convoite les premières places que pour mieux attirer tous les regards sur sa personne, est loin d'être réjouissant pour les champions défenseurs de la Loi. Si bien qu'il ne peut guère y avoir de rapprochement possible dans le futur, entre ce critique sévère et cette élite drapée de vertus imbuée de sa supériorité. Celle-ci n'apprécie en aucun cas qu'on lui reproche devant tout le peuple de charger autrui d'un fardeau qu'elle se refuse pour elle-même. Comme elle n'aime pas non plus se faire dire qu'elle est à ce point âpre dans sa petite ferveur mesquine remplie de préjugés que la signification des mots « dureté de cœur » lui reste incomprise.

D'où les hauts cris de ces notables qui se sentent particulièrement visés par ce discours. D'où la résistance de ces chefs religieux à la pénétration du message du prophète menuisier de Galilée qu'ils jugent offensant pour leur image d'honorabilité et de vertu au sein du peuple. D'où les préoccupations de Rome, à l'affût des premiers signes de troubles dans cette mince bande de terre stratégique coincée entre la mer et le désert au sein de laquelle le peuple israélite s'est enraciné.

Mon étonnement des premiers mois s'étant mué en questionnement parfois dérangent, j'ai dû élever en moi un solide rempart devant la fascination qu'exerce Jésus de Nazareth sur son entourage. Je me dois de garder intact mon esprit critique, si je veux pouvoir exercer un jugement sain sur ses agissements. La force dont peut faire preuve ce thaumaturge adulé des masses est presque terrifiante, à certains moments. Une force que craignent par-dessus tout les démoniaques, tant elle suscite de l'agitation en eux dès l'instant où ils se retrouvent en sa présence. Comme s'ils étaient incapables d'en supporter le pouvoir de mystérieuse contrainte qui va jusqu'à les faire se tordre de violentes convulsions, devant sa souveraine autorité.

Mais combien en même temps cette force peut être paisible dans les manifestations de sa toute-puissance. Quelle compassion chez cet homme d'exception pour tous ces attroupements d'infirmités, de malades et de miséreux qui font sans cesse cercle autour de lui en le harcelant de leurs suppliques criardes.

Suivant son habitude, en ces premières heures de la nuit où partisans et fidèles ont trouvé refuge autour des feux pour prendre quelque repos, Jésus s'est retiré à l'écart de ses disciples pour prier. À l'abri derrière la haie d'épineux dont nous nous sommes entourés par souci de prudence, en raison de la présence de fauves dans la région, mes yeux contemplant dans le bleuté de la nuit la haute silhouette du mont Hermon dont le sommet couvert de neige se découpe nettement contre le ciel étoilé. Une impression d'écrasement dans la fraîcheur de la nuit claire, comme si l'énorme masse de cette montagne sacrée allait m'absorber tout entier. La proximité de cette élévation majestueuse fait renaître en moi une foule de sentiments confus, le plus vif d'entre eux étant celui d'avoir été piégé quelque part dans le cours orageux de mon existence. Est-ce cette image de filet auquel Jésus a fait illusion dans son dernier enseignement d'aujourd'hui qui accentue cette impression?

— Prenez garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans les excès de table, dans l'ivrognerie et dans les soucis de la vie, et que ce jour-là ne fonde soudain sur vous comme un filet, car il tombera sur tous ceux qui habitent la surface de la Terre. Veillez donc, et priez en tout temps afin que vous soyez en état d'échapper à tout ce qui doit arriver, et de paraître debout en face du Fils de l'homme.

Des souvenirs dérangeants enfouis dans les profondeurs de ma mémoire se cherchent une voie vers la surface. Mon esprit regorge d'expériences passées qui ont changé à jamais le cours de mon existence et qu'il m'est pénible de voir reprendre vie pour certaines, tant leur mise en lumière soudaine suscite de questionnements. Que suis-je donc venu chercher, guidé par je ne sais quelle main secrète, dans l'entourage de ce mystérieux prophète? La révélation sur l'asservissement de mon existence, malgré l'image de libération et d'émancipation que j'en avais jusqu'ici?

— Jules César avait vu juste quand il affirmait que la plus grande gloire de ces sauvages du Nord était d'avoir autour d'eux d'immenses solitudes et des terres ravagées. La Germanie tout entière est un inextricable chaos de haine. L'hostilité entre tribus et clans rivaux est à la grandeur de leurs immensités perdues. Ces incultes considèrent le Droit romain et nos règles juridiques comme d'intolérables entraves à l'épanchement de leur violence. Et l'infamie de Teutoburg sera toujours là pour nous le rappeler!

Debout, très droit, sanglé dans ma tenue militaire et une attitude de respect pleine de déférence, depuis combien de temps suis-je là, dans le silence de cette nuit tiède, à écouter cet insolite personnage qui m'a convoqué à sa tente plantée en bordure du cours tranquille de la Lippe? Seul dans cet abri de commandement protégé par deux gardes germaines à l'air farouche, Cornelius Tiro, légat des légions de Rome et cerveau du renseignement militaire au sein de l'Armée du Rhin, semble penser tout haut. Vêtu d'une magnifique tunique blanche dénuée de décorations, mais délicatement ouvragée pour souligner son rang, regard d'aigle au sein d'un fin visage d'aristocrate, l'homme est bien le penseur de génie aux rêves insondables des rendez-vous clandestins qu'on m'a décrit. Furtif, discret, secret, on ne le voit pas, mais lui voit tout, semble-t-il.

À demi étendu dans la pénombre au milieu d'un amas de riches coussins groupés autour d'un feu de braises, le visage illuminé de la lueur des charbons incandescents, mon énigmatique interlocuteur monologue, me livre le fruit de ses réflexions, philosophe avec tout le sérieux du doctrinaire sur les thèmes qui lui tiennent le plus à cœur : le renseignement militaire et la guerre de l'ombre.

— Heureusement pour nous, les frelons querelleurs que nous affrontons sont enclins à déborder régulièrement chez leurs voisins pour les attaquer. Et pendant qu'ils se ravagent entre eux, ils nous laissent en paix... C'est en étudiant leurs mœurs belliqueuses que j'ai compris qu'il nous était possible de conserver une certaine mainmise sur ce guêpier. Comment?... Tout simplement en faisant en sorte que se multiplient les divisions violentes entre leurs nids de guêpes. Diviser pour mieux régner, accroître au maximum les mésententes entre fiefs ennemis. Et même en créer de toutes pièces, au besoin, pour les amener à se faire la guerre et que s'éliminent de ce fait beaucoup, beaucoup de ces vilaines grosses guêpes!

Cornelius Tiro marque une pause, pour mieux juger de l'effet de ses propos sur moi. Longuement il reste ainsi à me scruter avec cet aplomb imperturbable du joueur professionnel jaugeant son adversaire.

— Tu dois bien te demander, décurion, pourquoi je te raconte tout cela?

Il ne veut pas savoir ce que je pense, il s'en moque. Il parle, j'écoute.

— Tu n'es pas très bavard... La marque des hommes d'action... Varus a été endormi et trahi par ceux-là mêmes à qui il avait accordé la plus grande confiance. Et pourtant je l'avais prévenu que ces guêpes perfides et rusées feignaient, pour mieux l'abuser, d'accepter que les règles du Droit romain débattent de leurs litiges dans le futur, plutôt que d'user de la force pour trancher leurs différends.

Temps d'arrêt dans le discours de mon hôte. D'un claquement de doigts de ses mains soignées, Cornelius Tiro commande à l'un de ses gardes germains de lui apporter du vin. Mine de rien, je profite de cette pause pour mieux l'observer. Au printemps de la trentaine, les traits doux, l'attitude débonnaire malgré la malice qui pétille dans ses yeux, ce discoureur intarissable a la réputation d'être au fait des manœuvres souterraines les mieux cachées de la guerre de l'ombre. La coulisse secrète est son élément de prédilection. Au dire de certains, l'homme serait au fait de tous les trafics ayant cours sur les deux rives du Rhin. Des trafics dont il tirerait sa quote-part de revenus pour conduire nombre d'opérations secrètes sur lesquelles planerait une discrétion absolue.

— Pour moi, il n'y a pas de guerre propre, malgré tout l'art qu'on voudra bien y mettre, reprend mon vis-à-vis au bout d'un moment, après s'être fait verser une large rasade de vin. Et nos beaux légionnaires de légende savent bien, derrière l'image de gloire que l'on présente de leurs campagnes militaires au-delà du Rhin, quelle est la saignante vérité du combat impitoyable qui se livre ici au milieu de ce monde hostile. Toi, décurion, qui es du lot de ces rudes combattants depuis maintenant deux ans, tu sais bien à quoi tient notre survie dans ce guêpier...

Silence respectueux de ma part. Cet intrigant personnage n'attend pas de commentaire de ma part. Il sait comme moi que la survie de nos légionnaires dans ces immensités perdues repose en grande partie sur les initiatives heureuses de leurs chefs. Sur l'habileté de ceux-ci à jouer les libérateurs auprès des peuples les plus menacés par leurs voisins. L'astuce est de les prendre sous notre protection pour mieux leur soutirer leur collaboration par la suite, mieux les retourner contre leurs ennemis. Ce qui nous vaut d'évoluer au sein d'un monde d'inavouables complicités où tout est mis en œuvre pour éliminer les supplétifs de l'adversaire, faire assassiner ses meneurs, et lever des impôts partout où progresse la *Pax Romana*. Un univers sordide d'espions et de collaborateurs de tout acabit regroupés autour de fiefs pro-romains gérés par des chefs barbares ralliés à notre cause, et dont les bandes nous fournissent un apport de farouches combattants qu'encadrent quelques poignées de centurions aussi habiles à tromper qu'à séduire.

— La guerre n'a pas de grandeur, de poursuivre tranquillement Cornelius Tiro entre deux rasades de vin, ponctuant ses propos de gestes vifs et précis. Alors si on lui reconnaît ce caractère d'infamie, il n'y a qu'une manière d'en assurer la conduite, et c'est de façon infâme... Seuls les coups de main les plus audacieux, les plus abjectes ruses de guerre et notre habileté à tout savoir des arrière-pensées de cet adversaire déloyal nous permettront de mener une contre-guérilla efficace contre lui... Après ces deux longues campagnes d'été qui viennent de se terminer, nos légions sont assez bien parvenues à nous redonner l'avantage des armes. Mais on contrôle mal le pays conquis, avec la venue de la saison froide. Et ce ne sont pas nos quelques garnisons disséminées ici et là, au sein de leurs postes fortifiés de l'arrière-pays, qui vont gêner Arminn dans ses préparatifs en vue de nous asséner de nouveaux coups meurtriers... Aussi on a besoin de sang neuf, pour tout savoir des agissements de ce traître!

Un long silence. Cornelius Tiro me dévisage à présent avec un regard scrutateur. À l'évidence, il s'apprête à me faire connaître le but de cette mystérieuse convocation...

— Les *exploratores* de nos unités d'éclaireurs dont tu fais partie, décurion Marcus, sont des combattants de première force. Mais pour les âmes d'élite prêtes à aller encore plus loin, il existe ce que j'appellerais « la partie divine » de ce combat sans merci... Ce raffinement de choix est réservé aux légionnaires habiles à se tirer d'affaire de situations difficiles et à composer avec ce monde barbare en éveil... Pour ces combattants triés sur le volet, il n'existe pas d'ordres précis. S'ils doivent être fiables dans l'exécution de leur mission, en revanche les règles d'action pour la mener à bien sont laissées

totalemment à leur discrétion... Un destin hors du commun attend ceux de ces aigles solitaires astucieux capables de tailler eux-mêmes leur fief au sein de ce monde inculte. Ils deviennent alors de véritables seigneurs de guerre, avec pleins pouvoirs civils et militaires sur leur territoire, dont ceux d'avoir la liberté de lever leurs propres unités combattantes et leur propre impôt pour financer leur effort de pacification.

Soudain un bruit de pas étouffé dans la nuit m'extirpe brusquement de mes souvenirs passés. Ramassés en boule autour des feux de camp en raison de la nuit fraîche, les disciples dorment, à l'exception de moi qui veille un peu à l'écart, suivant mon habitude en début de nuit. Fouillant l'obscurité du regard, je guette l'arrivée d'une silhouette familière. Quelques instants d'attente, puis celle-ci surgit du couvert de la nuit pour pénétrer dans le cercle éclairé des feux, semblant à peine effleurer le sol. Immobile derrière mon châle de tête qui ne me laisse guère plus que les yeux à découvert, je regarde l'arrivant enjamber les corps étendus et s'allonger sans bruit au milieu du groupe... Jésus...

Sa veille de prières terminée, mon protégé s'enroule dans les plis de ses vêtements et se tourne sur le côté pour prendre un peu de repos. Petit à petit j'ai vu son visage s'émacier, au fil des mois passés dans son entourage. Et c'est particulièrement perceptible en cet instant, alors que ses traits tirés se creusent d'ombres dures dans la faible lumière vacillante des feux. Un labeur de tous les instants auprès des foules attachées à ses pas est à l'origine de toute cette fatigue accumulée chez lui. Et loin de ralentir le rythme de la propagation de sa parole, le bon berger redouble même d'ardeur. Comme s'il voulait s'assurer que les brebis égarées entendent sa voix. Comme s'il sentait que le temps lui est compté pour les ramener au bercail sous sa houlette...

N'arrivant pas à trouver le sommeil, mon esprit réintègre à nouveau les abords de ce cours d'eau de Germanie où s'était scellé mon destin, vingt ans plus tôt...

Debout dans cette tente à l'air stagnant chargé d'un fumet de bœuf braisé, même si j'essayais de n'en rien laisser paraître, l'excitation m'avait progressivement gagné devant les troublants accents du discours de Cornelius Tiro. Au point que j'avais dû me forcer à adopter une allure presque désinvolte pour cacher ma fébrilité. Après deux ans de campagnes en sol barbare, alors que tant d'autres légionnaires novices désenchantaient face à l'horreur de ce combat sans merci, j'étais toujours capable d'excès de témérité, animé d'une bravoure toute impulsive. Moi dont on n'avait jamais pu éclaircir le mystère de la naissance et qui n'étais légalement reconnu en tant qu'individu que grâce à mon intégration à la famille Félix, je ressentais un tel besoin de me mesurer aux autres pour leur prouver ma valeur que rien ne me rebutait dans cette compétition sanglante.

Cette lutte impitoyable dans cette immensité perdue d'Outre-Rhin, le maître du Renseignement en avait fait une affaire personnelle qui se jouait selon des règles tortueuses. Et ce qu'avait voulu me faire miroiter ce diable d'homme dans son exposé, c'était bien cette idée qu'il était possible à certains, par le seul droit supérieur de leur talent, de leur audace et de leur force de caractère, d'être de ces initiés que Rome laissait libre d'agir à leur guise dans la conduite des choses de la guerre. Le minimum requis pour accéder à cette liberté d'action étant d'accepter de s'implanter dans le décor de l'ennemi pour le vaincre sur son propre terrain.

Cornelius Tiro était bien à la hauteur de ces bruits qui circulaient sur son compte. Il était bien ce chef tout-puissant d'unités fantômes à qui il confiait des missions clandestines très loin de l'imagerie populaire des batailles épiques conduites par Rome. Et il était bien aussi ce connaisseur doté d'un flair exceptionnel en matière d'hommes. Un adroit stratège qui

savait reconnaître parmi eux ceux qu'il pouvait attirer dans ses filets. Et dans mon cas, des rapports de centurions avaient dû l'informer de mes talents de polyglotte, et du fait notamment que j'avais de bonnes connaissances de la langue de l'ennemi.

Mon passé esclavagiste devant encore lui être connu, le rusé personnage avait dû deviner que je m'étais formé dans l'épreuve, et que le lot de souffrances et d'humiliations endurées au cours de mes années d'esclavage ne pourraient manquer de susciter en moi une tyrannissante soif de revanche sur la vie. Il devait avoir flairé tout cela, et fort de cette déduction, il avait su habilement en tirer parti, pour mieux me prendre à l'appât. Il avait pressenti que l'aiglon ne pourrait manquer d'être aveuglé par cette existence de pouvoir, de gloire et de richesse qu'il lui faisait miroiter.

Après tant d'années, je sais aujourd'hui quelle effrayante soumission Cornelius Tiro exigeait de moi en contrepartie de mon engagement à me mettre à son service. Absolument comme s'il m'avait dit : « En acceptant de travailler pour moi, tu me donnes tout, ton esprit, ta volonté, ta liberté... Tu es à moi... Ta vie et ton âme m'appartiennent! »

Pour mon malheur, j'avais accepté de suivre cet intrigant personnage dans son monde tortueux. Un monde de pourrissement et de racolage où se recrutaient à coups de deniers romains les espions, les partisans et les assassins. Un monde où la trahison et le double jeu étaient partout présents dans une lutte à mort où, à la moindre faute, la moindre défaillance, je paierais mon erreur de ma vie!

## CHAPITRE XXVII

J'ai froid. J'ai si froid... Je grelotte de fièvre et ma pauvre tête me brûle comme si elle allait s'embraser. Mon cœur cogne sourdement dans ma poitrine, mon sang bat avec force à mes tempes. Depuis combien de jours suis-je enfermé dans cette pièce anonyme, alité sur cette couche malodorante à presser cette couverture contre mon corps mouillé de sueur, avec la présence inquiète de Mathias devant les yeux?... Décharné comme une plante sans eau, je combats le sommeil de crainte que ma fièvre erratique m'entraîne dans de nouveaux accès de délire. Mais toute lutte est inutile. Je suis trop épuisé. Mes membres sont de plomb, et Mathias ne sait plus quelle infusion me faire absorber pour faire baisser cette fièvre tenace. Déjà l'image de ce fidèle condisciple demeuré à mon chevet depuis les premières apparitions de mon mal s'obscurcit devant mes yeux. À la place, c'est celle de ce néant de désolation qui reprend forme dans mon cerveau en feu, avec cette immonde créature de cauchemar qui y trône en maître absolu et ricane dans un souffle de fureur. Tout n'est que ravage et dévastation autour de l'abominable chimère, un désert de ruines et d'ossements de morts d'où montent les bruits les plus sinistres, les plus terrifiants...

— Va-t'en, pourriture! Laisse-moi!... Mon glaive, mon glaive!... Qui a pris mon épée?... Je ne veux pas mourir de la sorte! À l'aide!... À moi!

— N'aie pas peur, David, je suis là... Ouvre les yeux... Allez, fais un effort, cela va t'aider à sortir de ton cauchemar. Tu es de nouveau tout agité...

Qui a dit ça, la pieuvre? Pourquoi elle reste là à me fixer froidement, cette pourriture immonde, avec ses yeux verdâtres luisants de cruauté, son affreuse tête putride prête à s'écrouler en pourriture et ses tentacules monstrueux qui occupent tout l'espace autour de moi? Je ne peux plus supporter ce ricanement infâme de scélératresse au fond de sa gorge au souffle de forge. Dans un instant cette bête horrible va se jeter sur moi pour me démembrer entre les mâchoires béantes de sa gueule écumante de fureur...

— Non, ne t'approche pas de moi!... Va-t'en!... Au secours!

— Personne ne te veut de mal, David. C'est la fièvre qui te fait délirer... Ouvre les yeux, c'est moi, Mathias...

Je voudrais obéir à cette voix, mais je suis toujours là, dans mes ténèbres aveugles, à me débattre avec cette créature terrifiante aux serres de vautour et aux yeux féroces qui jaillissent de ses orbites. J'ai beau la marteler de coups, elle s'est saisie de moi et m'agrippe fermement par les jambes. Je ne suis pas de taille à lutter contre cette bête monstrueuse, sa puissance est trop grande. Elle est le fléau du monde!

— Mes jambes, mes jambes!... Non, non, laisse-les! Aughhhhhhh !!!

— Calme-toi, David. Ouvre les yeux. Je vais t'aider à t'asseoir, cela va te réveiller... Nous sommes à Dan, souviens-toi, et ici tu ne coures aucun danger.

Mathias me mouille le visage pour me rafraîchir et me tirer de mon délire hallucinatoire. Heureusement, car c'est presque hystérique que je réintègre la réalité du moment. L'esprit encore imprégné de toute l'horreur de ce combat ténébreux, la sortie de ce rêve atroce me laisse défaillant. Maculé de sueur poisseuse, la bouche sans salive, les jambes agitées de tremblements, il me semble que je mets une éternité à me libérer de toute la terreur inspirée par cet horrible dragon. Aidé par mon condisciple dont le visage indistinct se penche au-dessus de moi, je fais un effort désespéré pour me redresser et prendre appui sur un bras afin de pouvoir m'asseoir sur cette couche fétide où tout tournoie autour de moi. Des taches noires dansent

devant mes yeux dans l'épais silence de cette pièce dénudée à l'atmosphère douceâtre, zébrée par la bande lumineuse d'un rayon de soleil aveuglant. Seul au milieu de la tempête de feu de ce sirocco impitoyable, je suis épuisé comme si je venais de sortir d'une lutte à mort de plusieurs jours. Dans un état second, je me force à boire la décoction de feuilles et de baies qu'on m'a préparée.

— Ça va mieux, David?... Essaie de me raconter ce que tu as vu dans ton cauchemar...

Hébété, courbaturé de partout, je ruisselle de sueur. Elle coule dans mes yeux, brouille ma vue, dégouline sur ma poitrine moite dont je peux sentir l'âcre odeur de transpiration. Tandis que Mathias me soutient tout contre lui, je me replonge au cœur de ce tourment effrayant pour me forcer à m'en libérer. Une bête innommable, d'une laideur à glacer de terreur le plus brave, moitié pieuvre moitié dragon, à laquelle je ne pouvais échapper quoi que je fisse. Immense, monstrueuse, avec une tête large au point de masquer toute lumière devant moi, la terrifiante créature avançait par petits bonds, les prunelles glauques, ses ventouses collées au moindre appui pour garantir sa progression, ses tentacules se prolongeant à l'infini dans le noir. Déchirant tout de ses griffes acérées dissimulées aux extrémités de ses ailes, elle fouettait l'air de battements si furieux qu'un vent de tempête s'élevait sur son passage. Au moment de me réveiller, j'allais être dévoré par cet animal effrayant qui engloutissait tout ce qui s'opposait à son avance.

Chose étrange, cette chimère ne semblait se nourrir que de l'âme de ses victimes, laissant derrière elle un long cortège de créatures évidées de tout esprit d'élévation, hautaines et amORALES. Des créatures qui n'avaient plus de l'homme que l'apparence, se soumettant en toutes choses à l'autorité absolue de leur ignoble maître. Des pantins réduits à l'état de simple matière, animés d'un esprit de fureur homicide qui les faisait s'entre-dévoier et se détruire les uns les autres.

Afin de m'aider à me libérer au plus vite de ce cauchemar effrayant, Mathias tente de me persuader que cette vision émane de mon esprit altéré par la maladie. Mais au fond de mon être, j'ai le sentiment très vif que cette horrible créature n'est pas extérieure à moi. Ces images effrayantes sont tirées de mes expériences vécues. Cette bête ignoble est à l'image de quelque chose de captieux qui s'est glissé en moi au fil des ans et qui a gravement mis à mal ma probité, jusqu'à me rendre semblable à cette hydre monstrueuse. Un pouvoir occulte dont les tentacules sont partout et auquel il est impossible d'échapper. Non, cette affreuse chimère de cauchemar n'a pas émergé de mon esprit sans raison.

Terrorisé à l'idée que je pourrais bien m'endormir pour ne plus jamais me réveiller, je lutte désespérément pour ne pas sombrer dans l'inconscience, m'accroche de toutes mes forces à ce corps malade qui me devient un peu plus étranger chaque jour. Un corps dont il me semble encore que le cœur a toujours été replié sur lui-même et l'esprit abusé par le mirage des trompeurs honneurs des hommes. Dans un état second où ma perception sensorielle semble comme en transition entre l'état de veille et de sommeil, je me fais l'effet d'être le réceptacle de messages voilés sur ma vie passée...

— Ne me laisse pas m'endormir, Mathias, je t'en supplie, je ne me réveillerai pas. Si tu savais seulement d'où je viens...

— Raconte-moi. L'effort de te souvenir va t'aider à rester éveillé.

— Tu aurais succombé toi aussi, Mathias, si tu avais été à ma place...

Comment refuser une offre pareille. Le travail, bien sûr, sera périlleux. On ne m'a rien caché de ses dangers. C'est une tâche de confiance pour laquelle peu d'hommes ont les qualités requises. Il faut avoir une force de caractère peu commune pour accepter d'en relever le défi, consentir à s'isoler au cœur de pareil monde hostile et de s'imposer par sa seule volonté à de tels barbares reconnus pour leur duplicité et leur perfidie. Des brutes assoiffées de sang et de pillage qui vivent et

meurent comme si la vie n'avait pas de valeur. Parvenir à soutirer leur appui à de tels insociables pour créer de toutes pièces avec eux les éléments de choc d'une force militaire souple et malléable, n'est-ce pas la suprême volupté pour un soldat ambitieux de Rome? N'est-ce pas faire œuvre hors du commun que de guerroyer en territoire ennemi avec sa propre force combattante, ses propres bandes de partisans, ses indicateurs, ses hommes de main? Quel destin extraordinaire pour pareil soldat que de lever une armée secrète dans le dos des forces d'Arminn, et d'en gérer ses effectifs et ses sources de financement avec un minimum d'aide de Rome.

Je vais être ce seigneur de guerre dur et implacable, aussi généreux et protecteur pour ceux qui vont accepter mon autorité que féroce et cruel pour mes ennemis. Et cet ennemi comprendra vite qu'il y va de son intérêt à se rallier à moi. Parce qu'en échange de son allégeance, je vais veiller à son enrichissement et combler ses attentes de pillage et de rapine partout où il se trouvera des territoires ennemis à ravager. Bien sûr mes chances de survie seront incertaines. Elles dépendront en grande partie de ce respect absolu qu'il me faudra inspirer à ces barbares. Car en cas de trahison, je risque de disparaître au milieu de cette immensité perdue, sans laisser de trace.

Aujourd'hui, j'ai le privilège de partager le destin de cette poignée d'exécutants de choc dont Cornelius Tiro est le chef incontesté des activités subversives. Comme mon regard est fier, comme je suis fort de ma bonne fortune. J'échappe au triste sort du commun des légionnaires condamnés à suer sang et eau pour une maigre solde. S'élever au-dessus de tout. Voir l'or rouler à ses pieds. Être de l'essence des esprits supérieurs qui font et défont les empires.

Et quel accueil! Ils sont tous là, ces centurions de fer de Cornelius Tiro, cette élite de l'élite qui forme le cœur du renseignement romain en territoire barbare, ces durs de durs qui n'obéissent qu'à eux-mêmes, font la loi sur leur territoire en toutes choses. Il les a fait venir de partout pour cet adieu aux armes de Tibère qui nous quitte afin de rentrer à Rome pour recevoir un *imperium* égal à celui de l'empereur Auguste, son père adoptif affaibli par la vieillesse et la maladie. Et je suis du lot de ces soldats distingués réunis pour cet instant historique. Moi qui n'étais rien encore il y a deux ans, lors de mon incorporation au Corps d'armée de Germanie, j'appartiens désormais à cette aristocratie guerrière sans égale réunie pour rendre un dernier hommage au futur empereur de Rome. Je prends part aux agapes de ces éminents penseurs de notre corps d'armée et lève ma coupe avec eux, en gage de notre dévouement absolu envers ce grand général sortant qui transmet officiellement le bâton de commandement des légions du Rhin à Germanicus, son neveu adopté et chéri comme un fils.

— Je t'écoute, David. Ouvre les yeux et parle-moi...

« Mais je te raconte comment c'est, Mathias. Tu ne m'entends pas?... Imagine un peu la scène, j'ai vingt ans à peine et je suis déjà promu centurion. Avancement parrainé par Cornelius Tiro qui ne veut sous ses ordres que des chefs de centurie choisis avec le plus grand soin. Si tu voyais l'allure de ces soldats. Tous ont en commun ce regard désabusé dénué de toute illusion que l'on retrouve chez les survivants, les indestructibles. Un regard si troublant de froide perspicacité, qu'il est difficile par instants d'y faire face, tant il en impose. Cornelius Tiro, le maître à penser de cette confraternité d'armes, va de l'un à l'autre au sein de cette magnifique assemblée. La démarche assurée, affable, avare de paroles inutiles, c'est bien le penseur de génie des dessous de la *Pax Romana* autour duquel flotte une aura de mystère. Sa prestance est telle, qu'il commande le respect jusqu'à la servilité pour certains de ces hôtes de marque. »

« La fête s'est installée autour de nous et le chef du Renseignement n'a plus de véritable attention que pour Tibère qui est à trinquer au milieu de ses adjoints. Jamais Cornelius Tiro ne le perd de vue. Le banquet est somptueux. Tribuns, préfets et légats, leurs coupes levées en une confrérie de joyeux buveurs, multiplient les santés en l'honneur de leur général

en chef. Sourire tranquille flottant au coin des lèvres, réservé, seigneurial, Tibère, tout comme Cornelius Tiro, se démarque par sa retenue au sein de cette assemblée en liesse. Et à présent, ces deux grands meneurs d'hommes qui entretiennent d'étroits rapports entre eux se sont retirés à l'écart, pour mieux s'entretenir en tête à tête. La rencontre du maître-espion et du grand chef militaire dont toutes les affaires se traitent en coulisse. Les deux penseurs de génie devisent tranquillement, la tête légèrement penchée, les paupières mi-closes, pour mieux se concentrer sur le problème dont ils discutent. L'un est l'informateur privilégié, perspicace et habile, dont l'avis éclairé pèse lourd dans la conduite des choses de la guerre. L'autre est l'instrument du destin. Toute suggestion d'agir selon sa vision des choses a déjà valeur d'ordre. »

— David, fais un effort pour me raconter... Ouvre les yeux... Tu dois absolument me parler si tu veux te libérer de ton cauchemar.

« Mais je ne fais que cela, te raconter, Mathias!... Savais-tu que Cornelius Tiro m'a présenté à Tibère, et que celui-ci a mis une main sur mon épaule avec bienveillance?... Un être envoûtant, marqué par la plus grande résolution. S'il subsistait en moi quelques défenses inconscientes quant à l'opportunité de mon choix, il les a fait fondre sur-le-champ. Cette main que me tend le Prince, les yeux dans les yeux, c'est mon acceptation au sein de l'univers fermé de la raison d'État. Te rends-tu compte, Mathias, de ce que cela peut représenter comme honneur?... Moi, un ancien esclave? Tout juste un jeune Juif obscur, débarqué pour ainsi dire de nulle part en Afrique latine, à l'âge tendre, sans famille, sans passé, sans racines auxquelles s'accrocher?... Et moins de quinze ans plus tard, voilà qu'on m'appelait à jouer un rôle de premier ordre pour le compte des maîtres du monde... Réalises-tu le chemin parcouru en si peu de temps? »

« Cornelius Tiro, à mes côtés, est tout réjoui. Il a senti s'écrouler mes dernières résistances et il me donne une tape amicale dans le dos en guise d'appréciation. Moi, pour ma part, je suis tellement troublé par cette bienveillance de Tibère qui me traite presque d'égal à égal, que j'en suis paralysé d'émotion. Mon unique raison d'exister désormais sera de servir corps et âme ce grand seigneur de Rome. Cornelius Tiro se félicite de sa nouvelle acquisition, avoue la vive satisfaction qu'il en éprouve : " Qu'en dites-vous, Prince? N'est-ce pas que ces yeux bleus et cette haute taille feront merveille? Vêtu de braies, avec les cheveux aux épaules et la moustache en croc, ce jeune ténébreux, avec son visage tailladé, sera le plus crédible des barbares... Gageons qu'Odin lui-même s'y tromperait et n'arriverait pas à déceler l'Aigle du Capitole dissimulé en lui!" »

« Tibère me considère un instant avec intérêt, mais sans véritable chaleur, avec un petit sourire entendu dont je ne sais trop s'il tient de l'amusement ou de l'indulgence. À la vérité, Mathias, il y aurait peut-être lieu de me questionner sur son attitude, après toutes ces années passées. Était-ce possible, en y réfléchissant bien, que la témérité de ma jeunesse et ma satisfaction d'amour-propre, sous mes faux airs de modestie, eussent été réduites sous le regard insondable de ce demi-dieu à des proportions dérisoires, au point presque de lui faire éprouver de la pitié pour mes prétentions ridicules?... Quelle image de ma personne avaient donc perçue ces deux esprits supérieurs, eux qui n'avaient même pas daigné s'adresser directement à moi?... Un jeune cheval fou dont le maître pouvait tout exiger parce que sa nature était de courir sus à l'ennemi, sans même avoir besoin de le cravacher? »

— Il arrive!... Il arrive!...

Qui arrive? D'où viennent tous ces cris soudains, ces pas précipités, ce tumulte joyeux de foule surexcitée? Alerté par tout ce brouhaha, j'ai l'impression que cette liesse est à se propager de maison en maison, que les environs sont envahis par des flots de curieux avides de ne rien manquer d'un événement aussi inattendu qu'heureux. Soudain, quelqu'un est là.

J'en devine la présence dans l'entrée de la pièce brusquement inondée de lumière. D'ailleurs Mathias ne peut retenir une exclamation de surprise :

— Par exemple!... Toi?... Comment se fait-il que tu sois là?... Je vous croyais en route pour la Judée?

— Pas le temps de t'expliquer. Comment va-t-il?

— Très mal. Je crains qu'il ne soit à l'article de la mort.

Je connais la voix de ce nouvel arrivant, mais je suis incapable de lui accoler un visage. La réponse à mon interrogation reste tout juste hors d'atteinte, comme pour me narguer :

« Pourquoi te donner la peine de chuchoter, Mathias?... Je ne veux pas mourir! Pas de cette façon, non!... Pas dans ce coin perdu!... Ne me laissez pas m'éteindre ici, je vous en supplie!... Vous ne voyez pas que je vais mieux? Quand on est sur le point de décéder, on ne raconte pas sa vie! »

Si je pouvais ouvrir les yeux, ne serait-ce qu'un instant. Mes paupières sont si lourdes. Mes forces m'abandonnent. J'ignore qui est ce nouveau venu, mais mon flair inquiet perçoit que c'est un ami à la façon dont il se penche sur moi et me prend la tête entre ses mains...

— Il est brûlant... Il y a longtemps qu'il est comme ça?

— Depuis qu'il est tombé malade. La fièvre s'est installée et ne l'a plus quitté. Mais jamais elle n'a été aussi élevée qu'en ce moment... À part mes infusions, il ne veut rien avaler. Faut dire qu'il ne garde rien depuis deux jours... Urine mince et rare. Respiration faible, profonde et espacée, puis tout à coup accélérée... Le plus souvent, il reste là, sans bouger, les yeux clos, silencieux, à serrer sa couverture contre lui, le corps agité de frissons... Parfois une larme coule de ses yeux, mais impossible de savoir à quoi il pense... Veut-il nous dire quelque chose et qu'il en soit incapable?... Il n'a pratiquement pas ouvert la bouche depuis les dix derniers jours. Sauf il y a un moment, où il s'est réveillé, complètement affolé. Il avait l'air de faire un horrible cauchemar... Je l'ai pressé de me le raconter, mais à part quelques bribes que j'ai pu capter ici et là, une histoire de pieuvre géante qui avalait ses victimes et engendrait des monstres de même nature qu'elle-même, je n'ai pu rien savoir d'autre... Il voulait que je l'empêche de sombrer dans l'inconscience, tant il avait peur de ne pas se réveiller. J'ai bien essayé de le faire parler pour le garder éveillé, mais en vain... Une fois il a dit : « Si tu savais seulement d'où je viens... » Puis, il a ajouté : « Tu aurais succombé, toi aussi, si tu avais été à ma place. » Après cela, plus rien. Les yeux fermés, ses lèvres remuaient, comme s'il aurait voulu me parler, mais aucun son ne s'en échappait.

— Il faut le sortir et l'amener sur la place publique avec les autres grabataires. La foule est trop nombreuse et excitée pour agir autrement. J'ai improvisé un brancard pour lui...

Les paupières closes, la respiration entrecoupée, je voudrais exprimer ma reconnaissance à mes deux condisciples pour toute l'attention dont je suis l'objet, mais je suis tout juste capable d'une sorte de hoquet de gratitude qui me fait monter une nouvelle bouffée de larmes aux yeux.

Tout va très vite. Le nouveau venu est expéditif. Déposé sur la civière de fortune en toute hâte, en un instant je me retrouve à l'air libre. On me trimbale sous la voûte d'un ciel d'azur et chacun des contrecoups du brancard me fait cruellement souffrir, comme si la tête allait m'éclater. Si seulement il n'y avait pas autant de gens tout autour. Je ne les vois pas, mais je peux sentir leur gênante présence pour mes porteurs. Cette affluence les force à d'incessantes contorsions pour arriver à se faufiler à travers ses mailles. Maltraité par ces dangereuses acrobaties de mes condisciples, je m'accroche de mes dernières forces restantes pour éviter d'être éjecté de ma civière.

Une course interminable il me semble, mais enfin on me dépose par terre. La surexcitation est telle autour de nous que sans la garde vigilante de mes condisciples, je risquerais d'être piétiné. Puis sans savoir pourquoi, j'ai l'impression subitement que l'étau se desserre au milieu des rangs agglutinés dans le cercle de mon brancard. Dans le même temps vient d'apparaître devant mes paupières closes, à contre-jour de l'impitoyable luminosité du ciel, une forme imprécise. Une silhouette au contour indistinct qui, doucement, se penche sur ma couche avec compassion. Aussitôt un silence se crée au sein de la foule, comme si ses participants retenaient leur souffle... La silhouette m'effleure le front... Une main dont le toucher est celui d'une flamme glacée...

— Ouvre les yeux et lève-toi!

Maculé de sueur, le cœur battant, je cligne des paupières, les yeux brûlants, aveuglé par le trop vif éclat du soleil, mais étrangement apaisé soudainement. Frappé de stupeur, je jette des regards hébétés autour de moi, tel un pauvre hère qu'on viendrait d'extirper du fond d'une cellule obscure pour l'exhiber sans ménagement en pleine lumière. Devant moi, au pied de mon misérable grabat, se tient un visage ami, celui de Jésus de Nazareth! Sans dire mot, il m'observe avec une attention bienveillante soutenue, une sollicitude qui m'ébranle jusqu'au tréfonds de mon être. Comment se fait-il qu'il soit ici, aux limites septentrionales de la Palestine, alors qu'il devrait déjà être en route vers la Judée, je n'en sais rien.

Jacques de Zébédée, cet ami fidèle dont je n'arrivais pas à mettre de visage sur sa voix, me prend à bras-le-corps pour m'aider à me remettre sur pied. Pris de vertige le sol tangue devant moi et je dois vite aspirer de grandes bouffées d'air pour me rétablir de ce malaise. Les jambes flageolantes et les muscles de mes cuisses pris de crampes douloureuses, c'est sous les regards confondus de la foule que je retrouve enfin l'assise de mes pieds. En un instant les premiers rangs font circuler la nouvelle de ma guérison derrière eux. En moi, toute trace de cette chaleur d'étuve qui semblait prête à me consumer tout entier vient de disparaître.

Étroitement encadré par Mathias et Jacques, je voudrais remercier Jésus pour ce retour à la santé aussi soudain qu'inespéré, mais déjà la foule transportée d'allégresse s'est refermée sur sa blanche silhouette et l'entraîne au milieu de ses rangs, hors de portée. Jouant des coudes et des mains sans ménagement, mes deux condisciples tentent bien de s'élancer à la suite de leur maître, mais dans l'état où je me trouve l'entreprise est vite au-dessus de mes forces. D'autant plus que pour une bonne partie des badauds, l'attention s'est maintenant reportée sur le « miraculé ». Tous n'ont d'yeux que pour ma tunique grisâtre maculée de toutes les souillures malodorantes dont mon corps malade s'est libéré, au cours de ces longues journées d'alitement. Et tous sont pris de brusques mouvements de recul à mon approche.

Mais le pire ce sont encore ces visages aux regards fuyants et aux nez plissés avec des moues de répugnance qui se détournent sur mon passage. Ces visages dédaigneux m'écrasent de leur rejet, me renvoient une image insupportable de ma personne. Celle d'un véritable lépreux aux hardes loqueteuses dont toutes les flétrissures de l'âme et du corps seraient mises à nu!

## CHAPITRE XXVIII

Toute la nuit, malgré le sommeil qui m'envahissait par moments, je suis demeuré éveillé dans une maison amie de l'agglomération de Dan, l'esprit assailli de réflexions troublantes, suite à ce recouvrement inespéré de ma santé. « Plus tard, je viendrai m'asseoir à tes côtés et je te raconterai ce qui s'est passé, » m'a assuré Jacques en m'abandonnant de nouveau aux soins de Mathias, afin qu'il veille à ce que je récupère totalement mes forces en vue de la reprise de mes activités au sein du groupe.

À présent, avec les premiers feux de l'aurore à l'orient qui sont à embraser le ciel de ce nouveau jour, loin de s'apaiser, mon état d'agitation ne fait que s'accroître. J'ai le sentiment très net d'avoir été couvert de l'ombre de la mort, au cours de ces longues journées de fièvre et de délire. Tandis que mon corps se débattait pour ne pas faire le grand saut dans l'autre monde, mon esprit se livrait à un étourdissant retour sur lui-même, réveillait en moi des images fortes de mon passé. Mais pourquoi donc, parmi tous mes souvenirs, ma mémoire a-t-elle choisi cette veillée d'armes de *Vetera Castra* en particulier, prenant même grand soin de m'en reconstituer fidèlement les détails? Serait-ce parce que cet événement tournant de ma vie aurait un rapport direct avec cette affreuse chimère de mes cauchemars?

Je sais maintenant à quel point cette bête monstrueuse ne m'est pas étrangère. Elle incarne trop bien cette tyrannie de violence et de duplicité qui s'est installée en moi au fil des ans. Je suis devenu partie intégrante de cet immonde dragon et de son principe dévorant impossible à assouvir. Or, quelque chose en moi, comme une compréhension ou je ne sais quel autre entendement impossible à berner semble avoir une connaissance profonde de mes actes. Et à mon insu, cette lucidité vigilante de mon esprit a porté des jugements de valeur morale sur les faits et gestes de ma vie. Et même que cette clairvoyance a pris soin de les graver dans le champ de ma mémoire, en vue d'un examen ultérieur. Les défenses de mon esprit étant affaiblies au cours de mes fortes poussées de fièvre, ces perceptions refoulées jusqu'à ce jour ont remonté le cours de ma conscience sous cet aspect effrayant, pour mieux me crier que l'esprit d'erreur s'est répandu sur moi.

L'arrivée de Jacques, en compagnie de Jésus et de ses intimes, m'arrache à mes réflexions. Il y a quelque chose de changé dans le visage de ce disciple ami. Et ce changement est également perceptible chez son frère Jean, de même que chez Simon à qui le saint prophète donne affectueusement le surnom de « Pierre ». La physionomie de ces trois proches de Jésus est marquée par une sorte d'émerveillement dont mes yeux égarés ne m'ont pas fait prendre conscience, au sortir du mystérieux mal qui m'a cloué au lit pendant des jours. Même s'il faut un œil averti pour percevoir cet état de ravissement, j'aimerais bien découvrir ce qui a pu amener pareille transformation chez ces trois âmes d'élite.

Mine de rien, en questionnant à gauche et à droite, j'ai tenté plus tôt de reconstituer l'emploi du temps de mes condisciples, lors de ces longues journées où j'ai été tenu éloigné de la bande, en raison de mes fièvres. Une chose pour le moins intrigante que j'ai apprise au sujet de Pierre, Jacques et Jean, c'est que peu de temps avant que Jésus ne vienne me porter secours, celui-ci les aurait entraînés seuls à l'écart dans une ascension vers le sommet de l'Hermon qui aurait demandé plusieurs heures. À leur retour, au lendemain, les trois intimes affichaient sur leurs traits cet état d'émerveillement qui ne les a pas quittés depuis. Que s'est-il passé là-haut au cours de cette retraite? À quoi leur maître a-t-il bien pu les initier en ce lieu désert? Personne n'en sait rien. Les trois hommes n'en ont soufflé mot à quiconque, obéissant à l'évidence à une stricte consigne de silence.

Or quelque chose d'aussi intrigant se serait produit par après, aux environs de Césarée de Philippe, dans cette contrée en grande partie idolâtre. Jésus ne serait pas entré dans la ville cependant, se contentant de prodiguer son instruction aux villages des alentours. Les douze inséparables qui constituent en quelque sorte le cercle d'instruction initiatique du saint prophète auraient été investis par leur maître d'un mystérieux secret dont ils seraient appelés à être les dépositaires dans le futur. Si rien n'a transpiré de cette révélation, en revanche j'ai appris que le Nazaréen aurait déclaré à ces douze intimes de son enseignement qu'il fallait que le Fils de l'homme se rende à Jérusalem pour y souffrir beaucoup aux mains d'Anciens, de prêtres et de scribes. Que ceux qui s'attachaient à ses pas devaient s'attendre aux mêmes tourments, que personne ne pourrait le suivre désormais sans faire preuve de force morale et de dévouement désintéressé. Que le prix de cette fidélité passait par le sacrifice volontaire de soi-même et de son intérêt. Que d'être des intimes et des amis de ce juste ne conférait aucun privilège. Au contraire, le Royaume triomphant annoncé par Jésus étant par essence bien au-dessus des valeurs d'orgueil, de prétention et de cupidité poursuivies par les hommes de ce monde, il fallait abandonner tout rêve de grandeur, écarter toute idée d'élévation ou d'avantage personnel quelconque, à l'égard de ce mystérieux Royaume à venir.

Préoccupé et troublé par l'inquiétante prémonition du Nazaréen quant au sort qui l'attend à Jérusalem, je me souviens encore de ma révolte, à mon arrivée parmi le groupe de ses disciples, quand Jacques m'avait laissé entrevoir les difficultés qu'il y aurait à suivre son maître sur la voie parsemée d'embûches sur lequel il cheminait. Aujourd'hui, avec le recul, connaissant la fabuleuse prescience du révérend prophète, il ne me viendrait jamais à l'idée de croire qu'il s'alarme en vain face aux souffrances et obstacles qui le guettent dans la Ville sainte. Je comprends mieux ce que la percée éventuelle de ce nouveau mouvement religieux au cœur d'un judaïsme radical peut comporter comme menaces pour son initiateur. En Galilée, j'ai pu observer la malveillance dont ce hardi novateur est l'objet de la part du parti pharisien tout-puissant, réfractaire à son enseignement. Et j'anticipe un dénigrement grandissant du même ordre à Jérusalem, quand Jésus affrontera l'opposition de tous ces princes des prêtres, scribes et docteurs dont l'autorité a force de loi en matière religieuse.

Risquer sa tête au profit de cet hypothétique avenir de félicité posthume censé revenir de droit aux hommes justes de cette vie est une subtilité qui dépasse mon entendement. Ce nouvel ordre moral où tous les êtres de ce monde seraient appelés à vivre dans un état de bonté fraternelle, le plus élevé étant celui qui saurait le mieux servir ses frères avec humilité et désintéressement, n'éveille qu'une résonance trouble en moi. La société dans laquelle je vis ne connaît d'autre loi que celle de l'intérêt personnel.

Je suis loin de posséder l'esprit pénétrant d'Ieschoua ben Iosef pour percer les secrets de l'âme humaine, mais en revanche je connais suffisamment les hommes pour prédire, sans risque de me tromper, que ceux-là mêmes qui l'acclament aujourd'hui, en raison notamment de ses fabuleux pouvoirs, seront les premiers à l'abandonner, si jamais les choses se gâtent et qu'il devienne compromettant de se réclamer de sa personne. Alors à quoi bon se sacrifier pour les autres au milieu de ce délaissement universel?

Surdité volontaire chez moi que cette résistance aux enseignements de ce grand révélateur de vérités cachées, lui seul sans doute pourrait me dire si je suis de ces hommes au cœur endurci, aux oreilles bouchées et aux yeux fermés. S'il faut en croire le discours de cet esprit très pur, nous serions tous des êtres charnels et égoïstes dont les manquements et les duretés de cœur nous auraient valu de contracter une dette perpétuelle envers Dieu. Dette si faramineuse qu'elle dépasserait de beaucoup toutes les créances réunies de nos propres obligés. Et nous serions à ce point insolubles aux yeux du Ciel que

seule une générosité et une indulgence du même ordre à l'égard de nos débiteurs pourraient nous mériter la miséricorde divine, au regard de l'ensemble de nos fautes.

Curieusement, comme si j'en voulais à Jésus de Nazareth de m'avoir fait recouvrer mes forces, en raison peut-être de la dette de reconnaissance que cela me crée et de l'impossibilité dans laquelle je me trouve de pouvoir m'en acquitter, c'est presque avec un mouvement d'humeur que j'aborde Jacques, quand ce dernier vient enfin me rejoindre pour me raconter ce qui s'est passé. Je veux tout savoir sur les événements qui ont prévalu à mon mystérieux rétablissement. Cet empressement de Jésus à accourir à mon chevet me cause un profond malaise. Je me sens coupable d'avoir reçu pareil traitement de faveur, alors que je suis tellement loin de cette élévation morale réclamée par le saint prophète à ceux de ses sujets qui veulent le suivre.

Les questions fusent. D'abord et avant tout, pourquoi avoir choisi de me traîner ainsi sur la place publique pour ma guérison? Je n'ai pas apprécié la présence de tous ces gens massés autour de moi comme si j'étais une attraction de foire. Ma frustration doit être perceptible dans l'intonation de ma voix malgré une retenue polie, parce que Jacques m'observe avec un regard attristé :

— Point n'est besoin d'élever le ton avec moi, David... Tu oublies dans ton amertume et ton dépit de t'être retrouvé ainsi mis à nu, avec ta misère et ta déchéance physique étalées aux yeux de tous, que c'est de cette façon que le Tout-Puissant nous voit, couverts d'opprobre devant sa Flamme ardente... Cette absence d'apitoiement de la foule à ton endroit, cette curiosité morbide, ces visages dédaigneux, tout cela t'a fait mal, je le sens bien. Mais demande-toi donc si tous ces regards distants qui t'accablaient de leur rejet ne te renvoyaient pas l'image affligeante de ta propre indifférence envers les autres. Et si au lieu de trouver à redire, tu ne devrais pas plutôt être rempli de gratitude pour ce que notre Maître a fait pour toi, en poussant sa sollicitude inquiète jusqu'à faire demi-tour pour venir t'arracher à ton tourment... Si nous t'avons conduit sur la place publique, c'est bien parce que l'état de ta santé était alarmant au point que le moindre retard dans ta guérison risquait de t'être fatal. Avec l'enthousiasme de la foule qui atteignait au délire, il n'était pas certain que Jésus aurait pu parvenir jusqu'à toi. Les gens se pressaient et se bouscuaient tout autour de sa personne avec la même frénésie qu'à Capharnaüm... Tu te souviens de ce paralytique qui implorait d'être guéri et que nous avons dû faire entrer par une ouverture pratiquée dans le toit, parce que nous n'arrivions plus à ouvrir les portes de la maison dans laquelle notre Seigneur enseignait?

— Qui lui a dit que j'étais ici?

— Personne.

— Impossible!... Je ne suis rien parmi vous!... Et j'ai été si souvent absent, afin de dénicher des facilités de gîte pour le groupe, que Jésus ne pouvait savoir que j'étais manquant, encore moins souffrant.

— Ouvre ton cœur, David... Tu n'as donc rien retenu de cette petite histoire qu'il nous a racontée au sujet de cette brebis égarée?... Cette brebis manquante chère au cœur de son pasteur, au point que celui-ci laisse jusqu'à son troupeau derrière lui pour se porter à sa rescousse?... Arrête tes objections... Le mendiant raisonne-t-il quand il demande l'aumône?... Et toi tu viens de recevoir sans même avoir eu à demander... N'essaie pas de comprendre l'ampleur de la bienveillance dont tu es l'objet. Jésus connaît ta valeur, et pour lui rien d'autre ne compte.

Ma valeur?... Quelle valeur puis-je bien avoir aux yeux de ce prophète?... Je ne suis qu'un espion chargé d'épier ses faits et gestes pour en faire rapport à Rome.

« Si seulement tu connaissais le nombre d'intrigues dans lesquelles j'ai trempé, Jacques de Zébédée, pour que cette Cité des dieux qui voit tout et sait tout à la manière d'un sphinx tout-puissant puisse être en mesure d'assurer la conduite de ses affaires avec un minimum d'alarme, au sein de ce monde trouble devenu sa chasse gardée. Si tu savais toute la somme de manipulations, d'ingérences directes, de divisions et de dévastations dont j'ai parsemé ma route afin de consolider les assises de son omnipotence militaire, tu te détournerais bien vite de moi. Tu comprendrais en un instant que ce monde terrestre duquel je suis le serviteur servile et qui m'a si libéralement comblé de ses bienfaits, ne peut en rien être troqué dans mon esprit contre les promesses de félicité de ce monde céleste hypothétique dont ton maître se fait l'ardent propagandiste. »

Je suis tiré de mon monologue intérieur quand Jean, le frère de Jacques, attire notre attention sur les soubresauts frénétiques d'un énorme poisson pris au piège dans un filet d'eau saumâtre, en bordure des rives boueuses du lac Houleh au bord duquel la bande a campé pour la nuit. Longtemps, je reste là à regarder ce poisson s'agiter, sans comprendre ce qui a pu le pousser à quitter son obscure retraite des profondeurs. Sans doute, à venir jusqu'à ce jour, avait-il toujours nagé sans s'occuper de cette faible clarté venue d'en haut. Puis, quelque chose l'avait poussé à remonter vers cette lueur de la surface qui prenait toujours plus d'éclat à mesure que diminuait la couche d'eau au-dessus de lui. Cette source lumineuse avait dû le fasciner jusqu'à le pousser à émerger pour baigner tout entier dans sa lumière.

Mais alors qu'il était si à l'aise auparavant en eaux troubles, dans son obscurité laborieuse, ce poisson de fond se révélait à présent, hors de son élément, d'une laideur repoussante sous la luminosité de ce ciel dont il était incapable de supporter l'éclat. Un grotesque animal couvert d'écailles malodorantes semblables aux squames d'une peau galeuse, et qui se débattait dans sa mare fangeuse, la gueule béante, ses yeux vides tournés vers ce firmament délavé de lumière qui était à le consumer tout entier...

Subitement cette scène me devient insupportable, et je me dépêche d'en fuir les lieux tant je me fais l'effet d'assister à la représentation de ma propre déchéance. Il m'est de plus en plus difficile, au fil des jours vécus dans l'entourage de Jésus der Nazareth de me donner bonne conscience, face à toutes les choses inavouables dont je me suis rendu coupable, sous le couvert de la ténébreuse coulisse sans fond de la raison d'État.

« Si tu savais seulement quel lourd passé je traîne derrière moi, Jacques... Si tu savais... »

## CHAPITRE XXIX

Une épouvantable panique déferle sur les habitants du hameau. Les huttes flambent, l'incendie gagne de proche en proche. Hommes, femmes, enfants, vieillards fuient éperdus dans une confusion et un chaos indescriptibles, emprisonnés au sein d'un cercle de terreur dressé par des cavaliers à l'aspect sauvage avides de carnage et de sang. De nouveau le temps de la tourmente qui roule comme un tonnerre sous l'horizon bas, le temps de la désolation, des envahisseurs, des frères ennemis montés l'un contre l'autre par l'occupant étranger. De nouveau le temps des incursions au point du jour, sans grandeur militaire, le temps du Romain maître du monde qui crée les déserts et s'enorgueillit d'y mettre la paix.

Dans un affreux tumulte de cris et de hurlements d'épouvante, partout des fuyards terrorisés pourchassés comme vil bétail s'enfuient à toutes jambes dans la vive lueur des brasiers, serrés de près par notre horde échevelée qui fonce sur leurs arrières au grand trot de ses montures écumantes. La ruine et la désolation absolue pour punir sévèrement l'ennemi, faire un exemple. La pacification romaine dans toute son effroyable efficacité, tombée à son tour dans la barbarie.

Cet esprit de révolte qui a conduit au désastre de Teutoburg ne peut être maté que par un retournement de la violence instaurée par Arminn, une destruction complète des structures nécessaires à l'activité des forces rebelles en pays catte, marse, bructère et chérusque. Semer la peur partout, en allant de hameau en hameau pour identifier les sympathisants, les enlever, en faire des espions à notre solde sous la menace des pires sévices, ou les assassiner en cas de refus. Une contre-terreur réfléchie, organisée, à laquelle nul ne peut résister et qui dévaste, dépeuple, engendre la famine partout où ce félon d'Arminn peut compter sur le soutien de bourgades amies.

Cornelius Tiro, en habile stratège, a repris à son compte une vieille tactique de Jules César utilisée autrefois avec succès lors de sa campagne contre les Éburons. Et à son exemple, il a fait envoyer des messagers vers les peuples voisins de nos ennemis pour les inviter à une mise à sac organisée des territoires de ces derniers. Non seulement Rome donne-t-elle son aval à toutes ces déprédations, mais elle fournit en plus l'encadrement à ces rafles, à ces saccages, même si notre présence plutôt discrète gêne bien un peu les pillards dans leurs actions.

Trois années se sont écoulées depuis le massacre des légions de Varus. Trois années d'une lutte incessante, dont deux d'une intense campagne de dévastation des territoires ennemis sous la conduite de Tibère pour punir les traîtres de cette race bâtarde. Et malgré toutes ces sanglantes expéditions, toutes ces opérations de ratissage, ces coups de main meurtriers, la soif de vengeance est toujours aussi intense chez l'ensemble des légionnaires.

Toutefois, en cet automne de 765\*, à l'approche de ce quatrième hiver de guerre, les opérations d'envergure ont été suspendues pour nos légions. L'État-major a choisi de ne plus exposer la vie de ses légionnaires. Les coups portés à l'ennemi risquent d'occasionner trop de pertes dans nos rangs. La nature du sol german, avec ses vallons resserrés, ses sous-bois perfides et obscurs, ses marécages impraticables, se prête à tant de traquenards pour nos forces que la pacification a donc été confiée pour une bonne part à des unités indigènes locales. De farouches guerriers, à la solde de chefs à qui on a promis territoires et argent s'ils réussissent à convaincre leurs partisans de les suivre dans ces incursions armées. En vue de mon immersion prochaine en territoire barbare pour le compte de Cornelius Tiro, on m'a assigné pour l'instant à l'unité d'encadrement de cette armée clandestine d'irréguliers, dans ses opérations de ratissage.

L'appât d'un butin abondant jouant sur les esprits, les affameurs en mal de pillage sont accourus de partout pour participer à cette mise à sac. Des bandes de pillards mercenaires qu'il nous a fallu structurer et encadrer afin de veiller au bon

déroulement de cet audacieux programme de contre-guérilla. Un programme d'élimination des forces de l'ennemi qui a pour but ultime de déporter massivement vers d'autres cieux l'ensemble des hommes en âge de porter les armes, et cela sans aucune exception. Et là où on nous résiste les armes à la main, cette résistance tourne au carnage pour mieux témoigner dans l'horreur de ce qu'il en coûte de s'opposer à ce pouvoir romain tout-puissant appelé à porter jusqu'aux extrémités du monde la souveraineté de ses empereurs.

Au sein d'une fumée âcre et étouffante, accablé par la chaleur d'étuve de multiples foyers d'incendie, je galope sous les gouttelettes d'une froide et tenace bruine d'automne. À chaque instant de nouvelles silhouettes de fugitifs surgissent des lourdes volutes grisâtres qui montent des brasiers et tournoient en spirales au-dessus de nos têtes. Devant moi, une femme hystérique, aux cheveux hérissés par l'appel d'air de sa cahute en feu, frappe le crâne de son nouveau-né contre une cloison de sa cabane, puis me lance le corps inerte de son nourrisson, des injures plein la bouche, avant de se précipiter au milieu des flammes en poussant un grand cri. Insensible, fermé à toute pitié, cette stupide immolation ne suscite en moi aucune émotion. À l'exemple de tous ces autres écumeurs hurlants encadrés par mes soins, je suis devenu l'incarnation de la mort pour nos ennemis.

Comme toujours, notre attaque a été si brusque qu'elle n'a été ni repérée ni signalée. Les feux de bivouac sont proscrits au sein de notre troupe pour mieux surprendre nos ennemis. Prévenue de nos incursions, la vile multitude de petits éleveurs et moissonneurs mis à contribution pour constituer le grenier de la rébellion aurait tôt fait de déguerpir avec victuailles et bétail. Réparties sur des centaines de hameaux comme celui qu'on est à dévaster, ces populations d'herbagers à demi sédentarisées ne s'accrochent jamais longtemps au même coin de terre. Le temps seulement d'assurer un soutien nourricier aux milliers des leurs affectés à la lutte contre l'occupant romain.

Une consigne stricte a été donnée à tous, avant l'attaque : ne laisser personne s'échapper du filet. Se lancer à la poursuite des fuyards, puis faire main basse sur l'ensemble du bétail, perpétuel objet de convoitise pour les barbares. Bientôt tous les fugitifs terrés dans les taillis du sous-bois sont extirpés de leurs cachettes et brutalement regroupés au centre de leur misérable hameau dévasté. Tous sauf un. Talonné par la peur, ce fuyard, à peine un éphèbe armé d'une lance artisanale, détale comme un lapin entre les fourrés de la haute futaie. Pas question de le laisser s'enfuir. S'il parvient à nous échapper, l'alerte sera donnée et les agents d'Arminn auront vite fait de la propager...

Je pourrais facilement rattraper le fugitif, mais plutôt je le laisse courir devant mon cheval, grisé par l'ivresse de le sentir totalement à ma merci. Dans le lointain, les aboiements rauques des chiens ont fait place au piétinement feutré des pas de mon cheval trottant à quelques coudées derrière le fuyard. Sans hâte, sans forcer la cadence de ma monture, sans gestes menaçants, l'écart qui me sépare de ma proie diminue inexorablement du fait de sa fatigue. Soudain, sentant la partie perdue, le fugitif s'arrête net dans sa course, fait volte-face, jette sa lance, puis se laisse choir par terre à genoux, les bras levés au ciel. C'est la reddition, l'appel muet du vaincu à la clémence du vainqueur. Mais de combien de crimes inavouables à l'égard des nôtres ce petit reptile venimeux s'est-il déjà rendu coupable en dépit de son jeune âge? Un visage aux traits crispés, aux prunelles dilatées par la peur, aux paupières qui clignent sous le crachin. L'imploration à la clémence de cet animal rampant me laisse insensible. Mon esprit est ailleurs, subitement plongé en pleine tourmente...

... Des hommes et des femmes hurlant de terreur, mourant à tue-tête. Des enfants pétrifiés d'épouvante qu'on est à égorger comme de simples poulets. Des hurlements inhumains qu'aucun animal à l'abattoir n'a jamais poussés, gravés à tout

jamais dans ma mémoire comme autant d'aiguillons douloureux. Tous ces suppliciés n'avaient-ils pas eux aussi ce même regard implorant devant leurs bourreaux, à Teutoburg?

À peine ai-je conscience de la soudaine détente de mon bras armé. Un cri de douleur étouffé chez l'animal frappé à mort. Mon javelot s'est embroché avec tant de force dans sa poitrine que la pointe ensanglantée de mon arme est ressortie dans son dos. La stupeur est infinie dans le regard de ma victime. Hébété de souffrance, les mains crispées sur la hampe de mon pilum, le sacrifié à ma haine contemple avec incrédulité cette affreuse plaie d'où s'écoule irrémédiablement sa vie. La mort ne met pas long à faire son œuvre. L'instant d'après, les yeux du moribond chavirent et sa tête bascule en avant, menton contre la poitrine. Sinistrement le corps conserve dans le trépas l'humble attitude de soumission dans laquelle la mort est venue le saisir, à genoux.

Quand je quitte le sous-bois pour rejoindre le reste de la horde, les captifs qu'on est à rassembler comme vil bétail dans la plus grande confusion me jettent des regards noirs aux lueurs farouches. Une haine homicide que je sens flamber même dans les yeux des enfants en bas âge. Ces coups d'œil par en dessous qu'on me jette à la dérobée pendant que je trotte le long de ce lamentable troupeau, la mine haute, le regard assuré, c'est pour ne rien oublier de mon visage. Alors que je veille à la bonne exécution de cette proscription et que pleuvent autour de moi les coups sur ceux qui osent regimber ou résister, subitement je suis frappé par la ressemblance de toutes ces cruelles exactions avec ce que j'ai vécu autrefois...

Moi aussi j'avais été des rangs de pareils proscrits que l'on poussait en avant comme de vulgaires bestiaux vers les marchés aux esclaves de Numidie. Moi aussi j'avais vu trotter le long de notre colonne de bannis pareil légionnaire à cheval au regard fier et insolent sous la visière de son casque d'airain. Moi aussi j'avais dû plier sous le joug de ce fort armé issu de la race des maîtres du monde, ces orgueilleux conquérants qui par devant se targuaient de vertu et de sagesse, alors que par derrière ils se comportaient en esclavagistes brutaux.

Un claquement de doigts soudain devant mon visage me fait sursauter :

— Hé! David, reviens sur terre! me lance tout à coup la voix enjouée de Jacques de Zébédée à mes côtés. Où étais-tu allé te perdre une fois de plus? tandis qu'il prend appui sur mon épaule pour essayer d'enlever l'épaisse couche de boue séchée qui a adhéré à la semelle d'écorce de palmier de l'une de ses sandales.

— Loin d'ici, dis-je, laconique, sans fournir plus d'explication.

S'il me fallait commencer à raconter ma vie dans le détail à mon entourage, je crois bien que ce ne serait pas long qu'on se détournerait de moi avec horreur. Sans allonger le discours, je reporte mon attention sur Jésus que j'écoutais jusque-là d'une oreille distraite, pendant que mon regard errait l'esprit ailleurs sur toute cette foule de gens entassés à ses pieds par milliers dans l'herbe molle. Le dernier grand rassemblement du Nazaréen en terre de Galilée. Jésus doit ensuite se mettre en route pour Jérusalem où il se rend en pèlerinage. Poursuivant sa mission réformatrice, partageant avec tous ses vus sur ce renouveau du sentiment religieux appelé à rayonner dans toutes les couches de la société, le radieux prophète a souvent du mal à contenir l'émoi suscité par sa prédication, tant les foules avides d'entendre son discours se font toujours plus pressantes autour de lui.

Comment oublier son cri du cœur, l'éclatement spontané de sa joie quand, il y a quelque temps, est rentré de mission des disciples partis propager sa parole d'espérance, de consolation et de paix :

— Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux prudents, et que tu les as révélées aux simples. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été livré par mon Père, et personne ne sait qui

est le Fils, sauf le Père, et qui est le Père, sauf le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler. Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu.

Nul pré fleuri, nulle colline à l'herbe fraîche, nulle synagogue, bourgade ou autre localité de la région de Capharnaüm qui n'ait été témoin de quelque retentissant moment de l'enseignement du mystérieux émissaire du Ciel qui proclame « qu'il est venu pour qu'on ait la vie et qu'on l'ait en abondance. » Partout où le conduisent ses pas, Jésus de Nazareth suscite un enthousiasme délirant pour la force et la nouveauté de son discours religieux. Et aujourd'hui, c'est sur une colline dominant la mer de Galilée qu'il a choisi d'apporter son instruction aux siens. Dès le lever du jour, la foule a commencé à prendre les coteaux d'assaut pour aller à sa rencontre. Tous ont en commun ce même désir de voir et entendre Celui qui vient parmi eux pour consoler et guérir de toute douleur les affligés de ce monde.

Un exode fantastique à voir, comme si tous ces gens obéissaient à un obscur instinct migratoire. Nombre d'entre eux ont délaissé leurs tâches quotidiennes et pris la route avec femmes, enfants, vieillards et malades pour accourir à marche forcée dans la chaleur et la poussière, en ayant appris tout ce que faisait cet homme hors du commun. Et pas seulement des fils d'Israël au sein de cette foule frappée d'étonnement et d'admiration, mais aussi des gentils, des esclaves d'ethnies variées, des Syriens émigrés du nord, des Grecs établis en Palestine après la conquête d'Alexandre le Grand, et même des Romains dont les ancêtres sont arrivés en Palestine à la fin du siècle dernier.

Jacques, à mes côtés, pose le pied par terre et cesse de prendre appui sur moi pour mieux me regarder de près, semblant s'interroger sur mon silence et mes « absences » répétées :

— Ton passé te hante, David, c'est bien cela? L'enseignement de notre Maître produit le même effet à tous les pécheurs repentants. C'est l'Esprit de ton baptême qui travaille en toi. Il te fait prendre conscience de ton indignité, t'amène à soumettre l'ensemble de ta vie passée à une critique impartiale, comme à nous tous.

— Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux, proclame tout à coup Jésus d'une voix forte, après une pause dans sa prédication pour se désaltérer. Heureux les doux, car ils auront la Terre en partage... Heureux les affligés, car ils seront consolés... Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés... Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde... Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

Devant ces milliers d'hommes et de femmes rassemblés à ses pieds, Jésus vient de proclamer bienheureux les hommes doux et humbles de cœur. Et il fait la même promesse de bonheur sans mélange aux êtres dans l'affliction que les maux de toutes sortes accablent, ainsi qu'aux assoiffés de justice avides d'un monde de paix et d'équité pour tous. Aux miséricordieux qui font preuve d'indulgence envers les manquements des autres, il affirme qu'en retour de leur pardon ils seront eux-mêmes absous pour leurs propres fautes. Et en plus de proclamer une félicité parfaite pour tous ces méritants, il va encore plus loin avec les êtres d'exception qui cultivent en eux un esprit de pureté. À ces cœurs purs, il déclare qu'ils verront Dieu. Et nulle condition à remplir pour les postulants, nul acquis exigé, nulle règle religieuse particulière à observer pour être de ces modèles de vertu compatissants et généreux. L'ouverture est faite à tous les hommes de bonne volonté.

— Heureux les pacificateurs, car ils seront appelés fils de Dieu, poursuit Jésus de sa voix chaude et pénétrante. Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le Royaume des cieux leur appartient... Heureux serez-vous quand on vous outragera, qu'on vous poursuivra, qu'on dira mensongèrement toute sorte de mal contre vous à cause de moi.

Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car votre récompense sera grande au Ciel. C'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui vous ont précédés.

Il m'est arrivé dans le passé de me satisfaire de mes discutables actions en me disant que j'avais au moins le mérite d'une certaine honnêteté dans l'exécution des tâches que l'on me confiait. Mais pareille instruction éveille de nouveau en moi un étrange malaise impossible à définir. Le même vertige moral qui revient à l'occasion, comme si j'étais en train de chuter dans un gouffre sans fond. Et cet abîme insondable dans lequel je vais disparaître à jamais se présente sous les traits de ce monde à la matérialité brutale dans lequel il n'y a ni ordre possible, ni société durable, ni sécurité pour personne. Un monde érigé en systèmes aux valeurs mensongères qui flatte l'orgueil et les puissants, favorise l'avancement des rapaces sans pitié, broie les plus faibles, ne réfrène chez l'homme aucune passion, allant jusqu'à saluer basement la plus vile médiocrité quand cette platitude sourde et muette à toute élévation fait étalage de sa petitesse aux accents du cliquetis de l'or.

Pour échapper à cet aiguillon tourmentant que cette instruction ravive en moi, je n'ai d'autre choix que de me réfugier moralement du côté de ce visage incrédule repéré au sein de la foule. L'homme à l'évidence est sceptique, mais on le serait à moins que cela. Tout comme moi, à mes débuts au sein de l'entourage de Jésus, sans doute se pose-t-il des questions. Peut-être se demande-t-il depuis quand peut-on s'estimer heureux que d'être compté parmi les pauvres, les affamés, ceux qui pleurent, ceux que rejettent les hommes et qu'ils écrasent de leur mépris... Un inconnu qui possède des biens en abondance, à en juger par les riches vêtements dont il fait étalage. Il serait donc plausible de croire qu'il cherche aussi à comprendre depuis quand être riche en bonnes actions peut-il être plus consolant que de posséder richesse et prestige, dans le présent système de valeurs des choses de ce monde.

Comme je voudrais croire que ce discours de Jésus de Nazareth n'est que folie, rêve irréel d'un esprit chimérique. Ce serait tellement plus commode pour moi de continuer à me soumettre à mes pratiques gênantes sur lesquelles j'évitais jusqu'alors de porter tout jugement de valeur!

## CHAPITRE XXX

Suite à la sinistre prédiction de Jésus de Nazareth sur les souffrances qu'il aura à endurer à Jérusalem entre les mains des détenteurs du pouvoir religieux, ses intimes se sont tournés vers moi pour garantir sa sécurité lors de ce voyage discret que le saint prophète a décidé d'entreprendre dans la Ville sainte pour célébrer la fête de *Soukkoth*\*. Comme si du fait de mes antécédents militaires j'avais la capacité de contrer pareille menace, d'empêcher l'irréparable.

Quelle lourde responsabilité me place-t-on sur les épaules. Comme il est illusoire de croire que je puisse répondre correctement à cette attente, le danger se présentant. Aussi ce pèlerinage me pèse-t-il. Le Nazaréen n'a pas l'habitude de parler en vain. D'ailleurs, c'est même presque fatal que les choses en viennent à se dérouler comme il l'a annoncé. Aucun prophète avant lui n'a échappé à la persécution des siens. Pour avoir quelque chance de protéger Jésus d'un éventuel complot, il faudrait d'abord que je puisse avoir un informateur dans la coulisse politique du Haut Clergé de Jérusalem, ce qui n'est pas le cas. Et puis quelle aide un homme pointé du doigt par ses pairs pour son interprétation toute personnelle de nombre de prescriptions et obligations morales du culte des siens peut-il raisonnablement attendre d'un défenseur de mon espèce, moi-même sous la contrainte d'un dur pouvoir dictatorial?

En ce mois de *tichri*\*, alors que les produits de la terre ont été récoltés, que les olives finissent de mûrir et que bientôt recommencera tout le processus du labour, des semailles et de la moisson, il y a déjà plusieurs jours que dure cette fête de *Soukkoth*. Une fête qui rassemble les fidèles sous des huttes de branchage, en référence aux cabanes dans lesquelles vivent les ouvriers agricoles au cours de la récolte du raisin et des olives. Cinq jours qu'on célèbre la dernière récolte de la saison et qu'on se rend au Temple à la fois pour une action de grâce et pour fêter l'année nouvelle. Cinq journées d'une liesse bruyante où paysans et citadins, chargés de fruits et de rameaux de palmier, envahissent les rues de Jérusalem en dansant et chantant, afin de manifester leur joie envers les bienfaits de l'Éternel.

Ce n'est pas de façon ostensible, mais bien plutôt sous le couvert de l'incognito que Jésus a décidé de se rendre à cette fête, loin du regard des foules. Cet anonymat n'aura pas duré longtemps cependant. Très vite le désir de propager son enseignement a ramené le Nazaréen sur le parvis du Temple. La fête était à peine commencée que déjà il se remettait à enseigner sous le portique de Salomon tel qu'il l'avait fait lors de son second voyage, soulevant aussitôt de nouvelles controverses autour de sa prédication. Les gens chuchotent au sein des attroupements de curieux agglutinés autour de sa personne. Pour certains, l'Esprit de Dieu parle par la bouche de Jésus. Pour d'autres, son enseignement contrevient à la tradition des anciens.

Cette place publique, en raison même de la liberté d'expression dont y jouissent sans discrimination les prêcheurs itinérants, est truffée de mouchards et d'espions à la solde du Sanhédrin. Le Haut Tribunal religieux est informé des moindres faits et gestes des prédicateurs qui y colportent leur vision des Écritures, en raison de la menace que posent les faux prophètes. Aussi ai-je fort à faire pour veiller sur mon protégé, même s'il y a vingt ans que je vis ainsi sur la défensive, le regard plein de suspicion. Une méfiance cultivée dans le bourbier de Germanie, au péril constant de ma vie. Mais comme tout semble paisible pour l'instant dans les rangs de l'assistance, je laisse une fois de plus mon esprit remonter le cours de ma vie passée en pays barbare...

— Ici, Marcus, t’as le droit de vie et de mort, sans personne à qui rendre des comptes. Mais tu fais attention et t’ouvres l’œil, parce que si t’as tous les pouvoirs, t’es jamais à l’abri d’un coup fourré... Ainsi tu te ramollis dans l’exercice de ton autorité, et tu viens de commander ton propre assassinat!

Le centurion Junius Bellienus, cet initié de longue date de la pacification à la romaine à qui Cornelius Tiro a confié ma formation jusqu’au printemps de l’an prochain, depuis que j’ai rejoint les rangs de ses hommes de fer de l’arrière. La tâche de mon nouveau maître est de parfaire mon apprentissage des dessous de cette guérilla impitoyable que Rome conduit de main de maître à visage couvert, afin de contrer les éléments rebelles qui menacent son hégémonie. Ici, pour survivre, il faut composer quotidiennement avec la menace occulte, les conspirations ourdies en secret. Aussi la consigne qu’a reçue le centurion Bellienus est-elle de tout m’apprendre et vite de cette lutte de l’ombre sans merci. Il en va de ma survie même, car dans l’arrière-pays barbare, tout se joue par l’action subversive, les coups de main audacieux, le meurtre, le pourrissement des esprits, les menées secrètes pour diviser et mieux régner. Une tuerie d’une joyeuse férocité où pillards et pillés sont frères ennemis vivant en marge de toutes les lois.

— Une seule règle pour t’éviter cette désagréable contrariété d’être égorgé : tu te dois d’être impitoyable! poursuit mon rude mentor sur un ton plein de suffisance. Tu tourmentes ou t’es tourmenté. Tu tues ou tu te fais tuer... Surtout, tu ne te poses jamais de questions... Et si malgré cela il t’arrivait de croire, un bon matin, que t’as peut-être la main un peu trop lourde dans ta manière d’instaurer les bienfaits de notre civilisation, tu réfléchiras au sort de ceux des nôtres qui ont le malheur de tomber aux mains de ces fourbes... T’as déjà été enfermé dans un camp fortifié à la nuit tombée, avec une garnison impuissante à qui on fait le coup de lui supplicier devant ses murs, afin de lui briser le moral par l’horreur, un pauvre type qui n’en finit plus de crever à tue-tête en appelant père et mère à sa rescousse?... C’est pour cela que tu dois ne jamais perdre de vue, frerot, que le traître est partout ici, et qu’il guette l’occasion propice pour te planter un couteau dans le dos... Comme t’es prévenu, t’ouvres l’œil, et tu t’en colles un jusque derrière la tête au besoin. Et quand tu crois tenir un de ces fumiers – pas besoin de preuves les soupçons seuls suffisent –, tu lui trifouilles les tripes jusqu’à ce qu’il gueule à s’en péter le gosier, qu’il bavarde comme une pie... Mais ce type de divertissement, c’est à s’offrir seulement quand t’es pas trop bousculé par les événements. Parce que quand le travail commande comme aujourd’hui – la neige est à nos portes et il nous reste tous ces « bestiaux » dont il faut disposer –, tu élimines ton pourri de façon expéditive. De préférence au vu et au su de la populace. Ça te permet de t’imposer et de montrer à tous ce qu’il en coûte de défier ton autorité... T’as déjà assisté à une pendaison, frerot?

Non, je n’ai jamais assisté à une pendaison, bien qu’il m’ait été donné de voir des suppliciés pendus à leur gibet, leurs dépouilles laissées en pâture aux corbeaux. Et il m’arrive parfois, comme en ces jours de tourmente où on finit de dévaster cette contrée hostile avec le concours de tribus voisines rapaces, de me demander dans quelle galère je me suis embarqué en acceptant de rejoindre les rangs de ces centurions implacables qui sont les yeux et les oreilles du haut espionnage romain, dans ce monde perfide et hostile de l’arrière-pays barbare. Si encore ce travail m’avait été imposé contre mon gré. Mais n’est-ce pas en pleine connaissance de cause que je l’ai choisi? Et cette tâche ne commande-t-elle pas d’être capable d’accepter d’un même tenant les plus nobles comme les plus basses besognes, afin d’asseoir la dure suprématie de Rome sur ses nouveaux sujets?

Je sais maintenant que l’on peut devenir n’importe quoi. Je vis dans un univers trouble où prime le droit du plus fort, entouré de parias et d’écumeurs assoiffés de butin et de sang. On me dresse à abattre, dompter, réprimer sans pitié. Froid et

impassible, Junius Bellienus lance un ordre bref à un de ses partisans de faction près de notre baraque de rondins, puis me prend par l'épaule et m'entraîne avec lui hors de cet abri qui nous sert de centre de commandement pour l'opération en cours. Pas un mot de ma part. Rien que mon apparente docilité aux enseignements du maître. Devant mes yeux, toujours le même rassemblement de captifs, pris dans la nasse de nos opérations de ratissage. « Le parc à bestiaux », comme on l'appelle. Pas une agglomération, pas un hameau, pas une cahute des environs qui n'ait échappé à notre ratissage. Bétail, récoltes, fourrage en vue de l'hivernage, tout a été enlevé pour notre usage, ou saccagé et détruit quand laissé sur place. La région entière hurle d'effroi et de détresse, à la façon des plaintes lamentables d'une bête blessée acculée dans son terrier et frémissant d'effroi et de douleur devant ses poursuivants.

Il nous aura fallu trois lunes pour mener à bien les opérations de cette vaste incursion en territoire hostile. Près de trois cents hameaux ont été ravagés avec le concours de bandes de pillards ralliées à notre bannière. À présent le moment est venu de trier ce butin humain. Les captifs font l'objet d'une classification arbitraire qui ne tient aucun compte des liens familiaux. Les hommes en âge de combattre seront déportés au loin pour être intégrés aux populations d'une autre province de l'Empire. Là, coupés des leurs, ils finiront leurs jours tranquillement à cultiver la terre et à payer des impôts à leurs nouveaux maîtres romains. Le reste de ces familles démembrées sera, ou adjugé à vil prix pour les plus vigoureux, ou laissé derrière nous pour les plus faibles, les éclopés, les vieillards.

Tous les récalcitrants pris hors des rangs qui leurs sont assignés sont rabattus sans ménagement à coups de fouet par leurs tortionnaires. Le désordre est à son comble, surtout au sein du groupe des plus indigents. Ces malheureux supplient de ne pas être abandonnés sur place sans vivres. Ils n'auront rien pour subsister au cours de l'hiver à venir. Seuls dans leurs abris aménagés sous terre et recouverts de fumier pour se protéger du froid tant bien que mal, ils n'auront que la chasse pour survivre, une tâche au-dessus de leurs misérables forces. Alors qui d'autre que l'occupant romain pourra leur fournir les vivres nécessaires pour assurer leur subsistance, dans cette contrée mise à sac?

Accepter le secours des seigneurs de Rome, c'est consentir à se soumettre à leur autorité souveraine. L'aide n'étant que très rarement désintéressée en ce monde, le nouveau rallié, en acceptant le soutien de l'occupant, devient à son échelle un vassal de ce centurion tout-puissant qui, depuis son poste fortifié implanté à un carrefour stratégique, préside au maintien de l'ordre romain sur une vaste portion de territoire. Ce seigneur de guerre lève des impôts pour le compte de César sur tout ce qui peut se monnayer. Dès lors, la masse travailleuse contribue par ses deniers à payer la solde de la masse combattante qui veille à la tenir dans la servitude. La coopération ne s'arrêtant pas là, cette masse laborieuse a aussi le devoir de prévenir son seigneur et maître de tout condamnable dessein à son sujet.

Sur un signe de Junius Bellienus, un prisonnier est amené devant lui, solidement encadré par deux de nos hommes de main. Pratiquement nu malgré la froide saison, c'est un barbare hirsute de forte stature et souillé de déjections animales de la tête aux pieds, puisqu'il a été débusqué au sein d'un tas de fumier dans lequel il s'était terré à notre approche. Au dire d'un mouchard, cette brute serait un agent d'Arminn chargé d'établir auprès des populations de la région les quotes-parts de leurs contributions pour appuyer sa rébellion.

Sans broncher, le captif soutient nos regards, la tête haute, enfermé dans un mutisme opiniâtre, le visage paré d'une dignité presque comique sous sa couche crasseuse. Le cordage qui va servir à le pendre ayant déjà été passé par-dessus la grosse branche en surplomb d'un grand chêne, les faits délictueux imputés à l'accusé sont rapidement communiqués à l'auditoire inculte rassemblé autour de nous. C'est Junius Bellienus lui-même, d'une force physique redoutable, qui va faire

office d'exécuteur de la haute justice romaine. Mais soudain, juste comme le rude centurion va passer la tête du condamné à mort au sein du nœud coulant, ce dernier lui crache en plein visage. C'est Rome tout entière que cet hercule primitif vient d'outrager. Sans broncher, très digne, Junius Bellienus recule d'un pas, puis s'essuie lentement le visage du revers de la main. Seule une petite flamme sombre brille au fond de sa prunelle...

Je sais pour l'avoir vu à l'œuvre de quelle cruauté impitoyable peut faire preuve ce vétéran quinquagénaire lorsqu'on ose le défier. Cette cruauté est une seconde nature chez lui. Pris de fureur, ce farouche combattant peut aussi bien, dans une attaque foudroyante, abattre son opposant du premier coup que se montrer le plus ignoble des bourreaux, n'ayant aucun scrupule à supplicier sa victime pendant des jours. Brusquement sa rage meurtrière éclate et les coups de cep de vigne se mettent à pleuvoir sur le visage du mutin avec la force d'un volcan en éruption. À chacun des coups de la terrible cravache, la tête du condamné rebondit violemment, faisant gicler le sang en pluie sur ses bourreaux.

Malgré le temps froid, mon front est mouillé de sueur glacée, avec un âcre goût de nausée au fond de la gorge. C'est ma propre correction aux mains du centurion Martialis que je revis dans mon cerveau enfiévré. Ma mémoire imprégnée à jamais de cette atroce souffrance m'en ressuscite maintenant tout son effroyable tourment à travers les hurlements déchirants de ce malheureux. Il me semble que chaque coup porté au supplicié avec cette *vitis*, cette longue racine noueuse, me transperce le crâne d'éclairs de douleur fulgurants...

Quand Junius Bellienus daigne enfin s'arrêter, non point parce que son ressentiment l'a abandonné, mais bien plutôt parce que sa cravache n'a pu résister à tant de mauvais traitements, c'est un moribond éclaboussé de sang de la tête aux pieds à l'aspect effrayant que j'ai devant les yeux, un homme atrocement mutilé dont la figure n'a plus rien d'humain. Effondré entre ses deux gardiens qui ont peine à le retenir, hoquetant et râlant, le nez et les lèvres presque arrachés, le supplicié n'a pour ainsi dire plus de visage, ses traits transformés en une horrible bouillie de chairs en lambeaux.

— Je me doutais qu'il faudrait le mater, me lance le rude centurion au passage, ce juste comme son bras se détend et que son énorme poing vient s'aplatir une dernière fois contre ce qui reste de visage au condamné.

Autour de nous, un lourd silence est tombé sur la foule pétrifiée d'horreur. Jusqu'aux enfants dont les pleurs se sont étranglés dans la gorge. Se saisissant de sa victime dont la tête pend sans vie apparente sur sa poitrine maculée de sang, le vindicatif centurion l'empoigne d'une main par les cheveux pour lui relever la tête, puis de l'autre lui passe le filin autour du cou. Lentement le pendu est hissé jusqu'au faite de la grosse branche où il mettra un moment pour rendre l'âme, dans ce paysage de mort où l'air empesté d'une âcre senteur de chairs brûlées. Une puanteur étrangement semblable à celles de toutes ces odeurs de sang et de graisses animales carbonisées qui empestent l'air de Jérusalem, dans le voisinage de l'autel des holocaustes d'où je surveille Jésus, dans un état de veille relâchée...

— Qui prétends-tu être, rabbi? questionne tout à coup une voix du sein d'un groupe de docteurs de la Loi qui fait bande à part derrière le cercle de badauds qui s'est formé autour de Jésus, sous les colonnes du Temple.

— Si je me glorifie, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie. Lui dont vous dites qu'il est Dieu. Et vous ne le connaissez pas, mais moi, je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais menteur comme vous. Moi, je le connais et je garde sa Parole... Abraham votre père a tressailli de joie dans l'espérance de voir mon jour, et il l'a vu et s'est réjoui.

— Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham?

— En vérité, en vérité, avant qu'Abraham fût, je suis!

En un instant, tout se fige dans les rangs agglutinés autour de Jésus. Tous au sein de la foule restent là à se regarder, sans rien dire, bouche bée d'étonnement et de stupeur. Aussi stupéfait que ces bien-pensants, je redouble de vigilance, craignant des remous dans leur assistance suite à une déclaration aussi énorme. Un brusque mouvement sur ma gauche, suivi d'un sourd murmure de réprobation : un groupe de dévots outrés donnent des signes d'excitation. Des visages se durcissent dans leurs rangs, des mains s'agitent. Certains cherchent du coin de l'œil quelque pierre à lancer. Il y a de l'orage dans l'air. Dans un moment ce rassemblement risque de dégénérer et les projectiles vont alors jaillir de partout vers ce blasphémateur pour le lapider.

Jouant des coudes et des mains, je fends les rangs de la foule pour me porter à la rescousse de mon protégé. Arrivé à ses côtés, j'incite le cercle de ses intimes à quitter les lieux avec leur maître sans tarder, tout en protégeant Jésus au mieux de mon corps contre des pierres qui déjà fendent l'air dangereusement au-dessus de nos têtes, accompagnées d'une volée d'imprécations et de malédictions.

Une fois de plus, Jésus de Nazareth vient de tenir un discours déconcertant. Un discours qui, s'il multiplie en moi les interrogations sur ce que cache sa mystérieuse nature, scandalise ceux qui s'en offensent. Au regard des enfants d'Israël à qui on enseigne dès leur plus jeune âge que l'Éternel est préexistant à tout être, pareille parole peut laisser croire que ce prêcheur de Galilée essaie d'usurper les prérogatives du Très-Haut. Ce nom de Yahweh donné à Dieu, Philétios ne m'a-t-il pas appris qu'il signifie : « Je suis »?

## CHAPITRE XXXI

— Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle?

La question vient d'être formulée par un docteur de la Loi qui est venu se planter juste devant moi, sous le portique du Temple où Jésus a choisi de s'installer pour prodiguer son enseignement à la foule.

— Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit? demande à son tour le radieux thaumaturge d'une voix pleine de sollicitude. Qu'y lis-tu? ajoute-t-il, pendant que je joue des coudes pour retrouver vite un nouveau poste d'observation de mon protégé.

— Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même.

— Tu as bien répondu, réplique Jésus. Fais cela et tu vivras.

— Et qui est mon prochain?

La demande de précision du légiste m'intrigue. Le commandement d'amour du prochain est au cœur de la Loi. Ce docteur ordonné ne peut donc l'ignorer. Nouveau piège pour Jésus? Ce notable pharisien est de ceux qui fréquemment multiplient les pièges et les questions insidieuses à l'endroit du prophète de Galilée, afin de tenter de lui faire perdre contenance devant le peuple.

En un instant, comme si j'avais mis le doigt sur une vieille blessure mal guérie, ma mémoire me braque à l'esprit un cruel événement de mon passé. Je sais qui est mon prochain, et combien Jésus aurait à redire de la façon dont je m'étais comporté à l'égard de l'un d'eux en particulier, un prochain qui m'était très proche et dont j'étais en outre l'obligé...

— Je t'ai déjà dit, frerot, me lance tout à coup le centurion Junius Bellienus, entre deux gorgées de vin, que beaucoup croyaient que j'étais trop vieux quand j'ai décidé de remettre ça après Teutoburg, histoire de ne pas abandonner les nôtres, avec trois légions en moins?... Il y avait juste six lunes que j'avais été démobilisé, bien peinard en Gaule sur un petit vignoble que j'avais acquis, et je m'embêtais à mourir à essayer d'y jouer les vigneron, alors que tout ce qui m'amusait dans le métier, c'était de tirer le vin. Alors devine ce que je faisais de mes journées?... Je picolais et je pelotais Holda toutes les fois que je l'avais à la portée de la main!

Une tempête de rires gras et de commentaires obscènes estropiés par les accents gutturaux de la soldatesque barbare qui nous entoure éclate sous le plafond bas aux ombres dansantes, dans le frais clair-obscur de cette salle d'armes chargée de relents de ripaille et de l'âcre fumée des torches de résine fumeuses. Des têtes vulgaires à la barbe et la tignasse hirsutes et aux yeux brillants d'une convoitise bestiale, desquelles transpire encore la férocité latente d'une meute de grands fauves au repos.

Enhardi par ce déchaînement de rires et de paillardises en accueil à sa plaisanterie grossière, Junius Bellienus attablé à mes côtés, ce mentor fanfaron et vantard que m'a adjoint Cornelius Tiro en vue de m'intégrer à sa rude confrérie de centurions de l'arrière-pays, joint aussitôt le geste à la parole avec cette Holda qui le suit partout. Et avec frénésie il se met à trousseur les dessous de cette concubine en titre affalée contre lui et secouée de ricanements fous, devant le débordement rageur de ses caresses brutales.

Ici dans ce fort gelé de Germanie isolé en territoire hostile au milieu des neiges de l'hiver, le rude centurion y tient à la nuit tombée table ouverte, notre distraction quotidienne dans ce trou perdu qui nous retient captifs depuis l'arrivée de la saison froide. L'ennemi à combattre est bien l'ennui et le désœuvrement plutôt que les rebelles d'Arminn affamés et aux

abois. De longs mois d'immobilité forcée et de veille passive où, pour nous constituer une relative barrière de sécurité face à ces insoumis, nous faisons la conquête de la plèbe barbare des alentours et achetons sa vigilance à coups de cadeaux et de vivres, afin qu'elle nous prévienne en cas de danger.

Mon apprentissage des dessous de la pacification se poursuivant toujours, j'ai pu voir à l'œuvre le pouvoir de contrainte et de respect du féroce centurion pour plier à ses caprices les centaines de fauves sanguinaires assujettis à son autorité. Fous de guerre et de rapine, irritables, prompts à en venir aux coups à la moindre provocation, affamés de sensualité et de chair fraîche, seules la force brutale de leur chef, sa main de fer et son implacable emprise sur eux peuvent empêcher ces loups belliqueux de s'entregorger, tant ils se heurtent et se provoquent régulièrement.

Ce qui ne facilite pas les choses, c'est bien la présence de concubines au milieu de notre bande, du fait de cette nécessité de lui donner l'allure désordonnée d'une horde de pillards. Pour beaucoup de coups de main destinés à tromper l'ennemi, ces farouches amazones se livrent aux déprédations à nos côtés, contribuant plus que toute autre ruse à camoufler l'ingérence romaine derrière ces actions. Le problème avec ces robustes créatures faites pour les hurlantes étreintes et les gros vins, c'est qu'elles sont en nombre restreint pour l'effectif d'amoureux disponibles. Conséquence prévisible, elles ne font qu'activer la convoitise charnelle de tous.

— Suite au désastre de Teutoburg, enchaîne Junius Bellienus d'une bouche pâteuse, tout en mordant à pleines dents dans une cuisse d'oie rôtie lui jutant aux commissures des lèvres, il était vital en cette période de crise de tenir les rênes serrées avec les peuples alliés. Il fallait donc des hommes de savoir-faire, des types de ma trempe, avec de la poigne et de l'autorité, capables de mater les récalcitrants et de prévenir le pire.

S'essayant du revers de son énorme main velue, le centurion quinquagénaire balance les restes de son volatile pardessus son épaule puis d'un même mouvement agrippe sa compagne par les cheveux pour l'immobiliser durement contre lui et l'embrasser à pleine bouche avec voracité. De longs instants d'un baiser goulu où la plantureuse jeune femme lutte en vain pour se libérer de l'emprise de son fougueux amant. Ce n'est que quand sa concubine se met à suffoquer que l'impétueux centurion habitué à tout plier et tout soumettre à sa volonté, se décide enfin à la libérer de sa violente étreinte.

— Vive la Germanie et ses garces, lance-t-il d'une voix tonitruante, en se saisissant d'une chope de vin pleine à ras bord qu'il brandit à bout de bras. C'est comme ça qu'elles me plaisent : bien en chair et pas farouches ! Buvons à la santé de leurs croupes charnues et aux délices qu'elles nous procurent !

Joignant le geste à la parole, Junius Bellienus vide sa chope d'un trait puis laisse échapper un énorme rot sonore au milieu de l'hilarité générale. Partout autour de moi, dans cette pénombre fumeuse tachetée des flammes claires des torches fixées aux murs, des grands corps dégingandés assemblés autour de tables chargées de victuailles se redressent en tumulte dans un fracas de pichets, entre les grosses poutres de charpente de la vaste salle d'armes. Grisées par toute cette réclame de rondeurs féminines étalées lascivement sous leurs yeux sur les banquettes couvertes de fourrures, les lourdes silhouettes vêtues de peaux de bête se mettent à rugir d'excitation d'une même voix gutturale, pendant que de la main elles commencent à battre la mesure en tapant du manche de leur poignard contre tout ce qui peut faire du bruit.

En quelques instants, ce martèlement s'enfle jusqu'à devenir un énorme battement. L'hommage tapageur d'un repaire de brigands aux dames de petite vertu ayant choisi de partager leur existence. Quelques poignées de filles faciles, repues de plaisirs charnels et grisées de vin, tout émoustillées par ce témoignage d'intérêt inattendu de leurs rustres soupirants qui multiplie à leur endroit les compliments maladroits, les invites amoureuses et les plaisanteries obscènes.

Assis à la droite de l'orgueilleux centurion en lequel plus rien de romain n'est reconnaissable sous sa moustache en croc et ses longs cheveux grisonnants qu'il porte en tresse dans le dos, je ne peux m'empêcher d'éprouver de la sympathie pour ce farouche combattant de l'ombre chargé de m'apprendre les rudiments de son dangereux travail. Bien sûr, il est féroce à souhait, dépourvu de sentiments, fanfaron, ivrogne à l'instar de tous ces autres centurions de la secrète confrérie dont il fait partie. Le regard méfiant et dur, avec aux lèvres cette pointe de dédain orgueilleux qui en impose à tous, Junius Bellienus a fait de son métier de soldat un idéal de vie auquel il a tout sacrifié. Le torse bardé de fourrures d'hermine sur lesquelles étincelle le fauve éclat d'un collier d'or serti de pierres pouvant le faire prendre pour un roitelet barbare trônant au milieu de ses sujets, le rude vétéran des campagnes de Germanie des trois dernières décennies n'apprécie rien autant que cette confraternité tonitruante et soûlarde des hommes d'armes isolés dans leurs cantonnements, à la mauvaise saison.

— Tibère et Cornelius Tiro en avaient presque les larmes aux yeux tant ils étaient émus, quand ils m'ont vu rappliquer à *Vetera Castra* avec armes et bagages, il y a quatre ans, après Teutoburg... Tibère se souvenait de ma tête. Pas un sale coin où je ne l'avais suivi, depuis le tout début de ses campagnes militaires en pays barbare... Tu sais pourquoi, frérot, il ne m'avait pas oublié, après toutes ces années? Parce qu'il m'avait déjà vu combattre, et que là où je fonds sur l'ennemi avec mon glaive à la main, personne n'en réchappe!

Voilà, c'est reparti. Comme Junius Bellienus n'est pas peu fier de toutes ces glorieuses années où il a combattu vaillamment pour la cause de Rome, il va maintenant faire le récit de ses faits d'armes, en relater toutes les péripéties pour une ième fois, histoire de distraire l'assemblée et de se vanter à excès. Un récit enrichi à chaque fois de détails nouveaux, et qui ne prendra fin qu'aux premières lueurs de l'aube, quand tout le monde sera fin saoul.

À la tête d'une troupe de reconnaissance montée composée de Barbares de souche issus des populations indigènes locales, le rude centurion en était venu à se familiariser assez rapidement avec les dialectes gutturaux des peuples nordiques, jusqu'à pouvoir servir d'interprète lors de délicates négociations. Notamment avec les Bataves et les Frisons dont les peuplades avaient été parmi les premières nations à se soumettre.

Ce faisant, Junius Bellienus avait commencé à écrire sa propre page de l'histoire cachée de la *Pax Romana*, les faits jugés indignes de mémoire : les aveux arrachés sous la torture, les jugements et les mises à mort sanguinaires pour servir d'exemple, l'infiltration d'espions au sein des tribus hostiles, l'assassinat de leurs chefs et des éléments suspects, le soutien aux bandes de pillards exerçant leur banditisme en territoire ennemi, la conduite des missions de renseignement sur le terrain, la perception du tribut imposé aux vaincus. Bref tout ce qui permettait à Rome de bien organiser la défense de ses intérêts à la frontière nord de son empire.

— Tu me croirais, frérot, si je te disais que j'ai déjà embroché un barbare à près de cent coudées de distance avec mon pilum?

Sans même attendre ma réponse, l'orgueilleux centurion se lance dans le récit de ce fait d'armes, alors que depuis le temps qu'il s'en vante j'en connais tous les détails par cœur...

— Un affreux singe roux qui me traitait de tous les noms, à grands coups de gueule. D'une taille colossale avec ça. Grimpé sur une souche pour mieux se faire valoir de tous – on venait d'accrocher ce rebelle et sa bande et on s'appêtait à leur livrer bataille –, il me provoquait ouvertement, me défiant de l'affronter en duel singulier en brandissant au-dessus de sa tête une énorme hache de combat, une cognée capable de pourfendre un type de haut en bas d'un seul coup... Faut jamais me provoquer... Sans même réfléchir, je m'empare du premier javelot à ma portée, m'élance en pleine course vers l'affreux, le

bras bandé à l'extrême, et vlan! d'un lancer foudroyant je lui catapulte mon pilum en pleine bourse!... Pas même un geste pour se soustraire à mon tir : il avait le soleil dans les yeux!

— T'es certain mon vieux Junius que c'est bien en pleine bourse qu'il a pris ton pilum, dis-je sur un ton moqueur, parce qu'avant cela tu nous racontais que c'était dans le cou. À moins que ton rouquin était tellement énorme, comme tu l'affirmes, qu'il en avait une paire qui lui remontait jusque sous le menton!

Aussitôt un immense éclat de rire soulève l'assemblée, dégénérant en un instant en gouailleries et moqueries de corps de garde. J'ai poussé trop loin la plaisanterie et je le regrette aussitôt, devant la tournure bouffonne que prend ma mauvaise blague. À travers ce trait d'esprit, c'est la crédibilité même du fait d'armes de Junius Bellienus que je viens de tourner en dérision. J'aurais dû prévoir que si le vindicatif centurion tient bien le vin, il ne faut jamais l'asticoter quand il est éméché. Il n'entend pas raillerie sur ses faits d'armes.

Subitement tout raidi, blessé dans son amour-propre, mon voisin de table reste un moment immobile dans le chahut, à me foudroyer d'un regard noir. Puis, il se met sur pied lourdement, un pli mauvais au coin des lèvres, me défiant tout à coup avec une telle affectation de dignité offensée qu'il impose aussitôt un lourd silence à toute l'assemblée. L'œil trouble et cruel, lentement mon vieux compagnon d'armes retire sa pelisse d'hermine. Sous la courte veste en peau de chacal finement ouvragée qui lui tient lieu de justaucorps saillent les muscles puissants d'un combattant redoutable. Junius Bellienus, même ivre, possède une détente fulgurante dont il vaut mieux se garder. Ses charges sont aussi soudaines que meurtrières.

Curieusement cependant, il ne me vient pas à l'esprit que je puisse être sérieusement en danger, bien qu'instinctivement je vérifie de la main si mon glaive est toujours à mon côté, au cas où j'aurais à le tirer rapidement de son fourreau...

— Je n'ai jamais permis à personne de me manquer de respect, me lance le hargneux centurion dans un germanique guttural qui me fait prendre conscience tout à coup de l'ampleur de la menace dont je suis l'objet.

Juste comme je me lève de table à mon tour pour tenter de calmer mon vieux camarade, il perd tout contrôle de lui-même et me lance au visage une pleine chope de vin. Au même instant, la vision trouble, je vois comme dans un brouillard son glaive s'élever dans l'air et s'abattre avec la rapidité de l'éclair contre mon flanc gauche. Une attaque foudroyante impossible à parer. Un coup du tranchant de sa lame porté avec une telle précision, qu'il a sectionné net les attaches de mon glaive qui a été projeté quelques pas plus loin.

Médusé de stupeur, un bref instant je reste là sans réagir à contempler la tache de sang qui est à se former sous mes braies. Un coup non pas destiné à tuer, mais à blesser l'insolent par une correction exemplaire dont la hideuse cicatrice lui rappellera à jamais ce qu'il en coûte de se payer la tête de Junius Bellienus. Sans même réfléchir, le cerveau en feu, je bats vivement en retraite hors de portée du glaive de mon assaillant. Puis, oubliant toute douleur, pris d'une rage incontrôlable, je pivote brutalement sur moi-même, bondis par-dessus une table, arrache au passage une lance d'exercice fichée dans une poutre de soutènement, puis fais volte-face et contre-attaque avec une furie meurtrière. Comme s'il avait prévu ma réaction, Junius Bellienus exécute une rapide esquivé de côté pour éviter ma charge, puis riposte avec impétuosité de vicieux coups de glaive que je contre au mieux en le pointant au visage du fer acéré de ma lance, afin de le tenir à distance.

Autour de nous, dans une débandade folle et un chaos indescriptible de cris gutturaux, en un instant les tabléées éméchées se sont empressées de dégager les lieux afin d'éviter d'être prises au milieu de notre rixe mortelle. Une lutte à mort, un duel sans merci, où chacun presse tour à tour l'attaque. Soudain, d'un puissant coup du revers de son glaive, le fougueux

centurion fait dévier la trajectoire de ma lance et en sectionne net sa hampe à la hauteur de sa pointe de fer. Le choc est si brutal qu'il se répercute violemment dans mes bras, venant bien près de me faire échapper ce qui me reste de mon pilum, un risible manche de bois ébréché.

— T'as joué et t'as perdu, frérot! me lance Junius Bellienus d'une voix sifflante de rage contenue, au milieu de la pagaille et de la confusion qui achèvent de virer sens dessus dessous notre assemblée. Si tu n'étais pas sous ma tutelle, je t'aurais déjà achevé, fils de pute!

L'esprit ravagé par une soif de vengeance sans nom, brusquement je braque mon adversaire droit dans les yeux avec mon débris de pilum, puis plonge au sol dans le même temps pour lui rouler entre les jambes et les lui faucher de ma hampe brisée. Déséquilibré, le vindicatif centurion pique du nez et s'écroule lourdement au sol de tout son long, glaive pointé vers le bas dans l'espoir de m'étriper au passage. Mais à l'instant même, je me projette violemment de côté puis lui décoche un imparable coup de ma hampe brisée sur la nuque qui l'assomme à moitié.

Profitant de l'hébétude momentanée de mon ennemi, je bondis sur mes pieds et me rue sur lui pour le plaquer au sol et l'empoigner par le cou en une prise d'étranglement. Les veines du visage gonflées à l'extrême, les yeux exorbités, mon assaillant lutte de toutes ses forces sous moi pour se retourner. Affaibli par ma cuisante blessure, je résiste tant que je peux pour ne pas être désarçonné et me faire éventrer sur-le-champ par son glaive meurtrier.

Soudain, in extremis, je repère dans la pénombre le fer pointu de mon pilum qui a été projeté sous une table, tout juste hors de ma portée. D'un bond je me relève et plonge vers l'arme pour m'en saisir. Libéré de mon étreinte, Junius Bellienus se redresse aussitôt sur ses genoux, prêt à m'éventrer de son glaive. Mais pas assez vite pour éviter mon attaque. Bandé au maximum, mon bras armé se détend brusquement et la pointe acérée de ma lance file droit vers sa gorge où elle s'enfonce profondément dans une giclée de sang.

Un instant le vindicatif centurion reste là, hébété de stupeur, à rouler de grands yeux effarés, la respiration entrecoupée d'affreux gargouillements alors que la vie s'échappe à flots de son horrible blessure. Puis, flageolant sur ses genoux, il laisse tomber son glaive et tend les mains vers moi, comme s'il implorait mon aide. Mais au beau milieu de ce triste effort, soudain son regard se voile et il s'effondre tête première d'une masse, mort avant d'avoir touché le sol.

Aussitôt éclate dans l'enceinte fermée un cri déchirant, celui de Holda, atterrée de douleur devant la fin tragique de son compagnon. Une douleur que mon esprit relaie au second plan en moi, car ce que j'entends plutôt à mes oreilles ce sont les horribles imprécations d'un Cornelius Tiro fou de rage me vouant à la pire exécration, en apprenant la terrible nouvelle. Nul doute, je serai condamné sans rémission pour ce geste meurtrier à l'égard d'un centurion émérite de Rome. Un acte lourd de conséquences pour le futur de mon existence : je viens de gâcher à jamais la seconde chance que la vie m'avait offerte!

Incliné en silence sur la dépouille de mon vieux compagnon d'armes étendu face contre terre à mes pieds dans une mare de sang, longtemps je reste là immobile à me maudire intérieurement, alors que déjà m'assaillent les premiers tourments d'une conscience écorchée vive :

« Caïn dit à son frère Abel : Allons aux champs. Et comme ils étaient aux champs, Caïn se leva contre son frère Abel et le tua... »

Si encore j'avais occis Junius Bellienus pour m'affranchir de la présence d'un rival détesté. Mais nous étions plutôt comme deux frères l'un pour l'autre, l'aîné faisant figure de chef et veillant sur le cadet, le plus jeune se pliant tranquillement à l'autorité du plus âgé et apprenant tout de son nouveau travail à sa rude école. L'un trapu, ramassé, massif, tout en coups de

gueule, en bravades et en vantardises, le visage empreint d'une morgue arrogante dédaigneuse. L'autre, grand, fort, secret, réfléchi, le plus souvent taciturne et enfermé en lui-même.

Plus de seize ans se sont écoulés depuis ce jour funeste où j'ai posé ce geste irrémissible à l'endroit de mon compagnon d'armes, ce « prochain » que j'estimais du fait d'un esprit d'entente tacite entre nous, dans l'exécution des multiples tâches de notre travail de pacification. Seize ans et le temps n'a rien atténué de ce remords cuisant dont je subis toujours les assauts, quand il m'arrive de faire quelque détour par ces sombres demeures de mon passé où dorment dans la poussière de l'oubli tant de souvenirs cruels de mon existence.

Et ce remords est à ce point douloureux, qu'en cet instant pénible où ma mémoire me fait revivre tous les tourments de cette effroyable rixe fratricide, je vois bien se formuler sur les lèvres de Jésus les paroles d'espérance et de paix comme à l'accoutumée, mais mon esprit se refuse à m'en livrer la teneur du message. À la place, il me restitue le cri informe et déchirant de Holda qui hurle de douleur, alors que meurt dans l'horreur sous ses yeux son compagnon, par ma main!

## CHAPITRE XXXII

La plainte stridente du shofar\*, la voix du réveil de Jérusalem, vient me tirer de mon sommeil dans la retraite du mont des Oliviers où nous avons établi notre campement pour la durée des réjouissances publiques de la fête des Tabernacles. Grâce à la puissance de son écho, au point du jour, l'appel à la prière de cette corne de bélier peut être entendu de tous les lieux de bivouac autour de la Ville sainte. Mais aujourd'hui, cette sonnerie de cor revêt un caractère particulier : elle marque le retour à la vie normale pour les habitants de la Cité de David. La fête de *Soukkoth*, la fête annuelle la plus gaie, est terminée. Fini l'encombrement de huttes et de cabanes de feuillage dans le paysage de Jérusalem, en commémoration de ces longues années d'errance au désert du peuple hébreu.

L'horizon commence à peine à rosir à l'orient que notre petite troupe se met en route pour le mont du Temple où Jésus enseigne toute la journée durant, depuis son arrivée à Jérusalem. Malgré l'heure matinale, tout le monde est déjà debout dans la Ville sainte, afin de répondre à l'appel de la prière. Et au sein de cette affluence, nombre de fidèles se sont mis en marche en direction du Temple à l'instant où le soleil a fait son apparition. Et parmi ces dévots, il se trouve des âmes ferventes pressées de venir entendre le prophète de Galilée qui proclame que celui qui le suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais qu'il aura la lumière de la vie.

Jésus vient de rejoindre les lieux de sa prédication, sous le portique de Salomon. Assis au milieu de ses auditeurs, il est à enseigner que personne n'a le droit de se montrer dur envers autrui devant l'immensité de sa propre indignité, quand subitement un bruit de tumulte s'élève du côté de la porte de Nicanor. Une foule bigarrée surexcitée de laquelle monte une clameur aux accents indignés débouche en désordre sur le parvis du Temple. L'objet de ses hauts cris semble être une pauvre femme affolée au sein de ses rangs que l'on traîne sans ménagement par le col de son vêtement. Crânement ses tourmenteurs marchent droit sur Jésus qui observe toute cette agitation sans émotion apparente. Arrivés à sa hauteur, brusquement, avec un mépris dédaigneux non dissimulé sur leurs traits, ils jettent à ses pieds le petit animal traqué, une pécheresse reconnue coupable d'amour adultère.

La malheureuse est seule au milieu de cet attroupement fanatisé de dévots qui l'ont arrachée des bras de son amant. Une meute hurlante de scribes et de pharisiens forte de l'appui de dizaines de partisans rameutés à la hâte. S'érigeant en défenseurs de la moralité publique, ces cafards l'écorchent de leur dédain, l'écrasent de leur bonne conscience. Leur bon droit leur vient de la Loi de Moïse qui enjoint aux enfants d'Israël d'extirper le mal de la nation. Pourtant, des rangs de ces vertueux qui se gardent bien d'être infidèles en actes à cette Loi, certains dévisagent en douce cette pécheresse avec une vilaine concupiscence de voyeurs excités dans le regard. Et cela n'échappe pas à Jésus...

— Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère! glapit un homme du groupe, d'une voix aigre de laquelle perce une sorte de ruse ou de malice secrète. Comme s'il s'apprêtait à formuler une question pleine d'embûches pour Jésus, et qu'il se délectait à l'avance de l'embarras qu'elle allait lui causer. Or, dans la Loi, Moïse a prescrit de lapider les femmes de cette sorte, poursuit-il. Toi-même, que dis-tu?

Cette pécheresse apeurée, tirée de la molle tiédeur de sa couche aux aurores par ces rigoristes puritains, est le dernier piège que viennent d'imaginer les détracteurs de Jésus avec une perfide habileté, pour le mettre en contradiction avec les enseignements de Moïse qui a promulgué la Loi au Sinaï. S'il n'abonde pas dans le sens de cette Loi rigoureuse, il sera à jamais discrédité et la preuve sera faite qu'il n'est qu'un faux prophète.

Donnant l'impression de rentrer en lui-même, Jésus se penche et sa main se met à tracer des signes abstraits dans la poussière sablonneuse qui recouvre les dalles de pierre du parvis. Enfermé dans un silence insondable, a-t-il décelé le traquenard, réfléchit-il au sens de tout cela, cherche-t-il la faille qui lui permettra de sauver cette malheureuse sans heurter les susceptibilités de conscience de ses accusateurs? Blottie à ses pieds, une lueur d'affolement dans le regard de se voir ainsi exhibée au milieu de pareil rassemblement hostile, d'être l'objet d'une telle disgrâce, la pauvre femme n'a d'yeux que pour Jésus. Il est le seul à ne pas l'avoir déjà condamnée, à ne point afficher sur son visage la moindre hostilité à son égard...

À quelle force mystérieuse le saint prophète peut-il bien faire appel pour afficher pareille tranquillité d'esprit au milieu de toute cette excitation? Soudain il cesse de tracer ses lignes informes dans la poussière du sol et relève la tête. Son regard absorbé jusque là par la réflexion plonge droit dans ceux des accusateurs de la pauvre femme :

— Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre!

Subitement ce qui se voulait la plus perfide des embûches tourne à la défaite morale cuisante pour tous ces moralistes intransigeants engoncés dans leur respectabilité indignée. Jésus, sans porter d'accusation, vient de leur révéler l'effrayante imperfection de l'homme, les confondre à en perdre toute espèce de réplique. Il n'attaque pas la Loi de tous ces dévots outrés qui en ont fait une risible petite dévotion compassée dont ils sont devenus les esclaves serviles, mais lui donne plutôt son véritable sens. Cette pécheresse, condamnée par les prescriptions de Moïse, est-elle plus coupable qu'eux, tout empesés de droiture et de satisfaction d'eux-mêmes par devant, mais se délectant en esprit de plaisirs coupables par derrière? Qui, dès lors, parmi ces vertueux de façade, peut encore prétendre être autorisé à l'accuser?

Lentement les rangs se défont au sein de l'attroupement. Et alors que je me réjouis de la déconfiture de ces cafards, je suis saisi d'un étrange sentiment de malaise à l'égard de cette femme esseulée toujours réfugiée aux pieds de Jésus, pareil à un oiseau blessé. Cette concubine aux abondantes boucles noires emmêlées qui est maintenant à inonder de ses pleurs les pieds de son protecteur, tête touchant presque le sol, n'est-ce pas Holda seule et meurtrie cherchant à se dissimuler entre mes genoux? N'est-ce pas elle tout à coup dont je relève brutalement le visage baigné de larmes, les doigts enfoncés dans sa lourde chevelure pour mieux l'obliger à me regarder? N'est-ce pas elle que j'ai sacrifiée cruellement, après tout ce que nous avons partagé?

En un instant, du tas de cendres de mon passé, un tison mal éteint attise en moi le pénible souvenir d'une sordide affaire de trahison dont ma mémoire se refuse toujours à en effacer la douloureuse empreinte...

— Il faut te hâter de rendre ton jugement, mon chef. Les hommes s'impatientent!

Debout à mes côtés, Tigris me presse d'exercer mon droit de justice au milieu du tribunal en plein air que je préside pour le compte de Rome. Enfermé dans une difficile réflexion, en proie à la plus éprouvante incertitude, il y a un moment déjà que je retarde le jugement que je dois prononcer à l'endroit de la prévenue, Holda, ma compagne en titre.

Suite à la mort tragique du rude centurion Junius Bellienus, j'ai assuré tant bien que mal l'intérim de son commandement jusqu'au printemps à venir. Cette vie d'apprentissage au milieu de fauves indomptés qui n'ont ni règles morales et ni lois m'a confronté à une dure réalité : malgré tous mes efforts d'intégration, je manque encore de la perspicacité aguerrie de mon vieux mentor pour débusquer les traîtres et les espions au milieu du grouillement de toutes les bandes guerrières établies en bordure de notre place forte. Sans ordre précis, je me fie à mon seul instinct pour guider mes actions et rester en vie. Si au départ j'ai cru être assez fort pour partager le mode de vie de ces barbares, allant jusqu'à me vêtir de braies et de fourrures afin de mieux me germaniser, je ne me sens toujours pas en totale sécurité au milieu de leurs rangs.

Le printemps enfin venu, il est temps de clarifier ma situation auprès de Cornelius Tiro. Tout l'hiver durant, j'ai réfléchi à la façon de lui annoncer cette terrible nouvelle du décès de mon vieux compagnon d'armes. Je redoute sa réaction plus que tout. Il peut me condamner sans rémission pour mon geste homicide. Dans un message codé que je lui fais parvenir, je lui présente une version altérée des faits, attribuant la mort tragique de mon mentor à un regrettable accident, sans autres détails. Assurant le chef du Renseignement de mon désir de poursuivre le travail de pacification de mon prédécesseur, je lui suggère de me fournir pour un temps l'aide d'un conseiller issu du milieu barbare, pour combler les lacunes de ma formation inachevée. Multipliant les audaces, je vais jusqu'à lui proposer le nom de Tigris pour accomplir ce travail. À titre d'ancien chef de bande ennemi rallié à Rome, ce farouche Pannonien a toutes les aptitudes pour occuper ce poste.

Contre toute attente, au terme d'un repos forcé qui n'aura que trop duré suite au vicieux coup de glaiive à la hanche que j'ai reçu lors de ma rixe mortelle, qu'elle n'est pas ma surprise, deux lunes plus tard, de voir arriver auprès de moi ce filou de Tigris, exultant de joie comme un enfant à l'idée de pouvoir jouer au seigneur de guerre entouré de séides armés. Enfin, croit-il, il aura toute liberté de se tailler le fief dont il a toujours rêvé pour lui procurer pouvoir et richesses.

Si je suis d'accord pour lever des impôts afin de financer l'effort de guerre de Rome, je suis en revanche opposé à toute malversation. À l'aube d'une carrière prometteuse, je ne veux en rien être identifié un jour à la rapacité de l'un de ces fonctionnaires de l'État dont on dit qu'ils n'entrent pauvres dans une province riche que pour mieux en ressortir riches d'une province appauvrie. Il y a déjà assez que j'ai menti sur l'honneur, afin de m'assurer de l'impunité, dans la mort brutale du centurion.

Laissés à nous-mêmes en territoire ennemi, loin des plus nobles acquisitions de la vie civilisée, la tentation est si forte pour Tigris de retourner à sa façon de vivre primitive qu'il va jusque qu'à me proposer d'organiser notre groupe sur le modèle d'une bande barbare conquérante. D'abord le chef, vénéré pour la distinction de sa naissance et sa valeur de combattant. Celui-ci exerce tous les pouvoirs, y compris celui de juger des litiges, des crimes et décréter le châtiment des coupables. Cette autorité m'étant reconnue d'emblée, douze guerriers d'élite, chacun établi en fonction du prestige de sa descendance, viennent au premier rang de mes subordonnés. Suit derrière, dans ce début d'organisation sociale, la troupe combattante à proprement parler. Au dernier rang, les vaincus, les serfs assujettis aux travaux de nos champs, les esclaves.

Ne voyant que des avantages à l'adoption de cette hiérarchie guerrière formant comme la constitution primitive de toute nation, j'ai donné mon accord à cette subordination organisée de mes partisans. Toutefois j'ai clairement fait comprendre à ma bande armée que cette nouvelle structure de commandement ne signifie pas pour autant se « barbariser ». Pas question ainsi, malgré la demande qui m'en avait été faite, au lendemain de la mort de Junius Bellienus, de sacrifier des victimes humaines sur le tertre de sa dépouille, sous prétexte que le rude centurion était à sa manière un grand chef de guerre barbare. Et cela même si toutes les possessions d'un chef émérite se devaient d'être brûlées sur son bûcher funéraire ou enterrées avec lui, afin de l'accompagner dans son autre vie, comme le voulait l'usage. Outre les armes de Junius Bellienus, cela incluait ses chevaux, ses esclaves, ainsi que sa compagne Holda à qui on attribuait le pouvoir d'ouvrir au défunt les portes du monde invisible, du fait qu'elle était un peu comme son épouse.

Du droit de l'autorité romaine que je représente et qui n'accepte plus de sacrifices humains en offrande aux dieux infernaux, j'ai formellement interdit, à l'instar de mon prédécesseur, et ce à la grandeur du territoire sur lequel s'étend mon autorité, que l'on sacrifie à ces observances superstitieuses si outrageantes pour la raison. Et pour indiquer à Tigris que j'entends bien être le seul chef de cette bande guerrière à laquelle il vient de se joindre et où il a cru à tort pouvoir s'adonner à

tous les excès, j'ai exigé de lui qu'il soit le premier de mes subalternes à me traiter avec déférence, par respect pour nos Armes.

Sans plus attendre, je me lance à corps perdu dans ma nouvelle tâche. Elle consiste, pour une bonne part, à prendre à ma solde tout un monde louche de pillards, d'aventuriers et de chefs de bande pourvus d'une parcelle de prestige et d'autorité, pour en faire une chair à pacification soumise à l'autorité de Rome. Réduire le territoire barbare par les Barbares eux-mêmes. Recruter des combattants natifs ne figurant nulle part dans les registres réglementaires de l'Armée, m'organiser pour les payer et mener avec eux ma propre guérilla.

Dans un état de perception à peine sensible à mon environnement extérieur, mon regard s'attarde un moment sur le masque d'affliction et de honte de cette pauvre femme toujours blottie aux pieds de Jésus et étranglée de sanglots. Derrière cette figure défaite mouillée de pleurs, toujours ce visage de Holda qui cherche à s'extirper au grand jour du champ de ma conscience, pâle, décomposé, tuméfié, la mine apeurée comme un animal pris au piège. Les pensées se bousculent dans ma tête, se heurtent à la barrière d'une mémoire qui ne semble pas empressée de m'en faire explorer une fois de plus le tréfonds, comme si elle avait verrouillé à secret nombre de mes souvenirs, afin de m'éviter un questionnement trop douloureux...

Le coup que Tigris à asséner à Holda en la traînant devant mon tribunal lui a cassé une dent et fait éclater la lèvre inférieure, la maculant de sang de la bouche au menton. Mais dans ma colère, je ne vois rien de la détresse de la malheureuse et de l'anéantissement de tout son être, tant mon esprit est incapable de se détacher de la vision d'horreur de ce guet-apens monstre dans lequel je suis tombé, quelques jours plus tôt, alors que je cheminai paisiblement sur mon cheval en direction d'un hameau ami, entouré des membres de ma garde rapprochée...

— Alerte!... Ennemis!... hurle soudain une voix affolée au sein de mon escorte.

Surgis de nulle part et poussant des hurlements à faire dresser les cheveux sur la tête, une troupe de barbares à cheval vient de déboucher sur nos arrières et se lancer à nos trousses dans une chasse à l'homme implacable, à la sortie d'un petit boisé. Détalant à vive allure, nos chevaux choisis par moi pour leur rapidité et leur endurance ne mettent pas long à distancer nos poursuivants. Mais soudain, alors que l'on fonce toujours à bride abattue, à la sortie d'un passage escarpé obligé, un piège mortel s'ouvre béant droit devant nous. Une large fosse creusée de mains d'homme hérissée de pieux acérés qui en un instant nous avale tous pêle-mêle dans un affreux carnage.

Étendu sur le dos au fond de la fosse dans laquelle je viens de plonger tête première avec la vingtaine de cavaliers de mon escorte, c'est miracle que je ne me sois pas éventré sur un des nombreux pieux dont elle est hérissée. Les jambes coincées sous la dépouille de mon cheval, il m'est impossible de me dégager seul de cette effroyable boucherie. Partout autour de moi des corps atrocement mutilés, embrochés comme des morceaux de viande qu'on s'apprêterait à faire rôtir à la broche.

Au-dessus de ma tête, si près de moi que je pourrais le toucher de la main, un moribond s'agite devant mon champ de vision. Empalé sur un pieu acéré qui est entré par son flanc gauche et le retient prisonnier dans une position semi-basculée en surplomb de mon visage, le malheureux a perçu comme moi, au milieu de tous ces gémissements rauques d'hommes et de bêtes transpercés, la clameur de fureur de nos assaillants en approche.

— Mon Dieu, prends pitié de moi ! dis-je à mi-voix.

Feindre la mort, me souiller de sang afin de me faire le plus anonyme possible au milieu de cette fosse de l'horreur. Ce misérable cloué dans l'immobilité au-dessus de moi semble avoir compris mes intentions, quand je dégaine mon poignard.

À sa vue, il se met brusquement à battre des paupières et à bredouiller je ne sais quelle supplique. La bouche tordue en un affreux rictus de souffrances de laquelle filtre un filet de bave ensanglantée, il me dévisage d'un regard hébété de terreur. Un instant ma main hésite, puis je me ressaisis et lui ouvre la gorge d'un trait.

Pourvu que je puisse passer inaperçu, le visage ainsi éclaboussé de sang. Pourvu par après que les molosses des meutes de chiens d'attaque m'ignorent dans leur festin de tripes, suivant leur façon de faire avec les dépouilles qu'on leur abandonne. Tenir jusqu'à l'arrivée de mes partisans, afin de trouver le coupable de cette abominable trahison et lui faire payer son crime de la façon la plus ignominieuse...

J'ai survécu au traître qui a comploté ma perte. Et il ne m'a pas fallu faire preuve de beaucoup de perspicacité pour comprendre que seule une personne de mon entourage immédiat a pu concocter pareille trahison. Comme j'observe des règles de prudence très strictes en toutes circonstances lors de chacun de mes déplacements, seuls mes intimes connaissent à l'avance l'horaire et le parcours que je dois emprunter : Holda et Tigris. Hasard ou machination que ni l'un ni l'autre n'ait tenu à m'accompagner pour ce périple, lors de ce jour funeste?

Mon loyal second ne peut être soupçonné. La tâche qu'il avait entreprise ce jour-là de faire parler sous la torture un suspect capturé au cours des heures précédentes ne peut être considérée comme une excuse douteuse, en raison du danger permanent qui plane sur notre poste avancé. Que cet espion ou non soit décédé en cours de supplice avant de livrer ses petits secrets ne rend pas l'affaire équivoque pour autant. Il arrive parfois que le bourreau ait la main un peu trop lourde.

Reste Holda, ma compagne en titre. Étrangement, cette belle barbare qu'un monde sépare de moi a multiplié tout l'hiver durant ses attentions à mon égard, afin de m'aider à soigner ma hanche blessée, et ce au lendemain même de la mort cruelle de Junius Bellienus. Et plus encore, elle est allée jusqu'à se donner à moi, au fil de ces jours interminables de ma longue convalescence. De veilleuse prévenante à mon chevet, elle s'est progressivement muée en maîtresse insatiable, me dévorant de baisers sauvages, m'étouffant d'étreintes et m'offrant le charme capiteux de son jeune corps nuit après nuit. Or Holda a pour habitude de chevaucher à mon côté dans chacun de mes déplacements. Lors de ce jour fatidique, elle n'a d'autre excuse que ses fatigues nocturnes de la veille, pour justifier son refus de m'accompagner...

— Tu ne peux laisser cette trahison impunie, mon chef. Tu te dois de faire exemple. As-tu déjà oublié la perfidie de cette traîtresse à ton endroit?

Tigris, toujours aussi inflexible et acharné de férocité latente. Même après toutes ces années passées, je n'ai rien oublié de sa cruelle injonction d'alors. Elle retentit encore lugubrement à mes oreilles, me restituant en un instant tout le tragique de cette terrible affaire. Je revois Holda, recroquevillée à mes pieds sur l'estrade surélevée où je siège au fond de ma chaise curule, à titre de dépositaire de la justice de Rome. Telle une bête aux abois, elle sanglote et tremble de tous ses membres, implorant ma clémence d'un regard chargé d'épouvante, alors que se pressent autour de nous les visages grimaçants de la plèbe barbare. Ces brutes ne veulent rien perdre de l'affolement de la malheureuse, en ces derniers instants où se joue sa vie dans ce tribunal en plein air. Dans sa perfidie, cette sournoise a compris à quel point je suis un homme seul et vulnérable au milieu de ce monde barbare impitoyable, depuis la disparition de mon vieux compagnon d'armes. Une simple conversation échangée en dialectes inconnus autour de moi suffit à me faire craindre un traquenard, à l'instant où je ne suis pas sûr des traductions de l'interprète.

— Pitié, Marcus! implore Holda le visage baigné de larmes, les épaules secouées de sanglots convulsifs, la voix brisée par l'angoisse et la peur. Je ne t'ai jamais trahi! répète-t-elle inlassablement, agrippée à mes jambes avec l'énergie du désespoir. Je t'aime... J'aurais donné ma vie pour toi!

Brutalement je l'empoigne par les cheveux et lui redresse la tête pour mieux lui dire son fait dans le blanc des yeux :

— Comme j'aurais dû me méfier de toi, scélérate! Tu es bien comme tes pareilles, une fille d'amours de complaisance, douce comme de la soie en surface, mais plus dure dans le fond que le fer de mon glaive!

Pourtant ce n'est pas faute de ne pas avoir été prévenu par Tigris contre la possible trahison de cette garce. La famille germanique est unie par une solidarité sans faille. Elle assume en totalité l'héritage laissé par le défunt. Aussi bien les devoirs de sa charge que la punition de l'offenseur, si on a outragé le disparu et qu'il ait laissé des injures à punir. Et dans ce cas-ci, le défunt était considéré un peu comme un chef de guerre german, en raison de son immersion complète en milieu barbare depuis longtemps. Considérant tout cela, dû à l'origine nordique de Holda, venger l'honneur du rude combattant de Rome dont elle a partagé la vie, à la manière d'une épouse barbare, s'est-il imposé à Holda comme un devoir sacré? Toute la question est là.

— Que décides-tu, mon chef? demande Tigris d'une voix irritée qui trahit son impatience de connaître ma décision.

Mes pensées se bousculent dans mon esprit, s'insurgent contre les derniers doutes à m'assaillir. À mes pieds, douloureusement ramassée sur elle-même, Holda balbutie des mots inintelligibles. Ses yeux écarquillés par l'effroi, auxquels les larmes donnent un éclat particulier, se tendent vers moi si fort, se font si implorants dans leur détresse que je dois presque me faire violence, tant je suis toujours esclave du désir qu'ils font naître en moi. Intérieurement je fulmine : « C'est parce que j'ai manqué de clairvoyance face à la perversité de tes intentions, diablesse, que tu as pu comploter ma perte, même si tu protestes toujours de ton innocence. C'est pour avoir cédé à tes charmes que je viens d'être bafoué devant tous mes partisans, garce perfide! »

Ce piège mortel qui a coûté la vie à tous les membres de mon escorte a révélé au reste de ma bande ma vulnérabilité face aux ruses de mes ennemis et soulevé un doute en moi. Je ne suis plus aussi sûr d'avoir l'étoffe de ces rudes seigneurs de guerre de l'arrière-pays barbare à qui Cornelius Tiro confie les basses besognes de la *Pax Romana*. De vieilles recommandations de Junius Bellienus qui suivait une règle de conduite inflexible en toute circonstance remontent en moi :

« T'es engagé dans un duel à mort, frerot, où seul le plus fort triomphe. Pour cela il te faut avoir plus d'instinct, plus de flair que tes ennemis, être plus terrible et implacable qu'eux en toute chose. S'il t'arrive de te laisser surprendre par ces affreux et que tu parviennes par bonheur à t'en tirer, tu te dépêches de trouver le coupable, celui qu'ils ont débauché pour te piéger. Tu trouves ce traître planqué dans ton voisinage et tu le châties cruellement. Mais attention, tu ne dois jamais te montrer inflexible à la légère. Rien n'est plus dangereux que d'offenser ces barbares. Si tu livres au supplice l'un des leurs à tort, la responsabilité mutuelle qui lie les membres d'une même lignée va les conduire à te traquer jusqu'à ce qu'il t'ait mis en pièces. Aussi ta justice se doit d'être ferme et réfléchie. Tu seras respecté des barbares qui te servent dans la mesure où tu sauras t'imposer à eux avec détermination. Le Romain qu'ils suivent avec fidélité, c'est celui qui leur fait comprendre dès le début qu'il sera sans pitié pour ceux qui oseront comploter contre lui... Seuls les faibles ou les imbéciles renoncent au châtement infligé, en expiation d'un crime! »

Ma justice, dans un de ses premiers actes officiels, va s'exercer avec la plus grande rigueur, à l'exemple de la conduite des choses poursuivie par mon prédécesseur. Tous vont savoir ce qu'il en coûte de me trahir. Sans un regard pour

Holda nichée entre mes jambes comme un petit animal apeuré, je me lève de mon siège, la repousse sèchement du pied avec mépris, puis d'une voix ferme, rends le jugement que tous au sein de ma bande sont anxieux de connaître :

— Coupable de trahison selon les lois de Rome!

Un instant le temps semble se figer, comme si la déesse de la justice elle-même en arrêta le cours. Un lourd silence tombe sur l'assemblée. Puis d'un seul coup c'est la rupture, un chœur de voix gutturales qui expriment bruyamment leur assentiment entre les parois de notre vaste enceinte fortifiée, requérant à grands cris les plus atroces tourments pour l'infâme.

— On la suspend, mon chef? demande Tigris près de moi, tout en s'emparant de la condamnée par les cheveux pour la remettre brutalement sur pied et l'obliger à me faire face.

— Faites-en ce que vous voudrez! dis-je avec humeur, tant je suis pressé d'en finir.

Sans plus attendre, je quitte l'estrade, comme si j'en fuyais les lieux, ne voulant pas être mêlé aux basses œuvres des bourreaux. C'est la façon la plus commode que j'ai trouvée pour soulager ma conscience, face à cette condamnation, ne pas infliger de châtement précis à Holda, faire glisser la responsabilité de sa mise à mort sur les autres.

Jésus est à se mettre debout, main tendue vers la femme adultère réfugiée à ses pieds afin de l'aider à se relever à son tour. Et alors qu'il regarde ses derniers accusateurs s'éloigner, il lui dit :

— Femme, où sont-ils?... Personne ne t'a condamnée?

— Personne, Seigneur.

— Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pêche plus!

Un étrange sentiment de malaise m'envahit à l'audition de ces paroles si pleines d'indulgence à l'égard de cette malheureuse. Cette miséricorde est si à l'opposé des sentences des hommes, quand ils décident du sort des coupables.

Dans quelle mesure le besoin d'asseoir mon autorité avec force sur ce ramassis de barbares avait-il pu m'amener à rendre un jugement hâtif dans la cause de cette pauvre fille qui avait partagé ma couche et multiplié les élans de tendresse à mon égard? Je voudrais me convaincre que cela suppose de la force d'âme que d'accepter de statuer du sort de son semblable avec rigueur et probité. Que c'est une tâche difficile qui implique de pouvoir vivre sans regret avec les conséquences de ses décisions. Que c'est cela gouverner hardiment. Pourtant un sentiment douloureux s'agite en moi depuis ce jour lointain où j'ai condamné Holda sans rémission, en l'abandonnant à la cruelle vindicte de ces brutes. Comme un remords torturant, alimenté par une pénible impression d'avoir lâché pied quelque part devant la sinistre pression de cette plèbe hurlante qui réclamait sa rançon de sang versé. Aucune preuve formelle n'avait pu être fournie pour justifier la mise en accusation de ma jeune amante. Sa culpabilité n'avait été établie que sur de simples présomptions, sans plus.

Comment oublier ce sinistre tombereau gravé à jamais dans ma mémoire, dès l'instant où me revient à l'esprit le souvenir de cette lamentable affaire... Une voiture de charge, à l'essieu grinçant, que tire un bœuf crotté entre les ornières profondes d'une piste défoncée par une pluie d'abat récente. Cloué en position fœtale par les poignets et les pieds à une de ses deux grosses roues pleines, le corps supplicé et dénudé de Holda, visage crispé par une souffrance sans nom, regard figé à jamais sur l'horreur, tourne en un lent mouvement de rotation au gré de la morne progression de la bête de trait...

Cette insupportable image de mon passé me braque et m'interpelle sans pitié, sans faux-fuyant possible devant la lâcheté de ma conduite d'alors face à la fin atroce de cette pauvre fille, me laissant dans la bouche à son souvenir comme un âcre goût de vomi!

## CHAPITRE XXXIII

L'heure est venue pour quelques dizaines d'adeptes de Jésus de Nazareth, en rotation autour de sa personne en fonction des disponibilités de leurs occupations respectives, de prendre la route afin de propager sa parole. Au sein de cette relève possible que des compagnons dévoués partageant tous les mêmes dispositions d'esprit que leur modèle obligé à l'égard du renouveau de la foi des leurs.

Bien que sollicité par l'enseignement du Nazaréen, en opposition bien souvent avec les vues courtes de la raison, j'éprouve toujours une sorte de malaise à l'égard de cette cause de moralité supérieure dont le vénéré prophète porte le flambeau bien haut. Dès les premiers instants où j'ai croisé le regard de ce mystérieux émissaire du Ciel, je me suis senti mis à nu, avec la pénible impression de ne rien pouvoir lui cacher des raisons précises de ma présence parmi les siens. Si bien que je ne m'étonne nullement de ne pas avoir été invité à être du groupe des propagateurs de sa parole.

Jésus enseigne que le désir sincère de retourner à la perfection morale pour l'homme qui s'en est détourné vaut à cet éclopé du cœur plein de repentir d'être aussitôt rétabli dans l'amour de son Père du Ciel. Pareil regret pour mes fautes ne rejoint pas vraiment de corde sensible en moi sous mes semblants de pécheur repentant, même s'il m'arrive d'éprouver du remords au souvenir de certaines actions de mon passé. Pourquoi suis-je toléré dans l'entourage de sublimité morale de ce saint de Dieu, je n'ose même pas me poser la question tant j'ai peur qu'il puisse en lire le questionnement sur mon visage.

Le monde auquel j'appartiens est celui des orgueilleux et des puissants qui n'entendent rien à ceux qui ont choisi de vivre selon l'esprit et sont dépouillés dans leurs manières, un monde de cupides et de viveurs qu'agite en tout sens la convoitise des richesses et de la chair, un monde mort où les morts enterrent leurs morts dans une perpétuelle carence d'élévation morale.

Assis sous les rameaux d'un vieil olivier, Jésus est à compléter ses dernières recommandations aux partants, résumant ce qu'il a déjà dit à ses intimes lors de missions précédentes :

— La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux. Priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa récolte. Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez prudents comme les serpents et simples comme des colombes.

— Des loups, Marcus, de vrais loups! Et on n'a pas affaire à des bandes éparées!... Déjà à Rome le bruit court qu'ils pourraient unir leurs forces pour marcher sur la péninsule!... C'est la tragique réalité. À moins de ramener vite ces factieux à la raison, c'est la guerre civile!... Germanicus était en tournée de recensement à travers la Gaule quand il a appris l'inquiétante nouvelle. Il a aussitôt interrompu son voyage pour courir au-devant des mutins.

Arpentant de long en large la rudimentaire demeure de Germanicus de l'Autel des Ubiens\* mise à sa disposition pour parer au plus pressé avec cette grave crise qui vient d'éclater en l'absence du jeune général en chef, Cornelius Tiro semble penser tout haut. Bien qu'il s'efforce de n'en rien laisser paraître, mon vis-à-vis est au cœur même de cette tourmente qui déferle sur l'Empire, en cet été chaud de l'an 767\* assuré de faire date dans l'histoire de Rome : l'insurrection des légions de Pannonie et du Rhin.

Alors que la VIII<sup>e</sup> *Augusta*, la IX<sup>e</sup> *Hispanique* et la XV<sup>e</sup> *Apollinaris* venaient de prendre leurs quartiers d'été dans la région d'Emona, la révolte a éclaté dans leurs rangs. Le mouvement de contestation prenant de l'ampleur, la rébellion n'a pas tardé à gagner les légions de l'Armée du Rhin inférieur. Et à présent, la I<sup>re</sup> *Germanica*, la XX<sup>e</sup> *Valeria Victrix*, la V<sup>e</sup> *Alaudae* et

la XXI<sup>e</sup> *Rapax* viennent de dire *non serviam* à leur tour à Rome. La nouvelle de la mort de l'empereur Auguste aurait servi d'effet d'entraînement.

Même s'il dispose d'innombrables renseignements sur l'ennemi et qu'il en sait encore plus sur les faits et gestes de notre corps d'armée, le maître d'œuvre de l'espionnage romain en Germanie a été totalement pris par surprise par les événements. Cela se perçoit à ce regard de glace effrayant qu'il promène autour de lui, cette transpiration abondante canalisée en grosses gouttes sous son menton et dont il ne semble même pas percevoir le désagrément. Pour que ce puissant personnage de coulisse ait jugé nécessaire de me rappeler de mon hinterland\* barbare après un an d'absence m'indique qu'il compte sur moi pour le tirer d'affaire. Il ne m'a même pas touché mot de la mort de Junius Bellienus pour laquelle je m'attendais au pire.

— Tout cela à cause d'un imbécile en poste d'autorité qui a eu l'idée saugrenue de suspendre les corvées quotidiennes de la troupe, en signe de deuil, poursuit le chef du Renseignement d'un ton amer. Voilà ce qui arrive quand on laisse des légionnaires indisciplinés vivre dans le désœuvrement... Ce qui m'inquiète pour l'instant, c'est ce qui se passe sur le Rhin. L'ennemi a changé de visage subitement, et je ne dispose que de rapports contradictoires de sources non vérifiables sur ses faits et gestes. Aussi je t'envoie parmi ces loups, Marcus, afin de savoir qui sont les meneurs et quelles sont leurs revendications. Tibère vient d'accéder au pouvoir suprême à Rome, et il me faut un tableau précis de la situation et vite!

...Un clair de lune laiteux au milieu d'un ciel bas et lourd, pesant comme une menace. Anonyme parmi les attroupements de mutins disséminés ici et là autour de leurs tentes devant les feux allumés pour la cuisson des aliments, je bois, mange et blague comme les autres au milieu des fumées du vin, des plaisanteries obscènes, des rires gras, des rancœurs et du désœuvrement général. Sans cesse les mêmes griefs de soldats surexcités autour de moi dans ce camp provisoire de la frontière dressé pour l'été, les mêmes récriminations d'insurgés désorientés par l'interruption de leurs corvées habituelles, le même affligeant désœuvrement d'hommes oisifs, qu'exploitent habilement les meneurs.

Les mutins ont dit non à leur solde de misère tout juste suffisante à un légionnaire pour se procurer armes et vêtements. Non aux exemptions de corvées ou de châtiments négociées à vil prix avec les centurions. Non à la dureté des travaux, au service militaire de trente ans et plus. Non aux promesses trompeuses de retraite dorée pour les vétérans, non à toutes ces donations de terres arables trop pauvres pour nourrir leurs familles constituées au fil d'amours de rencontre avec des femmes indigènes.

Pour rester vivant dans ce cercle de révolte et de folie où j'ai accepté de m'enfermer, je dois sans cesse demeurer sur mes gardes, repérer les têtes fortes appliquées à jeter le trouble dans l'esprit des autres. Beaucoup de ces agitateurs responsables de l'insurrection générale sont arrivés avec les contingents envoyés par Rome pour compenser les pertes du désastre de Varus. Un ramassis de grognards revendicateurs qui ont convaincu leurs compagnons de tirer avantage de la situation incertaine qu'a produite l'arrivée au pouvoir du nouvel empereur. Comme ces fauteurs de révolte cultivent partout le ressentiment autour d'eux, les centurions ont été désignés à la vindicte publique du fait de la haine séculaire dont ils sont l'objet au sein des légions.

Il faut entendre les détails atroces qui circulent sur les règlements de compte dont ils ont été victimes avant mon arrivée, pour mieux saisir l'ampleur des risques auxquels je m'expose à me retrouver au milieu de cette armée en rébellion. Après avoir été cruellement fustigés comme eux-mêmes châtaient leurs subordonnés, ces centurions ont été tailladés à coups de poignard par la soldatesque déchaînée, puis leurs cadavres mutilés jetés dans le Rhin.

Des visages aux traits grossiers dont les yeux durs et froids ne me quittent pas dans le cercle de lumière des feux de camp et qui suscitent en moi la pénible impression d'être mis à nu par leurs regards ombrageux. Assis au milieu de ces loups belliqueux, j'écoute et j'observe, mine de rien. Un travail compliqué du fait de ma haute taille, car elle éveille des soupçons, en ces jours de confusion et de terreur...

— Pas de pitié pour les espions! glapit l'un de mes vis-à-vis avec un air bravache, en me passant son poignard sous le nez et en me dévisageant sans vergogne. Ils sont prévenus. Pour eux, c'est la croix, avec en prime un pieu bien rond enfoncé par le fondement!

Je m'esclaffe d'un grand rire sonore, à l'exemple du reste de l'assemblée, feignant de trouver drôle cette menace de châtiment dégradant que vient de proférer ce vaurien de la pire espèce accroupi en face de moi, au centre d'une petite cour de suiveurs grossiers. Un visage fin et veule, au front bas, tout en museau, dont les petits yeux de fouine me lorgnent avec la morgue d'un esclave insolent. C'est le type même du meneur pousse-au-crime à l'âme de bourreau qu'il vaut mieux avoir de son côté. Aussi suis-je copain-copain avec lui, de même qu'avec toutes les autres crapules dans son genre. Il est de bon ton pour ces canailles, en cette période de révolte généralisée, de multiplier les fanfaronnades et de faire les bravaches. Un immonde esprit de délation et de discorde règne partout. On se surpasse en paroles ignobles, en menaces, en jurons. Camouflant mes appréhensions au mieux, j'adopte le même ton de hargne et d'insolence envers l'autorité, dédaigneux, méprisant, fier-à-bras. Pourvu que Germanicus ne tarde pas...

Enfin le jeune prince est là. Quelle royale prestance. Comme ce qualificatif de « Germanicus » lui va bien. L'illustre descendant des Claude est le personnage le plus important de l'Empire après son oncle, l'empereur Tibère, bien qu'il n'ait même pas encore trente ans. Doté de qualités morales et physiques qui lui ont valu d'emblée l'affection du peuple romain, les traits de caractère de son visage sont si bien dessinés que certains le comparent à Alexandre le Grand. Rompu à toutes les disciplines de l'athlétisme, il rappelle ces athlètes grecs dont la statuaire orne les grands monuments de Rome.

Étreint de toutes parts par les factieux à l'instant où il pénètre dans le camp, c'est avec difficulté que Germanicus gagne le terre de son tribunal, afin de bien se faire voir de toute l'assemblée. Quel bel exemple de fermeté et de résolution que d'affronter seul pareils mutins débraillés, afin d'essayer de les ramener à la raison. Après avoir rendu hommage à l'empereur Auguste décédé, le jeune général ne tarde pas à dire aux mutins leurs quatre vérités. Allant droit au but, il leur braque au visage leurs manquements au devoir sacré, leur déshonneur face aux vertus militaires des armées d'antan, ainsi que l'odieux de leur conduite, particulièrement lors des exécutions sommaires des chefs de centurie. À la seule évocation du sort de ces malheureux, des vociférations d'émeute éclatent chez les insurgés. Les plus excités vont jusqu'à se dépouiller de leurs vêtements, pour mieux faire voir les cicatrices des coups et blessures reçus par le passé aux mains de leurs centurions. En un instant, les revendications fusent de partout, s'enflent jusqu'à dégénérer en une tumultueuse clameur :

— Qu'on respecte les dispositions du testament d'Auguste! hurlent les rebelles, dans un chorus de cris. Qu'on nous donne les trois cents sesterces légués à chaque légionnaire!

— L'Empire est à toi, Germanicus, crient à tue-tête d'autres voix. Si tu le veux, nous sommes prêts à t'apporter notre concours pour le prendre!

— Plutôt mourir! s'écrie le jeune patricien du haut de sa tribune, d'une voix outrée.

Avant que j'aie pu l'en informer, Germanicus découvre avec indignation ce que cache la réalité de cette mutinerie pour beaucoup de légionnaires : le renversement du pouvoir suprême à son profit, lui l'héritier de l'Empire, vénéré de tout le

peuple. Profitant de la confusion générale, les proches de Germanicus choisissent de l'entraîner rapidement sous la vaste tente de commandement pour des raisons de sécurité, ce qui me permet, de mon côté, de m'esquiver sans attirer l'attention afin de me présenter au rapport sous cet abri de toile dressé à l'avant-scène de l'immense campement.

Tandis que j'y fais antichambre, en attendant ma convocation auprès de l'assemblée de stratèges dont je ne suis séparé que par une mince paroi de toile, je troque ma tenue débraillée pour des vêtements plus conformes à mon grade, par respect pour l'institution sacrée de nos Armes. Autour de moi l'effervescence est à son comble dans ce haut centre de l'Autorité militaire des Armées du Rhin. Au milieu d'une lourde atmosphère d'orage, questeurs, préfets, tribuns et messagers s'y affairant empressés dans un incessant va-et-vient. Mine de rien, je prête l'oreille aux accents pleins d'amertume de la voix courroucée de Germanicus qui est à admonester avec autorité le chef du Renseignement, de l'autre côté de la cloison :

— Si nous en sommes là aujourd'hui, c'est à cause de votre manque de clairvoyance!... Dire que le portrait qu'on m'avait tracé de vous était celui d'un homme passé maître dans l'art du renseignement!... Deux révoltes nous tombent dessus coup sur coup au sein de nos légions de Pannonie et de Germanie, et vous n'avez rien vu venir!... Vous vous êtes laissé abuser comme un novice!

Quel blâme sévère pour Cornelius Tiro. Comme il doit être vexé de se voir ainsi désavoué devant ses grands compagnons d'armes. Quelle rancœur il en éprouvera pour le jeune général en chef. Déjà que le bruit court que les deux hommes ne s'aiment pas. Autant Cornelius jouirait des bonnes grâces de Tibère, autant il serait déconsidéré de la part de Germanicus qui ne s'accommoderait que difficilement de certaines de ses façons de faire. Le chef du Renseignement n'est pas le seul à essuyer des réprimandes sévères. En des termes très cassants, successivement les cinq légats responsables des légions mutinées sont accusés de n'avoir pas pris toutes les mesures disciplinaires nécessaires face à la grogne montante de leurs subordonnés, jusqu'à ce qu'il soit trop tard et que le mécontentement se transforme en révolte.

Contre toute attente, c'est en présence de Germanicus lui-même que je suis invité à donner le compte rendu de ma mission. Une façon de faire tout à fait inhabituelle destinée à souligner à gros trait toute la mésestime dans laquelle le jeune prince tient le chef du Renseignement. En temps normal, l'usage aurait voulu que j'informe d'abord Cornelius Tiro par un premier rapport. Ensuite, celui-ci se serait chargé de la communication orale des faits à son général en chef.

Calmement j'expose les multiples dangers dont cette rébellion est porteuse. D'abord cette nouvelle choc concernant le départ imminent d'une délégation des forces rebelles à destination du Rhin supérieur, en vue d'entraîner dans la révolte les dernières légions demeurées loyales à Rome. Puis, cette menace pesant sur la Cité des Ubiens\*, cette rumeur affolante propagée par les déclarations provocatrices des meneurs voulant qu'elle soit vouée au pillage par les mutins, avant qu'ils ne se jettent sur la Gaule pour une mise à sac en règle de ses opulentes richesses. Enfin ce péril des périls, encore plus redoutable que tous les autres : un soulèvement imminent des Barbares. Nos ennemis suivent avec un intérêt grandissant la progression de cette mutinerie, prêts à traverser le Rhin et à déferler sur la province en une prompte et brutale attaque, à l'instant où l'occasion sera propice.

Mon compte rendu ne dure qu'un moment. Le temps presse de trouver vite une solution au conflit. Aussi Germanicus ordonne-t-il de se mettre au travail sur-le-champ, afin d'en arriver dans les plus brefs délais à un accord avec les mutins, sans leur faire trop de concessions humiliantes. Ordre m'est donné entre temps par le jeune général en chef de demeurer à sa disposition, dans l'attente d'instructions à venir. Le dernier visage que je croise alors que je quitte l'abri de

commandement, c'est celui de Cornelius Tiro retranché dans un mutisme farouche. Les traits blêmes et étirés, il me dévisage avec hauteur pour mieux me faire sentir son humiliation. Bien que ma conduite soit irréprochable, je n'aime pas son regard.

Heureusement pour l'Empire, quelques jours suffiront à Germanicus pour présenter aux mutins un document officiel susceptible de satisfaire à leurs principales exigences. L'écrit stipule, entre autres, la mise à la retraite après vingt ans de service. De même la remise immédiate des trois cents sesterces promis à chacun des légionnaires, conformément aux dispositions testamentaires de César Auguste.

La crise est terminée et les légions mutinées rentrent dans leurs quartiers d'hiver. Une accalmie plus que bienvenue, après ces longues journées de tourmente où Rome a frôlé le pire au nord de son empire, et cela même si les coffres des huit légions d'Outre-Rhin sont maintenant dangereusement à sec, tant l'urgence de la situation commandait de parer au plus urgent avec la question monétaire de l'accord. Étrangement cependant, comme s'il avait l'obscur pressentiment de quelque nouveau malheur, Germanicus m'insigne l'ordre de suivre les légions *I* et *XX* jusqu'à leurs cantonnements de la Cité des Ubiens, afin de garder sur elles un œil discret, le temps que les esprits s'apaisent de façon définitive...

Pas même le temps de prévenir Germanicus de cette nouvelle révolte! Dans un tumulte effréné, la troupe en désordre s'élançe hors des murs d'enceinte du camp fortifié et déferle à la grandeur de la Cité des Ubiens. Dans les ténèbres, les forcenés tombent sur une délégation d'ambassadeurs du Sénat débarqués dans la journée et réveillés en émoi par le tumulte de l'émeute. Insultes et menaces pleuvent aussitôt comme grêle sur les malheureux Pères conscrits qui n'entendent rien aux accusations dont ils sont l'objet.

Pour leur malheur, ces notables font les frais d'une terrible méprise. Leur présence inattendue en nos murs, si loin de Rome, a éveillé les soupçons des légionnaires. Le bruit s'est répandu parmi la troupe que cette délégation n'arrive de Rome que pour annoncer l'opposition du Sénat aux concessions obtenues avec tant de difficultés. Or les sénateurs sont là uniquement pour informer Germanicus de la décision du Sénat de lui accorder un *imperium* proconsulaire. Et avant que l'heureuse vérité ne soit connue, la rumeur montante s'est déjà transformée en une sourde indignation qui a gagné de proche en proche. Si bien qu'à la nuit tombée, le ressentiment qu'elle colporte a déjà pris des proportions énormes. De partout les légionnaires se précipitent hors de leurs baraquements en poussant des hurlements outrés.

Un moment, je crois rêver : il me semble reconnaître Claudius Félix dans les lueurs des torches, décampant à toutes jambes avec les autres sénateurs de sa députation qu'essaie de protéger au mieux une escorte de gardes tout aussi apeurée. Coupé de toute correspondance avec mon père d'adoption depuis près d'une année à cause de la nature de mon travail, j'ai oublié à quel point son ambition est démesurée. Il a toujours rêvé de ce poste au Sénat. D'abord pour les honneurs, puis l'influence qu'il pourra exercer sur la conduite de ses affaires. Dans un sauve-qui-peut général, les notables terrorisés détalent comme des lapins entre les regroupements de maisons rudimentaires de la Cité des Ubiens, afin d'essayer d'échapper aux coups de leurs poursuivants. Pris au milieu de cette nouvelle tourmente, je ne peux qu'en suivre son mouvement de rébellion.

Portes qu'on enfonce, qu'on fracasse au milieu des clameurs et des vociférations, dans la lumière vacillante des torches et des brandons de paille. La nuit durant, la sordide chasse à l'homme se poursuit, mais en vain. Les sénateurs demeurent introuvables. À croire que tout le monde s'est volatilisé. Les premières lueurs de l'aube émergent à l'horizon, et avec la venue du jour les meneurs ne vont pas tarder à être identifiés par l'autorité. Comme le temps presse, quelqu'un dans le groupe a l'idée d'examiner de plus près les lieux aménagés pour la satisfaction des besoins naturels des légionnaires, lors de leurs rudes séances d'entraînement en terrain découvert. En raison des durs hivers nordiques, l'aménagement est sous abri.

Nouvelle déception pour les mutins, personne ne s'y cache entre ses quatre murs. En apparence du moins. Afin de bien s'en assurer, on va jusqu'à fouiller sous les sièges des latrines...

Un légionnaire y plonge une torche, mais recule aussitôt, médusé : un homme est là dans le noir, sous les sièges des fosses d'aisance qu'on y a installées en rangée dans une grossière structure de bois. Il est là terré dans l'espace libre qui sépare le cloisonnage de planches mal équarries du dessus, des trous creusés du dessous pour recevoir les matières fécales. En raison du relâchement de la discipline au cours des jours d'insurrection, les fosses sont remplies à ras bord d'excréments à l'état semi-liquide, personne ne s'étant soucié d'en faire la vidange...

Quelques instants d'une courte bousculade pour extirper le fugitif de sa cachette, puis celui-ci apparaît dans les lueurs des flambeaux. Un spectre puant dont les yeux ne sont plus que deux ovales d'une pâleur effrayante au sein d'un visage terrorisé souillé de déjections : Martialis!

Dix paires de bras retiennent solidement le captif, tout comme pour moi autrefois devant ce cruel tortionnaire. Mais aujourd'hui, le rude centurion ne hurle pas suivant son habitude, en menaçant et en jurant. Aujourd'hui, il n'a personne sur qui cogner avec son cep de vigne. Aujourd'hui, les rôles sont renversés : de bourreau, il est devenu victime. Dans l'espoir naïf de se confondre à la troupe et d'échapper à sa vindicte, il s'est débarrassé de son sarment noueux reconnu depuis toujours comme l'attribut officieux du centurion. Peine perdue, car sa tenue militaire révèle tout de son grade. Un centurion voué à la détestation générale, même s'il n'appartient pas à l'Armée du Rhin, mais bien plutôt à l'escorte des sénateurs. Ses homologues des légions ont été massacrés par dizaines au cours de la précédente mutinerie. Aussi me suffirait-il de faire allusion aux antécédents brutaux de ce porc pour qu'il soit immédiatement égorgé. Une simple insinuation...

Jouant des coudes, je me fraie un passage jusqu'à l'avant-scène pour bien me faire reconnaître de cette immonde brute. La surprise de Martialis est telle en m'apercevant qu'on le dirait frappé par la foudre. L'enivrante jouissance de la vengeance, quand elle passe enfin à votre portée. D'un geste précis, je tire mon glaive de son fourreau, et de la même manière que ce monstre avait fait jadis avec moi, lentement je suis le contour de son visage apeuré avec la pointe de ma lame. Le supplice de l'attente pour le captif, face au sort qu'on lui réserve...

— Mais t'en as pris plein ta belle gueule, mon cochon, dis donc!

Mot pour mot, je sers à Martialis son apostrophe méprisante d'autrefois pendant que des lames s'entrechoquent dans l'air empuanti, au milieu du remous de rires grossiers provoqué par ma cinglante boutade.

— Il n'y a pas que là où tu m'as expédié qu'on s'y entend pour casser du porc. Ici aussi, on a la manière...

Ma phrase suggère, n'affirme rien. Tout est sous-entendu, mais l'allusion n'échappe à personne chez les mutins. Aussitôt ils se mettent à gueuler tous ensemble, des menaces plein la bouche :

— Tu connais ce fumier, il t'a déjà mutilé?

— C'est lui qui t'a tailladé de la sorte?

— On perd du temps, c'est visible qu'ils se connaissent!

— Il faut lui entamer sa gueule de bâtard! C'est un centurion, une ordure. Pas de pitié pour ce porc!

— Un ramassis d'immondices sera toujours un ramassis d'immondices...

Cette dernière remarque acerbe de ma part, prononcée sur un ton détaché savamment calculé pour son effet provocateur, va avoir l'effet d'un véritable appel au meurtre sur la troupe entassée autour de moi. Et Martialis saisit toute la

charge de menace que comporte mon allusion quand le tumulte dégénère, et que des énergiques font mine à sa face de l'égorger, en se tranchant le cou du revers de la main.

— Vous n'avez aucun droit sur moi! hurle mon ancien bourreau au milieu de l'affreux chaos, essayant de masquer sa peur au mieux. Je relève de la seule autorité du Sénat, et je vous ordonne de me relâcher sur-le-champ, sinon je vous fais tous traduire devant la justice de Rome!

— Rome, on connaît pas, lance un des forcenés sur un ton railleur goguenard en venant se planter droit devant Martialis, son pilum à la main. La justice ici, c'est nous!

Celui-là est un bourreau, un vrai, le regard oblique, menaçant, une longue balafre violacée courant d'une oreille à l'autre de son visage, à ce point mutilé qu'il porte un nez de cuir. Martialis comprend en un instant qu'il va mourir, et m'implore d'un regard affolé de lui venir en aide...

— Qui vous écoute, c'est moi qu'il écoute; qui vous rejette, c'est moi qu'il rejette. Lorsque vous serez cités, ne vous mettez pas en peine de ce que vous aurez à dire : ce que vous aurez à dire vous sera suggéré à l'heure même. Car ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous.

Les dernières recommandations de Jésus aux nouveaux propagateurs de sa parole appelés à battre la campagne, afin d'y promouvoir à sa suite le Royaume de Dieu en devenir. Une fois de plus, je me suis laissé distraire de son discours par la pression de mes souvenirs passés. Même que cette fois-ci encore, je suis si bien accroché par le ressouvenir de cette lointaine exécution sommaire, que ce n'est que par à-coups que mon esprit réintègre le groupe, tant cette mise à mort me replonge dans la grisante volupté de la vengeance satisfaite...

Coincé au sein d'un cercle de glaives, le corps supplicié de Martialis occupe tout mon esprit. Piqué de partout, il passe de main en main, roulant et tanguant comme un navire en détresse au milieu de la horde de ses bourreaux. À la fin, saignant comme un porc, mais toujours vivant, il est hissé à bout de bras au-dessus de la fosse d'aisances d'où il a été tiré. Pour mieux en faciliter l'accès, on a défoncé à la hache son cloisonnage de planches...

La dernière image que j'emporte de Martialis est celle d'un visage pétrifié d'épouvante, étrangement comique dans son affreux cataplasme de matières fécales. Précipité tête première dans l'horrible bouillie excrémentielle, son corps s'enfoncé lentement. À la fin, seules surnagent de l'affreux cloaque ses grosses chaussures montantes lacées à la cheville. Elles s'agitent bien un instant encore, puis très vite disparaissent à leur tour, sans laisser la moindre trace de sa personne...

Alors que souffle un vent frais aux abords de Nazareth, il m'arrive comme aujourd'hui d'affectionner certaines de ces expériences passées dont le souvenir remonte le cours du temps. L'insinuation, quelle arme redoutable pour tirer vengeance d'un affront. Et comme j'ai su, dès cette lointaine époque où je faisais mon apprentissage des coulisses des basses œuvres de Rome, en faire usage avec une habileté consommée, afin de perdre certains de mes ennemis.

Il y a toujours quelque part des enragés prêts à exécuter sommairement leurs semblables sans jugement, par simple décision collective. Tout est dans la manière de faire mal noter ceux sur qui on veut voir s'attiser leur courroux, s'exercer leurs graves violences. Le serpent chargé de venin mortel, tapi dans l'ombre pour mieux furtivement planter ses crocs dans sa victime...

Martialis a été déprécié tel que je voulais qu'il fût, massacré par une soldatesque ivre de fureur sans même qu'il m'ait été nécessaire de tirer le glaive contre lui. Une mort sur mesure, par vengeur interposé!

## CHAPITRE XXXIV

Décidément, suivre Jésus de Nazareth n'est pas de tout repos. Jérusalem, où le dérangeant prophète s'est rendu pour la fête de la Dédicace, lui a valu encore une fois de venir bien près d'être pris à partie par un attroupement de bien-pensants où grandit chaque jour une opposition toujours plus concertée à l'égard de certaines hardiesses de sa prédication. Cette fois-ci l'orage a éclaté quand, pressé par ses détracteurs de dire clairement de qui il tenait son autorité, le Nazaréen a déclaré :

— Les œuvres que je fais au nom de mon Père, ce sont elles qui témoignent pour moi. Mon Père, ce qu'il m'a donné est plus précieux que tout, et personne ne peut le ravir de la main de mon Père. Moi et mon Père, nous sommes un!

En raison même de l'ascendant de Jésus sur les visiteurs du Temple souvent étonnés par la profondeur de ses vues sur le renouveau religieux en Israël, immédiatement on a crié au scandale, à l'outrage au Tout-Puissant, parmi les partisans de l'étroite observance. Pendant qu'on se hâtait de ramasser des pierres pour les lui lancer, Jésus a tenté de calmer les esprits :

— Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, quand même vous ne m'en croiriez pas, croyez à mes œuvres afin que vous sachiez et que vous connaissiez que mon Père est en moi et que je suis dans mon Père!

Voyant que les dénigreur de Jésus resserraient leurs rangs autour de sa personne, l'accusant maintenant à grands cris de blasphémer, de se faire Dieu, j'ai vite incité tout notre monde à quitter les lieux sans tarder.

C'est au-delà du Jourdain, en Pérée, que Jésus a dirigé ses pas, après ce bref séjour en Judée. Deux ans plus tôt, c'est dans cette région même que retentissait l'appel au repentir du Baptiste, prêchant aux foules qu'un homme venait après lui, et qu'il était plus grand que lui, car il existait déjà avant lui. Un bas pays où la police d'Hérode Antipas est omniprésente sur les lieux de prédication du Galiléen. De longues journées d'un périple difficile du lever du jour au crépuscule, avant de retourner aux abords de Jérusalem en passant par Jéricho.

Alors que nous cheminons derrière Jésus en une bande disparate où s'entremêlent comme toujours disciples et curieux de toutes origines, nous arrive soudain de Béthanie un porteur de dépêches. Le message est de Marthe et Marie, les sœurs de Lazare, cet ami personnel désintéressé et généreux qui appuie discrètement le ministère du Nazaréen de ses deniers. Le mot, bien que délicat, est un appel à l'aide : « Seigneur, celui que tu aimes est malade. »

Cette famille de Béthanie est chère au cœur du saint de Dieu. Elle lui apporte consolation et soutien lors de brefs moments de repos. Sans compter que Marie fait maintenant partie de la maison, ayant rejoint son frère et sa sœur. La jeune femme a rompu avec son passé libertin depuis que Jésus l'a tirée de sa misère morale.

Marie n'est pas une femme qu'on oublie. Le souvenir de l'entretien que j'avais eu avec elle à Magdala est toujours bien vivant dans ma mémoire. Je n'ai rien oublié de la curiosité pleine de prétention qu'elle avait affichée quand on lui avait annoncé le passage de Jésus dans sa région. De l'apparat qu'elle avait alors déployé pour se faire remarquer de lui au sein de l'affluence, ainsi que de l'étrange émotion qui s'était saisi d'elle à l'instant où Jésus avait posé son regard sur sa disgrâce. Le révérent prophète n'avait rien violenté en elle, il l'avait juste regardée en arrivant à sa hauteur. Mais à compter de cet instant, Marie ne s'était plus jamais senti la même. Elle avait eu le sentiment que cet être d'exception avait laissé comme une empreinte très douce dans son âme en détresse, qu'elle était l'objet d'une mansuétude infinie, et que cette attention la changeait, la réhabilitait.

Depuis, la jeune femme n'avait plus éprouvé qu'une seule envie, suivre le rayonnement de cette figure ardente, s'y attacher, marcher à sa suite. Pour mieux l'aimer de tout son être, Marie la Magdalaine s'était détachée de tous ces plaisirs illusoires qui avaient formé le sel de sa vie jusqu'alors. Et ce faisant elle s'était laissée saisir tout entière par la clarté lumineuse de cet esprit d'en haut qui lui avait révélé les ténèbres de ce qui était en bas. Non sans une crainte secrète cependant, parce que le mystérieux personnage savait lire au fond des cœurs et qu'elle se sentait mise à nu devant lui.

Curieusement, bien qu'on l'appelle au secours, Jésus ne change en rien ses projets. Craint-il de se montrer à Béthanie en raison des dangers qu'il encourt sur le territoire de Jérusalem, le village étant au pied du mont des Oliviers? Deux jours encore, le prophète de Galilée s'attarde dans le val du Jourdain à y enseigner, avant de se décider à se mettre en route. Les disciples de Jésus s'inquiètent de cette soudaine volte-face de leur maître. Ils lui rappellent que ce départ pour la Pérée avait été décrété pour des raisons de prudence, et qu'il y a toujours risque qu'on lui fasse un mauvais parti en Judée, suite à ses dernières déclarations. Mais leur seigneur et maître se fait rassurant :

— La nuit est encore loin et rien ne menace pour ceux qui marchent dans la lumière. Lazare notre ami s'est endormi, mais je m'en vais le réveiller.

Alors que nous allons atteindre les premières maisons de Béthanie, c'est une Marthe en pleurs qui se précipite à notre rencontre, gémissant sur la mort de son frère, alléguant que Jésus a trop tardé à se rendre auprès de lui.

— Je suis la résurrection et la vie, réplique le consolateur des affligés, sur un ton plein de gravité. Celui qui croit en moi, quand même il serait mort vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais.

Autour de nous, c'est l'attente anxieuse. Si nombre de badauds ne sont là que pour rassasier leur curiosité, certains au sein de l'attroupement sont des voisins et des amis de la famille en deuil, reconnaissables à leurs mines affligées. L'arrivée du renommé thaumaturge ayant été signalée de loin, bientôt l'affluence grossit. Une populace dont Jésus s'est déjà plaint amèrement, affirmant qu'elle a besoin de signes surnaturels pour reconnaître que l'Esprit du Tout-Puissant souffle sur celui qui en commande les manifestations.

C'est une Marie non moins éplorée qui accourt à son tour pour se jeter aux pieds de son maître, après avoir été prévenue par sa sœur que Jésus la réclamait. Quel ravissement sur son visage, malgré l'affliction profonde que lui cause la mort de son frère, de revoir son seigneur bien-aimé, celui sans lequel elle ne peut vivre, celui qui l'a fait rompre avec l'amour charnel pour faire naître en elle un autre sentiment, celui du vrai désir, comme elle l'affirme, celui dont Jésus enseigne que seul Dieu peut en être l'objet.

— Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort!

Les yeux pleins de larmes, Marie offre le spectacle d'une telle détresse que Jésus s'en émeut, en proie à un trouble soudain dont l'émotion n'échappe à personne dans son entourage.

— Voyez comment il l'aimait, murmure-t-on à mi-voix. Lui, qui a ouvert les yeux de l'aveugle, ne pouvait-il faire qu'il ne mourût pas?

— Où l'avez-vous mis? s'enquiert le Nazaréen.

Un sentier au milieu des herbes folles et des pierres, un peu à l'écart du village, qu'incendient les derniers feux du soleil couchant dans ce demi-jour crépusculaire bleuté qui tombe rapidement. Une sorte de long frémissement dans la foule rassemblée autour de Jésus, alors qu'il s'immobilise à une vingtaine de coudées devant le sépulcre de Lazare, une grotte à flanc de colline, et qu'il ordonne qu'on retire la pierre en interdisant l'accès...

— Mais Seigneur, il sent déjà, il y a quatre jours qu’il est là!

L’observation est de Marthe, des sanglots étranglés dans la voix, pendant que dans le lointain retentit l’appel triste d’un oiseau rapace au milieu du silence respectueux qui s’est installé dans cet air frais de fin du jour.

— Ne t’ai-je pas dit que si tu croyais, tu verrais la gloire de Dieu? réplique le saint prophète avec une tranquille autorité.

Jésus dont l’ombre portée pointée vers l’entrée du tombeau semble métamorphosé tout à coup, comme si une mystérieuse force de vie était à s’incarner en lui :

— Père, je te rends grâce de ce que tu m’as exaucé, dit-il soudain, dans une sorte de transe. Pour moi, je sais que tu m’exauces toujours, et si je parle ainsi, c’est à cause de cette foule qui m’entoure, afin qu’elle croie que tu m’as envoyé.

Figure sublime de douceur où rayonne sa foi inébranlable en son Dieu, l’instant d’après Jésus lève la main, paume tournée vers le caveau :

— Lazare, sors! commande-t-il, d’une voix forte.

Ce n’est pas un ordre, mais plutôt comme une adjuration à la Vie de se manifester, de repousser les limites de la Mort et de s’extirper du tombeau. De longs instants d’attente où chacun retient son souffle, les yeux rivés sur l’entrée de ce caveau sur lequel brille un dernier rayon du soleil couchant. Un silence si absolu que le cri inattendu d’un épervier en route vers son nid et volant à tire-d’aile fait tressaillir tout le monde. Tout à coup, dans cette clarté crépusculaire où le contour des choses s’estompe, la silhouette du défunt apparaît à l’entrée de son sépulcre, arrachant à la foule un cri de stupeur mêlé d’effroi. Je rêve, c’est certain. À l’instar des autres, je suis victime d’une illusion créée par mon imagination enfiévrée. Les prunelles démesurément agrandies, je n’ai d’yeux que pour cette apparition incroyable à la pâleur de spectre et à la démarche entravée qui s’avance d’un pas hésitant au sein de cet espace découvert. En partie libérée des bandelettes de son linceul, toute sa personne exhale de l’âcre odeur des aromates ayant servi à son embaumement...

— Déliez-le et laissez-le aller, ordonne encore Jésus.

C’est un Lazare égaré qui marche devant nous dans la lumière irréaliste, un homme aux flancs amaigris dont l’aspect fantomatique de tout son être fait brusquement reculer de frayeur les attroupements de badauds rassemblés devant son sépulcre. L’image de ce trépassé qu’on vient d’arracher du schéol est si invraisemblable que je me demande si je ne rêve pas tout éveillé. Personne n’est jamais revenu de ce royaume des morts. Et pourtant l’air empesté sur le passage de ce véritable revenant de la douceâtre odeur de chair corrompue mêlée de myrrhe des cadavres ayant été confiés au tombeau. Totalement médusé par cette apparition fantastique, plus que jamais je demeure sans voix devant le fabuleux pouvoir dont dispose Ieschoua ben Iosef. Qui donc est cet homme qu’on m’a chargé d’épier, et de quelle autorité peut-il proclamer qu’il est la résurrection et la vie, affirmer que celui qui croit en lui, quand même il serait mort, vivra?

Ce qui vient de se dérouler encore une fois devant mes yeux tient du mystère. Comme si quelque chose de caché ou de secret qui n’était pas visible jusque là était à se révéler progressivement à travers toute la personne de Jésus de Nazareth. Comme si le Ciel l’avait investi d’un mandat pour l’accomplissement d’un dessein mystérieux dépassant tout entendement, et qu’il fût l’exécuteur très héroïque de ses volontés. Le révérend thaumaturge ne vient-il pas de démontrer de façon éclatante, au vu et au su de toute une populace confondue par la toute-puissance de ses pouvoirs, que ses paroles ne sont pas vains propos d’enchanteur et qu’il a cette faculté de violenter la Mort jusque dans ses derniers retranchements, d’élever l’homme au-dessus de sa misérable condition mortelle?

## CHAPITRE XXXV

Tard ce même jour, enroulé dans les plis de mes vêtements au milieu des berceaux de verdure du jardin fruitier de Lazare aménagé en bordure de sa vaste résidence, je suis allongé dans le noir sous la voûte étoilée du ciel, entouré de quelques disciples n'ayant pu trouver à se loger à l'intérieur de la maison, faute de place. Le regard perdu dans le vague, j'écoute les légers bruits de la vie nocturne, l'esprit obsédé de mille questions sans réponse suite à ce prodige impensable dont j'ai été témoin quelques heures plus tôt. Lazare était mort et il est revenu à la vie. Et je n'ai pas été victime d'une hallucination, Je l'ai vu de mes yeux incrédules sortir de son tombeau, lui dont le corps encore partiellement drapé de son linceul avait déjà l'aspect parcheminé des cadavres.

Pour apaiser mon trouble, me libérer de cette espèce de vertige moral impossible à définir qui m'agite, je n'ai d'autre choix que de me réfugier dans les valeurs du système à tous crins auquel je me suis vendu corps et âme, tant j'étais avide de tirer vengeance de l'adversité dans laquelle m'ont jeté les premières années de ma vie. Un système brillant, à l'éclat du dur airain dans lequel il a été forgé et qui, tel un cheval bien dressé, s'est laissé d'abord apprivoiser afin que je me figure que tout serait aisé là où ses pas me conduiraient, sur cette route de la gloire et de la fortune dont j'avais tant rêvé. Mais le cheval s'est révélé être d'une tout autre nature une fois son apprentissage complété. Une bête capricieuse, exigeante, cruelle, dans ses appétits dévorants. Un étalon fou aux naseaux enflammés qui m'a contraint à d'impitoyables contorsions de conscience pour rester sur son dos, faisant de moi l'exécutant aveugle de ses volontés. Un esclave servile, à la sujétion habilement dissimulée sous ses allures émancipées, pour mieux cacher la réalité du joug de fer auquel il est enchaîné.

Que de sanglantes besognes ne me suis-je pas acquitté au service de ce système asservissant qui ne domine pas seulement l'Histoire, mais l'écrit à sa manière. Comme ce système trompeur entre tous sait s'y faire pour camoufler les crimes les plus sordides de ses serviteurs iniques et violents, en les présentant comme des faits héroïques.

À mon insu s'extrait soudainement des replis de ma mémoire les images des tragiques événements qui avaient suivi la deuxième révolte des légions *I* et *XX*. Afin de libérer mon esprit de ce pénible épisode de ma vie qui jusque là sommeillait au milieu des ténèbres d'une conscience ayant appris à s'accommoder de tout, je laisse son ressouvenir en vider l'abcès...

À nouveau le temps de la déloyauté, du légionnaire infidèle à son devoir sacré, à ses serments, à sa parole...

— C'est plutôt expéditif ! lance le général Ceacina, en guise de commentaire, après avoir parcouru d'un air incrédule la missive de Germanicus que je viens de lui remettre en main propre à son quartier général, pendant que montent vers nous mille bruits et clameurs en provenance des baraquements de troupes de ses légions, au sein de la forteresse de *Vetera Castra*, en face du confluent de la Lippe.

Regard assombri et visage fermé au sein de sa barbe grisonnante, Ceacina Sévérus semble contempler en esprit l'étendue des dommages subis par le Corps d'armée du Rhin au cours de ces derniers temps, suite aux mutineries répétées de nos légions. Le vieux loup des armées de Rome, victorieux de tant de batailles passées, est aux abois, et pour cause : les deux légions de *Vetera Castra* dont il a charge de commandement viennent de se rebeller encore une fois au bruit du nouveau soulèvement à la Cité des Ubiens des légions *I* et *XX*, heureusement maté depuis.

Mais cette fois-ci, Germanicus, excédé par tant de déshonneur de la part de ses légionnaires, compte user à l'endroit des derniers insoumis des plus dures contraintes, afin d'éviter toute contagion de cette nouvelle fièvre de rébellion. Et pendant qu'il est à faire armer en vitesse les bâtiments de sa flotte de guerre et rassembler sous sa gouverne toutes les forces auxiliaires dont il peut disposer, c'est moi qui ai été chargé par lui de transmettre au légat Ceacina ses exigences à l'égard des deux légions mutinées. Le message à communiquer aux rebelles est sans équivoque : il annonce l'arrivée de leur général en chef à la tête de forces considérables. Innocents et coupables seront massacrés sans distinction, à moins que les légionnaires demeurés fidèles à Rome ne prennent sur eux de punir eux-mêmes les séditieux.

— Dis-moi, centurion, tu devais être à la Cité des Ubiens quand ont éclaté ces nouveaux troubles, puisque Germanicus t'a choisi pour me transmettre ce pli?

— J'y étais, général.

— On m'a rapporté que c'est en raison de la présence d'une délégation du Sénat en leurs murs que les légionnaires auraient remis ça...

— Juste, général.

En un éclair je revis en pensée le départ des sénateurs pour Rome, sous l'escorte de quelques cavaliers, au lendemain de la nouvelle mutinerie des légions *I* et *XX*. C'est presque en fugitifs que les Pères conscrits, humiliés et bafoués par l'accueil effroyable qu'on leur a réservé, ont pris la route du retour et qu'a pris fin cette nouvelle mutinerie. De mon père adoptif, je n'aurai vu que sa lointaine silhouette au moment de son départ, le secret entourant ma mission d'infiltration m'interdisant de sortir de l'anonymat pour entrer en rapport avec lui.

— Quel a été le sort qu'on a réservé aux mutins? s'enquiert le chevronné légat de Rome, au bout d'un moment. J'imagine que Germanicus a dû réprimer cette nouvelle rébellion de façon expéditive?

— Expéditif est le mot, général. Les chefs de la révolte ont été conduits enchaînés devant le légat Lentulus de la légion *Germanica*. La troupe avait pris conscience entre temps de la fourberie des meneurs, et elle voulait que ce général se prononce sur leurs crimes. À tour de rôle, on faisait monter les prévenus sur une élévation, afin qu'ils soient bien visibles de tous. Pour chacun d'entre eux, un tribun militaire demandait aux légionnaires rassemblés au pied du tribunal s'ils reconnaissaient l'accusé responsable d'une action condamnable. Toute réponse positive entraînait une exécution immédiate. Les prévenus déclarés coupables étaient égorgés sur-le-champ par ceux-là mêmes qu'ils avaient détournés du devoir.

— Et Germanicus, durant ce temps?

— Il surveillait à l'écart le déroulement des choses sans mot dire, accompagné des membres de son état-major. Ce n'est qu'après avoir laissé les légionnaires épurer le mauvais sang au sein de leurs rangs, qu'il est enfin sorti de sa réserve. Pour décréter que les centurions qui avaient fait l'objet de griefs répétés de la part de la troupe devaient comparaître à leur tour, en vue d'être soumis au jugement de leurs hommes. Si les soldats s'accordaient pour reconnaître la valeur du centurion mis en cause, celui-ci était maintenu dans ses fonctions. Au contraire, s'il était taxé de cruauté et de malversation, il était chassé de l'armée sur l'heure.

— Je sais, centurion, que tu relèves des opérations de renseignement du légat Cornelius Tiro... J'étais aux côtés de Germanicus quand tu t'es amené sous sa tente de commandement pour livrer le compte rendu de ta mission d'infiltration.

Je n'ai rien oublié du visage du général. Il est l'un des cinq légats responsables des légions mutinées à avoir fait l'objet de blâmes sévères de la part de Germanicus, pour avoir laissé le mouvement de révolte se développer sans réagir avec vigueur et autorité.

— On ne va pas procéder de la même façon ici pour épurer le mauvais sang, décrète soudain mon vis-à-vis, le visage pensif, après un moment de réflexion. Germanicus sera là demain, à moins d'imprévu. Le temps va donc nous manquer pour tenir pareil tribunal. Comme tu as suivi cette mutinerie depuis ses tous débuts, je voudrais te confier l'exécution de cette purge... Le plan est simple : frapper les coupables dans leur sommeil !

Aussitôt sa décision arrêtée, les termes de la sommation de Germanicus sont transmis en secret par le général Ceacina aux porte-enseignes des deux légions mutinées, vieux soldats aguerris considérés parmi les éléments les plus sûrs pour pareille tâche. Aussitôt ceux-ci identifient pour mon bénéfice les visages des chefs rebelles, des frondeurs forts en gueule qui n'ont de cesse de chauffer les esprits au sein de leurs rangs et de prôner un soulèvement général de l'ensemble des forces de l'Armée du Rhin. À la nuit venue, on va fondre sur ces agitateurs pour les égorger dans leur lit...

Les heures passent et d'aveugles ténèbres se sont maintenant installées, favorisant à souhait mes ténébreux desseins. Il fait noir, très noir, au point où je distingue à peine les quartiers des légionnaires. La mort s'apprête à s'abattre sur ses proies, les couvre déjà de son ombre sinistre. Semblables à des spectres, nous nous glissons entre les baraquements, nous fauilant derrière les hommes de garde pour investir sans bruit tout *Vetera Castra*. Là où un guetteur s'alarme, une main fébrile le bâillonne et le tire vivement en arrière. À peine un râle quand la froide brûlure du poignard lui tranche la gorge.

Une flèche enflammée monte vers le ciel sans lune, signal de la tuerie. Ramassés sur nous-mêmes, nous bondissons vers les chambrées. Partout dans cette sombre nuit des courses effrénées au milieu des corps endormis. Le glaive qui frappe à pleine volée et pourfend les chairs. L'horreur, la mort qui s'abat comme la foudre, le sang qui coule à flots, au milieu des vociférations de frères d'armes pris de démence qui s'entrégorgent dans les ténèbres ...

Quand cesse le carnage au petit jour et que paraît Germanicus à la tête de ses forces, la sauvagerie de notre action punitive a de quoi reléguer aux oubliettes la pire barbarie de nos ennemis. La mort a fauché sans discernement dans les baraquements, confondant fidèles comme traîtres dans l'obscurité, amis comme ennemis. *Vetera Castra* présente le spectacle de la plus extrême désolation, une abomination à s'en voiler la face. La haine fratricide a ravagé les rangs des légionnaires, les jonchant de cadavres, laissant les rescapés ayant pu échapper au massacre hébétés d'horreur.

— Quelle effroyable victoire! s'écrie le jeune général, atterré par l'ampleur de la tuerie. Pire qu'un désastre!

Personne ne dit mot. Le silence est notre manière de nous mentir les uns aux autres, tandis qu'on rassemble les corps pour les brûler sur un bûcher collectif. Ce que nous venons de faire n'a rien de commun avec le respectable métier de soldat, c'est une basse besogne d'assassin. Aussi l'État-major estime qu'il faut vite trouver un dérivatif à cette tuerie, afin de détourner la douleur des esprits harcelés de remords. Et comme Germanicus aurait bien besoin d'une brillante action d'éclat pour redorer son blason, c'est le Barbare qui servira d'exutoire à l'accablement de la troupe. Le sang de nos ennemis servira à laver celui de nos frères d'armes. L'hiver étant proche, ce sera une opération de courte durée où tout est prévu pour la mobilité, l'invisibilité et la surprise.

Contre toute attente, c'est à moi que Germanicus confie l'importante entreprise de désinformation, en vue de tromper nos ennemis. Froissé dans son amour-propre de n'être pas consulté pour pareille opération conduite en temps normal par des effectifs relevant de son autorité, Cornelius Tiro qui a accompagné Germanicus à *Vetera Castra* me fait l'effet

d'essayer un véritable affront, devant la confiance que me réitère le jeune général en chef, sans même requérir l'avis de son chef du renseignement. L'entreprise d'infiltration dont j'ai la responsabilité est pourtant de première importance : un corps d'armée va y jouer son va-tout. Comme si l'air s'était subitement raréfié pour Cornelius Tiro, la dernière chose que je vois en quittant les lieux, c'est son regard braqué sur moi, deux prunelles immenses, effrayantes de fixité au sein d'un visage pâle dont la bouche n'est plus qu'un mince pli aux commissures tordues.

Fort de la confiance que me témoigne Germanicus, je m'établis avec ma bande à trois jours de marche de *Vetera Castra*, au sud, vers les sources de la Ruhr, en bordure des contrées montagneuses abritant les hameaux de la nation des Marses. Puis je confie la mission à mes espions infiltrés de répandre le bruit que les légions du Rhin inférieur ne sont plus en état de combattre, que la mutinerie a décimé leurs forces et qu'elles s'apprêtent à un repli général. En quelques jours, la nouvelle de la honteuse retraite du Corps d'armée du Rhin se répand dans tous les hameaux, accueillie partout avec une joie débordante par les Marses. À la perspective de voir disparaître ces troupes romaines haïes, seul rempart de la Gaule depuis le désarmement de ses populations, l'esprit est à la fête chez les Barbares devant la promesse de sanglants pillages à bon compte à travers toutes les riches cités désarmées appelées à se retrouver bientôt sans protection.

Comme nos ennemis vont à l'évidence pécher par excès de confiance suite à l'annonce de ce mouvement de repli, Germanicus choisit de les surprendre au moment où ils s'y attendront le moins pour les tailler en pièces. À l'aube d'un jour gris que mouille un froid crachin d'automne, douze mille légionnaires, vingt-six cohortes alliées et huit ailes de cavalerie passent sur la rive opposée du fleuve par un pont hâtivement jeté. Et après deux jours d'une incursion sans ennuis, les rapports de mes éclaireurs nous informent que la prochaine nuit doit en être une de fête et d'orgie pour les Marses...

Devant nous, dans la lueur fumeuse des torches, des corps à demi nus bestialement ivres et cuités à ne plus pouvoir tenir debout se vautrent sur des lits de feuilles autour de tables gluantes où ruisselle une lourde bière d'orge, et où s'amoncellent des pièces de gibier à l'émanation odorante. Nul guetteur au milieu de toute cette soûlerie nocturne, à part les habituels molosses dressés pour donner l'alerte. Mais trompés par tous ces fumets de rôti et de bonne chère qui leur chatouillent agréablement l'odorat, ces dogues carnassiers n'ont encore rien décelé de notre présence...

Enfin le signal d'attaque. Sur un front de cinquante milles, quatre corps de bataille surgis de nulle part s'élancent en une ruée hurlante, déferlant droit devant comme une avalanche, sous un ciel étoilé strié de flèches enflammées. Une charge impétueuse qui broie tout sur son passage avec la force d'un bélier d'airain. La cavalerie ne fait pas de prisonniers. Hommes, femmes, enfants terrorisés et hurlant d'épouvante, sont fauchés sans distinction, piétinés à mort par nos chevaux écumants, au milieu d'un chaos sans nom et les gissements de fureur des fauves de Rome.

Ce n'est qu'au matin que le « lion Numa », repu de carnage, maculé de sang, cesse de cracher le fer et le feu à pleine gueule, de vomir la mort.

Seul sur mon cheval, je chemine au milieu de la forêt brumeuse d'un pas lent, sans me soucier des râles des moribonds qui agonisent autour de moi. Il n'y a plus d'âge, plus de sexe, plus d'identité. Que des corps éventrés, broyés, gisants épars dans la rosée sanglante, regards éteints braqués à jamais sur le néant. La déesse germaine Tanfana n'a rien pu faire pour protéger ses fils devant la fureur du terrible fauve romain. De son sanctuaire sacré, il ne reste que des ruines fumantes dont les cendres tourbillonnent mollement dans l'air. Là-haut, dans un ciel lourd et gris, des rapaces tournoient au-dessus du charnier, prêts à se ruer à la curée à leur tour.

Exténué, vidé de toute énergie après tant de fureur meurtrière, je promène un regard détaché sur cette nature violentée, ces hautes voûtes d'arbres séculaires à l'aspect de mausolée dans ce jour funèbre et froid. Bientôt cet univers tourmenté se couvrira d'un linceul de neige et de glace, laissant aux survivants d'épouvantables lendemains. Dans cette atmosphère de nécropole, il me semble entendre dans l'air comme une plainte lugubre d'une détresse infinie, entrecoupée de gémissements et de sanglots...

Soudain la masse sombre d'un assaillant au-dessus de ma tête! Roulant sur moi-même pour éviter sa charge, en un éclair je suis déjà sur pieds et lui saute à la gorge toutes griffes dehors pour le culbuter durement par terre.

— Arrête, David, c'est moi Mathias!

Mathias!... Complètement terrorisé, le pieux disciple se débat sous moi comme un forcené dans le noir pour tenter de se libérer, pendant que d'une main je l'étreins à la gorge et que de l'autre je suis déjà à fouiller sous ma tunique avec fébrilité pour y dégainer le poignard qui ne me quitte jamais. Enfermé depuis toujours dans une tourmente de violence qui m'a dévoré l'âme et l'esprit, je ne connais aucun répit, vis sur la défensive dans un état permanent d'insécurité. Heureusement quelque chose s'apparentant à un guetteur à l'affût veille en moi dans un état de garde permanent. À l'apparition soudaine de cette silhouette au-dessus de ma tête, ce veilleur entraîné à réagir à la moindre alarme a détecté une menace. Alerté sur-le-champ, le tueur omniprésent établi à demeure en moi est aussitôt passé à l'action.

Tirés en sursaut de leur sommeil par notre échauffourée, nombre de fidèles de Jésus nous entourent, l'air effaré. Confus, offrant mes excuses pour cette méprise impardonnable, c'est l'arme au poing que me surprend le saint prophète accouru depuis l'intérieur de la maison de Lazare, suite à tout ce raffut. Sa blanche silhouette bien en évidence dans le cercle lumineux de la torche d'un serviteur, un instant il reste là à m'observer sans dire mot au milieu de l'affolement général. Puis, tournant la tête, son regard se perd par-delà les vergers en fleurs de la vallée de Josaphat, le sombre périmètre de Jérusalem endormie et la muette désolation du désert de Judée, pour se fixer l'instant d'après, à ce qu'il me semble, sur le monde insondable des confins étoilés de l'espace, un monde où lui seul semble avoir accès.

Un moment plus tard, aussi tranquillement qu'il est apparu, Jésus nous quitte pour retourner auprès de celui qu'il a ramené à la vie, quelques heures plus tôt.

## CHAPITRE XXXVI

Après le bref passage de Jésus à Béthanie pour y ramener à la vie son ami Lazare, le radieux thaumaturge a préféré se retirer à Éphraïm en bordure du désert, en territoire samaritain, le temps que les esprits se calment. Mais à présent, le moment est venu de regagner la Ville sainte, en dépit des dangers qu'elle recèle toujours pour la sécurité de mon protégé.

— Voici que nous montons à Jérusalem, et tout ce qu'ont écrit les prophètes au sujet du Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux gentils, tourné en dérision, abreuvé d'outrages, couvert de crachats et, après l'avoir flagellé, on le mettra à mort et il ressuscitera le troisième jour.

Nouvelle prédiction sinistre et mystérieuse de Jésus sur le sort atroce qui l'attend à Jérusalem. Une mort annoncée dont on ne semble pas vraiment s'alarmer outre mesure chez ses disciples. Le Nazaréen fait-il un rapprochement entre sa position et celle des prophètes d'autrefois dont le destin fut d'être critiqués, décriés et persécutés pour être demeurés fidèles jusqu'au bout à leur vocation surnaturelle d'être les hérauts de Dieu?

Quelques intimes de Jésus, à l'exemple de Simon-Pierre, le pêcheur galiléen, semblent particulièrement atterrés par cette funeste prophétie encore plus précise que les précédentes. En revanche, d'après ce que je peux en juger, la plupart des disciples du saint prophète ne paraissent pas en saisir toute la dramatique portée. Certains sont à ce point assurés que leur maître puisse triompher de la mort, qu'ils ne s'inquiètent même pas de cet esprit d'intolérance et d'exclusion qui pourrait bien dégénérer en persécution ouverte à son endroit.

Aussi je me questionne. Comment un chef religieux de l'envergure d'Ieschoua ben Iosef peut-il calmement annoncer sa mort à ses fidèles? Comment peut-il prévoir non seulement sa triste fin, mais également les épreuves que vont s'attirer ceux qui le suivront dans la voie qu'il leur a ouverte? Et comment, sachant tout cela à l'avance, peut-il avoir encore la crédulité de croire en sa victoire finale?

Si Jésus de Nazareth est le Messie, pourquoi ne le proclame-t-il pas bien haut à la face de tous ses détracteurs au scepticisme hautain et railleur? Et s'il est ce Sauveur promis à Adam et à Abraham, pourquoi doit-on recourir à tant de précautions dans son entourage pour le protéger des manœuvres de ses ennemis? Le Messie des Écritures dans l'imagerie populaire n'est-il pas censé triompher dans la gloire, une gloire qui éclipsera toutes les splendeurs passées?

C'est sur le même chemin que nous avons emprunté à l'aller pour nous rendre à Ephraïm que le Galiléen a choisi de cheminer pour notre retour à Jérusalem. Bien conscient à notre départ pour la Samarie des dangers qu'il encourait à emprunter la route directe passant par Jérusalem et ses abords immédiats, par prudence Jésus s'est imposé le crochet par Jéricho et le val du Jourdain, en raison d'une surveillance moins accrue de cette voie de communication. Alors que nous marchons à sa suite sur cette route de la plaine que domine au loin une ligne de collines, le vénéré prophète s'arrête tout à coup au milieu de champs d'orge du printemps. Un instant il s'attarde sur ces champs aux épis ondulants sous le souffle de la brise, le regard empreint d'une étrange nostalgie. Alors que s'annonce la saison de la moisson, que les amandiers sont en fleurs et que la nature exulte de beauté par tous les pores de sa création, peut-être éprouve-t-il quelque regret face à la précarité de sa vie. Comment envisager la mort en partage, quand fume la plaine, que germent les fruits et les fleurs, et que la vie reprend partout ses droits?

— Vous avez entendu qu'il a été dit : « Œil pour œil, dent pour dent. » Et moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Quelqu'un te frappe-t-il sur la joue droite, présente-lui encore l'autre. Quelqu'un veut-il te faire un procès pour te

prendre ta tunique, abandonne-lui encore ton manteau. Et si quelqu'un te réquisitionne pour un mille, fais-en deux avec lui. Donne à qui te demande, et ne tourne point le dos à qui veut t'emprunter.

Où ai-je déjà entendu semblable exhortation dans la bouche de Jésus?... Ça y est, j'y suis. C'est à mon arrivée à Betsaïda Julias en compagnie de Jacques de Zébédée qui avait accepté de parrainer ma candidature auprès de son maître. Je me souviens encore de l'effet indéfinissable que m'avait fait ce premier enseignement du Nazaréen alors tout nouveau pour moi. Une prédication empreinte d'observations, de réflexions poignantes et d'incitations à un nouveau rapport avec Dieu déterminé par celui que nous entretenons avec nos semblables. Des dispositions morales pour le moins aussi audacieuses que novatrices, car il n'est pas évident pour moi que l'homme soit capable de faire preuve de pareille élévation d'âme dans un monde aussi cruel. Je n'en tiens pour preuve que cette loi du talion elle-même que le saint personnage remet en cause et qui s'appuie pourtant sur des passages bien définis des ordonnances légales des Livres sacrés. Et son code est clair : à la gravité du délit doit correspondre le degré de la peine.

L'amour des méchants, le refus déterminé de la vengeance, depuis quand, au nom de quelle inclination envers l'oppression, l'humiliation, le coup de poignard, peut-on accepter cela ? Non seulement Jésus est-il en désaccord avec les façons de faire des siens sur nombre de points de leurs observances, mais voilà maintenant qu'il remet en cause le droit de la victime à tirer vengeance d'un affront. N'y a-t-il pas lieu d'être pris d'inquiétude devant pareille incitation à s'affranchir de toute haine à l'égard de celui qui vous a assailli et tourmenté? Cette loi du talion, statuant du droit aux représailles pour l'offensé, n'est-elle pas finalement pour l'outragé le meilleur dérivé à l'inimitié amère qu'il entretient en lui contre son ennemi et qui use ses forces tant que cette soif de vengeance n'a pas été assouvie? Le châtement n'est-il pas éternel, n'appartient-il pas aux dieux eux-mêmes, nos pères ne l'appelaient-ils pas à grand renfort de lamentations sur les ennemis d'Israël?

Ne pas rendre le mal pour le mal, mais faire du bien à son ennemi. Que cherche donc Jésus à travers pareille exhortation? Interrompre le cours de la réciprocité infinie de la violence? Mais depuis quand l'indulgence et la bonté auraient-elles un pouvoir? Comment accepter cela alors que ma vie entière à ce jour a été marquée par l'animosité et la soif de vengeance?

— Vous avez entendu qu'il a été dit : «Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi.» Et moi je vous dis d'aimer vos ennemis et de prier pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les fils de votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et pleuvoir sur les justes et les injustes.

Je n'ai jamais éprouvé la moindre espèce de bienveillance à l'égard de mes ennemis. Au cours des premières années qui ont suivi le désastre des légions de Varus, j'en cultivais même à dessein le pénible souvenir pour mieux me faire le fossoyeur de ces méprisables traîtres d'Outre-Rhin. Oublier ma fuite éperdue vers le fort d'Aliso avec le corps inerte de Flavius miné par les fièvres chargé sur mes épaules aurait été pour moi comme une véritable trahison envers mon frère. Aussi un rien suffisait-il à me remettre en mémoire son délire, ma faim dévorante, mon épuisement extrême, la terreur paralysante qui me gagnait, alors que partout autour de nous dans cette forêt de l'horreur retentissaient en échos les aboiements rauques des molosses de nos ennemis lancés aux trousses des rescapés du terrible guet-apens. L'aspect effroyable que présentait le fort d'Aliso à mon arrivée dans sa place forte, cette citadelle devenue l'ultime refuge de tous les survivants qui avaient pu trouver la force de s'y traîner, restera à jamais gravé dans ma mémoire. Une cour sordide où s'entassaient dans la plus grande

confusion des fils de Rome hébétés et couverts de plaies, trop épuisés pour parler ou éprouver quelque compassion pour ceux qui rendaient l'âme autour d'eux.

J'ai la mémoire imprégnée à jamais par le ressentiment depuis le jour, je crois bien, où avait commencé à émerger à travers les récits des survivants, l'horrible vérité sur les événements immédiats qui avaient précédé le désastre. Toutes ces nations germaniques, amies fidèles d'hier encore, dont les chefs présents à l'entrée du corps d'armée de Varus dans la forêt de Teutoburg s'étaient mis subitement à se défilier, au lieu d'apporter leur concours à Rome comme ils l'avaient promis.

Comment ne pas frémir d'horreur au récit de l'odieuse trahison de ces perfides? Leur prétexte d'aller chercher de nouveaux auxiliaires pour son hasardeuse expédition militaire, au dernier instant? Le massacre de toutes ces petites garnisons de nos forces dont ces fourbes avaient eux-mêmes sollicité la présence sur leur territoire, pour mieux, disaient-ils, être protégés des brigands et assurer la sécurité des convois de vivres? Comment ne pas haïr pour toujours pareils monstres de cruauté encore capables au milieu du carnage de Teutoburg, d'arracher à la terre le corps sanglant de Varus pour en profaner la triste relique?

« Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent... » Quel homme de bon sens pourrait être capable d'un sentiment aussi contre nature que de prier pour ses persécuteurs?

Je revois encore, après tout ce temps, la stupéfaction teintée d'une moue de rejet dédaigneux qui avait marqué le visage de ce rude chirurgien militaire du fort d'Aliso exténué et débordé de travail, quand il avait pris conscience tout à coup, en nettoyant la blessure frontale de Flavius, que ce n'était pas un fer de lance qui l'avait sévèrement blessé au front, mais bien plutôt l'extrémité d'une grosse branche de chêne, percutée de plein fouet :

— Les lauriers du preux combattant! avait hurlé l'homme à la ronde, après avoir retiré de la plaie ouverte de Flavius de minuscules parcelles de feuillage encore agglutinées à sa blessure. Ce lâche devait être si pressé de fuir la bataille que c'est en pleine gueule qu'il a pris ses *feuilles de chêne*!

Les années ont passé, mais l'humiliation ressentie par Flavius au lendemain du désastre de Teutoburg est toujours aussi vive dans mon esprit, malgré tout ce temps écoulé. Un abaissement qui en a fait un homme marqué, en dépit de mes efforts pour le protéger du déshonneur et lui éviter cet affreux désordre de son esprit. Mon frère d'adoption n'avait eu droit à aucune mention honorable attestant de sa vaillance au combat. Personne parmi les rescapés n'avait été en mesure de témoigner d'un quelconque geste de courage à porter à son crédit.

Pour son malheur, Flavius avait raté son examen de passage au jeu cruel de la guerre et, du coup, cela lui avait révélé sa nature intime. Un être faible et fragile, incapable pour les besoins de la cause d'accepter la dure réalité du conflit armé qui exige qu'on en joue le jeu à fond, pour espérer lui survivre.

— Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras pas », dit encore Jésus dont le regard bienveillant va de l'un à l'autre de ses disciples. Celui qui tuera sera passible de jugement.

« Si tu savais le nombre d'actions gênantes que j'ai menées pour le compte de Rome, ô Jésus, et combien ce commandement donné à nos pères ne m'a jamais embarrassé outre mesure. Combien j'ai toujours su accommoder ma conscience à mon travail, du fait que mes actions recevaient l'assentiment tacite de nos chefs de guerre. D'ailleurs eux-mêmes ne sont-ils pas cautionnés dans leur conduite par un pouvoir supérieur habile à fermer les yeux sur leurs excès, pourvu que les intérêts de la nation soient bien servis?... Je ne cherche en rien à me disculper. La vérité c'est que je tuais

presque par plaisir tant l'animosité que je cultivais à l'égard de mes ennemis d'Outre-Rhin était grande, six ans encore après l'horrible massacre des trois légions de Varus... »

— Là gisent éparés et sans sépultures, en proie aux bêtes, les ossements blanchis de tes compagnons d'armes, centurion Marcus.

S'il s'avère exact, le renseignement de ce mercenaire batave qui chevauche à mes côtés et pointe le bras vers le levant est sans prix. Il y a si longtemps que nous attendons ce jour où nous pourrions enfin fouler le sol du charnier de Teutoburg. Le ton de mon subordonné est plein de respect, comme s'il craignait de troubler le repos des victimes qui reposent à jamais en ces lieux maudits. J'ai le cœur serré à l'idée de revoir bientôt ce champ de mort. Un malaise encore accru par la solitude bruissante et mystérieuse des lieux, un cirque de hauteurs boisées aux contours estompés sous de lourdes volutes de brume, dans ce matin blême...

Des jours et des jours interminables d'un ratissage intensif du territoire barbare, d'une chasse à l'homme organisée avec des moyens gigantesques. Toute la flotte romaine du Rhin, de la Meuse et de l'océan Germanique comprenant près de trois cent-cinquante bateaux, dont bon nombre de débarquement, a été réquisitionnée par Germanicus pour assurer le transport de l'Armée du Rhin supérieur pour cette opération de grande envergure, en ce début d'automne de 768\*. Une force qui aussitôt débarquée a commencé à faire mouvement pour prendre à revers les effectifs d'Arminn attaqués de front par le général Ceacina, à la tête des quatre légions du Rhin inférieur. Et en dépit de tous ces efforts consentis pour assurer le succès de nos Armes et protéger le secret entourant nos opérations, l'entreprise est un échec : Arminn ne s'est pas laissé attraper.

Soudain, alors que les sources de l'Ems et de la Lippe sont maintenant toutes proches, de ces parages de nulle part s'élèvent dans l'air des cris d'alarme et des aboiements de chiens rageurs dans le lointain. Déployé à l'avant-garde, un détachement de mes partisans vient de surprendre au repos une bande ennemie, au dire de Tigris empressé de me faire rapport. Quelques dizaines de pillards établis en campement, le temps que le bétail sur pied qu'ils poussent devant eux ait fini d'engraisser dans les herbes des pâturages de montagne.

Quand, rapidement, je rejoins mon avant-garde avec le reste de mes combattants, tout est terminé. Autour de moi, des corps éventrés dans l'herbe haute, frappés à mort, bouches râlantes, tandis que je descends de cheval et me dirige vers un petit groupe de captifs que mes hommes viennent de débusquer dans les fourrés des alentours. Suivant mes instructions, chacun d'entre eux est attaché à un tronc d'arbre.

Ces barbares appartiennent à une bande conquérante identifiée au premier abord aux forces rebelles d'Arminn. Des voleurs en mal de pillage qui raflent tout ce qui peut leur être profitable. Et quand, oh! surprise impensable, je découvre dans le butin de guerre de ces affameurs l'Aigle de la XIX<sup>e</sup> légion, disparue six ans plus tôt avec le corps d'armée de Varus, en un instant cette découverte revêt un caractère sacré : les Aigles des Armées de Rome sont sacralisées.

Blonds, hirsutes, le regard par en dessous dans leurs masques de rudesse sauvage, les captifs forment un ramassis de farouches rebelles de toutes les tribus. Leur chef est un Longobard, un affreux bâtard issu du peuple le plus cruel et le plus violent d'Outre-Rhin, trop insociable pour être apprivoisé. À l'instant où je tente de savoir auprès de cet infâme gremlin s'il a participé à l'extermination de nos légions pour être ainsi en possession de pareil emblème de guerre, pour toute réponse j'ai droit à un visage fermé, muré dans le silence.

— À ta place, je me dépêcherais de parler, dis-je au bout d'un instant, sur un ton faussement détaché. Dans le cas contraire, je pourrais devenir méchant...

Pour mieux faire comprendre au Longobard que je ne plaisante pas, je lui donne une sinistre démonstration de ce qui risque de lui arriver s'il persiste dans son mutisme. Sur un simple signe de tête, deux de mes adjoints se saisissent de l'un de ses acolytes et l'éventrent séance tenante, pendant que montent dans l'air les beuglements lamentables des bêtes qu'on est à égorger plus loin, dans l'impossibilité de pouvoir les prendre avec nous. Contre toute attente, le chef de la bande éclate tout à coup d'un rire fou, une lueur affolée dans le regard. En un instant ce rire démentiel en ressuscite un autre en moi, gravé à jamais dans ma mémoire...

Un infâme rire scélérat qui m'ébranlait jusqu'au fond de l'âme, alors que mouraient à tue-tête autour de nous, dans cette forêt mille fois maudite de Teutoburg, les captifs que nos ennemis étaient à supplicier en toute impunité, pour ainsi dire sous nos yeux. Comme je maudissais ce monstre de cruauté qui tapi sous le couvert de la forêt se divertissait de toutes ces atrocités dont nous étions les témoins impuissants, juste pour saper nos dernières réserves d'énergie, juste pour nous rappeler le sort qui nous attendait en partage, alors que l'on peinait affreusement au coude à coude pour ériger un semblant de retranchement, avec la nuit qui venait...

Brusquement la lame vengeresse de mon glaive jaillit à la hauteur du visage du Longobard. Le fer acéré à double tranchant s'empale avec tant de force dans sa bouche qu'il lui pulvérise sa mauvaise denture au passage pour ressortir par derrière et se ficher dans l'arbre auquel il est ligoté dans une giclée de sang. Mais s'agit-il bien de la même ignoble brute? Quelle importance. Ce gredin n'a-t-il pas mérité cent fois de finir ainsi égorgé, en expiation pour toutes ces victimes immolées sur l'autel de la barbarie?

Quand on quitte les lieux de notre brutal assaut, au milieu du jour, des charognards tournoient lentement là-haut, comme suspendus dans la grisaille triste. Plus bas, à la hauteur où les hommes exercent leurs œuvres de mort et se déchirent entre eux, nos derniers captifs ont eu la gorge tranchée. À dessein, on leur a laissé juste ce qu'il faut de cartilage pour ne pas que la tête s'en sépare. Puis, par un nœud coulant noué autour de ces débris humains qui de loin semblent grimacer affreusement, on a pendu ces hideux épouvantails côte à côte aux hautes branches d'un grand feuillu. Avec cette particularité commune qu'ils ont tous un bras cloué et pointé dans la même direction : le champ de mort de la forêt de Teutoburg, devenant autant de flèches indicatrices pour le corps d'armée de Germanicus qui devrait bientôt être là.

En témoignage de sa douleur et de celle de Rome tout entière, dès son arrivée sur les lieux du charnier, le jeune général en chef s'empresse de rendre les devoirs suprêmes aux reliques sacrées des trois légions massacrées. À cet effet, il fait élever sur place un tumulus sous lequel sont rassemblés avec la plus grande déférence les restes de tous ceux qui ont été pris dans cet infâme guet-apens.

Quant à moi, la récupération de l'emblème sacré de la *XIX<sup>e</sup>* légion me vaut la reconnaissance empressée de Germanicus. Je suis promu *primus pilus*, primipile, grade le plus élevé pour un centurion au sein des dix cohortes d'une légion. Et c'est devant tout son corps d'armée aligné avec le plus grand respect autour du mausolée que Germanicus en souligne l'événement. Désormais j'aurai le privilège d'assister aux réunions de l'État-major, et mon opinion aura du poids lors des délibérations à venir.

— Jésus de Nazareth!

— Jésus le Nazaréen est là! Vite, prévenez tout le monde!

— Jésus le prophète vient vers nous, amenez les malades et les infirmes!

La tranquillité de mon protégé, comme toujours, aura été de courte durée. Ces cris délirants d'enthousiasme qui viennent d'éclater dans l'air proviennent d'une agglomération de quelques modestes chaumières adossées à un repli de terrain. Même si nous sommes en Samarie et que ses habitants sont à couteaux tirés avec les juifs de Jérusalem, la réputation de grand thaumaturge de Jésus le précède partout. En un instant tout le hameau est rameuté. Dans un tumulte d'appels et de suppliques, une petite troupe en liesse accourt déjà à la rencontre de mon protégé. Certains pleurent d'émotion et d'autres se jettent à genoux devant sa radieuse personne, tant ils sont transportés d'allégresse.

À l'écart des autres, à quelques pas de là, j'observe sans mot dire le spectacle qui se déroule devant mes yeux. Comme à l'accoutumée, Jésus prête une attention particulière aux souffrances de chacun des malades et souffrants qu'on lui présente. Envahi tout à coup par une étrange nostalgie, il y a des moments, comme celui que je vis en cet instant, où je me sens tenaillé par une soif d'idéal qui jamais sans doute ne pourra être rassasiée, faute de pouvoir réinventer l'ordre des choses de ce monde. Car à l'inverse de Jésus, je ne m'illusionne en rien sur les dispositions de l'homme à vivre selon ses enseignements. Même que je suis attristé, dans un sens, devant tous les espoirs de conversion et d'élévation que l'émissaire du Ciel fonde dans l'homme.

Jésus de Nazareth a tout un pari à gagner pour recruter des sujets dignes de se mériter ce Royaume à venir qu'il a promis en partage aux justes de ce monde. J'ai bien peur que les conditions d'accès soient un peu trop au-dessus de la capacité morale des recrues!

## CHAPITRE XXXVII

C'est mêlé une fois de plus à une foule bariolée d'adeptes enthousiastes de sa parole qui le suivent dans tous ses déplacements que Jésus de Nazareth a repassé le Jourdain, en face de Jéricho. Durant son séjour dans cette ville paisible assise au milieu de ses baumiers et de ses palmiers, à l'extrémité septentrionale de la mer Morte, le bruit s'est répandu que le saint prophète se rendait à Jérusalem pour proclamer l'inauguration du Royaume de Dieu. Cet écho, on l'a d'abord pris à la légère au sein des proches du Nazaréen. Mais au fil des déplacements de tous ces groupes de pèlerins montant vers la Ville sainte en vue d'y célébrer la Pâque, ce bruit s'est amplifié à ce point qu'en arrivant à Béthanie, cette bourgade amie plantée en bordure de la route caravanière de Jéricho, il est devenu une assertion sur laquelle nous n'avons plus aucun contrôle. Dans l'esprit de bien des gens, le prophète de Nazareth revendiquera ouvertement à Jérusalem le titre et l'autorité du Messie. Ce sont les invités réunis dans la maison de Simon le lépreux pour faire accueil à Jésus qui nous confirment l'importance de cette rumeur publique.

Tandis que beaucoup se réjouissent de cette nouvelle dans la vaste demeure de notre hôte bienveillant, je n'arrive pas pour ma part à avoir l'esprit à la fête, tant je suis hanté par la funeste prophétie de Jésus sur le sort qui l'attend dans la Cité de David. Pour bien connaître l'extrême rigueur du Sanhédrin, je sais que les jours de liberté du radieux thaumaturge sont comptés. Il ne pourra plus longtemps encore se soustraire à la haute juridiction de ce Grand conseil des juifs. Si le pouvoir légal de cette Cour suprême se limite à la Judée, en revanche son autorité morale fait foi dans tout le vieil Israël et même au-delà, partout où les communautés israélites se soumettent volontairement à sa loi. Comme pour tant d'autres prophètes persécutés avant Jésus, on s'emploiera sans doute à faire ressortir de ses faits et gestes les analogies avec les pratiques des faux prophètes, jusqu'à ce que tombe la sentence fatidique à la fin d'un jugement houleux : « Tu ne vivras point, car tu dis des mensonges au nom de Yahweh ! » Tout manquement aux préceptes du judaïsme est une atteinte à l'ordre établi en Israël, pouvoir politique et pouvoir religieux se confondant en une seule et même autorité.

Gracieuse et menue dans sa fine tunique de lin, Marie de Magdala qui vit à présent à Béthanie, va et vient dans la salle à manger de la résidence cossue de Simon, veillant au bien-être de chacun des convives allongés dans une pièce garnie de coussins, pendant que les domestiques font circuler bols d'eau et serviettes pour que chacun puisse se rafraîchir et se laver les mains avant le repas. Mon esprit tourmenté de convoitise charnelle à sa vue, je ne la quitte pas des yeux. La femme que je convoite à travers Marie n'est pas cette délicate créature dont la silhouette se détache comme une révélation angélique sur ce fond d'ombres mouvantes que dorent les flammes des torchères dans l'air attiédi. Non, celle sur qui s'exerce mon désir est bien plutôt la mondaine de notre première rencontre, orgueilleuse et fière, à la volupté presque palpable, dont toute la personne n'était qu'un mouvement onduleux sous ses vêtements finement ouvragés laissant tout deviner de ses charmes provocants.

« Sur une jeune fille n'arrête pas ton regard, de peur qu'elle ne t'envoûte de ses sortilèges et t'entraîne à sa suite dans l'inconduite et le châtement... » Le souvenir de cette chaste exhortation de Philétios me recommandant la prudence dans les relations avec les femmes me fait sourire. Tous ces mois de continence forcée passés dans l'entourage vertueux du Nazaréen ont mis mes sens à rude épreuve. À ce point qu'il m'arrive fréquemment maintenant de suivre longuement du regard ces orgueilleuses filles de Sion qui vont à petits pas, le cou tendu, faisant sonner les anneaux de leurs pieds, lançant des œillades à la dérobée et avivant les désirs de convoitise parmi les hommes. Pour n'avoir jamais vécu auparavant pareil

deuil de toute ma sensualité, mes sens frustrés par cette cruelle carence de charnelles amours réagissent aux moindres attraits d'une jolie femme. Mais dans l'impossibilité que je suis de donner libre cours à mes débordements, je m'épuise dans une attente rageante d'inaispaisables désirs.

Avec le recul du temps et le vide affectif cruel auquel m'a contraint cette mission d'infiltration, même si j'ai toujours pensé que les femmes m'étaient aussi nécessaires que l'air que je respire, je m'interroge sur ce que j'ai vraiment cherché entre leurs bras, au fil des ans. Et si c'était un cœur en mal d'amour, le grand responsable de tout ce désordre en moi? Si cette carence affective qui m'est si difficile à supporter présentement avait toujours été là au creux de mon être, sans cesse insatisfaite, sans cesse en quête d'un amour idéalisé impossible à définir, me faisant multiplier en vain les conquêtes féminines, des conquêtes toujours plus décevantes, parce que toujours plus pauvres de véritable amour?

Que de nuits, lors de périodes de repos, dans l'oisiveté qui me rongeaient et que je partageais à l'occasion avec des fils de famille de Rome ou des parasites et des scélérats de la pire espèce, ne me suis-je pas abandonné entre les bras d'une femme facile, au cours de copieux festins arrosés à l'excès. Des étreintes furibondes, sinistres, sans amour, au cours desquelles j'attrapais souvent la première fille à portée de la main pour en consommer ses charmes sur place avidement, puis l'abandonner aussitôt ses attraits épuisés pour me tourner vers sa voisine et la posséder avec la même convoitise débridée. Des amours insatiables, certaines avec de belles courtisanes de la meilleure société, des femmes splendides, faites pour l'amour, comme il en traîne régulièrement dans le sillage des légats, des préfets et des tribuns de Rome.

En quête selon mon habitude de l'aventure de rencontre à l'instant où je débarquais dans un lieu nouveau, l'inconnue qui au matin me faisait des invites discrètes partageait ma couche le soir venu. Et jamais je ne cherchais dans cette liaison d'un moment à connaître les états d'âme de cette femme de rencontre. Ce jeu de substitution de l'être aimé par sa pâle copie se résumait en trois mots : convoitise, séduction, abandon. Comme tous les amants de passage, chacun séduisait l'autre aux seules fins de l'assouvissement de ses désirs, le temps de l'aveuglement de la passion, le temps que l'autre lui dévoile une parcelle du mystère qui constituait l'essence de son être.

Deux femmes seulement, jusqu'à ce jour, avaient su capter mon cœur : Lidie et Fréa. Subitement je me sens envahi par un tel malaise, face à ce besoin dévorant d'aimer qui a toujours dominé ma vie, que je me demande jusqu'à quel point j'en ai compris le sens véritable... Et si j'avais fait fausse route depuis le début? Si mes attentes en ce domaine étaient irréelles? Si l'idéal de l'amour n'était pas nécessairement l'amour partagé, mais plutôt l'amour donné généreusement, sans attente de retour en contrepartie, comme semble l'affirmer Jésus dans certaines de ses instructions?

Absorbé dans mes pensées, je n'ai pas remarqué l'absence de Marie. C'est sa réapparition soudaine près de sa sœur Marthe qui capte de nouveau toute mon attention. Portant un vase de parfum à long col, sa démarche est précipitée, anxieuse. En un instant tous les regards se portent sur elle dans la salle. La noble et fière créature qui, il y a quelques mois encore, était montrée du doigt à cause de la liberté de ses mœurs, se dirige droit vers Jésus attablé avec ses hôtes. Et soudain, sans prévenir, elle se jette à ses pieds et fond en larmes. C'est tout à la fois une démonstration éperdue d'amour et la plus humiliante des soumissions. En un instant, un lourd silence tombe sur l'assemblée.

Brisant le goulot de l'ampoule d'albâtre qu'elle tient dans ses mains, Marie verse une partie de son précieux nard sur les pieds mouillés de larmes de l'homme qui a tout bouleversé en elle, à l'instant où son regard s'est accroché au sien. Plus rien en elle ne subsiste de son attitude orgueilleuse de jadis. Sa posture est celle de la femme pécheresse humiliée et livrée à l'opprobre public, là, par terre, dans la honte et la poussière. Et pour mieux avouer tout l'avilissement et la déchéance morale

de son ancienne vie, elle déroule sa longue chevelure pour l'étaler sur ses épaules. L'analogie est on ne peut plus frappante : au moment de sa condamnation d'une femme adultère, le grand-prêtre ne fait-il pas de même avec la pécheresse?

Au milieu d'un silence figé entaché de murmures discrets, telle la plus humble des esclaves, Marie se penche et essuie de ses cheveux défaits les pieds baignés de larmes et de parfum de cet homme hors du commun qui l'a tirée de sa déchéance morale, sans jamais la juger ni la condamner. Puis, se relevant et passant derrière Jésus, la jeune femme verse sur sa tête le restant de l'odorante essence, embaumant en un instant la salle du festin de ses effluves capiteux. Personne ne s'y trompe parmi les convives : cet arôme est assurément celui d'un parfum de grand prix. À ce point que des voix s'élèvent en douce au milieu de l'assemblée pour protester contre cette prodigue onction, tant celle-ci leur apparaît excessive :

— Pourquoi perdre ce parfum, alors qu'on aurait pu le vendre pour plus de trois cents deniers et en donner le fruit aux pauvres?

Affligée par ces reproches, Marie qui n'a voulu par cette action d'éclat que rendre hommage publiquement à celui qu'elle reconnaît comme son seigneur et maître, continue de verser des larmes, sans mot dire, tête inclinée sur sa poitrine, visage voilé par sa lourde chevelure d'ébène.

— Laissez-la donc, réplique Jésus. Pourquoi lui faites-vous de la peine?

La surprise est de taille, compte tenu du détachement du Nazaréen à l'égard de la richesse et de ses excès. Sans doute s'attendait-on à ce qu'il critique cette prodigalité à l'égard de sa personne. Au contraire, Jésus semble être touché par ce geste d'hospitalité coutumier en Orient d'enduire de parfum les cheveux des hôtes qu'on veut honorer. Quelle délicatesse de sentiment de la part de Marie. La jeune femme est venue célébrer, avec l'essence odoriférante la plus précieuse qu'elle ait pu se procurer, la grandeur de cet Esprit d'un autre monde dont le regard s'est porté naguère sur sa fière personne et qui a tout bouleversé en elle depuis ce temps.

— C'est une bonne action qu'elle a accomplie envers moi, poursuit Jésus. Car toujours vous aurez des pauvres avec vous, et quand vous le désirerez, vous pourrez leur faire du bien, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle avait en son pouvoir : elle a d'avance parfumé mon corps pour la sépulture.

Les dernières paroles de Jésus font allusion une fois de plus à sa mort. Des paroles qui n'ont rien de réjouissant pour personne dans son entourage. Elles sont un rappel dramatique de la précarité de son existence. Nul doute que le saint prophète a une prémonition d'événements tragiques tout proches pour avoir laissé échapper cet étonnant commentaire.

Et si Marie de Magdala partageait ce pressentiment, et que ce soit en raison de cette mort prochaine de son vénéré maître dans l'ignominie et l'absence possible d'honneurs funèbres, qu'elle ait à l'avance oint son corps de cette pieuse onction ?

## CHAPITRE XXXVIII

— Tous mes renseignements se recourent, général. Arminn est à réduire à néant nos efforts de la journée. Pas de repos pour ses forces. Et il faut prévoir que d'ici à notre départ, il va s'employer à détourner vers les points les plus vulnérables de la chaussée les eaux des ruisseaux des hauteurs avoisinantes.

— Le bâtard! laisse tomber Ceacina, avec un accent de colère dont l'intonation n'arrive pourtant pas à masquer l'admiration qu'il éprouve pour notre astucieux adversaire.

Planté debout devant sa tente de commandement, près d'un feu de grosses branches sèches d'où s'échappent des étincelles crépitantes qui fument en gerbes étoilées dans le noir, mon prestigieux supérieur n'est pas homme à se laisser intimider facilement. Son expérience du combat est sans précédent : il en sera demain à sa quarantième campagne militaire au cours de sa rude carrière de soldat. Dans cette nuit lugubre, le vent pleure, semblable à un gémissement tourmenté. Soufflant des collines boisées occupées par les barbares, il s'engouffre au milieu de notre campement rongé d'insomnie et s'enfuit en hurlant, accentuant l'étrange sensation de veillée funèbre qui plane partout sur nos rangs.

La campagne qui s'achève n'aura procuré qu'une bien maigre satisfaction à Germanicus. Hormis la récupération de l'Aigle de la *XIX<sup>e</sup>* légion perdue lors du désastre de Varus, sa seule consolation aura été d'avoir pu recueillir les restes des victimes de l'infâme guet-apens. Aucune véritable bataille sur le terrain. Et à présent, le moment est venu pour nos légions de rejoindre leurs quartiers d'hiver. La périlleuse mission de regagner *Vetera Castra* par l'étroite chaussée des Longs-Ponts a été confiée au général Ceacina. Six jours de marche le séparent de ce poste avancé sur le Rhin inférieur, avant d'espérer atteindre la sécurité de sa place forte. Soixante-dix milles d'un terrain difficile miné sur une bonne partie de son parcours de tourbières au sol instable, de lande herbeuse et de marais.

Si encore cette route des *Pontes Longi* que nos légions vont emprunter était en bon état. Mais son tablier de bois ininterrompu posé sur un sol détrem pé et large d'une douzaine de coudées n'a pas subi de réparations majeures depuis dix-sept ans, année de sa construction. Aussi Ceacina juge-t-il téméraire de s'aventurer sur cette chaussée demeurée si longtemps sans entretien. De ce fait, il a choisi de faire une halte avant d'aborder ce dangereux pont de madriers. Celui-ci serpente pour une bonne part de son trajet entre des collines couvertes de boisés. Or c'est en ces lieux précis que le passage est le plus vulnérable.

Les heures suivantes vont révéler au général l'ampleur de la menace qui plane sur nos forces. Tandis que les charpentiers et les terrassiers affectés aux travaux de restauration de la chaussée s'affairent en toute hâte à la remettre en état, toute la journée durant les barbares dissimulés au sein des bois étagés en amphithéâtre vont les prendre pour cibles, les accablant de projectiles de toutes sortes. Un harcèlement qui ne prendra fin qu'avec la venue de la nuit, et non sans avoir fait des victimes parmi les équipes de manœuvres. La tâche de protéger ces travailleurs pendant leur travail est ardue pour nos cohortes, car il leur est impossible de se déployer et de manœuvrer à leur guise. S'aventurer hors de la chaussée de madriers, c'est courir le risque de s'enfoncer dans un sol spongieux et même d'y disparaître à jamais. Arminn, en revanche, est chez lui au sein de cette contrée traîtresse parsemée d'îlots de joncs et de roseaux qui croissent à même son limon pestilentiel.

— Mon général, avec votre permission, j'aimerais vous donner détail de la manœuvre que j'ai élaborée pour essayer d'endiguer au mieux ces eaux des hauteurs qu'Arminn est à détourner vers la chaussée.

Un simple grognement en guise d'assentiment chez Ceacina. Brièvement, avec une économie de mots appréciée par les hommes de guerre, je lui présente les choses telles qu'elles sont :

— Dans quelques heures, si rien n'est fait pour contrer les efforts de nos assaillants, c'est dans l'eau jusqu'à la taille que l'on risque de devoir franchir certains passages critiques de la chaussée... Il y a quelque temps, j'ai capturé les effectifs d'une bande dissidente dont le chef m'avait trahi par deux fois dans le passé. Quelques centaines de gredins que j'ai mis à ma main en vue de les utiliser pour une audacieuse opération... Depuis trois jours, ils ont commencé à s'infiltrer par petits groupes entre les lignes ennemies. Leur tâche est de remonter le cours des ruisseaux partout le long du défilé où il y a un risque que la chaussée soit noyée, afin de défaire par derrière les travaux de dérivation entrepris par Arminn... Ces scélérats sont pour bon nombre des déserteurs et des transfuges de nos légions. Qu'ils se laissent capturer et un sort affreux les attend. On les prendra pour des espions : tous ont été tatoués du sigle de la *XXI<sup>e</sup> Rapax*...Leurs seules armes, des pelles et des pioches, gravées également du sceau de la *Rapax*...Bien sûr, ces déserteurs peuvent toujours choisir de se terrer et ne rien faire pour nous aider, de peur d'être découverts par l'ennemi. Mais à leur retour – on les récupérera au fur et à mesure de notre progression –, si au passage des Longs-Ponts la chaussée est noyée à outrance, c'est l'égorgeement. Ils se doivent donc de redoubler d'ardeur dans leur tâche. Leur fidélité à notre endroit est leur seul espoir pour espérer rester en vie... Le temps pressant, mon général, je me devais d'agir vite, sans attendre votre autorisation... Je vous rappelle que je n'ai pu me joindre à votre corps d'armée qu'il y a un jour à peine, tant cette opération requerrait de travail dans sa mise en œuvre.

Quelques instants de réflexion chez Ceacina Sévérus. Visage dénué d'expression, regard perdu dans le dédale de collines enténébrées qui surplombent notre campement, laconique, il tranche :

— C'est ingénieux, primipile. Souhaitons que ça fonctionne. Ça nous permettra peut-être de patauger dans moins creux d'eau.

Longue nuit d'insomnie, malgré ma fatigue de la journée, à l'instar des autres légionnaires. Enroulé dans les plis de mon manteau et allongé à même le sol autour d'un feu de bivouac dont les flammes dansent au gré des caprices du vent, il me semble qu'il y a des heures que je cherche en vain le sommeil, si j'en juge par les rotations des archers de faction aux remparts de notre camp fortifié. Faute de ne pouvoir trouver de repos, je revis en pensée les événements de ces derniers temps, en vue de ce périlleux repli de nos légions vers leur campement d'hiver...

Je viens à peine de regagner le territoire sur lequel je suis établi avec ma bande, afin d'y reprendre mes activités subversives habituelles, quand je reçois l'ordre de Germanicus de tout mettre en œuvre pour apporter un soutien maximum à la périlleuse entreprise à venir du général Ceacina. Alors que le légat vieillissant est à régler les préparatifs de défense de ses légions en vue de leur dangereux passage de la chaussée reliant la rive du Rhin inférieur à celle de l'Ems, je dois m'employer de mon côté à soudoyer les chefs germains qui oeuvrent dans ma zone d'influence, afin de priver Arminn du soutien du plus grand nombre d'effectifs possible. Mes renseignements sont formels : le félon est bien à mettre au point un autre guet-apens monstre au milieu des marais et tourbières au sein desquels serpente la chaussée des Longs-Ponts. Et depuis la dernière lune, ses agents battent la campagne afin de rallier à son entreprise un maximum de bandes barbares. Si rien n'est tenté pour contrer ces plans, on fait face à une répétition du massacre de Teutoburg!

Le bras qui refuse de se mettre à mon service, je le coupe. De tous les chefs rebelles plus ou moins fidèles à Rome dont je suis parvenu dans le passé à acheter la collaboration, le plus faux d'entre eux est un Semnon du nom de Sigurd. Sa

manière de traiter ses affaires se résume à faire grassement payer son adhésion, peu importe la cause à défendre et l'autorité armée sous laquelle il prend du service.

L'année précédente encore, je l'ai largement pourvu en fournitures de toutes sortes, afin de le voir passer dans mon camp avec les quelques centaines d'écumeurs de sa bande. En contrepartie, Sigurd a accepté de se soumettre à mon autorité. Mais comme cette condition l'ennuyait et qu'il avait de quoi tenir pendant plusieurs mois suite à mes largesses, il n'a pas tardé à me faire faux bond pour la seconde fois. Attendant mon heure pour régler mes comptes avec lui, voilà qu'il y a quelques jours mes espions m'informent que ce perfide se trouve de nouveau sans ressources. Le moment est propice pour faire exemple. D'autant plus que ce traître n'est nullement gêné par l'indignité de sa conduite envers moi.

Ce sera le dernier banquet de ce Semnon et des membres de son état-major engoncés dans leurs fourrures rehaussées de pierreries et d'ornements d'or pour témoigner de leur rang social. J'ai décrété leur égorgement au cours de ce festin. En commandant cette tuerie, j'ai accepté de vivre à jamais avec cette flétrissure, ce manquement aux règles sacrées de l'honneur, aux prescriptions les plus élémentaires de l'accueil. Car c'est au nom de la réconciliation et de l'amnistie que j'ai organisé ce repas d'apparat pour tous ces transfuges. Ce faisant, je garantissais la sécurité de tous ces renégats. En Germanie, l'hôte est responsable de ses invités. Il leur doit asile et protection. C'est un devoir sacré pour ces Barbares. Transgresser les lois de l'hospitalité est un déshonneur appelant réparation. Et pourtant je n'ai aucun scrupule à manquer à ces règles inviolables. Il faut que les chefs barbares comprennent ce qu'il en coûte d'être déloyal envers moi et envers Rome.

Cette fête orgiaque, j'ai voulu qu'elle soit à l'image de mon triomphe et de l'abondance dont profitent ceux qui font alliance avec moi. Dans la nuit chaude, autour des feux de joie, partout des hommes et des femmes à demi nus font ripaille, vautrés sur des lits de feuilles, pendant qu'on tire le vin des tonneaux sans discontinuer et que les esclaves du service chargés de mets copieux veillent à satisfaire les moindres caprices. Tout cela pour endormir Sigurd. Car abattre ce chef barbare redouté ne sera pas une mince tâche. Ce Semnon n'est pas seulement déloyal envers ses alliés, il est aussi défiant et rusé à l'extrême. Même dans ses moments de détente, il demeure sans cesse sur ses gardes. Mine de rien, il épie son vis-à-vis, l'observe avec soin, puis au premier soupçon de double jeu, le frappe sans pitié.

Vêtu d'une tunique ouvragée d'un blanc immaculé et d'un ample manteau assorti serti d'une bordure de pourpre, à la manière des sénateurs de Rome, je traite des bienfaits de la société organisée avec ce fourbe dans la nuit chaude, tout en feignant la décente ivresse des viveurs de la bonne société romaine. Mon discours est à la louange de la *Pax Romana* dont je défends et vante les nobles idéaux d'amitié et de bonne entente entre les peuples. Calé contre les coussins empilés derrière son dos sur l'estrade d'honneur où j'ai veillé à notre installation, Sigurd ne me quitte pas du regard un seul instant malgré la source de distraction qui emplit son champ de vision. Et quelle distraction! Un entremêlement de corps d'hommes et de femmes à peine vêtus, avinés, vautrés les uns sur les autres, les uns dans les autres, autour des feux de l'immense bivouac aménagé pour la circonstance. Une débauche orgiaque servie sur fond de musique entraînante et chants obscènes gutturaux. Une trompeuse mise en scène pour mieux accroître l'illusion de sécurité de Sigurd et gagner sa confiance. Toutes les filles vautrées entre les bras de cette horde vorace qui en consomme allègrement les charmes vivent du pain de fesse, payées par moi.

Un peu avant l'aube, alors que la fête bat toujours son plein et que la confiance règne chez mes invités, un accord est conclu avec le chef félon. En échange du soutien de sa bande, je m'engage au nom de Rome à lui concéder un immense fief au lendemain de la défaite d'Arminn. Tout en finesse et en ruse, mon discours a fini par vaincre les dernières résistances de

Sigurd. Suivent maintenant les déclarations solennelles d'amitié et les embrassades de circonstance entre membres de nos états-majors respectifs. Une dernière fois, je serre longuement la main du traître, puis fraternellement lui donne l'accolade pour sceller notre nouvelle entente. C'est le signal que guettent terrés dans le noir une centaine de mes meilleurs hommes de main qui n'ont pas participé à la fête...

— Tu as trahi, Sigurd, mais je te pardonne!

Une attaque foudroyante, menée d'un seul élan avec la rapidité de la foudre. Jaillis de nulle part, mes hommes bondissent sur l'estrade d'honneur et se ruent sur les gardes du corps de mon hôte. Avant même de comprendre ce qui leur arrive, tous sont égorgés séance tenante. Dans le même temps, l'état-major de Sigurd au complet est expédié *ad patres* par les soins de ma garde personnelle. Personne n'a même eu le temps de tirer l'épée du fourreau. Partout dans l'immense bivouac des cris terrifiés autour des feux, des fuyards avinés titubant grotesquement qui essaient de se dissimuler dans quelque repli obscur du terrain. Mais vite rattrapés, tous ceux qui font mine de résister sont tués sur-le-champ.

Le chef félon est le dernier de son entourage à mourir entre les mains de Tigris. Immobilisé au sol après une lutte brève et acharnée, mon fidèle compagnon d'armes lui a ouvert la gorge d'un coup de poignard, mais ne l'a pas tué sur le coup, selon mes instructions. Saignant comme un porc à l'abattoir, faisant des efforts surhumains pour se traîner vers moi, Sigurd râle sourdement :

— Sois maudit à jamais, fils de chienne! me lance-t-il d'une voix éteinte, la respiration sifflante.

Sans un geste, je laisse froidement ce porc agoniser sous mes yeux. Quand, dans un dernier effort, son bras se détend pour tenter d'empoigner une de mes chevilles, je lui enfonce un genou dans le dos, pesant de tout mon poids. Quelques spasmes convulsifs, puis le traître rend l'âme dans un dernier râle sibilant, telle une outre qu'on aurait transpercée, sous le regard égaré des centaines de rapaces de sa bande qui, soûls à ne plus pouvoir tenir debout, sont à se laisser docilement ligotés par mes hommes de main. Un bétail humain pour lequel j'ai conçu l'audacieux projet exposé au général Ceacina.

À peine les premières lueurs de l'aube s'annoncent-elles à l'horizon que les trompettes sonnent le réveil au sein de notre campement, ravivant du même coup une vive appréhension dans l'esprit de tout le monde. De mon côté, mes sections de terrassiers sont toujours à jouer à cache-cache sur les hauteurs avec les postes de guet ennemis, afin d'endiguer le cours des ruisseaux au mieux. Repas vite avalés pour tout le monde, les soldats chargent les chariots, incendient tout ce dont on peut se passer, puis les rangs se forment. Cohorte par cohorte, enseignes en tête, les légions gagnent leur position dans le défilé selon le plan établi.

En tête du convoi, la légion *I Germanica* ouvre la marche sur l'étroite chaussée de madriers, précédée du millier de cavaliers de ma bande déployés en éclaireurs à l'avant-garde. Comme toujours, le train des bagages est au centre du défilé, avec son encombrement d'armes de rechange, de projectiles et de machines de guerre, le matériel des pontonniers, les outils, le fourrage des bêtes et les provisions de bouche. Suivent derrière, les chariots où s'entassent malades et blessés, les colonnes de travailleurs spécialisés attachés aux légions, les esclaves dévoués aux officiers, puis les prisonniers de guerre. Pour contenir les charges de l'ennemi terré de chaque côté du défilé, la *v<sup>e</sup> Alaudae* et la *xx<sup>e</sup> Rapax* ont déployé leurs forces sur l'étroite bande de terrain sec qui sépare les collines boisées des zones marécageuses, un endroit juste assez large pour se mettre en ligne de bataille. Enfin, à l'arrière-garde, la *xx<sup>e</sup> Valeria Victrix* assure notre protection sous le sombre horizon de ce monde perdu baigné d'une étrange lumière blafarde...

Soudain, rien ne va plus. Pour une raison inconnue, les deux légions disposées sur les flancs du convoi cèdent à la panique et abandonnent leur position de couverture en terrain sec pour filer droit devant et gagner à marche forcée la sécurité d'îlots de sable ferme visibles dans le lointain. C'est la catastrophe. Étirées sur une longueur de plus de sept milles, nos colonnes s'avancent sans aucune défense sur leurs flancs. Pour Ceacina qui chemine en tête, la situation est critique. Il lui faut parer au plus pressé, mettre tout en œuvre pour le salut commun, tant la menace d'un nouveau Teutoburg est maintenant bien réelle. Exhortant ses légats à se porter partout pour organiser la défense du défilé, il dépêche dans le même temps un messager à l'avant-garde pour m'enjoindre de me replier avec le gros de mes forces, afin de parer au pire. Confiant à Tigris la tâche d'ouvrir notre marche avec une centurie de mes meilleurs combattants, je fais volte-face avec le reste de ma bande. Couchés sur l'encolure de nos montures tachetées comme des hyènes, on fonce à la rescousse dans un galop effréné pour se rabattre vers les colonnes de tête déjà profondément engagées sur l'étroite chaussée.

La situation est préoccupante : le rustique tablier posé à même le sol spongieux et la boue profonde disparaît sous une épaisse couche d'eau bourbeuse à plusieurs endroits. Pestant et jurant contre leur mauvais sort, les hommes pataugent dans l'eau jusqu'à mi-cuisse. Et ce qui au départ devait être une formation de marche bien échelonnée, avec ses colonnes de légionnaires et de lourdes voitures de charge s'étirant sans fin sur la ligne d'horizon, est à se transformer en véritable cauchemar. Un entassement désordonné où l'indiscipline gagne de proche en proche, au passage de ces sinistres bas-fonds marécageux submergés. L'eau des ruisseaux détournés de leur cours nous gêne fortement. Mais pour l'instant notre progression se poursuit toujours. Pourvu que mes grebins soient parvenus à en contenir le flot.

Dans un sombre accablement et les lugubres protestations des bêtes de somme qui peinent à la tâche, les légionnaires trempés et crottés avancent avec résignation, courbés sous le poids de leur paquetage. Lentement, bêtement, pressés par les cris de ralliement et les ordres des chefs qui tonnent sec, ils se rapprochent les uns des autres, en proie au faux sentiment de sécurité du regroupement, devenant de ce fait une cible parfaite pour les archers embusqués...

Brusquement l'enfer se déchaîne! Un mugissement sourd et tonnant semblable au tumulte d'un orage de montagne. De partout surgissent des hordes de barbares hurlantes qui déferlent du haut des collines et se jouent des pièges mortels des traîtresses tourbières. Pieds garnis de planches, nos ennemis sautent agilement d'îlot en îlot, franchissent en un rien de temps les obstacles de ce sol détrempé couvert de joncs, appuyés de volées de flèches que les archers disséminés dans les broussailles des hauteurs voisines font pleuvoir sur nous, en appui aux leurs.

En quelques instants la confusion devient effroyable. S'abattant sur nous par milliers tel un essaim d'insectes voraces, ces frelons aux piquères mortelles s'en prennent en priorité aux chevaux de la cavalerie et aux bêtes de trait. Les attelages qui par malheur sont piqués par ces vilaines guêpes tentent bien de résister malgré leurs blessures, mais très vite nombre de bœufs et mulets cèdent sous les coups redoublés, s'affaissent lourdement avec des plaintes sourdes, bloquant sur place autant de voitures de charge déjà en partie submergées. Malgré leur situation précaire, hommes et bêtes de nos légions assiégées tiennent bon sur leur pont de madriers. Bravement ils opposent à tous les assauts une résistance inébranlable et nos ennemis paient chèrement chacune de leurs attaques à découvert. Partout où leurs forces menacent, j'accours en renfort avec ma bande de partisans par l'étroit couloir de la chaussée demeuré libre pour la circulation des chargés en commandement et des agents de liaison. Et là où l'eau des hauteurs a fait disparaître le tablier, c'est parfois avec nos chevaux noyés jusqu'au garrot que l'on se bat comme des forcenés...

Au milieu du jour, on bataille toujours avec rage pour forcer le passage vers *Vetera Castra*. Le carnage est horrible. Partout des corps inertes des deux camps surnagent à la surface des eaux boueuses des perfides tourbières inondées. À la tête du convoi, Ceacina voit son cheval tué sous lui et l'ennemi venir bien près de le capturer. La situation devient critique. Il faut agir sans tarder, lâcher du lest. À contrecœur le général ordonne d'abandonner le train des bagages pour accélérer le repli. Les directives sont de passer au plus vite.

Contre toute attente, cette douloureuse décision nous vaut d'éviter le pire. Subitement les barbares se montrent plus intéressés par l'énorme butin laissé derrière nous que par nos dépouilles. Et au crépuscule, notre corps d'armée retrouve enfin un semblant de sécurité en terrain découvert, avec un sol ferme sous ses pieds.

Malheureusement pour nous, ce n'est pas pour autant la fin de nos tourments. Le gros du matériel, des armes, des vivres et du fourrage pour les bêtes ayant été abandonné, c'est avec les moyens du bord qu'il nous faut édifier le camp fortifié pour la nuit. Creuser d'abord le fossé de protection, puis élever le parapet avec les déblais de son excavation, avant d'y planter les pieux servant à l'édification de son mur d'enceinte. À l'aube du lendemain, alors que tout le monde lèche ses plaies et se regarde en silence en mangeant sa ration personnelle de galettes de froment, soudain les vigies de garde aux remparts donnent l'alerte :

— Alerte, ennemis!... Alerte!... Alerte!

Les barbares viennent de surgir en hordes compactes dans le brouillard matinal qui nous enveloppe, et ils se ruent à la curée pour nous achever en poussant des clameurs sauvages, assurés de nous trouver affaiblis et démoralisés derrière nos modestes retranchements. Mais loin de capituler, on leur réserve une surprise. Subitement les portes de nos fortifications s'ouvrent toutes grandes et on se précipite à leur rencontre avec une force décuplée. Et bientôt c'est la débandade générale devant nous. Alourdis par leur butin de guerre et pris en chasse par nos forces de cavalerie, tout le jour durant les fuyards sont des milliers à tomber sous nos coups vengeurs. Et à la nuit tombée, nombre d'entre eux disparaissent encore dans leur fuite éperdue au milieu des bas-fonds marécageux dans lesquels ils ont le malheur de s'aventurer...

Quatre jours et quatre nuits encore, on peinera sur la voie du retour, hâves, hirsutes, affamés par la disette de nos vivres, encombrés de malades et de blessés. Mais tellement ragaillardis par notre victoire qu'on en oubliera le repos. Notre arrivée à *Vetera Castra* donnera lieu à des débordements de joie inoubliables, une rumeur ayant donné à croire à l'anéantissement de notre corps d'armée dans une sinistre réplique de Teutoburg. Fourbu à ne plus pouvoir tenir debout, je me laisse tomber sur la première paille disponible pour m'endormir aussitôt d'un sommeil de plomb. Mon premier véritable repos depuis six jours, dans une guerre sans honneur à l'issue sans fin.

— David, tu es là?... J'ai à te parler!

La voix de Jacques de Zébédée qui me parvient tout à coup à travers les piaillements d'une bande d'enfants qui jouent non loin de là. Sans doute Jésus s'apprête-t-il à reprendre son enseignement, et Jacques doit s'inquiéter du fait qu'il y ait foule et que je ne sois pas dans le sillage de son maître. Ce matin, très tôt, profitant de son passage à Béthanie, Jésus s'est rendu chez son ami Lazare pour prendre de ses nouvelles. Comme ce dernier s'est très peu montré depuis son retour à la vie, les jardins de sa riche demeure ont été pris d'assaut par des attroupements de curieux, à l'instant où la présence du réputé thaumaturge a été signalée aux abords de sa maison. Anticipant dès lors que je pourrais bien en avoir pour un moment à patienter, j'ai choisi de me retirer aux abords d'une chaumière voisine, afin d'y manger une bouchée, en attendant le retour de mon protégé. Les récentes pluies printanières ayant noyé le chemin d'accès de la maison, ses occupants ont dû disposer à

même le sol des branchages assemblés en fagots afin d'éviter de patauger dans la boue et les flaques d'eau. Sans doute est-ce tablier de bois improvisé qui a fait ressurgir en moi le souvenir de cette chaussée des Longs-Ponts d'autrefois, égaré jusqu'alors dans quelque oubliette de mon esprit.

Jésus vient d'apparaître à l'extérieur de la maison de Lazare et l'excitation est à son comble dans les rangs.

— David! s'écrie Jacques en m'apercevant, comme soulagé tout à coup de me retrouver, tout en m'entraînant à l'écart. J'ai surpris une conversation tantôt, à notre arrivée, murmure-t-il entre ses lèvres, l'air préoccupé, tout en jetant de fréquents coups d'œil autour de nous, comme s'il craignait qu'on nous entende. Deux scribes qui échangeaient à voix basse, entre eux... Ils parlaient de notre Maître. Et le premier disait, d'un ton narquois : "Il est venu voir si sa magie fait toujours effet sur le ressuscité, s'il est toujours vivant. Paraît que le revenant ne se montre pas depuis sa sortie du tombeau..." L'autre scribe, en revanche, semblait soucieux, inquiet même, et il ne quittait pas Jésus des yeux en parlant : "Et si ce n'était pas de la magie? S'il avait le pouvoir de vraiment ramener les morts à la vie ?" qu'il dit comme ça, tout à coup, à son voisin... Sais-tu ce que le premier lui a répondu? "Le Malin est capable de tout pour nous mystifier..." Puis, il a ajouté, entre ses dents : "Le Conseil appréciera!"

— Venez à moi, vous tous qui peinez et portez un fardeau accablant, je vous soulagerai, proclame Jésus avec une autorité tranquille, du sein de la foule qui l'enserme de partout. Prenez sur vous mon joug et devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du soulagement pour vos âmes.

Le saint prophète vient de reprendre son instruction et Jacques de Zébédée n'attend même pas que je lui donne mon avis sur cette conversation préoccupante, que déjà il se hâte de regagner son poste auprès de son maître bien-aimé. Tout juste un discret signe de la main en guise de salutation.

Une évidence me saute aux yeux, soudainement : à moins que Jésus ne quitte la région dans les prochains jours, il court au-devant d'un grave danger. Comme j'aurais envie de lui dire de ne pas entrer dans Jérusalem, et d'aller vite se mettre à l'abri de ses ennemis dans l'arrière-pays. Bien sûr, Rome le couvre de sa justice, et je serais le premier à prendre sa défense si jamais il devait comparaître devant son Tribunal souverain. Mais tant de choses peuvent perturber le cours de cette justice. Tant de bien-pensants prennent ombrage du discours du Nazaréen, s'en offusquent ouvertement ou ont déjà tenté de porter la main sur sa personne. Et la vie est si peu de choses en ce monde. Et la justice des hommes si imparfaite, si partielle le cas échéant. Qui reprendrait le flambeau de son enseignement, si jamais il lui arrivait malheur? Jésus croit-il vraiment que ses disciples pourraient assumer cette tâche et témoigner avec le même courage inflexible que lui, après pareille ruine? Et en admettant que ce soit le cas, à partir de quelles prescriptions, de quels écrits? Le vénéré prophète a-t-il seulement rédigé des instructions à ce sujet?

Oh! je ne doute pas que le souvenir de ce Juste d'entre les justes survivrait dans l'esprit de ses plus fidèles disciples pendant un certain temps. Tous sont si marqués par sa personne, qu'ils auraient certes une vive émotion à échanger à son sujet et à se remémorer certains grands moments de sa prédication. Mais après quelques décennies, l'usure du temps faisant son œuvre, fatalement son nom même tomberait dans l'oubli. Alors à quoi auraient servi tous les efforts investis dans la diffusion de la parole de feu de cet Émissaire du Ciel, si ceux qui l'auraient reçu en partage en conservaient l'exclusivité jusque dans le tombeau, et que le torrent des siècles poursuive son cours tumultueux en charriant dans le cœur des hommes le même limon d'orgueil inique, de rivalités meurtrières et de platitudes sans élévation morale qui nous laissent vides depuis toujours de la même vie dénuée de sens?

## CHAPITRE XXXIX

Jérusalem, étalée devant nous, resplendit de lumière et de fraîcheur en ce beau matin de printemps. Fond de scène grandiose dans l'air à la transparence irréaliste tout embaumé de senteurs végétales. Quel spectacle que la haute silhouette de cette Ville sainte aux murailles crénelées, au milieu de ce féérique décor de verdure. Le coup d'œil depuis Béthanie, situé sur le versant oriental du mont des Oliviers, est saisissant.

Installé depuis quelques jours dans ce faubourg de Jérusalem distant de quelque quinze stades des murs d'enceinte de la Cité de David, Jésus a repris ouvertement son enseignement. Même qu'une foule nombreuse se porte à sa rencontre dès la première heure du jour, pour venir entendre son discours d'espérance et de consolation aux affligés. Partout dans la région, il n'est bruit que de ses prodiges, notamment ces aveugles de Jéricho à qui il a redonné la vue lors de son passage dans cette ville et, bien sûr, la résurrection de Lazare. Ce prodige stupéfiant ne cesse de susciter le plus grand émoi au sein de la populace. Si bien que d'aucuns voient dans cet événement extraordinaire le signe divin absolu que la réalisation des promesses messianiques est en voie d'accomplissement.

Épuisé par cette présence toujours plus envahissante des foules autour de sa personne du lever au coucher du soleil, ainsi que par les nombreux enseignements qu'il leur prodigue si généreusement de place en place, Jésus s'est retiré à l'écart avec ses seuls intimes pour y prendre un peu de repos et se restaurer. Veillant sur sa sécurité comme à mon habitude, un instant mon attention est distraite par un attroupement de curieux que je choisis de garder à distance, pour l'heure. D'autant plus que Jésus semble avoir entrepris de dispenser un nouvel enseignement à ses proches. Le peu que j'arrive à saisir de cette instruction a trait à un intendant dévoué que son maître a trouvé à veiller fidèlement à ses intérêts, à sa venue. Aussi lui confiera-t-il par la suite la gestion de tout son avoir en retour de sa fidélité. La conclusion du récit me parvient nettement audible :

— On exigera beaucoup de tous ceux à qui l'on a beaucoup donné. Et de celui à qui on a confié beaucoup, on demandera davantage.

— On a largement attendu de toi, primipile, depuis que j'ai assumé le commandement de l'Armée du Rhin, me lance Germanicus assis en face de moi, dans son bureau de l'Autel des Ubiens. Mais je suis obligé de t'en demander davantage, suite au rapport que tu as fait parvenir au légat Cornelius Tiro sur l'activité anormale qui a cours présentement dans les rangs de nos ennemis... À ton dire, Arminn serait à entreprendre des démarches secrètes auprès des tribus germaniques, avec dessein d'en confédérer un maximum d'entre elles sous sa gouverne. Et le but avoué de la démarche serait de lever une armée monstre afin d'affronter nos légions dans une bataille à finir, au retour de la belle saison.

— Il y a longtemps, mon général, qu'Arminn caresse le rêve de nous bouter à jamais hors de Germanie.

— Je sais. Mais une confédération des tribus pour en tirer une force combattante digne de ce nom suppose néanmoins ordre, entente et discipline dans ses rangs... Arminn est-il capable d'un pareil exploit?

— Chose sûre, il y travaille. Pour ce faire, il peut mettre à profit l'éducation qu'il a reçue à Rome, de même que sa connaissance approfondie de nos tactiques de combat... Il a combattu au sein de nos légions et il en connaît bien l'organisation ainsi que la structure de commandement... Les Chérusques de sa tribu vont sûrement être utilisés comme instructeurs.

— Et il y a les Cattes également qui peuvent jouer ce rôle, d'ajouter Germanicus, pensif.

— Assurément, mon général. Ils sont les plus intelligents et les mieux organisés des Barbares. Et ils savent non seulement bien se battre, mais faire la guerre.

— Sait-on où pourrait avoir lieu cet affrontement?

— Mes espions situent Arminn sur la rive droite du Weser depuis un bon moment... Ce pourrait être un indice.

— On n'attendra pas que l'orage nous tombe dessus bêtement, sans s'y préparer. Arminn a un énorme défi à relever pour arriver à discipliner convenablement l'ensemble de ses forces, en si peu de temps. C'est son talon d'Achille... Il nous faut trouver le moyen d'ici là d'exploiter cette faiblesse à notre avantage. Quelque chose qui n'a jamais encore été tenté à venir jusqu'ici, dans le but de déstabiliser ses rangs au jour de la bataille... « Le meilleur ennemi se cachera là où vous ne chercherez jamais. » a dit Jules César... À toi, primipile, de jouer de malignité pour introduire le ver dans la pomme!

Germanicus se met debout, me signifiant par là que notre entretien est terminé.

— À compter de maintenant, et jusqu'à nouvel ordre, tu relèves directement de mon autorité.

Tout l'hiver et le printemps suivant, je m'emploie à suivre de près les tractations secrètes engagées par Arminn avec les tribus rebelles d'Outre-Rhin. Jouant d'audace, je rencontre en territoire neutre nombre de chefs de bandes ennemies particulièrement agressifs et prétentieux, afin de tenter de les dissuader de se rallier aux confédérés d'Arminn. Faisant offensive de charme, je flatte habilement leur orgueil, m'attardant à mettre en valeur leurs qualités de chefs de guerre émérites. Puis, avec ruse, je sème soudain le doute dans leur esprit : comment vont-ils faire pour accepter docilement l'autorité d'Arminn, obéir sagement à ses ordres, tout donner au cours du sanglant affrontement à venir, pour le voir à la fin récolter tous les honneurs du triomphe, dans l'éventualité d'une victoire? Eux qui ont toujours assumé le commandement des combattants de leur bande et décidé seuls du quand et du comment des actions à entreprendre au cours d'une bataille, afin de vaincre leurs ennemis?

Informé du ton de ces rencontres, Germanicus a échangé un long regard d'intelligence avec moi, avant de laisser tomber :

— L'ennemi a été corrompu avec habileté, primipile... Le ver est dans le fruit et bien caché... Là où on ne le cherchera jamais!

Brillant tacticien, le jeune général choisit de mettre à profit les loisirs que lui procure le quartier d'hiver de ses troupes pour élaborer les plans d'une expédition qui fera date dans les annales militaires de Rome. Dès l'arrivée du printemps de 769\*, conformément à ses ordres, les légionnaires transforment les abords du Rhin en un gigantesque chantier naval où les chênes majestueux des forêts sont abattus par milliers, afin de combler les besoins en bois d'œuvre qu'exige la construction de centaines de nouveaux bateaux de transport. Une décision de Germanicus de faire voyager ses combattants par voie fluviale et par mer, afin de les débarquer frais et dispos au plus près du champ de bataille.

Plus de soixante-dix mille hommes : huit légions avec armes et bagages, sans compter les effectifs de la cavalerie, ceux des cohortes auxiliaires et les milliers d'esclaves chargés de conduire les convois de ravitaillement nécessaires au déploiement de cette armée. Si Arminn a misé sur l'éloignement du Weser avec le dessein d'épuiser ses ennemis avant de les affronter, en raison des immenses fatigues que ne pourront manquer d'endurer les légionnaires lors de marches interminables, c'est raté.

Le jour du départ tant attendu, mille bâtiments de transport se mettent en branle pour gagner en quelques jours leur destination finale, l'estuaire de l'Ems. De robustes chalands à fond plat de peu de tirant d'eau, conçus pour aborder près du

rivage à l'embouchure évasée de ce fleuve. Après un débarquement sans incident de nos forces sur ses rives, l'État-major choisit de créer sur place une immense base de ravitaillement, en vue de l'arrivée prochaine d'un approvisionnement massif de fournitures en provenance des Gaules. Tout cela pendant que Germanicus pique droit au Weser, à quelque soixante-quinze milles de là, pour y établir son camp retranché. Une base opérationnelle dont le pourtour fait bientôt plus d'un mille de côté, et que six jours de marche séparent désormais des fournitures de ses entrepôts de l'estuaire de l'Ems. Des milliers de bêtes d'attelage sont réparties en six immenses colonnes pour assurer le transport de ces approvisionnements, toutes échelonnées à un jour d'intervalle et sous bonne escorte, afin de garantir un ravitaillement ininterrompu de nos forces.

Sa liaison avec ses magasins de vivres de l'Ems désormais fermement assurée, Germanicus me rappelle auprès de lui afin d'obtenir des renseignements frais sur nos ennemis. À la nuit tombée, sur la rive droite du Weser, au-delà de l'immense plaine, on peut voir scintiller des feux de bivouac à la lisière du mur de forêt délimitant son horizon. Grâce à l'information recueillie auprès d'un transfuge, j'apprends que ce lieu a pour nom Idistaviso et qu'il est consacré au dieu germain Donar. Arminn l'a choisi pour nous livrer bataille. Bien camouflés dans les bois, les Chérusques ont été rejoints par un très grand nombre de combattants d'autres tribus. Mes reconnaissances font état de plus de quatre-vingt mille hommes.

Moment décisif : Germanicus s'apprête à donner l'ordre de jeter des têtes de pont sur la berge opposée, en prévision de notre passage du Weser. Ayant prévu la manœuvre, Arminn a fait ranger avec défi tous les Chérusque de son armée dans un ordre de bataille parfait, alignés non loin des berges, tout juste hors de portée de nos armes de jet. Nullement impressionné, le jeune prince ordonne à la cavalerie, sous le commandement du légat Stertinius, de gagner un passage permettant de traverser le fleuve à gué, puis d'attaquer l'ennemi à revers afin d'attirer ses forces loin de la rive...

À peine la cavalerie a-t-elle disparu au loin, au détour d'un méandre du Weser, que le chef de nos auxiliaires bataves, voulant faire étalage de sa bravoure, s'élance dans les eaux du fleuve à la tête des forces montées de sa tribu, franchit le cours, puis fonce droit sur les Chérusques. Cela sans en avoir reçu l'ordre de Germanicus. Feignant la fuite, Arminn se replie plus loin dans la gigantesque plaine, là où les bois qui la bordent y sont occupés par ses alliés, afin d'y enfermer dans un piège mortel les intrépides Bataves. Bientôt la malheureuse initiative du chef allié tourne au désastre. Forcé de se replier pour éviter le pire, son cheval est tué sous lui, et lui-même tombe sous les coups de l'ennemi peu après.

La situation est critique pour les survivants. Ils s'affaissent les uns après les autres. Mais soudain des collines fermant l'horizon surgit en trombe la cavalerie de Stertinius. Déferlant à travers la vaste plaine au galop de charge tel le souffle d'un vent de tempête, elle ne tarde pas à ouvrir une large brèche dans les rangs ennemis, et bientôt les forces d'Arminn desserrent leur étreinte autour des Bataves. Profitant peu après d'une percée, les Romains se rabattent vers les berges du Weser avec les rares rescapés, ce alors que les pionniers du génie achèvent sans dommage de jeter leurs ponts flottants en travers du fleuve.

À la fin du jour, l'avant-garde de notre armée est solidement installée sur la rive ennemie, retranchée dans des avant-postes défendus par de robustes fortifications et des effectifs aguerris qui en imposent suffisamment pour tenir les forces d'Arminn à distance. Au cours des jours suivants, notre nouvelle place forte gagnant en superficie, le reste de nos forces passent sur la rive droite du Weser, en prévision de la bataille à venir.

À l'aurore d'un jour nouveau qui s'annonce splendide sous la caresse timide du soleil levant, mes reconnaissances avancées décèlent des signes de mouvement dans les bois occupés par les Barbares, à l'extrémité de la vaste plaine. Convoqué sur l'heure auprès de Germanicus, celui-ci m'informe que je prends le commandement de l'ensemble des forces

montées de nos combattants auxiliaires, à l'aile gauche. Désormais le sort en est jeté. Reste à implorer l'appui de nos dieux pour le succès de nos Armes.

En grande tenue à l'entrée de l'augural de notre camp et officiant au milieu des prêtres et devins l'entourant dans l'exercice de sa charge, le célébrant choisi pour présider cette cérémonie sacrée entame le cérémonial d'imploration. Leurs victoires, les Romains les attribuent aux bonnes grâces de leurs divinités du monde invisible, leurs défaites à leur courroux. Les faveurs de nos dieux dûment achetées, reste à faire de même avec les dieux de l'ennemi :

— Donar, protecteur de ce peuple germain et d'Idistaviso, je te prie, je t'honore, je te conjure de désertir ce peuple et ce lieu où il s'apprête à livrer bataille, et de répandre plutôt sur eux la crainte et l'épouvante. Après les avoir délaissés, je t'implore de venir à Rome et de donner tes préférences et tes faveurs à nos temples, à nos sacrifices, à notre cité, d'être désormais notre protecteur, celui du peuple romain et de ses soldats, et ce de manière à ce que nous en ayons la preuve certaine. Si tu le fais ainsi, je te voue des temples et des jeux.

Le temps encore pour les augures d'examiner les victimes qu'on est à immoler, afin de savoir si l'évocation du célébrant aura tout le succès qu'on escompte, puis Germanicus se joint à son tour aux officiants groupés autour de l'autel. Vêtu de la toge blanche prétexte, c'est à lui qu'échoit l'honneur, à titre de commandant en chef de nos légions, de compléter le rituel magique de ce cérémonial religieux et de sacrifier les trois brebis noires qu'exige la formule de dévouement. Le sacrifice dûment exécuté selon les formes prescrites, le jeune prince échange sa toge pour son armure de combat puis y va d'une dernière harangue à ses légions que les légionnaires accueillent par de vibrantes clameurs de soutien à leur chef.

L'armée barbare ayant commencé durant ce temps à s'ébranler pour venir prendre sa formation de combat, nos troupes auxiliaires sont les premières à franchir les portes de notre campement et à fouler le sol du champ de bataille. Partout sur l'horizon, sous l'azur resplendissant d'une magnifique journée, des cohortes de rudes guerriers aux corps bardés de braies et aux boucliers rehaussés d'ornements aux couleurs éclatantes cheminent sur les arrières des farouches unités de cavaliers de leurs forces montées déployées à l'avant-garde.

Tout juste derrière ces impétueux combattants indigènes originaires de peuples amis de la Gaule et de la Germanie, viennent les archers à pied, les frondeurs, puis l'élite indiscutable de nos Armes, les fantassins des légions. Le corps de bataille romain fait marche dans un ordre parfait, précédé des vexillaires à la tête et aux épaules couvertes d'une peau de lion. Combattants émérites, ces porte-étendards assument la défense des Aigles sacrées. Les légionnaires ont pour consigne de ne jamais les perdre de vue dans le cours d'une bataille.

S'avançant lentement à l'avant de ce déploiement de nos légions au pas tranquille de sa monture, Germanicus se porte à la rencontre de l'ennemi, entouré des centuries de prétoriens de sa cavalerie d'élite. À l'arrière-garde, les troupes légères, les archers numides à cheval et nos autres détachements alliés ferment la marche.

Partout sur l'immense plaine, l'air vibre des beuglements des cornes d'appel, des crissements sonores des roues des machines de jet et des cris de ralliement des chefs d'unités. Excités par toute cette fièvre du combat qui est à se répandre partout, des chevaux se cabrent, hennissent à pleins naseaux, dans l'attente de leurs courses impétueuses. Ils n'auront pas longtemps à attendre : la Mort achève d'aiguiser sa faux, sur cette paisible étendue de pays plat où on s'apprête à s'entretuer sous un déluge de fer. Une abondante récolte attend la « grande faucheuse » : aussi loin que le regard peut porter, ce ne sont que colonnes serrées de combattants déployées à perte de vue...

L'enjeu est de taille pour les deux armées ennemies en présence. Pour la première, la sécurité définitive de ses frontières au nord de son empire. Pour la seconde, la liberté, sa volonté farouche de protéger son goût de la vie errante, ainsi que sa passion pour la rapine et le pillage. Fortifiés par leur confiance en la protection de leurs dieux respectifs, les deux camps progressent lourdement l'un vers l'autre...

Alors que les Barbares achèvent à l'horizon d'aligner l'ensemble de leurs forces, à l'exception des Chérusques dissimulés au sein des collines boisées et gardés en réserve, soudain une énorme clameur s'élève de la masse de combattants ennemis. Sans attendre les ordres d'Arminn, mille groupes de guerriers déchaînés éruptant d'injures et de fureur rompent leurs rangs et se précipitent aveuglément à notre rencontre. Sous mon commandement, les troupes auxiliaires à cheval forment à l'aile gauche le fer de lance de l'attaque. À nous revient la tâche de se porter à la rencontre du front ennemi et d'ouvrir une brèche dans ses rangs indisciplinés. Un dernier regard derrière moi sur l'alignement de mes rangs de supplétifs, puis sur ceux de l'aile droite dont je coordonne également l'assaut, et je brandis mon glaive à bout de bras, signal du combat...

En un instant la digue se rompt derrière moi et une monstrueuse marée d'hommes rugissant comme des fauves se rue à l'attaque, déferlant sur la plaine au grand galop de ses montures tachetées en une course effrénée. Telle une lame de fond roulant à l'assaut d'une barrière de récifs, nos deux ailes de cavalerie percutent l'ennemi de plein fouet sur ses flancs dans un choc titanesque. Foudroyant tout sur notre passage, nos forces coordonnées sabrent à la volée, éventrent, pourfendent à grands coups de glaives les murs de lances qui nous enserrent. Tout aussi vite on culbute les premiers rangs ennemis, tout aussi vite on se dégage pour reprendre aussitôt l'attaque sur un autre point chaud du déferlement barbare, afin de briser son assaut.

L'hécatombe est horrible. Partout des combattants ivres de rage et de meurtres qui s'entrégorgent et trépassent avec l'écume à la bouche et les tripes au soleil, aussitôt piétinés à mort par nos chevaux. Chargé de surveiller mes arrières, Tigris fait voler allégrement les têtes autour de lui dans un sinistre spectacle qui a de quoi glacer d'effroi les plus braves de nos ennemis. Après avoir tranché la tête de sa victime d'un violent coup de glaive fendant, il ramène vivement son poignet pour en garder son macabre trophée sur le plat de sa lame, sans le laisser choir...

Sans tarder, les autres cohortes de supplétifs de nos forces auxiliaires se sont lancées à l'attaque à notre suite, fonçant au pas de course à travers la plaine en hurlant comme des possédés. Et alors que la tuerie fait rage depuis un bon moment déjà, que les trouées sanglantes se multiplient au sein des hordes rebelles et que leurs rangs ont été enfoncés sous l'assaut de nos charges combinées, soudain on peut discerner comme un flottement dans l'alignement des bandes barbares désorganisées, suite à la terrible indiscipline de leurs combattants. Prompt à exploiter les premiers signes de ce fléchissement, Germanicus ordonne au reste de la cavalerie romaine, sous les ordres du légat Stertinius, d'effectuer un large mouvement tournant afin de prendre à revers les forces des Chérusques dissimulées dans les collines.

La manœuvre est audacieuse, mais elle se révélera être un véritable coup de maître pour la suite de l'affrontement. Car alors que notre état-major guette impatiemment à l'horizon l'arrivée de Stertinius, brusquement c'est la débandade dans le plus grand chaos sur les arrières des Chérusques. Les plus farouches des guerriers d'Arminn que celui-ci tenait en réserve à la lisière de la plaine afin de leur faire donner un maximum d'effort au moment critique de la bataille, s'enfuient en désordre. Véritable foudre de guerre à la tête de ses troupes montées, Stertinius a achevé son mouvement tournant et vient brusquement de surgir en une charge impétueuse à travers la forêt de haute futaie dans laquelle étaient terrés les frères d'armes d'Arminn.

Talonnés par les cavaliers cuirassés du légat qui les pourfendent sans pitié, les fuyards débouchent sur l'immense plaine en une horde désordonnée, achevant en un instant de jeter la plus grande confusion chez nos ennemis.

C'est l'instant qu'attendait Germanicus. Tenues en réserve jusque là dans l'attente de monter à l'assaut en ordre de bataille, les légions vont enfin entrer en action. La cotte d'armes de pourpre s'élève au-dessus des têtes, saluée aussitôt par les sonneries claires des trompettes et une immense clameur au sein des rangs. Déployées sur plus de trois milles de front et impatientes d'enfoncer le centre ennemi, les huit légions de notre corps d'armée prennent aussitôt leurs dispositions de combat. Alignée comme à la parade, la lourde masse d'infanterie s'ébranle, tout embrasée des feux du soleil qui brillent avec éclat sur son immense quadrilatère hérissé de javelots et de boucliers. Une machine de guerre aux rouages impeccables dont les rangs martèlent le sol en cadence et soulèvent au-dessus de ses flancs d'airain un lourd nuage de poussière qui dérive lentement à l'horizon...

— À l'attaque! hurlent soudain les primiles, à l'unisson.

En un instant, bras armés bandés au maximum derrière l'épaule, les légionnaires des premiers rangs s'élancent et le ciel s'emplit de l'envolée de milliers de pilums qui foncent droit vers leurs cibles. Nombre de barbares sont fauchés comme blé mûr sous la faux du moissonneur dès ce premier assaut, leurs boucliers en treillage d'osier sans protection contre pareille grêle meurtrière. Et déjà filent à leur rencontre les bordées de javelots des rangs suivants, des volées de pilums qui foudroient nos ennemis par grappes entières...

Sous l'assaut furieux de nos légions, les hordes barbares désorganisées ne tardent à chanceler. Dans une boucherie sans nom, partout des combattants qui meurent dans l'anonymat, des blessés, des mourants qui appellent à l'aide sans personne pour leur porter assistance. Et tout à coup, c'est l'effondrement. Les rangs barbares se rompent en une déroute affreuse. Alors que les fuyards de la plaine refoulent vers les bois par milliers dans un sauve-qui-peut général, les Chérusques débusqués par Stertinius sont à dévaler vers eux dans le même état d'effolement. Le chaos est indescriptible quand les fugitifs, par milliers, se rencontrent au milieu du champ de bataille dans un double mouvement de panique. C'est le terme de tous les rêves pour Arminn, la défaite consommée de son armée, avec l'effondrement de ses meilleurs combattants vers la cinquième heure.

À la fin du jour, alors que le soleil ensanglante l'horizon au couchant de cette plaine de mort, plus rien ne subsiste de la pompe chamarrée de l'immense cirque où homme contre homme, lance contre lance, épée contre épée, ses gladiateurs se sont entretués dans des ruisseaux de sang. Au brillant éclat des armes des combattants de cette gigantesque arène a succédé la hideuse grisaille d'un affreux charnier où s'entassent dans l'horreur, pêle-mêle, maculés d'excréments, de poussière et de sang, des milliers de morts et de moribonds. Les hordes barbares ont rencontré une muraille de fer devant laquelle ils sont tombés sans pouvoir l'entamer. Mis en déroute par la cavalerie qui les a éparpillés à la grandeur de la plaine pour mieux les abattre, nos ennemis se sont écroulés au milieu du jour.

Au plus fort de toute cette débandade, on aperçoit Arminn, au loin, qui couché sur l'encolure de son cheval et visiblement blessé, galope à fond de train pour fuir le champ de bataille, encadré de sa garde rapprochée. Encore une fois, notre ennemi implacable nous échappe.

— Allez à la bourgade qui est en face. Une fois entrés, vous y trouverez un ânon attaché, sur lequel personne n'est encore monté. Détachez-le et amenez-le. Si quelqu'un vous demande pourquoi vous le détachez, vous répondrez ainsi : « Le Seigneur en a besoin. »

La voix du maître qui tire l'élève fugueur de sa nouvelle évasion dans le temps. Cette fois, la décision est prise : Jésus vient de demander à ses proches de lui apporter un âne pour faire son entrée à Jérusalem. À l'évidence au grand jour et sous les acclamations de ses partisans. Une entreprise pour le moins téméraire, avec cette approche de la fête de la Pâque et Pilate qui ne tardera plus maintenant à se pointer dans ce haut décor religieux. Car suivant ses habitudes, le préfet impérial quitte Césarée maritime à ce temps-ci de l'année pour s'installer à Jérusalem, le temps de la durée de ces jours de réjouissance. S'il s'emmène principalement pour des raisons de sécurité, il a pour tâche également d'expédier les causes criminelles en attente relevant de la juridiction de Rome.

Pour l'instant, Pontius Pilatus se fait attendre. Mais si par malheur il se présentait dans la Ville sainte avant l'arrivée de Jésus, qui sait s'il ne pourrait pas voir dans cette manifestation d'allégresse de ses partisans quelque nouvelle velléité de révolte, et la réprimer durement. Tout le pays a encore en mémoire les sanglants événements des récents mois, quand le petit despote a fait égorger entre les murs mêmes du Temple un nombre indéterminé de Galiléens pour les avoir crus coupables de projets séditieux.

Solidement perchée sur les collines de Judée avec sa haute muraille de protection, la Cité de David me semble étrangement inaccessible en ce mois de nissan, alors que Jésus s'apprête à en faire la conquête. Si cela tourne mal, il y a risque que l'Émissaire du Ciel soit condamné à l'exil, ou qu'il finisse ses jours dans quelque obscur cachot. Et même pire, qu'il paie son audace de sa vie, à l'exemple des grands prophètes du passé.

Alors que la tempête menace à l'horizon, que viennent à sa rencontre les juges et les bourreaux, le Nazaréen proclame qu'il est venu accomplir ce qui a été dit de lui et préparé pour lui, dans les Écritures. Or si pour moi il peut être envisageable que Jésus de Nazareth puisse correspondre à ce portrait graduellement ébauché du Messie auquel chaque prophète du passé a apporté un trait, mon esprit ne retient pour l'instant que cette sombre prophétie de l'un de ces voyants de Dieu, au sujet de l'Emmanuel. Un obscur passage des Écrits sacrés apprécié par-dessus tout par Philétios pour la force d'images de sa plainte douloureuse : « Il était percé à cause de nos péchés, broyé à cause de nos iniquités. Le châtement qui nous donne le salut était sur lui, et par ses meurtrissures nous sommes guéris... »

« Un Messie souffrant, glorieux dans la mort. Le gibet pour ton Sauveur, juif de la dispersion... Ainsi, ce serait à travers la souffrance rédemptrice rattachée à pareil crime que te viendrait ton salut, peuple d'Israël... »

Quelle déraison que tout cela. Comment envisager que le sang de pareil juste sacrifié par ses frères puisse leur valoir autre chose que l'inimitié amère du Ciel. Comment croire que pareille faute ne jette pas le discrédit à jamais sur tous les hommes de cette Terre, si ce juste est le Béni des nations, le Messie promis au monde...

« Comme je voudrais, ô Jésus, que tu ne fusses qu'un faux prophète, appuyé sur des vues et des intérêts purement humains. Comme tout cela serait plus facile pour tout le monde, et pour l'âme juive en particulier. Comme je pressens que je vais bientôt vivre des événements douloureux dans ton sillage. Pour la première fois, je me sens envahi par une crainte indéfinissable à te côtoyer, une sensation affreuse qui me saisit et me glace, qui décompose mon âme! »

## CHAPITRE XL

— Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

— Béni soit le roi d'Israël !

— Béni soit le fils de David !

— Paix et gloire dans les cieux et sur la Terre !

Monté sur l'âne qu'on a réquisitionné pour lui, Jésus se dirige vers Jérusalem, acclamé par les cris d'allégresse de la foule en liesse pressée sur son passage. Une arrivée triomphale, sous les acclamations, les gerbes de fleurs et les rameaux d'olivier et de palmier que l'on jette sous les pas de sa monture. Un accueil sans précédent, l'heure de reconnaissance que Jésus avait dû espérer en secret depuis le début de son ministère. Les partisans du Nazaréen l'identifient ouvertement maintenant au Roi de gloire annoncé par les Écritures, et veulent que tout Jérusalem lui réserve à son tour un accueil triomphal. Un cortège aux manifestations de joie débordante composé pour une bonne part de Galiléens et de Péréens, bien que depuis Bethphagé le défilé n'ait cessé de se gonfler de nouveaux arrivants enthousiastes accourus des bourgades des alentours. Sur toutes les lèvres, il n'est question dans l'ensemble que des fabuleux prodiges du prophète de Galilée, et spécialement de la résurrection de Lazare.

Soudain des rangs de ces files étourdissantes de têtes et de mains tendues vers Jésus, se détachent les visages hautains et furibonds d'un groupe de pharisiens et de scribes. Jouant des coudes pour se frayer un passage jusqu'à mon protégé, ces pieux docteurs de la Loi sont en proie à l'indignation et à la colère devant la nature des hommages dont Jésus est l'objet. Ces ovations, ces « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » que lance la foule à Jésus leur apparaissent comme un véritable outrage envers le Tout-Puissant...

— Maître, fais des reproches à tes disciples! protestent-ils avec force, d'une voix commune indignée.

— Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront! réplique tranquillement Jésus tout en poursuivant son chemin.

L'esprit envahi subitement par une étrange nostalgie, ma mémoire me ramène des années plus tôt à Rome, pour me faire revivre une démonstration d'estime et d'allégresse bien différente de celle que connaît présentement Jésus : l'entrée éclatante de Germanicus dans la Cité des dieux, suite à sa brillante victoire sur Arminn. Comment oublier cet événement majeur de ma vie.

Après m'avoir promu au grade de tribun militaire, promotion qui m'avait valu d'être accueilli au sein de l'élite en commandement de l'Armée et gratifié du titre de chevalier de l'Ordre équestre, le jeune Claudii m'avait encore fait l'insigne honneur de me faire défiler au sein de la brillante phalange de ses généraux victorieux regroupés derrière son char de la victoire, en reconnaissance du rôle de premier plan que j'avais joué lors de la bataille d'Idistaviso.

— Il triomphe!... Il triomphe!... Il triomphe!

Les acclamations frénétiques du peuple de Rome, en accueil au retour triomphal de son héros. Debout sur son char tiré par quatre chevaux blancs ornés de couronnes et précédés d'une escorte de porteurs chargés d'amphores dans lesquelles brûlent des parfums capiteux, Germanicus franchit l'enceinte sacrée de la Cité. Le front ceint des lauriers du preux conquérant et brandissant fièrement un sceptre d'ivoire serti d'un aigle, le vainqueur d'Arminn a pris avec lui sur son char ses cinq enfants qui se pressent avec amour contre lui.

Déployée en demi-cercle derrière le quadriges de Germanicus, s'avance la caste sélecte des généraux de ses légions dont les montures marchent au pas dans un ordre parfait. Par précaution, j'ai choisi de défiler légèrement en retrait de ce regroupement de légats, depuis que des admiratrices m'ont salué publiquement à titre de général, à la hauteur du *Circus Flaminius*. Les hauts gradés sont d'une susceptibilité chatouilleuse. L'un d'entre eux brille par son absence au sein du défilé, sur ordre de Germanicus. Et sans doute sera-t-il mortifié à jamais de l'humiliant désaveu dont il fait l'objet aujourd'hui : Cornelius Tiro...

Jésus s'arrête à la hauteur du faubourg d'Ophel. La Ville sainte est là devant lui, par-delà le fossé du Cédron, massive, abrupte, aux portes du désert de Judée. Au loin les soldats de garde à la Porte dorée donnent des signes d'agitation. L'irruption soudaine de toute cette foule en liesse pressée pour faire escorte à ce singulier personnage monté sur un âne doit les alarmer. Brusquement les cris d'allégresse et les appels chutent au sein de la cohue transportée de joie. Chacun tend le cou et l'oreille dans l'attente de ce qui va se passer : un trouble soudain semble s'être emparé de Jésus à la vue de Jérusalem. Longuement il en scrute la blanche silhouette au sein de sa lourde ceinture de murailles. Et tout à coup, de l'endroit où je suis posté, à quelques pas sur sa gauche, je peux voir des larmes silencieuses rouler sur ses joues...

— Oh Jérusalem! s'écrie-t-il tout à coup d'une voix étranglée par des sanglots retenus, comme s'il pensait à voix haute. Si en ce jour tu avais reconnu, toi aussi, ce qui devait procurer la paix! Mais maintenant cela est caché à tes regards. Car des jours viendront pour toi, où tes ennemis mettront le siège devant tes murs. Ils t'investiront et t'assiègeront de toutes parts. Ils t'abattront contre le sol, toi et tes enfants qui sont chez toi, et ils ne laisseront pas de toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas discerné le temps de ta visite !

Paroles pour le moins troublantes qui créent un certain émoi au sein des premiers rangs de la foule. Comme si Jésus faisait allusion, dans des thèmes semblables à ceux du prophète Jérémie, aux ruines passées de la Ville sainte et du Temple, suite au siège du roi de Babylone dont l'armée avait provoqué une désolation sans nom dans tout le pays de Juda. Un malaise indéfinissable m'assaille tout à coup : et si ce n'était pas un rappel de cette terrible calamité des siècles passés? Si Jésus était bien à prophétiser de nouveaux événements catastrophiques pour Jérusalem? Cette sombre prédiction me donne froid dans le dos : le saint prophète ne parle jamais pour rien dire. Enfermé dans son chagrin et poursuivi par les ovations de la foule qui n'ont pas tardé à reprendre de plus belle, Jésus se remet en route vers le pont de pierre plus bas coiffant le cours du Cédron.

— Hosanna, paix et bénédiction au fils de David et à son règne! Que Dieu bénisse son royaume qui vient!

C'est au milieu de l'allégresse et des cris d'enthousiasme d'une populace toujours transportée d'extase que Jésus franchit le cours du Cédron. Commence alors la traversée du faubourg d'Ophel où il a prodigué tant de bienfaits aux malades et malheureux vivant de mendicité, notamment aux lépreux pour qui l'entrée à Jérusalem demeure interdite. Une progression ralentie par les débordements de joie de la foule qui va jusqu'à étendre des manteaux sous les pas de l'âne sur lequel chemine Jésus, pour mieux lui témoigner son respect.

Bientôt le cortège franchit le portail oriental de la haute muraille d'enceinte de la Ville sainte et se déverse comme un torrent aux abords du Temple, sous le regard maintenant rassuré des soldats romains de garde à la porte. Appuyés sur leurs lances, à en juger par les mines qui se peignent sur leurs visages, ces légionnaires n'entendant assurément rien à un tel débordement de réjouissance autour de l'arrivée de ce personnage inconnu monté sur le plus humble des baudets...

— Béni soit le royaume qui vient de notre père David! Hosanna au plus haut des cieux! Gloire à l'Envoyé du Seigneur et paix à son règne!

Le même cri du cœur toujours, propagé de bouche en bouche, alors que les partisans de Jésus se fraient un chemin parmi la foule en raison de l'afflux de milliers de pèlerins étrangers se dirigeant vers la basse enceinte de pierre entourant les cours intérieures du Temple.

— Qui est celui-ci? interrogent des voix au milieu de cette cacophonie de langues dignes de la tour de Babel.

— Celui-ci, c'est Jésus de Nazareth, le prophète de Galilée! proclament avec fierté les disciples du Nazaréen, tout en l'aidant à descendre de sa monture.

De pauvres gens du peuple au sein de cette foule sont des familiers de la prédication du saint prophète. Ils ont vu Jésus à l'œuvre sous le portique de Salomon, lors de ses brefs passages à Jérusalem. D'aucuns parmi eux ont même assisté à certaines de ses prodigieuses guérisons, et ils sont pris d'un tel ravissement devant sa soudaine arrivée triomphale que prosternés humblement devant sa blanche silhouette, ils baissent avec ardeur le bas de ses vêtements pendant que d'autres sanglotent de joie et d'émotion. Tous ces gens de peine sur lesquels pèse le joug d'un dur labeur quotidien et sur lesquels la classe dominante détourne ses regards sont les bien-aimés de Jésus, ses protégés.

L'esprit toujours empreint de nostalgie, je continue de me balader en pensée entre passé et présent...

— Les vierges de Rome te saluent, ô mon beau tribun, s'écrient soudainement d'une même voix un groupe de jeunes femmes massées en bordure du temple de la Fortune, à la hauteur du *Forum Boarium*.

Clignant des paupières dans la lumière aveuglante, je balais du regard l'attroupement de jolis minois aux yeux rieurs qui me dévisagent avec des airs de fausses ingénues, cela juste comme on me lance une guirlande de fleurs que j'attrape au vol. D'un même mouvement, toutes les têtes se tournent vers le centre du groupe d'où ont jailli ces roses qu'on a tressées en couronne, signe d'honneur. Une merveille de chair épanouie dans tout l'éclat de sa beauté, d'une grâce naturelle et d'un galbe de hanches d'un pur délice pour les yeux. Un port de déesse, une distinction et une aisance aristocratiques dans le maintien sur lesquels se greffe une sorte d'envoûtement indéfinissable de beauté païenne, au charme ensorceleur et provocant à faire pâlir d'envie Vénus elle-même...

— Vierges, ah oui? dis-je du haut de mon cheval, une nuance d'ironie dans le ton de ma voix.

— Si tu veux vérifier, il n'en tient qu'à toi, Marcus Félix!

Quelle femme! Et elle vient de m'appeler par mon nom, comme si elle me connaissait depuis toujours. Comme si elle voulait que tout Rome sache qu'elle me suivrait où bon me semble. Quelle œillade pleine de divines promesses, quels yeux! En un éclair ils scellent mon destin, me marquent de leur feu dévorant aussi sûrement que le ferait le fer rouge. Inséré entre les fleurs, un billet doux parfumé et quelques mots de la main de la déesse : « Lidie. Ce soir, en face de l'*Atrium Vestae*... »

Le cœur brûlant à l'idée de pouvoir tenir dans mes bras cette perfection de chair dont j'anticipais déjà le tendre abandon, mes pensées et ma conscience avaient comme dérivé hors du temps pour le reste du défilé. Des derniers mois de cette lutte sanglante d'Outre-Rhin qui avaient drainé le meilleur de mes forces, cette ensorceleuse inconnue en avait balayé tous les mauvais souvenirs en un instant. J'étais de retour à Rome et une vie nouvelle s'ouvrait toute grande pour moi, devant les délices de l'amour que me faisaient soudainement miroiter les dieux. Dans un état d'exaltation où ma perception du moment n'était plus que passive, c'est à peine si j'avais gardé mémoire de tous ces détachements de nos légions victorieuses défilant au sein de l'immense cortège chargé de faire escorte à Germanicus. Et je ne gardais de même qu'un faible souvenir d'avoir paradé du haut de mon cheval sur la *Via Sacra*, cette avenue démesurée traversant le Forum de part en part et

conduisant jusqu'au pied même du Capitole. Alors que c'était l'honneur suprême pour un soldat de Rome d'y défiler, j'avais vécu ce moment grandiose avec un esprit absent, tant cette fascinante Lidie exerçait déjà sur moi un attrait irrésistible. Elle ne m'avait même pas encore ouvert ses bras que déjà j'avais senti en moi comme un anéantissement de tout mon être, juste à l'idée de tenir bientôt son corps de rêve contre le mien.

« Tressaille de grande allégresse, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem. Voici que ton roi vient, juste et lui-même sauvé. Humble, chevauchant un âne, un âne mâle... »

Étrangement, c'est sur ces paroles tirées des écrits du prophète Zacharie que je réintègre la réalité du présent. J'aurai mis du temps à me remémorer en son entier ce passage des Écritures. Combien de fois Philétios ne me l'avait-il pas cité, le considérant comme une des descriptions prophétiques les plus importantes livrées au peuple d'Israël, afin de l'aider à identifier dans l'ère du futur ce saint Empereur appelé à régner sur notre monde. Une reconnaissance qui cependant n'aura pas eu lieu aujourd'hui. L'arrivée triomphale de Jésus dans la Ville sainte n'aura pas vraiment soulevé l'enthousiasme de ses habitants. Mis à part les plus humbles pour qui Jésus est le consolateur suprême, personne ne semble avoir délaissé ses occupations pour se joindre à son escorte. Après tout, le Messie de l'attente nationale n'est-il pas censé surgir des nuées enflammées du ciel, au milieu d'un fracas de tonnerre? Alors quel rapport avec tous les hosannas de cette bande de provinciaux excités qui défilent derrière ce curieux personnage? Qui est celui-ci pour qui on fait tant d'éclat?

Commencée dans l'ivresse du triomphe pour Jésus, cette journée se terminera presque dans l'oubli. La Cité de David ayant refusé de reconnaître en lui l'Emmanuel de la Promesse, mon protégé n'a pu s'empêcher de s'écrier :

— Jérusalem, Jérusalem qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!

À le suivre depuis le matin, malgré tout le battage fait autour de sa personne, peu à peu les foules se sont lassées de la présence parmi les rangs du prophète de la Galilée des Gentils, appelée ainsi en raison du grand nombre d'étrangers qui y vivent. Le soir est venu, le soleil s'est couché, et chacun est rentré chez soi. Seuls sont demeurés autour de leur maître ses proches de tous les jours.

À l'évidence mon protégé avait deviné à l'avance ce refus des siens, et il en a sangloté de douleur. La nuit venant, tout le monde s'est remis en route vers le camp des pèlerins de Galilée, sur le mont des Oliviers.

— Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur d'être surpris par l'obscurité.

Singulières paroles de Jésus. Comme s'il pressentait que l'homme allait errer dans la nuit la plus profonde, faute de reconnaître qu'il est son guide vers la lumière...

## CHAPITRE XLI

Enroulé dans les plis de mes vêtements et étendu face au ciel étoilé, je n'arrive pas à trouver le sommeil malgré une journée exténuante. Soucieux, pensif, je veille sur ce plateau de l'Oliveraie où les Galiléens ont planté leurs tentes. L'excitation de cette entrée solennelle de Jésus dans Jérusalem a donné une telle assurance à ses disciples, que dédaigneux de toute prudence ils se sont endormis comme des brutes, au soir de cette marche triomphale. Personne n'a envisagé de danger possible dans cette nuit sereine que baigne un doux clair de lune. Croire que de ce paisible jardin de Gethsémani puissent surgir tout à coup des silhouettes inquiétantes susceptibles de mettre en péril la vie de Jésus n'effleure même pas les esprits.

Enfermé dans mes pensées, le souvenir de Lidie me hante, me forçant à un pénible retour sur moi-même. Comment avais-je pu vivre toutes ces années loin d'elle? L'amour d'une femme adorée troqué contre les exactions et les sombres menées de l'arrière-pays barbare. Heureusement Lidie n'avait pas vraiment eu vent de l'inhumanité de la lutte que je conduisais de concert avec une poignée d'autres centurions, au milieu des enclaves pacifiées d'Outre-Rhin. Dénué de morale, capable du mieux comme du pire pour parvenir à mes fins, la somme d'affaires inextricables dans lesquelles j'avais trempé afin d'entretenir les divisions intestines chez les peuples qu'Arminn voulait rassembler sous sa tutelle était simplement ahurissante.

Germanicus parti, Cornelius Tiro, fort de l'appui de Séjan et de l'Empereur lui-même, n'avait pas tardé à reprendre bien en main cette guerre de l'ombre où les plus odieuses manœuvres étaient autorisées pour conserver à Rome les acquis de près d'un siècle de lutte de conquête. À l'exemple de tous ces centurions de l'arrière qui se débrouillaient dans leur coin sans ordres précis, j'avais usé, au cours de toutes ces années de guérilla menées sous le couvert de la discrétion, de ma large part de procédés inavouables pour que la civilisation latine puisse continuer sa percée dans les territoires d'Outre-Rhin. Des agissements sur lesquels j'avais toujours eu soin de fermer les yeux. Comme si le fait d'en garder le secret évitait de les matérialiser, de leur donner du crédit, de l'importance. Et pour éviter à l'occasion d'être tenaillé de remords, j'avais appris à me fabriquer une bonne conscience. L'homme de guerre au service d'une grande cause n'avait pas à s'embarrasser de scrupules au regard de sa conduite. Son devoir était d'aller au-devant de la victoire en jouant d'audace et d'opportunisme, au mépris des obstacles et des dangers.

Mais aujourd'hui, avec le recul du temps, je n'étais plus aussi sûr de cette affirmation si commode pour faire taire mes doutes, quand je faisais courir aux armes pour s'entrégorger des peuples jugés indignes de vivre dans la concorde. Était-il possible que l'impression d'immunité totale pour mes actes eût pu me berner au point de m'amener à tout confondre, le meilleur comme le pire, m'entraînant petit à petit à glisser vers l'inhumanité, à m'enfermer dans un cercle infernal de contradictions et de conflits, guidé dans mes actes par le seul système moral que je m'étais forgé?

Dans une grande confusion d'esprit, avais-je pu tout mêler, l'honneur comme le déshonneur, la loyauté comme la duplicité, l'altruisme comme la rapacité, agissant le plus souvent par intérêt particulier sans me questionner outre mesure sur mes agissements, tant j'étais persuadé que cette recherche de mon avantage personnel ne pouvait pas vraiment agir contre les intérêts de Rome, mais au contraire les épouser?

Lidie!... Lidie!... Combien de fois, au cours de toutes ces années, n'avais-je pas ainsi susurré son nom à l'oreille d'une femme de rencontre que je tenais fermement enlacée entre mes bras. Même dans ces moments d'abandon les plus torrides, l'image de cette épouse mal aimée que j'avais laissée seule à Rome au lendemain même d'avoir obtenu sa main

demeurait présente à mon esprit. Au point qu'il suffisait parfois d'un geste, d'une parole, du regard attendri d'une maîtresse d'un moment dont je partageais la couche, pour voir le visage de Lidie se substituer soudainement à celui de cette femme de passage. Des impairs que je jugeais bien pratiques pour soulager ma conscience. Je ne copulais pas avec la première venue, j'étreignais ma conjointe délaissée par personne interposée.

Le chaos de cette Germanie mal pacifiée était la compensation inespérée que m'offrait le Ciel de réparer le tort immense de l'anonymat de ma naissance. Dans ce borborygme où se conduisaient les plus impensables trafics, je n'avais de compte à rendre à personne. Si bien qu'après avoir décrété l'obligation d'impôt pour tout le monde, façon encore la plus commode de m'assurer de généreuses rentrées d'argent dans les coffres de l'État et dans les miens, graduellement j'avais commencé à appliquer les lois du monde de l'argent à ces enclaves pacifiées de l'arrière. Tout cela en respectant les convenances extérieures de la bien-pensante romanisation. Habilement, j'avais su exploiter la convoitise de richesses des profiteurs de tout ordre pour les amener à investir leurs deniers dans les rentables trafics de mes enclaves. Un foisonnement de tous les négoce, de toutes les abondances, de tous les vices sur lesquels je mettais des taxes substantielles sans me questionner sur ce qui était immoral et illicite.

Pas un jour où ne se pressait à ma porte quelque rapace profiteuse en quête d'autorisations visant à tirer avantage d'une filière de commerce. La délicatesse n'étant que rarement le propre des gens d'argent, certains d'entre eux n'avaient même aucun scrupule à trafiquer avec l'ennemi. Des trafics clandestins sur lesquels je fermais les yeux pour mieux accroître ma fortune personnelle d'une part, et m'assurer de sources de renseignements bien à jour de l'autre. La façon de faire de Cornelius Tiro. Disposant à la suite de toutes ces alliances d'intérêt d'une véritable armée pour garantir la sécurité de mes affaires, j'offrais le spectacle bienfaisant du conquérant romain qui ceint de la toge pacifique apportait aux peuples divisés les lumières de la civilisation.

Mais pendant que d'un côté on célébrait mes exploits et mes largesses, de l'autre mes ennemis propageaient de moi l'image d'un loup sanguinaire dévoré par la soif de l'or et du pouvoir. Un conquérant à la justice prompte, sévère, inflexible, qui livrait les territoires de ses ennemis à ses partisans barbares pour des mises à sac dont la violence dépassait les récits les plus extravagants. La vérité dans tout cela, c'était que j'étais devenu le plus grand seigneur de guerre entre l'Ems et la Lippe, le confident et le complice de tous les chefs de bande qui y écumaient le territoire sous mes « bons auspices ». Même s'ils me haïssaient et se haïssaient entre eux, ces chefs consentaient à faire alliance avec moi pour toucher une part des mirobolants profits que rapportaient mes nombreux trafics.

« Lidie! Lidie! Comme j'avais trimé dur afin de faire de toi cette femme comblée capable de s'offrir cette vie insouciant qui est de si bon ton à Rome. Cette vie où les fortunes personnelles commandent le respect des hommes plus que la haute naissance. Mais comme je n'avais pas su voir, dans le même temps, le gouffre qui s'était creusé entre nous en t'installant dans cette existence dorée. Pendant que de mon côté j'essayais de tirer le meilleur d'une vie à la limite de la condamnation qui avait libéré en moi mes plus mauvais instincts, toi tu cultivais ce regard lourd de reproches qu'avait fini par engendrer chez toi la déception. Une amertume née de cet espoir sans cesse trahi de me voir quitter ce monde de tous les périls au profit d'une vie plus conforme à la règle. Ta nature généreuse dont l'ardente sensualité n'en pouvait plus d'être astreinte à de longues périodes d'abstinence t'avait progressivement amenée à t'abandonner à des amours de passage, faisant de notre mariage un autre de ces élégants ménages où rien n'est de meilleur ton que de multiplier les aventures galantes chacun de son côté. »

« Toutes ces années passées loin de toi, Lidie, à batailler, tromper, corrompre, entouré de gredins dont les plus rapaces m'étaient les plus proches, m'avaient fait traîner à mon insu une existence misérable. Aussi avais-tu eu raison de me jeter à la face que je recelais la mort en moi. Parce que c'était cela mon secret bien gardé, bien enfoui au plus profond de moi-même, derrière ce masque impassible de soldat sans reproche : la mort était bien devenue ma seconde nature. Ce que je n'avais pas compris plus tôt, pour mon malheur, c'était que nul homme ne pouvait faire de l'épée la normalité de sa vie sans précipiter sa propre ruine. En consentant à me faire le serviteur intéressé de cet ordre nouveau dont le but premier était de s'assurer de la mainmise de Rome sur le moindre des peuples évoluant dans sa zone d'influence, rapidement j'étais devenu un habile agent des coulisses du secret d'État. Opérant sous le couvert de la légalité, mes pernicieuses besognes avaient fini cependant par me corrompre l'esprit avec le temps, au point de faire de moi un être au-dessus de toute espèce de moralité ou d'immoralité. »

Que d'efforts consentis pour servir au mieux les intérêts de Rome en ces conflits barbares, que de perfection dans la perfidie pour donner des armes contre eux-mêmes à toutes ces hordes belliqueuses d'Outre-Rhin. Combien de fois n'avais-je pas placé moi-même sur la route d'un chef barbare un peu trop sûr de l'autorité dont il jouissait, un rival à l'hostilité déclarée à son égard afin de provoquer un état de conflit entre les deux hommes? Et cette duplicité dans laquelle j'étais passé maître, n'étais-je pas parvenu à en user avec Arminn lui-même, devant son grand rêve d'établir sa domination sur toute la Germanie? Quelle rude tâche de pourrissement des relations entre frères ennemis cela m'avait demandée toutefois. Mais un beau jour, mon laborieux travail de sape avait été couronné de succès : l'ambitieux chef félon s'était jeté avec ses Chérusques sur les forces de son puissant voisin les Suèves, et il les avait vaincus. Sans jamais se douter combien il avait été manipulé dans cette guerre fratricide. Car les Suèves vaincus, Rome se débarrassait à bon compte d'une puissance barbare jugée un peu trop proche de ses frontières.

Mais alors qu'en cette année faste de 772\* je savourais une victoire personnelle dans cette défaite des Suèves, était survenu un événement impensable qui en avait considérablement assombri l'éclat: le décès tragique de Germanicus, ce noble descendant des Claude qui m'avait investi de sa confiance et m'avait couvert de son crédit. Le vainqueur d'Arminn avait été terrassé par un mal mystérieux, aussi soudain que brutal, près d'Antioche, au retour d'un long périple en Orient. Rapidement, des rumeurs avaient donné à croire à un sombre complot, notamment en raison du mépris affiché du gouverneur de Syrie pour les façons de faire de Germanicus, dans sa recherche de solutions pacifiques pour régler les affaires orientales. Quoiqu'il en fût, cette sombre affaire avait conduit ce gouverneur, homme rude et inflexible, tout droit à un procès retentissant devant le Sénat, un général de l'entourage du jeune prince affirmant détenir des preuves certaines de son empoisonnement.

Qui disait la vérité dans cette mystérieuse affaire et qui dissimulait, qui trompait? Les manœuvres en coulisse de la raison d'État cachaient de tels secrets invouables. En était-ce un de plus que ce suicide impensable du prévenu survenu avant la fin même de son procès, et ce alors qu'il laissait derrière lui une lettre dans laquelle il proclamait son innocence? Quel mystère la mort inopinée du gouverneur de Syrie, récemment nommé en poste par Tibère César, cachait-elle donc sur la disparition tragique du prince héritier de l'Empire? L'homme avait-il été supprimé à son tour au nom de l'intérêt supérieur?

Les princes de ce monde savaient si bien y faire lors de complots visant à l'élimination physique de quelque concurrent de haut rang. Quand venait le temps de jouer du poignard ou de verser le poison dans la coupe de l'homme à abattre, tout le sale boulot était confié à quelque intrigant adjoint des basses œuvres qui se chargeait discrètement de tout

régler, sans jamais rien révéler des détails de l'affaire. Ainsi Cornelius Tiro faisait-il les choses en Germanie. Ainsi avais-je appris à les faire moi-même, à son exemple.

De très fortes récompenses ayant été discrètement promises à ceux qui arriveraient à supprimer Arminn, deux ans à peine après la mort de Germanicus, le redoutable chef félon qui nous avait tenu tête pendant douze ans disparaissait à son tour de la scène politique de Germanie. À l'instar de son ancien adversaire romain, le prince chérusque avait été victime d'un empoisonnement perpétré par des membres de son entourage. Mais du long travail de corruption qu'avait exigé toute cette funeste entreprise, je n'avais jamais soufflé mot à personne. La guerre de l'ombre avait ses secrets bien gardés. Aucun scribe n'en raconterait jamais les dessous de ses sales entreprises.

Le beuglement du shofar, l'appel à la prière du lever du jour, vient m'extirper de l'amertume de mes réflexions sur mon existence passée. En quelques instants, la Cité de David est sur pied. Plus que jamais je suis inquiet pour la sécurité de Jésus, avec toute l'effervescence qui règne dans la Ville sainte. Je pressens qu'une puissante coalition d'intérêts religieux est à comploter sa perte. Quelque chose de savamment ourdi, conçu sans doute pour dégénérer, faire désigner l'importun à l'occupant romain comme agitateur séditieux. Un front de tous les esprits vertueux pour mieux assurer la poursuite de l'intérêt commun. Jésus doit inquiéter ses adversaires plus que jamais, depuis son entrée retentissante de la veille dans Jérusalem.

Le pire, c'est bien cette désolante démission de mon protégé devant les manœuvres de cette ligue de salut publique censée le conduire au supplice, s'il faut ajouter foi aux sinistres prédictions de Jésus quant à ses tourments à venir. Défendre un homme mis au banc des accusés par l'intérêt national de toute une nation, est-ce même pensable? Si les choses dégénèrent et que Jésus se retrouve devant le tribunal de Ponce Pilate, ai-je même une chance de pouvoir conseiller avec savoir-faire un préfet de Rome connu avant tout pour sa brutalité et son entêtement à n'en faire qu'à sa tête, dans ses prises de décision? Et Pilate n'a-t-il pas encore la réputation, à l'instant où il est durement confronté à ses gouvernés, d'être capable de se distancier subitement de son propre discours et de se replier sur lui-même, au point de se détourner de l'objet de la représentation de ses sujets et de laisser ceux-ci en disposer à leur guise?

Aussi suis-je de plus en plus hanté par cette atroce sentence entendue de la bouche d'un chef pharisien haineux, lors d'un rassemblement de notables religieux sur les pas de Jésus :

— Les prescriptions de la Loi sont claires en ce qui concerne les faux rabbis à l'hypocrisie cachée sous un masque de vertu qui induisent les enfants d'Israël en erreur avec leurs enseignements nocifs. Il faut les tuer aux jours de grands pèlerinages, pour mieux frapper les esprits!

## CHAPITRE XLII

Depuis le matin, Jésus devenu l'homme du jour à Jérusalem, suite à son éclatante entrée de la veille dans la Ville sainte, enseigne dans le Temple sous les colonnes du double portique ceinturant la Cour des gentils. Malgré un ciel clair et dégagé, au sol tout baigne dans un frais clair-obscur sous cette imposante colonnade, en cette sixième heure du jour. Je suis enfermé dans un monde irréel, une forêt d'énormes piliers dont les cimes se perdent dans la pénombre des voûtes du sommet. Agglutinée sur plusieurs rangs autour de la blanche silhouette de Jésus, la foule prête une oreille attentive aux moindres accents de son discours, ne cessant de louer sa sagesse. Et par un étrange effet d'écho dû peut-être à la configuration des lieux, chacune des paroles de mon protégé s'en trouve comme répétée.

Légèrement en retrait comme à l'habitude, mais toujours vigilant en raison de l'activité bruyante qui règne sur cette place des nations à l'approche de la Pâque, je viens d'écouter d'une oreille distraite le dernier récit allégorique de Jésus. Une historiette mettant en scène un maître de vigne qui, devant l'obligation de s'absenter pour un long voyage, a confié à des vigneronns engagés ses meilleurs ceps. Quand, à la saison des vendanges, il leur envoie un serviteur afin qu'ils lui remettent la récolte des fruits, ces vigneronns homicides le rouent de coups et le renvoient les mains vides, faisant de même avec un deuxième et un troisième commissionnaire qu'on leur dépêche. Ces vigneronns salariés trahissent à ce point toutes leurs obligations envers leur maître, qu'ils vont jusqu'à tuer son fils bien-aimé délégué auprès d'eux, dans une dernière tentative pour tenter de les ramener à la raison.

— À Dieu ne plaise! s'écrient soudain des scribes et des pharisiens du cercle des auditeurs de Jésus, si outrés par la clarté de l'allusion qu'ils se mettent aussitôt à provoquer de violents remous au sein de l'affluence.

Brusquement la tension monte d'un cran. L'occasion est trop belle pour ces dénigreurrs du contesté prophète de provoquer de la controverse afin de ruiner son autorité devant ses auditeurs. Bloqué entre les colonnes de l'immense galerie où la foule s'entasse, Jésus risque d'être arrêté par la police du Temple si cette confrontation dégénère. Et là-haut, sur le chemin de ronde de la forteresse Antonia qui a vue sur la Cour des gentils, les légionnaires de faction sont à l'affût du moindre signe de chahut. En ces jours de pèlerinage sacré, je sais par expérience combien la nervosité de l'occupant romain peut s'accroître. Toute cette effervescence religieuse l'inquiète. Cette fête de la Pâque commémore un événement sacré de l'histoire du peuple juif : sa délivrance de l'esclavage. Alors qui sait s'il ne pourrait pas s'y cacher quelque fermentation révolutionnaire prête à éclater au grand jour...

Il me faut vite contrer la menace, faire corps autour de Jésus afin de prévenir son arrestation, puis lui ouvrir un passage sans tarder au sein de l'affluence dont heureusement la sympathie lui est acquise. Mais juste comme je vais donner l'ordre pour que les mesures de protection se mettent en place autour de mon protégé, ce dernier lève la main comme pour retenir mon geste, nullement troublé par l'agitation de ses détracteurs. Fixant d'un regard empreint d'une redoutable majesté ce petit groupe de docteurs de la Loi retors et dissimulés qui le dévisagent avec hauteur, soudain Jésus les apostrophe d'une voix forte afin de couvrir leur chahut :

— Que signifie donc ce qui est écrit : « La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue le faîte de l'angle? » C'est pourquoi, je vous le dis : le Royaume de Dieu vous sera enlevé pour être donné à une nation qui en produira des fruits. Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera, elle l'écrasera!

Quel est donc cet étrange malaise que je ressens à l'audition de ces paroles de Jésus? Pourquoi m'émeuvent-elles autant? Ne serait-ce pas parce que l'image de cette pierre d'angle m'en rappelle tout à coup une autre de triste mémoire, celle qui coiffait alors l'édifice de ma réussite conquise de haute lutte, et dont je n'avais pas su voir toute sa fragilité? N'étais-je pas celui qui avait été broyé par la chute soudaine de cette pierre de façade ? Comment oublier cette funeste journée de 779\* qui m'avait valu de voir s'envoler tous mes rêves d'ascension vers les sommets du pouvoir, en plus d'essuyer une pénible humiliation publique...

— Longue vie à Tibère César qui m'a confié cette noble mission de tenir audience en son nom dans cette région d'instabilité notoire. Et longue vie à toi aussi, Lucius Ælius Sejanus, pour la confiance que tu m'as témoignée en me recommandant à ce poste. Que les dieux te couvrent de leur protection à jamais, pour cet insigne honneur dont je suis l'objet!

Tibère César a un nouveau représentant de sa souveraine autorité en Judée Samarie Idumée de Palestine: Pontius Pilatus. Le nouveau légat impérial vient de remercier publiquement Séjan, le préfet du prétoire, son puissant protecteur, pour l'ineffable faveur dont il est l'objet. Convoqué à Rome pour raison d'État au palais de Sejanus dont l'ascension se poursuit sans heurts dans l'entourage immédiat de l'Empereur, jusqu'au dernier instant j'aurai cru à cette nomination rêvée, source d'élévation et d'honneurs dans la société romaine. Quel cruel revers du destin, une fois de plus.

Dix-sept années d'un labeur incessant à m'acquitter avec loyauté et doigté de missions parmi les plus délicates et les plus risquées pour maintenir l'hégémonie de Rome aux frontières nord de son Empire me désignaient pour remplir pareil rôle. Et pourtant, le sort en a décidé autrement. Cette préfecture de Judée tant convoitée pour laquelle j'étais sûr d'être le plus qualifié, en raison même de mes origines juives et de mes connaissances des multiples tracasseries de la Loi hébraïque et de son culte, vient de m'être soufflée par un soldat inconnu issu lui aussi des rangs de l'Armée du Rhin.

Pontius Pilatus est sans doute un soldat de mérite pour avoir attiré l'attention de Rome sur sa candidature, mais un homme au caractère inégal, difficile, voire même brutal, comme je l'apprendrai plus tard de Macron. Bien au fait des secrets d'État les mieux gardés, ce dernier a fait enquête sur les antécédents de Ponce Pilate, et il le juge plutôt comme un arriviste dénué de scrupules. Pour ma part, ma conduite et mes actions ne m'ont-elles pas valu d'être cité à l'Ordre de l'Armée à trois reprises, en plus de m'attirer la considération de Germanicus lui-même? Hélas, il semble bien maintenant que c'est dans l'anonymat des officiers du rang que je vais terminer ma carrière.

Mine affectée, petit sourire étudié, Pilate rayonne de satisfaction. Dans un déploiement d'amabilité, de charme et de fausse humilité, des artifices dont Séjan est passé maître pour s'attirer la déférence et les hommages respectueux de la bonne société de Rome, Pontius Pilatus en met plein la vue, à l'exemple de son illustre protecteur. Séjan n'a-t-il pas tous les mérites, tous les talents, toutes les vertus? Investi d'un pouvoir à la fois envié et craint de tous, ce grand compagnon de Tibère jouit d'une influence capable de faire monter très haut ses protégés. Ce magnifique soldat de Rome plein de prestance ne fait-il pas autorité en toute chose? Son effigie n'est-elle pas honorée dans les camps, et Rome ne lui apporte-t-elle pas l'encens de ses plus serviles hommages depuis que Tibère César a choisi de se retirer en permanence dans l'île de Capri?

Une sorte d'inquiétude impossible à définir m'a saisi en entrant dans ce palais d'office de Séjan où Pilate vient d'y recueillir tous les honneurs. Un vaste édifice d'une sobre ordonnance architecturale d'où s'élève l'incessant brouhaha des voix du lot d'admirateurs qui s'y entassent pour voir et toucher celui dont tous les grands de ce monde forcent la porte, l'ineffable préfet du prétoire. Comme tout est calculé chez Séjan pour l'effet, l'ambitieux personnage n'aime rien autant, lors d'événements à caractère solennel, que de paraître au milieu de son escorte de prétoriens profilés comme des statues d'airain.

Si j'ai été prévenu par Macron de me préparer à un grand jeu de la part de Séjan réputé être sans pareil pour vendre à l'Empereur les mérites de ses amis-clients, j'ai été néanmoins surpris par le ton de son allocution pour installer Pontius Pilatus dans ses nouvelles fonctions. Un discours dans lequel il est allé jusqu'à récupérer certains traits de caractère douteux de son protégé pour les transformer en avantages dans l'accomplissement de sa nouvelle tâche. Malheureusement pour moi, j'ignorais encore à ce moment-là à quel point on pouvait faire mieux dans le genre de promouvoir un individu à un poste de haute responsabilité, tout en faisant étalage de ses travers les moins louables pour les glorifier sans vergogne.

Debout, bras croisés, visage fermé pour mieux dissimuler l'immensité de ma frustration, je soutiens sans sourciller le regard de Cornelius Tiro qui s'est accroché à moi pour ne plus me quitter, à l'instant où Séjan a annoncé la nomination de Pontius Pilatus à la tête de la Judée Samarie Idumée de Palestine. Derrière son masque de bienveillance, le chef du Service de renseignement affiche comme toujours cette grâce de l'aisance et du raffinement où tout est dosé pour projeter cette image de grand initié de la coulisse politique. N'est-il pas le favori en titre du préfet du prétoire, cet autre lui-même qui lui a appris l'assurance dédaigneuse teintée de condescendance qui n'a pas son pareil pour commander la déférence la plus servile?

Ma convocation à Rome est le fait de Cornelius Tiro. Il m'a assuré dans son pli que c'est au milieu de l'élite de la bonne société romaine réunie autour de Séjan que j'apprendrai la nature de la nouvelle charge pour laquelle je suis pressenti. Fonction à ce point prestigieuse que nombre de tribuns bien notés auraient intrigué pour s'en voir confier la direction.

— L'homme choisi pour assister le nouveau préfet impérial dans sa lourde tâche de veiller aux intérêts de Rome en Palestine n'a pas demandé à occuper ce poste. Néanmoins, je peux vous affirmer qu'il saura mieux que quiconque veiller au bon maintien de la paix dans cette région agitée de l'Empire, en raison de sa connaissance approfondie de la communauté juive, de ses particularités, de son caractère et de ses mœurs.

Cornelius Tiro vient de prendre la parole, le regard volontairement dans le vague pour ne pas donner d'indice à son auditoire quant à celui qu'il a choisi pour seconder Pilate dans ses nouvelles fonctions.

— Bien que rien dans la manière de se comporter de ce vaillant soldat de nos légions ne puisse trahir son ascendance, poursuit le chef du Renseignement, je ne crois pas inutile de vous divulguer que cet officier de mérite, affilié par son nom à l'une de nos illustres familles d'Afrique latine, a été marqué dans son enfance par un destin tragique. C'est en effet au milieu des éruptions de violence qui ébranlèrent le royaume du roi Hérode, au lendemain de son décès, que le destin de ce jeune *Yid\** devait basculer à tout jamais. Séparé des siens, déporté en captivité comme ceux de sa race au cours des siècles passés, il eut néanmoins la bonne fortune d'être pris en charge par de nobles Romains de nos colonies, afin d'être éduqué selon nos traditions de grandeur et de justice. Si bien qu'aujourd'hui, ce fils d'Israël pourrait même être perçu comme un non-Juif s'il retournait parmi les siens, tant son allure romaine a refoulé loin au fond de sa personne celle du petit *Yid* d'autrefois!

Une ombre fugitive de pur délice sur les traits du favori de Séjan me révèle à quel point il se délecte à l'idée de savoir que j'ai déjà compris que c'est de moi qu'il s'agit. En réponse à cette allusion claire à ma filiation juive, je le toise avec un air de défi. Cette nomination est en fait une sanction, et Cornelius Tiro sait que je l'ai déjà compris. Connaissant son habileté à déprécier le subalterne pris en faute tout en feignant l'accueil cordial, j'attends l'attaque, seul dans l'arène...

— Comme je vous devine anxieux de connaître au plus tôt le nom de ce valeureux soldat duquel nous aurions été bien mal avisés de ne pas tirer profit de ses talents particuliers, vu sa connaissance exceptionnelle de l'âme israélite, je vous annonce sans plus tarder la nomination du tribun Marcus Félix à titre de commandant militaire de Jérusalem!... Le rôle du

tribun Félix sera de veiller à y maintenir la paix, en contrant toute menace susceptible de perturber l'ordre établi... Le tribun Félix étant par déformation professionnelle un homme d'intrigue, nous avons donc refusé de nous laisser influencer dans notre choix par ceux qui l'accusent d'opportunisme. S'il paraît avéré en effet que ses conquêtes en Germanie n'allèrent pas sans avantages appréciables pour sa bourse, du moins doit-on reconnaître que s'il dépouillait ses ennemis, il commençait par les vaincre!

Cette nouvelle allusion pleine de malveillance lancée sur le ton de la plaisanterie est une telle invitation à la folâtrerie impertinente qu'en un instant éclatent de partout autour de moi des ricanements moqueurs. Je sais à quel point Cornelius Tiro n'a pas son égal en malignité pour écorcher de son ironie mordante ceux dont il veut sanctionner la conduite. Mais ce que j'ignorais encore il y a un instant, mis en confiance comme je l'étais par le ton plein de promesses de cette convocation, c'est que cette fois-ci ce serait moi la cible de toute cette malice. Moi qui naïvement avais toujours cru être à l'abri de l'hostilité de ce conseiller tout-puissant des princes, en raison de mon loyalisme absolu à son égard, ainsi que du nombre de secrets d'État bien gardés que je partageais avec lui.

Poussant la condescendance jusqu'à venir me rejoindre pour me donner la vigoureuse accolade du soldat, c'est avec l'humeur folâtre que Cornelius Tiro raille le Juif de la captivité qui dort refoulé en moi. C'est lui que Cornelius Tiro exhibe devant tout le gratin de Rome, comme s'il prenait un malin plaisir à taquiner un vieil ami. Occupé que j'avais été jusque-là à alimenter les divisions en territoire barbare et à édifier à l'intérieur de ses frontières ce fief bien gardé sur lequel je régnais à la manière d'un grand seigneur, j'avais oublié que je n'avais pu conquérir ce royaume que grâce au bon vouloir de Cornelius Tiro. Et aujourd'hui, avec la disparition de Germanicus, ma carrière militaire relevait de nouveau du pouvoir discrétionnaire de son rival.

Pour mon malheur, Cornelius Tiro n'avait rien oublié des humiliations dont il avait fait l'objet quand j'avais été préféré à lui pour prendre en charge le renseignement sur le terrain, lors de certaines grandes batailles. De même, il devait me tenir grief de l'abaissement qu'on lui avait fait subir, quand il avait été écarté du cortège d'honneur de Germanicus. À présent, cette sommité de l'intrigue m'enlevait mon royaume. Pour mieux me rappeler ma dépendance et mieux frapper les rentables sources de mon opulence qu'il n'allait certes pas manquer de s'approprier, en mon absence de Germanie.

— Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous édifiez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des justes, et que vous dites : « Si nous avions vécu à l'époque de nos pères, nous n'aurions pas trempé dans le sang des prophètes. » Par là, vous témoignez vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont mis à mort les prophètes. Comblez donc la mesure de vos péchés!

La véhémence de l'apostrophe de Jésus à l'égard de ses dénigreur me ramène en un instant sur un pied d'alerte, me tire de ce lourd passé qui me colle à la peau comme les asticots sur une plaie purulente. Irrité par cette étroitesse pharisienne forte de sa prétention à occuper la chaire de Moïse pour justifier son respect rigoureux de la Loi, le Nazaréen vient de lui jeter au visage sa solidarité étroite avec les persécuteurs de jadis. Du même coup, c'est comme si Jésus clamait devant cette affluence pressée autour de lui qu'il n'est nullement dupe de la fausseté de tous ces cafards, sous leur masque de vertu fardé aux couleurs de la bienfaisance. Une dénonciation qui demande un rare courage, car Jésus est bien conscient de la précarité de sa situation. L'analogie déjà soulignée de sa position avec celle des prophètes du passé qui ont dénoncé la décadence des prêtres et des rois de leur temps et ont payé cette audace de leur vie est tout à fait claire. Et malgré cela, Jésus se fait plus mordant que jamais dans ses attaques :

— Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que, tout en offrant la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin, vous négligez les préceptes les plus graves de la Loi : la justice, la miséricorde et la foi. Il fallait observer les uns sans omettre les autres. Guides aveugles qui filtrez le moustique et avalez le chameau!

La vivacité des réprimandes de Jésus est ressentie par ces prétentieux interprètes des Écritures comme un véritable outrage envers leur engagement religieux et leur fidélité aux prescriptions de la Loi. Qu'un prophète de province ait sa manière bien à lui d'annoncer la parole de Dieu, cela passe encore si cette parole est agréable. Mais que ce rabbi réformiste se mette tout à coup à vitupérer et à charger ouvertement de ses critiques doctrinales ces sages de l'Israël saint, et ce sur les lieux mêmes où leur orgueil de race et les privilèges de leur position en font des êtres intouchables, rien ne va plus. En quelques instants la nouvelle de cet acte éclatant de blâme se répand sur les terrasses du Temple. Et sur l'heure tout ce que compte ce lieu saint comme caste religieuse empanachée est à se regrouper pour former rempart autour du démoniaque.

Stupéfaite par la sortie de Jésus, la foule autour de lui est restée là à l'observer avec une sorte de retenue anxieuse, dans l'attente de la réaction des notables religieux. Une courte accalmie au milieu de la tempête dont il vaut mieux saisir l'opportunité sans tarder pour quitter les lieux, avant que la sourde animosité des bien-pensants ne dégénère en échauffourée. D'ailleurs Jésus est épuisé par la fatigue du voyage des derniers jours et ses remises en cause de nombre d'obligations tatillonnes de la dévotion des siens. Une dévotion qui comme l'ensemble des hommages religieux rendus à une divinité attache la plus grande importance aux pratiques extérieures, leur accordant une valeur purifiante ou expiatoire dont elle anticipe sa justification devant cette divinité.

Sur un signe de Jacques, discrètement je prends la tête du rang des fidèles qui nous ont accompagnés à Jérusalem, et je mets en place la barrière de protection autour de mon protégé, afin de lui ouvrir un passage au milieu de cette foule bigarrée qui nous enserme de toutes parts. Avec ce que je sais des dures méthodes de répression de l'autorité romaine lors de désordres et d'agitation, je fais passer le mot derrière moi qu'il faut éviter tout geste provocateur.

Pourtant, quand j'arrive à la hauteur d'un prince des prêtres rempli de suffisance et de fatuité au milieu de sa petite cour de lévites serviles indignés groupés autour de lui, je me surprends à le toiser d'un air insolent avec ce froid pli d'orgueil aux lèvres que Cornelius Tiro avait été incapable d'effacer de mon visage, quand il m'avait chargé de son ton persifleur. Comme si j'étais fier tout à coup d'être de la bande de ce bon Pasteur qui peine avec tant de générosité pour vaincre les aveugles ténèbres dans lesquelles s'agite son troupeau. Fier d'être de la suite de cet Émissaire du Ciel qui n'a de cesse d'interpeller son auditoire, pour lui montrer le chemin que les hommes doivent suivre dans leur ultime voyage vers Dieu!

## CHAPITRE XLIII

Troisième jour de Jésus à Jérusalem. Même si le Nazaréen ne nous a pas fait part des motifs qui l'amènent à passer les nuits hors des murs de la ville en ces heures d'allégresse précédant la Pâque, tous nous savons que cette ligne de conduite lui est dictée par ce qu'il a appris de l'animosité du Tribunal suprême à son endroit. Celui qui a prévenu Jésus de cette menace est possiblement Joseph d'Arimathée, membre du Conseil des Anciens du Sanhédrin et ami personnel du saint prophète. Mais il n'est pas exclu cependant que Jean de Zébédée puisse être à la source de cette information-clé. Cet intime de Jésus semble disposer lui aussi de relations sûres dans l'entourage de ce Conseil de salut national qui est à comploter la perte de son maître.

Cette fois il y a indice d'un danger imminent. D'inquiétants détails concernant une réunion secrète des chefs religieux tenue peu après la résurrection de Lazare ont filtré jusqu'à moi au moment où Jésus franchissait le val du Cédron au lever du soleil, après avoir passé la nuit dans sa retraite de vergers du mont des Oliviers. Selon l'information obtenue, le grand-prêtre Caïphe serait parvenu à se rallier une majorité d'appuis au sein du Tribunal suprême du judaïsme, lors de délibérations visant à évaluer la suite à donner à une éventuelle arrestation du gênant prophète. Jouant habilement sur les dangers de troubles sanglants susceptibles de dégénérer face à la controverse suscitée par l'enseignement de Jésus, Caïphe aurait argué pendant ce débat que le Tribunal ne voyait pas à quel point il était de l'intérêt de tous qu'un seul homme meure pour le peuple, afin que la nation ne périsse pas.

Je connais l'habileté du Grand-Prêtre. Pour avoir conduit de difficiles négociations avec lui dans un passé encore récent, je n'ai guère de mal à me figurer la façon dont il a dû présenter son plaidoyer dans cette histoire, pour mieux la tourner en affaire d'urgence nationale. Sans doute a-t-il mis l'accent sur certains événements du passé au cours desquels le peuple avait été incité à la révolte par de dangereux agitateurs religieux. Des soulèvements populaires qui avaient amené le pouvoir romain à rétablir l'ordre *manu militari* et à profiter de ces troubles pour resserrer un peu plus l'emprise de sa domination sur tout le peuple indistinctement. Comme Jésus a eu recours à la violence matérielle au début de son ministère, lors de l'incident l'ayant confronté aux vendeurs et changeurs du Temple, Caïphe a eu certes beau jeu pour exagérer les risques qu'il y avait à laisser agir librement pareil personnage dans une Jérusalem regorgeant de pèlerins. Et sur ce chapitre, ce ne sont certes pas les dernières prises de position de Jésus, notamment sur la valeur du rite sacrificiel d'animaux, qui ont pu lui attirer la sympathie des modérés du Sanhédrin. En déclarant que « l'amour de Dieu et de l'homme l'emporte sur tous les holocaustes et sur tous les sacrifices », le dérangeant prophète ne remet-il pas en cause un des fondements mêmes du judaïsme? Que deviennent alors la Loi et ses préceptes sur l'immolation de tous ces animaux offerts en expiation pour effacer par leur sang les fautes de l'homme? À quoi sert le Temple construit tout exprès, siège de la présence de Dieu en ce monde, dès l'instant où on ajoute foi à pareil discours?

Face à l'inconnu du grave problème social qui se dessine à l'horizon avec la remise en cause notamment de cette institution du sacrifice animal, il est évident que Jésus met en danger de ruine une entreprise d'État historique vieille de presque mille ans qui fait subsister, pour ainsi dire, tout Jérusalem. Aussi vit-il à coup sûr ses derniers moments de liberté. Un ultime sursis dû sans doute au nombre élevé de sympathisants qui l'entourent. Conduire une arrestation en plein jour au milieu de pareille affluence pourrait être susceptible de déclencher de sérieux troubles.

Craignant qu'un mouchard s'avise de livrer Jésus et qu'on vienne en bande la nuit pour l'arrêter, je suis plus inquiet que jamais. Pour réduire ce risque au minimum, je veille à ce que seuls les intimes de mon protégé partagent le secret de ses déplacements, en dehors de ses apparitions en public. Si encore le saint homme faisait un effort pour tenter d'échapper à ses opposants. Mais alors que sa tête est mise à prix en haine d'un enseignement jugé menaçant pour les valeurs reçues, Jésus poursuit inlassablement au grand jour ses activités, plus présent que jamais pour ses auditeurs sur le parvis du Temple.

Adossé à une colonne, le Galiléen observe pour l'instant avec beaucoup d'attention une pauvre femme dont les vêtements indiquent le veuvage et le dénuement. Honteuse de sa pauvreté, celle-ci vient de prendre sa place dans le rang des donateurs faisant queue autour de l'une des treize ouvertures du Temple destinées à recevoir les dons en argent. Nombre de riches Israélites versent de généreuses oboles dans ces bouches de pierre avec des gestes ostensibles visant à attirer l'attention sur leurs largesses. Quand la pauvre allonge la main à son tour pour mettre deux misérables piécettes dans l'une de ces ouvertures, d'un geste de la tête Jésus la désigne à son auditoire et sort de son silence :

— En vérité, je vous le dis, cette pauvre veuve a mis plus que tous. Car tous ceux-ci ont mis aux offrandes de leur superflu, tandis qu'elle a mis, de son indigence, tout ce qu'elle avait pour vivre.

Alors que Jésus vient de mettre en lumière la prodigalité intéressée de maints fortunés donateurs, soudain toutes les têtes se tournent du côté nord du Temple accolé à la masse imposante de la forteresse Antonia. Une sonnerie de marche guerrière y monte dans l'air, par-delà les hautes tours de guet de la citadelle dont les structures se dressent au-dessus du plus haut pinacle des bâtiments du Sanctuaire. Impossible pour les pèlerins à l'intérieur de l'enceinte du Temple de voir quoi que ce soit de cette troupe en approche. Toutefois il n'y a qu'à observer la soudaine agitation des sentinelles au sommet du chemin de ronde de la forteresse, pour deviner sans peine que le timbre clair de ces trompettes annonce bruyamment l'arrivée de Ponce Pilate par la route de Césarée. Lors des grandes fêtes juives, le préfet impérial débarque à Jérusalem en force pour rejoindre sa résidence d'État du palais hérodien de la Ville Haute, ou celle du palais-forteresse Antonia de la Ville Basse.

Suivant son habitude, Pilate s'amène à la tête d'une cohorte supplémentaire, en prévision d'éventuels troubles. Lui qui dès les premiers jours de son entrée en fonction avait bafoué les convictions religieuses de ses sujets juifs et était venu bien près de faire couler leur sang. Tout cela par mauvaise appréciation de ses nouveaux gouvernés et méconnaissance de leurs croyances profondes. Juste pour leur faire sentir qu'il était leur nouveau maître, et que sous sa gouverne l'honneur rendu à César passerait avant les interdits de leur culte.

Comment oublier cette nuit de mon arrivée dans la Ville sainte, à l'automne tard de 779, à la tête d'une centurie de légionnaires qui me fait escorte pour rejoindre cette ville de garnison où je viens y prendre commandement, après deux longs jours de marche. Une cité où fermente plus que partout ailleurs en Palestine l'agitation autonomiste. Encadré par deux centurions qui chevauchent à la hauteur de mon cheval, juste comme nous abordons la dernière borne militaire qui me sépare de ma nouvelle assignation, un cri à l'avant-garde de notre petite troupe échelonnée en colonne par quatre dans la nuit :

— Jérusalem, droit devant!

Fond de scène grandiose dans le lointain bleuté de la nuit que l'apparition de cette ville sacrée des enfants d'Abraham, dans le clair de lune laiteux. Perchée sur les hautes collines de Judée et protégée d'une imposante ceinture de murs de pierre crénelés, Jérusalem n'est dominée en hauteur que par les masses orgueilleuses du somptueux Temple du judaïsme et la forteresse Antonia. Inviolable et toute-puissante, la citadelle romaine est à l'image de la force souveraine sous laquelle la petite Palestine courbe l'échine, à l'instar du reste du monde. Quadrilatère de fortifications hérissé de hautes tours

de guet et ceinturé d'inviolables remparts, le gigantesque château fort aux énormes murs de soutènement emplit bientôt tout notre champ de vision. Bâti à mi-hauteur d'une éminence escarpée de tous côtés, le palais-forteresse forme une position stratégique inexpugnable. Officiellement cette place forte qui dispose de toutes les ressources d'une ville et offre les agréments d'une résidence royale commande la défense de la Ville sainte, au nord de son enceinte. Officieusement, cette citadelle, quartier général des forces d'occupation, assure la surveillance du Temple qu'elle domine de son ombre menaçante.

Rome ne connaît pas d'heure quand il s'agit de faire étalage de sa toute-puissance. Aussi c'est salué par une sonnerie de trompettes que notre colonne armée franchit le portail fortifié du palais-forteresse. Une longue voûte double, resserrée entre deux massifs rocheux formant comme un étroit défilé, en commande l'entrée. Plantée sur l'échine du mont Bézétha, la place forte présente un caractère décoratif unique par rapport à l'habituel décor des citadelles romaines. Reflet des goûts de son concepteur, le roi Hérode le Grand, monarque épris de son vivant de faste et d'hellénisme, la façade de ce château fort est creusée de baies cintrées et de colonnes engagées. Et détail particulier, le fronton qui couronne son entrée principale est dépourvu de toute effigie impériale ou autre emblème militaire rappelant la toute-puissance de Rome.

Alors que se répercutent en écho les cris rauques des centurions et les claquements sonores des pas de mon cheval sur les larges dalles de pierre de la cour intérieure, c'est l'esprit ailleurs que je m'avance entre les effectifs de la garnison alignés dans les règles pour me faire accueil. Sans vraiment porter attention au décor qui m'entoure, je balaie d'un regard indifférent les perrons, les rampes et le péristyle de cet élégant édifice que les flammes frileuses des torchères fixées à ses hautes parois éclairent d'un faible jour. Je suis préoccupé par l'imminence de la crise que je vais devoir gérer au cours des prochaines heures. En quittant Césarée à la tête de ma troupe, Pilate m'a transmis une consigne très stricte. Comme elle va à l'encontre même de la politique traditionnelle des précédents gouverneurs en matière de respect des coutumes locales, j'ai voulu le mettre en garde contre cette nouvelle ligne de conduite, devant les gros ennuis susceptibles de nous tomber dessus. Mais le petit suppôt de Séjan n'a même pas daigné m'entendre. Aussi est-ce contre mon gré que je passe la directive reçue à mes nouveaux subordonnés, et que je supporte en silence la douloureuse condamnation de leurs regards. Demain, au lever du jour, ce sont ces soldats qui seront sur les remparts de l'Antonia et qui auront à composer avec les conséquences de cet acte insensé. Les habitants de Jérusalem ne sont pas les plus accommodants des sujets de Rome. Qu'advient-il quand ils verront à leur réveil la ruine de l'une de leurs Lois les plus sacrées?

Debout dès l'aube, après une nuit marquée par une effervescence de veille de bataille, je contemple dans les premières lueurs de l'aurore, depuis les appartements princiers du sommet de la forteresse où j'ai installé mes quartiers, la rigidité géométrique de cet énorme château fort dont le nom rappelle à jamais le souvenir de Marc-Antoine\*, reconnu à l'époque comme le protecteur d'Hérode. Un gigantesque ouvrage défensif aux rouages innombrables dont les murailles font presque mille deux cents coudées de périmètre, et qui abrite en ses murs les casernements et les services administratifs d'une organisation militaire sans failles. Ici tout a été prévu pour la sécurité et le confort des six cents légionnaires de la cohorte de Jérusalem, la troupe de choc qui relève à présent de mon commandement.

Cherchant à dissimuler au mieux mon anxiété, je couve de l'œil cette citadelle insolente qu'un premier rayon du soleil extirpe des dernières ombres de la nuit, incendiant de mille feux les clés de voûte et les frontons de l'édifice. Là où est maintenant fixée bien en vue l'Aigle de la légion aux ailes d'or largement déployées dans une attitude de défi. Là où sont encore installés sans vergogne les emblèmes militaires et les effigies impériales aux inscriptions qui ne laissent aucun doute quant au caractère sacré qu'ils revêtent. Dans un moment tous les dévots de Jérusalem connaîtront l'ignominie du geste de

leur nouveau gouverneur. Aucun être sensé n'a jamais eu l'idée saugrenue de faire orner la façade de l'Antonia d'enseignes militaires avant aujourd'hui. La conscience religieuse juive s'est toujours formalisée de ces images du fait qu'elles sont liées au culte des Césars mis au rang des dieux dans certaines régions de l'Empire. Les muscles raidis, j'attends le choc...

Ce n'est que par pure forme que les factionnaires du corps de garde sont venus me communiquer l'objet de la démarche de la populace massée devant le double passage d'entrée. Depuis mon nid d'aigle, j'ai pu suivre les premiers signes d'agitation du peuple dès son réveil. Aux premiers instants où elle a découvert nos effigies aux murs de la citadelle, la populace s'est mise à pousser de hauts cris scandalisés, en réaction à ce sacrilège. Et aussitôt elle a commencé à former des attroupements et à envahir les rues de la ville, puis ses rangs se sont mis en marche pour se porter à notre rencontre. Et à présent tous ces dévots sont là, agglutinés par centaines à l'entrée principale de notre château fort, notables religieux en tête...

Quand sanglé dans ma cuirasse de corps je daigne enfin paraître au balcon de l'escalier reliant le sommet du palais à la cour intérieure, la foule s'anime, houleuse. Ses cris vont maintenant de la protestation la plus véhémement à la supplique pour notre mépris à l'égard de ses lois ancestrales. Tête haute projetée dans une attitude de défi, main refermée sur le pommeau de mon glaive inséré dans son fourreau, je laisse mon regard courir longuement sur la cohue dans une mise en scène calculée pour l'intimider. Ce n'est que quand les meneurs ordonnent à la populace de mettre fin à ses récriminations que je condescends à me porter à leur rencontre, chacun des pas de mes bottes cloutées réveillant des échos sonores au sein de la colonnade ceinturant la cour intérieure.

Encadré par deux centurions à l'air revêché et fort de l'appui d'une centaine de légionnaires massés aux galeries supérieures de la forteresse et à l'affût du premier signe de révolte, visage fermé, je n'ai même pas à décliner mon identité au chef du groupe, pas plus que j'ai à me faire préciser la sienne. Il y a longtemps que la voie diplomatique officieuse s'est chargée de nous faire passer ces informations de part et d'autre de nos structures hiérarchiques respectives. Ainsi ce prêtre de haut rang, aux premières loges de cette délégation de bien-pensants, a-t-il pour nom Jonathan. Et je sais pour avoir eu en main une description précise des titres honorifiques propres à ses fonctions, qu'il est le commandant du Temple. Maître de la police du Sanctuaire, il a voix au Sanhédrin et il est l'un des cinq fils d'Anne, l'ancien grand-prêtre toujours jaloux de l'autorité dont il jouit sur le Haut Tribunal des Juifs.

En tenue de service, les yeux d'un froid perçant, le corps sec comme un sarment, mon vis-à-vis est un aristocrate de naissance et de fortune à l'extérieur glacé. L'air supérieur, conscient de l'importance de sa charge – son père a été lui-même commandant du Temple dans le passé avant de prendre la tête du Sanhédrin –, l'homme se garde bien de poser le pied au-delà du seuil interne où commence la souillure légale. Et pour cause : pénétrer à l'intérieur d'une demeure païenne rend les enfants d'Israël impurs pour sept jours. S'exprimant en grec, courtois, diplomate, l'air princier, le chef de la garde du Temple dose avec soin chacune de ses paroles, désireux avant tout de prévenir l'incident diplomatique susceptible de nuire à sa délicate médiation. Ferme néanmoins dans la présentation de ses doléances, il se dit singulièrement surpris par la tournure des événements de la nuit précédente. Son plaidoyer empreint d'un ton de haute courtoisie dédaigneuse pour mieux marquer la distance qui le sépare de ce pouvoir étranger blessant pour sa fierté nationale, Jonathan s'étonne des conséquences malheureuses de cet accroc à la règle établie :

— La politique romaine, plaide-t-il, a toujours été respectueuse du caractère théocratique du judaïsme, de ses traditions ainsi que de sa Loi. Et cela s'est avéré payant pour Rome, à venir jusqu'à ce jour. Car du fait de cette garantie de

respect des prescriptions de sa Loi, notre peuple a accepté docilement en retour son nouveau destin sous le protectorat des Césars.

Ma première rencontre avec la noblesse sadducéenne, l'aristocratie politique du judaïsme. Celle-ci veille avec un sens moral très critique à préserver les valeurs reçues en héritage, les enseignements promulgués par les Livres sacrés. Ce judaïsme, c'est l'âme du peuple d'Israël. Et du fait que cette noblesse sadducéenne est habile à gérer les aspects politiques de ce culte national sous le contrôle de Rome, elle jouit d'un rang social bien desservi par la richesse et les honneurs. Craignant dès lors de perdre ce qui leur reste de privilèges en cas d'insurrection, ces prêtres sadducéens ont fait de la Loi de Moïse une valeur sacrée intouchable. Enfermés dans la lettre de cette Loi, ils veillent avec un soin jaloux à ce que rien ne puisse en froisser les observances. C'est cette Loi qui consacre les bases de leur oligarchie, leur donne toute autorité pour désavouer et réprimer les agitateurs et les contestataires.

— Tout Jérusalem a frémi d'horreur à son réveil devant pareille idolâtrie, de protester encore Jonathan avec amertume et âpreté. « Tu ne te feras pas d'image et aucune représentation de ce qui est dans les cieux en haut, ou de ce qui est sur la terre ici-bas, ou de ce qui est dans les eaux, au-dessous de la terre. » Telle est notre Loi, et elle précise encore les limites de cette interdiction : « Tu ne te prosterner pas devant ces images et tu ne leur rendras pas de culte... » Vous devez comprendre, tribun, que cette protestation indignée n'a d'autre but que de montrer notre attachement à nos valeurs religieuses. On ne refuse pas de rendre les honneurs à César. On célèbre déjà au Temple un sacrifice quotidien pour l'Empereur et le peuple romain. Nous ne dénonçons l'introduction de ces effigies impériales à l'Antonia que dans la mesure où elles sont le résultat d'une pratique idolâtrique!

Je n'éprouve qu'indifférence pour ces coutumes religieuses des miens assujettis au joug d'un culte sévère régi dans ses moindres détails par les doctrines et pratiques de la tradition. Moi je suis le dissident, l'insoumis, le transfuge qui tôt dans sa jeunesse s'est pris à douter de cette Loi et qui graduellement s'est relâché dans ses observances. Comme j'imagine bien que Jonathan a dû avoir vent de mes origines juives avec tout le battage qui en a été fait par Cornelius Tiro pour m'abaisser, et que de ce fait je dois apparaître comme l'impur passé au service de l'étranger aux yeux de ce prince des prêtres, subitement j'en ai assez de ses protestations. Je vais montrer à ce sadducéen de haut rang de quelle autorité peut disposer un tribun de Rome investi d'un pouvoir répressif dont l'arbitraire est seulement limité par ses instructions :

— Mettons les choses au clair, *rabbi*, pour ne pas prolonger cet entretien inutilement et risquer que les esprits s'échauffent de part et d'autre. Vous vous faites gloire d'appartenir à cette descendance israélite qui aurait reçu de son Dieu des lois immuables censées être l'expression même de sa Volonté. Et du fait du poste que vous occupez, vous avez toute autorité pour faire observer ces lois édifiées en décret par les vôtres. Moi, de mon côté, je suis mandaté pour faire respecter l'ordre de Rome sur votre territoire. Et la seule autorité à laquelle j'obéis, c'est celle de César... On m'a affecté ici pour un travail de police, afin de veiller à ce que rien ne vienne perturber les intérêts de la *Pax Romana* dans la région... Je n'entends rien à vos revendications, mais j'ai appris à juguler les émeutes. Et j'ai encore des consignes très strictes pour tous les forcenés qui pourraient être tentés de fomenter des troubles, afin de changer l'ordre des choses par la force... Vous avez un nouveau préfet impérial dans la personne de Pontius Pilatus. Cet *epitropos*\* ayant été nommé par Tibère César, seul ce préfet impérial a le pouvoir de jurisprudence dans ce différend. Lui seul dispose de l'autorité pour retirer ces effigies impériales de l'Antonia, puisque leur introduction est le fait de sa décision... Je pense que je n'ai pas à vous indiquer le chemin du siège du gouvernement romain de Judée, n'est-ce pas?... Alors bonne route, et prenez soin de contenir l'agitation dans vos rangs

pendant le trajet jusqu'à Césarée si vous ne voulez pas que votre nouveau procureur s'autorise du caractère antiromain de votre démarche... J'imagine que vous avez idée de ce que vous risqueriez, s'il s'avisait par mégarde de vous confondre avec une troupe d'agitateurs...

Sans plus de formalité, j'avais salué mon vis-à-vis avec une raideur toute militaire, puis je l'avais abandonné sur place, tout à sa stupéfaction de se voir opposer pareille fin de non-recevoir. Pendant que de son côté la foule en colère me poursuivait de ses huées et de ses insultes et que ma troupe en armes resserrait les rangs derrière moi, l'expression menaçante. Macron ne s'était pas trompé sur le compte de Ponce Pilate. Il était bien l'homme qu'il m'avait dépeint : un soldat plus habile sans doute à soigner les appuis qu'il avait su se ménager à la cour de Rome que véritable diplomate doté de finesse de jugement. Au début de la confrontation qui avait suivi cette crise prévisible, Pilate avait parlé haut et fort devant tous ces groupes de zéloteurs fanatiques accourus à Césarée pour lui présenter leurs doléances. Mais comme toute sa vie avait dû se dérouler à la manière d'un incessant numéro de séduction pour parvenir à s'élever à ce poste de haut commandement auquel sa renommée surfaite ne l'avait pas préparé, dès sa première apparition en public, le petit despote avait raté son entrée.

Cinq jours et cinq nuits durant, Pilate avait vu son palais assiégé par une masse suppliante de dévots. Face contre terre, ceux-ci l'avaient adjuré de retirer de Jérusalem les enseignes impies qui en souillaient le sol. Agacé par toutes les supplications de cette foule braillarde, Pontius Pilatus avait refusé toute discussion avec elle, espérant qu'elle finirait par se lasser. Les choses traînant en longueur, subitement, à l'aube du sixième jour, il s'était ravisé et avait convoqué la foule dans le grand stade de Césarée, où il y avait fait dresser son tribunal. Et alors que la pieuse assemblée croyait déjà avoir obtenu gain de cause, soudainement elle s'était vue encercler par trois rangs de troupes, et son nouveau gouverneur lui avait annoncé qu'il allait la faire massacrer si elle n'acceptait pas les emblèmes traditionnels des corps militaires romains sur le territoire de Jérusalem. Mais, pour son malheur, Pilate avait vu cette perfide manœuvre tourner à sa déconfiture. Humbles et résignés, les protestataires s'étaient jetés par terre et avaient tendu le cou aux glaives, déclarant qu'ils préféreraient tous mourir plutôt que de transgresser leur Loi.

Ne pouvant plus aller de l'avant avec sa mesure sans un affreux bain de sang, Pilate avait cédé. Et ce même jour, soit le 3 *kislev*\*, il m'avait fait parvenir une dépêche m'enjoignant de retirer les enseignes incriminées de Jérusalem. Le petit despote avait appris à ses dépens à quel point il pouvait être dangereux de remettre en cause certains droits acquis de ses sujets juifs. Non seulement avait-il dû faire marche arrière, mais aux yeux de plusieurs, il s'était presque rendu coupable de lèse-majesté. Pour comble d'infortune, Pilate avait claironné haut et fort que ce serait porter atteinte à l'honneur de César que de changer quoi que ce soit aux dispositions qu'il avait prises relativement à l'érection de ces effigies impériales...

— J'abattrai mes greniers, j'en construirai de plus vastes, et j'y entasserai tout mon grain et tous mes biens. Et je dirai à mon âme : « Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour de nombreuses années. Repose-toi, mange, bois, réjouis-toi. » Mais Dieu lui dit : « Insensé, cette nuit même, on va te réclamer ton âme. Et ce que tu as préparé, pour qui sera-ce? » Tel est celui qui thésaurise pour lui-même, mais n'est pas riche en vue de Dieu.

Jésus qui vient de reprendre ses enseignements me tire de mon absence. Comme j'aimerais croire que ces trésors terrestres pour lesquels j'ai vécu jusqu'à ce jour, et qui ne sont pas parvenus à combler ce vide désolant de ma vie, puissent être aussi négligeables qu'il le proclame. Comme j'aimerais me persuader qu'ils ne sont rien en comparaison des trésors de l'autre vie dont cet Émissaire du Ciel semble détenir les clés d'accès à son monde supérieur.

## CHAPITRE XLIV

— Maître, nous savons que tu es véridique et que tu enseignes la voie de Dieu dans la vérité, sans faire exception de personne, car tu ne regardes pas au visage des gens. Dis-nous donc ce qu'il t'en semble : Est-il permis oui ou non de payer l'impôt à César?

La question est d'un groupe d'Hérodiens restés jusque-là en retrait de l'affluence entassée sous la colonnade du Temple, autour de Jésus. Ces nostalgiques de l'ancien ordre royal, bien qu'en faveur du maintien de la suprématie de Rome, sont favorables au retour de la dynastie régnante d'Hérode sur le pays tout entier. Doucereux, cauteleux, habiles à ruser et à tromper, ces intrigants n'ont pas hésité à faire cause commune avec les pharisiens, leurs ennemis traditionnels, pour saper l'influence grandissante de Jésus sur les foules.

Un piège bien tendu. Que le Nazaréen approuve l'impôt haï du conquérant dont la charge écrase surtout les couches de population les moins fortunées, et il se mettra le peuple à dos. Qu'il recommande de ne pas s'y soumettre, qu'il s'aventure à dénoncer comme injuste cette lourde taxation pour laquelle Rome procède à des recensements périodiques, et ses propos seront aussitôt rapportés à la police romaine. On l'arrêtera sur-le-champ, et il sera jeté en prison pour provocation et incitation à la sédition.

D'un côté, l'hypocrisie, l'orgueil, la prudence rusée d'hommes affairés et cauteleux, attentifs avant tout à promouvoir leurs intérêts. Pour ces gens du paraître, il est de bon ton d'affecter d'être préoccupés par le paiement du tribut à une puissance étrangère idolâtre. Pour nombre de juifs rigoristes, cet impôt équivaut à une répudiation de la souveraineté du Dieu d'Israël sur son peuple. De l'autre côté, une conscience pure, lumineuse, dévouée au seul service des intérêts supérieurs de l'âme. Un mystérieux Messager du Ciel indifférent aux royaumes de ce monde et à leur passion aveugle d'acquérir toujours plus de gloire, de puissance et de richesses.

— Pourquoi me mettre à l'épreuve? réplique Jésus aux Hérodiens. Apportez-moi un denier que je voie...

Une pièce de monnaie du tribut, frappée à l'effigie de l'Empereur, lui est présentée. Il y est gravé : *Tiberius Claudius Nero, Ceasar Augustus*.

— De qui, cette effigie et cette légende? demande Jésus à son auditoire.

— De César.

— Ce qui est de César, rendez-le à César, et ce qui est de Dieu, rendez-le à Dieu.

De qui alors est Jérusalem, suis-je tenté de demander à Jésus? De César ou de Dieu qui est censé y habiter en permanence, alors qu'il y a bientôt cent ans qu'elle est sous la domination de Rome? Un quart de siècle que son patrimoine national est considéré comme bien propre de l'Empereur, et que l'impôt perçu lui revient en exclusivité. Des images du passé s'agitent en moi, me ramenant trois ans plus tôt alors que je prends possession de cette Ville sainte à titre de mandataire de l'autorité impériale, en l'absence d'un *procurator Augusti* qui n'y vient pour ainsi dire qu'aux jours de grandes fêtes juives...

Glaive à la hanche, corseté dans mon armure de corps, je déambule sur les places de marché, au milieu du petit monde du négoce, apprenant à découvrir par moi-même les multiples facettes de la légendaire capitale de l'ancien royaume de David et de Salomon, cité mythique la plus célèbre de tout l'Orient. Un dédale de rues étroites et tortueuses encombrées d'animaux domestiques et d'étals crevant de denrées alimentaires, de bricoles et d'articles de luxe, duquel monte une furieuse

cacophonie de marchandages. Un pêle-mêle de citadins et de pèlerins de toutes les origines, de paysans, d'esclaves et de serviteurs des grandes maisons.

Ici nulle effigie de César. Rien qui puisse rappeler de façon ostensible la souveraineté de son règne. Ici l'adversaire à surveiller est le juif intégriste. Désireux de préserver son identité propre et les formes traditionnelles de son système d'éducation centré sur la synagogue et la Torah, il est prompt à s'exciter et à revendiquer ses droits à la différence en matière religieuse. De ce fait, ce croyant irréductible est une source de soucis permanents pour le Trône impérial. La réputation de Jérusalem n'est pas surfaite au plan de la sécurité, c'est bien un des points chauds de l'Empire.

Le premier devoir d'un soldat chargé de commandement est de toujours garder à l'esprit l'éventuelle utilisation de la force armée en cas de troubles. En conséquence, dès mon installation à l'Antonia, je consacre mes heures de loisir à explorer les moindres recoins de Jérusalem, afin de me familiariser avec ses pièges et traquenards, au cas où j'aurais à y conduire mes troupes. De même je me familiarise avec le site de son implantation, en raison de son isolement en territoire difficile. La cité-forteresse a beau être entourée de solides murailles, ses parages n'en sont pas moins le théâtre de nombreux cas de brigandage, dû à son commerce prospère et à ses nombreux mouvements d'étrangers venant de pays lointains. De véritables fortunes voyagent sur les routes de Jérusalem, en vertu spécialement de l'obligation faite aux pèlerins de s'acquitter de l'impôt prévu par la Loi.

Quoi de plus tentant pour les bandits de grand chemin que toute cette richesse affluant de tous les coins de l'Empire, tout ce va-et-vient affairé de pèlerins et de marchands opulents, toutes ces riches caravanes chargées de soieries de grande valeur, d'articles de luxe et de métaux précieux. Aussi brigands et pillards des tribus du désert rôdent-ils dans les monts de Judée truffés de grottes, y multipliant les guets-apens pour dévaliser les voyageurs moins bien escortés. Des crimes qui appellent sur leurs auteurs les ripostes foudroyantes de mes forces de police, afin de veiller au bon ordre du commerce.

Jérusalem n'ayant rien oublié des atrocités romaines du passé, je ne tarde pas à découvrir que ses habitants nourrissent à l'égard de l'occupant des sentiments ambivalents, allant de la méfiance à la haine déclarée. Pour cette raison j'applique à la lettre ce que j'ai appris en matière de sécurité dans le bourbier de Germanie. En particulier la multiplication de mes sources de renseignement au sein des couches besogneuses de la ville, pour mieux découvrir parmi elles les factieux, les conspirateurs et les agitateurs. Un calcul qui me vaut d'avoir bientôt des yeux et des oreilles dans toutes les places publiques.

Tout savoir de ces Israélites de pure origine si fiers de leur descendance, capables d'indiquer spontanément à laquelle des douze tribus ils remontent. Comprendre à fond ce qu'est la réalité de cette Cité de Dieu où les docteurs des plus grands centres de l'Orient et de l'Occident se pressent à ses portes avec leurs élèves, dans leur désir d'y parfaire leur formation religieuse.

Heureusement, à côté de cette Jérusalem de Dieu, il y a celle des gros négociants et des propriétaires fonciers, en contrôle sur presque toute la richesse du pays. Ils sont de partout, de Grèce, d'Égypte, de Syrie, de Phénicie, d'Arabie. Tous ont un mode de vie princier, sont friands de mondanités et aiment à faire étalage de leur succès, ainsi que des femmes et concubines qui leur sont soumises. Et tous ont besoin de moi dans leurs affaires, notamment pour certains allègements des droits de douane sur leurs marchandises. Régulièrement, de ce fait, je suis invité à me joindre à des banquets très fermés dans les plus élégantes demeures de la ville pour consommer en agréable compagnie les aliments et les vins les meilleurs, quand ce n'est pas pour profiter des faveurs amoureuses de quelque maîtresse en titre du maître des lieux.

Un tumulte soudain au sein de l'affluence requiert toute mon attention. Des femmes s'enfuient tout à coup, apeurées, semble-t-il, par le ton inattendu du discours que Jésus est à servir à la foule massée autour de lui :

— Lorsque vous verrez Jérusalem encerclée par des armées, sachez que sa dévastation est proche. Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient vers les montagnes, que ceux qui sont dans la ville s'en éloignent, que ceux qui sont à la campagne n'y entrent pas. Car ces jours-là sont des jours de vengeance, pour que s'accomplisse tout ce qui est écrit. Malheur à celles qui seront enceintes et qui allaiteront en ces jours-là, car il y aura grande misère sur le pays et colère contre ce peuple. Ils tomberont au fil de l'épée, ils seront déportés dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par des gentils jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. De toutes ces grandes constructions, il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée!

Vision terrifiante que cette prophétie annonçant de nouveaux jours funestes pour Jérusalem. En un instant mon esprit est le siège d'une violente émotion, et un sombre souvenir de mon enfance s'en extrait. J'ai vécu pareil jour de vengeance...

Une clameur dans la ville, gonflée de fureur et de menace. De longues spirales de fumée chargées de scories brûlantes tournoient dans le ciel, au-dessus des toits en terrasse et des rues étroites engorgées de monde. Au loin, un incendie fait rage par-delà les centaines d'échoppes et de bazars, là où se dressent le palais royal et les somptueuses résidences des riches notables. J'ai très peur, je veux rentrer chez moi. Quelqu'un m'entraîne à sa suite, au milieu des étals du marché et des éventaires des marchands. Un visage familier, avec des yeux très bleus. L'homme me tient par la main, joue des pieds et des coudes pour nous frayer un chemin au sein de la cohue. Partout des gens qui fuient dans toutes les directions, au milieu des cris et des pleurs. Soudain, surgi de nulle part, un javelot fend l'air, droit devant mes yeux. Frappé au hasard, un homme est embroché net contre le battant d'une porte, au milieu de l'épouvante générale.

Là-haut, sur les toits, poings tendus, des imprécations plein la bouche, des hommes se découpent en silhouette contre le brasier des incendies. Armés de couteaux, de haches et de piques, ils se faufilent par les terrasses et les arrière-cours, se hâtent vers la mêlée. Plus près de nous, dans le dédale des ruelles encombrées d'obstacles, nous parvient le bruit d'un furieux corps à corps. Puis, brusquement, alors qu'on déguerпит à toutes jambes, le sol tremble sous nos pas. Au même instant, d'une venelle en pente, débouche sur nos arrières tout un groupe de fuyards courant à perdre haleine, comme s'ils tentaient d'échapper au plus grand danger. La ville entière hurle de terreur...

Du sein de la foule qui m'entoure sous la colonnade du Temple, je prends conscience tout à coup d'être observé. Un visage au regard pénétrant qui me dévisage avec attention : Jésus. Quelque chose en moi a dû l'alarmer quand me sont revenus à l'esprit ces tragiques événements de mon passé. Le saint prophète semble avoir perçu que j'ai déjà vécu des heures de tourmente dans Jérusalem à l'âge tendre, d'où ce regard attendri plein de sollicitude qu'il me jette.

À l'instant où j'avais foulé le sol de la Ville sainte, de troublantes réminiscences avaient commencé à se faire jour en moi. Cette ville ne m'était pas inconnue. Certes, ce n'étaient que des visions estompées, parce qu'issues des muettes désolations de ma mémoire défaillante, mais quelque chose en moi avait conservé une image lointaine des énormes murailles en pierre de taille de cette cité mythique.

Quelle émotion paralysante s'était saisie de moi, à la vue du ruissellement de splendeur du Temple de Jérusalem que le coucher du soleil incendiait de ses derniers feux rasants. Une émotion qui s'était encore renforcée lorsque j'avais parcouru du regard la couronne de luxueuses résidences de la Ville Haute. Et il en avait été de même avec les bazars bruyants des bas quartiers de la vallée des Fromagers. L'impression de me trouver dans un lieu connu persistait en moi.

Ce somptueux palais d'Hérode que j'avais visité au lendemain de mon installation à l'Antonia n'était pas non plus qu'une image muette privée de résonance pour moi, sous ce ciel embrasé du couchant qui le dorait d'une magnificence de conte oriental. Ces légionnaires de faction à son entrée m'avaient rappelé des soldats d'élite d'un autre temps, des gardes tout aussi imposants qui avaient subitement émergé de l'oubli de mon passé. Des Sébasténiens armés d'épées et de lances, immenses dans leurs armures d'écailles métalliques. Et ces gardes se penchaient sur moi avec une mimique terrifiée où perçait un furtif sourire de complicité, pendant qu'empêtré entre leurs jambes, l'air farouche et belliqueux, je feignais de les tailler en pièces de mon épée en bois. Des visages amis aux yeux clairs et au regard amusé sous la visière de leur casque, aux voix râpeuses, à l'intonation profonde, à l'accent étranger, au milieu de tout un environnement cérémonieux.

L'image évanescence de ces beaux soldats dont j'étais le petit compagnon de jeu n'avait pas été la seule à s'extirper de l'horizon voilé de mon enfance. Dès mes premiers pas dans ce palais d'Hérode, les élégantes architectures de salles voûtées, de galeries et de chambres princières qui s'étiraient sans fin dans la pénombre blonde avaient fait naître en moi une étrange impression de déjà vu. Cette atmosphère chaude et molle de tapis de haute laine et de lourdes tentures aux sons étouffés dans laquelle étincelait de mille feux une lourde orfèvrerie d'or, sous l'éclairage des grands candélabres aux flammes claires, ne m'était pas non plus étrangère. Et il en était de même pour les appartements royaux. Une pièce en particulier avait remonté le fil du temps de mes souvenirs avec force. Revêtue de lambris dorés et tendue d'étoffes richement colorées et brodées, une table massive en bois précieux encombrée de parchemins trônait en son centre, éclairée d'un énorme chandelier à sept branches en or massif.

À la découverte de cette chambre princière du riche palais du défunt roi Hérode, une image de mon enfance s'était encore superposée devant mes yeux. Celle d'un homme vieillissant, voûté, au corps brisé, vêtu d'une robe de pourpre et d'écarlate et chaussé de sandales ornées de brillants. Tête baissée, d'une majesté grave, il arpentait lentement ses appartements, chaque pas semblant lui demander un effort. Alors que je l'observais à son insu depuis l'entrée d'une antichambre adjacente, subitement il avait pris conscience de ma présence. Se redressant aussitôt avec hauteur, il m'avait cherché du regard, le visage durci, l'air ombrageux. Figé sur place par l'inquiétant personnage, celui-ci n'avait mis qu'un instant pour me découvrir et me commander d'un ton bourru de déguerpir de là. Et, en un instant, cet ordre avait donné lieu à une vive agitation autour de moi. Des gens s'inclinaient servilement pour saluer bien bas le vieil homme, comme s'ils craignaient ses foudres et voulaient se faire pardonner mon audace. Tout cela pendant que deux bras puissants me soulevaient de terre et qu'une voix chuchotait à l'oreille d'un voisin : « L'étourderie des enfants. Il s'est encore échappé de la cour des femmes! »

Absorbé tout entier par ces lambeaux de passé accrochés à ma mémoire, c'est à peine si j'ai pris conscience que les rangs se sont éclaircis autour de Jésus, suite au ton terrifiant de sa dernière prophétie. Ces germes de souvenirs sont les dernières bribes de réminiscence que ma mémoire paralysée a bien voulu me restituer de ma petite enfance. Compte tenu de la vision enfantine que j'ai conservée de certaines images tragiques, je ne doute pas qu'elles se rattachent à cette période de troubles insurrectionnels survenus à la mort du roi Hérode. Des troubles sanglants qui avaient amené Quintilius Varus, alors gouverneur de Syrie, à se porter à la rescousse d'un intendant de César dont la cupidité lui avait causé une très mauvaise surprise. En l'absence du pays des trois princes héritiers entrés en lutte pour la succession du trône, ce magistrat du pouvoir impérial avait voulu s'emparer des trésors royaux, et l'affaire avait tourné à l'émeute. Bloqué dans le palais royal par les émeutiers, l'homme avait dû faire appel aux légions de Varus pour l'en délivrer. Ironie du sort, ce Quintilius Varus était ce

même général avec lequel je m'étais retrouvé coincé, lors du massacre de la forêt de Teutoburg. Deux mille insurgés juifs avaient été mis en croix à son instigation, pour avoir osé défier l'ordre romain.

— Maître, quand donc cela arrivera-t-il et quel sera le signe que toutes ces choses seront sur le point de se produire? interrogent Jacques, Jean et André.

— Voyez à ce qu'on ne vous séduise point, car beaucoup viendront sous mon nom, et diront : « C'est moi, et le temps est venu... » Ne vous mettez pas à leur suite. Quand vous entendrez parler de guerres et de révoltes, ne vous effrayez pas, car il faut que cela arrive d'abord, mais ce ne sera pas aussitôt la fin. On se dressera peuple contre peuple, royaume contre royaume. Il y aura des tremblements de terre et, en divers lieux, des famines et des pestes, des apparitions effrayantes, et au ciel, de grands prodiges. Mais avant tout cela, ils mettront les mains sur vous, ils vous poursuivront, vous traînant dans les synagogues et les prisons, vous citant devant les rois et les gouverneurs à cause de moi. Cela vous amènera à rendre témoignage. Alors, persuadez-vous bien que vous n'avez pas besoin de vous exercer à votre défense, car je vous donnerai moi-même une parole, une sagesse à laquelle ne pourra résister ni contredire aucun de vos adversaires. Vous serez livrés même par des parents, des frères, des proches et des amis, et on en fera mourir quelques-uns parmi vous... Vous serez haïs par tous à cause de moi!

Jésus vient de déclarer publiquement qu'il sera en communion à jamais avec les héritiers de sa parole. Mais le message est sans équivoque : le présent péril subsistera. Ses proches doivent s'attendre à défendre un maître haï et contesté plus que jamais après sa disparition. Un maître dont la survie dans la mémoire des hommes sera précaire. À l'évidence, le fil de continuité de l'enseignement de Jésus ne tiendra qu'à ce fragile lien de fraternité établi avec des disciples encore bien timides. Tout le poids de poursuivre cette mission audacieuse, déjà fortement compromise, sera entre les mains de ces modestes artisans que l'on poursuivra d'une haine implacable. Comment croire en tout cela sans être pris de doutes?

« Puisses-tu ne pas être abandonné de tous, Jésus fils de Joseph, si tes juges et bourreaux parviennent à t'abattre dans l'esprit des hommes. Je voudrais pouvoir mettre toute ma confiance en toi au-delà de la mort, comme tu le réclames de tes disciples, mais je serais bien incapable, le cas échéant, de pareil saut dans le vide. Ce que tu demandes à tes fidèles, sur la seule foi de ta parole, c'est de se persuader qu'ils n'auront pas à craindre leurs tourmenteurs futurs en te portant témoignage. »

« Ne crois pas surtout que je cherche des excuses à mes doutes. Mais se convaincre que l'on puisse affronter juges et bourreaux armés de ses seules croyances comme moyen de défense, c'est faire preuve d'une bien grande témérité. Là d'où je viens, à l'instant où on pêche par excès de confiance, où l'on cesse de se défier des intentions de ses adversaires et même de celles des membres de son entourage, et que par mégarde on se retrouve sans arme, on est mort! »

## CHAPITRE XLV

Pressentant que son arrestation ne saurait tarder malgré les précautions prises pour veiller sur sa sécurité, Jésus a organisé un repas qui a tout le caractère d'un adieu pour les douze intimes de sa suite, à l'étage supérieur d'une maison de Jérusalem mise à sa disposition par un sympathisant. De faction à l'étage inférieur, je suis le seul disciple hors de ses proches à avoir été sollicité par Jacques pour me joindre au groupe, en raison de la menace qui pèse sur mon protégé. Comme si la courte épée que je porte en permanence sous ma tunique me désignait d'office pour faire un rempart à Jésus, en cas de danger.

Envoyé en éclaireur dans la première heure qui a suivi le coucher du soleil, c'est moi qui ai pour mission de m'assurer de la sécurité des lieux, en attendant l'arrivée de Jésus et de ses proches. Rien à signaler à venir jusqu'ici. Tout est calme dans les environs. Mais je ne suis pas rassuré pour autant. L'annonce de cette réunion extraordinaire du Sanhédrin, tenue expressément pour prendre une décision sur le cas de Jésus, n'a rien de rassurant. Comme il semblerait que son arrestation a été fixée au premier moment favorable, je redoute plus que jamais une trahison. Et cela n'écarte pas l'éventualité que cette trahison puisse venir du cercle même de ses proches. Un projet concerté secrètement contre sa vie qui ravive en moi le douloureux souvenir d'une autre trahison de mon entourage qui allait changer à jamais le cours de ma vie...

— Tiens, lis, me lance Pilate en me tendant un pli officiel. C'est ton avis de mutation. Tu retournes chez tes Barbares... Tu n'auras donc plus à râler sur ce dossier de l'aqueduc!

Quelle joie que de pouvoir quitter enfin Jérusalem et cette fastidieuse tâche d'y faire régner l'ordre. En Germanie, le mécontentement grandit au sein de certaines tribus mal pacifiées. Depuis le temps que je guerroie sur les territoires d'Outre-Rhin, on a dû juger opportun de me retourner à mes activités anti-subversives que je sais conduire mieux que quiconque, au milieu de ces immensités perdues. Fini donc cet intermède du monde israélite dans lequel je ne suis pas vraiment parvenu à m'émotionner, au contact de cette terre de mes ancêtres. À peine ai-je pris lecture du document que Pilate me l'arrache des mains pour le jeter par terre et le piétiner avec rage :

—, Mais moi, qu'est-ce que je deviens dans toute cette histoire?... On aurait pu au moins me demander mon avis! J'aurais refusé ton départ. Du moins pas maintenant. Par Junon, cela fait à peine un an que tu es à mes côtés!... Alors qu'on est tout près d'une entente avec les chefs des prêtres dans le dossier de l'aqueduc, voilà que je risque d'avoir à reprendre toute cette affaire depuis le début... L'aqueduc, c'est ton dossier! C'est toi qui as mené le gros des négociations à venir jusqu'à maintenant. Ton départ risque de me créer un tort irréparable!... Par Junon, il nous a fallu des mois de marchandage ardu pour en arriver là!

Pilate est aux abois. Ces interminables discussions avec le Sanhédrin au sujet de l'alimentation en eau de Jérusalem lui pèsent lourdement. La Cité de David dépend essentiellement pour sa consommation d'eau de la source de Guihon, située dans le mur occidental de la ville. Or, en saison sèche, cette source se tarit dangereusement. Dès lors on doit avoir recours aux expédients, l'eau de pluie ou l'eau en cruches vendue sur les places de marché. Préoccupé par cette pénurie, Pilate a décrété qu'il allait construire un aqueduc long de quatre cents stades\*, à même les surplus du Trésor du Temple. Les prêtres en chef, après avoir été accusés de s'être soustraits à tous leurs devoirs en ne corrigeant pas cette situation plus tôt, se sont déclarés prêts à accepter un compromis, après de longues et moult discussions. Toutefois on craint une violente réaction du peuple à l'annonce de cette importante ponction dans le trésor sacré. Par bonheur je serai déjà loin à ce moment-là.

Quelle amère déception m'attend à mon arrivée en Germanie. Alors que je prévois, après un an d'absence, être traité avec déférence en raison de l'importance considérable du territoire que je suis parvenu à pacifier au fil des ans, j'ai oublié l'inimitié amère de Cornelius Tiro à mon endroit. Bien au fait des nombreux trafics enfiévrant mes enclaves, l'exécuteur des menées secrètes de Rome a profité de mon éloignement pour faire main basse sur toutes ces activités dont je tirais de lucratifs revenus. Puis il a confié la succession de mes opérations à une relève de centurions à qui il a promis les mêmes rêves de pouvoir et de richesses qu'à mes débuts dans la confrérie.

Mais tous n'ont pas le même doigté dans la façon de taxer les biens de leurs subordonnés. Chose impensable, neuf ans après la mort de Germanicus, les Frisons, fidèles alliés d'hier de nos légions dans notre lutte contre Arminn, se sont soulevés aux bouches du Rhin, en révolte contre l'avidité des agents subalternes chargés de lever tribut sur leurs populations. Dans un déchaînement de fureur vengeresse, les Frisons ont capturé les collecteurs d'impôts cupides et les ont cloués au gibet sur les places publiques. Seul rescapé du carnage, le grand responsable de toute cette révolte, un primipile particulièrement rapace, est parvenu à s'enfuir en direction du poste fortifié de *Flevum* où il a trouvé refuge au sein de la garnison qui y veille en sentinelle. Quarante ans d'une alliance indéfectible entre Rome et cette nation pacifiée du Nord viennent d'éclater, avec les conséquences les plus graves pour la *Pax Romana*.

À l'annonce de cette révolte des Frisons, le légat responsable de la province de Germanie inférieure met aussitôt tout en branle pour se porter à la rescousse du primipile rescapé de la tuerie, levant en hâte les forces d'un corps expéditionnaire. Dans le même temps, Cornelius Tiro demande à me voir à son état-major. Des heures durant, je dois faire antichambre avant d'être reçu par l'intrigant personnage. Tout cela pour avoir droit, en guise d'accueil, à un blâme sévère.

Durant mon absence, mes façons de faire avec les populations barbares pacifiées par mes soins ont fait l'objet de contrôles, à ses dires. Et ces enquêtes ont démontré une gestion publique favorisant l'intérêt particulier au détriment de l'intérêt général. Pas de détournements, de malversations et de concussions dans l'exercice de mes fonctions dont je ne me sois rendu coupable. Je suis le portrait même du magistrat sans scrupules. Mes gains occultes et mes nombreux trafics ont par leur mauvais exemple excité les convoitises de tristes émules qui ont discrédité à jamais le fondement légitime du système de recouvrement de l'impôt, en pays frison. Aussi cette révolte qui vient d'éclater m'est-elle imputable en tout. Le primipile fautif n'a fait que suivre mon exemple dans ses extorsions fiscales.

Je suis atterré. D'abord, jamais je n'ai entendu parler de ce primipile rapace, lequel de son côté ne me connaît sans doute pas. Mon territoire d'opération est dans la vallée de la Lippe, alors que le sien est au nord, en bordure de la mer. Et puis, de quels abus me suis-je donc rendu si coupable? En m'incitant à le suivre dans son monde de pourrissement et de racolage, Cornelius Tiro ne m'avait-il pas fait entrevoir que pour les « gens de sa maison », les contraintes de la société légale n'existaient pas?

J'ai levé des impôts sur tout et sur tous, je l'admets, et j'ai profité des opportunités de faire fortune qu'offre cette guerre. Mais dans le même temps n'ai-je pas pris à ma solde tout un ramassis de bandes errantes désorganisées, et ne me suis-je pas débrouillé pour les payer à même les revenus de mes taxations et de mes diverses caisses noires? Et ces loups à visage humain dont je suis parvenu à tirer une acceptable force de pacification n'ont-ils pas permis de fournir à l'Armée du Rhin un énorme apport de supplétifs? N'ai-je pas pacifié en fin de compte un immense territoire où les affaires ont largement prospéré sous ma prétendue dictature fiscale, et tout cela pour les meilleurs intérêts de Rome?

D'un seul coup, par ses accusations farcies d'additions et exagérées encore à dessein pour mieux me discréditer devant son entourage, Cornelius Tiro m'a rappelé qu'il tient toujours mon sort entre ses mains. Dans le grand jeu du monde, le puissant peut toujours trouver le moyen de faire porter sur un adjoint la responsabilité de ses fautes. J'en suis à la sentence officieuse précédant la condamnation officielle. Le rancunier légat ne m'a jamais pardonné que Rome eût pu me louer d'une voix commune à son détriment, lors du lointain jour de triomphe de Germanicus dans la capitale. Il m'a tiré du néant, il va m'y retourner. Après avoir influé tant d'années sur le cours des opérations de l'Armée romaine par le rôle parfois décisif qu'il a joué en coulisse, le maître-espion a perdu pied avec cette révolte impensable des Frisons. Et sans doute s'expose-t-il à présent à faire de nouveau l'objet de blâmes sévères, s'il ne parvient pas à corriger la situation au plus tôt. Ne voulant en aucun cas courir ce risque, le bon seigneur a fait comparaître son vilain intendant devant son tribunal. Et le délinquant est jugé avant même d'être entendu, accusé d'être la traverse pourrie qui risque de faire s'écrouler toute l'œuvre de son maître. Mais magnanime, celui-ci a bien voulu indiquer au fautif la manière de se racheter :

— À ta place, Marcus, je me dépêcherais de me pointer chez les Frisons pour tenter de les ramener à la raison par la persuasion. Ça éviterait que les choses n'aillent plus loin, et tu y gagnerais une certaine considération, en cas de coulage sur tes exactions. Déjà la peur suinte de partout. C'est l'exode chez les marchands établis dans la région, et les affaires périclitent. Si cette révolte dégénère en soulèvement général, la garnison de notre dernier poste à l'embouchure de l'Ems ne pourra résister, et bientôt nous nous retrouverons enfermés sur les bords du Rhin comme dans une place investie. Cela pourrait relancer la guerre pour des années, voire même jusqu'à notre effondrement, parce que je ne crois plus à la victoire de nos Armes. Si ta négociation échoue pour reprendre ce foutu territoire, il faudra le faire avec des forces réduites, et je n'ai qu'une confiance limitée en pareille entreprise dans les circonstances. Aussi, tu dois réussir à tout prix à mettre fin à cette dissidence armée. Bien sûr, tu me diras qu'il y a un risque à se frotter à ces énergumènes, et que cette négociation pourrait tourner court... Et alors? Tu es un tribun de Rome, non?... Et puis, au pire, si tu venais à être capturé ou tué, cela ne vaudrait-il pas mieux que de te voir condamné publiquement pour l'indignité de ta conduite passée?... As-tu pensé au déshonneur pour ton père sénateur?

Une phrase banale en apparence, mais que le « noble prince » a laissé tomber d'une voix trop glaciale pour ne pas receler un terrible avertissement à l'endroit de son serviteur déloyal. Cornelius Tiro sait tout sur les circonstances de la mort de Junius Bellienus, et ce probablement depuis le tout début. Et durant toutes ces années, il a laissé l'incertitude s'installer en moi pour mieux me tenir le jour où il aurait à me conseiller cette mission insensée que toute mon expérience de soldat me somme de refuser. Mais comme le danger de voir la justice romaine précipiter ma ruine est bien réel, j'accepte à la fin cette tâche périlleuse.

Une entreprise follement téméraire, s'il en est une. Interrogés par mes soins, des transfuges m'ont brossé un tableau plus qu'alarmant de la situation chez cette tribu des bouches du Rhin. On fait face à un mouvement de rébellion au noyau dur parfaitement structuré qui a déjà pris l'ampleur d'un soulèvement général. Et dans le passé des émissaires romains ont été parfois massacrés, lors de pareilles tentatives de reprendre le dialogue avec des peuplades insurgées.

Des jours plus tard, accompagné d'un détachement de quelques centuries de cavaliers d'élite censés être parmi les plus sûrs, mais qui me sont inconnus, je prends la direction du territoire frison dont je franchis à l'aurore les frontières au pas tranquille de nos chevaux. Pendant que ces « bons Barbares » dorment encore, j'ordonne de saluer notre entrée en pays ennemi en faisant donner au maximum les sonneries de nos trompettes, pour ne pas qu'on se méprenne sur mes intentions

pacifiques. Et alors que badauds et curieux, l'air effrayé, se massent partout sur notre passage, déjà tout prêts à déguerpir pour donner l'alerte, je fais annoncer à la ronde que ma démarche en est une de paix, et qu'elle n'a qu'un but, soit celui de rencontrer les dirigeants de la rébellion afin de leur transmettre une communication de caractère personnel de la part de César.

Notre progression en territoire rebelle sans cesse épiée par des éclaireurs ennemis, une délégation frisonne de chefs hautains, en grande tenue, finit par se présenter à nous au crépuscule de ce jour, accompagnée d'un fort contingent de guerriers rebelles à l'attitude menaçante. Déclarant d'emblée à mes vis-à-vis que la démarche que je tente auprès d'eux en est une de paix, et qu'elle vise à aboutir à une solution pacifique de la révolte, je propose aux parlementaires frisons un premier échange de vues sur la question. À cette fin, je suggère la tenue d'un banquet donné en l'honneur de la longue alliance romano-frisonne.

Accueillie d'abord avec hostilité et défiance, ma proposition de face-à-face finit par être acceptée, mais au prix d'importantes concessions sur le plan de la sécurité de ma troupe. À ce point qu'au jour fixé pour la rencontre, au lieu d'une entrevue en présence d'un nombre limité de personnes, je dois plutôt faire face à une masse compacte de barbares en armes à la mine revêche. Tous forment corps autour de leurs chefs et se répandent en invectives contre Rome. Si bien qu'à la fin, je me retrouve avec ma garde rapprochée autour d'une table d'apparat surchargée d'autant d'épées que de victuailles.

D'entrée de jeu, on menace de nous traiter en ennemis si César ne retire pas toutes ses forces du territoire frison. Refusant de me laisser dicter ma conduite par l'intimidation, j'évoque longuement, mais en pure perte, la grande tradition séculaire de Rome voulant que ses alliés et amis n'aient à subir nul préjudice. Malheureusement pour moi, mes arguments, loin de calmer les esprits, semblent au contraire accroître l'agressivité des chefs rebelles. Avec force et rage, ils me déclarent que c'en est terminé de la servitude des Frisons.

L'attitude de nos vis-à-vis est si hostile, qu'un primipile de mon escorte croit bon tout à coup de me glisser un mot dans la main. La note est une mise en garde : cette rencontre n'a été aménagée que pour notre perte. Et sans attendre mon avis sur la question, l'homme se lève de table, imité en cela par tous les membres de ma garde, pour proposer aux participants de boire un verre à l'ancienneté de l'amitié unissant les peuples frison et romain. Un geste essentiellement franc et loyal, mais qui déclenche aussitôt une alarme en moi, tant j'ai la certitude tout à coup qu'il donne le signal d'exécution à quelque perfide complot, qu'il est un appel au meurtre!

Quelle fin de négociation désastreuse. Quelle perfide machination parfaitement concertée. Et quel retournement inattendu dans ses ténébreuses visées. Juste comme mes gardes vont tirer leurs glaives de leurs fourreaux, nos vis-à-vis, comme s'ils étaient prévenus de leurs desseins criminels, s'emparent brusquement de leurs épées et se ruent sur nous. Une sanglante mêlée où mes hommes vite écrasés sous le nombre doivent se battre comme des lions pour sauver leur peau. Pressés de partout, ils ne doivent leur salut qu'à la fuite. Enfourchant d'un bond leurs montures, ils déguerpiennent à bride abattue en laissant nombre des nôtres sur le terrain. Capturé dès le début du fait que je suis sans arme pour mieux témoigner de mes intentions pacifiques, je suis jeté aux fers puis incorporé aux pauvres hères de la domesticité d'un chef frison.

Quelque temps plus tard, alors que je n'ai de cesse de me questionner sur la ruine de ma mission de paix et les possibles manœuvres secrètes ayant conduit à son échec, tout ce que notre escorte esclavagée compte comme captifs reçoit l'ordre de lever le camp. Nos maîtres barbares et leurs suites de guerriers font mouvement afin de rejoindre le reste des forces frisonnes. À l'évidence, un guet-apens monstre se prépare contre l'envahisseur romain : les rebelles sont à prendre pied

derrière les bras multiples de la plaine marécageuse de l'Yssel, là où notre corps expéditionnaire s'apprête à y jeter ses ponts, pour passer en territoire ennemi.

Ayant été tenu loin de la dangereuse entreprise à m'échiner d'un crépuscule à l'autre avec les colonnes d'esclaves assignés au ravitaillement de l'armée rebelle, après plusieurs jours d'attente anxieuse à tendre l'oreille aux bribes de nouvelles colportées par ouï-dire, j'arrive enfin à connaître la tournure des événements entourant ce duel de géants. Une funeste campagne militaire pour les nôtres dont le triste dénouement me plonge aussitôt dans un pénible état d'abattement, tant j'espérais qu'une victoire de nos forces eût pu faciliter ma libération.

Nos légions avaient frisé la catastrophe en voulant mater la révolte des Frisons. Au cours d'une bataille acharnée, elles étaient bien parvenues à passer sur l'autre rive de l'Yssel, mais sans pouvoir y consolider leurs positions. Même que la résistance ennemie avait été si vive, que nos forces avaient été dans l'obligation à la fin de battre en retraite et de repasser le fleuve précipitamment, en abandonnant derrière elles nombre de leurs morts laissés sans sépulture.

Toute cette tragique aventure frisonne, ma dernière en terre barbare, prend fin deux lunes plus tard, lorsqu'un riche marchand macédonien de mes relations se présente en grand apparat devant les chefs rebelles, avec serviteurs et esclaves de sa suite. Faisant argent de tout, cet intrigant sert plusieurs intérêts à la fois, dont ceux de nos ennemis. L'homme a en effet ses entrées dans nombre de territoires barbares difficilement accessibles pour tout autre étranger. Un atout maître qui dès notre première rencontre à l'époque avait suscité aussitôt mon intérêt, parce qu'il allait me permettre par la suite de charger cet aventurier de missions très spéciales, à l'occasion, pour mon bénéfice.

Fort de la confiance de ses hôtes frisons, l'opulent commerçant les convie à une fête monstre pour célébrer les récents succès de leurs armes. L'assurance d'une joyeuse bombance pour les vainqueurs, une de plus, le territoire frison n'ayant de cesse de fêter bruyamment depuis sa victoire sur Rome.

Au jour dit, de véritable festin de Balthazar au départ, l'événement festif finit cependant par se dégrader. Le vin coule avec un tel débordement toute la journée durant que la joyeuse ivresse des participants tourne progressivement à la beuverie. Si bien qu'à la nuit tombée, les derniers soiffards à ne pas avoir encore sombré corps et biens luttent désespérément pour se maintenir à flot...

Quand furtivement le fricoteur aux allures de grand seigneur se présente à moi pour m'entraîner rapidement à l'écart, loin des regards indiscrets, en un instant je comprends à ses agissements qu'il n'a organisé cette bacchanale qu'à la seule fin de me faire évader. Cette téméraire entreprise est le fait de sa seule initiative. Il l'a tramée en secret afin de me témoigner sa reconnaissance pour tous les lucratifs trafics dont je l'ai fait bénéficier, sur les territoires soumis à ma juridiction.

Profitant de l'égaré des derniers soûlards, je prends le large sous leur nez, pourvu de tout le nécessaire pour assurer ma fuite, ainsi que d'une information privilégiée concernant l'échec de ma mission de paix. Une enquête discrète conduite par mon libérateur lui a démontré que j'ai été le pigeon d'une sordide machination ourdie par Cornelius Tiro, dans le seul but de me perdre. Une sombre affaire dans laquelle le chef du Renseignement a joué triple jeu, chacun de ses protagonistes ayant été berné de façon à m'enfermer dans un piège dont je n'avais que peu de chance de m'en sortir vivant.

Ainsi, en ce qui me concernait, ce leurre avait pris la forme de ce conseil qui m'avait été donné de me rendre chez les Frisons, afin de négocier leur retour dans le giron romain. Conseil qui en réalité était un ordre de m'exécuter. Dans l'éventualité où je refusais de me charger de cette hasardeuse expédition, la menace de finir dans la disgrâce et le déshonneur était bien réelle, suite à mon comportement dans le décès tragique du centurion Junius Bellienus.

La seconde facette de cette rouerie avait été servie à ce perfide primipile de mon escorte, à la veille de notre départ pour cette périlleuse mission de pacification. La révélation sur ses obscures coulisses tenait au hasard d'une rencontre fortuite dans une auberge de passage entre le perfide et mon informateur, dans les jours qui avaient suivi la désastreuse entreprise. Comme ce primipile avait le vilain défaut d'être vantard et bavard comme une pie quand il avait un coup dans l'aile, le renard macédonien avait fait l'objet d'une stupéfiante confession de la part de son vis-à-vis, au cours d'un repas bien arrosé.

— Tu pars chez les Frisons avec le tribun Marcus Félix, lui avait ordonné Cornélius Tiro, lors d'une convocation secrète du captieux chef du Renseignement dans un lieu discret. C'est une mission de paix destinée à transmettre un message fort aux chefs rebelles. Son but est de leur détailler les multiples violations de leurs engagements, et de les prévenir qu'en cas de refus de tirer un trait sur leur révolte, la punition ira de pair avec leur trahison. Aussi, si tu vois que le tribun Félix tergiverse devant les parlementaires ennemis, qu'il n'est pas prêt à les traiter par la force, reste amical en dépit de sa mollesse, propose même de trinquer à la concorde. Et au moment opportun, quand tout le monde sera mis en confiance, tire ton glaive et frappe comme la foudre. Bien sûr, pareille initiative va t'entraîner dans un bain de sang et le tribun Félix risque de passer un sale moment. C'est lui que les Frisons tiendront responsable pour l'odieux de ton geste. Tu devras donc être convaincu de l'échec de sa négociation avant de le jeter en pâture aux lions. Mais si t'es forcé d'en venir là, une fois ton coup accompli, rejoins notre poste fortifié de l'embouchure de l'Ems avec tes hommes, en attendant nos secours.

La troisième face cachée de cette sordide machination avait été refilée à l'ennemi lui-même, par le biais d'une fuite habilement contrôlée. Une indiscretion qui donnait à entendre que la délégation romaine ne venait pas discuter de bonne foi. Ordre avait été donné à son émissaire de ruser de toutes les façons, afin que les légions du Rhin pussent se tirer d'affaire avec le moins de mal possible, leurs forces n'ayant plus la capacité de se risquer en dehors de leurs forts. Estimant que cette révolte du peuple frison ne tenait que par la volonté de ses meneurs, Rome avait constitué cette ambassade dans le but exprès de frapper ses dirigeants. Aussi la délégation romaine se composait-elle essentiellement de mercenaires et de tueurs à gages à qui on avait promis de très fortes récompenses s'ils parvenaient, dans une sortie subite, à égorger les chefs frisons. Et le tribun qu'on avait placé à leur tête était passé maître dans ce genre de missions infâmes, affirmait-on encore, un homme de complots et de machinations qui ne trouvait de repos que dans le sang!

« Se promenant sur la terrasse du palais royal, le roi David aperçut du haut de sa résidence une femme qui se baignait. Cette femme était très belle. Cédant à sa passion, David pécha avec l'épouse d'Urie et elle tomba enceinte. Urie étant au loin à ravager le pays des Ammonites, le roi s'arrangea pour qu'il soit tué à la bataille : «Placez Urie en avant au plus fort du combat, et retirez-vous de derrière lui afin qu'il soit frappé et qu'il meure.» Urie mourut, tué par l'épée des Ammonites, et David lui prit sa femme qu'il fit sienne... »

Contre toute attente, j'avais échappé à l'épée des « Ammonites », sans doute parce que désarmé et pouvant m'abattre avec un simple gourdin, mes ennemis avaient trouvé plus pratique de faire de moi leur esclave plutôt que de me tuer bêtement. Et peut-être également parce que les Frisons n'étaient pas naïfs au point de croire tout ce que cette fuite avait laissé sous-entendre sur le but secret de ma mission. Un homme qui se présentait sans arme à la table de ses hôtes avec des desseins criminels ne risquait-il pas plutôt d'être la première victime de sa trahison?

Les Barbares s'y connaissaient en moyens détournés pour supprimer un rival en l'attirant dans un traquenard avec la complicité de son entourage. Peut-être avaient-ils deviné que je servais d'appeau à quelqu'un qui avait décidé ma perte et refusé dès lors de se faire complice des perfides desseins de ce complotier, refusé de lui servir d'assassin.

Harcelé et traqué sans pitié pendant des jours en territoire ennemi, je m'étais traîné jusqu'au poste fortifié de *Flevum*. Et quand, fou d'indignation et de révolte, je m'étais présenté plus tard devant Cornelius Tiro pour lui jeter à la face tout ce que je savais de son ignoble complot pour se débarrasser de moi, il m'avait froidement toisé du haut de son mépris. Et sans même sourciller, il m'avait annoncé d'emblée que ma condamnable « initiative » de me rendre en pays frison pour tenter d'y réduire la rébellion par la ruse était un flagrant abus d'autorité. Un acte qui outrepassait mes pouvoirs et dont j'allais devoir répondre devant la justice militaire, tant il serait difficile de regagner la confiance de ces Barbares de la côte océane.

Quel effroyable cauchemar! Longuement j'avais été questionné par mes pairs. Les vaincus ayant tous les torts, on me reprochait d'avoir levé une troupe de combattants mercenaires, puis de l'avoir entraînée à ma suite dans une opération militaire follement hardie, aux seules fins d'en acquérir du prestige et de promouvoir mon avancement. Abandonné de tous, personne n'était venu déposer devant le tribunal pour prendre ma défense dans cette sombre affaire.

Quand j'avais soutenu avoir été dûment mandaté pour prendre la tête de cette expédition, et même d'en avoir reçu commande devant témoins à l'état-major de Cornelius Tiro, ses séides étaient venus démentir mes dires. Quand j'avais demandé à faire témoigner le primipile félon de ma garde, il s'était révélé introuvable. Quand j'avais affirmé que ce primipile s'était mis d'intelligence avec les hommes de mon escorte pour frapper par surprise les chefs frisons, et qu'il suffisait d'interroger les survivants pour en établir la preuve, personne n'avait pu trouver de rescapés du désastre. Et comme j'avais été incapable de présenter le moindre document écrit attestant mon ordre de mission, et qu'une enquête avait encore démontré que les hommes de mon détachement avaient tous été payés à mon insu à même les fonds de l'une de mes caisses noires, le tribunal avait jugé que toute cette entreprise relevait bien de ma seule initiative personnelle.

J'avais néanmoins eu de la chance dans cette sordide machination. Tenu pour un combattant valeureux, mes juges avaient conclu que la valeur émérite de mes actions militaires passées ne les autorisait pas à juger du prétendu abus d'autorité de mon expédition en territoire frison, tant celle-ci s'était avérée périlleuse à conduire. Et ils avaient recommandé mon affectation dans une autre province de l'Empire, sans autre forme de procès.

Trois mois plus tard, après avoir livré combat pendant près de vingt ans à tant de loups qui menaçaient la bergerie romaine au nord de son empire, j'avais été convoqué à Rome pour y apprendre de la bouche même de l'Empereur que je retournais en Palestine.

L'arrivée de Jésus avec ses disciples à la nuit tombée m'arrache à mes sombres souvenirs. Je me réjouis de ce que le groupe n'ait pas été inquiété en cours de route. Comme je souhaiterais me tracasser en vain. Comme je voudrais voir cette menace qui pèse sur mon protégé demeurer sans suite. Mais j'ai comme un sixième sens qui s'alerte en moi, me commande de prendre toutes les mesures de sécurité utiles...

## CHAPITRE XLVI

Repas plutôt inusité que ce souper qui a débuté avec l'apparition de la première étoile au firmament. Même si je ne peux rien voir de ces agapes pascales anticipées, je peux en suivre le déroulement de l'endroit où je suis posté à l'entrée, en raison des cloisons ajourées de la maison qui laissent filtrer les voix jusqu'à moi. Une chambre haute réservée aux hôtes de passage et garnie de tapis et de coussins pour que l'on puisse s'y installer avec tout le confort et même y manger allongé, comme le veut l'usage pour le repas de la Pâque. Célébré avant le temps, ce repas à la convivialité toute fraternelle aurait dû normalement se tenir demain, comme ce sera le cas dans tous les foyers de la Ville sainte, à la nuit tombée. Pour que Jésus ait choisi d'en devancer l'événement, n'augure rien de bon. Comme s'il pressentait que ses heures de liberté sont comptées...

Alors que je veille en sentinelle dans le noir, ce que je viens d'entendre il y a un instant à l'étage m'a stupéfié : Jésus aurait lavé les pieds de ses disciples, malgré les protestations de Pierre qui s'opposait à cet abaissement de son maître envers lui. Néanmoins il aurait fini par se soumettre, devant la détermination de Jésus :

— Qui, en effet, est le plus grand, celui qui est à table, ou celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Or, je suis parmi vous comme celui qui sert.

Quelles paroles étonnantes dans la bouche de Jésus. Quelle leçon d'humilité pour ces robustes pêcheurs de la mer de Galilée à qui on a appris que le premier devoir des petits, c'est d'avoir de la déférence pour les grands. Le maître qui se fait serviteur, traite en tout ses disciples comme s'ils étaient autant de personnages importants.

— J'ai vivement désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir, car je vous le dis, je ne la mangerai plus jusqu'à son accomplissement dans le Royaume de Dieu.

Parole de Jésus qui en dit long quant au sort qui l'attend, mais combien en même temps est-elle chargée d'espérance pour ses proches : par-delà ses tourments et sa mort prophétisés, le saint prophète annonce sa survivance, annonce qu'il célébrera de nouveau la Pâque dans le Royaume de Dieu. Quel rêve prodigieux pour un homme que guettent la prison, les tourments et les derniers supplices. Un homme haï dans son discours, dans les manifestations de sa toute-puissance qualifiée de diabolique par les chefs religieux de la nation. Un homme tenu pour un corrupteur du peuple qui risque bientôt de voir le fruit de trois années d'un enseignement à nul autre pareil foulé aux pieds à jamais, si ces juges artificieux du vieil Israël parviennent à l'arrêter et à le faire condamner comme faux prophète.

Je suis tiré de mes réflexions par une prière de louange que Jésus est à prononcer sur le pain, avant de le rompre en morceaux et de le distribuer à chacun des participants. Accompli selon un rituel précis, ce geste est d'une grande portée dans le monde israélite. Mais quelle est donc la nature de cette parole renversante que j'entends tout à coup:

— Ceci est mon corps qui est donné pour vous... Faites ceci en mémoire de moi!

Jésus semble s'offrir en victime, et quelle exhortation dans ce « faites ceci en mémoire de moi ». Une fois de plus, cet Esprit d'un autre monde captive toutes les attentions pour que ses proches se souviennent de lui. Il leur rappelle que la survie de son œuvre dépendra de leur attachement à sa personne, et qu'ils devront poursuivre cette œuvre jusqu'à son accomplissement final, en mémoire de lui. Il se donne corps et âme à ses fidèles, fait d'eux les dépositaires de sa Parole.

Nouvelle prière d'action de grâces de Jésus, sur le vin cette fois-ci. Lors du banquet juif, le chef de famille tient sa coupe légèrement élevée au-dessus de la table, puis il la porte à ses lèvres, invitant les siens à boire à leur propre coupe :

— Prenez et partagez-la entre vous. Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est répandu pour vous!

Jésus présente une coupe unique à ses intimes, contrairement à l'usage courant. Une coupe offerte à tous, partagée entre tous, et qui semble être le sceau d'un nouveau pacte entre le Ciel et les hommes, scellé à travers le sang répandu de son divin Émissaire, comme donnent à entendre ses paroles. Pour l'Israélite le sang est le siège de toute vie, son essence vitale, le réceptacle de l'âme. Pour cette raison, il appartient à Dieu et il est interdit de s'en nourrir. Ce nouveau don de Jésus prend alors un caractère solennel inouï, en cette heure bouleversante de tous les adieux.

Je me souviens de paroles pour le moins aussi déconcertantes de ce Messager du Ciel qui lui avaient valu de perdre nombre de ses adeptes, à une époque encore récente : « Je suis le pain de Vie. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. »

— Cependant, voici que la main de celui qui me livre est avec moi à cette table, car le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui a été décrété, mais malheur à l'homme par qui il est livré!

Non seulement Jésus vient-il d'annoncer sa mort imminente, mais voilà que dans une poignante déclaration, il prédit encore qu'il sera trahi, livré à ses détracteurs par l'un de ses disciples, ce que je redoutais le plus. Le traître est là autour de lui, souillant ce repas solennel de sa présence. Froidement, sans rien laisser deviner de sa désaffection et de ses noirs desseins, le perfide a mangé sa part du pain, porté ses lèvres à la coupe du vin offerte à tous, et partagé non pas l'esprit qu'y a imprégné son Maître, mais parachevé plutôt par son geste quelque ténébreuse menée. À quoi peut bien penser ce fourbe en cet instant? À la ruine de l'œuvre de son Maître, à sa comparution devant le Tribunal d'Israël, à son extinction au fond d'un cul-de-basse-fosse jusqu'à l'oubli même de son nom? La révélation de la trahison prochaine de Jésus est à la fois si stupéfiante et affligeante que pendant un instant un lourd silence tombe sur l'assemblée. Puis c'est l'émoi né de l'appréhension, de la crainte de se voir révéler tout à coup que l'on pourrait bien être ce traître, ne serait-ce que par omission de ses devoirs à l'égard du Seigneur bien-aimé :

— Serait-ce moi? Serait-ce moi? s'écrient à tour de rôle les voix anxieuses autour de la table, le renégat faisant assurément de même pour ne pas se trahir lui-même.

Jésus n'a pas désigné celui qui doit le trahir. Ses paroles expriment-elles plus un soupçon douloureux qu'une certitude, je l'ignore. Craint-il de la part de ses disciples la tumultueuse échauffourée que pareille dénonciation ne pourrait manquer de déclencher? Pierre est d'un tempérament ardent et il s'est armé d'une courte épée depuis peu, tant l'air est lourd de menaces à Jérusalem pour son Maître. Laisserait-il l'infâme quitter tranquillement l'assemblée pour aller perpétrer son crime tout à son aise? J'en doute fort. Jésus calme les esprits par une ultime recommandation :

— Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, de même que moi j'ai gardé les commandements de mon Père et que je demeure dans son amour. Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés!

C'est en entonnant l'Hallel sacré, l'hymne d'action de grâces des Psaumes, que se clôtüre peu après ce repas d'adieu pour ses participants. J'ai manqué pour ma part bon nombre des échanges poignants des derniers encouragements de Jésus à ses disciples, faute d'attention. L'heure est venue de quitter la chambre haute de cette maison amie et de rentrer au mont des Oliviers dans cette nuit angoissante, et cela n'a de cesse de me préoccuper fortement depuis que Jésus a révélé à ses disciples que le traître est parmi nous.

Des pas derrière moi. Je me retourne : Simon-Pierre est là, et il me demande de vérifier si la voie est libre. Avec précaution, j'ouvre la porte et jette un coup d'œil circulaire. Construite dans la partie haute de Jérusalem, la maison offre une

vue appréciable sur la ville endormie baignée d'une clarté argentée par la lune de *nissan*. Tout près, la résidence palatine des Grand-Prêtres. À gauche, le palais d'Hérode, se détachant avec orgueil sur les jardins du Gareb. En face, par-delà la montagne de Sion sur laquelle se dresse le Temple, la lourde masse de l'Antonia.

Le chemin le plus court pour gagner le mont des Oliviers serait d'emprunter le Xyste. Le viaduc qui relie le palais d'Hérode de la Ville Haute à la colline du Temple. Puis, de là, une fois l'esplanade traversée, quitter tranquillement Jérusalem par la Porte dorée. Mais la nuit, nul ne pénètre dans l'enceinte sacrée du Temple, hormis les prêtres et les gardes du Sanctuaire. Aussi nous faut-il descendre par les rues tortueuses permettant l'accès aux bas quartiers de la ville, puis contourner l'angle sud-est des murailles, avant de pouvoir enfin franchir la porte Figuline où se tiennent d'ordinaire les potiers.

Bientôt notre groupe silencieux aux ombres fugitives dans la nuit claire dévale la pente abrupte de l'Ophel qui mène au fond de la vallée de Josaphat et aboutit au pont de pierre sur le Cédron. Par-delà, le mont des Oliviers étage ses feuillages blafards, pendant que dans le lointain un chien aboie lamentablement à la lune, un appel éperdu qui se brise tout à coup en un long gémissement plaintif, lugubre. Une étrange angoisse s'empare de moi : le chien flaire le danger, l'insolite, les pièges... Jésus s'arrête à l'entrée du pont, puis il se tourne vers ses disciples, s'adressant à Simon-Pierre qu'il a désigné comme le premier dépositaire de sa parole, après sa mort :

— Simon, Simon, voici que Satan a obtenu de vous passer au crible comme du froment, mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Et toi, une fois revenu, affermis tes frères.

— Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller en prison et à la mort! s'écrie Pierre avec émoi.

— Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera pas aujourd'hui que tu n'aies par trois fois nié me connaître!

— Pas moi! s'écrie Pierre horrifié. Pas moi !

Entraînés par l'exemple, les autres disciples entourent la blanche silhouette de leur Maître pour lui prodiguer les mêmes assurances, en dépit de l'anxiété qui les dévore dans cette nuit lourde de menaces chargée d'appréhension. Un moment, Jésus reste silencieux dans le cercle lumineux d'une torche que Pierre vient d'allumer, puis il dresse la tête et lève les yeux au ciel :

— Père saint, garde-les dans ton Nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous. Lorsque j'étais avec eux, je les gardais dans ton Nom que tu m'as donné, et je les ai conservés, et aucun d'eux ne s'est perdu, si ce n'est le fils de la perdition, afin que l'Écriture soit accomplie.

Le fils de la perdition... Pour la première fois, je remarque que Judas, le caissier de notre troupe, n'est plus avec nous. Jésus l'a-t-il chargé de quelque tâche dont l'exécution exige qu'il demeure dans la ville, ou bien s'il nous a quittés à la faveur de l'obscurité pour pactiser avec l'adversaire et devenir ce renégat au cœur rétréci qui a choisi de passer dans le camp des ennemis de son Maître?

Jésus tourne le dos à Jérusalem, puis franchit résolument le cours du Cédron pour entrer dans ce qui pourrait bien être l'heure des ténèbres. Tous mes sens aux aguets, tendu, crispé, j'ai comme l'impression que le traître est là dans l'ombre, tout près de nous, à la traîne de notre groupe, et qu'il guette le moment d'entrer en scène pour perpétrer ouvertement son crime...

## CHAPITRE XLVII

Le lieu qu'a choisi Jésus cette nuit pour s'y réfugier en secret avec ses proches est une oliveraie située au pied du mont des Oliviers, connue sous le nom de Gethsémani, en raison d'une modeste installation de meules attenante à son verger et servant de pressoir à huile pour les propriétaires des alentours. Le sentier qui y donne accès croise un peu plus bas la route de Siloé, près du lit du Cédron. Jésus, comme à l'habitude, a été le premier à s'y aventurer, en cette nuit de pleine lune où le paysage est baigné d'une blême lumière spectrale. Gagné par la tristesse et l'accablement, il semble avancer avec gêne. Chacun de ses pas lui coûte, comme s'il était chargé d'un fardeau. Derrière, suivent ses intimes, plongés dans une sorte d'abattement résigné depuis que leur Maître leur a prédit que la trahison et l'abandon viendraient de leurs rangs mêmes.

À un tournant du sentier, Jésus s'arrête et se retourne. Il semble oppressé, au point d'avoir de la difficulté à faire un pas de plus. La fatigue et la maigreur sont imprégnées sur son visage qui prend un aspect saisissant dans cette clarté lunaire. Un visage pâle, aux traits tirés, qui révèle un état d'âme en proie à d'intenses tourments.

— Restez ici, tandis que j'irai là pour prier.

Lasse et triste, la voix de Jésus rompt le pesant silence de notre progression avec une sonorité lugubre dans la nuit. Une voix brisée par l'anxiété dans laquelle on ne retrouve plus rien de cette inflexion chaude et vibrante qui, il y a moment encore, de l'autre côté du torrent, s'élevait comme un dernier hommage vers le Ciel pour lui confier ses protégés : « Père saint, garde-les dans ton Nom, que tu m'as donné... » L'écrasante solitude des parages semble effrayer Jésus. Comme s'il ne pouvait plus prier seul tout à coup, il choisit de prendre avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée. Afin de se faire le plus discret possible dans la nuit, Simon-Pierre abandonne la torche au reste du groupe, puis emboîte le pas à son maître. Fermant la marche, Jacques se retourne un instant pour échanger un regard d'intelligence avec moi, dans la lumière vacillante. La sécurité de Jésus ayant toujours été une préoccupation majeure pour lui, le message qu'il m'envoie est clair : ne reste pas loin, au cas où les choses tourneraient mal.

Profitant de ce que les disciples laissés derrière sont occupés à ramasser des fagots en vue de faire un maigre feu, je me sépare d'eux dans le noir sans attirer l'attention. Au loin, toujours ce même chien qui aboie par instants de sa voix triste, dans le silence angoissant de cette nuit trouble. Les muscles tendus par l'appréhension, je sens que tout cela n'augure rien de bon. Jésus ne s'est pas alarmé en vain, lors de ce repas d'adieu. Son sens prophétique ne l'a jamais trompé. La présence d'un traître parmi ses proches ne peut être mise en doute. Aussi l'idée de tout laisser tomber m'effleure-t-elle l'esprit. À quoi cela me sert-il à présent de demeurer ici à attendre l'irréversible? Ma mission n'est-elle pas terminée? Jésus n'est-il pas irrémédiablement condamné? Si je fonçais au plus vite chez Pilate pour l'avertir de la tournure des événements et lui faire mon rapport, ne pourrais-je pas être plus utile à la cause de mon protégé? Prévenu plus rapidement de l'arrestation de Jésus de Nazareth, le préfet impérial pourrait disposer de plus de temps pour revoir le dossier de l'affaire et ainsi mieux se préparer, advenant le cas où le prévenu aurait à comparaître devant son tribunal. Sinon pourquoi Pilate m'aurait-il expressément demandé d'être à ses côtés ce jour-là?

Et puis non. Partir maintenant sans connaître le visage du traître serait comme faire preuve de désertion devant l'ennemi. Mais est-ce bien le vrai motif qui me pousse à rester là, ou si ce n'est pas plutôt parce que je me suis attaché à cet Esprit d'un autre monde, au fil de ces longs mois où je l'ai côtoyé quotidiennement? Ne suis-je pas tout à coup profondément préoccupé par le sort qu'on pourrait lui réserver? Alors que je scrute sans bruit les emmêlées de feuillage du jardin pour

découvrir le lieu de sa retraite, une voix brisée par une détresse accablante s'élève soudain sur ma droite, dans l'étrange nuit que crée ce clair de lune :

— J'ai l'âme triste jusqu'à la mort. Demeurez ici et veillez avec moi...

C'est presque un choc tout à coup de découvrir la présence de Jésus si près de moi. Entouré de ses trois intimes prostrés et silencieux au milieu du couvert d'un bosquet d'oliviers, il demeure un instant auprès d'eux, puis comme s'il ne voulait pas qu'ils fussent témoins de son abatement, il s'éloigne. Faisant quelques pas en direction d'un vieil olivier ventru, Jésus ignore que je suis dissimulé derrière son tronc. Je suis si proche de lui que je pourrais presque le toucher de la main... Prostré dans une attitude d'humilité implorante, il s'agenouille... Puis soudain, une voix lamentable, au comble de l'angoisse, brise le silence de la nuit :

— Mon Père, si c'est possible que ce calice passe loin de moi !

Tête inclinée à toucher presque le sol, le Fils demande grâce :

— Mon Père, mon Père, si cela est possible, que ce calice s'éloigne... Mon père... *Abba Pater!*

Jamais encore je n'ai vu Jésus dans un tel état, en proie à un tel effroi. La perspective des souffrances qui se dessinent à l'horizon vient maintenant de le jeter par terre, étendu de tout son long, anéanti. Plus rien ne subsiste en lui de cette force tranquille à laquelle il m'avait habitué. De consolateur qu'il était, Jésus est devenu suppliant. Il n'est plus qu'un homme seul que tout accable dans cette nuit de tous les dangers. Désarmé, abandonné à lui-même, il y a longtemps qu'il a prédit que le Fils de l'homme aurait à affronter ces heures de ténèbres. À présent que vient ce jour funeste, le jour de cette redoutable confrontation avec les juges sévères de la nation coalisés contre lui, Jésus doit avoir une vision plus claire que jamais de l'issue de ce conflit aux intérêts inconciliables. Un tel effroi chez sa personne ne peut sous-entendre que des tourments effrayants se rattachent à cette issue.

L'antichambre du schéol serait-elle là, sous les pas de Jésus, prête à s'ouvrir sur son gouffre béant? D'où ce dernier sursaut de son instinct de vivre, devant sa fin ignominieuse?

— Éloigne de moi ce calice, Père, s'il est possible... Pourtant, fais non pas ce que moi je désire, mais ce que toi, tu désires...

Dans un dernier élan de fidélité de son cœur meurtri, Jésus vient de donner son acceptation aux tourments qui le menacent. Il ne se dérobera pas. Le Fils a toujours vécu dans la soumission aux intérêts supérieurs de son Père. Cette coupe d'amertume le fait frémir, mais à l'évidence il la boira jusqu'à la lie. Péniblement le Serviteur souffrant se relève, livide, défait, méconnaissable dans la pâle lumière que jette la pleine lune. Chancelant, il retourne auprès de ses intimes demeurés à l'écart. Il leur tend la main, espérant obtenir d'eux quelque réconfort, mais les trois disciples, assis par terre et dos appuyés contre un muret de pierres sèches, tête affaissée sur la poitrine, semblent à demi endormis...

— Ainsi, vous n'avez pas été capables de veiller une heure avec moi... Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible.

La voix de Jésus est presque éteinte. Ses trois confidents ont bien un vague sursaut de vie devant le lamentable visage qui leur mendie leur soutien, mais hébétés de sommeil, ils balbutient quelques mots incompréhensibles, puis retombent dans leur lourde torpeur. Voyant que l'appui de ses proches lui est refusé, accablé d'une détresse infinie, Jésus se retire de nouveau à l'écart. Mais épuisé, le visage luisant de sueur, ses jambes ploient sous lui et il tombe de tout son long face contre terre. Étendu à même le sol, les bras en croix, il en appelle une fois de plus au cœur de son Père :

— Mon Père, si le calice ne peut passer sans que je le boive, que ta volonté soit faite!

Avec une insistance humble et soumise, le Fils réitère une fois de plus son entière soumission à la volonté de son Père. En proie toujours à une angoisse indicible qui semble le tourmenter jusqu'au tréfonds de son être, il prend appui contre le tronc de l'olivier qui me dissimule à ses regards, se remet péniblement sur pieds, puis titubant retourne auprès de ses disciples pour les découvrir de nouveau endormis. Voyant qu'il ne pourra obtenir d'eux ce réconfort que lui-même a toujours apporté aux autres avec tant de générosité, Jésus se retire une fois de plus à l'écart pour chercher sa consolation auprès de son Père. J'ai devant moi, dans le clair de lune, un visage qui ne reflète plus qu'une détresse et une souffrance infinies. C'est l'heure des ténébreux desseins d'un fatum irrévocable. Le spectre du glaive douloureux qui a transpercé tant d'autres prophètes avant lui se dresse maintenant devant Jésus.

Brusquement le silence oppressant des lieux est interrompu par des bruits étouffés en provenance du val du Cédron. Des crissements de pas sur les pierres du chemin, des murmures étouffés, des cliquetis d'armes. Une colonne de vers luisants dont les feux piquent la nuit se dirige vers le jardin de Gethsémani. Une troupe de gardes en armes, à l'évidence : la trahison est en marche. Jésus a entendu les bruits lui aussi. Il a dressé la tête, puis lentement s'est relevé, visiblement conscient que le lieu de sa retraite a été dévoilé. Le traître a donné son Maître et s'est peut-être offert à guider ses ennemis jusqu'à lui. Encore légèrement titubant, Jésus va rejoindre ses trois intimes, mais ceux-ci, vêtements remontés par-dessus la tête, dorment maintenant à poings fermés. Fait étrange, plus rien tout à coup ne semble subsister chez cet homme esseulé de cet aspect misérable de la dernière heure. Bien que toujours émacié par la fatigue, son visage a retrouvé toute sa dignité et son autorité coutumières. Le Fils aurait-il été fortifié au dernier moment par le Père?

— Dormez maintenant et reposez-vous. Voici que l'heure approche où le Fils de l'homme va être livré aux mains des pécheurs...

Les sbires des tribunaux sont là qui arrivent, dans la lumière vacillante de leurs torches fumeuses, avec toute leur valetaille d'hommes de main rassemblés en colonne derrière eux. Avant que la main du bourreau ne s'appesantisse sur lui, Jésus s'éloigne de ses disciples afin de les tenir à l'écart de son arrestation. Sans doute craint-il qu'ils puissent être jetés en prison à sa suite, ou peut-être même violentés, en raison de leur fidélité à son endroit. Aussi, quand la troupe fait irruption à l'entrée du jardin avec lanternes, torches et bâtons, c'est seul que Jésus se présente devant elle...

Quelque vingt valets d'armes s'avancent au milieu des arbres du verger. Ces hommes sont au service du Haut Clergé, si j'en juge par les triques dont ils sont armés, identiques à celles dont les gardes du Temple font usage pour sévir contre le peuple, lors de manifestations houleuses. À cette troupe de police supplétive composée de serviteurs et de lévites de bas niveau, se mêlent quelques notables religieux, sans doute présents au sein du détachement pour veiller à la bonne exécution de leurs directives. Ce service d'ordre sous contrôle du Sanhédrin est autorisé par l'occupant romain. Il a pour tâche essentielle de veiller au bon fonctionnement de l'administration judiciaire et de renforcer la garde lévitique du Temple, en périodes de crise.

Un homme se détache du groupe. C'est Judas l'Ischariote, le seul disciple de la bande de Jésus à être originaire de Judée. Masque lugubre sous le mauvais éclairage de sa lampe-tempête qu'il porte à bout de bras, crânement il s'avance à visage découvert, les traits tirés, les yeux creux et rougis sous sa tignasse rebelle...

— Je te salue, Rabbi!

Ses prunelles sans chaleur fixées sur Jésus, Judas l'a salué d'une voix dénuée d'émotion. Puis, comme il est d'usage pour le disciple de donner le baiser de respect et d'amitié à son maître, il s'avance, embrasse Jésus sur la joue et recule d'un pas pour s'incliner encore devant lui avec déférence.

— Judas, c'est par un baiser que tu livres le Fils de l'homme?

L'Ischariote relève la tête. Un instant, il cligne des paupières, le regard effaré, le visage parcouru d'un léger tressaillement, puis sa mine se rembrunit, enfermée dans sa trahison qui se scelle sans autre émoi. Jusqu'au dernier moment, le disciple félon sera resté maître de lui-même. Pas étonnant que ses condisciples n'aient rien perçu de sa perfidie.

— Qui cherchez-vous? demande Jésus à haute et intelligible voix, en se portant à la rencontre des arrivants.

— Jésus de Nazareth! répondent les meneurs.

— C'est moi!

Surprise par la dignité souveraine de Jésus dont elle doit craindre quelque maléfique artifice pour se dérober à son arrestation, la valetaille en armes réagit par un brusque mouvement de recul et les premiers rangs perdent pied, entraînant à la renverse dans la confusion et le désordre le reste de la troupe. Empêtrés les uns dans les autres, les séides du Sanhédrin se bousculent pour se remettre sur pieds dans une hâte précipitée. Au même instant une silhouette bondit des ténèbres et se rue sur le serviteur du Grand-Prêtre. Brandissant une courte épée, elle en frappe l'homme à la tête qui s'écroule en poussant un cri d'effroi, une large tache de sang à la hauteur de son oreille gauche. L'assaillant c'est Simon-Pierre qui tiré de son sommeil s'est précipité à la défense de Jésus. Dans un état de violente agitation, hors de lui-même, Pierre est visiblement prêt à s'attaquer au premier qui s'approchera de son Maître. Si le valet de Caïphe s'en tire sans trop de mal, c'est uniquement dû à la maladresse du pêcheur galiléen, plus habile à manier le filet que l'épée.

— Remets l'épée en son fourreau, lui ordonne Jésus avec autorité en abaissant la lame de son arme, car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée.

Ses autres disciples accourus à la rescousse à leur tour, Jésus leur fait signe de se tenir en retrait, puis s'approche du serviteur du Grand-Prêtre. Un effleurement furtif de ses doigts sur l'oreille blessée sous les regards défiants des compagnons d'armes de l'homme regroupés autour de sa personne, et l'effusion de sang s'arrête comme par enchantement. Frappé de stupeur d'être l'objet de pareille mansuétude, le valet de Caïphe se palpe l'oreille en roulant des yeux éberlués, pendant que Jésus demande de nouveau à la clique :

— Qui cherchez-vous?

— Jésus de Nazareth!

— Je vous ai dit que c'était moi. Si vous me cherchez, laissez ceux-ci s'en aller, ajoute Jésus en désignant ses disciples regroupés à quelques pas derrière lui, dans le clair-obscur que créent les torches de résine.

À l'évidence le Maître est inquiet pour la sécurité de ses disciples. Mais les sbires du Sanhédrin n'ont que faire de cette poignée de partisans illuminés. Cela se voit au regard de froide indifférence qu'ils leur jettent. Dans leur esprit sans doute que ces Galiléens ne sont que des provinciaux faciles à tromper. Des exaltés qui découvriront bien assez vite combien ils ont été abusés. Jésus est arrêté sans ménagement, ses mains ligotées à la taille afin d'en entraver l'usage, comme s'il était un dangereux criminel. C'en est trop pour lui. Il proteste :

— Comme pour un brigand, vous vous êtes mis en campagne avec des glaives et des bâtons pour vous saisir de moi. Tous les jours, j'étais assis au Temple pour enseigner et vous ne m'avez pas arrêté. Mais tout cela est arrivé pour que s'accomplît ce qu'on écrit les prophètes.

Soudain c'est la débandade chez les proches de Jésus. Tous le lâchent en bloc et déguerpissent à toutes jambes dans la nuit. Ont-ils obéi à un mouvement de panique ou s'ils ont saisi l'opportunité de fuir ces lieux sans plus attendre, en voyant leur Maître intervenir pour qu'on les laisse libres? Qui sait, peut-être espéraient-ils aussi voir Jésus déjouer les calculs de ses gardes par un éclatant prodige qui les aurait terrassés. Et réalisant que les mystérieux pouvoirs de leur Maître demeurent inopérants devant ses persécuteurs, ils sont ébranlés dans leur fidélité, le percevant tout à coup comme un homme semblable aux autres. D'où leur lâche abandon. Trois ans d'instructions et de doux entretiens au fil d'une relation intimiste à nulle autre semblable pour en arriver là. Abandonné aux mains de ses geôliers reformés en rangs autour de lui, Jésus reprend le chemin de Jérusalem.

Le Pasteur des peuples vient d'être livré par un intime de sa bande qui partageait sa vie et ses enseignements. Quel a été le mobile derrière cet acte insensé de Judas pour qu'il choisisse soudainement de trahir son Maître? La cupidité, la crainte de s'être embarqué dans une entreprise tardant à aboutir? La désillusion face à un mystérieux prophète à qui ses adeptes donnent du titre de Messie, mais qui ne le proclame toujours pas? À moins que l'Isariote ait voulu précipiter les choses en forçant Jésus à user de ses irrésistibles pouvoirs pour abattre ses ennemis. Un retentissant prodige qui l'aurait poussé dès lors à révéler au monde la vérité cachée de son personnage, avec tout l'éclat promis au Messie d'Israël. Qui sait, tout n'est peut-être pas perdu...

En attendant, j'ai le pénible sentiment de partager la défection du reste de la bande, d'avoir lâchement baissé les bras moi aussi devant les ennemis de Jésus. J'aurais dû me faire un devoir de me porter à la défense de mon protégé. Sa sécurité relevait de moi, au sein du groupe. Avec Pierre à mes côtés qui est de robuste constitution et de tempérament fougueux, j'aurais pu tenir cette racaille en échec le temps nécessaire à sa fuite. Et à la fin nous aurions pu nous enfuir à notre tour à la faveur de l'obscurité. Une fois de retour auprès des miens au sein de la cohorte de Jérusalem et Jésus en sécurité au loin, nul n'aurait eu la possibilité de m'identifier ou de me rattacher aux événements de cette nuit. Ma tête dévorée de barbe et ma tignasse rebelle me composent un visage méconnaissable n'ayant rien à voir avec celui que l'on me connaît aux armées. D'ailleurs je ne suis qu'un homme du rang au sein des partisans de Jésus, le plus anonyme des gens de son entourage.

Immobile dans le noir, je reste là, un instant encore, à essayer de m'expliquer cette hésitation à agir au dernier moment. Manque de bravoure devant le danger ou manque de courage moral? Heureusement pour moi, le devoir m'appelle, m'évitant la pénible tâche de m'interroger plus à fond sur mon inaction. Pilate aura à faire preuve de beaucoup de fermeté, si on lui emmène Jésus pour lui soutirer une condamnation à mort. Lui seul peut faire échec à pareille manœuvre, le cas échéant. Aussi n'ai-je que quelques heures devant moi pour bien l'informer de l'affaire. Talonné par ma mauvaise conscience, je prends un raccourci pour devancer la troupe en armes dont je peux suivre la progression au milieu de l'olivieraie grâce aux lueurs de ses flambeaux. Puis je fonce au pas de course à travers la vallée du Cédron.

J'ai rendez-vous à l'Antonia, là où siège le juge romain qui aura peut-être à décider du sort du Berger d'Israël. Campée sur ses énormes fondations, la forteresse dresse sa haute silhouette contre le firmament étoilé, masse sombre et menaçante dans la fraîche clarté lunaire. La solitude, la nuit, l'incertitude du succès du plaidoyer que je vais devoir préparer sans délai le cas échéant pour assurer la défense de Jésus, tout contribue à m'oppresser!

## CHAPITRE XLVIII

— Alors, s’il faut en croire la rumeur publique, Israël aurait un nouveau roi?

Enfermé dans un sombre mutisme depuis mon arrivée à l’Antonia un bon moment plus tôt, la vision partiellement obstruée par le coiffeur réquisitionné d’office pour me refaire une tête plus conforme à celle du grade que j’occupe, je ne vois du nouvel arrivant qui vient de m’interpeller que ses mains. Des mains soignées tenant entre leurs doigts un épais rouleau de parchemin, dans le clair-obscur que créent les flammes des torchères fixées aux murs.

— Je suis le tribun Domitius Æmilii, reprend l’homme sur un ton familier. On m’a chargé de recueillir les données de ton enquête sur le compte du nouvel aspirant au trône... Paraît qu’il ressuscite les morts en plus?... Par Hermès, les pleureuses, les vendeurs d’aromates et tous ces autres sinistres qui font commerce du funèbre doivent craindre pour leurs affaires!

Irrité par l’impertinence de mon visiteur, je me dégage un instant des mains de mon coiffeur pour mettre une tête sur ses paroles. Un visage obtus, au front haut, à l’air intelligent, dans le regard duquel brille une lueur moqueuse complice, comme si mon interlocuteur était assuré de trouver chez moi pareille disposition pour la raillerie. Le parfait inconnu, avec une parcelle d’autorité habillée de belles manières, trop heureux de se trouver dans l’antichambre du Pouvoir. Vêtu d’une tunique de lin blanc serrée à la taille par une ceinture et les pieds enfilés dans d’élégantes chaussures en cuir coûteux, le fait que ce tribun ne m’ait pas décliné sa charge de commandement démontre qu’il est sans affectation particulière. Un magistrat de l’entourage de Pilate au seuil de la trentaine, principalement à la disposition de l’autorité en poste. Un assesseur et deux greffiers du tribunal l’accompagnent.

— Nous avons à parler, toi et moi, Marcus... Fatigué?... Un peu de vin avant de commencer, histoire de te remonter?... Comment dois-je t’appeler d’abord, Marcus ou David?

Assis au milieu de cette pièce de service à l’allure impersonnelle où le coiffeur de la forteresse a établi son officine, je toise longuement mon vis-à-vis sans mot dire, pendant que ses adjoints sont à s’installer autour de deux petites tables à l’usage des commis aux écritures, en vue de consigner mes propos par écrit. Mon mutisme n’a qu’un but : donner à entendre à mon impertinent visiteur qu’il doit vite mettre de côté son assurance désinvolte, s’il veut obtenir quelque collaboration de ma part. Il y a déjà assez que Pilate ne soit pas venu m’accueillir en personne, bien qu’il ait été prévenu de mon arrivée en ses murs.

Les querelles religieuses de ses sujets israélites ont toujours rebuté le préfet impérial. N’y comprenant rien, elles n’ont aucun intérêt pour lui. Si bien que je serais prêt à gager ma tunique qu’il a dû reléguer aux oubliettes le dossier *Christos*. Mais à présent que la dissension refait surface – sa police a dû le prévenir de l’arrestation du prophète Ieschoua et de la volonté bien arrêtée du Sanhédrin de le traduire en jugement –, Pilate s’est vu dans l’obligation d’actualiser sans tarder ses connaissances sur cette litigieuse affaire religieuse, source de division au sein du peuple. Mais comme tout cela l’ennuie et que ça ne vaut sans doute pas de perdre une nuit de sommeil, il m’a envoyé ce remplaçant pour recueillir mon témoignage.

— Alors, on fait le point, tribun, sur la polémique entourant ce controversé rabbi? interroge Domitius Æmilii au bout d’un moment en toussotant nerveusement, mal à l’aise devant mon silence qui s’éternise, le regard empreint d’une sorte de muette imploration que j’interprète comme un appel à l’indulgence pour la familiarité déplacée avec laquelle il m’a abordé.

— Au cas où tu ne le saurais pas déjà, reprend mon visiteur avec embarras, je t'informe que la police du Sanhédrin a conduit le prévenu chez Anne. Pas de détails pour le moment sur cette comparution. On croit cependant que c'est uniquement pour des considérations de personne qu'on lui a provisoirement remis l'inculpé... Je sais que tu as été commandant de la cohorte *Equitatae* de Jérusalem dans un passé encore récent. Tu n'es donc pas sans savoir avec quelle révérence l'ex-Grand-Prêtre est toujours traité par la population juive, bien que déposé depuis quelques années déjà. Caïphe, en gendre respectueux, a dû vouloir rendre hommage au mérite et à la vertu de son beau-père, en posant pareil geste.

Un instant je ferme les yeux, essayant de m'imaginer la scène de ce simulacre de procès devant Anne. Même relevé de ses fonctions de grand-prêtre, ce vieillard roué et expérimenté conserve toujours le caractère conféré par sa charge. Il est en fait le premier personnage de la théocratie, du fait de sa « sainteté éternelle », ayant présidé aux séances du Sanhédrin pendant neuf ans. L'image de la pâle silhouette de Jésus effondré face contre terre au jardin de Gethsémani m'obsède. Je le vois seul au milieu de la hargne de ce tribunal religieux, et il me semble entendre encore à mes oreilles la lamentable plainte de ce chien esseulé hurlant à la mort dans le lointain...

— Tu en penses quoi, tribun?

Je rouvre les yeux. Le visage soigné et bien rasé de Domitius Æmilii est penché sur moi, le regard interrogatif, attendant que je lui donne mon avis sur cette comparution de Jésus devant l'ancien Grand-Prêtre.

— J'ignorais qu'on avait fait comparaître le prophète Ieschoua devant Anne, finis-je par répondre, mais à la vérité je ne suis pas étonné. Le geste de Caïphe envers son beau-père est adroit dans les circonstances. C'est aussi une habile façon d'utiliser avantageusement le délai exigé pour réunir les membres du Sanhédrin. Plusieurs d'entre eux ont dû être arrachés de leur lit à cette heure tardive, et cela a dû causer un certain émoi... Traduire en jugement un prévenu à la nuit tombée n'est certes pas coutumier. À l'évidence le Sanhédrin veut expédier cette affaire sans tarder... Je connais assez le grand-prêtre Joseph Caïphe pour savoir qu'il doit espérer tirer de cette première comparution quelque possible aveu de l'inculpé susceptible de lui servir de fondement pour étayer ses accusations. Une sorte d'instruction du premier degré devant juge seul visant à apprécier la culpabilité du prévenu, avant de le faire comparaître devant la chambre d'accusation.

Figé dans une attitude d'immobilité respectueuse, Domitius Æmilii m'écoute avec intérêt, tandis que l'un de ses assistants est à lui préparer un lutrin pour qu'il puisse consulter avec facilité les pièces du dossier qu'il tient en main.

— J'ai ici devant moi une copie des documents qu'on t'a remis à ton départ de Rome, poursuit mon interlocuteur d'un ton affable, tout en dégageant avec soin certains documents de son rouleau de parchemins pour les étaler sur son lutrin. Pour ma part je n'en ai pris connaissance que récemment, à la demande de Pilate. Mais heureusement pour moi, Alcime ici présent est l'assesseur qui fut chargé à cette époque de seconder le conseiller d'État Crastinus dans la préparation de ce dossier. En fait, c'est lui qui a effectué le gros des recherches pour le conseiller... Celui-ci est présentement à l'extérieur de Jérusalem, suite à une affaire d'urgence à régler, mais on l'attend avant l'aube, pour nous apporter son soutien.

— Qu'as-tu appris de nouveau sur ce prêcheur itinérant, tribun, depuis que tu vis dans son entourage?

La question est d'Alcime, la « mémoire » du dossier *Christos*, assis derrière sa table de travail, une liasse de documents étalés avec ostentation devant lui, le menton relevé dans une attitude d'orgueilleuse satisfaction, pendant qu'il précise sa question :

— Faut-il vraiment voir dans cet homme un nouvel émule des grands prophètes du passé, ou si, au contraire, son personnage correspond bien à l'image d'agitateur messianique que brandissent ses accusateurs pour le dénigrer?... La

controverse suscitée par nombre de ses actions et propos, ainsi que les libertés qu'il prendrait avec certaines des observances les plus respectées du culte des juifs, représentent-elles, à ton avis, une menace pour l'ordre?... On connaît tous l'aspect enchanteur du personnage, tous ces prodiges et guérisons inexplicables dont il parseme sa route et qui créent une forte impression auprès des foules... Comme certains prêtent à cet homme une filiation divine, faut-il partager l'inquiétude des chefs religieux qui voient plutôt dans toutes ces manifestations surnaturelles l'œuvre d'un séducteur démoniaque?

Alcime... Un autre de ces Juifs hellénisants comme on en trouve tant à Jérusalem, et pour qui il est de bon ton de donner à son nom une consonance grecque. J'imagine la tête qu'il ferait si je l'appelais tout à coup par son nom d'origine : Eliacim. Un visage olivâtre, à l'air sévère, avec quelque chose de suffisant et de dédaigneux dans le regard. Le pédant féru de connaissances sur son dossier et par trop heureux d'en faire étalage. Drapé dans un ample vêtement de laine brune ressemblant à une toge romaine, les mains appuyées sur sa table, doigts entrecroisés, il doit souffrir d'avoir à cacher son visage ravagé par les stigmates d'une maladie éruptive sous cette barbe épaisse qui n'est plus vraiment à la mode que chez ses frères rigoristes dont il voudrait tant se distancier.

— C'est toi qui a préparé le dossier *Christos*, le dossier initial constitué sur les faits et gestes du prophète Iesus Nazarenus, finis-je par répondre d'une voix sans chaleur. De ce fait, tu as été le premier à parler de la filiation divine de cet homme. Tu as écrit à ce sujet que ce sont les démons eux-mêmes qui déclarent publiquement cette filiation divine du prophète, par la bouche des possédés... Et de qui tiens-tu tes renseignements?... Sûrement d'indicateurs fidèles puisque l'ensemble du dossier *Christos* a été rédigé à partir de leurs témoignages... Crois-tu que ces témoins auraient pu inventer tout ce qu'ils t'ont rapporté comme actions et paroles de ce prophète?... Il leur faudrait une sacrée dose d'imagination!

— Tu as vu à l'œuvre la toute-puissance de ce prophète-magicien, tribun, de reprendre Alcime. Qui de mieux placé que toi pour nous dire maintenant si toutes ces manifestations sont oui ou non l'œuvre d'un séducteur démoniaque?

— « Tout royaume divisé contre lui-même est dévasté. Si Satan aussi est divisé contre lui-même, puisque vous dites que c'est par Belzébuth que je chasse les démons, comment subsistera-t-il? »

— Tu nous cites le prophète dans ses mots propres, je présume, de conclure l'assesseur. Observation judicieuse destinée assurément à confondre ses dénigreur.

— Et s'il ressuscite les morts par surcroît, d'enchaîner Domitius Æmilii – tout le monde à Jérusalem ne parle que de la résurrection de ce Lazare de Béthanie –, on peut affirmer que ce personnage religieux dispose d'une puissance redoutable.

— J'étais présent lors du retour à la vie de Lazare. Le prophète Ieschoua s'est contenté de donner un ordre : « Lazare, viens dehors! » Le mort est sorti de son sépulcre, libéré en partie des bandelettes de sa sépulture et le corps encore partiellement drapé du suaire qui avait servi à sa mise au tombeau. Et l'air empestait sur son passage d'un mélange de parfums de Rhodes, de myrrhe et de chair corrompue... Que voulez-vous de plus comme preuve de sa toute-puissance?

— Quel est ton sentiment alors sur ce Iesus Nazarenus, tribun?... Qui dis-tu finalement qu'il est?

La question est de Domitius Æmilii, debout derrière son lutrin. Elle demande réflexion. Je n'oublie pas que mes propos sont versés au procès-verbal de cette séance par les deux greffiers du tribunal. Dans sa lettre adressée à Tibère, Pilate affirmait être dans une attente prudente face aux agissements du prophète Ieschoua ben Iosef, du fait de l'autorité du personnage sur les foules. Or Jésus est entré de façon solennelle dans Jérusalem il y a quelques jours, acclamé ouvertement à titre de Messie par certains. L'imagerie mythique attribuée à l'avènement du Messie suscite trop d'émoi au sein du peuple

pour ne pas retenir l'attention de l'autorité occupante. Celle-ci n'ignore pas que les Écritures juives perçoivent le Messie comme le Libérateur désigné envoyé par Dieu pour rétablir Israël dans ses droits et inaugurer l'ère de la justice.

La venue en ce monde de ce Sauveur national étant perçue pour bientôt par la croyance populaire, comment expliquer à Pilate que ce prophète Ieschoua dont il a refusé d'incriminer les gestes dans un premier temps est l'incarnation de ce Messie à mes yeux, et qu'il n'a d'autre intention que de régner sur les cœurs de la façon la plus pacifique? Comment le convaincre que l'homme ne peut en aucun cas être une menace pour l'hégémonie de Rome? Comment faire accepter tout cela à un esprit soupçonneux ayant déjà eu maille à partir, dans un passé encore récent, avec des éléments galiléens qu'il a brutalement fait massacrer par ses soldats, dans le Temple même de la Ville sainte? Comment le rassurer encore, alors que ce Messie est lui-même originaire de Galilée, que ses principaux fidèles sont sujets galiléens, et que le milieu galiléen est reconnu par l'institution juive elle-même comme un bassin d'agitateurs nationalistes?

— Dès le début de sa prédication, finis-je par répondre, Iesus Nazareus a été pour les foules venues l'entendre un personnage discuté et une source d'inquiétude pour les chefs religieux pharisiens et sadducéens. Ces sadducéens, en particulier, ont une antipathie préconçue envers tout ce qui peut provoquer de l'effervescence au sein du peuple. Une atteinte à l'ordre religieux juif est à leurs yeux une atteinte à la stabilité sociale qui, par voie de conséquence, ne peut que menacer l'ordre établi des choses... Là où prophète de Galilée se démarque de l'institution juive traditionnelle, c'est dans sa volonté bien arrêtée de restaurer le sentiment religieux des siens. Au point même de renchérir sur le discours des prophètes d'antan. Un enseignement qui traduit d'une grande soif d'idéal et de perfection, mais en même temps si dérangeant, si dépouillé dans l'expression de ce qui constitue le fondement des croyances du vieil Israël, que les guides spirituels de la nation le perçoivent comme une menace pour le judaïsme profond... D'où cet affrontement qui a pris l'allure d'un procès continu pour le contesté prophète.

— J'ai pu constater cela à la lecture du rapport, de commenter Domitius Æmilii en fouillant dans les feuillets de son dossier. Cet homme transgresserait bien des tabous des ordonnances du culte des siens. Même qu'il se commettrait avec des gens sans répondant, une chose jugée comme scandaleuse par ses détracteurs.

— Pour le prophète de Nazareth, tous les hommes vivent dans l'indignité sous le regard de Dieu. Et pour que tous comprennent bien le sens de son propos, il dénonce avec force ceux qui se pavanent sous le drapé de vertus qu'ils n'ont pas. Et il s'en prend en particulier à l'hypocrisie des notables du pouvoir religieux, leur reprochant publiquement de s'afficher comme gens de vertu sous leur masque de compassion, alors que par derrière ils se ferment aux autres et tirent parti de leur position d'influence. Mais comme ces prétentieux n'acceptent en aucun cas de reconnaître leur fausseté, ils se braquent, résistent avec force au langage de ce Juste qui leur demeure fermé.

— Et quel est donc ce langage qu'il leur faudrait comprendre? questionne Alcime tout en triturant furieusement le lobe de son oreille droite avec une moue de réprobation.

— Le langage de la pureté du cœur : l'humilité sincère, la conscience de son abaissement, le pardon envers l'offenseur, la compassion à l'égard des miséreux, la confiance filiale en Dieu... C'est le discours que tient ce Juste.

— Comme il se fait tard, de couper Domitius Æmilii, et que je me dois de remettre à l'aube un rapport succinct au gouverneur devant le peu de temps dont il disposera pour en parcourir ses notes avant son entrée au tribunal, quelle image voudrais-tu donner finalement à Pontius Pilatus de ce personnage religieux?... Jusqu'ici cette image est plutôt favorable, mais encore? Qui dis-tu finalement qu'il est?

Avoir côtoyé le génie religieux de Jésus de Nazareth est un privilège personnel tel, qu'il me semble d'avance voué à l'échec d'essayer d'expliquer le sentiment qui m'habite face aux multiples révélations de son enseignement. À court de mots pour communiquer l'incommunicable, je suis tenté de baisser les bras, mais il y a cet aiguillon au fond de moi qui me rappelle que le sort de mon protégé dépend peut-être de ma plaidoirie. Si j'échoue, Pilate peut s'aviser, pris de suspicion, d'applaudir à l'arrestation de Jésus et même de juger pertinentes les charges d'accusations portées contre lui. Me libérant des bons soins de mon coiffeur, je viens me planter debout au centre du demi-cercle de mes interlocuteurs, de façon à être bien vu de tous, puis je me lance :

— Le personnage de Jésus de Nazareth ne peut être compris, selon moi, qu'à la lumière de l'histoire du peuple juif. Ce n'est pas un quelconque moralisateur qui joue sur la souffrance et les espérances des siens pour se donner du crédit. L'activité de ce prophète annonce une aube nouvelle, non seulement pour les siens, mais également pour les hommes de ce monde. Ses enseignements en portent le témoignage. Il s'agit d'une instruction qui introduit une forme de langage et d'espérance inconnus à ce jour : le triomphe de la vérité sur l'erreur, de l'esprit sur la matière, de la liberté sur le despotisme, de la parole sur le glaive... Les prodiges attribués à ce prophète thaumaturge ne sont pas des illusions temporaires découlant d'envoûtements. Ils sont bien réels et proclament selon moi du caractère surnaturel de sa mission... Jésus de Nazareth, j'en ai la ferme conviction, est ce Messie annoncé à la descendance d'Israël et venu en ce monde pour y établir le règne de l'Esprit devant instituer à jamais la paix, la justice et l'amour fraternel entre les hommes.

Mouvement involontaire d'incrédulité sur le masque vérolé d'Alcime. Sourire fugace de complaisance chez Domitius Æmilii. Échange de regards appuyés entre les deux greffiers, chargés en un instant de toutes les craintes prophétiques reliées à la venue du Messie. À peine ai-je révélé ma perception de la véritable nature de Jésus à mes auditeurs que je suis saisi d'appréhension à l'idée, tout à coup, que l'on puisse interpréter ce témoignage comme une quelconque adhésion à sa personne. Un agent infiltré de Rome ne doit pas écouter le chant des sirènes, laisser les sentiments l'emporter sur sa capacité de déduire et d'analyser rigoureusement les faits d'une situation. Affichant malgré mon trouble soudain un calme apparent, je m'empresse de préciser, avec un détachement calculé pour son effet :

— Bien sûr, ce sentiment que Jésus de Nazareth puisse être la figure accomplie de ce *Christos* promis à Israël ne trouve pas d'écho en moi... Bien que Juif de naissance, il n'y a pas de langage religieux commun entre ce Messie et moi!

L'escargot qu'il suffit d'effleurer pour qu'il rentre dans sa coquille. La voix du cœur lâchement refoulée par refus de m'avouer que j'en suis au bilan de mes choix, de mes engagements moraux. Croire ou ne pas croire. Le choix est là, incontournable. L'adhésion d'amour ou le refus global.

— Tires-tu cette conclusion de toi-même, tribun, ou si ce prophète a reconnu devant toi être le Messie annoncé par les Écritures? demande Alcime, noyé dans sa toge brune, lissant sa barbe d'un geste inconscient.

— Que je sache, l'homme ne s'est encore jamais attribué ce titre de gloire... Mais relisez les notes du dossier *Christos*, et vous réaliserez que ce prophète a toujours mis beaucoup d'insistance à établir les preuves de sa mission divine, et cela dès le début de son enseignement.

— Ce sont donc ses prodiges qui t'ont conduit à cette conclusion?

— Non, Alcime. Plutôt sa parole... Jamais homme n'a parlé comme lui... Son enseignement est d'une telle puissance, exerce un tel ascendant sur ses auditeurs, que ceux-ci en demeurent ébranlés... Une mystérieuse autorité se dégage de tout son être.

— En somme, comme tu viens de le dire, tribun, de conclure Domitius Æmilii, notre rapport contenait déjà nombre de données révélatrices sur ce prophète susceptibles de soutenir ta déclaration à l'effet qu'il soit le Messie d'Israël... Tout se résume à croire cette affirmation, cependant...

Alcime dont je surveille depuis quelques instants une moue de scepticisme prononcée sur ses traits, s'écrie tout à coup :

— Le Messie dans ce prédicateur campagnard, sans pouvoir, sans titre, sans gloire, ce n'est certes pas l'image des espérances d'Israël... Et assurément le Sanhédrin pense de même, si on en juge par le geste que ce Haut Tribunal vient de poser ce soir. L'inculpé ne correspond pas tout à fait au profil établi!

— Que ce Iesus Nazarenus soit ou non le Messie d'Israël, de trancher Domitius Æmilii, c'est une perception pour l'instant encore limitée au milieu de ses disciples, si on fait exception, bien sûr, des couches plus humbles de la société juive... S'ajoute à cela, à présent, cette déclaration sans équivoque qu'on vient d'entendre de ta bouche, tribun. Ta déposition d'autorité dont chaque mot a été consigné par écrit... Pour clore cet entretien, à quoi devons-nous nous attendre maintenant? Quels sont les chefs d'accusation susceptibles d'être mis de l'avant par le Sanhédrin pour réclamer la tête de ce prophète?

— Ses dénonciateurs vont sûrement relever la profanation du sabbat, la prophétie et la magie... Certes on va aussi l'accuser de commerce avec Satan, et sans doute même de blasphème. Jésus de Nazareth parle de Yahweh et des relations qu'il entretient avec Lui avec une hardiesse, une familiarité et une perception susceptibles de le voir traité de blasphémateur par l'orthodoxie juive. Et le blasphème est punissable de mort, selon leur Loi... Comme on a déjà essayé dans le passé de lapider le gênant personnage pour des motifs de cet ordre, à présent que ses adversaires le tiennent à leur merci, ils vont certes tout mettre en œuvre pour réclamer sa tête. Ce qui m'amène à ne pas croire à un chef d'accusation reposant uniquement sur des griefs à caractère religieux. Ça risquerait de ne pas être assez convaincant comme motif de culpabilité pour Rome.

— Je partage ton opinion, tribun, commente Domitius Æmilii avec une lueur d'approbation dans le regard, pendant qu'il rassemble les feuillets de son dossier, indiquant par là que notre entretien est terminé. Le gouverneur va vouloir apprécier les faits. Mais pour lui, nombre d'accusations risquent d'être incompréhensibles, si elles débordent sur un plan religieux... À titre d'exemple, si l'inculpé est accusé de rejeter la tradition des anciens, que ce soit en paroles ou en actes, Pilate n'y entendra rien... À moins qu'on lui démontre que ce Jésus de Nazareth est une menace pour l'ordre romain, je doute fort qu'il embarque dans le jeu de ses accusateurs. C'est à lui seul que revient la tâche d'évaluer la culpabilité de l'accusé. (Le regard empreint soudainement d'une lueur de défi :) Le partage des pouvoirs avec le Sanhédrin ne fera pas du procureur de Rome en Judée l'exécutant aveugle des sentences du Haut Tribunal des juifs, son bourreau docile. Par Hermès, non!

La nuit, les ténèbres sont bénéfiques pour l'homme. Elles l'obligent pour ainsi dire à rentrer en lui-même, à s'examiner sans bienveillance avec une rigueur dénuée de complaisance pour toutes ses faiblesses coupables envers les autres, son manque de force morale, ses hypocrisies, ses mensonges. Resté seul après ma rencontre avec les deux adjoints de Pilate et incapable de trouver le sommeil entre les murs de cette forteresse lugubre, je choisis d'aller me réfugier à son sommet en attendant le lever du jour. Là, sur son chemin de ronde reliant ses quatre hautes tours, dans l'étrangeté de cette nuit où Jérusalem s'est endormie au milieu des cris inquiets des bêtes du sacrifice qui flairent l'odeur de la mort et bêlent lamentablement, mes yeux se tournent vers la Ville Haute, ce quartier aristocratique où s'élèvent les demeures cossues des chefs de la nation ainsi que le vaste et somptueux palais du défunt roi Hérode.

Comme le sort de Jésus me préoccupe au point d’envahir toutes mes pensées, mon regard s’arrête sur la riche résidence des Grands-Prêtres dont les marbres de Judée ont pris une couleur plombée dans la clarté lunaire. Derrière la façade secrète de ce palais, le « Fils de l’homme » est à comparaître en jugement. La mort avec vue sur le Moriah, cette colline sainte où Abraham s’était rendu autrefois dans le dessein d’y sacrifier son fils bien-aimé, sur l’ordre de l’Éternel. Aujourd’hui, les descendants du vénéré patriarche, pris de suspicion et d’exécration homicides à l’égard de l’un de leurs frères qui proclame vivre avec le Très-Haut un lien filial, s’apprêtent à donner libre cours à leurs desseins criminels à l’endroit de ce hardi novateur accusé d’être le corrupteur de l’Israël saint.

« “Quiconque m’aura confessé devant les hommes, moi aussi, je le confesserai devant mon Père céleste...”

C’est la roue du destin qui m’a conduit à toi, Jésus fils de Joseph, mais pas une seule fois, quand j’étais en ta présence, hormis le jour de mon acceptation au sein de tes partisans, je n’ai osé te parler, pas même te témoigner mon respect. Encore bien moins te donner le baiser d’hommage et d’amitié, comme le veut l’usage pour le disciple à l’égard de son maître. Ce soir, je viens de porter témoignage en ta faveur, mais superficiellement, sans m’impliquer personnellement. Je reconnais pour véridique ton enseignement, déclare spontanément qu’il traduit de l’Esprit de Dieu qui est en toi, que tu es sans aucun doute le Béni des nations promis aux hommes, mais dans le même temps je m’empresse de me désolidariser de ta personne, de bien préciser que je n’ai point commerce avec toi. Comme si je craignais subitement de perdre toute crédibilité aux yeux de l’autorité romaine, en avouant pareille relation. Pire, comme si je rougissais de toi! »

Alors que je fonçais vers l’Antonia plus tôt en soirée, j’avais eu l’impression d’accourir à un rendez-vous longtemps différé. Mais à peine m’étais-je retrouvé à l’intérieur de la forteresse que je m’étais senti envahir par un malaise indéfinissable. Un pressentiment sinistre que quelque chose de terrible allait s’abattre sur moi. Les heures passant au sablier, ce sentiment de menace ne fait à présent que s’accroître, avec l’approche de l’aube. Aujourd’hui, ce 14 *nissan*, en cette veille de la Pâque, tout va se jouer pour Jésus : son triomphe ou sa défaite à jamais. Dans ce dernier cas, je redoute le pire pour lui. J’ai peur qu’aucun outrage ne lui soit épargné.

Enfermé en moi-même, crispé, tous les muscles tendus par cette attente oppressante, j’arpente sans fin le chemin de ronde de la forteresse. Dans la lueur des torches frileuses, chacun des pas de mes chaussures cloutées retentit lugubrement sur le pavement du sol. Étrangement, à la façon dont les sentinelles de faction me regardent, peut-être « l’escargot qu’il a suffi d’effleurer pour qu’il rentre dans sa coquille » est à ce point perceptible à travers moi, que ces factionnaires arrivent confusément à le percevoir sur mon passage!

## CHAPITRE XLIX

Autant le *secretarium* des appartements princiers de la forteresse Antonia bourdonne du brouhaha d'un débat houleux, autant les conversations chutent-elles à l'instant où je me présente sur le seuil de son entrée. Surpris en pleine discussion, une poignée de *contubernales*\* me dévisagent avec curiosité, à ce point identiques dans leur attitude supérieure qu'on les dirait tous tirés du même moule. Des hommes nés pour le bien-être des officines de commandement qui font leur apprentissage des règles du pouvoir. Au milieu d'eux, un visage connu : Ponce Pilate, leur maître en suffisance. Visage tendu à l'air revêché qui s'adoucit du moment où nos regards se rencontrent, Pilate se libère des attentions de son valet de chambre occupé à mettre la dernière touche à sa cuirasse justaucorps, pour s'avancer vers moi dans le plus grand appareil, comme le veut le cérémonial du Prétoire. La justice romaine est si sacrée qu'on ne saurait l'entourer de trop de solennité, surtout en province sous tutelle impériale où l'étalage de cette pompe a encore pour fonction d'éblouir les sujets passés sous l'hégémonie de Rome.

— Marcus Félix!... Sois le bienvenu, tribun, me lance Pilate avec une moue fugitive d'irritation qui en dit long sur le désagrément qu'il éprouve, face à la délicate affaire judiciaire qui l'attend.

Impassible dans ma tenue militaire, je contemple un instant sans mot dire cet homme infatué qui inspire crainte et mésestime à ses administrés, et dont je suis parvenu avec le temps à mettre à jour les équivoques et les faux-fuyants les plus dissimulés.

— Salut à toi, préfet, finis-je par répondre, sans autre forme de respect, à peine poli.

Masque d'assurance hautaine comme toujours, ses yeux calculateurs dénués de chaleur rivés dans les miens, Pilate allonge un bras vers moi et pose une main sur mon épaule :

— J'aurais aimé connaître le déroulement de ton enquête sur le terrain au cours de cette dernière année, mais le temps nous presse. L'important, c'est que tu n'aies pas oublié ce que je t'avais dit à l'époque au sujet de ce rabbi juif, s'il devait un jour comparaître devant mon tribunal... L'heure est venue maintenant de t'avoir à mes côtés. Il me faut savoir ce que tu as appris sur ce personnage controversé et ses activités.

Visage fermé, je soutiens le regard de Ponce Pilate sans broncher, puis laisse tomber d'un ton détaché :

— J'ai rencontré tes assesseurs, à mon arrivée cette nuit. Ils ont en main le compte-rendu de mon enquête.

— À ce que je vois, le pourrissement des relations entre cet homme et les groupes du judaïsme a atteint son point de rupture... Les chefs de la nation ont bien monté leur cabale contre lui. (Figure soudainement rembrunie :) Je n'aime pas cette affaire... Résume-moi les motifs de leurs griefs à l'égard de l'inculpé.

Le misérable, il n'a pas pris connaissance de mon rapport, et si cela se trouve il n'a jamais dû parcourir non plus une seule ligne du dossier *Christos* rédigé à l'époque. Essayant de contenir au mieux ma contrariété face à ce masque d'imposture qui cherche à en imposer, comme je m'appête à m'exécuter brusquement toutes les têtes se tournent vers l'entrée du *secretarium*. Un centurion s'y découpe, immobile et martial dans l'étrange lumière blafarde de ce nouveau jour qui est à se lever au levant de Jérusalem.

— Les juifs sont là, préfet, informe-t-il, concis.

— Ils sont nombreux? interroge Pilate, visage soudainement ombrageux.

— Deux cents, peut-être plus. En tête, cinq membres du Sanhédrin et le chef de la garde du Temple avec un détachement de sa police et le détenu sous bonne escorte. Derrière, un attroupement de curieux. Leurs rangs grossissent rapidement. Déjà ils obstruent les deux couloirs de l'entrée.

Debout à l'écart derrière un lutrin et occupé à parcourir les notes d'un dossier qui pourrait bien être mon rapport de mission, Cassius Crastinu lève les yeux de sa lecture, puis s'écrie, sur un ton plein d'ironie :

— Le bon peuple que voilà! Ces bons sujets aiment leurs conducteurs et leur témoignent en toutes choses fidélité!... Prends-en ton parti, gouverneur, avec une cause aussi conflictuelle, je peux t'assurer qu'ils ne vont pas tarder à accourir de tous les coins de Jérusalem!

— Tous nos légionnaires en armes sur nos murs! ordonne aussitôt Pilate à son centurion, visage durci. Cela fait, amène-moi les sanhédrites avec leurs témoins à charge et le prévenu.

— C'est plutôt eux qui te réclament à l'entrée, gouverneur, corrige aussitôt le centurion, quelque peu embarrassé. Poser un pied à l'intérieur leur est interdit, selon leurs lois...

Prenant un air stupide d'étonnement, Ponce Pilate roule des yeux furibonds, puis s'écrie d'une voix sifflante de rage :

— Quoi? Ils osent me faire cet affront jusque dans mon propre tribunal?

— Voyons, *praefectus*, tu le sais depuis le temps que selon les ordonnances de leur culte, pénétrer à l'intérieur d'un lieu dont les occupants sont qualifiés d'idolâtres rend impur pour sept jours, réplique Cassius Crastinus, en haussant les épaules, pour bien montrer qu'il n'est pas dupe du petit numéro de son supérieur en commandement. Tu ne vas pas en faire une attaque!... Ces bonnes gens ne peuvent tout simplement pas entrer dans le Prétoire s'ils veulent manger l'agneau pascal selon leur rite ancestral ce soir. Fouler le sol où tu as posé le pied les souillerait... Ils ne veulent pas te faire d'ennuis, c'est juste de la vertueuse répulsion!

— Ah oui? Mais moi par contre, je peux leur en faire des ennuis, rétorque Pilate, menaçant. (Fonçant vers la sortie, me réquisitionnant au passage :) Suis-moi, tribun!

Précédés à l'extérieur par le centurion qui est déjà à hurler ses ordres à la ronde, nous sortons sur la terrasse du Prétoire, au milieu d'un sourd bruit d'agitation en provenance de l'entrée, plus bas. Chlamyde blanche bordée d'une bande de pourpre agrafée sur l'épaule, démarche à l'assurance hautaine dans sa figuration de cuirasse musclée prolongée de lambrequins multicolores, Pilate ne met que quelques instants pour descendre le long escalier de pierre conduisant à l'atrium, puis de là gagner les deux larges couloirs donnant accès à la forteresse. À l'instant où il s'immobilise sur le seuil de l'entrée monumentale, la foule se tait, respectueuse, tandis que résonnent en écho autour de nous les cris et les appels des légionnaires se précipitant au pas de course aux remparts. Drapés dans leurs longues robes et croulant sous les symboles de leur fonction respective, le chef de la garde du Temple et les cinq sanhédrites qui l'accompagnent s'inclinent pour saluer leur gouverneur, tout en courbettes obséquieuses.

Immobile et très droit aux côtés de Ponce Pilate, comme le veut le protocole militaire, je n'ai d'yeux que pour Jésus, garrotté comme un malfaiteur au milieu d'une tourbe de valets du Haut Clergé, à l'avant-plan. Le Berger d'Israël est dans un état si misérable que c'est à peine si j'arrive à reconnaître son visage. Ce n'est que quand les sanhédrites font remettre le prisonnier à Pilate par les huissiers du tribunal, et qu'il franchit le seuil du passage au-delà des herses de sécurité pour apparaître en pleine lumière dans le *lithostrôtos*\*, que je peux mieux voir l'ampleur des outrages qu'on lui a fait subir.

Les vêtements souillés, le visage tuméfié maculé de crachats et de traces de sang séché, la barbe et la chevelure sordides, Jésus n'est plus que l'ombre de lui-même, au milieu de ce large atrium dallé circonscrit de galeries cintrées sur son pourtour. La distinction et la dignité de tout son être ne sont atténuées en rien toutefois, en dépit des fatigues et des mauvais traitements dont sa figure a gardé l'empreinte. Si bien que contre toute attente je lui adresse devant l'assemblée de ses accusateurs un martial salut militaire à la romaine. Cette démonstration de civilité et de respect n'a d'autre but que de saluer en Jésus le roi de gloire auquel le peuple donnait encore toutes les marques extérieures de reconnaissance quelques jours plus tôt, lors de son entrée solennelle dans Jérusalem.

Réaction immédiate chez les princes des prêtres. Offusqués par mon salut, ils me foudroient de regards outrés tandis qu'à côté de moi, Pilate qui a tiqué lui aussi devant mon geste de révérence me dévisage d'un air de reproche étonné. Mais cela ne dure qu'un instant. Car voyant les moues indignées des sanhédrites à qui il ne veut surtout pas faire l'honneur de partager leur mécontentement, il se ressaisit aussitôt. Levant un bras autoritaire pour prévenir toute forme de protestation, le visage durci, il prend l'assemblée de vitesse et lance d'un ton irrité :

— Quelle accusation portez-vous contre cet homme?

Formulée en grec, la question du préfet impérial est aussitôt transposée dans la langue du pays par un traducteur officiel afin que le public puisse en suivre les débats.

— Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré, répond avec hauteur le chef de la garde du Temple.

— Prenez-le vous-même et jugez-le selon votre loi! riposte Pilate d'un ton péremptoire, à l'instant où son interprète lui a traduit la réponse des émissaires de l'aristocratie sacerdotale.

La réplique tranchante du gouverneur ne fait pas que réfuter d'avance toute objection, elle est aussi judicieusement envoyée dans les circonstances. Ponce Pilate sait fort bien que ces inquisiteurs du Haut Clergé souhaitent la mise à mort de l'inculpé. Et il incite dès lors les sanhédrites à juger l'accusé d'après leur propre loi, sachant pertinemment qu'ayant perdu le *jus gladii*, le « droit du glaive », ils ne pourront pas user de la peine capitale contre Jésus, pour les délits qu'on lui reproche.

— Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort, rétorquent les prêtres en chef dans l'araméen du pays, mines affectées teintées d'amertume au souvenir peut-être de leur toute-puissance passée qui leur permettait alors de jouir de toute autorité dans les causes de sang, sans en référer comme aujourd'hui à une puissance étrangère.

Les délégués du Sanhédrin sont donc là afin d'obtenir de Pilate qu'il confirme la sanction décrétée par leur Haut Tribunal pour châtier les actions coupables de Jésus. Puis, cela fait, qu'il rende exécutoire la peine requise contre lui. La difficulté à contourner pour eux, c'est que la justice romaine ne tient par principe aucun compte du code pénal juif en matière de délit religieux, bien que le culte judaïque jouisse de la protection de l'État romain. Ces princes des prêtres, aux desseins homicides, vont donc devoir convaincre le préfet impérial que l'un de leurs frères de sang a commis un crime passible de mort selon le droit romain. D'où la présence derrière eux de témoins de l'accusation prêts à cracher leur venin, si Pilate ordonne une mesure d'instruction afin d'éclairer son tribunal sur les prétentions des demandeurs.

Or Pontius Pilatus ne semble pas à ce stade-ci vouloir engager l'affaire en justice. Nulle présence de ses conseillers chargés de le seconder lors des débats censés se tenir en public. Et Pilate n'a pas ordonné non plus à ses légionnaires d'installer dans l'atrium de la forteresse la tribune officielle du tribunal. D'ordinaire, l'accusation doit d'abord obtenir le consentement du juge avant que ne s'engagent les procédures judiciaires. Sa décision découle de son impression première de la cause à entendre.

S'en suit la *delatio nominis*, acte par lequel l'accusateur affirme solennellement n'avoir aucune prévention contre l'inculpé. Cela fait, un huissier de tribunal procède à l'appel des parties, prélude à l'ouverture des débats avec l'exposé de l'affaire. L'accusateur présente sa plainte, l'accusé sa défense, puis le parquet complète avec l'information supplémentaire jugée susceptible d'aider le tribunal à apprécier la culpabilité du prévenu. Une fois tous les éléments de preuve réunis, l'annonce officielle en est faite par un héraut, et il ne reste plus alors au juge qu'à statuer sur le bien-fondé des assertions en cause. Rien de tout ce protocole judiciaire n'a été mis en place pour Jésus. Pilate juge-t-il qu'il n'y a pas matière à procès devant l'impertinence du motif d'accusation?

Tout à coup, du groupe des valets de la bien-pensante orthodoxie s'élève une voix aigre et criarde :

— Nous l'avons trouvé bouleversant notre nation, défendant de payer le tribut à César, et s'arrogeant le titre de roi!

Pilate n'a pas un geste le temps que son interprète lui traduise en grec la grossière accusation formulée en dialecte araméen. Mais quand il découvre toute la malveillance que recèle cette triple calomnie, je comprends en un instant au feu sombre que je peux percevoir dans ses yeux, quelle ligne de conduite il compte adopter face aux plaintes de ces accusateurs retors qui ont fait de l'apparence d'honorabilité une vertu : ce sera un non-lieu pur et simple.

Mais soudain, à mon grand étonnement, Pilate décide devant l'insistance de cette tourbe excitée d'aller au fond des choses et d'entendre l'accusé dans la quiétude du Prétoire, loin de toute perturbation. Et sans plus de formalité, il laisse tout ce beau monde en plan pour gagner la tranquillité de ses appartements princiers au sommet de la forteresse, avec Jésus à sa suite. Fait étrange, nulle trace du témoin principal de l'accusation. Pour une raison inconnue, Judas brille par son absence...

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le cérémonial judiciaire destiné à souligner la majesté des tribunaux romains se met en place dans le *secretarium* du palais. Pilate prend place sur la chaise curule, on porte devant lui l'image de Tibère César, puis sur une table basse en ivoire recouverte d'un riche tissu sur laquelle reposent deux grands chandeliers d'or massif aux flammes claires, on dépose le recueil sacré des constitutions impériales. Malgré les apparences d'entretien privé que présente l'instance qui va suivre, c'est bien une procédure judiciaire que va présider le gouverneur: tous ses assistants, greffier et huissier officiels inclus, y ont été convoqués. Et pour le public massé aux portes de la forteresse plus bas, dans l'attente des événements à venir, les faisceaux plantés là-haut devant l'entrée du Prétoire, avec licteurs au garde-à-vous, sont bien là pour témoigner que le premier magistrat de Rome en Judée y tient tribunal dans son palais.

Si Pilate m'a confié à demi-mot, quelques instants plus tôt, qu'il méprise les deux premiers chefs d'accusation – la province est calme et sa police ne lui a jamais rapporté que l'accusé refusait de se soumettre à l'impôt –, le dernier grief porté contre le prévenu, la revendication de la royauté, une habile manœuvre du Haut Clergé pour forcer la main du gouverneur, l'empêche pour l'instant de relâcher Jésus. La prétention au titre de roi n'est pas une assertion à prendre à la légère. Elle peut en effet facilement se transformer en un crime de lèse-majesté. Et se rend coupable d'un tel crime celui qui de propos délibéré entretient un esprit de sédition contre l'autorité de César, menace la sûreté de l'État, ou détourne de leurs devoirs envers Rome les sujets qui lui sont soumis.

Debout au centre de la pièce à la droite de Jésus, mais légèrement en avant de lui pour mieux le consulter du regard, je fais face à Pilate secondé de Cassius Crastinus, Domitius Æmilii et Alcime, ses trois principaux conseillers groupés sur sa gauche. C'est la position au sein du tribunal que Pilate m'a assignée, du fait que je peux faire office de défenseur pour l'accusé le cas échéant, devant l'absence de témoin pour lui porter témoignage. Jésus m'a reconnu, sous mon nouvel aspect. Je le sais à la façon dont il a posé son regard sur moi, dans la lourde atmosphère chargée de réprobation qui a suivi mon geste

de respect à son égard, à son entrée dans l'atrium de la forteresse. Un regard doux, résigné, au sein d'une figure hâve de fatigue, mais dont l'immensité de l'indulgence que j'y ai perçue à l'égard de mon double jeu m'a ébranlé jusqu'au tréfonds.

— Tu es le roi des Juifs? questionne soudain Pilate, d'entrée de jeu, d'un ton doucement ironique, devant sa cour de *contubernales* formant rang à quelques pas derrière Jésus.

Forme irréaliste au milieu du Prétoire sous l'étrange clarté blafarde qui tombe du plafond relevé en son centre d'un dôme de mica translucide, Jésus écoute la traduction de son interprète, entre les deux rangs de ses inquisiteurs, semblant donner la lumière à notre enceinte plutôt que de la recevoir. Mais croire à la royauté possible de cet être pitoyable épuisé par les mauvais traitements semble soudain si absurde que Pilate en est comme pris de pitié.

— Est-ce de toi-même que tu dis cela, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi? réplique Jésus d'une voix ferme qui contraste étrangement avec son visage disgracié par les outrages.

Cette réponse étonnante pleine d'assurance et d'autorité tranquilles chez un homme conspué, devenu l'opprobre des siens, crée une telle impression sur l'assemblée qu'elle en reste comme saisie, à l'instant où l'interprète de Pilate lui en donne la version grecque. Une traduction fidèle qui témoigne bien de la noblesse native de l'inculpé et du caractère élevé de sa personne. Du coup, je sens croître l'intérêt du gouverneur pour l'accusé :

— Est-ce que je suis Juif, moi? rétorque Pilate avec hauteur, mais avec un je ne sais quoi de bienveillant dans l'expression de son regard. Ta nation et les Grands-Prêtres t'ont livré à moi. Qu'as-tu donc fait?

— Mon royaume n'est pas de ce monde, déclare Jésus au bout d'un moment, d'une voix ferme empreinte de noblesse qui fait étrangement contraste avec le dénuement de sa condition. Si mon royaume était de ce monde, mes gardes auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux juifs. Mais ma royauté n'est pas d'ici.

— Ainsi donc tu es roi? réplique Pilate avec une moue étonnée traduisant sans doute d'une arrière-pensée d'indulgence pour l'esprit rêveur qu'on lui a donné à juger, pendant que du fond du *secretarium* retentit un « par exemple! » d'étonnement incrédule, formulé à mi-voix.

— Tu le dis. Je suis né et je suis venu en ce monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Quiconque est ami de la vérité écoute ma voix.

— Qu'est-ce que la vérité? réplique Pilate d'un air sceptique, pendant que Cassius Crastinus, derrière son dos, laisse tomber, entre les dents : « La vérité, dans un tribunal, c'est bien la dernière place où il faut la chercher! »

L'interprète de Jésus choisit de ne pas lui traduire la boutade, mais ce dernier paraît en avoir saisi l'équivoque, parce qu'il s'enferme dans le silence. Pilate a une hésitation de son côté, visiblement embarrassé par cette ennuyeuse affaire. Le connaissant bien, il me semble que je l'entends réfléchir. Il a devant lui un doux idéaliste, un esprit sûr de ses inspirations dont le discours religieux non conformiste fait scandale pour le Tribunal suprême du judaïsme. L'attitude de dignité du prévenu déconcerte le préfet impérial, c'est certain. Je le perçois à l'attitude circonspecte dont il fait preuve, à ce regard attentif et pondéré qu'il pose sur Jésus.

Rien en commun chez la noble figure de l'inculpé avec ces faciès hirsutes de criminels au regard par en dessous et aux attitudes implorantes que le magistrat de Rome a l'habitude de voir défiler devant son tribunal. Encore bien moins avec ces agitateurs rebelles surexcités qui le défient ouvertement et lui hurlent leur mépris à la face jusqu'à ce qu'on les charge de chaînes et de la traverse supérieure de leur croix pour les conduire au supplice. Une vérité est-elle à faire son chemin dans

l'esprit de Pilate : l'évidence que l'homme qu'on lui a donné à juger est la victime de manœuvres voilées du Haut clergé régnant?

Un lourd silence est tombé sur le Prétoire, Jésus n'ayant plus ouvert la bouche. Dehors, les cris de la foule s'enflent, une clameur rappelant le pénible affrontement de Césarée, l'affaire des effigies de César. Pour y avoir exprimé avec tant de maladresse sa dévotion à l'Empereur, Pilate en ressent encore la cuisante humiliation. Et pour cause : il s'était attiré la colère de Tibère, dès son entrée en fonction.

Visage durci tout à coup, comme s'il voulait nous convaincre de la fermeté du jugement qu'il s'apprête à rendre malgré l'orage qui menace à l'extérieur, Pontius Pilatus se lève brusquement de sa chaise curule et gagne la terrasse de son palais d'un pas ferme, me réquisitionnant au passage avec Jésus. À l'apparition de leur gouverneur au balcon, la foule ameutée par la tourbe des valets du Pouvoir redouble de cris. Des hurlements qui s'engouffrent entre les murs d'enceinte de la forteresse tels les vagues furieuses d'une mer démontée. Impassible, menton projeté en avant dans une attitude de défi hautain, main levée en guise de salut et d'appel au calme, Pilate balaie d'un long regard cette levée en masse de dévots surexcités soumis en tout à leurs funestes conducteurs.

La compassion n'a pas été enseignée à Pilate, et il n'a qu'un culte, celui du *Divus Ceasar*. Il pourrait livrer Jésus à ses tortionnaires, et cela ne viendrait troubler en rien son sommeil. Mais comme il connaît bien la fausseté de ces sanhédrines qui prétendent agir par pur loyalisme à l'égard de Rome en lui livrant ce prétendant à la royauté mis au banc de la nation, il n'entend pas être l'objet de leurs agissements artificieux. Et il est d'autant plus conforté dans le jugement qu'il s'apprête à rendre, qu'il éprouve à présent une certaine sympathie pour l'accusé, à ce que je peux en percevoir. Suspendue à la décision de Rome, la tourbe houleuse s'écrase en murmures d'attente anxieuse, pendant que j'amène Jésus à l'avant-plan auprès de Pilate. Le désignant aussitôt au peuple, le Romain déclare d'une voix forte :

— Je ne trouve aucune culpabilité en cet homme!

À peine la proclamation d'innocence a-t-elle fini de résonner en écho entre les hautes parois de la forteresse qu'éclate la réplique de la foule, drue, impitoyable, hurlée à pleins gosiers :

— C'est un faux prophète, un magicien, un corrupteur du peuple!

— Il profane le sabbat et se détourne de nos Lois!

— Un démoniaque venu pour nous perdre, un vil séducteur!... Il divise les familles, soulève les enfants contre leurs parents, partage la table des pécheurs, tient compagnie aux femmes de mœurs!

— Il a menacé de détruire le Temple!... Il remet les péchés, usurpe le pouvoir de l'Éternel!

Calomnies, dénigrement, diffamations fendent l'air comme autant de flèches empoisonnées qui viennent cruellement lacérer Jésus. Des accusations gratuites dont le Tribunal ne devrait tenir aucun compte, mais qui, je le sens, interpellent Pilate par la violence de leur attaque. De guerre lasse, celui-ci se tourne vers Jésus :

— N'entends-tu pas tout ce qu'ils allèguent contre toi? lui dit-il d'une voix légèrement tendue.

C'est une invitation ouverte pour Jésus de réfuter les griefs de ses accusateurs, mais à la grande surprise de son juge, l'inculpé se tait. Tout aussi surpris, je m'interroge : les accusations portées sont-elles à ce point grossières que Jésus ne daigne même pas s'en justifier?

Pontius Pilatus s'est convaincu de l'innocence de l'accusé, et il vient de le clamer haut et fort devant le peuple. L'affaire est close. Pourquoi n'ordonne-t-il pas alors de relâcher Jésus, au lieu de prêter oreille à tout ce grenouillage de

cafards? À moins qu'il veuille officialiser le jugement qu'il vient de rendre, ce qui sera fait à l'instant où il va requérir l'installation de l'appareil du tribunal au milieu de la cour du Prétoire...

— Il soulève le peuple par sa prédication dans tout le pays! gueule soudain un énergumène au milieu des clameurs stridentes. Depuis la Galilée où il a débuté, jusqu'ici!

Cette voix glapissante a décoché son attaque telle une arme de jet. Pilate a réagi en entendant cette nouvelle accusation calomnieuse. Il a relevé dans cette charge féroce une particularité. Je ne saurais dire quoi, mais quelque chose de tortueux s'est aussitôt animé dans le regard oblique plein de ruse qu'il me jette. Je n'aime pas ça...

— Ce Jésus de Nazareth est bien galiléen? s'enquiert-il tout à coup, mine de rien.

Le faux brave aux virevoltes imprévisibles vient peut-être de trouver la porte de sortie susceptible de lui permettre de décliner sa compétence dans cette fâcheuse affaire judiciaire. On a parlé de la Galilée, détail que Pilate avait visiblement oublié et qui prend tout à coup une importance cruciale, devant cette pression populaire inattendue.

— Dis-moi, tribun, poursuit Pilate avec une mine rouée de combinard, si cette canaille d'Hérode Antipas n'a pas fait arrêter l'accusé alors qu'il en avait toute latitude, geste qu'il a pourtant posé avec cet autre agitateur qui lui reprochait publiquement son inconduite, c'est bien parce qu'il n'a pas décelé dans ses agissements quelque opposition ou menace pour son trône, j'imagine bien?

Atterré par la tournure des événements, je choisis de me taire. Sans se formaliser de mon silence qu'il interprète plutôt comme une adhésion de mon esprit à la justesse de son observation, soudain Pilate fait volte-face :

— Conduis-le chez Hérode! me commande-t-il d'un ton sans réplique, en me désignant Jésus du regard, avant de tourner les talons pour disparaître aussi sec dans son *secretarium*, tandis qu'un héraut de tribunal ne tarde pas à faire part de sa décision à la foule déçue qui manifeste bruyamment son dépit.

Les dés sont jetés : Jésus sera jugé par Hérode Antipas. Quinze mois d'un fastidieux travail d'enquête sur le terrain pour en arriver là. Pontius Pilatus, sans aucun égard pour l'inculpé dont il vient pourtant de proclamer l'innocence, va maintenant le livrer en pâture à ce roitelet adultère, le condamnant *illico presto* à subir un second procès. En principe, Antipas n'a pas le droit d'exercer la justice hors de son territoire, mais Jésus de Nazareth étant un de ses sujets, Pilate en fait un geste de courtoisie diplomatique et lui accorde plein pouvoir pour juger l'affaire à Jérusalem, dans la résidence palatine des Hérode où le tétrarque de Galilée s'y transporte comme à chaque année, pour la commémoration de la Pâque.

Quelle effroyable lâcheté aux conséquences incalculables pour Jésus. Il s'en faudrait de peu, les calomnies et les dénigrement aidant, pour que certains de ses propos puissent se voir reconnaître un caractère menaçant par le tétrarque. Je n'oublie pas qu'au cours des derniers temps de l'activité publique de Jésus sur le territoire d'Antipas, celui-ci lui avait fait savoir qu'il n'était plus le bienvenu à l'intérieur des limites de son royaume. Une manière de bannissement équivalant à une menace de mort. Et Hérode Antipas dispose des pleins pouvoirs du *jus gladii*. Il peut décréter que Jésus mérite la mort et en exécuter la sentence sur-le-champ, comme il l'a fait pour le Baptiste.

Et ce n'est pas le Sanhédrin qui s'en plaindra!

## CHAPITRE L

Averti par un messager de l'arrivée à son palais des Asmonéens du prophète Ieschoua de Galilée condamné par le Sanhédrin et traduit en jugement devant le tribunal de Ponce Pilate, c'est dans un déploiement de pompe et de faste tout oriental, au milieu de sa cour de vils courtisans, qu'Hérode Antipas a décidé d'entendre la cause de Jésus. Il faut dire que ce ressortissant qu'on lui donne à juger est précédé de toute une notoriété. Et la centurie de légionnaires qui l'escorte pour assurer sa sécurité confirme bien la renommée dont il jouit. Qui en Galilée et en Pérée n'a pas entendu parler du célèbre thaumaturge de Capharnaüm? Qui pourrait affirmer qu'il n'a jamais croisé sa route, alors qu'il y a peu de temps encore il parcourait le royaume en soulevant partout un enthousiasme délirant sur son passage? Qui au palais d'Hérode n'a pas désiré voir de près ce renommé personnage, ne serait-ce que pour assister à l'un de ses prodiges? Curieux cependant comme ce prophète-magicien ne semble plus tout à coup susciter le même engouement auprès du peuple. N'est-ce pas plutôt de l'hostilité à son endroit qui perce à présent dans les cris de cette cohue gueularde massée aux portes du palais? Et cette tourbe houleuse ne l'accable-t-elle pas d'invectives et d'insultes?

Soldats, fonctionnaires de la cour et esclaves de la domesticité s'agitent en tout sens autour de Jésus dans un bruit confus d'ordres brefs, de chuchotements et de rires étouffés, à son entrée dans l'enceinte de la salle d'audience. Mains toujours liées devant lui comme un dangereux malfaiteur, c'est la tête haute que le Berger d'Israël s'avance vers son nouveau juge. Seul Romain à avoir été autorisé à accompagner l'inculpé à l'intérieur du palais du fait que je suis chargé de sa sécurité, je marche fièrement aux côtés de mon protégé, pendant que montent de l'extérieur les cris vindicatifs de la gent moutonnaire qui l'a poursuivi de ses imprécations à l'instant où il a posé pied hors de la forteresse Antonia. Ce cortège braillard a ainsi talonné Jésus tout au long du trajet. Pour mieux faire sentir son exaspération face à cette nouvelle démarche judiciaire inattendue. Mieux jeter la confusion dans les esprits. Docile en tout aux mots d'ordre de ses chefs, cet attroupement est aussi là pour exercer une irrésistible pression dans ce drame. Renverser le jugement rendu par le préfet impérial. Arracher le verdict de culpabilité dont on lui a passé consigne.

Un premier procès expédié à la hâte, à la limite des obligations de justice et d'honneur du droit romain, mais qui a pourtant établi l'innocence de l'inculpé. La procédure qui s'amorce maintenant devant ce prince juif au seuil de la vieillesse, déjà régent au moment où Jésus n'était qu'un enfant, endossera-t-elle le verdict de non-culpabilité de Pilate? Ou si, au contraire, elle sanctionnera la sentence de mort décrétée par le Sanhédrin à l'égard de celui qu'elle considère comme une menace à la survie de la nation?

À notre gauche, lugubres, austères, étouffant d'honorabilité, se tiennent les accusateurs de Jésus, les gardiens vigilants du vieil Israël. La « bien-pensante ligue très comme il faut » chargée de veiller au respect de ses lois et s'y soumettant en tout avec un rigorisme fanatique. Sur notre droite, pétris d'assurance arrogante dans leurs riches tenues, les courtisans de la chambre royale d'Antipas. Ces flatteurs obséquieux dévisagent Jésus presque avec dépit. La rumeur publique leur avait donné à penser que le thaumaturge de Nazareth était une sorte d'enchanteur doté d'un ascendant irrésistible sur les foules. Et voilà qu'on leur donne en spectacle l'image navrante de cet homme avili, meurtri et esseulé dont on fait gorge chaude derrière son dos. Tout au fond de la salle, les témoins à charge que Pilate a ignorés lors du premier procès se sont regroupés en un attroupement dissimulé. Ils sont prêts à lancer leur bave de crapaud sur la blanche colombe, à l'instant où on leur fera signe.

Seul au milieu de ces rangs bigarrés, Jésus doit encore supporter les regards et les sourires en coin de tous ces parasites serviles et jouisseurs qui le dévisagent avec curiosité. Hérode de son côté, voluptueux comme à l'habitude, a un mouvement de recul à la vue de l'accusé. Feignant d'être pris de répugnance devant son aspect pitoyable, il apostrophe sans conviction les délégués du Sanhédrin :

— Comment avez-vous pu avoir l'audace de faire comparaître ce prévenu devant mon tribunal sans penser au moins à lui donner un air plus présentable?... C'est bien connu qu'à Jérusalem vous percevez mes sujets galiléens comme rustres et dénués de raffinement, mais ce n'est pas une raison pour réduire un de mes ressortissants à pareil état d'avilissement. Et cela quels que soient vos chefs d'accusation à son sujet. (Sourire railleur lui retroussant la lèvre supérieure :) Vous les chefs religieux qui avez tant de méfiance à l'égard de mes gouvernés, qui les jugez si nonchalants et indolents face à la Loi, vous ne pourrez pas prétendre cette fois-ci que c'est le cas avec l'accusé... Paraîtrait même qu'il vous en remontre?

À l'instant éclate un immense éclat de rire gouailleur au sein du chœur des courtisans, des ricanements narquois qui ne font qu'humilier encore plus l'homme méprisé et rabaisé qu'on leur donne en pâture. Assis sur son trône, la pupille dilatée de plaisir devant l'insolence de son trait d'esprit, Antipas prend tout son temps avant de commander le silence à sa cour. Cette boutade irrévérencieuse vise avant tout à faire sentir aux délégués du Sanhédrin dont les visages ne sont plus que masques outrés sous le soufflet de ces ricanements sardoniques, que leur façade de respectabilité ne trompe personne en ces murs.

— Si vous avez tenu à me souligner à grand trait la déchéance morale dans laquelle vous tenez l'inculpé en me le présentant dans ce triste état, enchaîne Hérode sur un ton plein de suffisance, je vous préviens que la dignité de cet homme n'est en rien entamée à mes yeux. (S'adressant à ses gardes :) Libérez l'inculpé de ses liens et servez-lui du vin!

Jésus aurait pu accepter ce gobelet de vin pour reprendre un peu de force, mais il a refusé d'un signe de tête sans dire mot, pendant qu'Antipas se lève de son siège pour mieux le voir de près. Visiblement le roitelet est réjoui d'être en présence de ce réputé thaumaturge autour duquel se manifestait hier encore un vaste mouvement d'engouement populaire. Lentement, il tourne autour de Jésus, l'assaille de questions avec l'espoir avoué de lui soutirer des précisions sur ses mystérieux pouvoirs.

Si Hérode semble impressionné par l'autorité qui se dégage de Jésus, il ne montre en retour aucun intérêt pour la nature religieuse de sa personne. C'est l'aspect enchanteur de son personnage qui pique sa curiosité. Jésus, voyant qu'on le met sur le même plan que les bateleurs et magiciens de foire, choisit de s'enfermer dans le silence.

Suffisant, supérieur dans sa robe de pourpre chamarrée d'or et de pierreries, Antipas continue de tourner lentement autour de Jésus et de l'interroger avec force paroles sur ses étonnants pouvoirs. Toutefois il est déconcerté et irrité par ce silence qui l'humilie en présence de sa cour de vils flatteurs. Comment un homme normal, impliqué dans une affaire judiciaire aussi grave de conséquence pour le futur de sa vie, peut-il rester muet devant son souverain?

Couvant Jésus du coin de l'œil, j'éprouve pour ce dernier une admiration sans bornes d'être capable de faire preuve d'une telle résolution en s'enfermant ainsi dans cette voie du silence, alors que dans l'heure précédente il répondait encore avec assurance aux questions de Pilate cherchant à s'assurer de son innocence. Mais en même temps, je suis toujours saisi d'inquiétude quant au sort qui l'attend. Pareil mutisme ne peut signifier qu'une chose : Jésus a compris qu'il n'est plus un accusé, mais bien déjà un condamné. Tout ce verbiage creux d'Antipas ne sert qu'à divertir la galerie de ses courtisans. Les questions oiseuses du prince libertin n'ont rien à voir avec une véritable instruction judiciaire. Les vrais juges dans ce nouveau procès sont les chefs tout-puissants du Sanhédrin. La présence de leurs délégués à la barre du tribunal ne vise qu'un

but : amener Hérode à infirmer le jugement de Pilate sur le prévenu. Voir en lui un agitateur pernicieux en dissidence avec le pouvoir religieux et en rébellion contre l'ordre établi, en raison de son discours taxé d'être une source de division.

Pendant un bon moment, Hérode a sauvé la face, en cachant soigneusement son mécontentement, tant était grand sans doute son désir de voir Jésus accomplir quelque éclatant prodige en sa présence. Puis, las de l'attitude de cet accusé inaccessible qui le défie avec fierté par son silence, il enveloppe Jésus d'un dernier regard dédaigneux hautain. Son but est de lui faire sentir toute la distance qui les sépare. Lui faire prendre conscience que tout autre condamné dans pareil cas serait déjà écrasé à ses pieds à protester de son innocence de la façon la plus humiliante qui soit. Regagnant son trône, Antipas ordonne d'un ton maussade qu'on lui expose l'affaire avec une économie de détails, afin d'en finir au plus vite.

Témoins, espions et mouchards au service des inquisiteurs du Haut Clergé se succèdent au banc de l'accusation pour discréditer Jésus. Volubiles et retors à souhait, ils sont à l'exemple de leurs maîtres de féroces accusateurs. Mine renfrognée, bouche charnue contractée en deux plis maussades aux commissures, Antipas s'est enfermé à son tour dans un mutisme inquiétant qui n'augure rien de bon pour la suite du procès. L'air de se désintéresser du déroulement de son cours, il n'a d'yeux que pour l'homme bafoué qui s'en va à la mort sans ouvrir la bouche. Son silence face à ses bourreaux démasque leur conjuration contre sa personne. Malgré son visage contusionné à l'enflure noirâtre qui traduit à l'évidence d'un coup brutal asséné avec force en travers du nez, jamais Jésus ne m'a paru plus digne de respect qu'en cet instant. Seul contre tous au milieu des loups, il ne se défend pas.

Soudain nos regards s'accrochent. Impossible de dissimuler à Jésus l'inquiétude qui m'assaille à son sujet. D'ailleurs je ne cherche même pas. Il le verrait aussitôt. Ce que Jésus doit comprendre, c'est qu'il n'est pas seul au milieu des artificieux accusateurs de ce tribunal inique qui le diffament aussi injustement. Je suis avec lui et je me tourmente vivement pour sa sécurité, affligé de toute cette déconsidération dont il est l'objet. Cette dignité avec laquelle il cache ses souffrances m'interpelle, mais je n'arrive pas en saisir le message. Est-il possible de s'élever dans la douleur, alors qu'on est conspué, persécuté, décrié de tous? Lui, le Juste, qui a toujours gardé la tête haute devant ses ennemis, serait-il en train de mettre douloureusement en pratique le nouveau commandement qu'il a donné à ses fidèles? Prier pour leurs persécuteurs, accepter leurs violences, leur pardonner, y répondre par la bonté?

Pas un seul muscle du visage de Jésus n'a bougé, pas même un clignement d'yeux pour me montrer qu'il a entendu ma supplique muette. Et pourtant, alors que je m'interroge toujours, il donne tout à coup à son regard une telle sollicitude que j'en demeure saisi, ébranlé jusqu'au tréfonds de mon être. Rien ne lui a échappé de mon pénible questionnement. Et ce que je vois subitement devant mes yeux, c'est une suite d'étranges parchemins sur lesquels m'est révélé à l'avance ce que sera la suite de ma vie, un enchaînement d'épreuves tragiques. Et juste comme je m'apprête à en connaître le dénouement, brusquement tout s'estompe. Cela a duré le temps d'un souffle, mais pas suffisamment vite pour que mon esprit n'ait eu le temps de percevoir que le dernier feuillet est ensanglanté...

Pas le temps non plus de m'interroger sur la nature de ce que je viens de vivre : Hérode Antipas vient de se lever de son siège, en réaction à l'audition du témoignage d'un scribe affirmant que l'inculpé revendique pour lui le titre de roi. À l'instant cela met fin à l'échange de regards d'intelligence entre Jésus et moi. La calomnie est adroite : Antipas, tout comme son père avant lui, est contraint de vivre dans la crainte perpétuelle de ses propres sujets. Jaloux de préserver son trône, il est soupçonneux, despote, et pourrait prendre ombrage des déclarations de ce témoin...

— Ai-je bien entendu? de s'exclamer le roitelet, tout en désignant Jésus de la main. Ça, un roi?

Grandiloquent, le geste théâtral, il semble choisir de tourner l'accusation en dérision devant sa suite d'adulateurs serviles, tant elle lui semble farfelue :

— Mais roi de quoi?... Roi de la chiourme de nabots, de bossus et de boiteux de sa cour des miracles qui l'entoure comme d'une couronne et bat la poussière à sa suite en l'accablant de ses cris et de ses bêlements de supplices?... Voilà le seigneur des gueux que porte en triomphe dans l'enthousiasme et le ravissement le cortège de ses adulateurs claudicants qui lui mendient leurs faveurs!... Salué de cris surexcités, pressé de toutes parts, hissé par cent bras qui le portent au pinacle, il règne sur un troupeau bêlant d'avortons difformes aux têtes hideuses, chevauche un flot de courtisans loqueteux pour qui il est l'oracle suprême, l'idole sacrée en qui tous ces déguenillés voient l'intercesseur divin, dans la magie qui est la vraie nature de son ascendant! (S'inclinant de façon grotesque devant Jésus :) Salut à toi, ô libérateur des des culs-de-jatte, des aveugles et des lépreux que leurs familles, par pudeur, nous cachaient à la vue et qui, excités à présent comme des poux par tes artifices et tes égards à leur endroit, s'arrachent de leurs trous à rat pour se traîner à quatre pattes à ta suite et nous étaler leur disgrâce en pleine face, comme si c'était un objet de fierté!

Une tempête d'éclats de rires homériques s'élève en un instant du chœur des courtisans cyniques pour souligner l'ironie mordante de son bon prince, tandis que les représentants du Sanhédrin et leurs servants se replient sur eux-mêmes, s'échangeant en silence des regards médusés devant la tournure bouffonne que prend le procès.

— Pontius Pilatus a certainement voulu nous faire une bonne blague en nous envoyant cet insensé, de poursuivre Hérode, la mine enjouée, s'adressant au cercle de ses vils flatteurs toujours secoués de rires. Aussi allons-nous lui montrer qu'on a apprécié la délicatesse de son humour et lui retourner cet esprit chimérique qui se nourrit de rêves de grandeur, en le revêtant d'habits dignes de son rang. (Faisant signe à ses gardes d'approcher :) Emmenez cet illuminé qui convoite la royauté et traitez-le avec les honneurs dus à son personnage!

Se levant de son trône pour quitter l'audience, sans un regard pour les membres du Sanhédrin et leur valetaille de mouchards, Antipas m'apostrophe au passage :

— Une bonne plaisanterie vraiment, tribun. Présente mes respects au gouverneur, et dis-lui que cette farce m'a mis d'excellente humeur!

Si je suis choqué de cette humiliante charge de moqueries à l'égard de Jésus, je suis quand même soulagé qu'Antipas ait refusé de revenir sur le jugement de Pilate. Bien sûr, il a agi d'une manière intéressée. Pilate a fait de même en lui expédiant l'inculpé. Le protégé de Séjan croyait que le tétrarque ferait usage de son droit de justice en raison des origines galiléennes de l'accusé. Et c'était une manœuvre habile, car tout en faisant honneur au petit roi-client de Rome, Ponce Pilate se libérait d'une affaire délicate aux conséquences imprévisibles.

Une question m'obsède cependant, tandis qu'on est à revêtir Jésus d'une riche tunique d'apparat trop grande pour lui et choisie à dessein pour le ridiculiser. Pourquoi ce soudain désistement d'Hérode alors qu'il tenait Jésus à sa merci? J'ai du mal à croire que mon protégé puisse subitement avoir trouvé grâce devant son souverain. La seule explication plausible, c'est que cette largesse d'Antipas à l'égard de son sujet galiléen est un pseudo-geste de libéralité, artificieux et dissimulé. Hérode renvoie Jésus à Pilate affublé d'une tenue grotesque afin de lui faire saisir tout le ridicule des prétentions de l'inculpé à la dignité royale. En revanche, il se garde bien de le condamner pour ne pas risquer de provoquer des troubles au sein de son royaume, devant la renommée hors frontières dont jouit Jésus de Nazareth. Comme il ne reconnaît pas non plus l'innocence de l'accusé, n'infirmant aucun des faits délictueux qui lui sont imputés par le Sanhédrin.

Depuis la déposition de son frère Archélaüs, Hérode Antipas rêve du trône de Judée, et patiemment il a travaillé à se faire accepter par les siens pour qu'ils le perçoivent comme un fervent défenseur de leurs droits. Par deux fois déjà, il a pris position à leur côté pour dénoncer l'intransigeance de Pilate, ce qui lui a attiré la reconnaissance du Haut Clergé malgré ses manquements criants envers le judaïsme.

Jésus a été revêtu de son accoutrement au milieu des ricanements et des moqueries de ses tortionnaires. La tête relevée sans honte malgré son accablement avec les cheveux coiffés par derrière en une sorte de tresse nouée sous la nuque, son cou amaigri nage dans l'encolure de sa tunique écarlate, ses épaules s'y noient. Un vêtement ample et soyeux, mais dépourvu à dessein de tout ornement. Car c'est un roi risible qu'attend dehors la meute des bien-pensants. Aussi cette robe de marque se doit-elle d'être un vêtement burlesque le drapant comme dans un sac pour mieux témoigner de son abaissement, mieux faire ressortir tout l'aspect dérisoire de sa personne.

Dès que Jésus apparaît à la sortie du palais, la plèbe se déchaîne, nous écrasant aussitôt du poids de ses rangs. Conspué, décrié, exécré de tous, l'Homme de toutes les douleurs est entraîné entre les bras tentaculaires d'une bête monstrueuse dont les appendices sont déployés dans toutes les directions, sur le passage de notre centurie. Coincés entre les tentacules de cette hydre rugissante et craignant que les choses s'enveniment, j'ordonne que l'on débarrasse Jésus de son ridicule vêtement, dans l'espoir de calmer un peu les esprits. Puis, sans tarder, on gagne le viaduc reliant la Ville Haute avec le mont du Temple.

Un chemin qui pour Jésus n'augure rien de bon pour la suite des événements. Le long de son parcours, la foule n'aura de cesse d'appeler sur lui la colère de Dieu. Des bouches tordues d'imprécations qui lui jetteront à la face toutes les malédictions des prophètes, s'amuseront sans fin à lui dépeindre l'horreur des tourments prévus par la Loi pour les crimes dont il s'est rendu coupable envers l'Israël saint. Une Loi sacrée qui requiert des peines sévères contre ceux qui transgressent ses règles. Les éminents guides de la nation ont parlé et décrété que Jésus de Nazareth était un faux prophète, la plaie de tous les temps d'Israël. Pareil grand coupable ne peut être frappé, selon ce qui est prescrit, que d'un châtement terrible : la lapidation. La malédiction divine est sur celui qui en subit le supplice : son cadavre est suspendu à un arbre jusqu'à la fin du jour, où il y est offert en pâture macabre aux chiens errants et aux oiseaux de proie.

Mais il y a un nœud : la peine réservée aux faux prophètes n'est-elle pas plutôt la strangulation? Quel supplice choisir alors? Pourquoi pas en ce cas celui de la croix, de proposer à grand renfort de cris d'ignobles meneurs du bas populaire, âmes serviles de la bienséante orthodoxie religieuse dont elles sont les colporteuses en sous-main de ses mots d'ordre homicides. La magie, l'esprit de sédition et la perturbation de l'ordre établi ne sont-ils pas des crimes punis par le crucifiement chez les Romains?

L'homme condamné au supplice de la croix est maudit. Aucun châtement ne peut rivaliser en horreur avec le spectacle de ce supplice. Aucune mort n'est plus avilissante que celle de cet homme que l'on suspend ainsi à cet infâme poteau de la honte, cet affreux gibet des esclaves. La croix est le dernier des supplices, la mort la plus dégradante qui soit, l'autel où sont sacrifiés à la Justice les meurtriers, les bandits de grand chemin et les brigands de même acabit. La peine la plus sévère pour un criminel. Ce seul mot de *crux* est si abominable qu'il doit rester à distance du corps des citoyens romains. Flagellé avant d'en subir le funeste tourment, celui qui est condamné à périr sur ce bois maudit en porte sa traverse sur ses épaules jusqu'au lieu de son exécution, où là on la fixe à l'extrémité du poteau dressé sur place pour son supplice.

Les blessures d'un crucifié saignent peu. Cloué dans des souffrances horribles, si le condamné est de forte constitution, il peut dans certains cas, selon la façon dont il est assujéti au bois, mettre des jours avant de mourir, son corps mis en lambeaux par le fouet plombé exposé nu à la vue de tous afin de servir d'exemple. Aussi certains suppliciés de qui personne n'a l'humanité d'abrégé les souffrances ont-ils encore l'horreur, dans leur agonie, de voir les charognards et les rapaces leur arracher les entrailles et les dévorer vivants!

L'image atroce de ce crucifié aux orbites évidées duquel un rapace est à déchirer les chairs ensanglantées à grands coups de bec envahit soudainement tout mon esprit. Cette vision d'une épouvante sans nom, gravée en moi depuis ma petite enfance et que les débris de ma mémoire déficiente me restituent à l'occasion, revient me hanter tout à coup avec une telle netteté effroyable que j'en ai subitement des sueurs froides, pendant que je me surprends à adresser une prière muette au Ciel :

« Mon Dieu, pas cet infâme supplice pour celui qui t'identifie ouvertement comme son Père, je t'en supplie! Pas ça! Ne l'abandonne pas à cette mort horrible! »

## CHAPITRE LI

Chauffée à blanc par les agents subalternes du Sanhédrin qui ont pris part aux événements de la nuit et savent comment jouer sur les sentiments du peuple, de simple attroupement de badauds matineux qu'elle était au lever du jour à l'entrée de l'Antonia, l'assemblée de curieux s'est muée avec l'approche de la cinquième heure en une meute tumultueuse d'accusateurs. On a fait réaliser à cette populace dévote qu'elle avait un rôle déterminant à tenir dans cette séance du Tribunal de Rome. Et pour cause : depuis toujours elle est la conscience d'Israël, sa voix dans la tourmente, la gardienne de ses lois inviolables. Défenderesse de son culte, elle est montée aux remparts unie en bloc derrière ses guides pour abattre le faux prophète devenu ferment de discorde au sein de la nation. Elle use de son droit de se muer en instrument de la colère divine et de punir de mort ce misérable séducteur, comme le prescrit la Loi mosaïque pour de tels crimes. *Vox populi, vox Dei.*

Et pour bien pénétrer le préfet impérial de cette réalité, dès l'apparition de notre centurie sous les murs de la forteresse avec Jésus au milieu de nos rangs, les plus véhéments se ruent à notre rencontre pour se joindre aux excités accrochés à nos flancs depuis notre départ de la Ville Haute. L'indignation est à son comble au sein des attroupements. Cris, protestations, injures fusent de partout depuis qu'est tombée la nouvelle qu'Hérode a rendu des hommages dérisoires à l'inculpé, mais a refusé de le juger, le tenant pour un insensé. Comment ce débauché d'Antipas a-t-il pu s'amuser de ce faux prophète dont les paroles et les actes ne montrent que mépris pour la Loi? Comment a-t-il pu tourner en farce sa comparution, alors que le Tribunal suprême du judaïsme l'a déjà condamné à mort pour blasphème, après l'avoir entendu en jugement?

Tel le cerf sur qui on a lâché la meute, ainsi est ramené devant son juge romain le méprisable corrupteur du peuple. Quelle déception cela doit être pour Ponce Pilate qui observe la scène depuis le balcon surélevé de son palais. Il ne pourra pas se libérer à bon compte de cette affaire embarrassante. Celle-ci ne lui laisse que deux choix difficiles. Ou il est lâche et condamne au gibet un innocent accusé à tort de prétentions au trône d'Israël. Ou il reste ferme et le soustrait à la fureur populaire. Mais dans ce dernier cas, il y a risque qu'il puisse paraître favoriser sa candidature à la royauté juive. Et s'aventurer dans cette voie, c'est risquer de voir ses relations avec Antipas s'envenimer un peu plus. Le prince hérédien est bien vu de Rome. Un manque de fermeté que Pilate doit se reprocher amèrement maintenant, lui d'habitude si intraitable dans ses résolutions. En revenant sur son jugement, en ne libérant pas Jésus aussitôt son innocence proclamée, il a envenimé les choses. Au point où il pourrait bien maintenant avoir à gérer une nouvelle crise d'État aussi dangereuse pour son avenir politique que celle des enseignes militaires.

Douze heures à peine que Jésus a été arrêté, et on l'a déjà soumis à quatre comparutions en justice dont les échos ont fait du bruit. Tous les dévots outrés de Jérusalem sont à se rameuter derrière les chefs de la nation afin de soutenir leurs voix devant la justice romaine. Et combien d'énergumènes dans ce lot de bien-pensants surexcités n'ont d'autre esprit que celui qu'on leur insuffle...

Ponce Pilate, suivi de ses principaux conseillers, quitte la terrasse de son palais et descend lentement les degrés de l'escalier de pierre conduisant à l'atrium, sous le regard anxieux des sanhédrites et de leurs acolytes toujours entassés à l'entrée. D'ordinaire, les dalles de *mezzy* de cette vaste cour intérieure du Prétoire prennent une teinte de rose délicatement veiné sous les chauds reflets du soleil. Mais aujourd'hui, en ce jour blême où le ciel ne laisse filtrer qu'une étrange lumière spectrale, le soleil s'étant comme voilé d'un brouillard translucide dans la haute atmosphère, ce dallage en calcaire du pays paraît prendre une teinte grenat par endroits, rappelant étrangement celle du sang...

Affichant son masque de froideur guindée, à n'en pas douter Pilate s'apprête à confirmer en termes formels la sentence qu'il a prononcée lors de la première comparution de Jésus devant lui, car des légionnaires sont à installer dans la cour la tribune officielle du tribunal. Une estrade semi-circulaire composée de deux plateformes latérales sur laquelle le magistrat romain doit prendre place pour rendre la justice, bien visible des premiers rangs massés dans le double couloir de l'entrée. À la première heure du jour, le préfet impérial a apprécié les faits, comme le veut l'usage du droit romain. Le Sanhédrin a instruit contre Jésus un procès selon le droit criminel juif, procès qui s'est terminé par sa condamnation à mort. Mais l'*imperium*, le droit de faire appliquer les sentences de sang, appartient au juge romain seul. Et Pilate a jugé qu'il n'y avait pas matière à donner suite au verdict prononcé par la Cour pénale israélite.

L'agitation augmente avec l'approche du dénouement. Tous à l'Antonia nous appréhendons le moment où Ponce Pilate va prendre place sur sa chaise curule, pour communiquer à la foule le verdict officiel d'acquiescement. On devine sans peine quel frémissement d'indignation va déferler sur les rangs de cette assemblée tumultueuse, et on redoute la violence du choc en retour. Mais soudain, oh! surprise, sans faire de cas de la tribune officielle, Pilate se dirige plutôt vers les couloirs cintrés de l'entrée, accompagné de son seul traducteur et de deux centurions de sa garde. Me réquisitionnant au passage avec Jésus mains toujours ligotées devant lui, le préfet impérial vient se planter droit devant les chefs des prêtres entourés de leur cour servile :

— Vous m'avez amené cet homme comme perturbateur du peuple, leur lance-t-il d'entrée de jeu, tout en désignant Jésus de la main, affectant un air désolé, comme s'il comprenait l'émoi de tous ces démarcheurs, partageait même leurs vues jusqu'à un certain point. J'ai instruit l'affaire devant vous et je n'ai rien trouvé de répréhensible en cet homme, au sujet de ce dont vous l'accusez. Hérode non plus, car il nous l'a renvoyé. C'est donc que rien qui mérite la mort n'a été accompli par lui. Je le renverrai donc après l'avoir châtié!

Quelle virevolte impensable, quelle nouvelle lâcheté, j'en suis renversé. Si Jésus est innocent, pourquoi ce châtiment, le supplice de la flagellation de toute évidence? Cette peine sévère, importée en Palestine par l'occupant, est si cruelle que la Loi mosaïque en limite son châtiment à trente-neuf coups de fouet. Si le Sanhédrin n'a pas requis ce supplice pour le faux prophète, ce n'est pas maintenant que ce châtiment va l'amadouer. C'est donc une peine inutile dans les circonstances, et cela risque bien plus d'exciter les esprits surchauffés qu'autre chose, car elle ouvre la porte à de nouvelles négociations avec les hiérarques. Et c'est là que Pilate s'expose à être coincé malgré toutes les bonnes intentions que cache son geste, car bien que rusé, le protégé de Séjan manque de finesse de jugement. Ses adversaires, au contraire, en tant que fils des familles gouvernantes du royaume de Juda sont allés à bonne école. Rompus à toutes les subtilités de l'exercice du pouvoir, ils manoeuvrent avec habileté pour s'assurer que le blasphémateur qu'ils ont déjà condamné à mort soit bien discrédité et exécuté selon leurs vues.

Avec une implacable perspicacité, les délégués du Sanhédrin ont perçu que Pilate est ébranlé. Cette concession de dernière instance de sa part en dit long sur son embarras, et ils en ont aussitôt ameuté la tourbe houleuse derrière eux. De groupe en groupe, un mot d'ordre est à se propager entre leurs rangs. Et à voir les réactions des visages, la consigne est à l'évidence de redoubler d'ardeur afin de contraindre le gouverneur par une démonstration de solidarité à toute épreuve derrière la voix des chefs.

Débatant toujours durant ce temps du cas de Jésus à l'entrée du palais-forteresse, la délégation juive gratifie Pilate des titres honorifiques les plus ronflants au fil de la discussion. *Eparchos, hêgemôn, epitropos, procurator, præfectus*, tout y

passé. Le Romain fait face à l'action concertée d'un groupe de pression qui sous ses marques serviles de déférence entend bien le convaincre de l'absence de toute distinction entre les sentences de mort. Que celles-ci soient prononcées au religieux ou au civil. La notion de délit religieux n'existe pas en droit judaïque, puisque pour ainsi dire le droit judaïque est un droit religieux. Aussi le peuple peut-il s'autoriser d'exiger de Rome qu'elle approuve légalement les peines établies par ses lois pour réprimer une défense transgressée. Et dans le cas de Jésus de Nazareth, la prescription à laquelle il a contrevenu est à l'évidence punissable de mort.

Sous le couvert d'une diplomatie cauteleuse, les délégués du Sanhédrin plaident savamment leur cause en vue de fléchir la volonté de Pilate. Des plaidoiries conduites par des voix d'une haute érudition qui s'expriment dans un merveilleux grec, débitent leurs arguments juridiques avec une abondance d'éloquence tour à tour indignée ou attristée, allant même jusqu'à y mettre des accents de loyauté. Un discours impénétrable pour Pilate tant celui-ci n'entend rien à toutes ses subtilités, son embrouillement de règles et d'ordonnances. Je le vois à son regard éparpillé, aux coups d'œil en coin qu'il me jette par instants, comme s'il cherchait l'échappatoire susceptible de lui permettre de balayer de la main la requête de ces inquisiteurs implacables.

Soudain, j'ai une inspiration. Je ne sais si c'est la réponse du Ciel à mes prières muettes, mais je crois avoir trouvé l'argument judiciaire qui pourrait peut-être permettre à Pilate de proclamer haut et fort l'innocence de Jésus. Dans les affaires criminelles juives, il suffit d'une seule déposition favorable à l'accusé pour que l'acquittement soit prononcé. En revanche, il faut les dépositions concordantes d'au moins deux témoins pour que l'inculpé soit reconnu coupable. Cette règle du droit judaïque qui vient de me revenir à l'esprit existe depuis les temps les plus reculés. Son application relève de la volonté de Yahweh déposée dans la Torah. Il nous faut savoir si cette règle a été respectée au cours de la comparution de Jésus devant le Sanhédrin. Et pour s'en assurer, il n'y qu'une façon de faire : réclamer qu'on nous remette le compte rendu écrit du procès.

Rome reconnaît l'autorité judiciaire du Sanhédrin et la majesté de son institution. À cet effet des licteurs assistent aux séances et exécutent les ordres des juges. Le Sanhédrin presse le préfet de Rome de ratifier la sentence de mort prononcée par son Haut Tribunal. Pilate n'est-il pas justifié de se renseigner sur la question de culpabilité, afin de bien juger de la pertinence de la funeste requête? Depuis quand Rome condamne-t-elle séance tenante le prévenu qu'on lui livre, sans s'être assurée au préalable que les preuves réunies pour sa condamnation sont bien recevables? Que l'inculpé ait été reconnu coupable de crime de blasphème selon le droit judaïque, et que ce droit soit basé sur d'autres critères que ceux prévalant pour le droit romain, cela fait-il du préfet impérial un moins bon juge pour statuer sur le fond de l'affaire? Jésus a été abandonné par ses disciples les plus proches au moment de son arrestation, mais comment croire qu'il ne se soit pas trouvé au moins un de ses fidèles pour témoigner en sa faveur, lors de sa comparution devant le Sanhédrin? « Une seule déposition favorable à l'accusé, et l'acquittement doit être prononcé... »

Quand j'entraîne Pilate à l'écart pour lui rappeler cette disposition du droit pénal juif, il me dévisage longuement, tous ses traits figés par la réflexion. Puis c'est l'échange de regards d'intelligence, la main posée sur mon épaule, le sourire furtif aux commissures des lèvres en guise de gratitude pour mon rappel de cette mesure légale des lois juives. Cette fois Ponce Pilate détient un atout majeur dans son jeu. Avec de la chance, il peut faire échec aux menées du Tribunal d'Israël. Pourvu qu'il se soit trouvé un témoin pour déposer en faveur de Jésus...

C'est devant Jonathan, le chef de la garde du Temple, que Pilate choisit de formuler sa requête, en le priant de bien vouloir lui remettre le procès-verbal de la comparution de l'accusé devant le Sanhédrin, pour fin de consultation. Très digne

dans la réserve que lui impose sa fonction, Jonathan marque le coup par une moue crispée de son visage, pendant que ses acolytes s'interrogent du regard devant cette exigence pour le moins inattendue du préfet impérial. Le rusé chef de la garde appartient à la hiérarchie israélite la plus en vue, la maison d'Anne, une famille comblée par la fortune, la puissance et les honneurs depuis vingt-quatre ans. Une famille dont l'influence a permis de procurer des avantages pécuniaires importants aux parents et aux amis, en leur confiant notamment l'administration des fonds du Temple. Et il y a plus : le beau-frère de Jonathan est le grand-prêtre en fonction. Joseph Caïphe a obtenu sa charge de grand-prêtre sous Valerius Gratus, le prédécesseur de Ponce Pilate, et il y a douze ans déjà qu'il préside aux destinées des siens, un règne record qu'il ne doit qu'à une habileté diplomatique consommée.

Quel revers de fortune impensable pour tous les membres de la famille, si Pilate s'avisait soudainement de mettre un terme à tout cela à cause d'un manque de collaboration de l'appareil du parti. N'a-t-il pas le pouvoir de destituer le Grand-Prêtre de ses fonctions? Aussi le chef de la garde du Temple se doit de faire preuve de doigté, et cela même s'il est torturé à l'idée que le Romain impie puisse mettre son nez dans la procédure inquisitoire juive, alors qu'il n'entend rien à la tournure d'esprit de ses législateurs.

Sur un signe de tête de Jonathan, les greffiers du tribunal remettent à Pilate le document réclamé. Sans même jeter un coup d'œil au dossier, Pontius Pilatus, désintéressé comme toujours des tracasseries légales de la Loi mosaïque, me confie en main propre la relation officielle écrite de la comparution en jugement de Jésus. La consigne est de faire vite pour y dénicher la déclaration d'un éventuel témoin à décharge. Cette déclaration est d'un intérêt capital pour établir l'innocence de Jésus. Le temps presse, la foule va toujours grossissant et s'enhardit un peu plus chaque instant dans ses exigences. Une fois encore la volonté juive accroît sa pression sur Pilate afin de lui imposer ses vues. Rejoint par Domitius Æmilii et Alcime, nous étalons les parchemins du compte rendu judiciaire sur un coin de la tribune officielle du tribunal, et rapidement nous en parcourons ses lignes. L'interrogatoire s'est déroulé en araméen, la langue de tous les jours...

Une première audience devant Anne, sans témoin, hormis la présence de quelques hiérarques et serviteurs autour de l'ex-grand pontife, par déférence pour la sainteté de sa personne. L'interrogatoire ayant un caractère non officiel, Anne veut amener Jésus à s'expliquer sur le mouvement messianique qu'il a déclenché, son activité, les instructions données à ses disciples, ainsi que la nature de son enseignement éminemment suspect à ses yeux. Cette réserve est en raison du fait que le contesté prophète ne se réclame d'aucune école rabbinique, d'aucun grand maître. Jésus, dans sa réponse, rappelle le caractère public de sa doctrine :

« C'est ouvertement que j'ai parlé au monde. J'ai toujours enseigné en synagogue et dans le Temple, où se réunissent tous les juifs, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroges-tu? Interroge ceux qui ont entendu ce que j'ai dit : ils savent ce que j'ai dit. »

Comme il n'y a personne dans la salle d'audience pouvant témoigner de l'enseignement de Jésus au Temple, nous ne nous attardons pas plus longtemps sur cette séance hors cour, sans réelle valeur juridique. Ce qui nous intéresse, ce sont les déclarations des témoins, lors des débats ultérieurs devant le Sanhédrin. Néanmoins, j'ai le temps de noter au passage que la réponse de Jésus lui a valu d'être souffleté par un valet servile du vieux pontife, un sbire à l'esprit borné qui a jugé sans doute que la liberté de ton du prévenu lésait l'honneur de son maître :

« Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre? »

« Si j'ai mal parlé, rends-en témoignage, mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? »

Quelle grandeur, quelle noblesse de langage chez Jésus dans sa répartie, malgré toute l'humiliation dont il est l'objet. En parcourant les notes de ce compte rendu judiciaire, je m'interroge sur l'origine de l'affreuse contusion que j'ai perçue sur son visage, à son arrivée à l'Antonia. Un soufflet n'aurait pu laisser pareille empreinte de maltraitance. Il s'agit d'un coup asséné avec force. Qui a pu infliger pareille blessure à Jésus ? Aucune trace dans le procès-verbal d'un incident faisant état de brutalité à son endroit autre que ce soufflet, jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, si Jésus est innocenté à l'issue de ce procès cruel, il portera dans sa chair les stigmates de cette violence jusqu'à la fin de ses jours. L'os du nez de son visage présente maintenant une déviation vers la gauche.

Anne et son gendre habitent deux ailes différentes de leur somptueuse résidence. Le transfert de Jésus dans la salle des débats n'a demandé que quelques instants, juste une cour intérieure à traverser. Dès à présent, c'est le Grand sanhédrin réuni en assemblée extraordinaire dans l'une des pièces du haut du palais qui se charge de l'« affaire Jésus ». Princes des prêtres, scribes pharisiens et anciens du peuple sont réunis en une manière de conseil autour de leur saint patriarche Joseph Kaiâpha, le Grand-Prêtre en exercice à qui incombe la responsabilité du procès. Au nombre de soixante-dix à l'ordinaire derrière le révérend dignitaire, les pieux notables sont assis en demi-cercle sur des sièges surélevés, de façon à pouvoir se consulter du regard les uns les autres. C'est entre les mains de ces sages de la nation que sont réunis les postes-clés du droit, de l'administration et de l'enseignement. Gardiens vigilants des traditions de la Torah, ils sont ses protecteurs attitrés : leurs décisions ont le pouvoir de lier ou de délier, selon les cas, leurs frères israélites de l'ensemble de la Diaspora.

La place de l'accusé est au milieu, bien en vue de tout le monde, encadré des témoins à charge. L'accusation peut être soutenue par n'importe quel citoyen. Toute personne qui a été témoin d'un fait condamnable par la Loi peut se transformer en accusateur public. Le Tribunal rappelle toutefois à ce témoin à charge qu'il se porte responsable du sang de l'homme qu'il livre, ainsi que de celui de toute la descendance qu'il aurait pu avoir. Une responsabilité effrayante, car elle a cours jusqu'à la fin des temps. Et obligation incombe à ce citoyen exemplaire de conduire lui-même l'exécution, lorsque son témoignage a entraîné la condamnation à mort de l'accusé. Heureusement les lois juives ne font pas périr un homme sur la déposition d'un seul accusateur. Les témoins à charge doivent être au moins deux. Leurs déclarations, faites séparément et de vive voix devant l'accusé, sont écartées par les juges dès qu'elles divergent sur le moindre détail. Et en cas de faux témoignage, les accusateurs voient le châtement qu'encourait leur victime se retourner contre eux, et ils sont suppliciés à sa place.

— Barabbas!... Barabbas!... Barabbas!

Un mouvement dans la foule, tandis que Pilate est toujours à discuter avec les hiérarques. Un attroupement de manifestants de la Ville Basse est à jouer des coudes sans ménagement pour gagner les premières places devant le Prétoire, tout en scandant à hauts cris le nom d'un bandit de grand chemin. Distrait de ma lecture par le chahut de cette cohue tumultueuse, je lève les yeux pour interroger du regard mes deux collègues sur la nature de cette nouvelle revendication de la populace. Et j'apprends que sa requête fait référence au droit de supplication, l'amnistie de la Pâque. Une vieille coutume remontant à l'époque préromaine. Elle confère au peuple le privilège de demander au gouverneur la libération d'un prisonnier lors de ce temps de réjouissances. Si j'avais oublié l'usage de cette grâce pascale, il n'y a guère de chances en revanche que le nom de l'insigne bandit dont on réclame la remise en liberté puisse me sortir de l'esprit. Barabbas est le brigand le plus notoire de Judée. Un rebelle séditieux redouté de tous en raison de ses nombreux crimes, déjà fiché par mes services lorsque j'étais en poste à l'Antonia. Arrêté pour meurtre récemment lors d'un soulèvement populaire dont il aurait été l'âme

dirigeante, ce bandit d'honneur croupit dans un cachot souterrain de la forteresse, dans l'attente de sa comparution devant Pilate qui profite de sa venue à Jérusalem pour tenir tribunal et expédier les causes pendantes.

Je n'aime pas ce regard dissimulé du petit despote qui vient de laisser les sanhédrins en plan à l'entrée pour aller consulter Cassius Crastinus en retrait. Les coups d'œil rapides que s'échangent les deux hommes tout en lorgnant du côté de Jésus n'augurent rien de bon. Pilate est sensible au jugement de son premier conseiller. À l'évidence les deux magistrats sont à se concerter sur quelque subtile manœuvre qui pourrait bien ressembler à un compromis au rabais avec la vie de l'homme qu'on leur a donné à juger. Un homme qui en est au bilan de ses choix et de ses engagements moraux. Seul avec sa vérité et sa solitude atroce sous les injures, les calomnies et les menaces. Un homme résigné telle la brebis muette face à ses égorgeurs, esseulé, abandonné de tous, et dont le futur immédiat se creuse d'un abîme si effrayant en cette heure d'abandon et de trahison, qu'il garde les yeux fermés, sans doute pour ne pas en voir toute l'horreur.

— Mon Dieu, dis-je à mi-voix dans l'affreux tumulte, je t'en conjure, si je suis le dernier recours de celui qui se reconnaît comme ton Fils dans ce drame, aide-moi vite à découvrir ce témoin miracle!

Pas le temps dans notre recherche de s'attarder à l'exposé des circonstances atténuantes, ni de vérifier si les témoins se sont bien vus servir tous ces avertissements et mises en garde face au châtement qu'ils encourent dans l'éventualité d'un faux témoignage. Impression d'une séance hâtive où certaines formes légales ont pu être relayées au second plan pour accélérer les choses. Les premiers témoins entrent en scène, déposent séparément à tour de rôle. Ils s'efforcent par leurs témoignages de démontrer que Jésus rejette la tradition des Anciens, que son attitude leur est incompréhensible, que ses paroles et ses actes ne montrent que mépris pour l'institution juive et sa Loi sacrée :

" Moi j'étais présent lors d'une de ses premières sorties publiques à Nazareth, où il a été élevé. On l'avait convié à venir lire à haute voix un passage de l'Écriture. Il se lève, s'installe derrière le pupitre de lecture, et choisit de nous citer le texte du prophète Isaïe sur le Messie : "L'esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux prisonniers leur délivrance, aux aveugles la vue, renvoyer libres les opprimés." Quand il termine sa lecture, il rend le rouleau au hazzan, s'assied, et devinez ce qu'il a la prétention tout à coup de déclarer? "Aujourd'hui, cette écriture s'accomplit devant vous." Un instant, on aurait dit que notre assemblée avait été frappée par la foudre tant nous étions tous stupéfaits par pareille déclaration. Vous vous rendez compte? Un simple charpentier. Pour qui se prend-il? Tout le monde dans la synagogue s'est mis à crier au scandale. On était même si indignés qu'on a voulu à sa sortie le précipiter en bas d'un escarpement. Par malheur, il s'est échappé.

" Jugez un peu : il se donne du titre de Fils de l'homme. S'imagine-t-il être ce Fils de l'homme dont le prophète Hénoch raconte qu'il l'a vu sous le trône du Tout-Puissant? Pas surprenant que sa famille le tienne pour un rêveur.

" Moi je dis qu'il est possédé par l'esprit du Malin, ça il n'y a aucun doute. C'est par Belzébuth qu'il chasse les démons et accomplit tous ses sortilèges. Il nous perdra tous. Jusqu'aux gardes du Temple qui ont été victimes de ses charmes maléfiques. Ils ont refusé de se saisir de lui, alors qu'ils en avaient reçu l'ordre. "Jamais homme n'a parlé comme celui-ci ", qu'ils ont dit. Si ce n'est pas un *maddiah*, un ignoble séducteur, qu'est-ce que c'est? C'est toute notre communauté qui est menacée dans sa foi en l'Éternel.

" "Croyez-vous que je sois venu apporter la paix sur la Terre? Non, je vous le dis, mais la division. Je suis venu répandre le feu et combien je désire qu'il soit déjà allumé." Ces paroles, je les ai entendues de la bouche de l'inculpé, telles que je les rapporte au Tribunal. Pareilles déclarations sont-elles celles d'un homme sensé? Pour moi, ces propos sont ceux

d'un esprit subversif, et ils sont une menace pour nos institutions et la paix de nos familles en particulier. J'étais de ses partisans quand il a tenu ce discours devant ses disciples. Il prédisait que parents et enfants seraient divisés à cause de lui. J'ai refusé de le suivre plus loin. Maintenant voilà que des excités lui donnent du titre de roi, en proclamant qu'il descend de David lui-même. Ce qu'il veut c'est se couronner Messie-Roi, se dresser contre Rome et nous entraîner dans une sanglante répression où nous perdrons jusqu'à nos derniers privilèges.

" C'est un imposteur, un *mesith*, un vil corrupteur du peuple. Je l'ai entendu dire à un paralytique : " Je te remets tes péchés." De quel droit remet-il les péchés? Dieu seul peut accorder le pardon. Il faut exterminer le mal d'Israël. Moïse l'ordonne : la lapidation pour les blasphémateurs.

" "Mon fils, tes péchés te sont remis,"qu'il a dit. Un blasphème sans nom. Des scribes étaient présents et ils affirmaient qu'ils n'avaient jamais rien vu de tel. Puis, il a commandé au paralytique de se mettre sur pieds : " Lève-toi, prends ton grabat et marche." Il a ajouté qu'il faisait cela pour qu'on sache que le Fils de l'homme a autorité sur la Terre pour remettre les péchés. Veut-il nous laisser croire qu'il est ce Fils d'homme que le prophète Daniel a vu dans ses visions, et qui descendait du ciel sur des nuées pour s'avancer vers le trône de l'Éternel et recevoir de lui puissance, splendeur et royauté? Hum!... Fils de Belzébuth plutôt, oui.

— Barabbas!... Barabbas!... Barabbas!

Les cris s'enflent dans la foule, la supplication se fait plus insistante. Pressé d'agir, Pilate fait signe à un centurion de lui amener Jésus. Puis, péniblement, comme si cela lui demandait de vaincre une sourde résistance, il gagne la tribune de son tribunal, au milieu de l'accueil cérémonieux de ses assesseurs. Toujours à ma place à une extrémité de la plateforme, si près de lui que je pourrais presque le toucher en étendant le bras, je sens Pilate fragilisé tout à coup. Prenant place sur sa chaise curule et désignant Jésus au pied de son tribunal encadré de deux gardes, c'est avec tous les dehors de l'autorité prédisposée à la clémence qu'il prend la parole :

— Qui voulez-vous que je vous relâche? Barabbas ou Jésus dit le Messie?

Quelle folie monumentale! En un instant Pilate vient d'enfermer le peuple dans le plus cruel des dilemmes. Jésus est mis aux voix : la foule aura à trancher entre deux hommes aux antipodes l'un de l'autre dans leur vérité. L'un est la figure du vieil Israël selon la matière, l'Israël guerrier de l'héritage douteux des Maccabées, un sicaire qui complotte et joue du poignard dans l'ombre et dont les plus violents nationalistes exaltent le prétendu courage. L'autre est l'image la plus accomplie du portrait progressivement esquissé du Messie de la Promesse qu'Israël selon l'Esprit a donné au monde, et qu'en cet instant décisif il se refuse à reconnaître sous les traits de Jésus de Nazareth.

Quelle infâme lâcheté, une fois de plus. À ce stade-ci du procès, Jésus n'a pas encore été condamné par Rome. Même que son premier magistrat en Judée a déclaré publiquement ne lui avoir trouvé aucune culpabilité. Or, en mettant ainsi Jésus dans la balance avec un bandit notoire, Pilate le place pour ainsi dire sur un pied d'égalité avec ce criminel. Il laisse le peuple choisir. Si par quelque effroyable abomination Barabbas devait l'emporter aux voix sur Jésus, c'est l'amnistie pour ses crimes, la mise en liberté d'un prisonnier en attente de jugement. Mais qu'advient-il alors de Jésus? Ira-t-il au supplice par une sorte d'entraînement irrémédiable?

À la question du préfet impérial, la foule n'ose répondre tout de suite, d'autant que seuls les rangs de l'avant-scène ont entendu sa formulation, provoquant de ce fait un remous d'agitation dans les derniers rangs. De leur côté, prêtres, scribes et pharisiens ont vite compris que cette négociation d'amnistie engagée par Pilate n'a d'autre but que d'amener le peuple à lui

réclamer la libération de Jésus qu'il a d'ailleurs salué à titre de Messie. Même si ce faisant une lueur ironique s'est allumée dans son regard. Le moment de leur surprise passée, les chefs se répandent au sein de la cohue moutonnaire pour lui rapporter l'enjeu de l'offre de Pilate et lui communiquer leurs recommandations. Tout conseil venant d'eux revêt un caractère d'autorité. Comment aller contre le jugement de ces éminents docteurs des questions religieuses? Leur avis ne porte-t-il pas témoignage, ne fait-il pas foi de tout? Avec diligence, mais retenue afin d'éviter tout soulèvement possible, les conducteurs font passer leurs consignes à la foule agitée pendant qu'ici et là des voix exaltées crient le nom de Jésus avec force. Mais derrière quel Jésus ces voix sont-elles à se rallier? Jésus de Nazareth ou Jésus Barabbas?

Trouver vite ce témoin à décharge dont la déposition pourrait peut-être sauver Jésus et mettre fin à toute cette trahison de l'appareil judiciaire romain si mal desservi par Ponce Pilate. Fébrilement je poursuis ma lecture de la relation officielle de la comparution de mon protégé devant le Grand sanhédrin :

" Il tolère n'importe qui autour de lui, des gentils, des publicains, des courtisanes, des êtres déshonorants sur lesquels vous n'oserez même pas lever les yeux sans faire la grimace et dont notre Loi commande de fuir le contact comme un péché. Il a même guéri le serviteur d'un centurion, un païen, un idolâtre. Et vous savez ce qu'il a osé dire de ce Romain à la face de tout le peuple? Que jamais il n'avait trouvé une si grande foi, même en Israël. Quelle injure.

" Il insulte les nôtres, dit que nous sommes une génération adultère, dénigre nos vénérés docteurs de la Loi : "Gardez-vous du levain des pharisiens, il n'est qu'hypocrisie. Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles."

" Il parle à toutes les femmes comme si elles étaient les égales de l'homme, comme s'il ne savait pas qu'elles attirent le mal. L'une d'elles, qui est connue pour son passé de mondaine et qui a l'audace à l'occasion de se faufiler jusqu'à lui, s'est prosternée devant sa personne récemment, jusqu'à en avoir le front contre ses pieds. Elle les mouillait de ses larmes, les essuyait de ses cheveux, les enduisait de parfum. Comment a-t-il pu permettre à cette pécheresse de le toucher? Si c'était un vrai prophète, il ne se serait jamais compromis avec cette honte publique.

Pour un peu, je croirais presque que témoins et juges sont les mêmes personnes, tant les premiers semblent partager les vues des seconds. Mon attention est distraite par l'apparition soudaine de l'esclave personnel de Claudia Procula, la femme de Pilate, à la terrasse du palais. Un bref instant il reste planté là à regarder tous ces rangs pressés plus bas aux abords de la forteresse et desquels monte une sourde clameur, puis il dévale l'escalier, une tessère à la main, pendant que je reprends ma lecture du procès-verbal au plus vite...

" Moi, mon témoignage concerne un aveugle-né. Enfin, c'est ce qu'il voulait nous faire croire quand on nous l'a amené pour qu'on l'examine. Il disait avoir été guéri miraculeusement un jour de sabbat par l'homme qu'on appelle Jésus. À l'entendre, ce dernier lui avait enduit les yeux de boue, puis lui avait ordonné d'aller se laver à la piscine de Siloé. Quelle sottise. Au grand jamais on n'a entendu dire que quelqu'un soit parvenu à ouvrir les yeux d'un aveugle de naissance. Convocation des parents, confrontation avec le farceur, la vérité va enfin sortir. Eh! bien non, la famille nous tient le même discours : leur fils est bel et bien né aveugle. Quand on a expliqué à ce gueux incroyablement sale que son prétendu guérisseur était un pécheur, vous savez ce qu'il a eu l'audace de nous répondre? "Si celui-ci n'était pas de Dieu, il n'aurait rien pu faire." Quoi, qu'on lui a répondu, tu es né dans le péché et tu nous fais la leçon? On n'a fait ni une ni deux et on l'a fichu dehors.

" Moi je dis que tous les prétendus miracles de ce vil séducteur sont des sortilèges, des enchantements de magicien. Pire, les envoûtements démoniaques d'un possédé au service de Belzébuth. Comment un profanateur du sabbat pourrait-il faire des miracles?

" Ils accourent de partout pour venir voir le ressuscité de Béthanie. Ils veulent lui parler, lui toucher. Mon opinion, c'est que tout cela est arrangé avec la famille. Ce Lazare est un ami personnel de l'accusé. Il est riche et il le supporte de ses deniers depuis le début de son ministère. Faire le mort, cela s'est déjà vu. Et puis s'il était déjà mort, cela prouve que ce faux prophète ne respecte rien, pas même ceux qu'on a mis au tombeau pour leur dernier repos.

L'esclave de Claudia monte sur l'estrade, salue Pilate avec révérence, puis lui remet la tessère...

" Il ne respecte pas plus la tradition des Anciens, vous savez. Il ne se lave les mains avant de manger que quand cela lui plaît. Des mains impures rendent le pain impur, qui rend à son tour le plat impur, qui lui rend impurs tous les convives qui en mangent. Il dit que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche de l'homme qui le souille, mais ce qui en sort, ce qui vient de son cœur.

" Moi j'étais là quand il a dit à ses disciples : " Personne ne vient à moi si mon Père, qui est aux cieux, ne l'attire." De quel droit peut-il appeler l'Éternel son Père? Se croit-il donc son fils? Croit-il descendre du Ciel?

Pilate a semblé bouleversé en prenant connaissance de la communication écrite qu'on lui a fait parvenir. Il a écarquillé les yeux avec une lueur d'émoi dans le regard, puis échangé un coup d'œil interrogateur par-dessus son épaule avec son premier conseiller debout derrière lui, avant de lui remettre le message. Moue d'agacement chez Cassius Crastinus en parcourant la missive. Il replie la tessère et nous la fait passer. La note est de la main de Claudia : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste. J'ai fait cette nuit un rêve très douloureux à son sujet. » Je voudrais pouvoir masquer mon trouble, mais l'alarme de cette femme ne fait que me préoccuper un peu plus du sort de Jésus. Même réaction chez Domitius Æmilii à côté de moi dont le visage soucieux n'arrive pas à se détacher de la tessère. Le seul à ne montrer aucune émotion c'est Alcime qui sans sourciller s'est contenté de hausser les épaules. Il ignore sans doute à quel point les Romains sont superstitieux, à quel point les circonstances de l'assassinat de Jules César sont encore dans toutes les mémoires. Calpurnia, sa femme, avait fait un rêve dramatique à son sujet. Elle l'avait mis en garde, le suppliant de ne pas sortir le jour des Ides de Mars...

Cassius Crastinus a perçu notre émoi et discrètement il nous fait signe, un doigt en travers des lèvres, de ne pas donner notre avis sur la pertinence de ce rêve. Ressaisi, Pilate se lève de sa chaise curule : l'heure est maintenant venue de connaître le choix du peuple. L'affluence des curieux est si dense à présent que Pontius Pilatus peut raisonnablement croire que Jésus va l'emporter aux voix. Toute cette foule massée devant le Tribunal ne peut quand même pas lui réclamer autre chose que la grâce de son Messie-Roi, devant l'évidence du choix à faire. Le gouverneur lève la main pour calmer l'agitation. Les cris cessent, font place à un silence anxieux. Chacun retient son souffle. L'interrogation est sur tous les visages autour du préfet impérial. Il a parié sur le bon sens de ses sujets, sur leur capacité de bien juger, sans passion...

— Lequel des deux voulez-vous que je vous relâche? lance-t-il d'une voix forte.

— Barabbas!... Barabbas!... Barabbas!

Un cri immense, hurlé à pleines gorges. Le verdict du peuple est tombé, implacable, inflexible, pour rouler comme un tonnerre et éclater dans tout Jérusalem où il s'est répercuté longuement en échos frémissants.

Les yeux mouillés de larmes devant l'ampleur de cette défection de tous les siens, l'iniquité de leur choix, l'immensité de l'ingratitude dont il est l'objet, Jésus s'est vu en quelques heures avili dans l'esprit de tout un peuple

habilement manipulé par ses élites. Rejeté de tous, outragé dans sa personne et sa doctrine, sa déchéance est irrémédiablement consommée. Le Messie de la Promesse n'a pas été reconnu par les siens. À moins de trouver vite dans le procès-verbal le témoignage-clé d'un témoin à décharge, Jésus est à présent en grand danger.

Pilate a joué et perdu. Il n'a pas su déceler dans le concert de fureurs et d'accusations qui montaient vers Jésus l'effrayante détermination de ceux qui chauffaient les esprits derrière ces bouches hurlantes. Abasourdi, déconcerté, son regard courant de l'un à l'autre de ses assistants comme pour les prendre à témoin de son impuissance à essayer de comprendre le révoltant fanatisme de la foule, il semble abdiquer d'un seul coup toute la détermination dont il avait su faire preuve jusqu'à maintenant pour arracher Jésus à ses accusateurs entêtés. Le comble du déshonneur, c'est qu'il poursuit son dialogue avec l'affluence comme s'il lui reconnaissait tous les droits :

— Alors que faut-il faire de Jésus dit le Messie?

— Qu'il soit crucifié! hurle d'une seule voix la cohue tumultueuse, un cri de mort d'une sommation insolente dont les échos de fureur se répercutent une fois de plus dans toute la Ville sainte.

— Qu'a-t-il fait de mal? questionne encore Pilate, avec un manque de dignité qui ne fait qu'ajouter à la honte de sa conduite.

— Crucifie-le!... Crucifie-le!... Crucifie-le!

Le cri meurtrier vociféré à pleins gosiers s'engouffre dans le Prétoire pour se propager à tout vent et ordonner expressément au gouverneur romain de se plier à l'exigence du peuple. Une injonction d'une insolence et d'une hardiesse sans précédent. La foule ne se donne même pas la peine de justifier le crime : Pilate l'a faite juge, c'est à elle de décider. Cette tourbe en a assez de ces débats et elle se substitue à l'aréopage du Tribunal de Rome pour lui ordonner l'exécution de l'inculpé sans plus discuter. Avec une perfide et admirable adresse, le Haut Clergé a joué sur l'indécision et l'irrésolution de Pilate afin de l'enfermer dans le piège qu'il lui avait tendu en proposant au peuple de choisir entre son bienfaiteur et son ennemi. Or, contre toute attente, la plèbe a fait un choix à l'encontre de son raisonnement. Elle s'est plutôt laissée persuader par ses chefs religieux d'unir ses voix pour exiger la tête de Jésus dépeint comme un faux prophète. « Celui de leur fils qui a mal tourné, tous les hommes de la ville doivent le tuer à coups de pierres. C'est ainsi que tu extirperas le mal de ton sein... »

Ce n'est pas la lapidation que l'on vient de requérir pour le vil séducteur, le supplice légal en Israël, mais la peine la plus ignominieuse qui soit : *Mors turpissima crucis*. La mort en croix, suprême infamie. Celui qui est condamné à périr sur ce gibet maudit n'a pas droit à la moindre estime, car il tombe sous la malédiction la plus grande contenue dans la Loi de Dieu.

Ce « crucifie-le » qui résonne implacablement aux oreilles de Ponce Pilate lui jette à la face toute l'énormité de son mauvais calcul. Comment pourra-t-il s'opposer maintenant à ce choix de la foule? Cela demanderait une résolution hors du commun, et de toute évidence Pilate ne comprend pas comment ses sujets juifs peuvent lui réclamer un châtement aussi cruel pour l'un des leurs. Comme m'est aussi incompréhensible l'attitude passive des milliers de compatriotes de Jésus qui lui faisaient escorte lors de son entrée triomphale à Jérusalem. Aucune coalition apparente chez ces Galiléens et Péréens afin de le supporter de leurs voix devant le Prétoire. Et le prophète de Galilée n'a-t-il pas eu que des bontés envers eux tout au long de son ministère?

L'affreuse vérité, c'est que Jésus a été lâché de tous, ses disciples y compris. Je suis son dernier recours en cette heure tragique où Pilate semble sur le point de l'abandonner à son tour. Ma seule explication à ce retournement radical, c'est la prépondérance de la Loi sacrée dans la vie du peuple juif. Elle est si profondément enracinée dans ses mœurs qu'il ne peut

tout simplement pas aller contre elle. Les chefs de la nation s'appuient sur cette Loi de Dieu révélée à Moïse pour rendre la justice. Et Jésus a été jugé et condamné à mort en vertu des ordonnances de cette Loi mosaïque, au cours de la nuit. Une condamnation sans appel dont l'annonce s'est répandue en trombe dans tout Jérusalem, et que seul le préfet impérial de Rome peut maintenant réfuter.

Supplication muette dans le regard de Pilate d'en terminer au plus vite avec notre examen du procès-verbal. Pitoyable il s'accroche à ce témoin de dernière instance susceptible de lui permettre d'avoir le dernier mot sur la foule. Or ne lui suffirait-il pas d'imposer une remise du procès à plus tard pour se sortir de cette impasse? Bien sûr le peuple pourrait trouver à redire de cette décision, mais tout juge romain est dans son droit d'ajourner un débat pour complément d'enquête. Dos tourné aux premiers rangs de la foule massés à l'entrée, Ponce Pilate s'entretient en aparté avec son entourage. Comme s'il craignait quelque subite volte-face de son gouverneur suite à cette consultation, le peuple accentue sa pression sur le Tribunal, multipliant ses sommations insolentes et ses cris de mort.

Plus que deux parchemins à consulter. Pas le temps de s'arrêter aux détails, il faut lire en diagonale. Toujours pas de trace de Judas au procès-verbal. Au moins il se sera abstenu dans sa trahison de témoigner contre son ancien maître. Peut-être a-t-il perdu ses illusions sur Jésus quand il a compris que suivre ses pas conduisait à tout autre chose qu'au pouvoir et aux honneurs... L'incident de la purification du Temple figure dans le compte-rendu du Tribunal : le fouet qui claque dans la main de Jésus, les tables des vendeurs renversées, les pièces de monnaie éparpillée à la volée. Partout la stupeur, les hauts cris, les bêtes du sacrifice qui s'enfuient affolées entre les colonnades du parvis. Des marchands outrés accusent Jésus de vouloir avilir le rite sacrificiel. En s'en prenant à leur commerce, il n'y aurait plus de contrôle sur la pureté des bêtes immolées... Plus loin dans le procès-verbal, deux changeurs de la Cour des gentils se contredisent sur un mot incompris du décrié prophète : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai », affirme avoir entendu le premier. Pour le second, ce serait plutôt : « Je démolirai ce temple fait de main d'homme, et en trois jours en rebâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme... » C'est là une accusation dangereuse passible de la peine de mort : toute menace contre le Temple est jugée blasphématoire, et les lois romaines portent aux édifices consacrés au culte d'une divinité le même respect intransigeant.

L'audition des témoins ne semble pas avoir fourni aux juges du Sanhédrin les preuves souhaitées pour condamner irrémédiablement leur sévère censeur. Le prétendu mot fatal de Jésus sur la destruction du Temple apparaît bien plus comme discours d'insensé que comme une menace réelle, pour le collège des juges. Comment un homme seul pourrait-il abattre et reconstruire en trois jours un édifice sur lequel des milliers d'ouvriers travaillent depuis quarante-six ans? J'en suis au dernier parchemin du procès-verbal : Jésus est directement interrogé par Joseph Caïphe. Le prévenu doit répondre des allégations mises de l'avant par les témoins de l'accusation. Qu'il reconnaisse une seule des charges pesant sur lui, et c'est aussitôt l'imputation officielle du crime confessé.

« Tu ne réponds rien? interroge le Grand-Prêtre. N'as-tu rien à redire à ce que ces gens-là te reprochent? » Jésus qui a vraisemblablement compris que ce Tribunal s'est réuni non pas pour rendre la justice, mais bien plutôt pour l'incriminer, s'enferme dans le mutisme. « C'est toi qui es le Messie, le Fils du Béni? » La sommation de Caïphe ne laisse place à aucune dérobade : Jésus est mis en demeure de dire s'il est le *Mashia'h* annoncé par les Écritures, oui ou non.

« C'est moi qui le suis, et vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite de la Puissance et venir avec les nuées du ciel. »

Stupéfaction et consternation au sein du Sanhédrin : la déclaration fracassante de Jésus provoque un tel émoi que le Grand-Prêtre en déchire ses vêtements, comme en font état les notes du Tribunal, pour s'écrier aussitôt, scandalisé :

« Qu'avons-nous encore besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble? »

Le verdict tombe d'une seule et même voix, impitoyable, écrasant, fatal : « Il mérite la mort! »

La mort pour le Berger d'Israël. Convaincu du caractère blasphématoire de la proclamation de Jésus, Caïphe en a déduit qu'il en était de même pour ses collègues. Aussi les a-t-il invités à se prononcer aussitôt sur la culpabilité de l'accusé sans même passer au vote, commettant de ce fait une irrégularité flagrante, autant que j'en puisse juger. Dans les affaires de juridiction criminelle, il appartient aux plus jeunes parmi les juges du Sanhédrin de se prononcer d'abord, puis aux plus anciens, afin que les premiers ne subissent pas l'influence des seconds. Le prétendu blasphème de Jésus a-t-il consisté dans l'aveu formel de sa filiation divine? Je ne saurais dire. Mais aux yeux des pères de la nation, ces paroles lui valent une condamnation à mort.

Malheureusement pour ces juges rigoristes, les choses ne sont plus aussi simples que dans le passé, du fait que Rome a droit de regard dans les causes de sang. Et Pontius Pilatus, son représentant officiel, vient d'être informé par nous que l'accusé a été reconnu coupable de crime de blasphème par l'ensemble des juges du Sanhédrin. Si Jésus disposait d'appuis au sein de ce Haut conseil de salut national, ses défenseurs sont restés muets ou bien ils brillaient par leur absence. Nul intercesseur n'est intervenu en sa faveur devant le Tribunal. Pas de témoins à décharge non plus : ou on leur a interdit l'accès des lieux, ou aucun de ces témoins n'a osé aller contre l'autorité du Sanhédrin devant l'ampleur de la procédure d'exception commandée en pleine nuit.

Cachant mal sa déception, Pilate regagne sa chaise curule sur le *bima* pour confirmer à la foule houleuse d'une voix sans timbre que Jésus sera châtié, conformément à ce qu'il a décrété plus tôt. Puis il quitte son tribunal sans autre forme de procès, intimant l'ordre à tout son monde de le suivre à l'intérieur de son *secretarium* pour une séance de consultation. Une sourde clameur s'élève de l'affluence pendant que Jésus est entraîné sans ménagement vers la partie septentrionale de la forteresse, là où s'alignent les casernements des légionnaires et des hommes de corvée, là où il sera fustigé en toute impunité sur l'ordre de son juge inique. La flagellation est le préliminaire habituel du supplice de la croix. Mais toujours aussi dissimulé, Pilate s'est gardé de faire allusion au crucifiement réclamé par la foule. Sans doute est-il encore décidé à sauver Jésus, mais ce qu'il espère maintenant, c'est assurément d'obtenir son élargissement par l'apitoiement que suscitera son corps meurtri, quand il le ramènera devant ses sujets.

Cette fustigation que Pilate vient de requérir pour Jésus est le supplice des esclaves insoumis. Une peine si infamante que les citoyens romains en sont exempts. Jésus sera fouetté jusqu'au sang à l'aide du *flagrum*, un instrument de torture créé pour l'avilissement de l'homme. Si atroce dans son utilisation que certains des suppliciés qui en subissent ses sévices se voient littéralement écorchés vifs. Ce fouet redoutable dont les terribles lanières de cuir se terminent par de petites billes de plomb et d'éclats d'os de mouton n'a d'autre but que d'arracher des morceaux de chair de la victime... L'image sanglante d'un barbare rebelle pour lequel j'avais requis autrefois ce cruel supplice vient subitement envahir tout mon esprit. Ses deux tortionnaires s'étaient acharnés sur lui jusqu'à ce que ses entrailles fussent visibles et que sa chair pendit en lambeaux. Jésus n'aura plus rien d'humain dans son aspect quand son juge tortionnaire le présentera au peuple après son supplice : la flagellation à la romaine est un châtement d'une sauvagerie inouïe. L'homme qui y est condamné est battu jusqu'au seuil de la mort!

## CHAPITRE LII

Quel spectacle lorsque Ponce Pilate a franchi le seuil de son *secretarium*, il y a quelques instants. Quelle sortie devant sa cour de jeunes intellectuels issus des grandes écoles de l'Empire, pour clamer toute son indignation et son ressentiment envers l'inqualifiable fourberie des hiérarques. La vieille ruse du coup de gueule, des bégaiements de colère folle, des hurlements indistincts et des soupirs rauques qu'on appuie par toute une simagrée d'attitudes furibondes pour mieux faire oublier qu'on s'est laissé coincer par son manque de courage moral dans une situation abjecte.

Quatre ans que Pilate est en Judée, et il n'a toujours que des connaissances imprécises des mœurs religieuses de ses sujets juifs. Du fait de ses rapports tendus avec ses administrés, il s'est progressivement enfermé dans une incompréhension où tout ce qui vient d'eux est non seulement exécration, mais nuisible ou dangereux. Livré à lui-même, il a gouverné à tâtons, le plus souvent avec une attitude de défi insolent dans ses prises de décision, assumant sa charge de gouverneur avec l'autorité tonitruante du petit despote de province qui n'hésite pas à recourir à la force brutale pour rétablir l'ordre mis en péril par ses initiatives malheureuses. Dans le dossier *Christos*, comme Pilate n'a qu'une vague idée des renseignements qu'il contient, il est plus que jamais tragiquement seul dans ce drame. Seul avec ses doutes et sa tentation sans doute de tout laisser tomber devant la terrible pression des événements, suite à l'échec de ses manœuvres pour sauver un accusé dont il a proclamé l'innocence par deux fois déjà jusqu'à maintenant, devant l'assemblée de ses accusateurs.

Si cette flagellation particulièrement inhumaine qu'il a décrétée à l'égard de Jésus ne parvient pas à émouvoir suffisamment la foule et qu'elle en exige davantage, le protégé de Séjan devra imposer sa justice avec autorité, avec toutes les conséquences que cela implique pour le maintien de l'ordre dans Jérusalem. Mais jouer son va-tout pour sauver un juste que la justice des siens condamne sans rémission, Ponce Pilate est-il encore capable de pareille fermeté face à l'attitude résolue de ses accusateurs? Plus que jamais, j'appréhende qu'il puisse prendre la décision d'abandonner Jésus sous prétexte que l'affaire présente trop de risques, que c'est une cause perdue d'avance, qu'elle est un guêpier politique inextricable. Mais surtout parce qu'il a tout à perdre et rien à gagner en liant son destin à celui de ce prophète juif. Dépassé par la tournure des événements et effrayé par l'ampleur du tollé général qui s'élève contre son jugement, en désespoir de cause Pilate nous a réunis dans son *secretarium* manifestement pour réévaluer avec lui la culpabilité du condamné et la fixation de la peine. À l'évidence ses ressources sont dangereusement taries.

— Une seule accusation doit retenir notre attention, laisse tomber Pilate à la fin, d'une voix lasse, tout en s'assoiant lourdement dans sa chaise curule. *Iesus Nazarenus* perturbe-t-il les esprits en ravivant les attentes messianiques des siens, au point éventuellement de mettre en danger l'ordre établi et la *Pax Romana*?

— Prenons bien garde de nous laisser influencer par tous ces forcenés qui condamnent ce Juste avec tant d'acharnement, dis-je aussitôt d'une voix ferme. Derrière cette condamnation, il y a l'exécration des chefs de la nation. C'est eux qui ont poussé les hauts cris et accusent cet homme de tous les maux, pour mieux le discréditer auprès du peuple, devant la menace qu'ils perçoivent, entre autres, pour leurs intérêts. (Plongeant mon regard dans celui de Pilate et le dévisageant avec insistance :) Je suis heureux, gouverneur, que tu ne te sois pas laissé abuser par les sanhédrins. *Iesus Nazarenus* est tout sauf un agitateur séditieux, même si ses accusateurs clament qu'il divise le peuple et met la nation en péril par la nature de son enseignement.

— J'ai étudié le dossier de ce personnage religieux, renchérit Domitius Æmilii, et l'homme est pacifique et bienveillant de nature. À l'opposé d'un factieux. Même qu'il prescrit la paix et l'harmonie entre les hommes.

— Jusqu'à un certain point, je partage cet avis sur cet homme, enchaîne Cassius Crastinus de sa voix nasillarde de roquet, le regard par en dessous, la mine sournoise et rusée. Que ce Iesus Nazarenus soit innocent de ce crime de sédition qu'on cherche à lui imputer, cela va de soi. Mais innocent au regard des lois des siens, c'est autre chose... Qu'avons-nous à nous entêter à débattre avec le peuple au sujet de cet homme? Notre tort ne serait-il pas de vouloir juger cette affaire selon le droit romain?... Que ces fanatiques exécutent sommairement par une décision collective un soi-disant prophète accusé d'en prendre à son aise avec les prescriptions de leurs lois, qu'avons-nous à nous en formaliser?... Être juge en ces matières de pratiques religieuses locales, nous n'y entendons rien... On devrait méditer plutôt sur les grands principes de bonne gestion de l'Empire perse qui a toujours eu la sagesse de ne pas contrarier inutilement ses sujets dans l'observation de leurs coutumes locales et l'exercice de leur culte traditionnel. Pour les princes parthes, les deux seules choses d'importance ont toujours été le paiement du tribut et la soumission de leurs sujets... Pourquoi se battre contre l'irréversible? Pourquoi ne pas laisser tous ces *hasidim* à leurs vaines querelles?... Il faut voir la vérité en face : cet homme est condamné par les siens... D'ailleurs on a déjà tenté de se débarrasser de lui par la violence dans le passé. (Rictus moqueur dévoilant d'affreux chicots dans sa dentition :) Et que fait ce bon Yahweh pendant tout ce temps? Il voit tout cela et il le permet. Il le permet, parce que si cet homme est le roi de gloire promis à Israël, moi je veux bien qu'on m'appelle César!

C'est avec la condescendance du maître s'adressant à l'élève ayant mal compris un problème très simple que Cassius Crastinus a décoché sa boutade, salué de rires bêtes fusant platement de la cour complaisante de Pilate. Irrité par ce brusque accès de gaieté déplacée, ce dernier houspille aussitôt les impertinents du regard, avant de donner la parole à Alcime qui l'a demandée en levant la main.

— J'ai bien peur, préfet, que le conseiller d'État ait raison sur le jugement qu'il porte sur ce controversé personnage, lance le transfuge juif avec une ostensible affectation de savoir teintée de basse servilité. Je ne reconnais en rien l'Envoyé de Yahweh dont les Écrits sacrés annoncent la venue dans la gloire, dans l'allure générale de ce prophète-magicien. D'ailleurs quand le véritable *Christos* fera son entrée, il sera légitimé par les docteurs de la Loi, les scribes et l'autorité du Sanhédrin.

— Ah oui? Et comment le reconnaîtront-ils?

La question est de Cassius Crastinus d'humeur toujours narquoise, l'air malin, ses petits yeux de putois plantés dans ceux d'Alcime avec un mépris calculé pour rabaisser ses prétentions. Le premier conseiller de Pilate, avec son long cou, sa tête de héron et ses jambes grêles, est un échassier, tant par la silhouette que par ses mœurs. Un échassier qui farfouille dans la boue, la fange des affaires douteuses. Suivant son humeur du moment, il peut aussi bien cingler son louangeur que son dénigreur. Décontenancé, Alcime rougit, avant de répondre d'une voix mal assurée :

— Euh, pour certains, la croyance veut qu'il se tiendra debout sur le toit du Temple, auréolé de la lumière divine. Pour d'autres, ce sera plutôt le prophète Élie lui-même qui le fera reconnaître. Mais à la fin, c'est le grand-prêtre qui en fera l'annonce à la nation.

— Quelle folle illusion! Décidément ce peuple ne vit pas dans le monde présent!... Je te connaissais plus rationnel, Alcime. Tu me déçois. Dire que c'est cela, la race élue! (Une lueur de moquerie dans le regard :) Où vois-tu la gloire promise à ta race par tous ces *nabis* censés discerner les desseins du Très-Haut?... Serait-ce que les tiens ne sont pas en règle avec leur

dieu, qu'ils observent mal ses lois divines, qu'ils lui sacrifient des bêtes tarées, pour que vous vous morfondiez ainsi dans l'attente depuis tant de siècles, avec tous ces rêves de grandeur insensés à l'esprit?

— Je n'ai pas dit que je partageais cette croyance, rétorque Alcime d'une voix mal assurée, tout en jetant des regards furtifs autour de lui, un douloureux mélange d'humiliation et de ressentiment au fond de ses prunelles. Mais si l'homme qui est jugé aujourd'hui est le Messie, je vois mal qu'un prince du Ciel soit ainsi livré à la justice des siens, seul et abandonné de tous... Le bon sens veut donc que nous ayons affaire à un brillant mystificateur... Le Grand-Prêtre ne s'est pas laissé abuser, et c'est pour cela qu'il n'a que des préventions contre ce faux prophète.

— Tu as conduit ce procès jusqu'à maintenant, gouverneur, en t'appuyant sur les principes d'humanité et de justice du Droit romain, dis-je d'une voix vibrante, en réplique à l'argumentation du scribe juif hellénisant. D'après notre Droit, tu peux imposer une remise du procès à plus tard, dans le but de procéder à une enquête approfondie. Et en cas de doute, tu as même le loisir d'en référer à Rome.

— Non non, laisser traîner, c'est toujours mauvais, riposte Cassius Crastinus d'un ton péremptoire. On en est presque à une condamnation avec cette flagellation. Il serait inopportun de remettre la sentence à plus tard!

— J'ai étudié le droit à Rome, réplique un jeune assesseur aux manières guindées, plein de fatuité. Dans la capitale c'est le juge lui-même qui au gré de sa libre appréciation fixe la date de mise à exécution de sa sentence.

— Ah oui? reprend Crastinus, un éclat malicieux dans les yeux. Nouvellement débarqué chez nous, hein?... Cette prescription d'un délai de dix jours minimum entre la condamnation et l'exécution, ordonnée par le Sénat il y a neuf ans, n'est valable que quand c'est le Sénat lui-même qui a décrété la condamnation à mort. Ici, en province, pour les procès devant gouverneur, les sentences sont exécutoires dans l'immédiat.

Absorbé par les échanges du débat, je prends conscience tout à coup que Pilate me dévisage fixement, sans que je puisse deviner si son regard est amical ou non. Dehors la plèbe s'est tue, recueillie dans un silence sordide dans l'espoir de pouvoir suivre à l'oreille le déroulement de la flagellation qu'on a soustraite à ses regards, pour des raisons de pudeur : le supplicé est fouetté dénudé. Dans un moment, les premiers coups de fouet vont s'abattre sur la victime pour lui lacérer les chairs, pendant que l'air retentira de ses cris déchirants. Soudain une ombre mauvaise passe sur le visage de Pilate :

— Les misérables ! laisse-t-il tomber d'un ton douloureux empreint de rage froide, tout en se levant brusquement de son siège et se dirigeant vers l'avant de son *secretarium*.

Démarche raide et tendue, les traits creusés, Ponce Pilate semble dévoré par une vive insatisfaction, comme s'il se maudissait d'avoir déchaîné pareille passion.

— On ne va quand même pas laisser ces enragés nous dicter leurs lois! s'écrie-t-il avec amertume, la face contractée par un nœud de veines dilatées au milieu du front. Il doit bien exister un stratagème pour tirer cet homme de leurs griffes?

— Pourquoi tout remettre en cause, préfet? dis-je d'une voix ferme. N'as-tu pas rendu ton jugement? Reconnu par deux fois l'innocence de l'inculpé?... Hérode lui-même n'a rien trouvé de pertinent dans les chefs d'accusation... Tu as ordonné que Jesus Nazareus soit châtié, au cas où il aurait pris certaines libertés avec les lois des siens. Après, tu as dit que tu le renverrais. Dans quelques instants, ce sera chose faite. Le châtiment aura été appliqué et le prévenu sera alors libre... Tu es le gouverneur. Tu as jugé, et tu as tranché. (Détachant soigneusement chacun de mes mots, pour bien en pénétrer l'esprit de Pilate :) Tu n'as aucune autre justification à fournir à ces intraitables!

J'ai répondu à l'interrogation de Pilate planté devant moi sans même réfléchir au choix de mes mots. Une réponse vive, faite presque avec humeur, qui fait fi des prudences instinctives auxquelles m'a habitué le milieu de la diplomatie. Laisser sous-entendre à la face du premier magistrat de Judée qu'il gouverne avec lâcheté et de misérables compromis n'est peut-être pas très approprié de ma part, dans les circonstances.

— Tu te donnes le beau rôle, tribun, mais ce n'est pas toi qui as charge de gouverner ce peuple excessif, prompt à la révolte dès que contrarié dans ses croyances, rétorque Pilate d'un ton agressif.

Blessé par ma remarque, ses yeux rougis de fatigue par une tension nerveuse à la limite de la rupture se braquent droit dans les miens, regard concentré comme celui d'un chat qui surveille sa proie, pour mieux me faire sentir que je ne suis qu'un modeste tribun parvenu tout juste à prendre sa place parmi les *tribuni militum*, le niveau le plus bas de l'échelle des cadres de l'Armée.

— On est à la veille de la Pâque, poursuit Pontius Pilatus d'une voix plus adoucie. Il est clair qu'on ne nous a amené cet homme que pour nous arracher sa condamnation à mort. On savait qu'on en aurait plein les bras avec tous ces pèlerins qui font de Jérusalem la ville la plus effervescente de l'Empire, en ces jours de fête pascale.

Silhouette blême dans la lumière blafarde filtrant du dôme translucide du plafond, muscles du visage contractés en un masque de douloureuse tension, Pilate se remet à arpenter son *secretarium* sous les regards des membres de sa cour. Enfermé en lui-même, livide, sinistre, son front maculé de sueur poisseuse, soudain il sursaute avec un mouvement involontaire des épaules, comme pour protéger son dos d'un coup invisible, alors qu'un sinistre claquement de fouet vient d'éclater dans l'air. Un choc clair, sonore, terrible, que l'écho répercute en un cri de douleur déchirant du supplicé. Malgré moi ma main se serre sur la poignée de mon glaive jusqu'à ce que les doigts me fassent mal. Nouveau coup, nouveau cri inhumain. Je frissonne, avec une sensation soudaine de froid qui me pénètre jusqu'aux os.

Une image insupportable imprègne mon esprit, alors que se poursuit l'exécution de l'affreux supplice. Le corps luisant de sueur de Jésus attaché nu à une colonne, bras étirés au-dessus de la tête, mains attachées à un anneau de fer. Ses membres sont soumis à une telle traction vers le haut que les pieds ne reposent plus au sol que sur la pointe des orteils. Je vois nettement ses muscles saillants, sa poitrine cruellement distendue, sa peau meurtrie qui se contracte violemment chaque fois que le cinglent les terribles lanières de cuir tressées de fragments d'os et de billes de plomb. Infligée avec une solennité toute barbare, la flagellation livre le supplicé aux caprices de deux bourreaux. Des gens de métier, formés à frapper en cadence pour mieux lacérer les chairs du condamné depuis les épaules jusqu'aux mollets. Inconsciemment, je ferme les yeux pour chasser la terrible vision de mon esprit...

— Que signifie donc au juste cette phrase énigmatique que cet homme a prononcée : « Je suis venu en ce monde pour témoigner de la vérité? » questionne brusquement Ponce Pilate, au milieu du malaise général qui s'est emparé de notre assemblée quand les clameurs de la foule sont venues saluer ces premiers coups de fouet. La question est pour toi, tribun, de préciser Pilate qui vient de s'immobiliser en face de moi.

Je suis le dernier témoin de l'enseignement que Jésus a donné aux siens et qu'ils ont rejeté comme si cette instruction était le fiel d'un animal malfaisant. Subitement je me rends compte que tous autour de moi ont les yeux braqués sur ma personne. Roide et tendu, je me fais l'effet d'être seul dans l'arène face à la raison d'État, face aux considérations d'intérêt public si souvent invoquées pour justifier une lâcheté. Le temps cesse d'avoir un sens. Ni passé, ni futur. Juste un cruel présent dans cette immobilité figée. Juste des statues glaciales aux visages fermés, sous cette étrange clarté blême qui

tombe du plafond. Triompher de cette cour froide et distante, ou être dévoré par elle. Ma bouche salive avec peine pendant que je rassemble mes pensées. Il me semble tout à coup qu'une force extérieure à moi est à s'immiscer dans mon esprit. Une sorte de lumière ou je ne sais quelle soudaine illumination rassurante qui me connaîtrait mieux que moi-même et m'inviterait à m'abandonner tout entier au souffle de son inspiration...

— La vérité dont Iesus Nazarenus est venu témoigner, lui seul pourrait s'en expliquer, finis-je par répondre d'une voix pleine d'assurance que je ne me reconnais pas. Cependant, je crois avoir compris un aspect de cette vérité. Elle a trait au Messie triomphant dans la gloire qu'attend le peuple d'Israël... Malgré ses espérances, la venue en ce monde du *Christos* annoncé à ses descendants par les prophètes ne se fera pas avec grand éclat. Il n'y aura pas de coup d'état divin à l'image qu'en ont entretenue depuis des siècles les générations successives. (Je marque une pause à dessein:) Le Messie des Livres sacrés est déjà parmi eux!... Jésus de Nazareth a reconnu aujourd'hui devant le Sanhédrin être le Fils du Béni. Terme même utilisé par le Grand-Prêtre, alors qu'il sommat l'accusé de lui dire s'il était bien le *Mashia'h* attendu!

Échange à voix basses entre Cassius Crastinus et Alcime, têtes baissées, mentons calés sur leurs poitrines, regards par en dessous, pendant que je poursuis mon exposé :

— C'est Yahweh, le Dieu révélé à Israël, que le controversé prophète est venu faire connaître aux hommes... Jusqu'à ce jour, les fils de la nation se sont faits les fidèles tenants et défenseurs des enseignements de leurs livres sacrés. Mais à présent le culte de la Loi attribué à Moïse a achevé son œuvre. Iesus Nazarenus est venu annoncer aux siens que la Loi qui prévaudra désormais sera débarrassée de toutes les additions qui l'alourdissaient inutilement, et qu'elle ne sera plus l'apanage du seul peuple juif... L'alliance contractée par Yahweh avec les enfants d'Israël s'est élargie à l'ensemble des êtres de ce monde... Tous seront appelés désormais à vivre dans la concorde sous l'égide éclairée de ce Dieu bienfaisant, dans une Terre apaisée où les conflits et les divisions entre les hommes ne seront plus que lointains et mauvais souvenirs!

— Par Jupiter, les fils chéris de la nation élue ont dû s'étrangler en entendant cela! s'écrie Cassius Crastinus avec une lueur de moquerie méprisante dans le regard. Eux qui croyaient être les seuls à avoir droit aux faveurs divines!

— Alors c'est cela la vérité dont ce Jésus est venu témoigner? réplique Pilate avec une moue incrédule, pendant que dans l'air alourdi montent toujours jusqu'à nous les chocs répétés des fouets qui mordent dans la chair de Jésus et en broient les muscles.

— Je le répète, je ne prétends pas posséder la vérité de cet éminent prophète, mais ce dont j'atteste est un aspect de cette vérité, parce qu'il en a témoigné.

— Quelle absurdité que tout cela! lance Cassius Crastinus en hochant la tête de gauche à droite, tout en me fixant d'un air de reproche amer. Entendre cela de la bouche d'un tribun de Rome, c'est encore plus navrant!

Tous me regardent avec un étonnement empreint de condescendance, pendant qu'à voix basse ils commentent mes propos entre eux. Bien que mortifié par cette remarque vexante destinée à saper la valeur de mes déclarations, je rétorque avec le même aplomb inébranlable :

— Rome m'a demandé de m'immiscer dans l'entourage immédiat du prophète Ieschoua à cause de mes origines juives. Elles devaient garantir la justesse de mon compte rendu, à son point de vue... Je ne fais que témoigner de ce que j'ai vu et entendu de l'enseignement de cet homme hors du commun.

Nulle réaction chez les statues aux masques impassibles qui me dévisagent. Seul Domitius Æmilii échange avec moi un furtif regard d'intelligence, pour me signifier que je peux compter sur son entier appui.

— Iesus Nazarenus est l'Esprit de son Dieu, dis-je encore d'une voix vibrante d'émotion. Même qu'il affirme ne faire qu'un avec Lui... Je sais que cela doit vous paraître renversant, mais ce n'est pas propos d'insensé. L'enseignement que prodigue cet homme aux siens est empreint d'une telle force d'âme, d'une telle grandeur et une telle bienveillance pleine d'indulgence, que le peuple en demeure saisi d'étonnement. Et les chefs religieux perçoivent bien eux aussi la mystérieuse souveraineté de ce personnage qui leur en impose par la force de son discours. Aucun des leurs n'a jamais enseigné avec un tel ascendant!

Subitement je prends conscience que les chocs des fouets se sont tus depuis un moment dans la cour du corps de garde. Au lieu de l'horrible fustigation, l'air retentit des cris de la foule à qui il tarde de découvrir l'état dans lequel les fouets ont écharpé le supplicié. Après la grêle de coups qu'il a reçus, le corps de Jésus doit pendre inerte au bout de ses liens. Le cœur serré je m'empresse de conclure avant que Pilate ne vienne interrompre les débats :

— Jusqu'à la fin, cet Élu d'entre les hommes aura espéré voir les siens se pénétrer de la révélation qu'il est la figure accomplie du Messie annoncé par les prophéties antérieures, « celui qui doit venir ». Il ne voulait pas s'imposer à eux, l'écart étant trop grand entre le visage humble et dépouillé qu'il présente de ce *Christos* et l'image de gloire que les siens entretiennent depuis toujours de ce personnage sacré. « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, a-t-il déclaré à ses disciples, car je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. »

— Tu as dit en substance que l'écart est trop grand entre la figure qu'offre cet homme du personnage historique de ce Messie et l'image de gloire que cultivent toujours les siens à son sujet, reprend Pilate avec une expression de lassitude dans le regard, talonné par les clameurs de la foule qui le réclame maintenant à son tribunal. Toi, tribun, quel est ton sentiment au sujet de ce prophète? Est-il le véritable *Christos* ?

— Je le crois... Il se dégage de sa personne une élévation qui ne semble pas appartenir à ce monde... J'ai vu cet être d'exception entouré de hordes de souffrants et d'infirmes de toutes espèces, de pitoyables miséreux qui se traînaient dans la poussière et la chaleur juste pour le voir, l'entendre, espérer seulement pouvoir toucher son vêtement... De véritables monstres pour certains, lépreux, galeux, paralytiques, hideux et crasseux à s'en détourner la face. Et combien de fois n'ai-je pas été témoin des bontés incomparables de cet être sans pareil à l'égard de tous ces souffrants, combien de fois ne l'ai-je pas vu se pencher sur leurs souffrances pour les soulager et guérir de leurs maux... Qui d'entre nous, s'il avait reçu un tel pouvoir, se serait seulement arrêté à prodiguer pareille attention à tous ces malheureux?

— Envoûtement collectif!... Sortilège malfaisant!... La vérité, c'est que ce faux prophète est bien plutôt un émissaire de mort chargé de nous perdre tous!

Alcime, l'homme de la lettre de la Loi, l'instrument esclavagiste de la Torah montant sur ses ergots pour dénoncer le mal, à l'exemple de Moïse : « Tu ne laisseras pas vivre la sorcière... »

— Jésus de Nazareth a-t-il usé de son mystérieux pouvoir pour tourmenter les siens, les accabler de tous les maux ou les envoûter comme de vulgaires bêtes? dis-je avec irritation. J'étais là quand Lazare de Béthanie dont tout Jérusalem ne cesse de s'extasier de son mystérieux retour à la vie est sorti vivant de son tombeau. Il y reposait depuis quatre jours déjà, et il marchait devant moi le corps encore partiellement drapé de son linceul, et il puait le cadavre!... Si cet homme est un émissaire de mort, depuis quand la Mort redonne-t-elle la Vie?

— Le Sanhédrin tout entier s'est prononcé solennellement contre ce faux prophète. Il a été reconnu coupable de blasphème, dénoncé en tant que méprisable séducteur du peuple, et on a prononcé contre lui le *schammata*, la peine de mort!

Je voudrais demeurer calme, mais cette fois mon irritation est telle face à ce scribe inintelligent et aveugle que je donne libre cours à mon ressentiment contre lui :

— Le prophète Ieschoua n'avait même pas encore comparu devant le Sanhédrin que déjà on avait lancé l'exécration contre ses partisans, pour mieux le discréditer auprès du peuple!... Réclamer publiquement contre lui le châtiment de la croix n'est-il pas dans les circonstances une habile manoeuvre de la part de ses juges?... En posant ce geste, le Conseil des sages ne réfute-t-il pas devant toute la nation la prétention messianique de l'inculpé?... Comment la postérité pourrait-elle voir en lui le Messie annoncé au monde, dès lors qu'on le crucifie comme un vulgaire criminel?

Je marque une pause à dessein pour bien saisir tous les esprits du sort inéluctable qui attend Jésus si jamais Rome l'abandonne. Puis je reprends mon plaidoyer, mon regard allant de l'un à l'autre des membres de notre assemblée :

— Avant la fin du jour, tout aura été dit sur le Messie promis au monde condamné à mort par ses pairs. Ou il aura triomphé de ses ennemis avec notre aide, ou il sera plongé dans les plus affreux tourments, cloué sur sa croix à la vue de tout Jérusalem... Advenant cette dernière éventualité, cela signifiera pour tous ceux qui l'ont côtoyé que c'en est fini de l'aube radieuse de paix qui s'annonçait pour les hommes, avec sa venue parmi nous... Le Grand-Prêtre qui préside aux destinées de la nation et décrète la mort par avance, comme il l'a fait il y a deux jours sans entendre le prévenu, continuera du haut de sa chaire à psalmodier : « Écoute, peuple d'Israël : le Seigneur, le Seigneur seul est notre Dieu! » Quelle lamentable hypocrisie, sous des dehors de vertu!

— Mais le monde dans lequel on vit n'est qu'hypocrisie, Marcus Félix, riposte Cassius Crastinus avec un sourire ironique. Tu es injuste, et tu obtiens puissance et richesse par ton manque de scrupules. Et celles-ci te valent une réputation de juste parfait... Tu es totalement juste, et tu es traité comme un injuste, pour finir à la fin tourmenté, maltraité et voire même supplicié, pour certains... Tu sais de qui est cette cruelle réflexion, tribun?... D'un personnage de Platon. Le juste souffrant de *La République*... Tu connais?... Crois-tu que ton Jésus apprécierait mieux son sort si on lui en donnait lecture?

Sale mufle! Une bouffée de rage m'envahit devant son affreux cynisme. Mais cela ne dure qu'un instant, parce que toutes les attentions sont accaparées subitement par d'énormes éclats de rire moqueurs en provenance des quartiers des légionnaires. À cette heure, avec tous les soldats aux remparts, ces rires ne peuvent provenir que des valets d'armée à qui Jésus a été confié pour sa flagellation. Féroces aux vaincus, ces rustres s'acharnent maintenant sur leur victime avec les fouets de la dérision.

Sans même réfléchir, je tourne les talons à l'assemblée et me rue à l'extérieur du *secretarium* pour dévaler quatre à quatre le long escalier conduisant à l'atrium, puis de là gagner au pas de course la cour centrale du casernement des troupes. Le spectacle sur lequel je tombe, au milieu des clameurs et des sommations insolentes de la foule qui réclame qu'on lui présente le supplicié, dépasse tout entendement.

Assis sur la base de la colonne ayant servi à son supplice, courbé en deux, frissonnant, accoutré d'un vieux lambeau de chlamyde rouge vif lui arrivant à peine aux genoux, Jésus est entouré d'une cour d'immondes brutes qui en ont fait un roi de dérision dont ils sont à s'égayer. Le torse nu et ne portant pour tout vêtement qu'un pagne et de grosses sandales aux lanières lacées jusqu'à mi-jambe, les misérables l'ont ceint de tiges d'épines grossièrement tressées en couronne qu'ils lui ont enfoncées sur la tête. Tout le sommet du crâne de Jésus est couvert de ces tiges épineuses enlacées, retenues en place

autour du front par une tresse de jonc. Et afin que la dérision soit plus complète, les butors lui ont lié les poignets par devant et glissé entre les mains un morceau de roseau, le sceptre du roi. Couronné, vêtu de la « pourpre » royale, il ne manque plus au prince que les hommages de ses sujets.

À tour de rôle, avec les égards dus à un grand seigneur et une solennité toute orientale, les tortionnaires de Jésus se prosternent devant lui, fléchissent le genou, puis le saluent à grand renfort de lamentables pitreries dans un concert de rires moqueurs. L'un lui crache au visage dans une parodie du baiser d'hommage pratiqué en Orient, l'autre se saisit de son sceptre de moquerie et lui en frappe la tête, le suivant lui donne un soufflet. Tour à tour, chacun présente ainsi ses respects au nouveau roi des Juifs, au milieu des acclamations, des vivats et des moqueries :

— *Ave Rex Judaeorum!*

Quel brutal irrespect à l'endroit d'une victime innocente déjà battue au-delà de tout entendement. Soulevé d'indignation je surgis au milieu du cercle infâme de ces rustres avec la fureur d'un fauve déchaîné. M'abattant sur le premier malotru à portée de la main prosterné aux pieds de Jésus, je le saisis brusquement par les cheveux et lui aplatis une magistrale gifle du revers de la main qui lui fait éclater le nez dans une giclée de sang. Sur-le-champ les brutes à l'œil torve se figent sur place. Frappés de stupeur, ravalant leurs derniers rires, un instant les malappris restent là à me dévisager par en dessous avec des lueurs fauves dans le regard, puis s'empressent de battre en retraite, pareils à une bande de hyènes apeurées.

— Oh mon Dieu! dis-je d'une voix inarticulée, quand je me penche sur Jésus pour lui porter assistance.

Mon protégé n'est plus qu'un souffre-douleur devenu la cible de tous les outrages, le corps couvert de meurtrissures sanguinolentes et la barbe souillée de crachats. Un visage à l'air égaré, hébété de souffrances, dont l'aspect n'a plus rien d'humain, si altéré que j'ai peine à en distinguer les traits sous son masque de douleur. Du sang filtre sous la tresse de jonc ceinturant son front. Deux fines coulées sanguines qui s'écoulent le long de ses joues pour venir se perdre au milieu des poils de sa barbe et des mèches de cheveux qui y sont agglutinées. Frappé à mort, le Serviteur souffrant, à demi effondré sur le roseau tremblotant qu'on lui a fiché entre les mains, n'est plus qu'une atroce caricature de lui-même dans le dérisoire lambeau écarlate dont on l'a revêtu. Le corps meurtri de plaies jusque sur ses cuisses, ses mollets et la face antérieure de ses jambes. Autour de la colonne de flagellation, du sang éparpillé en pluie...

Avec mille précautions, pour ne pas blesser davantage le cuir chevelu de Jésus, je m'apprête à lui retirer sa risible couronne d'épines quand, du faite de l'Antonia, une voix me commande avec autorité de ne rien changer à l'accoutrement du supplicié et de le conduire tel quel au sommet de la forteresse. L'ordre émane de Pilate lui-même qui vient d'apparaître sur la terrasse de son palais, accueilli par les clameurs de la foule. Pris de pitié sans doute à la vue de Jésus, il doit entretenir l'espoir d'apitoyer le peuple en le lui présentant sous cet aspect lamentable. Qui pourrait encore être capable de haine devant l'état d'avilissement effrayant de ce fils d'Israël?

Me passant la tête sous un des bras de Jésus dont les mains sont toujours liées autour de son sceptre ridicule, je le soulève doucement sous les épaules pour le remettre sur pieds. Puis, appuyé fermement contre son corps meurtri afin de l'empêcher de s'affaisser, je l'entraîne vers l'escalier de pierre conduisant au balcon du palais sis à quelque soixante coudées plus haut. L'air toujours hagard sous son grotesque diadème d'épineux dont l'une des épines lui a traversé l'arcade sourcilière gauche, Jésus flageole sur ses jambes, respire difficilement, tremble de tous ses membres. De son front meurtri du sang s'égoutte sur moi...

La vue de cet être pitoyable qui gravit l'escalier du palais avec grand effort semble tout à coup gagner d'émotion l'affluence massée à l'entrée de la forteresse. Un silence lugubre tombe sur leur attroupement, les chefs des prêtres eux-mêmes en demeurant comme saisis. Jusqu'à Pilate qui est incapable de cacher son trouble quand le supplicé arrive à sa hauteur. Il a toléré cette parodie d'une irrévérence choquante de la part de sa soldatesque, dans le seul espoir que l'accoutrement de Jésus puisse convaincre la foule altérée de sang du côté risible de sa royauté, du caractère inoffensif de son personnage. D'un geste de la tête, il signifie de faire avancer l'accusé tout à l'avant de la terrasse.

— Voyez, je vous le fais amener dehors afin que vous sachiez que je ne trouve contre lui aucun grief, déclare-t-il à l'affluence d'un ton solennel. Puis, désignant Jésus de la main, tout en balayant la cohue du regard, il lance d'une voix forte qui se répercute en échos :

— *Ecce homo!*... Voici l'homme!

Pilate aurait pu aussi bien dire : « Voici l'homme pour lequel vous faites tant d'émoi et que vous me donnez à juger comme un dangereux séditeur qui convoite le trône d'Israël. C'est cela votre soi-disant roi? » Le peuple verra-t-il comme lui tout le risible de cette accusation? Le gouverneur a gagé sur le bon sens de ses administrés. En apercevant Jésus à côté du préfet impérial, la foule paraît tout à coup comme prise d'hésitation, ses rangs parcourus de sourds murmures devant l'état effrayant du supplicé. Pendant un instant j'interprète cet apparent mouvement d'apitoiement du peuple comme un recul de ses sanglantes exigences. Puis, tout à coup, un cri redoutable hurlé à pleine gorge par une voix de stentor éclate dans l'air comme un coup de tonnerre :

— À mort!... Crucifie-le!

— À mort! hurle aussitôt la foule en écho, comme si cette cruelle injonction la tirait subitement de sa coupable compassion pour ce misérable corrupteur du peuple. À mort!... À mort!

Reprise et scandée par des milliers de poitrines, la terrible sommation anéantit les derniers espoirs de Pilate de ramener le peuple à de meilleurs sentiments. Aussi devra-t-il s'imposer avec force, parler en maître s'il veut pouvoir sauver Jésus de la fin atroce qui pèse sur lui. Toute cette cruelle flagellation n'aura servi qu'à attiser la soif de sang de ces furieux, les rendre encore plus inflexibles. Plein d'amertume devant l'échec de cette troisième tentative pour soustraire Jésus à leur vindicte, Pilate s'écrie avec humeur, au comble de l'irritation :

— Prenez-le vous-même et crucifiez-le! Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation!

Mon Dieu, dis-moi que je rêve! Pilate songe-t-il sérieusement à se soustraire à tous ses devoirs en abandonnant à ces furibonds ce Juste d'entre les justes dont il a reconnu l'innocence maintenant à trois reprises?... Non, cette parole insensée ne peut être qu'une boutade de sa part, un refus hargneux de se plier aux exigences de ces fanatiques.

— Nous avons une Loi et selon la Loi, il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu! clame avec force un prêtre de haut rang agglutiné avec ses condisciples sous le double couloir d'entrée de la forteresse.

Les masques tombent : comme le crime de sédition n'est pas retenu par Ponce Pilate, les sanhédrins lui substituent un nouveau chef d'accusation : le crime de blasphème. L'accusation passe sur le plan religieux. La mort pour le blasphémateur. Mais cette fois Pilate pourra opposer aux accusateurs de Jésus la fin de non-recevoir qu'il aurait dû leur signifier dès le début du procès : un préfet impérial à la tête d'une province indigène passée sous domination romaine n'a pas à trancher dans des causes où l'accusation invoque des griefs religieux à l'endroit de l'accusé. Aussi convaincants que soient les plaideurs de la maison d'Israël dans leur sinistre exigence, Pilate a enfin l'occasion de les débouter publiquement. Mais

contre toute attente, il semble effrayé tout à coup par ce qu'il vient d'entendre, détaillant avec un effarement non dissimulé la silhouette frissonnante de Jésus dans son misérable accoutrement. Les Romains sont superstitieux : certaines de leurs divinités empruntent des formes humaines, tels les Césars. Et Pilate n'a-t-il pas appris par moi que ce « Fils de Dieu » commande même à la Mort et qu'elle lui obéit?

Laissant le peuple à ses récriminations bruyantes, il lui tourne le dos, ordonne qu'on débarrasse Jésus de son sceptre de moquerie et regagne la tranquillité de son Prétoire avec son escorte et l'accusé à sa suite. Il demande à y entendre de nouveau l'inculpé. Depuis le début du procès, celui-ci produit sur lui une impression aussi troublante qu'inexplicable...

— D'où es-tu? interroge Pilate de but en blanc, d'une voix mal assurée dont l'intonation ne trompe personne sur son malaise, bien qu'il essaie de se donner bonne contenance au milieu de l'aréopage de ses conseillers.

Yeux mouillés de larmes, Jésus se tait. Enfermé dans un infini de mystère et de solitude, regard braqué sur la voûte translucide qui coiffe le *secretarium*, il paraît baigner au sein d'une étrange lueur dans la clarté diffuse qui filtre du plafond. Une lumière très douce dont je me demande si je ne suis pas le seul à la percevoir tant elle semble irréelle. Dehors l'air retentit des beuglements du shofar utilisé pour l'appel au sacrifice de l'agneau pascal dans le Temple...

Jésus n'ayant toujours pas répondu à la question de son juge, un abîme de silence se creuse entre les deux hommes. Plus intrigué que contrarié, Pilate reste là à attendre dans sa chaise curule une réponse à ses pénibles interrogations nourries d'appréhension. Mais comme la noble figure enfermée en elle-même ne révèle toujours rien de sa mystérieuse origine, le petit despote se lasse à la fin et, en un instant, retrouve son masque d'orgueil insolent :

— C'est à moi que tu refuses de parler? lance-t-il d'un ton presque menaçant, braqué dans une attitude de défi. Ne sais-tu donc pas que j'ai le pouvoir de te délivrer, comme j'ai aussi le pouvoir de te faire crucifier?

— Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut, réplique Jésus d'une voix ferme. C'est pourquoi celui qui m'a livré entre tes mains porte une plus grande faute.

Soudain, sans plus d'explication, Pilate se lève de son siège, les mâchoires serrées dans une attitude de froide détermination, comme s'il s'en voulait d'avoir enduré pareille humiliation de la part de ses sujets juifs depuis si longtemps. Un instant il s'attarde sur l'aspect insupportable du visage souillé et défiguré de Jésus, comme s'il voulait s'en pénétrer, puis il fonce vers la sortie de son *secretarium* pour venir se braquer tout à l'avant de la terrasse de son palais, avec sa tête des mauvais jours...

Quel bonheur! Alors que je craignais de voir Ponce Pilate céder devant la pression du populaire, voilà tout à coup que tout est remis en question. Conspué aussitôt par la foule qui le chahute bruyamment, il lève un bras en l'air avec autorité pour signifier à cette tourbe effrontée que c'en est maintenant terminé de ses impertinences. Sourcil droit en bataille relevé à angle aigu dans un masque de souverain mépris, d'orgueil cruel, juste comme Pilate va faire savoir à la plèbe déchaînée qu'il rejette une fois pour toutes la sentence de mort prononcée par le Sanhédrin, des premiers rangs massés à l'entrée de la forteresse où se pressent les sanhédrites, un chœur de voix aigres lui décoche une flèche empoisonnée à bout portant :

— Si tu le relâches, tu n'es pas l'ami de César!... Qui se fait roi se déclare contre César!

Quel chantage éhonté! Voilà qu'on a l'audace d'intimider publiquement le premier magistrat de Rome en Judée, en menaçant ouvertement de dénoncer sa conduite à Tibère César. Un atout maître que personne n'aurait pu prévoir dans l'entourage de Pilate, joué avec une impertinence invraisemblable par les meneurs, la carte de la dernière chance des chefs religieux pour arracher in extremis la condamnation du vil séducteur du peuple. Répercutée en écho par les murs de la

forteresse, la menace hurlée à tue-tête est aussitôt saluée par un concert d'approbation au sein de la foule, une immense clameur qui supprime toute opposition, toute volonté de résistance.

Le chantage des hiérarques est de taille, et Pilate en a immédiatement saisi toute la portée. Regard effaré traduisant mieux que tous les mots l'ébranlement que lui cause cette menace, je peux l'entendre penser tout haut au milieu du tumulte orageux. L'élargissement de Jésus de Nazareth n'est-il pas un geste suicidaire dans les circonstances, un dangereux traquenard pour la survie de son administration? Pilate ne risque-t-il pas d'être taxé de déloyauté envers l'Empereur, l'inculpé ayant reconnu sa royauté devant son Tribunal? Il lui serait difficile de se laver de l'accusation d'avoir remis en liberté un opposant au Trône impérial. Et les crimes prétendus de lèse-majesté sont punis de façon impitoyable par Tibère.

Bien sûr Pilate pourrait remettre le procès à plus tard et en référer à Rome pour obtenir l'avis juridique du Prince. L'Empereur ne manquerait pas alors de commander une enquête sérieuse avant de rendre jugement. Mais Tibère ne déteste-t-il pas les magistrats obligés de faire appel à lui pour résoudre un différend? Et la renommée de Ponce Pilate n'est-elle pas déjà ternie des maladroites passées de son administration? Des bêtises qui pourraient remonter à la surface et lui être cruellement jetées à la face, lors d'une révision de ce procès?

Soudain Pilate cède sous la pression de l'infâme chantage, comme apeuré tout à coup, le regard fuyant, les tempes en sueur. Ce que je redoutais depuis le début. Sans doute doit-il se dire qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver la tête de l'accusé. Au milieu d'une agitation grandissante, il ordonne à ses assistants d'une voix blanche de faire sortir l'inculpé du Prétoire et de le conduire à son tribunal de l'atrium.

Pilate n'a lâché prise qu'après s'être défendu âprement, mais il a quand même capitulé devant le fanatisme de ses sujets, piétiné son honneur de juge impartial par manque de courage. Les ennuis qui se profilent à l'horizon, le préjudice certain que lui causerait cette nouvelle dénonciation auprès du Trône impérial, les troubles caractériels de Tibère dont la méfiance sème l'inquiétude dans les milieux dirigeants de Rome, l'ont conduit à cette lâche dérobade devant ses obligations.

Jamais encore je n'ai vécu pareil drame d'avoir à accompagner dans la mort un homme innocent du crime dont on l'accuse. En proie à une torture indicible, il me semble que je n'ai pas su saisir l'occasion qui m'était offerte de défendre Jésus comme il se devait. Je voudrais pouvoir hurler ma révolte, toute l'horreur que m'inspire ce sinistre simulacre de procès, dénoncer à cor et à cri l'inaction du pitoyable juge qui en a présidé l'audition, mais c'est à peine un semblant de protestation qui s'échappe de mes lèvres quand je viens me planter droit devant Pilate pour l'inviter, en une ultime prière, à reconsidérer sa décision, pendant que je fais signe à ses assistants de retenir Jésus qu'on vient d'amener sur la terrasse...

— Tu as reconnu par trois fois l'innocence de l'inculpé, préfet. Tu as jugé et tranché. Annoncé qu'il serait libéré après sa fustigation. Tu dois t'en tenir à ton jugement initial. La sécurité de Jésus de Nazareth est désormais garantie par Rome. Il en va de la probité de notre justice!

En un instant le visage au front blême et à la peau moite qui me fait face s'empourpre jusqu'à ne plus devenir qu'un masque de sang au regard blanc :

— Mais tu n'as rien compris! Je ne peux plus libérer cet homme, il est condamné par ses pairs!... Tu ne vois donc pas quel est le véritable enjeu de ce procès? Que leur loi a été déclarée en péril? Que ce soi-disant messie-roi en est le vil profanateur?... Que les délits qui lui sont imputés sont punissables de mort à leurs yeux?

— Tu as jugé et tranché, préfet. Rome a rendu justice à travers toi. C'est la solennité de nos tribunaux qui est en jeu!

— Tu n’entends rien des cris de ces irréductibles? réplique Pilate avec dépit, rien de leurs clameurs de mort?... Tu ne vois donc pas qu’ils sont prêts à tout? Qu’on est à deux doigts d’une révolte ouverte?... J’annonce que je reporte le procès à plus tard, et c’est l’état de siège si ce condamné reste en nos murs!... Ces intraitables vont camper devant nos portes tant et aussi longtemps qu’on ne leur aura pas rendu leur coupable!

— Fais escorter Jésus de Nazareth jusqu’à Césarée par un détachement de nos forces, et de là, fais-lui prendre le premier bateau en partance pour l’étranger, dis-je avec fermeté.

— Avec quels effectifs?... Pour garantir la sécurité de ce condamné, il faudrait déployer une cohorte pour l’escorter!... Tu prendrais ce risque de dégarnir Jérusalem d’autant de nos légionnaires dans le contexte actuel? (Regard par en dessous tout à coup, se tournant vers son premier conseiller:) Remarque qu’en grattant sur les effectifs de nos forces auxiliaires, il y aurait peut-être moyen de lever une couple de centuries...

— Plus des valets d’écurie que de vrais combattants, rectifie Cassius Crastinus en lorgnant de mon côté, mais faut faire avec ce qu’on a sous la main, n’est-ce pas?... On a tous été témoins il y a un moment de la sinistre farce de ces brutes avec le nouveau roi. C’était couru : y avait-il à attendre autre chose que cette grossièreté avec pareils goujats?

— Je veux bien, tribun, te céder ces deux centuries de nos forces auxiliaires, reprend Pilate, regard transpirant de fausseté braqué dans le mien, mais à une condition : tu en assumes le commandement!

— Par Jupiter, s’exclame Cassius Crastinus de sa voix de fausset, je ne voudrais pas devoir m’acquitter de pareille tâche! (Ton perfide, profitant de ma surprise pour ébranler ma confiance :) J’espère pour toi que la vigueur de ton bras armé est à la hauteur de ta réputation, parce que d’ici à Césarée tu vas avoir l’occasion de prouver toute ta valeur de combattant, si tu veux soustraire l’inculpé à la fin inévitable qui l’attend!... Les dévots ne vont pas vous laisser un instant de répit... Et avec la façon dont tu as rossé ce butor il y a un moment, je doute que ses pareils soient très chauds à l’idée de risquer leur peau pour défendre ton messie. (Visage égayé par un mauvais sourire narquois aux commissures des lèvres:) Tu vas en prendre plein la gueule, mon beau tribun!

— Es-tu prêt à mourir pour lui? me lance aussitôt Pilate d’un ton vibrant de défi, avec un cruel esprit d’à-propos.

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés... » Le cerveau comme paralysé, le cœur me battant à tout rompre, je reste planté là, sans un geste, sans dire un mot, pendant que me revient à la mémoire une autre parole de Jésus : « Il se lèvera de faux messies et des faux prophètes qui feront des signes et des prodiges éclatants, jusqu’à égarer les élus eux-mêmes... »

— Es-tu prêt à mourir pour lui? réitère la voix hargneuse.

Sensation d’un poids qui m’opprime la poitrine, pendant qu’un doute soudain naît dans mon esprit, mêlant sa voix insidieuse à celle de Pilate : « Et si c’était toi, Ieschoua ben Iosef, ce faux Messie qu’on accuse de mettre la Loi en péril et de scandaliser toute la nation?... Si c’était contre toi-même, à la fin, que tu mettais les tiens en garde quand tu annonçais qu’il surgirait de faux prophètes qui entraîneraient beaucoup de monde dans l’erreur? »

— Es-tu prêt à mourir pour lui? me presse toujours Pilate avec humeur, pour la troisième fois.

Qui ce lâche observe-t-il du coin de l’œil, par-dessus mon épaule, pendant qu’il me parle? Pourquoi ne cesse-t-il pas de m’éprouver, de me mettre le cœur à nu, de me placer en face d’un choix aussi impitoyable? A-t-il perçu mon cruel questionnement, senti que je suis ébranlé et qu’entre l’homme qui doute et celui qui lâche prise, la barrière est vite franchie? Jamais encore je n’ai vécu pareille crise de conscience, pareil déchirement, pareil douloureux débat sur ma conduite à tenir

dans cet affreux drame. C'est au-dessus de mes forces de m'engager dans une aventure aussi risquée, de m'exposer à pareil péril. J'ai déjà trop misé sur ma chance. Combien de fois n'ai-je échappé à la mort que de justesse...

— Exécution! ordonne froidement Pilate à son entourage, en tournant les talons aussi sec. Tous au Tribunal!

Pilate a tranché pour moi devant mon silence qui s'éternisait. C'en est fait de ma résistance. Le petit bravache n'ayant pas apprécié que je lui jette ses manquement à la face a réagi en mettant tout en œuvre pour me coincer à mon tour. À présent je suis sur le même pied que lui dans la lâcheté. Je partage le même odieux, avec mon manque de courage. Et je comprends du coup qui est ce visage derrière mon dos que Pilate observait avec un certain malaise durant notre échange. Un interlocuteur silencieux dont je peux sentir le lourd regard posé sur moi. Je sais qu'il m'invite en une supplique muette à me retourner pour le regarder en face une dernière fois. Mais assourdi par les clameurs de la foule, accablé par les conséquences tragiques de cette lutte sans issue, par la honte qui envahit tout mon être, je reste planté là, immobile et sourd à cette adjuration silencieuse de Jésus qui me pèse comme une chape de plomb. Pas un seul muscle de mon visage ne bouge. Pas même un battement de cils. Rien ne doit laisser deviner à mon entourage que j'ai perçu l'appel muet du Messie de la Promesse que je viens d'envoyer à la mort aussi sûrement que si j'en avais moi-même ordonné l'exécution !

Replié sur moi, coupé du reste du monde, je n'entends plus rien du concert de fureurs qui s'entrechoquent en échos sinistres entre les murs de la forteresse...

Entouré de ses assesseurs sur l'estrade du Tribunal dressé à l'avant de l'atrium, arborant toutes les marques extérieures de sa fonction, Pilate a maintenant pris place sur sa chaise curule, face à l'affluence agglutinée en rangs serrés sous la double voûte de l'entrée monumentale de l'Antonia. Au pied de la tribune, l'Homme de toutes les douleurs, toujours affublé de son lambeau dérisoire de chlamyde écarlate et de sa couronne d'épines. Jusqu'au dernier instant, le pitoyable magistrat de Rome aura secrètement espéré que ce roi risible supplicié à la limite de la mort puisse toucher le cœur des siens. Masquant avec peine sa vexation, soudain, tout en désignant Jésus de la main :

— Voici votre roi! lance-t-il sur un ton sentencieux.

Bafoué dans ses convictions, mais forcé d'accepter le rôle infamant qu'on lui impose devant la menace dont il est l'objet, Pilate vient de présenter Jésus aux siens en tant que roi, proclamant à leur face la royauté de l'inculpé. Sa façon de se venger de ses sujets qui lui ont donné à juger un blasphémateur de leur Dieu qui s'est fait roi, à leurs dires.

— Enlève-le!... Crucifie-le! vocifèrent des forcenés d'une voix commune, leurs échos furibonds s'engouffrant avec la force d'un raz-de-marée entre les hauts murs de la forteresse.

— Crucifierai-je votre roi?

La nouvelle question de Pilate, formulée de mauvaise grâce, est d'une telle amertume tout à coup dans sa dérision, qu'elle ne peut avoir d'autre but que de bien convaincre les accusateurs de Jésus que c'est sur leur ordre exprès que leur frère de sang va finir en croix. Eux seuls porteront la responsabilité de la terrible sentence.

— Nous n'avons d'autre roi que César! hurlent en chœur des lévites regroupés à l'entrée, avec des feintes d'un loyalisme éhonté.

Le sort en est jeté. Comprenant qu'il n'a plus rien à gagner, Pilate ordonne qu'on lui apporte de l'eau et un bassin afin de se laver les mains devant le peuple. En usant de cette coutume juive ancestrale dont le symbolisme peut facilement être perçu de la masse, le préfet impérial veut ainsi témoigner à la face de tout Israël selon la Loi qu'il est sans souillure

morale. Un lourd silence se creuse au sein de l'affluence, chacun tendant le cou et l'oreille pour ne rien perdre des ablutions purificatrices de Ponce Pilate.

L'eau coule sur les mains du magistrat de Rome devenu l'otage de ses administrés. Sa bouche se contracte aux commissures des lèvres, deux mauvais plis d'amertume qu'il ne cherche même plus à dissimuler, tant son dépit est grand. Quand il se redresse dans son siège pour rendre jugement, après avoir pris tout son temps pour s'essuyer les mains à la pièce de linge qu'on lui tend, Pilate jette un dernier regard à la foule qui traduit d'une profonde blessure d'amour-propre, sous son masque de dignité guindée :

— Moi je suis innocent du sang de cet homme! clame-t-il d'une voix vibrante de ressentiment refoulé, dans un ultime sursaut de révolte. À vous d'en répondre!

— Que son sang retombe sur nous et nos enfants! hurle un énergumène à tue-tête, en réponse à la proclamation de dissociation de Pilate dans cette exécution.

Quel cynisme révoltant! Quel égarement effarant d'homme insensé! Ce demeuré a-t-il oublié que la Loi des siens est très claire sur le sang versé en réparation des atteintes faites à ses ordonnances très strictes? Oublié que celui dont les accusations entraînent la condamnation à mort d'un prévenu porte sur lui le sang de ce supplicié dont il s'est ensanglanté les mains, et ce jusqu'à la fin des temps?

La mobilisation des forces sombres de la nation, sous une affectation de vertu, a eu raison de la résistance de Pontius Pilatus. Il ne reste plus au préfet impérial de Judée Samarie Idumée qu'à confirmer le châtement. Les traits tirés, avec quelque chose d'effondré dans sa personne dont je ne reconnais que trop la dissolution pour en ressentir moi-même toute la ruine suite à ma propre défection, Pilate se lève en prenant appui sur les bras de sa chaise curule, comme si cela lui coûtait un effort insurmontable. Debout, une main crochée au dossier pour mieux se garantir, il se racle la gorge, puis avec un regard plein de regrets amers posé sur Jésus qu'encadrent ses gardiens, il annonce d'une voix dénuée de toute solennité :

— *Abi in crucem!*\*, formule usitée pour la condamnation à la croix.

Le verdict est tombé, d'un déshonneur extrême pour son juge.

Le Roi supplicié dont le royaume n'est pas de ce monde s'en va à la mort. Et cette fois, c'est sans appel!

Dans le tumulte de cris d'enthousiasme aveugle qui suit l'arrêt de mort, Pilate me fixe un long moment d'un regard amer. Pitoyable dans sa lâcheté, sans doute se console-t-il de me voir partager sa défaite morale, moi qui semblais le seul à ne jamais vouloir accepter de plier. À la fin, désignant Jésus à mes côtés, d'un geste de la tête, il me lance d'une voix sèche :

— Je te remets le condamné... Tu te charges de son exécution... Tu en es l'*exactor mortis!*

## CHAPITRE LIII

*Abi in crucem...* « Tu vas sur la croix. Et tu parcourras toi-même le chemin jusqu'à ton supplice chargé du bois maudit. » Les clameurs de la foule ne sont pas encore retombées que déjà les légionnaires déploient leurs effectifs en vue de l'acheminement de Jésus vers le lieu de son exécution. Les ordres tonnent sec dans la bouche des centurions. Les premiers rangs des abords du Tribunal rapidement refoulés, en quelques instants l'entrée de la forteresse devient inaccessible. Coupé du tumulte de la rue, je réclame aussitôt en tant qu'exécuteur de justice que l'on débarrasse Jésus de sa couronne d'épines et de son grotesque accoutrement. Aussitôt sa chlamyde lui est arrachée sans ménagement par ses bourreaux. Toutes les blessures auxquelles le risible vêtement avait adhéré se retrouvent mises à nu. Dénudé le corps frissonnant de Jésus n'est plus qu'une large plaie sanguinolente. À Rome, l'usage voudrait que le crucifié soit conduit complètement nu au lieu de son supplice. Mais à Jérusalem les mœurs juives s'offensent d'une telle pratique. Aussi j'ordonne que Jésus soit revêtu de sa tunique d'origine pour le portement de sa croix. C'est bien la moindre des marques de respect que je puisse lui rendre dans les circonstances, après mon impardonnable lâcheté.

Forcé de s'agenouiller à même le rude dallage de la cour centrale, Jésus se voit chargé par ses bourreaux de la travée horizontale de sa croix qu'on lui adapte sur les épaules. La partie verticale du gibet est déjà plantée à demeure sur le Golgotha, le lieu de son supplice. Bras écartés afin d'être ligotés à ce lourd *patibulum*, il ploie sous l'encombrante travée, le torse fortement penché en avant. Deux complices de Barabbas que l'on vient d'extirper d'un cachot souterrain ont été jugés au matin par Pilate, le temps de la comparution de Jésus devant Hérode Antipas. Aussitôt on les charge à leur tour du rugueux bras transversal de leur croix, en vue d'être incorporés au cortège du Roi supplicié. Condamnés à mort pour rébellion, vol et meurtre, le corps des deux larrons est couvert des meurtrissures de leur récente flagellation. Fous furieux de souffrance, ils abreuvent d'imprécations leurs tortionnaires qui les rouent de coups en retour avec rage.

Tandis que larrons et bourreaux échangent ainsi invectives et brutalités, Cassis Crastinus, à quelques pas de là, m'observe avec un sourire railleur. Le misérable vient tout juste de me braquer au visage ma lâcheté avec un cynisme éhonté. Une flèche empoisonnée qui m'a non seulement humilié devant tous les légionnaires de ma centurie, mais dardé également droit au cœur :

— En somme, tribun, de défenseur de ton Jésus, tu deviens maintenant son bourreau!

Déjà ébranlé jusqu'au tréfonds de l'âme par mon coupable abandon, ce vicieux trait d'ironie a achevé de me démolir complètement. En un instant, j'ai senti mes joues s'empourprer de colère et de honte sous l'atroce brûlure du déshonneur qui me consume intérieurement.

— À la croix!... À la croix!... scande la plèbe exaspérée par l'attente, à l'extérieur des murs de la forteresse.

Excité par tout ce tumulte, mon cheval bat de ses sabots les dalles striées de la cour, tire sur ses rênes. On accroche au cou des trois condamnés des écriteaux en bois sur lesquels sont inscrits les motifs de leur condamnation rédigés en araméen, en latin et en grec. Le *titulus* de Jésus porte l'inscription « Roi des Juifs », titre que Jésus ne s'est jamais attribué.

Tout est en place pour la parade de mort. Outre une centurie déjà à pied d'œuvre à l'extérieur pour contenir la foule à la sortie, une autre à l'intérieur a pris position sur deux rangs autour des condamnés reliés les uns aux autres par de longues chaînes. On ne veut courir aucun risque. Il règne une effervescence susceptible d'engendrer des incidents violents.

Je donne le signal du départ. Épuisé, chancelant, n'ayant à l'évidence pas dormi depuis son arrestation, Jésus a besoin de l'aide de ses bourreaux pour se remettre sur ses pieds. Gêné encore par la grosse poutre qui lui écrase les épaules et maintient son corps incliné en avant dans une douloureuse tension, c'est à peine s'il peut tenir sur ses jambes sous le poids de cette lourde travée. Dès que je franchis l'énorme portail à la tête de mon funeste cortège et que Jésus paraît au grand jour à ma suite, la pieuvre mugissante massée à l'entrée nous enserme aussitôt de toutes parts, pour mieux invectiver le condamné à son passage :

— Blasphémateur!... Faux prophète!... Séducteur démoniaque!... hurlent les tourmenteurs de Jésus.

Cheveux mouillés de sueur et de sang lui tombant devant le visage, hué, injurié, conspué, Jésus est encore l'objet de protestations amères de la part de ses accusateurs. Irrités par le libellé de son *titulus*, des sanhédrins exigent que l'on corrige le motif de sa condamnation. Il ne fallait pas écrire « Roi des Juifs », se plaignent-ils auprès du Tribunal, mais bien plutôt : « Je suis le roi des Juifs. » Le motif officiel de condamnation est l'œuvre de Pilate, et il en a bien pesé les mots, usant de l'accusation même des membres du Haut clergé pour la retourner contre eux. Ouvertement, en dépit de l'abaissement de Jésus, le préfet impérial proclame sa dignité de roi sur cet écriteau devant tout Jérusalem. Et pas question cette fois-ci de céder devant la pression des plaignants :

— Ce que j'ai écrit reste écrit! » tranche Ponce Pilate avec autorité.

Péniblement notre colonne armée parvient à se libérer de la foule massée aux abords de l'Antonia pour gagner la porte des Poissons qu'on franchit sous le même accueil de cris hostiles. Au tour de la tourbe massée devant les éventaires des boutiques de la place du marché de prendre la relève, de multiplier les apostrophes cruelles à l'endroit du « Roi des Juifs ». La bête monstrueuse a déployé ses bras en tous lieux où elle a trouvé prise pour s'accrocher et prendre position dans cette rue encaissée.

Si mes légionnaires parviennent sans trop de difficulté à contenir la poussée de la pieuvre pressée sur cette voie en descente, en revanche, ils sont impuissants à empêcher les attaques verbales de certains visages grimaçants massés derrière les parapets des toits en terrasse. Ces places en surplomb offrent une vue imprenable sur notre colonne. Aussi on s'y entasse par dizaines pour mieux tourmenter sur son passage le Roi supplicié condamné à la croix.

Juste comme je me retourne pour vérifier le bon ordre de notre progression, une pierre jaillit d'un toit en terrasse. Tête baissée, cheveux dans le visage, Jésus ne peut prévenir le coup et il est atteint durement au flanc gauche. Et comme il éprouve déjà de la difficulté à suivre la marche en raison de sa fatigue extrême, il perd l'équilibre, s'affaisse sur un genou, puis s'écroule de tout son long, écrasé sous la traverse de sa croix. Isolé sur mon cheval à l'avant de la colonne, pas même le temps d'identifier l'agresseur que déjà les occupants de la terrasse fautive sont à déguerpir à toutes jambes. Pris d'une rage soudaine incontrôlée devant cet acte de brutalité, je dégaine mon glaive. Le cerveau en feu, tout n'est que fureur en moi, comme si mon esprit se libérait en un instant de mois de frustration refoulée.

Terrifié à l'idée que je puisse charger, des attroupements refluent en désordre devant ma monture, tandis que derrière moi la centurie a fait halte pour que les bourreaux puissent aider Jésus à se remettre sur pied. Au même moment, des cris et des lamentations éclatent au sein d'un groupe de femmes compatissantes regroupées à l'arrière de notre cortège, suite à cette chute de Jésus. L'intérêt bienveillant dont le saint prophète a toujours fait preuve à l'égard des filles d'Israël lui a valu de se gagner leur soutien. Aussi c'est tout en pleurs qu'elles l'accompagnent à la mort.

Pieds nus, titubant misérablement sous le poids de sa lourde traverse, le Serviteur souffrant livré au supplice reprend sa marche vers son gibet sous les quolibets de ses tourmenteurs. Au pied de la rue, là où coule le ruisseau du Tyropoeon, une ruelle encaissée sur notre droite conduit hors des fortifications de Jérusalem par la porte d'Éphraïm, la porte Judiciaire. Toujours en proie à une rage sourde, j'ai l'impression d'être pris dans un traquenard en m'engageant dans cette montée. Chaque geste brusque, chaque mouvement suspect saisi du coin de l'œil autour de notre formation m'alarme. Les mains glacées, une sueur froide perle sous mon casque et me dégouline dans les yeux. Je ne peux plus arracher Jésus à son horrible fin, mais mon rôle est de veiller à ce que personne ne lui fasse un mauvais parti jusqu'au lieu de son crucifiement. Aussi dans un geste d'apaisement destiné à éviter toute provocation, je rengaine mon glaive.

Trois stades à peine séparent l'Antonia du Golgotha, le lieu du supplice. Un trajet relativement rapide en temps normal. Quelques jours plus tôt, dans cette même Jérusalem, certains saluaient déjà Jésus à titre de Messie-Roi. Un accueil triomphal, des partisans en liesse, des acclamations frénétiques : « Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël! » Et maintenant le Roi de gloire est frappé dans la maison même où on baisait la trace de ses pas, rejeté de tous, supplicié et conspué dans l'abandon le plus cruel.

Jésus vient de chuter de nouveau. Il gît de tout son long, le visage écrasé contre les pierres de la rue par la poutre transversale de sa croix. Ses bourreaux s'énervent, s'empressent de le remettre sur pieds sans ménagement. Si le condamné meurt en route, ils en répondront. La victime doit arriver vivante au lieu de son exécution. D'autres femmes devant nous, voilées et en pleurs, de condition sociale aisée si j'en juge par leurs vêtements, se frappent lamentablement la poitrine. Peut-être appartiennent-elles à cette confrérie de riches Galiléennes qui subvenaient aux premières nécessités de la petite troupe de Jésus, parce que je crois reconnaître parmi elles la femme de Chuzas, l'intendant d'Antipas, une adepte de première heure de l'enseignement du Berger d'Israël. Profitant du moment de confusion qu'a créé cette nouvelle chute de Jésus, l'une de ces femmes éplorées se détache subitement du groupe et s'élance vers lui. Pas un garde pour l'arrêter. Obéissant à je ne sais quel élan spontané de pitié, elle arrache son voile et en essuie la face ensanglantée du condamné à mort. Un geste de commisération qui lui vaut en retour d'être bousculée et repoussée sans ménagement par les soldats.

Jésus semble à bout de force. Il ploie à présent dangereusement sous la charge de son *patibulum*. À peine a-t-il repris sa marche, qu'il s'affaisse pour la troisième fois à la hauteur de la porte d'Éphraïm, percée dans le mur d'enceinte. À grand renfort de jurons et de menaces, ses bourreaux tentent bien de le remettre sur pied, mais impossible de le relever ce coup-ci. Dans un état d'épuisement extrême, Jésus n'ira pas plus loin. Si on ne veut pas le voir agoniser sous nos yeux, il faut vite le soulager d'une partie de son lourd fardeau. Pas question cependant pour les soldats de se charger de cette besogne. Porter la croix d'un condamné est une humiliation dégradante. Quant aux chacals qui se délectent à l'avance du supplice du condamné à mort, alors que je discute avec le centurion de corvée sur la façon de se sortir de cette impasse, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur leur attroupement pour comprendre qu'il n'y aura rien à en espérer.

Plaqué au sol par la traverse de sa croix, péniblement Jésus cherche à redresser la tête. Soudain son regard accroche le mien à travers ses cheveux souillés de sang et de crachats. Un regard implorant qui demande mon aide afin de le soutenir jusqu'au lieu de son supplice. J'en demeure stupéfait. « Mais comment pourrais-je t'aider à porter ta croix, je suis l'*exactor mortis*, l'exécuteur de justice! Porter ta croix alors que j'ai charge de te supplicier serait bien d'un grotesque achevé! »

Commencement d'échauffourée devant notre colonne requérant toute mon attention. Une diversion bien commode dans les circonstances pour fuir le regard de Jésus, devant la piètre excuse que je viens de lui servir en silence, à travers notre

échange de regards d'intelligence. Un détachement de mes légionnaires vient de se saisir d'un manœuvre, à quelques pas de là. Un robuste campagnard rentrant des jardins du Gareb, en bordure de Jérusalem. Un homme de peine que l'on mobilise aussitôt pour porter le *patibulum* de Jésus. Mais le travailleur des champs proteste avec indignation, refuse de collaborer à notre avilissante corvée, et la cohue lui apporte son soutien. N'ayant pas l'humeur à plaisanter, j'ordonne au centurion de m'amener le récalcitrant. Il se nomme Simon et il a ses occupations, proteste-t-il avec force. Qu'a-t-il affaire à peiner pour ce condamné à mort? Sans descendre de mon cheval, regard noir braqué dans celui du râleur, je réclame que l'on m'apporte un fouet, bien décidé à écorcher vif l'entêté s'il persiste dans son refus.

L'homme en a été quitte pour une bonne peur. Malgré sa répugnance, il s'est fait imposer d'autorité d'apporter son aide au supplicié. Tête passée sous un bras de Jésus toujours fixés à sa poutre, il le soutient à bras-le-corps du mieux qu'il le peut dans les derniers instants de sa marche vers la mort, et enfin on laisse derrière nous la porte d'Éphraïm donnant sur les fossés en bordure des murailles. Droit devant s'élève le monticule du Golgotha, le lieu du Crâne. Un promontoire découvert au milieu d'une carrière creusée de sépulcres. Un coin sinistre où les gibets des exécutions capitales plantés à demeure voisinent les tombeaux du lieu. Tout cela en bordure même de la route de Joppé, une voie de commerce hautement fréquentée sur laquelle défile une constante affluence de pèlerins et de voyageurs, du fait que ce chemin relie la Ville sainte à la mer.

Jésus est arrivé vivant au lieu de son supplice distant des murs de la ville de quelques dizaines de coudées seulement. Mais jusqu'au dernier instant, il aura fallu le soutenir, le porter presque, tant il se trouve mal, hébété qu'il est de fatigue et de douleur. Alors que les curieux se bousculent aux abords de la funeste éminence pour les meilleures places et qu'une décurie de mes légionnaires y établit un impénétrable cordon de sécurité, Jésus ne peut retenir un mouvement de recul involontaire devant le menaçant *stipes* fiché en terre : de lugubres traces d'une exécution antérieure y sont encore visibles...

Le crucifiement est la forme la plus effroyable des exécutions publiques. C'est à dessein que les sanhédrins l'ont exigé pour ce *nekydémon*\*, afin que la postérité d'Abraham soit marquée à jamais par l'horreur du supplice de ce doctrinaire coupable d'outrage envers l'Éternel. Pour que personne n'oublie sa fin atroce sur cette butte chauve à l'aspect de crâne dégarni. Pour que tous conservent en mémoire l'image insoutenable de la difformité de ses membres contractés à l'extrême et cloués dans une immobilité absolue au bois maudit. Cela alors que la mort s'insinuera en lui dans les plus affreux tourments qui soient, l'angoisse la plus horrible, la désespérance la plus extrême.

Tout se fait avec une dextérité précipitée. Les bourreaux connaissent bien leur métier. D'abord on libère les condamnés de leurs chaînes. Puis on les débarrasse de leur *patibulum* et de leur *titulus*. Après quoi, comme le veut l'usage en Israël, on leur présente une boisson euphorisante, un mélange de vin et de myrrhe préparé par une confrérie de femmes charitables de Jérusalem et destiné à engourdir l'acuité des souffrances des criminels envoyés à la mort. Si les deux complices de Barabbas se jettent avec avidité sur la mixture calmante, Jésus en approche ses lèvres, mais refuse d'en boire.

Le protocole de pré-exécution complété, le Golgotha est abandonné aux valets des basses œuvres. D'abord mettre à nu les trois condamnés. Pressés, les bourreaux y vont rudement. Comme les vêtements de Jésus ont adhéré à son corps du fait des innombrables blessures de sa flagellation, les bourreaux doivent les lui arracher de sur le dos. Ses chairs mises à vif pour la seconde fois, son corps supplicié n'est plus qu'une large plaie contuse. Le choc soudain de toute cette chair meurtrie dévoilée dans une choquante nudité provoque un sentiment de gêne au sein de la foule. Jésus est nu comme à sa naissance, comme le veut l'usage. On ne lui a même pas laissé son linge de corps...

Aucune protestation chez les délégués du Sanhédrin. Est-ce pour mieux rabaisser la victime au rang du vulgaire criminel mis en croix? Jésus a ressenti une vive humiliation de se voir ainsi dénudé à la face de tous. Je l'ai vu à l'effarement du regard qu'il m'a jeté. Ne serait-ce que par égard pour la dignité de tout son être, je devrais m'opposer à cette cruelle mortification, mais tout va trop vite. Déjà des valets de corvée l'ont brutalement forcé à s'allonger au sol, épaules plaquées contre le *patibulum*. Accroupis autour de leur victime, les bourreaux prennent ses mesures. Les bras sont allongés, paumes ouvertes...

Brusquement la sueur ruisselle le long de ma nuque, alors qu'un malaise oppressant m'envahit. Plus rien autour de moi qu'une vibration volatile de bruits confus, comme si j'étais l'objet d'une violente commotion. En un instant toutes les terreurs inexplicables de mon enfance refluent dans mon cerveau enfiévré en un désordre affreux. Incapable de faire face à ce spectacle atroce, je m'en détourne. Mais pas assez rapidement pour ne pas entrevoir du coin de l'œil ce bourreau à cheval sur l'épaule de Jésus qui est à ajuster la pointe de son clou sur l'un des poignets de sa victime, pendant qu'un aide lui étire le bras au maximum, paume tournée vers le haut. Pas assez vite non plus pour ne pas avoir vu s'élever en l'air le bras du rustre prolongé de son gros marteau. Un seul coup et le clou quadrangulaire traverse le poignet pour se ficher dans la grosse pièce de bois équarrie.

Jésus s'est cabré de douleur, visage horriblement contracté, tête renversée en un cri étranglé qui a jailli entre ses lèvres dans un râle bulleux. Pris de vertige, mon cœur bat à se rompre. L'autre bras est étiré. Mêmes gestes du bourreau observés à la dérobade, à travers mes paupières mi-closes. Même gros biceps au bras noueux et à la main crochée sur son marteau qui s'élève et s'abat en un arc de cercle fulgurant. Même choc sonore affreux, même cri étouffé du supplicié expulsé presque avec retenue qui retentissent douloureusement à mes oreilles. Jésus est maintenant cloué sur son *patibulum*. Face noyée de sueur et de sang, bras tendus à l'extrême, son corps meurtri est secoué de longs frissons convulsifs sur le sol dénudé. Pâle silhouette dont les faibles gémissements me rappellent étrangement ceux de l'agneau que l'on s'apprête à égorger, il a déjà pris forme de croix dans l'étrange lumière de ce jour blême.

La hauteur du *stipes* varie selon la visibilité que l'on veut donner au châtiment du condamné. Cette hauteur est en relation directe avec la notoriété dont jouit le supplicié. Pour les deux complices de Barabbas, une simple *crux humilis* a été requise. Plantée à hauteur d'homme, cette croix est si basse que les chiens errants pourraient y dévorer leurs dépouilles à loisir. Pour Jésus, le Haut clergé a demandé une *crux sublimis*. Cette croix n'est pas très haute non plus, les pieds du condamné s'élevant à quelque deux coudées du sol, mais elle pourra se voir de loin sur cette butte du Crâne.

L'heure est venue de suspendre le crucifié. Les tempes battantes, les paupières closes pour tenter de me soustraire à l'horreur de cette mise en croix, je voudrais ne rien voir de ce corps supplicié que l'on va hisser comme une voile le long d'un mât, mais ma mémoire visuelle, pour avoir trop vu de ces exécutions de la dernière cruauté, refuse de se prêter à cette lâcheté. Et dans l'ombre violette de mes paupières fermées, mon esprit reconstitue l'imagerie de l'affreuse scène aussi rigoureusement que si j'avais les yeux grands ouverts...

Deux solides bourreaux s'affairent au centre de cette image mentale. Les muscles saillants sous l'effort, ils empoignent les bouts de la poutre, la relèvent sans ménagement avec la victime qui y est clouée et l'adossent au poteau planté à demeure dans le sol. Puis, d'un même élan, à bout de bras, ils soulèvent et accrochent ce *patibulum* au sommet du *stipes*, les deux grosses pièces s'emboîtant l'une dans l'autre par un jeu de tenon et de mortaise.

Alors que le corps lacéré de coups de fouet de Jésus pend lamentablement dans le vide comme un sinistre étendard et que la foule en frémit d'horreur, un homme de corvée adosse une courte échelle au *stipes* et y grimpe pour fixer au sommet de la croix le *titulus* écrit en trois langues. Les bras étirés en oblique, le corps en croix s'est un peu affaissé, soutenu uniquement par les clous des poignets. Reste maintenant à fixer les pieds. Pour ce faire, il faut forcer les jambes, les tordre, en plier les genoux. Tandis qu'un premier bourreau s'affaire à cette tâche de coincer les pieds de la victime et de les plaquer fermement l'un sur l'autre contre la poutre, un second, d'un seul coup donné avec grande force, les cloue au *stipes* d'un clou unique, arrachant un nouveau cri de souffrance à Jésus.

L'une après l'autre, les trois croix se sont élevées sur le Golgotha dans l'étrange clarté de ce jour gris où le soleil est resté voilé depuis le matin. Et voilà que l'horizon est à s'assombrir en cette sixième heure, menaçant présage de quelque redoutable coup de khamsin, ce noir souffle du désert qui fond parfois à l'improviste sur la Judée et la couvre de ténèbres en plein jour. Une brise desséchante, semblable à un gémissement tourmenté, chasse par instants devant elle un sable étouffant qui vient battre comme le ressac de la mer les hauts murs de Jérusalem isolée comme une forteresse aux portes du désert de Juda. La mort est désormais palpable sur ce tertre du Crâne où les trois crucifiés mènent une lutte de tous les instants pour échapper à l'asphyxie. Épaules déboîtées, bras étirés à l'extrême, poitrines cruellement saillantes, chaque respiration leur coûte un effort surhumain, cette fonction vitale ne pouvant s'accomplir qu'au prix des plus grandes souffrances.

Si encore Jésus pouvait mourir en paix dans une relative tranquillité, mais en cette veille de fête pascale la route de Joppé est encombrée de pèlerins. Et pour eux le tertre du Golgotha avec ses trois crucifiés forme l'attraction de l'heure. Celui vers lequel tous les regards s'attardent en particulier, c'est l'homme de la *crux sublimis*, en raison de la hauteur de son gibet. Tête enfoncée entre les épaules, visage noyé dans les cheveux, il souffre en silence sur sa croix plantée dos à Jérusalem, accablé d'outrages et de moqueries.

Cet homme dont le *titulus* affirme qu'il est le « Roi des Juifs » est au centre de tous les commentaires au sein de ce remous tumultueux. Dénigré allègrement par ses accusateurs, ceux-ci se font un devoir d'informer les nouveaux arrivants sur la nature de son crime. Il est à la fois l'offenseur de la Loi de Moïse et de celle de César qu'il a toutes deux ouvertement défiées. Mais aujourd'hui le châtement du Ciel et des juges d'Israël est tombé. Ce faux prophète qui osait enseigner aux siens un nouvel ordre de relations intimes avec Dieu, remettre en cause l'alliance contractée par l'Éternel avec son peuple au profit de l'ensemble des hommes de ce monde, et même faire fi des observances minutieuses servant de principe directeur à toute la vie juive, connaît enfin le sort qu'il mérite.

— Hé! toi, qui te vantais de pouvoir détruire le Temple et de le rebâtir en trois jours, sauve-toi donc toi-même!

La mordante apostrophe, hurlée à plein gosier, vient d'un scribe pharisien à la longue tunique ornée de tous les symboles ostensibles de sa haute sainteté et se pavanant avec fatuité au milieu de sa cour de jeunes disciples serviles. En un instant sa sinistre raillerie soulève une tempête de rires bêtes et méchants, au sein des vallonements grouillant de curieux autour du Golgotha. Elle consomme la défaite irrémédiable de Jésus à la face même des siens, le clouant au gibet de la moquerie plus sûrement que sur celui de la torture.

— Voyez, il sauvait les autres, mais il ne peut se sauver lui-même! raillent des prêtres de haut rang. Il est roi d'Israël, qu'il descende sur l'heure de sa croix, et nous croirons en lui!

— Il a bien dit qu'il était le Fils de Dieu, lancent d'autres tourmenteurs sur un ton narquois, qu'il mettait en Lui toute sa confiance, alors que Dieu le délivre à présent, s'Il l'aime!

Ce risible défi lancé à Jésus de se libérer de sa croix vise déjà à faire outrage à sa mémoire, à tuer si possible jusqu'au dernier souvenir de sa personne. Si d'autres pieux personnages ont été suppliciés en Israël dans le passé, aucun ne l'a jamais été à titre de Messie-Roi, encore moins de Fils de Dieu. Aucun n'a jamais accepté à l'avance le sacrifice de sa vie tout en voyant s'effriter devant lui les années d'efforts consenties à son grand idéal. Aucun ne s'est jamais attiré pareille inimitié meurtrière des chefs de la nation, n'a jamais été plongé dans pareille agonie morale suite à la défection massive de tous ses disciples. Aucun ne s'est vu périr dans pareil cadre de dérision et de cruauté. Mourir bafoué et ridiculisé, c'est disparaître à jamais de la mémoire collective. L'enseignement de Jésus n'aura pas de reconnaissance posthume. D'ici peu l'horreur du schéol se refermera sur lui, avalant du coup toute trace de son passage parmi les hommes.

— Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font!...

Ai-je bien entendu? Est-ce bien Jésus, sa pauvre chair écorchée vive suspendue comme une viande à l'étal, qui adresse au Ciel cette demande d'amnistie pour ses persécuteurs, implore le pardon de son Père pour leurs crimes?

— N'es-tu pas le *Mashia'h*? s'écrie soudain l'un des brigands suppliciés, visiblement ravagé de fièvre délirante par l'intensité de ses souffrances. Sauve-toi donc, et nous avec toi!

Nouveau tourmenteur de Jésus, ou juste un pauvre crucifié aux abois qui dans son âpre désir de vivre voudrait tellement se voir délivré de son infâme gibet? Le Messie n'est-il pas attendu comme un grand libérateur? Qu'a-t-il à perdre alors à lui demander de l'arracher à ses tourments affreux, à cette fin atroce à laquelle il est voué?

— Ne crains-tu pas Dieu, toi qui subis la même condamnation? réplique brusquement son comparse par-delà la croix de Jésus. Pour nous, ce n'est que justice, châtement mérité pour nos nombreux crimes. Mais lui, qu'a-t-il donc fait de mal?

Voilà soudain qu'une voix se porte à la défense du Roi crucifié dans l'ignominie. Un Roi pour lequel je n'ai pas eu une seule parole de consolation depuis l'instant où on l'a élevé en croix et livré à l'opprobre public. Et cette voix, à ma grande honte, c'est celle d'un bandit de grand chemin. Jésus voit sa défense assumée par un pitoyable condamné à mort qui à son exemple est cloué membre à membre sur son gibet de souffrance, sans possibilité de retenir jusqu'aux plus gênantes excréations de son corps.

— Seigneur, souviens-toi de moi lorsque tu reviendras en ta royauté! implore soudain ce larron dans une brève et intense supplique, dressé sur le clou de ses pieds, le corps soulevé grâce une pénible traction des bras.

J'ai peine à le croire : ce bandit a salué Jésus en tant que grand seigneur. En cette heure des ténèbres où Jésus est un roi de dérision dont tout Jérusalem s'amuse, voilà que ce hors-la-loi fait injure au jugement inique de ses persécuteurs. Comme s'il y avait erreur sur la personne, ce larron reconnaît publiquement en Jésus un souverain de marque. Et au lieu comme son comparse de le sommer de l'arracher à ses tourments, il ne lui demande humblement qu'une chose : celle de survivre dans sa mémoire. Que ce Roi se souvienne de lui, malgré son indignité et ses crimes, lorsqu'il reviendra en sa royauté.

— En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis!

Du haut de son gibet, le Roi crucifié, à peine capable de parler tant il court après un air introuvable, s'est soulevé péniblement sur ses plaies et a rompu le silence pour cette seule promesse sur parole qui l'engage par-delà la mort envers ce hors-la-loi : « Avec moi, dans le paradis, aujourd'hui. » Toute une vie de crimes et de scélératesses effacée d'un trait, juste parce que ce misérable brigand a osé tourner un visage implorant vers ce Seigneur réprouvé mourant dans l'ignominie à ses côtés.

Si je ne connaissais pas si bien le discours de Jésus, je croirais rêver. Mais combien de fois ne l'ai-je pas entendu promettre ce Royaume des cieux en partage à de pauvres hères, juste parce que ces malheureux osaient lever les yeux sur sa personne avec la requête suppliante de ce larron au fond du regard. Une pensée me trouble tout à coup. Elle est le fait d'un passage du livre de la Sagesse enfoui dans les tréfonds de ma mémoire. Ce passage remonte en moi pour m'accabler d'un sombre doute : « Il n'y a pas de retour en arrière pour le trépas : le sceau est apposé, et nul ne revient. L'homme doit accepter comme une chose normale la dissolution de sa personne. Il ne se relèvera pas de sa couche funèbre : les cieux s'useront avant qu'il ne s'éveille... » J'ai vu Jésus affronter la Mort en combat singulier, lui commander de lui rendre une de ses proies et parvenir à la lui arracher. Mais cette fois-ci, il est devenu lui-même la proie, et cette proie est crucifiée membre à membre jusqu'à ce que mort s'ensuive. Qu'en sera-t-il maintenant? Jésus aurait-il le pouvoir de plier à sa volonté jusqu'à sa propre mort?

Alors que le Golgotha est à se couvrir d'ombres croissantes, mon attention est attirée par un attroupement de femmes assurant une garde silencieuse à l'écart. Six silhouettes viennent de se détacher du groupe et sont à se faufiler vers l'avant-scène. Toutes sont des proches de Jésus. Elles me mendient le privilège d'assurer une veille à l'intérieur du cercle des dix légionnaires que j'ai positionnés tout autour du Golgotha, légèrement en contrebas, pour y faire barrage. Il y a là, parmi ces femmes voilées et en pleurs, Marie la mère de Jésus, Marie de Magdala, Marie Cléophas la mère de Jacques dit « le mineur », pour le distinguer de l'autre Jacques, Jeanne de Chuzas et Salomé la mère des fils de Zébédée qu'accompagne son benjamin, le disciple Jean. Heureusement pour moi, personne parmi les membres de cette famille de cœur de Jésus ne semble me reconnaître en tribun militaire de Rome dans cette pénombre crépusculaire figée. Tous les regards sont plutôt tournés vers la mère de Jésus en cette heure de déchirement indicible. Quand elle pénètre au sein de ce périmètre réservé de l'horreur, dans l'ombre de cette affreuse croix sur laquelle est suspendu le fruit de sa chair, elle est prise de faiblesse. Étranglée de sanglots retenus devant la face livide de son fils moribond, la pauvre femme semble broyée par une douleur sans nom...

— Femme...

Jésus qui peut à peine redresser la tête appelle faiblement sa mère. Les paupières mi-closes, visage hébété de souffrance, l'écume de la mort aux lèvres, il a reconnu à travers la sueur et le sang qui lui obstruent la vue la silhouette familière de l'auteure de ses jours...

— Femme, voici ton fils...

Le regard douloureux de Jésus s'est tourné vers Jean, ce disciple de première heure. Il semble que la dernière volonté du Fils supplicié soit que Jean assume à sa place ce rôle filial auprès de sa mère.

— Fils, voilà ta mère, murmure encore le moribond dans un souffle rauque.

Jésus a enveloppé d'un seul regard la mère et son nouveau fils. Il les confie l'un à l'autre. Même à l'article de la mort, il a encore le souci de veiller sur celle qui lui a donné le jour. Jean est le seul à ma connaissance à avoir vaincu sa peur et à être revenu auprès de son divin Maître, après la cruelle désertion du groupe au jardin de Gethsémani. Pour ma part, mon abandon est sans commune mesure, parce que j'aurais peut-être pu sauver Jésus de cette fin atroce, si j'avais seulement voulu braver le danger de l'escorter jusqu'au port de Césarée. Défection si honteuse, aux conséquences si incalculables, que je suis condamné à vivre dans une désespérance sans nom pour le reste de mon existence. Jamais rien ne pourra racheter la lâcheté de ma conduite : ma faute est irrémédiable!

Près de trois heures maintenant que les crucifiés sont là-haut sur leurs croix, en proie aux plus cruels tourments, à combattre une mort irrémédiable qui draine leur vie goutte à goutte pour mieux prolonger leurs tortures. Trois heures à forcer sur les genoux et les pieds, juste pour relâcher la charge imposée à leurs bras, juste pour arriver à mendier un peu d'air, juste pour accomplir la fonction vitale de respirer. Trois heures à soulever ainsi leur corps par à-coups, pour en faire porter tout le poids pendant un bref instant sur les clous, avant de s'affaïsser, terrassés par l'effort, vaincus par la souffrance effroyable de leurs plaies vives. Trois heures d'une agonie interminable où l'épuisement gagne à chaque instant, où chaque tentative pour échapper à la suffocation devient plus ardue, plus désespérée, le souffle plus court.

Peu à peu les invectives et les sarcasmes des bien-pensants se sont tus autour du Golgotha. Le corps de garde de la Loi a commencé à se retirer devant la lenteur du sinistre processus de mort de cette crucifixion, la monotonie de son spectacle. Que les rôles d'agonie du Roi crucifié en guise de divertissement. Pas la moindre invective dans sa bouche contre ses juges iniques, pas le moindre sursaut de révolte. Depuis midi qu'il souffre en silence sur sa croix noyée dans l'ombre épaisse...

Les moqueries s'étant tues, un calme étrange s'est installé autour du Golgotha, dans cet air obscurci qui enveloppe tout Jérusalem comme d'un suaire. Même les bourreaux, légèrement en retrait, échangent à voix basse entre eux. Peut-être sont-ils troublés par l'étrangeté de ce jour assombri, intimidés par ces croix fantomatiques à l'aspect menaçant, dans la pénombre enténébrée. Les crucifiés, depuis toujours, sont l'objet de sombres croyances superstitieuses. Un peu plus tôt, comme le veut l'usage, ces valets des basses œuvres se sont partagé les vêtements de leurs victimes. Seule la tunique de Jésus, un vêtement fait d'une seule pièce et sans couture, a été tirée au sort, en raison de sa valeur. Tout danger de trouble imprévu étant désormais écarté, je ne conserve qu'un minimum de gardes autour du Golgotha et renvoie à l'Antonia les décuries restantes postées en réserve en contrebas.

— *Éloi... Éloi, lamma sabachtani?*

Une plainte déchirante de Jésus qui a fendu l'air en cette heure de douloureuse solitude où la mort rôde autour de son gibet, prête à le couvrir de son ombre mortelle. Le dernier appel du Fils du Ciel, humilié, rejeté, persécuté, plongé dans les affres de l'agonie et se voyant périr dans la malédiction générale, crucifié de toutes les façons. Un cri d'une angoisse inexprimable : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

— Il appelle Élie, souffle une voix à l'avant-scène, dans l'air obscurci qui fraîchit subitement.

À l'évidence, la remarque est de quelque pèlerin en provenance de l'étranger et peu familier avec l'araméen. Devant le cruel abandon que vit Jésus, l'homme croit comprendre que celui-ci s'est tourné vers Élie afin d'implorer son secours, du fait des grands prodiges opérés par l'illustre prophète au temps du roi Achab.

— Nous allons voir si Élie va le délivrer! réplique aussitôt un compatriote, sur un ton moqueur.

Alors que le Ciel et la Terre semblent lui avoir coupé tout recours, Jésus reprend à son compte ces lamentations, ces prières de l'âme juive. Tout au cours de l'histoire d'Israël, celles-ci ont servi à ses fils à exprimer leurs sentiments de foi et d'espérance, comme leurs doutes et leurs craintes, face à ce Dieu tout-puissant existant par soi et éternel. C'est vers ce Dieu que Jésus tourne son esprit en cette heure de détresse suprême, et Philétios faisait de même. Bien qu'incapable de trouver d'explications aux souffrances de notre esclavage, mon vieux père d'adoption se plaisait à répéter ces paroles d'un psaume du roi David : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Restes-tu loin de mes appels, de mes cris déchirants? »

— J'ai soif!...

Livide, la tête enfoncée entre les épaules, les bras effroyablement étirés, Jésus demande à boire, dévoré par une soif brûlante, l'une des tortures propres au supplice de la croix. La flagellation, la perte de sang, les souffrances atroces, l'épuisement, la suffocation progressive dont il est victime ont amené sur toute la surface de son corps une sueur profuse. Maintenu dans un état de déséquilibre permanent du fait des tractions contraires qui s'exercent sur tous ses membres et amènent un affaissement de son corps vers l'avant, Jésus est incapable de boire de façon normale. Son menton touche sa poitrine et il lui est impossible de relever suffisamment sa tête en arrière, à cause de sa croix. Tout au plus peut-il tremper ses lèvres dans une éponge imbibée. D'un geste approbateur de la tête, j'ordonne à un soldat d'apaiser au mieux sa soif. Plongeant une éponge dans un seau de *posca*, de l'eau allongée d'un peu de vinaigre, la boisson des légionnaires de corvée, l'homme la fixe à l'extrémité d'une tige d'hysope et l'approche de la bouche desséchée de Jésus. Le visage rougi, presque violet, il parvient tout juste à aspirer quelques gouttes, complètement épuisé.

On touche à la neuvième heure. La trompe sacrée sur le mont du Temple vient d'appeler les fidèles pour l'immolation collective de l'agneau pascal. Les portes se sont ouvertes et un tiers de la foule des pèlerins en attente à l'extérieur avec leur animal sans tache dans les bras s'est engouffrée dans l'enceinte sacro-sainte. À l'intérieur, une double rangée de prêtres est prête à recueillir le sang de leur victime pour en asperger l'autel des holocaustes. Le lieu est infesté d'un essaim de mouches bourdonnantes, l'air chargé d'odeurs de sang et de fumées d'encens. Pris d'effroi, les animaux promis à la mort poussent des cris plaintifs, couvrent de leurs voix apeurées la psalmodie grave des lévites qu'accompagne un chœur de flûtes, de harpes et de cithares.

Le rite sacrificiel entourant l'immolation de l'agneau pascal diffère des autres sacrifices. Le fidèle ne pose plus simplement la main sur l'animal sacrifié, annonçant éventuellement la raison du sacrifice et attendant qu'un prêtre ne s'en empare pour l'égorger. Pour la Pâque, chaque fidèle devient le sacrificateur de sa propre victime. Le couteau vole de main en main, le sang coule le long des degrés de l'autel. Comme il coule aussi à la même heure aux portes de Jérusalem. Il coule sur cet autel de l'intolérance et de l'exclusion que le Grand-Prêtre a fait dresser afin d'y sacrifier dans l'horreur le plus noble des fils de la nation, pour avoir osé s'être identifié au Messie des Écritures.

— Tout est accompli, murmure faiblement Jésus, à l'article de la mort.

C'est la fin : l'Élu du Ciel a bu la coupe d'amertume jusqu'à la lie. Et pourtant comme cette coupe l'effrayait, comme il a demandé qu'elle s'éloigne de lui avant de l'accepter : « Non pas ce que je veux Père, mais ce que tu veux... » Pour quelle consolation en retour, je me le demande. Au moins le Fils n'aura plus à vivre ce délaissement cruel, à endurer devant ses yeux ce désolant spectacle de ses brebis dispersées à jamais. Je suis de ces brebis qui étaient sous sa conduite et qui ont quitté sa houlette bienfaisante pour s'égailler dans la nature. Je viens de rejoindre ce troupeau que la Mort mène paître aux abords du schéol, avant de l'abattre comme un vulgaire bétail et le précipiter dans son abîme!

Tournant le dos à la croix de Jésus dans ce ciel obscurci strié de nuages violacés qu'on dirait gorgés de sang, je sens soudain comme un appel derrière moi. Tenaillé par une affreuse sensation de lâcheté, je me retourne pour découvrir la face bleuie de Jésus penchée sur moi. Il a soif d'air et respire par à-coups. Avec peine il est parvenu à soulever son front pesant, et il me couve dans le demi-jour de ses prunelles alanguies par les pleurs. Incapable de me soustraire au regard de ce visage moribond, je demeure sans force devant lui, frappé de gêne et de honte, le cœur broyé à me faire mal. Ce regard m'interpelle, me parle de ses yeux mourants, me souffle quelque chose au fond de l'âme. Mais atterré comme je le suis, tous mes sens paralysés par un trouble indicible, je n'arrive pas en saisir le message. Et pourtant j'ai la certitude que le futur de ma vie en

dépend... De grosses larmes débordent tout à coup des yeux de Jésus, coulent le long de ses joues, se mêlent à sa barbe souillée de crachats et de sueurs sanglantes...

— Père, je remets mon esprit entre tes mains!

Quelle fidélité, quel loyalisme, par-delà la mort! Jusqu'à la fin, alors qu'il meurt vaincu, qu'il est jugé par les hommes et condamné par eux, Jésus n'aura vécu que de son Père. Jamais abandon filial n'aura été plus loin dans les manifestations de sa confiance.

Comme pour faire écho à cette ultime prière tombée de la croix de Jésus, soudain le vent s'élève dans un sinistre et terrifiant mugissement. Un vent desséchant, effrayant de violence qui s'abat en rafales, soulève des gerbes de sable devant lui, fouette comme grêle. Frappés durement, bêtes et gens luttent péniblement dans la tourmente, hurlent de peur. Au même moment, quelque chose se rompt avec violence entre les murs de la Ville sainte. Quelque chose qui s'est déchiré avec un bruit sinistre et claque au vent comme la voile en ralingue d'un navire.

Aveuglé, suffoqué, lacéré par la morsure du sable, par cette noire haleine du désert qui souffle avec fureur et balaie tout autour de moi sur ce tertre du Crâne, je crois rêver quand je vois Jésus tout à coup se hausser sur ses plaies au milieu de la tourmente. Paraissant immense sur sa croix fantomatique dressée tel un phare dans ce ciel d'épouvante, tout son corps se tend dans un dernier effort surhumain, comme s'il voulait défier la mort elle-même. Un bref instant, le Fils du Ciel reste là, au sommet de cet arbre de douleur, à s'accrocher à son dernier souffle de vie, agité de soubresauts terribles, tenant par je ne sais quelle force surnaturelle, puis il pousse un cri d'une souffrance inexprimable, avant de s'affaisser d'un bloc, vaincu par cet ultime effort. Debout au pied de sa croix, je vois sa tête s'incliner, puis s'effondrer sur sa poitrine.

— Vraiment cet homme était le Fils de Dieu! s'écrie tout à coup le centurion de garde à mes côtés, au milieu des mille bruits sinistres de cette tempête soudaine.

Je suis stupéfait et étonné d'entendre soudainement pareille déclaration de la bouche de mon second, un idolâtre à n'en pas douter. Il faut qu'il ait attentivement observé depuis la première heure ce matin le sinistre processus qui a conduit à l'infâme mort de Jésus en croix. Prêté l'oreille encore à tout ce qui s'est dit sur le Golgotha, comme autour. Considérer sans doute avec une attention étonnée l'inexplicable comportement de Jésus face à ses tourmenteurs, sa dignité, son élévation, sa magnanimité. Enfin sa mystérieuse filiation avec son Dieu. D'où cette retentissante proclamation de la divinité céleste de Jésus.

Bâïllonné par le vent de sable, assourdi par ces piaulements et ces sifflements de rage du khamsin, longtemps je reste planté là, au cœur de cette tourmente, à contempler le visage détendu et apaisé de Jésus qu'illumine encore dans la mort une majesté très douce. Jeté sur Terre avec un corps identique aux nôtres, ce Fils de l'homme n'avait-il de nous que l'apparence, tant sa vision de notre monde était plus élevée, tant il semblait planer au-dessus de toutes ses passions? Si oui, que venait donc faire cet Esprit céleste parmi les êtres incomplets que nous sommes, aussi faux que pétris d'orgueil, alors que s'effacent à jamais ses derniers pas dans la tempête et que son passage en ce monde ne sera bientôt plus qu'un pâle souvenir? Mort et Vie se sont affrontées dans un duel prodigieux, et la Mort a triomphé!

Longtemps plus tard peut-être, je n'en sais trop rien, ayant perdu la notion du temps, à l'abri derrière mon cheval qui hennit de peur en bordure du Golgotha sous le souffle étouffant des embruns de sable, je rédige sur une tessère de service un bref rapport à l'intention de Pilate sur l'exécution de Jésus de Nazareth : « Le 14 *nissan*\* de l'an 783 de Rome, à la neuvième heure, le Messie est mort en croix. »

## CHAPITRE LIV

La tempête de sable s'est enfuie aussi rapidement qu'elle s'est abattue, laissant la Cité de David baignée dans une étrange lumière. Pour un peu on croirait à l'ultime reflet d'un soleil mort, tant cette lumière ne ressemble à rien de déjà vu. Le silence tout à coup autour du Golgotha, troublé par les seuls cris rauques des chameliers de caravane et les plaintes lamentables de leurs bêtes entravées à la hâte pendant la violente perturbation. C'est le Temple, comme on me l'apprendra, qui est à l'origine du fracas entendu plus tôt pendant la tourmente. C'est sur lui que le khamsin a passé sa rage : la lourde tenture richement colorée et brodée tendue devant l'entrée du Sanctuaire pour en masquer l'accès a été réduite en lambeaux par le souffle furieux de la tempête. La nouvelle a jeté la consternation dans tout Jérusalem : les secrets de la chambre extérieure du Saint des Saints abritant l'autel des parfums se sont vus brusquement dévoilés à la face de milliers de pèlerins.

En proie à une souffrance aiguë qui me martèle douloureusement les tempes et me laisse pantelant, je suis seul sur ce monticule de mort avec moi-même. Seul avec mon rôle d'*exactor mortis* dont la tâche cruelle me pèse comme une chape de plomb. Le Sanhédrin, l'adversaire implacable derrière la fin atroce de Jésus, vient de me signifier, par la voix d'une délégation de prêtres en chef rattachés à son bureau des affaires judiciaires et administratives, que les trois crucifiés doivent être décrochés de leurs croix et mis en terre avant le coucher du soleil. La raison en est que les condamnés à mort sont maudits de Dieu et qu'ils souillent de leur présence la Ville sainte elle-même.

— Ce serait insulter Dieu, soutiennent-ils encore, que de laisser le cadavre d'un homme créé à son image exposé ainsi sur son affreux gibet toute la nuit!

Quelle hypocrisie! Insulter Dieu, ce n'est pas plutôt décréter la mort de cet homme et le supplicier jusqu'à le réduire à cet état effrayant de difformité que présente le crucifié sur sa croix funeste? Ce n'est pas cela insulter Dieu que d'avilir ainsi cet homme au point d'effacer en lui toute ressemblance avec sa création originelle?

— Débarrassez-nous vite de ces corps obscènes, offensants pour notre vue! La Pâque débute dans moins de trois heures et elle ne saurait se voir profanée par pareil spectacle aussi avilissant!

« Et pour ceux qui sont encore vivants et aux abois sur leurs croix, que fait-on? suis-je tenté de leur jeter à la face. On les achève comme des chevaux blessés? Quelqu'un parmi vous veut se charger de leur porter le coup de grâce? »

Je prends connaissance de la requête du Sanhédrin avec une froideur et une irritation non dissimulées. Heureusement, je parviens à contenir mon humeur et à garder mes réflexions pour moi. Laisant les commissionnaires du Haut clergé en plan, je retourne à l'intérieur du périmètre de sécurité dressé autour du tertre du Crâne. Nul besoin de préciser à mes subordonnés de quoi il en retourne : tout se joue dans le regard. Deux bourreaux occupés par une partie de dés dans l'ombre des trois gibets se mobilisent d'office pour la funeste corvée. Se saisissant chacun d'une massue, ils s'approchent des deux larrons sur leurs croix. Les suppliciés sont infirmes, pitoyables, monstrueux de difformité avec leur tête enfoncée entre les épaules. Ils forcent sur leurs plaies, s'abîment dans des tourments terribles, et pourtant c'est une supplication muette affolée qu'ils nous adressent de leurs yeux hagards : « Pas le *crurifragium*, non! Pas les jambes broyées! »

Le visage dénué de toute émotion, les bourreaux brandissent leur gourdin de façon menaçante, ajustent leur coup avec soin. Les dominant tout juste d'une tête, les deux crucifiés s'arc-boutent des pieds dans l'attente du choc, des lueurs de terreur dans le regard, la poitrine haletante, les muscles battants. Attirées depuis le début par les plaies des suppliciés, des mouches bourdonnent, tyranniques, obsédantes, autour de leurs gibets...

Brandies à bout de bras, les deux lourdes massues s'élèvent, prennent leur élan, puis s'abattent dans une lugubre concordance avec un choc terrible. Des coups percutants, d'une brutalité inouïe, qui se répercutent dans l'air en cris aigus inhumains effrayants, traduisant chez les deux crucifiés d'une douleur fulgurante effroyable, atroce au-delà de toute expression. L'horreur a ses règles : trois coups pour chacun. Trois fois les bras s'élancent, frappent droit dans les jambes, juste au-dessous des genoux, et les os se rompent avec un bruit sec sinistre...

Les corps maculés de sang aux membres inférieurs fracturés n'ont pu résister à pareil traitement. Ils se sont affaissés et ils pendent lamentablement au bout de leurs bras étirés à l'extrême. Agités de spasmes incoercibles, les cuisses tremblantes, la poitrine affreusement distendue, leurs côtes saillent sous la peau. Bouche tordue de souffrances, yeux révoltés, la gorge étranglée de râles, les deux crucifiés luttent un bref instant pour ne pas basculer dans l'abîme sans fond qui s'ouvre devant eux. Puis leur tête s'affaisse lourdement, le menton contre la poitrine. Inconscients, ne pouvant plus se soulever sur leurs jambes pour arriver à respirer, ils mourront rapidement par suffocation. Le bras du schéol les a agrippés et les tire déjà vers la Fosse, pendant que là-haut, à la verticale du tertre de mort, les vautours tournoient en silence...

Le seul fait d'être mis en croix, ne serait-ce que quelques heures, amène un tel état d'épuisement pour le crucifié que même si on le détachait vivant, celui-ci n'aurait à vrai dire aucune chance de survivre à son crucifiement. Et dans le cas impensable où cela pourrait se produire, ce survivant deviendrait un éclopé à vie. Mais le supplice de la croix est « humain » : il s'accomplit selon un mode d'exécution destiné à prévenir cette descente en vie du gibet. Il y a d'abord la flagellation. Ce n'est pas sans raison qu'on la considère comme partie intégrante du crucifiement. Son but est d'abrèger les tourments qu'entraîne cet atroce supplice, en crevant d'abord le condamné sous les fouets. Et si malgré tout le crucifié est d'une telle résistance que ses souffrances en croix semblent ne pas devoir prendre fin, l'exécuteur de justice peut toujours choisir d'y mettre un terme par le broyage des jambes du condamné.

Non, impossible de s'en sortir vivant quand on est cloué sur le bois funeste. Dans le cas supposé où le crucifié arriverait à feindre la mort pour s'éviter le *crurifragium*, ou qu'il serait plongé dans un état d'inconscience profonde, il ne pourrait échapper au coup de lance réglementaire. La procédure romaine n'a rien voulu négliger pour s'assurer du décès du condamné, avant de le détacher de sa croix.

Jésus est bel et bien mort des conséquences de sa longue suffocation. Son abdomen enflé en est une nette indication. Les bourreaux ont constaté la chose comme moi, et personne n'a jugé bon de lui briser les jambes. Il reste à s'acquitter d'une dernière tâche : l'ultime coup au cœur prescrit. Le centurion s'en charge. Tout légionnaire romain, par le fait de son entraînement au combat rapproché, sait exactement où faire porter ce coup. Le chef de centurie lève sa lance au fer folié presque à l'horizontale et, d'un seul coup oblique frappé au côté, l'enfonce entre les côtes de Jésus. Du sang en gicle puis se dégorge sur la poitrine du divin Crucifié, en même temps que s'en échappe une sorte de liquide clair, semblable à de l'eau.

Du pli de terrain où les proches de Jésus se sont retirés, aux abords du Golgotha, les femmes en pleurs sanglotent sans bruit derrière leurs voiles relevés sur leurs visages. De longs sanglots retenus qui leur secouent les épaules en silence, sans commune mesure avec les lamentations criardes des pleureuses à gage, lors du décès d'êtres chers. La raison en est que ni la loi juive, ni la loi romaine n'autorisent quelque démonstration de chagrin que ce soit, à la mort d'un supplicié.

Un soldat vient me prévenir qu'un notable demande à me voir. L'homme se prénomme Joseph. Il est originaire de la petite ville d'Arimatee, mais domicilié à Jérusalem en tant que membre du Sanhédrin. Drapé dans des vêtements de prix et entouré de serviteurs dont l'empressement autour de sa personne traduit l'importance de ses fonctions, c'est un chef de

famille laïc influent appartenant à la chambre des Anciens. Un riche propriétaire foncier, l'un des dix dignitaires les plus en vue de la Ville sainte avec qui j'ai engagé autrefois de difficiles négociations, à l'époque des pourparlers entourant la construction de l'aqueduc. Je sais par Jean que ce noble personnage est un ami et un admirateur de Jésus. La démarche qu'il entreprend, en cette heure d'affliction indicible, témoigne de cet attachement et de cette vénération à son égard. Accablé au point d'avoir du mal à parler, le pieux notable vient me réclamer le corps de Jésus afin de lui procurer une sépulture décente.

— Votre Loi ne stipule-t-elle pas que les dépouilles des condamnés à mort n'ont pas droit aux derniers honneurs funèbres? fais-je remarquer au brave homme d'une voix lasse. Qu'on ne peut les ensevelir dans le sépulcre de leur famille de crainte de les voir déshonorer les parents déjà mis au tombeau?

— Le sentiment religieux juif ne saurait pour autant refuser un repos décent à un défunt, m'objecte Joseph d'Arimathée.

— Vos services publics ont prévu un emplacement en dehors de la ville, afin d'y mettre en terre les corps des suppliciés...

Le brave homme sait que Jésus sera enterré dans ce terrain en friche tenu pour un lieu maudit, dès qu'on l'aura descendu de sa croix. Et il ne veut pas que les choses se passent ainsi pour lui. Tout Juif se fait un devoir d'inhumer les siens dans le tombeau de ses pères. Le pieux dignitaire possède un tombeau tout neuf, non encore utilisé, près des murs de la ville, et il voudrait que Jésus y soit inhumé. Il lui importe pour lui que son corps ne repose pas n'importe où, enseveli à la sauvette sous le couvert de l'anonymat.

Le juge à la Cour d'Israël a formulé sa requête d'une voix très humble, mais dans laquelle perce une résolution bien arrêtée d'obtenir gain de cause. Sa démarche est courageuse : non seulement brave-t-il tous les interdits des siens, mais il révèle du même coup son adhésion aux enseignements d'un prophète reconnu coupable de blasphème et de sédition. Cette adhésion tenue secrète jusque-là, en raison sans doute des conséquences, risque maintenant de compromettre l'éminent personnage à tout jamais, en posant pareil geste. Non seulement Joseph d'Arimathée ne craint-il pas de se discréditer dans le futur en partageant une sépulture commune avec Jésus, mais encore est-il prêt pour lui à s'exclure du repas de la Pâque. Car pour peu qu'il en vienne à toucher le corps du Crucifié lors de sa mise au tombeau, le pieux dignitaire deviendra impur pour sept jours. La Loi est claire : pareille souillure lui interdira de consommer l'agneau pascal.

La mort dans l'âme, je suis obligé de m'opposer aux désirs du noble dignitaire. La raison en est que pareille autorisation d'inhumation pour le corps d'un supplicié ne relève pas de ma compétence, mais bien plutôt du bon vouloir du préfet impérial. En temps normal, l'autorité romaine accède à pareille requête quand celle-ci est formulée par des parents. Encore faut-il qu'il s'agisse de criminels de droit commun, car dans les cas de crimes de lèse-majesté, comme celui de Jésus, l'autorité en poste n'acquiesce ordinairement pas aux prières de la famille. Joseph d'Arimathée n'ayant pas de lien de parenté avec Jésus, il faudrait vraiment une complaisance toute particulière de Pilate pour qu'il lui cède son corps. Mais le notable est un homme bon pour qui j'éprouve du respect. Aussi je consens à le faire escorter par mon centurion jusqu'à l'Antonia, où il pourra adresser sa requête en personne au gouverneur. Homme influent reconnu pour son intégrité, qui sait s'il ne pourrait pas arriver à fléchir Ponce Pilate...

Sur le Golgotha, la mort a fait son œuvre. Que des corps inertes, sans vie, qui pendent lamentablement sur leur arbre de douleur au cœur d'une étrange désertion. Rassasiés d'horreur et de sang, les uns après les autres les derniers badauds se sont dispersés, certains dissimulant mal un certain malaise. Comme s'ils étaient subitement gênés d'avoir transformé en

spectacle le cruel supplice de ce Messie réprouvé, dont hier encore nombre des leurs se pressaient sur les lieux de son enseignement.

Afin d'accélérer les choses, je commande aux bourreaux de décrocher de leurs croix les cadavres des deux brigands suppliciés. Cette tâche accomplie rondement, c'est avec une morne indifférence que des boueux requis par le Sanhédrin en charge les corps rigides à bord d'un chariot crasseux, avant de se positionner en attente en contrebas du Golgotha, jusqu'au retour de mon centurion. D'ici là, n'en déplaise aux délégués des affaires judiciaires du Sanhédrin, le corps de Jésus restera en croix où nulle main grossière ne risquera de porter atteinte à la sainteté de sa dépouille.

En recueillement au pied de la croix de Jésus, je suis plongé dans une sorte d'anéantissement sensoriel, avec la cuisante douleur de mon lâche abandon au creux du cœur. Captivé tout entier par ce visage sans vie dont étrangement les yeux semblent m'observer dans la mort, j'aurais envie de toucher son front maculé de sang, ses joues amaigries, sa bouche douloureuse qui hier encore cinglait de dures vérités ses ennemis liés de solidarité avec les persécuteurs d'autrefois. J'aurais le goût de m'ouvrir à cet Esprit céleste dont on m'avait confié la sécurité, et que je me plaisais à considérer comme mon protégé, lui faire part des événements de ma vie qui m'ont conduit dans son entourage, mais à quoi bon à présent. De toute façon n'avais-je pas eu l'impression, dès le premier instant où il avait posé son regard sur moi, qu'il me connaissait mieux que moi-même? Cet Esprit d'un autre monde avait su d'emblée qui j'étais, percé à jour ma façade de faux-semblants, et en dépit de tout cela il ne m'avait pas rejeté. Il m'avait même fait confiance, sûr sans doute de faire sa marque en moi, qu'elle en viendrait à me brûler comme le fer rouge et que j'en porterais l'empreinte à jamais.

Toujours enfermé en moi-même au cœur de ce site de mort, une soudaine agitation du côté de la porte d'Éphraïm vient me tirer de mes réflexions. Après une absence qui m'aura paru interminable, Joseph d'Arimathée est enfin de retour, accompagné d'un autre richard de Jérusalem et de leurs serviteurs respectifs. Au rapport, mon centurion m'informe que Pilate a été surpris par la mort rapide de Jésus et le décès prématuré des deux larrons achevés par le *crurifragium*. Mais la vraie surprise sera pour moi, quand j'apprends qu'il a accédé à la requête de Joseph d'Arimathée et qu'il lui a octroyé le corps de Jésus sans faire plus de manières. Le geste est une véritable gifle à la face du Sanhédrin. Le vil blasphémateur qui mettait la Loi en péril reposera dans le caveau familial de l'un de leurs membres, le sépulcre d'un juste, au lieu de disparaître à jamais dans l'anonyme emplacement réservé aux dépouilles des criminels.

Dans l'éventualité où des membres du Sanhédrin voudraient protester contre cette faveur accordée à Joseph d'Arimathée, ils ne pourraient donner suite à leur démarche, faute de temps. Il reste à peine une heure avant le début de la Pâque. Et il y a aussi le fait de la présence de Nicodème ben Gorion aux côtés de Joseph, également juge à la chambre des Anciens et immensément respecté au sein du Conseil des sages, à cause de sa haute position financière et de ses prodigalités. Il apporte avec lui, en quantité impressionnante, un mélange de myrrhe et d'aloès, des substances aromatiques de grand prix destinées à la sépulture de Jésus, pendant que Joseph d'Arimathée, de son côté, s'est chargé de l'achat du linceul, en plus d'offrir le tombeau.

Dans la crainte de voir le corps de Jésus manipulé au-delà des strictes nécessités lors de sa descente de croix, j'interdis aux bourreaux de se charger de ce travail. La tâche en est confiée aux serviteurs des deux nobles dignitaires. Avec une délicatesse et un pieux respect, ils retirent d'abord de la poutre verticale le clou des pieds. Puis comme le corps reste toujours suspendu en croix par les poignets, ils soulèvent la traverse sur laquelle il est cloué, la dégagent du tenon du *stipes*, puis l'abaissent pour transporter le tout en bloc. Cinq porteurs se chargent de cette tâche : deux aux extrémités du *patibulum*,

deux autres pour soutenir le tronc de la dépouille avec un drap enroulé en forme de sangle passé sous les lombes, un dernier pour porter les pieds, seul membre du groupe à toucher le corps rigide au niveau des talons.

Le sépulcre de Joseph d'Arimatee est tout proche du lieu d'exécution. Un tombeau de famille taillé dans le roc au flanc d'un petit monticule. On accède au sépulcre lui-même par une sorte d'antichambre au fond de laquelle s'ouvre une ouverture basse donnant accès à la chambre de sépulture. Un tombeau étroit, humide et ténébreux, dont une des parois, à droite de l'entrée, recèle une alvéole de pierre destinée à recevoir le corps du défunt.

Le transport de la dépouille de Jésus n'a demandé qu'un instant. Comme ses bras sont toujours cloués à la traverse de sa croix par les poignets, c'est avec un soin particulier qu'on en retire les clous. Cela fait, on dépose le corps sur une dalle du vestibule d'entrée, la pierre de l'onction, qu'on a préalablement recouverte de la toile de lin blanc achetée par Joseph. Déplié dans toute sa longueur, ce suaire fait deux fois la grandeur du corps de Jésus. Mais il ne sera pas facile d'en recouvrir ses membres. Il faut user de force pour parvenir à ramener les bras rigides devant le corps, puis en croiser les mains devant le pubis. Et le temps presse...

Quelle douloureuse tâche que de se charger de la sépulture de Jésus. Mais combien plus douloureuse est cette mise au tombeau, quand le code de la Loi hébraïque interdit de rendre les derniers devoirs à sa dépouille: les condamnés à mort n'ont pas droit aux marques de respect posthumes pour leur cadavre. Pas de lavage du corps en conséquence pour l'Oint du Ciel, ni de coupe de cheveux. Même les coutumes de sépulture des siens lui seront refusées.

Une dernière fois, le cœur ravagé de remords, je regarde la noble figure aux chairs meurtries du Roi couronné d'épines. Je veux en graver ses traits douloureux à jamais dans ma mémoire, ses cheveux trempés de sueur et de sang, ses lèvres desséchées, colorées d'une pourpre mortelle. Ses larmes aussi. Il y en a partout, figées en longues stries sur ses joues souillées. C'est la dernière image que j'emporterai du Pasteur des peuples, alors que la seconde moitié du suaire est rabattue par-dessus son visage afin d'en recouvrir son corps de la tête aux pieds.

La précieuse dépouille est enfin prête pour l'ensevelissement. Il ne reste aux serviteurs qu'à lier le corps de bandelettes autour des pieds, de la taille et du cou pour bien retenir le suaire en place. La nuit venant rapidement, on se hâte d'aménager le lit d'aromates de la niche funéraire taillée à même le roc. Le mélange de sels et de parfums est répandu sur le banc de pierre du sépulcre en une épaisse couche.

— Tu es poussière et tu retourneras en poussière, balbutie une voix brisée par les sanglots dans la pénombre, en guise de dernier adieu à Jésus.

Quelle lamentable fin de vie pour le Berger d'Israël, quelle façon atroce de quitter ce monde. Le vent pleure à l'entrée du sépulcre, pareil à une plainte. À moins que ce ne soit les pleurs étouffés des proches de Jésus qui suivent du regard sa mise au tombeau, à quelques coudées derrière. Se prosternant avec respect devant la dépouille du Pasteur des peuples, les serviteurs soulèvent leur fardeau avec mille précautions, puis franchissent non sans peine l'entrée surbaissée du tombeau. Aussitôt à l'intérieur, ils déposent leur précieux fardeau sur le lit de substances aromatiques où il s'enfonce légèrement comme dans du sable. Bien tassés autour du corps, ces sels antiputrides très purs vont s'incruster dans la toile du linceul et retarder la décomposition des chairs.

Dernier à quitter le sépulcre, je reste là un instant, brisé d'émotion dans ce caveau obscur qu'éclaire faiblement une lampe d'argile fumeuse, puis je retire mon casque et, main sur le cœur, j'adresse un deuxième salut solennel à mon Roi, en ce jour funeste où on l'a abattu dans la dérision et élevé en croix, au lieu de lui élever un trône.

« L'ange de la Mort a posé sa goutte de bile amère sur tes lèvres, Jésus fils de Joseph, puis il a saisi ton âme et l'a emportée. Le souffle de vie s'en est allé. Ton corps rejoint désormais le tombeau... »

Quand j'émerge de terre, la nuit est à chasser les dernières lueurs du jour. Dans un moment les sonneries des trompes sacrées vont retentir dans la Ville sainte, donnant le signal du début des célébrations du Grand Sabbat. Les serviteurs de Joseph d'Arimathée roulent la lourde pierre du tombeau dans son logement. Une pierre de taille en forme de meule qu'ils bloquent en place devant l'entrée du sépulcre. Jésus de Nazareth reposera en paix à jamais sous les murs de cette Cité de Dieu qui aura refusé de voir en lui le Sauveur promis aux hommes.

À grands pas, je file dans l'obscurité naissante, accompagné au loin par l'aboiement éploré d'un chien errant. Un cri, ou plutôt une sorte de gémissement triste, modulé, vibrant, et qui comme la veille se brise tout à coup en une sorte d'étrange lamentation rappelant celle de sanglots. Comme si la pauvre bête exprimait toute la douleur de ce monde...

Un psaume hante soudain mon esprit, me poursuit des paroles de son poème lyrique d'espérance :

« Yahweh n'abandonnera pas l'âme de son fidèle au schéol... »

## CHAPITRE LV

Des bruits de pas devant l'entrée de ma retraite à l'Antonia. Puis la porte s'ouvre, grince sur ses gonds. Quelqu'un entre. Je ne peux le voir dans la pénombre, parce qu'allongé sur mon lit de fortune, face au mur, je lui tourne le dos. Sans même faire l'effort de me retourner pour identifier l'intrus, agacé je lui lance d'une voix méconnaissable:

— Je veux qu'on me laisse en paix!

— Je voudrais bien, tribun, mais les affaires commandent : on a pillé le tombeau de Jésus de Nazareth!... Son corps a disparu!... La garde juive postée à l'entrée n'aurait rien pu empêcher, à ce qu'il paraît... Les soldats auraient vu une mystérieuse apparition et ils auraient été frappés d'épouvante... Pilate veut que tu fasses enquête. Que tu tires l'affaire au clair... Tibère a proclamé un décret de peine de mort pour les profanateurs de sépultures, je te le rappelle...

Encore plus irrité, je mets quelques instants à reconnaître la voix de mon interlocuteur : Domitius Æmilii. Quelle sinistre farce. Quelle blague de mauvais goût au réveil. Qui a bien pu avoir l'idée d'une plaisanterie aussi macabre pour se moquer de moi? Comme si j'avalais n'importe quoi... L'esprit vide, les membres courbaturés, j'ai l'impression de flotter dans une sorte d'épais brouillard intérieur. Enfermé seul dans cette pièce dénudée, je ne saurais dire depuis combien de temps je suis là, mais mon corps empest le vomi. J'ai trop bu c'est certain : ma gorge est en feu, la tête veut m'éclater et j'ai dormi tout habillé. Des images atroces de la crucifixion de Jésus se mettent à défiler devant mes yeux dans une danse affolante. En proie à une angoisse irraisonnée, mon cœur bat à grands coups, pendant que de l'intérieur de la forteresse me parviennent de lointains bruits de voix, des grincements de portes, des cliquetis d'armes et de chaînes m'indiquant que les premiers feux de l'aurore sont à l'horizon. Le jour se lève, mais ma nuit va se poursuivre avec son implacable cortège de remords torturants. Je ferme les yeux et rabats mon avant-bras sur mon visage, pour mieux me voiler la face...

— Je t'en prie, Domitius, laisse-moi seul... Si tu as un peu d'estime pour moi, va-t'en!

— Tu sais depuis combien de temps tu es là, Marcus, à cuver ton vin? réplique mon visiteur, d'une voix à la fois douce et ferme. Trente-six heures... Plusieurs fois, je suis venu te voir. Je restais là, aux aguets, à veiller sur toi en silence dans la pénombre de peur que tu ne t'étouffes dans tes vomissures ou, pire encore, que tu ne cherches à mettre fin à tes jours... Faut dire que tu tenais une sacrée cuite!

— Je te le demande encore une fois, Domitius, va-t'en. J'ai besoin d'être seul...

— Je ne peux pas te laisser, Marcus, tu dois assumer les devoirs de ta charge. Le dossier *Christos*, c'est toujours ton affaire... Il s'en est passé des choses pendant ton absence dans les vignes de Bacchus... Alors que t'étais en plein délire hier soir, à tout foutre en l'air, en quête d'autre vin, Pilate a reçu la visite d'une délégation des affaires judiciaires du Sanhédrin. Brusquement, ces prêtres en chef s'étaient rappelé que le crucifié avait annoncé de son vivant qu'il reviendrait auprès des siens après sa mort. Et ils voulaient faire garder son tombeau par une garde de nos soldats pour quelques jours, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps pour crier partout par après qu'il était ressuscité d'entre les morts... Cette dernière imposture serait pire que la première à leurs yeux... Décidément, ça ressuscite beaucoup en Judée!

Prostré sur mon lit, je choisis de ne pas répliquer à cette boutade, le ton de Domitius Æmilii ne visant pas à se montrer impertinent à mon égard, mais plutôt à exprimer son désarroi devant la tournure des événements.

— Sais-tu ce que Pilate a répondu aux sanhédrites?... « Vous avez une garde, gardez-le vous-mêmes! » Ils s'y seraient mis à quatre pour prendre la veille devant le tombeau, avec les scellés sur la pierre et tout. Et ils auraient allumé un

feu durant la nuit pour se réchauffer... Nos soldats de garde à la porte Éphraïm en ont aperçu la flamme dans le jardin. C'est d'ailleurs d'eux qu'on tient cette information... Ils ont vu les vigiles juifs tourner les talons aux premières lueurs de l'aube et déguerpir à toute allure pour regagner Jérusalem. À leurs dires, ceux-ci étaient affolés quand ils ont passé devant leur guérite. Selon leurs témoignages, ils gueulaient tous en même temps, parlaient d'une vive lumière, d'un tremblement de terre, de la pierre déplacée... Paraît encore qu'il y avait à l'entrée du sépulcre une sorte d'apparition ou de spectre éblouissant... Des femmes aussi auraient été aperçues sur les lieux. Nos légionnaires les auraient entrevues de loin, dans le jour naissant... En revanche, ils n'ont jamais vu de lumière autre que celle du feu des gardes, pas plus qu'ils n'ont perçu une quelconque secousse du sol sous leurs pieds... Voilà l'histoire en deux mots... Si tu veux mon avis, tribun, c'est un cas classique d'hallucination collective. Si ça se trouve, Jésus de Nazareth est encore dans son tombeau à dormir bien tranquille de son dernier repos... Il faudrait juste que tu t'assures que c'est le cas, avant que ce vent de folie ne se mette à souffler partout et que tout Jérusalem accoure là-bas pour troubler la sépulture de ce juste. Ses disciples n'auront pas à connaître d'ennuis, et de son côté Pilate va être rassuré... Je te laisse. Ne traîne pas si tu veux être le premier sur les lieux. Les feux de l'aurore ont commencé à rosir à l'horizon.

Péniblement, je parviens à me redresser sur un coude, à m'extraire de ma couche, puis à m'asseoir dos appuyé contre un mur. La tête entre les deux jambes, oppressé comme si on me pressait fortement la poitrine, je suis dévoré de soif et mon visage est en sueur. Les mains tremblantes, envahi par une fatigue sans nom, il me semble que je suis brûlant de fièvre. Jamais encore je n'ai ressenti pareil accablement, au physique comme au moral. Éparpillés par terre autour de moi, les débris fracassés d'une demi-douzaine de pots de vin me jettent à la face les excès de beuverie et de violence qui ont marqué mon retour à l'Antonia. Les restes de la cuite terrible qui a suivi mon départ du Golgotha. Des heures durant, je n'ai fait que boire pour oublier. Le vin ne me faisant plus d'effet, rien n'était assez fort pour engourdir mon esprit torturé de remords.

Puis était venu enfin l'oubli. Et avec lui, un grand trou dans ma mémoire. La suite me demeurera à jamais inconnue. Sans doute me suis-je écroulé sur ma couche ivre mort, parce qu'un seul récipient de vin a échappé à ma fureur. Il repose à moitié plein à côté de mon lit, à portée de la main, preuve que j'ai piqué du nez avant d'avoir fini de le boire.

Avec effort, j'arrive enfin à me lever pour aller apaiser ma soif à un seau d'eau près de la porte. Maculés de sueur poisseuse, mes cheveux en désordre plaqués sur mon visage ravagé doivent me composer une tête terrible. Un laisser-aller misérable, une espèce de dégradation volontaire, comme si je voulais exprimer l'effrayante déchéance qui me submerge intérieurement. Les yeux brûlants, la cicatrice de mon visage toute gonflée, je me fais l'effet d'être desséché jusqu'au fond de l'âme tant je me sens vidé, épuisé, sans secours contre les assauts du remords. Mais le détail le plus accablant de mon avilissement physique, c'est encore l'aspect de mes vêtements, souillés de vomi, informes, couverts de taches couleur grenat à la hauteur du col. Des taches de sang. Le sang de Jésus, le sang des plaies de sa couronne d'épines qui s'écoulait lentement de son visage, pendant que je l'aidais à gravir d'un pas mal assuré les degrés de l'escalier de pierre conduisant à la terrasse des appartements princiers de Pilate.

Le devoir m'appelant, il me faut faire appel à mes dernières forces pour me rendre jusqu'aux thermes de la forteresse, tellement je me trouve mal et que mon pauvre corps proteste contre la tyrannie de ce que je lui fais subir. Plongé dans l'eau jusqu'au cou, les yeux fermés, comme j'aurais besoin de mettre de l'ordre dans mes pensées. L'esprit engourdi, avec de la difficulté à saisir le caractère troublant des événements qu'on vient de me rapporter, je demeure interdit devant cette nouvelle stupéfiante. Je sais que le Golgotha est tenu pour un lieu maudit, et que les gardes redoutent de passer la nuit

auprès des croix sur lesquelles des hommes ont été exécutés. Les dépouilles des crucifiés sont tout spécialement désignées pour les pratiques magiques. La croyance populaire voudrait que les esprits de ces derniers ne trouvent pas de repos et mènent une vie errante sous l'aspect de fantômes néfastes. La raison en est que les âmes criminelles sont considérées comme exclues du séjour des morts... Le corps de Jésus de Nazareth aurait-il pu être enlevé en vue de pratiques de nécromancie? Il me faut vite tirer l'affaire au clair.

Tout est silence dans la rosée du point du jour quand, peu de temps après, j'arrive à marche forcée en vue du sépulcre de Jésus, regaillard par mon court passage aux thermes et vêtu de vêtements propres. Le lieu de sa sépulture m'émeut comme un paysage sacré. Dans les cendres violettes de l'aurore, un charognard posté non loin de là s'envole lourdement à mon approche. Je n'aime pas ce présage. En proie à une confusion mentale où se mêlent regret et émotion, je m'approche du tombeau pour constater aussitôt que la grosse pierre circulaire destinée à en bloquer l'accès a été roulée de côté, comme l'affirmaient les gardes juifs. Des braises de leur feu de camp sont encore chaudes, témoignant de leur départ précipité...

Le cœur palpitant, je franchis l'entrée de l'antichambre du sépulcre. Devant moi se découpe l'ouverture basse de la crypte, dans le frais clair-obscur du matin. Saisi d'appréhension je me penche et passe une tête dans l'embrasure du tombeau : aucune trace du corps de Jésus, dans la pénombre. Le banc de pierre sur lequel on a déposé sa dépouille ne recèle plus que l'empreinte de son corps, au sein de l'épaisse couche d'aromates destinés à assurer la conservation de ses chairs. Pas même de trace du linceul et des bandelettes ayant servi à sa sépulture...

Courbé en deux, je pénètre dans la chambre funéraire. Une atmosphère étrange y flotte dans l'air alourdi des parfums d'aromates, comme si le sépulcre s'était imprégné de la présence du corps de Jésus. Une présence si réelle, si vivante, qu'elle me reconforte, m'apaise, bien que je sois incapable d'en saisir l'essence ni de l'exprimer.

Je ferme les yeux, m'abandonne sans retenue, tant je me sens étrangement bien. Je me laisse pénétrer tout entier par l'Esprit de cet homme sans pareil qui a changé ma vie à jamais...

« Je vais retourner à mon existence de soldat que tu as bouleversée pour toujours, Jésus de Nazareth. Mais tel un génie bienfaisant niché dans le creux de mon âme, tu vas continuer d'y vivre jusqu'à mon dernier souffle, toi qui avais refusé la tyrannie religieuse des tiens et qui t'étais interdit d'être de la multitude inintelligente qu'on mène à sa guise en jouant sur sa crainte du divin, son ignorance et sa naïveté... Troupeau aveugle conduit par des aveugles... La tragédie de ta courte vie aura été de te lancer dans une entreprise au-dessus de tes forces, voire impossible. Devant toi, il y avait un abîme si profond, si large, si terrifiant... Ce n'est que maintenant que je commence à comprendre l'ampleur du drame de ta mort. Longtemps déjà, avant ce jour funeste, tu savais que tu vivrais ta dernière Pâque, en ce printemps fatidique. C'était même une mort annoncée. Et tu connaissais à l'avance l'horreur de tes tourments. Comme s'il te fallait accepter de passer par l'anéantissement de ta vie au schéol, pour donner à ton engagement son expression la plus parfaite... Mourir si jeune, sans jamais avoir connu les tendres abandons d'une femme, ses bras autour de ton cou, son regard caressant. Toujours seul avec toi-même, avec tes lumières intérieures, avec ta perception si personnelle des volontés du Ciel, assoiffé de vérité, de justice et d'amour pour tes semblables... Tu étais venu annoncer aux hommes, par des signes certains, qu'il fallait qu'ils changent leur cœur, qu'ils se libèrent des débris de notre société moribonde, qu'on en était à la première aube d'un monde renouvelé en son Dieu... Mais tu avais prêché ta Révélation, pour une bonne part, au milieu d'êtres insensibles qui avaient fait flèche de tout bois sur ton enseignement, décrié ta parole de feu, multiplié les embûches à ton égard tant ils tenaient en suspicion la

hardiesse de ton esprit novateur... Et petit à petit, ces irréductibles s'étaient ligués contre toi avec une sourde hostilité, tellement ils craignaient de te voir entamer le précieux confort moral derrière lequel ils s'abritaient depuis des siècles... Ta Révélation est restée hors d'atteinte, inaccessible... »

Je rouvre les yeux. Absorbé dans une muette contemplation de ce tombeau vide, je reste là un long moment à regarder cette niche en demi-cercle creusée dans la pierre où l'on a déposé le corps de Jésus. Comme je voudrais croire que la vie n'ait pas abandonné pour toujours la Chair radieuse qui y reposait. Et comme je voudrais me convaincre encore que mon jugement était mal fondé, en affirmant que la Mort avait triomphé de la Vie au moment où Jésus rendait l'âme sur son funeste gibet...

« Que cache donc la disparition de ton corps de ce sépulcre, Seigneur Jésus?... Profanation de sépulture, ou ultime manifestation de ta toute-puissance par-delà la mort, par-delà le temps? »

## CHAPITRE LVI

Chaque phase de la crucifixion de Jésus s'étant déroulée sous ma supervision directe, il me revenait bien de trouver la réponse au caractère troublant de la disparition de son corps du sépulcre, à l'aube du troisième jour de sa mise au tombeau. Mais alors que je croyais pouvoir résoudre l'affaire sans trop de mal, il y a plus d'une lune maintenant que je tente d'apporter une réponse rationnelle à cette mystérieuse affaire. Le plus invraisemblable, c'est que des personnes affirment avoir vu Jésus dans les heures ou les jours qui ont suivi sa disparition du tombeau. Toutes ont été interrogées par mes soins. Des témoins aux témoignages inébranlables, prêts à certifier qu'il s'est bien relevé d'entre les morts. Par instants cependant, ma raison soulève des doutes en moi : ces témoins attestent-ils la vérité, ont-ils été en présence d'un Jésus ressuscité, ou victimes plutôt d'une hallucination?

Il s'en est passé des faits mystérieux à l'aurore de ce lendemain de Grand Sabbat, dans ce sépulcre que Joseph d'Arimathée avait fait creuser pour lui-même. Des faits si dérangement pour les membres du Sanhédrin qu'ils ont même donné de l'argent aux gardes pour qu'ils acceptent de modifier leurs témoignages, quand ces derniers sont venus leur relater ce qui s'était passé au tombeau de Jésus. « Dites que ses disciples sont venus la nuit, pendant votre sommeil, et qu'ils l'ont dérobé. Et si jamais cela venait à arriver aux oreilles du gouverneur, soyez tranquilles, nous saurons bien le persuader de ne pas vous inquiéter. »

L'accusation mensongère a été concoctée au cours d'une réunion extraordinaire du Sanhédrin, tenue ce même jour. Avec pour résultat que les rumeurs les plus invraisemblables n'ont pas tardé à courir parmi le peuple. Et les fidèles de Jésus ont dû se cacher comme de vulgaires malfaiteurs, suspectés non seulement d'avoir dérobé son corps pour faire croire à sa résurrection, mais soupçonnés aussi d'avoir voulu incendier le Temple.

Certains bruits encore plus fantaisistes donnent à entendre que Jésus n'est pas mort en croix. Évanoui seulement. Une perte de conscience qui aurait fait croire à sa fin rapide. Revenu à lui dans la fraîcheur du sépulcre, il en serait tout simplement sorti après plusieurs heures de repos, avec la complicité de ses disciples. Un prodigieux survivant des horreurs de la croix, encore capable de tenir debout sur ses pieds estropiés à vie après avoir été crevé sous les fouets, cloué au gibet et transpercé d'un coup de lance au cœur!

Que d'acharnement des chefs de la nation derrière tous ces ragots et sottises de la rumeur publique. Comme ils doivent redouter la vérité que suggère ce tombeau vide : l'accomplissement de la prédiction de Jésus, quand il avait affirmé qu'il se relèverait d'entre les morts... Et si cette vérité était là sous mes yeux, dans toutes ces apparitions dont ses proches ont eu les insignes faveurs et qu'ils m'ont racontées dans le détail, au cours d'entretiens intimes? Pourquoi ai-je du mal à croire? Serait-ce parce que Jésus ne s'est pas manifesté à moi personnellement? Que certains des témoignages les plus troublants reposent sur des assertions de femmes ne pouvant être accueillies de confiance, du fait que la parole des femmes est irrecevable selon la loi juive et donc considérée comme non légale?

Dès le début de mon enquête, quand j'ai dû interroger les vigiles romains de faction à la porte Éphraïm afin d'essayer de mettre des visages sur les silhouettes de femmes entrevues par eux autour du sépulcre de Jésus, j'ai deviné qu'il devait s'agir de la petite troupe des « Marie » qui lui avaient été fidèles jusqu'à la fin. Marie de Magdala m'étant proche, il m'a été relativement facile de la retrouver à Béthanie, à la riche résidence de son frère Lazare, pour lui demander des explications sur le tombeau vide de Jésus.

Une fois de plus, je relis les notes du témoignage de la jeune femme consigné par écrit par deux scribes de service, lors de ce tête-à-tête avec elle. Mon but est de recouper ses déclarations avec les assertions des autres témoins oculaires, afin de voir jusqu'à quel point elles se complètent. La sœur de Lazare aurait été la première personne à avoir vu Jésus vivant et à lui avoir parlé, au matin de sa résurrection. Or certains la tiennent pour un esprit rêveur, et cela au sein même des disciples les plus proches de Jésus.

Que d'ardeur et de passion chez cette femme toute de grâce quand je me présente à sa demeure, et que sans plus de façon je l'invite à me relater son incroyable aventure :

— Parlez-moi de cette prodigieuse rencontre avec votre Maître bien-aimé, au lendemain de la Pâque.

La voix vibrante d'émotion et les yeux baignés de larmes par instants, tant elle est toujours bouleversée par ce qu'elle a vu à l'aube du troisième jour de la mise au tombeau de Jésus, Marie de Magdala me relate sa stupéfiante histoire. À mes côtés, les scribes en notent scrupuleusement le mot à mot...

— Marie, la mère de Jacques, Salomé et moi-même avons décidé, ce matin-là, de nous rendre au sépulcre de Jésus avec des parfums et des aromates, afin de lui rendre le dernier hommage qu'on nous avait refusé, lors de sa mort. Un obstacle de taille restait à vaincre cependant : la pierre d'entrée du sépulcre. Elle était trop lourde pour arriver à la déplacer par nous-mêmes. Aussi j'avais prévu contourner la difficulté en offrant de l'argent aux gardes, afin qu'ils la bougent pour nous.

— À l'aube?

— Au petit jour. Il faisait encore nuit... Juste comme nous arrivons en vue du sépulcre, une surprise de taille nous attend : les soldats ne sont plus là, et la meule qui scelle le tombeau a été roulée de côté. Affolées et saisies de crainte, nous restons là à nous lamenter et à ne pas trop savoir quoi faire, jusqu'à ce que lasse d'attendre à la fin, je décide de rebrousser chemin pour aller prévenir les disciples de Jésus terrés depuis sa mort dans un lieu secret.

— Je connais l'endroit. Ses intimes ont partagé le dernier repas de leur Maître en ce lieu... Poursuivez...

— En pleurs, courant à toutes jambes dans les rues sombres et désertes de Jérusalem, je file directement jusqu'à la retraite des disciples pour leur annoncer la triste nouvelle : « On a enlevé le Seigneur du tombeau et nous ne savons pas où on l'a mis! » que je lance à la ronde, folle de douleur, à l'instant je où franchis la porte d'entrée. « Quoi? qu'ils me répondent stupéfaits, la douleur t'égare, ma pauvre Marie, c'est certain. Le tombeau est scellé et il y a une garde armée qui en surveille l'accès! » Cette nouvelle est si renversante, qu'ils refusent de lui ajouter foi. Pour eux cela tient du délire. Et quand je leur raconte encore que je ne suis pas la seule à avoir vu la pierre roulée devant l'entrée, personne dans la pièce ne veut plus y croire. Ce sont des histoires de femmes illuminées. Mais Pierre et Jean, tiraillés par le doute devant mon visage éploré, décident à la fin d'en avoir le cœur net. Et ils partent en courant vers le sépulcre.

Les déclarations de Marie de Magdala se recourent avec celles des deux disciples. Sur les notes manuscrites du dossier que je compte remettre à Pilate, je peux lire que ceux-ci courent à perdre haleine, mais Jean, plus jeune, plus rapide, est le premier à atteindre le tombeau. La crypte est bien grande ouverte, comme l'a affirmé Marie, mais ses compagnes ont disparu. Jean pénètre dans l'antichambre, mais pris d'une angoisse soudaine, n'ose pas entrer dans la chambre funéraire. Il se baisse toutefois pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, et il aperçoit posées là, dans la faible lueur du jour naissant, les bandelettes qui ont servi à lier le corps de Jésus.

Puis Pierre arrive à son tour. Moins craintif, il pénètre dans le sépulcre et voit les linges abandonnés sur place, y compris le suaire dans lequel on a enveloppé le corps de Jésus, roulé à part dans un autre coin du tombeau vide. Atterrés, les

deux disciples retournent auprès des autres à la course. Pour eux, il ne fait pas de doute qu'on a bien enlevé le corps de leur Seigneur.

— Ma détresse est si forte, raconte Marie, qu'après le départ de Pierre et Jean, je prends la décision de retourner au tombeau de Jésus. Je n'ai alors qu'un désir : entrer dans ce sépulcre où tout m'appelle, et me blottir près de la niche de pierre où le corps de notre Maître bien-aimé a reposé. L'ennui, c'est que je n'arrive pas à me résoudre à entrer seule dans le tombeau, tant je suis craintive et qu'il y fait sombre. Quand je me décide enfin à y pénétrer, juste comme je me penche pour franchir son entrée, la vue tout embrouillée par mes larmes, je crois un instant rêver : deux anges sont là, dans le caveau funéraire, revêtus de vêtements d'un blanc éblouissant. L'un est assis au pied de la pierre où a reposé le corps de Jésus, l'autre à la tête.

— Deux anges? dis-je d'une voix incrédule. Pardonnez ma curiosité, mais à quoi ressemble un ange?

— C'était des anges, j'en suis certaine. Un extraordinaire rayonnement émanait de tout leur être. « Pourquoi pleures-tu, femme? » qu'ils me demandent, d'une voix rassurante. Confuse et effrayée, je n'ai d'yeux que pour ces deux inconnus qui me captivent et m'apaisent par le seul ascendant de leur regard. « Parce qu'on a enlevé mon Seigneur et que je ne sais où on l'a mis, » finis-je par leur dire, d'une voix pleine d'anxiété. Pour toute réponse, le regard des deux mystérieux visiteurs s'illumine soudain, paraissant fixer un point précis derrière mon épaule. Comme je n'ai pas bougé de l'endroit où je suis accroupie à l'entrée du caveau, je tourne la tête derrière moi pour suivre leur regard. Une silhouette inconnue est là à l'extérieur, à quelques pas de l'antichambre du sépulcre, semblant étrangement irréaliste dans les premières lueurs de l'aurore. Prise tout à coup d'un étrange pressentiment, je sors du tombeau pour aller à sa rencontre, toujours aussi explorée.

— Et cet inconnu, c'était Jésus?

— J'y viens... « Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu? » me demande tout à coup le mystérieux personnage, d'une voix apaisante. Mal à l'aise d'être ainsi surprise seule en un tel lieu et à pareille heure, je relève mon voile sur mon visage, tant je me sens confuse. Je crois alors être en présence du gardien des lieux. D'une voix en pleurs, je lui demande si c'est lui qui a disposé du corps de mon Maître, et si oui où il l'a mis, pour que je puisse le récupérer. L'inconnu n'a pas un geste et son regard est empreint d'une étrange tendresse. Une tendresse dont il se dégage une telle fascination que je suis incapable de m'en détacher les yeux. « Marie », qu'il dit, au bout d'un instant. Stupéfaite de me voir ainsi appelée par mon nom, la gorge nouée d'émotion, je m'avance vers l'inconnu pour être bien certaine que je ne rêve pas, tant la distinction de son visage m'en rappelle un autre subitement. « Maître! » dis-je, dans un cri, en tombant à genoux à ses pieds. Folle de joie, je me sens défaillir, tremble comme une feuille. Juste comme je tends les bras vers lui pour l'accueillir, il m'arrête d'un geste de la main : « Ne me touche pas, qu'il me dit d'une voix douce, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père, mais va trouver mes frères et dis-leur que je m'en retourne vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

— Étrange cette recommandation de ne pas le toucher, non?

— Au regard que j'échange avec notre Maître, je comprends que cette exhortation sous-entend en réalité : « Ne me retiens pas, car je repars vers mon Père. » Une dernière fois, je regarde ce noble visage à la beauté radieuse, ce visage dont le seul regard avait décidé autrefois de ma destinée en un instant et, tout à coup, la vérité m'envahit tout entière : le Maître est ressuscité!... Éperdue de bonheur, je fonce aussitôt dans Jérusalem endormie prévenir les disciples de la grande nouvelle : « J'ai vu le Seigneur! » de m'écrier affolée, en pénétrant en trombe dans leur retraite. Au même moment, mes deux compagnes séparées de moi plus tôt frappent contre le portail d'entrée. Aussi excitées que moi, elles viennent confirmer par

leurs propos que je ne suis pas folle... Pendant qu'elles attendaient mon retour près du tombeau de Jésus, deux mystérieux messagers se présentent à elles. Saisies de frayeur du fait qu'elles sont seules dans ce lieu de sépultures, elles avouent s'être serré l'une contre l'autre, tête et yeux baissés, tant il leur était difficile de fixer les vêtements éclatants de leurs visiteurs. Ce jusqu'à ce que les deux inconnus leur demandent tout à coup, d'une voix amicale : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est pas ici. Il est ressuscité. Rappelez-vous ce qu'il vous avait dit, alors qu'il était encore en Galilée, au sujet du Fils de l'homme : qu'il lui fallait être livré entre les mains d'hommes pécheurs, être crucifié et ressusciter le troisième jour. » Comme mes consœurs parlent l'une par-dessus l'autre tant elles sont surexcitées, je finis par comprendre que leurs deux visiteurs leur ont demandé d'aller dire aux disciples, et spécialement à Pierre, que Jésus les précède en Galilée, tel qu'il le leur avait annoncé à la fin de son repas d'adieu.

Le récit de Marie de Magdala et de ses deux compagnes est si renversant que les proches de Jésus ont du mal à l'accepter de confiance, et cela même si Pierre et Jean ont bien vu le tombeau vide de leur Maître, ce matin-là. Pour ces intimes de Jésus, il ne fait pas de doutes alors que la douleur a troublé l'esprit de ces femmes.

Le jour même du retour à la vie de Jésus, comme on me l'apprendra plus tard, deux disciples très proches des Douze font route vers Emmaüs, village près de Jérusalem. Alors qu'ils discutent à propos des troublants événements du matin concernant le tombeau vide de Jésus, ils sont rejoints par un mystérieux voyageur. Marchant seul à quelques pas derrière eux, l'inconnu les aborde avec amabilité. Il a entendu des bribes de leur conversation et il veut savoir de quoi il en retourne. Visiblement l'homme ne sait rien du drame survenu à Jérusalem ces jours-ci. Faisant d'emblée confiance à leur nouveau compagnon de route avec qui ils fraternisent sur-le-champ, les disciples lui racontent ce qu'ils savent au sujet de Jésus, sur sa condamnation à mort par les chefs de la nation et sa crucifixion par les Romains. Et ils poussent même la confiance jusqu'à lui faire part des mystérieux incidents survenus à l'aube de ce jour.

La nuit venant, les disciples pressent leur confident de demeurer avec eux pour se reposer et prendre le repas du soir en leur compagnie. Alors qu'ils sont à table, l'étranger prend du pain, rend grâce et, l'ayant rompu, il le leur donne. Le cercle des proches de Jésus connaît la valeur nouvelle donnée à ce geste. Saisis d'émotion, les disciples tombent à genoux. « Jésus! » s'écrient-ils. Quand ils osent relever leurs visages, ils sont seuls. Il faut vite annoncer la nouvelle aux autres. Sans égard pour la fatigue de leur longue marche du jour et les dangers qu'il y a à voyager seuls à la nuit tombée, les deux compagnons foncent vers Jérusalem.

Ce même soir, alors que les intimes de Jésus sont solidement barricadés dans leur retraite tant ils craignent les persécutions du Sanhédrin, soudain la pièce s'illumine vivement et leur divin Maître est là, au milieu d'eux, qui ouvre les bras et leur dit : « Paix à vous! » Épouvantés, les disciples croient voir un fantôme : les portes sont fermées à double tour et elles n'ont pas été forcées. Pas même un bruit. « Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi des inquiétudes surgissent-elles en vos cœurs? leur reproche Jésus. Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi. Touchez et constatez, car un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » En proie à une émotion paralysante, les proches de Jésus demeurent incrédules. Si bien que leur Maître bien-aimé doit leur demander à manger pour parvenir à les convaincre. Les disciples lui offrent un morceau de poisson grillé dont il se restaure tranquillement devant leurs yeux.

Thomas, l'un des Douze est absent lors de cette apparition, et il refuse de croire aux témoignages des siens : « Si je ne vois pas la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans son côté, je ne croirai pas. » Huit jours plus tard, alors que tout le monde se trouve réuni à l'intérieur de cette même pièce, soudain Jésus est de nouveau au milieu d'eux, toutes portes

closes. Après leur avoir souhaité la paix, il dit à Thomas : « Avance ton doigt ici et vois mes plaies. Avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais croyant. » À la fois honteux et bouleversé, Thomas s'écrie : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Et Jésus d'ajouter: « Tu crois parce que tu m'as vu. Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu. »

Essayer de comprendre exactement selon quel ordre Jésus se serait manifesté aux siens dans les jours qui ont suivi sa mort m'échappe totalement. Comme s'il avait le pouvoir d'être présent simultanément en plusieurs endroits à la fois, comme s'il n'était plus limité par le temps, la distance, le lieu. La lumière se manifeste à l'annonce de son approche, et il semble qu'une majesté nouvelle se dégage de tout son être. Même voix, mêmes gestes, et pourtant il est différent. Un moment il est là, il parle, il mange, il offre aux incrédules de toucher ses blessures, puis l'instant d'après il disparaît. Apparition surnaturelle ou corps réel? Comment expliquer que personne ne semble le reconnaître au premier abord?

Et voilà à présent que Jésus s'est manifesté à ses fidèles en Galilée, sur le bord du lac de Tibériade. À sept d'entre eux qui ont pêché toute la nuit sans rien prendre et qui, démoralisés, n'ont surtout pas le cœur à rire. Alors que le matin n'est pas loin, soudain une voix d'homme en provenance de la rive les interpelle: « Eh! jeunes gens, auriez-vous quelque chose à manger? » La réponse est non. « Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous allez trouver. » Dociles les sept pêcheurs obéissent à la suggestion de l'inconnu. Et soudain il y a une telle abondance de captures qu'ils ne peuvent plus remonter leur filet. « C'est le Seigneur! » s'écrie Simon-Pierre dans un cri de joie, si empressé de retrouver son Maître qu'il se jette à l'eau avant même que la barque n'atteigne la berge.

Un feu de braises est là qui rougeoit dans la faible lumière du jour naissant. Un poisson et un pain y sont à cuire. Le filet est tiré à terre. Emplis à se rompre, les disciples sont invités à se faire griller des poissons. Aucun d'entre eux cependant n'ose demander son identité à l'étranger. Tous voudraient se convaincre que c'est leur Maître tant aimé, mais personne n'en est sûr. Une fois de plus ce sont les gestes familiers de partage de leur hôte, quand il leur présente le pain et les poissons, qui le font reconnaître. Les disciples ont maintenant la certitude d'être en présence de leur Maître vénéré, ressuscité des morts.

Je ne reverrai pas Jésus. Il y a deux jours, on m'a rapporté qu'il aurait quitté notre monde pour toujours, alors qu'il cheminait tranquillement parmi ses disciples en direction de Béthanie. Ses derniers mots auraient été pour les assurer d'être auprès d'eux jusqu'à la fin des temps : « Toute puissance m'a été donnée au Ciel et sur la Terre. Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. » Puis, tout doucement, il se serait élevé dans les airs, jusqu'à disparaître de leur vue.

Si la présence vivifiante de Jésus me manquera à jamais, je me console en revanche des confidences que m'ont faites ses intimes sur des faits précédents qui avaient été tenus secrets jusque là. Ainsi, Pierre, Jacques et Jean ont vu d'avance ce Fils du Ciel véritablement transfiguré, il y a quelques lunes. Si les trois disciples n'en ont soufflé mot à personne auparavant, c'est que leur Maître leur avait recommandé de n'en rien dire, jusqu'au jour de sa mort. Cet événement prodigieux se situe le jour où Jésus les prend avec lui pour les entraîner à l'écart dans une ascension vers le sommet de l'Hermon.

Alors qu'ils ont atteint le faite de cette montagne et que Jésus prie, soudain ses disciples le voient se métamorphoser sous leurs yeux. Son visage devient brillant à enténébrer le soleil. Son vêtement s'illumine, éblouissant de blancheur, au milieu d'un océan de félicité. Médusés, les trois inséparables qui viennent d'être tirés de leur sommeil, voient deux hommes s'entretenir avec leur Maître. Deux personnages aux corps glorieux qu'ils prennent d'emblée pour Moïse et Élie. Comme le soir vient, Pierre offre de dresser trois tentes pour Jésus et ses hôtes. Mais voilà qu'une nuée ardente les enveloppe. Une voix se fait entendre, précipitant les disciples effrayés face contre terre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le. » Les trois

compagnons sont encore prostrés au sol quand Jésus leur touche l'épaule et leur dit de ne pas avoir peur. Il est seul et son visage et ses vêtements sont ceux de tous les jours...

Je suis troublé par ces révélations. À la même époque, j'étais séparé du groupe et à l'article de la mort dans l'agglomération de Dan. Quand Jésus était accouru auprès de moi pour me guérir de mes fièvres, j'avais bien perçu, au sortir de mon long délire hallucinatoire, un étrange changement chez ses trois intimes, mais sans plus m'interroger alors sur la question. Les trois hommes semblaient comme frappés d'étonnement et émerveillés à la fois, au point que certains s'interrogeaient du regard à leur sujet, au sein des Douze.

— Comprends-tu maintenant, David?

La question était venue de Pierre, ses yeux fiévreux enfoncés dans leurs orbites sous ses sourcils broussailleux, les joues creuses, la face dévorée d'une barbe de jais jusqu'aux pommettes. Le pêcheur galiléen avait énormément maigri depuis la mort de Jésus. Terrassé par le remords et la tristesse, son regard tourmenté conférait à son visage émacié un aspect bouleversant unique sous sa tignasse aux cheveux drus, tandis qu'il restait là à me scruter en silence, comme s'il attendait une réponse à sa question. Mais qu'y avait-il à comprendre?

— Comprends-tu, David, que Dieu ne pouvait abandonner à la mort son Fils bien-aimé?... Pourtant, au moment où notre Maître mourait en croix, tout laissait croire alors que Satan avait triomphé, que la Mort avait vaincu celui qui prétendait la vaincre. Mais cette mort en croix, c'était pour ainsi dire la mort de l'humanité ancienne. Une mort dont la défaite devait être consommée dès l'instant de la résurrection de notre Seigneur. Et il avait prédit qu'il en serait ainsi, au moment où il allait être livré par Judas : « Maintenant a lieu le jugement de ce monde. Maintenant le Prince de ce monde va être jeté dehors. Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. » Tout ce que notre divin Maître a annoncé va désormais s'accomplir. L'humanité nouvelle est née, et notre Seigneur Jésus en est le premier-né. Il est l'Envoyé de l'Éternel qui apporte la vie à ses enfants et ose se mesurer avec la Mort elle-même. Dès lors, c'est Satan lui-même qu'il affronte. Et il le détrône. La mort cesse d'être une calamité pour l'homme. Elle devient en Jésus ressuscité la voie d'accès à une vie avec Dieu contre laquelle le temps ne peut rien, car il a réconcilié le Ciel avec la Terre.

Dans un geste fraternel que j'avais vu accomplir maintes fois par Jésus, Pierre avait posé sa main sur mon épaule avant de se séparer de moi, puis avait ajouté :

— Tu connais maintenant la plénitude de cette révélation. Tous il nous a remis entre les mains de son Père.

Le discours que m'avait tenu Pierre était tout simplement renversant. Comment pareil enseignement, assurément fort judicieux dans la bouche de Jésus, avait pu m'être servi par un modeste pêcheur de Bethsaïde en Galilée? Bien sûr, je connaissais la primauté de Pierre au sein des disciples, savais qu'elle lui avait été conférée par Jésus lui-même. Et cette primauté n'était certes pas étrangère à un autre secret bien gardé que m'avait révélé cette fois-ci Jacques de Zébédée. Une révélation de Jésus à ses intimes d'une portée si incalculable, qu'il leur avait recommandé de n'en rien dire à personne.

« Que pense-t-on qu'est le Fils de l'homme? » avait demandé Jésus à ses intimes, dans les derniers temps de sa vie, conscient d'être un personnage discuté au sein du peuple. Ses disciples lui avaient répondu que pour d'aucuns, il était Jean le Baptiste. Pour les autres, Élie ou Jérémie, ou l'un des grands prophètes. « Et vous, qui dites-vous que je suis? » « Tu es le *Mashia'h*, le Fils du Dieu vivant. », avait proclamé Simon-Pierre, sans hésitation. « Heureux es-tu, Simon fils de Jona, avait alors répondu Jésus, car ce n'est ni la chair, ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père céleste. »

À l'évidence, une puissance mystérieuse se manifeste au-delà de la mort de Jésus, et ses disciples en sont les témoins privilégiés. Remplis d'une confiance nouvelle, bien que toujours craintifs, ceux-ci ont reçu de leur divin Maître, à quelques heures de son arrestation, la consigne de demeurer dans Jérusalem jusqu'à ce qu'ils soient revêtus de la force d'en haut : « Je m'en vais vers mon Père, mais Il vous donnera un autre Défenseur afin qu'Il soit avec vous à jamais : l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. Quant à vous, vous le connaissez parce qu'Il demeure chez vous et qu'Il est en vous. »

Des informateurs à mon service assurent une garde discrète aux abords de la maison où sont terrés les disciples, dans l'attente de cet événement. À l'instant où ils vont en sortir pour se manifester au grand jour, je vais en être informé. Et pour cause : des troubles risquent d'éclater dans Jérusalem. Le Sanhédrin n'a pas comploté la mort de Jésus pour voir son enseignement repris par ses disciples. Et ceux-ci risquent gros, le cas échéant : leur Maître leur a prédit qu'ils seraient persécutés en son nom : « L'heure vient où quiconque vous tuera s'imaginera rendre un culte à Dieu, et ils agiront ainsi parce qu'ils n'ont connu ni le Père, ni moi. »

Malgré tout le mystère qui plane encore autour du sépulcre vide de Jésus, je suis convaincu que perturbés comme ils étaient au lendemain de la mort de leur Maître bien-aimé, ses disciples n'ont pu dérober son corps du tombeau pour lui rendre un culte secret. Pierre et Jean ont vu les bandelettes posées à terre et le linceul roulé à part. Dans un enlèvement fait à la dérobée, on n'aurait pas retiré le corps de Jésus du suaire qui l'enveloppait. Le linceul offrait un moyen bien plus commode de l'enlever.

Toujours torturé de remords, il m'arrive de me consoler en m'imaginant que Jésus est toujours vivant. Je me transporte alors par la pensée sur les lieux de sa sépulture et laisse mon esprit recréer les événements tels qu'ils ont pu se dérouler au matin de cette aube radieuse où il s'est mystérieusement extirpé de son tombeau. Et ce que je vois, c'est une lumière d'un éclat insoutenable, et cette lumière illumine tout l'espace intérieur de son sépulcre. Elle irradie de son corps même, comme si la toute-puissance que Jésus portait en lui de son vivant le tirait brusquement du sommeil de la mort. En un instant, la vie se réanime dans cette Chair radieuse, la libère des liens qui l'entravent, réchauffe son sang gelé, rétablit ses fonctions vitales, et ce Corps glorieux se relève d'entre les morts, transformé, aérien, lumineux...

S'il pouvait en être ainsi. Si je pouvais avoir la preuve formelle que Jésus est bien sorti vivant de son tombeau : « Je ne vous laisserai pas orphelins. Je viendrai à vous. Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus, mais vous, vous me verrez, parce que je vivrai et que vous vivrez. »

Je n'ai pas eu l'insigne privilège de revoir Jésus au cours des quarante jours qui ont suivi sa résurrection, à cause sans doute de la lâcheté de ma conduite dans le drame de sa mort. Cette défection m'est si insupportable, que quelque chose est à se consumer à l'intérieur de moi. Quelque chose s'apparentant à une brûlure. Mais ce n'est pas une brûlure causée par le feu, plutôt par la glace. Le cercle de ceux à qui la mort de Jésus est imputable s'est élargi : Barabbas va payer pour sa libération acquise avec la complicité éhontée de la foule, alors qu'il était promis à la croix pour ses crimes. Payer pour n'avoir eu aucun scrupule à accepter cette grâce ignominieuse qui condamnait à une fin atroce le Juste d'entre les justes dont la vie avait été mise aux voix contre la sienne. J'ai toute liberté d'agir : Pilate a perdu honteusement la face dans toute cette histoire, en proposant cet ignoble marché à ses sujets. Une traque impitoyable est en cours. L'araignée est à ourdir sa toile. Barabbas n'est plus qu'un mort en sursis!

## CHAPITRE LVII

Ça y est, les disciples sont sortis de leur isolement. Cinquante jours juste après la Pâque, en pleine fête de *Shavuot*, alors que les juifs dévots affluent de partout vers Jérusalem pour célébrer cette Pentecôte joyeuse. Un de mes informateurs a fait vite pour venir me prévenir à l'Antonia. J'ai tout lieu de croire que les proches de Jésus, habités d'un courage nouveau, vont choisir de se porter au-devant de la foule pour témoigner de leur divin Maître. Pareille rencontre pourrait tourner à la confrontation ouverte si les Douze tombent sur quelque attroupement hostile. L'enseignement de Jésus est toujours frappé d'interdit. Vêtu d'une tenue juive traditionnelle pour garder l'anonymat, je fonce au pas de course à travers les rues encombrées de pèlerins en direction de la retraite des disciples...

Ils sont tous là, ces douze indéfectibles, comme s'ils étaient regroupés autour de leur Maître omniprésent dont ils ont été les premiers à faire l'expérience de sa résurrection, comme s'ils témoignaient devant sa Face : Simon-Pierre, son frère André, Jacques et Jean de Zébédée, Philippe, Barthélemy, Matthieu le publicain, Thomas dit « le jumeau », Jacques le fils de Marie Cléophas, Simon le Cananéen, Jude le fils de Jacques appelé encore Thaddée, et Mathias, nouvellement incorporé au groupe. Et comme leur Seigneur bien-aimé, ils se sont levés et ils proclament sans crainte de son enseignement. Et l'attraction qu'exerçait Jésus sur les foules est passée en eux : c'est la cohue aux abords de la maison où ils avaient trouvé refuge.

Chargés des premiers fruits de leurs récoltes dont ils vont faire l'offrande au Temple pour une action de grâce, ils sont des centaines de pieux pèlerins à se presser autour des disciples et visiblement ébranlés par ce qu'ils entendent de leurs bouches. Et chaque instant il en arrive d'autres par les rues avoisinantes pour venir grossir cette foule, les premiers arrivés sur les lieux s'empressant de renseigner les nouveaux arrivants sur la nature de l'événement en cours. Pour aller aux informations, il n'y a qu'à prêter l'oreille aux explications fournies par ces témoins sur le déroulement des faits, des faits pour le moins mystérieux...

Villageois et pèlerins étrangers sont à remonter pieusement vers le Temple pour la nouvelle fête quand, subitement, un bruit étrange se fait entendre à la verticale d'une demeure dont les ouvertures sont closes. Tous perçoivent comme un hurlement de vent violent, impétueux, et ont l'impression très nette que ce grand vent s'engouffre au travers des murs de cette maison que rien ne distingue par ailleurs de ses voisines. Pendant qu'on se perd en conjectures sur la nature du phénomène, la résidence s'anime tout à coup, ouvre ses portes toutes grandes, et ses occupants en sortent.

Pleins de majesté dans leur allure, les résidents de la demeure se mettent à parler à la foule assemblée avec force autorité et éloquence. Et les groupes de juifs dévots présents sur les lieux sont pour la plupart ces frères exilés originaires de tous les coins de l'Empire dont les rangs se côtoient aux jours de grands pèlerinages. Dans une fraternelle cacophonie de langues, ils sont les premiers pèlerins de la Diaspora à être informés publiquement sur les terribles événements de la dernière Pâque. Premiers à recevoir le témoignage de la résurrection d'entre les morts du Messie de la Promesse que les leurs ont élevé en croix. Et chose absolument incroyable, chacun s'entend enseigner cette stupéfiante révélation dans sa langue d'origine. Comme si la malédiction de la tour de Babel était terminée...

Jérusalem a été un tourment incessant pour le cœur de Jésus tout au long de son ministère. Principalement à cause des préventions suscitées contre sa personne. Et hélas il est des voix au sein de cette foule qui sont déjà toutes prêtes à reprendre cette hostilité :

— Sottises que tout cela, frères!... Vous n'allez pas croire pareil discours de songe-creux!... Cela ne fait aucun doute, ces hommes sont pleins de vin!

— Juifs, et vous tous qui résidez à Jérusalem, réplique Pierre avec mesure et dignité, son regard de braise se portant de l'un à l'autre de ses auditeurs, sachez ceci et prêtez l'oreille à mes paroles : ce n'est pas, comme certains le pensent parmi vous, que nous soyons ivres. C'est la troisième heure du jour. Non, tout ceci a été prédit par le prophète Joël : « Et il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair. Et vos fils et vos filles prophétiseront, et je produirai des prodiges dans le ciel en haut, et des signes sur la terre en bas. »

Spectacle si inconcevable que j'ai peine à en croire mes yeux. Bien qu'ils soient déjà l'objet d'inimitié de la part de certains, les valeureux disciples n'hésitent pas à tenir pareille assemblée à la mémoire de leur divin Maître. Et nulle crainte cette fois chez Pierre qui pourtant a renié Jésus à trois reprises, la nuit où ce dernier comparait devant le Grand-Prêtre. Tandis que le disciple se chauffait autour d'un feu dans la cour extérieure du palais pontifical, mêlé au personnel de la maison, écoutant, ne disant mot, soudain il avait été brutalement interpellé par la domesticité :

« N'appartiens-tu pas à la bande de ce Galiléen, toi ? »

« Je ne vois pas ce que tu veux dire, femme, avait répondu Pierre, subitement mis sur la défensive. »

« Mais oui tu étais avec ce Jésus de Nazareth. Cette femme ne se trompe pas, tu as le même accent ! »

« Homme, je ne sais pas de qui tu parles ! »

« Tu es de sa bande, c'est certain. Hé ! celui-là en est ! »

« Je ne connais pas seulement cet homme dont vous me parlez ! s'était écrié Pierre, affolé. »

Quel retournement imprévu alors que tout paraissait perdu : Jésus a enfin les défenseurs qu'il avait tant espérés pour porter témoignage de son enseignement. Les disciples sont tombés, comme le Maître le leur avait prédit, mais ils se sont relevés. Le spectacle de force tranquille que j'ai devant les yeux ne me laisse aucun doute sur leur fidélité retrouvée. Comme l'avait promis le nouveau pasteur des brebis à son Seigneur et Maître, il semble bien que les Douze, à son exemple, suivront désormais leur Seigneur bien-aimé jusqu'à la prison, jusqu'à la mort.

— Israélites, écoutez ces paroles, de poursuivre Pierre, la voix forte, le ton empreint d'une tranquille autorité. Jésus de Nazareth, cet homme que Dieu a accrédité auprès de vous par les miracles, les prodiges et les signes qu'il a opérés par son entremise au milieu de vous, comme vous le savez déjà, cet homme, livré selon la volonté immuable et la prescience de Dieu, vous l'avez fixé à la croix et vous l'avez fait périr par la main des infidèles. Dieu l'a ressuscité, rompant pour lui les liens de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'elle le dominât.

Laissant Pierre à son émouvant témoignage, je joue des coudes à travers la masse agglutinée pour me frayer un chemin jusqu'à l'avant-scène. Je veux essayer de savoir auprès de Mathias ce qui s'est passé à l'intérieur de cette mystérieuse chambre haute, dans les instants qui ont précédé la sortie de ses occupants. Depuis peu, mon fidèle compagnon a été adjoint aux Douze afin de remplacer Judas Iscariote, le disciple devenu traître à son Maître contre trente sicles d'argent. Une trahison pour le moins mystérieuse, puisque Judas n'aura même pas profité de l'usufruit de son crime. Pris de remords, il a rapporté l'argent aux prêtres en chef, puis s'est donné la mort en se pendant à un arbre.

Mathias, comme le reste du groupe, n'ignore rien de ma conduite ambiguë au sein de la bande. Afin de dissiper l'équivoque et me conserver la précieuse amitié des disciples, je leur ai dévoilé les moindres aspects de la mission que m'avait confiée Rome, au cours de tous ces mois passés dans l'entourage de Jésus. Tous m'ont témoigné d'emblée leur indulgence, touchés particulièrement du fait que j'ai été le seul à prendre la défense de leur divin Maître lors de sa comparution devant ses juges et bourreaux, ce alors qu'il était abandonné de tous.

Bien mince consolation à mes yeux qui ne soulage en rien ma conscience. Ma faute est aussi lourde que celle de tous les acteurs de ce drame affreux. En laissant Jésus périr sur la croix, tous nous avons pris part à son exécution. Depuis le cortège en liesse lors de son entrée triomphale à Jérusalem devenu déserteur de sa cause, jusqu'à Judas et Pierre, en passant par Pilate, Hérode Antipas, les princes des prêtres, les scribes et les docteurs de la Loi, le Grand-Prêtre en fonction, les disciples timorés prenant lâchement la fuite lors de l'arrestation du jardin de Gethsémani, la foule fanatisée réclamant sa mort, et enfin Barabbas lui-même.

Entraîné à l'écart par Mathias pendant que Pierre poursuit avec son convaincant discours, le disciple me raconte en quelques mots sa troublante Pentecôte :

— Nous sommes réunis dans cette chambre haute où notre Maître ressuscité s'est manifesté à quelques reprises, dans les jours qui ont suivi sa sortie du tombeau. Soudain une violente rafale s'abat du ciel et la maison tout entière semble vaciller sous son souffle impétueux. Certains, pris de panique, veulent s'enfuir, pendant que les volets clos claquent aux fenêtres. Et voilà qu'au milieu de ce tumulte surgissent tout à coup au-dessus de chacune de nos têtes, d'étranges lumières, semblables à des flammes qui se dissipent presque aussi vite qu'elles apparaissent, tout comme la bourrasque de vent. Et sans comprendre ce qui nous arrive, comme poussés par une force irrésistible, nous sortons de notre retraite et nous allons à la rencontre de nos frères israélites. Et nous nous mettons à parler d'autres langues que la nôtre.

Les derniers doutes que j'avais sur la résurrection de Jésus se sont envolés au cours des jours suivants. Si les sanhédrites avaient enlevé son corps pour empêcher que ne se développe un culte autour de son prodigieux retour de la mort à la vie, ils n'auraient pas manqué depuis lors d'exhiber sa dépouille afin de confondre ses disciples, à l'instant où ceux-ci ont commencé à attester devant le peuple de sa sortie du tombeau. En quelques jours, des milliers de pieux Israélites se sont laissés convaincre que Jésus de Nazareth est le Messie annoncé par les Écritures. Et la toute-puissance que l'Oint du Ciel avait en lui de son vivant est maintenant entre les mains des dépositaires de sa parole : Pierre a guéri un paralytique de naissance. Le malheureux lui demandait l'aumône sous le portique de Salomon, alors qu'il montait au Temple accompagné de Jean :

« Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus le Nazaréen, lève-toi et marche!

Sur-le-champ, les pieds de l'homme s'affermirent et d'un bond il est debout et se met à marcher devant une foule stupéfaite.

La vigilance du Sanhédrin a valu aux deux disciples d'être aussitôt jetés en prison, puis de comparaître le lendemain devant les membres du Haut Clergé, en compagnie du paralytique guéri :

« Par quel pouvoir et au nom de qui avez-vous fait cela?

La réponse de Pierre et Jean est une confession sans détour de la filiation divine de leur Maître à la face même de ses bourreaux :

« Sachez-le bien, vous tous ainsi que le peuple d'Israël : c'est par le nom de Jésus le Messie que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts que cet homme se présente devant vous en pleine santé.

Ne pouvant contester la parfaite guérison de l'infirmes de quarante ans connu depuis toujours par la police du Temple, le Sanhédrin enjoint aux disciples, avec force menaces, de ne plus enseigner en ce « nom-là ». Mais rien ne peut arrêter les deux fidèles de Jésus :

« S'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu, répliquent-ils aux sanhédrites, jugez-en, car nous ne pouvons pas, pour notre part, ne pas dire ce que nous avons vu et entendu!

Libérés, Pierre et Jean ont aussitôt rejoint les leurs, et les disciples ont repris leur enseignement, en dépit des manœuvres illicites des sanhédrites pour imposer le silence à cette nouvelle Voix qui proclame partout que Jésus de Nazareth est le Messie de la Promesse, et que celle-ci est maintenant accomplie à travers sa mort en croix. La scandaleuse révélation gagne de jour en jour au sein des couches de la société juive. Rien ne semble vouloir ralentir l'action de ses propagateurs. Leur mission est confirmée par des signes miraculeux : on vient de partout pour déposer des malades sur les lieux de prédication de Pierre, dans le seul espoir que son ombre puisse les couvrir, lors de son passage.

« Ne vaut-il pas mieux qu'un seul homme meure, et que la nation ne périsse pas? » Ces paroles de Caïphe prononcées devant le Sanhédrin peu avant l'arrestation de Jésus n'ont rien perdu de leur menace : les disciples ont été arrêtés sous le portique de Salomon puis jetés en prison devant leur refus de cesser de témoigner de la résurrection de leur divin Maître. Ce témoignage aux yeux des défenseurs du vieil Israël est jugé blasphématoire. Accepter l'idée qu'on ait pu crucifier l'Oint de Dieu au bois maudit serait pour le culte des Juifs reconnaître le meurtre judiciaire du Messie promis au monde. Renoncer solennellement à l'espérance de sa venue sur Terre dans la gloire pour y instaurer le règne universel de Yahweh. Cela ne saurait être pour les défenseurs du Royaume.

Mais le Sanhédrin lui-même est l'objet de dissensions, à l'exemple des divisions qui ébranlent le peuple. Des voix au sein du Haut tribunal se portent à la défense des disciples emprisonnés. Joseph d'Arimatee et Nicodème ben Gorion, les premiers notables religieux à défier ouvertement leurs collègues lors de la sépulture de Jésus, ont maintenant gagné à leur cause un troisième sage de l'illustre corps de savants de la nation. Gamaliel, juif de noble famille jouissant en Israël d'une grande réputation d'érudit, n'a pas craint à son tour de braver tous les interdits des siens. Alors que ses confrères étaient à délibérer sur le sort des disciples, projetant de les faire taire à jamais, ce grand maître pharisien a adjuré ses homologues de bien réfléchir avant de faire couler le sang de nouveau :

« Israélites, prenez garde à ce que vous allez faire à ces gens-là. Pour moi, il vaut mieux ne pas s'occuper d'eux et cesser de les tourmenter, car si c'est des hommes que viennent leur dessein ou leur œuvre, ils se détruiront d'eux-mêmes. Si par contre ils viennent de Dieu, vous ne pourrez les détruire, et vous serez même en danger de combattre contre Dieu.

Les sanhédrites se sont rendus à l'avis du révérend docteur de la Loi et ont ordonné la libération des disciples récalcitrants, non sans leur avoir interdit une fois de plus de parler de ce « nom-là », et non sans les avoir fait battre de verges comme des insoumis, à leur sortie de prison.

Même maltraitance que pour le Maître bien-aimé, la nuit de sa condamnation. Les dignes juges n'avaient-ils pas abandonné Jésus à leurs valets, en attendant la levée du jour, et ces derniers n'avaient-ils pas profité de l'occasion pour se prêter à des jeux aussi cruels que dérisoires avec le condamné ? Et l'un de ces jeux n'avait-il pas consisté à se moquer du talent de prophétie de leur souffre-douleur ? Ne lui avait-on pas bandé les yeux alors, pour mieux lui porter incognito des coups au visage, tout en lui demandant de deviner, à chaque coup asséné, lequel de ses tourmenteurs lui avait cogné dessus ? L'énigme sur l'origine du visage souillé et tuméfié de Jésus, à son arrivée au tribunal de Pilate, avait été enfin résolue.

Le temps a passé et les disciples, nullement intimidés par leurs mauvais traitements, n'ont cessé d'enseigner et de propager la bonne Parole de leur divin Maître. Dans quelques jours, ce sera la fête des Cabanes. Il y aura foule au Temple pour une action de grâce et pour y fêter l'année nouvelle. Aussi Pilate est-il de retour à Jérusalem. Pas seulement en prévision de ce rassemblement monstre, mais aussi pour *Yom Kippour*, la journée la plus solennelle de l'année juive, le jour du Grand Pardon. J'ai donc profité de la visite du gouverneur pour lui faire rapport.

Un compte rendu qui ne fournit aucune explication précise sur la mystérieuse disparition du corps de Jésus de Nazareth de son sépulcre. Mais en revanche, cet exposé exclut toute supercherie de la part de ses disciples pour faire croire à sa résurrection. Contre toute attente, l'énigme de ce tombeau vide ne trouble pas vraiment Pilate. Il ne voit dans cette histoire de résurrection qu'une fiction issue de l'esprit torturé de disciples éplorés, afin d'exprimer leur foi dans la survivance de leur maître. Une sorte de fabuleuse légende au profit de simples de cœur qui, ayant admiré un thaumaturge hors du commun, sont tout prêts à se laisser convaincre qu'il ait pu triompher de sa propre mort, en raison des fabuleux pouvoirs dont il faisait preuve de son vivant.

Quand je réplique que cette prétendue légende est pourtant à ouvrir une brèche au sein de la communauté juive, que le Sanhédrin s'en inquiète et qu'il a déjà commencé à persécuter le cercle des disciples de Jésus, Pilate clôt notre entretien par une répartie servie avec humeur :

— Laisse ces exaltés s'empêtrer et se quereller à leur guise dans leurs sottises croyances. Tant que rien ne menace notre autorité, qu'avons-nous à nous préoccuper des conflits personnels de ces fous de leur dieu?

Aux yeux du préfet impérial, Jésus mort ne compte pas plus qu'il n'avait vraiment compté de son vivant. Le seul mérite de Pilate dans le meurtre judiciaire du Messie aura été d'essayer de le soustraire à ses persécuteurs, comme l'a reconnu Pierre dans une de ses harangues à ses frères israélites :

« Le Dieu de nos pères a glorifié son serviteur Jésus, que vous, vous avez livré et renié devant Pilate qui était d'avis de le relâcher. Pour vous, vous avez renié le Saint et le Juste et vous avez demandé que l'on fasse grâce à un assassin!

Toujours plongé dans un abîme de remords et de pensées lugubres où plus rien ne peut m'atteindre du message de pardon et d'amour de Jésus, une haine obsessionnelle s'est glissée en moi au cours de ces derniers mois. Cette haine implacable me ferme à toute raison, à toute grâce, me révèle l'immensité de l'espérance que la fin tragique de Jésus a tuée en moi. Quelqu'un doit payer pour sa mort, pour l'indicible détresse qu'elle ne cesse de susciter dans mon esprit ravagé, pour les aigreurs de mon âme en exil devenue lieu de tempêtes et de tourments. Payer pour avoir refusé au Messie issu de la descendance d'Israël le droit d'asile parmi les siens. Payer pour avoir éteint sa Lumière qui me révèle encore plus crûment les ténèbres dans lesquelles se complaît notre monde.

Le bandit Barabbas, dont le peuple devenu sourd à toute raison a arraché la grâce pendant le procès de Jésus, n'aura pas droit à mon pardon. Depuis trois jours, je suis où il se terre avec ceux de sa bande. Demain, c'est *Yom Kippour*, le jour de l'Expiation. Pendant que le Grand-Prêtre au Temple offrira à l'Éternel un sacrifice en réparation des péchés de tout le peuple d'Israël, Barabbas mourra de ma main pour n'avoir eu aucun scrupule à laisser le Messie promis au monde périr en croix à sa place.

Il est mon bouc émissaire, celui que j'ai chargé de tous mes maux, de tous mes tourments, de toutes mes afflictions!

## CHAPITRE LVIII

Une grande agitation règne dans la cour centrale de l'Antonia. Enfin nos guides bédouins sont là, après une attente interminable pour les légionnaires de ma troupe montée dont je commençais à avoir du mal à contenir les mouvements d'impatience. Blocs sombres et sinistres dans leurs pantalons bouffants serrés aux chevilles et leurs manteaux de laine brune d'où pointent leurs lances de guerriers, ils sont cinq cavaliers du désert aux visages masqués de châles roulés en larges plis et formant turbans qui viennent de surgir comme un tourbillon par les vouîtes doubles d'entrée de la forteresse. Montés sur de fougueux chevaux arabes, les renards du djebel gueulent tous en même temps en pointant le ciel au-dessus de nos têtes.

Pas nécessaire de recourir à un interprète pour comprendre les raisons de leur affolement. De lourds nuages noirs s'amoncellent à l'horizon au levant de Jérusalem, au-dessus des monts et ravins du désert de Juda. À l'évidence un orage monstre s'annonce, et il va bientôt s'abattre sur ce paysage de désolation où seuls les oiseaux et les serpents cohabitent avec la gazelle, le bouquetin et les troupeaux de chèvres. Bien qu'un autre animal des plus dangereux s'y terre depuis quelques jours : le lion Barabbas, le rebelle assassin que je m'appête à pourchasser jusque dans ses derniers retranchements.

Je sais que les oueds du désert de Juda peuvent se transformer en torrents aux rares moments de pluie de l'année, et qu'avec la venue du mois de *tichri* les premières averses se manifestent parfois brusquement. Mais dans ce cas-ci, ces nuages inquiétants qui sont à obscurcir le ciel annoncent bien pire. Nos guides bédouins ne sont pas alarmés pour rien : il y a un réel danger à vouloir poursuivre cette chasse à l'homme alors que menace pareil orage. Pas question pour moi cependant de reporter ce coup de main planifié depuis des jours avec le Renseignement romain. *Yom Kippour*, cette fête du Grand Pardon où tout le peuple d'Israël demande grâce pour ses fautes en communion avec le Grand-Prêtre, c'est aujourd'hui. Depuis ce matin, Barabbas n'a plus à se tenir sur ses gardes. Qui pourrait être assez vindicatif pour faire couler le sang en ce jour d'amnistie? Seul un être dévoré de ressentiment et fermé à toute idée de pardon pourrait encore vouloir tirer vengeance de son ennemi en ce jour sacré. Je suis cet homme impitoyable qui ne fait grâce de rien et s'appête à se venger cruellement de l'assassin qui a accepté cyniquement que le Messie promis au monde prenne sa place en croix.

Mon cheval s'impatiente, bat des sabots le pavement de la cour. Une dernière fois je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule afin de vérifier l'alignement des trois turmes\* de cavaliers de la cohorte *equitatae\** de Jérusalem qui vont me suivre dans ce coup de main. Juste comme je vais donner le signal de départ, un début de rixe éclate entre des Sébasténiens de l'arrière-garde et des mercenaires syriens introduits comme chasseurs d'appui dans la centurie. Rapidement je descends de cheval et rejoins mon centurion à l'arrière de la colonne qui cogne dans la mêlée pour rétablir l'ordre.

Ces Syriens de nos forces auxiliaires dont j'ai réclamé la présence au sein de mon expédition ont du sang bédouin. Ce sont des coureurs d'espace qui connaissent bien le désert, s'y entendent comme pas un pour débusquer le gibier. Et comme ils en connaissent aussi les dangers, ces nuages sinistres déployés à l'horizon les ont également alertés. Ils menacent maintenant de se désengager, s'ils ne reçoivent pas des compensations accrues pour leurs services. Les risques ne sont désormais plus les mêmes. Pour eux seuls les voleurs et les esprits dérangés sont assez insensés pour s'aventurer au désert quand il y a présage de tempête.

User de mon autorité pour forcer ces traqueurs à m'accompagner pourrait les conduire à me faire faux bond, à un moment critique de l'opération. Comme tout homme a un prix, à force de promesses de butin je parviens enfin à persuader ces mercenaires cupides de me suivre. Non sans avoir accumulé un nouveau retard, source pour moi d'un véritable tourment.

Cette tempête qui se lève va tout compliquer, mais je ne veux pas échouer. Barabbas ne doit pas m'échapper. Je ne trouverai pas de paix tant que je n'aurai pas exercé ma vengeance sur ce misérable.

Au Temple le Grand-Prêtre a procédé plus tôt dans la journée au tirage au sort de deux boucs. L'un a été offert en sacrifice par le feu, et l'autre s'est vu chargé de tous les péchés d'Israël. À présent un prêtre est à le conduire au désert où il y périra, en expiation des manquements de tout le peuple. Il sera le « bouc émissaire » des fautes de la nation.

Un premier coup de vent s'abat, terrible, accompagné d'un hurlement dont la plainte aiguë couvre mes dernières recommandations à ma troupe montée. De lourds nuages de poussière chargés de sable flagellent les sentinelles sur leur chemin de ronde, au sommet de la forteresse. Les formes s'estompent autour de nous. Le soleil se voile, prend l'aspect d'un disque d'ocre. Soudain il disparaît, enténébrant l'horizon d'un coup. Une étrange sensation de froid m'envahit, pendant que mon cheval se cabre, hennit d'appréhension. La raison voudrait que je reporte cette expédition hasardeuse, mais une sottise obstination mêlée d'orgueil me retient. L'esprit de meurtre s'est emparé de moi.

Déjà les premières gouttes d'eau nous tombent dessus, larges comme des feuilles d'olivier, il me semble. Bras levé je donne le signal du départ et mon cheval s'élance d'un bond vers la sortie, le reste de la bande fonçant à ma suite. En peu de temps nous sommes aux portes du désert où l'arrivée de notre équipée sauvage est saluée par un éclair éblouissant. Au même moment, comme si ce trait de feu libérait une puissance invisible au paroxysme de la fureur, du sombre dôme de ce ciel menaçant, l'orage s'abat avec une violence extrême. Des trombes d'eau cinglantes poussées par un souffle rageur arrachent des hennissements affolés à nos chevaux. Trempés jusqu'aux os en un instant, sans même ralentir notre allure nous poursuivons notre course à travers cette muraille de raies obliques comme si on avait la mort aux trousses. Sans nos guides bédouins galopant en tête de colonne, nous serions déjà sérieusement en difficulté dans ce labyrinthe de collines et d'à-pics enchevêtrés à peine visibles dans la tempête. Personne, je crois, ne saurait vraiment retrouver le chemin du retour si j'ordonnais de faire demi-tour. Cris, appels, jurons se perdent dans les roulements du tonnerre dont le fracas se répercute à tous les échos...

La raison clame de s'arrêter, de former des carrés avec nos chevaux et d'attendre la fin de cette pluie diluvienne pour reprendre notre chasse à l'homme. D'ici peu des coulées de sable détrempé vont commencer à s'écouler du sommet des collines qui nous entourent et lézarder leurs versants, avec le risque que des blocs calcaires s'en détachent et forment autant de redoutables projectiles sous le souffle rageur de cette pluie d'abat. Et même que tout ce déluge pourrait bientôt se muer en un torrent impétueux susceptible de charrier devant lui jusqu'à des troncs de palmier déracinés, si les éléments déchaînés ne connaissent pas de trêve sous peu. Un mur d'eau d'une puissance colossale qui se ruera au milieu des passages resserrés en fauchant et noyant tout sur son passage sous des flots de boue et d'alluvions.

Barabbas va m'échapper, c'est certain. Mieux vaut que je fasse le deuil de ma vengeance. Jamais nos guides n'arriveront à trouver sa trace au sein de pareille tourmente. Nous sommes seuls sous cette pluie torrentielle qui nous cravache sans merci. Trempés, livides, spectraux, mille voix d'en haut hurlent l'épouvante autour de nous. Le Renseignement affirme avoir repéré le campement de Barabbas dans un djebel des environs de Qumrân. Si le brigand s'y trouve encore, il ne devrait pas tarder à plier bagage en catastrophe pour ne pas être bloqué au milieu de pareil piège mortel par l'afflux de toutes ces eaux traîtresses.

Après une course affolante qui m'aura paru interminable, à peine venons-nous d'aborder les parages tourmentés de Qumrân que soudain, à la sortie d'un coupe-gorge, nous tombons sur des silhouettes fantomatiques qui se débattent au sein

d'un large couloir, pressées de s'enfuir en toute hâte. Un chaos indescriptible d'hommes et de bêtes. Des cris affolés, des appels, des hurlements de femmes et d'enfants au milieu des éléments déchaînés. Sous ces trombes d'eau, non sans mal j'arrive à distinguer la masse sombre de dizaines de chameaux de bât entravés. Des bêtes aux abois qui blatèrent de fureur et de peur sous le ciel zébré d'éclairs, pendant que des hommes luttent désespérément pour les libérer de leurs entraves afin de leur faire fuir les lieux sans tarder.

En un instant les gorges s'emplissent des clameurs sauvages de notre équipée vengeresse. Piliers pointés pour les uns, glaives au poing pour les autres, nous jaillissons au milieu du campement nomade comme une bande de lions au sein d'un troupeau de gazelles. Partout la débandade, l'épouvante, la terreur panique. La mort qui frappe à toute volée, violente comme une lame de fond se ruant dans les anfractuosités de la côte rocheuse, puis se retirant l'instant d'après avec le sang ruisselant par toutes les crevasses du récif. Heureusement pour nous, notre victoire est rapide, car partout où se portent nos regards le djebel se creuse, se lézarde, semblant prêt à se disloquer tout entier.

Autour de nous le campement nomade est jonché de cadavres que la crue des eaux ne va pas tarder à tout balayer sur son passage. Les chameaux ont eu plus de chance. Précieux butin de guerre en raison de leur valeur marchande, mes chasseurs syriens à qui ils ont été promis en récompense sont parvenus à les mettre à l'abri en les regroupant dans un endroit surélevé des lieux.

Avant que la caravane ne soit livrée au pillage et qu'elle accapare toutes les attentions, il me faut savoir si l'un d'entre nous a pu se faire le fossoyeur de Barabbas. Personne n'est en mesure de revendiquer sa mort. L'image de Marcellus me prodiguant ses derniers conseils avant le départ hante mon esprit. Le chargé d'affaires de Pilate à Jérusalem connaît bien Barabbas :

— Ce bandit vit en permanence sur la défensive. Il a un sixième sens pour flairer le danger et prévoir les coups durs. Pour l'attraper, il vous faudra fondre sur lui à l'improviste, morceler sa caravane et le forcer dans ses derniers retranchements. Sinon, il vous échappera.

Brusquement une silhouette se lève au sein du campement ravagé et s'enfuit en courant à travers la place encombrée de corps éventrée et de débris. En un éclair tous les regards sont braqués sur cette nouvelle proie qui détale comme un lapin, pendant que des bouches éruentent de jurons :

— Tas de fainéants, hurle mon centurion, vous n'êtes pas foutus de m'allonger ce fils de pute!

Une autre recommandation avisée de l'astucieux Marcellus me revient à l'esprit :

— Fais attention, Marcus, pour ne pas laisser le poisson passer à travers les mailles de ton filet. Le mieux encore, c'est de se montrer implacable : ne fais pas de quartier !

— Trois chopes de vin pour celui qui l'expédie aux enfers! tonne encore la voix de stentor de mon centurion, au milieu de la tourmente.

À l'instant dix bras, pilum au poing, se lèvent et décochent d'une même volée leur fer meurtrier. Deux javelots touchent la cible dans une giclée de sang et de rires cruels. Trompés par ce jeu sanguinaire et aveuglés par toute cette pluie rageuse qui tombe en cataractes, personne n'a remarqué pendant ce temps le grand méhari surgi de nulle part et monté par un homme du désert qui est à détaler au triple galop dans la tempête. Couché sur l'encolure de sa monture qu'il tient à courte bride, pieds arc-boutés, le fuyard est visiblement un cavalier hors du commun. Appréhendant notre poursuite, soudain le fugitif quitte la piste puis se rue à l'assaut de l'un des énormes escarpements qui nous entourent. Nez relevé, cou ployé, la

vaillante bête entreprend l'escalade du versant, à peine ralentie par les coulées de boue et de gravier qui se déversent le long de la pente...

— Les ruses de Barabbas sont infinies, me martèle implacablement la voix de Marcellus dans la tempête. Plus d'une fois, il nous a échappé et tournés en dérision. Des larrons de sa bande l'entourent, veillent sur lui, prêts à se sacrifier au besoin pour lui permettre de s'enfuir en cas de danger.

Sans même réfléchir, je lance mon cheval à la poursuite du fuyard, une haute silhouette noire engoncée dans les pans de son burnous qui espère me devancer suffisamment pour aller se perdre dans une grotte du sommet. Mais à peine mon étalon a-t-il commencé la rude ascension de la colline friable qu'il ralentit son allure, crevé à l'évidence par notre longue course depuis l'Antonia. Les naseaux en feu, hennissant lamentablement dans la tourmente, l'animal chancelle dangereusement. Voyant que la flèche de son encolure se courbe et que la tête plonge, je me dégage prestement de son dos afin d'éviter d'être entraîné dans sa chute. Au même instant, la pauvre bête, déséquilibrée, s'affaisse puis dérape jusqu'au bas de la pente, d'où elle ne se remet sur ses pattes qu'avec peine.

Là-haut, d'un dernier effort des jarrets ployés, le dromadaire du fuyard parvient à atteindre une étroite corniche courant au pied d'un énorme abrupt calcaire. Aussitôt le fuyard se sépare de sa monture puis disparaît au sein d'un enfoncement de la paroi. Poussant un cri de rage, je concentre mes forces et entreprends de gravir le reste de la crête par mes propres moyens, pendant que mes hommes font le guet plus bas. Négligeant toute précaution, je grimpe aussi vite que je peux, bien que constamment retardé par les chutes de pierraille qui dévalent de la colline, sous l'action des écoulements de pluie.

— Tribun, attention! me crie tout à coup une voix étouffée au milieu de la tempête.

Au-dessus de ma tête, un bloc de calcaire pourri vient brusquement de se détacher de la haute paroi qui emplit tout mon champ de vision et dégringole vers moi. La mort en face! En un clin d'œil je me catapulte de côté et roule sur le dos, juste comme l'énorme projectile m'effleure l'épaule et déboule sous moi pour aller s'écraser avec fracas au milieu du campement en ruines.

Le souffle court, mon sang battant sourdement à mes tempes, je reste là un instant sans bouger, conscient de m'en être tiré in extremis. Puis je repars péniblement à l'assaut de la pente raide, mû par le seul réflexe combatif du soldat lancé à la poursuite de l'ennemi. Mon intuition me dit que je tiens Barabbas, l'homme caméléon du désert, des coupe-gorges, des insurrections meurtrières. Courant après un air introuvable et maudissant cet énorme amphithéâtre d'escarpements qui me domine et m'écrase de tout le poids de son énorme masse, j'atteins finalement le sommet du versant. Droit devant sur l'étroite corniche qui serpente le long de l'à-pic calcaire et coincé seul au bord de l'abrupt, le grand méhari blatère d'effroi dans la tourmente. Tout près de là s'ouvre l'ouverture étroite d'une cavité dans la paroi, seul endroit où Barabbas a pu disparaître...

Glaive à la main, je pénètre dans l'enfoncement avec précaution, tant le lieu augure de menaces. Mon casque égouttant comme un toit de chaume, tous mes sens en alerte, je fais un pas ou deux à l'intérieur, puis je m'immobilise, le temps d'habituer mon regard à la pénombre des lieux. Une grotte de haut plafond, d'où filtrent d'une fissure de sa voûte des gouttelettes d'eau qui clapotent au milieu des aspérités du sol. Tout y est lugubre, étrangement silencieux en comparaison du tumulte extérieur...

Prémonition soudaine d'un danger... J'ai grandi aux portes du désert, en Numidie. Je connais l'ardeur guerrière des pillards nomades, leurs ruses, leur habileté à fondre sur leur proie à l'improviste, leur dextérité dans le maniement du poignard. Muscles contractés à l'extrême, glaive pointé en défense, mon regard coure de l'une à l'autre des sombres anfractuosités qui m'entourent, dans l'espoir d'y déceler Barabbas...

Soudain un choc métallique brutal contre mon casque. Heurté durement par une pierre calcaire lancée avec force, je perds pied sous l'effet du coup et tombe sur un genou. Pas même le temps de me relever qu'au même instant, surgie de nulle part, la tornade Barabbas se rue sur moi, poignard à la main. Tout se déroule à la vitesse de l'éclair. Le cerveau en mode survie je me projette violemment de côté, mais pas assez vite pour éviter le coup que je prends à la hauteur de mon épaule gauche. Protégé toutefois par ma cuirasse de corps, la lame ne fait qu'entamer le cuir bouilli de mes épaulières, sans vraiment plus de mal. Et juste comme je vais bondir sur mes pieds pour passer en contre-attaque, je vois mon assaillant éviter le combat puis vite se ruer vers la sortie de la grotte.

Un instant immobile à l'entrée, la hiératique silhouette noire se détache à contre-jour sur le ciel d'orage, dans les larges plis de ses vêtements trempés. Son attaque ayant échoué, le gredin ne se donne même plus la peine de me menacer de son redoutable poignard à longue lame. Le bandit tue sa victime à l'improviste. Il ne l'affronte pas en combat singulier. Barabbas doit être à soupeser ses chances de pouvoir fuir ce piège sans demander son reste.

L'image que j'ai retenue de lui est celle d'une brute hargneuse au seuil de la trentaine, aux yeux enfoncés sous l'arcade sourcilière, au regard par en dessous, froid, calculateur. Une sorte d'ours aux cheveux et à la barbe ébouriffés, au front bas, au nez busqué, aux traits taillés à la serpe. L'homme que j'ai devant moi n'a pas de visage. Un keffieh d'un bleu violacé lui enveloppe la tête et un voile de visage lui masque la partie inférieure de la face. Seule une fente minuscule au sein de ce litham funèbre lui dévoile les yeux. Est-ce Barabbas ou l'un de ses acolytes chargés de faire diversion à sa fuite?

« Fais attention, Marcus, pour ne pas laisser le poisson passer à travers les mailles de ton filet... »

Brusquement mon attaquant pivote sur lui-même et déguerpit hors de la grotte à toutes jambes. Aussitôt je fonce à sa suite, et quand je débouche à l'extérieur sous la pluie diluvienne, c'est pour le voir enfourcher d'un bond son dromadaire accroupi devant lui qui blatère de protestation. D'un coup de cravache, l'animal se relève lourdement, sa haute silhouette bloquant aussitôt tout le passage sur l'étroite corniche où il se trouve coincé. C'est la fin pour l'homme caméléon du désert. Il n'ira pas plus loin. Acculé au bord de l'escarpement, il est fait comme un rat, sans issue possible. Mais bravement il me défie de son arme sous les cataractes de pluie qui se dégorge des sommets, me montre le poing, m'abreuve de malédictions, pendant que glaive au clair je savoure déjà sa mort...

— Maudit sois-tu, Romain assassin! me hurle-t-il dans un souffle de rage. Maudit soit le ventre de la femme qui t'a engendré!... Mort à toi et à ta descendance de reptiles!

Tout à coup, alors que je le crois à ma merci, l'homme incline le col de son méhari dont les yeux roulent de peur dans leurs orbites, lui fait perdre l'équilibre et le bascule sur la pente raide du versant que la bête effrayée n'aurait jamais consenti à descendre d'elle-même. Cavalier et monture étroitement emmêlés roulent jusqu'en bas de la colline dans une culbute terrible. Puis, contre toute attente, alors que mon assaillant aurait dû se rompre le cou dans cette chute incroyable, péniblement il parvient à se dégager de son dromadaire qui peine à se remettre sur ses membres en blatérant d'épouvante. Ce juste comme surgit en trombe derrière eux une monstrueuse muraille d'eau, véritable conduite forcée qui se rue en mugissant entre les parois encaissées du djebel. Fauchés au passage par l'énorme déferlante, « Barabbas » et son grand méhari se

débattent un instant au milieu de ses eaux boueuses, puis disparaissent de ma vue, engloutis par le flot furieux qui charrie devant lui corps morts et débris de toutes sortes avec une force terrifiante.

Au même moment, quelque part dans le désert de Juda, le bouc émissaire chargé des iniquités du peuple d'Israël qu'on a conduit au sommet d'un ravin, s'est vu précipité dans la mort. Tout comme j'ai sacrifié moi aussi mon bouc au désert. Un bouc que j'ai nourri de ma soif de vengeance et sur lequel j'ai projeté toute ma culpabilité, toute ma mauvaise conscience, toute la lâcheté de ma défection, lors du procès de Jésus. Et alors que j'aurais cru enfin trouver de l'apaisement dans la mort de Barabbas, je n'éprouve plus qu'un étrange sentiment d'amertume et de vide nauséeux.

Le calme après la tempête. Les jours ont passé et la vie a tranquillement repris son cours immuable dans le désert de Juda. Des journées durant j'ai ratissé le terrain en compagnie de collègues du Renseignement. Un pénible travail d'investigation le long du djebel où campait la caravane de Barabbas, là où les pluies torrentielles ont tout noyé dans leur déferlement. Que des débris de toutes sortes figés dans la boue des bas-fonds. Des dépouilles d'hommes et de bêtes, aux corps gonflés comme des outres, sur lesquelles s'acharnent des myriades d'insectes et que dévorent allégrement les charognards. On a bien essayé d'identifier Barabbas au sein de ce charnier, mais en vain. Si mon ennemi est toujours vivant, il a disparu sans laisser de traces.

Pointé du doigt par la communauté juive de Jérusalem pour mon expédition meurtrière en plein *Yom Kippour*, je choisis de me retirer dans ma cellule de l'Antonia où je m'enferme dans la solitude, en proie une fois de plus aux plus sombres pensées.

Une image insupportable me revient à l'esprit par moments, m'assaille de sombres remords. Celle d'un bras d'enfant émergeant de la boue. Il est si englué que je dois user de toute ma force pour l'extraire. Quand la croûte de sédiments cède à la fin, une tête émerge avec le bras. D'une main hésitante, je dégage le visage sous son masque boueux : un petit être, au visage gris, aux yeux grands ouverts qui semblent me fixer dans la mort, du regard vide des statues de pierre. Un vol de vautours se soulève pesamment dans l'air empesté, prêt à se jeter sur la petite dépouille putride. Avec un pieux respect, je retourne le corps de la jeune victime à son linceul de boue.

Ayant donné libre cours à mon ressentiment meurtrier, j'ai atteint ce sommet d'où l'œil peut contempler l'horreur dans sa plus effrayante abomination. Je voudrais trouver des circonstances atténuantes à mon geste, des justifications. Il n'y en a pas. On ne peut aller plus loin il me semble dans l'exécration. Pour tuer le frelon, j'ai froidement exterminé le nid!

## CHAPITRE LIX

Assis à l'extérieur des murs de Jérusalem sur un tas de gros cailloux, le dos tourné à l'étendue désolée du désert sur lequel souffle depuis le matin un vent chaud desséchant, j'ai entre les mains, consigné sur feuillets de parchemin, l'essentiel des déclarations d'Étienne lors de sa comparution devant le Sanhédrin. Des propos incendiaires pour certains passages, du témoignage de ce jeune disciple rallié de bonne heure aux fidèles de Jésus, et dénoncé comme blasphémateur sous de fausses accusations. Ainsi je lis :

« Hommes au cou raide, incirconcis de cœur et d'oreilles, toujours, vous vous opposez à l'Esprit-Saint. Tels furent vos pères, tels vous êtes vous-mêmes. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté? Ils ont tué ceux qui prédisaient la venue du Juste, celui que maintenant vous avez livré et dont vous êtes devenus les meurtriers, vous qui avez reçu la Loi par le ministère des anges et ne l'avez pas gardée. »

Tenir de tels propos devant les juges du Haut tribunal d'Israël n'était guère propice à attirer à ce pieux partisan autre chose que leurs foudres, ainsi que la colère des bien-pensants de Jérusalem. Si bien qu'ici, il y a deux jours, aux portes mêmes de la Cité de David, ce diacre de la « secte du Nazaréen », un des sept choisis par les Douze pour servir la collectivité de langue grecque de la ville sainte, a lâchement été exécuté par la vindicte publique, dans l'heure ayant suivi sa comparution devant le Sanhédrin.

Absorbé par ma lecture depuis un moment, je lève les yeux et laisse mon regard courir un instant sur le plateau désertique. Une phrase de Jésus me revient une fois de plus à l'esprit :

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés... »

Ce meurtre dont on m'a confié l'enquête me bouleverse et m'inquiète tout à la fois : il pourrait bien cacher quelque édit secret de persécution à l'endroit des adeptes du renouveau religieux prôné par Jésus. Étienne était une figure connue au sein de la communauté hellénistique de Jérusalem. Il était à ce point respecté, en raison de l'Esprit qui inspirait ses paroles, qu'un grand deuil a été décrété en son honneur par tous les nouveaux convertis ayant choisi de grossir les rangs des partisans du Nazaréen. Les dissensions et les polémiques que soulève le nouveau mouvement religieux du « proscrit Jésus » ébranlent les fondements des croyances de la nation élue. Israël vit une grave crise intérieure, source de division au sein de la pieuse communauté juive de Jérusalem. Pour la majorité des juges du Sanhédrin, les tenants de l'enseignement du faux prophète de Nazareth représentent le mal absolu.

Et voilà à présent que neuf mois à peine après la condamnation à mort de Jésus, le Sanhédrin vient de réagir violemment, lors de la comparution devant son Tribunal d'un disciple de la « secte » accusé de blasphémer et de parler contre le Temple et la Loi : le diacre Étienne, mis à mort par lapidation. Or s'agit-il d'un empiètement du Sanhédrin sur ses compétences judiciaires, ou plutôt d'un crime isolé, fruit de la fureur de fanatiques exacerbés dans leurs croyances religieuses? Pilate a immédiatement commandé une enquête sur cet incident, en raison de son caractère punitif, et du fait aussi que cette exécution sommaire s'est déroulée pendant une absence de Marcellus de Jérusalem.

« Le frère livrera son frère à la mort et le père son enfant. Les enfants s'élèveront contre leurs parents et les feront mourir. Vous serez haï de tous à cause de mon nom... »

Ces paroles prophétiques de Jésus hantent mon esprit, me font craindre le pire pour le futur de ses disciples, car elles ont déjà commencé à se réaliser. Devant moi, mince silhouette d'allure grave et austère formant comme une tache claire

contre les murailles crénelées de Jérusalem, se tient l'inquisiteur que le Sanhédrin a assigné auprès de l'instance judiciaire romaine pour se justifier dans l'exécution publique d'Étienne : le scribe pharisien Saul. Juif hellénisé issu d'une famille de Tarse en Cilicie, on m'a appris sur lui que tôt dans sa vie il a quitté les siens pour s'établir à Jérusalem afin d'y parfaire des études religieuses auprès du célèbre docteur de la Loi Gamaliel, estimé de tout le peuple pour la sagesse de son enseignement. Parlant couramment l'araméen et le grec, Saul a hérité de son père, fabricant de tentes et lui-même pharisien, du statut légal de citoyen romain.

Très droit dans son ample manteau aux longues franges lui tombant jusqu'aux pieds, bras croisés sur sa poitrine pour mieux me manifester son inaccessibilité, l'inquisiteur me tourne le dos depuis le début de ma lecture, regard braqué sur Jérusalem qu'il couve d'un regard protecteur, image même de la respectabilité tout extérieure du maître pharisien ordonné qui se targue de son savoir et de la rigueur avec laquelle il se consacre à la Torah.

— Quelqu'un du Tribunal était-il présent lors de la lapidation du dissident?

J'ai posé cette question par pure forme, étant déjà parfaitement renseigné sur les événements qui ont conduit au meurtre du diacre Étienne. Piqué au vif, Saul se retourne d'un trait, une lueur ulcérée dans son regard de braise :

— Pour un tribun de Rome qui a été commandant militaire de Jérusalem dans un passé encore récent, vous me décevez. Dans les faits, vous n'êtes pas sans savoir que la lapidation est une ancienne forme d'exécution à laquelle les juges de notre nation n'ont pas eu recours depuis des décennies, en guise de châtement!

— Dans les faits, un homme a néanmoins été lapidé!

— Vous avez entre les mains les notes manuscrites de la comparution du dissident. Vous venez d'en parcourir le compte rendu fidèle. Où y lisez-vous une quelconque condamnation à mort à son endroit, de la part du Sanhédrin?

— Il y a bien des manières de s'y prendre, pour qui veut tuer son chien. Comme l'abandonner dans les fourrés du Jourdain, pour qu'il soit dévoré par les lions...

Une flambée d'irritation passe dans les yeux de Saul pendant qu'il braque la paume de sa main vers moi pour me signifier de faire preuve de retenue dans mes insinuations. Visage fermé, je poursuis sur le même ton résolu :

— Certes je ne lis pas de condamnation officielle du prévenu dans vos notes du tribunal, mais vos juges ont dû réagir vivement devant certaines de ses assertions... Et votre rapport est étonnamment discret sur ce point...

— Mon rapport est discret, réplique Saul avec un geste manifeste d'agacement, parce que les juges éclairés de notre nation sont restés sans voix, sidérés devant certaines déclarations éhontées de ce dissident. Celles-ci étaient si offensantes sur bien des aspects de nos croyances, qu'il a même fallu un certain temps au Grand-Prêtre pour se ressaisir et ordonner à l'inculpé de conclure... Il faut dire qu'il y avait déjà un bon moment que celui-ci témoignait. Un long discours sur les origines de la Loi et de l'alliance de Yahweh avec les nôtres... Un peu comme si cet exalté avait voulu en remonter à notre pieuse élite!

— La conclusion du propos de la victime, c'est bien ce que je lis ici : « Voici que je vois les cieux entr'ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu... » Jésus de Nazareth n'usait-il pas fréquemment de ce qualificatif pour se désigner aux siens?... Et ce titre ne sert-il pas spécifiquement à désigner l'Emmanuel, le Sauveur annoncé à Adam et à Abraham et appelé à siéger aux côtés de l'Éternel?... Ne venez pas me dire que vos chefs sont restés sans réaction, cette fois-là!... Et pourtant rien ne figure dans le procès-verbal de leurs commentaires, suite à cette déclaration fracassante...

Un sourire suffisant aux lèvres, Saul me dévisage avec la complaisance dédaigneuse de l'initié obligé de s'abaisser au niveau d'un profane énervant :

— Pourquoi posez-vous autant de questions, alors que la plus grande partie de tout cela n'a aucun sens pour vous, Romains?

Je me lève et secoue mes vêtements du sable qui s'y est incrusté. J'aurais envie de dire son fait à ce scribe hautain que je domine d'une tête, lui enfoncer dans la gorge cet air de supériorité condescendante si commun chez ces hommes dotés du pouvoir d'imposer leur loi aux autres. Seule la stricte discipline militaire arrive à tenir en respect ma rage intérieure, quand je viens me planter droit devant ce rigoriste orgueilleux pour lui river son clou d'une voix aussi sèche que le vent du désert :

— Aucun sens pour nous, Romains, que tout cela?... Me croyez-vous naïf au point de ne pas savoir ce que cache la discrétion des notes du Tribunal, tout ce tollé de récriminations et de cris de protestation scandalisés des chefs religieux de la nation, tous debout, tous parlant en même temps, la voix du Grand-Prêtre encore plus stridente au milieu de ce désordre monstre?... Tout cela n'aurait-il pas été si embarrassant à consigner par écrit, qu'il valait mieux dans les circonstances n'en donner qu'un compte rendu succinct?

— Quoi? Vous osez mettre en doute la fidélité de la relation officielle de cette séance judiciaire?

— Ne changez pas de sujet!

Saul est devenu tout rouge, dressé sur ses ergots dans une attitude menaçante me rappelant celle d'un cobra venimeux prêt à mordre...

— On ne vociférait pas à pleine voix dans votre tribunal, dis-je tout d'un trait, on ne se bouchait pas les oreilles d'indignation devant les propos de l'accusé? Et à un certain moment, tous vos éminents juges n'ont-ils pas fait mine de s'élaner d'un seul bloc sur ce juste qui leur braquait au visage leur intransigeance de cœur avec tant de fermeté? Et cela n'a pas agi comme un signal de mise à mort pour nombre d'exaltés présents à l'audience? On ne s'est pas saisi de l'accusé sur l'heure, à sa sortie du tribunal, pour l'entraîner hors des murs de la ville et l'exécuter sommairement par décision collective? Et vous-même n'étiez pas présent sur place lors de ce crime? Vous ne gardiez pas les vêtements des meurtriers d'Étienne, comme par hasard? Ce n'était pas justice pour vous que les vôtres lapident à mort ce blasphémateur qui mourait pourtant en demandant à son seigneur Jésus de recevoir son esprit et de ne pas vous imputer cette faute? Osez me dire que ce n'est pas la vraie version des faits? Osez me dire que le diacre Étienne n'a pas payé de sa vie son franc-parler, cette liberté de s'exprimer sans peur apprise de son décrié Maître qui s'en était pris tant de fois à votre orgueilleuse caste d'interprètes de la Loi?

— Je vois que vous êtes bien renseigné, réplique Saul d'une voix vibrante de rage contenue. Inutile de chercher la source de vos informations. Je connais votre lien avec les meneurs de la secte. Et à voir avec quelle résolution vous défendez ces dissidents, cela saute aux yeux que vous êtes tombé sous leur emprise!

J'accuse le coup sans broncher, presque flatté de l'accusation, avant de répliquer avec aplomb :

— Croyez-vous que je ne connaisse pas la nature de l'action concertée de votre Grand-Prêtre, lors de la dernière Pâque, à quelques jours de l'arrestation de Jésus de Nazareth : « Ne vaut-il pas mieux qu'un seul homme meure et que la nation ne périsse pas? » Ce n'est pas, mot pour mot, sa mise en garde à ses collègues du Sanhédrin?... Pour un peuple qui a osé réclamer à César le droit à la différence dans l'expression de sa foi religieuse et qui se dit investi d'une mission providentielle, vous usez à l'égard de vos dissidents de la même intolérance dont vous avez jadis souffert. D'opprimés, vous êtes devenus oppresseurs!

— Oppresseurs? Mais savez-vous seulement de quoi vous parlez, tribun?... Quand nos juges éclairés ont attiré l'attention de Rome sur les agissements de ce faux prophète qui semait le trouble chez les esprits faibles, c'est parce que déjà ils avaient pris conscience des dangers de son enseignement pernicieux. Compris à quel point une division sur le plan de nos croyances sacrées ne manquerait pas d'avoir de graves répercussions sur le plan social. L'emprise de ce vil séducteur sur les basses couches de notre société était telle déjà, qu'il n'y avait d'autre moyen pour protéger nos institutions de son œuvre de sape que d'envisager une solution radicale au problème!

— Jésus de Nazareth n'a jamais présenté de menace pour l'ordre établi. C'est vous qui en avez fait un séditieux ayant des prétentions à la royauté afin d'obtenir plus facilement sa condamnation! L'ironie de l'affaire, c'est que Pilate a très bien perçu, en interrogeant l'accusé, la royauté intrinsèque de tout son être, et il l'a proclamée en la faisant inscrire au-dessus de sa croix!

— C'était le motif de la condamnation de ce factieux, et son libellé était volontairement sarcastique afin d'irriter notre Tribunal. Rien de plus!

— Pourquoi alors en avoir rédigé le texte en trois langues : en araméen, en latin et en grec? Ne serait-ce pas plutôt parce que le préfet impérial voulait que l'inscription fût comprise du plus grand nombre possible? Parce que déjà il éprouvait du remords d'avoir condamné à la croix ce Roi des Juifs dont il avait clamé l'innocence, et qu'il ne voulait surtout pas qu'on le tienne responsable de cette mort infamante, allant jusqu'à se déclarer publiquement innocent du sang de ce Juste, tout en vous en imputant la totalité de la faute? (Je marque une pause à dessein :) « Crucifierai-je votre roi? » Avez-vous oublié cet ultime appel à la raison aux vôtres, alors qu'il s'apprêtait à rendre son verdict?

— Je vous en prie, nous n'allons pas commencer à nous accuser mutuellement de la responsabilité de l'exécution de ce séditieux!... Les juges très sages de notre peuple ont déclaré la nation en péril et procédé à l'extermination du mal, avant qu'il ne fasse plus de ravages au sein de nos populations... Le pire, c'est que cela ne l'a pas enrayé : la secte dissidente se gagne de nouveaux adhérents de jour en jour. Chose qu'on ne saurait admettre, car si cette division débouche sur des violences, Rome va conduire contre les nôtres une répression brutale où nous perdrons tous nos acquis. Et notre nation tout entière basculera une fois de plus sous le joug de l'oppression. Et la foi d'Israël qui constitue le témoignage propre du peuple juif dans le monde ne sera plus qu'un lointain souvenir à l'influence posthume!... Cela ne se produira pas!... Je suis là pour prévenir ces événements catastrophiques!

Saul semble penser tout haut, comme s'il se parlait à lui-même. Et je note un changement dans ses yeux. J'y décèle maintenant une étrange lueur à l'éclat concentré. Une lueur inquiétante que j'ai déjà perçue auparavant à quelque part...

— Le mandat que j'ai reçu du Grand sanhédrin en est un de juge, et j'ai plein pouvoir dans mes nouvelles fonctions pour empêcher que ne s'écroule l'ordre extérieur de notre nation. Notre culte et notre foi sont désormais sous ma protection, et notre peuple demeurera fidèle à sa mission religieuse. Il n'y aura pas de place pour les dissidents au sein de notre pieuse société. Pas de discussion avec des illuminés capables de croire à un Messie crucifié, et encore assez fous pour clamer partout qu'il soit sorti vivant du tombeau où on l'avait fait descendre!... Les divagations du rabbi campagnard de Nazareth qui osait se désigner comme le Fils de l'homme de nos Écritures vont cesser de menacer l'ancienneté de notre culte, ses mérites et sa gloire passée!... Quel égarement que de voir dans cet obscur charpentier de Galilée le visage de l'Oint du Ciel de notre attente messianique! Je vais mettre un terme à ce délire de vieilles femmes prises de vin, enrayer à jamais cette démence,

pourchasser sans relâche ces illuminés qui se réunissent et récitent ensemble des formules sacrées, s'adressant à ce crucifié comme à Dieu!

Je sais à présent où j'ai déjà vu cette singulière lueur dans les yeux de Saul, c'est chez Cornelius Tiro. Les deux hommes ont la même foi absolue dans le bien-fondé de leurs actions et dans leur destinée personnelle, font preuve du même mépris excessif à l'égard de leurs opposants. Les deux hommes se considèrent comme les « protecteurs du royaume » et sont capables de tout pour le défendre.

— Ceux qui vont chercher à protéger ces dissidents, soit en leur offrant le gîte, soit en refusant de les dénoncer, vont être enchaînés, jetés en prison et battus cruellement. Et ce qui pourra leur arriver de mieux sera de mourir très vite!

Le fanatisme a fait chavirer la voix de Saul. Il y a à présent chez le zélé pharisien une volonté implicite de m'intimider dans sa manière de s'adresser à moi. Ne respirant que de menaces contre les disciples de Jésus, il me regarde avec un air hautain plein de défi, les mâchoires si serrées qu'elles ne laissent filtrer de sa voix qu'un murmure intense à l'intonation sifflante :

— Nos juges ont pleine juridiction dans l'administration de nos lois, et vous l'avez souligné vous-même, nos particularités religieuses et culturelles nous ont été garanties par les édits de César. Notre Haut tribunal a donc tout pouvoir discrétionnaire pour procéder à des arrestations, et cela même envers des étrangers qui se seraient rendus coupables d'un crime grave selon la Loi judaïque... En clair, cela signifie que nous sommes en mesure de faire fustiger un Juif, aussi citoyen romain soit-il!

À toute autre période de ma vie, je n'aurais pas toléré pareille menace à peine voilée de la part de ce zéléteur impudent, et à l'évidence bien renseigné sur mes origines. Mais ma lâcheté lors du procès de Jésus m'a ébranlé, et je reste stupidement à court de mots devant l'avertissement d'une sincérité troublante de ce pharisien fanatisé. Quand il me tourne le dos pour rentrer à Jérusalem, me laissant en plan sans autre égard après avoir récupéré le compte rendu du témoignage d'Étienne devant le Sanhédrin, je le regarde marcher un instant, penché contre le vent, avançant d'un pas alerte, les clochettes des franges de son manteau tintant dans l'air chaud et sec.

Saul de Tarse est un juge rigoriste intolérant susceptible d'exercer sur les déserteurs du judaïsme de cruelles exactions. Un persécuteur mandaté des pleins pouvoirs pour juger des mesures de répression à prendre à l'égard des dissidents hérétiques de la « secte du Nazaréen ». La lapidation d'Étienne l'a rendu complice des bourreaux assassins du jeune diacre, et il n'a même pas commencé à se mettre en chasse. Qui donc sera la prochaine victime de cet inquisiteur cruel?

## CHAPITRE LX

J'ai mal, si mal... Jamais je n'ai eu autant mal... Je voudrais pouvoir ouvrir les yeux, mettre des visages sur ces deux voix qui me parlent. Ces ombres penchées sur ma couche de douleur me sont familières... De même que cette main dont je sens la pression réconfortante sur mon épaule... Mais mes paupières refusent d'obéir...

— C'est moi qui dois lui apprendre la vérité, chuchote une des voix, près de mon visage. J'ai sa confiance. Et de plus, je crois comprendre les motifs derrière son geste.

— D'accord, tu l'affranchis sur sa triste situation, mais pour le reste, c'est moi qui l'informe des instructions de Pilate à son sujet et l'instruis sur le chaos qui règne à Jérusalem, depuis qu'il a posé ce geste insensé, murmure la seconde voix.

— Cinq jours qu'il délire. Comment a-t-il pu survivre à pareille rouée de coups, je me le demande encore... Par moments, il a des crises terribles. Il lutte pour se dresser sur sa couche avec son visage tuméfié, son corps couvert de bleus, et il prononce des paroles sans suite. Des choses comme : « Tous dans l'erreur, tous dans l'aveuglement! Ils ont crucifié le Messie! » Il semble haïr un homme en particulier, un certain Saul...

— Saul?... Ce n'est pas le nom de l'inquisiteur en chef du Sanhédrin avec qui nous avons négocié sa libération?

— Oui... Serait-il possible qu'il ait eu maille à partir avec ce docteur de la Loi, lors de son enquête?

— Si c'est le cas, il n'en a rien dit à personne à l'Antonia que je sache. Comme à l'accoutumée d'ailleurs... Il va, il vient, mais on ne sait rien de ses déplacements... Il est si secret...

— « Tu me le paieras, Saul, qu'il a répété avec insistance. C'est toi que j'aurais dû tuer, assassin! »

— Il garde donc souvenir dans son délire de son geste malheureux?

— Sans doute en revit-il par moments certains détails tragiques, mais pour le reste je ne crois pas qu'il soit pleinement conscient de la gravité de la situation dans laquelle il s'est mis.

— Tu peux ouvrir les yeux, Marcus?... Tu peux nous parler?

Les muscles de mon visage contractés par l'effort, j'essaie bien d'entrouvrir un œil, mais c'est peine perdue... Tout ce que je distingue entre mes paupières closes, c'est la flamme vacillante d'une lampe torchère fixée au mur... Une forme imprécise en masque sa lumière soudainement. Elle se penche sur moi et je perçois le souffle de sa respiration contre mon oreille...

— Tu me reconnais, Marcus?

Domitius Æmilii... Pourquoi cette émotion soudaine dans le ton sa voix?... Comment n'ai-je pu le reconnaître du premier coup? L'avis du cœur dans l'entourage de Pilate... Je passe ma langue sur mes lèvres, mais elles sont si enflées que je parviens tout juste à émettre un vague grognement en guise d'acquiescement.

— Fais-nous signe de la tête si tu nous entends, me suggère l'autre forme indistincte sur la gauche de ma couche.

Je voudrais leur faire ce signe, mais je n'arrive pas à bouger ma tête tant elle me fait mal. À la place, je lève faiblement un doigt de la main gauche.

— Ça va, il nous entend et il sait qui nous sommes, reprend la seconde silhouette qui s'est rapprochée de mon lit et se penche sur moi à son tour...

Marcellus... Si grave et si mesuré à l'ordinaire, si peu expressif dans ses émotions. Pourquoi semble-t-il troublé lui aussi tout à coup?

— Domitius et moi sommes ici pour essayer de comprendre ce qui t'est arrivé, poursuit le chargé d'affaires de Pilate, tout en prenant ma main dans la sienne. Tu as passé un sale moment, pour ne rien te cacher, mais le médecin dit que tu vas t'en tirer... Tu es chez nous, à l'Antonia, dans une pièce voisine de l'infirmerie pour plus de tranquillité... Comme tu sembles incapable de nous parler, on va établir une sorte de code pour communiquer ensemble... Quand on te pose une question et que la réponse est oui, presse ton doigt contre ma paume une fois. Deux fois, si c'est non. S'il arrive que tu ne puisses pas nous donner de réponse, soit à cause d'une défaillance de ta mémoire, soit parce que tu ignores de quoi il en retourne, tu appuies trois fois dans le creux de ma main... Bien compris?

J'acquiesce d'une légère pression du doigt.

— Expose-lui la situation, Domitius.

— D'abord te souviens-tu d'avoir été pris à partie par la foule à ta sortie d'une synagogue, il y a de cela sept jours à présent?

Si je me souviens?... Comment oublier pareil moment de fureur... Tous ils sont déchaînés, hurlent en même temps, me traitent de tous les noms, m'accablent d'injures et de malédictions : « Assassin!... Vil serpent!... Maudit sois-tu de Dieu!... Maudite soit ta descendance! » Tous ils se jettent sur moi dans un même élan de rage, me labourent de coups... Écrasé sous le nombre, très vite je succombe... J'acquiesce du bout du doigt.

— Selon ce qu'on a pu apprendre de nos informateurs, poursuit Domitius Æmilii, c'est à l'intérieur de cette synagogue que cette échauffourée aurait débuté. La synagogue dite des « Esclaves libérés ». Elle serait fréquentée en partie par des hellénistes, des convertis au judaïsme, soupçonnés aussi d'être des sympathisants de Jésus de Nazareth.

C'est Mathias qui a été désigné pour tenir le rôle de chef de prière, à sa demande. Le but de la rencontre est de me présenter à ses frères juifs parlant grec, après la proclamation de l'Écriture. Je dois les mettre en garde contre Saul et ses acolytes. Les partisans de Jésus doivent s'attendre à être poursuivis et opprimés. La lapidation d'Étienne ne marque que le début de ces mesures de répression à leur endroit. Le cruel inquisiteur du Sanhédrin s'est fait donner plein pouvoir par le Grand-Prêtre pour écraser « l'infâme imposture du faux prophète mis en croix ». Saul est maintenant prêt à passer aux actes, et mes informations donnent à penser que les premiers à subir ses foudres vont être les compagnons mêmes d'Étienne qui professent ouvertement du nouveau culte, en dépit des mises en garde du Sanhédrin. Je presse le bout de mon doigt.

— Nos renseignements sont donc bons, reprend Domitius Æmilii. Tu étais bien dans une maison de prières... On aurait aimé entendre tes explications sur ta présence en pareil lieu... Une chose est sûre, les vêtements que tu portais ce jour-là nous démontrent que tu voulais passer inaperçu. Tu étais vêtu comme n'importe quel membre du peuple... Si j'avance que tu étais dans cette synagogue pour un complément d'enquête sur la mort du jeune disciple de la secte du « proscrit Jésus », comme le qualifient ses ennemis, est-ce que je me trompe?

Après la prière, j'ai été invité au pupitre de lecture par Mathias, mais j'arrive trop tard pour prévenir les fidèles présents sur place du danger qu'ils encourent. La menace est déjà à la porte. La surprise est totale, l'épouvante sur tous les visages, quand nos assaillants s'élancent de tout leur poids contre le battant d'entrée, et que la barre de sécurité vole en éclats avec un bruit fracassant sous leurs cris de fureur : « On sait qui vous êtes, bande de renégats!... Vous vous barricadez maintenant?... Votre compte est bon! »

— J’attends toujours ta réponse, Marcus, murmure la voix de Domitius. Je me trompe, oui ou non?...

Je presse mon doigt par deux fois. Si je leur dis la vérité, ils ne comprendraient pas. Un officier romain ne se porte pas à la défense d’une secte dont le chef a été exécuté par Rome pour crime de lèse-majesté. Mon geste pourrait me condamner. Du fait que je suis au pupitre de lecture, je suis le premier visé par la fureur de nos attaquants. Ils me jettent par terre d’un violent coup de gourdin dans le dos, puis se ruent d’un bloc sur le reste de l’assemblée pour battre tout le monde. « Quelqu’un te frappe-t-il sur la joue droite, présente-lui encore l’autre... » Accepter passivement d’être rossé par des moins que rien, je n’en suis pas encore là. Quand les coups commencent à s’abattre sur moi, je saute à la gorge du premier à ma portée. Du coup ma riposte se transforme en une lutte furieuse à un contre six...

— Revenons à l’échauffourée, enchaîne Domitius. Les témoins sur place ont pu voir un prêtre en chef de l’autorité judiciaire sortir de la synagogue, les mains pressées contre son ventre, une énorme tache de sang sur ses vêtements. Il était entouré par une clique de ses séides armés de bâtons qui criaient à tue-tête pour ameuter les passants... Le prêtre en chef aurait fait quelques pas dans la rue, chancelant sur ses jambes comme un homme ivre, puis il se serait affaissé dans une mare de sang sous les cris horrifiés des passants... C’est à ce moment que tu serais apparu dans le décor. À la sortie de la synagogue, s’entend. Les vêtements maculés de sang toi aussi et une petite troupe de dévots apeurés derrière ton dos...

— Pendant que fusaient de toutes parts des imprécations à ton endroit, de préciser la voix de Marcellus dans le frais clair-obscur de la pièce. Nous ignorons si ces gens t’incriminaient à tort, mais sache que les apparences sont contre toi : tu tenais à la main un poignard ensanglanté!

— Ce qu’on ne comprend pas, poursuit Domitius, c’est pourquoi tu te serais séparé de ce poignard par la suite, pourquoi tu l’aurais jeté loin de toi, avec un geste de rejet, semble-t-il, alors qu’à l’évidence tu étais entouré d’une foule hostile et que cette arme était ton seul moyen de défense... Mais d’abord, c’est toi qui as poignardé ce prêtre?

Je voudrais leur raconter de vive voix comment les choses se sont passées à l’intérieur de cette synagogue, mais je n’en ai pas la force... Tous ils sont sur moi, à me frapper à coups de bâton et à m’injurier : « On sait qui tu es, sale bâtard! Ton déguisement ne trompe personne! Tu es de ces proscrits! Tu prends leur défense! » Le chef, un prêtre de haut rang, est le pire de la bande. Il me frappe avec un court fouet à lanières plombées en me traitant de tous les noms : « Pourriture! Chien rampant! Vipère! » Les yeux chargés de fureur, il gueule à tue-tête, me crache à la figure, me hurle son mépris à la face... Si je pouvais me saisir de son fouet. J’essaie, mais en vain... C’est un duel à mort. Si je ne réagis pas sans tarder, je vais être massacré. Par pur réflexe de survie je plonge ma main sous mes vêtements pour m’emparer du poignard qui ne me quitte jamais, pendant que je tente toujours d’éviter au mieux les coups qui me tombent dessus...

— C’est toi qui as tué cet homme, Marcus? répète la voix de Domitius, près de mon oreille.

J’acquiesce du bout du doigt... Le prêtre en chef a vu mon poignard dans ma main droite et il me fouette avec une rage redoublée pour en contrer le danger. Les coups s’abattent à la volée, terribles, me flagèlent avec une douleur insupportable, tandis que je tente au mieux de protéger mon visage de mon avant-bras gauche. Nos regards se croisent, se crient leur haine dans un échange muet rageur. La main crispée sur le manche de mon poignard, soudain je contre-attaque, me rue sur mon assaillant avec l’énergie du désespoir et lui plonge mon poignard dans le ventre avec un cri rageur. Déséquilibré sous le choc, regard frappé de stupeur, le prêtre se raccroche un instant au bras de l’un de ses pareils, laisse tomber son fouet, puis s’effondre à genoux. Visage grimaçant de douleur, hoquetant bruyamment, aidé de deux de ses subordonnés, il se relève

avec peine, regarde avec incrédulité la large tache de sang qui a commencé à rougir ses vêtements, puis se traîne vers la sortie...

— Poignarder un officier du Temple dans une synagogue, poursuit Marcellus, ça devient une affaire d'État quand l'assaillant est un officier romain... C'est ce séide du pouvoir religieux qui t'a agressé? (Affirmatif.) Crois-tu qu'il connaissait ta véritable identité? (Affirmatif.) En ce cas, comment expliques-tu que ses acolytes t'aient désigné à la vindicte publique une fois rendu à l'extérieur, après que tu te sois séparé de ton poignard?... Puis qu'on t'ait jeté en prison par la suite, et qu'il nous ait fallu près de deux jours avant de retrouver ta trace dans un obscur cachot des geôles du Sanhédrin?... Un cachot dans lequel tu serais sans doute à croupir encore, si un certain Mathias des adeptes du Nazaréen ne nous avait pas alertés?... Depuis quand outrage-t-on ainsi un tribun de Rome avec autant d'audace?... Non, tu te trompes sûrement, Marcus. La rossée qu'on t'a flanquée est l'œuvre d'une foule en colère qui ignorait sûrement sur qui elle cognait. Elle a été trompée par tes vêtements du commun...

— Toi, par contre, tu ne pourras pas dire à ta décharge que tu ignorais porter la main sur un prêtre en chef, me fait observer Domitius Æmilii sur un ton de reproche. Un officier de la police du Temple est assez reconnaissable à ses vêtements, il me semble... Ici c'est un peu comme si tu t'en étais pris à Yahweh lui-même. Tu deviens l'incarnation du mal absolu... Aussi, les Sanhédrites ne te lâcheront pas. Ils vont exiger de Pilate que tu passes en jugement pour cet homicide. Et crois-moi, ils peuvent suborner tous les témoins nécessaires, pour avoir ta tête!

— T'as pas idée, mon pauvre Marcus, de ce qui peut courir comme bruits sur ton compte, enchaîne la voix de Marcellus. C'est le merdier total à Jérusalem. T'es déjà jugé et condamné partout, sur les places publiques. Des témoins sont prêts à certifier que tu te serais introduit incognito dans cette synagogue, à la seule fin d'y soutenir les disciples du prophète crucifié dans leur opposition à l'autorité du Grand-Prêtre. Pour inciter ces disciples, en fait, à réclamer des chefs religieux la liberté de culte et de croyance garantie par Rome pour tous ses sujets.

— En même temps, on affirme du côté de l'administration judiciaire du Sanhédrin que ton arrestation serait uniquement due à la tenue que tu portais, de renchéris Domitius Æmilii. Ce sont tes vêtements du commun qui les auraient trompés. La rafle, au départ, n'aurait visé que des disciples du séditieux crucifié. Ce n'est qu'en prison, au moment où nous t'avons formellement identifié, que les chasseurs de têtes du Sanhédrin auraient pris conscience de leur méprise. Pour les chefs religieux, plus de doute possible cependant : ce meurtre révèle au grand jour ton soutien aux membres de la secte dissidente. Le respect que tu aurais publiquement témoigné à Jésus de Nazareth lors de son procès, la manière dont tu l'aurais salué comme s'il se fut agi d'un prince de haut rang en seraient les preuves incontestables. Aux dires du dénommé Saul, l'inquisiteur en chef du Sanhédrin avec qui nous avons discuté de l'affaire, ce crime fait de toi un officier séditieux, et il entend bien demander raison de ton geste à Rome!

— Saul va réclamer la réclusion pour ton crime, mais dans le même temps il prendra grand soin de taire le rôle ambigu de ce prêtre en chef qui brandissait l'encensoir par devant et le gourdin par derrière, ajoute Marcellus.

Les coups pleuvent sur moi, au milieu des hurlements rageurs et des injures : « On va te réduire en charpie, assassin, t'écorcher vif! » Il est là, l'avorton, drapé dans sa vertu, dans sa rectitude de petit juge de la Loi qui surveille tout dans l'ombre de ce sinistre corps de garde où on m'a enfermé suite à mon arrestation. Image même du fanatisme et de l'intolérance habillés de belles manières, je l'ai reconnu à mon arrivée à son orgueilleuse attitude de défi, au regard chargé de haine qu'il me jette pendant que ses hommes de main me frappent violemment. Dans la lueur des torches, ceux-ci

m'enserrent de partout, me crachent à la face et me cognent dessus à bras raccourcis. « Mon Dieu, dans quel guêpier me suis-je fourré? » Le sang me coule dans les yeux, la tête veut m'éclater. Si je pouvais mourir, ne serait-ce qu'un instant. Si je pouvais mourir...

— Pas question de te faire comparaître à Jérusalem, de m'expliquer Domitius Æmilii. Ce serait suicidaire. Pilate ne veut pas revivre avec toi le cauchemar du procès du Nazaréen. Même le gouverneur de Syrie se refuse à entendre ta cause. Antioche c'est encore trop près, à son goût. Selon lui, t'aurais pas une chance, devant la cabale qu'on est à monter contre toi.

« Me reconnais-tu? », me lance soudain Saul d'une voix sifflante de rage, en venant se planter juste sous mon nez. J'ai peine à distinguer ses traits tant mes paupières sont enflées, mais je n'ai rien oublié de son intonation glaciale. Il fait un signe de la main et mes tortionnaires cessent de me frapper. Une grimace condescendante de dur mépris sur ses traits, un instant il reste là à me dévisager, dans l'attente d'une réponse qui ne viendra jamais. Je chancelle comme un homme ivre devant lui, respire difficilement par à-coups, des râles pleins la gorge, le corps meurtri à en hurler de douleur. « Ça t'a plu, Marcus?... Ne t'avais-je pas prévenu que ceux qui allaient protéger ces traîtres à notre culte seraient battus cruellement?... Te croyais-tu donc au-dessus de nos lois?... Étais-tu imbu de ton rang de tribun au point de t'imaginer qu'on serait sans recours devant tes agissements, parce que tu es Romain?... C'est moi qui ai organisé cette petite réception pour toi à la synagogue. Un officier de Rome capable de saluer avec déférence devant notre peuple un ennemi de ses lois ne peut être qu'un sympathisant de cet ennemi. Et s'il continue à entretenir un culte à l'égard de ce factieux après sa mort, alors c'est qu'il soutient sa cause! »

— Ta meilleure garantie d'être blanchi des graves accusations qui pèsent contre toi, c'est d'en appeler à César, me suggère Marcellus. Si tu acceptes de te rendre à Rome pour y passer en jugement, Pilate se fait fort de demander à Séjan d'assumer ta défense. Ce sera leur dieu contre les nôtres... Ici, t'as peu de chances de t'en tirer. Tu ne pourrais même pas compter sur tes amis prosélytes. Depuis cinq jours, les exécutants du Sanhédrin sont à ratisser tout Jérusalem pour les débusquer. Beaucoup des partisans du Nazaréen auraient déjà quitté la ville pour trouver refuge en Samarie, à Antioche, à Damas et même à Alexandrie, afin d'échapper à la fureur de leurs poursuivants. Seuls les chefs du mouvement, fidèles inconditionnels de leur maître crucifié, auraient refusé de partir. Mais Saul les talonne de près.

Quel soulagement que d'avoir pu trouver assez d'énergie en moi pour brusquement sauter à la gorge de mon cruel persécuteur. Je me souviens de son visage tout rouge, tout congestionné, de ses yeux exorbités. Mais ça n'a duré qu'un instant, parce que ses acolytes se sont rués sur moi en bloc, me frappant comme des sourds... Quand j'ai sombré dans l'inconscience, je n'avais pas encore lâché ma prise d'étranglement...

— Maintenant si tu crains malgré tout que l'affaire puisse traîner en longueur avec toutes les complications de la procédure judiciaire, il y a toujours une autre solution possible pour t'éviter le pire : la fuite... Pas très honorable pour un fier tribun des armées de Rome, je te l'accorde, mais en revanche, tu regagnes ta liberté et tu t'épargnes des tas d'ennuis... Il ne serait pas difficile de nous fausser compagnie, lors de ton embarquement pour Rome...

— Personne ne soupçonnant au départ que tu puisses te soustraire à tes gardiens, ton escorte sera réduite au minimum. Un centurion, un ou deux gardes pour le voyage... Et tu auras toute leur sympathie, il va sans dire.

— Si bien que la voie sera libre. Avec un peu de chance et ton esprit d'initiative, ça ne pourrait rater... Pourquoi ne pas prendre quelques jours pour y réfléchir, le temps de récupérer de tes mauvais traitements?

— Pourquoi pas en effet, d'autant plus que de notre côté on te donnerait un coup de pouce en ne montrant pas trop d'empressement pour signaler ton évasion... Tu aurais tout le temps de filer au loin...

— L'Empire est vaste, Marcus. Il y a plein d'endroits où tu pourrais te refaire une nouvelle existence...

J'ai l'impression d'être complètement abandonné. Que tout se ligue contre moi. La douleur dans tous mes membres me fait confondre les voix autour de ma couche. Leur ton devient identique. Mes visiteurs soumettent leur plan avec une parfaite concordance. Dès que l'un présente son point de vue, l'autre en complète le développement avec le même enchaînement cohérent. Je voudrais leur dire de se taire et de me laisser en paix, que leur proposition est infâme, que je ne suis pas un lâche. Que désertir serait pour moi comme trahir Jésus une seconde fois, l'abandonner lâchement, rougir d'avoir eu commerce avec Lui. Je voudrais tellement me convaincre de ma loyauté à son égard. Oublier que je viens de tuer un homme par refus de partager le pénible sort de ses disciples.

« Mon crime est lourd de conséquences : désormais mon avenir est derrière moi, Seigneur Jésus. À l'instant où j'ai jeté ce poignard homicide au loin, j'ai fait le choix de me livrer à mes ennemis sans opposer de résistance, tout comme toi-même l'avais fait au jardin de Gethsémani. Aussi j'ai peur des répercussions de mon geste, car à présent je m'abandonne en aveugle au destin. Et je sais que je vais être décrié et discrédité par mes accusateurs lors de ma comparution au tribunal. Mes liens avec tes disciples vont me condamner. Aussi je me demande si je ne suis pas victime d'un dérèglement de mon esprit, pour en être arrivé à faire un choix aussi contraire à la raison. Non seulement je n'ai toujours pas acquis ta soumission d'agneau que l'on mène à l'abattoir, mais mon cœur est consumé de haine. Je ne rêve que d'une chose : faire payer à Saul de Tarse son infâme conduite à mon égard, être aussi fourbe et cruel envers lui qu'il l'a été envers moi et tous ceux qu'il persécute! »

## CHAPITRE LXI

Les premières lueurs de l'aube pâlisent au-dessus de ma tête, à travers les grilles des trois grandes écoutilles de pont qui n'en laissent filtrer que chichement la lumière, en ce frisquet mois d'automne de 790\*. Le jour ne va pas tarder à se lever sur Carthage et ma prison flottante, chasser avec lui l'apaisement de ma trop courte nuit. Cette nouvelle journée marque un événement d'importance dans ma vie : le mille cinq centième jour de ma réclusion criminelle aux galères. Afin d'éviter de perdre la notion du temps, j'ai tenu un compte serré des journées écoulées depuis ma mort au monde : mille cinq cents jours à tendre la rame en avant, la plonger, la tirer en arrière avec force, la sortir hors de l'eau, et recommencer inlassablement la même manœuvre. Un sort partagé avec deux cent cinquante autres compagnons d'infortune, dont tous mourront en captivité. Et rares sont les rameurs d'une galère qui dépassent le cap des deux ans de peine. Enveloppé dans des lambeaux de vêtements et une vieille couverture, j'observe d'un œil morne le maître d'équipage, le premier à ouvrir l'œil comme toujours. Dès son réveil, il sonne le branle-bas général à bord de la trirème.

Cette sonnerie marque la fin de ma trop brève évasion hors du temps, mon retour brutal aux contraintes de la dure réalité de mon existence de mort vivant. Un travail accompli dans l'abjecte promiscuité d'une vie à fond de cale où l'univers extérieur du rameur se limite au seul coin de ciel que lui dévoilent les grilles de pont au-dessus de sa tête. Une vie passée dans les chaînes à souffrir de la faim, de la soif, de la chaleur et des rigueurs du froid. Une vie passée au ras de la ligne de flottaison de la galère, dans la crasse et l'humidité, la peau ulcérée et rongée par le sel marin, le plus souvent les pieds dans l'eau par mer agitée. Une vie passée dans la puanteur, le mépris, les injures, sur fond de violences et de brutalités permanentes. Une vie à subir les terribles accélérations de la cadence qui mettent les rameurs hors d'haleine, lors de batailles navales vécues en aveugle et sans défense entre les parois de ces boyaux resserrés infestés de vermine, ou de folles poursuites aux écumeurs de mer.

Comme des crabes sortant de leurs trous, les quatre-vingt-quatre rameurs du premier quart dont je fais partie gagnent l'étroit quartier de repos à l'avant, afin d'y percevoir à la hâte quelques aliments, les seuls que nous toucherons pour le reste du jour. Nous n'aurons alors pour notre repas du soir que ce que nous aurons pu économiser de notre ration quotidienne. Usés de galère pour bon nombre, certains s'arrachent sous les quintes de toux caverneuse, dans la fraîche haleine de cette fin de nuit d'automne qu'éclaircit faiblement les lanternes suspendues dans les trois escaliers des écoutilles de pont. Tous nous nous déplaçons avec des mouvements de crustacés hors de l'eau, sur l'étroite coursive de cette trirème de guerre que le roulis d'un fort vent du large n'a cessé de plaquer contre le quai la nuit durant. L'automne étant déjà fort avancé, une rumeur à bord veut que nous hivernions sur place au lieu de rejoindre notre port d'attache de Misène en Italie. Carthage est une grande ville portuaire. Elle dispose de toutes les installations nécessaires à la maintenance et l'armement de notre galère jusqu'au printemps prochain.

Perdu dans mes pensées, je revis en esprit ce qu'auront été les derniers mois de ma vie de réclusion à bord de cette galère. L'été durant, nous avons navigué en bordure des côtes de l'Afrique latine, de Carthage au golf de la Grande Syrte, afin d'y garantir dans ces parages la sécurité des navires de commerce. De longs mois d'activité où à l'instar de la centaine d'autres galères de combat de la flotte de guerre de Rome, notre trirème a été un char de triomphe pour le nouvel empereur Caligula élevé à la succession de Tibère décédé dans les derniers jours de l'hiver précédent. Évoluant en tête de notre formation navale, tour à tour notre coursier des mers, conçu afin d'assurer une diversité de fonctions au sein de la flotte, s'est

mué en garde-côte, a donné la chasse aux contrebandiers et aux pirates du littoral, puis joué les ambassadeurs lors de tournées de bonne entente de port en port, afin de témoigner de la toute-puissance de Rome sur les eaux de la mer Intérieure.

Vingt-deux jours à présent que nous sommes immobilisés à Carthage, à attendre qu'on nous trouve un nouveau commandant, suite à la mort subite du précédent. Le fâcheux incident s'est produit lors d'une campagne militaire le long des côtes de la Numidie qui a mal tourné pour notre galère. Au lieu d'inquiéter les pirates du littoral, notre bâtiment a joué de malchance et s'est échoué sur un haut fond. Une mésaventure qui a nécessité les efforts collectifs de trois trirèmes pour nous tirer de notre mauvaise posture. Notre galère jouant le rôle de navire amiral pour les neuf autres trirèmes de notre escadre de guerre, son capitaine n'a pas survécu au déshonneur que lui a causé cet échouement pourtant sans conséquence fâcheuse pour notre bâtiment. Peut être cet homme avait-il oublié que notre galère, du fait de dimensions supérieures aux autres trirèmes de guerre et une conception expérimentale de nombre de ses structures, impliquait un tirant d'eau plus important. Contrecoup de cet incident, nous avons manqué notre rendez-vous de retour à Rome.

Surprise pour tout le monde au réveil, notre geôle flottante a un nouveau commandant depuis cette nuit. Et alors qu'officieusement la saison de navigation est terminée depuis plusieurs jours déjà, ordre nous est donné d'appareiller. En un instant la nouvelle sème l'inquiétude à bord. Outre le danger éventuel de s'égarer en mer, le mauvais temps par lui-même va forcer notre équipage à braver de nombreux autres périls. Aussi notre voyage de retour risque-t-il d'être éprouvant, en raison notamment des forts vents contraires que nous aurons à affronter. Notre chiourme n'a pas pris la mer depuis que nous avons relâché à Carthage. Moins endurcis, nous allons fatiguer plus vite si on prolonge nos quarts de travail pour tenir tête au vent.

Connaître à fond le personnel soumis à ses ordres est une tâche essentielle pour un commandant de galère. Or notre nouveau capitaine, à peine entrevu à travers le grillage d'une écoutille, n'a pris que quelques instants pour rencontrer son équipage. Et il n'a pas daigné quitter ses quartiers à la poupe de la galère pour faire notre connaissance à fond de cale. De même, le chef des rameurs dont l'un des rôles est de tout savoir des forces et faiblesses de chacun des hommes de sa chiourme ne semble pas avoir été consulté par le nouveau venu. Pourtant *l'hortator* a son mot à dire sur l'opportunité de prendre la mer, lorsque les conditions de navigation sont défavorables.

À tour de rôle nous venons de recevoir de généreuses rations de pain, en prévision du difficile labeur à venir. Une générosité qui ne présage rien de bon. Notre commandant risque-tout a sans doute l'intention de forcer la chiourme, de se hâter et gagner l'Italie par le plus court chemin. Une navigation très risquée par gros temps et vent debout. Du fait de l'impossibilité de hisser la voile pour soulager la fatigue des rameurs, nous allons devoir tirer sur la rame pendant de longues heures avant d'être relevés. Cela signifie qu'il n'y aura pas de repos pour nous tant que la terre ne sera pas en vue. Et comme la terre la plus proche est la Sicile, avec ce temps inquiétant, aussi bien dire le bout du monde.

Le plus éprouvant pour nous, à fond de cale, c'est bien d'être tenus dans l'ignorance de notre destination à venir ainsi que du but de nos mises à la rame. De même nous ne savons jamais où nous nous trouvons en mer. Pour nous les jours succèdent inlassablement aux jours sur notre banquette de servitude. Aucune identité propre, autre que le numéro par lequel on nous désigne. Aucun droit, pas même celui de communiquer entre nous. Rivés à notre rame comme des bœufs de labour attelés à leur joug, inertes, passifs, à peine sommes-nous plus conscients de notre asservissement avec le temps que ne le sont les bêtes de charge.

Or voilà que trois forçats du même poste de travail sont devenus irritables à l'idée de prendre la mer, alors que la saison de navigation est passée. Dans un mouvement d'exaspération, ils viennent en maugréant de refuser de se ranger devant

le chef des rameurs, sur l'étroit passage courant entre les trois rangs de bancs fixés aux parois de la trirème. L'esprit d'insubordination est cruellement puni à bord de la galère. Aucune indiscipline n'est tolérée chez les soixante rameurs prenant place de chaque côté de la coursive, lorsque la trirème vogue à effectif maximum. Pour les gardes-chiourmes rendus méchants à leur tour par la pression des événements, cette situation nécessite des mesures disciplinaires immédiates.

En un tour de main les trois récalcitrants sont roués de coups puis attachés bras au-dessus de la tête à une grosse poutre longitudinale de la trirème. L'instant d'après, les fouets à lanières de cuir claquent dans le frais clair-obscur du matin, mordent dans les chairs, arrachent des cris de douleur aux trois suppliciés dénudés. À chaque fois que des hommes sont ainsi battus, j'en ressens les terribles souffrances. Pour avoir déjà pris la défense de plus faibles molestés injustement, j'ai moi-même été supplicié à cinq reprises par des subalternes trop heureux de pouvoir passer leur hargne sur un tribun de Rome tombé en disgrâce et destitué de tous ses titres et fonctions. Faisant de moi le souffre-douleur de leur théâtre punitif, j'ai eu droit à tous les outrages, dont celui d'être fustigé devant les populations dans les ports où mouillait notre trirème. Un traitement de faveur qui me suit depuis mon arrivée aux galères. Trois mots ont été retenus du résumé de mon jugement, galvaudés de bouche à oreille entre les gardes-chiourmes pour mieux exciter les passions sur mon compte : meurtrier, renégat, *Yid*.\*

— Ça suffit! ordonne une voix au-dessus de nos têtes. Ramenez-les à leur place!

Tous les regards se tournent vers les grillages supérieurs du pont d'où filtre une lumière incertaine qui nous baigne d'une clarté blafarde, à fond de cale. Le silence tout à coup, troublé seulement par le gémissement sourd du vent dans la mâture. L'ordre vient du capitaine. En homme sage il a compris que ce n'est pas le temps de crever la chiourme. Chaque rameur vaudra bientôt son pesant d'or à bord de la trirème. Aussi la fustigation se limite-t-elle à dix coups pour chacun des insoumis. La tête à demi rasée, avec l'apparence de bêtes féroces rentrant leur rogne sous la menace du dompteur, les trois suppliciés retournent à leur banquette, soutenus par des camarades. Ils sont du premier quart de rameurs : ils vont pouvoir se défouler à loisir sur leur rame.

De la physiologie du capitaine assis là-haut dans son siège surélevé, à son poste de commandement de l'arrière qu'une courbure de la poupe coiffe d'un gracieux surplomb en forme de trompe, je ne vois qu'une silhouette silencieuse enveloppée dans son manteau militaire, afin de se protéger du vent frisquet. Une silhouette dont je devine le regard pénétrant dans ce jour blême, alors qu'il est à nous scruter de rang en rang à travers les grilles des écouteilles, jugeant chacun de nous d'un coup d'œil. À la proue de la galère, un autel a été dressé afin de célébrer les rites de l'invariable sacrifice offert aux dieux pour s'assurer de la clémence du temps. Des prières solennelles à Jupiter, Neptune et autres divinités protectrices, en dépit des signes de mauvais augure qui nous entourent et qui clament d'ajourner notre départ. L'encens contre le bon sens.

Les sonneries de trompette retentissent sur le pont, des appels prolongés pour un dernier salut aux habitants de Carthage, avant de reprendre la mer. Notre nouveau commandant aime l'effet : il a requis le maximum de rameurs pour notre départ. Toutes flammes déployées au mât de notre galère, il ordonne de larguer les amarres. La responsabilité de l'appareillage appartient au maître timonier assis légèrement plus bas derrière le capitaine, à l'*aplustre*. La manœuvre des deux gouvernails latéraux relève de sa compétence.

Alors que les embruns chassés par le vent du large font sentir leur poudrin jusqu'à fond de cale et qu'on s'éloigne lentement des quais, le chef des rameurs prend la relève. Assis devant nous sur son petit promontoire avec sa baguette et sa plaque sonore, à la hauteur du capitaine installé à la poupe, l'*hortator* est la force d'impulsion de la galère. À l'instant où il commence à battre la mesure pour les rameurs, cent vingt longues rames en bois de chêne entrent en action dans un accord

parfait. Majestueusement notre galère se dirige vers la sortie du port, sous les applaudissements des badauds que je devine massés sur les quais. Je ne sais si c'est mon imagination qui me joue des tours, mais il me semble que la plainte du vent dans la mâture ressemble aux lamentations funèbres de pleureuses...

C'est l'heure où se réveillent mes vieux fantômes. L'heure où dans mon monde les mauvais génies retrouvent tous leurs droits sur moi, s'ingénient à remettre ma vie en question, la soumettent à un examen minutieux, comme pour me forcer à en réévaluer sa conduite. L'heure aussi où ma mémoire m'impose ses souvenirs avec une autorité que je ne lui conteste même pas, pour m'éviter de sombrer dans l'abrutissement où s'abêtissent de jour en jour mes compagnons de galère. Mon esprit a nourri en moi une incroyable force de survie, au cours de ces quatre longues années de baigne, malgré le vide de mon existence et l'inintelligence de mon travail purement machinal. Une volonté de survivre qui veille en sentinelle sur mes pensées afin de leur fournir une occupation permanente et me refuse tout apitoiement sur moi-même, en dépit de mes souffrances.

Mille cinq cents jours que Rome m'a condamné, que je suis sous le coup d'une sentence d'où est exclu tout espoir que la liberté me soit rendue un jour de façon légale. Autant de journées rivées à ma rame, à guetter le signe du Ciel qui me permettra de fuir à jamais cette géhenne, faute de m'être bercé de l'illusion que le langage de la vérité et du bon sens triompherait des accusations portées contre moi. Ma confiance aveugle en la justice de César m'aura valu de finir mes jours avec la lie de la société dans les cales fétides d'une galère de forçats. Tant d'ennemis de Rome de tout acabit sont entassés comme des bêtes fauves dans ces bagnes flottants, qu'ils en constituent comme une légion de morts-vivants. Des proscrits dont je partage le sort infamant, mais desquels j'ai toujours refusé la déchéance.

Bien qu'enchaîné jour et nuit, j'ai conservé un impérissable espoir de pouvoir m'évader. Et depuis ce matin, je crois que le signe du Ciel que j'attends depuis si longtemps pourrait bien être là, avec ce gros temps qui menace et le roulis qui se fait déjà incommodant. Je ne suis pas devin, mais par quelle ironie du sort notre galère est-elle en mer sous un ciel d'aussi mauvais augure, à s'enfoncer ainsi seule au milieu de cette immensité perdue au sein de laquelle elle pourrait bien disparaître à jamais, si les conditions de navigation continuent de se détériorer?

L'ennui c'est que je vais devoir revivre le cauchemar de me retrouver par mauvaise mer sur un bâtiment de guerre secoué sens dessus dessous, sans compter cet affreux risque partagé par tous de faire naufrage et de boire à la même coupe. Pourvu que notre trirème finisse par se retrouver dans des parages de hauts-fonds, et que je ne sois pas de quart aux rames à cette heure-là, mais plutôt de service sur le pont à aider aux manœuvres des hommes d'équipage. Je pourrais bien être tenté alors de faire le grand saut par-dessus bord, afin de disparaître à jamais dans l'oubli. Le régime austère auquel m'a astreint ce pénible travail de rameur m'a donné une endurance physique à toute épreuve. Et la Grande Mer\*est chaude à l'automne. En ménageant mes forces et en me laissant porter au gré des courants et des vagues, j'aurais de bonnes chances de pouvoir atteindre la côte. À condition bien sûr que notre galère soit à proximité du littoral. Qui se soucierait d'un galérien passé par-dessus bord dans pareille tourmente? Me battre une dernière fois pour vivre enfin, sinon pour mourir dignement.

Pour avoir vécu en Afrique latine dans le passé, je connais quelque peu la zone côtière numide. Une grande partie de son rivage s'ouvre sur un territoire semi-désertique peuplé de tribus nomades. J'imagine que si Dieu devait me permettre de regagner la côte, il me permettrait aussi de croiser la route de l'une de ces tribus, pour me venir en aide. Des doutes affreux m'assaillent : et si notre galère allait plutôt finir sa course sur les écueils de quelque haut-fond et s'y fracasser sous la violence meurtrière des vagues de haute mer, tout cela alors que je pourrais bien être de quart à fond de cale, enchaîné à ma

rame de servitude? Mourir en tentant de m'évader ne m'effraie pas. Mourir dans les fers d'une galère en perdition, être englouti à sa suite dans les glauques ténèbres d'une mer chargée de mystère et d'épouvante, me remplit d'angoisse.

La trirème pique du nez et roule méchamment à présent sur la vague invisible qui bat nos flancs sur bâbord avant. Pas question pour le chef des rameurs de réduire le nombre de rames. Ce vent contraire oblige à faire travailler tous les rameurs. Aussi nos effectifs ont-ils été répartis sur deux quarts de travail. À l'ordinaire la relève se fait de deux heures en deux heures, avec quatre heures de repos pour chacune des trois équipes de rameurs. Le temps est mesuré avec un sablier. Aujourd'hui nous allons être relevés aux heures et demie. Repos équivalant, puis reprise du travail. Et ainsi de suite tant qu'on demeurera en mer. Tant que nous ne tomberons pas d'épuisement sur nos rames.

Le chef des rameurs de qui relève la composition des chiourmes aura beaucoup à faire en fin de journée, quand les plus faibles vont commencer à flancher. Lui seul connaît la vigueur et l'adresse de chacun de ses rameurs. Lui seul peut recomposer les équipes, distribuer leurs forces entre les bancs de manière égale. Un mauvais jugement de sa part peut conduire au désastre. Il suffit de quelques rameurs aux capacités physiques moindres utilisés à la mauvaise place, et la bonne marche de la galère s'en trouve rompue.

Une pesante atmosphère d'appréhension règne dans les entrailles humides de la trirème, avec en bruit de fond le frottement monotone des rames sur leurs supports de cuir, les coups répétés de la baguette de l'*hortator* sur le disque sonore et le gémissement du vent dans les plis de la voile ferlée à sa vergue. Accroché à ma rame lestée de plomb à la poignée pour en faciliter la manoeuvre, je la pousse inlassablement vers la poupe de toute la longueur de mes bras, me penche en avant, la plonge dans les flots, et me renverse vers la proue dans un effort de traction irrésistible, toujours les bras tendus. Va-et-vient répétitif de dizaines de longs et lourds avirons qui se lèvent et s'abattent en cadence dans un mouvement uniforme répété des centaines de fois par heure.

Remontant le cours du temps, je revis mon arrivée à Rome au cours du printemps de l'an 784\*, treize mois après la mort de Jésus. Je sais que je suis dans une mauvaise passe, mais un légiste de l'entourage de Séjan soutient que je peux m'en sortir. N'aurai-je pas pour plaider ma cause, ainsi que me l'a garanti Pilate, le maître de Rome lui-même? Quelle gloire du Barreau romain appelée à défendre la plainte de mes accusateurs oserait se dresser sur le chemin de ce vice-empereur au faîte de sa toute-puissance? Quel juge se risquerait à faire fi de ses avis?

Mais je ne suis pas libéré de mes craintes pour autant, même si l'autorisation m'a été donnée d'habiter ma villa en attendant de passer en jugement, avec liberté d'aller où bon me semble. Les mois passent et je fais toujours antichambre à l'entrée du bureau de Séjan. Peine perdue. On m'assure cependant que le moment venu, le préfet du prétoire se consacrera à la défense de mes intérêts. Séjan aurait bien reçu de Césarée le mot de Pontius Pilatus me désignant à son attention bienveillante, et il attendrait ma convocation en justice pour me rencontrer.

J'aurais aimé entre temps pouvoir compter sur le soutien moral de Macron. Mais il lui a été impossible de quitter son service auprès de l'Empereur dans l'île de Capri. Quant à mon père adoptif dont j'espérais pouvoir obtenir l'appui en raison de ses nombreuses relations, il ne siège plus au Sénat pour raison de santé. Une grave maladie l'aurait contraint à retourner en Numidie au cours des derniers mois. Certains m'ont parlé de paralysie faciale, mais sans plus d'explications. Une étrange complicité de silence règne au sein de ses collègues sénatoriaux et de la domesticité de sa maison de Rome. Des regards qui me fuient, des chuchotements derrière mon dos, comme si j'étais devenu l'objet d'une secrète réprobation.

Les nouvelles voyagent vite au sein de l'Empire. J'étais à peine arrivé à Rome que déjà le bruit courait que je m'étais érigé en justicier à Jérusalem pour venger l'honneur d'un sectaire religieux reconnu coupable de crime de lèse-majesté et mis à mort par l'autorité romaine de Palestine. Pour nombre de gens, je suis un prosélyte illuminé atteint par une superstition étrangère, chose que l'Empereur ne supporte pas. Aussi mes anciennes relations se font-elles étrangement distantes. J'imagine que personne n'a envie d'encourir les foudres impériales, par les temps qui courent. Néanmoins les bruits colportés sur mon compte sont peu de choses en comparaison de ceux propagés au sujet de Séjan et de son désir effréné de grandeur.

Habile à camoufler son jeu, le préfet du prétoire serait parvenu, deux ans plus tôt, à persuader l'Empereur qu'Agrippine cherchait à l'empoisonner. Saisi de l'affaire, le Sénat aurait fait exiler dans l'île de Pandateria la veuve de Germanicus que Tibère, au demeurant, déteste. Dans la même foulée de dénonciations, les deux fils aînés d'Agrippine, tous deux héritiers potentiels du Trône, auraient connu à leur tour des sorts identiques à celui de leur mère. Le premier incarcéré dans l'île de Ponza où il se serait enlevé la vie, le second confiné au secret d'un cachot souterrain du mont Palatin.

Je connais trop l'ambition démesurée de Séjan pour mettre en doute la véracité de ces faits. Autant son influence grandit-elle chaque jour, autant celle de Tibère apparaît-elle défaillante, en cet automne de 784. Un beau matin cependant, retournement inattendu : tout Rome apprend avec stupéfaction que l'Empereur interdit désormais qu'on fasse des libations sur les autels édifiés en l'honneur de son favori. Dans le même temps, il fait venir près de lui à Capri le troisième fils de Germanicus, son petit-fils Caligula âgé d'à peine dix-neuf ans, et il l'élève à la dignité de pontife. Exactement comme s'il préparait sa relève.

Alors que tout Rome est encore sous le choc de ces nouvelles, nouveau coup de théâtre : en pleine nuit Macron débarque en douce dans la capitale, muni d'un cachet impérial attestant qu'il est le nouveau commandant en chef des cohortes prétoriennes, jusqu'alors sous l'autorité directe de Séjan. Dans le même temps, une autre consigne de Tibère visant cette fois-ci l'ensemble du corps sénatorial convoque les sénateurs au temple d'Apollon, pour le lever du jour...

Les membrures de la galère vibrent sourdement sous le choc répété des lames. Rivés à nos rames, nos bras impriment toujours la même poussée, la même traction régulière cadencée à nos lourds avirons. bercé au rythme monotone des coups de gong de l'*hortator*, mon esprit vogue sur les flots du souvenir, se remet en mémoire des images de mon passé mille fois ramenées dans le champ de ma conscience, pour n'en rien oublier, au fil du temps...

Sans rien soupçonner, à l'heure dite, Séjan pénètre dans l'enceinte du Sénat, à l'instar des autres dignitaires. Mal à l'aise, le consul Regulus qui a été mandaté par Tibère César pour lui servir de porte-parole en son absence donne lecture aux sénateurs du long message que le Prince a préparé à leur intention. Un message qui pour l'essentiel traite des dangers dont l'Empereur se croit menacé. Puis soudain, à la surprise de tous, Tibère identifie la source du mal, dénonce carrément les activités de conjuration de Séjan et de ses complices qui s'appliqueraient depuis longue date à exploiter les complots formés contre sa personne. Mais le comble de la duplicité, c'est la révélation absolument stupéfiante que huit ans plus tôt, Séjan aurait poussé l'infamie jusqu'à faire empoisonner Drusus, le propre fils de Tibère dont il était l'amant de sa femme, Livia, pour mieux assurer son ascension vers le pouvoir.

C'est la consternation au sein du Sénat. Dans le désordre et la précipitation, aussitôt les parlementaires entourent le favori tombé en disgrâce. En un instant le maître de Rome se voit abandonné de tous et acculé au déshonneur. Et sur l'heure

la nouvelle de sa honteuse destitution et la révélation de ses crimes des années précédentes franchissent l'enceinte du temple d'Apollon pour se propager dans tout Rome.

Dans une flambée de colère du peuple et un déchaînement de violence, les statues et les effigies de Séjan sont brisées et foulées aux pieds, et ce même jour le Sénat décrète la mort du félon. À la nuit tombée, il est froidement étranglé dans sa cellule, puis son corps traîné par un croc jusqu'aux Gémonies. Trois jours durant, sa dépouille y demeure exposée, offerte en pâture aux affronts de la foule. Les plus furieux à s'acharner sur son cadavre sont encore les opportunistes sans scrupules de son entourage. Ceux-ci espèrent en injuriant sa dépouille pouvoir échapper aux purges à venir...

Dans les jours qui suivent ce funeste revirement de fortune pour Séjan, Macron me fait part des dessous de l'affaire. Au début de l'année, Tibère reçoit une lettre de sa belle-sœur Antonia dans laquelle elle dénonce les visées de Séjan, ses ambitions, sa rapacité et ses crimes. La révélation de toute cette fausseté chez un homme dont l'Empereur a pratiquement fait son égal plonge le Prince dans une douleur et une humiliation extrêmes. Sa vengeance sera terrible. Les premiers à payer pour la trahison de Séjan sont les proches de sa famille. Son fils aîné et son oncle sont arrêtés et condamnés à mort. Ses deux cadets livrés à la fureur publique, des innocents qui sont étranglés puis jetés aux Gémonies. De même, plusieurs des anciens hauts partisans de Séjan sont écharpés par la foule ou exécutés sommairement sur l'ordre du Sénat. Seule nouvelle sécurisante pour ma cause en instance, Macron devient le favori du Prince, l'homme le plus influent de Rome. J'espère pouvoir en faire mon nouvel intercesseur, au jour de ma comparution en jugement.

Renfermé dans sa tour d'ivoire de Capri, l'Empereur bascule dans un véritable délire de persécution. Obsédé à l'idée de purger Rome des conjurés qu'il n'a pu encore débusquer, il instaure un véritable régime de terreur. Modifiée, la loi sur les crimes de lèse-majesté permet maintenant d'incriminer quiconque est soupçonné d'atteinte à la sûreté de l'État. De ce fait certaines des plus hautes personnalités du pouvoir s'enlèvent la vie pour échapper à l'ignominie de cette chasse meurtrière. Au nombre de ces victimes figurent des femmes. Parmi celles-ci, il s'en trouve une pour laquelle je donnerais tout pour sentir à nouveau le souffle chaud de sa bouche contre la mienne : Lidie, dont j'avais toujours eu l'obscur pressentiment de sa fin tragique.

Ma bien-aimée appartenait à l'une de ces illustres familles sénatoriales hostiles au régime dictatorial des Césars. D'un esprit farouchement indépendant, elle avait toujours usé de son franc-parler avec une totale inconscience du danger. Arrêtée pour atteinte à la majesté de l'Empereur à la suite d'une dénonciation, Lidie avait compris qu'elle était perdue quand elle avait vu ses bourreaux se présenter à sa demeure avec en main les lacets de cuir du garrot. Pleine de dignité, elle avait serré dans ses bras ses fidèles esclaves en pleurs, puis elle s'était ouvert les veines, avec l'accord tacite de ses bourreaux.

Un décès cruel qui me ramène brutalement au bilan de mes choix, me fait prendre conscience de la précarité de ma vie et de la lourdeur de ses chaînes. Dans le même temps, je découvre la minceur de mes liens familiaux. Bien que je presse ma famille de Numidie de me fournir des nouvelles sur l'état de santé de mon père adoptif, mes lettres restent sans réponse. Un silence lourd d'aveu : je commence à me demander si les attaques dont je fais l'objet à Rome ne sont pas parvenues à l'oreille de mon père. Si le mutisme des membres de ma famille n'est pas en fait une condamnation de leur part. Il doit être tentant de croire chez les Félix, dans cette lointaine terre d'Afrique latine où les bruits de Rome tiennent souvent lieu de vérités, que leur famille a réchauffé un serpent dans son sein en choisissant de me donner son nom.

Enfin les actes d'accusation en vue de mon procès sont arrivés à Rome. Mes accusateurs n'ont pas attendu tous ces longs mois en vain. Un dossier accablant a été constitué sur mon compte, et des correspondants ont été chargés à Rome même

de procéder à une enquête minutieuse sur mes activités passées. Dans l'état où se trouve la justice romaine, l'incertitude sur le sort qui m'attend ne fait que s'accroître. Les dénonciations dans le cours des affaires de l'État ont pris des proportions alarmantes. Les proscriptions et les exécutions hâtives ont relégué plus d'une grande famille dans les derniers échelons de l'opprobre. Dans mon cas, le crime dont on m'accuse me place dans une situation équivoque. Le culte judaïque jouissant de la protection de l'État romain, de ce fait les actes dirigés contre ce culte sont d'après le droit romain répréhensibles à ce titre. Qui sait si on ne réclamera pas ma condamnation, pour cette raison. Le légiste que le Sanhédrin a mandaté pour me poursuivre en justice devant le Tribunal de Tibère est un certain Aurelius, un avocat juif de la capitale de grande renommée.

Le seul homme qui puisse faire contrepoids aux mesures de mes accusateurs, c'est Macron. Or il est submergé de travail, pour la raison qu'il est la nouvelle incarnation de l'autorité de César. De mémoire d'homme, jamais Rome n'a connu pareille purge homicide depuis l'époque des guerres civiles. Et voilà maintenant que les cours du blé subissent de telles pressions à la hausse, en cette période troublée, que la famine menace les plus pauvres. Si bien qu'au jour enfin fixé pour ma comparution en jugement, Macron est dans l'impossibilité de m'accorder le soutien de sa présence à mes côtés.

Comble d'ironie, le défenseur dont je viens maintenant de requérir les services, un illustre plaideur du Barreau romain, tombe subitement malade, à quelques heures de ma comparution. Quand je proteste de son absence, clamant que ce pleutre n'a d'autre maladie que celle de la peur – ce faux jeton a appris la veille qu'il est ciblé par la chasse aux opposants au régime pour s'être moqué en pleine cour de l'Empereur aux heures de gloire de Séjan –, ses collègues taxent mes allégations de divagation. Et dans le dur échange de violences verbales qui s'ensuit, c'est juste si on ne m'accorde pas l'aumône quand on confie la défense de ma cause, au dernier instant, à un plaideur débutant.

Tout doucement, malgré le mauvais état de la mer, le vase inférieur du sablier a fini par se remplir. Par trois fois on l'a retourné, et par trois fois il s'est rempli. Une heure et demie déjà que nous ramons. Sur un signal de l'*hortator*, à tour de rôle on quitte nos bancs de servitude pour gagner nos aires de repos à la proue du navire. À tour de rôle nos remplaçants viennent prendre la relève, sans jamais que le travail aux rames ne soit interrompu. Dans un instant, les galériens qui ne sont pas de service vont s'abandonner au sommeil, chacun pelotonné sur lui-même dans son coin pour économiser ses forces.

La baguette de l'*hortator* bat inlassablement la cadence sur le disque sonore. Les rameurs du second quart, enchaînés en remplacement à nos postes, en suivent le rythme dans un synchronisme parfait. La galère frissonne, laisse entendre toujours plus de sourds gémissements sous le martèlement incessant des paquets de mer qui battent ses flancs. Au-dessus de ma tête, les hommes d'équipage s'agitent sur le pont noyé par les embruns, hurlent des ordres indistincts. Je devrais peut-être déjà m'inquiéter de tout ce branle-bas, mais Morphée me tend les bras. Tout devient confus dans mon esprit, et ma mémoire du temps passe en veilleuse...

## CHAPITRE LXII

Nouveau changement de quart qui m'arrache à un repos trop bref. Je vais entreprendre mon cinquième tour de service depuis notre départ de Carthage. Le chef des rameurs profite de cette courte pause dans le travail pour nous permuter aux rames. L'équipe de bâbord passe à tribord et inversement, afin d'éviter que l'on devienne difformes avec le temps. Douze heures que nous nous relayons aux rames. La mer est toujours mauvaise, les vents furieux, et au-dessus de nos têtes, sur le pont balayé d'embruns, les membres de l'équipage doivent se sécuriser de prise en prise dans leurs déplacements pour ne pas risquer de piquer une tête par-dessus bord.

Autour de moi, plusieurs visages sont hâves et couverts de sueur. Le mal de mer fait des ravages. Des galériens vomissent bruyamment tripes et boyaux sans même s'arrêter de ramer, pour ne pas rompre la cadence et encourir les foudres des gardes-chiourmes. Vicié par l'odeur de misère des corps en sueur et l'âcre relent des vomissures, l'air empesté d'une puanteur à donner des haut-le-cœur. Et voilà maintenant que le commandant vient de donner l'ordre de fermer les écoutilles pour empêcher les paquets de mer qui s'abattent sur le pont de nous noyer dans notre boyau putride, nous y enfermant comme dans un trou à rats.

La nuit tombe rapidement, et avec elle s'installe un froid humide qui fait grelotter les rameurs et leur arrache des quintes de toux déchirantes. Rendus méchants par leur pénible labeur dont la fatigue se fait toujours plus cuisante, mes compagnons de chaînes couvent leurs gardiens avec des regards lourds de ressentiment et de rage renfrognés dans les lueurs rougeoyantes des lampes. Mais dans leurs yeux est perceptible aussi la peur d'hommes aux abois avec toute cette fureur qui menace à l'extérieur de la galère, la martèle rageusement par le travers, à venir près par moments de la coucher sur son flanc.

Tous nous savons à fond de cale, bien que personne n'ait daigné nous informer de la gravité de notre situation, qu'on n'avance plus depuis un bon moment déjà et que l'on s'épuise sur nos rames à essayer de garder notre trirème cap au vent. Ces coups redoublés contre les parois de notre galère, ce déchaînement de violence des éléments qui étouffent les cris angoissés des rares hommes d'équipage demeurés sur le pont, ne trompent personne parmi les animaux-machines de notre bâtiment. Pareille situation dramatique commande une marche à puissance maximum de la chiourme : notre survie passe par le maintien à flot de notre geôle flottante. Aussi pas question de baisser les bras, même si la fatigue devient extrême.

Le corps souffre moins quand l'esprit est ailleurs. Dans le fétide clair-obscur de ma prison gémissante, au milieu de la clameur géante et de la contagion de l'effroi, je m'évade du chaos qui m'entoure et laisse mes pensées voguer sur les flots du souvenir...

Il y a des événements dans la vie d'un homme dont la mémoire conserve un tel souvenir qu'elle peut les lui restituer pratiquement dans leur intégralité. Encadré par deux licteurs, marchant très droit, je fais mon entrée dans la basilique judiciaire au milieu de sourds murmures de réprobation dans l'assistance. Sans un regard pour mes accusateurs, en grande tenue militaire à la demande de mon défenseur, je rejoins la place qui m'est assignée à l'avant-scène, face au tribunal.

Devant moi, adossée au mur principal de l'édifice, une Thémis géante de plusieurs coudées de hauteur, idole dorée aux yeux bandés tenant balance et épée dans les mains, repose sur un énorme socle de bronze. Aux pieds de cette déesse de la justice siège le juge qui entendra ma cause : le préteur Valerius, la puissance temporelle du pouvoir judiciaire de César. Vêtu d'une tunique sénatoriale à larges bandes de pourpre, il trône en grande pompe au siège présidentiel entouré d'une cour de jurisconsultes. Le procès étant public, la salle d'audience est bondée, occupée en grande partie par des notables juifs

appartenant aux milieux les plus en vue de Rome. Seuls quelques tribuns et centurions désireux de m'apporter leur soutien ont trouvé place au sein de leurs rangs. Et en aucun cas ces sympathisants ne peuvent faire contrepoids à l'influence de ce groupe de pression.

Le juge a l'intention d'expédier rapidement ma cause. À peine arrivé, je dois décliner nom, prénoms, titres et qualités. Puis le parquet donne lecture à l'assemblée des crimes qui me sont reprochés : homicide d'un prêtre en chef des affaires judiciaires du Sanhédrin de Jérusalem. Complot contre l'autorité souveraine du Grand conseil des Juifs, en matière de doctrine et de justice. Soutien à une superstition étrangère déraisonnable et sans mesure jugée menaçante pour l'ordre établi.

L'homicide dont je suis accusé est d'une telle évidence qu'il ne faut que quelques instants au parquet pour en exposer les faits. Des passants par dizaines ont affirmé m'avoir vu sur la scène du crime, avec un poignard ensanglanté dans la main et des vêtements tachés de sang, au moment où la victime rendait l'âme à quelques pas de moi. À la sortie d'une synagogue fréquentée par des prosélytes hellénistes de la secte hérétique de l'agitateur factieux Iesus Nazarenus, condamné à la croix par l'Autorité impériale de Palestine pour sédition et crime de lèse-majesté. Six adjoints de la victime, qui auraient été des témoins directs de l'homicide de leur supérieur en commandement, sont prêts à témoigner que j'ai porté mon coup avec un poignard de fonction de l'Armée romaine. Et ils ont fait le voyage depuis la Judée à ce seul effet.

Saul ne m'a pas menacé en vain : « T'imaginais-tu qu'on serait sans recours contre tes agissements parce que tu es Romain? » C'est à son instigation que le Sanhédrin a mis ces longs mois pour réunir les charges contre moi. Pour être sûr que le poisson ne puisse passer à travers les mailles du filet. J'ai déjà un pied dans la fosse. Il n'y a plus qu'à m'y précipiter.

Dans cette nuit dramatique où tous à bord de la galère nous sommes rongés d'angoisse, je ne suis plus qu'une mémoire vive qui me restitue la voix au ton martelé de l'avocat juif Aurelius. À l'instant où le parquet a complété sa séance d'information, il a demandé à prendre la parole :

— L'accusé cité à comparaître devant toi, très excellent Valerius, aurait pu être jugé par le Conseil des sages du Sanhédrin, puisque c'est à Jérusalem qu'il a commis les crimes qui lui sont reprochés. Mais le tribun Marcellus, représentant direct du préfet impérial Pontius Pilatus pour les affaires administratives de Jérusalem, s'opposa à une telle comparution en justice du prévenu dans l'immédiat. L'inculpé, à titre de tribun militaire relevant de l'Autorité romaine de Palestine, était à son dire en service commandé, au moment des incidents. De ce fait, on devait d'abord procéder à une enquête interne sur sa conduite, avant de le faire comparaître en justice. Une lune plus tard, l'accusé choisissait de se disculper temporairement des graves accusations qui pesaient contre lui, en réclamant en sa qualité de citoyen de Rome et d'officier de son Armée, d'être jugé devant le Tribunal de César. Le préfet impérial, après avoir délibéré de cette requête de l'accusé, choisissait de l'exaucer. (Exhibant un document rédigé sur papyrus :) Je vous donne lecture de la note succincte remise à l'Autorité judiciaire du Sanhédrin par le secrétariat de Jérusalem du gouverneur : « Le prévenu Marcus Félix, tribun militaire des Armées de Rome ayant réclamé d'être réservé à la décision de Tibère César dans sa cause en attente de jugement, devant sa haute justice il sera entendu. »

Me jetant un œil de côté au passage, dissimulant mal un air roublard :

— Peut-être pourrions-nous entendre maintenant l'accusé, connaître sa version des faits de l'affaire, avant d'écouter les témoignages de la poursuite?

C'est un piège d'Aurelius pour que je m'incrimine moi-même par quelque aveu inopiné. Immédiatement alerté, mon défenseur darde son vis-à-vis du Barreau romain d'un regard agacé, puis demande la parole avec une assurance pleine de maîtrise malgré son jeune âge, pour faire opposition à la procédure :

— Nous attendrons, Excellence, avec ton accord, que les accusateurs du tribun Félix témoignent devant ta Clémence de ce dont ils ont vu et entendu des événements qui lui sont reprochés, avant d'entendre sa propre déposition.

— Que l'on appelle les témoins à charge ! ordonne aussitôt le juge d'un ton autoritaire.

À tour de rôle, les six adjoints de la victime, principaux témoins de l'affaire, défilent devant le Tribunal, attestent des mêmes faits, y vont des mêmes dépositions à quelques détails près sur l'homicide qui m'est reproché. Pour certains, j'entretiens des liens secrets avec les partisans du dissident Iesus Nazarenus. Pour les autres, je suis un sympathisant de ce factieux crucifié. Comme mon appui à ses disciples est allé jusqu'au meurtre, cela fait de moi un officier des légions de Rome gravement coupable d'atteinte à la majesté de César et de celle du Sanhédrin, prend-t-on soin de faire remarquer au juge. Non sans encenser au passage la sagesse éclairée de Tibère César dans ses rigoureuses prises de position à l'égard des supercheres religieuses qui menacent les cultes établis et la paix sociale.

— Le Tribunal a entendu les dépositions des témoins de l'accusation, et il évaluera leur bien-fondé à la lumière du témoignage propre de l'accusé, de clore le juge un moment plus tard, tout en portant son regard sur moi. La Cour demande maintenant à entendre le prévenu sur les circonstances qui l'ont conduit à prendre contact avec les partisans de ce Iesus Nazarenus. Ce personnage controversé n'est certes pas étranger aux événements de cette affaire.

Engagé dans l'entreprise la plus téméraire de mon existence, je suis de nouveau seul au milieu de l'arène. Étrangement je n'éprouve aucune appréhension. Je compte témoigner avec un accent de vérité qui ne trompe pas :

— C'est au début de 782 de Rome que j'ai eu l'insigne privilège, Excellence, d'entrer en relation avec Iesus Nazarenus, un être d'exception issu du culte des Juifs que ses détracteurs qualifiaient à tort d'agitateur. Éminent thaumaturge suivi des foules en raison d'un discours religieux novateur qui le faisait identifier aux grands prophètes d'antan, l'homme entretenait des rapports difficiles avec l'élite dirigeante des siens. Celle-ci lui reprochait de diviser le peuple avec un enseignement jugé à la fois menaçant pour les croyances religieuses juives et la paix de la région. Si bien que Rome avait été saisie de l'affaire, et que suite à cela j'avais reçu mandat de gagner la Palestine afin de faire enquête sur les faits et dires de ce personnage controversé... Je tiens à préciser ici que j'ai vécu quinze mois dans l'entourage de Iesus Nazarenus. De fait, jusqu'à sa mort en croix. Dans le compte rendu que j'avais remis au préfet impérial sur ma mission, à quelques heures de l'ouverture du procès, j'y affirmais, entre autres, que ce personnage hors du commun était pacifique, qu'il prêchait la concorde entre les hommes, et qu'il ne présentait aucun danger pour l'ordre établi.

Je marque une pause à dessein, la prochaine partie de mon témoignage risquant de provoquer de vives réactions au sein du Tribunal :

— Iesus Nazarenus a été envoyé à la croix, à l'instigation des juges du Sanhédrin, au printemps de 783, dans une atmosphère de crise qui ne s'est pas apaisée depuis, au grand dam de ses accusateurs. Même que cette tension a pris un essor nouveau, cinquante jours après sa mort. Ses disciples soulevaient alors une nouvelle controverse dans tout Jérusalem, en reprenant son enseignement. Non seulement proclamaient-ils que leur Dieu avait fait Seigneur et *Christos* leur Maître cloué au gibet et que pour Lui les liens de la mort avaient été rompus, mais ils accusaient encore ouvertement les leurs de l'avoir livré et renié devant le préfet impérial Pontius Pilatus qui était d'avis de le relâcher.

Un cri unanime de protestation éclate sous la voûte de la basilique judiciaire. Partout autour de moi des regards noirs braqués dans ma direction, alors que des insultes grossières fusent de partout. Succombant à la violence de ce déchaînement d'outrages à mon endroit, le plaideur Aurelius du Barreau romain m'attaque à son tour. Sur un ton injurieux, il dénonce avec véhémence mes propos, les jugeant offensants à l'égard du peuple juif dont il affirme que ses juges éclairés veillent depuis toujours à la protection de son culte et au respect de ses lois. Je ne sais si c'est la bleuâtre vapeur des fumées d'encens qui s'élèvent mollement entre les hauts piliers de la salle, mais il me semble un instant qu'ils sont tous là à me dévisager avec morgue, ces princes pontifiants de l'Israël saint assis en demi-cercle dans leur tribunal de Jérusalem. Tous là, les scribes, les docteurs, les Anciens, les prêtres sacrificateurs des grandes familles sacerdotales, le redoutable pouvoir dictatorial du Sanhédrin dont les arrêts et les jugements ont force de loi.

Le visage barré d'un pli mauvais devant la bruyante agitation de la salle, le préteur Valerius se lève de sa chaise curule avec une lenteur calculée. Foudroyant l'assistance du regard, il lui réclame le calme d'un geste autoritaire, puis il se tourne vers moi :

— Je crois, tribun, que tu te dois de fournir un supplément d'information au Tribunal, au regard de ce que tu viens d'affirmer. Tes déclarations, pour certaines, sont pour le moins étonnantes.

— Je suis là pour témoigner de la vérité sur mon honneur de tribun des Armées de Rome, Excellence... Le préfet impérial Pontius Pilatus a envoyé à la croix Iesus Nazarenus pour crime de lèse-majesté, suite à une accusation des chefs de la nation affirmant qu'il était un agitateur séditieux qui se disait roi des Juifs. Pontius Pilatus avait vite réalisé cependant que la plainte était sans fondement, et ne l'avait pas retenue à l'encontre de l'accusé, à ce stade-là de son procès. Bien déterminée à avoir gain de cause toutefois, la coalition religieuse revenait à la charge cette fois-ci en portant une accusation de blasphème à l'endroit de l'accusé, attestant que celui-ci avait reconnu devant leur Tribunal être le *Christos*, le Fils de leur Dieu, et que pareille déclaration était un crime punissable de mort au regard de leur Loi.

— Tiens donc... Et on aurait crucifié pareille divinité chez nos amis juifs sans qu'on n'en sache rien à Rome? de commenter le juge avec une pointe d'ironie dans le ton de sa voix.

— De cette dernière accusation, le préfet impérial ne pouvait pas être juge. Il n'entendait rien, à l'instar de ses prédécesseurs, à ce culte des juifs qui dispense ses adeptes de rendre un hommage religieux à l'Empereur et de sacrifier aux dieux de Rome. Et comme il se refusait à condamner l'accusé pour un motif religieux, c'est par une basse manœuvre d'intimidation, à la fin, que les délégués de l'Autorité judiciaire du Sanhédrin jouaient leur va-tout, afin d'arracher in extremis la condamnation de l'inculpé : « Si tu le relâches, tu n'es pas l'ami de César! Qui se fait roi se déclare contre César! » Coincé par cet odieux chantage, le gouverneur finissait par céder et condamnait l'accusé pour crime de lèse-majesté, accusation diffamatoire dont il avait refusé jusque là de reconnaître la pertinence. D'où l'inscription « Iesus Nazarenus Rex Judaeorum » qu'il faisait rédiger sur le titulus de sa croix comme motif de sa condamnation. À l'évidence par dérision, après avoir clamé son innocence à trois reprises, au cours du procès!

Un indescriptible tollé s'élève au sein de l'assistance. Dressé sur ses ergots à la balustrade, roulant des yeux furibonds, le plaideur Aurelius me jette un regard assassin, puis se déchaîne à son tour :

— Je proteste avec la dernière énergie contre les propos scandaleux de l'accusé! C'est une atteinte directe à la majesté du peuple juif, un affront à l'intégrité et la sainteté des guides éclairés de sa nation qui veillent à la fois au respect des lois de son culte sacré et au bon ordre établi de la précieuse *Pax Romana* dans la région.

— Majesté du peuple juif, intégrité, sainteté de ses guides éclairés, ironise mon jeune défenseur debout près de ma tribune, qu'il me soit permis, noble Valerius, d'en rire devant ta Clémence! Dois-je rappeler à mon éminent confrère que César a chassé l'ensemble de la communauté juive de Rome il y a quatorze ans, avec interdiction d'y revenir, pour l'escroquerie dont fut victime la noble Fulvia entre les mains d'un escroc juif?... Au nombre de ressortissants israélites que l'on peut dénombrer aujourd'hui dans le Prétoire, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'on semble avoir pris depuis ce temps certaines libertés avec cet édit de l'Empereur!

Brutal retour à la réalité dans le boyau putride de notre galère. Un rameur proche de la coursive vient de périr, juste sous mes yeux. Dans la tempête une lourde caisse a rompu ses attaches sur le pont. On en a entendu le fracas là-haut ainsi que les cris d'alerte de l'équipage, le coffre fou menaçant de tout broyer sur son passage. Et avant même qu'on ait pu l'arrimer, il y a eu ce creux de vague monstrueux dans lequel notre trirème a plongé en faisant tout dinguer à bord. La caisse meurtrière a été soulevée comme un fétu et projetée contre un panneau d'écoutille qu'elle a éventré, avant de s'écraser à fond de cale où elle s'est disloquée avec fracas. Le pauvre homme était juste sur sa trajectoire. Il a été tué net avant de savoir ce qui lui arrivait.

Des tourbillons d'embruns s'engouffrent maintenant dans notre étable humaine en sifflant rageusement par le panneau d'écoutille défoncé. Une poussière d'eau glacée qui me cingle comme le fouet et me laisse un goût de sel sur les lèvres. Le froid et l'anxiété m'empêchent de remonter le cours de mes souvenirs dans le détail. Heureusement, c'est l'heure du changement de quart. Il me semble qu'il y a une éternité que je rame et que dure ce cauchemar chaotique assourdissant. La confusion est totale à bord de la galère. Nous sommes secoués en tout sens au milieu d'un fouillis indescriptible. Des coffres de vivres ont vomi leur contenu pour en faire autant de projectiles aveugles qui s'envolent à chacune des embardées de la trirème. Des hommes souffrent de contusions pour avoir été précipités les uns contre les autres, lorsque notre galère prend ainsi l'épouvante. Impossible de tenir debout sans se cramponner fermement aux bancs accolés au couloir central. Quatre ancres ont déjà été mouillées dans la crainte de voir notre bâtiment drossé vers les récifs de hauts-fonds.

Brisés de fatigue, les compagnons de mon quart de travail échangent des regards où on peut y lire du soulagement d'être enfin relevés, pendant que les gardes-chiourmes nous libèrent à tour de rôle de nos chaînes. Malheureusement ce n'est pas le cas pour nos remplaçants. Agglutinés les uns derrière les autres sur la coursive centrale, la peur se lit dans leurs yeux. Être enchaînés à leurs bancs en cette heure de tous les périls équivaut à une condamnation à mort pour les rameurs. Si la trirème sombre, les galériens coulent avec elle. Pour que les forçats n'oublient jamais qu'ils sont la force d'impulsion de la galère. Tous nous vivons avec cette menace permanente d'une mort brutale et collective, en cas de naufrage. Un aiguillon dont le dard acéré ne se fait jamais oublier, nous imposant l'obligation de suivre la cadence imposée par l'*hortator* en tout temps, fût-ce avec l'énergie du désespoir. Le tombeau d'un galérien naufragé est sa galère.

La mort rôde en solitaire dans la tempête. Elle est là, tapie dans ces eaux courroucées aux mugissements effrayants, et elle attend son heure derrière les parois de la cale martelées sans répit de coups terribles. Et tous nous veillons dans l'attente de sa venue dans les demi-ténèbres de notre parc à bestiaux, implorant les dieux protecteurs de nos croyances respectives d'en retarder l'échéance fatale au moins jusqu'au lever du jour, si notre galère doit nous servir de tombeau. Pour ne pas mourir dans le noir. Ne pas avoir à traverser le fleuve des enfers dans les ténèbres...

Afin de prendre un maximum de repos sans risquer de m'écraser brutalement contre une paroi de la cale, je me suis enroulé dans les plis de mes hardes usées et calé au mieux entre de gros rouleaux de cordage tout à l'avant de la galère, dans

un enfoncement obscur de la proue. Dans la confusion générale, nos gardiens ont omis d'entraver nos misérables carcasses affalées et prostrées en un sordide enchevêtrement de corps fourbus. Cette omission est pour moi comme une révélation éclatante de ma survie : je vais survivre à cette tempête, à cette mer cruelle, à mes gardiens tortionnaires. Cette évidence s'installe dans mon esprit avec une assurance tranquille. Elle est même d'une telle certitude que je sens monter dans tout mon être comme un hymne de reconnaissance pour l'Esprit céleste dont j'ai embrassé la cause depuis sa mort en croix.

Ce Fils et ce Frère de l'homme était là pour sauver ce qui était perdu. Et j'étais de ces « perdus » pour lesquels il avait donné sa vie afin de leur apporter l'espérance du Ciel. Et comme sa survivance dans la mémoire des hommes était fortement compromise du fait des persécutions que subissaient ses disciples, j'avais choisi à mon tour de lui rendre témoignage. Après toute une existence passée sous le joug asservissant d'une vie de désordre et de violence qui m'avait moralement avili, j'avais enfin appris à me tenir bravement debout, les yeux résolument tournés vers l'espérance du Ciel. Et cela, je l'avais appris de Lui!

Tous mes sens en alerte au fond de mon trou, je veille dans la tempête. Rien ne pourra sauver notre galère des éléments déchaînés qui l'emprisonnent comme dans un piège mortel et l'entraînent inexorablement vers les hauts-fonds de la côte. Dès l'instant où elle a pris la mer, notre trirème était déjà condamnée. Son commandant est à la conduire de main sûre au naufrage. L'esprit imprégné d'un étrange apaisement, au point même d'en oublier mes courbatures et mes fatigues, je me sens libéré tout à coup de toutes les terreurs de cette nuit aveugle. Le péril approche. Il arrive au terme de sa longue course éperdue à travers ce désert hurlant aux crêtes blêmes qui fuient en désordre sous le souffle de la tourmente.

Mais avec ce péril vient la délivrance, comme elle était venue en moi quatre ans auparavant dans ce tribunal de Rome, quand j'avais accepté de mourir à moi-même pour renaître en ce Dieu de mes pères dont le Fils m'avait dévoilé le Cœur. Mon esprit fermé à tout tumulte autour de moi, ma mémoire s'active furieusement pour mieux me restituer l'image aux traits sévères du préteur Valerius. Alors que la dernière flambée d'agitation bruyante suscitée par mon témoignage vient tout juste de s'éteindre dans la salle d'audience, le juge de Rome qui me scrute depuis un moment avec une sorte de curiosité teintée d'indulgence, prend la parole :

— La Cour a été éclairée par ta dernière déposition, tribun, et cela l'aidera à mettre en perspective les éléments de la preuve dans le jugement qu'elle aura à rendre sur ta conduite... Nous désirons t'entendre maintenant sur les raisons précises qui t'ont conduit dans cette synagogue fréquentée par des disciples du controversé thaumaturge envoyé à la croix.

— J'étais en ce lieu de culte, Excellence, pour prévenir ces gens que leur vie était en danger, qu'une vaste campagne de persécution était à s'ourdir contre eux... Neuf mois à peine après la mort en croix de Iesus Nazareus, un disciple de son enseignement avait été lapidé par des bien-pensants fanatisés, lors d'une absence de Jérusalem du chargé d'affaires de Pontius Pilatus... L'incident avait fait beaucoup de bruit, du fait qu'un grand deuil avait été proclamé en l'honneur de ce jeune prosélyte de culture grecque par les hommes de sa communauté. Mis au fait de ce crime, le gouverneur m'avait chargé de faire la lumière sur les circonstances de l'exécution sommaire de cet homme prénommé Étienne, puisque celle-ci semblait avoir été conduite au mépris de toutes les lois de tolérance de Rome à l'égard de la diversité de cultes de ses sujets. Une enquête qui m'avait permis de constater que l'intolérance et l'exclusion grandissaient de jour en jour à Jérusalem, envers le nouveau mouvement religieux. Si rien n'était fait pour dénoncer la fureur de ses persécuteurs, d'autres innocents allaient être cruellement opprimés... À preuve, ceux-ci sont maintenant pourchassés et persécutés jusque dans les villes étrangères!

— Et c'est pour dénoncer le crime de l'un que tu t'es fait meurtrier de l'autre? rétorque le juge sur un ton acerbe, tout en s'imposant avec autorité pour faire taire des murmures d'indignation outrée à l'égard de ma conduite, dans les derniers rangs.

— C'est à mon corps défendant, par pur réflexe de soldat entraîné à se défendre contre tout assaillant que j'ai porté mon coup. Mon agresseur s'en prenait alors cruellement à moi avec un fouet à lanières de cuir plombées. C'était un duel à mort. Je risquais d'être mis en pièces, si je ne me défendais pas... Cela m'a enlevé toute maîtrise de moi.

— Très excellent Valerius, de commenter l'avocat de la poursuite en levant une main pour demander la parole, mais la prenant aussitôt sans plus attendre, j'espère que la Cour est un peu mieux éclairée sur le type d'énergumènes que la foi aveugle en une croyance désordonnée est susceptible de produire dans ses excès. Dans ce cas-ci, on parle d'illuminés qui vouent une foi absolue en un criminel mort en croix. Et non seulement le tiennent-ils pour le *Christos* annoncé à la descendance d'Israël, ils proclament partout qu'il est ressuscité d'entre les morts, rien de moins!

Une tempête de rires homériques éclate entre les murs de la basilique judiciaire, conférant en un instant à cette haute cour de justice un aspect de comédie bouffonne. Et chose impensable, même le juge et ses assistants semblent emportés à leur tour par ce brusque excès de gaieté, les visages se déridant dans leur rang.

— Une petite cour d'esprits chimériques toute en dévotion qui voue à ce revenant un culte passionné, poursuit l'avocat de la poursuite, l'air goguenard, en adoration devant son fantôme comme l'est la raison suppliante pour l'esprit protecteur d'une divinité!... Et pour finir, ce malheureux exemple d'officier déloyal que nous avons ici devant nous, gagné à son tour par cette folle superstition. Un tribun militaire de Rome qui par son engagement solennel à servir et honorer fidèlement César est déjà coupable d'un grave manquement envers l'essence divine de sa personne, en témoignant pareille déférence envers un misérable corrupteur de la foi juive!... Avec ta permission, noble Valerius, je voudrais te donner le point de vue de l'accusation sur ce faux prophète qui s'attachait les foules par ses pouvoirs magiques pour mieux les mystifier. Expliquer la conduite du maître expliquera mieux celle du disciple, car c'est bien un partisan de ce misérable séducteur dont on fait le procès aujourd'hui!

— Tu as mon assentiment, acquiesce le préteur Valerius, tout en se calant au fond de sa chaise curule.

— L'homme que l'accusé a l'audace de nous présenter comme le *Christos* des textes sacrés d'Israël est mort en croix dans la honte et la risée, abandonné de tous. L'échec sous tous rapports pour ce prêcheur de foire originaire de la tétrarchie de Galilée, un territoire reconnu pour être le refuge de séditieux. Et qui est-il exactement? Un charpentier de village! Oui, vous avez bien entendu : un simple menuisier! Un homme issu du rang des petits artisans, sans histoire, sans famille reconnue, qui ne peut se réclamer d'aucun corpus de maîtres à penser. Et pourtant, un jour, ce campagnard se met à professer de son Dieu, lui prête ses idées, se couvre de son autorité, donne aux lois de ce Dieu Yahweh un tour que les défenseurs d'une tradition religieuse millénaire se refusent à accepter. S'exprimant avec autorité, habile à frapper les esprits par les artifices de sa magie, la verve cinglante envers ses détracteurs, notre charpentier-prophète s'entoure de suiveurs, un noyau d'esprits simples aux caractères malléables, dénués d'esprit critique, faciles à plier à ses idées.

— Faux!... Tu parles d'hommes dont tu ne sais rien, hormis les diffamations dont ils sont l'objet!

Toutes les têtes se sont tournées d'un seul mouvement vers moi, pendant qu'Aurelius roule des yeux furibonds de s'être fait interrompre de façon aussi cavalière et qu'il implore le juge du regard de me remettre à ma place. Devant l'absence de réaction apparente du préteur, l'avocat reprend sa plaidoirie :

— Je fais remarquer à Votre Excellence, lance-t-il d'un ton acerbe, tout en me jetant un regard courroucé du coin de l'œil, que l'inculpé professe dans ses propos de la même crédulité que celle dont font preuve les partisans de ce *Christos*, quand ceux-ci témoignent de sa résurrection d'entre les morts. L'amour admiratif peut créer de fortes émotions sur les esprits simples, les amener à vivre des fantasmes dans lesquels l'hallucination n'est jamais loin. Et le crucifiement, on le sait, a un effet saisissant sur l'imagination de ceux qui en sont témoins. Si bien que pour certains êtres superstitieux, l'infamie même de la mort en croix confère au criminel qui en subit les tourments des pouvoirs surnaturels... Le supplice de cet homme se charge de traits religieux et magiques aux yeux de ces esprits fantasques. Les clous de fer ayant servi à le clouer à l'arbre de la honte, ou même des morceaux de cette croix, ou mieux encore des ossements de ce crucifié, sont autant d'objets convoités pour les pratiques occultes.

Aurelius s'arrête un instant pour consulter une note de travail, puis reprend aussitôt son plaidoyer :

— Si le thaumaturge de Galilée était perçu de son vivant comme un séducteur démoniaque par ses accusateurs, un prophète magicien servi par les esprits maléfiques des ténèbres, ne serait-il pas cohérent de croire que ses apparitions puissent relever de frauduleuses pratiques nécromanciennes? Être l'œuvre encore une fois d'une tromperie des esprits malins?... À n'en pas douter cet abominable fléau trouve sa source dans la mystification. Sinon les apparitions de ce ressuscité sont le fruit du délire hallucinatoire de rêveurs qui ajoutent toute créance envers les esprits des trépassés. Pour ces exaltés, ces visions chimériques sont la confirmation de l'essence surnaturelle de leur maître, et ils en répandent l'affirmation avec une fièvre délirante!... Que l'on soit cependant en face d'une mystification éhontée ou d'un phénomène d'hallucination collective, le mal est le même pour le culte sacré des Juifs. La croyance que Iesus Nazarenus soit sorti vivant de son tombeau est à se propager chez les êtres crédules comme la seule vérité. À un point que les prosélytes de la secte se comptent maintenant par milliers en Judée et en Samarie, et que l'épidémie de folie est à déborder du territoire de la Palestine!

Nouvelle pause de l'avocat de la poursuite dans sa plaidoirie. Balayant du regard un instant les rangs de l'auditoire avec la suffisance du duelliste s'apprêtant à porter le coup de grâce à son adversaire, sans même me jeter un œil, me désignant à la Cour d'un doigt accusateur, il lance sa charge :

—L'homme qui comparaît aujourd'hui devant le Tribunal de César est allé jusqu'au meurtre pour empêcher la police religieuse de faire son travail comme il se doit, dans sa lutte à ce culte impie. Aussi je m'élève en force contre cette monstrueuse superstition relevant du délire, parce que si on n'y prend garde elle pourrait bien avant longtemps se gagner des partisans dans la maison même de César!... Chose impensable, une nouvelle secte atteinte de folie est à ébranler les fondements d'un culte vieux de deux mille ans avec la fiction la plus dérisoire qui soit : sa foi totale en un séditieux mort en croix qu'elle nous donne comme dieu et dont elle proclame sa résurrection d'entre les morts!

En un instant une bruyante vague d'indignation outrée déferle sur l'assemblée, en appui à la mise en garde du plaideur juif. Exaspéré le juge se lève lourdement de sa chaise une fois de plus pour faire taire la grogne dans les rangs. Et aussitôt je brandis une main pour requérir un droit de réplique, puis contre-attaque illico sans attendre de permission :

— Fiction que tout cela? Dans quel but?... Iesus Nazarenus a été crucifié pour crime de lèse-majesté. Professer de sa résurrection ne peut conduire qu'à l'insécurité pour ses partisans, aux privations, au dénuement, au danger, voire aux plus mauvais traitements, et même à la mort!... Si Étienne le disciple exécuté par décision collective avait eu le plus petit doute sur la résurrection de son divin Maître au moment où on allait le tuer à coups de pierres, aurait-il persisté dans son égarement jusqu'à l'ultime sacrifice de sa vie pour en témoigner?... Mourir pour une fraude, pour une supercherie? Tout risquer jusqu'à

son propre anéantissement par fidélité à un mystificateur?... Quel est le disciple de Socrate qui aurait accepté de suivre son maître dans la mort pour témoigner de la vérité de son enseignement?... Et pourtant Socrate n'est-il pas dans les esprits l'image même du juste persécuté, alors que Iesus Nazarenus a été exécuté comme un criminel?... Des hommes se moqueraient de la peur et de la mort pour attester de la résurrection d'un vil trompeur?... J'ai vu le tombeau vide du *Christos* crucifié, dans les premiers instants de son retour de la mort à la vie!

— Cela ne prouve rien. Ses disciples ont pu enlever son corps, rétorque Aurelius, avec une moue agacée.

— En prenant le temps de le dévêtir de son linceul avant de l'extraire du tombeau?... Tout cela alors que des gardes du Sanhédrin assuraient une veille permanente à l'entrée du sépulcre?

— Peut-être ces gardes dormaient-ils à leur poste, au lieu de veiller.

— Ils se sont enfuis, épouvantés par ce qu'ils ont vu!

— Apeurés à ce point par le ressuscité?... C'est vrai qu'il devait être assez effrayant à voir. Surprendre un revenant en train de s'extirper de son tombeau à la pointe de l'aube, le voir se redresser sur ses membres chancelants, la figure blême, presque verdâtre, les yeux fixes...

Aurelius a appuyé son propos en roulant de gros yeux apeurés par-dessus son épaule qui ont provoqué aussitôt des rires bêtes dans la salle. Mais voyant que le juge réagit avec un pli irrité dans le visage, il s'empresse de poursuivre :

— Le ressuscité rôdait-il encore dans les environs, à ton arrivée sur les lieux de son tombeau?

La raison clame de m'enfermer dans le silence plutôt que de poursuivre ce dérisoire échange verbal avec ce gremlin. Mais comment me taire après ce que j'ai vu, après ce qu'on m'a raconté des premières manifestations de Jésus ressuscité? Tout risquer jusqu'à l'anéantissement, mais surtout ne jamais choisir de garder le silence, par peur de l'arme de la dérision.

— Je n'ai pas eu cet insigne privilège de voir Iesus Nazarenus revenu à la vie. Mais je n'ai pas besoin de l'avoir vu pour croire. Au cours de sa vie publique, par trois fois il annonça à ses intimes qu'il mourrait dans les tourments à Jérusalem, mais qu'il ressusciterait le troisième jour. La prédiction était à la fois si fantastique et invraisemblable qu'elle demeura en partie incomprise. Ce n'est qu'après la mort de leur divin Maître que ses disciples comprirent le sens réel de cette troublante révélation, quand il leur apparut tel que promis.

— Ainsi, les autres l'ont vu et pas toi? réplique Aurelius dans un ricanement sans joie. Discrimination à ton égard, tribun, ou si tu n'étais pas assez important au sein de la bande?... Parce que tu es bien avec ces gens? Tu es bien un disciple de ce risible *Christos*?

J'en suis à la croisée des chemins, à l'heure de l'ultime choix. Le moment de vérité est arrivé pour moi : ou je choisis l'engagement, ou je choisis le refus. Ou je fais profession d'allégeance à l'Esprit céleste que j'ai identifié publiquement comme le Messie-Roi promis au monde, lui donne ouvertement mon adhésion à la face de cette prétentieuse assemblée qui l'a déjà jugé et rejeté, ou je tourne le dos à son Trône. Ma séparation définitive d'avec Jésus en tel cas, ma dissidence, ma trahison consommée!

— Je suis avec les disciples de Iesus Nazarenus, le Messie dont l'avènement futur a été annoncé aux hommes il y a déjà plusieurs siècles, à travers les grandes prophéties des Écrits sacrés d'Israël!

Au mépris même de ma vie, je viens de porter témoignage, donner publiquement mon allégeance à mon Roi. En cas de négation, c'aurait été me trahir moi-même, accepter que le reste de ma vie devienne un tourment pire que la mort. Des mots qui vont bien au-delà de l'engagement moral. C'est la déclaration formelle d'une renonciation à la protection pour moi-

même. À la fois un soulagement et un tourment, l'apaisement et le déchirement. Le mépris, les moqueries, le dénigrement, les attaques de toutes sortes comme prix à payer pour cette fidélité. Je voudrais moi aussi que ce calice de douleur passe loin de moi, tant il y a risque désormais que ma vie entière bascule dans la précarité, voire même dans la réclusion, mais la promesse de Jésus faite à ses disciples en atténue l'appréhension : « Quiconque perdra son âme à cause de moi la sauvera... »

— Que t'en semble, très excellent Valerius? de conclure la gloire du Barreau romain dont le visage n'est plus que suffisance et vanité au milieu de la satisfaction générale, pendant que mon jeune défenseur me jette un regard effaré devant les éventuelles conséquences funestes de mon aveu. Cette profession d'allégeance de l'inculpé envers cet agitateur messianique condamné et exécuté en tant qu'ennemi de Rome n'est-elle pas l'aveu implicite que ce tribun militaire a manqué à tous ses serments de loyauté envers l'Empereur? Qu'il a sacrifié sur l'autel d'un séditieux coupable de lèse-majesté plutôt que sur celui de César qui incarne la force du monde et en est le vrai dieu vivant?... Qu'il a tué un homme pour défendre une secte d'illuminés que Rome se devrait de proscrire, à l'instar des chefs religieux d'Israël?

Un pli d'irritation dans le visage, le juge qui a regagné son siège entre temps se tourne vers moi, ne se donnant même pas la peine de commenter le dernier propos d'Aurelius formulé sous forme d'interrogation :

— Est-il utile de te rappeler, tribun, que ton premier devoir est à l'égard de César en tant qu'officier de ses Armées, et que c'est à lui seul que tu dois fidélité et dévotion?

Il n'y a même pas de menace dans le ton de la voix du préteur Valerius. Ce n'est pas nécessaire. Il a prononcé sa mise en garde de la voix officielle des juges de Rome. Cette voix à elle seule est déjà l'indice d'un danger. En choisissant de proclamer ma fidélité envers Jésus qui a choisi de rester fidèle à l'engagement pris envers son Père jusque dans la mort, j'ai accepté à mon tour de me mettre en grave péril. Ma force et mon espérance, je les trouve dans cette promesse : « Bienheureux serez-vous quand les hommes vous haïront et quand ils vous frapperont d'exclusion et qu'ils insultent et rejetteront votre nom à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour et tressaillez de joie, car votre récompense sera grande dans le Ciel. »

— Sur le crime qui t'est reproché, reprend le juge sur le même ton officiel, si le Tribunal en vient à la conclusion que c'est par attachement à ce controversé *Christos* envoyé à la croix que tu as commis cet homicide, pour protéger des sectaires toujours fidèles à sa mémoire, cela constituera une circonstance aggravante pour toi.

Dans les derniers instants du procès, mon défenseur prend la parole pour tenter de minimiser la portée de mon geste homicide. Lors d'un entretien que nous avons eu avant ma comparution au tribunal, il m'a informé qu'il allait faire porter son plaidoyer en ma faveur sur ma dévotion et ma fidélité envers l'Empereur. À ses yeux, rien dans ma conduite ne peut donner à penser que j'ai manqué à mes devoirs envers son auguste personne. De ce fait, il compte mettre l'accent sur mes mérites personnels, dans l'espoir que le juge puisse y être sensible et se montrer bienveillant à mon égard.

— L'homme dont l'accusation réclame la condamnation la plus sévère a affronté d'innombrables périls pendant vingt ans pour faire reculer les limites de l'Empire au-delà du Rhin. Il a joué sa vie sur tous les théâtres d'opérations de Germanie pour la plus grande gloire des armes de César, s'est sacrifié sur l'autel le plus douloureux qui soit pour attester son dévouement aveugle envers l'Empereur : l'autel de la guerre!... Ne croyez surtout pas qu'il a refusé de rendre culte à notre Prince : il lui a rendu un plus grand hommage que nous tous ici réunis!... Il a combattu pour lui, souffert pour lui, et était prêt à mourir pour lui!... De ce fait, ce vaillant soldat de Rome ne l'a-t-il pas mieux servi, mieux honoré que tous ceux qui offrent encens et libations de toutes sortes sur nos autels afin de lui rendre hommage, mais ne risqueraient pas un doigt en retour pour

se porter à sa défense, en cas de danger?... Regardez bien la poitrine de ce fier tribun de nos Armées : ses états de service attestent mieux que tous les mots de sa bravoure, de son attachement indéfectible à la cause de l'Empire et de celui qui en est à la fois le souverain absolu et le dieu vivant : *Tiberius Claudius Nero!*

Les dernières paroles de mon jeune défenseur ne sont pas tombées à plat. Les quelques amis que je compte dans la salle se sont levés d'un bloc et ont applaudi longuement à ce vibrant hommage qu'il vient de me rendre à travers son témoignage de respect à l'égard de l'Empereur. Mes partisans ont beau jeu pour me manifester leur appui : leurs applaudissements ne sont-ils pas une marque de déférence à l'égard de César?

Tout a été dit : le Tribunal de Rome va rendre jugement. Le juge délibère à voix basse avec sa cour de juristeconsuls. Il secoue la tête, l'air contrarié, semblant hésiter à prendre parti. Il doit tenir compte de considérations de poids en ces sombres jours où tout ce qui s'apparente à un *crimen laesae majestatis* est sévèrement puni. Jésus a été reconnu coupable de prétention au trône des Juifs, une atteinte grave à l'autorité suprême de César qui est le souverain absolu de tous les sujets de l'Empire. Suite à mes déclarations, puis-je espérer plus de clémence de la justice de Rome? À la fin, le préteur Valerius frappe violemment sur l'un des bras de son siège, comme s'il était en désaccord avec l'opinion de son entourage, puis il se lève de sa chaise curule et prend la pose solennelle de circonstance. Tout l'auditoire est suspendu à ses lèvres, dans l'attente du verdict :

— Le Tribunal a été bien éclairé sur le cas de Iesus Nazarenus, accusé de sédition et de prétention à la royauté d'Israël. Si le maître a été condamné à la croix pour son crime, que devons-nous penser de celui de son disciple?... En posant son geste meurtrier, à qui allait l'attachement de l'accusé? Qui défendait-il?... La cause de son maître ou celle de César?

Je sais que je vais être condamné : pareille entrée en matière en est déjà l'exposé d'intentions. Je redresse fièrement la tête dans l'attente du verdict, mais cette fierté n'est qu'un masque destiné à cacher l'horrible angoisse qui m'envahit devant cette condamnation à venir, ce terrible saut dans l'inconnu. Une pierre qui s'apprête à dévaler au fond du gouffre...

La galère vient de prendre une effroyable inclinaison, ne se relève plus. La terreur est sur tous les visages. Partout des cris lamentables, des hurlements d'épouvante, des appels à l'aide. Culbutés tête première les uns par-dessus les autres, les rameurs en devoir se débattent comme des forcenés au bout de leurs chaînes, pareils à des poissons pris à l'hameçon. Je bande mes muscles en prévision de l'horreur à venir. Soudain un vacarme terrifiant sous l'eau, un raclement qui domine le fracas des lames, couvre jusqu'aux lugubres gémissements de la tempête. Notre trirème a touché le fond, puis une vague énorme l'a soulevée dans sa fureur, mais sans parvenir à la rétablir sur ses assises. Elle gît toujours couchée sur son flanc dans une situation critique, engloutissant des paquets d'océan par ses panneaux d'écouille défoncés. Drossée de travers à la lame, abandonnée à elle-même, incapable de revenir cap au vent, notre galère n'est plus qu'une ruine flottante à la merci des éléments déchaînés. La mort est à prendre son élan. Dans un instant, notre trirème aura chaviré ou embarqué suffisamment d'eau pour couler à pic. À moins qu'elle ne se fracasse sur quelque éperon mortel des hauts-fonds...

Nouveau choc terrible sous nos pieds, suivi d'une sorte de crissement sonore effrayant. Puis un craquement sinistre et tout le flanc droit éclate sous la rupture brusque de la paroi de cale, s'entrouvre sur une mer en furie qui se précipite dans les entrailles de la galère en rugissant : notre trirème s'est empalée sur des récifs. Le tumulte est indescriptible. Les rameurs de service, visages terrorisés, luttent avec l'énergie du désespoir pour tenter de se libérer de leurs chaînes. Échouée contre un écueil, la galère y est sauvagement battue par le ressac. Un instant elle reste là à gémir et à trembler de toutes ses membrures, pareille à une bête frappée à mort au milieu des cris de panique et de l'effolement général. Puis soudain, par quelque violente

convulsion de la tempête, elle se dégage de son piège mortel et tout se disloque avec cette libération, se rompt, vole en éclats. D'un seul coup toutes les lampes-tempête s'éteignent, nous plongeant dans des ténèbres affreuses. Partout la terreur panique, des hurlements d'effroi, la mort qui est à saisir ses proies...

Happé dans le noir par les eaux tourbillonnantes, le sang chante à mes oreilles. Je n'entends plus les cris d'épouvante de mes frères galériens, la voix du préteur Valerius s'y est substituée dans les ténèbres. Il est à statuer sur mon cas de son ton le plus solennel, le plus pompeux. À ses dires, je suis un soldat perdu, un sectaire impie coupable de manquements graves envers la majesté de César. Une sourde anxiété fait alors écran aux mots dans mon esprit. Le cœur battant, la respiration oppressée, j'attends que la lourde machine judiciaire en ait fini avec ses excuses hypocrites pour justifier ma condamnation à mort. Qu'ai-je besoin de connaître les faits délictueux dont je suis reconnu coupable? Ma vie se termine ici. « Accusé, avez-vous une dernière demande à adresser au Tribunal, avant le prononcé de la sentence? » Briser le silence pour solliciter ma grâce? Jésus a-t-il imploré la clémence de ses juges?

La mort d'un citoyen romain doit conserver jusqu'à la fin une apparence de dignité. Aussi prendra-t-on soin de m'envelopper la tête d'un voile, pour que mon exécution ne soit pas une source d'offense pour les yeux. Le bourreau va enrouler autour de ses mains les deux extrémités du garrot de cuir tressé, puis me le passer autour du cou. Et là, d'un geste vif, il tirera ma tête en arrière, pendant qu'il calera son genou contre mon dos et exercera une tension maximum sur le garrot. Sous le voile, personne ne verra mon visage horriblement congestionné, mes yeux exorbités, ma bouche crispée en un affreux rictus. Seul le bourreau sera témoin de ma lutte désespérée pour tenter de desserrer cette prise mortelle. Seul il entendra mes râles d'agonie, verra la danse macabre de mes jambes flageolantes, puis mon corps s'affaïsser sans vie entre ses mains.

Le verdict tombe : condamnation à la réclusion criminelle!... Les travaux forcés!... Après une carrière pleine de gloire et d'honneurs, je suis dégradé. On me déchoit de tous mes titres et privilèges. Mes biens, pour ce qu'il en reste, sont confisqués par l'État. Je vais disparaître à jamais dans l'anonymat le plus misérable qui soit, la lamentable promiscuité d'une galère de forçats. Mourir lentement à la vie dans ce pourrissoir flottant jusqu'à ce que les visions les plus chères de mon existence passée s'effacent peu à peu de ma mémoire. Jusqu'à ce que la notion du temps ait perdu toute signification pour moi. Jusqu'à ce que je rentre dans le néant de l'oubli et que les flots de la mer emportent le secret de mon passage ici-bas avec eux, quand je vais rendre mon dernier soupir. Un peu d'embruns sur une crête de vague, balayés par le souffle du vent...

La mort m'enserme de son suaire glacé dans les ténèbres. Mon esprit n'a jamais cessé d'en avoir une perception aiguë malgré mon absence d'un instant pour ce rendu de sentence du juge Valerius. Il est toujours là ce principe de vie à assurer une garde vigilante en moi. Veillant sur ma personne à mon insu, dans sa clairvoyance il a pris conscience du grondement des déferlantes au-dessus de ma tête. Et en un clin d'œil il m'a tiré de mon passé pour me communiquer les secousses de leurs violents passages. Et je me débats maintenant de toute la force de mes membres pour crever la surface. Un mouvement de tourbillon provoqué par le refoulement de l'eau au contact des brisants cherche à me retenir captif, me fait tourner sur moi-même, me tire vers le bas, pareil à un monstrueux serpent enroulé autour de moi. Mais ma vie ne se terminera pas sur cette ligne de ressac. Je ne serai pas un de ces cadavres que la mer va rejeter à l'aube avec les oiseaux de mer piaillant tout autour. Je m'en fais le serment.

Le Ciel ne m'aura pas envoyé ce rayon d'espérance en vain. Ce naufrage, c'est ma résurrection!

## CHAPITRE LXII

*MISÈNE, mi-avril de l'an 791\* de Rome.*

Toutes les rames s'élèvent dans un parfait accord, restent un moment en suspens, puis plongent à pic. La galère frémit, comme secouée par une puissance invisible. Enchaîné par le cou à une rangée d'étauçons de la cale en compagnie de mes compagnons rescapés, je peux entendre les bouillonnements provoqués par le refoulement de l'eau le long de la coque du bâtiment. C'est l'inversion de manœuvre en vue d'un accostage. Nouveau signal de l'*hortator* : simultanément les rameurs de droite poussent leurs rames vers l'avant, tandis que ceux de gauche les tirent vers l'arrière. La trirème pivote sur elle-même et, en quelques instants, aidée par le vent et guidée par la main sûre de son timonier assis au gouvernail, elle vient doucement se ranger le long de la puissante jetée du port de Misène.

— Allez, tous debout! hurle le chef des gardes-chiourmes à notre intention, pendant que ses adjoints nous libèrent de la poutre à laquelle nous sommes enchaînés depuis des jours. On vous fout dehors!

Paralysés des membres inférieurs suite à la détresse indicible de nos conditions de captivité, certains parmi nous tardent à se mettre sur pied. Tous nous souffrons de graves courbatures, en raison de la longueur de notre chaîne calculée pour que personne ne puisse vraiment se lever, ni s'allonger tout à fait. Et tous nous sommes dans un état de saleté repoussant, suant la crasse par tous les pores de notre peau. Une raison de plus pour que nos gardes hargneux et féroces comme des molosses nous bourrent de coups et nous accablent d'injures :

— Vous nous avez empestés de votre odeur de porcs assez longtemps!... Il faut vraiment que le peuple soit en manque de distraction, pour avoir idée de vous rapatrier d'Afrique juste pour les divertir!

Fers aux chevilles et aux poignets, tous liés à une chaîne commune qui court le long de notre groupe, on nous pousse le long de la coursive vers un escalier d'écoutille d'où filtre au-dessus de nos têtes une lumière éblouissante. Les trompettes sonnent là-haut, et les membres d'équipage pressent le pas pour venir se ranger en ligne d'accueil au pied de la passerelle de débarquement. Ces honneurs militaires sont destinés au commandant rescapé de notre trirème. Unique marin officier à avoir survécu à la perte de notre galère, il est de retour à son port d'attache après quatre mois d'absence et un naufrage plein de péripéties. De son équipage de marins-soldats qui comptait quelque trente hommes, quatre seulement ont échappé à la mort. Mais qu'importe ce désastre. Même si deux cent trente-trois galériens ont perdu la vie à cause de l'impéritie de ce dangereux irresponsable, tous ses amis de *Misenum* sont sur la jetée pour lui faire un accueil enthousiaste à sa descente. Ce sont les rameurs de notre galère qui sont tenus responsables de son naufrage. Paraît-il que nous n'avons pas fourni suffisamment d'effort sur nos rames, quand la situation menaçait. D'où notre condamnation aux jeux du cirque.

La petite fête terminée, c'est dans le cliquetis de nos chaînes et les insultes de nos gardes que les dix-sept rameurs survivants de notre galère gravissent lourdement, à la queue leu leu, l'escalier nous conduisant sur le pont. Dernier de la file, je jette un regard d'adieu aux misérables formes humaines demeurées enchaînées à leur rame de servitude, le long des flancs de leur geôle flottante. Un regard d'une douloureuse intensité, nourri un instant d'un indicible regret de ne plus partager leur lamentable promiscuité devant le sort cruel qui nous attend. Misène est la dernière étape de nos tribulations de naufragés,

avant les jeux du cirque de Rome. Nous ne sommes qu'une nourriture sur pied destinée aux fauves. Mais l'heure n'est pas à la nostalgie et un coup de fouet vient brutalement me le rappeler.

Tête baissée, les yeux mi-clos pour éviter l'éclat trop brutal d'un firmament délavé de lumière qui me brûle les yeux plus qu'une flamme, je débouche sur le pont au milieu d'un espace ouvert où ciel et mer se confondent en une même splendeur azurée à perte de vue. Pris d'un vertige soudain, je flageole sur mes jambes. Tout comme au matin de mon réveil sur cette plage de Numidie où j'avais fini par échouer complètement épuisé au cours de la nuit. Ébloui par l'aveuglante lumière du soleil, tout s'embrouillait et se confondait devant ma vision altérée. J'entendais bien la voix du ressac derrière moi et les cris perçants des mouettes au-dessus de ma tête, mais mes yeux se refusaient à m'en restituer des images claires.

Dans l'état pitoyable où je me trouvais, marcher dans cet espace infini bordé de dunes m'avait demandé un suprême effort de volonté. Si bien que quand des ombres mouvantes étaient apparues dans le lointain sur cette plage écrasée de soleil, en proie à une vive émotion j'avais commencé à crier à tue-tête et à faire de grands signes d'appel en direction de ces silhouettes irréelles que je distinguais à peine dans ce contre-jour aveuglant. Et les taches ondoyantes s'étaient mises à grossir devant mes yeux douloureusement éblouis, jusqu'à prendre la forme d'un vol de grands oiseaux noirs battant des ailes dans le vent. Et au dernier instant l'épaisse volée s'était abattue sur moi comme une bande de vautours se jetant sur une charogne. Et avant de comprendre ce qui m'arrivait, je m'étais retrouvé coincé sous les serres de ces rapaces, des cavaliers nomades du désert qui venaient de me faire captif en vue de me vendre au plus offrant.

Dans l'incapacité de pouvoir arrêter les pillards en maraude prompts à rafler tout ce que la mer pouvait leur jeter en pâture au lendemain d'un naufrage, la légion romaine de Numidie avait choisi la voie du négoce avec ces écumeurs. Et en douce, sans faire d'éclat, elle avait marchandé ma libération contre rançon. Comme elle avait négocié celle de tous les autres naufragés de notre galère. Pour mieux remettre dans les fers ceux qui avant le désastre vivaient dans les fers. Une liberté qu'illusoire. Le temps que les déferlantes me portent sur la côte. Le temps que le jour se lève sur notre trirème éventrée dont les débris dérivent mollement vers le littoral au gré des vagues. Le temps que les oiseaux de mer qui tournoyaient au-dessus des criques où les courants avaient charrié des cadavres eussent fini de donner l'alerte par leurs plonges et leurs piailllements frénétiques.

Misène est là au sommet de son cap, à veiller avec orgueil et défi sur la baie de Naples étalée à ses pieds et tachetée de voiles blanches dans le lointain vaporeux. Un espace affolant, sans murs, sans barreaux, baigné d'une lumière à l'éclat insoutenable. Une impression immense de liberté, à l'exemple de ces oiseaux de mer en maraude qui planent avec grâce entre le ciel et l'onde et s'abattent l'instant d'après en un plongeon de haut vol au milieu des flots azurés, avant de remonter à tire-d'aile, la gorge gonflée de leur prise. Un sentiment de liberté pourtant fort trompeur : ici, au milieu de ce port, vivent à la mauvaise saison des milliers de forçats sur les galères où ils ont peiné durant tout l'été. La moitié de la flotte de guerre de Rome mouille au fond de cette baie féerique dominée par les montagnes de Salerne et le cône fumant du Vésuve.

L'ombre écrasante de Rome enveloppe notre colonne alors que nous nous ébranlons sur la jetée en direction des murs de la ville fortifiée. Autour de nous, ponctué par les cris stridents des mouettes et les ordres tonitruants des chefs de chantier, l'air vibre du bourdonnement incessant d'une activité fébrile. Partout des galériens en haillons s'affairent sur les ponts de trirèmes en cale sèche. Enfermé en moi-même, en proie à une sourde appréhension, je n'ai pas un regard pour cette misérable population carcérale dont hier encore, il me semble, je partageais le sort cruel. Et sans tarder, on gagne l'extrémité du môle pour s'engouffrer dans Misène par la monumentale porte du rempart faisant face à la mer.

Sitôt à l'intérieur du mur d'enceinte, nos gardes guident nos pas vers une somptueuse résidence de la ville sise non loin de là. Là nous y attend à son entrée un commis aux écritures des services administratifs de l'arsenal dépêché à notre rencontre. Moue désabusée, se donnant des airs d'importance, faisant mine un instant de consulter un document tiré d'une épaisse liasse de parchemins qu'il tient en mains, il balaie notre colonne d'un regard indifférent, puis lance à la volée :

— Lequel est le tribun parmi vous?

Je m'identifie. Aussitôt l'homme ordonne à un forgeron de me libérer des fers me liant à mes compagnons d'infortune. Se gardant bien toutefois de me retirer mes chaînes de pieds et de mains, sans autre formalité on me confie aux soins d'un esclave de la demeure princière chargé de m'escorter à l'intérieur.

Tout n'est que pure splendeur pour les yeux entre les murs de cette riche villa. Une profusion de marbres et de fresques de mosaïque aux colorations les plus rares témoignent de la prospérité et de la réussite sociale du maître des lieux. Mais à peine suis-je conscient de cet étalage de somptuosité et de marbre statuaire du meilleur goût, tant je suis préoccupé par ce nouveau saut dans l'inconnu. L'instant d'après, introduit dans un atrium romain fastueux, je suis abandonné seul sur place...

Personne pour m'accueillir. Par curiosité je me risque à faire quelques pas en avant. Mais le vacarme de mes chaînes entrechoquées sur le dallage de marbre a vite fait de mettre un terme à mon investigation du lieu. Un bruit de pas sur ma gauche. Un homme approche entre les colonnes ceinturant un plan d'eau aménagé en jardin aquatique. Impossible de distinguer les traits de l'arrivant, mais sa silhouette est à l'évidence celle d'un personnage de stature imposante. Vêtu d'une courte tunique blanche de prix richement décorée, que souligne encore une chlamyde de pourpre agrafée sur l'épaule, il vient directement à ma rencontre...

— Heureux de te revoir, Marcus!

Macron!... Un port de prince, des yeux dans lesquels brille toujours la même farouche détermination faite d'audace et de convoitise, mais qui s'assombrissent aussitôt à ma vue, quand mon vieil ami de toujours découvre dans quel état je suis.

— Je mentirais si je te disais que tu n'as pas changé, me dit-il d'une voix vibrante d'émotion, après m'avoir donné l'accolade et reculé d'un pas pour mieux m'observer un instant, le nez plissé par une moue de répugnance involontaire au contact de l'âcre odeur animale de mon corps.

Il y a si longtemps que je suis humilié dans tout mon être, au fond du tombeau où l'on m'a enterré vif, que ma déchéance et ma disgrâce me sont jetées à la face par les regards de mépris de mes tortionnaires, que je n'en prends même pas ombrage. Ma tête balafree aux traits creusés, aux yeux brûlants, aux pommettes à fleur de peau, aux cheveux coupés de près, doivent me conférer un aspect terrible. Et cela c'est sans oublier mes flancs creux, les vilaines cicatrices de mes cruelles fustigations passées, les muscles en saillie de mon corps déformé par mon cruel labeur. De fait je dois plutôt avoir l'allure effrayante d'un véritable revenant des enfers!

— Jusqu'au dernier instant, j'ai tenté de faire casser ton jugement, en usant de mon influence et de mon poste d'autorité auprès du Trône, finit par me dire Macron dans un sourire triste empreint d'incrédulité, comme s'il n'arrivait toujours pas à croire à ce qui m'est arrivé. Mais en vain. C'est la confession de ton appartenance à la secte de ce *Christos* qui t'a perdu... Tibère considérerait cet aveu comme un grave manquement à tes devoirs, en raison de ton obligation de fidélité envers Rome. Le prêtre de haut rang que tu as tué, il s'en moquait... Je me suis penché longuement sur le procès-verbal de ta

comparution, dans l'espoir d'y découvrir un mot, une phrase, un point litigieux, quelque chose qui m'aurait permis d'argumenter pour te tirer de là... C'était peine perdue.

Macron s'éloigne d'un pas et passe derrière une table de marbre sur laquelle il se penche, les deux mains appuyées sur son rebord. Un instant il reste là à me détailler en silence, puis il dit :

— Pareille conduite aussi déraisonnable chez un homme de ta lucidité d'esprit, pour un peu on croirait rêver... Tout cela est bien triste... Jusqu'alors, j'avais cru que toutes ces histoires de sectes avec leurs pratiques magiques trouvaient surtout preneurs chez les femmes, plus faciles à se laisser influencer... Impressionnante, ta proclamation d'allégeance envers ce *Christos Iésous*. Combien d'hommes à ta place auraient flanché au dernier instant pour obtenir leur liberté, et sans doute au prix des pires lâchetés... Si tes accusateurs escomptaient faire un exemple avec toi, espéraient empêcher la propagation de ce mouvement insensé dans Rome, c'est raté... Cinq ans maintenant que remonte ta condamnation?

Enfermé en moi-même, je ne réponds pas à la question, si c'en est une. Ma longue habitude de vivre confiné dans le silence et les sentiments confus qui m'agitent à cet instant me dictent cette attitude. Ce silence est l'ultime proclamation de la dignité qui me reste dans les circonstances. Il est un éloquent témoignage de la façon dont j'ai relevé le défi des humiliations et des souffrances de ma nouvelle vie dans les fers, comme prix de mon attachement envers Jésus.

— Les choses ne se sont pas arrangées depuis ta condamnation, poursuit Macron en hochant la tête de gauche à droite, l'air pensif. Peut-être tes accusateurs auraient-ils dû faire moins d'éclat autour de ce déplorable incident. D'autant plus que tu avais agi en légitime défense... Quoi qu'il en soit, l'agitation sous l'impulsion de ce *Christos* est maintenant à nos portes : des Romains en dénoncent d'autres en les traitant de *christianoï*, et les nouveaux convertis, même s'ils ne sont encore que quelques poignées dans Rome, sont très actifs. Ils se disent solidaires avec le peuple universel des pauvres et partagent leurs biens avec eux, allant jusqu'à glorifier les miséreux et déclarer les esclaves égaux de leurs maîtres. Et cela, c'est quand ils ne traînent pas aux portes des prisons pour y porter assistance aux détenus... À les entendre, leur *Christos Iésous* leur inspirerait de compatir aux misères des affligés de ce monde... Rome sera bien toujours le lieu de rendez-vous de tous les égarements que la superstition est capable d'engendrer dans l'esprit humain!

Macron secoue tristement la tête, puis hausse les épaules, comme s'il était dépassé par les événements. Regard intense et douloureux empreint d'incrédulité fixé sur moi, après un silence il ajoute :

— Tu étais devenu un fils de Rome, Marcus. La Cité t'avait pris sous sa protection, t'avait donné un nom, couvert d'honneurs, enrichi au-delà de toute espérance... Ne viens pas me dire que tu as pu oublier tout cela?... Dois-je entendre que ton *Christos* a pu t'illusionner au point de t'emmener à tourner le dos à tous ces avantages?

« À quel prix tous ces avantages ? » suis-je tenté de répliquer. Rome n'a jamais donné, sans prendre en retour. Corrompu par l'argent et le pouvoir à l'image de cette grande prostituée vénale, aveuglé par sa vie lascive et fastueuse, j'avais vécu d'une existence sans élévation, avec au fond de l'âme un vide effrayant. Jusqu'à ce jour où était apparu le Berger d'Israël dans mon horizon bouché. Cet entracte inoubliable de ma vie où j'avais eu l'insigne privilège de vivre dans son entourage pour le voir élever les humbles de cœur, et renvoyer les mains vides les puissants et les orgueilleux. Et comme ce Fils du Ciel avait identifié que j'étais de ces affamés de sens en quête de raisons de vivre, il avait illuminé mon âme en détresse de la lumière de son Esprit.

— Je ne sais comment interpréter ton silence, Marcus. Pas plus que j'arrive à comprendre pourquoi on te considère comme un porte-étendard de la secte à Rome. Mais sache qu'il est heureux pour vous, les *christianoï*, si je dois vous appeler

ainsi, que Caligula soit plus préoccupé par les jeux de l'arène, les courses de chars et les représentations théâtrales que par les cultes et les croyances qui dérogent à la tradition... Malheureusement, je crains qu'il n'en soit pas toujours ainsi... L'année dernière, quand il a pris la succession de Tibère à la tête de l'Empire, Rome a été emportée dans un tourbillon de fêtes et de cérémonies qui ont duré cinq mois. Plus de soixante mille bêtes ont été égorgées dans les jeux du cirque, et on a fait combattre dans l'arène des milliers de gladiateurs... Notre nouvel empereur aime les sensations fortes, et surtout le sang... C'est moi qui ai favorisé la succession de Caligula au trône. Je croyais voir en lui un nouveau Germanicus... Le début de son règne m'avait donné à penser qu'il en serait bien ainsi, tant il se démarquait de Tibère et tant il semblait donner toutes les preuves de modération, d'équité et de grandeur qui avaient fait la renommée de son père... Puis il est tombé gravement malade au tournant de l'hiver, alors que sa popularité était à son sommet. Pendant un mois, on a craint pour sa vie. L'émotion était à la grandeur de l'Empire, en raison de la satisfaction du peuple. Jour et nuit, l'encens brûlait devant les niches de nos divinités protectrices pour son rétablissement.

Macron marque une pause, le regard au loin, le visage assombri. Puis, comme s'il se parlait à lui-même :

— Pour notre bonheur ou notre malheur à tous, Caligula s'est rétabli. Mais depuis, il est méconnaissable : une grave mutation de son caractère est à le faire sombrer dans la démence sanguinaire. Une cruauté capricieuse, d'énormes besoins d'argent, des décisions arbitraires inquiétantes... Alors qu'au début de son règne, il avait interdit l'érection de statues à son effigie, maintenant il se consacre des images. Les sacrifices à sa fortune sont devenus chose courante... Ce que je crains, c'est qu'il en vienne à se déclarer immortel et exige d'être vénéré à travers tout l'Empire au même titre que les autres dieux... Tu vois d'ici les répercussions de pareille atteinte à la politique romaine de tolérance religieuse?... Les troubles violents auxquels on aurait à faire face, ne serait-ce qu'en Palestine où l'opposition massive du peuple juif nous conduirait sûrement à une rébellion ouverte?... Au fait, tu savais que Pontius Pilatus y a été relevé de ses fonctions dans les derniers mois qui ont précédé la mort de l'Empereur?

Macron s'avance vers moi et pose une main sur mon épaule avec une cordiale familiarité :

— Tu as froncé les sourcils quand j'ai mentionné le nom de Pilate. Je parie que tu brûles d'envie de connaître les raisons de son départ...

Enfermé dans mon silence, il y a si longtemps que j'ai fait mes adieux à ma condition d'homme libre que tout ce qui me rattachait à Rome et à mon ancienne vie n'a plus aucune sorte d'intérêt pour moi.

— Je te raconte, en deux mots. Une autre affaire religieuse... Un charlatan avait promis aux Samaritains de leur révéler l'endroit où des vases sacrés étaient censés avoir été enfouis par Moïse lui-même, sur un mont considéré par ces croyants comme l'endroit le plus sacré de la Terre. Et comme l'homme rameutait le peuple à la grandeur de la Samarie et que la foule répondait en grand nombre à l'appel de cet imposteur, cela avait commencé à inquiéter Pilate. Il craignait des troubles, en raison des multiples insurrections passées... Au jour dit du rassemblement donc, il décidait d'y faire obstacle et faisait occuper d'avance le chemin d'accès par sa troupe... Devines-tu la suite?... Un carnage, des morts par centaines, les meneurs exécutés après un jugement sommaire!... L'incident suscitait tellement d'émotion dans le pays que les Samaritains portaient plainte auprès du gouverneur de Syrie, en raison de la politique de respect de Tibère à l'égard des cultes étrangers.

Macron s'arrête, me dévisage avec insistance, visiblement toujours décontenancé par mon silence.

— Qui avait raison, qui avait tort, poursuit-il au bout d'un instant – Pilate a toujours proclamé de son côté qu'il avait agi dans le cadre de sa charge –, on ne le saura sans doute jamais, parce que le gouverneur a refusé de se prononcer et a choisi

plutôt d'envoyer Pilate se justifier auprès de Tibère des accusations déposées contre lui par les Samaritains. Et l'Empereur a eu le temps de mourir avant que Pontius n'arrive à Rome... En raison de l'amnistie générale décrétée par Caligula lors de son ascension au trône, notre petit despote n'a pas été plus inquiété.

Mains sur les hanches, Sertorius fait mine de vouloir retourner à sa table de travail, puis se ravise, le visage soudainement assombri :

— Imaginons un instant qu'à Rome, l'effervescence autour de votre *Christos* continue de se gagner des adeptes. Au point qu'on en vienne à considérer votre mouvement comme une source de perturbation pour le peuple... Au milieu de cette atmosphère orageuse, voilà qu'un beau matin, un Caligula de plus en plus imbu de la divinité de sa personne se formalise de ce que cette secte de *christianoï* ne rend pas de culte à sa fortune. Au lieu de cela, les sectaires pointés du doigt lui préfèrent dans leurs libations un séditieux crucifié qu'ils honorent comme un dieu... Peut-on estimer comme chose plausible que notre César déifié en prenne fortement ombrage?

Macron me sonde du regard, comme s'il espérait percevoir en moi une soudaine appréhension. Mais au bout d'un instant, voyant que c'est peine perdue, il reprend son exposé :

— Plaise à votre *Christos* de vous épargner de vivre pareil tourment. Contrarier Caligula, c'est l'offenser. Se le mettre à dos, c'est encourir sa condamnation... En pareil cas, il pourrait n'avoir aucun scrupule à vous faire périr en masse. Exactement comme l'a fait Pilate avec les Samaritains... N'oublie pas que Caligula ne l'a pas condamné pour sa tuerie. À croire qu'il aurait agi de même, s'il avait été à sa place... Mais ne commençons pas à nous affoler avant le temps. Les maux que je redoute pour toi et tes frères *christianoï* n'arriveront peut-être jamais. Et ce qu'il y a de sûr, c'est que tu es à un tournant de ton destin, depuis ton naufrage en Numidie. Les dieux ont commencé à te sourire dès l'instant où Tillius a pris le commandement de votre galère à Carthage... Il était si contrarié à l'idée d'hiverner là-bas, qu'il a risqué le tout pour le tout, en dépit du mauvais temps qui menaçait au large... Mais quand on a pour père Quintius Tillius, commandant en chef de la flotte de guerre de Misène, faire naufrage n'entraîne pas les mêmes conséquences que pour un autre capitaine de galère.

Le regard de Macron s'accroche un instant sur les chapiteaux grecs coiffés de lierre de la colonnade dont les blanches silhouettes se reflètent sur les eaux dormantes de la superbe pièce d'eau.

— Vise un peu dans quelle riche demeure ce brave homme abrite ses soucis. Quand on loge dans pareil palais, on est forcément un homme d'influence. La preuve, c'est qu'aussitôt que la nouvelle de la perte de la galère de Tillius est parvenue au proconsul d'Afrique à Carthage, celui-ci a donné pour consigne à la « Troisième légion Auguste » de tout mettre en œuvre pour retrouver d'éventuels survivants... Les Berbères nomades qui vous ont secourus ne voulaient pas négocier le rachat du capitaine sans le reste de son équipage. Vous avez donc été vendus en bloc... C'est à la présence de votre commandant parmi les rescapés que vous devez votre salut. Rome n'aurait jamais accepté de verser une rançon pour une poignée de forçats naufragés. Et toi, oublié de tous comme tu l'étais depuis ta condamnation à la réclusion criminelle, on n'aurait même pas su que tu servais ta peine à bord de cette galère!

Claquement de doigts de Macron. Aussitôt je perçois un frôlement furtif entre les colonnes entourant le vaste bassin où croissent nénuphars et lis d'étang. Un jeune esclave de la maison vient discrètement déposer sur la table de marbre trônant au centre de l'atrium un rouleau de parchemin, puis se retire sans plus attirer l'attention.

— Au cas où tu ne l'aurais pas encore deviné, je suis à Misène pour te faire une proposition, me confie mon complice de toujours avec un large sourire engageant. Si tu l'acceptes, j'ai ici un document auquel il ne manque que ma

signature pour te confirmer ta remise de peine. Et à la fin du mois de *panémos*\*, si la chance ne t'abandonne pas, tu seras un homme libre!

Mon cœur s'affole, se met à battre avec la fébrilité que l'espérance soudaine peut procurer au condamné à mort entrevoyant tout à coup une possibilité de s'échapper à travers les barreaux de sa cellule.

— En un mot, c'est ta grâce que je t'offre, Marcus. Mais c'est donnant, donnant. On t'accorde ta liberté, mais à la condition de recevoir en échange... Quand je dis « on », j'entends par là l'Empereur lui-même. Mon rôle à moi consiste à te transmettre sa proposition et à essayer de te convaincre de l'accepter. Je m'explique... On manque de bons gladiateurs. La demande est devenue subitement supérieure à l'offre.

Voilà donc la nature de la proposition de Macron : les jeux de l'arène. La mort-spectacle. L'adversaire qu'on doit haïr comme l'ennemi pour mieux le vaincre. Le corps à corps mortel. Tuer ou être tué, pour le seul bon plaisir d'une foule malsaine, avide de sang, de cruauté et de meurtre. L'égorgement pour le vaincu, si tel est le bon plaisir du bailleur de fonds des jeux. Le vainqueur devenu bourreau exécutant froidement le perdant d'une main meurtrière, comme on abat un cheval blessé. Pendant que dans les estrades, les lettrés, tout aussi friands de ces divertissements cruels que la populace, clameront à la sortie des vomitoires, ne prendre plaisir qu'aux savantes passes d'armes de ces sanglants combats. Le meurtre en rançon de ma liberté.

La tête en feu, les yeux brûlants, je regarde fixement Sertorius : aurait-il fait tout ce chemin depuis Rome, s'il n'était pas sûr de m'arracher mon accord? Je suis si fatigué, si usé par cette misérable existence de forçat, cette vie sans lendemain limitée au seul moment présent. Tout chavire et se bouscule dans mon esprit, mais je me garde bien d'en laisser paraître l'intensité du bouleversement à mon vieil ami. Pas un seul muscle de mon visage ne bouge. L'accoutumance passive aux injures et aux coups a fait de moi un masque. Mais à l'intérieur de mon esprit, tout n'est que trouble et chaos. Je voudrais pouvoir mettre un océan entre Macron et moi. À la seule idée d'être utilisé comme instrument de mort et de faire couler le sang une fois de plus, je suis rempli d'horreur. C'est un malheur indicible. Le dernier pas vers la déchéance totale.

Je sors de mon absence d'un instant alors que Sertorius, dans une attitude expectante manifeste, après avoir abattu son jeu, est à me livrer le détail de sa proposition afin de tenter de me convaincre d'accepter son offre :

— Cette pénurie de combattants d'expérience tient au fait que les jeux du cirque n'ont jamais été aussi populaires depuis que Caligula a accédé au trône. Tibère, de son vivant, avait limité au strict minimum les combats dans l'arène. Caligula a changé tout cela, autorisé une sensible augmentation des jours de jeux, ainsi que du nombre de gladiateurs participants. Si bien que la profession de gladiateur n'a jamais été aussi courtisée. Tout le monde se dispute ses faveurs... Les lieux de marché où ces combattants sont vendus à prix d'or sont devenus le centre d'intérêt des gens aisés. Des achats à grands frais, souvent juste pour se mettre dans les bonnes grâces de Caligula, du fait principalement qu'il est le premier fournisseur de gladiateurs de Rome.

Macron marque une pause dans l'attente prudente de quelque réaction de ma part. Mais mon mutisme s'éternisant, il préfère sagement poursuivre avec son numéro de charme, comme si de rien n'était :

— Avec une demande allant toujours en augmentant, la rareté s'est installée, et avec elle les bons combattants. La qualité du spectacle en souffre par moments. Cela donne lieu à des boucheries sans finesse, et la foule manifeste son mécontentement... Cette pénurie de gladiateurs menaçant donc la qualité des jeux, Caligula met tout en œuvre afin d'intéresser un nombre croissant de citoyens à la profession... C'est ta survie au naufrage de ta galère qui a attiré l'attention

sur toi. Elle t'a projeté en pleine lumière de la relève envisageable, du fait que tu n'as rien à perdre... Caligula sait tout de toi, et il affirme à qui veut l'entendre qu'il se souvient que dans sa tendre jeunesse, il t'avait vu en compagnie de son père Germanicus, et que les amis de son père sont ses amis. Bref, il est prêt à te gratifier de toutes les bienveillances, si tu acceptes son offre.

Sertorius me lorgne un instant avec un air complice, mais vite embarrassé face à la déconcertante impassibilité de mes traits, il masque son trouble au mieux par une bourrade amicale qu'il me donne avec un large sourire engageant, avant de reprendre son propos :

— Caligula a un gladiateur favori... Il a pour nom Studiosus. Un champion... Au cours d'une discussion amicale entre les deux hommes, Studiosus s'est vanté de pouvoir affronter à tour de rôle cinq gladiateurs lors du *munus* à venir, et cela dans la même journée... La seule condition exigée étant que ses cinq adversaires n'aient jamais combattu dans l'arène auparavant. Peu importe l'entraînement qu'on pourra vous donner avant les jeux, et peu importe vos antécédents dans le domaine des armes... Caligula a relevé aussitôt le défi. Il a vu dans ce combat une occasion en or pour se rallier tous les enthousiasmes. Le peuple aime commenter les exploits de ses champions et parier sur eux. Et le Prince agit exactement de même. Il apprécie bien Studiosus, mais il est sûr que sa vantardise va le perdre. Aussi entend-il miser une fortune sur les cinq candidats qu'il a choisis pour l'affronter... Pour ce faire, chacun d'entre vous combattra dans un cadre lui rappelant une composante de sa vie passée... Ainsi l'un est un ancien commandant de galère. Caligula a donc imaginé pour ce combattant que Studiosus l'affronte dans un simulacre de bataille navale. Un décor a donc été commandé à cet effet... Pour toi, ton combat se déroulera à cheval. Cela évoquera tes glorieux faits d'armes dans la cavalerie romaine. Et ainsi de suite... L'événement se tiendra lors de l'ouverture des Jeux apollinaires de *panémos*\*

Je voudrais parler que je n'arriverais pas à formuler un mot, tant mon esprit est envahi par une détresse sans nom, tant je me sens accablé par la fatalité : Macron me livre son discours comme si j'avais déjà donné mon accord!

— Deux mois avant la tenue du spectacle, tous les regards seront déjà braqués sur ce *munus*. Un affichage à la grandeur de Rome. De vastes fresques pour y dépeindre les éléments les plus spectaculaires de ces fêtes. Noms des gladiateurs participants bien en vue. La veille de l'ouverture des jeux, le grand public se verra présenter les combattants avec tout le cérémonial de circonstance. Ta seule présence va susciter un engouement immense. Les paris vont s'envoler. Un tribun militaire dégradé portant le nom des Félix et élevé au rang de chevalier avant sa déchéance, cela va captiver tout le peuple.

Quel nouveau scandale ce sera pour mon père d'adoption. Quel déchirement, quel déshonneur, quelle humiliation à faire subir à un citoyen aussi émérite de Rome, vanté dans la capitale comme dans toute la Numidie. Les envieux de sa réussite et de sa richesse devaient tous avoir les yeux braqués sur lui, lors de ma condamnation à la peine de réclusion. La révélation de mon appartenance à une secte fustigée pour son adoration d'un *biothanatos*\* qu'elle vénère au même titre qu'un dieu a dû lui valoir d'être tourmenté de toutes les manières possibles.

— Que risques-tu à dire oui à l'offre de Caligula? À part la mauvaise blessure, bien sûr? Tu as un long apprentissage du métier des armes, et il n'y a qu'à te regarder pour savoir que tu as la résistance physique requise pour soutenir les assauts répétés du plus coriace des adversaires. Et je sais que si tu acceptes, tu te battras bien. Et comme la foule manifeste bruyamment son appui aux gladiateurs ayant bien combattu, même en cas de défaite elle sera derrière toi... Caligula sera l'éditeur des jeux. De ce fait le dernier mot lui appartiendra en matière de grâce. Et il te garantit ta liberté... De toute façon, je

suis sûr qu'il te fera demander auprès de lui après ton combat, tellement tu vas lui en mettre plein la vue... Les quatre autres candidats pressentis ont déjà tous donné leur accord.

Macron s'empare du rouleau de parchemin reposant sur la table, en fait sauter le cachet, puis le déroule et me le braque à la hauteur yeux, dans l'impossibilité que je suis de pouvoir le tenir entre mes mains entravées.

— Tu peux prendre connaissance des détails de l'offre, si le cœur t'en dit. Tout y est clairement spécifié... Tu apposes ta signature au bas du document, et tu es libre en fin d'après-midi du premier jour de nos Jeux apollinaires. Dans le cas contraire, tu seras quand même de la fête. (Secouant la tête d'un air douloureux :) Au mieux, on te collera un poignard dans la main et tu auras à combattre contre les bêtes. Et si tu survivs aux crocs des fauves, tu retourneras aux galères pour y retrouver la vermine de ta prison humide et y pourrir jusqu'à ta mort... Au pire, tu partageras le sort de ceux de tes compagnons qui ont survécu à votre naufrage : tu seras livré aux bêtes pour distraire la foule, au moment de la pause du midi... Pour le seul plaisir de te voir courir sans arme dans l'arène avec la meute des carnassiers lancés à ta poursuite... Pendant qu'on pariera dans les gradins sur le temps que les fauves mettront avant de te réduire en charpie!

Un silence lourd de conséquences s'abat entre nous. « Tu seras livré aux bêtes... » Cette menace résonne lugubrement en moi, m'envahit d'une détresse et d'un effroi qui paralysent jusqu'à mon esprit. En même temps, je suis torturé d'un remords sans nom. Gagner sa liberté en s'évadant, c'est une chose. La recevoir en échange du sang versé, en est une autre.

En proie au plus sombre désespoir, accablé de doutes douloureux, je regarde Macron sans le voir. Mon âme est si violemment agitée par le souffle de cette tempête intérieure que j'ai l'impression que mon corps plie sous sa noire haleine, et que Sertorius peut en suivre tous les ravages sur mon visage tourmenté. J'ai fait mes adieux à ma condition humaine il y a longtemps, et pourtant la vie s'accroche toujours à moi avec autant de force. Pour mon malheur, ma misérable carcasse de souffrance a conservé une espérance. Et je n'en peux plus de rester séquestré dans mon tombeau flottant, d'y mourir enterré vivant. Mort de tous ces jours où je n'ai pas vécu, de tous ces jours où je n'ai pu me mettre au service de mon Roi. Un homme vieilli par le manque de lumière, de ciel, d'espace infini, dévoré par la soif d'un idéal auquel je ne peux même pas donner de nom.

Enfermé dans un dilemme sans réponse, je me débats seul avec ma conscience torturée. Me soumettre aux clauses de cette amnistie, c'est brandir l'épée de nouveau contre l'« ennemi ». Tuer pour ne pas être tué. Or, le point de vue du Ciel, propagé avec tant de force par son divin Messenger, c'est que l'« ennemi » est ce prochain qu'il faut aimer comme soi-même. Et l'injonction à l'égard de ce prochain ne laisse place à aucune échappatoire : « Homicide point ne seras! »

J'ai cédé. Sans dire un mot, j'ai apposé maladroitement ma signature au bas du document de Caligula, en raison de mes chaînes. Puis Macron a contresigné le décret garantissant ma grâce et le recouvrement de tous mes titres et privilèges sitôt ma part du contrat remplie. Je voudrais trouver une noble excuse à mon geste, me faire croire que je pourrai peut-être par après me joindre aux disciples de Jésus. Propager avec eux sa Parole d'espérance et de consolation aux opprimés de ce monde. Mais rien d'aussi élevé ne surnage dans ma détresse. Pour me justifier devant d'éventuels détracteurs, je n'ai que cette défense maladroite à leur opposer :

« Que celui parmi vous qui a déjà partagé un sort semblable au mien, et qui comme moi a été maintenu jour après jour dans la faim, la nudité et les mauvais traitements, sans aucune espérance d'en voir la fin, se lève et parle sans crainte, s'il a des blâmes à m'adresser! »

Abandonné de tous comme je l'étais au milieu de mes tourments, qui pourrait me reprocher d'avoir accepté cette planche de salut?

Sertorius se félicite de ma décision, pendant que je détourne la tête pour éviter son regard, tant je suis torturé par mon geste. Pour lui, ce choix va me projeter à l'avant-scène de la plus grande tribune de Rome. Une tribune dont il est assuré qu'elle fera plus pour m'attirer le respect et l'admiration de la fine société que le discours le plus brillant que j'aurais pu prononcer. Mais je n'entends rien des propos de mon vieil ami. Une voix me parle au cœur, et elle a l'indicible accent douloureux de sa Voix. Sans l'ombre d'un doute, c'est une mise en garde : « Voici que je t'envoie comme un agneau parmi les loups... »

Pour fêter ma nouvelle liberté, Macron a prévu un assouvissement de tous mes désirs. Une bacchanale comme Rome seule en a le secret. Trois jours d'une fête orgiaque où je vais pouvoir y satisfaire mes caprices les plus désordonnés jusqu'à satiété. Trois jours d'une licence de mœurs où je vais être si totalement rassasié de femmes et de bonne chère que Macron m'assure à la blague que je vais crier grâce avant la fin de la voluptueuse débauche, tant il m'a ménagé de délicates surprises. Et pour me donner un avant-goût des plaisirs au menu, il frappe dans ses mains, et du fond de l'atrium apparaissent comme par magie, à travers les rayons de soleil qui zèbrent l'air, deux sublimes créatures d'une grâce souveraine. De simples voiles diaphanes les recouvrent de la pointe des seins au bas-ventre, dévoilant tout de leurs corps admirables, alors qu'elles viennent vers nous.

Une démarche langoureuse, un balancement de hanches voluptueux, des cuisses de la couleur du vieil ivoire, des jambes fines de gazelle entourées d'anneaux d'or aux chevilles qui teintent à chacun de leurs pas. Des sœurs jumelles du type égyptien le plus pur, à peine sorties de l'adolescence, en tout point identiques, aux grâces de chatte, aux figures de vierge, aux yeux doux et candides sous leur lourd fard à paupières. Leurs cheveux, noirs comme l'aile du corbeau et coupés en frange sur la largeur du front, sont sertis de perles d'un jaune ambré, leurs longs cous de cygne ornés de fines tresses d'or enroulées à la manière de serpents lovés sur eux-mêmes.

— Alors, qu'en dis-tu? s'enquiert Macron, pendant que les deux beautés ont déjà commencé à se trémousser et à onduler de la croupe devant moi, les yeux luisants de passion, les bras pendus à mon cou.

Toute ma vie, j'ai vécu en grande partie pour satisfaire mon besoin en femmes, pour ces corps à corps enfiévrés où je m'épuisais dans une rage de désir insatiable. Mais au-delà de toutes ces étreintes furibondes, toutes ces amours tumultueuses sans lendemain, je sais maintenant que c'est autre chose que je cherchais. J'ai confondu les chaudes caresses d'une femme avec le bonheur suprême. Et quand mon désir était assouvi, cette félicité n'était jamais au rendez-vous. Au-delà du plaisir rassasié, je me retrouvais sans cesse tenaillé par le même besoin dévorant d'amour. Et ma dissipation m'amenait toujours plus de femmes moins aimantes que l'image de rêve que j'en avais entretenue.

Toujours le même leurre, le même espoir que l'élue de mes attentions amoureuses du moment puisse se révéler être le complément tant attendu à mes besoins affectifs. Toujours la même illusion d'avoir trouvé cette élue pendant un temps, transporté d'extase, jusqu'à ce que le délicieux mirage se dissipe et que mon cœur se lasse de nouveau. Jésus était celui qui avait mis fin à cet affreux pêle-mêle en moi, m'avait dégagé de l'aveuglement de mes passions et de leur cortège de voluptés trompeuses. Il m'avait révélé le vrai visage de l'amour, et j'avais accueilli cet amour en moi comme une source d'eau vive. Pour la première fois, mes attentes envers cet amour charnel fugace dans lequel je m'étais tant investi jusque là avaient cessé.

Ce que j'avais toujours cherché à combler en moi à travers l'amour de l'autre, c'était ce vide effrayant qui m'habitait. Et l'autre ne pouvait pas se substituer à ce manque, puisque lui-même était un être inachevé vivant avec la même carence affective au creux de l'âme. Cet autre vivait la même insatisfaction, se voyait confronté à la même frustration dans ses propres attentes amoureuses à mon égard. Personne en ce monde n'était la partie manquante du vide affectif d'un autre. Ce vide intérieur, j'avais mis du temps avant de comprendre qu'il était la résultante de l'inanité même de ma vie. Et si par moments ce mal-être était devenu obsédant au point d'avoir l'impression que mon âme même me criait sa détresse, peut-être était-ce la façon que Dieu avait choisie pour attirer mon attention sur Lui, me crier son délaissement...

— Renvoie-les, dis-je à la fin, d'une voix lasse.

— Enfin, tu retrouves ta langue!... Elles ne te plaisent pas?

— Vaut mieux que je rejoigne mon *ludus* sans tarder, si je ne veux pas décevoir vos attentes.

— Malheureusement, je ne serai pas là pour te voir triompher, reprend Macron avec une moue attristée embarrassée, tout en congédiant d'un geste de la main les deux jeunes courtisanes qui redoublaient d'œillades pour me séduire. Caligula m'a nommé à la tête de l'Égypte... Faut reconnaître que c'était une promotion difficilement refusable... Ennia, ma femme, m'accompagne, bien sûr. On devrait quitter Rome dans les jours à venir pour Alexandrie... Nos routes se séparent donc ici... Seuls les dieux savent quand nous pourrions nous revoir.

Le moment est venu de se faire nos adieux. Sertorius me prend dans ses bras et m'étreint longuement, un étrange sourire au bord des lèvres, comme si quelque chose le tourmentait. Je ne m'étais pas arrêté à détailler le visage de mon vieux complice jusqu'à maintenant, mais je le trouve marqué par l'âge tout à coup. La chair s'en est alourdie, et les plis et rides qui en soulignent l'expression se sont accentués. Une sorte d'accablement ou de regret, je ne sais trop, transpire par instants sous son masque de flegme, quand il n'y prend garde. Si je ne venais pas d'apprendre sa nomination au poste de gouverneur d'Égypte, je croirais plutôt que Macron est passé de la toute-puissance de sa réussite sociale, à la ruine de ses ambitions. Et soudain, j'ai l'intime conviction que cette rencontre n'est pas le fruit du hasard, qu'elle marque une séparation définitive entre nous. C'est un éternel adieu!

— Je t'envie, Marcus, de pouvoir encore croire en quelque chose après tant de malheurs, laisse tomber Sertorius avec un accent de regret, au moment où l'on va prendre congé l'un de l'autre. L'infortune de ton existence n'aura pas entamé tes croyances.

Juste comme je me retourne pour quitter l'atrium, Macron me retient un instant par le bras d'une main fiévreuse, le regard anxieux :

— Dis-moi, en quelques mots, pourquoi avoir décidé de suivre ce *Christos Iêsous*, envers et contre tous?

Ma réponse est une déclaration formelle qui détruit d'avance toute objection :

— Parce qu'il est venu donner un sens à une vie qui n'en avait pas!

## CHAPITRE LXIV

Depuis tôt ce matin, des troupes de gladiateurs en provenance des quatre plus grandes casernes-écoles de Rome ont commencé d'affluer dans un vaste théâtre du Champ de Mars. Nous sommes là pour la *cena libera*, ce banquet donné devant public que l'éditeur du *munus* offre traditionnellement aux gladiateurs, la veille de leur combat. Et c'est au son des trompettes et avec tout l'apparat officiel que nos colonnes sans armes ont défilé dans Rome. Pour que tous se retournent sur notre passage, et que cela cause un émoi maximal parmi la population féminine, grande admiratrice de corps athlétiques. Mais surtout pour s'assurer que le lendemain, dès la première heure, la multitude prenne d'assaut les entrées de l'amphithéâtre pour y célébrer la gloire de Caligula, le promoteur des jeux.

Pour un peu, on se croirait à l'ouverture des Jeux apollinaires. Un monde fou de curieux s'est massé sur le *theatron*, l'enceinte destinée aux spectateurs, afin de reluquer les robustes dîneurs en tuniques courtes qui vont se jouer de la mort, le jour suivant. Atablés devant un plantureux repas au pied des gradins de l'hémicyclique, on peut nous observer tout à loisir. Dans la chaleur montante du jour, le brouhaha des conversations et le va-et-vient incessant des esclaves préposés à notre bien-être, les meilleurs combattants de Rome sont à cuire autour de tables bien garnies. Outre les gladiateurs et les bestiaires, grandes figures des jeux à venir, toute une faune d'auxiliaires de l'arène affectée au service des duellistes a été invitée à faire bombance avec nous.

Deux surprises de taille m'attendaient au réveil, à quelques heures de l'ouverture de ces jeux de la démesure dont de grands placards exaltent la magnificence à tous les carrefours de Rome, depuis maintenant trois mois. La première est celle de la présence de Tigris parmi nous. Arrêté par la police romaine d'Égypte pour contrebande et initialement condamné aux mines pour dix ans, on l'a avisé un matin, devant la découverte d'autres trafics ayant privé le fisc romain de centaines de milliers de sesterces, que son châtiment avait été revu à la hausse : la *damnatio ad bestias*. La peine infamante de la condamnation aux bêtes. Une image me revient en mémoire : celle de notre rencontre inattendue, à mon arrivée à Alexandrie, à l'automne de 781\*. Récemment retraité de nos légions, mon fidèle compagnon d'armes de Germanie s'était vanté de posséder un bateau à double fond avec lequel il se livrait à nombre de trafics de contrebande.

Transféré à bord d'un navire affecté au transport des forçats vers Rome dans les derniers mois de l'an dernier, Tigris doit donc y être sacrifié aux fauves, en même temps que trois cents autres criminels de droit commun, pour le divertissement du midi de la foule des Jeux apollinaires. Mais le rusé centurion connaît un meilleur sort que ses compagnons d'infortune. Son prestigieux passé de combattant lui vaudra plutôt de pouvoir tenter sa chance dans l'arène l'épée à la main, en échange de sa grâce. Une offre de Caligula qu'il ne pouvait refuser. Et si avant ce matin chacun de nous ignorait la présence de l'autre dans cette négociation occulte, c'est que mon fidèle second des campagnes d'Outre-Rhin a suivi son entraînement de gladiateur au *ludus gallicus*, alors que j'ai reçu le mien au *ludus magnus*, la grande caserne de Rome.

J'aurais aimé fraterniser plus longtemps avec Tigris au départ de notre colonne pour le théâtre, mais on nous a séparés presque aussitôt, la consigne étant de demeurer avec les membres de sa propre *familia gladiatoria*. Le visage de mon fidèle compagnon d'armes me fait peur : c'est le visage d'un tueur. Le langage du regard étant rarement muet, le sien a de quoi donner le frisson. Un regard de la couleur d'une mer orageuse, sinistre, glacial. Un grand fauve prêt à bondir sur sa proie. Plusieurs fois dans le passé, j'avais eu l'impression qu'un animal menaçant se cachait dans ce farouche combattant de Rome. Un animal mal enchaîné qu'il valait mieux ne pas provoquer. Cette fois le carnassier a pris le dessus sur l'homme :

Tigris a régressé au rang de l'animal. La bête féroce est libérée de ses chaînes et elle se manifeste à l'air libre. Gare à celui qui va tomber sous ses crocs!

La deuxième surprise de ce jour, c'est aussi un combattant de l'arène, et il trône en grand seigneur au centre de la virile tablée, objet d'un empressement et d'une attention de tous les instants de la part de ses voisins de table, de hauts personnages du monde de la gladiature. D'une taille gigantesque, une coûteuse tunique de lin sans manches lâchement serrée à la ceinture et ornée au niveau du cœur de l'emblème d'une couronne portant le chiffre « CII », ce colosse affiche son nom de guerre avec orgueil sur son court vêtement lui arrivant à mi-cuisse, comme nous tous. Bien en vue sous sa couronne emblématique, quatre mots : *Triumphus suppositicius sibi epse*. Brodé de fils d'or, cet énoncé clame que « Triumphus n'a personne qui puisse le remplacer ». Et pour cause : cet hercule est le plus grand gladiateur de Rome.

Invaincu en cent deux combats, c'est un guerrier nomade auréolé de gloire qui livre combat là où ses performances sont rémunérées à prix d'or. Et s'il n'y a personne capable de le remplacer, il semblerait bien que ce n'est pas le cas pour le champion Studiosus. Car c'est à titre de remplaçant de ce dernier que Triumphus est aujourd'hui le centre d'attraction de tout Rome. C'est lui qui va relever ce défi insensé d'affronter à tour de rôle cinq gladiateurs au cours d'un même combat. Qu'est-il advenu du favori de Caligula? Mystère. Aucune information n'a été fournie sur la raison de son désistement, à quelques heures de l'ouverture des jeux.

Triumphus est ce malappris à qui j'ai flanqué une bonne raclée à l'auberge *Le Chat qui dort*, dix ans plus tôt, à la veille de mon départ pour la Palestine, alors qu'il était un jeune gladiateur en pleine gloire montante. Une rossée dont il a conservé des séquelles : son nez brisé dévie vers la droite et l'un de ses yeux larmoie en permanence sous une paupière pochée à l'enflure violacée le défigurant à jamais. Tête grossière plantée sur un cou de taureau, il porte toujours la même amulette à l'effigie de la Victoire sur sa musculeuse encolure. Un athlète à la force indomptable et à la souplesse d'un grand félin, servi par un extraordinaire développement de sa musculature qui témoigne mieux que tout de la redoutable puissance de son bras armé. Mâchoires taillées à coups de serpe, le front bas, l'œil d'une effronterie cynique dans lequel s'allument par instants des lueurs fauves, c'est toujours le même masque de froide insolence irradiant d'une énergie farouche qui m'observe à quelque distance avec un sans-gêne total, entre deux conversations avec ses proches. Le même rictus grimaçant qui se retrouve sur une double rangée de dents jaunes ébréchées. Le même rire grinçant qui écorche par son caractère de défi et de provocation.

Face à ce redoutable adversaire, le moindre de mes coups devra porter si je veux conserver une chance de survie. Un jeu de mort dans lequel il me faudra multiplier les feintes et guetter patiemment l'ouverture pour frapper à la vitesse de l'éclair à la première erreur de cette brute. Car il est évident que cet égorgueur n'a relevé ce défi que pour avoir l'opportunité de m'affronter en duel. Alors que le bavardage s'amplifie autour de lui et que l'excitation gagne les gradins – la foule scande son nom à l'unisson et des admiratrices délurées vont jusqu'à trusser leurs jupes pour lui dévoiler leurs charmes –, un sourire supérieur fend son visage par instants, pendant que son regard me cherche avec une insolence narquoise. Et il va jusqu'à me saluer d'un léger mouvement de tête, à l'occasion.

Toutes ces années où ce vétéran de l'arène a été contraint de subir le regard des autres sur son visage abîmé, il a dû rêver de ce jour béni où les dieux lui permettraient enfin de me tuer en toute impunité. À présent que l'heure de mon exécution a été arrêtée et qu'il en est le bourreau, rien de tous ces frémissements de curiosité de la foule et de leurs débordements d'enthousiasme à son égard ne peut le troubler. Indifférent aux verbiages de son entourage, Triumphus leur

préfère plutôt la bonne chère. Il mange de tout, gloutonnement, se laissant servir avec des airs de prince barbare par des *ludiae* de sa suite qui partagent sa couche et ne s'occupent que de lui, attentives à ses moindres désirs.

Le repas commence à traîner en longueur. L'abus du vin ainsi que la chaleur suffocante ont conduit à un certain relâchement de la discipline parmi les convives, et tout autour de nous le petit peuple a suivi le mouvement. Les vigiles préposés au service d'ordre se faisant plus permissifs, la gaillardise s'est installée, et avec elle la gouaille des faubourgs a vite pris le dessus. On s'interpelle maintenant d'un bout à l'autre du théâtre. Dans cette euphorie générale, sous prétexte qu'il fait trop chaud, nombre de jeunes aguicheuses se sont décolletées et ont quitté leur place dans les gradins pour venir reluquer de près les dieux du stade. Cette ultime offrande de rondeurs dénudées étalées sous le nez des gladiateurs à la veille de jouer les trompe-la-mort a vite fait de les échauffer. Toute cette réclame de mamelles et de fesses est un supplice pour eux. Car si l'offrande est certes prometteuse, encore leur faudra-t-il survivre à leur combat des jours à venir pour en profiter.

Au milieu de cet échange général d'œillades et de sourires provocants, je prends conscience tout à coup d'un regard fixé sur moi. Une inconnue de misérable apparence se détache de la ligne de nos admiratrices et se risque avec un timide embarras à venir me retrouver. La tête recouverte d'un châle, le visage d'une pâleur malade portant les marques d'anciens sévices, elle me dévisage d'un air incrédule douloureux, comme si elle découvrait en moi une vieille connaissance longtemps perdue de vue. Quand elle ouvre la bouche, ce sont les mots de douleur d'une femme amère pleurant sur elle-même. Des mots que j'ai d'abord du mal à saisir, dans le brouhaha des conversations autour de nous. Et soudain, alors que je m'interroge toujours sur les motifs qui ont poussé cette inconnue à m'aborder pour faire de moi son confident, j'apprends de ma visiteuse qu'elle m'a déjà laissé partager l'intimité de sa couche...

Cette femme brisée et tourmentée dont la fraîche jeunesse s'est envolée prématurément n'est nulle autre que cette blonde potelée de l'auberge *Le Chat qui dort*, cette garce fardée et parfumée, provocante et enjôleuse, que j'avais rencontrée au bras de Triumphus à mon arrivée à l'auberge. Après être venue bien près de tuer son insolent soupirant, cette coquette m'avait suivi dans mon lit comme une fille à soldats.

Le souvenir de cette nuit de turpitude n'est pas si lointain que je ne puisse arriver à me remémorer la façon dont j'avais traité cette malheureuse. Ne voyant en elle qu'un animal sensuel, j'avais voulu la posséder à répétition jusqu'à qu'à la voir rougir sa couche sous mes assauts répétés, comme à sa défloration. Et à mon réveil, le lendemain, quand je m'étais retrouvé seul avec ma tête sordide, mon esprit vide et l'hébétude du soûlard mal dégrisé, je m'étais demandé, face à l'état épouvantable de ma couche, si je n'étais pas venu bien près de tuer cette pauvre fille. Les larges traces rougeâtres que j'avais découvertes dans mon lit, ainsi que l'écœurante odeur de sang et de parfum tourné qui s'en dégageait, suggéraient bien plus qu'une copulation débridée.

Mais aujourd'hui, après dix ans de coupables remords entretenus par l'ignorance de ce que j'avais pu faire à cette malheureuse inconnue – ma mémoire n'avait gardé aucun souvenir de l'effarante brièveté du plaisir que j'avais pu prendre entre ses bras –, j'apprends avec stupeur de la bouche de cette femme brisée, flétrie et alourdie, que je n'ai pas profité de l'offrande de ses charmes. Qu'assommé de vin, je l'ai bien enlacée un instant en l'appelant d'un autre nom que le sien, mais qu'ivre mort je me suis endormi contre son flanc presque aussitôt.

Celui qui avait transformé ma couche en étal de boucher c'était Triumphus, l'amant évincé dont j'avais mutilé le visage à jamais. Fou de rage et de douleur, il avait quitté l'auberge un moment pour aller panser ses plaies, puis il était revenu pour se venger de sa belle infidèle. Assaillie à l'improviste alors qu'elle s'appêtait à quitter mon lit, la pauvre fille avait eu

juste le temps d'identifier son assaillant avant de sombrer dans l'inconscience, rouée de coups. Et à son réveil, alors que tout son corps vibrait de douleur, mon amante d'un moment avait réalisé avec horreur que son bas-ventre avait été sauvagement meurtri, son sexe à l'état de pulpe ensanglantée. Cela pendant que je dormais à poings fermés à ses côtés, nu comme à ma naissance, plongé dans un état d'anéantissement sensoriel voisin de la catalepsie. Seuls mon rang de chevalier et mon grade de tribun militaire avaient dû me mettre à l'abri de la vengeance implacable de cette ignoble brute cette nuit-là, puisque porter la main sur moi aurait valu à cet affreux de finir en croix.

La confession de cette sordide mutilation réveille des souvenirs si pénibles chez la jeune femme qu'elle doit se ressaisir pour ne pas éclater en sanglots. Un instant elle se détourne de moi pour observer Triumphus à quelques pas de là qui, les bras passés autour de la taille de deux filles serrées contre lui et riant très haut, tente de les embrasser dans le cou avec un air de fatuité risible. Très pâle, remontant un pan de son châle contre le bas de son visage, comme si elle craignait d'être reconnue par son ancien agresseur, ma visiteuse le couve d'un regard noir. À l'évidence, c'est tout le ressentiment refoulé de ses violences passées qui brûle dans ses yeux, telle une flamme sombre.

— Ce monstre est l'incarnation de la mort, parvient-elle encore à me dire, d'une voix à peine audible, en se retournant vers moi. Ma vie s'est arrêtée le jour où je suis montée au lit avec toi, tribun... Il m'a si sauvagement battue que j'ai mis des lunes à me remettre de mes blessures, et que je n'ai jamais osé me remonter à un autre homme depuis.

La conquête de mon ancienne vie de dissipation me prend la main et me dévisage avec insistance, les yeux baignés de larmes :

— Demain, à la première heure, je vais offrir un sacrifice à Cybèle, la mère des dieux, pour qu'elle te protège lors de ton combat contre ce porc. Et pour qu'une fois encore tu triomphes de lui. Tu es le seul qui ait jamais pu terrasser ce salaud. Tous ses adversaires sont sans défense contre ses coups... Je t'en prie, venge-moi pour ma vie brisée à jamais... Tue-le!

Je n'ai pas ouvert la bouche. Rien fait pour calmer cette pauvre femme et la reconforter. Je l'ai simplement laissée partir à la fin en lui serrant la main, sous le regard de Triumphus qui me dévisage d'une manière impertinente, un rictus moqueur aux commissures des lèvres, pendant que les deux filles pendues à son cou rient comme des idiots. La pensée d'une mort toute proche m'envahit. Étrangement je suis hanté à l'idée que je puisse mourir sans avoir pu saisir la nature du message que Jésus a essayé de me transmettre, à l'instant de rendre l'âme. Tout s'était joué silencieusement entre nous, au niveau du regard. Demain sera jour de tuerie massive à Rome dans l'amphithéâtre où j'ai rendez-vous avec la mort. L'épreuve la plus redoutable de toute ma carrière de soldat : le commencement de ma nouvelle vie, ou son achèvement brutal. Je voudrais faire taire mon appréhension face à cette grande inconnue. Pourvu que je puisse avoir le meilleur sur Triumphus. Caligula a promis de me rendre ma liberté si je me battais bien. En attendant, je dois me contraindre au calme. Feindre le flegme du dompteur de fauves. Ne manifester aucun signe d'émotion devant le félin, pour montrer qu'on ne le craint pas. Le fixer droit dans les yeux avec une impassibilité glaçante, pour mieux le déconcerter.

— Marcus! crie soudain une voix masculine derrière moi.

Tête dans le dos, je laisse courir mon regard un instant sur les rangs des oisifs désœuvrés qui se bousculent bruyamment pour être au plus près des gladiateurs. Je voudrais mettre un visage sur cette voix, mais en vain. Les paupières mi-closes sous l'éblouissante lumière du soleil, je n'arrive pas à repérer mon interlocuteur au sein de toute cette faune d'admirateurs béats qui font la haie en bordure de leurs idoles attablées.

— Marcus! répète la voix, au bout d'un instant.

Mon nom a été prononcé d'une voix contenue où perce l'émotion. Main en visière au-dessus de mes yeux, je cherche à découvrir au sein de la foule des badauds ce singulier personnage dont le visage serait censé m'être familier, puisqu'il m'appelle par mon prénom. Et soudain je le vois, ce cachottier. Perdu au sein d'une masse grouillante de filles fardées soufflant des baisers aux gladiateurs dont elles sont entichées, il tente péniblement de se frayer un passage jusqu'à moi. Un homme d'âge mûr, aux chairs rebondies marquées par la bonne chère, vieilli prématurément, le cheveu rare, le teint blafard. Près de trente ans se sont écoulés depuis notre dernier tête-à-tête et ce visage n'a pratiquement plus rien en commun avec celui dont j'avais gardé souvenir, mais c'est la tendresse presque enfantine de ses traits charnus qui me le font reconnaître : Flavius Félix!

Longtemps nous restons dans les bras l'un de l'autre sans proférer un mot, émus comme seuls deux frères qui ne se sont pas vus depuis des années peuvent l'être. Je voudrais pouvoir contenir mon trouble, tenir des propos de circonstance, mais tout ce que je trouve à dire à la fin, c'est : « Merci d'être venu! » C'en est trop pour Flavius. L'émoi de nos retrouvailles le fait éclater en sanglots. Mais gêné de s'abandonner à pareil épanchement, il se ressaisit presque aussitôt, et là, en proie à une étrange effervescence, il se risque même à plaisanter sur mon avenir dont le dernier acte va se jouer demain. Entre deux éclats de rire nerveux sans joie, il affirme que toute ma vie je ne me serai sorti de la gueule du lion que pour mieux m'empresser de m'y remettre. Tout ce temps, j'observe chez mon frère d'adoption que son agitation va en croissant. Ses mains ne cessent de tourmenter un bout de sa tunique nouée lâchement à la taille, indice d'un homme en proie à un vif tourment sous sa gaieté bavarde. Puis soudain :

— Notre père est mort, Marcus!

Comment ai-je pu ne pas le deviner. Déjà j'en avais eu le pressentiment aux galères, mais j'avais refusé d'envisager ce grand malheur. Mille regrets, mille souvenirs m'envahissent, pendant qu'un calme mystérieux s'installe en moi. Peut-être est-ce la vue de cet aigle au long vol paisible qui suspendu dans la lumière éblouissante plane majestueusement devant mes yeux avec sa force tranquille, porté par les vents chauds d'un ciel d'azur...

— Tu sais ce que notre père m'a dit sur son lit de mort, juste avant de mourir, alors que je chialais comme un enfant à son chevet?... « Je suis triste, parce que jusqu'à la fin tu auras manqué de courage! »

Effondré sur lui-même, implorant l'indulgence du regard, Flavius essuie une larme furtive avant de poursuivre, un sanglot dans la voix :

— Je l'ai regardé avec incrédulité, me demandant si je ne rêvais pas. Et ce que j'ai vu sur son visage à cet instant précis avait de quoi me marquer pour le reste de ma vie : il savait depuis toujours pour Teutoburg!... Pourtant, personne n'avait pu lui raconter au sujet de ma conduite indigne là-bas. Personne n'était au courant... Personne, sauf toi. Et je sais que tu n'aurais jamais fait une chose pareille... Il avait dû tout deviner dès les premiers jours de mon retour de Germanie, et il avait fermé les yeux sur ma défection... Parce qu'il en avait trop honte. Parce que cela lui faisait trop mal. Parce qu'il était plus facile pour lui de donner à penser que j'étais un héros... D'autant plus que cela devait desservir ses projets, également... Mais au moment de mourir, il a voulu que je sache que je l'avais cruellement déçu.

Étranglée par l'émotion, la voix de Flavius n'est plus qu'un mince filet presque inaudible au milieu de la gaieté bruyante du banquet, alors qu'il semble au bord de la crise de larmes...

— Il était mort, et il braquait sur moi un regard qui semblait me sonder jusqu'au tréfonds pour me crier ma lâcheté à la face!... Comment te sentirais-tu à ma place, Marcus?... Notre père me réprouvait à jamais avec ses yeux éteints!

Teutoburg, cette mystérieuse forêt dont l'Aigle du Capitole n'avait pas su découvrir les pièges mortels malgré son œil perçant. La plus aguerrie des armées romaines prise au piège au milieu de son réseau inextricable de sombres boisés, puis exterminée sans pitié. L'infamie gravée à jamais dans toutes les mémoires. Les années ont passé, et je revois Flavius tel qu'il était avant que le sceau du destin ne le marque pour toujours à Teutoburg. Un fils de famille à qui on prêtait toutes les qualités morales de ses ancêtres. Un enfant de Rome à peine entré dans le monde des adultes, envoyé aux armées pour y faire son apprentissage des rudiments de la guerre. Un homme en devenir qui ne savait pas encore que le danger est l'épreuve du courage pour un soldat, qu'elle le révèle à lui-même sans pitié. Qu'affronter la mort brutale peut aussi bien grandir l'homme qui est appelé à y faire face que le détruire à jamais. Flavius n'avait pas su triompher de cette épreuve du courage et du sang. Et la figure rêveuse du jeune adolescent d'autrefois, à l'air insouciant et au doux sourire, n'exprimait plus maintenant que le repli sur soi d'un homme cruellement tourmenté.

— Je regrette, Flavius, de ne pas avoir été avec toi en ces moments difficiles, finis-je par dire au terme d'un long silence embarrassé, en lui passant un bras autour des épaules pour le reconforter. Teutoburg, c'est si loin tout ça... J'ai de la difficulté à croire que notre père ait pu t'en garder ombrage après tant d'années... Si cela se trouve, c'est moi qu'il réprouvait sur son lit de mort... Mes démêlés avec la justice, avec tous leurs effets fâcheux sur l'opinion publique, ma ruine, ma destitution infamante aux armées, ma condamnation à la réclusion dans les fers, tout cela avait dû être pour lui une longue suite de tourments dans les dernières années de sa vie... J'ai dû avancer les jours de notre père, c'est certain.

Flavius se dégage brusquement de l'étreinte de mon bras, le regard effrayant, l'âme si violemment agitée que tout son corps en tremble :

— Est-ce ma faute à moi si je suis né sans courage?... N'ai-je pas assez payé pour mon manque de bravoure?... Crois-tu que ces milliers d'hommes et de femmes massacrés sous mes yeux ne viennent pas me hanter la nuit venue? (Le débit de sa voix est haché, heurté, saccadé :) Tous ces pauvres malheureux qui me maudissaient avec la rage du désespoir, pendant que je les abandonnais à leur sort en détalant sur mon cheval, sont une source de tourments perpétuels pour moi!

Épuisé, seul, sans secours contre les assauts du remords, une pénible expression d'amertume sur son visage, le regard de Flavius n'est plus qu'imploration muette :

— Si quelqu'un a tué notre père, c'est moi seul, reprend-il à la fin. Il est décédé pendant que tu étais aux galères. Une longue maladie qui avait commencé par une paralysie faciale et l'avait laissé avec une infirmité... Sa tête semblait posée de travers sur ses épaules, et sa bouche se tordait en une affreuse grimace quand il voulait parler... Le mal l'avait terrassé à Rome, pendant qu'il était en visite chez une fille publique... Les petits plaisirs cachés du père conscrit de la nation... Jamais plus il n'avait été pareil après cela... Quand par la suite avaient filtré jusqu'à nous toutes ces accablantes nouvelles à ton sujet, ta comparution en justice devant un tribunal de Rome, ton homicide d'une espèce de prêtre sacrificateur en Palestine, ta fidélité envers un criminel mort en croix qui te semblait plus digne de vénération que tous nos dieux réunis, ta condamnation dans le déshonneur à la réclusion après avoir été dépossédé de tous tes titres et biens, notre père vivait ses derniers jours parmi nous... Jamais je n'oublierai sa mort... Il a fermé les yeux, puis comme s'il faisait un immense effort pour parler, il est parvenu à dire : « Quelle importance que tout cela, maintenant. Le rocher s'est détaché de la montagne... » Et il a ajouté, énigmatique : « Moi j'ai accepté de mourir, pour mourir... Et si lui avait accepté de mourir, pour vivre? »

L'ombre d'un autre grand rapace vient distraire notre attention un instant, un oiseau de proie porté par les vents qui tournoie mollement dans l'air brûlant au-dessus des derniers gradins du grand théâtre de pierre. Quand nos regards se raccrochent, nous avons l'un et l'autre les yeux mouillés de larmes.

— J'aurais pu continuer à garder le silence sur toute cette ancienne histoire, reprend Flavius d'une voix brisée par l'émotion. Je n'aurais eu qu'à t'écrire pour t'annoncer la mort de notre père, sans plus. Bien que je n'aurais jamais pu savoir avec certitude si mon mot te serait parvenu... La nouvelle de ton retour à Rome a tout déclenché en moi. Il me fallait te voir une dernière fois, pour te faire part de ce remords cuisant qui me dévore. Pour savoir si ce regard accusateur que notre père me jetait au-delà de la mort se retrouvait dans tes yeux... Toi, Marcus, tu as toujours su quelle avait été ma vraie conduite là-bas... Je suis ici pour que tu me pardonnes ce que mon père n'a pu me pardonner, pour solliciter ta grâce envers mon inqualifiable lâcheté à Teutoburg!

Saisi de tremblements une fois de plus, Flavius se réfugie dans mes bras où il se met à gémir doucement avec une voix d'enfant. Mon frère s'est muré en lui-même depuis ce désastre national, incapable de se pardonner son manque de courage. Depuis il vit dans l'abaissement et la honte, accablé par cette épreuve mutilante dont il n'a pas su triompher. Sachant à quel point l'image de marque de la famille était importante pour Claudius Félix, il est pertinent de penser que notre père a avivé le sentiment de culpabilité de son fils cadet bien avant d'être près de sa fin. Il lui suffisait de porter sur lui, ne serait-ce que de façon machinale un regard qui lui renvoyait une image indésirable de sa personne, pour que Flavius se sente rejeté et interdit d'amour à jamais. Ces non-dits sur sa conduite passée devaient contribuer à l'aliéner toujours plus dans sa détresse, avec comme conséquence que sa honte devant ce père intraitable à qui il n'avait pas su faire honneur lui devenait chaque jour plus insupportable.

— Celui que je sers m'a pardonné une lâcheté beaucoup plus grande que la tienne, Flavius... Comment à mon tour pourrais-je ne pas te pardonner ta propre défaillance?... Crois-tu donc que je sois si différent de toi?... J'ai manqué de courage moi aussi, alors que j'avais la certitude d'aller vers la mort... Mais Celui que j'ai abandonné m'a redonné vie en m'aimant. Il n'a porté aucun jugement sur ma conduite. Il m'a juste regardé en mourant, et j'ai su qu'il me rendait ma dignité d'homme, malgré ma défection... Va, et fais de même!

Nous nous séparons sur ces mots. Flavius m'embrasse, me dévisage longuement une dernière fois avec un apaisement que je ne lui avais encore jamais vu dans le regard, puis pressant ma main avec effusion, il me dit :

— Demain, à cette heure, je serai en mer pour mon voyage de retour. Puisse ton dieu te protéger lors de ton combat!

Mon frère d'adoption s'éloigne dans la lumière aveuglante, libéré, rayonnant, transfiguré. Il pleure, pareil à un enfant, mais de joie, d'émotion salvatrice. Pour un peu, je croirais qu'il ne touche pas terre, tant il semble débarrassé d'un poids immense. Et juste comme il va disparaître de ma vue, soudain il s'immobilise et tourne la tête en arrière en pointant le firmament du doigt, puis il me crie d'une voix forte, au milieu de la cohue :

— Tu vaincras, Marcus... C'est écrit dans le ciel!

— Non, ce n'est pas écrit dans le ciel... Ça dépend... Que vaut la vie de l'épervier quand l'aigle le tient dans ses serres?

Une voix derrière mon dos, au ton détaché, un peu précieux, pendant qu'une main se pose sur mon épaule avec familiarité. Je me retourne vivement et me retrouve face à face avec un inconnu coiffé d'un chapeau de paille dont le large rebord ombrage ses traits.

— Même si tu as le dessus sur ton adversaire, il te restera encore à triompher du danseur fou du Palatin! de poursuivre l'homme du sein de l'attroupement de curieux qui nous entourent. Et ce combat ne va pas sans avantages appréciables pour sa bourse... Il y a parié une somme faramineuse... Imagine un peu que tu lui fasses perdre à la fois la face et cette fortune devant tout Rome?... Tu te vois, comme beaucoup d'autres l'ont déjà fait pour conjurer le danger, te jeter aux pieds de ce rapace dépravé et lui adresser des honneurs divins?... Tu te vois te prosterner devant ce détraqué pervers et lui promettre de lui offrir des sacrifices, pour avoir la vie sauve?... C'est pour cela que rien n'est écrit dans le ciel. Ça dépend... Notre petit tyran a des réactions tellement imprévisibles!

Je suis effaré par les qualificatifs utilisés par mon visiteur pour me parler de Caligula. Pareil mépris pourrait lui valoir d'être dénoncé et condamné pour crime de lèse-majesté. Malgré moi, je me surprends un instant à reluquer les têtes de la plèbe autour de nous, comme pour m'assurer que personne n'a porté attention aux propos de mon interlocuteur. Durant ce temps, l'inconnu a retiré son chapeau pour mieux me laisser voir son visage. L'inflexion de la voix me donne à penser que je suis en présence de Cornelius Tiro, le conseiller tout-puissant des princes qui m'a dépouillé de mon royaume de Germanie et des rentables sources de ma fortune. Mais j'ai de la difficulté à le reconnaître sous les traits de ce visiteur qui m'a interpellé avec désinvolture.

Patricien, cet homme l'est dans toute sa personne, c'est certain. Mais quelque chose m'intrigue dans son comportement. Quelque chose que j'interprète comme une cruelle défaite ou une réprobation humiliante qu'il traîne pesamment, aussi sûrement que si on l'avait chargé de lourdes chaînes. Plus rien ne subsiste dans ce visage vieilli avant le temps du charme manipulateur du grand seigneur d'autrefois qui se faisait police ou complice des jeux secrets du Pouvoir, selon ses intérêts du moment ou de son bon plaisir. L'homme que j'ai devant moi me donne l'impression d'être au terme de sa vie. Ses yeux, pareils à des volcans éteints pleins de lave figée, en sont la douloureuse proclamation. Deux pierres grises sans éclat qui ne se sont réchauffées qu'un bref instant avec amusement, devant l'effarement qui devait se lire sur mon visage à la façon dont il qualifiait Caligula devant toute cette tourbe, et cela sans plus de souci pour sa sécurité.

Voulant m'assurer que personne ne nous écoute, j'entraîne mon singulier visiteur à l'écart, à l'abri des oreilles indiscretes. Bien qu'il soit méconnaissable, c'est bien Cornelius Tiro que j'ai devant moi. Et à l'évidence il affectionne toujours autant les coulisses de la raison d'État et son esprit d'intérêt sordide. Le portrait qu'il me brosse de Caligula, en quelques mots bien sentis, dépeint toute la démesure du personnage, comme il choque par ses détails scabreux. Ce portrait me révèle un Prince au-dessus des hommes et des lois, au-dessus du bien et du mal. Un Empereur opposé au Sénat sous prétexte que ce dernier n'est pas suffisamment au service de sa gloire. Un Sénat qui au lieu de tenir son rang dans la gestion des affaires de l'État cherche lamentablement à s'adapter à l'humeur imprévisible du petit dictateur et couvre ses excès pour protéger ses assises. Une institution romaine en pleine dissolution que Caius César est à réduire progressivement au silence, et dont il sera bientôt le maître absolu.

Entre autres révélations pleines de malignité, Cornelius Tiro m'apprend encore que Caligula vit entouré d'une escorte décadente d'acteurs, de gladiateurs et de conducteurs de chars avec qui il est d'une générosité extrême, en même temps qu'il en est littéralement le jouet. Le « danseur fou du Palatin » est un adepte des pas de danse. Il a déjà convoqué le Sénat en pleine nuit pour se trémousser devant lui. Le « rapace dépravé » a pour mignon et amant le mari de sa propre sœur Drusilla avec laquelle il a eu aussi des relations incestueuses. Le « détraqué pervers » se pavane en accoutrements de divinités des deux sexes, s'imaginant être à leur ressemblance.

Impassible, enfermé dans un silence poli, j'attends la tombée du rideau : le meilleur dans le sordide est sûrement à venir. L'incorrigible fouineur du Renseignement a toujours eu le sens de l'effet théâtral. Et soudain :

— Tu savais que ce monstre a poussé Macron et sa femme Ennia à se donner la mort?

Médusé, sidéré devant pareille effroyable nouvelle, je reste bêtement planté là, sans voix, comme frappé par la foudre. Mon intuition ne m'avait donc pas trompé lors de ma dernière rencontre avec Macron. J'avais alors eu l'étrange pressentiment d'un adieu définitif entre mon vieil ami et moi. Sertorius n'avait plus sa place dans la folie de la nouvelle Rome qui était à voir le jour. Il avait l'esprit trop élevé pour se prêter à ses jeux secrets dégradants. Et il devait déjà savoir à Misène que ses jours étaient comptés. D'où cet étrange regard plein de regret qu'il m'avait jeté au moment de notre séparation. Macron était mort avec l'ancien Empire, avec Tibère dont certaines mauvaises langues affirmaient qu'il avait hâté la mort, en l'étouffant durant son sommeil. Cet intrigant de cour bien au fait des coulisses du Pouvoir avait récolté le néant pour dot, en échange de son attachement indéfectible à la cause des Césars.

— Caligula ne supporte pas ceux qui lui sont supérieurs, poursuit Cornelius Tiro. Macron était l'un d'eux. Sans Sertorius à ses côtés lors de la mort de Tibère, jamais ce bâtard dégénéré n'aurait pu accéder au trône. C'est Macron seul qui a favorisé sa succession. Toujours il fut un précieux conseiller pour cet ingrat... Cette nomination de Sertorius à la tête de l'Égypte, c'était pour mieux l'éloigner de Rome. Mieux le laisser sans défense face à ce qui se préparait... Caligula ne pouvait plus supporter Macron à ses côtés. Il l'accusait de vouloir le mettre en tutelle. Et afin de mieux contrer son influence, il lui avait interdit de rejoindre son poste et l'avait couvert d'opprobre, sans aucun ménagement pour Ennia avec qui il avait pourtant une liaison... Ce dépravé reprochait aux deux époux d'être des instigateurs de débauche!... Tu entends ça?

Un rire bref sans gaieté s'échappe des lèvres de mon visiteur, encore accentué d'un plissement douloureux aux commissures.

— Macron savait qu'il serait traduit en justice et condamné, poursuit-il. Et il n'a pas voulu que ses biens finissent dans les coffres de ce rapace. En se tuant avec sa femme, il a protégé ses héritiers... Nombre déjà de nos meilleurs esprits de la haute magistrature ont été mis à mort, suite à de faux témoignages. Parfois même pour des puérités... Je n'en prends pour exemple que Gemellius, son frère, à qui ce monstre a envoyé un tribun militaire pour l'aider à se « suicider », sous prétexte que celui-ci avait attendu et souhaité sa mort pendant sa maladie... Il a fait de même avec son beau-père. Il l'a poussé à se trancher la gorge, après l'avoir couvert d'outrages... Mais la vraie raison des meurtres de tous ces gens, ce sont leurs richesses : les coffres de Caligula sont vides... Aucun des édiles fortunés de Rome n'est à l'abri des concussions de ce vautour. Ceux qu'il laisse vivre, c'est pour s'approprier du fruit de leurs revenus de leur vivant, en attendant de s'emparer de leur héritage à leur mort!

Cornelius Tiro jette autour de lui un regard de désarroi infini, mais très vite se ressaisit, comme gêné d'avoir laissé paraître cette torture en lui, tant il doit craindre que son image en soit altérée.

— Mon tour est maintenant arrivé... Moi je suis du lot de ceux qui prétendent se sont opposés à la famille, du fait de mes différends avec Germanicus. Je suis accusé de comploter contre la sécurité du grand fou... C'est la stratégie qu'il a développée pour mieux justifier ses crimes. Ce détraqué feint d'être perpétuellement en danger, de mener une vie d'angoisse, d'être menacé par une vaste conjuration.

Mon ancien mentor de Germanie marque une pause, me dévisage longuement, intense et muet, presque avec tendresse, une lueur intriguée dans les yeux. Puis il dit :

— Il y a quelque chose de changé en toi, Marcus... Au premier abord, j'ai cru que c'était de la fragilité. Ou de la vulnérabilité... Quelque chose du genre... Mais maintenant, je dirais plutôt que c'est une sorte de paix intérieure, entourée d'une gangue de force tranquille, car si tu n'avais pas cette force, tu serais sans doute inquiet. Or ce n'est pas de l'inquiétude que je perçois en toi, mais de l'apaisement. Comme si pour la première fois de ton existence, tu étais toi-même. Comme si tu avais trouvé un nouveau sens à ta vie... Je t'envie de faire preuve de pareille confiance sereine dans un moment aussi difficile pour toi. Et je m'en voudrais de tarir la source de cette sérénité si stimulante. Car j'en ressens les effets bienfaisants, même si je ne peux me l'expliquer. Mais je suis obligé de te dire que demain, quand tu vas affronter cet animal, tu pars perdant!

J'ai suivi le regard de Cornelius Tiro jusqu'à l' « animal. » La jambe allongée, deux filles pâmées de rire blotties à ses pieds, il est toujours à se laisser dorloter par les femmes de sa suite, pendant qu'autour de lui, toute une cour d'admiratrices surexcitées par sa présence s'amuse follement de chacune des réactions d'aise de son épais faciès de brute.

— Caligula a d'abord laissé croire qu'il pariait contre Studiosus quand ce dernier lui a proposé d'affronter cinq adversaires dans un même combat, reprend Cornelius Tiro au bout d'un moment. Et pour inciter le peuple à gager de même, il s'est arrangé pour que votre entraînement se poursuive dans des casernes-écoles de Rome où un cercle restreint de passionnés à son emploi surveillait votre préparation et veillait à en faire le battage. Le public s'est laissé prendre au jeu et a commencé à parier sur votre victoire. Consuls, préteurs et autres fortunés de l'entourage du Pouvoir se sont mis à suivre le mouvement et à miser gros. Et c'est leur argent que Caligula convoitait. Au dernier instant, il leur a lancé un défi et a parié à dix contre un sur la victoire de Studiosus. Juste comme on apprenait, quelques heures plus tard, que ce gladiateur abandonnait la partie et que Triumphus serait son remplaçant... Les dés en étaient jetés : les paris engagés sur Studiosus allaient obligatoirement s'appliquer sur son remplaçant. Pour le meilleur et pour le pire... À la différence que si Studiosus est un champion, Triumphus est le grand champion... Pas un gros parieur à l'heure actuelle qui ne tremble pour sa mise : tu vois d'ici les perdants reprocher à César de les avoir floués? (Jetant un coup d'œil méprisant sur Triumphus :) Depuis trois mois que cette gueule cassée s'entraîne comme par hasard à Ravenne, à l'abri des regards indiscrets. Ai-je besoin de t'en dire plus?

Subitement ému, une vague d'émotion rosissant ses joues, Cornelius Tiro me prend par le bras qu'il étreint fortement. Plus rien ne subsiste en lui de son air de supériorité d'autrefois, de ses manières affectées :

— Demain, à l'heure de ta victoire ou de ta défaite, je ne serai plus de ce monde qui m'est devenu insupportable. Je vais être chez moi dans mon bain, et je vais tendre mes bras à mon médecin pour qu'il me coupe les poignets. Je n'attendrai pas la sentence impériale pour ma prétendue conspiration. Cette condamnation ne ferait que salir mon nom à jamais. Caligula veut ma fortune pour renflouer ses coffres et je vais l'en priver... Tout ce que je t'ai pris dans le passé, Marcus, je te le rends : j'ai fait de toi le seul héritier légal de mes richesses. Mais pour en jouir, il te faudra rester en vie... Cette brute que tu vas affronter demain sera pour toi comme une chimère. Même si tu plantes ton épée dans son poitrail de lion, il te faudra encore surveiller les soubresauts de sa queue de dragon du côté de la loge impériale. Cette queue va y battre l'air, crois-moi, si tu as le meilleur sur ton adversaire... C'est un monstre à deux têtes... Ton atout, c'est la foule. Si tu te bats bien, Caligula ne pourra que te remercier comme il te l'a promis. Et tu seras un homme riche. (Marquant une pause, désignant Triumphus à mon attention d'un regard méprisant :) Fais mordre la poussière à cet animal pour moi... Terrasse-le! Venge-moi au-delà de la mort, Marcus!

Je crois déceler une larme dans les yeux de mon mentor d'autrefois, au moment où il s'éloigne, presque immatériel au milieu de la foule dans sa tunique de lin immaculée, scrutant le ciel d'azur au-dessus de nous. Quelque chose dans l'allure

aristocratique de Cornelius Tiro ressort encore dans sa démarche. Au point que des têtes se retournent sur son passage, le regardent en silence avec une curiosité mêlée de respect. L'artificieux gardien de la *Pax Romana* qui semblait toujours être au-dessus des circonstances et des contingences est comme Janus, le dieu romain à deux faces. D'un côté, le grand initié des affaires secrètes du Trône, le zélé serviteur de l'État qui plaçait les intérêts de Rome au-dessus de tout. De l'autre, le profiteuse de guerre vénal, avide de gains, cynique à souhait, qui m'avait appris que la morale communément admise ne s'appliquait pas toujours aux personnes dans le secret des coulisses du Pouvoir.

Cette fortune matérielle de Cornelius Tiro bâtie sous le couvert de la respectabilité me laisse maintenant indifférent. J'avais été un de ces profiteuse sans scrupules à l'origine de l'accumulation de toute cette richesse illicite. Une richesse qui m'avait fait m'acoquiner avec de misérables filous et ne m'avait jamais apporté autre chose que le dessèchement intérieur d'une vie dénuée de sens. Si je survivis à mon combat de demain, je ferai don de toute cette fortune aux pauvres de Rome. Je n'en veux pas un sesterce. Parce que pendant tout le temps où j'avais été au service du dieu or, il avait fait taire en moi toutes les vertus, pour mieux m'éblouir de ses artifices séducteurs.

Juste comme je vais regagner ma place à la table, un inconnu qui est à se forcer un passage à travers les rangs des curieux, agite un pli cacheté pour attirer mon attention. Arrivé devant moi, il se jette à mes pieds où il presse son visage contre mes genoux pour embrasser le bas de ma tunique. Une déférence à laquelle je suis si peu habitué que j'en reste interdit...

— Que ton nom soit béni à jamais, seigneur Marcus, tes yeux ont contemplé la splendeur de Jésus! s'écrie l'homme à mi-voix dans un frémissement d'émotion, le corps incliné dans le plus profond respect.

— Je t'en prie, relève-toi, dis-je avec embarras, mal à l'aise de recevoir pareille marque d'égard devant tout cet attroupement de badauds.

L'homme, d'un âge avancé, la tête couronnée de cheveux épars, se remet debout puis me tend le pli dont il est porteur, les yeux voilés de pleurs sous la broussaille de ses sourcils.

— Pour toi, dit-il simplement, toujours en proie à la plus vive émotion. Cette lettre aura mis des années pour te parvenir. Elle est du disciple Paul... Tu l'as connu autrefois sous le nom de Saul... Sa crainte était d'apprendre que tu aies pu périr en mer ou être tué sous les fouets avant d'avoir reçu ce mot. Avant qu'il ait pu te confesser son indignité et implorer ton pardon pour l'acharnement qu'il a mis à te perdre... Mais notre Christ de miséricorde a jeté son regard sur son cœur douloureux et l'a consolé... À cette heure où ta délivrance est peut-être proche, Jésus t'a gardé de la mort pour que tu libères Paul du remords de sa faute... Tout comme notre Sauveur t'a pardonné tes propres manquements!

Je jette un coup d'œil plus attentif à cette missive rédigée sur bandes de papyrus. De toute évidence, elle a dû connaître bien des aléas avant d'arriver jusqu'à moi, à en juger par les froissures et les salissures du feuillet portant cachet. Les noms de l'expéditeur et destinataire ont été écrits sur le document plié : « Paul, apôtre du Christ Jésus à Marcus Félix, mon frère qui est dans les fers. » Impatient de connaître la teneur de ce pli, je prends congé de mon visiteur sans plus tarder :

— Que la paix soit avec toi, frère... Je te suis reconnaissant de ta visite... Si tu dois rendre compte de cette démarche à Paul, informe-le que nul ne peut conserver de la haine en son cœur pour son prochain et se réclamer du Christ Jésus. Aussi, dis-lui encore que je le salue cordialement, et que je me réjouis de savoir qu'il s'est rallié aux disciples du divin Crucifié... Mon ancien persécuteur s'appelait Saul de Tarse, et non Paul.

Les yeux baignés de larmes de gratitude pour ma mansuétude, mon messenger se retire lentement puis me salue discrètement de la main une dernière fois, en guise d'adieu.

La lettre est bien de Saul. Elle est rédigée en grec sur six feuilles de papyrus attachées bout à bout et soigneusement pliées et cachetées. L'appel divin a atteint le zélé pharisien au moment où il allait entrer dans Damas, sur ordre du Sanhédrin, pour y faire jeter en prison à Jérusalem tous ceux qui invoquaient le nom de Jésus :

« Alors que j'approchais des portes de Damas, au milieu du jour, soudain une vive lumière resplendit du ciel tout autour de moi. Aveuglé, je tombai à terre et entendis une voix qui me disait : "Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?" Je répliquai : "Qui êtes-vous, Seigneur?" La voix me répondit : "C'est moi Jésus le Nazaréen que tu persécutes." Parmi les gens qui m'entouraient, je fus le seul à entendre ces paroles du Christ Jésus, bien que tous virent la lumière. Comme je ne pouvais me relever de terre parce que je n'y voyais plus, et cela même si mes yeux étaient grands ouverts, je repris : "Qu'attends-tu de moi, Seigneur?" Et le divin Maître me répondit : "Lève-toi, entre dans la ville et là, on te dira ce qu'il t'est prescrit de faire." Muets de stupeur, les gens de ma suite me prirent par la main pour me guider dans Damas où je restai trois jours aveugle, sans manger ni boire. Ce jusqu'à ce qu'un pieux disciple du nom d'Ananie vienne vers moi, m'impose les mains et me dise : "Saul, mon frère, recouvre la vue." Au même instant, de mes yeux tombèrent comme des écailles, et je pus voir de nouveau. "Le Dieu de nos pères t'a prédestiné à connaître sa volonté, ajouta Ananie, à voir le Juste, et à l'entendre te parler de sa bouche. Il t'a appelé à lui servir de témoin auprès de tous les hommes, de ce que tu as vu et entendu. Lève-toi, fais-toi baptiser et purifie-toi de tes péchés en invoquant son nom." »

Paul raconte encore que plus tard, alors qu'il était à Jérusalem et qu'il priait dans le Temple, il avait vu Jésus lui révéler qu'il avait été choisi pour porter son Nom devant les nations. Lui qui avait été le plus cruel des persécuteurs du Christ, qui avait opprimé ses fidèles, les avait fait jeter dans de sordides cachots et fait battre de verges. Lui qui avait assisté à l'exécution sommaire d'Étienne et avait encouragé ses bourreaux dans leur sanglante besogne. Son premier message particulier avait été pour moi. Parce que c'était à cause de son acharnement à me perdre, disait-il encore, que mon nom avait été traîné dans le déshonneur et que je connaissais la réclusion dans les fers. Et comme il désespérait de pouvoir me rencontrer un jour pour implorer mon pardon de vive voix, Paul m'avait adressé cette lettre avec l'espoir qu'elle pût arriver à me toucher en captivité. Ses derniers mots, en ces sombres heures que je traversais, étaient les suivants : « La grâce soit avec toi, Marcus, mon frère dans le Christ Jésus. Je prie Dieu pour que soit glorifié en toi son saint Nom. Pour que tu Lui portes témoignage devant les hommes. »

Si j'avais à mettre une date sur cette métamorphose de Saul, je dirais qu'elle remonte à quelque trois ans après la mort de Jésus. Son adhésion au Christ et mon envoi aux galères semblent se situer à peu près à la même époque. Demain, la foule âpre et dure aux vaincus va se repaître de leur sang. L'exécution va se déchaîner dans l'arène sanglante. Ce qui s'agite de pire dans le cœur de l'homme va s'y montrer sans masque. Les cris « À mort! À mort! » vont s'y répéter sans fin, comme autant d'échos furieux aux imprécations qui retentissaient sur le Golgotha, devant le visage ensanglanté de Jésus. Demain, cette arène meurtrière sera l'ultime épreuve de ma vie. Comme je voudrais qu'elle soit pour moi l'occasion d'élever mon esprit vers Lui. Et pourtant, je vais me présenter dans cette arène l'épée à la main, prêt à égorger mon semblable.

« Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres... »

Cette parole m'interpelle sans ménagement. N'ayant nul faux-fuyant possible pour me justifier, me disculper, mon cœur est rempli d'un tourment indicible. « Pardonne-moi, Seigneur Jésus, car je ne suis plus digne de te porter témoignage! »

## CHAPITRE LXV

L'amphithéâtre des *Saepta Julia*, l'ancienne enceinte des élections édiflée du temps de César. Un prestigieux édifice rectangulaire de plus de six cents coudées de longueur sur près de cent-cinquante de largeur, orné sur son pourtour du sommet d'une statuaire de marbre à l'effigie des grandes figures de Rome. Bordé d'un ensemble architectural de portiques à colonnades, l'édifice a été transformé depuis l'époque d'Auguste en site d'emprunt pour les jeux publics de grande envergure. Des milliers de spectateurs peuvent prendre place dans les gradins de son arène.

Malgré l'heure matinale, il y a foule sur le Champ de Mars aux abords de l'amphithéâtre. Une affluence monstre au comble de l'excitation. Les accrochages et les altercations avec la domesticité des fastueuses litières de courtisans et de grands dignitaires se multiplient dans ses rangs. L'accès aux huit passages donnant accès aux gradins y est féroce ment disputé. Et pour ajouter encore au tumulte, voilà qu'arrive avec tout son étalage de pompe et de muscles la *pompa*, le grandiose défilé des gladiateurs et des bestiaires ouvrant le *munus*. L'excitation est à son comble. D'un seul bloc toutes les têtes se tournent vers nos colonnes,

Échauffé depuis des mois par la promesse de jeux extraordinaires et la surenchère des millions de sesterces qu'il a engagés en paris sur ses combattants favoris, le peuple de Rome est comme pris de frénésie. D'un seul élan il s'élance à notre rencontre dans un délire d'acclamations frénétiques. Tous veulent être aux premières loges pour nous lorgner de près et reluquer les pièces de nos armures de parade ornementées de reliefs en bronze. Pas une coquette au sein de cette tourbe surexcitée qui ne se pâme devant nos carrures athlétiques et ne nous tâte avec le plus grand sans-gêne. Pas une aguicheuse qui ne joue de l'oeillade incendiaire pour attirer l'attention et nous voler au passage un baiser à la dérobée.

Soudain de l'amphithéâtre s'élève la voix stridente des trompettes. Un signal bref et clair, suivi presque aussitôt d'une immense clameur d'enthousiasme, les cris de transport des fils de la raison entrés en fureur contre eux-mêmes et applaudissant au spectacle des tueries qui s'annoncent en leur sein. Aussitôt de l'énorme édifice à gradins s'entrouvrent comme par magie les monumentales portes de la *porta triumphalis* ornées de reliefs, afin de nous accueillir.

En tête du défilé, viennent l'ordonnateur de la fête et les édiles responsables de l'organisation des jeux, tous richement parés et portant couronnes. Précédés de sonneries de cors, de licteurs et de porte-enseignes aux étendards fièrement déployés, ils sont les premiers à fouler le sol de l'arène sous les applaudissements soutenus des galeries. Et comme les jeux se déroulent sous le patronage des dieux de Rome, suivent derrière les divinités protectrices de la Cité, bien en vue sur leurs riches brancards d'apparat. Encadrées de cortèges d'esclaves agitant des encensoirs devant leurs effigies, Jupiter, Junon, Mars, Diane, Hercule, Némésis, toutes idoles dorées, chatoient sous de splendides manteaux de soie d'un pourpre vif, croulent sous les colliers de pierres précieuses, disparaissent au milieu de la fumée des cassolettes d'argent dans lesquelles brûle de l'encens.

Conduits par nos maîtres lanistes et formant comme une glorieuse escorte à ces dieux tutélaires de Rome, s'amènent nos formations de gladiateurs. Accompagnés du cortège de nos assistants chargés de nos armes et de nos casques, nous sommes des centaines de combattants à parader en grande tenue avec jambières, brassards et épaulières rehaussés d'ornements de bronze. Rassemblés par groupes distincts en fonction de notre *armaturae* respective, tête dénudée, bouclier au bras gauche, chacune de nos catégories de combattants est précédée de porteurs d'écriteaux sur lesquels sont indiqués les palmarès des meilleurs d'entre nous, ainsi que les noms de nos adversaires désignés.

Les champions, en particulier, suscitent au sein de la foule un tel émoi, que même des fauves y mêlent leurs voix. Depuis leurs galeries souterraines où on les a enfermés, excités et effrayés par toute cette agitation effrénée, ils y répondent en écho avec des rugissements de nervosité. Et il y a de quoi. Ovationnés à grands renforts de cris d'encouragement et de guirlandes de fleurs lancées du haut des gradins, des gladiateurs de toutes les disciplines défilent au sein de nos rangs, « rétiaires, mirmillons, thraces, gaulois, vélites, dimachères, *sagittarii*, *équites* et *essedarii* ».

Parmi nous, un seul gladiateur échappe aux rivalités entre *parmularii*\* et *scutarii*\*, recueille de façon inconditionnelle les faveurs du grand public : Triumphus, habile à combattre avec toute espèce d'armes. À son approche, les spectateurs se dressent d'un seul bloc dans les gradins pour lui manifester leur vénération. Un cri collectif d'enthousiasme qui dégénère en un tumulte d'acclamations et d'ovations monstres à ébranler les structures de l'amphithéâtre.

La mine avantageuse, l'air suffisant, sa carrure herculéenne encore allongée par les longues jambières décorées de têtes de Gorgone qui lui montent jusqu'aux cuisses, le champion de l'Empire se carre d'aise sous l'avalanche de fleurs qu'on lui jette des gradins sans discontinuer. Taille cambrée dans sa tunique courte, il distribue sourires et saluts à la foule en délire, brandit son bouclier à bout de bras à la manière d'un trophée. Dans le même temps, l'animal de gloire tortille des hanches à la façon d'une courtisane dont il feint par instants la possession charnelle en d'obscènes coups de hanche, démonstration bouffonne on ne peut plus claire du sort funeste qui attend ses adversaires : enferrés jusqu'à la garde de son épée.

Escortés de leurs écuyers, nos chevaux de bataille, dressés spécifiquement pour le duel d'*équites* qui m'opposera à Triumphus en fin d'après-midi, font marche à notre hauteur. De puissants destriers à l'encolure fleurie, aux selles ornées d'ivoire et d'argent et aux rennes de soie, qui caracolent d'un pas cadencé sous les manifestations toujours aussi bruyantes de la foule et de l'orchestre. Ferment notre segment les porteurs de palmes que la foule salue encore à grand renfort d'applaudissements à leur passage. La palme est le symbole d'un enjeu mortel dans la gladiature. Lorsqu'elle est déposée dans l'arène avant un combat, les deux gladiateurs appelés à s'entredégorger doivent se battre jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Déployés sur deux rangs derrière nous, suivent les chars des essédaires dont leurs chevaux se cambrent et hennissent à pleins naseaux, affolés qu'ils sont par le son des cors et trompettes des musiciens du *munus*. Puis arrivent dans un fourmillement de piques et de pieux les *venatores* et les bestiaires, reconnaissables à leur courte tunique conçue pour ne pas gêner leurs mouvements. Les premiers sont des chasseurs de fauves identifiables encore par leur torse et leur bras gauche protégés par des plaques de cuir richement décorées, ainsi que par le pieu traditionnel dont ils sont armés. Athlètes aguerris dans leur discipline, ces hommes n'ont rien en commun avec les seconds, les bestiaires. Lasso enroulé autour du bras, fouet passé à la ceinture et long manche muni d'un crochet à la main, ces derniers ont pour tâche d'exciter les bêtes au combat et leur rabattre sous la dent à coups de fouet les condamnés destinés à les engraisser. Des condamnés à mort à qui on remet parfois un épieu rudimentaire pour se défendre. Pour faire durer le plaisir. Et si la proie se défend mieux que prévu face à son prédateur, la foule en éprouve une sourde frustration et exige qu'on lui oppose un animal plus féroce. Jusqu'à ce que l'appât finisse par succomber sous les assauts de ce carnassier, périsse sous ses crocs.

Sombre colonne en queue de notre défilé, les *damnati*\* *ad bestias*. Ils sont des milliers de ces condamnés aux bêtes à avoir été extirpés de toutes les prisons de l'Empire. Des milliers de pauvres hères enchaînés qui défilent avec peine pour certains, sous les regards d'une foule comme prise de folie sanguinaire devant leur affolement. On s'amuse de la peur de ces prisonniers de guerre ennemis de Rome, auxquels s'ajoutent bandits de grand chemin, pirates et esclaves en fuite. On prend un malin plaisir à l'idée de voir bientôt cette racaille courir autour de l'arène en une panique effroyable, avec les fauves à ses

trousses. La commisération n'existe pas pour le criminel et l'ennemi. L'horreur a effet de loi à Rome pour ces proscrits. Que la multitude se délecte de l'effusion du sang criminel, quel mal peut-il y avoir à cela? Ne s'agit-il pas, après tout, de sang impur sacrifié pour l'exemple? Qui pourrait être taxé d'homme cruel, sanguinaire et sauvage, parce qu'il s'amuse du spectacle de la boucherie des porcs dans les abattoirs?

L'agitation est toujours à son comble dans l'immense enceinte, tandis que nos colonnes de combattants font le tour de l'arène dans l'éclat pompeux de leurs armures de parade. Une marche de blocs d'airain que saluent bruyamment les cuivres des instrumentistes et qui ravit d'aise la multitude. Les foules louent leur Prince pour l'ingéniosité de ses divertissements à caractère sanglant. Les Romains sont gens civilisés, éduqués et lettrés. L'arène est le lieu de spectacle officiel de la première cité du monde. La gladiature en est le principal attrait. Elle est considérée comme une école de courage et de fermeté pour ses citoyens, encouragée depuis toujours par les élites de Rome. Partout des gens quittent leurs sièges sur les hauteurs et dévalent vers les étages inférieurs pour nous voir de plus près. Interpellations et salutations familières fusent de toutes parts des gradins.

Soudain un héraut en costume d'apparat et trompette d'argent à la main apparaît au haut du balcon coiffant la loge impériale. Sa seule apparition sur ce promontoire est comme un signal pour la foule. En quelques instants, le silence tombe sur la fosse des musiciens, et la fièvre de frénésie qui se répercutait de gradin en gradin s'atténue. C'est la fin de la *pompa*. Avant même que le son strident de la trompette n'en fasse l'annonce, les gladiateurs brisent leurs rangs et se dispersent pour venir s'aligner sur le pourtour de l'arène.

Dans le même temps, poussés par les chasseurs et les bestiaires, les condamnés aux bêtes de ce jour disparaissent par les gueules noires des vantaux conduisant aux galeries du sous-sol. Parqués là comme vil bétail dans les demi-ténèbres de cette antichambre de l'horreur, en attendant qu'on les remonte vers la lumière pour la pause de midi. L'heure de leur mise à mort dans l'épouvante. L'heure où on va les extirper de leurs sombres geôles pour les rabattre en grappes terrifiées vers les meutes de grands carnassiers lâchés à leur poursuite.

Formés en haie d'honneur le long du mur d'enceinte, seuls les gladiateurs sont demeurés dans l'arène pour l'arrivée du Prince. Écrasé par la démesure des structures de cet amphithéâtre dont les rangs étagés nous enferment de tous côtés au sein de cette *cavea\**, je m'efforce de ne penser à rien pour mieux faire taire en moi les doutes et les tiraillements qui m'assaillent. Plutôt je laisse mon regard courir au hasard des divers gradins où s'y pressent les rangs surexcités de la foule. Des gradins à l'image de la société romaine. Aux étages inférieurs, près de l'arène, prennent place les rangs « neigeux » du grand monde. D'abord les sénateurs drapés dans leur toge blanche. Puis les dignitaires de l'Empire, les consuls, les chefs militaires, les ambassadeurs des nations alliées, les fils des rois étrangers détenus en otage à Rome, le grand pontife, les flamines de Jupiter, les vestales. Tout ce que Rome compte comme personnages de marque. Tous vêtus avec recherche de tuniques d'un blanc de neige. Tous confortablement assis sur leurs sièges garnis de coussins autour du podium à colonnade où Caligula va prendre place, en compagnie des membres de la famille impériale.

Sur les rangs au-dessus s'alignent les chevaliers et les tribuns, revêtus eux aussi de la toge blanche. Exigence vestimentaire requise pour la beauté du coup d'œil, prétendument. Qui sait, peut-être cette bonne société romaine a-t-elle trouvé dans cet artifice vestimentaire une forme d'exutoire à sa mauvaise conscience, face à la bacchanale d'effusions de sang de tous ces jeux sanguinaires auxquels elle prend un cruel plaisir. Les prêtres sacrificateurs ne font-ils pas de même avec leurs victimes? Ne sont-ils pas eux aussi revêtus d'étoffes claires, pour faire oublier la cruauté de leurs égorgements?

Plus haut dans l'enceinte, la mer sombre de la populace, vêtue de bure brune, la grossière étoffe de laine du commun. Aux derniers étages, les femmes qu'une législation stricte d'Auguste a regroupées seules au sommet du monumental édifice.

Le trompette lève son instrument. Dans les gradins les derniers équipages de dignitaires retardataires se pressent vers leurs places dans des courses tressautantes de litières, sous les courbettes et les platitudes d'obséquieux flatteurs. Un instant le temps semble suspendre son cours, comme si Rome retenait son souffle avant d'entrer dans l'ivresse sanglante de ces Jeux apollinaires tant attendus. Puis la trompe d'argent du héraut donne de la voix, une voix stridente que la foule salue par une nouvelle clameur monstre à en ébranler l'amphithéâtre. Le cri d'exultation du peuple laissant éclater sa joie devant l'orgie de mort dont il va s'enivrer par tous ses sens, après ces interminables mois d'attente. Dans le même temps, toutes les têtes se tournent d'un seul mouvement vers l'entrée principale...

Pareil à un projectile lancé par une énorme machine de siège, un splendide char de cirque attelé de front de quatre chevaux blancs surgit dans un souffle sauvage entre les énormes battants de la *porta triumphalis*. D'un seul bloc le peuple se lève dans les gradins, embrasé par la vue de cette apparition époustouflante. Et pour cause : Caligula a pris place à la droite du conducteur, tout à l'avant du char, et il excite du fouet et de la voix les chevaux du superbe quadrigé qui aborde les tournants sans même ralentir d'allure, serrant dangereusement le mur de l'arène. À l'évidence Caligula prend un malin plaisir à frôler les gladiateurs qui y sont alignés, devant le risque que nous encourageons d'être broyés par les roues de son char. Comme s'il voulait nous défier, montrer à la face de tout Rome qu'il est le maître absolu de nos vies.

Solidement tenus en main par leur conducteur, les fiers étalons filent à toute allure, pulvérisant le sol meuble de l'arène de leurs sabots sous un tonnerre d'ovations. Par deux fois le quadrigé fait ainsi le tour de l'arène à toute bride, ses blancs coursiers stimulés par l'aiguillon du fouet qui siffle au-dessus de leurs croupes. Puis juste comme le char arrive à la hauteur de la loge impériale, son conducteur tire vigoureusement sur les rênes de l'attelage. Brusquement bâillonnés, les quatre étalons freinent brutalement des postérieurs dans un nuage de sable, et avant même qu'ils ne soient complètement immobilisés par leur conducteur, Caligula saute prestement du quadrigé après avoir jeté son fouet comme un jouet devenu inutile. Tout cela pendant que trois palefreniers se précipitent au-devant des chevaux surexcités, que la foule éclate en applaudissements frénétiques et que l'ordonnateur des jeux pénètre dans l'arène pour se porter à la rencontre du jeune despote, accompagné du préfet de sa garde personnelle, des proches de la famille régnante et de l'habituelle escorte de licteurs et de prétoriens.

Un moment plus tard, bouffi d'orgueil dans sa cuirasse d'apparat à l'éclat irisé de la nacre que rehausse une chlamyde de pourpre agrafée sur l'épaule, Caligula donne le signal de l'ouverture des jeux. La multitude salue l'événement par un tel cri d'enthousiasme que le cirque tout entier en retentit. Simultanément, des vantaux grillagés qui s'ouvrent sur les souterrains montent les cris rauques des carnassiers qui y sont enfermés pour les chasses du jour et qu'excitent tous ces rugissements de bêtes humaines. L'attente enfiévrée de la foule atteint au paroxysme dans l'amphithéâtre. Si bien que les gladiateurs désignés pour ce premier jour des jeux doivent vite quitter l'arène pour gagner les sombres galeries du sous-sol où ils seront confinés en attendant leur heure de gloire. Dernier de mon groupe à quitter les lieux, je m'attarde un instant à l'entrée grillagée de mon vantail...

Le spectacle débute par les chasses de la matinée. Déjà des grilles grincent près du mur du podium pour un premier lâché de fauves. Dans le même temps, à l'autre bout de l'arène paraissent les *venatores* à demi-nus appelés à les affronter.

Bien qu'affamés les lions ne font guère de cas de ces chasseurs qui les défient de leur pieu. Les uns, figés sur place, halètent lourdement. D'autres, à la fois apeurés et excités par les cris de la foule, trottinent aveuglément au hasard, en poussant des grognements brefs et sourds ou en rugissant bruyamment.

Emporté par le vent de folie qui souffle sur les gradins et inconscient du grave danger qu'il encoure, un insensé de la bonne société se penche dangereusement par-dessus le mur d'enceinte pour mieux exciter les fauves de la main et les provoquer de ses invectives. Alertés par les cris affolés de la foule, des prétoriens du service d'ordre dévalent précipitamment des gradins supérieurs pour tirer vite à l'intérieur le corps du téméraire. Ce juste comme arrive au grand trot une lionne efflanquée. En un clin d'œil elle saisit l'opportunité. D'un bond prodigieux elle escalade la cloison et enfonce ses crocs dans le bras ballant de l'imprudent. Emporté par le poids du félin solidement crocheté dans sa chair, l'homme culbute tête première en bas du mur d'enceinte en poussant un cri de terreur. Aussitôt s'en suit une véritable frénésie sanguinaire chez les grands félidés. De partout dans l'arène ils se ruent à la curée pour se disputer le festin. Un affreux tourbillon de pelages fauves qui se sautent à la gorge tous crocs et griffes sortis en une suite de furieux corps à corps pour la possession d'un lambeau de chair ensanglantée.

Avant même que les chasseurs aient pu se porter à l'aide du malheureux, il ne reste plus de sa personne qu'un amas de viscères déchiquetés et de membres sanglants que les félins sont à éparpiller sur le sable rougi de l'arène pour les dévorer en paix, tandis que de partout dans l'immense amphithéâtre retentissent des cris horrifiés.

L'orgie d'épouvante et de mort est commencée. Il y a bien eu un peu de confusion au départ avec cette erreur sur la victime, mais il ne faut pas arrêter le spectacle pour autant. Qui pourrait reprocher aux lions de ne pas savoir se conduire?

## CHAPITRE LXVI

Autour de moi que de sombres galeries peuplées d'ombres mouvantes, un monde souterrain où la lumière du jour en provenance des vantaux de l'arène ne filtre que faiblement, à travers leurs grilles de fer verrouillées. Des trombes d'air chargées d'odeurs fauves issues de nulle part. Une atmosphère viciée, lugubre, funèbre. Une agitation de ruche, un grouillement d'insectes, une bousculade incessante de gladiateurs, de soigneurs, d'entraîneurs, de médecins et d'armuriers qui vont et viennent en tous sens au milieu des cliquetis d'armes, des bravades, des provocations et des paris de dernier instant inscrits à la hâte sur des tessères.

L'angoisse, la peur, l'inquiétude dans les regards de ceux qu'on a forcés à s'entre-tuer. L'orgueil, la morgue, l'arrogance chez les autres, les guerriers de métier, les vétérans, les champions, ceux qui ont fait du combat singulier leur façon de vivre et de mourir. Un rassemblement de damnés cuirassés sur qui plane l'ombre de la mort dans ce demi-jour de catacombes qu'épient les lampes-tempête aux yeux jaunes fichées dans les parois de soutènement. L'univers au milieu duquel je croupis depuis le matin dans l'attente de mon combat : le sous-sol de l'amphithéâtre où va se jouer ma vie.

Les heures se traînent, interminables, dans la clarté faible de ce lugubre réseau de galeries souterraines. À tout moment autour de moi, des corps à demi nus de combattants blessés ou agonisants nous arrivent sur des monte-charges, alors que les duellistes qui n'ont pas survécu à leur combat sont évacués de l'arène par la *porta libitinensis*\*. La funeste porte par laquelle on se défait des dépouilles des jeux de massacre dont s'enivre le peuple depuis le matin. La porte de sortie des victimes, des vaincus, des perdants de l'affrontement avec la mort. La porte de débarras de tous les proscrits qu'on a jetés sans défense dans l'arène pour les faire courir en un élan frénétique avec les fauves lancés à leurs trousses. Nous touchons à la huitième heure de cette tuerie organisée, et les restes sanglants de centaines d'hommes et de bêtes ont déjà franchi l'ouverture de cette porte de la mort pour être conduits à la fosse commune par charretées entières.

Inlassablement, les monte-charges font la navette entre l'arène et les galeries du sous-sol avec leurs chargements de chair humaine. La vie à l'aller, la mort au retour pour bon nombre, dans les grincements de rotation des lourds cabestans qu'actionnent les esclaves. Les flots de lumière de l'extérieur qui trouent par instants le plafond de la galerie centrale marquent le va-et-vient de ces élévateurs de service qui ont avalé une fournée de combattants, depuis le début de l'après-midi. Afin d'être sûr que la mort a fait son œuvre, que le cœur a bien cessé de battre dans les misérables corps ensanglantés des gladiateurs vaincus qui ne présentent plus de signes vitaux, l'assommoir des croque-morts est là pour s'en assurer : coup de maillet dans le front. La touche de délicatesse du monde civilisé à l'égard de ceux qui n'ont pu échapper à la tuerie. Avant que leurs dépouilles ne soient acheminées vers le *spoliarium*, le lugubre caveau où on les entasse avant de les évacuer hors de l'amphithéâtre.

Indifférent à toute cette agitation, à tout le va-et-vient de cette faune des catacombes qui s'affaire dans le frais clair-obscur de cette fourmilière géante, mes pensées sont absorbées par cette mort-divertissement avec laquelle j'ai rendez-vous avant la fin de l'après-midi. Un combat que j'appréhende : le destrier avec lequel je vais combattre ne m'est pas familier. Or la première règle de survie pour un combattant à cheval est de ne faire qu'un avec sa monture. Former avec ce cheval de bataille un être hybride qui tient du centaure caparaçonné. L'élan vital, la volonté de vaincre fusionnés dans la même impulsion.

Un étrange silence tout à coup, semblable au calme qui s'installe après l'orage : les clameurs étouffées du cirque se sont tuées là-haut. Plus de ces cris et ovations qui emplissent l'amphithéâtre d'un chahut monstre, quand le spectacle s'ensanglante avec une frénésie particulièrement meurtrière. Au lieu de cela, des coups sourds, des grincements aigus, de brusques secousses qui nous parviennent à travers le plafond des galeries du sous-sol. Comme si ces bruits insolites sourdaient des entrailles mêmes de la terre. Dans nos boyaux souterrains mal aérés, en un instant l'air se charge d'une poussière étouffante. Mais cela est de courte durée. Des préposés aux monte-charges de service dans la galerie centrale s'empressent d'ouvrir les trappes des élévateurs, afin de créer un peu de ventilation.

Posté près de là, la soudaine irruption de lumière en provenance de l'arène me permet de jeter un œil sur ce qu'il se passe là-haut. Et ce que je découvre, ce sont des silhouettes fugitives d'hommes à demi nus, en lutte contre l'inertie d'une énorme structure. Des esclaves, pour sûr, par dizaines, l'échine courbée par l'effort, au milieu d'un sourd tumulte de trépignements et d'interpellations criardes en provenance des gradins. Une seule explication possible à tout ce branle-bas : on s'affaire dans la *cavea* à reconstituer le cadre du combat qui va opposer le commandant de galère à Triumphus. Et ce colossal élément de décor que tirent et poussent avec tant de peine les esclaves en est assurément l'élément central : une trirème de guerre. Réduite en dimensions certes, afin de pouvoir l'acheminer dans l'arène, mais reconstituée fidèlement à une échelle encore imposante, conformément à la démesure habituelle des ressources du génie romain pour le grandiose.

— Ça va être à nous, dit une voix au ton impersonnel, non loin de moi.

Je tourne la tête : Tigris, sinistre, la mine terrible en gladiateur dimachère\* sous le flot de lumière qui me révèle subitement sa présence. Jamais mon vieux compagnon d'armes qui vient discrètement de se joindre à moi ne m'aura paru aussi lointain. Pas même un signe d'intelligence de sa part. Son esprit est ailleurs. L'image qu'il projette est celle d'un grand rapace à l'affût, le regard froid, le visage durci, attendant l'heure où il va déployer ses ailes pour prendre son envol, tourner avec lenteur autour de sa proie et s'abattre d'un seul coup sur elle.

Là-haut, la galère en place, les auxiliaires de l'arène s'affairent à nettoyer la piste avant la reprise du spectacle. Vitement tout ratisser, tout cacher, effacer jusqu'à la dernière trace de l'horreur de ces corps ensanglantés qu'on a égorgés comme des bœufs, dans les heures précédentes. Tout couvrir d'une couche de sable sec. Masquer jusqu'à l'odeur de cette tuerie. Pour ce faire, on a recours à une eau parfumée qu'on vaporise sur les spectateurs. Une rosée de safran délicatement pulvérisée jusqu'aux plus hauts gradins. Les bons princes de Rome n'ont que des attentions délicates pour leurs bons sujets. Ils savent bien que si la vue du sang enivre, son odeur en revanche incommode.

Soudain une sonnerie stridente de cuivres, saluée aussitôt par une immense clameur. C'est la fin de l'entracte, et pour nous aussi dans nos galeries du sous-sol : les trappes des monte-charges viennent de se refermer. Tout est en place pour le duel du commandant de galère, premier gladiateur désigné par le sort pour affronter Triumphus. Un rude gaillard, selon les dires, comptant non moins de dix-huit bateaux pirates envoyés par le fond dans sa carrière. Le champion de l'Empire doit monter à bord de sa trirème et tenter de s'en rendre maître.

— Triumphus!... Triumphus!... Triumphus!

Le dieu de l'arène vient de déboucher d'un passage annexe avec sa cour, une chiourme de soigneurs et de masseurs formant comme une couronne autour de sa personne. En un instant la nouvelle de son arrivée se propage de proche en proche dans le réseau de galeries de notre termitière. Agglutinés sur son passage, les gladiateurs scandent son nom avec vénération, le saluent avec déférence, tandis qu'on lui ouvre le chemin, qu'on prévient ses moindres désirs, qu'on retient les bords du

duveteux manteau de laine des Pyrénées jeté sur ses épaules pour garder ses muscles à la chaleur, dans la fraîche humidité de nos galeries souterraines. Pressé par la sonnerie de trompette et les trépignements d'impatience de la foule là-haut, le dieu du stade hâte le pas vers la salle des monte-charges, mais non sans prendre le temps de jouer les grands seigneurs au passage. Le temps d'une plaisanterie, d'une poignée de main, d'un bras passé autour des épaules d'un débutant anxieux.

La dernière image que j'emporte de mon ennemi déclaré quand il crève la surface de l'arène sur son élévateur, au milieu d'une nouvelle coulée de lumière et un tonnerre d'acclamations, c'est celle d'un homme sans visage sous son large casque à cimier. L'unique chose vivante dans cette tête d'airain, ce sont les deux sinistres œilletons percés à la hauteur des yeux. Un masque de combat derrière lequel la mort brutale est à l'affût.

Là-haut, les cris ont repris de plus belle, soulignant les premières passes d'armes entre Triumphus et le commandant de galère « promu » gladiateur. Au même moment, une main se pose sur mon épaule, derrière mon dos. Un vieillard à l'échine courbée est là qui me scrute dans le clair-obscur roussâtre, pendant que ses doigts effleurent en tremblant le dessin de ma tache de naissance au creux de mon épaule dénudée. D'une maigreur presque risible, les vêtements haillonneux, son visage aux pommettes saillantes présente un aspect famélique dans le halo laiteux des lampes. Dévorée de barbe et colonisée d'une tignasse blanche drue et sauvage, c'est une tête douloureuse, empreinte de dignité, dont les yeux d'un bleu azur limpide font comme une tache claire au fond de ses orbites décharnées.

Semblant en proie à une vive émotion, le pauvre homme ne cesse de m'examiner, pendant que doucement il passe une main décharnée sur mon front, me palpe pareil à un aveugle qui chercherait à reconnaître les traits d'un être cher. Et, brusquement, ses yeux se noient de larmes. Fou ou lucide, le vieillard semble à l'évidence me confondre avec un autre : rien dans son visage n'éveille en moi la moindre réminiscence. Pas l'ombre d'un souvenir. Pris d'apitoiement devant son émoi, je lui souris avec bienveillance, attendant immobile qu'il en ait fini avec le débroussaillage des fantômes de son passé.

— David ben Résa! dit-il tout à coup dans un souffle, en se prosternant devant moi et en baisant le bas de ma courte tunique.

Touché de pitié devant la méprise du pauvre homme, je pose une main sur son épaule avec attendrissement, puis je l'aide à se relever. L'émotion est si grande chez le vieillard que je peux voir battre son cœur affolé sous la mince étoffe de ses haillons.

— Béni soit l'Éternel qui a permis que nous nous retrouvions! s'écrie encore mon visiteur en araméen des rues, dans un élan de reconnaissance soudain, comme délivré d'un long tourment, me couvant des yeux avec une tendresse infinie, dans le clair-obscur des lieux.

Gagné par un trouble indéfinissable à mon tour, je voudrais pouvoir croire que cet homme a toute sa lucidité. Et pour m'en persuader, je m'efforce d'activer ma mémoire afin de retrouver en lui des traits connus. Mais malgré tous mes efforts, je suis incapable de mettre un nom sur son visage.

— Je suis Nicadas...

Si ce nom est censé réveiller quelque chose en moi, c'est raté. Le vieillard presse mon bras d'une main fiévreuse, une lueur d'indulgence anxieuse au fond des yeux. Comme s'il devinait l'exercice de mémoire effrayant auquel je dois me livrer, pour essayer d'entendre quelque chose à ses propos.

— Je comprends que vous ayez du mal à me reconnaître, mon seigneur. Ma propre mère ne le pourrait sans doute pas... Peut-être est-ce mieux ainsi. Peut-être le Tout-Puissant vous a-t-il enlevé tout souvenir de votre ancienne vie pour protéger votre raison.

De plus en plus intrigué, j'attends les explications de mon visiteur sur le sens de ces prétendues retrouvailles, n'osant croire que cet homme ait pu être placé sur ma route pour débrouiller l'écheveau du mystère de ma première enfance sur lequel ma mémoire se refuse obstinément à lever le voile. Cette fois, il vient de me parler en grec, la langue des lettrés. Tout naturellement, j'adopte le grec pour lui poser ma première question :

— Comment êtes-vous venu jusqu'à moi?

— C'est vous qui êtes venu à moi, mon prince. Ces souterrains sont pour ainsi dire ma seconde demeure... Je vis dans l'ombre des jeux du cirque depuis le jour où j'ai été capturé par des soldats romains et vendu comme esclave à un munéraire de Rome... Il y a bien longtemps de cela... Avant, je résidais en Judée, à la cour du roi Hérode. J'y étais esclave affranchi et menais une existence confortable, en compagnie de savants et d'érudits de la haute domesticité du palais royal. Nous étions chargés de l'éducation des cousins et amis des enfants royaux... Tout y était inspiré de la Grèce dont je suis originaire, jusqu'aux appellations honorifiques... Que de souvenirs impérissables. Un grand bonheur... Puis un jour, le roi Hérode eut la mauvaise fortune de rendre l'âme dans son palais d'hiver de Jéricho. Après une longue maladie qui l'avait consumé dans la douleur et la folie, et une crise familiale meurtrière... Un mois ne s'était pas écoulé depuis sa mort que déjà l'anarchie menaçait à l'horizon... Archélaüs, l'un des trois princes héritiers du trône, avait été confronté à une émeute des habitants de Jérusalem qu'il avait eu beaucoup de mal à réprimer. Trois mille personnes avaient été massacrées, en pleine fête de la Pâque!

— Je connais la suite. Alors que les fils héritiers étaient convoqués à Rome pour l'ouverture du testament d'Hérode, le pays était livré au désordre en leur absence. Ce qui avait amené Sabinus, le *procurator Augusti* de Syrie, à intervenir à Jérusalem pour mettre fin à l'agitation... Mes souvenirs de cette insurrection se limitent à bien peu de choses, à vrai dire. Mais j'ai souvenance d'avoir déjà vécu à Jérusalem en bas âge. Et j'étais là lors de ces troubles, parce que j'ai gardé un certain souvenir du mouvement de révolte généralisé qui avait éclaté, quand le procureur en avait profité pour faire main basse sur le trésor du Temple... Bien sûr, je ne savais rien de cet acte de pillage à l'époque. C'est des années plus tard que j'ai appris la vérité sur tous ces événements, entre autres sur l'indignation du peuple qui s'était propagée jusqu'à l'armée d'Hérode, pour dégénérer en soulèvement généralisé.

— Dieu soit loué, mon seigneur, vous n'avez pas complètement perdu la mémoire! s'écrie le vieillard ravi. Cette sombre page de notre histoire avait en effet divisé les troupes royales et provoqué une scission dans leurs rangs. Deux mille soldats de leurs forces avaient rejoint les rangs des rebelles et coincé Sabinus dans le palais fortifié d'Hérode, où le *procurator* y avait établi son quartier général.

En proie à une fébrilité grandissante, mon regard se perd par-delà les sombres galeries qui m'entourent et plonge dans les méandres de ma mémoire dérégulée pour raviver le plus lointain souvenir à y être encore gravé. Un souvenir qui avait commencé à s'extirper de mon obscur passé des années plus tôt, quand Jésus, à quelques jours de sa mort, avait annoncé la ruine de Jérusalem à ses auditeurs.

— C'est bien loin tout cela, dis-je à mi-voix... Je vois des gens affolés courir entre les étals des marchands, au milieu des incendies et des obstacles érigés en barricades. La confusion est extrême : toute la ville hurle d'effroi... Quelqu'un

me tient par la main. Un homme de mon entourage dont le visage m'est familier. Il essaie de me faire fuir ces lieux, parce que j'ai très peur des Romains qui assiègent Jérusalem. Ils nous enferment comme dans un cercle de fer avec leurs soldats... La dernière image que je garde de ces tragiques événements en est une d'épouvante. Le sol tremble sous mes pieds, des cavaliers en armes viennent de surgir en trombe d'une rue en pente derrière une bande de gens affolés et c'est un sauve-qui-peut général... Après il y a comme une coupure dans ma mémoire...

— Je sais, dit le vieil homme d'une voix blanche, sans timbre, une lueur de tristesse infinie dans le regard. Après, ce furent les actions punitives du général Varus... Vous aviez six ans, mon seigneur, et votre raison chavira devant toute cette horreur. (Il marque un temps, la voix étranglée par l'émotion, les yeux perlés de larmes :) L'intervention de ce légat de Syrie avec deux légions jeta une terreur sans nom au sein de la population... En Galilée il avait déjà brûlé la ville de Sepphoris et en avait vendu tous ses habitants... Quand, après cela, il courut délivrer Sabinus assiégé dans le palais d'Hérode, le châtement qu'il infligea aux insurgés fut effroyable!

— Deux mille crucifiés à Jérusalem et sur les hauts lieux du pays, m'a-t-on raconté... Pour l'exemple!

Nicadas essuie une larme du revers de la main, comme si l'évocation de ces lointains souvenirs réveillait en lui des douleurs intolérables, pendant qu'au-dehors les gradins tremblent sous un tonnerre d'acclamations et d'applaudissements. Triumphus doit être à célébrer sa première victoire. Je suis anxieux de connaître la suite de cette histoire. Et sans doute mon regard en clame-t-il ce désir à mon visiteur, car presque aussitôt il me demande si j'ai gardé un certain souvenir de mon père.

— Tous mes efforts de mémoire pour essayer de me rappeler de lui n'ont rien donné, dis-je en hochant la tête de gauche à droite.

— L'armée d'Hérode, à l'exemple de l'armée romaine, était largement constituée de mercenaires, reprend le vieil homme au bout d'un silence. Contraint de vivre dans la crainte perpétuelle de ses propres sujets, le roi avait confié sa sécurité à des soldats professionnels qui lui étaient redevables, en raison de ses largesses à leur égard... Votre père était l'un de ces combattants étrangers que les hasards de la vie avaient transplantés à Jérusalem... Originaire de Germanie et d'une vaillance éprouvée, il avait d'abord été recruté au sein de la garde prétorienne de l'empereur Auguste, eu égard à la force de son caractère. Et il s'était si bien distingué au sein de cette troupe d'élite que Rome avait choisi de l'envoyer dans ses meilleurs établissements d'enseignement supérieur, afin de développer au maximum ses dispositions naturelles pour la fibre militaire... D'une vive intelligence par surcroît, il avait fini par se retrouver au sein d'un contingent de prétoriens triés sur le volet que l'Empereur avait décidé d'expédier en Judée, afin de rehausser le savoir-faire militaire des troupes royales d'Hérode. Cadeau personnel de César Auguste pour souligner le lien d'amitié qui le liait à son vieil ami de la Palestine... Le roi avait vivement apprécié ce présent de son illustre protecteur. Et comme il avait été impressionné, en particulier, par les nombreux talents de soldat émérite de votre père, il n'avait pas tardé à le faire nommer à un haut poste de commandement au sein de son armée.

— Quel était son nom?

— Iora... Avant de prendre plus tard celui de Résa... La raison en était qu'il avait embrassé la foi juive, en témoignage de loyauté envers son nouveau maître dont il était devenu un grand favori... Le roi avait voulu souligner cet événement en lui offrant pour épouse une des plus belles vierges de son harem... Quel couple, ils formaient!... Lui, dégingandé, brillant, fort, immense comme ceux de sa race dans sa cotte d'armes. Elle, éveillée, d'une beauté parfaite, toute de grâce et de charme. Des yeux doux, caressants, dont aucun qualificatif ne pouvait décrire l'expression. Le type juif le plus parfait... Elle venait d'avoir quatorze ans... Elle avait pour nom, Rachel.

Un instant mon attention est distraite par l'arrivée d'une civière avec le corps ensanglanté du commandant de galère qu'entourent aussitôt un médecin et une équipe de soigneurs. Au même moment, de l'angle obscur d'une galerie où s'élèvent des balbutiements de prières, se détache la silhouette du deuxième adversaire de Triumphus en tenue de combattant mirmillon. L'œil méchant, jouant les durs avec les auxiliaires de l'arène chargés de l'escorter vers son monte-charge, l'homme est un fils de famille, un jeune sénateur athlétique condamné pour avoir dilapidé la fortune des siens. Crâneur, fanfaron, hautain, il essaie bien d'en imposer, mais une sueur d'effroi baigne son visage. Les gladiateurs sont trop exposés à la mort pour ne pas solliciter la protection des divinités. L'homme implore la protection de Némésis depuis le matin. Reste à savoir si son culte envers cette déesse saura l'empêcher d'être tué.

— Un mariage célébré dans le faste de la cour hérodiennne qui avait fait bien des envieux dans le palais, raconte toujours Nicadas. Du fait qu'il était d'usage pour les parents et amis de l'entourage d'Hérode de s'installer au palais avec leurs épouses, Rachel n'avait pas échappé à la règle, puisque Résa y avait ses fonctions. Et il en avait été de même pour vous, à votre naissance, mon seigneur. Parce que selon la coutume, les fils des notables du royaume devenaient des *syntrophoi*, des compagnons des enfants royaux qui étaient élevés à la cour avec les princes.

J'ai fermé les yeux pour mieux emprisonner le flot de souvenirs qui subitement remontent en moi. Le somptueux palais d'Hérode se matérialise dans mon esprit. Ses chambres princières, ses salles cintrées s'étirant dans la pénombre blonde ne sont plus ces vagues impressions de déjà vu qui m'avaient si fortement troublé lors de ma première présence entre ses murs. Ces feux de l'or épais, ces lourdes tentures, ce grisant parfum d'essences orientales brûlant dans les cassolettes d'argent forment maintenant le décor d'un lieu connu dans mon souvenir. Je sais maintenant que j'ai vécu les premières années de ma vie au milieu de tout cet enchantement.

Dans la pénombre, une main prend mon bras, le presse avec effusion. Les yeux mi-clos, le vieillard semble toujours en proie à une vive émotion à l'évocation de ce lointain passé. Je me raccroche à son récit alors qu'il est à me raconter que c'est grâce à la tache de naissance de mon épaule qu'il a pu me reconnaître. Que cette marque avait fait beaucoup jaser à la cour des femmes à ma naissance, des mauvaises langues s'ingéniant à affirmer qu'il fallait voir dans cette tache en forme de rose l'indice d'un enfant de sang royal. Tout cela alors que le climat de la cour était déjà empoisonné par la rivalité entre les enfants du roi qui intriguaient pour le poste de prince héritier.

— Hérode, bien sûr, savait tout des manœuvres et cabales de ses épouses et de ses fils, raconte toujours le vieil homme. Les espions de sa nombreuse domesticité l'informaient de leurs moindres dires et agissements. Et un beau matin, alors qu'il commençait à être victime d'hallucinations et se laissait plus facilement déranger par toutes ces manigances et méchancetés de ses proches, il s'était avisé que vous pouviez être en danger du fait de toute cette controverse autour de votre malheureuse marque de naissance. Et il m'avait fait venir dans ses appartements privés pour me commander de veiller sur votre sécurité à chaque instant, en l'absence de votre père.

Nicadas marque une pause, une sorte d'ombre triste passant tout à coup sur son visage...

— Au cas où vous ne l'auriez pas deviné, je suis châtré... Seuls les eunuques avaient accès à la cour des femmes... Cinq cents d'entre elles y résidaient, et c'était dans ce harem que les enfants faisaient leur apprentissage de la vie pendant leurs premières années. Élevés par leur mère, ou par une nourrice, comme cela avait été le cas pour vous, du fait que votre mère était morte en vous donnant naissance.

Mon vieux protecteur de jadis marque un nouveau temps d'arrêt, le regard lointain, perdu dans je ne sais quelle méditation. Ses lèvres s'agitent, mais aucune parole n'en sort. Là-haut le cirque tout entier semble pris de frénésie. Certainement que le raz-de-marée Triumphus est à déferler sur son deuxième opposant avec une force invincible.

— En vous confiant à moi, le roi avait involontairement donné prise aux ragots qui circulaient au harem sur le prétendu mystère de votre naissance. Seuls les princes de sang avaient droit à pareille protection. Pourtant il était manifeste que vous étiez bien le fils de votre père. Tant par les traits du visage que par le développement de votre corps... À cinq ans vous aviez déjà une tête de plus que les enfants de votre âge... Malgré cela, certaines femmes superstitieuses de la cour accordaient une telle foi en votre marque de naissance, qu'elles allaient jusqu'à s'adresser à vous à la troisième personne en privé, en vous saluant à titre de « seigneur » et même de « prince » ... Qui sait si Hérode lui-même ne se laissait pas un peu prendre à ce jeu, dans les derniers temps de sa vie... Il me semble qu'il avait eu pour vous une certaine indulgence, malgré son humeur aigrie par la maladie, quand il vous était arrivé, à une certaine occasion, de me fausser compagnie et de vous aventurer du côté de la chambre royale.

En un instant un souvenir fragmentaire de ma première enfance vient de trouver son explication dans mon esprit. L'incident évoqué par Nicadas prend enfin tout son sens. Je peux maintenant mettre un nom sur la silhouette de ce vieillard vêtu de pourpre et d'écarlate qui arpente lentement ses appartements dans un pesant silence baigné de mystère, alors que je l'épie dans la pénombre. Je le revois en train de me chercher du regard et me commander de filer de là d'un bon bourru. Et je mesure tout à coup la force du lien qui me lie à ce protecteur obscur qui m'avait rattrapé et s'était confondu en excuses devant son souverain, afin de se faire pardonner mon étourderie. Et je devine ce qui est sous-entendu dans le récit de ce serviteur dévoué, imagine sans peine quel avait dû être son lot d'épreuves pour assurer ma protection, lors des événements dramatiques qui étaient survenus par la suite. Particulièrement lors de ce souffle de tourmente qui avait balayé Jérusalem et m'avait fait passer de l'aisance d'une existence princière, à la servitude d'une vie d'esclavage. Je sais à présent que je tiens avec Nicadas le fil des événements manquants de ma vie!

— Si on reprenait ce récit là où le cours de ma vie s'est interrompu il y a si longtemps, dis-je d'une voix vibrante d'émotion qui ne cache rien de mon impatience d'en connaître la suite.

Sans mot dire, main toujours pressée sur mon bras, le vieillard me scrute longuement d'un œil attendri, de grands plis sur son front trahissant d'un laborieux travail pour rassembler ses souvenirs. À l'idée de tous ces fantômes susceptibles de ressurgir de l'oubli de mon passé pour m'assaillir, je suis saisi soudain d'appréhension...

— La veille même du jour où le procureur Sabinus avait fait son entrée dans Jérusalem, enchaîne le vieil homme d'une voix vibrante d'émotion, personne n'était plus en sécurité depuis plusieurs jours déjà, du fait de l'agitation populaire qui avait repris de plus belle et semblait vouloir se propager à tout le pays. Si bien que quand un messenger de l'armée romaine s'était présenté au palais d'Hérode pour nous signifier que le procureur prévoyait en faire son quartier général pour la durée de son intervention militaire dans la Ville sainte, les hauts dignitaires de la demeure royale avaient décidé d'évacuer sur Jéricho tous les résidants dont la présence n'était pas absolument requise au palais... Votre père, les yeux rougis par la fatigue de plusieurs jours de combats de rue pour tenter de ramener l'ordre, avait eu juste le temps, avant notre départ, de vous embrasser une dernière fois... La mort rôdait dans la ville. Partout des manifestants en armes déferlaient en flots houleux dans les rues, incitant le peuple à venir joindre leurs rangs. Et sur la crête des collines au nord de Jérusalem, on pouvait déjà apercevoir des éléments de l'avant-garde de l'armée de Sabinus. Des soldats qui brûlaient d'impatience de nous

soumettre et qui nous traitaient de « bâtards juifs » en hurlant à tue-tête et en faisant semblant de nous tailler en pièces avec leurs glaives!

C'en est fait du sénateur. Némésis n'aura pas su le protéger des assauts impétueux de Triumphus. Sous un tonnerre de sifflets et de huées méprisantes, sa dépouille ensanglantée, grotesquement affalée sur un brancard porté par quatre esclaves, vient de nous arriver au sous-sol. Marqué déjà par les stigmates de la mort, le croque-mort lui jette à peine un coup d'œil, avant d'ordonner qu'on entrepose son corps au *spoliarium*, sans plus de formalités.

— Malheureusement pour nous, nous n'avions guère été longtemps en sécurité à Jéricho dans le palais d'hiver d'Hérode, reprend Nicadas au bout d'un instant. Un beau matin, un certain Simon, un ancien esclave de la famille royale, nous en avait délogés avec une troupe de partisans. Puis il l'avait incendié après s'être proclamé roi à la faveur des troubles. Si bien que tout le monde s'était retrouvé sans toit. Ce alors que des messagers en provenance de Jérusalem ne cessaient de nous alarmer avec le pillage du trésor du Temple par le procureur Sabinus, la mutinerie d'une partie de l'Armée royale à la suite de son geste, et l'infortune de Sabinus assiégé désormais dans le palais d'Hérode... Comme tous ces bruits inquiétants laissaient croire à un soulèvement majeur du pays, j'avais choisi de revenir à Jérusalem avec quelques autres réfugiés du palais pour vous y mettre sous la protection directe de votre père... Quel geste insensé!... Quel manque de jugement effrayant de ma part!

Une lueur déconcertée d'effarement passe dans le regard de mon vieux protecteur, comme s'il s'étonnait encore après toutes ces années passées du mauvais choix de sa décision d'alors.

— Pour moins attirer l'attention sur nos déplacements, alors que le danger était présent partout, nous avons revêtu des vêtements du commun comme de simples voyageurs, pour regagner Jérusalem... C'était un jour gris, et une âcre odeur de pourriture et de fumée nous avait pris à la gorge, à l'approche des remparts de la ville. Des incendies faisaient rage çà et là, et les portes d'accès de Jérusalem avaient été interdites en prévision de l'assaut à venir de forces romaines de répression. Si bien qu'on avait dû nous hisser dans des corbeilles pour nous faire passer de l'autre côté des murs de la ville... Un spectacle effrayant nous attendait à l'intérieur : tout y était sens dessus dessous, suite au mouvement de rébellion généralisé qu'avait provoqué le pillage du trésor du Temple. Les rues étaient maculées de sang et jonchées de corps de combattants des deux camps, là où la mort les avait fauchés. Des équipes de manœuvres travaillaient sans relâche à charger les cadavres dans des chariots de la voirie, pendant que des prêtres du Temple et des scribes psalmodiaient les prières des morts... La ville commençait à manquer de nourriture et d'eau, et le logement se faisait rare pour les voyageurs qui avaient été bloqués entre ses murs... Comme on n'avait nulle part où aller, on se contentait de traîner sur les places de marché, pressés les uns contre les autres, dans l'attente de l'irréversible. Car il était impossible d'essayer de fuir : il y avait des barricades partout, et on ne pouvait passer d'un quartier à l'autre que par les toits, en risquant alors d'être pris pour cible par des archers ou de se retrouver piégés au milieu des combats de rue... C'était des jours de confusion et de terreur, en raison encore de cette rumeur affolante qui situait les colonnes du général Varus accourant à la rescousse de Sabinus, à moins d'une journée de marche de Jérusalem.

Il y a tant d'émotion tout à coup dans les yeux de Nicadas que j'en suis bouleversé.

— Pendant toute la nuit et la journée d'après, on était ainsi restés coincés dans ce piège, dans l'attente de l'irréversible. Puis, le lendemain, à la première heure, les légions de Varus étaient passées à l'attaque. La ville tout entière hurlait d'épouvante et de douleur devant les atrocités que les soldats romains commettaient par représailles. Si bien qu'à la

tombée du jour de cette funeste journée, Jérusalem ressemblait à une ville de démons dans le flamboiement des incendies... Le lendemain, au lever du soleil, la tourmente était sur nous dans le quartier où nous nous étions réfugiés!

C'est au tour d'un chevalier de Rome d'affronter l'ouragan Triumphus. Pour son malheur, l'homme a promis en public de se faire gladiateur, si jamais Caligula survivait à sa terrible maladie. Une fanfaronnade lancée sous l'impulsion de quelque naïve poussée d'admiration du malheureux pour son nouveau Prince, mais que celui-ci a pris au mot. Autant par esprit de dérision que par cruauté, Caligula a exigé la réalisation de cette promesse formelle, faisant de son défaut d'exécution un crime de lèse-majesté. Aussi est-ce un rétiaire au visage blême et suant d'angoisse par tous les pores de sa peau qui prend place sur son monte-charge pour gagner l'arène, malgré sa robuste constitution. Trident à la main et filet jeté sur l'épaule, ses lèvres remuent en silence, comme s'il était à invoquer l'aide de quelque divinité protectrice pour son combat. Depuis le matin, une rumeur court dans notre monde souterrain à l'effet que l'homme s'adonnerait à d'étranges pratiques de magie pour vaincre son adversaire. Certains ont parlé de textes de malédiction gravés sur des lamelles de plomb et déposés près de cadavres de gladiateurs vaincus acheminés dans le *spoliarium*. Des envoûtements destinés à déchaîner les divinités maléfiques contre Triumphus. Mais il faudra bien plus que des sortilèges à ce malheureux, pour triompher de son redoutable adversaire.

— Ce que vous m'avez décrit il y a un moment, seigneur David, enchaîne Nicadas d'une voix émue, ces soldats à cheval pourchassant des fuyards dans Jérusalem, est un souvenir fidèle de ces tragiques événements de votre enfance... La cavalerie romaine avait donné l'assaut dans les places de marché, et les gens s'enfuyaient à toutes jambes, poursuivis par les chevaux à travers le dédale des rues... J'avais bien tenté de fuir à l'exemple des autres, mais il fallait bondir par-dessus les corps de ceux qui trébuchaient et s'effondraient devant nous. Et ma course était encore ralentie du fait que je devais veiller à n'être jamais séparé de vous... Le dernier souvenir à m'être resté de cette horreur est celui d'un cheval qui jaillit en trombe sur les arrières de notre groupe. Il nous heurte dans un choc terrible et nous sommes violemment projetés par terre au milieu d'un affreux pêle-mêle de fuyards cloués au sol. Et comme d'autres malheureux chutent par-dessus nous à leur tour, je contracte tous mes muscles pour essayer de vous protéger au mieux de mon corps.

Là-haut la foule hurle et trépigne d'enthousiasme dans les gradins, insufflant sa soif de meurtre et de sang aux deux combattants qui viennent de se jeter l'un contre l'autre...

— Après cela, j'avais dû perdre conscience pendant un laps de temps assez long. Et vous aussi, je crois bien, car j'ai souvenir plus tard d'avoir retrouvé mes esprits à bord d'une charrette à ridelles, entassé pêle-mêle avec une dizaine d'autres personnes blessées qui gémissaient de douleur à chacun des cahots du chemin... J'avais du sang séché plein les yeux et tout mon corps me faisait affreusement mal. Et la mauvaise surprise, c'est que j'étais prisonnier... Mais par bonheur, on ne vous avait pas séparé de moi... Cependant quelque chose de terrible vous était arrivé. Je ne sais trop si c'était lors de notre violente chute ou plus tard, pendant mon évanouissement... Vous aviez une mauvaise blessure au front qui enflait à vue d'œil, et il y avait comme une impression de vide dans votre regard. Vous ne sembliez plus être présent aux événements qui se déroulaient autour de vous... Dans l'âtre fumée des incendies qui envahissait les bas quartiers de Jérusalem, d'autres chariots chargés de captifs défilaient lentement en colonne, devant et derrière notre charrette attelée. Et le long des rues, une foule hébétée en suivait le parcours. Des gens écrasés de douleur, serrés les uns contre les autres et qui se lamentaient en se tordant de désespoir sur notre passage... Notre cortège progressait alors au milieu des rues encombrées de la Ville basse, et partout où un support de bois s'y prêtait, des hommes y avaient été crucifiés. Cloués dans des tourments effrayants, dans toutes les

positions imaginables pour en accentuer encore l'horreur. Devant tout Jérusalem qui dégageait une odeur épouvantable d'incendie et de mort...

Ma gorge se serre, et j'ai l'impression tout à coup que mes jambes veulent se dérober sous moi, qu'elles ne sont plus supportées que par mes longues jambières de protection. Quelque chose s'affole dans mon esprit, cherche à remonter le cours de mon passé...

— Des centaines de rebelles juifs avaient été ainsi crucifiés sur les murs de Jérusalem, en même temps que des soldats mutinés de la Garde royale, poursuit Nicadas. Tous les parents et amis des insurgés avaient été rassemblés pour être vendus comme vil bétail. Et il en avait été de même pour les fuyards capturés dans les rues. On nous avait considérés comme des insoumis, et on était alors à nous acheminer lentement vers les sorties de Jérusalem, en vue de nous conduire au port de Césarée et nous entasser à bord de navires en partance pour les grands marchés aux esclaves de l'Empire. Sans égard et aucune pitié pour les familles, les enfants, les mères éplorées, les vieillards... Pour montrer à tous ce qu'il en coûtait de se révolter contre Rome.

Les sortilèges ont été impuissants à protéger le chevalier catapulté gladiateur qui avait choisi *Victor* comme nom de guerre. C'est tout saignant que le vaincu a été ramené au sous-sol, les entrailles à nu, des râles d'agonie pleins la gorge, pendant que Nicadas à mes côtés vient près d'éclater en sanglots sous l'effet de la vive émotion qui remonte en lui, à l'évocation de ses cruels souvenirs.

— Ce n'était que plus tard, à bord du bateau qui nous entraînait vers nos nouveaux destins, que j'avais compris la nature de l'horrible vérité qui semblait vous avoir perturbé si profondément, seigneur David. Car il y avait toujours cette sorte d'absence dans votre regard qui indiquait que vous n'aviez pas encore réintégré notre monde, suite à votre sévère blessure au front... J'avais voulu protester de notre innocence auprès de nos gardes romains, en déclinant nos identités et en leur expliquant qui était votre père et le rôle que j'assumais auprès de son fils. Et contre toute attente, cela nous avait valu d'être traités comme les derniers des proscrits et cruellement séparés l'un de l'autre sur-le-champ... Mais quelqu'un parmi les captifs de notre navire avait été témoin de ma démarche. Et il avait été fort étonné de mon audace, m'avait-il confié plus tard, compte tenu de ce qu'il savait au sujet de votre père... Je vous relate ce que m'avait alors raconté ce témoin, déporté pour la seule faute de sa parenté proche avec l'un des soldats mutinés ayant servi sous les ordres de votre père...

Le vieil homme s'interrompt dans son récit, semblant avoir de la difficulté à en poursuivre la narration, déglutinant avec effort, sa lèvre inférieure parcourue de tremblements...

— Résa avait refusé de poursuivre sa lutte contre les insurgés, après le pillage du trésor du Temple par le légat Sabinus. Il avait estimé que ce nouveau soulèvement de la population était juste. Et cela lui avait valu d'être arrêté et mis au secret. On craignait l'effet d'entraînement de pareil refus d'obéissance de la part de votre père. Résa jouissait d'un prestige considérable au sein de la force combattante d'Hérode. Plus tard, quand l'ordre avait été rétabli par Varus, le général romain avait choisi de faire payer chèrement leur désobéissance aux soldats reconnus coupables de mutinerie.

Nicadas s'arrête de nouveau. Brisée par l'émotion sa voix n'est plus qu'un souffle douloureux et une larme roule de ses yeux. Quelque chose en moi s'alerte. À la façon dont le vieillard me dévisage, je pressens le pire...

— Des supplices atroces, pour faire exemple et mieux décourager tout dessein d'insubordination dans le futur, poursuit mon vieux protecteur au bout d'un instant. Ainsi une croix avait été dressée sur l'une des arcades de pierre enjambant une rue de Jérusalem... Bien en vue, le pied du gibet juste au-dessus de la tête des passants, sur le parcours précis

que devait emprunter ce jour-là les colonnes de captifs... Par dérision, après avoir cloué le bras gauche du supplicié selon la règle, les bourreaux avaient agi différemment pour le droit. Plutôt, après avoir solidement attaché le bras au *patibulum* à la hauteur du biceps, ils avaient fiché leur second clou à travers le coude. Comme l'avant-bras conservait ainsi une certaine mobilité, ils l'avaient relié à une mince tige qu'actionnait un esclave dissimulé à la vue au sommet de l'arcade... Pour les captifs des chariots, l'illusion alors obtenue était absolument hallucinante... Ils avaient la délirante impression que le crucifié les saluait de la main, quand ils arrivaient à la hauteur de sa croix!

Les derniers mots de mon vieux compagnon d'infortune se perdent dans un bredouillement inarticulé à peine audible, sous l'effet de la douleur qui l'opprime. En un instant l'image obsédante du crucifié au salut de mon enfance envahit tout mon esprit...

— Je vais vous peiner, seigneur David, et je vous en demande pardon, de reprendre péniblement le vieillard, près d'éclater en sanglots. Au dire de notre témoin, retenu prisonnier à bord d'une charrette qui suivait de près la nôtre, l'homme en croix... c'était... votre père!... Vous l'aviez reconnu en dépit des tourments atroces qu'on lui avait fait subir, et poussé un grand cri d'horreur!

Un froid glacial me saisit et mon cœur se met à battre follement sous le siège du trop-plein d'émotions qui me submerge. Nicadas, ne pouvant retenir ses larmes, guette ma réaction à son effroyable révélation. Des images insoutenables, pour certaines, surgissent en moi, pareilles à des silhouettes fantomatiques émergeant d'un épais brouillard. Une confusion d'éléments épars de mon passé que ma mémoire dérégulée me restitue pêle-mêle et que mon esprit tente au mieux de remettre dans le bon ordre...

Je suis entassé avec d'autres captifs dans un chariot sordide, et j'ai très peur. Nicadas est étendu à côté de moi, les yeux fermés et il ne bouge pas. Et cela même si je le secoue très fort et appelle son nom. Il y a du sang sur son visage et sa tête ballante tressaute durement à chacun des cahots du chemin. Les soldats romains n'arrêtent pas de nous lancer des insultes et de se moquer de nous. Sans cesse ils ramènent d'autres captifs terrorisés et les frappent cruellement en les poussant dans les charrettes. Et beaucoup de personnes sont en sanglots le long des rues. Des femmes surtout. Les bras tendus vers nous, elles se lamentent en suppliant nos gardiens de nous libérer...

Plus loin, des prêtres du Temple en tuniques blanches, allongés sur le sol les bras en croix, visage contre terre, implorent la pitié des soldats en gémissant... Et dans la fumée des incendies, je vois des hommes dans des entrées de maisons, cloués sur des portes. Des mouches bourdonnent sur leurs plaies et certains réclament de l'eau en râlant. Et on ne peut pas quitter les chariots pour les aider, parce que les soldats nous surveillent...

Dans le ciel, devant nous, de grands oiseaux rapaces volent au-dessus d'une croix élevée sur une arcade qui enjambe la rue. Parfois l'un d'eux se précipite, le cou tendu, et il déchire du bec et des ongles les chairs du visage de l'homme qui y est cloué. Et les captifs des chariots attelés qui passent en colonne sous l'arcade agitent les bras pour faire peur à l'oiseau. Et il finit par s'envoler lourdement, à grands battements d'ailes. Et le pauvre crucifié doit être reconnaissant, parce qu'il nous salue de la main sur sa croix dressée au-dessus de nos têtes...

Ça va être à nous à présent de faire peur aux rapaces. Les yeux brûlants à cause de la fumée, je distingue mal la silhouette du supplicié, mais je peux voir que son corps se tord de souffrance. Ses muscles difformes tendus à l'extrême, il fait des efforts terribles, comme s'il voulait se libérer de ses clous, échapper aux attaques des oiseaux vautours... Debout dans la charrette, je crie pour les faire fuir...

Le crucifié est tout près maintenant. Il m'envoie un salut de la main et je frémis d'effroi en découvrant ses horribles plaies. Dévoré vivant par les oiseaux, il y a comme deux plaies sanglantes à la place des yeux... Soudain mon cœur s'arrête de battre et un cri déchirant s'arrache de moi : « Père !!! » Le pauvre crucifié s'agite au son de ma voix. Ses orbites vides cherchent à en localiser la provenance. Et soudain, dans un souffle rauque, j'entends de sa bouche sans lèvres : « David! »

Dans un état d'affolement extrême, hoquetant misérablement sans pouvoir me ressaisir, je voudrais pouvoir m'arrêter, mais le chariot m'entraîne avec le reste du convoi. Et je crie de toutes mes forces pour en descendre. Et du sein d'un cercle de légionnaires, un soldat se détache tout à coup. Menaçant, éructant d'injures à mon endroit, il fonce sur moi à travers la cohue avec un gros bâton qu'il brandit à bout de bras devant ma face... Brusquement la lumière du soleil s'éteint devant mes yeux...

Je crois que j'ai poussé un cri terrible de bête blessée, parce que des têtes effarées se sont tournées dans ma direction au sein de la galerie. Ce cri c'est celui de David ben Résa, l'enfant juif dont la vie a été ravie dans l'horreur à l'âge de la féerie de l'enfance. L'enfant dont la mémoire a été emportée par le souffle de la tourmente qui déferlait alors sur son monde. L'enfant qu'on a arraché aux siens pour le précipiter dans l'oubli et dont le reste de son existence aura été vécu dans l'absence, en quête d'impressions, de signes, de lieux susceptibles de raviver ses souvenirs mort-nés.

Il me semble que j'ai entendu une voix réclamer sèchement Nicadas il y a un instant. Et que le vieillard m'a dévisagé une dernière fois de son visage douloureux, en me pressant une main et en me faisant ses adieux. Pendant que la dépouille de *Victor* achevé d'un coup de maillet au front par le croque-mort était transportée dans le *spoliarium*... Ai-je pris le temps seulement de remercier mon vieux protecteur?... Plongé dans une sorte d'égarement sensoriel sous l'effet de l'émotion violente qui m'étrangle, je n'en sais rien. Mais ce que je sais en retour, c'est qu'en levant le voile sur le passé perdu de ma petite enfance, Nicadas m'en a rendu la mémoire.

Après toute une existence à essayer de reconstituer les morceaux manquants de ma vie interrompue, je sais enfin qui je suis : David ben Résa, élevé à la cour du roi Hérode et « mort » à Jérusalem en même temps que son père. Grâce à Nicadas, je suis revenu à la vie. Je connais désormais le milieu social dont je suis issu, mon ascendance paternelle et maternelle. La vie vient de me démontrer de façon éclatante qu'elle peut revenir en arrière, reprendre ceux qu'elle avait retranchés de son parcours. Mes années vécues dans l'absence d'une mémoire morte, loin de ma terre natale, viennent de m'être restituées. Le voile est enfin levé sur le mystère de mes origines. Marcus Félix qui couvait son alter ego juif dans le secret de son âme et lui racontait tout de sa vie, comme s'il se sentait coupable de l'avoir trahi en empruntant une autre identité, a maintenant achevé son œuvre. Désormais, l'orphelin juif sans passé a sa vie propre, et il n'a pas à rougir de son lignage. David ne vivra plus dans l'ombre de son double romain, ne vivra plus par personne interposée. Il est sur un pied d'égalité avec son autre lui-même.

C'est David qui a reçu l'onction du baptême au lac de Galilée. C'est lui que Jésus a connu et qu'Il couvait de son regard agonisant, à l'heure de sa mort. Mais je sais qu'Il a aimé le Juif comme le Romain en moi. Car si c'est David élevé dans la foi d'Israël qui proclamait à la face de Pilate que l'inculpé qu'on lui avait donné à juger était le Messie promis au monde, c'est Marcus qui avait salué devant tout le peuple ce même Messie souffrant avec toutes les marques de respect dues à son rang, lors de l'arrivée de ce dernier au Prétoire. Et c'est encore Marcus qui plus tard, au mépris de toute prudence, avait tourné le dos à Rome pour proclamer ouvertement sa fidélité envers le Roi crucifié qui avait tiré mon âme de l'égarement dans lequel m'avait conduit le dérèglement de ma conduite.

S'il subsiste bien en moi un regard empreint de nostalgie pour la cruauté de mon destin, David ben Résa et Marcus Félix, liés à jamais dans une complice fraternité, continueront dans le plus profond de mon être à noircir de leur expérience vécue les pages vierges des écrits de mon âme, aussi sûrement que s'ils confiaient le secret de leurs pensées au parchemin. Et ce jusqu'à mon dernier souffle.

Debout contre la paroi d'en face, Tigris qui jusque là observait le déroulement de ma rencontre avec Nicadas sans dire mot, fait un pas vers moi et, soudain, m'emprisonne un poignet. À mon étonnement, plus rien ne subsiste dans son visage de son redoutable aplomb :

— Ça va être à moi, tribun, dit-il d'une voix mal assurée, les plis de sa bouche parcourus d'un léger tressaillement. Et puisque l'heure est aux révélations sur ton passé, moi aussi j'ai des choses à te dévoiler, avant d'entrer dans cette arène... C'est moi qui étais derrière le guet-apens qui avait failli te coûter la vie en Germanie!... C'est moi qui avais fait creuser la fosse hérissée de pieux acérés dans laquelle tu étais tombé avec les hommes de ton escorte!... Moi qui avais préparé ce piège dans ses moindres détails!

Frappé de stupeur par cet aveu incroyable, je voudrais me persuader d'avoir mal compris, tant j'ai le cerveau comme paralysé par son énormité.

— Il n'y avait que Holda et moi à connaître à l'avance le parcours que tu allais emprunter à chaque jour, tu te souviens?... Et, habilement, je t'avais mis en garde contre sa trahison possible, bien longtemps avant ce piège. En te prévenant que la femme barbare vengeait toujours la mort de son homme... Et comme le meurtre du centurion Bellienus te hantait toujours, tu avais fini par croire à cette vengeance de sa maîtresse.

— Une culpabilité établie sur de simples présomptions! finis-je par dire d'une voix défaite, l'horreur de la fin atroce de Holda braquée implacablement à l'esprit, pour mieux me rappeler ma lâcheté d'alors dans sa mise à mort.

— Dès mon arrivée dans ton entourage, j'avais commencé à envier tes nuits auprès de cette fille. Ton autorité sur les territoires que tu contrôlais. Les trafics qu'autorisaient tes expéditions conquérantes, avec toutes les promesses de richesse qui s'y rattachaient. Et je voulais tout cela... Ta mort me permettait d'espérer obtenir la succession de ton commandement... Mais le sort en avait décidé autrement : tu avais survécu au piège et il te fallait un coupable... Si Holda ne t'avait pas accompagné le jour du complot, comme à son habitude, c'était uniquement en raison de ses fatigues nocturnes de la nuit précédente. Tu te souviens? ... Le sort en avait été jeté pour la pauvre. En cas d'échec, elle devenait la coupable toute désignée, puisque de mon côté j'avais prétexté ne pouvoir t'accompagner en raison de l'urgence d'une séance de torture à poursuivre. (Marquant une pause) : Le vieux centurion t'avait bien appris ton rôle, comme tu m'avais raconté plus tard, lors de ma prise de service auprès de toi. Il ne pouvait y avoir de crime impuni pour un Romain!

— « Seuls les faibles ou les dupes renoncent au châtement infligé en expiation d'un crime, » dis-je d'une voix toujours brisée, comme si je me parlais à moi-même. Le mot pour mot de ses paroles... Oui, il m'avait bien appris mon rôle... Rendre le mal pour le mal, pour établir mon autorité avec force, imposer ma loi... J'avais fait mettre à mort cette pauvre fille sans preuve formelle, juste pour ne pas perdre la face... Un meurtre judiciaire gratuit!

— Comme je désirais plus que tout prendre ta succession, je t'avais dénoncé plus tard à Cornelius Tiro pour la mort du centurion. Mais manque de chance, il ne t'avait pas relevé de ton commandement... Pour mieux te tenir par après... Je devine, tribun, quelle peut être ta douleur : ce que j'ai fait est impardonnable. Et avant que cette douleur ne se transforme en

crise de rage incontrôlable et que tu me sautes à la gorge pour essayer de me tuer, je veux te dire que je vais réparer... Terminer le travail pour lequel nous sommes ici.

Pointant d'un doigt l'arène au-dessus de nos têtes, puis mimant du tranchant de la main le geste d'un homme qu'on égorge :

— Ce porc ne se rendra jamais jusqu'à toi... J'en fais mon affaire!

Les auxiliaires de l'arène viennent entourer Tigris dans la lueur jaunâtre des lampes-tempête pour le presser de se hâter vers le monte-charge, pendant qu'à l'extérieur les cuivres entonnent leur plus martiale sonnerie, afin de tromper l'attente du public qui manifeste bruyamment son exaspération par des clameurs excitées. La dernière image que j'emporte de mon vieux compagnon d'armes, quand son visage disparaît derrière la visière de son casque, est celle de son regard. Un regard d'automate glacial, sinistre, froid comme la brûlure de la neige du Nord. Le tueur qui sommeillait en Tigris vient de recouvrer tous ses instincts meurtriers!

Resté seul, je m'enferme en moi-même. Tout s'efface devant mes yeux tandis que résonnent dans mon esprit les paroles d'une prière de Jésus : « Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs... »

Toute ma vie, j'aurai été trompé, abandonné, lâché par des proches envers qui j'avais toute confiance. Mais Lui aussi aura connu pareils tourments. Et il aura pardonné pour briser le cycle implacable de la haine et de la violence des hommes qui depuis toujours cultivent l'esprit de vengeance en réparation de l'offense. Pardonné pour nous enseigner que le pardon retenu crée le ressentiment et que cette inimitié amère tyrannise notre esprit et en chasse la paix. Pardonné jusqu'à réclamer auprès de son Père l'amnistie pour ses bourreaux.

« La paix soit avec vous... » Quelle parole apaisante pour l'homme, sans cesse agité comme une ruche inquiète. Comme Jésus a su saisir l'ampleur des dérèglements de notre esprit, quand notre raison obscurcie par l'animosité s'y installe. Quand ce dérèglement qui porte à nuire ou se venger de l'autre s'établit en maître en nous. Égaré que j'étais par ce ressentiment aveugle au cours de ma vie, combien d'actes destructeurs envers ceux dont j'avais retenu l'offense, cette hostilité rageuse ne m'avait-elle pas fait poser. Et pour notre malheur à tous, n'en est-il pas de même avec cet aveuglement, une fois transposé à l'échelle des nations? Ne va-t-il pas jusqu'à engendrer les pires conflits armés et les plus cruelles persécutions?

Jésus aura voulu que cette paix se répande à la grandeur de notre monde. D'où encore cet impératif précepte, inconnu jusqu'alors avant son arrivée : « Aimez vos ennemis et faites du bien à ceux qui vous persécutent... » Comme s'il s'agissait d'une nouvelle loi régissant un nouvel ordre du monde pour les hommes. Un monde où l'amour serait si plein d'indulgence pour nos semblables, si plein d'excuses pour les fautes ou les intentions de nuire de chacun d'entre nous, que quelles que fussent les circonstances, la haine ne pourrait jamais plus y primer.

Personne ne peut se recommander de Jésus de Nazareth, se dire de ses disciples, puis refuser de le suivre sur cette voie de la paix, de l'amour et du pardon. C'est le signe de ralliement de ses fidèles : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Le plus grand défi qui soit pour les hommes de ce monde.

Les rugissements et les hurlements de la foule ont repris de plus belle là-haut, enivrant l'amphithéâtre de carnage, saturant l'air de folie meurtrière et de sang. Mon vieux compagnon d'armes de Germanie a dû se porter à l'attaque de son redoutable adversaire dès l'instant où il a crevé la surface de l'arène sur son monte-charge... Inconsciemment, je retiens mon souffle... « Que la paix du Christ Jésus soit sur toi, Tigris, et te protège! »

## CHAPITRE LXVII

Tigris n'a pu tenir la promesse qu'il m'avait faite de vaincre Triumphus. Un coup d'épée frappé de taille lui a fracassé la mâchoire et son visage maculé de sang n'est plus qu'une plaie ouverte, de l'œil droit au menton. Les yeux grands ouverts, les chairs mutilées parsemées d'esquilles d'os, sa blessure est si effrayante à voir que le personnel de piste l'a d'abord cru tué sur le coup. À l'évidence seule la protection offerte par son casque a évité au rude combattant d'être décapité.

Là-haut, les clameurs s'enflent, mêlées de trépignements d'impatience qui font vibrer l'amphithéâtre tout entier. Un enthousiasme trépidant dont l'agitation se fait sentir jusque dans les galeries du sous-sol, où une sorte de frémissement dans les voûtes fait poudrer par endroits une fine poussière de maçonnerie sur nos têtes. Gorgé de fureur et de sang avec cette orgie meurtrière qui dure depuis le matin, le bon peuple de Rome réclame toujours plus d'émotions fortes. Et il presse maintenant ses amuseurs de lui fournir un autre mort en sursis qu'il aura le plaisir de voir abattre dans l'épouvante. Ou, mieux encore, de pouvoir décider de sa vie ou de son égorgement, si ce malheureux est vaincu, mais encore debout.

Encadré des auxiliaires de l'arène qui me précèdent vers la salle des monte-charges, je m'écarte d'eux un instant pour faire mes adieux à mon vieux compagnon d'armes dont le brancard a été transporté à l'infirmerie dès son arrivée.

— Fais vite, tribun, me crie une voix derrière moi.

Avec précaution, j'entrouvre la porte du *sanitorium*. Impression d'entrer dans une mystérieuse caverne où des silhouettes s'affairent avec des gestes précis, dans la lumière des lampes fichées aux structures de soutènement. Alignés le long des parois, des gladiateurs blessés, encore tout endoloris de leurs coups et blessures, gisent sur des brancards malodorants. Masques de souffrance stoïques, le regard fiévreux, certains de ces combattants de l'arène délirent, poussent par instant des plaintes déchirantes. L'envers du décor des jeux de l'arène. L'air y empesté d'une odeur indéfinissable d'excréments, de sang et de chairs mutilées à l'arrière-goût de mort.

Mais l'homme qui requiert toutes les attentions dans cette vaste pièce à la tiédeur fétide, c'est Tigris, couché sur une table souillée de sang juste à la hauteur de deux trios de lampes. Une équipe de médecins et de soigneurs s'acharne sur lui pour tenter d'arrêter l'hémorragie de ses blessures, en cautérisant ses plaies avec de la poix bouillante. Bien que tout son corps se contracte et se crispe sous l'effet de l'atroce douleur, pas une plainte ne sort de sa bouche, pas un cri, pas un son.

Sans bruit, je m'approche du grand blessé et frémis malgré moi, en le voyant de si près. Une tête qui n'a plus figure humaine, un homme sans visage pour ainsi dire, tant ses chairs en sont horriblement meurtries. Et pourtant les yeux éteints de ce monstre flambent subitement quand, pris de pitié, je lui prends la main et la presse dans la mienne. Son regard s'allume. Avec l'énergie du désespoir, il cherche à se libérer des bras de ses soigneurs pour se redresser. Il s'agrippe à moi, me serre convulsivement, tout son corps tremblant sous l'immensité de l'effort qu'il doit déployer. Aussitôt je le prends dans mes bras. À l'évidence Tigris cherche à me dire quelque chose. L'oreille collée sur ce qui lui reste de bouche, j'essaie de traduire en clair l'affreux gargouillis de râles caverneux qui en sort. Le message tient en un mot, et la voix est tellement déformée que je suis le seul à en débrouiller la teneur :

— Pardooooonnn!

C'est la dernière parole de Tigris. Un bref instant il reste là à me dévisager avec intensité, le regard brûlant, comme pour s'assurer que j'ai bien compris. Puis, subitement, tout son corps semble se détendre, et il expire dans mes bras.

— Tribun, il est temps de partir, dit une voix derrière mon épaule. Tu ne peux plus rien pour lui.

L'angoisse de la séparation définitive m'étreint. Figé dans une immobilité respectueuse près du corps de mon vieux compagnon d'armes d'autrefois, je sens remonter en moi une douleur indéfinissable. Est-ce le regret, la nostalgie du temps révolu de nos luttes épiques, la pitié, je ne sais pas. Comment peut-on mourir ainsi quand on a triomphé de tant de dangers? Toute ma vie, j'ai côtoyé la mort, vécu familièrement dans son ombre, de champ de bataille en champ de bataille. La mort est simple et naturelle pour le soldat. Il ne songe pas à ses lendemains. Mais aujourd'hui, elle m'apparaît plus cruelle et plus redoutable que jamais. Les clameurs redoublent là-haut. Les cuivres n'arrivent plus à faire taire l'impatience de la foule. Me penchant à la hauteur du visage de mon fidèle second, je lui murmure à l'oreille :

— Je te pardonne, Tigris... Va en paix!

À regret, je me sépare de ce corps mutilé qui jusqu'à la fin aura été celui d'un compagnon d'armes apprécié pour moi, malgré sa trahison. Me dirigeant vers la sortie de l'infirmerie, je le suis du regard jusqu'au seuil, puis lui tourne le dos et quitte le réseau de galeries de cette termitière de l'horreur pour remonter à l'air libre.

Lentement je m'élève sur mon monte-charge, l'esprit concentré sur ma préparation, tous mes sens en alerte. La trappe s'ouvre au-dessus de ma tête et, brusquement, je me retrouve projeté en pleine lumière au beau milieu de l'arène. D'un bloc la foule hurlante se lève pour m'acclamer dans un tonnerre d'accueil qui roule longuement dans les gradins. Ébloui un instant par toute cette luminosité à la chaleur bienfaisante, après la fraîche humidité du monde souterrain que je viens de quitter, mon regard glisse sans les voir sur les toges blanches entassées aux étages. Je suis au milieu de nulle part, hors de l'espace, hors du temps. Les trompettes sonnent pour appeler les gladiateurs au combat. Leurs voix se perdent dans le tumulte quand Triumphus apparaît à son tour à mes côtés et salue la foule sous une ovation délirante, en hommage à son prestigieux palmarès de combattant jamais encore vaincu. Endurci par mes dures années de galère, je me sens fort. Je ne crains pas le ressentiment du dieu de l'arène qui exécute devant moi deux ou trois pas d'une danse grotesque, dans une attitude de défi insolent.

Une voix fait les présentations officielles des deux gladiateurs. À l'appel de mon nom, je salue Caligula de la main en m'inclinant, tandis qu'une nouvelle tempête d'acclamations déferle sur l'énorme enceinte, particulièrement à la hauteur des gradins réservés aux chevaliers et aux tribuns militaires. Sous le feu croisé des regards de la multitude, l'avalanche de ses bruyants témoignages d'approbation et d'encouragement, je me concentre, attentif, l'esprit clair. Alors que comme le veut l'usage pour l'éditeur des jeux, Caligula est à procéder dans sa loge à l'examen de nos armes, je revois en pensée les points clef de ma stratégie de combat. Coupé de tout, autant de la sonnerie obsédante des cuivres que du regard méprisant de Triumphus en face de moi qui m'observe avec un sourire dédaigneux aux lèvres, c'est à peine si je prends conscience de la présence des deux arbitres entre nous. Ils sont bien là à nous adresser leurs recommandations avec autorité et à scander leurs conseils de petits claquements de leur longue baguette, mais je n'en ai qu'une perception lointaine.

Je ne réintègre la réalité de l'univers qui m'entoure qu'au moment où un assistant dépose la palme au centre de l'arène. L'instant est solennel : le vaincu ne pourra abandonner la partie avant d'avoir été terrassé par le vainqueur. Pour montrer à la foule qu'il ne fera qu'une bouchée de son adversaire, Triumphus esquisse un pas de danse guerrière autour de moi, sous les cris ravis et les applaudissements à tout rompre de la foule. De ses quatre combats précédents, sa carrure d'hercule ne porte pas une égratignure!

Les deux puissants destriers choisis pour notre duel viennent de faire leur entrée dans l'arène. Caparaçonnés de soie vermeille brochée d'or et le poitrail resplendissant de phalères, les splendides chevaux sont conduits devant le podium

d'honneur par des palefreniers de service où ils nous sont attribués par tirage au sort, en même temps que nos armes individuelles : lance, épée courte, bouclier rond et casque à visière. Un armement en tout point similaire pour les deux gladiateurs : les *equites* combattent entre eux à armes égales. *Parma*\* au bras gauche, épée à la hanche, je me coiffe de mon casque d'airain percé d'œillets à la hauteur des yeux, et lourdement saute en selle.

Un temps nous est alloué pour se familiariser avec nos chevaux. Rênes enroulées autour du poignet, lance à la main, je conduis ma monture au pas afin d'éprouver sa docilité. Démonstration élégante dont le but réel est d'établir entre l'homme et son destrier les signes de reconnaissance du code gestuel devant permettre au combattant d'être en maîtrise de sa monture à chaque instant du combat. Mollets et genoux bloqués contre le garrot de ce magnifique cheval de bataille pour bien sentir son rassemblement sous moi, je m'assure de sa capacité à bien exécuter mes ordres, à me suivre dans le moindre de mes désirs. L'imminence du danger et le désir de survivre à la haine de mon ennemi juré qui a déjà prélevé sa rançon de sang à quatre reprises au cours de l'heure précédente me plongent dans une sorte de recueillement quasi religieux. Mon esprit se fixe sur une seule pensée, ma victoire.

Voulant affirmer sa supériorité devant tout Rome, Triumphus a lancé son cheval dans une étourdissante démonstration de vitesse. Avalant la piste sous un tonnerre d'acclamations, tête tournée vers la loge impériale à chaque fois qu'il arrive à sa hauteur, il ne ralentit pas d'allure un instant. Les trompettes sonnent un appel bref et clair. Caligula se lève, auguste et solennel, bras dressé, mouchoir de soie à la main. Et soudain un éclair de lucidité me frappe : il y a entente entre Caligula et Triumphus. Le champion a été prévenu que le signal du départ sera donné au moment où sa monture sera lancée en pleine course!

Le mouchoir est lâché, signe convenu du début du combat. À la stupéfaction générale de la foule qui ne peut retenir un sourd murmure de désapprobation devant la déloyauté du geste, Triumphus oblique brusquement dans ma direction à bride abattue. Lance braquée, il me charge par le travers. In extremis je tire violemment sur mes rênes pour éviter la collision latérale et immobilisé net dans sa course, mon cheval s'arrête sec en faisant fuser le sable de la piste de ses quatre pattes bloquées. Ce juste comme Triumphus arrive à ma hauteur. Entraîné par sa vitesse, il ne peut me porter de coup et traverse mon champ de vision comme un météore. Sous les cris surexcités de la foule, d'un seul élan je m'élance à sa poursuite, mais l'hercule pare aussitôt mon attaque par une volte abrupte de son cheval qu'il jette contre le mien. Empêtrés l'un dans l'autre, nos chevaux bottent et se heurtent farouchement avec un fracas clair de boucliers et de lances entrechoqués, pendant qu'on ferraille avec frénésie sur leurs dos afin de se désarçonner mutuellement. Des empoignades qui ont lieu de si près par instants que je peux percevoir le flot de haine qui submerge Triumphus derrière son casque.

Stimulée par son ressentiment la brute lacère durement les flancs de son destrier de ses talons afin de le rendre plus agressif. Sans cesse l'animal se porte à l'attaque, bouscule mon cheval, l'accule à la défensive, venant bien près de le faire basculer lourdement sur le côté. Par prudence je choisis de rompre le combat afin de donner un peu de répit à mon destrier. Mais Triumphus a prévu la manœuvre et me serre de près. Plus rapide sur mon cheval j'accélère l'allure pour le distancer, sans jamais le perdre vue. Dans la chaleur d'étuve de mon casque et la sueur qui me dégouline dans les yeux, son image se réduit à une tache dansante dans mon champ de vision. Soudain je le vois élever sa lance et en brandir le fer meurtrier. Sans même réfléchir, je tire sans pitié sur les rênes de mon étalon, le rabats en catastrophe, tourne court et plonge derrière son encolure. Tout cela d'un seul mouvement pendant que je talonne l'animal pour le catapulter sur sa nouvelle trajectoire en

zigzags effrénés. Ultime manœuvre pour empêcher mon ennemi de lancer correctement. Mais quand je jette un nouveau coup d'œil derrière moi, en un instant je glace : la mort vient de jaillir dans la lumière ambrée et fonce droit sur moi!

Un choc terrible! Assommé net je me vois violemment projeté en l'air au-dessus de ma selle vide avec le sol qui fonce à ma rencontre, puis je m'effondre de tout mon long au beau milieu de l'aire de combat. En état de choc, une douleur fulgurante à la tête et à l'épaule gauche, du sang me coule dans le visage. Et alors que résonnent encore à mon oreille le crissement aigu du métal broyé et le sourd cri de surprise de la foule, je me retrouve à fourrager en aveugle dans le sable de la piste avec l'affolante impression que le sommet de ma tête est ouvert comme une huître. Quand je parviens enfin à me redresser sur un coude, je constate que mon casque arraché net sous la violence de l'impact a été démoli. Le fer acéré a d'abord frappé son large rebord, puis a ricoché et fracassé le cimier pour entailler cruellement au passage mon cuir chevelu à la lisière du front,

Des applaudissements furieux crépitent à présent dans l'amphithéâtre, se répercutent longuement entre ses gradins étagés d'où ils me parviennent comme à travers un épais brouillard. Bruyant témoignage de soulagement de la foule repris aussitôt en chœur par les cuivres de l'orchestre qui se lancent dans une envolée musicale trépidante. Le peuple m'est reconnaissant de ne pas m'être cassé le cou dans ma chute, de ne pas l'avoir privé du plaisir de mon égorgement. Encore ébranlé par la violence du choc, j'ai d'abord du mal à reconnaître l'arbitre penché au-dessus de moi, alors qu'accourent les soigneurs pour vérifier l'état de mes blessures et que Triumphus conforté dans sa supériorité fait caracoler sa monture devant la loge impériale, salué par Caligula et les cris délirants des spectateurs.

Mais soudain toutes les attentions se portent sur mon cheval. Serré de près par deux palefreniers qui tentent de le calmer, il semble gagné par la panique, rue dangereusement, laboure le sable de l'arène avec des hennissements aigus. Et tout à coup il échappe à ses poursuivants, déguerpit au grand galop. Dévorant la piste à pleine course, il aborde l'extrémité de l'aire de combat sans ralentir et, brusquement, perd pied pour venir s'écraser tête première contre le mur d'enceinte sous la clameur navrée de la foule.

Devenu le point d'attraction de tout Rome au centre de l'amphithéâtre, Triumphus passe sa monture au petit pas et se dirige vers mon cheval effondré, les membres agités de soubresauts convulsifs. Juste comme il arrive à sa hauteur, il s'empare au passage du javelot d'un prétorien de faction en bordure de l'arène, puis d'une brusque volte, sans descendre de cheval, il le plonge droit dans le poitrail de l'animal. Aussitôt applaudi chaleureusement pour l'humanité de son geste par ses partisans échelonnés par milliers dans les gradins, le champion répond par un salut des bras et des mains qu'il se met à agiter au-dessus de sa tête à la manière des ailes d'un oiseau, tout en se dirigeant lentement vers moi. Tous doivent comprendre qu'avec la mort de mon cheval viennent de s'envoler mes derniers rêves de victoire. Le reste du combat ne sera qu'une banale passe d'armes. Mon égorgement en sera son issue, seul véritable intérêt de tout ce ferrailage d'épées pour l'affluence.

Toujours secoué, je me remets péniblement sur pied, pendant que mes soigneurs parent au plus pressé avec mes blessures, et qu'on m'informe que mon épaule gauche est démise. Court répit qui m'est profitable cependant. Les milliers d'yeux braqués sur moi retrouvent leurs visages. De même les sons se font plus clairs à mes oreilles. Et les figures statuares du pourtour de l'amphithéâtre qui paraissaient étrangement déformées il y a un instant encore reprennent leur forme originale.

Arrivant près de moi au pas lent de son destrier, prestement Triumphus met pied à terre, le renvoie d'une claque sur la croupe, puis retire son casque et le jette au loin, comme s'il s'agissait d'un objet devenu inutile. Étrangement modeste

soudainement dans son triomphe, il reste là à me dévisager avec une arrogante désinvolture. Sourire condescendant aux lèvres, il affecte la nonchalance du grand combattant sûr de sa victoire, pendant que les deux arbitres s'interposent entre nous et que les soigneurs font diligence pour cautériser la plaie sanglante de mon cuir chevelu et remettre en place l'articulation de mon épaule démise.

La foule commence à manifester bruyamment son impatience. Un médecin m'informe qu'il faudra attendre l'issue du combat pour mieux s'occuper de mon épaule blessée. Pas question de retarder les jeux plus longtemps. Mon bras gauche devenu pratiquement inutile tellement mon épaule me fait souffrir, mon bouclier n'est plus qu'une protection passive au lieu d'une pièce d'armure active en défense. Pressé par le temps, l'arbitre en chef nous prodigue rapidement ses nouvelles recommandations d'usage. Puis il se tourne vers le podium central, lève sa baguette et fait signe que le duel peut reprendre. Sur-le-champ les cuivres se taisent et un long frisson parcourt l'assistance : l'amphithéâtre tout entier retient son souffle...

De part et d'autre, on se met en garde, épées brandies. Tous mes sens en alerte, je n'ai d'yeux que pour ce lourd faciès défiguré qui m'observe de son œil mi-clos injecté de sang. Inconsciemment je note au mouvement des lèvres et à la façon arrogante dont elles s'articulent que mon ennemi est à me défier avec mépris. J'en capte les sons discordants, mais de cette provocation mon esprit n'enregistre rien. L'instinct de survie a envahi tout le champ de ma conscience et ne me communique plus que l'essentiel de ce que je dois voir et entendre, en ordres parfaitement clairs. Je suis insensible à tout le reste.

Triumphus bondit, se porte à l'attaque avec force. Instinctivement je lève mon bouclier malgré la vive douleur de mon épaule blessée, pare son premier coup adroitement et contre-attaque d'une botte au visage qu'il évite facilement, sans même se donner la peine de la bloquer de son épée. Regard plongé dans ses yeux, j'y vois la ruse cruelle et implacable des grands félins en chasse. La brute m'étudie, observe chacun de mes gestes, la bouche vociférante d'insultes afin de provoquer ma colère et m'amener à commettre une erreur. Sans cesse en mouvement, je tourne autour de mon ennemi, tête rentrée entre les épaules, épée pointée à la hauteur du visage, sans jamais le quitter des yeux. Ne présentant qu'une défense de façade, je le laisse attaquer, ménage mes forces le plus possible, pendant qu'il redouble d'assauts. Cinq fois, dix fois, vingt fois, le fauve me charge en rugissant, d'une force monstrueuse. Le souffle rauque, le corps en nage, la douleur de mes blessures prélève lourdement son tribut d'énergie vitale en moi, ajoute encore à l'immense effort que je dois déployer juste pour tenir bon. Multipliant les feintes de part et d'autre, nos épées fendent l'air, s'entrechoquent en échos clairs, pendant que la foule salue chacune de nos passes d'armes avec un enthousiasme effréné.

Insensiblement cependant Triumphus est à prendre le dessus sur moi. Chacune de ses attaques vise à vérifier la célérité de ma défense, de ma riposte. Le but poursuivi est d'anticiper ma prochaine parade afin de la devancer par une attaque fulgurante et décisive portée avec la rapidité de l'éclair. Le fauve a appris à tuer sa proie en pleine course. Mais il n'aura pas la partie facile avec moi. Mes années de galère m'ont habitué à des contorsions acrobatiques instantanées pour ne pas être tué d'une manière fortuite, lors des changements de quart à bord de la trirème par grosse mer.

Subitement je modifie ma tactique afin de déjouer mon ennemi. Arc-bouté des pieds et des genoux, ramassé sur mes jarrets, l'assise très basse, j'attends le choc de l'assaut. Sourire narquois méprisant, Triumphus fait mine brusquement de vouloir me contourner, puis se rue sur moi l'épée haute. Bondissant de côté, j'évite sa charge, mais manque de chance, entraîné par mon élan je perds pied et chancelle. Instant de désarroi qui n'échappe pas au fauve en chasse. Aussitôt il s'élance avec force pour me porter un coup de taille, ce juste comme je me rattrape de justesse à l'aide de mon bouclier sous un assaut

de douleur. Empêtré dans mon jeu de jambes, par miracle je parviens à éviter le coup de peu, mais viens près de chuter de nouveau sous les assauts féroces que multiplie la brute en une série de bottes rapides visant ma poitrine découverte. Et soudain c'est le drame : un coup d'estoc perce ma défensive à la hauteur de mon épaule blessée. Terrassé par le choc, je chancelle, un genou par terre, avec l'affolante sensation que le sol se dérobe sous mes pieds. Une douleur sourde irradie de ma nouvelle blessure à l'épaule et du sang en suite en un mince filet le long de mon bras. Aussitôt une clameur navrée éclate au milieu des estrades, contrecarrée par le hurlement de satisfaction des partisans de Triumphus qui scandent en cadence un hostile *jugula!* Un ordre impératif d'assouvir leur sanguinaire soif de cruauté qui roule longuement comme un tonnerre entre les parois étagées du monumental amphithéâtre :

— *Jugula!... Jugula!... Jugula!... Égorge-le!... Égorge-le!... Égorge-le!*

« Bouge! Bouge! Bouge! » me crie dans le même temps une voix intérieure. Ramassé sur moi-même je ne réagis plus qu'en fonction de ma seule survie. Prenant appui au sol de mes bras, brusquement je ramène ma jambe fléchie sous moi et me catapulte sur mes pieds pour contre-attaquer aussitôt d'un même élan. Pris de court par la violence de ma riposte, Triumphus lâche un juron de surprise et bondit en arrière. Mais mal assuré sur ses jambes, il ne peut lever son bouclier à temps pour parer mon coup d'estoc et se fait taillader l'arcade sourcilière du côté déjà mutilé de son visage. À l'instant du sang s'échappe de la blessure. En apparence sans gravité, mais l'écoulement sanguin pourrait bien gêner la vue de son œil chassieux. Enflammés par ma riposte foudroyante, mes fidèles me témoignent leur encouragement à leur tour par un appui assourdissant:

— Tiens bon! hurlent-ils en chœur. Tu tiens le coup!... Tu tiens le coup!

Incommodé par le sang de son entaille, Triumphus y porte une main pour en vérifier la gravité. Puis les lèvres contractées en un hideux rictus d'orgueil offensé, il me lance d'une voix sifflante de mépris :

— Ah oui, tu tiens le coup?... Eh bien on va voir ça!

Un instant encore, on reste là à s'épier face à face, souffles haletants, sous les clameurs sauvages de la foule ivre de sang, pendant que mon opposant agite son épée devant mon visage avec des moulinets pleins de provocation. Puis le combat reprend, d'une violence extrême. Comme une tornade le fauve multiplie ses assauts qu'il me porte en une succession rapide de coups d'estoc et de taille sans reprendre haleine. Forcé d'avoir des yeux tout le tour de la tête face à cet orage meurtrier, je suis débordé et dois vite me dégager avec un jeu rapide de bonds arrière pour ne pas être mis en pièces.

Mes esquives se font plus lâches, moins précises. Je ne pare plus les coups que par simple réflexe, mon épaule blessée entamant cruellement mes forces par une douleur irradiante constante. Et la foule n'est pas dupe de mon labeur affolant juste pour rester en vie : des huées saluent maintenant chacune de mes ruptures de contact.

Toujours en mouvement pour offrir une cible moins facile, l'idée de la mort avec son échéance fatale grandit en moi. Dans l'état lamentable où je me trouve, je suis incapable de prendre l'initiative du combat. Toutes les ressources de mon entraînement à la caserne-école me crient leur impuissance à imaginer une parade pour vaincre le champion. Aussi quelque chose en moi appelle-t-il à l'aide, mais à qui adresser ma prière? Je n'ai pas l'indécence de mêler le Ciel à cette tuerie pour laquelle j'ai passé un accord avec Caligula, en échange de ma liberté.

Soudain, une révélation! Un court moment Triumphus s'est retrouvé face au soleil dans l'ardeur du combat, et il a semblé fortement ennuyé, voire même ébloui. Ce qui n'était pas le cas au début de notre duel. Mais depuis sa vue est troublée par le saignement de sa coupure à l'arcade sourcilière. Je le perçois à ce geste répétitif purement instinctif qu'il porte à son

œil avec le dos de sa main armée, afin d'en chasser le sang. Importuné moi-même par la brûlure de la sueur sanguinolente dégoulinant dans mes yeux, je devine l'ennui que doit lui causer cette coupure. Et, subitement, mon cœur se met à battre très fort. Si je parviens à bousculer Triumphus de façon à ce qu'il se retrouve avec le soleil dans les yeux, l'issue du combat pourrait bien changer si dans le même temps il porte sa main à son œil. Dans le très bref instant où il esquisse ce geste, sa vue est obstruée. La différence entre la vie et la mort!

Mes muscles bandés à se rompre, ma main se crispe sur la poignée de mon épée en prévision de ma riposte. Et brusquement c'est la contre-attaque, aussi foudroyante qu'imprévue. Une charge menée avec l'énergie du désespoir pour rabattre mon ennemi face au soleil. Sous la violence de l'assaut, Triumphus trébuche, mais se rétablit au dernier instant pour transformer sa chute en un prodigieux roulé-boulé au sol qui lui permet de se dégager et de rebondir prestement sur ses pieds. Directement face aux rayons d'un soleil implacable. Aveuglé le champion pare une première botte d'estoc au visage par une parade au jugé, puis instinctivement porte le revers de sa main armée à son œil englué afin de tenter de s'éclaircir la vue, sans déceler ma seconde attaque, un coup fendant de taille porté avec une force décuplée qui le frappe au flanc et lui arrache son arme des mains sous la violence du choc.

Les traits crispés de douleur, les yeux écarquillés de stupeur incrédule, Triumphus suffoque, râle avec un bruit sibilant, comme si l'air lui faisait subitement défaut. Vacillant sur ses jambes, il baisse les yeux vers l'horrible plaie de son torse pour y découvrir avec horreur les côtes broyées qui saillent en éclats à travers sa chair tailladée maculée de sang. Et comme s'il devinait que je ne lui porterai pas d'autre coup, il fait un pas en avant pour prendre appui sur mon bras armé dont il s'aide comme d'une béquille pour se tenir debout. Tout cela pendant que roule vers moi en une vague de fond irrésistible l'immense clameur de stupéfaction de la foule.

Arbitres et soigneurs se sont précipités pour s'interposer et porter secours au champion blessé. Plus rien ne subsiste dans son visage de sa morgue et de son mépris chargés de haine. En état de choc, regard effaré au sein de son masque de souffrance, il n'est plus en état de poursuivre le combat et il va connaître maintenant le sort affreux des gladiateurs vaincus, voir sa vie devenue parfaitement négligeable jouée sur un coup de pouce. Dans les gradins, les parois étagées semblent vaciller tout entières sur leurs assises, sous l'agitation des vagues humaines qui s'y heurtent avec frénésie. Les camps pour l'un et pour l'autre s'affrontent avec passion, certains en venant même aux coups du fait de leur antagonisme d'intérêts. En raison de la flambée des paris auxquels a donné lieu le combat, plusieurs viennent de perdre jusqu'à leur dernier sesterce. Aussi les musiciens y vont-ils de leurs airs les plus entraînants pour calmer les tensions et le mécontentement, empêcher que les haines partisans dégénèrent dans les estrades. Déjà des forcenés manifestent bruyamment contre l'octroi de la *missio*\* au champion vaincu, brandissant leur pouce vers le bas et criant des *jugula* hostiles.

En garde relâchée devant Triumphus à demi allongé à mes pieds et implorant sa grâce d'une main défaillante, je n'ai pas brandi mon bouclier et mon épée au-dessus de ma tête en signe de victoire, malgré l'exubérance de la foule et ses acclamations à tout rompre. Et de même j'ai refusé que l'arbitre en chef hisse mon bras pour consacrer mon triomphe. Recru de fatigue, affaibli par la douleur lancinante de mes blessures, je n'éprouve plus aucune forme d'animosité à l'égard de cet ennemi vaincu que doivent soutenir deux soigneurs pendant qu'un médecin s'affaire en hâte à panser son affreuse plaie. Toute mon attention se porte du côté de la loge impériale, vers Caligula, seul responsable de l'octroi de la grâce ou de son refus en tant qu'éditeur des jeux. De haute taille, l'abdomen alourdi par un embonpoint précoce, il s'est levé de son siège avec une froideur funèbre. Par ruse et tromperie, il a misé une fortune sur la victoire de Triumphus afin de renflouer les

coffres de l'État vidés par ses folles dépenses. Et alors qu'il partait gagnant dans ce jeu de dupes orchestré par lui, voilà maintenant qu'il en est le grand perdant. À l'évidence le petit despote est atteint vivement dans son orgueil par cette défaite.

Dans le même temps, des cris se sont élevés pour faire contrepoids aux voix réclamant l'égorgement de Triumphus. Comme si le public comprenait, devant la hauteur dédaigneuse avec laquelle Caligula toise le vaincu, qu'il pourrait bien donner libre cours à sa cruauté et signifier son refus de l'épargner. Le champion de l'Empire est cher au monde de la gladiature, en raison de son esprit combatif et de l'excellence de son escrime. Aussi l'amphithéâtre tout entier vibre-t-il bientôt sous la clameur des milliers de poitrines hurlant à l'unisson pour solliciter la *missio* du dieu du stade. Têtes tournées vers le podium, pouce levé, le peuple impose sa volonté avec force, sachant par expérience que Caligula n'aime rien autant que mécontenter ses sujets, les jours où il est mal luné. Et aujourd'hui, le peuple en a décelé tous les signes.

Semblant prendre un malin plaisir à exciter l'exaspération de ses sujets en retardant sa décision, Caius Cæsar promène ses regards autour de lui avec une attitude pleine de défi, pendant que Triumphus, main levée, respirant avec difficulté, attend toujours, dans un état d'anxiété extrême. Mais le public n'aura pas à patienter plus longtemps : Caligula s'avance à l'avant du podium, dans l'intention de faire connaître son verdict. Immédiatement les cuivres se taisent, suivis aussitôt des clameurs de la foule dans les gradins. Chacun retient son souffle. À mes pieds, l'« inculpé » coupable d'avoir lésé l'amour-propre et les intérêts de son prince tourne un regard implorant vers son tribunal. Ses paupières battent et ses lèvres remuent, sans bruit...

Caligula tend la main hors du podium et c'est le *pollice verso*! Le pouce retourné et pointé vers le sol : le refus de la grâce, l'égorgement du vaincu! Geste imité sur-le-champ par huit des douze vestales. Le condamné à mort cligne des yeux, incrédule, laissant échapper un gémissement effrayé de déception, pendant que dans les gradins éclate une violente protestation de la foule et que des factions rivales se cherchent aussitôt querelle. Des chamailleurs n'hésitent pas à enjamber bancs et gradins pour mieux s'invectiver. Et mieux aussi se faire bâtonner par les prétoriens lancés à leur poursuite.

— Tue-moi vite! m'implore Triumphus, visage crispé de souffrance, tandis que l'arbitre en chef s'écarte d'entre nous pour me laisser le champ libre dans mon travail de bourreau.

Un hurlement de tempête fait rage au-dessus de nos têtes, sur tout le pourtour de l'arène. Seul au monde au pied de cette muraille humaine dont les rangs étagés me scrutent avidement, j'appelle sur moi l'indulgence du Ciel pour la cruauté du geste que je m'apprête à poser. La respiration oppressée, avec l'angoissante impression d'avoir moi-même un glaive contre la nuque, jamais tuer un homme n'a pesé si lourd sur ma conscience. Un accablement moral effrayant qui me transperce aussi sûrement que la lame d'un poignard. À peine conscient du déchaînement de passions qui ébranle l'amphithéâtre autour de moi, mon esprit tout entier s'est figé sur cet ennemi vaincu, résigné et docile, que je vais égorger pour la seule délectation perverse de son juge et bourreau...

Soutenu par ses soigneurs, Triumphus s'agenouille dos à moi pour me faciliter la tâche. Doulousement crispés autour de la poignée de mon épée, mes bras s'élèvent à la verticale pour lui porter le coup de grâce, pendant qu'un dernier souffle de consternation anxieuse passe sur l'étagement de gradins. Dans un instant ma lame va s'abattre avec force et s'enfoncer dans sa nuque d'un seul coup fracassant. Habitué à regarder la mort en face, Triumphus tourne la tête et lève les yeux vers moi. Nos regards se croisent. Et soudain, dans un éclair, la monstruosité du geste que je m'apprête à poser se glisse entre nous. Mon esprit contemple toute l'horreur de sa mort, l'horreur de ses yeux exorbités de souffrance, de sa bouche crachant le sang, de son corps secoué de spasmes effrayants...

— Noooooonnnn !!!

Le refus d’obtempérer à pareil ordre criminel a jailli de ma poitrine en un cri hurlant de révolte indignée qui s’est répercuté en écho dans tout l’amphithéâtre. Dans le même temps, j’ai jeté mon épée au loin avec un geste de rejet, comme si subitement elle me faisait horreur. Frappé de stupeur, le public reste sans réaction. Puis soudain, c’est le délire. Un tonnerre d’acclamations éclate avec la brusquerie de la foudre pour se propager en un souffle irrésistible dans tout Rome. Je viens d’exaucer les vœux de la majorité en graciant mon ennemi à l’encontre de la volonté cruelle de Caligula, et l’assistance salue mon geste par une clameur d’appui retentissante. Caïus ne peut plus en principe s’opposer à cette grâce, au risque de s’aliéner gravement la faveur du peuple. En refusant d’égorgé mon adversaire, je viens de lui accorder sa *missio* devant tout le peuple. Mais user de pareille liberté avec Caligula est une véritable gifle pour lui. Pour la seconde fois, il est humilié dans son amour-propre devant tous ses sujets...

L’air complètement médusé par ce retournement inattendu du sort, Triumphus s’empresse de quitter l’arène au bras de ses soigneurs sans attendre son reste, tant il craint au dernier instant de se voir opposer un refus de *missio* de la part de son prince pervers. Ce dernier n’a pas daigné me remettre lui-même la palme de la victoire. C’est du *summa rudis*, l’arbitre en chef, que je la reçois sous les applaudissements frénétiques de la foule et les chorus de trompette. Et celui-ci s’apprête à me ceindre des lauriers du vainqueur quand, tout à coup, Caïus lève la main et lui commande d’une voix forte de s’interrompre dans son geste, tout en signifiant aux instrumentistes de suspendre leurs accents triomphaux...

— Un instant!

Le ton est cassant, autoritaire, absolu. Frappée de stupeur, la foule s’interroge du regard dans le tumulte qui s’ordonne subitement et chute jusqu’à se transformer en un vague bruissement de murmures étouffés.

— Viens plus près, Marcus Félix, m’ordonne Caligula depuis son podium, avec un pli d’orgueil froissé sur son visage au front dégarni. Tu viens de faire preuve de clémence envers ton adversaire vaincu, à l’avis du peuple, et à l’évidence tu l’as comblé d’aise dans ses attentes... Bien pour eux... Mais ce faisant, tu as agi contre ma volonté... Néanmoins, je m’en accommode et je suis bien disposé à ton égard... Si tu peux me donner l’assurance que ton allégeance va toujours à Rome...

Caligula marque un temps d’arrêt, pour mieux me faire sentir dans un langage muet plein de ruse, qu’il entend bien me mettre cruellement à l’épreuve. Dans les gradins, un ange passe : tout le monde se fige dans une attente anxieuse...

— Pour m’assurer de cette allégeance, je vais te demander une marque de fidélité toute simple. Si tu t’y conformes, ce sera un éloquent témoignage de ta loyauté à mon égard. (Se tournant vers le chef de sa garde à quelques pas derrière lui:) Qu’on m’amène un condamné aux bêtes!

« L’offenser, c’est encourir sa condamnation », m’avait prévenu Macron. L’animal de gloire dissimulé et inique me contemple d’un regard oblique sournois, pendant que des auxiliaires de l’arène s’empressent d’obéir aux ordres et d’aller chercher le malheureux condamné. Le monstre à visage humain est le maître absolu de ses sujets. Fort de son pouvoir tyrannique, il juge, accuse et condamne sans pitié ceux qui ont le malheur d’être l’objet de son discrédit. Son règne est celui du meurtre et du vol. Aussi je frémis à l’idée de ce que Caligula va exiger de moi pour assouvir sa cruauté, parce que je sais que je vais être confronté à une alternative impitoyable...

De la gueule obscure d’un vantail apparaît bientôt un pauvre hère déguenillé que ses gardiens traînent sans ménagement jusqu’au pied de la loge impériale. Là on l’oblige à s’agenouiller d’une rude bourrade à la face de son bourreau couronné. Hirsute, les yeux remplis d’épouvante, flageolant sur ses genoux, le malheureux jette de tous côtés des regards

effarés de bête traquée. Visage ennuyé, Caligula lui accorde à peine un coup d'œil. Regard posé sur moi, il me lance d'une voix cassante :

— Ramasse ton épée et tue-le!

Un ordre formel qui en un instant me plonge dans une sorte d'anéantissement sensoriel où tout cesse d'exister autour de moi. Le condamné à mort se traîne sur ses genoux jusqu'à moi et s'agrippe à mes jambes en me suppliant de l'épargner, sans se douter du dilemme effrayant dans lequel Caligula vient de m'enfermer. Ou je me prête sans délai à l'abominable égorgement de ce prisonnier sacrifié par pure cruauté, ou je prends sa place. Je sais que je vais mourir, que le tyran qui nous observe du haut de son podium va m'abattre devant tout Rome. Un étrange détachement s'installe en moi, comme si j'étais soudainement hors de mon corps, hors de ce monde. Figé dans une orgueilleuse immobilité, Caius semble me scruter jusque dans le tréfonds de mon être. Il sait lui aussi que je vais à la mort, et il s'en réjouit à l'avance. Il a perçu dans mon attitude le refus de me prêter à cette nouvelle monstruosité, à ce crime sordide qui ferait de moi son égal dans l'avalissement et la déchéance. Et sur le pourtour de l'arène, des énergumènes exacerbés par mon retard à me conformer à l'ordre reçu pressent leur prince d'agir, avec de grands cris surexcités...

— Quoi, je te demande d'égorger un ennemi déclaré de Rome et tu as l'audace de refuser d'obtempérer, s'écrie le petit despote d'une voix outrée, le geste théâtral, prenant la foule à témoin de mon refus. Tu oses me désobéir devant tout notre peuple, aller contre les ordres de César?... Qui sers-tu donc?

Je vais être tué comme un bœuf à l'abattoir, c'est certain. D'un seul coup de glaive dans la nuque. Sous un calme apparent, je suis aux abois, en proie à une peur paralysante, devant les conséquences tragiques de mon geste.

— Ainsi, c'était donc vrai, ce que tu avais reconnu lors de ton procès devant le juge Valerius : tu es un partisan de cet agitateur juif *Christos* condamné à mort par Rome, suite à une condamnation dans le même sens du Tribunal des Juifs... Un criminel mis en croix que vous avez encore la folie de vénérer comme un dieu... Tout le peuple m'est témoin que tu mérites ma condamnation pour ton acte d'insubordination à mon égard. (S'adressant aux deux arbitres :) Ceignez-le de sa couronne... Après tout, c'est le grand vainqueur de ce jour!

Subitement mis en gaieté, agitant sa main baguée d'or et de pierres avec dérision :

— Oh!... Et puis passez-lui au doigt son anneau de chevalier également. Pour que tous voient que même un citoyen honorifique de Rome, membre de l'ordre équestre et couronné de lauriers, peut aller à la croix!

## CHAPITRE LXVIII

Un gouffre sans fond, obscur, ténébreux, angoissant. J’y tombe à une vitesse vertigineuse, sans pouvoir m’arrêter, au cœur d’une succession de scènes émotionnelles affolantes et de bruits discordants. Impression bouleversante d’être à plonger dans le passé même de ma vie. Tout y défile devant moi à la vitesse de ma chute, le bien comme le mal. Rien ne m’est épargné de mes choix, de mes comportements, des gestes que j’ai posés au cours de mon existence. Comme si le moment du bilan était venu.

Ma chute s’accélère. Je dégringole dans cet abîme béant à une vitesse toujours plus effrayante, comme pris au piège d’un courant tourbillonnant descendant. Et toujours plus d’images insoutenables pour certaines de ma conduite passée surgissent devant mes yeux, sans que je ne puisse m’y soustraire. Les conspirations ourdies en secret, les complots, les exactions, les expéditions sanglantes, les assassinats dont j’ai été l’initiateur dans le cours de ma vie défilent sans indulgence devant ma face avec leur cortège implacable de victimes. Un plongeon dans le vide sans fin, au sein d’un monde souterrain toujours plus opaque, toujours plus glauque. Mais autant les actions les plus discutables de mon existence sont impitoyablement extirpées des avenues tourmentées de ma mémoire pour m’être crûment jetées à la face, autant les gestes les plus généreux de ma vie, les plus courageux, les plus élevés me sont remis à l’esprit avec bonheur.

Soudain un choc violent. En un éclair je me sens tiré vers le haut dans un envol ascensionnel fulgurant, happé tout entier par une source lumineuse éblouissante.

— Fin du voyage, champion! me lance une voix près de moi.

Tournant vivement la tête de côté pour échapper à l’aveuglante lumière qui m’enveloppe, je découvre que je gis par terre face au soleil, pieds et poings liés. La voix est celle du conducteur du char de cirque dans lequel je viens de parcourir le trajet depuis l’amphithéâtre des *Septa Julia*. Le choc est celui de ma brutale chute sur le sol. À l’évidence le conducteur m’a rudement expulsé de son char dès notre arrivée à la périphérie orientale de Rome, lieu où je dois y être mis en croix.

Se bousculant pour être aux premières loges du spectacle des dernières heures de ma vie, des badauds surexcités sont déjà à faire cercle autour de moi. Je viens de réintégrer la dure réalité de notre monde, avec l’impression affolante d’avoir abordé les rives de la mort en cours de route, d’avoir été conduit aux portes du schéol. Ai-je perdu conscience un moment, je l’ignore. Une plongée abyssale qui semble s’être déroulée hors du temps.

— T’en as de la chance d’avoir tous ces admirateurs pour t’accueillir, reprend le conducteur du char d’un ton narquois, pendant que des bourreaux me remettent brutalement sur pieds et me délient de mes liens. Ce n’est pas tous les jours qu’ils peuvent contempler de près un grand champion couronné de feuilles de laurier!

— Une sorte de roi, on pourrait dire, renchérit un prétorien de mon escorte du haut de son cheval. Et il va même parader devant ses sujets à présent, jusqu’au lieu de son trône!

— J’espère qu’il en apprécie l’honneur! raille un autre garde qui me reluque du coin de l’œil, tout en s’adressant à ses coéquipiers. Une décurie de prétoriens pour lui seul, juste pour lui dégager le chemin!... Juste pour s’assurer qu’il soit élevé à la dignité de son rang avant le coucher du soleil, comme l’a exigé Caligula.

Alors que fusent les moqueries à mon endroit, tout me revient à l’esprit des instants effroyables qui ont suivi mon arrêt de mort. Quand est tombée ma terrifiante condamnation à la croix de la bouche de Caligula. Mon refus d’exécuter

froidement Triumphus, puis d'égorger devant tout Rome un pauvre homme déjà assuré de périr d'une mort cruelle, tel que me l'ordonnait le tyran fou, semble avoir ébranlé plus d'un spectateur dans les gradins, devant la fin atroce qui m'attend. Des protestations se sont élevées chez plusieurs. Mais de peur d'encourir les foudres de Caligula en osant remettre mon sort en question par une nouvelle motion d'opposition, la majorité a préféré s'enfermer dans un lâche silence de laisser-faire. Si bien qu'à la clôture des jeux de cette première journée, hormis un attroupement de curieux agglutinés en bordure du parapet de l'arène pour se délecter avec une curiosité morbide de la consternation qui doit se lire sur mon visage, la majorité du public a sagement gagné les sorties de l'amphithéâtre pour rejoindre ses foyers, avant la reprise des jeux du lendemain.

Alors qu'on est à m'entraîner à l'extérieur de l'arène, un héraut de l'entourage de Caligula annonce d'une voix forte qu'ordre est donné aux bourreaux de me conduire au lieu de mon supplice sur-le-champ. La sentence devant être exécutée ce jour même. Inutile d'en préciser le lieu sinistre à l'auditoire. Pas un Romain qui n'en connaisse déjà l'emplacement.

Étant donné la distance à parcourir depuis le centre de Rome et l'encombrement notoire de ses rues durant le jour, il n'y a pas un instant à perdre. Rapidement on mobilise une décurie de prétoriens de la garde montée de Caligula pour dégager le chemin au char de cirque à bord duquel je vais parcourir le trajet. Forcé de m'allonger par terre près du conducteur, on me dissimule aux regards sous une grosse toile de tente, afin de me soustraire à l'attention de la populace des rues. Il y a risque à ma vue que la foule puisse provoquer du désordre, ce qui pourrait entraîner du retard sur notre parcours. D'autant que l'équipe des basses œuvres est du trajet, regroupée à bord d'une voiture légère attelée de chevaux rapides à l'arrière. Et c'est connu, les bourreaux ont vite fait de piquer la curiosité du bas populaire...

Isolé de tous sous la rude pièce de toile, avec tout un luxe de liens autour des pieds, des mains et du cou, seul avec moi-même dans le noir, je suis heurté, ballotté en tous sens, tressautant et rebondissant brutalement à la moindre des inégalités du chemin. Tout autour, me parviennent à peine atténués les mille et un bruits du tumulte de Rome à l'heure où sa populace s'affaire aux fourneaux. Un tintamarre d'interpellations, de rires, de pleurs et de criaileries de toutes sortes. À cela se mêlent encore les rudes sommations des prétoriens à la plèbe grouillante des rues. Ordre de dégager la voie publique en vitesse devant notre cortège.

Un trajet parsemé d'obstacles qui ajoutent encore à l'extrême détresse qui me submerge. Je vais quitter ce monde dans l'horreur, déshonoré, déconsidéré, bafoué, dépouillé de tout après avoir connu l'élévation, la richesse, la gloire. Les dernières pages du manuscrit de ma vie sont bien ensanglantées, tel qu'il m'avait été donné de le percevoir lors d'un échange de regards d'intelligence avec Jésus, au moment de sa comparution devant Hérode Antipas.

*Abi in crucem...* « Tu vas sur la croix. Et tu en parcourras toi-même le chemin jusqu'à ton supplice chargé du bois maudit... »

Tout va très vite à présent. Après un périple qui m'aura paru interminable, mes bourreaux me dépouillent rudement de mes vêtements puis me forcent à m'agenouiller à même le sol pour me charger du lourd *patibulum* qui composera la traverse de mon gibet. Ployant sous le poids de la grosse poutre sur mes épaules, bras écartés liés à la traverse, péniblement je parviens à me remettre debout.

Débute alors ma cruelle marche au supplice. Quatre bourreaux, deux gardes de service et un centurion sont chargés de mon exécution. Pas de prétoriens pour dégager la voie cette fois-ci. La décurie a fait demi-tour pour rentrer à sa caserne avant la nuit, en raison du peu de distance qu'il me reste à parcourir jusqu'au lieu de mon élévation en croix.

Massés sur mon passage, tout juste à l'extérieur de la *Porta Esquilina*, à l'orient de Rome, des dizaines de badauds avides d'exécutions capitales suivent la pénible progression de ma marche à la mort sur cette voie historique traditionnellement utilisée pour les défilés de triomphe. Tout l'intérêt est de voir de près le visage de l'homme moralement brisé qui le front ceint de lauriers vient d'être condamné à rejoindre le lieu de son supplice, nu comme à sa naissance. Le reluquer sans vergogne pour mieux se régaler de son effroi en ces derniers instants où sa vie arrive à son terme, avec l'horreur pour issue.

Bien en vue sur ma poitrine, un écriteau rédigé à la hâte indique que je vais à la croix sur l'ordre de Caligula, sans autre forme de procès : *Pone crucem homo. Hoc volo, sic iubeo, sit pro ratione voluntas. Caius Caesar.* « Cet homme en croix. Je l'ordonne. Comme raison, que ma volonté suffise. Caius César. » Au lieu du coup de grâce auquel je m'attendais comme fin dernière, Caligula a choisi de punir mon refus de me soumettre à ses ordres iniques en me faisant clouer au gibet. Du coup, non seulement il me foule aux pieds devant tout Rome pour mon geste, mais il me fait partager la fin ignominieuse du « criminel mis en croix que j'ai encore la folie d'adorer comme un dieu ».

Envahi par une nausée et une peur sans nom, jamais je n'ai éprouvé pareil affolement. La gorge nouée de frayeur, aucun son ne sort de ma bouche, hormis celui du souffle rauque de ma poitrine haletante. Ma bouche est si sèche que je n'arrive même pas à rassembler assez de salive pour m'en humecter les lèvres. Torturé de doutes affreux, j'aimerais me persuader que ma conduite scelle ma fidélité envers Jésus. Qu'Il est à mes côtés en cette heure de toutes les douleurs. Mais la seule image qui envahit tout mon esprit et qui me remplit d'effroi est celle de cette affreuse croix sur laquelle je vais bientôt pendre lamentablement, dévoré vivant par les rapaces, pour peu que la mort tarde à venir.

Ployant sous le joug de la rude traverse à laquelle je suis attaché, je lutte à chaque instant afin de conserver mon équilibre au milieu de la cohue. Mon épaule blessée ne supporte qu'avec peine le poids et la rugosité de mon *patibulum*, tant la douleur en est cuisante. Déséquilibré, cela me force à compenser d'un effort supplémentaire de tout mon corps pour ne pas chuter lourdement au sol, ajoutant d'autant à ma détresse.

Si encore je pouvais trouver un peu de réconfort autour de moi. Mais nul visage ami en vue pour me soutenir. Comme si être vu en ma compagnie pouvait être une chose gênante, déshonorante, voire dangereuse. La veule peur des amis qui au moment du danger ne nous ont jamais connus. Tirailé en tous sens, poussé à droite, à gauche, titubant, chancelant, je suis tombé sans transition du triomphe au rejet, à la mésestime la plus infamante qui soit. Seul, perdu, sans secours ni consolation du dehors, je n'ai plus que mon Roi vers qui me tourner, à cette heure des ténèbres où je connais le plus cruel délaissement.

— Laissez passer! » hurlent mes gardes, obligés de repousser sans cesse de leurs lances l'attroupement de curieux qui nous fait escorte. Dégagez!

Bientôt cependant la cohue se fait plus lâche sur notre parcours. Tant de condamnés au gibet chargés de leur poutre transversale peinent depuis toujours sur cette voie historique pour rejoindre le lieu de leur crucifiement, que le spectacle de ma marche au supplice perd de l'intérêt. Il y a bien quelques exceptions toutefois. Ainsi des gens affairés venus de l'extérieur et ignorant tout des circonstances de ma condamnation à la croix me regardent avec curiosité lorsqu'ils me croisent. Le singulier libellé de mon *titulus* attire l'attention. À la vue de la couronne de laurier dont je suis ceint, certains au sein de leurs rangs affirment avec autorité que j'ai dû gravement offenser César pour connaître pareil châtement. Mais leur émoi ne va plus

loin. Même que d'aucuns détournent leur regard en me croisant. Des croyances bien ancrées veulent que les suppliciés puissent jeter le mauvais œil.

Hébété de souffrance et de fatigue, couvert de l'ombre de mes bourreaux qui me frappent de verges à leur gré, j'arrive enfin au terme de cette douloureuse épreuve. À courte distance de la *Porta Esquilina*, en bordure de la voie publique et bien visible des passants attardés, se dresse en retrait une éminence plantée de troncs effrayants. Un affreux boisement empli de bruits sinistres au-dessus duquel planent lugubrement de grands oiseaux rapaces : le « pourrissoir ». L'emplacement réservé aux exécutions capitales, hors des portes de Rome. Le lieu maudit du supplice infamant de la croix où soufflent les esprits maléfiques. L'autel sur lequel les criminels et les ennemis de Rome sont immolés comme autant de sacrifices expiatoires offerts au Zeus des enfers.

À la vue de ce groupement de gibets qu'ensanglantent les feux du soleil couchant, à moins d'un demi-stade devant moi, je suis parcouru d'un frisson d'horreur. En un instant plus rien des bruits lointains de la ville ne m'atteint. J'entends bien les cris irrités de mes bourreaux, en proie à la peur irraisonnée que leur causent toutes ces croix chargées de maléfices, mais plus rien ne pénètre dans le champ de ma conscience. Seul surnage à mes oreilles le ronflement oppressé de ma respiration. Accablé d'une désespérance sans nom, je suffoque, des sanglots étouffés plein la gorge devant l'atrocité du sort inéluctable qui m'attend.

Tous mes sens engourdis, je n'ai d'yeux que pour ces affreux troncs aux bras sinistres dont les ombres s'étirent dans la lumière du couchant. Peinant à mettre un pied devant l'autre, je m'achemine vers l'élévation où se dresse la funeste plantation de l'épouvante de ce boisé d'arbres stériles. Au sol, dans son ombre, des charognards se disputent quelque misérable lambeau de chair des suppliciés qui en composent les hideuses ramures. Infirmes, difformes, la tête effondrée sur le thorax, quelque vingt crucifiés pendent à ces croix infâmes. Certains semblent à peine conscients. D'autres sont déjà morts depuis quelque temps, leurs carcasses putrides noires de mouches, la peau parcheminée et collée à leurs os saillants. Les membres déjà momifiés, leurs visages convulsés à jamais en d'horribles rictus de souffrance, ils veillent en sentinelles silencieuses sur cette géhenne de l'horreur. L'effroyable Tartare dans lequel le dieu Zeus romain enferme les bannis de sa clémence pour les châtier du plus cruel et du plus avilissant de tous les supplices.

Dévoré par une soif intense, je suis à bout de force. Ma tête tourne et mes perceptions deviennent confuses. Je suis rendu au terme de ma route. Mes jambes se refusent à me porter plus loin. Pris de vertiges, désorienté, je bute sur une pierre du sol et m'effondre d'un bloc dans un cri étouffé. Effrayée une bande de rapaces s'envole dans un grand remous d'air. Conscience vague un instant encore d'un garde qui m'injurie pendant qu'on s'efforce de me relever, mais plus rien ne m'atteint. Enlevé par un souffle obscur au milieu de froides ténèbres, je tournoie pareil à un oiseau aux ailes déployées toutes grandes, toutes meurtries. Puis un voile noir passe devant mes yeux...

Tiré de mon absence d'un moment, visage trempé de sueur, je gis au sol sur le dos. Accroupi près de ma tête, me voilant en partie la vue, le bourreau chargé de me fixer à ma traverse s'apprête à clouer un premier bras, pendant qu'un adjoint étire celui-ci à son maximum, main plaquée contre le *patibulum*, paume tournée vers le haut. Muscles du corps tendus à l'extrême dans l'attente du choc, doigts crispés, affolé, je peux nettement sentir la pointe du gros clou piquée sur le pli de flexion de mon poignet... Pan!... Un cri de bête frappée à mort, une douleur indicible, fulgurante qui a jailli comme un trait de feu dans mon bras et éclaté dans mon crâne, pareille à l'explosion d'un volcan. Le cerveau zébré d'éclairs, toutes mes sensations étrangement engourdies subitement, je me sens basculer dans un gouffre sans fond....

Brûlant de fièvre, en proie à d'affreux tourments, j'émerge de cette nouvelle perte de conscience, saisi d'épouvante et d'horreur. Ma tête est rentrée entre mes épaules et mon corps pend dans le vide devant mes bourreaux qui se préparent à en immobiliser les pieds. Je suis cloué au gibet!... Ma croix s'apparente à celle de Jésus, tout en hauteur, pour se voir de loin. Deux échelles courtes sont encore adossées au *stipes*. Elles ont été nécessaires pour accrocher mon *patibulum* au haut de ma croix et y fixer l'écrêteau de ma condamnation. La tête en feu, j'étouffe, je suffoque, avec le cœur qui bat à se rompre. Ma poitrine est si étirée vers le haut que c'est à peine si un souffle d'air peut y entrer. Une sueur sanguinolente coule en abondance de mon visage et de toutes les blessures de mon corps. La « voile » a été hissée avec sa vergue le long du mât. Reste maintenant à la fixer. Mes bourreaux forcent mes jambes à se plier. Pieds appuyés à plat contre la partie verticale de ma croix, le gauche sur le droit. D'un seul coup de marteau donné avec force, ils les clouent au *stipes*, m'arrachant un nouveau cri de douleur atroce.

Tout mon corps s'est affaissé et son poids se fait cruellement sentir sur mes bras et les plaies de mes poignets. Les os de mon thorax saillent sous ma peau distendue et ma tête est effondrée, menton contre ma poitrine. Les difficultés que j'éprouve pour respirer deviennent intolérables. Afin d'apaiser l'affreuse douleur de mes muscles contractés à l'extrême et reprendre un peu mon souffle, je prends appui sur le clou de mes pieds et, lentement, au prix d'un effort inouï, je soulève mon pauvre corps meurtri broyé de souffrances. Mes os craquent, ma gorge râle. L'horrible traction sur mes bras et mon thorax diminue, et je peux reprendre momentanément mes mouvements respiratoires.

Mais très vite cet allègement de mon asphyxie se paie par une douleur progressive aiguë dans mes membres inférieurs. Les blessures de mes pieds se ravivent douloureusement, et les muscles de mes mollets et de mes jambes vibrent comme des cordes d'arc. Exténué je lâche prise et mon corps reprend aussitôt sa monstrueuse difformité, les bras allongés à l'oblique, la tête rentrée entre les épaules, la poitrine affreusement distendue. Et avec ce relâchement s'installe le cycle infernal de l'étouffement graduel auquel je ne peux échapper pour un bref moment qu'en échange de ce geste volontaire surhumain de me hisser sur mes plaies, pour aspirer goulûment quelques bouffées d'air.

Le temps a cessé d'exister. Réduite à un souffle, ma vie fond comme la cire du bougeoir. Brûlant de fièvre sur mon arbre de douleur, je suis retranché du monde des vivants. Mon corps n'est plus qu'un misérable objet d'horreur, immobilisé membre à membre dans les souffrances les plus atroces, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pas un parent, pas un ami à mes côtés pour me consoler, en cette heure de détresse extrême. Soumis au plus effroyable de tous les supplices, je sens l'étreinte invisible de la mort se refermer sur moi.

Des abysses obscurs de cet ossuaire à ciel ouvert montent mille bruits sinistres avec le déclin du jour. C'est l'heure où s'éveillent les esprits des morts-vivants. L'heure où leurs fantômes rôdent sur cette éminence de mort. Chargés de monter la garde au pied de ma croix, de crainte qu'on puisse venir m'en détacher, gardes et bourreaux viennent d'abandonner leur poste sans demander leur reste. Les bruits terrifiants répandus sur ce lieu maudit ont de quoi effrayer même les plus braves. Les affreux trophées aux têtes de mort desséchées qui y sont suspendus pour témoigner de la rigueur de la justice romaine passent pour se muer en esprits errants néfastes, après le coucher du soleil.

La nuit tombante m'enveloppe de son ombre, met graduellement un voile de pudeur sur mon corps dénudé. Des cris terrifiants éclatent par instants autour de moi, quand un pauvre hère gémissant, tout souillé de la fiente des rapaces, trouve encore assez de force en lui pour hurler toute la révolte qui l'habite d'en être réduit à ne même pas pouvoir chasser les mouches qui bourdonnent autour de ses plaies. Couvert d'une sueur profuse sur tout mon corps malgré la fraîcheur du soir, je

voudrais me persuader que je ne meurs pas en vain. Que j'ai eu raison de m'opposer à la cruauté de Caligula. Mais mon esprit se trouble devant cette mort hideuse qui me tend les bras. Un pénible sentiment d'échec me tenaille cruellement. Le doute m'envahit, fait place en moi à une éprouvante incertitude. À quoi, à qui, ma mort servira-t-elle?

Plongée dans une profonde affliction, mon âme gémit lamentablement sous le poids de mes crimes. Seul au monde, j'implore le Ciel de venir à mon aide, avec la venue de cette nuit de toutes les angoisses qui m'enserme de son funeste linceul. Toute l'amertume de ma vie de licence et de violence m'est présentée dans cette coupe abjecte que je dois boire jusqu'à la lie. Ma seule espérance est en Jésus, en cette heure obscure de la fin où je vais disparaître à jamais dans l'oubli éternel. Il a pardonné à ses bourreaux, et promis à ceux qui Lui seraient fidèles que pas un cheveu de leur tête ne périrait et qu'Il témoignerait pour eux devant la Face de son Père...

La lueur mourante du crépuscule a réuni le ciel et la terre à l'horizon. Sur la colline aux croix, pas un souffle de vent pour chasser l'âcre odeur de mort qui stagne dans l'air alourdi. Hors du temps, hors de l'espace sur mon gibet, ma vie se concentre sur le misérable souffle de vie qu'il me reste. Un mince filet d'air sibilant que les muscles expirateurs de mon thorax tendus à l'extrême n'arrivent plus à exhaler que contre un effort musculaire surhumain. Des crampes atroces ont commencé à surgir dans mes bras, dues à l'intense contraction de mes muscles, pour se propager peu après à mes membres inférieurs. Et maintenant c'est tout mon corps qui est pris d'une contracture généralisée. Des spasmes terribles, d'une douleur sans nom, qui nouent mes muscles en bosses affreuses et ajoutent encore à la cruauté de mon supplice. Les pommettes brûlantes, délirant de fièvre, je suis torturé par une telle soif que je me surprends à bégayer :

— De l'eau!... De l'eau!... De l'eau!

Un bruit d'ossements entrechoqués devant ma croix. Le son creux de l'éroulement d'un corps ossifié, dernier écho de la ruine d'un crucifié. Péniblement je redresse la tête pour en localiser l'origine. Oh! surprise, à la périphérie extérieure du monde des vivants, deux taches claires se découpent dans les ultimes traînées de lumière du couchant. Apparition pour le moins étonnante en pareil lieu et pareille heure. Avec tous les bruits terrifiants qui courent sur le « pourrissoir », je suis intrigué. Deux silhouettes craintives qui se serrent l'une contre l'autre et avancent à pas hésitants à flanc de coteau, entre les sinistres épouvantails du sommet.

Leurs formes se précisent dans la faible lueur crépusculaire. Pour sûr je délire : une femme et un petit garçon!... Cheveux dissimulés sous un voile, les plis de sa tunique relevés contre sa poitrine pour mieux voir où elle pose pied, l'inconnue progresse au milieu des herbes, son bras libre serré autour de la taille de l'enfant. Le couple sort de la nuit blême au milieu de l'envol précipité d'une bande de charognards puis, soudainement, contre toute attente, se glisse dans l'ombre de ma croix! En un instant une étrange émotion s'empare de moi et ma gorge se serre sous l'intuition qui m'envahit à la vue de ma visiteuse, quand elle retire son voile. Les yeux brûlants de fièvre et englués de sueur sanguinolente, je ne quitte pas du regard la frêle silhouette, tant son apparition à mes côtés est invraisemblable. Tant je crains toujours d'être victime d'une hallucination...

— Fréa!... parviens-je à murmurer dans un souffle.

Figée d'effroi, l'esclave juvénile dont j'ai partagé autrefois la couche au désert paraît éprouver un malaise au pied de mon gibet, en découvrant toute l'horreur de mes tourments. Effondrée sur elle-même, gémissant de douleur, elle ne me quitte pas du regard, près d'éclater en sanglots. Un flot de tendres souvenirs refluent en moi. Des moments de grâce et de félicité où je m'étais senti transporté par une étrange émotion auprès de cette jeune Germaine secrète et silencieuse que le hasard de la

vie avait jetée sur ma route. Si bien que j'avais bientôt senti naître en moi une vive et profonde inclination pour cet être d'exception.

Alors que je n'avais jamais su à l'époque dans quelle mesure cette douce créature avait pu partager l'élan amoureux qui me soulevait, Fréa me révélait aujourd'hui un visage de l'amour bien différent de celui auquel m'avait habitué la fausseté des courtisanes. À quelle mystérieuse et irrésistible force d'appel avait-elle pu répondre, par-delà le temps et l'espace, pour être ainsi accourue vers moi en cette heure de détresse infinie où mes souffrances étaient à leur paroxysme sur cette croix de tous les tourments?

Le cœur remué jusqu'au tréfonds, mon regard embué de larmes croise celui du petit garçon blotti entre les bras de ma visiteuse. Pâle et muet dans ce crépuscule se faisant nuit, yeux écarquillés d'épouvante devant l'atrocité de mon supplice, tout en lui témoigne d'un enfant de noble race. De type nordique et de complexion robuste, toute la grâce et la beauté tragiques de Fréa se prolongent en lui. Soudain je suis saisi d'émotion, frappé par le lien évident qui unit cette femme et cet enfant : c'est celui d'une mère et de son fils!... Et si cette mère n'a pas hésité à l'entraîner avec elle dans pareil lieu d'horreur, au milieu de toute l'abomination de cet affreux « pourrissoir » et de son halètement de damnés, c'est qu'ils sont ma famille!... La mère a tenu à ce que son fils connaisse son père avant qu'il ne passe à jamais le Styx, le fleuve des morts.

Blottie à genoux à mes pieds, éperdue, anéantie de douleur, Fréa m'appelle en sanglotant, implore les dieux de me venir en aide, pendant que je m'enfonce toujours plus dans cette nuit de tous les tourments qui deviendra mon tombeau. Si cette mort implacable qui est à me tirer vers le schéol avait le pouvoir, ne serait-ce qu'un instant, de retarder sa fatale échéance et me libérer de ma croix. Quel bonheur ce serait que d'enlacer une dernière fois cette âme délicate afin de puiser en elle un peu de chaleur et de réconfort. Puis de lui confier tout l'émoi qui m'étreint de la revoir après ces années de séparation avec ce fils que je ne verrai jamais grandir. Pouvoir lui exprimer toute la vague de gratitude qui me submerge de la retrouver ainsi à mes côtés, au milieu de toutes les horreurs de cette colline de l'épouvante, alors que le simple bon sens lui commanderait de s'enfuir de ce lieu maudit avec notre fils à toutes jambes.

« Mais comment te dire tout cela, Fréa, avoir pour toi cette ultime manifestation de tendresse? Car il n'y aura pas de pause, pas de retour en arrière possible dans le processus inéluctable de ma fin atroce. Tous mes membres sont cloués et tendus comme des haubans sur mon mât de torture. Et les mots qui sauraient le mieux convenir à cet adieu définitif se heurtent à la barrière d'une gorge en feu, d'une bouche si desséchée que mes lèvres sont devenues deux plaies crevassées et croûtées, harcelées de mouches. »

C'est la fin... Je vais mourir... Toujours ravagé de fièvre, ruisselant de sueur, je suffoque, mes côtes près de saillir de ma poitrine tant mes flancs se creusent. Je n'arrive plus à soulever mon corps pour aller mendier un peu d'air, soulager pendant un instant les intolérables crampes de mes bras et de mes jambes. Mes membres de plomb s'alourdissent chaque instant un peu plus sur les clous de mes plaies. Affaissée tout entier vers l'avant, ma tête pend inerte sur ma poitrine. À ce point enfoncée entre mes épaules déboîtées, qu'elle paraît être à leur hauteur. La vie me fuit sans appel. La mort m'entraîne vers ses rives perfides, s'insinue en moi comme un froid paralysant depuis mes pieds, pour envahir tous mes membres. En proie à une désespérance sans nom, tout tourne devant mes yeux et, brusquement, l'horizon s'obscurcit...

— Maaarcus !!!...

Un cri déchirant dans l'air enténébré, suivi d'une plainte éplorée, comme si toute la souffrance du monde criait sa détresse. Arraché de mon inconscience d'un moment par cet appel éperdu, j'ouvre des yeux douloureux, aussitôt tyrannisé

par ma poitrine en feu qui réclame un air introuvable. Fréa est là, dans le crépuscule assombri, toujours blottie au pied de ma croix, la gorge gonflée de pleurs, son beau visage dévoré par une anxiété extrême. Mouillant de ses larmes mes pieds qu'elle enserre de ses mains, c'est son cri qui m'a arraché des berges du fleuve de la mort, alors que je m'apprêtais à passer sur son autre rive. Mais la tendre créature ne pourra pas retenir ma vie mourante plus longtemps, car mon esprit est à abandonner mon corps.

Plus une traction sur ma croix, pour soulager mes atroces tourments. L'ombre de la Fosse m'enserme. Le moment de la séparation éternelle est arrivé. Fréa en a perçu le funeste présage et elle sanglote de douleur à mes pieds, emprisonne ma croix de ses bras, comme pour me retenir. Ma vue se voile, les images se bousculent dans ma tête brûlante de fièvre. Tout n'y est plus qu'effroi et épouvante, terreurs innommables, regrets infinis pour mes crimes. Péniblement, dans un dernier sursaut de vie, je soulève ma tête alourdie. Mes pupilles dilatées à l'extrême s'accrochent à un faible rayon lumineux attardé sur la ligne d'horizon. Un mince trait de lumière, semblable à la lueur filtrant sous une porte close. Et soudain j'ai une révélation : et si cette lumière était un signe, dans ma sombre nuit?

Les jambes flageolantes, je m'arc-boute pour me redresser sur mes clous. Les derniers soubresauts de vie de mon corps en lambeaux. Un effort surhumain qui me plonge au paroxysme de la souffrance. Les yeux exorbités, tous mes membres pris d'atroces tremblements, une bouffée d'air brûlant soulève ma poitrine et mon âme frémit d'angoisse devant les affres de la mort. Mon corps tendu comme un arc, j'ai pris la place du larron de la croix. Comme lui je tourne en mourant mon regard suppliant vers le Roi d'en-Haut qui aura été la Lumière de ma vie, afin de l'implorer de survivre dans sa mémoire :

— Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, souviens-toi de moi !!!

À mon oreille retentit encore mon cri déchirant, mais je ne suis plus avec ce corps dont la tête sans vie vient de s'affaisser sur ma poitrine. Toutes mes souffrances et mes tourments se sont envolés comme dans un souffle. Mon ancien visage que la suffocation progressive a fait tourner au violet a l'air de n'être que l'ébauche grossière de la nouvelle figure qui vient de s'incarner en moi. En un instant tout mon être semble s'être dédoublé. Mon corps pendu en croix est une torture à voir, tant il est meurtri et difforme. Celui qui vient de se détacher de cet affreux gibet est bien le mien aussi, mais il n'a pas d'âge. Je suis perfection d'esprit et de corps, et je plane au-dessus des mirages de notre monde inférieur, repose dans un calme serein, au centre d'un espace illimité où j'atteins à la Connaissance sacrée, à l'ultime Savoir.

Au même moment, par-delà la ligne d'horizon assombrie, le ciel s'enflamme. Des rayons sans nombre s'étalent en éventail, m'enveloppent d'une lumière éblouissante. Un Être céleste au visage translucide et irradiant d'une beauté à l'éclat surnaturel est à se profiler derrière les torrents de feu de cette nuée ardente. Robe d'une blancheur immaculée au milieu des ténèbres, un fleuve de feu coule de son vêtement qu'on dirait tissé de perles de lumière. M'embrasant et m'apaisant tout à la fois, cette source répand en moi un ravissement tel que rien ne saurait l'altérer. Et de cette félicité parfaite au sein de laquelle je suis plongé, dans cette atmosphère de béatitude sans nom, émane le chant de louanges et d'allégresse le plus sublime jamais entendu.

Je sais qui est cet Être de lumière dont les bras grands ouverts se tendent vers moi pour m'accueillir, après des années d'absence au loin à dilapider mon héritage pour les valeurs mensongères d'un monde qu'habite l'erreur. Je suis ce fils prodigue à qui Il a donné vie, en mourant sur sa croix... *Abba Père!*... Si au matin de sa Résurrection, on ne l'a pas reconnu, c'est en raison de son corps glorieux. Il est un autre Être. Totalement différent, mais en même temps pleinement Lui-même.

Et si je viens d'accéder à cet état supérieur de vie, c'est qu'Il a élevé ma vie jusqu'à la sienne. Je suis devenu partie intégrante de sa Gloire.

Toute intelligence et entendement m'étant désormais acquis, je connais maintenant la nature de l'extraordinaire message d'espérance et de consolation qu'Il avait voulu me confier au moment de sa mort. Un mot de réconfort qu'Il avait eu pour Marthe, lors du décès de son frère Lazare, et que j'avais mis en oubli devant la pression des événements qui s'en était suivie :

« JE SUIS LA RÉSURRECTION ET LA VIE. QUICONQUE CROIT EN MOI, QUAND MÊME IL SERAIT MORT VIVRA, NE MOURRA JAMAIS! »

© Michel Brodeur

## GLOSSAIRE

***Abi in crucem*** : « Va-t'en sur la croix. »

***Ala Siliana*** : Aile Siliana, unité auxiliaire de cavalerie de l'armée romaine d'Afrique.

**Adar** : mois du calendrier juif englobant une partie des mois de février et mars.

**An 747 de Rome** : An 6 av. J.-C.

**An 760 de Rome** : An 7 de notre ère.

**An 763 de Rome** : An 10 de notre ère.

**An 765 de Rome** : An 12 de notre ère

**An 767 A.U.C.** : An 14 de notre ère. Année de la mort d'Auguste.

**An 768 A.U.C.** : An 15 de notre ère.

**An 769 A.U.C.** : An 16 de notre ère.

**An 772 de Rome** : An 19 de notre ère.

**An 779 A.U.C.** : An 26 de notre ère.

**An 781 A.U.C.** : An 28 de notre ère.

**An 782 de Rome** : An 29 de notre ère.

**An 784 de Rome** : An 31 de notre ère.

**An 790 de Rome** : An 37 de notre ère.

**An 791 de Rome** : An 38 de notre ère.

***Armaturæ*** : Les diverses catégories de gladiateurs, celles-ci se distinguant par un choix d'armes propre à chacune d'entre elles, de même que par des techniques de combat particulières.

**Aruspice** : Devin qui examinait les entrailles des victimes pour en tirer des présages.

**Autel des Ubiens** : Nom courant donné à la Cité des Ubiens à cause de l'autel qu'on y avait fait élever à l'exemple de celui de *Lugdunum* (Lyon), en l'honneur de César Auguste. Cette place forte romaine bordée de cahutes germaniques était surnommée ainsi en raison du nombre élevé de réfugiés de la tribu pacifiée des Ubiens qui avaient choisi d'y vivre sous la protection de Rome.

***Bet hasefer*** : « Maison du livre », école élémentaire chez les jeunes juifs.

***Biothanatos*** : Vulgaire criminel.

***Cavea*** : Partie concave de l'amphithéâtre constituée par l'ensemble des gradins édifiés autour de l'aire sablonneuse de l'arène.

**Centurion primipilaire** : premier centurion d'une légion, désigné sous le nom de primipile.

**Chevalier** : Une des deux premières classes sociales de Rome : l'ordre équestre. À l'époque républicaine, les membres de cet ordre se recrutaient parmi les citoyens les plus riches. Leurs rangs se composaient pour une bonne part d'hommes influents, armateurs, banquiers, marchands, militaires de haut rang qui, même s'ils n'exerçaient pas de fonctions relatives à l'exercice du pouvoir, pouvaient néanmoins influencer sur le cours des prises de décision du Sénat grâce à leur soutien financier aux clans

politiques de leur choix. À partir du principat d'Auguste, le corps des hauts magistrats choisis par l'empereur a été formé par les chevaliers.

**Chevat** : janvier - février.

**Cité des Ubiens** : voir Autel des Ubiens.

**Cirta** : Constantine.

**Cohortes *equitatae*** : Formations mixtes composées de fantassins et de cavaliers. En Palestine, et notamment à Jérusalem, cette troupe était utilisée principalement pour un travail de police : la lutte aux brigands, la protection des voyageurs et le combat de rue, en cas de rébellion.

**Contubernales** : Étymologiquement « ceux qui partagent la tente ». Dans les faits, sert à désigner les jeunes hommes appartenant au monde des officiers et faisant leur apprentissage des choses de l'armée, au sein des états-majors.

**Coudée** : Ancienne mesure équivalente à la distance qui sépare le coude de l'extrémité du médium. Environ 50 cm.

**Damnati** : Condamnés.

**Dimachère** : Gladiateur combattant avec une épée dans chaque main.

**Epitropos** : Gouverneur, haut fonctionnaire royal à qui est confié un gouvernement militaire.

**Gens** : Clan de personnes se rattachant à un ancêtre commun. Les différentes branches de la *gens* se différencient les unes des autres grâce à des surnoms.

**Grande Mer** : Mer Méditerranée.

**Hasidim** : Littéralement « les pieux ».

**Hinterland** : mot germanique signifiant arrière-pays.

**Jéricho** : Ville la plus basse de la planète, située à l'extrémité septentrionale de la mer Morte et distante de Jérusalem d'une vingtaine de kilomètres. Lieu de décès d'Hérode le Grand, en l'an 4 av. J.-C.

**Kislev** : novembre - décembre.

**Lanista** : Revendeur spécialisé chargé de procurer des gladiateurs aux notables voulant donner des jeux.

**Latifundia** : Grands domaines ruraux appartenant à la noblesse romaine d'Italie, pour une bonne part situés en Campanie. Ces immenses exploitations agricoles sur lesquelles on retrouvait une très grande concentration d'esclaves s'étaient constituées lorsque les nobles avaient fait main basse des terres possédées par l'État romain dans toute la péninsule.

**Lithostrôtos** : Terme grec signifiant « endroit dallé ».

**Ludus** : Caserne où les futurs gladiateurs sont confinés pour apprendre les techniques de combat de leur art.

**Manica** : Pièce d'armure généralement en cuir et parfois garnie de pièces de métal qui couvrait le bras armé du gladiateur, incluant la main.

**Marc-Antoine** : (Marcus Antonius). Général et homme politique romain. (83-30 av.J.-C.). Lieutenant de César en Gaule, mais brouillé avec son héritier, Octave, (V. Auguste), il se réconcilia avec lui et gagna la bataille de Philippes en 42. Il reçut en partage l'Orient, et épousa Octavie, sœur d'Octave. Entièrement soumis par la suite aux intérêts de l'Égypte par sa passion pour Cléopâtre, il répudia Octavie, se détourna de Rome, et nourrit l'ambition de créer un empire cosmopolite, à la fois hellénique et oriental. Régnant sur l'Orient en roi plus qu'en général romain, il livra à l'Égypte toutes les conquêtes romaines d'Asie (Judée, Phénicie, Coelé Syrie, Chypre). Vaincu sur mer par Octave à Actium en 31 et assiégé dans Alexandrie en 30, il se donna la mort, sur la fausse annonce du suicide de Cléopâtre.

**Mer Intérieure** : Méditerranée.

**Mer de Tarichée** : Lac (ou mer) de Galilée, connue encore sous le nom de lac de Tibériade ou de Génésareth.

**Missio** : Grâce du condamné à mort.

**Munus** : Spectacle offert en cadeau au public par des hommes engagés dans la carrière des honneurs, et essentiellement centré sur les jeux de l'arène.

**Nekydémon** : Séducteur démoniaque.

**Nissan** : Premier mois de l'année religieuse juive : mars - avril. (14 *nissan* de l'an 783 de Rome : jour de la mort de Jésus. Date correspondant au vendredi 7 avril 30 de notre ère, communément acceptée par l'ensemble des théologiens.)

**Panémos** : Juillet.

**Parma** : Petit bouclier, souvent de forme carrée.

**Parmularii** : Partisans des gladiateurs « thraces ».

**Pax Romana** : Paix romaine.

**Phylactère** : petite boîte de cuir noir renfermant des bandes de parchemin où sont inscrits des versets de la Bible, dont les Dix Commandements, et que l'on fixe au front et au bras gauche à l'aide de lanières de cuir noir, pour la prière du matin.

**Porta libitinensis** : Porte de l'arène qui servait à l'évacuation des hommes et des animaux tués au cours d'un *munus*.

**Rudis** : Libération du gladiateur esclave.

**Sanhédrin** : conseil suprême juif en matière de culte et de jurisprudence composé de 71 membres.

**Saturnales** : Au temps de l'Empire romain païen, le 25 décembre marquait le début des fêtes les plus courues de l'année. Moment de l'année où le soleil reprend sa course vers le zénith de l'été, ce jour donnait lieu à de grandes réjouissances en raison du fait que le cycle des saisons et de la vie allait recommencer après la « mort », à la fois symbolique et réelle de la nature.

**Scutarii** : Partisans de l'escrime gladiatorienne des « mirmillons ».

**Shofar** : Corne de bélier utilisée comme instrument musical et toujours en usage dans les synagogues, notamment pour l'appel à la prière.

**Sica** : Épée recourbée à double tranchant, arme caractéristique du gladiateur « thrace ».

**Sitifis** : Sétif.

**Soukkoth** : Une des trois grandes fêtes religieuses d'Israël, connue aussi sous le nom de fête des Cabanes ou des Tabernacles.

**Stola** : Robe très ample qui tombait jusqu'à terre et s'enfilait sur une tunique sans manches.

**Stade** : Mesure de longueur de la Grèce ancienne : environ 180 m. (Quatre cents stades : environ 72 km).

**Turme** : Escadron de trente cavaliers.

**Tichri** : septembre - octobre.

**Vilicus** : Intendant d'esclaves chargé de faire régner l'ordre et d'assurer le bon rendement de la propriété de son maître romain. Souvent esclave lui-même ou affranchi.

**Yid** : Juif.